



11e Année. N° 21. 1er Novembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

PICRATE ET SIMÉON, par **André Beaunier.**

Nos lecteurs ont eu la bonne fortune de les connaître avant tout le monde, ces deux pittoresques personnages : ce livre, amusant comme un roman, est en même temps d'un moraliste et d'un philosophe. M. André Beaunier avait déjà fait ses preuves d'esprit et de valeur, mais jamais encore il ne s'était montré plus délicatement, plus subtilement original; même après M. Anatole France, il a su renouveler ce genre du conte philosophique dont Voltaire nous avait laissé quelques chefs-d'œuvre. Les deux héros de M. André Beaunier sont exquis, et il est impossible de ne pas se divertir au contraste amusant de leurs personnalités physiques et morales : leurs longues discussions sont si vivantes, si ingénieuses, si adroitement coupées de drôleries que, de page en page, elles reposent l'attention, au moment précis où le lecteur allait trouver le ton trop sérieux. L'occasion est belle, non seulement pour les artistes et pour les délicats, mais pour le public épris seulement de se distraire : tout le monde voudra voyager au pays des idées, en compagnie du fougueux Picrate et de l'érudit Siméon.

PROMENADES, par **Charles Grandmougin.**

Presque tous les poèmes de ce recueil, — sauf une légende : *les Pierres sonnantes du Guildo*, — sont des poésies intimes. Autour de lui, en lui, le poète admire le printemps nouveau : il regarde fleurir les premières violettes, ou couler, là-bas, le grand fleuve, « clarté vive et lointaine » ; ou, l'été venu, par les brûlantes journées d'août, sous le ciel implacablement bleu, assis à l'abri d'une meule, il contemple les vieux moulins à vent qui, dans l'air sans brise,

Au loin dressent en croix leurs ailes endormies.

Presque à chaque page, on trouvera de ces détails ingénieux et pittoresques, notés en vers harmonieux et précis.

ESSAI SUR LA COMPOSITION DES COMÉDIES D'ARISTOPHANE, par **Paul Mazon.**

A mesure que diminue le nombre des gens qui savent le grec, il semble que les hellénisants, tout en gardant la rigueur des méthodes philologiques, se mettent en frais pour le public et veuillent l'attirer, le conquérir à leurs études. M. Mazon vient aujourd'hui, en un livre curieux, nous expliquer la mise en scène, les jeux, les gestes, les allusions, les « dessous » des comédies d'Aristophane, et voici que la vie athénienne reparaît derrière les mots du texte, les éclaire et les anime, et mieux encore nous comprenons le fou rire qui devait s'emparer des milliers de spectateurs à tel ou tel jeu de scène, à telle ou telle mimique audacieuse ou bouffonne soulignant les passages scabreux, les parodies et les satires personnelles. Nos gens de théâtre pourraient trouver ici des idées fort plaisantes.

LA PRINCESSE D'ERMINGE, par **Marcel Prévost.**

Un beau roman, simple, poignant, où l'on sent, à chaque page, la pièce que l'auteur nous promet. Sans s'attarder aux détails accessoires, M. Marcel Prévost ne s'est passionné et n'a voulu nous passionner que pour le drame violent qui éclate au centre du livre, dans une scène vigoureuse, brutale même. C'est une crise d'âme qu'il étudie, une de ces crises où un être prend soudain conscience de sa personnalité secrète, étouffée jusque-là. Une fois de plus, c'est au service d'un moraliste que M. Marcel Prévost a mis ses dons si remarquables de romancier. Toutes celles qui liront son livre ne seront pas seulement émues, secouées même par la force de l'œuvre : elles apprendront en même temps à rentrer en elles-mêmes, à chercher en elles la femme véritable qu'elles sont sous les apparences; et quelques-unes, peut-être, comme la princesse d'Erminge, se trouveront. M. Marcel Prévost est vraiment dans la pleine maîtrise de son intelligence et de son talent.

LES GRANDS ARTISTES, — LA TOUR, par **Maurice Tourneux.**

En même temps que cette charmante étude sur La Tour, viennent de paraître, à la même librairie, le *Chardin* de M. Gaston Schefer, le *Fragonard* de M. Camille Mauclair, le *Louis David* de M. Charles Saunier. Nous avons signalé à différentes reprises cette intéressante série de biographies critiques, illustrées de nombreuses reproductions hors texte qui mettent sous nos yeux les plus belles œuvres des grands artistes. La collection s'enrichira encore prochainement d'un *Ruysdaël*, d'un *Gainsborough*, d'un *Claude Lorrain*, d'un *Hogarth*. Ces titres seuls et les noms des auteurs recommandent assez cette collection d'enseignement et de vulgarisation, placée d'ailleurs sous le haut patronage de l'administration des Beaux-Arts.

CONTES DE BONNE PERRETTE, par **René Bazin.**

Après *le Guide de l'Empereur*, qu'on a pu récemment relire dans une édition nouvelle, il faut reprendre aujourd'hui ces délicieux *Contes de Bonne Perrette*, dédiés par l'auteur aux enfants, mais qui enchanteront aussi les grandes personnes. Avec quelle grâce M. René Bazin nous conte à son tour les jolies histoires qu'une humble femme lui récita autrefois ! Sans doute, l'auteur a brodé sur la trame des simples récits qui l'émerveillèrent quand il était petit. Mais qu'importe ! « A quoi bon approfondir ces choses ? — avoue M. René Bazin. J'aime mieux vous dire, enfants, qu'il m'a été doux d'écrire ce livre à cause de vous, de votre sympathie si vite donnée, de votre attention rapide, de votre âme tout ouverte, et aussi pour l'émotion de ce retour que nous, qui vieillissons, nous faisons vers notre enfance. »

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

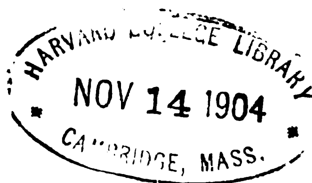
ONZIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1904

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904



RICHARD WAGNER

A

MATHILDE WESENDONK

— LETTRES ET JOURNAL[1] —

(1858-1859)

AVANT-PROPOS

Au moment où l'Opéra s'apprête à jouer *Tristan et Yseult*, il a paru intéressant de publier la traduction de ces lettres et de ce journal qui font revivre la crise de passion désespérée d'où l'œuvre est sortie.

A la suite de sa participation au mouvement révolutionnaire de 1849, à Dresde, Wagner avait dû quitter l'Allemagne; il s'établit à Zurich, avec sa femme Minna. Il y fit, en 1852, la connaissance de Mathilde Wesendonk, femme d'un riche commerçant allemand; il se lia d'amitié avec elle. Il avait près de quarante ans; elle en avait vingt-quatre; elle était belle et artiste; elle écrivait des poésies, aimait passionnément la musique. L'amitié entre elle et Wagner devint bientôt très tendre. Otto Wesendonk avait généreusement donné l'hospitalité aux Wagner dans une petite maison voisine de sa villa, et que Wagner baptisa du nom d'« Asile ». Ils se voyaient constam-

1. *Le Maître avait exprimé le désir que ces pages fussent détruites.*

Madame Wesendonk ne se considérait pas comme ayant des droits exclusifs sur les lettres qui lui avaient été adressées. Elle les conserva en silence, pour la postérité, les destinant à être publiées un jour, avec portraits et fac-similés.

La famille Wagner a renoncé aux droits d'auteur, les abandonnant au fils et au petit-fils de la défunte.

Ceux-ci ont décidé que la publication (Duncker, éditeur, Berlin, 1904) se ferait au bénéfice du Stipendienfonds. — Le Stipendienfonds *est un fonds de réserve, qui permet à des artistes peu fortunés d'assister aux représentations de Bayreuth.* — G. K.

ment. Wagner lisait à madame Wesendonk ses œuvres, ou les drames de Calderon, qu'il admirait par-dessus tout; il lui jouait sa musique, ou celle de Beethoven; il lui dédiait le prélude de la *Walküre*, en y inscrivant les lettres : *G*[*esegnet*] *S*[*ei*] *M*[*athilde*] (Bénie soit Mathilde); il mettait en musique cinq poèmes de son amie *(Fünf Gedichte)*. Sous l'influence de son affection intelligente et ardente, Wagner réalisa alors ou conçut la plupart de ses grandes œuvres.

Les années passées à Zurich furent les plus fécondes de sa vie. C'est à Zurich qu'il écrivit la partition du *Rheingold* (novembre 1853-janvier 1854), de la *Walküre* (juin-décembre 1854), la majeure partie de *Siegfried* (janvier-juillet 1857), dont *les Murmures de la Forêt* lui furent inspirés par ses promenades dans le Sihltalwald. C'est là qu'il écrivit le premier acte de *Tristan* (octobre 1857-janvier 1858). C'est là, enfin, qu'il eut la première idée de *Parsifal*, en 1857, le jour du vendredi saint, où, accoudé à la terrasse de la maison des Wesendonk, et contemplant la nature en fête, il eut une soudaine révélation : il entendit « le soupir de la profonde pitié, qui jadis retentit de la croix du Golgotha; et ce soupir s'échappa alors de sa propre poitrine ». Si l'on ajoute qu'il pensait encore à un autre drame : *les Vainqueurs*, dont Bouddha était le héros, et qu'il avait déjà esquissé *les Maîtres-Chanteurs*, dont madame Wesendonk, la première, devait recevoir plus tard le poème manuscrit, on voit qu'il n'est presque pas un ouvrage de quelque importance qu'il n'ait entrepris ou accompli, en ces cinq années, de 1853 à 1858.

Si le nom de madame Wesendonk doit être associé à tous ces projets, à toutes ces œuvres que Wagner lui soumettait, chaque jour, à mesure qu'il les écrivait, son souvenir doit être lié surtout à *Tristan*, qui reflète leurs propres tourments. Leur amitié était devenue amour. La passion se déclara, quand Wagner remit à madame Wesendonk le poème de *Tristan*, en septembre 1857. Cependant ils y résistèrent tous deux, retenus par leur devoir. Madame Wesendonk n'eût pas voulu trahir la confiance de son mari, pas plus que Wagner celle de sa femme Minna, créature insignifiante et bornée, qui ne l'avait jamais compris, qu'il n'aimait point, mais qui était bonne et dévouée, et à laquelle il restait attaché, en souvenir des misères vaillamment supportées en commun. Minna était d'ailleurs assez gravement malade : il fallait la ménager. De ces luttes silencieuses pour étouffer un amour qui croissait malgré tout, sortit le premier acte de *Tristan*, dont la musique fut écrite d'octobre 1857 à janvier 1858.

Mais Minna avait des soupçons. Elle intercepta une lettre de madame Wesendonk, elle la lut, et elle fut désespérée; en prenant l'affaire au tragique, elle l'aggrava; elle fit des scènes violentes à madame Wesendonk, elle la menaça d'un scandale. Wagner rompit

toutes relations avec les Wesendonk pendant trois mois; mais sa passion ne faisait que grandir, et elle se traduisait dans les premières esquisses musicales du second acte de *Tristan* (mai-juillet 1858). Enfin, il s'y arracha brusquement; et, se séparant à la fois de sa femme et de madame Wesendonk, il partit, en août 1858. Il se rendit à Genève d'abord, puis à Venise; c'est alors qu'il écrivit la partition du second acte de *Tristan*, dans une ivresse d'amour, de douleur et de force créatrice. « Quelle musique cela devient! — s'écrie-t-il lui-même, stupéfait. — Toute ma vie, je pourrais ne plus travailler qu'à cette musique. Jamais, jusqu'à présent, je n'ai rien fait de tel!... »

C'est cette période que retracent les lettres et le journal qu'on va lire. On y verra Wagner tout entier, avec son âme tumultueuse, brûlante et sombre, avec la passion désespérée et l'ardent pessimisme qui le dévoraient alors, l'horreur et l'amour de la vie, — « cet éternel souci de vivre et, au fond, une telle aversion pour cette vie, qu'il *lui* faut toujours et toujours arranger artificiellement, afin de ne point l'avoir devant les yeux dans toute sa repoussante horreur ». — On y verra aussi l'égoïsme du génie, sans cesse préoccupé de lui-même et de sa création artistique, au milieu de ses affections les plus sincères et des pires douleurs. On sera frappé enfin de l'étrange métaphysique mêlée à cette correspondance amoureuse, comme elle l'est au duo du second acte de *Tristan*, et à laquelle Wagner semble attribuer un tel prix qu'on se demande par moments s'il était plus fier d'avoir écrit *Tristan* que d'avoir « comblé (à ce qu'il croyait) d'une manière complète et satisfaisante les lacunes du système de Schopenhauer ». — Nulle correspondance de Wagner, — pas même celle avec Liszt, — ne fait mieux pénétrer dans le secret de son génie. Elle est le commentaire vivant du second acte de *Tristan*, écrit, comme elle, dans le silence de Venise et l'ouragan des passions.

★★★

A mon ami
Henri Boucher
est affectueusement dédiée
cette traduction.

G. K.

I
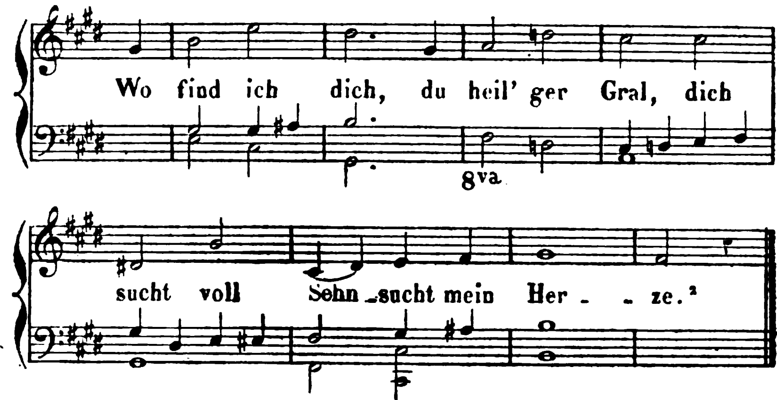
[Zurich. — Été de 1858.]

Cette lettre, — combien elle m'a attristé! Le démon quitte l'un de nos deux cœurs pour entrer dans l'autre. Comment le vaincre? Oh! que nous sommes à plaindre! Nous ne nous appartenons plus. Démon, deviens Dieu!...

Cette lettre m'a attristé... Hier, j'ai écrit à notre amie[1]. Sans doute elle va bientôt rentrer...

Démon ! démon ! Deviens Dieu !

PARSIFAL



Chère enfant égarée !
Vois, je voulais précisément t'écrire cela, quand je
Trouvai tes beaux, tes nobles vers !

II

[Zurich. — Été de 1858.]
Mardi matin.

Sans doute tu ne t'attends pas à ce que je laisse ta merveilleuse, ta splendide lettre sans réponse. Ou bien devrai-je renoncer, devant la suprême noblesse de ta parole, au beau droit de te répondre? Mais comment pourrais-je te répondre, si ce n'est d'une manière digne de toi?...

Les luttes formidables que nous avons soutenues, comment pouvaient-elles finir autrement que par la victoire remportée sur toutes nos aspirations, sur tous nos désirs?

Ne savions-nous pas, même dans les minutes les plus ar-

1. Madame Wille, amie dévouée de Wagner. Née dans le Holstein en 1809, morte à Mariafeld (lac de Zurich) en 1893. — Ses *Souvenirs* encadrent une série de lettres que lui avait adressées le Maître.

2. « Où te découvrirai-je, ô saint Graal? Plein d'ardent désir, te cherche mon cœur. »

dentes où nous étions l'un près de l'autre, que tel était notre but?...

Certainement! C'était précisément en raison de l'inouï, de la difficulté, que nous ne pouvions y parvenir qu'au prix des luttes les plus pénibles. Mais est-ce que nous n'avons point connu, maintenant, toutes les luttes? Quelles autres luttes pourraient donc encore nous attendre? Vraiment, je sens au plus profond de moi-même que nous en avons vu la fin!...

[Quand, il y a un mois, j'exprimai à ton mari ma décision de rompre toutes relations personnelles avec vous deux, j'avais... renoncé à toi. Cependant je ne me sentais pas encore tout à fait pur; je me rendais compte que seule une séparation complète ou bien... une union absolue pouvait sauver notre amour de ces terribles proximités auxquelles nous l'avions vu exposé dans ces derniers temps. Ainsi, en face du sentiment que notre séparation était nécessaire, se trouvait la possibilité d'une union, sinon voulue, du moins conçue. De là une tension nerveuse que nous ne pouvions supporter ni l'un ni l'autre. Je me confessai à toi et il nous apparut avec évidence que toute autre possibilité eût constitué un crime, dont la pensée même était intolérable.

Mais la nécessité de renoncer l'un à l'autre prit naturellement un autre caractère: à la tension nerveuse succéda une solution apaisante. Le dernier égoïsme disparut de mon cœur et ma décision de fréquenter de nouveau chez vous fut alors la victoire de l'humanité la plus pure sur l'ultime sursaut du désir personnel. Je ne voulais plus que réconcilier, apaiser, consoler, rasséréner, et aussi me procurer l'unique bonheur qui pût encore m'advenir...

Jamais, dans toute ma vie, je n'avais éprouvé de sensations si intenses et si terribles que dans ces derniers mois. Toutes mes impressions précédentes, c'était le vide en comparaison de celles-ci. Des secousses telles que celles dont j'ai souffert par cette catastrophe devaient imprimer en moi des traces profondes, et, si quelque chose pouvait aggraver encore mon état d'esprit, c'était la santé de ma femme. Pendant deux mois, je m'attendis chaque jour à l'annonce de sa mort subite: le docteur avait cru devoir me préparer à cet événement. Autour de moi, tout respirait la mort: mon regard vers l'avenir ou

vers le passé se heurtait toujours à des images funèbres, et la vie — telle quelle — perdait pour moi son dernier attrait.][1] Tenu d'observer envers la malheureuse femme les plus extrêmes ménagements, je n'en devais pas moins me résoudre à détruire notre dernier foyer domestique et, pour sa plus grande consternation, lui communiquer cette décision.

Figure-toi mon état d'esprit alors que je contemplais, par ce magnifique été, ce bel Asile, si parfaitement, si uniquement conforme à mes désirs, à mes aspirations d'autrefois, alors que je me promenais, le matin, dans le joli petit jardin, admirant le trésor des fleurs toujours plus riche, écoutant la fauvette qui s'était construit un nid dans le rosier! Et ce qu'il m'en coûtait de m'arracher de cette ancre dernière, imagine-le donc, toi qui me connais à fond, mieux que personne.

Crois-tu qu'ayant déjà fui loin du monde, un jour, je pourrais y retourner maintenant? Maintenant que tout en moi est devenu extraordinairement tendre, sensible, par la désaccoutumance toujours plus prolongée de tout contact avec lui? Ma dernière entrevue aussi avec le grand-duc de Weimar me prouva plus clairement que jamais que l'indépendance absolue est la seule condition pour ma vie et pour mon travail, de telle sorte qu'il me faut renoncer, au plus profond de moi, à toute obligation, même envers ce prince réellement digne d'être aimé. Je ne puis, non, plus jamais, me donner au monde; il m'est impossible de me fixer dans une grande ville pour quelque laps de temps que ce soit, et pourrais-je encore songer à la fondation d'un nouvel « asile », d'un nouveau foyer, alors que j'ai dû détruire l'autre, dont j'avais à peine joui, celui que m'avaient créé l'amitié, le plus noble amour, en ce délicieux paradis? Oh! non!... Pour moi, m'en aller d'ici, cela signifie... mourir!

Avec une telle blessure au cœur, je ne puis tenter de fonder un nouveau foyer!...

Mon enfant, il ne m'est plus possible de m'imaginer qu'un unique salut et il ne peut me venir que du plus profond de mon cœur, non plus de telle ou telle cause extérieure. Il a nom : la paix! l'apaisement absolu imposé au désir! Noble

1. Les passages de cette lettre mis entre crochets, ont déjà été traduits en français et cités par le *Petit Temps* du 10 mai 1904.

et digne victoire ! Vivre pour d'autres, pour d'autres... sera notre propre consolation !

Tu connais maintenant la crise grave, décisive de mon âme : elle touche à ma conception de la vie, à l'avenir tout entier, à tout ce qui m'est proche, — donc aussi à toi, l'être qui m'est le plus cher ! Laisse-moi, sur les ruines de ce monde du désir, t'apporter encore le salut !...

Vois-tu, dans tout le cours de ma vie, en aucune circonstance je ne me montrai importun, mais plutôt toujours d'une sensibilité presque outrée. Pour la première fois, je veux te paraître importun maintenant et te prier d'être, dans le fond de ton âme, absolument tranquille à mon sujet. [Je ne viendrai pas vous voir souvent, car vous ne devez me rencontrer, à l'avenir, que quand je serai certain de pouvoir montrer un visage calme et serein... Naguère je venais chez toi la souffrance et le désir au cœur; et là où je cherchais la consolation, je n'apportais que trouble et chagrin. Cela ne doit plus être. Si donc tu ne me vois plus de longtemps, alors... prie pour moi en secret. Car, alors, sache que je souffre ! Mais si je viens, sois sûre que j'apporte chez vous le meilleur de mon être, un don qu'il n'est accordé qu'à moi sans doute d'octroyer, à moi qui ai souffert tant et volontairement.]

Selon toutes probabilités, oui, assurément, bientôt, je crois, presque au début de l'hiver, viendra le moment où je quitterai Zurich pour assez longtemps : d'un jour à l'autre peut arriver l'amnistie attendue qui me rouvrira l'Allemagne, où je retournerai alors périodiquement, afin d'y chercher l'équivalent de la chose unique que je n'ai pas pu posséder ici. Alors je serai souvent longtemps sans vous voir. Mais le retour, après cela, dans l'Asile qui m'est devenu si cher, afin de me reposer des soucis, des inévitables exaspérations, afin de respirer l'air pur, afin de reprendre goût à l'œuvre à laquelle la destinée m'a voué une fois pour toutes, ce sera toujours pour moi le doux rayon de lumière qui là-bas entretiendra mes forces, la chère consolation qui m'appellera ici.

Et n'est-ce pas toi qui m'as conféré le plus haut bienfait de l'existence ? N'est-ce pas à toi que je suis redevable de l'unique chose qui puisse encore me paraître digne de gratitude et d'intérêt en ce monde ? Et je ne chercherais pas à te

récompenser pour ce que tu m'as conquis au prix de tels sacrifices, au prix de telles souffrances?...

[Mon enfant, ces derniers mois m'ont sensiblement blanchi les cheveux aux tempes; en moi une voix appelle instamment le repos, ce repos que je faisais déjà désirer, il y a de longues années, à mon « Hollandais » dans le *Vaisseau Fantôme*. C'est l'intense aspiration vers une patrie, un foyer, et non à une jouissance exubérante de la vie passionnelle. Une femme fidèle et d'un dévouement splendide pouvait seule procurer cette patrie à mon héros.] Vouons-nous à cette belle mort, qui enveloppe et apaise toutes ces aspirations, tous ces désirs. Mourons bienheureux, avec un regard lumineux et calme, avec le divin sourire de la victoire bellement remportée! Et nul ne doit pâtir quand nous sommes *vainqueurs*.

Adieu, cher ange bien-aimé!

III

[Zurich. — Août 1858.]

Adieu! adieu! ma bien-aimée!

Je m'en vais avec calme. Où que je sois, je serai entièrement à toi. Fais en sorte de me garder l'Asile. Au revoir! au revoir! chère âme de mon âme! Adieu... et au revoir!...

JOURNAL

DEPUIS MA FUITE DE L'ASILE (17 AOUT 1858)

Genève, 21 août.

La dernière nuit dans l'Asile, je me couchai après onze heures: le lendemain, à cinq heures, il me fallait partir. Avant de fermer les yeux, je fus vivement impressionné par le souvenir du temps où je m'endormais en me disant qu'un jour je

mourrais ici même : je serais couché ainsi lorsque tu viendrais à moi pour la dernière fois, entourant de tes bras ma tête en présence de tout le monde et recevant mon âme en un suprême baiser! Cette mort, je me la représentais avec bonheur ; elle s'accordait par les moindres détails au décor de ma chambre à coucher: la porte vers l'escalier était close, tu entrais par la portière du cabinet de travail, ainsi tu m'enveloppais de tes bras, ainsi je te regardais en mourant! Et maintenant cette possibilité de mourir m'était aussi refusée? Froidement, comme si j'en étais chassé, je quittais cette maison, où j'étais enfermé en compagnie d'un démon que je ne pouvais plus maîtriser que par la fuite! Où, où donc mourir, à présent?... C'est ainsi que je m'endormis...

Un léger bruit, merveilleux, me fit sortir de mon cauchemar : en me réveillant, je sentis un baiser sur mon front; un profond et douloureux soupir suivit. C'était si distinct que je me mis debout et regardai autour de moi. Silence absolu. J'allumai une bougie: c'était un peu avant une heure, l'heure des revenants touchait à sa fin. Un fantôme avait-il veillé à mon chevet pendant cette heure maudite? Veillais-tu ou dormais-tu pendant ce temps-là?... Comment te sentais-tu?... Impossible de fermer l'œil. Longtemps je m'agitai dans mon lit, puis je me levai, m'habillai complètement, donnai le dernier tour de clef à la dernière malle et attendis, plein d'angoisse, le jour, tantôt allant et venant par la chambre, tantôt m'étendant un peu sur le lit. Le jour me semblait tarder plus que dans mes nuits d'insomnie de l'été dernier. Avec la rougeur de la honte, le soleil se leva derrière les montagnes... Je regardai une dernière fois, longtemps, vers là-bas... O ciel! pas une larme ne me vint; mais il me parut que tous mes cheveux me devenaient blancs aux tempes!... J'avais fait mes adieux. En moi, maintenant, tout était froid, assuré... Je descendis. Ma femme m'attendait. Elle m'offrit du thé. Ce fut un instant d'une douleur poignante... Elle m'accompagna dans le jardin. Le matin était radieux. Je ne me retournai pas... A la minute suprême, ma femme éclata en sanglots. Mes yeux restèrent secs pour la première fois. Je lui dis encore de se montrer patiente et digne, de se consoler en chrétienne. Mais la colère, de nouveau, l'emporta dans son âme. « Elle ne peut être sauvée,

— fus-je obligé de me dire. — Mais je ne puis me venger sur la malheureuse! Elle-même doit exécuter sa propre sentence. » J'étais profondément grave; il y avait en moi une amertume, une tristesse effroyables. Mais pleurer, je ne le pouvais pas. C'est ainsi que je partis. Et alors — je ne mens pas — une sensation de calme m'envahit, je respirai librement... Je m'en allais dans la solitude : là j'étais chez moi; là je pouvais t'aimer de toutes les forces de mon âme!...

Ici je n'ai encore parlé à personne, sinon à des serviteurs. Même j'ai écrit à Karl Ritter de ne point venir me voir. Cela me fait tant de bien de pouvoir ne point parler!... J'ai lu ton journal avant de me coucher, pour la première fois depuis mon départ. Ton journal! Ces traits divins et profonds de ton être!... Je dormis bien.

Le lendemain, je fis choix d'un appartement que je louai à la semaine. Je m'y trouve tranquille, à l'abri des importunités; je me recueille et attends la fin des chaleurs pour m'en aller vers l'Italie. Je ne sors pas de toute la journée...

Hier, j'ai écrit à ma sœur Clara[1], que tu as vue il y deux ans. Elle désirait une fraternelle explication de ma part: ma femme lui avait écrit et annoncé son arrivée. Je lui fis voir tout ce que tu étais pour moi depuis six ans; quel ciel tu m'avais préparé; au prix de quelles luttes, de quels sacrifices tu m'avais protégé; avec quelle bassesse, quelle vilenie, cette miraculeuse intervention de ton noble et haut amour avait été dénaturée. Je sais qu'elle me comprend; c'est une nature enthousiaste dans une enveloppe un peu imparfaite. Il me fallait donc développer mes explications sur ce point. Mais quels tremblements dans mon cœur, dans mon âme, tandis que j'écrivais cela, saisissant l'occasion pour dépeindre ta sublime pureté!... Oui, certes, nous oublierons, nous vaincrons tout: il ne restera qu'un seul sentiment, la certitude qu'un miracle a eu lieu ici, tel que la nature n'en fait qu'une seule fois durant des siècles, sans être parvenue encore à une telle noblesse de réussite. Laisse là toute souffrance! Nous sommes les plus heureux qui soient! Avec qui voudrions-nous échanger notre sort?

1. La lettre a été publiée dans la *Tägliche Rundschau* du 23 septembre 1902.

23 août, 5 heures du matin.

Je te vis en rêve sur la terrasse : tu portais des vêtements d'homme et avais sur la tête un chapeau de voyage. Ton regard était fixé dans la direction où j'étais parti. Cependant, moi, j'arrivai de l'autre côté. Ainsi tenais-tu ton regard toujours détourné de moi et je cherchais vainement à te faire signe que j'étais là, jusqu'à l'instant où j'appelai : « Mathilde ! » doucement d'abord, puis plus haut, toujours plus haut, pour m'éveiller enfin par le bruit de ma propre voix... Me rendormant quelque peu et retombant dans mes rêveries, je lisais de tes lettres, qui m'avouaient des amours de jeunesse : le bien-aimé, tu avais repoussé les avances, mais tu vantais pourtant ses qualités, tu ne venais vers moi que pour trouver la consolation, — ce qui m'attristait un peu. Je ne voulus pas poursuivre ce rêve et me levai pour écrire ces lignes... Toute la journée, j'avais souffert d'une violente crise de nostalgie, et un cruel dégoût de la vie s'était emparé de moi.

24 août.

Hier, je me sentais profondément misérable. Pourquoi vivre encore ? pourquoi donc vivre ? Est-ce lâcheté... ou bien courage ?... Pourquoi cet immense bonheur, pour être infiniment malheureux ? La nuit qui vint, je dormis d'un bon sommeil. Aujourd'hui j'allais mieux. J'ai fait faire ici un beau portefeuille à serrure, dans lequel je conserverai les lettres et souvenirs de toi : il peut en contenir beaucoup, et ce qui y entrera, une fois entré, n'en sortira plus jamais. Donc réfléchis bien à ce que tu m'enverras encore : rien ne te sera plus rendu... qu'après ma mort, à moins que tu ne me permettes d'enfermer tout cela avec moi dans la tombe... Demain je pars tout d'une traite pour Venise. Une envie folle m'y attire ; j'espère pouvoir y goûter l'absolu repos. Quant au voyage lui-même, je ne l'accomplis qu'à contre-cœur. Aujourd'hui, il y a déjà toute une semaine que j'ai contemplé ta terrasse pour la dernière fois !...

Venise, 3 septembre.

Hier, je t'ai écrit, ainsi qu'à notre amie[1]. A quel point je fus absorbé par le voyage et mon installation! Désormais mon journal sera tenu régulièrement... J'ai fait le trajet par le Simplon. Les montagnes, surtout la longue vallée de Wallis, me causèrent une sensation d'accablement. J'ai passé de beaux moments sur la terrasse de l'Isola Bella. C'était une admirable matinée ensoleillée. Je connaissais l'endroit et je congédiai immédiatement le jardinier, afin de rester seul. Un beau calme, une singulière élévation se firent en moi : c'était trop splendide pour que cela durât longtemps. Mais ce qui me transportait, ce qui était près de moi et en moi, cela persistait : le bonheur d'être aimé de toi!

J'ai couché à Milan. Le 29 août, dans l'après-midi, j'arrivai à Venise. Pendant le parcours du Grand Canal, jusqu'à la Piazzetta, impression de grave mélancolie : grandeur, beauté et décadence, tout cela voisin l'un de l'autre. J'étais ravi, cependant, de songer qu'ici il n'y avait point de prospérité moderne; partant, pas de turbulente trivialité. La place Saint-Marc me fit une impression féerique. Un monde lointain, une époque vécue. Cette impression satisfait pleinement le désir de la solitude. Rien ne donne ici la sensation de la vie réelle : tout agit objectivement, comme une œuvre d'art. Je veux rester ici — et cette volonté s'accomplira. Le lendemain, après de longues incertitudes, j'ai fait choix d'un appartement sur le Grand Canal, dans un immense palais, où je suis, pour le moment, tout seul. Pièces vastes et hautes, où je puis faire les cent pas bien à l'aise. Mon installation devant servir d'enveloppe au mécanisme de mon travail, j'y attache beaucoup d'importance et j'ai soin de la parfaire à mon goût. J'ai écrit pour que l'on m'envoie mon Érard. Il sonnera magnifiquement dans ma vaste et haute salle de palais. Le grand silence, qui est la vraie atmosphère du Canal, me dispose à merveille. Vers cinq heures du soir seulement, je sors pour aller dîner; puis une promenade aux Jardins Publics, avec court arrêt sur la place Saint-Marc. Elle produit un effet théâtral par son caractère spécial et

1. Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées.

par sa foule de promeneurs, qui m'est complètement inconnue, me laisse même indifférent et ne fait que me divertir l'imagination. Vers neuf heures, je reviens en gondole ; j'allume ma lampe et je lis un peu avant de me coucher...

Ainsi ma vie extérieure s'écoulera, et c'est bien ce qu'il me faut. Malheureusement, ma présence est déjà connue ; mais, une fois pour toutes, j'ai donné ordre de ne recevoir personne. Cette solitude, qui ne m'est presque possible qu'ici, — et si délicieusement possible ! — me sourit et flatte mes espérances. Oui ! J'ai l'espoir de guérir pour toi ! Te garder à toi, c'est me garder à mon art ! Vivre avec lui, pour te consoler, voilà ma tâche, voilà ce qui s'accorde avec ma nature, ma destinée, ma volonté, mon amour. Ainsi suis-je à toi, ainsi arriveras-tu également à la guérison par moi ! Ici s'achèvera *Tristan*, — malgré les tourmentes du monde. Et avec lui, si je peux, je m'en reviendrai, pour te voir, pour te consoler, te rendre heureuse ! Cela s'évoque à moi comme le plus beau, le plus sacré des désirs ! Allons, valeureux Tristan, allons vaillante Isolde ! Assistez-moi, venez au secours de mon ange ! Ici votre sang cessera de couler, ici les blessures guériront et se fermeront. D'ici le monde apprendra la haute et noble détresse de l'amour le plus sublime, les plaintes de la plus douloureuse des voluptés. Et, rayonnant comme un Dieu, purifié, lumineux, tu me verras alors, moi, ton humble ami !...

. . . .

5 septembre.

Je n'ai pas dormi, cette nuit ; je suis resté longtemps éveillé. Ma douce enfant ne me dit point comment elle va... Merveilleusement beau est le canal dans la nuit. Claires étoiles, lune à son dernier quartier. Une gondole glisse devant le palais. Au loin, des gondoliers s'appellent en chantant. C'est une sensation d'une beauté, d'une noblesse extraordinaires. On ne récite plus les stances du Tasse ; mais les mélodies sont toujours très vieilles, aussi anciennes que Venise même et certainement plus anciennes que les paroles, probablement adaptées dans la suite aux mélodies. Ainsi s'est con-

servé dans la mélodie le vrai éternel, tandis que les stances, comme un phénomène passager, ont été absorbées par elle pour, à la longue, disparaître complètement. Ces mélodies. profondément mélancoliques, chantées d'une voix sonore et puissante, que l'eau apporte de loin et qui vont mourir dans un lointain plus éloigné encore, ont produit sur moi une impression solennelle. Sublime !...

6 septembre.

Hier j'ai vu la Ristori dans le rôle de Marie Stuart. Il y a quelques jours, je l'avais vue, pour la première fois, dans celui de Médée, où elle me plut beaucoup, oui, — où elle me fit vraiment assez grande impression. — Virtuosité peu commune ; elle possède une sûreté de jeu que je n'avais pas encore vu poussée à la perfection comme chez elle. Cependant je reconnus clairement, cette fois, ce qui fait complètement défaut dans son art, parce que cela est absolument indispensable dans le rôle de Marie Stuart (je ne l'avais d'abord pas remarqué, parce que pareille remarque ne peut s'appliquer au rôle de Médée). Dans le rôle de Marie Stuart il faut de la spiritualité, de l'enthousiasme, une intense, une passionnée chaleur. L'insuffisance de l'artiste était vraiment pénible à constater et je sentais, avec quelque orgueil, la hauteur et la signification de l'art allemand, en me souvenant d'avoir déjà vu plusieurs tragédiennes allemandes jouer ce rôle avec une chaleur communicative, même entraînante, tandis que la Ristori, en passant rapidement de la prose raffinée à des effets de plastique pour ainsi dire animale, prouvait qu'elle ne se rendait même pas compte de la nature de son rôle, qu'elle n'était pas capable de le jouer. Cette spiritualité de l'art allemand, est-ce donc là ce qui rend possible ma musique et, par elle, mes poèmes ? Au contraire, combien sont éloignées de tout ce que je puis créer, ces évolutions franco-italiennes ! Et néanmoins l'élément spirituel agit sur les Italiens et les Français, à leur insu, lorsqu'il leur vient du dehors, de sorte que je ne puis le considérer comme une caractéristique particulièrement allemande : j'ai pu m'en rendre compte par les impressions qu'éprouvèrent certaines

personnes lors de représentations de mes œuvres... Où donc gît alors la différence entre l'idéalisme dont je parle et ces effets de plastique réaliste? Rappelle-toi la scène de *Marie Stuart*, au troisième acte, quand elle adresse, dans le jardin, une invocation à la liberté : imagine la Ristori négligeant presque tout ce qui, dans cette haine naissante contre Élisabeth, ne lui fournit pas l'occasion de montrer sa virtuosité de mimique rapide et variée... Ces explications ne te rendent point la chose absolument claire. Mais certainement tu comprendras vite ce que je veux dire, quand je te remémorerai notre amour...

7 septembre.

Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de madame Wille. Ce sont les premières nouvelles de toi. D'après ce qu'elle écrit, tu es résignée, calme et résolue à aller jusqu'au bout dans la voie du renoncement ! parents, enfants, — devoirs.

Comme cela s'accordait mal avec mon état d'âme à la fois divinement serein et grave!...

En pensant à toi, jamais ne me sont venus à l'esprit les parents, les enfants, les devoirs ; je savais seulement que tu m'aimais et que tout ce qui est élevé et fier dans le monde doit souffrir. De cette hauteur j'ai peur de voir exactement déterminé ce qui nous rend malheureux. Alors je t'aperçois soudain dans ta splendide demeure, je vois toutes les choses, j'entends tous les êtres dont nous devons rester éternellement incompris, qui, étrangers à nous-mêmes, nous sont pourtant si proches, pour éloigner de nous craintivement ce qui nous est le plus proche. Et il me prend une envie furieuse de dire : « A ceux-là, qui ne savent rien de toi, ne comprennent rien de toi, mais exigent tout de toi, à ceux-là tu irais tout sacrifier ! » Cela, je ne puis ni le voir ni l'entendre, si je veux accomplir dignement la tâche qui m'est dévolue sur terre ! C'est uniquement au plus profond de moi-même que je trouverai la force nécessaire : au dehors, tout me pousse à l'amertume, tout ce qui veut s'imposer à mes décisions.

Tu espères me voir quelques heures à Rome, cet hiver? Je crains qu'il ne me soit impossible de te voir ! Te voir et

me séparer ensuite de toi, pour la satisfaction d'un autre être ! Pourrais-je encore le faire ? Assurément non !...

Tu ne veux pas de lettres non plus !...

Je t'ai écrit et... je conserve le ferme espoir que ma lettre ne sera pas repoussée ; — oui, je suis certain de la réponse ! Trêve à ces folles imaginations ! J'espère !

8 septembre.

« O yeux aveugles,
Ames pusillanimes ! »

10 septembre.

Hier j'étais bien malade, j'avais la fièvre. Le soir, je reçus une nouvelle lettre de madame Wille : elle me transmet la petite lettre que je t'avais envoyée, — non ouverte[1]...

Cela, tu ne l'aurais pas dû faire !... Non, cela pas !...

Aujourd'hui, je n'ai rien encore pour mon journal. Pas de pensées, — rien que des sentiments. Il faut d'abord qu'ils se clarifient...

Ce m'est une consolation d'apprendre que tu retrouves le calme et la force. J'ai une autre consolation encore, qui ressemble presque à une vengeance : un jour, tu liras également cette lettre renvoyée et tu sentiras l'injustice de ton refus ! — Et cependant j'ai essuyé de tels refus souvent !

11 septembre.

Ah ! quelque chose de toi, directement ! trois mots, pas davantage !...

Les intermédiaires, même les plus sûrs, les plus fidèles, ne peuvent rien remplacer. Combien déjà il est difficile de se comprendre absolument lorsque l'on est deux, l'un en face de l'autre ! Et encore est-il nécessaire que ces deux soient également dans des dispositions favorables, celles que seule la pleine conscience de l'amour présent peut assurer. Un tiers est toujours un étranger. Quel être pourrait se dépouiller de

1. Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées.

son moi et de son ambiance particulière si complètement qu'il puisse participer des deux autres? Je comprends que madame Wille ne puisse se décider à te remettre des lettres de moi, rien que par considération pour elle-même. Dès lors impossible de s'intéresser au contenu, de voir combien sont apaisantes, nécessaires, de telles communications : — une chose suffit, ce sont des lettres, et elle peut, elle doit peut-être finir par les remettre. Autrement, de quel conseil serait donc l' « amie »? Elle ne peut agir que selon ce que sa situation particulière à l'égard de tous les intéressés lui permet, et lui permet certainement dans le sens le meilleur, le plus noble... Seulement, elle agit d'après tes désirs. Donc... des conventions entre nous?...

Assez pour aujourd'hui!... La paix! la paix!...

13 septembre.

J'étais si triste que je ne pouvais même rien confier à mon journal. Aujourd'hui je reçois ta lettre, — ta lettre à madame Wille. — Que tu m'aimes, je le savais bien : tu es comme toujours bonne, profonde et pleine de sens; je devrais sourire et presque me réjouir de mes récentes adversités, puisque tu me procures une si haute sensation de bonheur. Je te comprends, — même quand je te donne quelque peu tort : car, en mon for intérieur, je tiens pour injuste tout ce qu'il me faut considérer comme moyen de défense contre une éventuelle importunité de ma part... Je croyais cependant avoir prouvé par mon départ de Zurich, de triste mémoire, que j'étais capable de céder et que, dès lors, j'avais le droit de ressentir le moindre doute sur ma tendresse résignée comme une grave blessure imméritée. Mais à quoi bon tout cela encore?... La sublime beauté de mon état d'âme était abattue; il lui faut maintenant péniblement se redresser, Pardonne-moi si je suis encore chancelant!... Je recouvrerai la sérénité, — tant bien que mal. Sous peu j'écrirai à madame Wille; mais aussi, dans les lettres que je lui adresserai, je suis décidé à faire preuve de modération. Dieu! tout est également difficile et le but suprême ne peut être atteint que si je reste modéré! Oui!

le mieux est ainsi; tout se rétablira. Notre amour domine tous les obstacles et chaque difficulté nous rend plus riches, plus près de la spiritualité, plus nobles, plus tournés vers le fond, l'essence même de cet amour qui fortifie notre indifférence pour le non-essentiel. Oui, créature bonne, pure et belle, nous vaincrons; — nous sommes déjà en pleine victoire!

16 septembre.

Je me sens rasséréné et dispos. Ta lettre me réjouit encore. Comme tout ce qui vient de toi est sensé, beau, charmant! La destinée de nos personnes m'est pour ainsi dire indifférente. Intérieurement tout est si pur, tout s'accorde si parfaitement avec notre être et la nécessité! Avec ces beaux sentiments je veux reprendre mon travail et j'attends le piano à queue! *Tristan* me coûtera beaucoup d'efforts encore : quand il sera achevé, il me semble qu'alors une merveilleuse période de ma vie aura trouvé sa conclusion et que j'envisagerai désormais le monde calmement, clairement, profondément, avec un esprit renouvelé, et que ce qu'à travers le monde je regarderai, c'est toi. Telle est la raison pour laquelle j'éprouve un si vif désir de me remettre au travail...

Pour le moment, j'ai une vaste et ennuyeuse correspondance qui me prend beaucoup de temps; mais c'est toujours toi qui m'apportes le réconfort, et Venise m'assiste aussi merveilleusement. Pour la première fois je respire cette atmosphère toujours égale, pure et voluptueuse; l'aspect féerique de la ville m'entretient dans un état de rêve doucement mélancolique, dont j'éprouve encore et toujours le bienfait. Lorsque, le soir, je vais en gondole au Lido, il y a autour de moi comme cette vibration tendre et prolongée du violon, que j'aime tant et à laquelle je t'ai comparée un jour : tu peux maintenant t'imaginer ce que je ressens au clair de lune sur la mer...

18 septembre.

Il y a un an aujourd'hui, je terminai le poème de *Tristan* et je t'apportai le dernier acte. Tu me conduisis à la chaise

devant le sofa, tu m'embrassas et me dis : « Maintenant je n'ai plus rien à souhaiter ! »

Ce jour-là, à ce moment-là, je renaquis vraiment. Ma vie d'autrefois avait trouvé sa conclusion : dès lors commençait une existence nouvelle. Dans cet instant merveilleux, je vécus vraiment. Tu sais comme j'en jouis ! Non pas avec turbulence, emportement, enivrement ; mais solennellement, profondément, me sentant réconforté, libre, regardant devant moi comme pour toute éternité... Du monde je m'étais, douloureusement, de plus en plus détaché. Tout en moi aboutissait à la négation, à l'hostilité... Douloureux était devenu même mon travail d'artiste, car il y avait en moi le désir intense, l'inapaisé désir de trouver, au lieu de cette négation et de cette hostilité, l'affirmation de moi-même, la communion avec moi-même. Ce moment-là me les octroyait avec une si indubitable certitude que j'eus la sensation d'une heure solennelle et sacrée. Une femme timide et hésitante se jetait, avec un courage sublime, dans l'océan des souffrances et des douleurs, pour me créer ce moment splendide, pour me dire : « Je t'aime... ! » Ainsi tu te vouais à la mort, afin de me donner la vie ; ainsi je recevais ta vie, pour quitter le monde avec toi, souffrir avec toi, mourir avec toi... Alors le sortilège de l'inapaisé désir était annihilé ! Et tu sais aussi que plus jamais depuis je n'ai été en désaccord avec moi-même. Le trouble et l'angoisse ont pu s'emparer de nous, même tu as pu être emportée par l'illusion de la passion ; mais moi, tu le sais, je suis resté toujours le même et mon amour pour toi ne pouvait plus, depuis ce moment terrible, perdre son parfum, perdre ne fût-ce qu'un atome de ce parfum. Toute amertume s'en était allée : je pouvais m'égarer, devenir la proie de la douleur, mais pour toujours je savais clairement que jamais cette lumière ne s'éteindrait, que ton amour était mon bien suprême, et que sans lui mon existence serait en contradiction avec elle-même.

Merci, mon bel ange plein d'amour !...

23 septembre,

La tasse et le service sont bien arrivés. C'est encore une fois le premier signe amical du dehors. Que dis-je ? « du

dehors » Comment appliquer ce mot à des choses qui viennent de toi? Et cependant cela vient de loin, de ce lointain qui maintenant m'est tout proche. Mille remerciements, créature inventive et charmante! En nous taisant de la sorte, combien clairement nous nous disons ce qui nous est à ce point inexprimable!

26 septembre.

Pour le moment, je ne puis pas même m'occuper de mon journal, tellement j'ai de lettres, pleines de préoccupations et d'anxiétés, à écrire. Que je suis donc insensé! Cet éternel souci de vivre, — et, au fond, une telle aversion pour cette vie qu'il me faut toujours et toujours arranger artificiellement, afin de ne point l'avoir devant les yeux dans toute sa repoussante horreur! Qui saura jamais ce qu'il y a entre moi et la possibilité de la paix enfin nécessaire pour mon travail! Mais je veux tenir bon, car il le faut. Je ne m'appartiens pas, et mes souffrances, mes angoisses, sont les moyens pour arriver à un but qui les défie de sa raillerie. Courage, courage! il le faut!...

29 septembre.

En ce moment, la lune décroissante apparaît tardivement. Lorsqu'elle était dans son plein, elle m'a procuré de belles consolations, elle m'a baigné d'agréables sensations dont j'avais besoin! Après le coucher du soleil, régulièrement, je voguais à sa rencontre en gondole, allant au Lido. La lutte entre le jour et la nuit était toujours un magnifique spectacle dans le ciel pur. A droite, au milieu de l'éther d'un rose sombre, brillait la fidèle clarté de l'étoile du soir; la lune, en toute sa splendeur, lançait vers moi ses filets étincelants dans la mer. Je lui tournais le dos en revenant. Un peu au-dessus des Pléiades[1], grave et claire, avec sa queue

1. Wagner avait choisi comme « armes » les Pléiades. (Voir *Glasenapp*, III, 1, 169 et 444.)

de lumière grandissante, la comète se présentait à mon regard errant dans la direction de ta demeure, d'où toi tu contemplais la lune. Pour moi, elle n'a plus rien d'effrayant; d'ailleurs, rien ne m'inspire plus aucune crainte, parce que je n'ai plus d'espoir, plus d'avenir. Même je ne pouvais m'empêcher de sourire de l'émoi populaire, et je la choisissais pour mon étoile avec une certaine jactance orgueilleuse. Je ne voyais en elle que l'extraordinaire, le sublime, le merveilleux. Suis-je moi-même un tel météore? Apportais-je le malheur?... Était-ce ma faute?... Je ne pouvais plus la quitter des yeux. Dans le calme et le silence, j'abordais à la Piazzetta, gaiement éclairée, perpétuellement traversée d'une foule joyeuse. Puis, c'est la descente du mélancolique et grave Canal : à gauche et à droite, de magnifiques palais; silence absolu, rien que le doux glissement des gondoles, les coups de rames. De larges ombres lunaires. Je monte dans le palais muet : de grandes salles, de vastes galeries, habitées par moi seul. La lampe brûle; je prends le livre, lis peu, réfléchis profondément. Tout est silencieux... De la musique, là, sur le Canal. Une gondole brillamment illuminée, avec des chanteurs et des musiciens; des embarcations, de plus en plus nombreuses, suivent, chargées d'auditeurs. Sur toute la largeur du canal s'avance l'escadrille, sans mouvement presque, glissant doucement. De belles voix, des instruments passables exécutent des chansons. On est tout oreilles. Enfin cela double, à peine perceptible, le tournant et disparaît, plus imperceptiblement encore. Longtemps je continue à écouter la musique, ennoblie et purifiée par le silence nocturne: elle ne peut me ravir comme art, mais s'est faite nature ici. Enfin tout se tait; la dernière note se fond dans le clair de lune, qui continue à briller, comme le monde des sons devenu visible...

La lune a décru maintenant...

Je ne me sens pas bien depuis quelques jours : il m'a fallu renoncer à ma promenade du soir. Il ne me reste rien que ma solitude et mon existence sans avenir!...

Sur la table, devant moi, se trouve un petit portrait. C'est celui de mon père, que je ne pouvais plus te montrer lorsqu'il arriva. C'est un visage noble, doux, mélancolique et souffrant, qui m'attendrit infiniment. Ce portrait m'est devenu très cher.

Quiconque vient me rendre visite s'attend à voir d'abord, selon toutes probabilités, l'image d'une femme aimée. Non! je n'en possède point d'elle. Mais je porte son âme dans mon cœur. Regarde là qui peut!... Bonne nuit!...

30 septembre.

Aujourd'hui j'ai beaucoup ressenti. J'ai appris l'anxiété des chers miens à mon sujet; avec cela, une belle lettre. J'ai répondu tant bien que mal, triste et gai à la fois comme je l'étais vraiment...

. . . .

Mon ancienne horreur des mariages précoces m'est revenue; sauf le cas de personnes absolument indifférentes, je n'en ai vu aucun qui, à la longue, n'aboutît pas à une mésintelligence profonde. Quelle misère alors! Ame, caractère, talent, tout doit périr, si des conjonctures extraordinaires, et encore très douloureuses, n'interviennent pas. Ainsi tout est misère autour de moi : ce qui représente quelque chose, souffrant et abandonné; l'insignifiance, seule, se réjouit d'exister. Mais qu'importe tout cela à la nature? Celle-ci poursuit ses fins aveuglément, ne se préoccupe que de l'espèce, c'est-à-dire ne veut que vivre toujours de nouveau, recommencer de nouveau, largement, largement, à l'infini... L'individu, qu'elle charge de toutes les souffrances de la vie, ne lui est qu'un grain de sable dans l'immensité de l'espèce, grain qu'elle peut remplacer des millions et des millions de fois, si elle tient plus que jamais à l'espèce! Oh! je n'aime pas entendre quelqu'un faire appel à la nature; les nobles cœurs, il est vrai, pensent toujours noblement et, dans leur appel, c'est encore eux-mêmes qui parlent; la nature, par contre, est sans cœur, dépourvue de sentiment, et n'importe quel être égoïste, cruel même, peut l'invoquer avec plus de confiance et de certitude que l'être doué de sentiment.

Que signifie donc maintenant une union de la sorte, que nous contractons, pour toute la vie, en pleine jeunesse débordante, au premier appel de l'instinct propagateur? Et combien rarement les parents deviennent sages par leur propre

expérience! Quand finalement ils ont échappé à la misère et trouvé le bien-être, ils oublient tout et, sans y songer davantage, laissent leurs enfants se précipiter dans la même voie!... Cependant il en est de cela comme de tout dans la nature : à l'individu elle prépare la misère, le désespoir et la mort; seulement, elle doit lui laisser la faculté de s'élever au-dessus de ces trois épreuves jusqu'à la conquête de la plus haute résignation. Elle ne peut se récuser; elle regarde, alors, étonnée, et se dit, peut-être : « Était-ce bien ce que j'avais voulu ?... »

Je ne me sens pas encore tout à fait d'aplomb; j'espère cependant beaucoup en cette nuit, si je dors bien. Tu me le souhaites, n'est-ce pas ?... Bonsoir !

1er octobre.

Il n'y a pas longtemps, mon regard tombait de la rue dans la boutique d'un marchand de volailles; distraitement, j'examinais la marchandise, proprement disposée, appétissante, quand, alors qu'un individu, dans un coin, était occupé à plumer un poulet, un autre introduisit la main dans une cage, empoigna un poulet tout vivant et lui arracha la tête. Le cri effroyable de l'animal et les plaintes, de plus en plus faibles, pendant l'acte de violence, me percèrent épouvantablement le cœur... Depuis lors je n'ai pu secouer cette impression, déjà si souvent éprouvée. Il est écœurant de devoir songer sur quels abîmes de cruelle misère notre existence, de plus en plus avide de jouissances, est fondée, en somme! Cela fut toujours d'une évidente clarté pour mon observation et, en raison de ma sensibilité croissante, je me rends de mieux en mieux compte que la véritable cause de toutes mes souffrances gît uniquement dans le fait de ne pouvoir renoncer définitivement à la vie et aux ambitions. Les suites en doivent apparaître partout, et mon humeur, d'une versatilité souvent inexplicable et amère à l'égard des êtres les plus chéris, ne se comprend que par cette opposition. Sitôt que j'aperçois l'absolu bien-être ou l'effort intense pour y arriver, je me détourne, avec une certaine sensation d'horreur au fond de

moi. Dès qu'une existence me semble indemne de douleur ou me paraît uniquement occupée à écarter toute souffrance, je suis capable de la poursuivre d'une indéfectible amertume, parce qu'elle est trop étrangère à l'accomplissement de la vraie tâche de l'homme. Ainsi, sans qu'il y ait de ma part la moindre envie, j'éprouve une haine instinctive contre les riches : j'admets que, malgré ce qu'ils possèdent, on ne peut les estimer heureux; seulement, il y a chez eux le très visible effort pour vouloir l'être, et c'est ce qui fait que je m'éloigne d'eux. Avec un raffinement d'intentions, ils écartent tout ce que la misère pourrait montrer à leur éventuelle compassion, tout ce sur quoi repose leur bien-être souhaité ; et cela seul met tout un monde entre eux et moi. Je me suis observé et j'ai vérifié qu'une irrésistible sympathie m'attire dans la direction opposée et que je ne suis ému qu'autant que ma pitié est éveillée, ma compassion. Cette compassion paraît être le trait le plus distinctif de mon moi moral, et probablement elle est aussi la source de mon art.

Ce qui caractérise la compassion, c'est qu'elle n'est affectée par aucun des aspects individuels du sujet souffrant, mais bien — et uniquement — par la souffrance observée elle-même. En amour, il n'en est pas ainsi : là nous nous élevons jusqu'à la communauté absolue du bonheur ; nous ne pouvons prendre part au bonheur d'une personne que si ses qualités spéciales nous sont au plus haut degré agréables et homogènes. Lorsqu'il s'agit de sujets ordinaires, ceci est plus vite et plus facilement possible, parce que l'instinct sexuel est pour ainsi dire exclusivement en cause. Plus élevée est la nature, plus difficile sera l'aboutissement à la communauté du bonheur ; mais alors on touchera au sublime!... Par contre, la compassion peut se porter sur l'être le plus ordinaire, le plus insignifiant, sur un être qui, à part sa souffrance, n'éveille en nous aucune sympathie, qui, même si nous considérons ce qui peut le rendre heureux, nous est décidément antipathique. La cause de ce fait est immensément plus profonde et, en l'apercevant, nous nous voyons élevés au-dessus des limites de l'individualité. Car notre compassion ne s'adresse qu'à la souffrance elle-même, en dehors de la personne.

Afin de s'émousser contre la force de la compassion, l'on

prétend communément que les natures inférieures, d'après le témoignage de l'expérience, ressentent beaucoup moins la souffrance que les organismes supérieurs ; que la souffrance gagne en réalité suivant le degré de sensibilité qui éveille la compassion : partant, que la pitié que nous éprouvons pour des natures inférieures constitue de la prodigalité, de l'exagération, même une dégénérescence de la sensibilité... Cette opinion a pour base cependant l'erreur fondamentale d'où est issue toute la philosophie réaliste ; et c'est ici qu'apparaît l'idéalisme dans la plénitude de sa signification vraiment morale, en nous montrant cette philosophie comme étroitement égoïste. Il ne s'agit pas de la souffrance d'autrui, mais bien de ce que, moi, je souffre en voyant souffrir mon semblable. Nous ne connaissons le monde autour de nous qu'autant que nous pouvons nous le figurer, et tel que je me le figure il existe pour moi. Si je l'ennoblis, c'est qu'il y a de la noblesse en moi ; si je ressens profondément la souffrance de ceux qui m'entourent, c'est que ma sensibilité est capable d'intense émotion. Quiconque, au contraire, s'imagine la souffrance d'autrui sous des dimensions réduites prouve par cela même qu'il n'y a point de grandeur en lui. Ainsi ma compassion fait de la souffrance d'autrui une vérité, et, plus insignifiant est l'être auquel cette compassion s'adresse, plus grand est le champ de ma sensibilité... Voilà le trait de mon caractère qui pourrait sembler à d'autres une faiblesse. J'admets qu'il favorise l'exclusivisme, mais je suis assuré d'agir conformément à ma nature et que, en tout cas, je ne ferai de mal à personne intentionnellement. Seule cette considération peut encore déterminer mes actes : causer à autrui le moins de mal possible. En cela je suis absolument d'accord avec moi-même, et c'est de la sorte seulement que je puis nourrir l'espoir de procurer du bonheur à d'autres êtres aussi, car l'unique vraie joie, c'est la communion dans la pitié. Je ne puis cependant l'imposer, cette sympathie : elle doit m'être accordée spontanément par une nature amie...

Je m'explique également pourquoi je puis avoir plus de compassion pour les êtres inférieurs que pour les êtres supérieurs. Telle qu'elle est, la nature supérieure s'est formée en s'élevant par ses propres souffrances jusqu'aux sommets de la

résignation, ou bien elle possède les facultés indispensables pour s'élever jusque-là, facultés qu'elle a développées. Elle m'est proche indirectement, elle est mon égale et avec elle je puis atteindre à la communauté du bonheur. C'est pourquoi, au fond, j'ai moins de pitié envers les hommes qu'envers les animaux. Je constate qu'à ceux-ci manque la faculté de pouvoir s'élever au-dessus de la souffrance, la résignation et son apaisement profond, divin. S'ils arrivent donc, comme c'est le cas lorsqu'ils sont tourmentés, à la souffrance, je vois, avec l'angoisse, le désespoir au cœur, uniquement la souffrance absolue, sans rémission, sans le moindre but élevé, avec la mort comme seul moyen de délivrance, et, par là, la confirmation qu'il eût mieux valu pour eux ne pas entrer dans la vie. Si donc cette souffrance peut avoir un but, ce n'est qu'en éveillant la pitié de l'homme, qui recueille l'existence manquée de l'animal et devient le libérateur du monde en reconnaissant l'erreur de toute existence. (Un jour cela te sera rendu plus clair dans le troisième acte de *Parsifal*, — matin du Vendredi Saint.) Constater le non-développement de cette faculté de libération du monde par la compassion humaine, la voir périr par le manque volontaire de culture, me rend l'homme tout à fait antipathique et diminue ma pitié envers lui jusqu'à entière extinction de sensibilité en présence de sa détresse. En celle-ci se trouve pour l'homme la voie de la rédemption, qui manque à l'animal ; s'il ne la reconnaît pas et qu'il veuille plutôt la tenir fermée, j'éprouve le besoin de lui ouvrir cette porte toute grande et je puis aller jusqu'à la cruauté pour lui faire comprendre la détresse de la souffrance. Rien ne m'est plus indifférent que la plainte du philistin à propos de son bien-être troublé : toute pitié ici deviendrait de la complicité. De même que tout mon être lutte pour s'élever au-dessus du niveau ordinaire, de même ici je n'ai qu'une seule envie, celle d'enfoncer l'aiguillon pour que l'on arrive à sentir la grande douleur de vivre !

Avec toi, mon enfant, c'est aussi fini de ma pitié ! Le journal que tu me donnas encore au moment suprême, tes dernières lettres, te montrent si haute, si sincère, si purifiée par la souffrance, si maîtresse de toi-même et du monde,

que tu n'évoques plus en moi que du bonheur, de l'amour, de l'adoration. Tu ne vois plus ta douleur, mais bien la douleur du monde ; tu ne peux même plus te figurer la souffrance que sous cette forme. Tu es devenue poète, au sens le plus noble.

Cependant j'éprouvai une terrible pitié pour toi le jour où tu me repoussas, quand tu étais la proie non plus de la souffrance mais de la passion, quand tu te jugeais trahie, quand tu croyais méconnu ce qu'il y a de plus noble en toi. Alors tu m'apparus comme un ange abandonné de Dieu. Et de même que ton état de crise me délivra rapidement de mon propre trouble, il me rendit inventif pour te procurer l'apaisement et la guérison. Je trouvai l'amie qui pouvait le mieux t'apporter la consolation et le réconfort, calmer, concilier. Voilà l'œuvre de la pitié ! Vraiment je pourrais oublier mon propre moi, je pourrais me frustrer à jamais de ta vue, de ta présence, si par là je te savais seulement calmée, purifiée, rendue à toi-même. Ainsi ne dédaigne point ma pitié pour autrui, où que tu la voies s'exercer, puisque pour toi je réserve le bonheur ! Oh ! celui-ci, c'est le plus haut sommet ; il ne peut apparaître qu'avec la plus absolue communion. L'être inférieur, à qui j'accordais ma pitié, je dois m'en détourner rapidement, sitôt qu'il me demande du bonheur. Ce fut la cause de mes dernières explications avec ma femme. La malheureuse avait compris à sa façon ma décision de ne plus passer le seuil de votre maison et croyait que cela signifiait une rupture avec toi. Elle s'imagina qu'à son retour la paix et la confiance devaient renaître entre elle et moi ! Combien effroyablement je dus la désappointer ! Maintenant... la paix !... la paix !... Un autre monde va s'ouvrir pour nous ! Sois bénie en lui et bienvenue à l'éternelle joie !

3 octobre.

J'ai une existence pénible, après tout ! Quand je songe de quelle formidable masse de soucis, d'exaspérations, d'angoisses et de chagrins je dois me charger pour me procurer de temps à autre un peu de jouissance, j'ai presque honte de

m'imposer encore de la sorte à la vie, car le monde, tout bien considéré, ne veut pas de moi. Cette lutte incessante en vue d'acquérir le nécessaire, ces fréquentes et longues périodes pendant lesquelles je ne puis penser à rien d'autre qu'aux moyens de m'octroyer, pour peu de temps, de la tranquillité et de pourvoir à mes besoins, en abdiquant ma véritable nature et en me montrant aux yeux de ceux par qui je veux subsister tout autre que je suis, — à dire vrai, c'est révoltant! Et, par-dessus le marché, il faut encore être fait comme moi pour voir cela si clairement! Tous ces soucis s'accordent si bien et si naturellement avec l'existence de celui qui ne vit que pour lui-même et qui, dans l'effort pénible afin de se procurer le nécessaire trouve précisément le condiment pour la jouissance imaginaire du résultat obtenu! C'est pourquoi personne au fond ne comprend pour quelle raison ceci révolte absolument chacun, car c'est la destinée et la nécessité pour tous. Qui donc comprend réellement qu'un être puisse considérer la vie non pas comme la voie vers un but personnel, mais comme un moyen inévitable d'atteindre un but supérieur? Il faut que j'aie à accomplir une destinée particulière: sinon, comment aurais-je su résister si longtemps déjà et comment résisterais-je aujourd'hui encore, notamment?... Ce qui est angoissant, c'est de sentir de plus en plus qu'aucun être, à vrai dire — aucun homme, du moins — ne s'intéresse à moi sérieusement, du fond de son cœur, et, avec Schopenhauer, je me prends à douter de la possibilité de toute véritable amitié et suis disposé à reléguer ce qu'on appelle ainsi dans le domaine de la fable. On ne s'imagine pas le moins du monde combien rarement un ami arrive à se rendre compte de la situation — pour ne point parler du caractère intime — de celui qu'il intitule son ami. Mais ceci s'explique de soi-même: d'après la nature des choses, cette amitié sublime ne peut constituer qu'un idéal, tandis que la nature même, cette créatrice, cette égoïste cruelle dès l'origine, ne pourrait, même avec la meilleure volonté, y rien changer. Elle ne peut que se considérer dans chaque individu comme étant le monde tout entier et ne reconnaître l'autre individualité qu'autant que celle-ci flatte cette erronée conception du moi. Voilà la vérité! Et, malgré cela, on persiste à vouloir vivre!

Dieu ! quelle valeur doit donc avoir ce pour quoi l'on souffre encore, après de telles constatations !

5 octobre.

Il n'y a pas longtemps, la comtesse A... m'annonça le prochain envoi d'une statuette. Je ne compris pas et achevai entre temps la lecture de *l'Histoire de la Religion de Bouddha* par Köppen. Un livre de peu de profit. Au lieu des traits caractérisant véritablement la plus ancienne des légendes, que je cherchais, rien, pour ainsi dire, que l'exposé de son développement en largeur, qui devient évidemment toujours d'autant plus déplaisant que le germe originel est plus pur et plus sublime. Après avoir été dûment révolté par la description détaillée du culte fixé dorénavant pour toujours, avec ses reliques et ses images, sans aucun goût, de Bouddha, je vois arriver la statuette, qui se trouve être un exemplaire chinois de l'une de ses images vénérées. Grande fut mon horreur et je ne pus la cacher à la comtesse, qui croyait avoir touché la corde sensible.

On a beaucoup de peine à se défendre de pareilles impressions dans ce monde porté à tout défigurer. Les gens aiment tellement à représenter ce qu'il y a de plus noble en le rabaissant à leur propre niveau, c'est-à-dire en le caricaturant, dès qu'ils ne peuvent s'élever jusqu'à lui ! Je suis parvenu toutefois à me conserver pur le Bouddha, fils de Çakya, malgré la caricature chinoise.

Cependant dans cette *Histoire*, j'ai découvert un trait nouveau, trait auquel je n'avais pas fait attention jusqu'ici, qui m'est précieux et me fournira probablement une solution importante. Le voici : Çakya-Mouni était tout d'abord absolument opposé à l'admission des femmes dans la communauté des saints. Il émet, à diverses reprises, l'opinion que les femmes sont beaucoup trop soumises par leur nature à la sexualité, et, par là, au caprice, à l'opiniâtreté et à l'existence personnelle, pour qu'elles puissent parvenir au recueillement et à l'intense contemplation, indispensables à l'individu s'il veut s'écarter de la tendance naturelle et aboutir à la rédemption. Ce fut Ananda, son disciple favori, le même

auquel j'ai attribué un rôle dans mes *Vainqueurs*, qui fit enfin renoncer le maître à sa rigueur et ouvrit aux femmes les portes de la communauté. Ceci avait une grande importance pour moi. Tout naturellement, mon plan en acquit un vaste développement. Le plus difficile était de prêter une forme dramatique, voire musicale, à cet être humain délivré de tous désirs, le Bouddha lui-même. La solution du problème est qu'il parvient encore à un dernier degré de purification en acceptant une nouvelle vérité, qui lui vient — comme toute vérité — non point par l'enchaînement abstrait de conceptions, mais par l'expérience visible du sentiment, donc par un choc, un mouvement de son propre moi et qui lui fait gravir ainsi le dernier échelon vers la plus haute perfection. L'instigateur de cette ascension est Ananda, qui est encore plus près de la vie et directement sous l'influence du violent amour de la jeune tchandala. Ananda, profondément touché, ne peut répondre à cet amour qu'en suivant sa voie, la plus élevée, en désirant attirer la bien-aimée à lui, pour lui faire partager les délices de la félicité suprême. Son maître s'oppose à ses desseins, non pas brutalement, mais en déplorant une erreur, une impossibilité. Finalement, lorsque Ananda, navré, croit devoir abandonner tout espoir, Çakya, par la puissance de sa compassion et comme attiré par un nouvel et dernier problème, dont la solution a retardé son renoncement à la vie, se sent disposé à éprouver la jeune fille. Celle-ci vient trouver le maître. Avec des supplications elle lui demande de permettre qu'Ananda l'épouse. Et il énumère les conditions : renoncement au monde, détachement de tous les liens de la nature. A ce dernier commandement, elle est enfin assez sincère pour s'évanouir, brisée. Arrive alors (t'en souviens-tu encore?) la belle scène avec les Brahmanes, qui reprochent à Çakya-Mouni sa conduite à l'égard de cette jeune fille comme une preuve de l'erreur de sa doctrine. Çakya-Mouni refoule alors tout orgueil humain, et sa compassion envers la jeune fille, dont il s'évoque à lui-même et dont il révèle à ses adversaires toutes les existences antérieures, acquiert une telle force que, dès qu'elle se déclare prête à toutes les promesses, ayant senti toute l'immensité de la souffrance du monde par sa propre souffrance, il l'accepte dans la communauté des

saints, atteignant ainsi au dernier degré de purification. Il considère maintenant son existence libératrice, vouée à tous les êtres, comme achevée, puisqu'il a pu délivrer aussi la femme, — indirectement.

Heureuse Savitri! Tu peux suivre le bien-aimé partout, maintenant; tu peux être toujours auprès de lui. Heureux Ananda! elle est à tes côtés, à présent, la bien-aimée, tu l'as gagnée à jamais!

Mon enfant, le sublime Bouddha avait raison en excluant sévèrement l'art. Quel être sent plus que moi que c'est ce malheureux art qui me replonge éternellement dans les douleurs de la vie, dans toutes les contradictions de l'existence? Si je ne possédais pas ce don merveilleux, cette forte prédominance de la fantaisie créatrice, je pourrais devenir saint, selon la clarté de la conscience, suivant l'impulsion du cœur, et, en cette qualité, je viendrais te dire : « Abandonne tout ce qui te retient, romps les liens de la nature; à ce prix, tu trouveras la voie libre vers le bonheur! »

Alors nous serions libérés : Ananda et Savitri! Mais il n'en est pas ainsi. Car, vois! cela même, cette connaissance, cette claire pénétration, elles refont de moi un poète, elles me ramènent vers l'art. Au moment où elles me viennent, elles m'apparaissent comme des images, avec la plus intense, la plus réelle visibilité, — mais comme des images qui me ravissent, Il faut que j'examine de plus près, plus attentivement, pour voir mieux, plus profondément, saisir les traits, arriver à l'exécution, donner la vie à cette image comme si elle était ma propre création. Pour cela, j'ai besoin de dispositions favorables, d'enthousiasme, de loisir; il me faut écarter les nécessités vulgaires, les distractions banales de la vie, et tout cela doit être conquis sur cette vie même, si maussade, si opiniâtre, si hostile partout, dont je ne puis m'approcher que de la façon qui lui convient, la seule qu'elle comprenne! Ainsi je dois tâcher éternellement, le remords dans l'âme, de vaincre l'erreur que je nourris moi-même, — le souci, l'exaspération, la détresse, — rien que pour dire ce que je vois et ce que je ne puis être! Pour ne point succomber, je tiens mon regard fixé sur toi; plus fort je crie : « Aide-moi, demeure à mes côtés! » plus tu t'éloignes; et une voix me

répond : « Dans ce monde, où tu te charges de cette détresse pour réaliser tes visions, dans ce monde, elle ne t'appartiendra pas ! Mais toutes les insultes, toutes les tortures, toutes les inintelligences dont tu souffres, — cette atmosphère l'enveloppe aussi ; elle appartient à cela, et cela a des droits sur elle. Pourquoi trouve-t-elle aussi le bonheur dans ton art? Ton art appartient au monde ; et elle appartient aussi au monde. »

Oh ! si vous autres, savants bornés, vous compreniez le Bouddha, grand et aimant, vous vous émerveilleriez de la profondeur d'intuition qui lui montrait l'art comme l'obstacle le plus invincible pour arriver au bonheur ! Croyez-moi ! je puis vous l'affirmer !

Heureux Ananda ! heureuse Savitri !...

RICHARD WAGNER

(Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur, par GEORGES KHNOPFF.)

(La fin prochainement.)

EN CASQUE ET SABRE

— Simon! vous ne serrez pas votre distance : vous serez consigné deux kummels!

J'étais habitué à cette plaisanterie, que me faisait souvent au manège le brigadier Merlaux. Il avait adopté cette forme elliptique, les deux jours de consigne qu'il me donnait étant généralement levés à la cantine. Ce qui m'ennuyait le plus, ce n'était pas d'offrir deux kummels, c'était d'être obligé d'en boire un.

Nous étions une douzaine, à la file, dans le manège vaste et sombre. Avec nos bourgerons mal tirés et nos ceinturons de cuir, nous ressemblions à de grands enfants. Juché sur ma jument Lunette, les pieds pendants faute d'étriers, j'étais partagé entre la crainte d'être puni et la préoccupation de ne pas amener les naseaux de Lunette trop près de la croupe de Franchise, qui ruait.

L'officier chargé des élèves-brigadiers était parti, ce jour-là, de bonne heure, et notre maréchal des logis n'avait pas tardé à le suivre. Cette double défection lui donnant le pouvoir suprême, le brigadier Merlaux avait quitté la tête de la reprise et s'était placé au centre du manège. Nous continuions à trotter sans étriers. Quelques-uns d'entre nous, impatients et autoritaires, soufflaient au brigadier le commandement :

« Au pas !... » Mais il restait les yeux fixés sur la baie du manège, et disait entre ses dents :

— Un instant, n... de D... ! Le sous-officier est encore dans la cour !...

— Au pas ! tas de veaux ! nous dit-il, un instant après. Feignants de malheur, qui ne veulent rien savoir pour aller cinq minutes au trot sans étriers !... Du temps que j'ai fait mes classes, tu parles que l'on pilait pendant des trois quarts d'heure, et c'est rare si nos gradés à nous étaient des poires comme moi, et s'ils nous avaient à la bonne !

La reprise avait maintenant l'aspect élégant d'un groupe de cavaliers dans l'allée des Poteaux. Nous allions deux par deux ou trois par trois, les rênes flottantes, et des conversations particulières, fort animées, heurtaient d'échos discordants le froid silence du manège.

Il y eut bien un moment d'émoi, parce qu'un officier très galonné apparut quelques instants dans la baie. Mais on se rassura, en le reconnaissant. C'était M. Colsonnet, le commandant du cinquième escadron, qui faisait preuve d'un dédain tranquille pour tout ce qui était étranger au sujet, d'ailleurs inconnu, et peut-être inexistant, de ses méditations.

J'étais à cet instant dans un état d'esprit excellent, car les classes à cheval étaient virtuellement terminées ce jour-là. L'exercice du cheval constituait le gros ennui de ma vie de cavalier. Ce n'était pas à cause du trot sans étriers : — on s'y faisait. — J'étais poursuivi par la crainte d'entendre commander : « A terre et à cheval ! » Pour sauter à terre, ça allait bien, mais je n'arrivais pas à remonter à cheval d'un seul élan. Je courais à côté du cheval sans me décider à faire un effort pour sauter dessus. L'officier m'apercevait : « Eh bien, Simon, à cheval ! » Je rassemblais toute mon énergie, je donnais un appel de pied dans le sable indifférent, puis je m'enlevais du côté montoir, pendant que Lunette continuait à suivre paisiblement ses camarades. Ma main droite avait un bon point d'appui sur le pommeau de la selle; mais il n'en était pas de même de mon bras gauche. Lunette remuait constamment le cou, et j'avais empoigné trop peu de crins. Je retombais les pieds dans le sable. Il fallait remonter cepen-

dant : je finissais par m'accrocher au pommeau et à la crinière, par me hisser le plus haut possible à coups de derrière, et par amener ainsi ma poitrine, puis mon ventre sur la selle. Je passais enfin ma jambe droite de l'autre côté, en raclant la croupe de Lunette, qui s'agitait déplaisamment à ce contact.

L'ennui, c'est qu'à peine sur ma bête, il fallait recommencer, car un laps de temps considérable s'était écoulé depuis que les autres s'étaient remis en selle. On commandait de nouveau : « A terre et à cheval ! » D'abord je ne bougeais pas, espérant vaguement qu'en raison des grands efforts que je venais de fournir, je me trouverais dispensé du second exercice. « Eh bien, Simon ! qu'est-ce que vous attendez ? » Je sautais à terre, pour recommencer mes vaines escalades, si bien que le lieutenant, désireux de ne pas interrompre le travail de la reprise, me faisait venir au milieu du manège, où je ne retardais plus rien.

La grande affaire, en cet endroit, était d'empêcher Lunette de bouger et de rejoindre ses camarades pour prendre part à leurs voltes et à leurs demi-voltes. Je pensais aussi qu'on me regardait, ce qui ne m'enhardissait pas. Et je n'étais pas plus tôt sur mon cheval que je regrettais de n'être plus à terre, car il fallait rentrer dans la reprise pour d'autres exercices qui ne me plaisaient pas non plus. On commandait : « Appuyez la croupe en dedans ! » ce qui n'avait rien d'effrayant en soi-même, mais ce qui annonçait que, l'instant d'après, on allait commander : « Partez au galop ! »

On partait au galop, et l'officier tapait sur sa botte avec son stick. Il n'en fallait pas davantage pour mettre les chevaux en belle humeur. J'aime assez la belle humeur des hommes ; mais je ne goûte celle des chevaux que lorsque ma destinée n'est pas associée à la leur. L'ardeur de Lunette était fâcheusement stimulée par mes éperons qui, bien malgré moi, venaient s'accrocher à ses flancs.

La situation allait devenir critique, quand l'officier criait enfin : « Au pas ! ». Lunette, bien que je tirasse sur la bride, ne reprenait le pas que lorsque le dernier des chevaux s'était remis à cette allure. J'avais, à ce moment, l'air froid de quelqu'un à qui on a fait une mauvaise plaisanterie, et qui est au-dessus de ça. Mais j'étais bien content que ce fût fini.

Les classes à cheval terminées, les chevaux ramenés aux écuries, on remontait dans les chambres en emportant sur ses épaules la selle et la bride et la couverture toute chaude, qui sentait le poil mouillé. Les brigadiers nous pressaient, et les bottes et les éperons, dans l'escalier des chambres, faisaient un bruit formidable sur les marches ferrées. A peine arrivions-nous jusqu'à notre lit, où nous jetions la selle d'un coup d'épaule, que l'on criait déjà, aux deux bouts de la chambre : « En bas pour l'escrime ! » Ou : « En bas pour le pansage ! »

La précipitation qu'il fallait y mettre gâtait notre plaisir de quitter le lourd pantalon à basane et les bottes, et de se retrouver dans le treillis flottant, dans les bonnes galoches, la tête entourée du confortable calot. On prenait derrière son lit sa musette de pansage, où il manquait toujours quelque chose, le manche de l'étrille ou l'époussette de drap.

J'aimais beaucoup les chevaux avant d'entrer dans la cavalerie, et la première fois qu'on me mit en présence de Lunette, ma jument, je n'éprouvai pour elle aucune antipathie. Mais comment continuer à aimer une bête à qui on est obligé de faire deux heures de pansage tous les jours ? A moins de ressentir un amour délibéré pour toutes les créatures de Dieu ou de désirer très vivement les galons de premier soldat, comment peut-on supporter sans tristesse l'obligation quotidienne de frotter avec la brosse et de gratter avec l'étrille le corps d'un animal plus haut que vous et beaucoup plus large, et qui présente une immense surface de peau, où sous l'étrille et sous la brosse renaît constamment une poussière inépuisable ! Je n'avais pas tardé à me convaincre que cette poussière était constituée par de minimes pellicules, et que, plus je frottais, plus j'avais chance d'en détacher. J'avais donc, au bout de quelques séances, renoncé à frotter, sauf quand un officier s'arrêtait devant moi. Alors je passais la brosse sur le dos du cheval avec beaucoup d'animation et une cadence de mouvements que j'avais l'air de donner pour ma cadence habituelle, mais qui était beaucoup trop précipitée pour être soutenue vraisemblablement pendant plus d'une demi-minute. Si, au lieu d'un officier, c'était un brigadier qui passait devant moi, le coup de brosse devenait

une caresse légère, juste ce qu'il fallait pour ce gradé subalterne.

Le pansage se faisait parfois au dehors, le long des murs, et l'on attachait les chevaux à des anneaux de fer. Le plus souvent, à cause de la pluie ou du soleil trop vif, on restait dans les écuries. On tournait les chevaux, la croupe à la mangeoire, et l'on n'apercevait dans l'écurie que les deux rangées en vis-à-vis de leurs longues faces débonnaires. Les hommes avaient disparu. Ils étaient assis sur les bat-flancs, causant à voix basse ou rêvant. Seuls deux ou trois, qui s'ennuyaient trop, faisaient du pansage, et frottaient en désespérés.

C'est pendant ces longues heures inoccupées que je fis plus ample connaissance avec Aubin. Son cheval Rémus était voisin de ma jument Lunette. Aubin brossait rapidement sa bête qui, au bout de cinq minutes, était tout à fait propre. J'attendais avec impatience qu'il eût fini, pour causer.

Aubin était un engagé de cinq ans. Il s'était engagé à dix-huit ans, avec l'idée de faire sa carrière militaire, s'il ne s'ennuyait pas au régiment. Ce qui me plaisait en lui, c'est que, tout en ayant des qualités d'agilité, d'adresse physique, qui me manquaient, il témoignait, en m'écoutant, qu'il était sensible à certains dons intellectuels, pour lesquels les gradés qui m'entouraient n'avaient sans doute pas toute l'estime qu'il aurait fallu. Je lui racontais des histoires, dont il riait énormément. Il était très agréable.

Nous prîmes l'habitude d'aller dîner ensemble au restaurant, trois ou quatre fois par semaine. Je ne sais pas pourquoi nous ne restions pas simplement à la cantine Vigneron, dans notre bon et spacieux bourgeron de treillis. Mais on considère que c'est un plaisir et un avantage de « sortir en ville ». Je mettais donc mon pantalon numéro un, dont le drap était dur et la ceinture bien étroite. Sur ma tunique, qui me serrait aux entournures, j'attachais le ceinturon où venait s'accrocher un sabre long et embarrassant qui ne fut jamais pour moi un attribut familier. Sur ma tête enfin s'appuyait lourdement un casque, qui sentait le vieux cuir et le vert-de-gris.

Je me souviendrai toujours de l'heure où le brigadier du

magasin d'habillement me délivra ces instruments de torture. J'essayai, ce jour-là, une quinzaine de pantalons. J'avais les jambes courtes et les hanches larges. Tous les pantalons qui ne m'étranglaient pas le derrière étaient beaucoup trop longs de jambes. Pour n'être pas trop blessé par les bottes, j'en choisis de très vastes, de sorte que, lorsque je marchais, mon talon quittait la semelle à chaque pas et montait le long des contreforts. Mais ce mouvement ne faisait qu'augmenter sur le pavé des rues la résonnance flatteuse des éperons.

On me donna aussi un képi pour l'exercice et la petite tenue. Il me prenait assez bien la tête, et je feignis, par optimisme, de ne jamais m'apercevoir qu'à la naissance de la visière se trouvait un repli de cuir qui, pendant toute une année, m'entretint sur le front une petite écorchure.

On nous avait conduits dans un autre bâtiment pour nous orner de casques guerriers. Ce n'était plus une coiffure, comme le chapeau, ou même le képi, qui se fait à la forme de la tête. Le casque rigide est une sorte de meuble qu'on pose sur les soldats, un meuble de cuir, de cuivre et d'acier, indéformable. On s'était disputé les plus belles crinières. Comme j'avais horreur de la compétition, je me contentai de celle qui resta et qui, étant très grêle, avait l'avantage de peser moins. Un homme du cinquième escadron m'en vendit par la suite, pour cent sous, une magnifique dont je n'avais guère envie, mais que je n'osai lui refuser. Elle disparut d'ailleurs au bout de deux jours et je retrouvai à la place, après mon casque, une espèce de misérable petite queue de chat, courte et clairsemée.

C'était l'époque où j'étais tout à fait bleu, — un bleu d'une quinzaine, — l'époque où, à la chambrée, j'étais encore entouré d'inconnus, avec qui je me familiarisais peu à peu. Les noms, avant de se poser définitivement sur les personnes, hésitaient comme des papillons. Le nom d'Audibert s'applique-t-il à cet homme roux, ou bien à cet homme un peu moins roux qui couche deux lits plus loin? On n'a guère que le visage comme point de repère : quand les hommes sortent en ville, leurs jambes sont deux colonnes de drap rouge et de cuir noir; il n'y a que trois ou quatre modèles de torses correspondant aux trois ou quatre tailles de tunique ; à la cham-

brée, ils ont des gilets de tricot et des pantalons de treillis... Le rapiéçage particulier d'un gilet de tricot fournit quelquefois des indications.

On confond moins entre eux les sous-officiers. Ils sont moins nombreux. Leur tenue de fantaisie leur laisse une forme plus spécialisée, des proportions plus reconnaissables. Et cependant il faut souvent un bon mois à un individu doué de la mémoire des physionomies pour reconnaître à peu près tous les sous-officiers. Souvent le chef n'a pas trop de deux galons pour n'être pas confondu avec tel maréchal des logis de l'escadron.

On s'étonna de la rapidité avec laquelle je sus mettre des noms sur des figures. Et l'on dit de moi : « Simon, il connaît tout le régiment. » Et pourtant j'ai eu beaucoup de mal à en venir là ; ce qui prouve que les autres avaient une difficulté terrible à faire sortir du rang des individualités précises.

En dehors du maréchal des logis Salaruc, trop basané pour n'être pas reconnaissable, du maréchal des logis Serpin, toujours vêtu à l'ordonnance, tous les maréchaux des logis furent pour moi : le sous-officier.

Celui qui était de garde le jour de mon arrivée au quartier était un grand garçon blond, qui paraissait très jeune, et qui s'intéressait beaucoup « aux Parisiens ». Il me demanda avec un regard sympathique qui j'étais et ce que je faisais chez moi, et je lui répondis avec une abondance reconnaissante qui le satisfit très vite : car il me sembla qu'il en savait tout de suite assez. Je le trouvai martial, avec son sabre et son étui de revolver en sautoir.

J'attendis quelques instants au corps de garde. J'étais le premier arrivé des volontaires. J'avais couché la nuit à l'hôtel, et je m'étais levé à quatre heures du matin.

Les cavaliers qui entraient au corps de garde, les hommes de corvée qui traversaient la cour avec leurs balais, comme tous ces gens étaient à leur aise et bien chez eux ! Un dragon en petite tenue dit au sous-officier :

— Je vais jusqu'à la manutention, m'chal gis.

Il disait « m'chal gis » en mangeant, avec une grande habitude, les syllabes qu'il fallait manger.

Il continua :

— Je vais chercher la jument du capitaine de Versin...

Le capitaine de Versin, un inconnu pour moi; son nom apparaissait brusquement dans ma vie. Comme ce dragon était supérieurement familiarisé avec ce nom-là !

Cependant les volontaires arrivaient un à un. On nous fit sortir du corps de garde et ranger le long du mur. Ils étaient, pour la plupart, assez tranquilles. Il n'y avait que moi d'effrayé. Et ma détresse était terrible. J'avais peur d'être puni, d'avoir un cheval trop vif, de coucher dans des draps pas propres, de n'avoir pas de facilités pour me laver, et de ne pas savoir exactement à qui il faudrait payer à boire. Il faudrait aussi trouver le lieutenant de Beauvoisin, que je ne connaissais pas, et pour qui j'avais une lettre de recommandation. Je fus presque soulagé d'apprendre qu'il n'était pas en ce moment au régiment, étant parti chercher des chevaux de remonte.

On nous conduisit à la salle d'étude, et l'on nous fit faire une dictée, que je jugeai trop facile. J'aurais voulu me distinguer. Mais je n'y parvenais pas.

Ma première sortie se fit un dimanche, en casque et sabre. Mes parents étaient venus me voir. Ma mère me trouva très beau. Cet avis favorable, qui contrastait un peu avec celui de mes chefs, m'empêcha de croire à mon inélegance, et d'en prendre délibérément mon parti.

Papa me fit déjeuner à l'Hôtel du Commerce. Il y était descendu plusieurs fois, du temps qu'il voyageait pour les soieries, avant d'avoir à Paris sa maison de rubans. Il me recommanda au patron de l'hôtel, un homme énorme, dont je n'ai jamais entendu la voix. Il dirigeait ses garçons avec des clignements d'yeux, des hochements de tête, et en leur désignant des tables, du bout de son index très court. D'ailleurs, je ne vins pas dîner souvent à l'Hôtel du Commerce. On nous indiqua, à mon ami Aubin et à moi, le restaurant de l'Étoile, où l'on était servi plus vite, et qui était plus près du quartier.

— Si vous voulez, — nous dit le patron de l'Étoile, — comme je suppose que vous êtes pour venir à peu près tous les soirs, je pourrai très bien vous faire dîner dans le petit

cabinet qui donne sur la rue. Je ne vous prendrai pas plus cher. Les fois que j'en aurai besoin, de ce petit cabinet, j'en serai quitte pour vous le demander, voilà tout. Et, par le fait, vous ne vous trouverez pas dans l'inconvénient de dîner avec des officiers... Non pas qu'il en vienne de votre régiment; mais nous avons toujours ici de ces messieurs de la ligne, des « riz-pain-sel » ou du recrutement... Et vous pouvez aussi avoir l'idée qu'il y en a bien qui sont susceptibles de venir en civil, que vous pourriez peut-être ne pas reconnaître. Tout ça vous met dans la gêne pour parler de l'un ou de l'autre... Enfin, ce que je vous en dis, c'est naturellement dans votre intérêt et votre avantage, et vous en ferez ce que vous voudrez. J'ai dit.

A partir du lendemain, on nous installa dans le petit cabinet, et nous eûmes le plaisir de voir arriver pour nous servir la nièce du patron, une jolie fille de vingt ans à peine. Elle avait tant de cheveux blonds qu'elle paraissait toujours mal coiffée.

J'aimais bien son sourire, et ses yeux bleus étaient très doux et très malins. Elle nous servit du bœuf bouilli, prit sans façon une chaise, et s'assit pour nous regarder manger. Elle nous parla du régiment, d'un sous-officier qui y avait été, un nommé Mansard, parti depuis aux cuirassiers. Il lui avait fait la cour. On ne sut jamais jusqu'où ils étaient allés.

J'aurais bien voulu l'embrasser, mais je n'osais pas. Aubin osa. Lui ne perdait pas son temps à se demander ce qui allait arriver. Quand Marie apporta du riz gratiné, comme elle avait des manches courtes, il lui prit le bras, et y posa vivement ses lèvres. J'en fus d'ailleurs heureux comme d'une victoire personnelle.

Elle avait dit simplement :

— Hé bien ! hé bien !...

Quand nous partîmes, Aubin s'approcha d'elle. Je me détournai, par discrétion. Mais je vis dans la glace qu'il lui mettait un baiser dans le cou.

En sortant du restaurant avec mon camarade, j'avais cette impression gaillarde que nous avions fait la noce, et que nous étions les militaires de la légende, les militaires aimés des belles. Ma vie de chaque soir avait désormais un but : on irait

au restaurant de l'Étoile; et Aubin embrasserait Marie. Et qui sait? Peut-être irait-il plus loin.

*
* *

Le brigadier Albert avait une figure bien ronde, une petite moustache bien tracée et des joues colorées régulièrement. Il était sorti deuxième du précédent peloton d'élèves-brigadiers. Quand on manœuvrait mal, il criait le plus fort qu'il pouvait. Mais sa voix paraissait enflée, et il ne savait pas nous engueuler comme le brigadier Merlaux, qui nous envoyait les injures les plus ordurières avec tant de bonhomie que ça finissait par n'être plus grossier. C'était simplement un langage violent, destiné à être entendu de loin. Quand on manœuvre à cheval, il faut employer des mots à longue portée. « Imbécile! » ne va qu'à dix pas. « B... d'idiot! » arrive à son adresse.

Le maréchal des logis Jehon, qui s'occupait des élèves-brigadiers, était un engagé à qui il manquait encore six mois pour finir ses cinq ans. Il nous faisait l'effet d'un homme presque vieux, bien qu'il eût vingt-cinq ans à peine. Il avait une forte moustache, un regard droit et ferme. Il me sembla, dès le premier jour, que je ne me rapprocherais jamais de lui.

Il lui arrivait d'être avec moi presque aimable, mais vraiment au prix d'un effort qui nous faisait mal à l'un et à l'autre. Et moi, je lui répondais avec une complaisance qui ne se sentait jamais assez franche.

Je me rappelle qu'il prit la peine de me démontrer, à moi tout seul, le mécanisme de la carabine. Je l'écoutai avec un tel désir de paraître écouter attentivement que je ne saisissais pas un mot de son explication. Je hochais cependant la tête et je disais de temps en temps : « Oui, mar'chal logis! »

Je me souviens aussi de son air de pitié, un jour que j'étais en train de balayer l'écurie. Je balayais cependant avec toute mon énergie. Mais il paraît que j'avais pour cet exercice une incapacité irrémédiable, et qu'il suffisait de me regarder un instant pour être sûr que jamais de ma vie je ne balayerais convenablement. Ce jour-là, Jehin me prit le balai des mains. Je vis que, sous le balai, la poussière s'en allait très bien.

Pour moi, je n'enlevais jamais rien, faute d'appuyer assez fort ; et, si j'appuyais trop fort, le balai ne glissait plus.

A la boxe, où nous donnions des coups de pied et des coups de poing dans le vide, je n'envoyais jamais les pieds assez en l'air, et, quand je donnais des coups de poing, affirmait le brigadier Merlaux, j'avais plutôt l'air d'attraper des mouches.

A force d'application, j'arrivais à ne pas trop me faire enlever aux classes à pied. On nous exerçait encore, à cette époque, au maniement d'armes, et, quand on commandait : « Reposez... arme ! » j'appris tout seul, au bout d'un certain temps, à retenir la crosse et ne pas la poser à terre tout à fait, afin de ne pas gâter l'ensemble, en faisant entendre un bruit retardataire.

Un vendredi après midi, Aubin se trouva derrière moi à un mouvement de l'école de peloton. Il me dit, tout en marchant :

— Tu as ta permission pour demain ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je m'imaginais que l'officier instructeur, M. de Grainville, avait à ce moment l'œil sur moi. Il était pourtant assez loin de nous, en train de causer avec d'autres officiers, élégants et terribles comme de jeunes seigneurs. Tout, en M. de Grainville, était fin, le regard, la moustache, les ailes du nez. Je ne puis dire si c'était un officier de valeur ou simplement un aimable cavalier, distingué d'allures : c'était l'officier. Après de longues années, je ressens encore la fascination que l'officier, ce dieu, exerce sur de pauvres cavaliers de deuxième classe, séparés de lui par une série de puissances, bénignes d'abord, puis importantes, puis redoutables. Quand l'officier vient aux classes, la vision encore furtive de son dolman et de ses galons au bout de la cour crée tout de suite dans l'atmosphère une sorte d'enchantement. L'officier est là ! Il me sembla que, l'officier étant là, c'était une grande audace de la part d'Aubin de parler ainsi dans les rangs. Cependant je n'avais toujours pas dit si j'avais ma permission. Je lui soufflai un « Oui ! » rauque et étouffé.

Le téméraire Aubin me défila tranquillement une phrase très longue où il me disait que Marie avait congé le lende-

main, et que nous irions à la campagne à quatre, avec une petite amie de Marie qu'elle me présenterait.

Je fus tellement impressionné que je n'entendis pas le brigadier Merlaux crier le mot d'avertissement :

— Peloton...

Et quand le « Halte! » claqua tout à coup, je vins me jeter contre l'homme de devant. La secousse sembla se communiquer au brigadier Merlaux, qui était pourtant à vingt pas du peloton. Il tressaillit, cria :

— N... de D... ! L'officier qu'est là !...

Le sous-officier Jehon me dit d'une voix calme :

— Si le lieutenant me fait une observation, je vous mettrai quatre jours.

Je ne fus pas très ému de cette menace : car une punition de quatre jours, en me privant de permission pour le lendemain, coupait court, en ce qui me concernait, aux projets d'Aubin et aux difficultés de toutes sortes qu'allait susciter cette partie de plaisir.

D'abord, ayant une permission, pourrais-je me dispenser de venir voir ma famille à Paris? Mes parents ne l'admettraient jamais. Les samedis de permission, je prenais le train à cinq heures et j'arrivais à Paris à minuit. Papa et maman m'attendaient à la maison. Ils m'avaient fait préparer du jambon et de la bière. Je mangeais sans rien dire, et je ne disais pas grand'chose jusqu'au lendemain soir. Je n'étais pas fatigué au régiment, mais il me suffisait de rentrer chez moi pour me sentir accablé de fatigue. Je me levais à onze heures, pour profiter de mon lit. Je dormais encore quelques petites fois l'après-midi, préoccupé de l'argent qu'il faudrait demander, avant de partir, à mon père qui ne s'y attendait pas. J'avais décidé de demander le double de ce qui m'était nécessaire. Mais la peur de mon père m'amenait peu à peu, avant de sortir ma demande, à la réduire à une somme toujours insuffisante.

Pour me permettre de prendre le train de sept heures et demie, on dînait de trop bonne heure, et je mangeais sans faim. J'avais l'estomac chargé ; le wagon sentait la houille et m'agitait d'hostiles secousses. Je ne m'endormais qu'une demi-heure avant d'arriver, pour me réveiller tout de suite

après dans le froid de la gare. On descendait, endormi et triste, le long de la route bordée d'arbres qui conduisait au quartier. Il était trois heures du matin quand on rentrait dans l'air épais de la chambrée. On se couchait et on s'endormait le plus vite possible pour perdre la sensation de la mauvaise odeur. Et l'on était bientôt réveillé par la trompette tyrannique, qui sonnait le demi-appel. Les brigadiers criaient : « En bas pour les litières ! » On descendait aux écuries, dans la détresse et l'angoisse du petit jour, avec l'interminable et odieuse perspective de quinze heures difficiles à tirer jusqu'à la prochaine nuit. On jetait aux chevaux, dans les râteliers, leur petit déjeuner du matin, pendant que, d'impatience, ils raclaient leurs chaînes et tapaient des coups sourds sur les bat-flancs.

J'allais en permission comme je sortais en ville. Je n'osais me soustraire à ces corvées, qui portaient un nom avantageux. Et puis j'avais toujours peur de peiner mes parents en ne leur prouvant pas assez d'amour.

Jamais je n'oserais leur dire que je ne viendrais pas. Et jamais je ne mentirais en disant que je n'avais pas de permission. C'était au-dessus de mes forces... Quand on commanda : « Repos ! » je m'approchai d'Aubin et je lui dis :

— Tu sais, je ne crois pas que je pourrai.

— Pourquoi ça?

— J'ai affaire à Paris.

— Oh ! mon vieux ! Tout ça, c'est des histoires ! Tu t'arrangeras. Il faut absolument que tu viennes.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir.

— Tu viendras, — affirma Aubin.

Le lendemain matin, le courrier fut providentiel. Ma sœur aînée venait d'avoir un bébé à Dijon. Papa et maman partaient pour la voir. « Si tu viens à Paris, m'écrivait maman, tu coucheras à la maison, et tu iras déjeuner et dîner chez ton oncle Jules. » Je répondis par dépêche : « Préfère pas venir à Paris, puisque êtes pas. »

Tout s'arrangeait. Et je n'étais pas plus content pour cela. Car, maintenant que rien ne l'empêchait plus, la partie de plaisir me faisait peur, comme toutes les parties de plaisir...

J'avais suivi avec un intérêt passionné la conquête de Marie par Aubin. Cette aventure me donnait plus de satisfaction, en tout cas une satisfaction moins mêlée et moins troublée que si j'avais été moi-même en jeu.

Si Marie m'eût aimé, un pervers et juvénile instinct de dénigrement m'aurait constamment tourmenté. Je me serais ingénié à la trouver moins avenante et moins jolie. Mais j'étais charmé inlassablement par le sourire et les yeux familiers de l'aimable amie de mon ami Aubin. J'étais pour elle le spectateur toujours dispos et toujours séduit. Et j'étais heureux que ce joli visage fût attendri par l'amour, puisque aussi bien celui qu'elle aimait était ce garçon de belle taille, franc de regard et de traits réguliers.

Je crois que, plus âgés, nous n'accueillons pas les succès amoureux de nos amis avec un tel enthousiasme. C'est qu'ils sont eux-mêmes plus âgés et moins faits extérieurement pour l'amour. C'est qu'ils sont aimés pour des charmes moins apparents, pour des regards et des expressions de visage que leurs amies seules connaissent. D'autre part, ils sont plus discrets, se surveillent, craignent le ridicule, et ne trahissent leur fougue que seul à seul avec l'objet aimé. Il nous semble qu'ils se cachent de nous, et, inconsciemment, nous leur en gardons rancune.

Ce fut un grand jour pour moi que celui où Georges Aubin devint l'amant de Marie. C'était promis pour un jeudi. Il avait rendez-vous avec elle dans une petite chambre que nous avions louée en ville. Je conduisis Aubin jusqu'à la porte. J'attendis quelques instants dans un café voisin, pour guetter sa venue, à elle. Le cœur me battait. Allait-elle venir? Elle vint. Je rentrai au quartier, très joyeux, et, jusqu'à minuit, j'attendis Aubin dans la cour. Il arriva à la dernière minute. Nous traversâmes la cour sans rien dire. Arrivé dans l'escalier des chambres, il m'embrassa, se mit à pleurer et me dit qu'il était bien heureux. Je l'embrassai aussi, très ému. Je sentis que nous étions bien amis.

J'étais très content quand on sortait ensemble tous les trois. J'étais pour leur amour un public, et un public bienveillant. Ils renouvelaient leur plaisir à s'embrasser devant moi. Et puis, je les distrayais. Ils s'aimaient, grâce à moi,

sans jamais s'ennuyer, me quittaient, lorsqu'ils souhaitaient d'être seuls ensemble, revenaient à moi quand ils avaient besoin d'une société. Comme ils paraissaient contents d'être avec moi, j'étais heureux d'être avec eux.

Je ne demandais rien davantage et j'étais bien tranquille ainsi. Ce fut eux qui s'avisèrent que je m'ennuyais sans doute de n'avoir pas de petite femme à embrasser, et que j'étais peut-être agacé d'être là tout seul, à les regarder. Un penchant naturel et bien féminin à rapprocher des personnes décida Marie à me présenter à une amie. Comme cette amie s'appelait aussi Marie, on résolut, pour éviter les confusions, d'appeler « Marion » la Marie de Georges.

Cependant je n'avais pas encore vu ma Marie à moi, que Marion devait amener ce samedi soir à six heures à la gare, où tous les quatre nous devions prendre le train pour un petit village que nous connaissions déjà pour y être allés à trois. Marion m'avait affirmé que Marie était très bien. Mais elle me l'avait dit avec plus de résolution que d'élan. J'étais donc un peu inquiet. Enfin, je me disais que c'était toujours une femme. Je priai le Ciel qu'elle n'eût pas de mauvaise odeur. Le reste, je m'en arrangerais...

Toute la journée du samedi fut occupée par la crainte de la punition fatale, des deux jours de consigne qui m'empêcheraient de partir en permission. Les occasions de « récolter » ne manquèrent pas. Au pansage du matin, je m'aperçus que Lunette saignait au garrot.

— Conduisez-la à la visite, — me dit le brigadier Merlaux. — Et mouvez-vous un peu!... Si des fois le vétérinaire est pour s'en aller, il sera de mauvaise humeur de vous voir arriver en retard, et vous n'y couperez pas de vos quatre jours, pour avoir mal sellé votre bique et l'avoir blessée sur le dos.

Le vétérinaire était un homme long et triste dont la pèlerine, les moustaches et le nez pendaient du même mouvement vers le sol. Il toucha la blessure de Lunette, qui se mit à danser fortement en remuant sa grosse croupe. Je vis, d'après le « ho! ho! » dont il la calma, qu'il n'était pas trop mal disposé.

— Laissez-la ici, — me dit-il. — On va la laver à l'eau

blanche. Vous viendrez la rechercher tout à l'heure, et vous direz à votre brigadier de semaine qu'elle est indisponible pendant deux jours.

Aux classes à cheval, je montai Berceau, le cheval de voltige. Il trottait quand il entendait commander : « Au trot! » accomplissait tout seul les voltes et les demi-voltes. J'étais content et un peu humilié tout de même, car Berceau exécutait directement les ordres de l'instructeur, et semblait me considérer moins comme son cavalier que comme un paquet un peu gênant qu'on lui avait mis sur le dos, pour augmenter probablement le mérite de ses exercices.

Après les classes à cheval, qui eurent lieu ce jour-là à onze heures, nous descendîmes à la salle d'escrime où les élèves-prévôts nous mirent en main des fleurets raccommodés trois ou quatre fois et tordus, et nous donnèrent une fastidieuse leçon : « Engagez quarte!... Parez et ripostez!... » avec des observations machinales : « La plante du pied gauche bien à plat!... Soutenez le poignet!... Ne laissez pas tomber le bras gauche... En garde! »

Tout cela sous la direction de l'adjudant maître d'armes, le sentencieux Bonelli, qui employait son temps à mesurer sa salle en large et en long, et à changer de place des tableaux dessinés à la plume où se trouvaient inscrits, parmi des guirlandes, les noms de tous les maîtres d'armes qui avaient été au régiment.

Le pansage de trois heures ne donna lieu à aucun incident. L'officier de semaine était là. Mais c'était M. de Kervéron, et il ne s'occupait que de son cheval, lui examinait les pieds, la bouche, les poils de la crinière, ne se lassait jamais de le faire promener devant lui pour voir s'il ne boitait pas, lui touchait les jarrets et les canons pour sentir s'ils n'étaient pas trop chauds, le faisait conduire à l'abreuvoir avant que l'eau fût troublée, le regardait boire, le faisait ramener lentement aux écuries, tournait sa main gantée dans la mesure d'avoine pour s'assurer qu'il n'y restait pas de corps étrangers, mettait lui-même trois bottes de paille dans la litière, plutôt sous les pieds de derrière, afin que la bête ne pût pas la manger. Et, quand toutes ces précautions étaient prises, il se promenait avec une tristesse rêveuse, en songeant sans

doute à tous les accidents, mystérieux et inévitables, qui menacent la race chevaline.

Le pansage terminé, je montai enfin dans la chambre pour m'habiller. Gourin, mon brosseur, m'attendait. Gourin était employé aux cuisines, où il aidait le cuisinier en pied. C'était une espèce d'Hercule dont l'amitié joviale était terrifiante. Car, en m'appelant son « fi Simon », il m'attrapait par les épaules, qu'il serrait à les briser, me jetait sur mon lit, me tirait violemment les jambes, sous prétexte de m'enlever mes galoches, m'enroulait ensuite et m'étouffait dans des couvertures, et me claquait de grands coups sur le crâne avec le plat de la main. Le tout me revenait à six francs par semaine. Quand je sortais le soir, il passait trois ou quatre fois sa brosse sur mes basanes, en me disant : « T'es solide ! Tu fais qu'un an, mon fi Simon. T'étais de la classe en arrivant. » Une fois pour toutes, il m'avait astiqué ma bride en prévision des revues de brides, très fréquentes pour les élèves-brigadiers. Le cuir semblait verni, le mors était poli au bleu. Pour ne pas compromettre cet ouvrage, il avait enveloppé le tout dans un linge fin, et c'est la bride de son cheval, à lui, qu'il me donnait à la place, se contentant de la nettoyer sommairement. Je lui disais parfois :

— Tu sais, le lieutenant m'a attrapé pour ma bride et m'a menacé de quatre jours.

— Les as-tu eus ? — me demandait-il brusquement.

Il boudait, ce qui me valait vingt-quatre heures de tranquillité...

Ce samedi-là, il m'avait fait reluire à la hauteur mon casque et mes boutons de tunique ; mes basanes étaient cirées « au pinceau », car il savait que j'allais voir « c'te femme ».

— Comment donc qu'elle est ? C'est-il une belle fumelle, au moins ? Faudra pourtant que tu m'la fasses voir un jour, mon fi Simon !

Comment était-elle, au fait ? J'en étais encore à me le demander, toujours avec un peu d'inquiétude. Comme Gourin venait de m'accrocher mes bretelles et me passait ma tunique, Aubin, qui couchait à l'étage au-dessus, entra dans la chambre. Lui portait le casque avec élégance, et son sabre ne l'embarrassait pas. Je le trouvais si aisé d'allures que je m'ima-

ginais l'être aussi, quand je marchais à ses côtés dans la rue et que mon pas martial se réglait sur le sien.

Il fallait pourtant, pour amener cette illusion, ne pas m'apercevoir du petit coin d'œil ironique qu'avait toujours le sous-officier de garde, quel qu'il fût, quand je joignais les talons pour lui demander la permission de sortir. Il était évident pour tous, excepté pour moi, que j'avais dans la tenue et dans la démarche un je ne sais quoi qui n'était pas militaire. Il ne me restait d'autre ressource que de décider que tous ces gens m'étaient hostiles par bêtise, et qu'il fallait les mépriser. C'est ce que je fis de mon mieux. Mais je n'étais tout de même pas assez sûr de moi pour être tranquille...

Nous arrivâmes, Aubin et moi, dans l'avenue de la gare. Et Aubin dit ces quelques mots qui me firent tressaillir :

— Je crois que les voilà là-bas !

Je levai les yeux, et j'aperçus, à une centaine de pas, Marion et sa robe rose, à côté d'une autre personne en gris, assez grande, et dont le vaste chapeau, orné de marguerites, m'impressionna d'une façon plutôt favorable. Il me sembla qu'elle était très bien. Mais alors pourquoi Marion et Georges m'avaient-ils paru si réservés dans leurs appréciations ?... Il est vrai que nous étions encore loin.

Nous approchions ; et je ne lui découvrais toujours aucune tare. Elle avait de grands yeux noirs. Ce ne fut qu'en arrivant auprès d'elle que je vis qu'elle manquait de charme, sans qu'on sût exactement pourquoi. Elle était grande, pas trop maigre. Ses traits étaient réguliers, son nez droit et fin ; en cherchant bien, on pouvait lui reprocher d'avoir trop peu d'espace du nez au menton, et les lèvres trop minces. Mais ce n'était pas à cela, c'était décidément à autre chose d'indéfini qu'il fallait attribuer son manque de charme.

C'était une femme qui ne vous donnait des idées, comme aurait dit Gourin, qu'à condition de se répéter tout le temps : « C'est une femme ! c'est une femme ! »

Marion nous présenta et nous dit en riant :

— Au nom de la loi, vous êtes unis !

Je me mis à rire, pas très spontanément. La personne se mit à rire aussi, avec si peu d'expression dans le regard qu'on ne put savoir si elle était gênée ou non.

Je vis bientôt que Marion et elle se connaissaient très peu. Elle travaillait chez une ouvrière où Marion faisait faire ses corsages. Marion lui avait demandé, en causant, si elle allait à la campagne le dimanche. Elle avait répondu qu'elle se promenait sur le mail, à la musique.

— Vous n'avez donc personne avec qui aller à la campagne?...

C'est alors que Marion avait pensé à moi, et l'avait invitée à venir avec elle et Georges, en lui disant qu'elle lui présenterait un ami. J'appris tous ces détails par Marion, car, pour rien au monde, je n'aurais posé une question à cette personne, dont l'aspect tuait instantanément toute curiosité. Quand je lui parlais, il me semblait que ma voix prenait un son ingrat.

Il s'était trouvé que, grâce à un concours de circonstances spéciales, elle avait déjà eu un amant. Ce fut dans un château des environs où elle était allée travailler en journée. Elle avait été séduite par le monsieur du château, un homme entre deux âges, qui habitait avec une femme infirme et bien plus âgée que lui.

Pour aller jusqu'à Morilly, où nous avions retenu deux chambres à l'auberge, le chemin de fer mettait une demi-heure environ. A peine dans le compartiment, où nous n'étions que tous les quatre, Georges et Marion commencèrent à s'embrasser comme des enragés. Moi, je m'étais assis à l'autre bout de la banquette, à côté de Marie, et j'avais passé un bras derrière son dos. Puis, je me mis à l'embrasser par devoir, comme un enfant mange sa soupe. Je lui appuyai des baisers sur le cou, en les prolongeant le plus possible, pour en attester la ferveur. Comme je levais la tête pour respirer, elle me déposa à son tour sur la joue un petit baiser, puis elle se mit à sourire, d'un sourire qui n'en finissait plus.

Le voyage se passa ainsi. Je l'embrassai avec beaucoup d'assiduité. Nous évitions de regarder Georges et Marion, qui se tenaient très mal. Ce fut un grand soulagement pour moi quand le train s'arrêta à Morilly. D'abord, j'avais faim : nous avions passé depuis longtemps l'heure de la soupe.

On nous servit dans une petite salle inondée de soleil couchant, au milieu d'une fanfare de mouches. Le potage était

clair comme de l'eau de roche. En sa qualité de nièce de restaurateur, Marion se livra à des critiques sévères sur un poisson si mou, et un poulet si dur, qu'il n'y avait vraiment pas besoin de compétence spéciale pour en apprécier la qualité.

On ne s'amusait pas encore ; il est vrai qu'on ne faisait encore aucun effort pour ça. Il semblait qu'on ne voulût pas y mettre du sien, et qu'il fallait laisser la partie de plaisir nous réjouir toute seule, par sa propre vertu. Il semblait aussi que la présence de Marie n'animait pas la fête. Elle ne disait rien. Elle buvait quantité d'eau rougie et mangea toute la salade, que nous avions trouvée trop vinaigrée.

Le résultat ne se fit pas attendre. Comme on apportait l'entremets, nous la vîmes porter sa serviette à sa bouche. Puis elle s'approcha de la fenêtre.

Déjà, sans nous être communiqué notre impression, notre accord s'était fait tacitement pour apprécier l'élément d'intérêt que la présence de Marie apportait à notre groupe. Et nous pensâmes à la même seconde : « Il ne manquait plus que ça !... »

Marion, cependant, s'était levée, et, dévouée bien que sans ardeur, elle tenait la tête de la patiente, et lui répétait doucement : « Si vous pouviez vomir, ça vous soulagerait... » Marie ne fut pas soulagée pour cela. Elle vint se rasseoir à la table, pendant que Georges lui versait de la menthe dans de l'eau fortement sucrée.

On décida d'aller la coucher. Marion monta avec elle, en la soutenant dans l'escalier. Georges et moi nous restâmes seuls à manger du fromage, à la lueur d'une bougie triste. Puis nous avisâmes un vieux jeu de dames, dont les pions blancs, qui noircissaient, et les pions noirs, qui blanchissaient, se ressemblaient à s'y méprendre. La partie finie, Marion n'était pas descendue. Nous commencions à avoir sommeil. Enfin, elle apparut dans l'escalier.

— Vous savez qu'elle souffre toujours. Je vais être forcée de coucher avec elle. Georges et vous, vous allez coucher ensemble, en attendant qu'elle aille mieux.

Nous acquiesçâmes à cette proposition, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement... Marion était à moitié désha-

billée. Elle souriait de son sourire bienfaisant. Aucune femme ne me semblait si désirable. Et pourtant, pour rien au monde, je n'aurais voulu être son amant. Il me semblait, il me semble encore, que c'eût été pour moi un plaisir impossible à supporter, et que j'en aurais été frappé d'effroi comme un pâtre indigne que distinguerait, dans un instant de folie, une immortelle. Je craignais son amour comme la foudre. C'était d'ailleurs une crainte un peu chimérique.

La chambre qu'on nous désigna était au même étage que celle où reposait Marie, mais à l'autre bout du couloir. Je plaisantai Georges en me déshabillant :

— Tu vois, mon vieil Aubin. Ça t'apprendra à vouloir marier ton petit ami. Nous étions si tranquilles tous les trois !

Comme j'allais me mettre au lit, Marion revint, nous apportant cette fois de bonnes nouvelles. Marie se trouvait mieux. Je pouvais aller la retrouver.

J'allai donc rejoindre Marie. Je m'étendis auprès d'elle. Je la pris dans mes bras et lui parlai avec une tendresse très vive et très naturelle. Quelques instants après, cette tendresse était calmée et je lui disais avec une sollicitude moins exaltée :

— Maintenant, je crois que vous feriez bien d'essayer de dormir.

***

Quand je me réveillai le matin, je n'avais personne auprès de moi. Je vis Marie tout habillée, son chapeau de marguerites sur la tête.

— J'ai attendu que vous soyez éveillé pour vous dire au revoir — me dit-elle. — Je vais prendre un train pour retourner chez moi, parce que, n'est-ce pas, je ne suis toujours pas bien portante.

J'étais à moitié endormi. Je répondis d'un air égaré :

— Oui... oui...

Elle poursuivit :

— Nous pourrons sortir ensemble un de ces dimanches.

— Oui, c'est ça.

— Je ne vous dis pas de venir me voir en semaine, parce

que je suis chez ma patronne... Alors... n'est-ce pas?... ce n'est pas commode.

Je répondis encore :

— Oui... oui...

— Au revoir ! — me dit-elle, — en me tendant la main.

Je la lui serrai machinalement. Puis, comme elle s'en allait, je me dis que j'aurais dû l'embrasser. Mais je n'y avais pas pensé. Je m'allongeai et je m'étirai dans le lit avec une grande satisfaction.

L'après-midi, Marion, Georges et moi, nous nous promenâmes dans la forêt. Nous étions contents de nous retrouver ensemble tous les trois.

Nous fîmes cependant, à quelques semaines de là, un autre essai. Marion avait rencontré chez une de ses amies une grosse femme rousse, qui travaillait dans une maison de modes. Mais sa pétulance et sa gaieté agressive nous amenèrent à regretter la passivité de Marie, qui n'était en somme pas très gênante, du moment qu'on surveillait son alimentation et qu'on l'empêchait de s'emplir de salade. La grosse modiste avait la rage de chanter des chansons de café-concert. Encouragée par des applaudissements obtenus en d'autres milieux, elle se laissait aller à une grande exubérance de gestes que ne récompensaient pas assez nos sourires languissants. On finissait par rire un peu plus fort, par condescendance. Mais ces approbations charitables furent pour elle un tel stimulant que nous revînmes, d'un commun accord, au silence le plus sévère.

Ce fut encore un dimanche perdu. Il nous décida au moins à renoncer aux nouvelles connaissances. Toutes ces déceptions, d'ailleurs joyeusement accueillies, avaient l'avantage de fortifier notre liaison, en nous faisant sentir davantage son charme rare et son prix. Et je ne voyais vraiment pas comment et pourquoi cette amitié serait gâtée.

Un après-midi, j'étais descendu de très bonne humeur à l'appel de trois heures. Je venais d'apprendre par l'ordonnance du lieutenant de Grainville que son officier était parti à Paris pour deux jours. Pendant deux jours, nous ne l'aurions pas aux classes à cheval. Le maréchal des logis Jehon m'était hostile. Mais sa malveillance se traduisait plutôt par des

phrases méprisantes dont je prenais mon parti, et que je préférais à la froide politesse du lieutenant qui, inopinément, faisait tomber sur vous une punition irrévocable : « Simon ! quatre jours de salle de police. » On savait que ce serait marqué.

Cette vie de régiment, au jour le jour, était occupée par de petites espérances à courte échéance, et une matinée était comme éclairée par des satisfactions de ce genre : le départ d'un officier en permission, ou une écorchure au pied qui nous exemptait, pour quelque temps, de bottes et de classes à cheval.

J'étais donc, à cet appel de trois heures, dans un état d'esprit assez heureux, et je jouissais particulièrement, ce jour-là, de me trouver, avec la permission publique, dans cette tenue lâche et débraillée d'un soldat en bourgeron. Nous étions rangés sur deux rangs espacés, et nous avions de bons aspects patibulaires sous notre calot d'écurie et dans notre treillis plus ou moins taché. L'appel fini, on serrait les rangs. En présence du capitaine et du chef, le maréchal des logis de semaine commandait : « A droite et à gauche, formez le cercle ! » L'aile gauche, où j'étais, s'avança pour exécuter le mouvement commandé, et c'est alors que j'aperçus Aubin à l'aile droite qui venait sur nous, et que je fus frappé de son air désolé. Je l'interrogeai du regard. Il hocha la tête, comme pour dire : « Si tu savais ce qui arrive !... »

On nous lut la décision : « Les hommes du peloton hors rang seront nourris jusqu'à nouvel ordre par les cuisines du troisième escadron... Les chevaux Hardi, Héricourt, Hublot, seront présentés au conseil de réforme... La punition du dragon Toufler est portée à quinze jours de prison... »

— Sur le centre, alignement !... Cavaliers à gauche, gauche !... Colonne en avant, marche !... Tournez... gauche !... Direction : les écuries... Pansage à l'intérieur !

Quand nous fûmes arrivés, Aubin et moi, dans les stalles, nous nous dépêchâmes de bridonner et de retourner nos chevaux, et de les attacher à la chaîne des bat-flancs. Puis, prenant d'une main la brosse à bouchon, pour nous donner une contenance, nous vînmes nous appuyer contre les mangeoires, en posant l'autre main sur la croupe de nos chevaux, pour les avertir qu'il y avait du monde et qu'il ne fallait pas taper.

— Voilà, — dit Aubin. — Je viens de la voir tout à l'heure... Elle est dans tous ses états. Il faut te dire que depuis trois ans qu'elle est chez son oncle, c'est toujours elle qui a eu la clef de la caisse... C'est elle qui paie les fournisseurs et tout... Il se trouve — je te dis ça à toi, tu comprendras tout de suite que c'est un secret très grave — il se trouve qu'elle a pris de temps en temps de l'argent pour elle, en pensant bien, n'est-ce pas, qu'elle le rendrait?... Elle se disait toujours qu'elle en aurait de sa marraine d'ici quelque temps. Elle comptait là-dessus pour rétablir ce qui manque. Or il paraît que sa marraine n'est pas du tout à son aise dans son commerce, et qu'elle n'a jamais d'argent disponible; c'est ce que ma petite Marion ne savait pas... Enfin, voilà que son oncle a eu la toquade de s'acheter un terrain je ne sais pas où, du côté de Saint-Arvin, et qu'il lui faut de l'argent pour payer son acquisition. Il l'a promis au notaire pour après-demain, jeudi. C'est une chose signée. Il va demander l'argent de la caisse, et il manque un peu plus de huit cents francs... Cet homme-là est une brute. Il n'y aura rien à lui dire... Alors, tu comprends, elle s'affole. Tout à l'heure elle parlait de se tuer. Qu'est-ce que tu veux que je fasse? Je n'ai absolument rien. Tu connais ma situation. Ma pauvre maman vit d'une petite pension, et je me reproche constamment le peu que je lui coûte... Tu ne peux pas t'imaginer ce que je suis depuis midi. Je ne sais plus ce que je fais. On va sauter des obstacles tout à l'heure. Je glisserais exprès en sautant, si j'étais sûr de me tuer du coup.

— Tais-toi! — lui dis-je. — Je vais écrire à mon père.

C'est curieux, moi qui me sentais dénué de courage à l'idée de demander de l'argent pour moi à mon père, je n'avais plus aucune hésitation, du moment qu'il s'agissait d'un autre. Je vis tout de suite la combinaison à proposer : c'était une avance que je demanderais à papa. Pour se rembourser, il me retiendrait une somme de... sur mes semaines, pendant ce qu'il faudrait de temps, un an ou dix-huit mois.

— Malheureusement, — dis-je à Aubin, — je ne pourrai écrire que demain. Mes parents sont partis aux eaux depuis hier. Je ne sais pas encore à quel hôtel ils descendent. Je n'aurai leur adresse que demain matin.

— Tu ne pourrais pas télégraphier? — demanda Aubin.

— Ce sera difficile. Papa consentira, mais il faut que je lui donne des explications détaillées. Et si j'envoie une dépêche un peu longue, avec trop de mots, il ne sera pas content.

— C'est terrible, — dit Aubin. — Jamais nous n'aurons l'argent pour après-demain. C'est comme si nous n'avions rien.

— Qu'est-ce que tu veux? Alors je télégraphierai.

— Es-tu sûr que ton père te donnera l'argent?

J'hésitai d'abord. Mais je le vis tellement désolé que je me hâtai de lui dire que j'en étais sûr, en exagérant mon air convaincu, pour compenser l'effet de mon hésitation.

— Je vais le dire tout à l'heure à Marion.

Aussitôt après les classes à cheval, il remonta dans sa chambre et se mit en tenue de ville avec une telle rapidité, que, revenant à peine des écuries, ma selle, ma bride et ma couverture sur la nuque, je l'aperçus qui traversait la cour, en casque et sabre, et demandait rapidement la permission de sortir au maréchal des logis.

A la cantine, tout en mangeant le navarin un peu collant et la galantine desséchée qui formaient le menu du jour, j'étais heureux de penser que j'allais rendre à ma chère Marion sa quiétude et sa joie. Il ne me venait plus à l'esprit que mon père pût me refuser. La combinaison dont j'avais eu l'idée faciliterait les choses : ce n'était plus huit cents francs à lui, c'était huit cents francs à moi qu'il allait me donner. J'oubliais qu'à lui ou à moi, c'était de l'argent, et qu'on ne laisse pas comme ça l'argent sortir de la famille.

En dînant à la cantine, on était libre à six heures moins le quart. On pouvait ensuite se promener dans la cour à ne rien faire, perdu et libre dans le bourgeron hospitalier, qui n'était pas « susceptible », étant déjà taché jusqu'à la gauche. C'était vraiment fou de préférer le restaurant, où il fallait aller en casque et sabre, pour en revenir précipitamment avant neuf heures, en bouclant son ceinturon sur son estomac en travail, et en traînant derrière soi ses bottes en retard.

En attendant Aubin dans la cour, je m'approchai d'un groupe de volontaires qui entouraient, avec des figures complaisantes, le maréchal des logis Jehon.

Je me souviens que Jehon — qui avait été en garnison dans les Basses-Pyrénées — parlait à ce moment des jeux en plein air et de la pelote basque. Je l'écoutai parler, moi aussi, avec un intérêt un peu exagéré. A diverses reprises, dans l'interstice de deux répliques, j'essayai de glisser quelques renseignements que je possédais sur les sports d'Angleterre, le *cricket*... Quand je réussis à prendre la parole, Jehon m'écouta froidement et poliment, en hochant de temps en temps la tête. Quand j'eus fini, il ne répondit rien, marqua un temps, et reprit la conversation où il l'avait laissée, en s'adressant à un de mes camarades.

Je détestais ce Jehon. Je lui en voulais des efforts infructueux, condamnés d'avance, que je faisais pour le conquérir. Je lui en voulais de me sentir en sa présence si gauche et si impuissant...

Cependant Aubin, à neuf heures moins cinq, n'était pas encore dans la cour. Je montai à la chambre pour ne pas manquer l'appel. Tous ceux des hommes présents qui n'étaient pas encore couchés se tenaient à la tête de leur lit. On entendit la sonnerie du trompette. Des pas, avec des bruits métalliques, se hâtaient dans l'escalier : c'étaient les retardataires qui gagnaient les chambres à la hâte. Puis on entendit, plus assuré, un autre bruit de sabre et d'éperons : c'était le maréchal des logis de semaine.

— Silence à l'appel ! — cria le brigadier. — Manque personne, marchal' gis !

Le sous-officier, en casque et sabre, l'étui de revolver en sautoir, passa rapidement devant les lits. C'était la figure impressionnante de l'autorité. En passant devant moi, le symbole disparut tout à coup, le sous-officier s'humanisa, la bonne voix gouailleuse du maréchal des logis Chaumel me houspilla joyeusement :

— Simon, à la boîte, illico !... ou prêtez-moi un livre...

Je fouillai avec empressement dans ma valise et je lui donnai sept ou huit volumes qu'il fit porter dans sa chambre.

L'appel une fois rendu, je me préparais à monter à l'étage au-dessus pour voir si Aubin était rentré, quand il apparut à la porte de la chambre et me dit d'une voix impérative :

— Descends !...

Nous allâmes ensemble très loin dans la cour. Il regardait autour de lui...

— Écoute. Il est plus indispensable que jamais que tu écrives à ton père. Marion n'a pas pu supporter l'idée que je n'aie pas l'argent pour jeudi. Elle s'est affolée... je ne peux pas la voir comme ça... Alors, j'ai fait une chose...

» Voici ce que j'ai fait: tu sais que je vais de temps en temps travailler au bureau du chef, pour lui recopier des situations... J'ai remarqué qu'il laissait quelquefois ses clefs dans un tiroir qui ne ferme pas. Une de ces clefs ouvre l'armoire où il met l'argent de l'escadron... L'autre jour, je l'ai vu mettre dans une enveloppe onze cents francs : c'est de l'argent de réserve, je ne sais pas quoi, enfin quelque chose qu'on met de côté et à quoi on ne doit pas toucher immédiatement. Il a collé l'enveloppe... Je me suis procuré une enveloppe semblable : je savais où en trouver. J'ai mis des papiers dedans, pour faire la même grosseur. Et j'ai emporté l'autre à la place... Marion a son argent.

Nous marchâmes quelques instants en silence, le long des écuries, sur le pavé pointu. On entendait, comme de sourdes détonations, les coups de pieds des chevaux sur les bat-flancs. Je ne disais rien. J'aurais voulu crier tout de suite à Aubin que je l'excusais, que je l'aimais toujours autant. Je ne sais pas au juste pourquoi je m'empêchai de lui dire cela. J'ai peut-être senti, à ce moment, qu'il ne s'imaginait pas avoir mal fait, qu'il ne considérait pas son acte comme un vol, et qu'il ne voulait pas être excusé... Je me bornai donc à dire, après quelques instants :

— Demain, à la première heure, je télégraphierai à mon père.

— Ne télégraphie pas, — dit Aubin. — Il n'y a pas de danger qu'on ouvre l'enveloppe avant quelque temps d'ici. Il vaut mieux écrire à ton père une lettre détaillée, afin qu'il accepte sûrement... Évidemment, je ne serai pas tranquille tant que l'argent ne sera pas là. J'aurai le courage de supporter cette inquiétude... L'important est que nous réussissions et que ton père nous envoie ce qu'il faut.

— Et tu as tout dit à Marion ?

— Je n'ai rien de caché pour elle. Tu nous connais; mais

tu ne peux pas te figurer combien je l'aime. Je sauterai le mur cette nuit : il faut que j'aille la retrouver. Je t'aime aussi, mon vieux Simon. Tout m'attache à toi davantage. Et tu vois tout ce que je t'ai raconté... Mais je ne suis bien qu'auprès d'elle. Quand nous sommes ensemble, nous ne sentons pas notre malheur.

*
* *

« Mon cher fils,

» Nous voici bien installés à l'Hôtel des Bains. J'ai une chambre très claire. Ton père a une chambre plus petite que la mienne, mais bien exposée. Le service n'est pas mal fait. Nous mangeons à une petite table, au même prix qu'à la table d'hôte. C'est bien plus agréable. Je commence mon traitement demain. Papa ne manque pas de distractions. Il a retrouvé ici son ami Moret, qui va lui faire sa partie de dominos.

» Mille baisers,

» Ta mère.

» Au sujet de ce que tu lui as écrit, ton père te prie de dire à ton ami, que tu regrettes beaucoup, mais que tu n'es pas en mesure de lui prêter l'argent qu'il te demande. D'ailleurs papa n'a pas cette somme à sa disposition en ce moment. Il n'a pris en partant que ce qu'il lui fallait pour l'été et il ne peut pas déplacer ses titres, son banquier étant en voyage ces temps-ci. »

Jamais mes parents n'avaient aimé mes amis. Il est rare que les parents ne soient pas hostiles à ces affections d'élection. Ils les regardent comme des sentiments impies.

Cette lettre ne m'étonna pas. Aussitôt que je l'avais eue entre les mains et que j'avais revu devant mes yeux l'écriture de ma mère, j'avais senti que ce ne pouvait être qu'un refus. Le brigadier de semaine me l'avait remise dans la chambre, après la soupe. Il était un peu plus de dix heures et il n'y avait classes à cheval qu'à midi. Aubin était déjà parti retrouver Marion.

— Vite, — dis-je à Gourin, — mon pantalon numéro deux, ma veste et mon képi.

— Oh ! oh ! ce qu'il est pressé de charger en ville, mon fi Simon ! C'est-y que tu vas éteindre le feu, faire la chaîne et porter des seaux ? J'ai pourtant point entendu sonner les quatre appels... C'est-y que tu vas encore retrouver ta petite demoiselle ? Oh ! oh ! mais y en faut trop, à c'te p'tit' grenouille-là. Dis-y de ma part que, si elle te fait sortir de si bonne heure, ça ne va plus marcher, elle et ton ordonnance. Tu vas la sanger. Car je suppose pas que pour une fumelle tu irais sanger ton ordonnance !

Le sous-officier n'était pas au corps de garde. Quitte à me faire punir, je sortis sans l'attendre. Je le trouvai dans la rue.

— Eh bien, Simon, on sort sans permission ?

C'était, heureusement, le maréchal des logis Bertauld, avec qui c'était franc. Je balbutiai, en riant un peu fort, que je savais qu'il était dans la rue. Il me répondit en feignant une grande colère :

— Filez plus vite que ça, ou je vous mets un motif arabe... Quinze jours de prison par le colonel, soixante jours par la brigade.

Je lui offris rapidement et avec bonne mesure le rire qu'il attendait et je me dépêchai de partir.

Je courais dans la rue comme pour annoncer une bonne nouvelle ou pour me débarrasser d'une mauvaise. Aubin était déjà près de Marion dans la salle à manger du restaurant où le couvert de la table d'hôte était mis pour le déjeuner. D'instinct, j'exagérai ma détresse en leur rapportant la réponse de mes parents, si bien que ce fut eux qui me consolèrent. Marion, sur la foi de Georges, déclarait qu'il n'y avait pas de danger immédiat. Elle avait rétabli ce qui manquait dans la caisse de son oncle : maintenant on avait du temps pour se retourner. J'émis cette idée que j'allais pouvoir écrire à un de mes oncles, actuellement à la campagne, et dont il fallait auparavant me procurer l'adresse exacte. Il ne me refuserait pas. Je l'affirmai du moins. Car nous étions dans une heure d'optimisme que, par paresse, je n'osais troubler. J'étais brisé par les émotions du matin et j'avais besoin de me reposer dans de l'espérance.

Je les laissai ensemble, et je rentrai tout de suite au quartier pour déjeuner à la cantine. Comme j'arrivais dans la cour, il me sembla qu'il s'était passé quelque chose d'insolite. Des groupes de sous-officiers et de cavaliers s'étaient formés un peu partout. Un élève brigadier m'appela.

— Tu sais la nouvelle? Cette rosse de Jehon est en prison : il a barboté onze cents francs dans le bureau du chef.

*
* *

Le lieutenant Mortier, en l'absence de M. de Choulieu et du capitaine en second, faisait fonction de capitaine commandant. Il était venu le matin au bureau et avait dit au chef d'établir un compte. C'est alors que le chef avait ouvert son armoire et décacheté l'enveloppe.

Il s'était rappelé qu'au moment de mettre les billets sous ce pli, il avait demandé une grande enveloppe au maréchal des logis Jehon, qui en avait de pareilles dans sa chambre. D'autre part, on savait Jehon sans grandes ressources. Il avait commandé récemment un costume de fantaisie. Dans l'interrogatoire sommaire qu'on venait de lui faire subir, il expliqua qu'il avait un peu d'argent de côté et qu'il l'avait prêté à un ami qui devait le lui rendre prochainement. C'est dans cette espérance qu'il s'était laissé aller à faire des frais chez le tailleur. L'histoire de l'ami ne paraissait pas très probante. L'ami consulté ne démentirait pas Jehon, c'était sûr. On fit venir le tailleur, qui n'avait pas encore été payé. Mais on pensa bien que Jehon s'était gardé de le payer tout de suite, de peur d'éveiller les soupçons. On parlait aussi d'une liaison qu'il avait dans un petit village des environs.

Pendant que l'élève-brigadier me donnait tous ces détails, je ne pensais qu'à une chose : le vol était découvert, tout était perdu ! J'écoutais, les dents serrées. Je ne sais comment ma mémoire enregistrait tout ce qu'il me disait ; il me semblait que ces paroles traversaient ma tête sans y rester. Et, tout à coup, je ne l'écoutai plus. J'avais vu, au bout de la cour, Aubin qui rentrait et qui passait droit devant le corps de garde. Un engagé s'approcha jusqu'à dix pas de lui, et je

devinai qu'il lui disait la nouvelle. Aubin s'arrêta soudain et resta immobile. Je le voyais à peine, mais il me sembla que j'éprouvais ce qu'il devait éprouver. Son corps se raidissait; il entr'ouvrit faiblement la bouche, sans respirer. Cependant l'autre le rejoignait, continuant à lui parler, et, quand il lui prit le bras pour venir de notre côté, je sentis dans mes jambes l'effort que fit Aubin pour marcher.

Nous nous retrouvâmes ensemble et seuls dans le bas de l'escalier qui conduisait aux chambres. Il me regarda fixement avec de grands yeux.

Puis il me dit :

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Jamais je n'ai eu tant pitié de lui qu'à ce moment-là.

Il répéta :

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

C'était bien facile de lui dire : « Va te dénoncer. » C'était trop facile... Il me dit : « Je vais me dénoncer... C'est bien ce qu'il faut faire ? »

Je fis « oui » de la tête.

Un engagé descendait avec une selle sur ses épaules :

— Vous savez qu'on a crié : « En bas pour les classes à cheval » ?

Nous montâmes l'escalier ensemble. Arrivé au premier, Aubin s'arrêta :

— Si je me dénonce maintenant, on va me mettre en prison tout de suite, et je ne la verrai plus. J'irai la voir à cinq heures et j'irai chez le colonel après.

Cette idée me vint impérieusement à l'esprit, que, s'il revoyait Marion, il ne se dénoncerait peut-être pas. Mais je me dis, à la réflexion : « Ce n'est pas possible. Elle ne peut pas l'empêcher de faire ça. »

Aux classes à cheval, ce jour-là, je me souviens que je trottai sans étriers plus aisément que de coutume, et que je sautai à terre et à cheval mieux que je ne l'avais fait jusque-là. Ce fut sans doute que j'exécutai ces mouvements sans y penser. Je vis que pour être un meilleur cavalier il m'aurait fallu monter à cheval d'une façon plus machinale et sans raisonner mes moindres mouvements. Je dois dire que, lorsque l'officier commanda : « Partez au galop ! » en tapant sur sa

botte, j'eus autant que les autres fois la peur instinctive de me casser la figure.

Il y avait, ce jour-là, avant l'appel de trois heures, une revue de santé. Le médecin-major devait passer dans les chambres, pour voir si les prescriptions de l'hygiène y étaient respectées et s'il n'y avait pas parmi les hommes des malades cachés, que la crainte d'être privés de sortie en ville empêchait de se présenter à la visite. En attendant l'heure de la revue, on avait livré la chambre aux hommes de chambre et aux artistes spéciaux qui arrosaient le plancher et y dessinaient des fleurs avec de l'eau. J'étais descendu au bas de l'escalier, où s'était formé un groupe de mes camarades qui restaient là pour causer, car le capitaine adjudant-major ne voulait plus voir les hommes stationner dans la cour du quartier. Nous nous étions approchés de l'entrée et nous regardions tous l'entrée du corps de garde. Il y avait là un civil, un petit homme à grosse tête, avec une moustache grise. C'était le père de Jehon.

— On lui a télégraphié ce matin, — dit un des élèves brigadiers. — Il est secrétaire de la mairie, à Chaunay. Il paraît qu'il est veuf. Il n'a pas d'autre enfant que Jehon. Il attendait avec impatience qu'il soit libéré. A ce qu'on dit, Jehon devait entrer comme intendant dans une exploitation agricole. Maintenant, c'est cuit! Il fera bien de chercher autre chose.

— Il va avoir quelques années pour y réfléchir, — dit un autre en ricanant.

— C'est triste tout de même! — reprit le premier. — Je ne comprends pas qu'un garçon comme ça ait fait un coup pareil et compromis son avenir.

— C'est l'entraînement. Il y a probablement une femme là-dessous. Et puis il ne s'imaginait pas être chopé.

— Le colo n'a rien voulu savoir pour étouffer l'affaire, — dit un troisième. — Il prétend que ça discréditerait les sous-officiers. Il faut que celui-là soit cassé et condamné.

— Ils sont encore en train de l'interroger dans la salle du rapport. Voilà qu'on vient chercher le vieux papa.

— J'aime autant ne pas être là.

A ce moment, la voix du brigadier de semaine, dans l'esca-

lier, demanda des hommes de corvée. Il n'en fallut pas davantage pour disperser notre petit groupe. Les uns allèrent s'embusquer dans les écuries, d'autres gagnèrent la cantine avec force détours et précautions pour éviter d'être aperçus à découvert dans la cour. Ils filaient rapidement le long des murs. On eût dit qu'il pleuvait.

J'avais un motif avouable pour m'en aller franchement à l'autre bout du quartier : une réparation urgente à faire exécuter chez le maître tailleur. Je le trouvai très en colère parce qu'on lui prenait ses hommes, pendant toute une heure, pour la revue de santé. L'atelier était clair et sentait une forte odeur de fil ciré. Des gaillards de mauvaise mine, accroupis à l'orientale, faisaient de la couture ou dirigeaient à travers le drap rouge de féroces grands ciseaux.

Je revenais à la chambre, et je passais devant la salle du rapport. Tout à coup la porte s'ouvrit et je vis Jehon qui sortait accompagné d'un sous-officier. Il était très rouge et remuait nerveusement la tête à droite et à gauche, les yeux effarés. Il passa devant deux ou trois sous-officiers en évitant de les regarder. Il était las, sans doute, et avait honte de chercher autour de lui des yeux amis, qui, tous, se détournaient. Son regard m'effleura rapidement et il me sembla que son visage devenait plus dur.

Je courus chercher Aubin et je lui dis :

— Demande la permission de pansage et va trouver Marion sitôt après la revue... J'ai vu... j'ai vu Jehon... Il ne faut pas le laisser si longtemps comme ça.

Aubin me répondit :

— Oui... oui...

Mais il me sembla qu'il avait peur de cette entrevue avec Marion et de ce qui allait se passer. Il me dit :

— Tu viendras nous rejoindre.

C'était bien naturel qu'il me dît de venir. Mais je pensai malgré moi qu'il craignait de trouver de la résistance chez Marion et qu'il avait besoin de mon aide.

Je me répétai que ce n'était pas possible, et qu'elle ne pouvait pas l'empêcher de faire ça.

Je ne savais pas ce que c'est qu'une femme qui aime, et à qui on vient parler de se séparer de son amant...

Je devais retrouver Aubin dans la chambre qu'il avait louée en ville pour y recevoir Marion. Ils y étaient tous les deux quand j'arrivai.

Marion me tendit la main. Mais elle m'accueillait avec un autre visage. C'est toujours pour moi une impression abominable que de sentir un changement dans l'accueil d'un ami.

Nous étions assis tous les trois, eux d'un côté, moi de l'autre, autour d'une table ronde. Marion, du bout d'un porte-plume, suivait les dessins de la nappe de toile cirée.

Tout à coup, elle me regarda et me dit :

— C'est vrai ce que vous avez conseillé à Georges?

Je répondis, après une hésitation :

— Je n'ai pas eu à le lui conseiller. Il m'a dit ce qu'il voulait faire. Et il m'a demandé si je l'approuvais... Je lui ai dit ce que je pensais.

Comme le visage de Marion était dur et étranger!

— Et vous vous prétendez son ami?... Vous voulez que ce garçon brise sa vie?

Je regardais Aubin, qui se décida à dire à demi-voix :

— La vie de l'autre sera brisée.

— C'est un malheur, — dit Marion. — Et d'ailleurs on n'en sait rien. Il va sans doute se disculper. S'il doit se disculper, tu te seras sacrifié inutilement... Vous vous dites son ami, — poursuivit-elle, — et vous lui avez conseillé cela! Vous vous dites mon ami, à moi, et vous voulez que nous nous séparions! Mais c'est comme si vous me demandiez ma vie... Eh bien, entendez-vous, moi, je le garde! Il n'y a que moi qui l'aime au monde! Je ne veux pas qu'il me quitte.

J'étais navré à ce moment, non pas de la décision d'Aubin : s'il s'était dénoncé, j'aurais été très malheureux, j'aurais regretté de l'y avoir engagé. Déjà cette idée venait en moi que j'étais un peu responsable de son crime, puisque j'avais eu l'imprudence de lui promettre de l'argent que je ne lui avais pas donné. J'aimais donc mieux pour lui qu'il ne se dénonçât pas, du moment qu'il acceptait et supportait de vivre ainsi. Mais j'étais navré parce que j'avais senti que Marion m'était hostile, et j'avais senti dans son regard et dans ses paroles, non seulement qu'elle n'avait plus d'amitié pour moi, mais qu'elle n'avait jamais eu les sentiments que

j'avais cru. Ce n'était pas seulement une amie qui me quittait. Elle s'en allait même de mon passé.

Aubin me dit :

— A tout à l'heure, à dîner.

— Je ne peux pas dîner à l'Étoile. Il faut que je rentre au quartier.

Nous nous tendîmes la main, lui et moi, elle et moi ! Et nous nous la serrâmes un peu, pour que ça n'ait pas l'air d'une rupture, et pour éviter toute explication.

Je les quittai. Il me sembla que j'étais abandonné de tout le monde. Je n'étais pas l'ami d'Aubin. Lui ne pensait qu'à elle, et se détachait déjà de moi. Mes parents m'aimaient, mais de quelle affection étroite et triste ! Je n'avais plus dans la vie aucun sentiment heureux.

Tout en allant je ne sais où, j'arrivai devant l'Hôtel de la Cloche. Le maréchal des logis de Champlitte, le fourrier Lorget, le brigadier-fourrier de Nélan se tenaient sous le porche, en attendant l'heure du dîner. Je vis, en levant la tête, qu'ils me regardaient venir en souriant... J'amusais beaucoup les sous-officiers.

— Voilà le dragon Simon qui fait sa ronde, — dit joyeusement le brigadier-fourrier. — Est-ce qu'il dîne à la Cloche, le dragon Simon ?

— Non... je ne crois pas.

Ils se mirent à rire.

— Venez dîner avec nous. Ça vousréveillera.

Je me laissai entraîner. Leur cordialité me réchauffait un peu. Mais je n'en trouverais que trop dans la vie, de ces cordialités-là, où notre prochain atteste sa bonne humeur, et qui créent entre nous des liens factices, qu'un événement grave a vite fait de briser. Je les avais vus, la veille, rire en bon camarades avec le sous-officier Jehon. Et ils ne cessèrent de parler de lui avec de la haine. Ils lui en voulaient surtout par esprit de corps, parce qu'il était un sous-officier comme eux et que son crime pouvait atteindre le bon renom des sous-officiers. Aussi le repoussaient-ils violemment.

— Il paraît qu'il était rosse avec vous, — me dit le maréchal des logis de Champlitte, — et que vous étiez sa bête noire ; il s'acharnait après vous ?

J'essayai de protester, de dire que Jehon avait été parfois un peu sévère, mais jamais injuste.

— Vous êtes un bon garçon, — dit le fourrier. — Vous ne voulez pas l'accabler. Mais c'est de la générosité mal placée, croyez-moi.

— Il nie toujours, à ce qu'il paraît? — dit le brigadier-fourrier.

— Il finira bien par avouer, — dit Lorget. — Moi, je sais ce qu'il trouvera à dire. Il prétendra qu'il avait pris cet argent pour quelque temps et qu'il était sûr de pouvoir le rendre.

Je me dis alors qu'Aubin, lui aussi, avait cru qu'il rendrait l'argent, et que c'était ma faute, puisque je le lui avais promis.

Dès lors, cette idée me revint constamment à l'esprit Je me dis d'abord que c'était un scrupule absurde, et que ce n'était pas moi, en somme, qui avais dit à Aubin de prendre l'argent. J'avais eu tort de lui faire une promesse imprudente, mais je n'étais pas coupable de son crime. Il me sembla que j'avais victorieusement répondu à cette idée obsédante. Elle disparut, puis elle revint inopinément, et l'argument qui m'avait servi pour la repousser n'avait plus la même force. C'était un peu ma faute si Aubin avait volé : c'était donc ma faute si un innocent était condamné à sa place.

Un innocent allait être condamné. Ce n'était pas de la pitié que j'avais maintenant pour Jehon, c'était une impossibilité de supporter cette erreur monstrueuse. Il serait condamné. Il n'aurait pas l'emploi qu'il attendait. Il serait repoussé et méprisé injustement. Ma tranquillité serait perdue, tant que cet homme, que je savais innocent, serait considéré comme coupable. Il y avait dans ce douloureux malaise une impatience physique, le besoin impérieux de rectifier cette erreur abominable, semblable à cette force tyrannique qui vous pousse à remettre en une bonne position un meuble ou un tableau mal placé.

— Est-ce que le colonel ne demeure pas dans la grande rue? — demandai-je au fourrier Lorget.

— Non, il demeure rue Centrale... Vous savez, à côté de la grande épicerie. Il y a un pharmacien dans le bas de la maison... Qu'est-ce que vous lui voulez, au colon?

— Rien, fourrier, c'était pour savoir.

On se levait de table.

— C'est moi qui rends l'appel à l'escadron, à la place du sous-officier de semaine, — me dit le maréchal des logis de Champlitte. Si vous voulez, vous ne rentrerez qu'à dix heures.

— Merci, maréchal logis... J'ai une course à faire, justement.

Je demandai de quoi écrire et j'écrivis ceci à Marion :

« Vous avez raison. Il ne faut pas qu'il se dénonce. Pour lui et pour vous, le sacrifice serait trop grand. Mais je ne peux pas supporter que Jehon soit condamné. Je vais de ce pas chez le colonel. Ne me plaignez pas quand vous saurez ce que j'ai fait. Je ne serai pas malheureux, puisque je ne suis pas coupable, et, quoi qu'on me fasse souffrir, c'est moi qui l'aurai voulu. Ma vie autrement aurait été insoutenable... »

Puis je me dirigeai d'un pas léger vers la rue Centrale. J'aperçus la grande épicerie, la pharmacie. Le pharmacien riait avec une bonne devant la boutique. J'entrai dans l'allée, mais je ne trouvai pas de concierge. Je revins sur le pas de la porte. Le pharmacien me dit que le colonel habitait au premier.

C'était une très ancienne maison. Le temps patient avait écrasé et pétri les marches de pierre, aussi affaissées maintenant que de vieux coussins de velours. Un grand cordon de sonnette pendait à la porte du premier. Quand on tirait dessus, quelque chose se décrochait dans le haut. On n'entendait rien... On ne savait pas si on avait sonné... Fallait-il tirer encore une fois ? Des pas s'approchèrent, et l'ordonnance du colonel ouvrit la porte.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Voir le colonel.

— Qu'est-ce que tu y veux ?

— Je veux lui parler.

— Eh ben, mon garçon ! Tu t'épates guère. Tu déranges comme ça le colo ? J'vas toujours y dire que t'es là.

Il me laissa seul. A ce moment, j'eus comme une défaillance et la crainte de ne pouvoir parler.

Le colonel apparut, en veston. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il portait un pince-nez. C'était un petit vieux sévère.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon colonel, je suis le volontaire Simon, du troisième.

— Et puis ?

— Je viens vous parler au sujet du maréchal des logis Jehon... et vous dire que ce n'est pas lui qui a pris l'argent.

— Ce n'est pas lui ?

Mes dents se serraient. Mon cœur me faisait mal à battre ainsi. A chaque coup, il ébranlait rudement toute ma poitrine.

Il répéta :

— Comment, ce n'est pas lui ?

Je dis d'une voix brisée :

— C'est moi...

***

Oh! comme c'est dur de mentir! Ce n'est vraiment pas commode... J'y suis tout de même arrivé, parce qu'une fois là je ne pouvais plus faire autrement. Mais il me sembla tout à coup que c'était un crime, et que je faisais une chose impie en accréditant dans l'esprit de ces gens une erreur irrévocable. Seulement, je n'avais pas le choix, et j'aimais mieux cette erreur que l'autre, puisque la vérité était impossible à dire.

Cependant le colonel ne trouvait rien à me répondre sur le moment. Il hocha enfin la tête.

— Eh bien, voilà une affaire! C'est vous qui avez pris l'argent?... C'est du beau! C'est du beau!... Enfin...

J'attendais qu'il me dît que c'était très bien de m'être dénoncé. Mais il s'arrêta, peut-être sur le point de prononcer une phrase de ce genre, qu'il se contenta de se dire à lui-même, avec des gestes de tête, qui me semblèrent l'accompagner.

— Il va falloir que je vous fasse conduire au quartier... Landéry, — dit-il à son ordonnance, — mettez-vous en tenue tout de suite...

— En tenue, mon colonel? Mais mon casque est au quartier.

— Eh bien, allez-y comme ça. Mettez seulement votre casquette et ôtez votre tablier... Vous l'accompagnerez au corps de garde, et vous direz au maréchal des logis que je vais venir... Je vais y aller en civil...

Dans son trouble, il me demanda s'il pleuvait. Il se reprit, se tourna vivement vers son ordonnance, et lui demanda :

— Est-ce qu'il pleut?

J'arrivai au quartier très peu de temps avant le colonel. Il dit au maréchal des logis étonné :

— Ouvrez-moi une cellule pour cet homme-là; mais, avant, vous allez me conduire à la cellule de Jehon.

Nous arrivâmes à la cellule. Un homme de garde nous suivait avec une lanterne. Le sous-officier ouvrit la porte. La face de Jehon sortit de l'ombre, les yeux ardents, les lèvres tremblantes.

— Jehon, — lui dit le colonel, — cet homme s'est dénoncé: vous allez être mis en liberté.

La bouche de Jehon trembla plus fort, et tout à coup il éclata en sanglots. Il me regardait à peine, et ne songeait pas à me remercier de m'être dénoncé. Mais je n'avais pas besoin de sa reconnaissance. Ces bons sanglots me suffisaient. Ce Jehon, à ce moment-là, je l'ai eu...

Je n'avais pas songé à toutes les conséquences de ce coup de tête. J'y avais été comme emporté. Certainement il entra là dedans le désir d'accomplir une action extraordinaire et héroïque. Mais ce ne fut pas cela qui me détermina. La beauté du geste ne fit que décider ma volonté à accompagner cet acte fatal, au lieu de lui opposer son faible obstacle. Je n'avais pas songé non plus à la peine que j'allais faire à mes parents. Mais, vraiment, je n'en aurais pas tenu compte si j'y avais pensé plus tôt. Il m'eût été impossible de me dire : « Je ne ferai pas cela à cause de mes parents. » J'aurais eu trop peur que cette crainte d'affliger mes parents ne recouvrît une lâcheté.

Je pensai aussi, dans la nuit qui suivit, aux compagnies de discipline. Mais c'était encore loin. D'ailleurs, cela n'alla pas

jusque-là. De lui-même, le colonel, dès le lendemain de mon aveu, écrivit un mot à un député ami de mon père, et qui m'avait recommandé. Papa, prévenu, arriva en toute hâte avec ma mère. J'eus beaucoup de peine à ne pas leur dire la vérité. Mais ils ne m'auraient pas gardé le secret. Je me bornai à dire à mon père que les huit cents francs que j'avais demandés étaient pour moi, pour une dette urgente et dont je ne parlerais jamais, et que, croyant les recevoir de lui, j'avais pris l'argent en cette armoire dans le bureau du chef. Papa remboursa l'argent. L'affaire était moins grave que s'il s'était agi d'un sous-officier. Elle n'alla pas devant le conseil de guerre. On m'envoya dans un autre régiment.

Je fus content d'être déplacé. Personne, dans l'endroit où j'allais, n'était au courant de ce qui s'était passé. Je ne serais pas obligé de mentir. Je ne serais pas non plus tenté de révéler mon secret. Et puis, là-bas, je ne reverrais plus Aubin ni Marion.

J'ai pensé longtemps qu'ils n'écrivaient pas pour ne pas se compromettre, mais qu'ils admiraient ma conduite. Je me suis dit plus tard qu'en l'admirant ils se fussent donné de graves torts, et que bien peu de gens consentent à admirer leur prochain à ce prix.

TRISTAN BERNARD

AMÉRICAINS ET JAPONAIS

Race jaune contre race blanche, barbares contre civilisés, païens contre chrétiens! voilà des mots et des craintes d'Europe qui n'ont point eu de prise sur l'opinion américaine : presque unanimement, elle a témoigné ses sympathies aux Japonais contre Les Russes. Après plusieurs siècles de relations par mer et plus de cinquante ans de rapports continus, l'Europe continentale et l'Extrême-Orient s'ignorent presque ou se détestent : depuis que le Turc a coupé les anciennes routes de commerce entre Byzance et la Chine, une route de terre a manqué pour que, d'Europe en Asie et réciproquement, les races et les idées se mêlent. Sur le continent américain, au contraire, dès les origines historiques, on peut suivre continûment les effets d'une attraction vers notre Extrême-Orient.

C'est en cherchant sur la mer de l'Ouest une route vers les Indes orientales que Colomb se bute aux Indes occidentales. Puis la croyance subsiste chez les premiers explorateurs, Espagnols et Français, qu'au travers ou autour du continent américain, il y a une large voie d'eau. Pour ceux-ci, le Saint-Laurent et les Grands Lacs devaient rejoindre la grande masse d'eau vers l'ouest dont les Indiens leur parlaient. Aussi quand, en 1634, Jean Nicollet arriva dans une baie du lac Michigan, — aujourd'hui Green-Bay, — il se croyait si bien en route pour la Chine qu'il revêtit une robe de mandarin avant d'aborder sur le rivage, où il s'attendait à trouver des Chinois.

Après la conquête du Mexique, les Espagnols longent du sud au nord la côte de Californie, pour trouver cette voie d'eau dont tous les géographes européens avaient affirmé l'existence, — le plus court chemin des ports d'Europe vers l'Orient. Puis les Anglais longtemps cherchent la passe du Nord-Ouest. Même après leur guerre d'Indépendance, les États-Unis entendent retrouver ce passage. Les formalités de la cession de la Louisiane ne sont pas achevées que Jefferson envoie Lewis et Clarke explorer les rivières Missouri et Columbia, jusqu'au Pacifique. En 1843, le président Tyler, dans la première communication officielle entre les États-Unis et la Chine, fait savoir à l'empereur de Chine que « les territoires de l'Union s'étendent d'un grand océan à l'autre, et qu'à l'ouest ils ne sont séparés de ses domaines que par la mer ». « En quittant l'embouchure d'une de nos grandes rivières, ajoute-t-il, et en allant toujours vers le Soleil couchant, nous arrivons au Japon et à la mer Jaune ». Dix ans après, le commodore Perry, avec ses canons américains, ouvre le Japon au commerce et à l'influence occidentale. Puis, en 1869, le premier chemin de fer transcontinental unit l'Atlantique au Pacifique. Aujourd'hui, il y en a cinq. Plusieurs lignes régulières de paquebots les continuent. Le canal de Panama que la France avait commencé — dernier effort de l'Europe pour créer une route vers l'Orient par la mer de l'Ouest — sera fait par l'Amérique. Déjà les routes du Pacifique sont jalonnées de possessions américaines : de San-Francisco, on va en Chine, au Japon, et aux Philippines par les îles Hawaï; du Puget Sound au Japon, par les îles Aléoutiennes; sur la route d'Australasie, les Samoa. Avec les îles Aléoutiennes au nord, et les Philippines au sud, les États-Unis enserrent les possessions japonaises : les Kouriles japonaises sont à 500 milles de la dernière île Aléoutienne, les Philippines à 200 milles de Formose; ce long chapelet d'îles, s'égrenant tout le long du rivage asiatique, le surveille. Découverte et explorée par des Européens qu'attirait le mirage oriental, l'Amérique, héritière de l'Europe, entend aujourd'hui reprendre pour elle-même cette marche vers notre Extrême-Orient.

1. *The Jesuit Relations and Allied Documents.* Ed. by R. G. Thwaites.

I

Au lendemain de la première attaque de Port-Arthur, l'opinion américaine, en bloc, fut japonaise. Au cours des longues négociations diplomatiques, la presse l'avait préparée. Cette unanimité de la presse est due, en partie, à l'influence anglaise : depuis cinq ou six ans, les articles sur l'Extrême-Orient avaient été inspirés par Londres, centre d'informations pour le monde entier, et surtout par le *Times*, nettement anti-russe. Les autres nouvelles, venues d'Europe par le monde financier, étaient de source juive : l'influence des Juifs sur les journaux aux États-Unis est très forte; dans les villes, ils possèdent les magasins, le grand commerce de détail ; ils donnent aux journaux les annonces qui paient le mieux. Et naturellement leur action sur les journaux fut antirusse. Maintenant l'*Associated press* transmet ses informations en Amérique sans passer par Londres, et les Yankees se vantent même de renseigner Londres. Mais ces nouvelles de la guerre sont rares, et assez contradictoires pour toujours fortifier les opinions déja faites.

Et pour corroborer cette influence de la presse, notons tout de suite un argument sentimental qui a touché *the man of the street.* Quand « l'homme de la rue » assiste à un pugilat dont il ne connaît pas très bien les raisons, quand il voit un gamin fluet provoquer et attaquer avec décision un gros homme qui hésite, l'homme de la rue est content, et de tout son cœur il est pour le petit homme : *the man of the street always sympathises with the under dog*, telle est l'explication qu'on m'a souvent donnée de l'enthousiasme populaire pour les Japonais. A côté du flegmatique Slave, que la caricature représente toujours engoncé dans une barbe et des bottes, le petit « Jap », *boy* imberbe, est évidemment l'*under dog*, le chien qui doit avoir le dessous. Tout dans le Japonais plaît à l'Américain de la rue, homme de sport passant ses loisirs à jouer ou à voir jouer le *foot-ball* ou le *base-ball*. Le Japonais est dégourdi et rapide, il est *smart* : sa

première attaque de Port-Arthur, c'est un coup hardi et juste qui peut assurer le match. Il est scientifique : cette guerre révèle une préparation parfaite, et l'Américain se rappelle que c'est aussi l'art de ses ingénieurs qui lui gagna la partie, il y a six ans, sur une nation qui s'était laissée vieillir.

Et ce Japon, qui en cinquante ans a tiré tant de force de sa culture occidentale, c'est l'Américain qui le réveilla de son engourdissement. L'Américain ne se souvient pas trop que des étrangers eurent jadis de l'influence au Japon, avant que l'Amérique existât; que jadis les Japonais empruntèrent tout ou beaucoup de choses aux Chinois, puis aux Portugais, aux Espagnols et que, même après la grande réaction antichrétienne et antieuropéenne du XVIIe siècle, les Hollandais firent passer dans les cerveaux japonais quelques notions occidentales. Au vrai, à mesurer l'ampleur de la révolution dans les mœurs et les idées japonaises, il faut avouer que l'apparition du commodore Perry amena la plus grande transformation et révéla au Japon, gouverné par un féodalisme oriental du XVIe siècle, que, pendant son sommeil de deux cents ans, le monde chrétien avait acquis une formidable puissance. Les Japonais s'aperçurent que l'autonomie de leur nation ne tiendrait qu'à sa force et, résolument, ils étudièrent cette civilisation occidentale. Et ils allèrent l'étudier surtout en Amérique où ils pouvaient trouver la dernière édition de cette somme de vérités. Depuis cinquante ans, les Américains ont formé ces excellents élèves.

Le *Census* japonais du 31 décembre 1900 indique que des 123 971 Japonais résidant à l'étranger, 90 146 étaient aux Etats-Unis et dans les possessions américaines ; sur les 940 étudiants hors du Japon, 554 étaient aux États-Unis. Dans toutes les universités américaines, on rencontre ces Japonais. Ils laissent toujours un bon souvenir à leurs camarades, et tous leurs maîtres louent leur désir d'apprendre, la souplesse de leur esprit. J'étais à l'Université de Yale quand on connut la première attaque de Port-Arthur; la joie de ce public universitaire fut spontanée et sincère. De nombreux Japonais ont suivi, de même, les cours de l'école navale d'Annapolis. Au Japon, après 1868, la réforme de l'enseignement fut surtout guidée par des conseils américains. L'homme que

Mr. B.-H. Chamberlain a appelé « le père intellectuel de plus de la moitié des hommes qui maintenant dirigent les affaires du pays », Fukuzawa Yukichi, cette manière d'encyclopédiste qui travailla jusqu'à sa mort pour la diffusion des lumières et les réformes sociales, s'imposa la tâche d'éclairer ses compatriotes en les américanisant, car l'Amérique fut toujours sa préférée parmi les terres chrétiennes. La démocratie qu'il avait trouvée là (il était membre de la première ambassade japonaise, envoyée en 1860), la simple vie de famille, et aussi cet empirisme du sens commun, le « Franklinisme » (si on peut l'appeler ainsi) de l'Amérique convenaient exactement à son intelligence fine et pratique, mais quelque peu terre-à-terre[1]. Chacune des grandes réformes japonaises, — frappe de la monnaie sur le système métrique, essai du système des banques nationales, adoption de l'étalon d'or, postes, télégraphe, chemins de fer, téléphone, électricité, système des *public-schools*, forme parlementaire de gouvernement, organisation des partis politiques, jeu du *base-ball*, etc., — a paru aux Américains un emprunt et un hommage à leur civilisation. L'ambassade japonaise de 1860 et la grande mission de 1871 commencèrent leurs visites des pays étrangers par les États-Unis.

Et puis ces Japs sont des élèves si dociles! Ils donnent toujours l'impression de céder; sans doute ils savent bien, de tout ce qu'ils ont adopté en bloc, éliminer en silence ce qui ne leur sert plus, religion, costume, idéal européens; mais, comme ils retiennent les méthodes scientifiques, industrielles, commerciales qui donnent la force matérielle, les Américains les croient toujours leurs élèves, et l'Amérique est fière de cette nation qui lui doit ses cinquante années de vie nouvelle, un peu comme elle est fière de ses États de l'Ouest qui fêtent maintenant leur cinquantenaire. Là-bas comme ici, les Américains ont inauguré quelque chose qui a réussi en cinquante ans. Et ils se sentent en mesure d'exporter désormais, à tout peuple qui leur en fera la demande, de la richesse et de la victoire.

Le Japon leur doit son avenir; en retour, il peut leur prêter

1. B.-H. Chamberlain, *Things Japanese*, Art. PHILOSOPHY.

de son passé. Tout Américain voyage beaucoup; même dans les petites villes, nombreuses sont les familles qui sont allées en Europe chercher des émotions historiques, qu'elles chercheraient vainement sur leur terre trop neuve. Mais quand on vit dans l'Ouest ou sur la côte du Pacifique, il n'est guère plus long d'aller au Japon qu'en Europe : l'attrait est à peu près égal; dans les deux directions, on est sûr de trouver de l'histoire, de l'art, une nature humanisée. On quitte le continent américain avec ses quatre ou cinq grandes curiosités naturelles : l'Hudson, les Niagara Falls, les Lacs, le Yellowstone Park, témoins géants de ce que fut cette nature américaine avant qu'une humanité industrielle s'y posât lourdement, et l'on trouve de l'autre côté de l'Océan une nature petite, mais proportionnée, où depuis des siècles, par de jolies concessions réciproques, hommes et choses se sont harmonisés. On cite tel Bostonien qui, parti pour sept semaines, est resté là-bas sept ans. « Sans doute, me disait le président de l'Université *Leland Stanford* (près de San-Francisco), de toutes les Universités, la nôtre est la plus éloignée de l'Europe, mais, par compensation, c'est la plus proche de l'Orient. » Il a été quatre ou cinq fois au Japon; il est en rapports constants avec les professeurs de l'Université de Tokio.

Tous les officiers, tous les membres du *Civil Service*, qui, depuis six ans, vont et viennent entre les États-Unis et les Philippines, ont touché au Japon, et aussi les troupes américaines des Philippines et de la campagne de Chine; l'armée et la marine américaines sont tout en faveur des Japonais : « On a toujours été comme des frères, me dit un soldat; en Chine ou quand on était chez eux, ce qu'ils avaient était pour nous, et jamais rien à payer. » Et tout le monde de louer la politesse exquise de ces Japs, la complète liberté qu'ils laissent aux étrangers.

La plupart des livres importants écrits sur la civilisation japonaise sont en anglais. Le *Mikado's Empire* de Griffis est très populaire aux États-Unis. Les livres qui, après les « guides » de Mr. Chamberlain, nous donnent la peinture la plus subtile du Japon, les essais de Mr. Lafcadio Hearn, ont tous été publiés en Amérique : impossible de faire mieux aimer

le vieux Japon, monde délicieux où tout, à croire notre auteur, est art, politesse, cœur, sens du devoir, foi simple, héroïsme souriant. Avec un détachement élégant d'agnostique, L. Hearn entreprend même de prouver que la notion bouddhique du *Karma* (l'idée d'hérédité et de préexistence) ou la notion shinto du *Kami* (le culte des ancêtres) sont, de toutes les notions religieuses, les mieux vérifiées par les doctrines modernes de l'évolution : d'instinct, la vieille religion japonaise avait deviné ce que Spencer a prouvé ; sur notre christianisme occidental, elle aurait l'avantage d'être plus scientifique, et peut-être aussi d'avoir donné plus de cœur à ses adeptes. « Spencériser » le bouddhisme pour Hearn, c'est en prouver la vérité. Mais c'est aussi l'anglo-saxoniser ; aux lecteurs anglo-saxons, ce bouddhisme spencérien devient tout clair, et le mystère religieux qui rend l'Orient si lointain aux imaginations européennes s'évanouit.

Le bouddhisme a des adeptes aux États-Unis, où le positivisme sociologique ne suffit pas à toutes les âmes. Ce peuple est foncièrement religieux : même quand son esprit positif le détache des religions révélées, un fort et vague sentimentalisme le laisse inquiet, avec un vif besoin de croire. De là, ces religions si savoureusement américaines, telles que *Christian Science*, mi-communautés spirituelles, mi-entreprises économiques, et aussi cette disposition à admettre toutes les religions. Au Parlement des religions de Chicago, en 1893, tous les représentants des religions furent applaudis, sauf le mahométan parce qu'il parla polygamie. En cette Babel de Chicago où toutes les races du monde vivent mêlées, dans une atmosphère pesante et triste, la classe moyenne, surtout les femmes et les innombrables clerks qui, le soir venu, la besogne journalière mécaniquement accomplie, ont des heures vides et désœuvrées, toute cette classe a donné un public aux religions orientales. Adorateurs du feu et guérisseurs persans, en robes de mages, qui dans des salles basses ou dans les carrefours décrivent les signes essentiels, sont le plus souvent de simples farceurs. Il n'importe : pour les désœuvrés mystiques, le seul nom d'oriental a du mystère et de l'attrait. Mais, de tous ces mouvements religieux, le mouvement bouddhique est le plus sérieux ; les vies du Bouddha et les caté-

chismes bouddhiques circulent; de petits cercles de croyants aux idées de réincarnation et de fraternité sont en relations avec des sociétés, des journaux de Bombay et de Londres. De toutes les nations bouddhiques, la plus proche et la plus familière aux Américains, ce n'est pas l'Inde, c'est le Japon.

Au reste, même parmi les protestants, les Japs sont plus aimés que les Russes. Les missions protestantes au Japon sont surtout aux mains des Américains. On sait bien qu'il serait prématuré de voir dans le Japon une nation protestante. Au Japon, beaucoup d'hommes influents, il y a trente ans, favorisèrent le christianisme; ils admettaient en bloc tout ce qui, étant occidental, pouvait donner au pays la force même de résister à l'Occident : ils admirent le christianisme comme une école de morale et aussi, selon Mr. Chamberlain, comme un avantage possible dans les négociations politiques avec les pouvoirs occidentaux. Mais depuis 1888, il y a eu une réaction contre toute mode ou tout idéal européens, et les abus auxquels le christianisme a servi de prétexte en Chine ont excité les défiances. Les Japonais qui restent chrétiens — et leur nombre ne s'accroît pas — ont une tendance à nationaliser leur Église, à fonder un christianisme japonais qui se soucierait assez peu des dogmes. N'importe : les missionnaires gardent le souvenir de l'époque où l'on pouvait s'attendre, dans la débâcle de la vieille société japonaise et le mouvement de réaction contre le bouddhisme, à ce que le Japon devînt chrétien par édit impérial. Vers le milieu de mai dernier, le *Daily Telegraph* de Londres annonçait « qu'un grand meeting religieux avait été tenu dans le parc de Tokio pour discuter la question de fonder au Japon une Église chrétienne, mais indépendante ». « Des Japonais influents, ajoutait-il, considèrent qu'il est temps d'adopter des croyances approuvées par la majorité des nations civilisées. Un édit établissant une église nationale n'est pas improbable. » Et les journaux libéraux de faire remarquer que l'amiral Togo et l'amiral Uriu sont chrétiens, que la victoire du Japon, en augmentant son prestige et son importance, l'obligerait à devenir chrétien comme toutes les autres grandes nations du monde. Au surplus, l'article 28 de la nouvelle constitution reconnaît aux sujets japonais « la liberté des croyances reli-

gieuses, dans les limites où elles respectent la paix et l'ordre et ne s'opposent pas aux devoirs des citoyens». Aussi la plupart des Églises américaines croient-elles qu'une domination japonaise en Corée ou en Mandchourie vaudrait mieux pour leur propagande que la règle russe, que l'on suppose favorable à la seule orthodoxie.

Mais, par-dessus tout, c'est l'art japonais qui a conquis les sympathies américaines. Plus aisément que d'autres nations qui ont eu une longue et forte tradition artistique, les États-Unis, à qui s'offrent tous les styles du passé, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de la France, et à qui l'exotisme plaît comme excitant de leur jeune curiosité, les États-Unis ont subi l'influence de l'art japonais. Nombreuses et importantes sont les collections particulières d'objets japonais, et le musée oriental de Boston est sans doute, de tous les musées du monde hors du Japon, le plus complet et le mieux choisi. Les aquarelles de John la Farge et ses écrits sont un commentaire délicieux de cet art qui, naturellement, plaît aux artistes américains presque toujours sensibles à la couleur, amateurs d'une exécution rapide et apparente qui suppose une grande habileté de métier. Sur Whistler, l'influence japonaise fut évidente, dans ses gris, ses noirs, ses roses, dans son sens raffiné des valeurs, et son goût des harmonies sombres; il aime cette *subdued color* qui fut la couleur de la meilleure période de l'art japonais; il recherche ces effets de lumière diffuse qui, comme dans la plupart des peintures japonaises, ne comportent point d'ombres, et qui, si on les compare à un paysage classique de Ruysdael, construit par une opposition de lumière et d'ombre, sont irréelles et fantomatiques.

Chaque jour, des relations d'affaires rapprochent les Japonais et les Américains, non pas seulement dans les ports du Japon, mais dans tous les États-Unis, à San-Francisco comme à Honolulu, Seattle ou New-York. Le Japonais circule librement aux États-Unis, il n'est soumis qu'à la loi commune à tous les Européns. Plus heureux que le Chinois, il n'est gêné par aucune loi ni aucun préjugé d'exclusion, et l'Américain, pourtant assez disposé à considérer comme inférieure toute race différente de la sienne, le traite comme un occidental. Leurs intérêts communs sur le Pacifique les rapprochent :

tous deux y ont commencé leur expansion commerciale à peu près à la même époque.

Entre le Japon et l'Amérique [1], les relations commerciales se sont développées plus rapidement qu'entre le Japon et aucun autre pays. Les États-Unis sont le plus important client du Japon (prenant 31 p. 100 du total des exportations japonaises) et aussi l'un des plus sûrs, car les articles exportés du Japon (soie brute, articles de soie, thé, nattes, bambou, objets de laque, etc.) ne peuvent être produits en Amérique. Les exportations américaines au Japon ont grandi encore plus vite. La part des États-Unis (coton brut, pétrole, fers et aciers manufacturés, farine, provisions, tabac, etc.), dans le total des importations japonaises, passe de 5,72 p. 100 en 1881 à 17,91 p. 100 en 1902. Les importations de coton brut ont passé de 85 211 dollars en 1890 à 9 058 290 en 1902; celles de farine de 127 120 dollars en 1890 à 1 279 880 en 1902. Pour ce trafic, les Japonais ont deux lignes de navigation, l'une à Seattle, en relations directes avec le *Great Northern Railway*, l'autre à San-Francisco. Et la *Yokohama specie Bank*, agent de la *Banque du Japon* pour toutes les affaires sur le marché étranger, a des succursales à San-Francisco et à New-York.

Ce système de relations commerciales entre les deux pays, la guerre actuelle en a démontré l'importance au public américain. La concurrence des lignes japonaises étant presque supprimée, les cargaisons des steamers américains ont augmenté. Les exportations de farine, — certainement en prévision de la guerre, — ont passé de 81 millions de livres en 1901 à plus de 269 millions en 1903. Et elles continuent d'être très importantes, ainsi que les envois de saumon conservé pour les troupes, et de matériel de chemin de fer. Mais ce qui a le plus frappé l'imagination populaire, c'est l'importation de 77 573 900 yens d'or du Japon en Amérique, du 1er décembre 1903 à juillet 1904. Très probablement, une partie de cet argent a seulement passé à travers l'Amérique, en route pour l'Europe. Tout de même, cet envoi a frappé l'imagination populaire, peu familière avec ces transferts de

1. Cf. *Commercial Japan*, published by the *Bureau of Statistics*. Washington, 1904.

numéraire par les banques, et ce flot d'or, pense-t-on, n'a pas pu rouler à travers les États-Unis sans laisser quelques dollars en chemin.

Toutes ces raisons sentimentales, artistiques, historiques, religieuses, économiques, expliquent le caractère de familiarité qu'ont les hommes et les choses japonaises pour les Américains. Il suffit d'un tour à la Foire de Saint-Louis — où avec coquetterie les Japonais ont tenu à montrer, par l'ampleur de leurs expositions, que toutes leurs forces vives n'étaient pas engagées dans la guerre — pour observer chez les Américains de toutes les classes, une tendresse de grand frère à l'égard de ces petits Japs, aussi hardis et confiants dans l'avenir que des Yankees.

II

Et l'opinion américaine est antirusse. Longtemps l'amitié russe fut aux États-Unis de tradition : l'achat de l'Alaska avait été une bonne affaire; c'était une opinion courante que le Tsar, pendant la guerre civile, avait envoyé des bateaux aux États-Unis pour protester contre les dispositions anglaise et française à reconnaître l'indépendance du Sud. On disait le gouvernement russe satisfait du développement de l'Amérique, ce rival anglo-saxon se levant avec une formidable puissance contre l'Angleterre ; il espérait bien profiter de l'hostilité traditionnelle aux États-Unis contre la Grande-Bretagne. Mais, depuis quelques années, c'est l'Allemagne qui est impopulaire aux États-Unis, et la diplomatie anglaise s'est faite conciliante dans l'affaire du Vénézuéla, protectrice pendant la guerre avec l'Espagne, généreuse en abandonnant ses droits sur Panama et en cédant la frontière de l'Alaska.

Et l'entente russo-américaine avait toujours été plus diplomatique que populaire. Les Américains connaissent peu la Russie. Quand ils sortent de chez eux, ils vont en Europe ou au Japon. La Russie ne saurait les attirer : c'est un pays trop neuf, la nature n'y est pas humanisée, artistement transformée comme en France, au Japon, en Italie. Jamais

la littérature ni l'art russes n'ont été bien connus aux États-Unis. On connaît Tolstoï, on connaît des fragments de musique russe. Mais le réalisme des conteurs russes ne plaît pas plus que le réalisme de notre Maupassant. J'ai très souvent entendu des Américains déclarer que la Russie n'a point d'art. Leurs voyageurs insistent sur la saleté, l'ignorance du moujik, sa superstition devant les icônes : c'est un pauvre homme, à peine sorti du servage, ne connaissant pas les bienfaits de la *public-school*; ce n'est pas un citoyen, il est rivé pour la vie à une condition basse. Or, pour un Américain, toute civilisation qui ne donne pas à un pauvre homme le pouvoir de devenir millionnaire est condamnée.

L'arrivée récente de sujets russes, polonais, arméniens aux États-Unis, leur triste apparence, leur superstitieuse ignorance confirma toutes ces idées. Quelques citoyens américains eurent des expériences désagréables en Russie ou en Sibérie : leur correspondance fut ouverte; ils eurent des ennuis de passeports; pour un Américain juif, le passeport signé par l'autorité américaine ne donne pas la sécurité. Or, c'est une fierté de tout Américain, exaltée par les récentes démonstrations en Turquie et au Maroc, de se sentir respecté dans le monde entier. De plus, des gens d'affaires qui, à la demande du gouvernement russe, allèrent en Russie fonder des industries, eurent des désagréments : ingérence de l'administration, corruption officielle, conditions imposées par le gouvernement, qui est presque toujours le principal client, duplicité administrative cherchant à décourager les étrangers pour racheter leurs usines à bon compte, après avoir étudié leurs procédés. Peu à peu on sut, dans le peuple, que le gouvernement russe, avec l'appui d'une église, d'une police et d'une bureaucratie, persécutait les libéraux, qu'une classe d'aristocrates et d'officiers, tyrannique et corrompue, avait la puissance. Le passage du grand-duc Boris aux États-Unis, il y a deux ans, a laissé un souvenir scandalisé. Et l'on ne fut guère étonné d'apprendre qu'une des origines de la guerre, dénoncée par Tolstoï dans cette lettre récente que tout le monde anglo-saxon a lue, était l'avidité d'une classe de favoris ayant des intérêts dans les bois du Yalou et de Corée.

Le livre de Cannon, *Life in Siberia*, fut très lu : on connut les souffrances des déportés, puis, successivement, les massacres arméniens, le régime d'exception en Finlande, les répressions et noyades en Mandchourie, les persécutions juives ; on lut l'adresse sur Kichinev qui fut refusée à Saint-Pétersbourg. Le principal ferment d'indignation dans le peuple fut la présence des Juifs et de tous les anciens sujets russes, Finlandais, Arméniens, Polonais. Pour connaître les pensées de ces hommes, il faut lire les *Songs from the ghetto*, écrits en yeddish par Moritz Rosenfeld. Dans l'un de ces poèmes, *On the bosom of the Ocean*, deux pauvres Juifs, pendant une traversée de retour d'Amérique en Europe, restent affaissés dans un coin du bateau, étrangers à la joie de vivre qui parfois, le soir, monte de la mer. Interrogés, ils répondent :

Oui nous sommes des Juifs, de misérables Juifs sans
Amis ni joie, sans espoir de bonheur.
Oh! ne nous interrogez plus, ne nous interrogez plus, oh! laissez
Nous en paix! l'Amérique nous renvoie en Russie,
En Russie, d'où nous nous sommes enfuis,
En Russie, parce que nous n'avons pas d'argent; que
Nous reste-t-il à attendre, à espérer? Oh!
A quoi bon la vie, et le monde sombre pour nous?

Il faut avoir vu, dans les cages grillées d'Ellis Island, l'affaissement de ces Juifs que l'on refuse d'admettre à New-York, quand ils n'ont aucune ressource; il faut avoir entendu d'eux l'espoir que leur donnait le seul nom d'Amérique — terre de liberté, où cette race, qui espère toujours, croit qu'elle fondera la Jérusalem future, — pour comprendre la pression juive sur l'opinion populaire aux États-Unis. Dans tous leurs meetings publics, les races soumises naguère au joug russe ont souhaité la victoire japonaise, croyant que c'est seulement de la honte d'un désastre, plus funeste au régime qu'à la nation, que sortira pour la Russie une rénovation intérieure.

L'occasion, qui permit à tous ces sentiments antirusses de se fondre en une opposition violente et presque unanime de la nation, fut, avant la guerre, une simple passe diplomatique entre Washington et Saint-Pétersbourg. On ne peut accuser

le secrétaire John Hay d'avoir à dessein excité l'opinion. Sa politique fut discrète. Il trouva en Orient un problème tout neuf pour l'Amérique. Il eut à la fois assez d'habileté professionnelle et de connaissance profonde du caractère de ses concitoyens pour trouver une politique et une formule qui furent immédiatement populaires.

Depuis que l'amiral Dewey avait détruit la flotte espagnole à Manille et assuré la possession des Philippines, point d'appui militaire et commercial en Extrême-Orient, les affaires d'Orient avaient un intérêt spécial pour les Américains. Ils envoyèrent des troupes pour l'expédition internationale contre Pékin en 1900. Puis la diplomatie américaine intervint pour empêcher le démembrement de la Chine, que l'Allemagne avait inauguré par sa politique des sphères d'influence. L'Amérique n'avait point d'intérêt à cette politique des sphères d'influence : d'abord, elle arrivait un peu tard à cette curée où tout le monde avait déjà choisi son port ; en outre, elle rêvait surtout d'expansion commerciale, et il était plus à son avantage de garder ouverts à ses produits tous les territoires chinois que d'avoir pour soi seule même un grand fragment de territoire, avec, tout autour, des sphères d'influence étrangère d'où son commerce serait peut-être exclu. Les États-Unis défendirent donc le principe de la porte ouverte. *Open door*, ces deux mots magiques, passèrent instantanément dans les cerveaux américains et, quand les Russes ne tinrent pas leur parole d'évacuer la Mandchourie, ne respectèrent pas l'*open door*, ce fut une belle colère.

Un préjugé aggrava tout : la diplomatie russe, en dépit des grosses erreurs qu'elle a commises en ces dernières années, a gardé la réputation d'être très habile. Le peuple américain la soupçonne secrète et souple, faite par des hommes de carrière habilement formés. Cette flatteuse réputation lui a étrangement nui auprès du public américain. La diplomatie américaine, faite par d'anciens journalistes ou d'anciens avocats et représentant un pays où tout le monde, depuis le président jusqu'à l'homme de la rue, parle tout haut de toutes choses, aime la netteté. Très vite, le peuple américain craignit la « fourberie » russe et fut d'autant moins prêt à s'accommoder de délais.

Aussi un traité avec la Chine fut-il hâté, de caractère

surtout commercial en apparence. La clause la plus remarquée fut l'article XII, qui ouvrait Moukden et Antoung au commerce international. Deux consuls américains devaient être installés, en pleine Mandchourie, à Moukden et à Antoung, et tout le monde comprit que ces deux représentants de l'*open door* pourraient être de bons observateurs de la situation politique.

Cette concession de la Chine, seul possesseur nominal de la Mandchourie, la hâte avec laquelle le traité fut ratifié, l'emploi du télégraphe, qui donna aux Yankees l'impression qu'ils bouleversaient les méthodes diplomatiques, le dépit mal dissimulé de la Russie, sa hâte à proclamer que les États-Unis auraient obtenu les mêmes avantages de la Russie, tout cela flatta l'orgueil national. On était sûr désormais que le nord de la Chine resterait grand ouvert au commerce américain. Et quand quelques jours après ce succès diplomatique, le Japon se mit officiellement à défendre la même cause, de son argent et de son sang, la sympathie américaine alla vers lui, toute chaude.

Derrière cette passe diplomatique, il faut voir les réalités économiques qui, pour les Américains, donnent tout son prix au maintien de l'*open door*. Voici un lieu commun populaire : la Méditerranée et l'Atlantique ne seront plus, dans un avenir prochain, les mers civilisées ; ce sera le Pacifique. La Méditerranée fut importante aux temps des routes de terre vers l'Orient, et l'est redevenue temporairement avec la route de Suez ; l'Atlantique fut important depuis la découverte de l'Amérique et l'adoption de la route du cap de Bonne-Espérance. Avec le canal de Panama et l'expansion américaine, le Pacifique deviendra la grande mer commerciale. Les espoirs d'un énorme commerce vers l'Extrême-Orient sont souvent ingénus d'expression, dans l'ouest des États-Unis. A un congrès pour le développement de l'immigration au Minnesota, un délégué disait récemment[1] : « La situation des terres du Minnesota sur le marché américain est aujourd'hui favorable. Il y a eu une baisse de valeur en allant de Chicago vers le Nord-Ouest, mais cela sera changé par le développe-

1. *The Saint-Paul Daily News*, 15 juin 1904.

ment du commerce oriental, parce que le Minnesota est plus proche de la Chine que ne l'est Chicago. »

Or, tandis que les États-Unis rêvaient de domination sur le Pacifique, une autre grande puissance mi-européenne, mi-asiatique, terminait un long mouvement d'expansion d'ouest en est, et touchait le Pacifique en deux points qu'elle fortifiait immédiatement et garnissait d'une flotte de guerre. Cette avance russe, que des rapports consulaires et des récits de voyage ont décrite, a frappé l'imagination américaine, comme frappe une nouvelle dont tous les détails paraissent familiers. Il y a en effet bien des analogies entre le mouvement d'avance de cette troupe russe qui, vers la fin du XVIe siècle, franchit l'Oural et gagna la plaine sibérienne, et la marche des Anglo-Saxons qui, vers la fin du XVIIIe siècle, passant les Alleghanys, prirent possession de la vallée du Mississipi. Dans leur mouvement d'avance, pionniers russes et américains, explorateurs et traficants en fourrures, ne se heurtèrent, sur un territoire presque inhabité, qu'à des tribus à demi sauvages, peu résistantes. Mais tandis que, vers le milieu du XIXe siècle, l'attrait de l'or faisait franchir aux Américains les Montagnes Rocheuses, et que, dès 1869, la construction du premier chemin de fer transcontinental terminait leur occupation de tout le continent américain, ce n'est guère qu'en 1850 que la Russie commença de transformer en occupation effective sa possession nominale de la Sibérie, et c'est en 1900 seulement que le mouvement fut achevé par la construction du Transsibérien.

La construction du Transsibérien jusqu'à Vladivostock et Port-Arthur marqua dans l'histoire de l'expansion russe, de son pouvoir et prestige en Orient, une date dont les Américains, mieux que tout autre peuple, comprirent l'importance et la signification. En Europe, où les chemins de fer ont été établis sur des terres cultivées depuis des siècles, nous comprenons malaisément l'éveil d'un pays neuf par le rail. En Amérique, point n'est besoin pour la génération actuelle de remonter haut dans le passé. Il y a onze ans seulement que le *Great Northern* a été achevé et l'histoire est connue de tous. On sait, on voit ce que donne aussitôt le rail posé dans des terres vierges, l'installation d'immigrants le long de la ligne, la vente

des terres, la naissance d'une vie agricole, l'éveil d'exploitations métallurgiques, le développement rapide des villes, etc., etc. Kharbine, Dalny, Vladivostock, *mushroom cities*, ont poussé à l'américaine. Le consul américain, lui-même, dit que « c'est un des plus grands résultats en fait de construction de villes que le monde a jamais vus[1]... Dans la construction de Vladivostock, Dalny et Port-Arthur, la Russie a démontré ce qu'elle voulait et pouvait sur le Pacifique; mais dans la construction de cette admirable ville de Kharbine, elle montre un type d'activité différent de celui que nous étions disposés à lui attribuer. C'est dans cette ville, plus que dans toutes les autres réunies, que la Russie affirme ses intentions de devenir une active puissance industrielle, et le peuple appelle déjà cette ville la Moscou de l'Asie. »

L'opinion américaine apprit que, d'après l'ingénieur en chef des chemins de fer russes de Mandchourie, la Russie avait dépensé en Mandchourie 500 millions de roubles, dont 270 millions en chemin de fer, et le reste en construction de villes. Puis, en février 1903, c'est le premier train express de Saint-Pétersbourg et Moscou arrivant à Dalny. C'est la grande voie de terre entre l'Europe et l'Extrême-Orient achevée, sur le territoire d'une seule puissance, mi-européenne, mi-asiatique, et un service de bateaux prolonge le chemin de fer jusqu'à Shanghaï, jusqu'en Corée et au Japon : le voyage complet de ces ports à Londres en dix-huit jours, bientôt en seize! Tout cela frappa l'imagination américaine. Et tout de suite la question fut posée : quelle importance aura pour nous, Américains, l'expansion commerciale, qui doit venir après cette expansion politique?

Naturellement, des optimistes se rencontrèrent : le développement de la Mandchourie par les Russes signifiait un énorme marché pour l'Amérique, qui avait déjà en Mandchourie 75 p. 100 des importations. L'enquête des consuls fut moins favorable. Elle montra que, contre le commerce américain, une forte concurrence russe poussait, créée et soutenue par l'administration officielle, par le chemin de fer, par la Banque

1. Pour tout ce qui suit, voir les différents rapports consulaires réunis dans *Commercial China*, publié par le Bureau de Statistique de Washington, 1904, plus spécialement les rapports de Mr. H.-B. Miller, consul à Nioutchouang.

Russo-Chinoise. Et cette influence gouvernementale ne manqua pas d'effrayer tout l'Ouest des États-Unis, qui a toujours cru en l'efficacité de l'action de l'État. Prenez comme exemple les cotonnades, article d'importation principal de l'Amérique en Mandchourie. Si la concurrence restait libre, les États-Unis garderaient l'avantage. Que se propose de faire le gouvernement russe? Il va fonder une ligne de bateaux subventionnée pour apporter les cotonnades russes à Dalny et Vladivostock où elles entrent sans droits; de plus, ces articles recevront un tarif spécial des chemins de fer mandchouriens pour être transportés dans l'intérieur. Puis la Banque Russo-Chinoise, avec ses succursales dans toutes les villes importantes, inaugure un système de crédit à des marchands chinois qui achèteront les articles russes et les vendront en Mandchourie. Si ces avantages de transports, ces avances de banques ne suffisent pas, les Russes peuvent établir un tarif protecteur contre les produits étrangers. Après enquête, un Américain écrit : « Si la Russie applique aux autres parties de l'Asie ses méthodes de Perse, elle chassera du marché asiatique tous les concurrents. Elle a maintenant le monopole des affaires de coton en Perse, grâce aux primes données à ses manufactures. Pour chaque livre de coton russe envoyé en Perse, l'exportateur de Moscou reçoit 3 cents (un peu plus de 3 sous). Les Anglais ou les Allemands ne peuvent lutter. Le même système sera appliqué en Chine. » Mêmes méthodes pour le pétrole : en plus des réductions de transport et des avances de banques, la Russie établit des réservoirs le long des lignes mandchouriennes, mais on en refuse l'usage aux Américains. Et le consul conclut : « Il me semble qu'en Mandchourie le pétrole russe aura le monopole absolu, si le complet contrôle du pays est acquis à la Russie. »

Pour le blé : « Quand on pense à la quantité de bonnes terres à blé qui se trouvent dans les vallées du Liao, du Soungari, de l'Amour et dans les grandes plaines de Mongolie, c'est une révélation. Le marché naturel sera la Chine et les exportations américaines seront encore menacées. Les Russes le savent et jettent ici des émigrants qui connaissent la culture. Le chemin de fer et la banque le savent aussi et sont prêts à donner des facilités de transports et des avances d'argent.

Autre avantage, les Chinois qui vivent en Mandchourie sont pour la plupart des immigrants venant d'autres parties de la Chine et, par conséquent, ne sont pas de cette classe conservatrice opposée aux nouvelles méthodes de commerce et production. » On commence de transformer en farine tout ce blé mandchourien, surtout à Kharbine. « En 1900, Kharbine n'avait pas un seul moulin et ne produisait pas une livre de farine. En octobre 1903, il y avait huit moulins dont la capacité par jour était de 3 800 barrels. » En Mandchourie, au début de 1904, des moulins produisant 5 000 barrels de farine par jour auront été construits, et le consul américain de Nioutchouang ajoute : « Selon moi, c'est seulement un commencement ». Dans le district voisin du Pacifique, il y a douze moulins à vapeur et d'autres à eau produisant 433 344 barrels par an. Or, le prix du blé en 1903 était de 42 cents en or par *bushel*, et les meuniers offraient 37 cents pour la récolte de 1903, un tiers moins cher environ que le blé américain. De plus, à Vladivostock, les moulins sont protégés par un tarif contre la farine américaine; ils demandent le même avantage à Port-Arthur et très probablement ils l'obtiendront. Enfin, quand la farine commencera à atteindre les ports en quantité, des lignes de bateaux subventionnées la transporteront à bas prix aux ports de Chine. » Conclusion : « Après un examen attentif, je crois que d'ici un an notre commerce de farine en Sibérie et en Mandchourie sera sur sa fin, et d'ici trois ans le blé de Sibérie et de Mandchourie pressera vigoureusement sur notre commerce de farine dans les autres parties de la Chine. »

Même menace pour les exportations de bois, qui venaient en Chine de la côte américaine du Pacifique : « La plus importante des entreprises forestières est la Compagnie forestière et minière russe d'Extrême-Orient; siège social, Port-Arthur. Organisée par quelques-uns des hommes les plus en vue du gouvernement russe, ses principales opérations seront sur le Yalou, et elle tirera du bois de Corée et de Mandchourie... Le gouvernement a établi la règle que toutes les fournitures pour l'administration et pour le chemin de fer doivent être achetées à des Compagnies russes, si possible... Les Russes sont familiers avec les affaires de bois, de grain et

de farine, et comme ils ont des avantages naturels et le très sérieux appui de leurs banques, de leur chemin de fer, de leur gouvernement en Mandchourie, je suis convaincu que le développement de ces industries fermera le marché à notre pays... » Pour l'exploitation des richesses minérales, même défiance russe de l'étranger, même volonté de fermer le pays. Mines de charbon près de Vladivostock, d'argent et de plomb dans la région de l'Oussouri, lacs et sources de naphte dans l'île de Sakhaline attendent d'être exploités : un statut de 1901 défend toute entreprise minière ou industrielle étrangère dans les districts côtiers, dans un rayon de 60 milles de la côte, et pourtant le Comité de la Bourse à Vladivostock est obligé de faire observer dans une pétition à Saint-Pétersbourg que « ce que le pays demande, c'est une complète liberté d'opérations pour les capitalistes, ingénieurs, mineurs étrangers et surtout pour des cerveaux et des énergies d'étrangers ».

Ces rapports consulaires furent réunis et publiés officiellement deux semaines avant le début de la guerre ; commentés par tous les journaux, ils ont frappé les imaginations populaires, après avoir influencé la politique de Washington. Au vrai, ils tracent des possibilités plus que des réalités. En fait, les exportations de bois américain en Mandchourie étaient restées importantes. On continuait d'exporter de la farine au Japon et en Chine. Et les Américains intéressés dans ces affaires disaient très haut que, à conditions égales, leurs produits n'auraient rien à craindre de ces industries russes encore mal organisées, de ces transports coûteux. Tout de même, cette description des méthodes russes donna à penser que le régime russe en Mandchourie amènerait une grande difficulté de concurrence.

Par-dessus les intéressés, ces nouvelles atteignirent le grand public américain qui, lui, tout de suite, d'instinct, comprit le danger. Car il sait ce que peut une volonté ferme pour transformer un pays neuf. Cette force de nature qui porte ces rivaux vers le Pacifique, c'est une force qui est familière aux Américains : elle les portait naguère. Ces descriptions de villes poussées en quelques années, de richesses minérales et agricoles indéfinies, cette histoire d'un mouvement d'expansion pendant plus d'un siècle vers l'Océan, l'issue sur la mer

donnant seulement toute leur valeur aux terres de l'intérieur, les mots de *manifest destiny*, de devoir envers la civilisation, le mépris du sort des individus qui ont été et seront sacrifiés à l'idée de la mission nationale, ce sens d'un fatalisme géographique et économique dominant les individus, qui une fois reconnu ne peut disparaître de l'imagination populaire, et forcera sa réalisation dans cinquante, cent ans en dépit de tous les revers, tout cela, les Américains le connaissent : c'est leur histoire.

Les Américains ne semblent pas avoir compté que les Japonais victorieux puissent être, un jour, de sérieux rivaux. Et pourtant les Japonais sont ambitieux : ils guettaient jadis les îles Hawaï; avant l'annexion par les Américains, ils faisaient une forte propagande aux Philippines; il y a quelques mois, leur consul à Manille était encore accusé de menées secrètes. Mais les Américains ont toujours pour ces Japs, leurs élèves, une tendresse bienveillante. D'ailleurs, quand ils sentirent que les Japonais s'emparaient peu à peu des Hawaï, ils prirent ces îles, et les Japonais durent accepter une réponse brève et énergique à toute réclamation. Aussi, quand il s'agit des Philippines, témoignèrent-ils moins franchement le désir qu'ils en avaient. Jamais les Etats-Unis n'ont connu jusqu'ici un Japon s'opposant décidément à leur avance. Commercialement, la concurrence japonaise n'émeut pas beaucoup les Américains. Le Japon s'est engagé à maintenir la porte ouverte. Et les Yankees, avec une confiance de gens qui ont toujours réussi, grâce à leurs immenses richesses naturelles, à leur supériorité technique et à la perfection de leurs moyens de transport, ne craignent pas une concurrence à conditions égales. Le Japon tout entier, disent les Américains, est moins grand que l'État de Californie : 12 p. 100 seulement du pays est cultivé, le sol est montagneux, rocheux, les côtes tiennent une grande place. Or, la population est de plus de 44 millions. La plus grande partie de terre cultivable sera toujours consacrée à nourrir le peuple, le reste sera spécialisé pour la culture de la soie et du thé. Le Japon devra toujours importer des matières premières. De plus, les salaires ont beaucoup augmenté. L'ouvrier japonais est loin de produire autant qu'un ouvrier américain. La situation des étrangers au Japon

n'encourage pas les placements européens ou américains. Les facultés commerciales du Japonais, longtemps méprisées ou négligées dans une civilisation militaire et noble, sont loin de valoir celles des Chinois.

En somme, à mettre les choses au pis, que peut devenir le Japon? l'Angleterre d'Extrême-Orient? Mais la concurrence anglaise n'a pas empêché le commerce américain de se développer même en Angleterre. Le Japon, c'est une île découpée et comme transparente, tant elle est effilée : une guerre avec le Japon serait une opération navale et l'oncle Sam n'est pas peu fier de sa marine en formation.

Au reste, il est de l'intérêt des États-Unis que ses deux principaux rivaux sur le Pacifique, Russes et Japonais, s'usent l'un contre l'autre dans une longue guerre. L'essentiel est de gagner du temps. Le danger le plus pressant, c'est l'avance russe. Une victoire russe serait désastreuse aux intérêts américains : c'est la domination politique sur la Chine du nord et la Corée ; c'est le Japon abattu, ruiné, un des meilleurs marchés américains diminué. Si l'avance russe, au contraire, est arrêtée pour vingt ans, c'est Panama creusé, l'avance commerciale américaine en Asie renforcée, les flottes américaines des deux océans pouvant rapidement s'unir; c'est la Chine développée et unifiée par le télégraphe, par le chemin de fer, par l'enseignement japonais, par les journaux, et par un nouveau système monétaire, etc., c'est la Chine se réveillant, prête à se défendre elle-même contre toute ingérence étrangère, et offrant, avec ses 400 millions d'habitants, le plus beau des marchés à pourvoir... Et c'est à quoi rêvent les Américains, devant le soleil couchant qui allonge son reflet dans ces rades de San-Francisco et du Puget Sound qui pourraient contenir toutes les flottes du monde et où aboutissent cinq transcontinentaux : ils songent à reprendre la marche de l'Europe sur « cette mer Vermeille... par où l'on peut aller au Japon et à la Chine », comme disait en 1673 le missionnaire français Marquette.

LOUIS AUBERT

SOUVENIRS

D'ESPAGNE ET D'ANGLETERRE[1]

— 1811-1814 —

La paix de Tilsitt avait laissé l'armée d'Allemagne disponible; l'Empereur donna l'ordre aux 1er, 4e, 6e et 8e corps de la Grande Armée, de se rendre en poste en Espagne. C'est par suite de cette décision que nous reçûmes en Silésie l'ordre de nous mettre en marche. Comme rien n'était impossible à Napoléon, il ordonna que des chariots fussent disposés de manière à transporter à la fois, à travers l'Allemagne, quatre corps d'armée. Des relais furent établis sur les lignes à parcourir; il était enjoint aux habitants de tenir des repas

1. Alphonse-Henry, comte, puis marquis d'Hautpoul, né à Versailles le 4 janvier 1789, fils de Jean-Henri, marquis d'Hautpoul, chevalier de Malte, lieutenant-colonel du régiment de Royal-Picardie, et d'Anne-Henriette-Élisabeth de Foucaud. Sorti de l'École militaire de Fontainebleau en 1806, il fait les campagnes de Prusse et de Pologne, puis celle d'Espagne qui forme le sujet du présent fragment. Lieutenant le 10 octobre 1808, capitaine le 11 septembre 1811, il est fait prisonnier à la bataille des Arapiles (1812) et reste en Angleterre jusqu'en 1814. Très attaché aux Bourbons, il prend part en 1815 à la campagne du Pont-Saint-Esprit avec le duc d'Angoulême. Il est nommé colonel le 4 juillet 1815. En 1829, il est appelé comme maréchal de camp à la Direction de l'administration de la Guerre et, peu après, élu député de l'Aude. Après être resté en disponibilité jusqu'en 1338, il devient lieutenant général en 1841, pair de France en 1845. En 1849, il est chargé par le président de la République du portefeuille de la guerre, en 1850, du gouvernement général de l'Algérie. Il est mort grand référendaire du Sénat, en 1865, laissant de son mariage avec mademoiselle Tournier de Monestrol deux filles, mesdames de Thézan et de Bernoville. C'est le petit-fils de cette dernière, M. Hennet de Goutel, qui publie le présent fragment des Mémoires du général.

prêts pour les troupes; elles devaient les prendre pendant que l'on changeait de chevaux.

Le 6e corps quitta les camps de Glogau et de Liegnitz le 22 août 1808. Nous voyagions par brigades; des files de quatre ou cinq cents chariots attelés de quatre chevaux marchaient au trot, portant deux régiments. Nous mangions deux fois par jour des repas que nous trouvions tout préparés dans les champs voisins de la route. Nous faisions ainsi trente lieues par jour, passant la nuit dans des villages ou au bivouac, et le lendemain nous nous remettions en route. Nous traversâmes ainsi toute l'Allemagne et franchîmes le Rhin à Worms. Une fois en France, nous dûmes cesser d'avoir de pareils moyens de transport. Nous trouvâmes toute tracée la route à faire jusqu'à Bayonne; nous devions faire double étape par jour, mais à pied. Il y a trois cents lieues de Worms à Bayonne; nous n'eûmes que quatre séjours. Les localités que nous traversions avaient élevé des arcs de triomphe sur notre passage; les villes principales avaient reçu l'ordre de nous donner des fêtes, rien n'était négligé pour entretenir notre enthousiasme. Il est à remarquer que nous ne laissâmes presque personne en arrière. Le moral de nos soldats était en rapport avec leurs forces physiques : ils se croyaient invincibles et ne doutaient pas que de nouveaux succès ne les attendissent au delà des Pyrénées.

En traversant les Landes, j'éprouvai une sensation bien agréable. J'avais fait quatorze lieues dans le sable, lorsque, en arrivant à Mont-de-Marsan, je vis un monsieur et une dame qui me demandaient; je fus à eux et je reconnus ma sœur[1] et mon beau-frère, qui étaient venus de Carcassonne exprès pour me voir à mon passage. J'embrassai monsieur et madame Laperrine avec effusion. Depuis ma sortie de l'école militaire, je n'avais vu aucun de mes parents. Mon colonel, M. Dalton, voulut nous réunir à dîner; j'obtins de lui la permission de rester un jour à Mont-de-Marsan. Cette journée passa bien vite. Ma sœur avait un fils et une fille que je ne connaissais pas; nous nous entretînmes longtemps de toute

1. Pauline-Joséphine-Henriette d'Hautpoul, née au château de Lasbordes, le 4 juin 1783, mariée le 15 novembre 1802 à Charles-Guillaume-Dominique Laperrine, plus tard député de l'Aude de 1827 à 1830.

la famille : je n'en avais pas perdu l'esprit. Resté orphelin de bonne heure, je n'en aimais que mieux mes frères et sœurs. Il fallait se séparer le lendemain matin, car je devais rejoindre mon régiment avant son arrivée à Bayonne, où nous devions être passés en revue par l'Empereur qui nous y attendait. Nos adieux furent touchants; ma sœur ne put retenir ses larmes. J'allais commencer une campagne qui devait être terrible. Elle ne savait pas si elle me reverrait. Mon émotion fut bientôt dissipée. En rejoignant mon régiment, je retrouvai une nouvelle famille, le culte de mon drapeau absorbait toutes mes facultés. Le maréchal Ney réunit tout son corps d'armée en avant de Bayonne auprès du château de Maracq où résidait l'Empereur. Napoléon nous passa en revue le 20 octobre; il fut content des troupes, elles étaient aussi belles qu'à une parade des Tuileries.

***

Tous les corps d'armée furent bientôt réunis; la cavalerie et l'artillerie, qui n'avaient pu nous suivre, forcèrent l'Empereur d'attendre quelque temps. Enfin, le 9 novembre, il donna l'ordre à l'armée de franchir la Bidassoa. Je ne chercherai pas à expliquer les mouvements stratégiques de l'armée. Napoléon avait son plan, il voulait marcher sur Madrid pour joindre le plus tôt possible l'armée anglaise. Il se porta, avec le gros de l'armée, sur Vittoria, où se trouvait le corps qui avait évacué Madrid, fit occuper Bilbao et Santander, et marcha sur Burgos. Il avait ordonné au maréchal Lannes d'aller remplacer le maréchal Moncey devant Saragosse. L'héroïque défense de cette ville est connue. Chaque maison soutint un siège : le maréchal Lannes ne s'en empara qu'après de grands efforts. Le maréchal Ney reçut l'ordre, arrivé à Tolosa, de prendre la route de Pampelune. Nous défilâmes sous les murs de la place sans y entrer, en nous dirigeant à marche forcée sur Tudela où nous passâmes l'Èbre.

Dans cette marche, nous rencontrâmes plusieurs fois l'ennemi, qui fut culbuté au premier choc. Arrivé à Daroca, mon régiment reçut l'ordre de se porter à Villafeliz, où étaient de nombreux moulins à poudre, avec la mission de les détruire. Je

savais que mon frère [1] avait failli périr dans cette localité contre le droit des gens; j'eus du plaisir à le venger. Voici ce qui lui était arrivé. Lorsqu'il était à Madrid avec Murat, il fut envoyé, en sa qualité d'officier d'artillerie de la garde, à Villafeliz, pour connaître quelles ressources en poudre on pourrait en retirer. C'est pendant qu'il remplissait cette mission que l'insurrection de Madrid eut lieu. Mon frère aurait pu être fait prisonnier de guerre à Villafeliz puisque la nation prenait les armes contre nous; il n'en fut pas ainsi : le peuple insurgé voulut le faire pendre. Le commandant espagnol de la poudrerie, officier d'artillerie plein d'honneur, fit de vains efforts pour faire entendre raison au peuple, il ne put y réussir. Mon frère fut mis en prison et immédiatement en « capella », pour se préparer à la mort. La potence était dressée sur la place, il devait être exécuté le lendemain matin. Pendant la nuit, le commandant espagnol, ne pouvant supporter l'idée de cet assassinat, lui donna des habits pour se déguiser, un guide sûr qui devait le conduire aux avant-postes français, et le fit évader. Le lendemain, quand le peuple fut chercher mon frère pour le pendre, il ne trouva plus personne. Furieux de cette évasion, il voulut en connaître les causes : ayant appris que c'était le commandant espagnol qui avait sauvé mon frère, la foule s'empara de lui et le pendit à sa place.

Après avoir détruit les moulins de Villafeliz, mon régiment rejoignit le 6e corps. Le passage de l'Èbre nous fut faiblement disputé à Tudela. D'après les instructions de l'Empereur, le maréchal Ney devait se diriger sur Guadalajara pour, de là, marcher sur Madrid. Nous devions rester trois ou quatre jours dans nos positions, les vivres nous manquaient; chaque division reçut l'ordre de faire fabriquer du pain dans les villages avoisinants. Je fus commandé pour une de ces missions. Je partis du camp avec trente voltigeurs pour me porter à un

1. Henri-Amand, marquis d'Hautpoul, général d'artillerie, né en 1780, mort en 1854, fit avec éclat les campagnes de l'Empire, se distingua notamment à Wagram et à Dresde. Rallié aux Bourbons après l'abdication de l'Empereur, il leur resta fidèle jusqu'à sa mort. Appelé à Prague en 1833, pour être gouverneur du duc de Bordeaux, il déplut par ses idées libérales et revint bientôt en France. Il a également laissé des « Souvenirs », qui sont la propriété de son neveu, M. H. de Bernoville, conseiller référendaire à la Cour des comptes, et dont une partie a été publiée récemment.

village distant de quatre lieues, que l'on voyait à l'extrémité de la plaine, adossé à une montagne plantée d'oliviers. On me donna un chaudronnier auvergnat, établi depuis longtemps en Espagne, pour me servir d'interprète. J'avais pour instructions de faire faire par l'alcade trente mille rations de pain et de les envoyer au camp, au fur et à mesure qu'elles seraient confectionnées. Le chef d'état-major de ma division me dit que je n'avais rien à craindre de l'ennemi, que, dispersé dans toutes les directions, il devait être fort éloigné du camp. Je n'en marchai pas moins militairement, avec les précautions d'usage.

Arrivé près du village, je vis venir à moi l'alcade, le curé et les notables habitants qui portaient de petites baguettes de jonc; ils me dirent par l'intermédiaire de mon interprète que c'étaient les seules armes dont ils fussent pourvus, que je serais reçu en ami, mais qu'ils me demandaient de faire respecter leurs maisons. Je leur en donnai l'assurance et dis à l'alcade le but de ma visite. J'entrai dans la village. Au centre, était une grande place au milieu de laquelle se trouvait isolé l'hôtel de ville. Cette position me convenait, j'y établis mon détachement; je plaçai quatre hommes et un caporal à la sortie du village attenant à un bois d'oliviers pour observer ce qui pourrait venir de ce côté. Ces dispositions prises, je dis à l'alcade de parcourir les maisons afin d'y prendre tout le pain confectionné et de le faire apporter à l'hôtel de ville, d'où je l'aurais expédié au camp sur des charrettes. Je lui prescrivis de faire pétrir dans toutes les maisons, en le prévenant que je ne quitterais le village que lorsque j'aurais mes trente mille rations; puis, je me fis apporter une marmite et de la viande pour faire la soupe, car je ne voulais pas que les soldats entrassent chez les habitants.

Quelque temps après, l'alcade vint me dire que son autorité était méconnue et que ses administrés ne voulaient point lui livrer le pain qu'ils avaient. Il me priait de donner un homme à chacun des conseillers municipaux, qui les suivrait afin de les accompagner dans leurs visites pour leur donner plus de force auprès des habitants. Je m'y refusai, ne voulant point ainsi disséminer mon détachement et voulant aussi éviter que les soldats, livrés à eux-mêmes, ne commissent

quelques désordres dans les maisons. Je dis à l'alcade que je l'accompagnerais avec mon interprète et deux hommes chez les plus récalcitrants; je recommandai à mon sergent de ne laisser éloigner personne et je commençai ma course.

Quand je fus à l'extrémité du village, j'entendis tout à coup des cris de mort partir de toutes les maisons : elles étaient remplies de soldats espagnols qui me fusillaient presque à bout portant. A l'instant, mon interprète et mes deux soldats tombèrent morts. J'appliquai un coup de sabre sur la figure de l'alcade, en lui disant qu'il m'avait trahi, et je pris la course pour rejoindre mon détachement. Je reçus une grêle de balles, car je passais en quelque sorte aux verges; je n'échappai à une mort certaine que miraculeusement. Je vis dans ma course ma sœur Henriette[1], celle qui était morte sœur grise, qui me couvrait d'un voile blanc. Je ne saurais expliquer cette vision extraordinaire, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne fus pas atteint, et cependant j'eus à parcourir une rue assez longue et l'on faisait feu sur moi des deux côtés. Je rejoignis mon détachement; mon sabre avait été cassé par les balles, j'avais huit trous dans mes habits. Je fis barricader la porte de l'hôtel de ville; comme la maison était isolée, je conservai l'espoir de m'y défendre, pendant que, n'ayant pas de nouvelles au camp, on enverrait des troupes pour savoir ce que j'étais devenu. J'avais des vivres et cinquante cartouches par homme. Je ne doutai pas que le poste de quatre hommes et un caporal, que j'avais placé en dehors du village, n'eût été massacré; cette supposition n'était que trop vraie.

Il ne me restait plus que vingt-quatre voltigeurs, mon sergent et un caporal, mais c'étaient d'intrépides soldats : ils avaient confiance en moi et je pouvais compter sur eux. Je pus, par les fenêtres de l'hôtel de ville, voir à qui j'avais affaire; je reconnus à peu près cinq ou six cents hommes de troupe de ligne espagnole. Je ne pouvais me rendre compte de leur présence dans ce village; je sus plus tard comment ils s'y trouvaient. Ils n'osaient guère approcher de la maison où nous étions; nous faisions feu par les fenêtres, j'eus la satisfaction d'en voir tomber plusieurs. Le derrière de l'hôtel de

1. Henriette Rose d'Hautpoul, née le 10 mars 1777, morte sœur de charité de Saint-Vincent de Paul à l'hôpital de Dourdan, le 7 février 1804.

ville n'avait point d'ouvertures : je ne pouvais voir ce qui s'y passait, mais bientôt je pus juger que le danger qui me menaçait était aussi grand que celui que je venais de courir. Les Espagnols ne pouvant pas nous enlever de vive force amoncelèrent une quantité considérable de fagots le long du mur jusque sur le toit et y mirent le feu. Bientôt la charpente de la toiture fut embrasée et menaça de tomber sur le premier étage où j'étais; je dus descendre au rez-de-chaussée, mais il m'était facile de compter les minutes que je pourrais y rester. J'entendais les cris des Espagnols, qui jetaient continuellement des fagots : ma position était des plus critiques.

Si j'avais eu en face de moi des troupes de toute autre nation. je me serais rendu, mais je savais que, dans l'état d'effervescence où était le peuple espagnol, il n'y avait pas de quartier à espérer, et qu'une fois au pouvoir de l'ennemi nous serions tous massacrés. Je dis à mes voltigeurs que nous n'avions qu'un seul parti à prendre, qu'il était périlleux, mais qu'il n'y avait pas d'autre chance de salut : « Nous allons ouvrir la porte, leur dis-je, et nous jeter à la course, baïonnette croisée, contre les Espagnols, qui occupent la rue par laquelle nous sommes entrés dans le village. Une fois dehors, nous formerons notre ligne de tirailleurs et nous nous retirerons sur le camp. — Oui, mon lieutenant, me répondirent-ils tous, il vaut mieux mourir les armes à la main que d'être assassinés. » Je pris le fusil d'un de mes hommes qui avait été blessé mortellement en faisant feu par une fenêtre. La porte était assez large et fermée en dedans par une forte barre, nous l'ouvrîmes et nous nous précipitâmes comme je l'avait dit. Les Espagnols, qui nous croyaient déjà à moitié brûlés, stupéfaits, s'ouvrirent pour nous laisser passer : ils connaissaient nos baïonnettes et ne voulaient point en être atteints; mais à peine les eûmes-nous traversés, qu'ils firent pleuvoir sur nous une grêle de balles; neuf de mes hommes restèrent sur la place, mais, avec les quinze autres, je pus sortir du village; alors placés sur un rang et espacés, nous commençâmes le feu de tirailleurs en retraite.

Ainsi que des bêtes féroces, les Espagnols se jetèrent sur mes malheureux soldats blessés ou tués, les percèrent de

coups de baïonnettes et les dépouillèrent de tout ce qu'ils portaient. Cette circonstance nous sauva, car nous fûmes faiblement poursuivis : j'eus deux hommes blessés pendant la retraite, je pus les emmener. En arrivant au camp, je rendis compte de ce qui venait de m'arriver : on ne voulait pas le croire. Le maréchal Ney me fit appeler; je lui dis en détail toutes les circonstances de mon affaire; il fut en rendre compte à l'Empereur. Napoléon ordonna que deux bataillons et quelques escadrons partiraient à la nuit tombante, pour cerner le village où j'avais été attaqué, qu'on mettrait le feu sur tous les points et que tous les habitants que l'on trouverait seraient passés au fil de l'épée. Je dus marcher avec la colonne pour lui servir de guide : nous arrivâmes vers les minuit. Une fois que toutes les issues furent gardées, nous commençâmes de mettre le feu, mais il n'y avait plus personne dans le village.

Les troupes et la population, jugeant bien ce qui devait arriver, avaient pris la fuite. Nous entendîmes seulement des cris plaintifs dans une maison embrasée : les soldats y pénétrèrent, ils y trouvèrent un vieillard paralytique qui n'avait pu se sauver. Interrogé sur la présence des troupes de ligne dans ce village, il répondit qu'un bataillon du régiment de Royal-Marine, coupé du reste de l'armée par le général Lassalle après la bataille de Burgos, s'était jeté dans les montagnes, cherchant à gagner Madrid, et qu'il était arrivé, exténué de fatigue, dans le village, le jour même où l'armée française se réunissait à Guadalajara. Les sentinelles ayant vu du haut du clocher le faible détachement que je commandais s'avancer vers le village, le commandant avait imposé à l'alcade, au curé et aux habitants le rôle qu'ils avaient joué, afin qu'une fois entrés dans le village nous pussions facilement être massacrés. Les soldats espagnols s'étaient cachés dans les maisons pour que je ne me doutasse pas de leur présence et qu'ils pussent, sans coup férir, se défaire de nous tous. Je m'expliquai alors pourquoi l'alcade voulait que mes hommes fussent isolément dans les maisons, d'où ils ne seraient plus sortis. On laissa la vie sauve à ce vieillard. Nous rentrâmes au camp immédiatement après cette expédition. L'armée était en mouvement et se portait sur Madrid; le maréchal Ney fit

occuper Alcala; le lendemain nous fîmes notre entrée dans la capitale de l'Espagne.

*
* *

L'armée anglaise était en pleine retraite. Le général Moore qui la commandait n'avait pas cru prudent de nous attendre : il se retirait sur la Corogne, en Galice, où une flotte nombreuse devait le recevoir. Nous ne restâmes que deux jours à Madrid, l'Empereur nous y passa en revue; il me nomma lieutenant. Nous étions à la fin de novembre. Je retrouvai mon frère[1], je pus passer vingt-quatre heures avec lui, je ne l'avais pas vu depuis la visite qu'il me fit à Fontainebleau en 1806. Napoléon se mit à la poursuite de l'armée anglaise. Mon régiment reçut la mission d'escorter le grand parc de réserve. Nous eûmes bien du mal à passer le Guadarrama. Cette montagne était couverte de neige. Les chevaux d'artillerie ne pouvaient plus tirer, nous fûmes obligés de traîner les pièces et les caissons à bras; nous mîmes deux jours pour faire trois lieues. Nous bivouaquâmes au milieu de la neige et de la glace, le vent était impétueux; plusieurs de nos soldats moururent de froid, je n'ai jamais tant souffert. Après des efforts inouïs, nous parvînmes à faire monter tout le parc et nous pûmes rejoindre l'armée. Napoléon voulait à tout prix atteindre les Anglais. Nous marchions jour et nuit. Arrivés à Benavente, dans le royaume de Léon, l'Empereur espéra un moment que le général ennemi se déciderait à accepter la bataille, mais bientôt il s'aperçut que le mouvement de retraite continuait.

Alors il lança le colonel Lefebvre-Desnouettes, commandant les chasseurs de la garde, sur l'arrière-garde anglaise qui défilait à quelques portées de canon. Les chasseurs, emportés par leur ardeur, et sans attendre d'être soutenus, chargèrent les colonnes ennemies, mais bientôt, enveloppés de partout par une division entière de cavalerie, ils eurent à soutenir un combat terrible. Leur colonel, blessé, fut fait prisonnier; plus de cent chasseurs trouvèrent une mort

1. Amand d'Hautpoul. Voir la note de la page 102.

glorieuse dans ce combat inégal. Le régiment put cependant se dégager et vint se rallier près de l'Empereur qui marchait à son secours avec la cavalerie du maréchal Bessières. D'abord fort mécontent, Napoléon redevint calme lorsqu'il s'aperçut que tous les chasseurs de sa garde étaient blessés par devant : « Au moins, dit-il, je vois qu'ils n'ont pas fait demi-tour devant l'ennemi ». Ce fut après cette action que l'Empereur quitta l'armée pour revenir à Paris. Il savait que l'Autriche faisait de sérieux préparatifs pour entrer de nouveau en campagne; il donna l'ordre à la garde impériale de le suivre, et chargea les maréchaux Soult et Ney de continuer à poursuivre les Anglais et de les jeter à la mer.

Notre tête de colonne joignit de nouveau l'ennemi dans les défilés de Villafranca. Le général Colbert, qui commandait la brigade d'avant-garde du 6e corps, le chargea vigoureusement à la tête du 3e hussards et du 10e chasseurs; il fut tué au moment où il enlevait les dernières positions de l'ennemi. Nous entrâmes le lendemain à Lugo, où nous prîmes les magasins des Anglais et plus de deux mille malades ou blessés qu'ils avaient laissés à l'hôpital. La route était couverte de magnifiques chevaux anglais, qui, ne pouvant suivre le mouvement précipité de retraite, étaient abandonnés, mais avant de les laisser en notre pouvoir, les ennemis avaient eu soin de leur couper les jarrets, afin que nous ne pussions nous en servir.

Enfin, nous arrivâmes en vue de la Corogne; nos régiments étaient exténués de fatigue, mais l'espoir de joindre les Anglais nous rendit bien vite toute notre vigueur. Le maréchal Ney voulait attaquer immédiatement; le maréchal Soult qui, en sa qualité de plus ancien, avait le commandement supérieur voulut attendre le lendemain et laisser ainsi aux troupes le temps de se réunir et de prendre haleine. Le vent était contraire, la flotte anglaise ne pouvait sortir du port de la Corogne; la position de l'ennemi était des plus critiques; il n'avait d'autre chance que de se défendre à outrance, mais l'issue de la lutte n'était point douteuse, il devait succomber. Par une de ces circonstances heureuses, telles qu'il en arrive souvent à la guerre, le vent changea pendant la nuit, une forte brise de terre se leva. Le général Moore donna l'ordre à son armée de s'embarquer immédiatement et resta avec six mille hommes

pour défendre la ville, pendant que ses vaisseaux levaient l'ancre.

A la pointe du jour, nous eûmes la douleur de voir toutes les voiles au vent et les navires s'éloigner rapidement de la côte. L'attaque commença immédiatement. La Corogne n'est défendue que par une simple chemise; les portes furent promptement enfoncées. Alors commença dans les rues un combat corps à corps; l'ennemi culbuté sur tous les points fut acculé sur le môle. Le général Moore, aimant mieux une mort glorieuse que de se rendre, se fit tuer. Tout ce qui restait d'Anglais n'eut pas le temps de s'embarquer : ils furent faits prisonniers au nombre de trois mille cinq cents. C'est ainsi que cette armée anglaise, si arrogante lorsqu'elle fit son entrée à Madrid, abandonna l'Espagne sans nous livrer bataille. Elle éprouva des pertes immenses, tant à la Corogne que pendant toute la retraite. La nouvelle de ce désastre fit une profonde sensation en Angleterre.

Le maréchal Ney se porta sur le Ferrol, premier port militaire de l'Espagne, où se trouvait tout ce qui lui restait de marine. Le chef de l'escadre, comprenant que son premier devoir était de conserver à son pays la flotte qu'il commandait, ne voulut pas gagner le large; il aima mieux se soumettre, au moins provisoirement, au roi Joseph, que Napoléon venait de nommer roi d'Espagne. Après avoir laissé garnison au Ferrol, le maréchal Ney marcha sur Saint-Jacques de Compostelle, capitale de la Galice. Nous y entrâmes sans coup férir. La cathédrale était la plus riche de l'Espagne : de toutes parts, on y venait en pèlerinage; chaque pèlerin y apportait de pieuses offrandes. L'intérieur de l'église était resplendissant d'or et d'argent; la statue colossale de saint Jacques était en argent massif, la tête en or et les yeux en diamants. Le maréchal Ney s'en empara. Il fut obligé de la faire scier pour la charger sur les fourgons de l'armée. La balustrade du maître-autel eut le même sort. Toutes ces richesses furent portées à la Corogne : on en fit battre monnaie et l'on paya trois mois de solde à la flotte espagnole et au corps d'armée. Plus tard, on vit madame la maréchale Ney porter en collier les yeux de saint Jacques.

Le maréchal Soult avait reçu de l'Empereur l'ordre d'en-

trer en Portugal et de marcher sur Oporto. Il s'empara de cette importante ville après plusieurs combats acharnés. Le maréchal Ney resta avec son corps d'armée, occupant la Galice et menaçant les Asturies. Nous étions dans cette situation au 1[er] janvier 1809. Une colonne, commandée par le général Fournier-Sarlovèse, fut chargée de s'emparer de Montevideo, au centre d'un pays très montagneux, sur les confins de la Galice et des Asturies. Il commandait une brigade de cavalerie; on lui donna un bataillon de voltigeurs réunis pour éclairer sa marche; ma compagnie en fit partie. Nous eûmes quelques engagements peu importants avec des partis espagnols : bientôt nous fûmes maîtres du pays. Je me rappelle une anecdote qui peint le caractère du général Fournier-Sarlovèse, si connu par son adresse au pistolet. Il était au balcon de la maison de l'évêque de Montevideo où il logeait. Il vit passer sur la place trois voltigeurs qui avaient la pipe à la bouche : il leur dit de s'arrêter et de continuer à fumer; ils obéirent. Le général prit un pistolet et enleva d'un coup de balle la pipe de l'un d'eux. Cette mauvaise plaisanterie fut très mal accueillie : elle faillit occasionner une révolte contre le général. Le maréchal, informé de ce fait, le punit sévèrement.

Les Asturies n'étaient point soumises; c'est le pays le plus montagneux de l'Espagne. C'est de là que Pélage sut résister à l'invasion des Sarrasins et que partirent les bandes espagnoles qui, plus tard, les chassèrent de la péninsule. Le maréchal Ney prit ses dispositions pour envahir cette province. Obligé de laisser de nombreuses troupes en Galice, il forma une colonne expéditionnaire de huit à dix mille hommes seulement; mon régiment en fit partie. Nous marchâmes sur Oviedo, à travers des défilés qui nous furent disputés pas à pas. Malgré l'avantage de leur position, les Espagnols ne purent nous arrêter : le maréchal fit son entrée en vainqueur dans la capitale des Asturies. De là nous nous portâmes sur Gijon, petit port où les Anglais entretenaient une station, et d'où ils fournissaient des armes et des munitions aux Espagnols. Nous prîmes quelques bâtiments qui ne purent gagner le large, entre autres un brick chargé de quinquina. Cette cargaison était d'une grande valeur, à une époque où

cette denrée était à un prix excessif. Le maréchal Ney mit à bord un de ses aides de camp et quelques soldats et l'envoya à Bayonne, où ce bâtiment put entrer en échappant aux croisières anglaises.

Nous n'étions point assez forts pour conserver les Asturies; nous dûmes les évacuer et rentrer en Galice. Une armée espagnole s'organisait à Ciudad-Rodrigo, sous les ordres du duc del Parque; il fallait l'observer. Le maréchal Ney chargea de cette mission le général Mermet, qui commandait sa seconde division à laquelle appartenait le 59e. Nous fûmes nous établir à Salamanque; nos avant-postes, échelonnés sur la route de Ciudad-Rodrigo, observaient les mouvements de l'ennemi.

Après l'embarquement de son armée à la Corogne, le gouvernement anglais ne resta pas inactif; ses subsides avaient déterminé l'Autriche à recommencer la guerre. Napoléon, occupé en Allemagne, avait dégarni l'Espagne et ne pouvait point y envoyer de nouvelles troupes. Les Anglais réorganisèrent promptement une armée de cinquante mille hommes, ils en donnèrent le commandement à lord Wellington. Elle s'embarqua pour Lisbonne. A peine arrivé, Wellington pénétra en Espagne par Elvas et marcha sur Madrid. L'Espagne était couverte de guérillas qui harcelaient sans cessé nos troupes, enlevaient les convois et servaient d'auxiliaires puissants aux armées régulières. On se battait sur tous les points, l'occasion était favorable pour envahir de nouveau l'Espagne; les Anglais en profitèrent habilement.

***

Nous partîmes de Salamanque, nous dirigeant sur Bettanzos où nous trouvâmes une division du corps du duc del Parque qui nous disputait le passage. Nous l'attaquâmes avec impétuosité et, malgré l'avantage de la position de l'ennemi, nous lui passâmes sur le ventre. Nous continuâmes notre marche à travers l'Estramadure. Il faisait une chaleur accablante, nous ne trouvions pas d'eau; de loin en loin, quelques puits se présentaient; la tête de colonne avait bientôt épuisé toute l'eau; les troupes qui venaient ensuite étaient réduites à boire

de la vase. Nous perdîmes plusieurs hommes, asphyxiés par la chaleur. Enfin, après neuf jours, pendant lesquels nous fîmes plus de quatre-vingts lieues sans presque nous arrêter, nous aperçûmes le Tage. Les soldats s'y plongeaient tout habillés pour se désaltérer. Notre avant-garde atteignit le pont de l'Arzobispo au moment où l'arrière-garde anglaise achevait de le passer; nous fîmes seulement quelques centaines de prisonniers et eûmes la douleur de voir l'armée ennemie nous échapper.

Avant d'entrer en Portugal, il fallait s'emparer de Ciudad-Rodrigo et faire ensuite le siège d'Almeyda. Le maréchal Ney fut chargé de ces deux opérations; son corps d'armée avait été renforcé d'une troisième division aux ordres du général Loison. Huit mille Espagnols sous les ordres du duc del Parque défendaient Ciudad-Rodrigo; cent vingt pièces de canon étaient en batterie sur les remparts; la ville était amplement pourvue de vivres et de munitions. L'armée anglaise, après être rentrée en Portugal, était venue prendre position sur la Coa. Wellington avait son quartier général à Almeyda; les avant-postes anglais n'étaient qu'à quatre lieues de Ciudad-Rodrigo : il fallait donc couvrir le siège pendant que nous le ferions. Masséna chargea de ce soin les généraux Reynier et d'Abrantès.

J'étais de service le jour où nous ouvrîmes la première parallèle; les assiégés éclairèrent le terrain au moyen de pots-à-feu : ils firent un feu épouvantable sur nos travailleurs. Nous perdîmes dans cette nuit plus de trois cents hommes; j'eus mon shako enlevé par un boulet. Je n'entreprendrai pas d'écrire le journal du siège, il me suffira de dire qu'il fut long et meurtrier. Les Espagnols firent plusieurs sorties, dont deux furent repoussées à la baïonnette. Le onzième jour, nos batteries étant armées, nous ouvrîmes le feu; le dix-septième jour, la brèche étant praticable, le maréchal Ney somma le gouverneur de se rendre. Le vieux duc del Parque répondit qu'il se ferait plutôt sauter que de rendre la ville dont la défense lui était confiée. Alors l'assaut fut résolu. Le maréchal fit former deux bataillons de grenadiers et deux de voltigeurs qui devaient monter les premiers, soutenus par une division; le reste des troupes devait faire de

fausses attaques sur différents points. Mon chef de bataillon eut le commandement d'un des bataillons d'assaut ; comme adjudant-major, je le suivis. Le maréchal Ney nous fit mettre en grande tenue, nous passa en revue dans la tranchée et ordonna l'attaque.

Nous nous élançâmes au pas de charge; mon bataillon était en tête de colonne, précédé d'une compagnie de sapeurs du génie. Nous nous attendions à éprouver une vive résistance : mais au moment du danger, les Espagnols changèrent de langage, ils abandonnèrent la brèche et se retirèrent dans leur réduit. Maîtres des remparts, nous nous répandîmes dans les différents quartiers et fûmes nous réunir sur la place d'Armes. Le maréchal Ney, qui suivait tous nos mouvements, fit ouvrir une des portes de la ville et entra à la tête de son état-major. Il fit sommer de nouveau le duc del Parque de mettre bas les armes; toute défense était impossible, le réduit ne pouvait résister. Le duc del Parque se rendit à discrétion; il défila devant nous à la tête des quatre mille hommes qui lui restaient encore; ils mirent bas les armes et furent conduits prisonniers de guerre en France. L'armée anglaise ne fit aucun mouvement pour dégager Rodrigo.

Après la prise de cette place, nous passâmes la Coa et fûmes investir Almeyda. Wellington se retira, laissant dans la place cinq mille hommes de garnison, anglais et portugais. Le maréchal Ney fut encore chargé de ce siège, les autres corps durent le couvrir. Almeyda était à juste titre regardé comme le boulevard du Portugal de ce côté; nous attendions une résistance plus sérieuse que celle que nous avions éprouvée à Rodrigo. L'ennemi fit plusieurs sorties dès l'ouverture de la tranchée, il fut chaque fois refoulé dans la place. Le quatorzième jour nous ouvrîmes le feu de toutes nos batteries; mon bataillon était de service dans la tranchée ; l'ennemi répondait par un feu très vif, lorsqu'une de nos bombes tomba sur un baril de poudre, au moment où les Portugais tiraient des munitions de l'arsenal pour alimenter les magasins de service sur les remparts. Le feu se communiqua dans l'intérieur du grand magasin à poudre; celui-ci sauta avec un fracas épouvantable. Il est impossible de voir à la fois un

spectacle plus affreux et plus terrible. Des pièces de vingt-quatre furent lancées dans la plaine, brisées en plusieurs morceaux; une grêle de pierres nous arriva dans la tranchée, tuant ou blessant plus de quatre cents hommes. La terre trembla, nous fûmes tous renversés; une colonne de feu s'élevait dans les airs, la ville entière était embrasée. Il était onze heures du soir : la colonne de feu se vit à plus de six lieues. L'artillerie cessa de tirer immédiatement de part et d'autre. Nous entendîmes bientôt de lamentables gémissements venant de la place; il était facile de reconnaître que le magasin à poudre principal venait de sauter; je crois qu'il est impossible de voir un spectacle plus imposant. Nous attendîmes avec anxiété la pointe du jour.

Aux premiers rayons du soleil, nous cherchâmes à reconnaître les objets. Almeyda n'existait plus. Un immense amas de pierres couvrait toute la ville; les remparts renversés dans les fossés les avaient comblés. Nous eûmes beaucoup de peine à pénétrer dans ce monceau de ruines; de tous côtés, nous entendions des cris plaintifs: des hommes mutilés et à moitié ensevelis sous les décombres demandaient du secours; d'autres, à moitié brûlés, accablés par la douleur, demandaient pour toute grâce qu'on les achevât. Il n'y avait plus de rues, pas une maison debout; jamais l'image de la destruction ne se présenta plus complète. Nous quittâmes cette scène de désolation et fûmes camper en avant de la ville. Le maréchal Ney occupa une partie de ses troupes pendant quatre jours à rechercher les malheureux qui vivaient encore; on put en ramasser quatre ou cinq cents qui furent transportés aux hôpitaux de Rodrigo et de Salamanque. La population, qui en raison du bombardement s'était presque toute retirée dans les caves, avait moins souffert que la garnison, mais sa position n'était pas moins affreuse. Les maisons renversées bouchaient toutes les issues, des familles entières étaient ensevelies vivantes et ne pouvaient se faire entendre; il était impossible de les découvrir. Leur agonie dut être bien cruelle; la plupart ayant des vivres durent exister longtemps avant que la mort vînt mettre un terme à leurs souffrances. Quelques mois après, lorsque les troupes qui nous avaient relevé eurent un peu déblayé, on entra dans une de ces caves

où l'on trouva dix-sept cadavres, plusieurs avaient les poings rongés; il était facile de voir qu'ils étaient morts de faim. Cette catastrophe affreuse pour l'humanité n'était pas moins un fait de guerre heureux pour nous; nous nous étions rendus maîtres d'Almeyda bien plus promptement que nous ne l'espérions.

*
* *

Le maréchal Masséna[1], après nous avoir laissé quelques jours de répit, prévint, par un ordre du jour, que nous allions marcher sur l'armée anglaise. Nous devions nous diriger sur Lisbonne; là seulement, devait se terminer notre campagne. Nos trois corps réunis formaient un effectif de soixante mille hommes; notre cavalerie, forte de sept mille chevaux, était sous les ordres du général Montbrun. Un nouveau corps d'armée, sous les ordres du général Drouet, comte d'Erlon, devait occuper Rodrigo et Almeyda et assurer toutes nos communications avec l'Espagne. Nous étions alors au mois de mai 1810. L'armée était pleine d'ardeur : deux fois les Anglais avaient fui devant nous; ils venaient de nous laisser prendre deux places importantes sans oser nous attaquer; cette fois, nous espérions que nous pourrions les joindre. L'immense réputation du maréchal Masséna, surnommé l'Enfant chéri de la Victoire, était pour nous d'un heureux augure; mais, par-dessus tout, la confiance absolue que nous avions dans le maréchal Ney ne nous permettait pas de douter d'un succès complet. C'est dans ces dispositions que l'armée s'ébranla. Les Anglais se retirèrent dans la direction de Coïmbre; notre avant-garde put seulement les rejoindre quelquefois; mais, arrivée à la hauteur de Busaco, l'armée ennemie prit position et nous attendit.

Le prince d'Essling n'était plus le Masséna de Lodi. L'âge et surtout le désir de jouir de sa haute position lui avaient fait accepter à regret le commandement en chef de l'armée de Portugal; nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir. Avec un peu plus d'activité, il aurait pu joindre les Anglais

1. Le maréchal Masséna venait d'être nommé au commandement en chef de l'armée de Portugal (mai 1810).

à Pinhel et leur faire éprouver de fortes pertes. Masséna avait amené de Paris une femme avec laquelle il vivait : souvent l'armée était en marche depuis plusieurs heures, et une division entière était obligée d'attendre que le quartier général fût prêt. Le Maréchal était esclave de sa maîtresse et celle-ci, pour prouver son empire, affectait de le soumettre à tous ses caprices. Un jour, elle fit arrêter la marche des troupes pour envoyer chercher sa perruche, qui avait été oubliée dans son logement : l'escadron de service fut obligé de rétrograder pour remplir cette belle mission.

Enfin nous arrivâmes en présence de l'ennemi. Wellington couronnait les hauteurs de Busaco, au bas desquelles coulait un ruisseau; le reste de l'armée était massé par derrière. Cette position était formidable ; les plus simples notions du métier indiquaient qu'elle devait être tournée, ou, si on voulait l'attaquer de front, il fallait qu'elle le fût sur tous les points à la fois : telle était l'opinion du maréchal Ney. Masséna en jugea autrement. Il ordonna au général Reynier d'attaquer avec sa première division. Ses quatre régiments montèrent avec résolution, abordèrent le plateau à la baïonnette et en chassèrent les Anglais. Mais Wellington, voyant que cette division n'était pas soutenue, fit avancer ses masses de réserve ; un combat corps à corps s'engagea ; la division du général Reynier était trop faible pour résister à des forces aussi supérieures : elle fut repoussée et obligée de redescendre dans le ravin après avoir essuyé des pertes immenses. Toute l'armée assistait, l'arme au bras et en frémissant, à la défaite de nos braves compagnons d'armes.

Alors Masséna ordonna à la seconde division de Reynier de monter à son tour. Elle enleva les hauteurs avec la même résolution, mais, écrasée par les réserves anglaises, elle fut obligée de battre en retraite. Masséna donna l'ordre au général Loison, commandant la troisième division, d'attaquer l'ennemi. Cette fois, la brigade Simon put seule arriver sur les hauteurs. Wellington, s'apercevant qu'il n'était attaqué que partiellement, avait fait rapprocher son armée ; la division Loison fut obligée de battre en retraite. Le maréchal Ney, furieux, fut trouver Masséna, lui reprocha énergiquement sa conduite et lui déclara qu'il attaquerait les Anglais à la tête de son corps d'ar-

mée tout entier ou qu'il ne marcherait pas. La scène fut très vive entre les deux maréchaux ; Masséna, semblant se réveiller de sa léthargie, mit Ney aux arrêts et fit cesser l'attaque.

L'armée établit ses bivouacs. En ma qualité d'adjudant-major de service, je fus chargé de placer les postes de l'extrême gauche de la ligne. Étant à quelques centaines de mètres en avant, je vis dans les bruyères un homme qui venait à moi tenant un mouchoir blanc à la main, qu'il agitait en signe de paix. Je me portai au galop à sa rencontre. Il me dit en français : « Je suis prêtre émigré et placé comme curé dans un village voisin ; j'aime toujours ma patrie et n'ai pu voir sans une profonde douleur la manière dont votre général a attaqué les Anglais. Il existe, sur la gauche des hauteurs de Busaco, une grande route qui va d'Oporto à Lisbonne ; si vous aviez suivi ce chemin, vous auriez tourné facilement la position de l'ennemi et vous vous seriez emparés de Coïmbre, qui est sur ses derrières. » J'engageai cet ecclésiastique à me suivre ; je le conduisis à mon colonel, qui me donna l'ordre de le mener chez le maréchal Ney ; il lui répéta devant moi tout ce qu'il m'avait dit. La colère du maréchal était à son comble ; il ordonna à un de ses aides de camp de conduire le prêtre à Masséna. Je rentrai à mon régiment.

Pendant la nuit, le général en chef donna l'ordre à la cavalerie du général Montbrun de suivre le prêtre, qui devait le conduire sur la route indiquée. Le corps du duc d'Abrantès suivit la cavalerie. A peine Wellington se fut-il aperçu de ce mouvement qu'il évacua ses positions de Busaco, traversa Coïmbre qu'il ne chercha pas à défendre, et se mit en retraite sur Lisbonne. Nous franchîmes alors sans combattre le ravin ; nous trouvâmes un grand nombre de morts et de blessés des trois divisions qui avaient attaqué la veille ; nous bivouaquâmes à une lieue de Coïmbre, où le général Montbrun était déjà entré. La malheureuse attaque de Busaco, si mal conçue, nous avait coûté cinq mille hommes tués ou blessés ; cette perte, quoique considérable, n'était rien en comparaison de l'effet moral produit par cette malheureuse journée. Nous avions perdu toute confiance en Masséna ; nos deux maréchaux étaient en guerre ouverte ; ce prestige de victoires incessantes, qui nous faisait croire que jamais les Anglais ne pourraient

nous résister, était détruit. Le moral de l'armée ennemie, au contraire, s'était raffermi. Wellington, jugeant l'incapacité de son adversaire, résolut de défendre les lignes qui couvraient Lisbonne.

Nous restâmes vingt-quatre heures à Coïmbre. Cette grande ville, la troisième de Portugal, célèbre par son université, était entièrement déserte. Wellington avait ordonné, sous peine de mort, aux habitants de se retirer à notre approche : nous n'y trouvâmes aucune ressource pour l'armée. Deux mille Anglais, blessés ou malades, avaient été abandonnés aux hôpitaux; nous dûmes aussi y laisser cinq mille des nôtres, presque tous atteints à Busaco. Deux bataillons du duc d'Abrantès reçurent l'ordre de former la garnison. C'était un spectacle désolant de voir une ville aussi belle, renfermant en temps ordinaire plus de quarante mille âmes, sans un seul habitant. Malgré des ordres sévères, quelques maisons furent pillées : nous commencions à manquer de vivres, il fallait bien en chercher ; les soldats apportèrent à nos bivouacs d'énormes quantités de confitures et de sucreries dont on fait un grand commerce à Coïmbre : c'était une bien faible ressource pour des troupes manquant de pain.

***

L'armée se mit en marche. Nous arrivâmes, trois jours après, en face des lignes de Torres-Vedras. Les Anglais avaient fait une coupure qui, partant du Tage, allait jusqu'à la mer; elle avait plus de trois lieues. Bien qu'ils l'eussent garnie de plus de sept cents pièces de canon qu'ils avaient prises aux forts de Lisbonne ou à leur flotte, et qu'elle fût hérissée de redoutes, son étendue ne la rendait pas moins vulnérable sur plusieurs points.

Le maréchal Ney voulait attaquer sur-le-champ et, après avoir forcé la ligne, se porter en masse sur Lisbonne. Ce plan hardi eût mis l'armée anglaise dans la position la plus critique en la séparant de sa flotte; elle n'aurait eu alors d'autre retraite qu'Oporto, où nous aurions pu la poursuivre avec avantage. Masséna ne voulut pas l'adopter; il suffisait, du reste, que ce fût l'opinion du maréchal Ney pour qu'il s'y

opposât. Il ordonna à l'armée de prendre des positions en face de la ligne ennemie. Ney occupa Thomar ; nous établîmes nos bivouacs en avant de cette ville, dans un bois d'orangers et de citronniers. Les autres corps prirent aussi position, et Masséna établit son quartier général au centre de l'armée. La cavalerie du général Montbrun couvrait nos flancs et nos derrières. Je dois parler ici du magnifique aqueduc de Thomar. Il a été construit par les Maures ; c'est le plus bel ouvrage qui reste en Europe comme témoignage de leur génie et de leur puissance. Il joint, à travers une vallée profonde, deux montagnes ; sur l'une il reçoit une abondante source qu'il transporte sur l'autre, où est bâti un monastère qui appartenait à l'ordre de Malte. Il y a trois rangs d'arches superposées les unes sur les autres, à une hauteur de plus de cent cinquante pieds ; le pont du Gard, si renommé, est bien peu de chose en comparaison.

Chacun, dans l'armée, pouvait juger combien notre position était fâcheuse : l'administration militaire n'avait pas de magasins, elle ne pouvait faire aucune distribution, cependant il fallait vivre. Masséna ordonna que chaque division établirait un service de maraudeurs qui iraient battre la campagne pour rapporter des vivres ; comme tout le pays était couvert de guérillas portugaises, il fallait faire escorter les maraudeurs par de forts détachements. D'abord on n'allait qu'à deux ou trois lieues, mais bientôt, la campagne environnante étant épuisée, il fallut aller plus loin ; nos détachements restaient souvent trois et quatre jours sans rentrer ; ce n'était jamais sans avoir fait le coup de fusil ; aussi perdions-nous journellement beaucoup de monde.

Nous étions à peine depuis quinze jours dans cette position lorsque nous apprîmes par quelques fuyards que le général portugais Silvas, ayant réuni huit ou dix mille hommes, s'était porté sur Coïmbre et, après une vigoureuse résistance de la garnison, s'était emparé de la ville et avait fait prisonniers tous les hommes que nous avions laissés aux hôpitaux, ainsi que les deux bataillons. Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse qu'elle nous mettait dans l'impossibilité de communiquer avec l'Espagne et de recevoir aucune nouvelle. Masséna attendait, disait-il, pour attaquer les lignes anglaises,

l'arrivée du maréchal Soult qui, à la tête de l'armée d'Andalousie, devait marcher sur Lisbonne par la rive gauche du Tage ; mais le maréchal Soult, occupé probablement ailleurs, n'arriva point.

Notre position devenait tous les jours plus critique. Les Anglais étaient abondamment pourvus par Lisbonne, où leurs navires de transport leur apportaient d'Angleterre jusqu'au fourrage pour leurs chevaux. Pour nous, nous manquions de tout; ce système de maraude détruisait la discipline, faisait naître dans nos soldats l'amour du pillage et épuisait promptement les ressources du pays, qui, si elles avaient été bien administrées, auraient pu nous suffire longtemps. Notre armée diminuait tous les jours, la cavalerie perdait ses chevaux par centaines, faute de fourrage. Wellington, parfaitement instruit de notre situation, comprenait très bien que nous ne pourrions pas conserver longtemps nos positions; la retraite était le seul parti que nous pussions prendre. Pour les Anglais, ils ne voulaient pas compromettre l'avantage de leur position. En nous livrant bataille, ils auraient pu la perdre; ils aimaient mieux nous poursuivre lorsque nous aurions commencé notre retraite.

Nous étions au mois d'octobre 1810, la saison des pluies approchait; si elle nous avait surpris dans nos bivouacs, sans vivres, et le pays à quinze lieues aux environs complètement ruiné, l'armée aurait pu se trouver gravement compromise. Masséna ne pouvait plus compter sur l'arrivée du maréchal Soult, il ordonna la retraite. En entrant en Portugal, nous avions plus de dix mille chevaux, tant à la cavalerie qu'à l'artillerie et aux équipages militaires; il en restait à peine trois mille. Le général en chef fit brûler la presque totalité des fourgons des équipages et des caissons d'artillerie; il fit enclouer la moitié des pièces et détruire les trains. Le maréchal Ney fut chargé de soutenir la retraite; le général Reynier avec ce qui nous restait de cavalerie marchait à l'avant-garde, il devait attaquer les partis portugais et ouvrir la marche à l'armée; le duc d'Abrantès marchait au centre.

La retraite continua jusqu'à Almeyda sans engagement sérieux. Là enfin, l'armée prit position et put recevoir quelques vivres; mais Masséna, ne voulant point livrer bataille sans

cavalerie, repassa la Coa et rentra en Espagne. Nous vînmes nous reformer à Rodrigo où le corps du comte d'Erlon se réunit à nous. Mon général de division avait perdu ses aides de camp, il demanda deux adjudants-majors pour lui en tenir lieu. Je fus choisi et chargé en cette qualité de porter une dépêche de Masséna au maréchal Bessières, qui venait à nous avec une division de cavalerie de la garde impériale, nouvellement rentrée en Espagne et la division d'infanterie que le général Bonnet amenait des Asturies.

A quelques lieues du camp, je fus poursuivi par quelques cavaliers de don Julian, célèbre partisan espagnol. Mon cheval, harassé de fatigue, était gagné de vitesse par ceux de l'ennemi. J'étais au moment de détruire ma dépêche avant d'être pris, lorsque j'aperçus, sur ma gauche, un ermitage sur le haut d'une colline où l'on montait par un escalier en pierre de plus de quatre-vingts marches. Je l'avais visité à l'époque où nous faisions le siège de Rodrigo, je savais que de l'autre côté il y avait une pente très raide qui descendait dans la plaine, séparée du lieu où je me trouvais par un ruisseau profond et fangeux. N'ayant point d'autre chance de salut, je lançai mon cheval en me couchant sur sa crinière, et je parvins à lui faire monter les quatre-vingts marches. Quand je fus au sommet, je mis pied à terre et, prenant la bride de ma bête au bras, je m'assis sur le bord de la pente et me laissai glisser; mon cheval, avec un instinct admirable, suivit mon mouvement. Une fois en bas, je l'enfourchai de nouveau et continuai ma course dans la direction indiquée. Les cavaliers ennemis croyant me tenir mirent pied à terre et, la carabine à la main, montèrent les marches de l'ermitage; quand ils furent au sommet, ils me virent galopant dans la plaine et hors de leur portée. Avant qu'ils eussent descendu et tourné le ruisseau qui leur faisait obstacle, j'étais bien loin. C'est à cette circonstance que je pus échapper à un danger qui paraissait inévitable; je pus remplir ma mission. Le lendemain je rentrai au camp avec le maréchal Bessières.

Le pays étant complètement ruiné, nous ne pouvions point nous maintenir dans nos positions. Marmont[1] vint établir son

1. Nommé commandant en chef à la place de Masséna.

quartier général à Salamanque, laissant une forte garnison à Ciudad-Rodrigo ; il s'occupa de la réorganisation de l'armée. Les différents corps furent fondus en huit divisions; les généraux Reynier, d'Erlon et d'Abrantès reçurent une autre destination; le maréchal Bessières eut l'ordre de l'Empereur de rentrer en France avec la garde impériale. Déjà Napoléon méditait sa campagne de Russie, il devait naturellement affaiblir son armée d'Espagne. Malgré les nombreux renforts que nous avions reçus en recrues venant des dépôts de France, depuis que nous étions en Espagne, l'effectif de nos régiments avait considérablement diminué. Le maréchal Marmont fit verser les hommes d'un bataillon dans les deux autres et envoya les cadres à Bayonne chercher les recrues qui arrivaient de tous les points de la France.

***

Mon bataillon avait été fondu, je dus partir pour Bayonne. A notre arrivée, nous reçûmes huit cents hommes, presque tous jeunes soldats bas-bretons; il fallait les instruire; nous y travaillâmes sans relâche. Nous étions campés sur les glacis de la place. Pour ma part, je pris beaucoup de peine à apprendre l'exercice à des hommes qui n'entendaient pas un mot de français. Il y avait dix-huit mois que j'étais adjudant-major; aux termes du règlement, je devais être capitaine; j'en reçus le brevet. Mes fonctions d'adjudant-major avec un bataillon de recrues n'avaient plus de charme pour moi, je demandai une compagnie, on me donna celle des voltigeurs à commander. J'y fis entrer tous les vieux soldats blessés qui nous venaient du dépôt; bientôt cette compagnie, forte de cent cinquante hommes, pouvait aborder l'ennemi avec confiance. On nous forma en régiments de marche; nous rentrâmes en Espagne au mois d'octobre 1811.

Mina, à la tête d'une formidable guérilla, occupait la Navarre, le Guipuzcoa et l'Alava. Il attaquait sans cesse les convois, interceptait les communications entre Saint-Sébastien et Tolosa; trois ou quatre mille hommes lui obéissaient. Quand il était poursuivi, il se jetait en Biscaye où, plus d'une fois, il donna de vives alarmes à Bilbao. Il devenait

indispensable de chasser ces nombreuses bandes qui isolaient complètement l'armée d'Espagne de la France : nos régiments de marche eurent cette mission. Celui auquel j'appartenais se mit à la poursuite d'El Pastor, non moins redoutable que Mina; mais ce chef habile, connaissant parfaitement le pays et secondé par les habitants, échappait toujours à nos colonnes, et par des marches et contre-marches incessantes tombait sur nos derrières lorsque nous croyions le joindre.

Je reçus le commandement de trois compagnies et de cinquante gendarmes à pied avec lesquels je fus chargé d'occuper la petite ville d'Aspecia. Il y avait eu des palissades en bois, faites par les garnisons précédentes, que je me hâtai de remettre en état.

L'Empereur, voulant terrifier les guérillas, avait défendu de faire des prisonniers; les troupes régulières étaient seules exceptées de cette guerre à outrance. Presque toutes les nuits, je faisais des sorties dans différentes directions : je rencontrais toujours des partis ennemis qui fuyaient à la première fusillade. Je parvins une fois à m'emparer d'un chef qui paraissait avoir quelque importance, je le conduisis à Aspecia, et, malgré les ordres, mon intention était de l'envoyer en France prisonnier; mais quelques Espagnols Joséphins que j'avais avec moi me demandèrent avec insistance de le faire fusiller, en me rappelant les proclamations qui étaient affichées partout. Je résistai d'abord, mais enfin je cédai. — J'eus tort, car l'humanité aurait dû parler plus haut que la haine des compatriotes de ce malheureux; il fut fusillé par les gendarmes sur la place d'Aspecia. Il mourut avec beaucoup de courage. J'ai toujours conservé un profond regret de cette action; j'étais couvert par des ordres formels, mais il n'était pas dans mon caractère de faire tuer des prisonniers. Combattre l'ennemi à outrance, les armes à la main, mais être généreux après la victoire, tel est le cachet du soldat français. Faire fusiller les prisonniers était une barbarie inutile, car elle ne faisait qu'exciter la haine que les Espagnols nous portaient; ils agissaient du reste de même envers nous.

A quelques jours de là, trois de mes voltigeurs furent pêcher dans un ruisseau, non loin de la ville : ils furent enlevés par des partisans d'El Pastor. Le lendemain, à la

pointe du jour, j'eus la douleur de les voir pendus non loin de nos palissades. Je résolus d'en tirer une vengeance éclatante. Je sus par mes espions que souvent des bandes passaient la nuit dans l'église de Loyola, célèbre par le séjour qu'y a fait saint Ignace. fondateur des jésuites; cette église est à environ une lieue d'Aspecia. Prévenu de la présence de l'ennemi sur ce point, je formai une colonne de cent cinquante hommes de mes meilleurs soldats. Je sortis de la ville par la porte opposée au chemin qui conduisait au couvent. Il était minuit, il pleuvait à verse, j'ordonnai le plus profond silence. Je savais que les Espagnols avaient des postes d'observation pour les informer des mouvements de ma garnison; je fis un circuit de trois lieues pour arriver à Loyola par le côté opposé. Nous approchâmes, dans le plus grand silence, d'une porte extérieure gardée par quelques hommes seulement. Ils furent à l'instant massacrés sans avoir le temps de crier. Nous nous précipitâmes à la baïonnette dans l'église où étaient environ quatre-vingts guérilleros à moitié endormis, ils furent tous tués sur place; je ne voulus pas faire un seul prisonnier, car je ne pouvais supporter l'idée d'avoir à le fusiller plus tard. J'eus un gendarme tué et trois de mes hommes blessés. Je rentrai à Aspecia à la pointe du jour. Cette expédition éloigna pour quelque temps l'ennemi de nos environs : mes trois voltigeurs avaient été largement vengés.

GÉNÉRAL MARQUIS ALPHONSE D'HAUTPOUL

(La fin prochainement.)

LE SERPENT NOIR[1]

VI

Le lendemain, Gilberte était rétablie. Mais son caractère se transforma de jour en jour. Rien ne demeurait que par hasard, de sa moue d'infante maussade. Maintenant, folâtre et allègre, dans cette jupe rouge trop écourtée pour les écorchures de ses genoux, elle nous faisait, durant les promenades, mille niches plaisantes, ou déplaisantes, excitait son chien à pourchasser les brebis noires qui rompaient leurs attaches, s'enfuyaient au galop. Et elle criait : « Tayaut!... Tayaut!... » tels les veneurs des contes. Sur quoi, les paysans accouraient se plaindre, puis réclamaient quelque dédommagement pécuniaire. Néanmoins Domino forçait les haies des fermes, et l'on entendait aussitôt l'essor épouvanté de la volaille qu'il abandonnait pour courir sus au chat, le traquer dans la maison même et jusqu'au grenier, en dépit des vieilles femmes furibondes sous leurs coiffes. Gilberte les narguait, loin d'en avoir peur comme devant. Au contraire, elle gambadait contente de voir son chien indemne des coups.

Sa grand' mère ne réussissait plus à modérer cette dissipation. Seul le docteur matait sa jeune disciple en l'intéressant, dès la première parole, à la pierre du chemin, par exemple. aux silex, aux haches des temps préhistoriques, à la vie et aux

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er et 15 octobre.

mœurs des Celtes, au druidisme, puis à un véritable cours sur les religions comparées de l'Occident.

De ce privilège, la grand'mère était jalouse, bien qu'elle félicitât l'éducateur. Elle considérait sans bienveillance le maigre Breton qui s'animait en discourant, une main sur le guidon de sa bicyclette : à la bifurcation des chemins, il enfourchait sa machine et nous laissait, pour quelque malade enfoui à six kilomètres de là, sous le chaume, dans l'armoire d'un lit puant et sordide. Aussitôt Gilberte et son chien recommençaient leurs habituelles facéties. Elle s'amusait à faire la nymphe chasseresse, galopant de ses jambes halées, à la suite de l'animal.

Afin de rassurer ces dames, je la montrais légère et robuste qui gravissait les pentes, tandis que sa natte lui sautait dans le dos. Je constatais sa force croissante, son entrain, sa bonne mine. Il m'arriva même de m'extasier sur l'excellence de l'air salin pour les filles de cet âge.

— N'est-ce pas?... Vous le remarquez aussi !... — se hâtait de dire madame Élisabeth, dont les yeux triomphaient et rayonnaient. — Si nous restons ici jusqu'à la fin de l'automne, ce sera une toute autre Gilberte, cet hiver, à Paris.

Madame La Revellière haussait les épaules :

— Oui, nous ramènerions une jolie détraquée... Mais vous êtes donc aveugle, Élisabeth !... Cette enfant-là devient folle... Je vous l'affirme, moi... Elle ne ferme plus l'œil de la nuit... Elle s'exalte...

— Quand cela?

— Quand cela?... Quand... trop absorbée dans vos conversations avec le docteur, vous ignorez que votre fille existe... et que vous êtes sa mère...

Madame La Revellière avait dit cela, les yeux enflés, tout à coup, par une indignation longtemps contenue et qui, violemment, éclatait.

— Ah bah !... — se contenta de dire la bru sur un ton d'impertinence mélodieuse.

J'adoptai la contenance de sourire comme devant une querelle futile. Mais je fus bien aise de découvrir que la vieille dame partageait mes convictions. Probablement, ces dames avaient déjà échangé entre elles des propos

aigres-doux sur ce sujet. Pour mieux vexer sa belle-fille, trop indifférente sans doute à ses remontrances habituelles, la justicière s'oubliait jusqu'à les répéter devant moi.

— Hé ! hé ! madame Élisabeth... — fis-je en clignant de l'œil, — il me semble que votre belle-mère... insinue beaucoup de choses... Voilà qui ne promet rien de bon.

Mon air goguenard les froissa toutes deux. Je connus à temps les effets de mon insolence : j'interrompis la conversation en indiquant l'essor d'un croiseur qui essayait sa vitesse à l'horizon bleuâtre, et que je discernais depuis quelques minutes. Par chance, l'excessive curiosité de madame La Revellière la détourna de me remettre à ma place, et de harceler sa bru :

— Mais c'est une île !... Une île flottante !

Voyant le soleil se réfracter sur les chaloupes blanches de tribord, elle les voulut prendre pour des maisons, et les quatre fumées indéfinies pour celles d'un groupe d'usines. Successivement se profilèrent, hors des vapeurs imprécises, cinq îlots d'acier aux formes oblongues. Ils grandissaient en ligne. Tour à tour, ils obliquèrent à l'est, avec leurs mâts fins munis de guérites rondes. Puissantes forteresses, ils avancèrent. Puis ils se suivirent en une file. Plus tard et lentement, ils virèrent de bord, repartirent vers le large sous leurs nuées fantastiques. Peu à peu elles se diluèrent dans l'espace où très vite s'étaient amoindries les cinq masses métalliques, cinq points noirs effacés au joint de l'azur pâle et de l'azur scintillant, au joint du ciel et de la mer.

Ce jour-là, madame La Revellière omit ses réprimandes. Je tâchai de la convaincre de mon amitié, quelle que fût son aversion instinctive à mon égard. Deux faiblesses me la livraient : d'abord un culte pour la mémoire de son fils mort, — et je ne cessai plus de vanter les thèses politiques de Jacques La Revellière, d'écouter ce qu'elle aimait en dire interminablement ; — puis sa curiosité maladive, quasi nerveuse, qui la faisait très certainement souffrir, de ce qu'à l'heure du courrier personne, d'abord, ne songeait à lui résumer le contenu des lettres ; — moi, je m'empressai de lui lire les miennes sous couleur de la consulter.

Au troisième paquet de messages que je lui commentai de

la sorte, entre les tasses à café, sous la tente de la terrasse, madame La Revellière m'octroya une bonne part de sa confiance. Je me plaçai à côté d'elle, sur la banquette du petit break, le jour où nous allâmes en excursion à la grotte de l'Apothicairerie. Durant tout le voyage je lui racontai ma biographie, mes misères et mes succès, mes jours pénibles, et mes nuits triomphantes. Elle n'était pas sans goûter les grivoiseries quand je les enveloppais de périphrases malicieuses. « Allez-y ! je suis un vieux garçon, moi, vous savez... Rien ne me choque plus, rien ne choque les femmes vertueuses quand elles ont de l'âge. Il n'y a que les femmes légères pour s'indigner et se récrier ! » Ma rondeur lui agréa. Elle riait de tout son cœur. Inquiète de notre connivence, madame Élisabeth ne participait guère à cette gaieté : elle affecta de feuilleter un volume venu de Paris le matin même. Ne comprenant rien à mes discours ambigus, mais dont elle flairait le sel, Gilberte tâchait d'approfondir leur vrai sens, bien qu'elle simulât du zèle pour dresser son chien à contempler le paysage. Madame La Revellière eût souhaité que la jeune femme occupât sa fille de quelque façon, et l'empêchât de prêter une oreille trop attentive à mes confidences. Au contraire, madame Élisabeth feignit que toute son attention fût prise par l'examen du volume, afin que la responsabilité de notre sans-gêne incombât uniquement à sa belle-mère, si l'enfant retenait quelques bribes de notre colloque audacieux. Madame La Revellière devinait bien l'excellence de cette manœuvre; elle se savait dans son tort : il eût convenu de m'imposer silence en finissant de s'égayer, mais c'eût été abdiquer devant le reproche muet, le réquisitoire muet de sa bru.

La vieille dame s'impatienta :

— C'est le livre que vous avez demandé à votre libraire, je suppose ?... *La Psychologie des Foules*... Ouvrage bien sérieux pour être lu en voiture !...

— Je jette seulement un coup d'œil sur la matière des chapitres, en coupant les pages !

— Quel empressement ! Vous auriez pu attendre ce soir pour vous livrer à cette incursion dans le domaine des pensées transcendantes...

— Pourquoi donc? J'aime assez que les accidents de ce paysage interviennent, comme des illustrations, au milieu des idées que mon regard effleure, que ma cervelle imagine, d'après les mots épars. Cela fait une mosaïque de sensations et de conceptions : leurs rencontres bizarres m'amusent !...

— Comme vous posez, ma chère petite, depuis quelque temps! Gardez-vous de jouer à la pédante : ça vieillit... Mais certainement!... Voyons, vous croyez nous étonner, monsieur et moi?... Est-il besoin de nous étonner? Nous garantirions que vous n'êtes pas une bête, et que vous êtes capable de parcourir un tome vert emprunté à la grave Bibliothèque de Philosophie contemporaine...

— Vous êtes bien indulgente... et je vous en remercie...

— Aïe! — nota Gilberte comiquement, — voilà mes bonnes femmes qui se font du vinaigre!...

— Le livre est arrivé bien vite, — épilogua madame La Revellière. — Vous avez donc écrit à Paris le soir même où le docteur vous a blâmée de ne pas instruire, dès maintenant, votre fille sur ces choses, sur ces phénomènes..., comme il dit? La pauvre enfant! Ils vont enseigner à une gamine de treize ans la psychologie des foules... C'est admirable, hein?

Elle se tourna vers moi, me prit à témoin en agitant, au bout de sa main gauche, la trousse aux vingt objets de vermeil et d'argent qui s'entrechoquaient. Madame Élisabeth allégua, sur un ton dédaigneux et calme, que Gilberte l'obsédait de questions auxquelles il était souvent difficile de répondre. La fillette avait des curiosités rares, très intelligentes, que la paresse des grandes personnes écarte d'ordinaire. A propos des querelles, des guerres, des massacres entre huguenots et ligueurs, les « pourquoi » de Gilberte réclamant toute la série des causes politiques, matérielles, sentimentales, philosophiques, ataviques et climatériques, il avait bien fallu rester court. Jean Le Guenn avait raillé cette mère incapable et confuse de l'être. Pour éviter de justes reproches, elle avait hâte de compléter sa science éducatrice.

— Oui... mais surtout vous tenez à garder, dans l'estime du docteur, un avantage que vous tremblez de perdre...

— Je ne tremble pas... Il n'y a pas à trembler... Seulement je trouve sage de reconnaître mon insuffisance et d'y

obvier. Il me semblerait ridicule de m'obstiner dans mon ignorance. Comme mère, je dois à Gilberte cet exemple de franchise et de courage.

En parlant, madame Élisabeth nous regardait, de ses yeux énergiques ; puis elle attira Gilberte contre elle et lui montra tel paragraphe du livre qui satisfaisait à des questions antérieures. Madame La Revellière parut admirer le cuir tendu sur les quatre perches de la voiture que traînait, dans le chemin creux, un petit cheval blond, vif et pétulant. La vieille dame secoua la tête, et affecta de soupirer :

— Vous me faites rire, ma chère! vous me faites rire!...

— A votre aise! — concéda la voix joueuse.

Bientôt nous sortîmes, en cahotant, de la longue vallée, de ses roches et de ses prairies. Nous passâmes un hameau peuplé de volailles et de marmots barbouillés. Nous atteignîmes, après deux granges en ruine, une vaste solitude âpre et nue : la lande écorchée par le vent du large. Une lumière rude s'élevait à la fin des ajoncs, derrière les brebis noires. Domino les voulait assaillir, en dépit de Gilberte qui le maintenait sur la banquette. Il gémissait, se dressait, et, de ses pattes impatientes, griffait le cuir. Mais l'équipage s'arrêta devant l'auberge sans qu'il eût pu nous échapper, quelles que fussent les supplications ou les indignations de ses œillades humaines.

En culotte et en guêtres, coiffé de son chapeau breton, le docteur nous attendait là. Sa bicyclette poudreuse reposait contre le mur neuf. Madame Élisabeth l'avait reconnu la première, mais sans nous le dire. Ce silence trop prudent était un indice, encore. Gilberte, joyeuse et brutale, cria :

— Maman, c'est lui!... Tu ne le vois donc pas?...

— Oui... oui, — murmura sa mère, discrète, embarrassée.

Madame La Revellière haussa les épaules. Je n'en finis plus de m'extasier à grand bruit sur les eaux solaires, éblouissantes, que, de-ci, de-là, mouchetaient les petites ailes brunes des barques lointaines. Elle fit effort pour me répondre au lieu de molester sa bru. En descendant, elle se rattrapa :

— Docteur! je suis sûre que cette petite a encore de la fièvre. Tâtez-lui le pouls!

Le Guenn s'empressa. Gilberte lui sautait au cou, grimpant

à son corps émacié comme le long d'un arbre : les jambes brunes enlaçaient les guêtres de cuir fauve. Il se débarrassa d'elle doucement, lui palpa le poignet, puis nous affirma qu'elle n'avait point de température symptomatique, mais le pouls capricant.

— Enfin! — interrompit la grand'mère, — ne vaut-il pas mieux que nous allions achever la saison en Touraine? L'air de l'Océan me semble, depuis quinze jours, l'exaspérer beaucoup trop...

— Peuh! — fit le docteur, et il secoua la tête avec une mine d'hésitation. — Vous songeriez à partir... toutes les trois?... — interrogea-t-il, en levant sur elles son œil triste.

— Nous n'y avons pas pensé une seconde, — se hâta de dire madame Élisabeth; et sa poitrine essoufflée se mut précipitamment sous la soie légère du corsage.

— Mais si Gilberte ne supporte pas davantage le climat?...

A ces mots, Gilberte éclata de rire, bondit de biais et courut en cercle, à cloche-pied, retenant Domino, qui tirait sur la chaîne dans l'espoir d'entraîner sa maîtresse vers les moutons. Ensuite elle se déclara très bien portante. Pour rien au monde, elle ne quitterait Belle-Ile, ni le docteur, ni madame Le Guenn, ni le port de Sauzon, qui était si joli avec sa flottille, ses pêcheurs bleus, les danses des sardinières. Elle les imita en fredonnant, en obligeant son chien à rythmer un pas à gauche, deux pas à droite, trois piétinements lents. Ce qui nous engagea tous à rire. Madame La Revellière fut réduite à grommeler.

La voiture repartit pour aller à Keryannic chercher madame Le Guenn et Marie-Anne : elles devaient se rendre à Port-Donnant et nous y attendre avec le goûter.

Tandis que Le Guenn nous guidait, par les degrés disparates que les schistes des roches plutoniennes forment, devant l'espace, à la pointe de l'Apothicairerie, sa voix protestait timidement que rien ne menaçait encore la santé de Gilberte. Il était normal, à l'entendre, qu'un excès de vigueur nerveuse succédât à la tonification par l'air salin. Après avoir réfléchi, madame Élisabeth, tout oppressée, rappela qu'il existait des bromures pour combattre l'agitation, même pernicieuse : il semblait donc inopportun d'abandonner un pays

salutaire à l'état général de l'enfant. Aussitôt Le Guenn s'empara de cette idée, la confirma, et, malin, pour fuir les objections de la vieille dame, il caracola de schistes en schistes avec Gilberte, tel un faune jouant avec une petite nymphe au pagne écarlate. L'Océan s'étalait vaste et miroitant depuis l'horizon jusqu'à notre falaise qui le surplombait de très haut. Les deux explorateurs, par les sentes et les gradins bruts suspendus au flanc du promontoire, descendirent dans les abîmes où tournait le choc des vagues et rejaillissait l'embrun.

Cependant je nommais aux dames, moins alertes, la série des bromures en usage dans le commerce, et définissais les vertus de quelques drogues efficaces. Déjà, dans les fonds, la fillette et le docteur étaient pareils à deux oiseaux de mer perchés contre l'immense paroi que côtoyent des marches naturelles, difficiles au pas un peu court de madame La Revellière. D'ailleurs le vide, à notre gauche, l'effrayait, quoi qu'elle en dît. Elle laissa les insinuations fâcheuses pour se préserver des glissades, et lutter contre un vertige anodin. Les mouettes tournoyaient et proféraient leurs cris rauques, sous nos pieds, à mi-hauteur de la falaise. Un cormoran filait, le col tendu, dans le couloir liquide improvisé entre deux flots concaves qui s'épanchèrent après son passage.

Ces dames finirent, avec des précautions et le secours de mes plaisanteries, par descendre dans le chaos où s'ouvre la grotte béante, sonore et fraîche. Nous nous détournâmes de la mer. L'écho de nos voix retentit sous l'altitude des voûtes. Au bout de leur ombre, un mont de granit fut brutalement heurté par le soleil subit, qui tomba d'une crevasse et fendit même, en bas, les transparences de l'eau agile où flottaient les tentacules roses de gros polypes gélatineux. Gilberte comparaît cette caverne colossale à la bouche de l'ogre. Les dents incisives étaient ces récifs aigus que sautait la vague du large pour pénétrer dans le lac mugissant de l'antre. Les molaires soudées entre elles le long des joues, c'était le chemin de granit que nous parcourions vers la clarté de la crevasse. Là-haut, indiquait l'enfant, c'était informe comme le palais et l'arrière-bouche. Une nuance rougeâtre faisait ressembler à de la chair les bases des cavernes où s'engouffrait la ruée de flots accourus de toutes parts dans le précipice. L'écolière

nous montra les amygdales, deux amas presque symétriques de roches, à l'apparence d'éponges pétrifiées. Elle répétait ainsi la leçon du docteur, qui s'en égaya.

— Et si la bouche se refermait tout à coup, nous serions croqués comme des pralines...

Par jeu, Gilberte simula des frissons, mais elle perdit presque aussitôt sa joie. Inquiète soudain, elle examina le plafond de blocs entassés, glissés les uns entre les autres, retenus en équilibre par les saillies des parois gibbeuses et verruqueuses, propices aux nids d'oiseaux criards. A ses pieds la mer se rompait sur les amas de rocs, les recouvrait de cascades bondissantes, et s'épanchait dans le lac intérieur, pour être refoulée par les lames accourues à l'inverse, du fond lumineux. Ces ondes grimpaient les pentes, bouchaient les cavernes, s'écoulaient par les fissures, et retombaient au milieu des remous mousseux que formait la rencontre des deux forces liquides. On respirait leur vie froide.

Nous nous expliquâmes comment les premières hordes avaient dû vivre, à l'abri de cette grotte, dans la peur des dragons et des léviathans que recélait, sans doute, chacun de ces antres frappés par les flots incessants, masqués d'écume, puis vidés par le reflux, pour se remplir bientôt d'une nouvelle vague agressive. Madame Élisabeth assura que d'effroyables plésiosaures avaient dû persister longtemps là, quand, de la surface du globe, toute leur espèce avait disparu, et qu'ils avaient apparemment inspiré ces légendes glorieuses pour les saints et les chevaliers exterminateurs de monstres. Quelle tendre Andromède, gardée dans cette grotte par un ichthyosaure pachyderme, n'avait plus espéré le courage d'un Persée, volant de la falaise, la lance au poing, sur un cheval ailé? Et elle nous décrivit toute une scène précieuse, peinte par Gustave Moreau, dans un paysage d'eaux tonnantes et de granits impassibles.

Le Guenn écoutait comme un enfant sage en classe. Sa figure rase, extrêmement jeune, ses yeux tantôt naïfs et tantôt perçants, son costume de cycliste, son maigre corps alerte, son chapeau à rubans de velours lui prêtaient une mine écolière et innocente. Il vibrait au son de la voix que modulait la splendide créature, en deuil sous sa couronne d'algues noires

tressées par l'artiste la plus experte de Paris. Debout à la cime d'une roche, madame Élisabeth s'amusait à choisir ses mots, ses phrases, à raffiner sa pensée pour lui, certes. Car elle me savait indifférent à la littérature, et madame La Revellière l'interrompait en prévenant Gilberte contre la fraîcheur du lieu, l'étroitesse de la piste, les possibilités du vertige, la traîtrise des pierres visqueuses que saupoudre une poussière d'eaux rejaillies. Elle craignait qu'on n'oubliât les ombrelles et que Domino ne se foulât les pattes. Tout cela l'intéressait autrement qu'Andromède, que la lutte des deux flots, que le triomphe du soleil décelant, au fond, les couches glauques du lac, et les voyages des polypes diaphanes aux longs tentacules indolents. Gilberte répétait sa crainte de voir se fermer la mâchoire de l'ogre. Elle allait vers l'issue, traînait sa grand'-mère en dissimulant à peine une terreur absurde. Madame La Revellière appréhendait une crise nerveuse. Elle nous abandonna tous les trois à regret.

En silence j'attendais que, loin de leur cerbère, le docteur et son amie en vinssent à se trahir devant moi. Le Guenn me considérait tout de même comme un camarade assez loyal pour ne pas être indiscret à l'occasion. Madame Élisabeth, m'ayant surpris avec la servante sur les genoux, me taquinait, depuis, suffisamment pour que notre intimité se fût accrue, sinon jusqu'à la confidence, du moins jusqu'à la foi dans une indulgence réciproque et parfaite. Elle continuait à faire des phrases sur la succession des types humains qui avaient dû s'abriter, durant les siècles, en ce lieu, y périr sous les raz de marée, y préparer des instruments ingénieux pour la pêche, y dépecer des proies, y inventer des dieux, y élire des chefs et y consacrer des lois. Le Guenn, se croisant les bras, me parut l'adorer de toute son attention. Je jugeai le moment favorable pour citer cette opinion de Nietzsche :

— « Les femmes ont jusqu'ici été traitées par les hommes comme des oiseaux qui, descendus d'une hauteur quelconque, se sont égarés au milieu d'eux : comme quelque chose de délicat, de fragile, de sauvage, d'étrange, de doux, de ravissant..., mais quelque chose aussi qu'il faut mettre en cage de peur qu'il ne s'envole... » Il me semble que le docteur songe

aux moyens de fabriquer une cage..., en vous écoutant, madame !

Au lieu de sourire, et de me répliquer par des paroles agréables qui m'eussent investi de complicité, je les vis se regarder, lui avec stupeur, elle avec confusion. Après avoir rougi leurs visages, le sang quitta leurs joues. Une pâleur égale posséda leurs traits anxieux.

— Je n'ai jamais songé à emprisonner personne, — balbutia fort sottement Le Guenn.

Et il s'éloigna, ramassa deux pierres qu'il lança, qui rebondirent sur les rocs avant de trouer l'eau.

Madame Élisabeth me gronda brutalement :

— Les impertinences de Nietzsche ne valent pas toutes qu'on les place dans la conversation... Ne pensez-vous pas ?...

Je m'inclinai, mais ne cédai point. Au contraire, je murmurai, sous l'inspiration de mon philosophe :

— Ce qui provoque le respect et souvent la crainte de la femme, c'est l'immensité insaisissable et mobile de ses passions comme de ses vertus ; et ce qui provoque notre pitié à son égard, c'est son aptitude à souffrir parce qu'elle est, plus que tout autre animal, assoiffée d'amour, partant condamnée à la désillusion.

Ainsi que sous l'injure d'un soufflet, elle se rebiffa de toute l'attitude, et fit un pas vers moi, les sourcils courroucés, la bouche tremblante. Mais elle ne sut que faire éclater un rire faux, s'étant reprise à temps :

— Ah ! quel drôle d'apothicaire vous faites !...

— Riez ! riez !...

Ma victoire était patente : ils se trouvaient l'un et l'autre convaincus d'amour par mon audace. Je savourai la satisfaction de les sentir gênés, peureux, éperdus, au milieu de cette grotte sonore où l'écho de nombreux ricochets se répercuta dans les cavernes rougeâtres envahies puis évacuées par les remous de l'Océan. Quelle que fût la science de l'un, quel que fût l'orgueil de l'autre, ils demeuraient comme deux pauvres fugitifs que traquait la meute de mes grimaces sarcastiques et de mes silences narquois. Le couple fit mine d'attendre l'assaut formidable de la vague sur les roches, et de l'admirer lorsqu'elle franchissait l'obstacle des blocs, les

recouvrait de ses cataractes, projetait des fusées d'écume et des poussières fluides qui retombaient en pluie sur les flaques laissées dans les creux. Ce tumulte accompagnait d'une musique violente les angoisses de deux âmes furieuses, douloureuses, honteuses d'être mes jouets dans ce décor de féerie aux voûtes d'ombre, aux profondeurs illuminées par le soleil.

— Il est temps de partir, — déclara le docteur.

Et il nous précéda, sans tourner la tête vers cette belle femme qui marchait, les regards au sol, les joues livides, accablée de passion certaine.

Sans doute, pendant le reste de la promenade, allait-il me prendre à part pour m'instruire ou me supplier. Il n'en fut rien. Prestement, avec une célérité de gamin, il escalada la série de roches brutes. Là-haut, il empoigna sa bicyclette, entraîna Gilberte et Domino, comme s'il eût prétendu fuir la présence de madame Élisabeth, et même comme s'il lui gardait rancune de ma sagacité.

Ce manège était incompréhensible : pensait-il me donner le change en jouant l'innocence d'un homme simple qui n'eût point découvert, en mes plaisanteries, des allusions à peu près directes? Il parut s'acoquiner à ce genre d'hypocrisie. D'ailleurs, la jolie veuve imita cette sotte tactique. Elle affecta d'enjoliver mille phrases relatives aux aspects de la côte que nous longeâmes par monts et par vaux, afin de gagner l'endroit où madame Le Guenn et Anne-Marie devaient nous rejoindre, avec la voiture chargée d'un lunch plantureux ; — car nul chemin praticable aux véhicules ne borde la corniche avancée sur la mer, entre l'Apothicairerie et Port-Donnant. — Madame Élisabeth ne cessa point de prodiguer sa rhétorique pour madame La Revellière et pour moi, dans l'intention de me faire accroire qu'elle ne réservait pas cette faveur au seul Le Guenn, et que je m'étais mépris si je l'avais crue désireuse de le charmer par une telle verve. Elle improvisa des métaphores pour nous chanter les ondulations de la lande déserte, piquée de bruyères roses, semée de coquillages minuscules, tapissée d'ajoncs drus, déprimée en vallons secrets, bossuée en monticules où s'élevait le vol silencieux des courlis. Notre amie compara les schistes à des

vagues grises figées tout à coup dans leurs élans, leurs apogées, leurs oscillations et leurs chutes, pour former un rempart indéfini, surplombant, de quarante mètres, les marbrures variables de l'eau verte, les mouvements du flux au pied des promontoires caverneux et les plaines scintillantes de la mer. Madame Élisabeth célébra les eaux, leurs moirures de lumière et d'ombre que dispensait une horde géante de nuages surgis dans la coupole incolore du firmament, avec des gestes de colosses sculptés, ou des profils lointains de montagnes glaciaires : cette armée de titans amenait, derrière elle, de l'horizon, tout un décor d'Ossas et de Pélions obscurcis déjà par les vapeurs des abîmes. Le soleil s'enveloppa. Des pans de pluie furent chassés par le vent vers les îlots solitaires, entourés de mouettes flânantes et criardes, plus blanches dans l'air assombri. L'averse arrivait : elle frappa, de ses rayures obliques, l'Océan violâtre qu'elle effaçait derrière elle, qu'elle rétrécissait entre sa toile d'argent vif et les baies de cette morne côte assiégée par la rumeur des fantômes liquides grimpant aux bastions de granit, lançant leurs tentacules d'eaux véhémentes, hissant leurs chevelures d'écumes jusqu'aux cimes des caps tristes, s'engouffrant, par tourbillons hurleurs, dans les détours des anses mystérieuses, et s'effondrant sur les lits des goémons visqueux.

Les rangs pressés de la pluie gagnèrent les falaises, brunirent les schistes, mouillèrent les ajoncs. Ses pointes fines piquèrent nos visages nus et fustigèrent nos pèlerines, vite déployées malgré les entreprises du vent qui pénétrait les laines de nos vêtements et les chairs de nos muscles. Gilberte essaya la résistance, en gambadant. Puis elle feignit d'être enlevée et de chavirer, les bras déclos, comme les mouettes en détresse dans l'air. Madame La Revellière l'appela sévèrement : l'infante devint maussade, furieuse, et se renfrogna sous le capuchon qu'on lui mit de force. Elle eût voulu suivre le docteur, qui nous précédait de beaucoup, seul, tirant sa bicyclette à travers les ronciers, dans les courbes des petits fjords où la mer dégorgeait sa mousse. Les flocons d'embruns jaunes s'envolaient, telle une neige de tourmente, vers les déserts des pâturages et le village embu là-bas, autour du phare immuable. De son corps sinueux dans le fourreau de caout-

chouc, madame Élisabeth protégeait sa fille et la câlinait. Madame La Revellière se plaignit d'avoir à glisser dans les combes, à remonter les pentes, sans autre salaire que la vue de l'Océan noyé par les brumes.

Une rafale, heureusement, les déchira, les roula, en fit des banderoles cendreuses, vite expédiées vers l'est et le détroit. Des gouttes brillèrent et se dorèrent aux épines des ajoncs. Le soleil darda des rayons nouveaux sur l'Océan balayé, qui resplendit par toutes les crêtes de ses vagues innombrables. Les blancs dragons des flots dévoraient les promontoires, les récifs étalés devant, pareils à des léviathans gardiens d'un trésor légendaire, — de cette émeraude, peut-être, que devenait tout à coup l'île fraîche, dans son chaton de schistes et de granit.

Nous en parcourions la courbe, trop étouffés par le vent pour échanger des paroles. Échappée à sa mère et à son capuchon, Gilberte galopait sur la corniche, de toute sa grâce vive. Le pagne écarlate claquait autour de ses flancs minces, contre l'azur apaisé du large. Il advint qu'à pourchasser sa fille, madame Élisabeth s'éloigna de nous, et rejoignit, intentionnellement ou non, le docteur. Après une dégringolade dans les roches, où je soutins madame La Revellière, nous la suivîmes sur l'immense plage de Port-Donnant, que laminait l'énorme volute d'un flot vert, toujours ressurgi dans le recul de ses décombres, pour accourir encore, concave et mugissant, pour s'écheveler en écumes, pour s'écrouler en bouillons violents, puis s'étendre en nappes mousseuses jusqu'à nos pas, jusqu'au paysage africain de dunes claires, d'herbes malingres et de pâles fleurettes.

Le docteur et sa compagne, qui devisaient, s'occupèrent d'en cueillir. Je vis madame La Revellière les regarder. Elle observa que, faute de surveillance, Gilberte se mouillait les chaussures pour ramasser le bâton que Domino venait de laisser choir en s'ébrouant, au sortir du flot. La vieille dame ne se contint plus, et me pria d'observer cette négligence maternelle. D'autre part, la silhouette maigriotte de madame Le Guenn se démenait en vain, à l'autre extrémité de la plage, sous l'abri des roches tragiques, afin d'attirer l'attention du couple. Eux ne l'apercevaient point, tout à leur

récolte. Madame La Revellière murmura qu'ils passaient les bornes de la bienséance.

— Pourquoi donc? — demandai-je, l'air naïf.

Elle eut l'envie de me confier ses soupçons, mais jugea convenable de se raviser :

— Élisabeth ne prend pas garde aux bêtises de la petite... pour bavarder, pour étonner ce pauvre docteur, avec son éloquence de rapin!... Je n'ai jamais vu pareille bavarde, je vous le jure... Et pour quoi dire, grand Dieu! Des banalités que nous avons lues vingt fois dans les petits journaux littéraires!... Ce brave Breton écoute ça, bouche bée... Que les savants sont bêtes parfois!...

— Vous êtes dure! Il est naturel qu'une jeune femme aime briller... Tout à l'heure, quand nous marchions ensemble tous trois, elle nous a composé de bien jolies métaphores...

— Alors vous croyez qu'elle se mettait en frais pour vous et moi?...

— Et pour qui donc?

— Mais pour elle-même... pour s'applaudir en catimini!

Madame La Revellière avait hésité à prononcer le nom du docteur. Elle eut la prudence d'inventer une autre fin de sa réplique. Mais j'avais surpris son intention réelle, qui était de me dénoncer le flirt, et de s'en plaindre.

Je me félicitai : madame Élisabeth aimait le docteur; elle prêterait au ménage la somme indispensable pour mener à bien les expériences du sérum. Sans bourse délier, ou presque, la Compagnie pourrait acquérir la propriété de la drogue, au bon moment. J'aurais, de la sorte, satisfait les commissaires des comptes, en épargnant la caisse, et le conseil d'administration, en lui assurant une affaire très lucrative. Donc j'aurais le droit de réclamer une bonne commission de quarante pour cent sur toute ampoule de sérum vendue.

Telles furent les idées qui m'illuminèrent le cerveau pendant que ma compagne m'invitait à presser le pas afin de rejoindre madame Le Guenn. Nous la trouvâmes au milieu de paniers couverts. Elle protégeait la flamme miraculeusement allumée sous le réchaud de la théière. Anne-Marie débouchait un flacon. Dans les brides courbes de sa coiffe le vent faisait rage; et les cheveux fins voilaient ses taches de

rousseur. Elle sut me sourire à la dérobée, même se frôler à moi, en m'indiquant dans l'aile de la falaise une grotte alors presque comblée par le flux qui noyait aussi les bases des pyramides de granit ruisselant au soleil. La chaleur de son corps tiédit ma manche.

Déjà la grand'mère vérifiait le pouls de sa petite-fille, dénonçait la fièvre, demandait encore au docteur si l'air de l'Océan était, ou non, devenu nuisible. Très calme, il répondit qu'il ne pouvait, tout de suite, se prononcer, qu'il lui fallait un certain temps d'étude, que, pour lui, d'ailleurs, les crises ne se reproduiraient plus.

— Laissez-lui le loisir d'étudier au moins les symptômes ! — dit madame Élisabeth.

— C'est que je préférerais partir avec Gilberte, plutôt que de la voir tomber malade à Belle-Ile ! — riposta péremptoirement la belle-mère.

— Mais je ne veux pas partir... Je suis heureuse comme tout, moi ! — déclara l'enfant.

— Ce serait vraiment dommage de briser sa joie... Jamais je n'ai vu ma fille d'une si constante humeur, — allégua madame Elisabeth.

— Sauf quand elle pleure sans cause des matinées entières... Et puis, n'avez-vous pas remarqué les rougeurs qu'elle a sur la peau ?

— Non...

— L'air salin attaque parfois l'épiderme des enfants arthritiques et nerveuses...

C'était madame Le Guenn qui, sans quitter la flamme de la bouilloire, secondait ainsi froidement le courroux de madame La Revellière. Le docteur se récria, tout en se permettant de choir dans la mollesse du sable :

— Ma chère, tu t'avances beaucoup... Le cas est assez rare... On ne l'a jamais bien constaté...

— Yvonne veut jouer à la doctoresse : elle est tout à fait amusante ! — jugea madame Élisabeth.

Et sa voix sifflait.

Madame Le Guenn sourit, sans grâce, de ses petites dents jaunes, de ses lèvres éternellement gercées. Elle réunit ses cils courts pour discerner mieux la belle cousine insolente.

Madame La Revellière soutint qu'à vivre avec son mari comme elle vivait, Yvonne avait dû ramasser quelques notions médicales. Le Guenn le concéda, mais il lui dénia le sens de la thérapeutique, tout en lui reconnaissant une mémoire sûre des théories. Ensuite il affecta de cacher, avec sa main, un bâillement bref, comme si toute cette discussion lui paraissait oiseuse, infiniment. Même il se coucha dans le sable, réclama qu'Anne-Marie découpât le gâteau breton composé de farine, d'œufs et de lait, garni de raisins secs, et que l'on nomme un *far*.

Nous mangeâmes, nous bûmes, nous félicitâmes notre hôtesse sur la perfection du lunch. Le thé nous réchauffa. Les croquettes au poisson étaient succulentes. Le *far* méritait qu'on le savourât. L'alcool de cidre flatta nos palais. Je n'eus pas d'autre occasion, ce jour-là, de me renseigner davantage. A vrai dire, les tactiques de Le Guenn me déroutèrent un peu. Quand nous eûmes regagné la voiture dans les sables où elle s'était enlizée jusqu'aux moyeux, il ne témoigna guère de politesse envers madame Élisabeth. Seul de nous, il s'installa sur la banquette du cocher, sa bicyclette devant lui, et dédaigna ce que nous disions dans l'intérieur du break. A la première croisée de chemins, il sauta sur la route ferme, nous salua, enfourcha sa monture d'acier et s'engagea par une venelle, sous prétexte de visiter une paysanne en couches dans une ferme à l'écart.

Sans doute se défiait-il. Sans doute avait-il peur de se trahir encore, et préférait-il fuir. Mais fuyait-il la tentation ou la médisance? Et s'il fuyait, cela signifiait-il qu'il en était toujours à hésiter devant la faute? Je ne demeurai certain que de ceci : d'une part, madame La Revellière soupçonnait sa bru de le séduire ; d'autre part, madame Le Guenn, bien que très pauvre, très économe, et très prudente, avait risqué de perdre trois pensionnaires si utiles à sa maigre bourse, en accusant l'air salin de gâter la peau des enfants arthritiques, et en offrant ainsi à la vieille dame alarmée un motif de partir. Il fallait que l'épouse souhaitât secrètement ce départ, et de toutes ses forces. Donc elle redoutait l'influence de madame Élisabeth sur Jean Le Guenn. Elle défendait son frêle bonheur. Je résolus de la confesser.

Le lendemain, elle et moi, ainsi que madame La Revellière, continuâmes d'épier le couple, pour des motifs différents. L'une protégeait l'avenir précaire de sa vie misérable et tout son espoir modeste d'amour partagé; l'autre veillait à ce que le nom de son fils défunt ne fût pas compromis dans un scandale; moi, je « suivais l'affaire en train ».

VII

Malheureusement, quelques jours s'écoulèrent sans autres indices. Le docteur et madame Élisabeth semblaient en froid. Pourtant ils ne se boudaient pas comme des amoureux qui usent d'afféterie en s'évitant. Non. Ils se traitaient à la bonne franquette, comme de simples camarades; et toutes nos suppositions manquèrent de s'évanouir.

Je m'ennuyai. Anne-Marie devenait intolérable, par sa manie d'accourir s'asseoir sur mes genoux, et de peser de tout son corps, contre mon estomac, si je me retirais dans ma chambre pour les loisirs de la digestion. Elle entourait de mon bras sa taille. Pressé entre elle et le dossier du fauteuil, ce membre s'engourdissait : des fourmillements le lancinaient. En outre, les acides corrosifs de la dyspepsie étaient secrétés dans mon viscère quand le poids de cette amoureuse s'affaissait contre ma poitrine. Ainsi, câlinement, elle me torturait. A d'autres moments, sur sa tendre prière, je devais m'étendre, me renverser à demi contre son épaule. Or j'ai toujours les narines embarrassées par une espèce de coryza chronique. Dès que je penche ma tête en arrière, j'ai besoin d'éternuer violemment; des mucosités se forment dans ma gorge, l'emplissent et m'étouffent. Il fallait alors me dégager, tousser, trouver mon mouchoir, y cracher en grimaçant : toutes choses qui me mettaient en ridicule auprès de cette jeunesse indemne des maux habituels au quadragénaire. Les jeux galants ne me conviennent qu'à distance des repas, le matin principalement, de onze heures à midi, lorsque le petit déjeuner est entièrement élaboré par le mécanisme de la chymification. A cette heure-là, mon amie, sous la sur-

veillance de madame Le Guenn, nettoyait les plats et les verres, ou bien ordonnait l'appartement des pensionnaires, vidait les eaux, rinçait les cuvettes, décrassait les peignes et fourbissait les bouchons métalliques des flacons. Retenue par son service et par les commandements, elle ne pouvait me visiter à la seule heure où sa présence pût m'être délicieuse. Il y avait donc incompatibilité complète.

Je n'osai plus la gronder : ses yeux rouges et sa mine déconfite avertissaient les tiers de son chagrin secret. Ils eussent pu dénoncer notre commerce à madame Le Guenn dont je voulais à tout prix capter la confiance.

Anne-Marie avait-elle la permission de sortir, elle me donnait rendez-vous dans la lande. Quelle que fût mon envie de l'éconduire, je craignis toujours de la fâcher irréparablement, depuis la scène de naguère; et ce n'était pas dans le programme de mes tactiques. Force me fut de jouer, à maintes reprises, mon rôle de séducteur. Je la rejoignais pour entendre, une heure durant, les histoires macabres que cette franche Bretonne adorait dire : marins perdus en cette mer devant nous brillante et vaste; leurs fantômes guettent les gens sur les routes pour obtenir des messes; ils les épouvantent par des allures sinistres et des paroles ambiguës. A se faire peur, Anne-Marie éprouvait du plaisir. Le silence de cette morne lande confirmait l'atrocité des histoires. Anne-Marie décrivait des cimetières nocturnes. Elle amplifiait la légende de cette fille qui dut coudre un cadavre dans le linceul, entre le premier et le dernier coup de minuit : c'était là le châtiment pour avoir embrassé, dans l'église, son promis, sans remarquer, parmi l'ombre, le cercueil mal clos sur le mort qui attendait d'être enseveli. L'imagination de la servante inventait facilement des péripéties, même des colloques entre les personnages. Elle m'indiquait une vieille trottinant le long du ciel, sur l'horizon. C'était la parente de cette épicière qui, toute une nuit de tempête, à marée basse, transporta dans sa carriole, par la grève de Kéritis, un singulier bonhomme : il haletait sous une charge énorme et invisible, celle de ses crimes apparemment. A l'aube, quand s'éclairèrent les montagnes livides des eaux, le voyageur se dissipa, tel un petit brouillard, sous la bâche de la charrette; et

l'épicière entendit le flot lui mugir qu'elle irait en paradis, pour avoir, charitable, tiré du Purgatoire une âme en peine.

En s'écoutant, Anne-Marie s'exaltait un peu. La coiffe oscillait sur le diadème de soie rose, à mesure que la simple fille montrait, de ses gestes, les choses horrifiques et certaines. Souvent elle se retournait comme pour apercevoir des Korrigans malicieux qui se fussent gaussés d'elle. Et son nez se pinçait, et ses pommettes pâlissaient sous les taches de rousseur. Alors elle se réfugiait dans mes bras, elle cachait sa face dans ma poitrine. Sans doute, cette peur absurde renforçait par contraste la satisfaction de se croire protégée, caressée, chérie. Et c'était là le raffinement de cette innocente, soit qu'elle s'attardât dans ma chambre de Keryannic, soit qu'elle me pût décider à des promenades sentimentales, les jours où elle allait renouveler la provision d'œufs et de volailles chez sa mère, dans la ferme de Borderune, sise non loin de la côte sauvage qui regarde le large.

Je prenais prétexte de visiter, avec ce guide, les délicieux vallons humides où les vaches paissent l'herbe d'étroites prairies encaissées entre les plateaux à cultures. Nous montions d'abord les ruelles abruptes de Sauzon. Je faisais volte-face, en haut, pour contempler, par delà les toits, le port, ses quais où conversaient les groupes des pêcheurs, les barques à l'ancre, les voiles carguées, les deux brise-lames, le phare trapu, puis le cap de blés mûrs surmontant des roches tragiques, au bout desquelles accourait la mer, tantôt sombre et argentée, tantôt bleue et frémissante, toujours enfumée à l'horizon par le passage des steamers, et les manœuvres des torpilleurs. Après l'ascension du bourg si bien fleuri de roses trémières, nous traversions une campagne riche en avoines et en seigles époussetés par la brise. Anne-Marie nommait les possesseurs. Elle saluait à la lucarne du moulin, en croisant la route de Locmaria, la figure rasée du paysan qui soulevait son chapeau de paille à grands velours. Le petit chien loulou aboyait. Nous redescendions par une pente roide entre les ronces des mûriers bordant le chemin. Un pont sautait le ruisseau dissimulé sous le cresson et les parasites. Alors nous goûtions la parfaite solitude d'une longue vallée, pleine de

fraîcheur bien que dépourvue d'arbres. Les vaches lentement y mouvaient leurs corps tachetés, pour exercer leur langue sur des touffes nouvelles.

Anne-Marie s'alanguissait contre moi, fière de m'entendre lui réclamer une autre histoire sur l'Ankou, qui est la Mort, sur le roi Grallon et sa fille Dahut, sur les poissons à têtes de femmes qui viennent du large avec la tourmente, pour chanter dans l'enfer de Plogoff, à la Pointe du Raz, les *requiem* des naufragés. Elle me sut gré de mes questions. M'intéresser lui parut glorieux. Certainement elle ne se doutait pas que, pendant ses interminables discours, je préparais ma correspondance du lendemain, mes lettres aux pharmaciens et docteurs de la région, celles à l'administrateur délégué de la Compagnie, et aux gérants des fabriques d'iode. Elle ne s'en doutait pas, lorsqu'elle me racontait, de nouveau, comment son père et sa mère avaient quitté Pont-Aven pour recueillir ici l'héritage d'une grand'tante qui jadis avait épousé, folle d'amour, un marin de Belle-Ile, devenu cultivateur après la mort de ses aïeux. Anne-Marie regrettait les arbres de Pont-Aven et le riant pays que domine l'église de Riec.

Moi, je ne lui parlais guère, puisque je méditais sur le taux des courtages. Mais il m'agréait de tiédir mes lèvres contre la nuque fauve que découvrait la collerette à mille petits plis, et contre les salières de la gorge juvénile. La petite me croyait ému. Ainsi que les chattes langoureuses, elle me frôlait.

Nous parvenions à une éminence que surmonte la ruine d'une maisonnette. Les murs sont encore debout, mais le chaume fut dérobé pour les feux d'automne, par les laboureurs qui déjeunent au milieu des guérets. Là nous apparaissait toute la configuration de l'île, cernée par l'étincellement de la mer au soleil. Les hameaux sont posés au milieu des champs. L'unique bois de sapins, au centre, verdoie. Le phare de Bangor domine, à l'ouest, avec sa colonne grise surgie des maisons de Goulphar pour envoyer, la nuit, à quatre-vingts milles, le geste magique de son rayon. Vers la Pointe des Poulains, au nord, s'affinait la forme de cette terre oblongue, durement éclairée, couverte de moissons prêtes pour la faux,

et parsemée de bétail qui paissait les ajoncs des landes jusqu'aux chaos des rochers noirs, jusqu'aux fjords profonds où tonne le ressac, où jaillissent les gerbes liquides.

Anne-Marie me laissait à l'ombre de la chaumière détruite, et se rendait chez sa mère, où il m'eût ennuyé de la suivre. Alors je déployais mes journaux de médecine. Je me reposais, assaini, fortifié par cette lumière rude. Elle désignait nettement tous les profils des demeures lointaines, leurs façades blanches, et aussi les voiles penchées sur l'horizon des eaux, et même, au bord d'une route, deux menhirs moussus. Quels hommes des temps primitifs avaient séché leurs longues chevelures aux feux flamboyant contre ces pierres druidiques? Quelles femmes en robes de goémons avaient mêlé les herbes et les viandes dans les sébiles de granit pour le repas de la horde chasseresse, pêcheuse, dont les enfants aiguisaient les harpons de bronze? Quelles prêtresses avaient préparé les simples breuvages salutaires, point si différents de ceux que notre chimie préconise? Je me plaisais à me souvenir des études faites sur les panacées des sorcières, à songer quels raisonnements avaient guidé ces antiques pharmaciennes cherchant, par la lande et les prairies, la jusquiame, l'ellébore, la belladone, afin de calmer les fièvres des colosses aux blessures béantes.

Quand revenait Anne-Marie, j'étais toujours en proie à quelque calcul urgent, à quelque méditation d'affaires. Mes rêves de réussite me captivaient mieux que ses caresses hardies. Pour agréables que fussent ses formes et son empressement, le poids de son corps m'écrasait un peu quand elle s'asseyait sur mes genoux. Je regrettais la lecture interrompue par ses baisers, quoi qu'ils fussent savoureux. L'espoir de combiner un bénéfice me possédait trop pour que je susse m'y soustraire, et répondre chaleureusement aux agaceries d'une fille jeune, curieuse de voluptés. Elle ne comprenait guère pourquoi la solitude du lieu et l'abri discret des murs en ruine n'étaient pas utilisés par notre amour. Anne-Marie ne m'était vraiment précieuse qu'à regarder dans son costume étrange. Je l'aimais droite en sa robe noire, à manches courtes et amples. Je l'aimais svelte, ronde, dans son corsage à courbes de velours. Je l'aimais marchant d'une vive allure, sous le tablier de

lampas amarante. Je l'aimais riant, secouant la tête par-dessus la large et raide collerette qui couvrait à demi le dos, dégageait la nuque, s'étalait sur les épaules et s'échancrait, pareille à un col de marin, contre la broderie de la guimpe. Je l'aimais comme un personnage d'estampe. Elle était trop innocente pour me valoir de grandes satisfactions sensuelles. Il m'avait plu de la séduire afin de me témoigner ainsi la réalité de mon pouvoir. L'expérience faite, je me lassais des récidives. D'ailleurs, paysanne et servante, elle ne soignait pas méticuleusement sa denture ni son haleine, bien qu'elle eût coutume de laver son corps dans la mer. Et je suis là-dessus fort délicat. Les courtisanes de Paris nous habituent à de telles exigences.

Lorsque j'avais réussi à décourager les tentatives de mon amoureuse, je l'interrogeais avec adresse sur la sympathie qui liait madame Élisabeth au docteur. Anne-Marie n'était pas fine au point d'avoir remarqué ce commerce subtil et sans évidence. Elle déclara que son maître se consacrait à l'éducation de Gilberte. Paresseuse et incorrigible d'abord, la petite La Revellière, maintenant dévorait les livres qu'on lui prêtait. Je n'ignorais pas qu'elle avait appris, dans ses promenades avec le docteur, de la botanique, les noms des étoiles, la géologie de Belle-Ile, l'histoire de Fouquet, de Louis XIV, et du siècle classique. Fort intelligemment, Le Guenn transformait l'étude en causeries innombrables, éparses, dirigées toujours par une question de l'enfant. De là reconnaissance manifestée par les dames La Revellière à l'égard de leur hôte. La servante le vénérait trop pour croire qu'il pût désoler sa femme en courtisant les autres : elle repoussa toutes mes insinuations avec une sorte de colère. Du reste, madame Le Guenn, à son avis, était une sainte. Personne n'eût voulu la contrister, encore moins son mari, qu'elle adorait et qu'elle choyait de tout son dévouement.

Sur le compte de madame Le Guenn, la servante ne tarissait point d'éloges. C'était, à vrai dire, cette admirable femme qui, la sachant agonisante, était venue la voir, après le docteur, à Borderune. Déjà la mère avait allumé les bougies et placé le crucifix sur la table, derrière la soucoupe d'eau bénite. Madame Le Guenn avait obtenu d'emmener la moribonde,

en voiture, à Keryannic. Guérie par le sérum du laboratoire, Anne-Marie avait été traitée ensuite comme une parente, puis instruite dans le métier de caméristc et de couturière, gagée suffisamment pour que le fermier exemptât sa fille d'aller travailler aux sardineries où l'on attrape des maux de gorge, à cause de l'humidité, et souvent les fièvres, à cause de miasmes dégagés par les poissons pourris que l'on conserve en tas, de juin à septembre, pour les vendre alors comme engrais. Bien plus, madame Le Guenn avait admis que sa protégée eût un amoureux dans la flotte, à condition que l'on promit de s'épouser, dès la libération. La bienfaitrice espérait même installer la boutique du jeune ménage, après la noce : une bonneterie.

Tout à coup Anne-Marie m'avouait, en pleurnichant, qu'elle ne se pardonnait pas de m'avoir accordé ses faveurs premières : aussi ne m'avait-elle pas encouragé, sans le prévoir, à conquérir les autres de vive force? La politesse m'obligeait aux consolations d'un scepticisme affectueux ; et la finaude en profitait pour ensevelir ses regrets dans nos joies sensuelles. L'évocation de son repentir lui procurait la même peine que lui fournissait le récit des légendes macabres : la petite Bretonne recherchait ces douleurs légères afin d'accroître, inconsciemment, par le contraste, la valeur de ses plaisirs. Aimer, pour elle, c'était prendre refuge dans la vigueur d'autrui, quand l'assaillaient les fantômes ou les remords appelés par son imagination craintive. Ses sentiments à l'égard de madame Le Guenn et du docteur provenaient du même principe. Faible, elle se donnait aux protecteurs. Son fiancé l'avait prise, un jour qu'elle avait eu peur d'un bœuf qui galopait à travers champs, la corne basse, et le mufle audacieux. De l'Océan, elle parlait avec terreur. Si je m'étonnais qu'aucune maison n'eût été construite sur la côte sauvage, devant le spectacle du large infini, Anne-Marie joignait les mains. En ce lieu, les rafales d'hiver bousculent les hommes les plus solides. Même sur la terre ferme, elles repoussent la porte contre qui veut l'ouvrir du dedans, et souvent vous la jettent à la face, vous blessent. Les grands flots noient les plus hautes roches ; ils les habillent de leurs cascades. Les vagues raclent les grèves, et parfois enlèvent les pêcheurs de crabes

dont les cadavres sont roulés, ensuite, parmi les dents des roches, avec leurs linceuls de varechs et d'algues.

Je remarquais au reste que, dans les vallons et les chemins creux, les venelles et les rues, Anne-Marie se disposait à la joie, tandis que sur les plateaux et les falaises elle inclinait à la tristesse. L'espace des eaux la navrait. Elle grimaçait au vent qui secouait rudement sa robe, ébouriffait sa chevelure, ébranlait les brides recercelées de sa coiffe, retroussait le lampas de son tablier amarante. Telle que toute sa race, elle aimait à se clapir loin de l'élément dévorateur, le dos au vent. Eux-mêmes, les hameaux de l'île sont toujours abrités par les replis du terrain, ou bien orientés vers le détroit et la plage de Quiberon, vers ce qui n'est pas le mystère de l'étendue.

Au Christ, à la Vierge, aux saints, madame Le Guenn aussi confiait son âme tremblante devant le destin que lui faisait le labeur ruineux de son mari. Curieuse des traditions, elle y recherchait, pour y tapir son esprit, la vieille Bretagne des menhirs, des dolmens, des cimetières et de leurs églises basses aux pierres ouvragées, fouillées, timbrées d'armoiries, crevassées, moussues, la Bretagne des costumes, des processions indéfinies, des légendes funéraires, la Bretagne aux traits d'aïeule, mère plus simple et plus sincère en ses pensers de jadis, mère véritable des cœurs armoricains, mère blottie dans le giron des siècles aussi vieux que le granit des falaises autour de Belle-Ile.

Notant ces influences géographiques et climatériques sur le caractère de mes deux Bretonnes, je méditai la composition d'un élixir capable de les soustraire à cette dépression morale, à cette résignation passive d'une race trop sûre de sa chétiveté. On compte dans la province trois millions d'habitants à peu près, desquels trois cent mille sont assez intelligents pour désirer le remède de leur malaise, et cinquante mille en état de le payer. Je pus conclure que vingt mille personnes environ achèteraient, par an, un flacon d'élixir. Après une campagne contre l'anémie et le lymphatisme, rondement menée dans les revues médicales, après une bonne publicité, tant à la troisième page des gazettes régionales, qu'à la quatrième des journaux conservateurs publiés à Paris,

et lus dans les châteaux ou les maisons urbaines des rentiers, les acheteurs afflueraient. A vendre le flacon trois francs, le bénéfice serait encore de cinq mille francs, si je suppose que dix mille personnes seulement le demandent d'abord au pharmacien. En effet, le verre de la fiole nous coûte sept à huit sous, les étiquettes, notices et enveloppes quatre à cinq sous, la publicité, par flacon, un franc, le gain de l'apothicaire quinze sous, et le liquide deux sous. Donc le bénéfice net par flacon devait être de cinquante centimes : soit cinq mille francs pour dix mille fioles écoulées. Notre usine de Bois-Colombes possède l'outillage nécessaire, sa verrerie, son imprimerie, ses laboratoires, ses contrats annuels passés avec la presse parisienne et départementale. Selon mes prévisions, l'effort d'un pareil lancement n'exigeait de la Compagnie que quinze à dix-sept heures de travaux comptables par mois, chiffre insignifiant. Moi je pouvais toucher sur l'affaire deux mille francs pour la peine de rédiger un rapport, deux articles scientifiques de publicité, un texte de circulaires, et une dizaine de lettres ou d'instructions aux employés. Le jeu valait la chandelle. C'est alors, que je décidai de livrer au public le *Régénérateur Guichardot*, numéro 3.

Eh bien, ce n'est pas deux mille francs que j'ai touché mais dix-sept mille huit cent vingt-quatre, pour ma seule et unique part. Les bourgeoises et la petite noblesse bretonne se ruèrent sur mon produit. Je ne prétends pas que l'âme bretonne sera métamorphosée pour cela, dans les prochaines générations. Mais enfin j'ai éveillé des curiosités endormies, j'ai excité l'attention de personnes rêveuses et mystiques. J'ai dévié, vers la médecine et la science, des songeries naguère purement vagues ou religieuses. C'est une victoire du progrès, autant dire de la République. J'ai simplement accompli mon devoir de licencié, en aidant l'évolution des esprits vers le culte de ce que nous appelons le « Nouveau Réel ». J'ai loyalement tâché de servir la thèse de mon maître Nietzsche :

« Élève-t-on ici un idéal ou en renverse-t-on un?... L'homme a trop longtemps considéré d'un mauvais œil ses penchants naturels, de telle sorte que ses penchants ont fini

par être de même espèce que la mauvaise conscience... Il s'agirait de confondre avec la mauvaise conscience *tous les penchants anti-naturels*, toutes les aspirations vers l'au-delà, contraires aux sens, aux instincts, à la nature, à l'animal, en un mot tout ce qui jusqu'à présent a été considéré comme idéal... »

M'inspirant de ces phrases, j'ai voulu redresser quelques types d'une race trop résignée à la peur des forces, trop réfugiée dans les vieux rêves humains ; j'ai voulu lui rendre le goût de la santé mentale, j'ai voulu lui communiquer l'ivresse audacieuse du savoir, — « cette malice suprême et consciente du savoir qui appartient à la pleine santé... cette malice, un genre de sublime méchanceté », comme dit encore Nietzsche, notre Méphistophélès du XIX[e] siècle, celui prévu par Gœthe, d'ailleurs, celui qui déjà rôdait autour de Faust!

De telles conceptions m'accaparaient tandis qu'Anne-Marie me baisait les mains indifférentes. Que signifient les puérilités de l'amour, si notre intelligence s'engage dans les inductions fécondes en desseins actifs et en raisonnements ingénieux? Depuis la première jeunesse, il ne m'est plus possible de prêter attention aux embrassements d'une maîtresse, lorsque, parmi nos tendres délices, l'espoir me vient d'une affaire. Quels que soient l'entrain et la sincérité de ma compagne, quel que soit même mon désir véritable de volupté, je ne sais pas dérober mon esprit aux tentations du calcul ou de la dialectique. Il s'absente de ma chair, que caressent des doigts chéris et choyent des lèvres palpitantes. L'espoir de triompher sur les hommes, par le lucre et la logique, l'emporte sur l'instinct d'être aimé par une femme, dans le moment même où elle se donne. Cette fuite de l'esprit, hors des plaisirs les plus souhaitables, est la seule de mes défaillances. Je ne réalise pas alors tout ce que je désirais. En cela du moins je ne réussis guère à me surpasser.

Anne-Marie ne voyait là souvent qu'une réserve de bon ton. Si je l'étonnais par cette attitude, elle ne songeait point à s'en vexer.

Elle me fut ainsi la servante docile, fière de mes attentions intermittentes et confuse d'être réprimandée. Elle me fut l'amante anxieuse qui guette sur le front du maître le reflet

des lumières ou des nuages intérieurs. Elle me fut, dans le paysage des landes sévères, sur cette terre aspergée d'océan, la plante vulgaire et trop fréquente, à la tige robuste et noire, à la fleur brune accrue de blancs pistils recercelés. Elle me fut telle, quotidiennement, jusqu'à l'heure où mon destin l'eut sacrifiée selon la loi cruelle et nécessaire des sélections.

Son humilité me lassait. A l'office, d'ailleurs, on mangeait plus d'ail qu'il n'eût convenu. Bien qu'exquise, la bouche de cette fille soufflait dans nos baisers une haleine trop culinaire.

Il arriva, par chance, que, madame La Revellière ayant interrogé le docteur sur l'effet des distractions pour améliorer l'état des jeunes personnes nerveuses, je résolus de proposer une excursion à bord d'un yacht de louage. En peu de temps on visiterait ainsi la côte de l'Armor, depuis Quiberon jusqu'à Brest. Gilberte s'enthousiasma, sauta, trépigna. Après s'être d'abord assombrie, sans doute à la crainte d'une séparation, sa mère trouva le moyen de décider à l'embarquement les Le Guenn. Dans son laboratoire, le docteur s'était encore évanoui, la veille, à la suite d'un excès de travail. Contente de lui ménager un repos, sa femme ne put résister que mollement à l'offre de sa cousine. Néanmoins je surpris son regard navré qui s'efforçait de pénétrer les véritables dispositions de madame Élisabeth. Aussi me hâtai-je d'annoncer que la dépense se partagerait entre les La Revellière et moi. De la sorte on ne pouvait réussir à m'évincer, en eût-on l'envie, soit que mon individualisme excessif déplût à la grand'mère, soit que ma clairvoyance gênât sa bru. En tout cas, j'échappais une semaine, du moins, à mon insupportable amante. Je respirai.

Nous télégraphiâmes à Lorient. Le surlendemain, un petit vapeur de cabotage vint nous chercher au port de Sauzon. Anne-Marie porta les plaids à bord. Elle avait les larmes aux yeux. Madame Le Guenn lui murmura longuement à l'oreille et l'embrassa. Je redoutai qu'elle n'eût vent de mes relations ancillaires, car elle me fut un peu morose au milieu du plaisir commun excité par la fraîcheur de la brise, les balancements du tangage, l'aspect de l'île qui finissait d'être réelle pour

revêtir les aspects de la féerie, derrière les brumes de l'air moins diaphane à chaque tour d'hélice. Il voilait les cavernes des grèves, les verdures des pâturages, les cubes blancs des maisons. J'obligeai madame Le Guenn à considérer que ce pays n'était plus qu'un tableau délectable dont s'écartait la nage robuste et rythmée du bateau. En se hâtant de vérifier l'arrimage des vivres et des couvertures dans la cabine, elle essaya d'éviter mes paroles. Je la suivis, je réclamai mon jambon, mon « pain complet », mon extrait de malt. J'insistai même pour qu'elle les déballât sur la table du carré, bien que la suspension de cuivre oscillât au gré d'un roulis assez notable. Puis, selon mes tactiques ordinaires, je palliai le fâcheux de mes importunités par certains compliments excessifs. Je louai son ordre, son économie, son intelligente sagesse. Je la persuadai de m'ouïr et de me répondre. Elle se défendait avec une modestie dont je plaisantai les termes assez jovialement pour qu'elle se laissât rire.

Bientôt elle obéit à mon invite de nous accouder sur la rampe du bordage, à l'arrière. Je la fis séduire par la figure estompée de Belle-Ile et par les champs disparates de la mer, ici montueux et mousseux, là-bas aplatis en prairies glauques, en plaines bleuâtres, en lacs de lumière. Nous aspirâmes ensemble l'humeur salée de l'air. Je la vis qui, discrètement, épiait madame Élisabeth et son mari. Ils étaient en conversation sur la plate-forme surmontant la cabine. Gilberte soignait Domino qui, stupéfait du roulis, trébuchait sur ses pattes tendues. Comme je m'aperçus de l'appréhension certaine venue sur le visage de madame Le Guenn, j'abordai la question qui nous importait à tous, bien que chacun s'efforçât de la taire. Je l'entrepris sur la santé de l'adolescente. Madame Le Guenn ne dissimula point qu'à son avis l'enfant supporterait de moins en moins le climat de l'Océan. Les nerveux et les arthritiques ne doivent pas prolonger leur séjour sur les côtes, surtout à l'âge de la formation. Je ripostai que l'opinion du docteur semblait un peu différente. Perspicace et irritée, madame Le Guenn comprit que mes sourires insinuaient une médisance, et que je faisais allusion à des sentiments capables de dicter un diagnostic optimiste, en dépit de la science même.

Comme nous regardions son mari en parlant, il s'en aperçut, quitta madame Élisabeth, vint à nous. Incontinent sa femme l'attaqua :

— Monsieur Guichardot — dit-elle — professe que, pour une fillette comme Gilberte La Revellière, l'arthritisme et la névrose sont plus redoutables que l'anémie...

Jean Le Guenn sourit, nous dévisagea, puis murmura :

— C'est un problème que je n'ai pas résolu.

— Pardon, — fit-elle audacieuse, — tu l'as résolu vingt fois, devant moi, ce problème, et toujours dans le sens que tu veux aujourd'hui contredire...

Ses intonations enjouées travestirent assez mal son réel ennui. Le docteur perçut nettement cette dissonnance. Il fronça les sourcils en feignant d'être gêné par le soleil, puis il s'embarrassa dans une explication : le *Bulletin des Hôpitaux* contenait de nouvelles études cliniques qui modifiaient sa première conviction.

— Le penses-tu véritablement? — requit à brûle-pourpoint madame Le Guenn qui, se forçant à sourire, montra ses petites dents mauvaises, et me fit un clin d'œil malicieux. — Ah ! si tu le penses !...

Elle levait ses bras maigres au ciel. Elle hocha la tête, et confirma, de la mine, les prévisions qu'elle me devinait. Malgré l'artifice des gestes drôles et taquins, la manœuvre impatienta Le Guenn :

— Que veux-tu dire?... Tu es là, soupçonneuse...

— Pourquoi donc appeler des réponses que tu connais déjà sans que j'aie remué les lèvres?...

Elle baissait les paupières pour ne pas le poindre de ses regards trop droits. Lui, nous examina tous deux méchamment. Il nous crut en complot. Ayant réfléchi deux secondes, il rusa :

— Yvonne, cela signifie-t-il que tu me juges capable de compromettre la santé de Gilberte pour conserver plus longtemps trois pensionnaires à Keryannic?

Elle répondit avec calme :

— Ce n'est pas ça...

— Ma cupidité ne va tout de même pas jusqu'au risque d'aggraver l'état de cette petite fille!

— Tu n'es pas courageux : tu te dérobes par un subterfuge dont tu mesures, aussi bien que moi, l'insuffisance... Voyons... ça ne te va pas... Tu sais bien que tu n'as pas une âme fermée... On voit tout, dedans, Jeannot...

Par ses coups d'œil il m'enjoignit de m'écarter. Je ne compris pas, obstinément. Alors il sembla se moquer, après tout, de ma présence et de mon témoignage. Il s'y résigna, selon sa coutume ; il assura sa casquette secouée par le vent :

— Explique-toi, ma chérie...

Madame Le Guenn s'assit sur un pliant, et se contraignit à rire.

— Tu te dérobes, — s'écria-t-elle de façon à dominer les bruits marins, — tu te dérobes comme si j'étais une autre, une étrangère, une qui ne saurait pas ou qui n'oserait pas dire la vérité. Tu te dérobes toujours, maintenant... Maintenant !

Afin de corriger l'amertume de son exclamation, elle le menaça gentiment avec son doigt ganté de fil :

— Ah ! ah ! brigand, tu m'échappes... tu m'échappes !... Il m'échappe ! — reprit-elle en s'adressant à moi.

— Vous l'aviez donc emprisonné ?

— Je ne m'en étais guère aperçu, tant la prison était agréable ! — conclut-il galamment.

Elle rit encore, mais les rides qui se plissèrent, aux commissures de ses lèvres, marquaient un effort pénible.

— Oui, oui..., tu marivaudes, à présent... N'empêche... Écoutez-moi, monsieur Guichardot. Je puis bien lui faire son procès devant vous... car je ne veux avoir de secret pour personne... J'ai horreur du secret... Et puis son cas n'est pas pendable... Il se plaît moins avec moi, voilà tout... Mais si !... Autrefois tu me faisais venir au laboratoire... Dès que tu étais content, tu ouvrais ta fenêtre, tu criais : « Yvonne ! Yvonne !... » Ah ! cela me sonnait dans le cœur. J'accourais, j'appliquais mon œil au trou du microscope... Tu me présentais les résultats de tes travaux... Nous formions presque un seul esprit... Un seul esprit !

— Qu'y a-t-il de modifié ? — demanda Le Guenn, nerveux et doux.

Il s'assit auprès d'elle sur un autre pliant. Moi, je m'adossai au bordage, et les agaçai, comme si leur dispute me

paraissait de mince importance. Au contraire, j'en attendais tout le début d'un conflit terrible. Évidemment, à bout de souffrances étouffées, la femme du docteur, en l'accusant près de moi, visait à lui faire craindre une diminution de ma sympathie pour lui-même et pour ses expériences. Après des querelles intimes, elle osait celle-ci. Elle essayait d'une sanction : la peur de perdre, avec mon appui, la commandite encore possible. C'était là ce qui pouvait le mieux agir, pensait-elle, sur son mari, le rendre prudent.

Il se résigna, d'un soupir, à cette algarade.

— Qu'y a-t-il de modifié entre nous ? — gémit-il.

— Tout... Tes inquiétudes l'emportent sur ton affection...

— Nous avons lieu parfois d'être inquiets... Mes travaux n'avancent pas aussi vite que je le voudrais... Je ressens de la fatigue... Ne me faut-il pas aujourd'hui quitter le laboratoire pour quelques jours ?... Cela m'exaspère.

— Et tu recherches alors des distractions nouvelles !...

— Quelles distractions ?

— Oh ! penser toujours à ses malheurs est inutile... Tu as raison... Tout de même, autrefois, quand nous avions fini de nous lamenter, quand nous avions pris une résolution franche, nous partions, bras dessus bras dessous, dans la campagne, avec les chiens... Tu les as donnés, nos chiens !... Nous ne courons plus ensemble par les grèves, sur les rochers. Tu ne me parles plus jamais de la religion, comme tu le faisais alors avec prévenance. Tu ne retrouves plus, à mon intention tous les cultes antiques dans le culte du Christ... Ah ! comme nous discutions ton hérésie !... C'était si magnifique !... Mais depuis longtemps, monsieur... je ne suis plus pour lui la joie qui distrait; je suis la tristesse qui lui confirme ses chagrins...

— Vous vous amusez là, chère madame, avec des papillons noirs qu'il faut chasser tout de suite ! — protestai-je. — Que de subtilités !...

Le Guenn joignit aux miennes ses railleries, et il baisa tendrement les pauvres mains gantées de fil. Il s'émouvait. Il enlaça la taille menue sous le corsage de toile bise et la ceinture de cuir éraillé. L'épouse se laissa faire, inerte, avec un sourire mélancolique et terne.

— Va, va... c'est en vain que tu veux paraître curieux de mon cœur... Il ne t'attire plus guère... Tu le connais trop... C'est une vieille maison où les meubles ne sont plus neufs, où les peintures s'effritent.

— Quelle idée !... Est-ce que, dans ma vie, tout ne t'appartient pas ?... Pour qui ai-je travaillé, sinon pour toi ?... Et je travaille toujours.

— Tu me prêtes des instants, tu ne me donnes pas ta vie... Tu me prêtes des instants de loisir, comme tu les prêtes à Gilberte, et même tu m'en prodigues moins qu'à ces dames...

— Hé ! hé ! — risquai-je. — Voilà donc un reproche, et direct, mon cher !

Je crus que nous touchions au point capital.

— Ce n'est pas un reproche, — interrompit madame Le Guenn. dont les joues se colorèrent un peu. — J'ai voulu moi-même attirer Élisabeth et son enfant... Je pensais que tout ce monde heureux l'arracherait à ses peines. Ma cousine sait tant d'histoires divertissantes ! Elle nous raconte toutes les comédies et tous les romans ; elle nous décrit tous les tableaux ; elle joue au piano toutes les musiques récentes et anciennes... Elle nous amuse autant que je l'espérais... Et, quand je les vois gais, elle et lui, le long de la grève, je suis contente qu'il se délasse de ses études et de nos tracess.

— C'est une aubaine, certainement, pour notre solitude un peu morne, — avoua prudemment Le Guenn.

— Elle ne me semble jamais triste, à moi, notre solitude... Tu l'animes...

— Flatteuse ! — dit-il.

Leur marivaudage me fatiguait un peu. Que ne venaient-ils au fait ? L'un et l'autre brûlaient, qui d'accuser, qui de se défendre. C'est étrange comme les personnes inaccoutumées à la pratique des affaires aiment à tourner autour du pot. Ils prenaient indéfiniment des précautions oratoires. Ils redoutaient de se vexer, et, pour se garantir contre les excès possibles de leurs paroles, ils préféraient s'entretenir devant moi, sur leurs pliants, pendant que le soleil étamait à neuf, si l'on peut dire, les cimes et les vallons de la mer, pendant que les vagues roulaient notre bateau, où quatre hommes sales et pieds nus s'empressaient, s'appelaient, s'en-

gouffraient dans l'antre noir et trépidant de la chaufferie. Morveux, grognon, un mousse de dix ans poussait, avec des serpillières humides, les épluchures qui encombraient la rigole ménagée à babord. Là-haut, sur la passerelle, Gilberte suivait les gestes du timonier manœuvrant la roue verticale du gouvernail; elle tenait ses minces bras derrière le dos, en se tripotant les ongles. Agrippées aux cordes du mât, ces dames La Revellière écoutaient la leçon du capitaine, un gros garçon de Lorient, qui leur enseignait les principes de la navigation à vapeur. Si belle était madame Élisabeth, dans la mante noire où elle serrait la plastique de son corps, que j'oubliais, quelques secondes, d'ouïr les remontrances de madame Le Guenn. D'ailleurs, le son en demeurait plutôt gai. Cependant elle s'écria soudain :

— Mais non, je ne suis pas jalouse!... Pas du tout! Quand je t'ai vu las auprès de moi, sans cesse obsédé par les ennuis d'argent, toujours désireux de t'écarter; j'ai voulu savoir si j'étais la seule qui n'arrive pas à te distraire... C'est alors que j'ai invité nos cousines. Une personne spirituelle, élégante puisqu'elle est riche, t'amuse mieux. Oui. Cela me condamne... Je n'ai pas su te plaire comme il te convient.

— Quelle idée!... Ne suis-je pas obligé d'être poli envers ces dames, qui sont extrêmement gracieuses à notre égard?

Elle parvint à sourire de cette défaite :

— Laisse-moi achever, laisse-moi achever!... Quand, de la terrasse, je t'aperçois sur la falaise avec Élisabeth...

— Avec sa belle-mère et sa fille aussi...

— Oh! Jean, la belle-mère demeure avec la petite. Élisabeth et toi, vous marchez devant..., d'une bonne allure. Les deux autres vous rattrapent comme elles peuvent.

— Il y a du vrai!... Mon cher, il y a du vrai là dedans, — ajoutai-je afin de précipiter la catastrophe.

— Ah çà!... vous supposez donc que je poursuis madame Élisabeth de mes assiduités?... — nous demanda le docteur sur un ton assez rogue.

— Ça ne m'étonnerait pas!... N'est-ce pas, madame, ça ne vous étonnerait pas?... Farceur, va!

Et je déployai mon rire le plus impétueux en lui frappant l'épaule.

— Moi, je ne sais rien ! — rectifia sa femme. — Je sais qu'auprès d'elle il est jeune et folâtre, qu'auprès de moi il est morose et silencieux.

— Je ne puis cependant pas entretenir aussi ta cousine d'hypothèques, de traites, et d'échéances !

— Tu pourrais, avec moi, découvrir parfois d'autres sujets de causerie.

— Nous en avons d'autres... Tu ne te rappelles que les mauvaises heures... Les bonnes ne gardent pas leur place dans ta mémoire... Voilà bien les femmes, n'est-ce pas Guichardot?

— Hé, hé!... — fis-je sans me compromettre.

— Vous n'imaginez pas — me dit tout à coup madame Le Guenn — comme je voudrais être Élisabeth ! C'est un rêve d'enfant, mais qui me hante. Elle a tout ce qu'il faut : la richesse nécessaire à nos expériences, la beauté qui me manque, les relations qui aideraient Jean... Elle a tout... tout...

Ces derniers mots furent prononcés avec un désespoir envieux. Le docteur en fut gêné. Maladroitement, il représenta qu'il n'était point assez bête pour se faire rabrouer, lui, pauvre médecin de campagne, par cette Parisienne, type de distinction, d'esprit artiste, et même... de snobisme, — à supposer qu'il l'aimât !

— Elle est fort indulgente à ton égard... ou mieux fort équitable. Elle te voit avec mes yeux !

Le Guenn haussa les épaules, et quitta le pliant. Il parut admirer le profil lointain de Belle-Ile, dessiné maintenant comme une épure à l'encre de Chine, là-bas, derrière les mouvements des flots. Sa femme persévéra. Devant ses cousines, elle avait dit comment, avec sa mère, lors de ses fiançailles, elle suivait Jean chez les pauvres qu'il soignait, qu'il ressuscitait, ainsi que Jésus ressuscitait Lazare. Peu à peu, madame Élisabeth, à leur prodiguer les louanges, s'était étrangement exaltée.

Quand, après avoir demandé mille détails sur le drame du typhus à bord du *Surcouf* et à la Vera-Cruz, elle avait obtenu de lire la lettre officielle adressée par le ministre au docteur, pour le remercier d'avoir sauvé tant d'existences et risqué la sienne, la veuve était devenue toute pâle de joie.

— Elle a pâli!... Je vous jure qu'elle a pâli... Elle a pâli sans pouvoir se remettre, un long quart d'heure... Je vous le jure, monsieur Guichardot... Est-ce de la sympathie, cela?...

— Ah! si elle a pâli! — fis-je avec la mine d'un homme convaincu par une irrécusable preuve. — Alors vous êtes terriblement jalouse, ma chère madame Le Guenn?

Je m'arrangeai pour qu'elle crût découvrir, sous mon air comique, une conviction pareille à la sienne. Néanmoins elle nia toute crainte :

— Je connais trop Jean. C'est une âme généreuse et incapable de me trahir, parce qu'il sait mon seul bonheur dans ses mains, parce qu'il me sait moins jolie, sans fortune personnelle, faible et désarmée. Ça lui semblerait trop lâche de m'abandonner dans de telles conditions... Oh! je le connais!...

— A la bonne heure! — s'écria-t-il. — Mais tu n'es point telle que tu prétends. Tu te sers de tes armes naturelles contre moi, en personne qui n'ignore pas les arts de la défense contre des périls chimériques...

— Madame Le Guenn te reproche un peu de froideur, — insinuai-je sur un ton de blâme.

— Mais je ne vis que pour elle! Je n'ai pas d'amis! Je les ai tous oubliés depuis mon mariage. Je ne connais qu'elle, — répliqua-t-il presque furieusement.

— Qu'as-tu besoin d'amis? — remarqua-t-elle. — Tes amis, c'est ton intelligence et ton caractère... Ceux-là, je les admire...

Craintive, elle capitulait.

— Alors tout va bien... Qu'en dis-tu, Guichardot?

— Il me semble!...

Je pensais exactement le contraire. Madame Le Guenn venait, à mon avis, d'accomplir un acte décisif. En m'introduisant au cœur de leur intimité, en me mêlant à leur sourde guerre, elle avait porté devant un juge le litige, occulte jusqu'alors. Non pour que ce juge rendît une sentence; mais, le grief étant exposé devant un tiers, son mari subissait la honte de me savoir initié à leur débat. La sauvagerie de Le Guenn et son orgueil devaient rendre ce châtiment efficace : il se piquerait de s'assagir. La chose était excellemment combinée.

Madame Élisabeth étant convaincue d'amour, il ne me restait plus qu'à la persuader de fournir l'argent des expériences. La gloire et la vie de l'amant dépendaient de l'amante. L'échec me parut improbable. Nous attendrions le sérum sans délier la bourse de la Compagnie.

D'ailleurs, à partir de cet instant, l'équivoque diminua. La situation de chacun se précisait. Tous, sauf le docteur, avaient hâte d'en finir avec le drame latent. Soumises à des angoisses différentes, mais certaines, ces dames ne les pouvaient plus endurer davantage. Moi, je m'intéressais prodigieusement aux *processus* de leurs appréhensions. Il appartenait à mon caprice de précipiter le dénouement. Selon mes desseins, j'étais devenu l'ami commun, l'homme positif et perspicace de qui le conseil paraît précieux. Sans craindre de froisser personne, au moins de manière irréparable, il m'était possible de provoquer tous les aveux par mes boutades. J'avais réussi à faire admettre la brutalité de mon langage dans cette société de personnes susceptibles et délicates. Au moment où elles se contraignaient à feindre et à tergiverser encore, j'étais seul en posture d'amorcer les conversations définitives, et de confronter les émotions rivales. Comme je l'avais voulu, j'étais le maître de l'heure. Madame Le Guenn plaçait en moi sa confiance. Son mari repoussait mon intervention dans le mystère sentimental, mais il espérait mon aide financière. Madame La Revellière désirait que ma franchise, pour lui donner raison, accusât directement sa bru de *flirt*. Madame Élisabeth se prêtait à notre camaraderie afin d'obtenir la complicité de mon indulgence. De moi tous attendaient la solution.

Je me promis de bousculer les hypocrisies, et d'établir nettement les bases du problème. Il m'importait que madame Élisabeth confessât la vérité de sa liaison avec le docteur, et consentît ensuite, sur mon invite, à un sacrifice pécuniaire. Il fallait qu'elle prêtât cinquante mille francs à sa cousine pour les frais de laboratoire. Sans doute le difficile serait de faire accepter la somme par Le Guenn, si, comme je le supposais, la jolie veuve lui accordait, alors ou un peu plus tard, toutes ses bonnes grâces. Sous un prétexte quelconque, le brave marin, au nom de nobles et antiques scrupules, refuserait l'argent de sa maîtresse. Que deviendrait le sérum,

en ce cas? Il seyait, par conséquent, de manœuvrer avec une prudence méticuleuse, — comme le capitaine qui, la main sur la roue de la barre, gouvernait le vapeur entre les troupeaux de barques, et traversait la rade calme de Quiberon, aux yeux des sardinières bavardes le long du môle.

Je continuai, le lendemain, mes opérations psychologiques dans cette vaste lande, près de Carnac, où s'alignent, parallèles et debout, des milliers de menhirs. Le docteur enseignait qu'ils devaient servir de fanions au ralliement des tribus celtiques, lors de fêtes exceptionnelles. Son esprit s'évertuait, par d'éloquentes évocations du peuple préhistorique, à ravir l'âme attentive de madame Élisabeth. Elle menait notre groupe dans l'ombre de piliers bruts plus énormes à mesure que l'on approche le terre-plein final. Madame La Revellière se plaignit que l'on avançât trop vite, au pas allègre du couple. Mais la petite fille galopait derrière Domino, qui flairait la piste d'un chat. Nous contournions les bases étroites de ces granits, afin de constater les traces de calcination. Madame Le Guenn combattait l'opinion de sa cousine : si chaque pierre avait été le pilier central d'une hutte, nous devions découvrir les vestiges du foyer, prétendit-elle. Madame La Revellière l'approuva, ne voulant admettre que l'hypothèse des tombeaux, bien qu'on n'ait guère trouvé là de ces armes, de ces bracelets, de ces silex inhumés ordinairement avec les morts de l'époque.

Je sentis que, sous la discussion archéologique, les sentiments s'attaquaient déjà. Ce fut à peine si madame Élisabeth vanta la lumière franche venue de la mer, et qui dessinait les profils bruts de ces monuments, qui éclairait les pelages roux et blancs des bœufs, les verdures pelées de la lande, les bois de sapin fermant l'horizon, après la ville morte, sous un ciel léger : la veuve craignait probablement qu'on ne l'accusât de briller à l'intention du docteur. Hostile, sa belle-mère l'épiait en faisant tourner au bout de leur chaîne les vingt bibelots de sa trousse. Nous nous disputâmes presque. Nous atteignîmes le haut du pâturage, où semblent aboutir les treize rangs de pierres dont les masses deviennent considérables en cet endroit sacré. Un cercle de menhirs géants assiège le

bloc de l'autel sur lequel le prêtre et le chef devaient, avec leurs bras rouges du sacrifice, prêcher le peuple aux longues chevelures, vêtu de peaux, brandissant les haches de silex, les épées de bronze, offrant au dieu ses enfants nus par-dessus les milliers de têtes farouches.

— A quoi bon la civilisation ? — soutint alors madame La Revellière. — Les pires instincts dominent encore les êtres les mieux préparés au devoir par l'atavisme, l'éducation, la culture spirituelle...

Elle regardait sa bru, qui n'eut cure de cette plainte. Gilberte essayait de parvenir sur l'autel, où Domino frétillait. Entreprise difficile. Dans le feu de la discussion, personne ne songeait à elle. Je la vis qui s'en froissait. Le nez pâlit. Les lèvres séchèrent... Je réprimai mon envie de la secourir : mieux valait qu'elle se fâchât et qu'une crise de rage soulevât de nouveau la question de sa santé, du départ pour la Touraine. Un instant, la fillette fut près de réussir : ses genoux égratignés, ses jambes brunes étreignirent le granit ; ses mains s'agriffaient au rebord de la table creuse. En dépit d'un effort qui crispa toute sa personne simiesque, elle manqua le rétablissement nécessaire, et retomba en s'éraflant les paumes des mains.

Alors je signalai ses pleurs, les secousses de ses bras fébriles et ses sanglots exagérés. On s'empressa. Madame Élisabeth ne put se contenir ; elle eut l'imprudence de traiter sévèrement, même brutalement, au moins en paroles, sa fille qui la pouvait ainsi contraindre à quitter la Bretagne promptement. Madame Le Guenn intercéda. Le docteur hissa Gilberte sur le bloc sacré. Domino prit la taille de sa maîtresse dans ses pattes, — ce qui la dérida, la calma.

Ensuite nous retournâmes, pour visiter les dolmens et le tumulus de Kermario. Je réussis à marcher entre la veuve et sa cousine, puis à nous isoler, en accélérant le pas. L'âge de madame La Revellière retardait l'élan de Gilberte, qui lui donnait un bras, et l'autre à Le Guenn.

Malgré les ruses de madame Élisabeth je maintins la conversation sur l'état de sa fille. Elle dut avouer que la peau de l'enfant s'abîmait aussi, qu'elle se cassait, qu'elle se gerçait.

— Jean m'en a parlé, — assura la femme du docteur.

Madame Élisabeth frémit un peu, et dit seulement :

— Ah !...

— Il en vient à croire que le climat d'ici est moins salutaire pour ta fille qu'auparavant.

— Comment ?... Elle s'est fortifiée depuis deux mois !...

Sans miséricorde, madame Le Guenn représenta qu'à la longue le sang trop jeune s'imprègne à l'excès de sel et d'iode, qu'une maladie de l'épiderme peut se déclarer. Elle la dépeignit longue et difficile à guérir sur le lieu même où la cause subsiste.

— Madame La Revellière ne propose-t-elle pas d'abréger votre séjour ici ? — insinuai-je perfidement. — Il me semble l'avoir entendu parler dans ce sens.

— Mais je résiste, vous pensez ! Comme toutes les vieilles dames, ma belle-mère s'épouvante d'un rien.

— Sans doute, — conclut madame Le Guenn, — ne lui paraît-il pas très prudent de laisser l'état de Gilberte empirer.

— Je ne veux pas m'en aller, je suis très bien ici, auprès de vous, Yvonne ! Ça m'ennuie beaucoup ce que tu me dis : le docteur ne m'en a pas soufflé mot !

— Notre égoïsme préférerait vous retenir, ma chérie.

— Que tu es gentille !... Voyons, il doit y avoir un moyen d'arranger les choses ?

Nous ne répondîmes pas. Elle souffrit en silence. Le beau visage sembla s'amincir. Elle mordit ses lèvres pour y rappeler le sang. Une petite paysanne nous salua ; son frère leva son béret. Je leur donnai quelques sous, qu'ils empochèrent avant de courir sus à leurs vaches trop avides d'une herbe interdite.

Madame Le Guenn regardait fixement le sol. Les deux rides fines qui enfermaient sa bouche dans leur parenthèse ne cessèrent pas de se creuser, témoignant un effort opiniâtre. Voulant éviter que madame Élisabeth feignît d'oublier la conversation, sa cousine reprit avec fermeté :

— Mon devoir, le devoir de Jean nous obligeait à t'avertir... Tu sens combien cela nous afflige ?

Madame Élisabeth garda le silence. Par un geste vague elle esquiva toute adhésion au projet de départ. La femme du docteur ne lui permit pas de rester sur cette équivoque.

— Vous étiez la joie, l'élégance, tout ce qui peut embellir un instant l'ombre de nos existences...

— Jamais, — protesta madame Élisabeth, — jamais Gilberte ne voudra quitter son docteur..., à présent!

Elle était aux abois. Elle haletait. Ses narines blêmes palpitèrent.

— C'est ton mari, — s'écria-t-elle désespérément, — qui a développé cette petite intelligence. Ne va-t-elle pas retomber dans sa paresse quand il ne sera plus là pour dégager ce jeune esprit de sa gangue animale?...

Avec une volubilité fébrile, elle s'acharnait à nous faire comprendre qu'avant de suivre les cours supérieurs, l'adolescente avait besoin de cette influence.

Froidement, je lui rappelai le cas pathologique de M. La Revellière. Sa fille était héréditairement désignée pour des maux graves. On ne devait donc négliger aucune précaution. Madame Élisabeth se révolta contre notre double manœuvre :

— Vraiment, vous m'effrayez à plaisir!...

Puis elle eut recours à d'autres raisons. Elle fut discrètement pitoyable pour cette pauvre Yvonne Le Guenn, qu'elle n'eût pas voulu laisser au milieu d'embarras sans y parer. Elle tenta une allusion très amicale au trésor de Keryannic que sa villégiature enrichissait un peu. Masquant avec délicatesse son véritable sentiment, elle insinua que sa fille pouvait partir accompagnée de madame La Revellière, en Touraine. Elle-même demeurerait quelque temps à Keryannic.

— Tu te séparerais de Gilberte!... Oh! non! ma chère, je n'accepterais pas un pareil sacrifice... Une mère comme toi n'abandonne pas sa fille malade...

— Mais elle ne l'est guère... Sa grand'mère, qui l'adore, la soignera mieux que je ne saurais.

Vivement, madame Le Guenn allégua l'âge de madame La Revellière, sa mauvaise vue, son sommeil lourd, la sieste qui lui était coutumière, l'après-midi. C'étaient là de petites infirmités pour lesquelles elle négligerait fatalement la jeune fille. Sans compter les crises de sciatique.

De son côté, madame Élisabeth loua l'inaltérable dévouement de la grand'mère. A quoi madame Le Guenn s'empressa de répondre que Gilberte ne supporterait pas l'absence

de madame Élisabeth, et que le tourment ramènerait la fièvre.

— Le docteur, — continua-t-elle, — te dira combien il faut soigner le moral de cette enfant, cette sensibilité si frêle, au moment où elle se forme...

— Tu es sûre qu'il me conseillera de m'en aller?

— Il faut bien faire son devoir!...

Sous les paroles, les deux femmes cachaient mal leurs amours adverses. Les intonations trahissaient leurs craintes ennemies. Madame Le Guenn, ferme et austère, le visage froid, visait droit aux yeux de sa cousine, qui les dérobait sous un clignotement, qui balbutia :

— Ça me fera un tel chagrin de quitter votre maison où je me suis crue heureuse, heureuse!...

— Oh! ma chérie... Ne penses-tu pas que je souffre aussi..., que je souffre, moi!... de vous voir partir avant l'heure?

La bonté de l'amie l'emportait, à cette minute, sur la sévérité de l'épouse. Madame Le Guenn s'émouvait de pressentir la passion douloureuse de sa cousine. Deux larmes qui mouillaient ses cils courts l'excusèrent. Toutes deux, par les regards, s'expliquaient franchement, et s'approuvaient l'une l'autre. — « Je comprends que tu l'aimes mon Jean : il est tellement admirable!... Et je te pardonne..., mais va-t'en pour notre repos à tous! » voulait dire madame Le Guenn. A quoi madame Élisabeth eût riposté : « Tu me chasses pour défendre les derniers débris de ton bonheur... Soit!... Mais qu'allez-vous devenir, que va-t-il devenir, lui que j'aime?... »

C'était à moi de finir. J'avais cultivé l'affaire jusqu'à son point de maturité. Selon mes calculs, l'imminence d'une séparation soudaine devait précipiter les mouvements chaleureux de l'amour chez une femme de trente ans, superbe, et de tempérament vigoureux. Il était maintenant probable que j'arracherais de son cœur l'aveu nécessaire à la présentation de mes conseils. Beaucoup de persévérance et un peu de prudence me suffiraient pour devenir le confident de ses tendres pensées, comme elle était la confidente de mes faiblesses ancillaires. En qui se serait-elle épanchée, d'ailleurs? Tous, sauf moi, elle les savait les bourreaux naturels de son plus cher sentiment.

Le reste du jour elle ne s'éloigna plus de mes côtés. Redoutant une émotion trop violente, elle s'écartait du docteur. A plusieurs reprises, j'essayai d'obtenir qu'elle ne démentît pas mes allusions discrètes et complices. La véhémence qu'elle mit à s'indigner de mes insinuations fut assez brutale, et je ne pus insister.

D'ailleurs notre bande se rassembla bientôt. Gilberte voulut nous photographier en groupe juché sur une grosse pierre. Plus loin, l'enfant pénétra dans la galerie couverte d'un dolmen, et nous dûmes, à notre tour, fixer son image de petite Velléda pimpante. Sans que madame Élisabeth soufflât mot, le docteur évalua les forces qui avaient érigé ces lourdes masses. Quels mécanismes, quels efforts d'esclaves innombrables avaient apporté en des places symétriques ces monolithes grisâtres, éternels? Il imputait l'entreprise à une science jadis capable d'accomplir ces travaux gigantesques avec le secours de l'eau, de l'air, peut-être d'un fluide expansif, aujourd'hui méconnu. Il imagina toute une technique ancienne, plus puissante que la nôtre par les applications de principes simples, et que notre esprit contemporain, trop complexe, ne sait plus discerner. Aussi le peuple a-t-il cru qu'une armée de colosses païens avait été, par un saint évêque, pétrifiée dans l'instant où leur troupe s'apprêtait au massacre des néophytes... Et c'était une explication plausible, prétendit madame Le Guenn : quand la science abdique, la foi reprend ses droits.

Nous fûmes conduits dans l'église de Carnac. L'âme du XVIe siècle et celle du XVIIe y ont collaboré merveilleusement. Jusqu'aux clefs de voûte, l'ornent de curieux lambris peints. Les vertus symboliques de la Renaissance y paraissent dans des architectures et des perspectives pâlement dessinées. Deux autels de style jésuite dressent en haut de colonnes torses les cintres échancrés de leurs frontons noirs et blancs. Une grille délicate enferme le chœur dans une corbeille de fer forgé aux volutes maigres et aux rinceaux étroits.

Agenouillée contre ce chef-d'œuvre de ferronnerie, madame Le Guenn me parut aussi frêle et raidie, non moins sobrement parée. Ses gestes droits, et ses formes anguleuses

enfermaient la même splendeur divine que celle signifiée par les ors de l'autel, des chandeliers, du tabernacle. Elle pria fiévreusement. L'épiderme roussâtre de son visage était un peu caressé par le rayon du crépuscule qui transparaissait au vitrail. Demandait-elle à la Providence de la secourir en ces déboires financiers que le départ de ses parentes allait empirer à Keryannic? Sans le voir, madame Élisabeth examinait le buste en or de saint Cornély mitré, la crosse aux doigts, et la poitrine ouverte par un oculaire, derrière quoi repose une relique minuscule et mal visible.

Je dis au docteur que je trouvais madame Élisabeth un peu flétrie, chose étonnante, et que le déplaisir de le quitter dans une huitaine l'avait ainsi transformée, fâcheusement, tout à coup.

Lui ne broncha point. Alors je lui murmurai que cette belle femme l'aimait sûrement, que nous nous en apercevions tous, et qu'il avait tort de me celer une sympathie mutuelle dont j'étais le confident obligé par mes sens perspicaces.

— Tu te trompes, tu te trompes... Comment veux-tu que cette créature ait pour moi la moindre inclination?... Tu t'amuses!

Mais, en parlant, il me saisit le bras et me fit sortir de l'église. Dehors il haletait :

— Elle t'a dit qu'elle s'en allait?... C'est sûr?...

Autour de ses yeux, des cavités, brusquement, se creusèrent, noircirent. Il étancha l'humidité de son front. Je lui contai la manœuvre de sa femme pour décider ses cousines à fuir la Bretagne... Il ne desserra plus les dents. Il me considérait, puis les guéridons de fer alignés devant l'hôtel où cuisait notre repas. Tout son être subissait l'effort visible d'une tension intérieure. Ses nerfs devaient se nouer, son estomac se contracter atrocement, son cœur battre et enfler parmi les petits vaisseaux que l'on imagine être fragiles comme des fils étirés. Enfin l'étreinte dont il meurtrissait mon biceps s'amollit, et tout lui-même sembla succomber à la suite d'une immense fatigue. Il se laissa fléchir sur une chaise, derrière un des guéridons.

— Tu vas boire un peu d'alcool, — commandai-je. — Comme tu es pâle!...

— Je suis pâle?... Pourquoi serais-je pâle? Je me sens très bien...

— Tu es pâle, — affirmai-je paisiblement, — parce que le départ de madame Élisabeth te donne une violente émotion.

— Tu deviens maniaque... Ai-je l'aspect d'un don Juan?... Regarde-moi...

— Tu es un être fin, nerveux et dédaigneux, tel que beaucoup de femmes en aiment. Ta science a séduit cette belle personne intelligente, gorgée de littérature. Elle t'aime, tu l'aimes..., puisque te voici sur le point de t'évanouir à la nouvelle de son départ!... Rien de plus normal. Vous avez passé deux mois côte à côte. Elle est veuve depuis un an et plus... Son tempérament robuste est asservi à des reflexes. Le trouble s'est invétéré dans le cerveau. Tu es un Breton assez caractéristique de ta race pour qu'une habituée des Salons de peinture et des pinacothèques étrangères, pour qu'une lectrice des hypothèses ethnographiques à la mode, t'ait jugé beau comme un type exact... Il y eut aussi l'air tonique de la mer et des landes, puis tout ce qui a été mis en strophes par les rimailleurs. Les réminiscences des poèmes hantent la mémoire de madame Élisabeth. C'est plus que le nécessaire pour que son sang, ses nerfs et son cerveau appellent le mâle le plus proche... Vous vous aimez... Tu le nies?... Si tu veux!... Bois toujours un peu de fine champagne...

— Guichardot, sois sérieux... Tu dis des sottises...

Je haussai les épaules en le priant de noter que sa femme, elle, ne dissimulait plus sa jalousie, ni madame La Revellière son exaspération. Je souhaitai que le couple soupçonné méritât de l'être complètement.

Et mon sourire commenta la concision de mes paroles.

— Jamais, — bougonna-t-il, — jamais ni madame Élisabeth ni moi n'avons parlé de ces bêtises... Ce n'était guère à elle de commencer... et elle ne m'a pas offert l'occasion de faire le « flirteur »!...

— Pourtant, elle te plaît... N'importe quel homme désire une telle femme, rien qu'à la rencontrer dans la rue... Tu n'as pas la prétention de te soustraire aux lois naturelles?

— Non, mais j'ai la prétention de savoir résister aisément aux ordres de mes instincts.

— A quoi bon?

Il sursauta, et me contempla comme un fantôme du satanisme.

— A quoi bon? — répétai-je en allumant mon cigare. — Il ne faut pas résister à nos instincts, si leur satisfaction peut servir à nous augmenter... Or une passion jouée avec une telle partenaire ne manquerait pas d'accroître l'énergie de ton intelligence...

— Et ma femme?...

— C'est une douce personne que j'admire; c'est une dévote aux petits soins... Ce n'est pas elle qui peut accroître davantage ton intelligence ni ta force de vie. Elle ne t'enseignera plus à te dépasser... Elle a donné toute la mesure de son aide... et tu languis, pauvre, désolé, ici. Voilà...

— Tu penses?...

Je me privai de répondre, car il choisissait le ton agressif. Néanmoins j'étais sûr d'avoir ensemencé d'une graine fertile le champ de sa conscience. Elle ne tarderait point à germer. Après un silence, j'estimai que ses réflexions devaient, en partie, approuver les miennes. Quelle que fût la gratitude dont il fît montre envers sa femme, il ne cachait pas entièrement la satiété d'une longue accoutumance. Lorsque je flairai l'instant propice, je dis encore :

— Tu conviendras qu'il appartient à des esprits scientifiques de quantifier exactement les valeurs des phénomènes dans la série évolutive, et de leur attribuer une importance proportionnelle. Ton esprit, et le bien qu'il peut faire au monde, s'il acquiert sa pleine vigueur, ne sont-ils pas et de beaucoup plus favorables au développement de l'humanité que l'âme exquise et passive de madame Le Guenn, pareille, malgré son excellence, à des milliers d'âmes vertueuses?... Tandis que le sérum anti-typhique ne peut être créé que par toi seul!... En face du problème social et par conséquent moral, la rareté de ton savoir est autrement précieuse que la rareté moindre de sa vertu. Or sauver des vies innombrables, dans l'avenir, au détriment d'une seule douleur, n'est-ce pas un devoir plus évident que de renoncer à sauver ces vies innombrables, pour épargner cette seule douleur?... Ne cherche point à me réfuter maintenant... Réfléchis d'abord. Il y a une lutte intéressante

entre la passion de la pitié et le devoir de la rigueur... Tu dois te dépasser en préférant, comme les héros de Corneille, le devoir à la passion... Ne hausse pas les épaules! La pitié n'est qu'un moyen de ton égoïsme qui veut s'admirer noble, généreux, devant son acte. Ce n'est pas madame Le Guenn, que tu entends servir, mais ton orgueil de sauveur fidèle, jusqu'à la mort, à une promesse officielle et religieuse... Cède à la pitié : tu céderas à ta vanité... Médite cela... N'en parlons plus pour le moment... Ces dames sortent de l'église.

— Je ne conçois pas que le fait de trahir ma femme avec sa cousine puisse être un devoir... Vraiment non... Tu es un sophiste!...

— C'est un devoir de vaincre son orgueil, fût-il celui d'une impeccable vertu, afin d'accroître les puissances d'un cerveau capable, ensuite, de sauver les vies humaines, par milliers...

— Et comment, je te prie, madame Élisabeth, en péchant avec moi, pourrait-elle accélérer les expériences concluantes de mon sérum?... Tu me prends pour un imbécile qu'on étonne avec des paradoxes de cabaret.

— N'en parlons plus... Chut!

Seul, je dînai de bon appétit ce soir-là, bien que ni madame Élisabeth, ni le docteur ne se permissent l'absurde comédie de laisser la nourriture pour s'avertir ainsi de leur détresse. Cependant ils affectèrent de causer sans joie. Ils évitèrent aussi de s'adresser l'un à l'autre. Quand la lune se fut levée, nous nous rendîmes aux « alignements » éclairés de cette manière fantastique. Il nous plut de goûter le silence de la solitude à travers ces champs immenses, parmi les menhirs éblouissants et rangés comme les maisons d'une ville déserte. Les étoiles scintillantes et le disque nacré du satellite, par-dessus la haie des bois sombres, guettaient nos pas. Où donc se cachait la troupe des Korrigans que nous cherchions? demanda Gilberte. Parents des Kobolds, ne sont-ils pas des nains épais munis de grosses têtes hirsutes, et qui se creusent des souterrains dont l'ouverture se dissimule au pied des monolithes?... L'enfant pensait apercevoir l'ombre de leur fuite autour des hautes pierres brutes; et elle se serrait contre sa grand'mère. Au loin, Domino donnait de la voix, derrière

un lapin débusqué des touffes. Quand on parvenait à une éminence, tout le peuple de fantômes rocheux, debout et en ordre, semblait attentif à notre marche. La Bretonne qui nous guidait dit que, la nuit, en ce lieu, elle était sûre de paraître elle-même aux pierres un revenant bizarre dont elles avaient peur.

Respectueuses de sa présence et de la nôtre, — assura-t-elle, — un peu terrifiées, elle nous les montra. Son bras maigre sortit d'une large et courte manche noire. Hors de la coiffe elle fit saillir sa figure ronde. Ses sabots claquaient. Sa tournure était lourde, et sa voix dévote. Elle se baissait parfois, cueillait une herbe. Déjà la bavette du tablier bleu gardait un bouquet de simples contre sa poitrine plate. Le docteur discutait avec elle les puissances thérapeutiques de ces plantes récoltées aux heures muettes et lunaires. Il resta près d'elle. Les deux silhouettes s'enfoncèrent parmi l'obscurité bleuâtre. Elles s'évanouissaient dans l'ombre des grands menhirs, puis renaissaient avec la coiffe branlante et le chapeau de chouan. Madame Élisabeth, insensiblement, s'éloigna de sa belle-mère et de madame Le Guenn, pour me rejoindre. Je lui fis remarquer combien le docteur appartenait plus à sa race qu'à notre cosmopolitisme parisien, et combien, à le voir près de cette Armoricaine, on avait peine à se souvenir de sa science, de ses goûts affinés, de ses intelligentes amertumes. Il semblait le type même de la plante humaine qui, sur cette lande, avait dû croître, façonnée par les variations du climat, la limpidité de l'air, les grands vents du large et le sel de la mer. Côte à côte avec cette paysanne, il était son frère celte, aux jambes hautes et à l'imagination fertile en chimères.

— Me passez-vous, maintenant, d'avoir voulu séduire la servante de Keryannic, pour mieux apprendre l'humanité du pays breton?... Ne comprenez-vous pas, madame, que l'esprit doive être tenté par le besoin de savoir tout de ce pays demeuré dans sa jeunesse d'autrefois, malgré les siècles?... N'est-ce pas que l'on est curieux de connaître l'intimité du cœur et de la pensée, de la connaître à fond, et même d'obtenir cette connaissance par l'amour, seul apte à nous livrer entièrement les êtres?...

— J'aime assez cette excuse de vos mœurs. Elle est ingé-

nieuse... Ne vous l'ai-je point déjà dit, monsieur Guichardot? Mais vous ne détestez pas les compliments. !

— Les vôtres surtout, — répliquai-je. — Pourtant ce n'était pas à cela que je voulais en venir... Je puis m'apercevoir que vous êtes tentée aussi par un désir très fort de connaître l'âme des Bretons... fût-il même indispensable d'y employer l'amour...

— Vraiment?... Oh! oh!

— Ah! ma chère amie, ne permettrez-vous pas que je sois franc avec vous... et même indiscret? Je supporte mal l'obligation de suivre les détours... Eh bien! supposez-vous que je sois seul à n'avoir pas encore observé que la conversation de Jean Le Guenn vous intéresse démesurément? Vous vous efforcez de le tenir sous le charme de vos paroles...

— Qu'y a-t-il là de répréhensible?...

— Rien du tout... A dire vrai, je ne vous reprocherais qu'une chose : ce serait d'en rester là... Le Guenn vous aime... Mais oui, mais oui!... Ne vous moquez pas de moi... Tout à l'heure, je lui parlais de votre départ que la jalousie de sa femme a su rendre imminent, sous un prétexte valable... Eh bien! il a failli s'évanouir... J'ai dû lui faire avaler un cordial...

— Quelle histoire!...

— C'est ainsi...

Madame Élisabeth ne dit mot. Elle ne prêta plus la moindre attention à ce que je lui démontrai, rassemblant tous les indices et toutes les preuves morales, sinon matérielles, de sa faiblesse. Elle regardait grandir les pierres de la cité défunte, à mesure que nous avancions vers la hauteur de la lande où brillaient le bloc de l'autel et les têtes monstrueuses des grands menhirs, ayant à leurs pieds les cadavres difformes de leurs ombres.

— Comme on se trompe! — soupira-t-elle. — C'est que vraiment jamais le docteur Le Guenn n'a hasardé un mot de galanterie, même par jeu... Et vous voilà tous à vous forger des chimères romanesques ou vicieuses, parce que nous avons causé, tous deux, devant vous, avec un plaisir réciproque... Ma belle-mère vient de me gronder cruellement, et à tort... Et vous, l'homme clairvoyant, le psychologue positif, vous me

comprenez autant que cette brave bourgeoise cossue et guindée... C'est vilain, cela... J'ai horreur du laid... Et nous pensons laidement, les uns et les autres...

Je me hâtai de la plaindre, en l'interrogeant sur les sévérités de sa belle-mère. Par cette autre voie plus amicale, je devais certainement trouver quelques occasions de la contraindre à la franchise suprême; mon adresse de courtier heureux saurait bien y réussir. Je fus donc agressif contre madame La Revellière, de la façon qu'il seyait. J'appris de la sorte que la bonne dame avait, cette fois, délibérément accusé sa bru. Autant elle eût favorisé le dessein d'un second mariage, autant elle se révoltait à l'appréhension d'une aventure.

« Vous qui aimiez votre fille, — avait-elle dit, — vous voilà prête à laisser le mal la tuer, pour vous attarder ici plus longtemps. Je protège Gilberte La Revellière-Lepeaux, ma petite-fille, contre un grave danger, celui de voir les malins sourire plus tard, quand on prononcera son nom, parce qu'il sera celui d'une femme coquette et compromise... Non, vous n'êtes pas maîtresse de vos sympathies! Parce que vous êtes une mère, parce que vous portez un nom que vous devez transmettre, sans ridicules, à votre fille et à l'honnête homme qui l'épousera!... Je n'ai jamais outré mes sentiments de pudeur... Mais je tiens à la propreté de celles qui portent le nom de mon mari et de mon fils. Les morts ont besoin d'être défendus..., etc... »

J'arrachai difficilement ces bribes de leur colloque à madame Élisabeth. Elle ne les livra que pour se révolter contre l'injustice des attaques. Quelle rage animait donc les gens? Elle protesta de nouveau que ni le docteur ni elle n'avaient, en aucune heure, risqué une parole même allusoire à leur sympathie, qu'elle reconnut être vive.

Dans ses accents je ne pus découvrir l'emphase du mensonge, ni la fureur contenue du vice que l'indiscrétion offense. Si je n'étais pas un compère payé pour nourrir toutes mes défiances, je l'eusse crue sincère, dès ce moment-là. Cependant j'agis en sceptique, et brusquement j'émis cette idée :

— Puisque votre belle-mère favoriserait un second mariage, que feriez-vous si Le Guenn divorçait?... Vous l'épou-

seriez?... Répondez-moi... Ne voulez-vous pas me répondre?... Vous voyez... Vous ne niez pas que vous l'épouseriez sans doute... C'est un aveu formel que je recueille! Ah! ah!...

Madame Élisabeth cessa de marcher parce que ses mains laissèrent tomber son en-tout-cas. Je le ramassai et me tint devant elle, en la dévisageant, ironique à demi. Elle souffrait. Quelque chose de terrible bouleversait son esprit, et, tout autant, sa chair. Elle s'essouffla. Des espoirs et des angoisses se succédaient, en transfigurant de mille manières sa belle face, tantôt tragique, dans l'obscurité lunaire, comme un masque de drame grec, tantôt extatique comme une physionomie de sainte florentine. Ce fut miraculeux. Je crus même qu'elle exagérait son émotion afin de me donner le change; tant l'artifice de ses habitudes un peu comédiennes m'avait prévenu contre son caractère. Impatient, je repris :

— Vous m'avez, certain dimanche, affirmé qu'on ne gagnerait rien à devenir votre amoureux, parce que vous prétendiez vivre dans le cristal de la sincérité absolue, parce que vous prodiguiez à vos amis toute votre âme sans qu'il restât rien pour un amant. Ce cristal me semble assez peu limpide, à cette heure... Il est vrai que je n'ose me dire de vos amis... Mais je pense qu'en ce moment, personne ne serait votre ami. Vous avez soufflé, sur le cristal où s'enferme votre existence, une buée...

— Oh! ne plaisantez pas, je vous en prie... je vous en supplie... Je vous jure qu'aujourd'hui seulement j'ai vu clair. J'ai vu clair moi-même dans mon cristal intérieur, mon pauvre cristal... C'est effrayant! Je suis en effet comme vous dites... Je ne m'appartiens plus... Quelque chose m'a domptée et règne en moi, depuis cet après-midi, depuis que ma cousine m'a conseillé ce départ... Mais comment cela m'est-il venu dans le cœur?... Pourquoi?... mais pourquoi?

Elle m'interrogeait véritablement, penchée vers mon visage. C'eût été téméraire que de lui répondre. Je souris comme on sourit à une petite fille innocente.

— Avant, j'étais heureuse... J'étais heureuse... je le sais seulement, ce soir, que j'étais heureuse..., vous comprenez? Je souffre maintenant... Vous comprenez?... Je ne savais rien de moi-même, de cela... Je ne prévoyais pas... J'éprouvais

tout simplement une espècee d'enthousiasme à causer... des choses, des gens, de Gilberte... à causer ! Tout simplement. Il instruisait ma fille. J'écoutais. Il nous en apprenait tant sur l'univers, pendant nos promenades ! Il m'éblouissait l'esprit... Et puis, c'était Gilberte, en rentrant, qui ne parlait que de lui ! Elle répétait toutes ses phrases. Elle me demandait mille explications. Les donner, c'était encore s'inspirer de lui... J'ai été prise ainsi, morceau par morceau, sans me douter, sans vouloir me douter... Et puis il est malade, il est faible. Je me suis plu, avec Yvonne, à le soigner, n'est-ce pas ?... Il avait soigné mon mari, il avait retardé sa mort... Je sommeillais dans cette reconnaissance, dans cette compassion, dans cette tendresse... C'était exquis, c'était pur... Je le croyais. Ah ! cet après-midi, tout s'est révélé de moi-même ! Quel cataclysme ! Une main féroce a saisi mon cœur dans ma poitrine et l'a tordu. J'ai senti qu'Yvonne avait plaisir à me congédier... J'ai deviné qu'elle s'était aperçue de cela même que je refusais de savoir, malgré les rudes avertissements de ma belle-mère... Il a bien fallu m'avouer que c'était là une force inconnue, puissante comme une loi naturelle, et qui ravage votre maison, et qui mord les nerfs, les entrailles, qui brûle les yeux... Et maintenant !... Voilà... je suis stupide, abrutie; j'ai mal... L'idée de fuir me dévaste, me détruit... L'idée de ne plus le voir, lui, me tire des larmes bêtes, les larmes de la petite bonne qui perd son piou-piou... des larmes bêtes... des larmes... tenez, des larmes !

Elle s'essuya furieusement les cils, les joues. Elle se reprit à marcher, en ravalant des soupirs brefs.

— Et lui ? — dis-je.

— Lui ?... S'en doute-t-il seulement ?... Il ne s'en doute pas, vous savez... Mais non... ça vous paraît absurde, hein ? Eh bien, c'est comme ça dans mon cristal... Jamais il n'a un mot de galanterie. Il ne m'a jamais tendu la main pour sauter une flaque, pour escalader une roche, à moins que ce ne fût trop nécessaire. Il ne l'a jamais fait... Par pudeur... je crois... oui... par pudeur... Par correction... Et voilà !

— Oh ! oh ! Il semble se plaire auprès de vous. Qui ne l'a remarqué ?

— Certes je ne le dégoûte pas... mais il y a Yvonne!... Yvonne, qu'il n'aime pas... mais qu'il vénère... Yvonne la sainte!... Il n'ose risquer de lui faire du chagrin... Oh! entre elle et moi, il n'hésite pas!... Pas un instant... Et vous parliez de son divorce?... Ha! ha!... Son divorce... ha! ha!

Cette fois, la rage de l'instinct siffla dans les mots crachés, pour ainsi dire. Et sa colère se développa, cria presque :

— Il me montre l'exemple de la loyauté, l'exemple... Moi, je n'ai plus qu'à déguerpir, qu'à pleurer comme une brute, qu'a souffrir au loin... Je ne suis rien qu'une poupée de Paris, pour laquelle on ne désole pas une brave femme... C'est ça... Voilà tout... Mais oui... Il est loyal, lui! Et moi, que suis-je alors?... Une fille des rues?... Peut-être bien, après tout!... Ma belle-mère a failli me le dire!

— Voyons, madame... Quelle exaltation! —fis-je en riant pour la calmer.

— Je suis tout bonnement ridicule... Vous ne me l'apprenez pas... Qu'y a-t-il de plus ridicule que de sentir ses entrailles se déchirer, sa gorge étrangler, tous les nerfs se contracter dans la chair qu'ils torturent... Et il m'aime! J'en suis certaine. Il m'aime!

— S'il vous aime?... Je vous crois!... Tenez, permettez-moi de vous le dire : vous êtes deux petits enfants... Deux enfants maladroits... Nous arrangerons ça... ma chère amie... nous arrangerons ça...

Gilberte, avec Domino, nous frôla. Elle fut, en courant, grimper sur le bloc de l'autel où Le Guenn s'adossait las et lâche, tandis que la Bretonne cueillait des simples.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LE PÈRE TOSTI

ET

LA « CONCILIATION »

Vers la fin d'avril 1903, l'abbaye du Mont-Cassin était dans une agitation insolite. Les moines se préparaient à recevoir, pour quelques heures, le roi d'Italie et l'empereur d'Allemagne. En bas de la montagne, la petite ville de Cassino se réjouissait surtout de voir et d'acclamer *il nostro re*; en haut, les bénédictins, gardiens d'un monument national, n'étaient pas moins empressés à montrer leur loyalisme. Mais la vieille abbaye n'est pas seulement une gloire italienne : on y compte un certain nombre de religieux étrangers, et son abbé actuel est d'origine allemande. Dans cette paisible communauté, qui fut autrefois un centre si actif de politique mondiale, on devine quel événement extraordinaire était la visite impériale, de quelles méditations et de quels rêves elle pouvait être l'occasion : c'était la première fois, depuis la Réforme, qu'un empereur allemand montait au Mont-Cassin.

Quelques heures avant l'arrivée des visiteurs, on devait inaugurer le buste du Père Tosti, l'historien de l'abbaye, le généreux patriote. Ceux qui se rappelaient, à cette heure, le nom du célèbre bénédictin songeaient-ils à l'ironie de ce rapprochement ? Ardent apologiste de la Ligue lombarde, qui fut, au XIIe siècle, l'adversaire de l'empereur Frédéric Barberousse et le champion de l'indépendance italienne, Tosti

fut une sorte de néo-guelfe enthousiaste, toujours prêt à confondre dans une commune réprobation le « spectre » du Saint-Empire et le rôle néfaste des « barbares » étrangers dans l'histoire de la patrie italienne. Cet homme de tradition fut essentiellement un moderne. Son nom n'est guère connu en France que par un article de Renan, dans les *Essais de Morale et de Critique (Don Luigi Tosti, ou le Parti guelfe dans l'Italie contemporaine)*. Mais l'étude de Renan fut écrite en 1851, et le Père Tosti n'est mort qu'en 1897; sa fameuse brochure sur *la Conciliation* a rappelé, en 1887, l'attention sur lui, mais elle a été bien vite oubliée; et le moine publiciste, dont l'orthodoxie fut suspecte à de nombreux croyants, a laissé la réputation d'un rêveur naïf, au trop candide optimisme. Pourtant, si l'on regarde d'un peu plus près sa vie et ses œuvres, si l'on recueille le témoignage de ceux qui l'ont connu, on ne s'arrêtera point à ce jugement superficiel[1]. Il faut, pour comprendre Tosti, se reporter avant 1848, aux temps héroïques où se préparait le mouvement national italien. Tosti fut un des plus nobles représentants de cette génération de patriotes et de précurseurs qui travaillaient, par leurs écrits, à former la conscience italienne. Catholique romain, dévoué de toute son âme au Saint-Siège, il resta toute sa vie un moine pieux et fidèle; mais en même temps, il étonnait ses contemporains par sa large culture, sa hardiesse d'esprit, son admiration sincère de la civilisation moderne et la ferveur de son patriotisme. Il demeurera jusqu'à son dernier jour, à travers toutes les épreuves et toutes les déceptions, le grand idéaliste de 1848 : depuis sa préface de *la Ligue lombarde* jusqu'à sa brochure de *la Conciliation*, son œuvre reflète l'unité de son caractère et de sa pensée.

***

Tosti naquit à Naples, le 13 février 1811, d'une noble famille calabraise, appauvrie par des revers de fortune. Son

1. On s'est servi, pour cette étude, de la biographie très complète publiée au lendemain de la mort de Tosti par le cardinal Capecelatro, et de deux articles, l'un de M. R. de Cesare : *il Padre Tosti nella politica (Nuova Antologia*, 1er juin 1898), l'autre de M. F. d'Ovidio : *Don Luigi Tosti (Rivista d'Italia*, 15 janvier 1898.).

père étant mort de bonne heure, un de ses oncles, moine bénédictin au Mont-Cassin, se chargea de son éducation, et le jeune Tosti, dès l'âge de huit ans, entra au collège qui se trouvait à côté de l'abbaye. En 1831, il partait pour Rome, faisait son noviciat au monastère de Saint-Paul-hors-les-Murs, était ordonné prêtre, et rentrait, trois ans plus tard, au Mont-Cassin. Ainsi, dès son enfance, il est élevé dans la tradition bénédictine; de bonne heure, il fréquente la bibliothèque et les archives de son abbaye; il veut continuer les travaux des érudits du XVIIIe siècle, que plusieurs des moines qui l'entourent ont personnellement connus. Comme il l'a raconté plus tard, dès l'âge de dix-huit ans, avant d'avoir pris l'habit monastique, il songeait à écrire l'histoire du Mont-Cassin : ce fut le premier de ses livres (1842).

Renan, qui visita, quelques années plus tard, l'abbaye du Mont-Cassin, écrivait qu'elle était devenue, « au milieu de l'horrible avilissement » des provinces méridionales, « le centre le plus actif et le plus brillant de l'esprit moderne. » On y parlait de Hegel et de Kant, comme de George Sand et de Lamennais. « Les pères sont aussi philosophes que vous et moi[1]. » Plus d'une page de Tosti prouve combien ce juge-

1. Voir les lettres de 1850, publiées dans la *Revue de Paris* (1er août 1897). Il faut en rapprocher une autre lettre, écrite du Mont-Cassin à sa sœur Henriette, et dont nous devons la communication à l'obligeance de madame Psichari. En voici quelques extraits :

« ... Mais c'est là le miracle, chère amie; c'est là ce qui fait en ce moment du Mont-Cassin un des lieux les plus curieux du monde, et celui où l'on peut mieux connaître l'esprit italien dans ce qu'il a de poétique et d'élevé... Le Mont-Cassin offre l'étonnant spectacle de moines persécutés par l'autorité séculière pour leur patriotisme et l'élévation de leur sentiment religieux... Des moines devaient m'apprendre ce que c'est que la tyrannie de la conscience et le dur martyre de ceux que le sort a doués de nobles aspirations au milieu d'un peuple avili. Grâce à l'influence de quelques hommes d'élite, grâce surtout à de studieuses habitudes et à la grande culture intellectuelle qui a toujours distingué l'ordre des Bénédictins, l'antique abbaye, qui fut le berceau de la vie monastique en Occident et qui resta si longtemps un des refuges de la science et de la civilisation, est redevenue dans ces dernières années un centre d'études, de patriotisme et de noble sentir. Les doctrines qui, dernièrement, ont été condamnées sous le nom de Rosmini, de Gioberti, de Ventura, avaient envahi toute l'école... Il fallait venir en ce désert, loin de toutes les routes battues, pour nous retrouver en pleine France, pour entendre parler de Hegel, de Kant, de M. Cousin. Le premier livre que nous rencontrâmes dans la cellule du Père Sebastiano, le bibliothécaire, fut *la Vie de Jésus* de Strauss... Quel fut mon étonnement d'entendre un moine défendre contre moi le point que j'attaquais dans le célèbre mythologue, et parler comme aurait pu le faire le plus hardi docteur de Halle ou de Tubingue ! Notre étonnement fut bien plus grand encore

ment est fondé. Tosti subit, à côté de ces influences étrangères, celle des philosophes napolitains : cette terre campanienne, par la hardiesse d'une élite, faisait contraste avec l'ignorance et l'apathie générales. Les religieux du Mont-Cassin n'étaient point de simples contemplatifs, enfermés dans la vision de l'éternité. Ils cherchaient à faire de leur abbaye un foyer de vie intellectuelle, où se réveillerait la pensée nationale ; ils entendaient collaborer au mouvement de rénovation qui se préparait ailleurs. Le gouvernement napolitain leur ayant permis, vers 1845, d'avoir une imprimerie particulière, Tosti voulut fonder une revue périodique, l'*Ateneo italiano*, pour laquelle il fit appel à la collaboration des écrivains les plus célèbres du temps : le napolitain Troya lui promit son concours, aussi bien que les piémontais Balbo et Gioberti ; Balbo devait y publier son *Sommaire de l'histoire d'Italie*, Gioberti son *Primato morale e civile degli Italiani*. Silvio Pellico, Manzoni, Cantù, Rosmini, etc., envoyaient leur adhésion. Mais le bruit de ce grand projet causa tant de frayeur au ministre napolitain de la police, qu'il interdit la publication de l'*Ateneo*.

En 1843, on avait remis au roi de Naples un mémoire, demandant une constitution nouvelle : il avait pour auteurs Tosti et Spaventa. Jusqu'à la veille de la Révolution de 1848, Tosti continua d'entretenir les relations les plus actives avec

quand nous les entendîmes parler, avec la plus grande liberté, de la corruption du catholicisme, de la déplorable influence du clergé en ce pays, du culte grossier de Naples, des erreurs fatales qui conduisent le catholicisme à l'abîme. Rien ne saurait donner une idée de l'intérêt de nos entretiens du soir, alors que, groupés autour d'une immense cheminée monastique, nous causons, avec les cinq ou six religieux les plus intelligents de l'abbaye, de la France, de ses hommes illustres, qu'ils connaissent aussi bien que nous, des idées qui s'y agitent et surtout des choses religieuses et morales... Ils me rappellent les grands moines irlandais du VIIIe et du IXe siècle, un S. Colomban tenant tête aux princes barbares, indomptable, inflexible comme une barre de fer. Nous nous regardâmes les uns les autres quand le sous-prieur nous déclara que, si on les expulsait de l'abbaye pour y mettre les jésuites, ainsi qu'on les en a menacés, ils y mettraient plutôt le feu, en emportant leurs archives, comme les moines du moyen âge, chassés par les Barbares, portaient sur leur dos les os de leurs saints... Quels types admirables de résignation douce, de délicatesse morale, de culture intellectuelle j'ai trouvés sous ces capuchons de moines !... Ah ! que nous étions faits pour nous comprendre. J'ai retrouvé là toutes mes années d'autrefois, mes doutes, mes combats, mes hésitations. J'ai fait ce que je devais faire, étant Français, et je crois qu'ils font ce qu'ils doivent faire, étant Italiens. Le salut de l'Italie viendra des moines. »

les libéraux napolitains. Il semblait à ce moment que les guelfes dussent prendre, au Midi comme au Nord, la direction du mouvement national. Dans la préface de son *Histoire de Boniface VIII* (1846), Tosti s'adressait à l'auteur de la *Divine Comédie*, « suprême refuge de la grandeur italienne », et prétendait corriger le jugement passionné du poète sur le pape qui vit périr « le pontificat civil » : il appelait de ses vœux cette union « qui seule peut féconder les espérances de la mère-patrie ». Pour Tosti, c'était le rôle propre de la papauté, appuyée sur le monachisme, d'affranchir l'Italie, d'ouvrir dans son histoire une ère nouvelle, et de lui restituer cette primauté morale et civile, que venait de proclamer Gioberti. A l'avènement de Pie IX, les néo-guelfes se crurent à la veille du triomphe. Le nouveau pape apparut à Tosti comme le pontife qui allait entraîner tous les Italiens, y compris le roi de Naples, dans la sainte croisade pour l'indépendance.

Pourtant, dès le mois de janvier 1848, Pie IX était inquiet de l'ardeur intempérante de ses nouveaux amis; déjà sa conscience était cruellement partagée entre les exigences du sentiment national et les devoirs du Pontife universel. Tosti vint à Rome pour lui rendre courage. Au cours d'un long entretien, Pie IX lui demanda s'il ne trouvait point dans l'histoire un fait qui rappelât l'état présent de l'Italie. « Saint-Père, répondit brusquement Tosti, n'y a-t-il pas la Ligue lombarde? J'en écrirai l'histoire, et je la dédierai à Votre Sainteté, si elle veut bien y consentir. » Pie IX ne refusa point, et Tosti, en quelques mois, écrivit ce livre passionné. Lui-même l'a défini en ces termes : « Que les érudits ne cherchent point ici des documents nouveaux, des faits inconnus et inédits. Ce n'est qu'un récit ingénu que j'ai fait à mes frères, assis au foyer domestique de la patrie, à la veille d'un grand voyage. » Son enthousiasme lyrique avait inspiré ces dernières lignes de la dédicace, véritable manifeste du parti néo-guelfe :

Répondez (disait-il à Pie IX), répondez à l'Italie qui vous demande la parole du salut : c'est à vous qu'il appartient de séparer, dans l'Évangile du Christ, l'esprit qui vivifie de la lettre qui tue... Contemplez l'avenir, interrogez le passé, demandez au battement de

nos cœurs si nous sommes les fils de ces Lombards qui, ayant associé le Pontificat Romain à la liberté de la patrie, surent le défendre au prix de leur sang. Rendez-nous, Très Saint-Père, la bannière qu'Alexandre III, au jour du triomphe, suspendit au sépulcre de saint Pierre. Rendez aux enfants l'héritage des aïeux... Accourez pour bénir l'union solennelle de la Charité et de la Raison avec le pouvoir des clefs suprêmes. Ne vous laissez pas troubler par le bruit des événements humains, par l'explosion de la colère des princes, parce que la parole de Dieu, quand elle crée ou rachète, est toujours précédée de la voix terrible des tempêtes. Mais votre trône restera ferme sur le fondement des cœurs affranchis dans la liberté du Christ : s'il s'appuyait sur la tête des hommes, il tomberait. Osez dans le Seigneur. Ne vous contristez pas éperdûment du péché des multitudes, parce que le péché lui-même, dans les trésors de Dieu, contient le germe du bien... Allez au devant du jour du Seigneur : nous voilà prêts... parce que, dans l'essence de l'individualité italienne, Dieu a mis l'idée du Pontificat Romain. Voulez-vous nous dépouiller d'un si grand ministère? Voulez-vous en honorer un autre peuple?... Il faudrait d'abord que vous arrachiez le siège papal, qui plonge ses racines dans la succession de deux cent cinquante-neuf pontifes. Non, ce que Dieu a uni, l'homme ne peut le séparer, et si cette séparation survenait, Dieu repousserait les Alpes jusqu'aux confins de la terre, de sorte que le monde serait tout entier l'Italie! Bénissez ce volume, bénissez la mémoire des aïeux, les espérances du présent, la gloire de l'avenir, bénissez celui qui l'a écrit; et, par la voie de la prière, vous verrez comment, dans une âme étrangère aux consolations de la terre, l'amour de la patrie se transfigure dans le saint amour de Dieu.

Mais tandis que Tosti écrivait son livre et en surveillait l'impression, les événements se précipitaient. La révolution éclatait à Palerme et à Naples; Pie IX avait déclaré, dès le mois d'avril, qu'il ne voulait pas faire la guerre à l'Autriche. Le gouvernement napolitain, très irrité contre Tosti, fit courir le bruit que la *Ligue lombarde* avait paru malgré le pape, et que Pie IX allait obliger l'auteur à en suspendre la publication. La vérité, c'est que Pie IX n'avait pas pris le temps de lire le manuscrit. Il fallut que Tosti vînt à Rome, en octobre, pour s'expliquer : l'entretien fut affectueux, et malgré les réserves du pape sur la dédicace, qui contredisait, en somme, les déclarations pontificales, Tosti ne fut pas désavoué. A peine rentré dans son monastère, il accourait à Naples, pour assister aux séances de la nouvelle Chambre. On raconte qu'un

jour son ami le député Troya lui fit signe de descendre des tribunes : ce parlementaire novice ne pouvait imaginer qu'un Tosti ne fût pas dans l'enceinte réservée aux représentants de la nation. Ce n'était pas d'ailleurs un spectateur muet : si l'un de ses amis libéraux prononçait une éloquente harangue, Tosti manifestait bruyamment son approbation par des *bene* et des *bravo*, qui lui valurent, dit-on, à plusieurs reprises, les observations sévères du président. Le rêve ne dura pas longtemps : une lutte à mort s'engageait bientôt entre absolutistes et libéraux. Le 15 mai, des barricades se dressèrent dans les rues de Naples; Tosti, étant sorti au milieu de la fusillade, faillit tomber sous les balles des soldats bourboniens, dont il escomptait la défaite. Il court demander asile dans un palais ; la porte, heureusement pour lui, reste close : quelques heures plus tard, les Suisses de l'armée royale prennent ce palais d'assaut et massacrent tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Tandis que la réaction triomphe brutalement à Naples, arrivent de Rome les plus graves nouvelles : meurtre de Rossi, fuite de Pie IX (novembre 1848). Le brutal démenti donné à toutes ses espérances a brisé l'âme de Tosti. Le bon moine était peureux comme un enfant, et depuis qu'il avait vu le sang couler, il éprouvait, à la moindre alerte, d'incroyables frayeurs.

Malgré tout, il cherchait encore à servir la cause. En décembre 1848, comme il recevait, au Mont-Cassin, la visite de deux cardinaux français, il leur parla longuement de l'intervention, déjà prévue, de la France. Il demandait qu'on trouvât un moyen pacifique d'assurer le retour du pape à Rome ; et il offrait sa médiation auprès des triumvirs de la République romaine. Ceux-ci consentaient à recevoir Tosti. Par malheur, il ne pouvait quitter le Mont-Cassin sans la permission de son abbé, qui refusait de le laisser partir sans l'assentiment du roi de Naples. Le refus du roi fit tout échouer. Peu de temps après, « un régiment de dragons gravit au pas de course la longue rampe qui mène à ce paisible sommet[1] » ; le couvent fut occupé militairement, Tosti et les deux frères Pappalettere emmenés à Naples, et enfermés dans le couvent

1. Renan, article cité.

de San Severino. Tosti était accusé de propagande révolutionnaire ; ses deux compagnons, suspects de rationalisme et de panthéisme, puis dénoncés par la police comme appartenant à une secte de *pugnalatori* (compagnons du poignard), restèrent six mois en prison. Tosti faillit s'enfuir sur un bateau anglais, que le ministre d'Angleterre à Naples mettait à sa disposition : s'il finit par rester, ce fut, dit-on, par peur de la mer. La protection de Pie IX lui valut bientôt un sauf-conduit pour se rendre à Rome ; il alla séjourner au monastère de Saint-Paul ; « c'est là que je l'ai vu, écrivait Renan, résigné, heureux de sa propre pensée, mais, je crois, sans espérance. » Cependant Tosti put revenir, bientôt après, au Mont-Cassin ; il y resta, comme un suspect, placé jusqu'en 1860, sous la surveillance spéciale de l'abbé. Ce fut le *decennio plumbeo*, les « dix ans de plomb ». Tosti se consola des tristesses du présent en revenant vers ces siècles du moyen âge, où il avait puisé, disait-il, à la source vive des idées guelfes. Son activité intellectuelle ne se ralentit point. En 1851, étant encore à Rome, il publiait l'*Histoire d'Abélard*, avec un certain nombre de fragments inédits du philosophe : il n'avait obtenu qu'une permission de quelques jours, pour aller au Mont-Cassin consulter les manuscrits qu'il songeait, depuis plusieurs années, à publier intégralement. En 1853, parut son *Histoire du Concile de Constance* ; en 1856, l'*Histoire du Schisme grec* ; en 1859, *la Comtesse Mathilde et les Pontifes romains* ; en 1861, les *Prolégomènes à l'Histoire de l'Église*.



Cependant la guerre d'Italie, les événements de 1859-60 avaient réveillé ses espérances. Mais ce n'était plus les Guelfes qui dirigeaient la révolution : qu'allaient devenir, dans la tourmente, l'Église romaine et l'abbaye du Mont-Cassin, également chères au cœur de Tosti ? En 1860, quand sont appliqués, en Ombrie et dans les Marches, les premiers décrets contre les couvents, Tosti publie sa brochure : *Saint Benoît au Parlement national*, où il rappelle, avec une éloquente fierté, le rôle des Bénédictins d'Italie dans le mouvement national de 1848. En 1866, quand le Parlement italien vote

« l'incamération » de tous les biens des couvents, un amendement est proposé, qui excepte de la mesure le monastère du Mont-Cassin. Il est repoussé, au milieu de l'inattention générale. Tosti multiplie alors lettres et démarches ; il essaie d'agiter l'opinion ; les illustres amis qu'il compte à l'étranger, dans les sociétés savantes de France, d'Angleterre et d'Allemagne, demandent, au nom des intérêts de la science et du respect de l'histoire, qu'on sauve l'abbaye, gloire séculaire de la civilisation latine. Gladstone, depuis longtemps lié avec Tosti, fait écrire dans les journaux anglais et intervient lui-même auprès des ministres de la Reine. Une pétition de l'Institut Archéologique de Londres, en faveur du Mont-Cassin, est transmise officiellement au gouvernement de Florence. Tosti vient à Florence, et finit par obtenir que le Mont-Cassin, déclaré monument national, soit laissé à la garde des Bénédictins.

D'autre part, il ne renonçait point à l'espoir de réconcilier Pie IX et la monarchie italienne. En 1863, le pape avait fait savoir à un ami du moine qu'il aurait plaisir à revoir « ce bon fou de Tosti », et que Tosti pourrait venir à Rome, y passer quelques jours. Mais Tosti demandait hardiment au pape de se remettre à la tête du mouvement national, dans la mesure où le permettait son office de pasteur universel : l'accord était impossible. En fait, il ne revit Pie IX que deux ans plus tard, et, si les relations entre eux restèrent toujours affectueuses, on devine combien les opinions exprimées par Tosti étaient peu conformes aux tendances dominantes de la Cour romaine et des catholiques étrangers. En 1868, il écrit à un ami : « Nous Italiens, nous avons certes une grande reconnaissance à Napoléon ; mais je confesse que les impertinences de Rouher m'ont rendu rouge comme un garibaldien... Je pense que les fusils Chassepot, à Mentana, ont ouvert une blessure mortelle au flanc de la dynastie napoléonienne, et ont ébranlé jusque dans ses fondements le pouvoir temporel[1] ». A cette date, il rêve encore un rapprochement : le pape ne pourrait-il pas reconnaître le *vicariat piémontais*? « Rome, capitale du monde, et en même temps *salon de réception* pour

1. Lettre à Casati (citée par R. de Cesare, *Nuova Antologia*, 1er juin 1898).

les grandes fêtes d'Italie, cela ne vous semble-t-il pas beau et magnifique[1] ? » Et, pour trouver un moyen de réaliser son rêve, il songeait à préparer une rencontre entre Pie IX et Victor-Emmanuel, sur le terrain neutre que pourrait être l'abbaye du Mont-Cassin.

Il échoua dans ses grands projets. Mais cet optimiste incorrigible ne se lassait point d'agir, en saisissant les moindres occasions de préparer un avenir meilleur. Avec une énergie toujours jeune, une ténacité généreuse, qu'aucun obstacle ne pouvait briser, il travaillait, dans la mesure du possible, à rapprocher les distances, à tempérer dans l'application les mesures les plus radicales; il faisait œuvre de diplomate et de politique. Beaucoup d'églises et de monastères, célèbres par leurs souvenirs d'histoire ou d'art, le « Sacro Speco » de Subiaco, le couvent grec de Grottaferrata, etc., furent sauvés, par ses soins, de la confiscation et de la ruine. Si, du côté piémontais l'on rendait hommage à la sincérité de son patriotisme, du côté « noir » on ne pouvait mettre en doute la fidélité du moine à son Ordre et à l'Église romaine. Pour ne pas attrister Pie IX, Tosti refusait la croix du Mérite de Savoie; pour rester moine du Mont-Cassin, il refusait une chaire à l'Université de Pise. La grande notoriété de Tosti, ses fréquents séjours à Rome, le mettaient en relations avec des savants et des hommes politiques de tous les partis; il comptait aussi, en dehors de l'Italie, de précieuses amitiés. Depuis longtemps, comme le veut la coutume bénédictine, il savait accueillir les innombrables visiteurs de toute nation, de toute confession religieuse et de toute opinion, qui venaient au Mont-Cassin. Sa haute culture le mettait vite de pair avec les hommes les plus instruits et d'esprit le plus libre : bien souvent ces relations passagères devinrent de véritables amitiés. Renan avait gardé de ses entretiens avec lui, de son accueil affectueux et cordial, une vive impression. Il lui recommandait ses amis de passage au Mont-Cassin ; il le tenait au courant de ses travaux et de ses projets. Il lui écrivait d'Orient, quand il préparait la *Vie de Jésus*, et, peu après, lui envoyait son livre[2].

1. Capecelatro, *op. cit.*, p. 67.

2. J'ai eu communication de deux lettres du Père Tosti, adressées à Renan : l'une,

Dans son *Voyage en Italie*, Taine raconte sa visite au Mont-Cassin, où il a vu Tosti. « C'est un historien, un penseur, un réformateur respectueux, mais imbu de l'esprit moderne, persuadé qu'il faut désormais concilier l'Église et la science. » Avec le protestant Gladstone, Tosti garda toute sa vie d'étroites relations, et les deux vieillards échangèrent encore plusieurs lettres, quelques mois avant la mort de Tosti, au moment où diverses tentatives étaient faites, à Rome et en Angleterre, pour rapprocher du Saint-Siège les anglicans (1895-96). Un autre protestant qui a bien connu Tosti, nous a laissé de lui un très vivant portrait : c'est l'historien de Rome au moyen âge, Gregorovius. « Dans cet homme extraordinaire, il y a la flamme d'un profond et séduisant esprit. Tout en lui est intuition; ce n'est pas un érudit qui travaille avec patience: il crée tout de lui-même. Il rit volontiers et de bon cœur, comme un homme d'heureux caractère, que l'ambition n'a jamais tourmenté; et pourtant il y a dans son regard le signe d'une souveraine sagesse, un je ne sais quoi qui révèle brusquement un prince de l'Église. C'est l'héritage spirituel de l'aristocratie bénédictine qu'on retrouve chez ce moine, vivant par la pensée avec les esprits qui, du haut du Mont-Cassin, pendant les siècles du moyen âge, ont agi sur le monde[1]. » Un observateur superficiel qui voyait Tosti pour la première fois ne devinait pas l'homme extraordinaire qu'il était. Comme il redoutait beaucoup les indifférents et les curieux, surtout vers la fin de sa vie, le premier accueil était parfois un peu rude. Mais s'il venait à se livrer, il fascinait son interlocuteur.

sans date, est de 1858 ou 1859; l'autre est du 9 février 1862. Dans la première, Tosti écrivait : « Je ne méritais pas qu'un écrivain qui aujourd'hui honore tant la France parlât publiquement de moi : rien d'autre n'a pu vous le conseiller que la bonté de votre cœur à mon égard; et je vous en remercie également avec le cœur. Je ne m'étonne pas de notre dissentiment. Nous sommes tous deux libres dans l'amoureuse recherche du vrai. Opposés dans la voie pour y arriver, d'accord quant au but. » Dans les papiers conservés au Mont-Cassin, se trouve la réponse de Tosti à l'envoi de la *Vie de Jésus* : elle est citée dans la brochure du cardinal Capecelatro (*Commemorazione di D. Luigi Tosti*, p. 55). En voici le passage essentiel : « J'ai lu ton livre, mais il m'est tombé de la main, parce que c'était une tentation à ma raison, un outrage à ma foi. Toi cependant tu n'es pas tombé de mon cœur, soutenu par l'espérance que Jésus de Nazareth me donnera un nouveau témoin de sa divinité. »

1. Gregorovius, *Römische Tagebücher*, p. 63.

Sa conversation était une mine inépuisable de souvenirs, d'anecdotes et de bons mots; il mêlait au plus pur italien quelques phrases de dialecte napolitain ou *romanesco*. Puis, au milieu de ses saillies, son imagination l'emportait en des rêves fantastiques où apparaissait de nouveau, toujours brûlant de la même ardeur, le patriote de 48[1].

Depuis les *Prolégomènes à l'Histoire de l'Église*, qui sont de 1861, il n'écrivit plus guère que de courts articles sur toutes sortes de sujets, des discours historiques, des essais mi-poétiques mi-philosophiques, qui se rattachent à ses *Souvenirs bibliques*. Son œuvre, qui a été réimprimée par un éditeur de Rome, à partir de 1886, forme une masse compacte de dix-neuf volumes in-8°. Aux grands travaux d'histoire, qui ont occupé la première partie de sa vie, de très bons juges préfèrent quelques-unes de ses œuvres diverses, et notamment ses *Souvenirs bibliques :* le *Psautier du Pèlerin*, le *Psautier du Soldat*, le *Voyant du XIX*e *siècle*, dont Renan nous a fait connaître des extraits. Ces courtes pages, d'une allure si personnelle et d'un lyrisme si étrange, font revivre devant nous l'homme de foi profonde, qui trouvait dans la lecture de la Bible le meilleur aliment de son enthousiasme. Mais Tosti n'est pas seulement un poète et un rêveur. Quels que soient les défauts de ses principaux livres : longueur, emphase, abus de philosophie nuageuse, il y a, çà et là, bien des pages curieuses à recueillir. Comme historien et érudit, il n'a plus qu'une valeur secondaire. Si la bibliothèque et les archives du Mont-Cassin lui ont fourni beaucoup de documents inédits, il n'a pas su toujours en faire la critique. Quand il cite une charte ou un diplôme, il ne semble point se douter qu'il y a eu autrefois, au Mont-Cassin comme partout, bon nombre de faussaires. Il avouait volontiers qu'il ne savait point se plier aux recherches minutieuses et à l'investigation patiente du détail; son ardente imagination l'entraînait. C'est un historien romantique: patriote, incapable de se détacher du présent, il cherche surtout dans le passé les grandes leçons qui peuvent éclairer l'opinion de ses contemporains. Mais, s'il ne connaît pas cette critique rigoureuse qui est aujourd'hui la loi de

1. D'Ovidio, *Rivista d'Italia*, 15 janvier 1898.

l'histoire, on trouve dans ses livres beaucoup d'idées générales intéressantes, un remarquable effort pour dégager, de la masse confuse des événements, les faits essentiels par lesquels se manifeste le mouvement général de la civilisation. Lui-même, dans une lettre adressée au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, a défini en ces termes l'inspiration de son œuvre historique :

Vous ne trouverez pas dans ces livres le savant, mais le moine laborieux qui, aspirant au ciel, n'a jamais oublié la patrie : guelfe toujours et papalin, parce que je ne trouvais pas d'autre force, pour faire la révolution contre les injustices humaines. Grégoire VII a été mon Mazzini; je suis allé trouver la Papauté et l'Italie dans la fièvre de leur sainte colère : Boniface VIII et la Ligue lombarde; je suis allé trouver la raison humaine, mère de mon guelfisme, dans la plus douloureuse de ses épreuves : Abélard; j'ai montré le Saint-Siège foudroyant chaque génération de puissants dans le concile de Constance, le schisme grec, la comtesse Mathilde, et finalement, quand j'ai vu se lever l'Italie, parce que la terre tremblait, étranger, comme moine, à l'action des hommes, n'étant plus ni guelfe ni gibelin, mais italien et catholique, je me suis retiré dans le désert de la contemplation : j'ai écrit les *Prolégomènes* [1].

Ce livre des *Prolégomènes à l'Histoire universelle de l'Église*, qu'il envoyait à Renan, à Victor Cousin, et qu'il désirait faire connaître au public français [2], nous semble, entre ses œuvres de longue haleine, la plus hardie et la plus personnelle, celle qui révèle le mieux le fond de sa pensée sur les rapports de la philosophie et de la religion, sur le rôle actuel de l'Église, sur l'évolution nécessaire de l'institution ecclésiastique. Ce mot d'*évolution*, dont on a tant abusé depuis, revient fréquemment dans les livres de Tosti. Il prétend quelque part que l'Italien, mieux que tout autre peuple, a le sens de la continuité humaine. Montrer dans l'histoire cette continuité, chercher la raison essentielle des grandes transformations intellectuelles, politiques, sociales, tel est le but qu'il poursuit. Il oppose l'évolution de la nature, régulière

1. *Opere postume*, p. 169 (publiées en 1899).

2. Il écrivait à Renan : « Vous verrez comment j'ai cherché à concilier (dans les *Prolégomènes*) le devoir de qui croit avec les droits de qui raisonne », et il aurait voulu que Renan lui-même ou, à son défaut, un de ses amis en rendît compte dans la *Revue des Deux Mondes*.

et constante, à l'évolution dans l'ordre humain, troublée par des luttes incessantes « entre l'esprit et la matière ». Il ne maudit pas les révolutions, mais cherche à les comprendre, en y montrant « l'anticipation de l'avenir par la force de l'instinct », ou « le conflit de deux droits qui se tiennent pour divins ». S'il fait ses réserves sur l'œuvre de la Révolution française, il ajoute cependant :

Personne ne voudrait revenir en arrière, par peur des révolutions... Quiconque parcourt en esprit le temps qui nous sépare des législations enfantines remercie le Seigneur de l'avoir mis au monde en des temps plus doux à l'homme. Le sang, la violence des révolutions, qu'est-ce donc, en face de l'agonie sanglante que souffrit l'humanité, pendant des siècles, entre les bras de la barbarie législatrice? Tandis que nous pleurons le mal qu'ont fait les hommes depuis 1789, nous devons reconnaître que la société civile se trouve dans un état meilleur qu'auparavant. Ce mieux-être est le fruit de la pensée, qui par son action revendique les droits à une existence plus douce, plus juste et plus libre. Cette pensée, c'est la pensée chrétienne elle-même, dans sa forme la plus large... Trop resserrée par la raison religieuse, elle aurait conservé sa force d'ascension ; mais sa force d'expansion serait restée dans les entraves d'une enfance prolongée et stérile [1].

Si Tosti admire les grands papes du moyen âge, il évitera l'écueil d'une apologie systématique. Cet Italien, qui accueille avec enthousiasme les idées et les formes sociales nouvelles, qui salue avec une joie exubérante l'affranchissement de son pays, qui affirme sa foi dans le progrès, son respect de la raison, saura juger très librement le passé. Il marque bien ce qui fait à la fois la grandeur et la faiblesse du moyen âge chrétien. Il aime en Grégoire VII le hardi réformateur qui, délivrant l'Église du joug féodal et impérial, donne au christianisme une force de pénétration nouvelle ; mais il ne cache point que cette époque lointaine représente pour lui l'enfance de la raison et de la société civilisée. Si l'étroite tutelle du prêtre est alors une nécessité sociale, ce n'est là qu'un état transitoire : à mesure que l'humanité se développe, l'action sacerdotale doit diminuer dans l'ordre civil et politique. Alors se forment les individualités nationales : mais l'idéal chrétien, dont elles procèdent, ne nous abandonne pas;

1. *Prolegomeni*, pp. 388 et suiv.

il apparaît d'une manière moins sensible à la surface de notre vie; pourtant il ne cesse pas de nous pénétrer et de nous inspirer : c'est lui qui nous élève avec une vertu d'autant plus puissante, qu'elle devient plus intérieure et plus profonde[1].

Le paganisme de la Renaissance ne trouble point son âme d'artiste. Fidèle à sa méthode, il cherche la raison essentielle de ce grand mouvement, « produit par la conscience de la société chrétienne, qui, arrivée à la maturité de son intelligence et déliée de la tutelle cléricale, sentit la parenté qui l'unissait à la défunte société païenne, dans la grande unité humanitaire... Sous les idoles brisées, dans la putréfaction des mœurs païennes, dormait un fait indestructible : la continuité du progrès humain[2] ». Il parlera sans colère de la Réforme luthérienne, s'efforçant de mettre en lumière les raisons intellectuelles et morales qui amènent une réaction contre le système ecclésiastique du moyen âge. Mais aux réformateurs qui « emportés par leur élan contre la tutelle cléricale, s'immobilisent dans l'interprétation de la Bible », il oppose les philosophes et les savants, qui, sans prétendre se détacher de l'Église, ont donné une nouvelle impulsion au monde de la pensée. Il salue en Galilée et en Descartes les véritables libérateurs de l'esprit humain, ceux qui « abolissent la féodalité du savoir », et mettent fin à l'empire d'Aristote. Descartes complète l'œuvre des Italiens Bruno, Vanini, Campanella, en imposant une discipline nécessaire à leur tumultueuse insurrection contre la scolastique.

Tosti n'est pas resté longtemps l'observateur découragé que Renan avait cru voir en lui, dans leurs entretiens de 1850. Les *Prolégomènes* se terminent par un hymne d'espérance, par un acte de foi dans l'avenir de l'Église, interprète immortelle de l'esprit chrétien. Tosti est persuadé qu'elle doit trouver en elle-même le secret des adaptations nécessaires; l'unité de ses principes et de sa doctrine n'empêche point, en dépit des apparences, l'inépuisable variété de ses formes. Mais les formes qu'elle a prises en ces derniers siècles doivent être rejetées : et comment ne pas voir les résultats désastreux

1. *San Benedetto al Parlamento nazionale* (Scritti vari, t. I, p. 234).

2. *Prolegomeni*, p. 297.

de l'alliance trop étroite conclue avec les princes pour réagir contre la Réforme? Tosti réprouve avec une singulière énergie, au nom même de sa foi, le système de « la religion utilitaire », appliqué par Charles-Quint et ses successeurs, système qui consiste à « se proposer la religion, non comme un but de perfection morale et spirituelle, mais comme un moyen de conserver la puissance ». Au contraire, il admire le peuple anglais, « qui a été le précurseur des autres, dans la libre manifestation des forces morales de l'individu humain ».

On pourrait ainsi recueillir, dans l'œuvre historique de ce bénédictin moderne, plusieurs remarques ou opinions bien faites pour surprendre ceux qui se représentent par avance un type convenu du moine, bien faites aussi pour exciter la pieuse indignation de certains croyants. Plus Tosti avançait en âge, et plus son optimisme déconcertait les générations nouvelles. Un jour vint où le rêve de conciliation, qu'il n'avait cessé de poursuivre, l'entraîna, déjà septuagénaire, à une démarche plus grave. Il crut, en 1887, que le moment était venu pour l'Église romaine de donner à l'Italie royale une absolution solennelle; et il écrivit sa brochure sur *la Conciliation.* Toujours dédaigneux des obstacles, emporté par l'élan de son imagination, il ne semble point qu'il ait prévu quel scandale il allait soulever.

***

Ce dernier épisode de la vie de Tosti mérite d'être rappelé avec quelque détail. Il connaissait depuis longtemps le cardinal Pecci, et il avait salué avec joie, en 1878, l'avènement du nouveau pape : c'était, à ses yeux, le pontife pacificateur, appelé par la Providence à fermer l'ère des malentendus et des discordes. Léon XIII lui témoignait une grande bienveillance : c'est à Tosti qu'il confia les fonctions de vice-archiviste du Saint-Siège, au moment où l'*Archivio secreto,* par la volonté du pontife, était librement ouvert, pour la première fois, aux recherches des historiens.

En 1880, comme on préparait au Mont-Cassin de grandes fêtes pour célébrer le quatorzième centenaire de saint Benoît, Tosti, dans une allocution aux Napolitains, résumant, en

quelques périodes éloquentes, l'œuvre séculaire des moines bénédictins, évoquait le jour prochain où le successeur de Pierre, « cédant à l'appel irrésistible de soixante pontifes bénédictins », viendrait en personne prier au berceau de l'Ordre.

Au printemps de 1887, la politique pontificale venait d'obtenir, par la fin du *Kulturkampf* allemand, un de ses plus grands triomphes. Dès lors il sembla que de plus larges espérances s'ouvraient à l'imagination de Léon XIII. A Florence, par une belle matinée de mai, devant la façade nouvellement restaurée de Sainte-Marie-des-Fleurs, l'archevêque avait solennellement béni le roi, la reine et le prince royal, entourés d'une foule enthousiaste. Quelques jours après, le 23 mai, Léon XIII, s'adressant aux cardinaux réunis en consistoire, commençait ainsi son discours : « Le désir de pacification qui nous anime à l'égard de toutes les nations, plût à Dieu qu'il puisse, dans la mesure où nous devons le vouloir, servir au bien de l'Italie! » Et il parlait de cette nation, que la nature elle-même recommandait spécialement à son affection, en des termes qui émurent profondément les cœurs italiens. En rapprochant ces deux faits, beaucoup de politiques y virent le signe d'une orientation nouvelle dans la politique du Saint-Siège. Vers la même époque, Tosti, autorisé par le pape, négociait avec le président du Conseil, Crispi, pour obtenir la restitution aux bénédictins des biens de l'abbaye de Saint-Paul-hors-les-Murs. Le ministre et le moine étaient tous deux d'accord pour ne pas s'en tenir à ces préliminaires : dans les cercles officieux, on exagérait volontiers le rôle du médiateur; la négociation, si bien commencée, ne pourrait-elle pas s'étendre à un plus large domaine? Il est certain que les fêtes de Florence et l'allocution pontificale avaient enflammé d'enthousiasme l'âme toujours jeune de Tosti. Persuadé que la conciliation était déjà plus qu'à moitié faite, et qu'il suffirait de la moindre impulsion pour décider le pape à manifester publiquement ses intentions, il écrivit en quelques jours sa fameuse brochure.

Le bruit se répandit que Léon XIII lui-même avait corrigé les épreuves de *la Conciliation*. Cependant Tosti a déclaré, quelques mois plus tard, que le pape, s'il avait eu connais-

sance de son opuscule, en aurait sûrement interdit la publication. Au reste, quand on sait quelle fut, au sujet de la question romaine, l'invariable pensée du pape défunt, il est impossible d'admettre qu'il ait approuvé sans réserve les conclusions de Tosti. L'auteur de la brochure ne proposait aucune solution du conflit ; pour lui, le Saint-Siège n'avait qu'à pardonner, et toutes les difficultés se trouvaient d'un seul coup supprimées, par un miracle de la charité : l'esprit avisé de Léon XIII pouvait-il méconnaître à ce point la complexité du problème ?

Mais si la conclusion est personnelle à Tosti, il est très probable que Léon XIII a connu par avance les premières pages de la brochure ; l'histoire du conflit, depuis les premiers temps de Pie IX, telle que l'expose l'auteur de *la Conciliation*, est écrite avec une modération et une finesse qui devaient plaire au pape. Aussi bien cet opuscule est-il une des œuvres les plus remarquables du Père Tosti ; ses idées les plus chères, celles qui ont dominé sa vie, y sont exprimées avec une vigueur et une concision qu'on trouve rarement chez lui : *la Conciliation* est, à vrai dire, son testament spirituel[1].

Le pieux curé de village, qu'il imagine dans une province reculée de l'ancien royaume de Naples, ce Don Pacifico, aimé de ses paroissiens, vrai ministre de l'Évangile et ardent patriote, c'est le prêtre catholique selon l'idéal de Tosti. « Il ne voulait rien savoir des partis ; il les détestait comme la peste ; les partis et les sectes, disait-il souvent, sont les ennemis capitaux de la liberté de notre pensée : bien fou qui s'y emprisonne ; sacrilège qui croit en faire une citadelle pour l'Église... Sa parole pénétrait les âmes sans les déchirer ; libéraux et rétrogrades l'écoutaient avec le même plaisir, et tous, en sortant de l'église, se serraient la main, plus amis qu'avant. » En face du bon curé, Tosti, non sans malice, trace la silhouette de l'évêque napolitain d'ancien régime, tout déconcerté par le tremblement de terre de 1848, et qui se jette, de terreur, dans les bras du parti bourbonien. « Bientôt dans l'esprit de Monseigneur apparaît un nouveau dogme : l'identification du trône et de l'autel, et par une

1. On la trouvera, réimprimée, au tome II des *Scritti vari*, pp. 343-362.

logique violente, il entre dans les conseils d'une terrible réaction. »

Don Pacifico, qui refuse de « brûler dans le même encensoir l'encens de Dieu et celui des monarques », devient suspect; on l'accuse de libéralisme; il est menacé de disgrâce, quand le pauvre prélat, au coup de canon de Magenta, tombe frappé à mort. Le curé patriote est désormais plus tranquille. Mais alors s'engage dans sa conscience un cruel conflit : l'idée de l'unité nationale était dans son sang, et pourtant il gardait à sa mère l'Église une affection souveraine. « Il fallait arracher des cœurs italiens l'Italie pécheresse, qui, pour la première fois, se montrait délivrée de ses chaînes, et avec une couronne de reine! Il fallait renier cette monarchie qui l'avait rachetée, parce qu'elle usurpait le bien de saint Pierre. Quel martyre! » Malgré lui, dans sa paroisse, à la nouvelle que les troupes italiennes entrent à Rome, les cloches sonnent à toutes volées et les enfants répètent à tous les échos l'hymne de Garibaldi. En vain, Don Pacifico les prie de se tenir tranquilles; pour la première fois, sa parole se perd dans le désert. Cependant, devant le *Non possumus* de Pie IX, il s'incline en fils obéissant, attendant des jours meilleurs. Les anathèmes qui frappent l'Italie lui apparaissent encore comme une expiation nécessaire. Mais à l'avènement de Léon XIII, il voit monter à l'horizon la lueur d'une nouvelle aurore. Son évêque, un évêque du nouveau régime, élu par la seule grâce de Dieu et du Saint-Siège, s'entretient avec lui des espérances et des projets du pape. Il lui raconte les fêtes de Florence; il lui montre, derrière l'archevêque qui bénit le roi d'Italie, le pontife qui l'approuve et lui soutient le bras.

Le rêve du curé n'est plus un songe lointain. « Qu'y aura-t-il à Rome, Monseigneur? s'écrie Don Pacifico. — Doucement, répond l'évêque, Florence n'est pas Rome... Mais il est nécessaire, parfois, que le simple fidèle ouvre la voie aux désirs du pape, les prévienne et les seconde. C'est notre devoir de suivre le Saint-Père, mais non comme un troupeau muet et sans raison : souvent de l'humble parole de l'évêque jaillit l'étincelle qui doit éclairer d'une brusque lumière l'intelligence du premier de tous les évêques. Entre tous les membres de l'Église, se fait ainsi un échange de

sagesse et de charité... Nous nous adressons à vous, Don Pacifico, pour nous faire savoir ce qu'il a plu au Seigneur de vous inspirer, au sujet de la conciliation entre l'Église et l'Italie. »

Le bon curé, fort ému, résiste et se fait prier; il regarde prudemment autour de lui, pour s'assurer que les portes sont bien closes. Enfin il se décide à livrer à l'évêque sa profession de foi. La question romaine est insoluble : il ne dépend pas du roi d'Italie de restituer Rome au pape, parce qu'elle n'est plus à lui. Aujourd'hui, ce ne sont pas les princes qui gouvernent: c'est la nation. Au début, disait-on, ce n'est qu'une minorité de sectaires. Mais quand une minorité, sûre de son fait, obtient un résultat, qu'on tolère par impuissance à le combattre, et qu'elle arrive à s'organiser en gouvernement, « cette minorité devient majorité, non par raison numérique d'individus, mais par raison du principe d'autorité qu'elle représente ». Le funeste conflit entre l'Église et l'Italie ne peut pas se prolonger. N'y a-t-il pas déjà, depuis les dernières années de Pie IX, plusieurs signes d'un heureux changement? Les fêtes de Florence seront le prologue du jubilé sacerdotal. Une force mystérieuse continue d'attirer à Rome les peuples de toutes nations : tandis que tous y seront accueillis avec joie, seule l'Italie sera-t-elle exclue? La conscience répond : « C'est impossible. » « Nous verrons la Providence suppléer aux garanties de la puissance terrestre par celles que donnera la charité filiale de toute une nation. Nous verrons la *Sedia* portée triomphalement sur les épaules de trente millions d'Italiens, et ces robustes épaules soulèveront si haut le Saint-Père qu'il ne verra plus sur cette terre ni conflits, ni querelles : ses yeux se fixeront sur les portes d'un nouvel empire, fondé sur les consciences avides de paix, et les portes s'ouvriront devant lui, au cri triomphal qui éclatera des Alpes jusqu'à la mer : *Ave, princeps pacis.* »

C'est sous ce flot d'enthousiasme patriotique que Don Pacifico, interprète de Tosti, fait disparaître la question romaine. Il rêve encore l'Italie unie au Saint-Siège et reine du monde; dans le peuple italien lui-même, il ne voit qu'une nation croyante, toute prête à reconnaître, d'un élan unanime et spontané, l'autorité spirituelle du Père commun des

fidèles. En 1887, comme en 1848, ce fougueux idéaliste transfigure la réalité sur laquelle il veut agir.

La brochure de Tosti exprimait avec une rare franchise les pensées et les rêves qui agitaient depuis longtemps bien des catholiques italiens : on devine quel en fut le retentissement. D'autres cependant, regardant au delà des frontières du royaume, la jugèrent inopportune; dans l'entourage même du pape, le mécontentement fut d'autant plus vif que cet acte inconsidéré, loin de favoriser les négociations éventuelles avec le Quirinal, les rendait provisoirement impossibles. Le nom de l'auteur et le crédit qu'on lui attribuait auprès de Léon XIII donnaient à cette publication une gravité exceptionnelle. Ne pas désavouer Tosti, c'était laisser croire que le Saint-Siège consentait à une abdication pure et simple. Mais si le désaveu s'imposait, on aurait pu lui donner une forme moins cruelle. La rétractation, qu'on exigea de l'auteur, fut aggravée encore par la maladresse ou le zèle fanatique de certains intermédiaires. Une première lettre de désaveu ayant paru trop vague, Tosti fut invité à reconnaître son erreur en termes plus explicites, et sa nouvelle lettre fut publiée dans les journaux, malgré la promesse formelle qu'on lui avait faite. Le pauvre moine, désavoué à droite comme à gauche, se retira au Mont-Cassin, pour n'en plus sortir. Il abandonna toutes les fonctions qu'il devait à la confiance des deux pouvoirs rivaux. Tandis que Léon XIII ne voulait pas consentir à lui retirer son titre de « vice-archiviste du Saint-Siège », le gouvernement italien prévint ses désirs en le destituant de la charge, purement honorifique, de « surintendant des monuments sacrés ».

Une fois de plus, les déceptions du présent le ramenèrent aux études qui avaient fait la joie de ses premières années. Une *Vie de saint Benoît*, écrite en 1892, fut son dernier livre. Il avait gardé un cercle de fidèles amis qui venaient souvent le voir, et s'efforçaient d'adoucir le pénible souvenir de sa dernière épreuve. Ce n'était pas toujours facile. S'il était prêt à oublier une humiliation personnelle, il ne pouvait se consoler d'avoir laissé croire qu'il reniait son passé. Un de ces confidents des derniers jours, à qui Tosti ouvrait volontiers son cœur, raconte qu'il revenait souvent sur ce point douloureux. « Mais à quoi pensez-vous donc, lui dis-je une fois,

brusquement. Croyez-vous qu'il y ait un seul homme en Italie qui doute de vous et que chacun ne continue pas à vous regarder comme un grand citoyen, comme un des *associés fondateurs* de la nouvelle Italie? — Ces paroles l'émurent et le réjouirent visiblement[1]. »

Malgré tout, les sentiments de Tosti pour la personne de Léon XIII n'avaient point changé : c'était à d'autres personnages qu'il attribuait tous ses ennuis. Il suivait avec attention les actes du pape, il saluait avec joie ses efforts pour attirer vers l'Église romaine les églises dissidentes d'Angleterre ou d'Orient. Il rêvait toujours de projets nouveaux pour l'avenir de l'Église et de l'Italie, pour la restauration du Mont-Cassin, quand il mourut paisiblement, dans sa cellule de moine, entouré de ses frères, le 24 septembre 1897.

Si les hommes de cette trempe n'étaient pas si rares, les formes diverses de *conciliation* que Tosti a poursuivies, durant toute sa vie, avec une vigueur d'optimisme vraiment touchante, cesseraient de paraître des chimères. Il avait une si grande confiance dans la force directe du bien et du vrai que les difficultés et les obstacles disparaissaient à ses yeux. Ce qui, pour tant d'autres, était contradiction insoluble, n'était pour lui que l'opposition apparente de deux termes qui pouvaient toujours se ramener à l'unité, dans une synthèse supérieure, œuvre commune de la raison et de la charité. Quand il parlait de conciliation, — entre la raison et la foi, entre le patriotisme italien et la soumission à l'Église, entre la tradition et le progrès, — il savait fort bien de quoi il parlait, et ce n'était point par défaut de réflexion ou d'expérience qu'il atténuait si aisément les conflits. S'il oubliait toujours, à force de candeur et de bonté, les difficultés pratiques, celles qui naissent de la routine ou de la malice des hommes, de la violence des passions ou des intérêts aux prises, il se rendait bien compte des difficultés intellectuelles. Mais cet idéal de paix et de conciliation, il arrivait lui-même à le réaliser sans effort, dans l'intérieur de sa conscience, par la noblesse d'une pensée, naturellement hospitalière et bienveillante, aimant les larges horizons, et, plus encore, par l'ardeur d'une foi trop pro-

1. D'Ovidio, art. cité.

fonde et trop vivante pour ne pas briser les cadres d'un formalisme étroit.

Tout Napolitain qu'il fût, il était arrivé de bonne heure au culte « en esprit et en vérité », sans renoncer au *Credo*, sans se détacher de l'Église. Il était de ceux qui cherchent d'instinct ce qui peut unir les hommes ; mais sa modération n'était pas celle d'un sceptique ou d'un diplomate soucieux de ménager tout le monde, pour faire aboutir n'importe quelle intrigue. Il était à la fois doux et hardi, timide et imprudent. Il y avait, dans la franchise de ses opinions et de ses jugements, tant de simplicité et de bonne grâce, un tel oubli de soi, que les gens d'Église, les plus inquiets de sa témérité philosophique ou politique, la lui pardonnaient plus volontiers qu'à d'autres, — quand ils n'étaient pas des sectaires.

Pour juger ce moine excellent, qui sut être aussi un bon citoyen, il ne faut pas séparer en lui, par une analyse abstraite, l'historien, le philosophe, l'écrivain, l'homme public. Il faut regarder l'ensemble de sa vie et de son œuvre, saisir l'harmonie vivante de cette nature si riche et si souple, foncièrement généreuse. Tosti a été méconnu en France : il était trop franchement italien, trop peu clérical pour les catholiques français ; il était trop catholique et trop papalin pour les admirateurs de la Révolution italienne. Comme un autre moine, qui représenta si brillamment chez nous la génération de 1830, comme Lacordaire mourant, et mieux encore que lui, il aurait pu se dire « catholique pénitent, libéral impénitent ». « Dans les heures de découragement et de fatigue, écrivait, peu après sa mort, un collaborateur de l'*Archivio Storico italiano*, c'était un grand réconfort de tourner les yeux vers ce vieux moine, toujours vigilant, l'âme toujours sereine, toujours enthousiaste, infatigable dans sa foi chrétienne et dans sa foi italienne. »

JULES GAY

POÉSIES

I

L'IMPOSSIBLE RETOUR

Jardin silencieux, rivière, clair lavoir
Où les filles miraient leur gorge,
Vignobles, verts coteaux, champs de sainfoin et d'orge,
Je voudrais vous revoir,

Franchir comme autrefois ton seuil large et sonore
Et te retrouver, ô Maison,
Dressant tes murs cuivrés sur le même horizon
Qu'un même soleil dore;

Sentir autour de moi les rustiques odeurs
Des blanches dalles arrosées
Et du soleil chauffant à travers les croisées
Les tentures à fleurs;

M'asseoir sur la terrasse où se courbe en tonnelles
Le rosier jaune au tronc noueux
Et regarder, dans l'or du grand ciel lumineux,
Tourner les hirondelles;

Entendre, tour à tour, des hameaux différents
Une à une sonner les cloches,
A l'heure où le soir bleu fait les objets moins proches
Et les sons plus vibrants...

Mais, hélas ! à travers les champs et les villages
Que foulent mes pas incertains,
J'ai vu de nouveaux parcs et de nouveaux lointains,
Dans d'autres paysages.

D'autres maisons, aux jours d'espérance ou de deuil,
Ont ouvert devant moi leur porte,
Et je laissais un peu de ma jeunesse morte
A chaque nouveau seuil;

D'autres cloches, le soir, ont sonné sur ma route,
De nouveaux rêves de bonheur,
De fortune ou de gloire ont envahi mon cœur
Changeant sans qu'il s'en doute,

Et si je revenais vers vous, jamais, je crois,
Je ne pourrais vous reconnaître,
Car je n'ai plus, jardin, Maison qui me vis naître,
Mes regards d'autrefois !

II

NUIT D'ÉTÉ

Tout est bleu : les coteaux, les villages lointains,
Les vallons, les rochers et la mer qui miroite.
Les derniers feux du mas, là-bas, se sont éteints;
Près de nous un cyprès étend son ombre étroite.

L'aérienne voix des pins harmonieux
Anime seule encor le lumineux silence;
La lune, fin croissant qui brille dans les cieux,
Argente les rameaux qu'un souffle d'air balance.

La terre chaude et lasse exhale par instant
De pénétrants parfums de jasmins et de roses ;
Une claire vapeur sur la plaine flottant
S'attache aux marronniers le long des grilles closes.

La lune, devant nous, découpe sur le sol
Le souple enlacement des rosiers en tonnelles;
Gauche et lourd, un hibou vient rayer de son vol
Le ciel qu'emplit soudain le bruit sourd de ses ailes.

Tout se confond, la plaine et la mer et les bois.
Mais, des buissons noyés sous la brume changeante,
Voici que sort et monte et grandit une voix :
— Écoute, dans la nuit, le rossignol qui chante!...

III

TA FENÊTRE

Ta fenêtre éclairée, au tournant de la route,
Jette un rayon jaune et brillant,
Pareil à la clarté qu'à la nocturne voûte
La lune allonge à l'orient.

Voyageur inconnu, dans ma course lointaine,
J'ai longtemps arrêté mes pas
Sur ce trait lumineux de la route incertaine,
Que tes yeux ne soupçonnaient pas;

Et je suis reparti gardant, sous ma paupière,
Le dessin fragile et charmant
Où l'ombre de ton corps frôlait dans la lumière
Mon ombre immobile un moment.

IV

ÉVOCATION

L'odeur des bois, ce soir, emplit ma chambre close...
— J'entends craquer au loin la sève des bourgeons,
Et dans l'air calme où flotte encore un brouillard rose
Bruire le ruisseau qui baigne les ajoncs.

J'entends craquer au loin la sève des bourgeons;
Sous le ciel bleu, sans une étoile, où luit la lune,
J'écoute, près de moi, roucouler des pigeons
Dont les cous blancs remuent sur la toiture brune.

Sous le ciel bleu, sans une étoile, où luit la lune
Dont le rayon s'endort au creux tiède des nids,
La chauve-souris va silencieuse et brune
Dans l'enchevêtrement des feuillages unis.

Le clair rayon quittant le creux tiède des nids
Grimpe et s'enlace autour des frondaisons nouvelles,
Brode les hauts sommets des arbres rajeunis,
Paillette le duvet neigeux des tourterelles;

Il met des fleurs de nacre aux frondaisons nouvelles...
— Cependant, mon amour, de tes cheveux dorés,
Une à une je vis glisser des feuilles frêles;
La fenêtre était close et les rideaux tirés :

L'odeur des bois venait de tes cheveux dorés.

JEAN RENOUARD

TURKESTAN, TIBET, CACHEMIRE[1]

II

La période la plus dure de nos tribulations commence. En relisant mon journal de route, que de fois je revois cette phrase : « Journée extrêmement pénible! » Nous souffrons de plus en plus du froid. Je prends une angine, bientôt suivie de fièvre. Sous la tente, nous n'avons que 4 degrés de moins qu'à l'extérieur, mais au moins sommes-nous à l'abri du vent. Les malheureux caravaniers couchent à la belle étoile : ils se font avec les bagages un rempart derrière lequel ils s'entassent. Les chevaux souffrent aussi : quelques-uns sont harassés; le mien meurt le premier.

Nous marchons, constamment préoccupés par l'idée de trouver de l'eau et de l'herbe. De l'eau surtout : il semble cependant qu'il y en ait de tous côtés, on en voit partout; mais on y va et on ne trouve rien. C'est toujours le mirage. Qui aurait pu penser qu'à ces altitudes on pût manquer d'eau? Or, les neiges et les glaces sont parfois hors de portée, et les ruisseaux se perdent dans les sables. Nous avions omis de prendre des précautions à cet égard; nous n'avions pas de récipient. Heureusement Crosby avait un lit pneumatique en caoutchouc qui fit l'office de réservoir. On le remplissait d'air pour la nuit et d'eau pour la journée.

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

Un soir, nous atteignons les bords d'un grand lac. Déception! il est salé. Nous finissons heureusement par trouver de l'eau douce à proximité. De temps en temps, un caravanier vient nous dire : tel cheval ne peut plus avancer. On lui tire une balle dans la tête. La pauvre bête tombe : sa charge est répartie sur le dos des autres et on emporte son bât qui servira à faire du feu. Un après-midi, Crosby se détache pour chercher de l'eau. Je marche en tête de la caravane dans la direction convenue, préoccupé de la même idée. A la tombée de la nuit, après dix heures de marche, je m'arrête enfin auprès d'une rivière. Mais Crosby n'a pas reparu. J'envoie à droite et à gauche nos hommes avec des lanternes. Je fais tirer dans toutes les directions des coups de fusil, mais les détonations ne s'entendent guère à ces altitudes. Je commence à désespérer de le revoir, lorsqu'Akbar vient me dire qu'il a perçu le bruit d'un coup de feu au loin : je fais tirer dans cette direction. Bientôt j'entends la voix de mon camarade. Enfin, à huit heures et demie nous avons la joie de nous retrouver. Nous étant perdus de vue, il avait erré à l'aventure et avait fini par tomber sur nos traces : mais, l'obscurité étant venue, il lui avait été impossible de continuer à les suivre et il avait bravement pris son parti de passer la nuit dehors; sans couvertures, c'eût été terrible. Heureusement, tout d'un coup, il avait aperçu la lueur d'un coup de fusil et avait aussitôt marché dans sa direction.

Le 25 septembre, nous abordons une chaîne de montagnes orientée au nord-ouest. Croyant être dans les environs de la passe de Lanak, nous franchissons un col à 5 300 mètres d'altitude et tombons dans une vallée, orientée aussi au nord-ouest : des montagnes infranchissables nous barrent la route vers le sud-ouest, direction que nous voulions prendre pour gagner l'Indus. Force nous est donc de marcher au nord-ouest, en suivant cette vallée, où nous découvrons quelques tas de pierres, indiquant que des hommes ont passé là avant nous. Des hommes! nous commencions à avoir soif d'en revoir. A un moment donné, nous croyons en distinguer au loin. *Adam! Adam!* des hommes, s'écrient les caravaniers pleins de joie. Hélas non! *Adam yok*, ce ne sont pas des hommes, mais des rochers. Nous faisons une marche très pénible de dix heures

et finissons par nous arrêter, la nuit faite, sans avoir trouvé d'eau. Souffrant de la fièvre et tombant de fatigue, je passe une très mauvaise nuit. Plusieurs chevaux sont morts. Tous sont harassés. Nous sommes obligés de prendre un jour de repos. Heureusement, au matin, on découvre de l'eau à proximité.

En raison de l'état de faiblesse des animaux qui nous restent, nous abandonnons nos bagages. N'emportant que la tente, les vivres et les couvertures, nous nous remettons en marche, décidés à nous jeter résolument vers le sud-ouest dès que cela sera possible. A une petite distance, nous découvrons des sources abondantes donnant naissance à un cours d'eau assez important. Bientôt après, une vallée s'ouvre exactement dans la direction désirée. Nous nous y engageons avec joie, pensant être tout près des crêtes. Encore fallût-il deux journées pénibles pour y parvenir. Nous voilà enfin au sommet, sur un plateau désolé à 5 650 mètres d'altitude. Il fait un froid glacial. Une bourrasque de neige s'élève. Déception! Le versant opposé est hérissé d'obstacles. Nous cherchons un passage au milieu de vallées étroites, escarpées, rocailleuses. Mohamed Jou et Lasso eux-mêmes perdent courage; ils déclarent que s'engager là, c'est la mort. Nous revenons sur nos pas, et, dans cette triste retraite, nous voyons mourir encore plusieurs de nos chevaux. Le 2 octobre, nous sommes de retour sur les bords de la rivière dont nous avions découvert les sources. La situation est critique, neuf chevaux ont péri. Les sept survivants sont tellement harassés de fatigue qu'à l'exception de deux, ils sont hors d'état de poursuivre la route; et nous n'avons plus de grain à leur donner. Nous-mêmes, nous sommes épuisés. Pour comble de malheur, je perds l'usage d'une jambe. Je pensais que c'était un rhumatisme; c'était une phlébite dont je me ressens encore : je ne le sus qu'à mon retour en France. Crosby, auquel il manque un chronomètre et la connaissance du temps, n'ayant pu faire à l'aide de la boussole et du sextant que des observations assez imprécises, nous ne nous rendons pas du tout compte de l'endroit où nous sommes.

Dans ces conditions, nous nous décidons à nous arrêter et à envoyer deux hommes de confiance, Mohamed Jou et Lasso, en reconnaissance au long de la rivière. Notre espoir,

confirmé par ce fait qu'on voit des poissons dans ce cours d'eau, est qu'il soit un affluent du Shayok, en tout cas est qu'il mène quelque part, à des hommes; notre crainte, qu'il aille se perdre dans les sables comme tant d'autres. Mohamed Jou et Lasso partent montés sur les deux seuls chevaux pouvant marcher, emportant tout ce qui reste de grain, soit pour sept ou huit jours. Il est entendu qu'ils doivent tâcher de revenir au bout de cinq ou six jours et, quoi qu'il en soit, être de retour au bout de dix au maximum; car nos provisions diminuent et nous ne pouvons pas attendre indéfiniment. S'ils ne trouvent pas de secours ou s'ils ne reviennent pas, que nous restera-t-il à faire? Nous faisons dresser la tente sur les bords de la rivière, dans une gorge encaissée, dominée par d'énormes rochers abrupts. L'endroit est mortellement triste; mais nous l'avons choisi parce qu'il y a là un peu d'herbe, avec laquelle les chevaux pourront se sustenter, et quelques plants de bourtza. Au fond de cette gorge, nous avons le soleil de huit heures du matin à quatre heures du soir : dès qu'il a disparu, le froid devient terrible : il n'y a plus qu'à rentrer sous la tente et à s'enfouir sous les couvertures.

Malheureusement la bibliothèque variée de Crosby, comprenant un choix éclectique d'ouvrages de toutes sortes, avait été abandonnée avec les bagages. Nous avions un seul livre, la Bible. Nous eûmes le temps de la lire, de la commenter et d'agiter les plus graves problèmes. L'Ancien Testament est d'une lecture parfois assez récréative, mais les histoires qui y sont racontées ne sont pas toujours très édifiantes. Quel vilain caractère que ce Jacob! me disait un jour Crosby, en fermant le livre. Nous parlions aussi longuement de nos familles, toujours présentes à notre esprit, et lorsque, tout en causant, nous avions atteint sept heures du soir, nous nous couchions contents. Pour ma part, j'étais absolument impotent. Une douleur insurmontable m'arrêtait net, dès que j'avais fait dix pas. J'étais devenu la bouche inutile. A la place de Crosby, d'autres m'auraient peut-être supprimé, d'autant que je mangeais plus que lui. Qu'étais-je donc venu faire ici? me disais-je parfois, alors que j'aurais pu rester tranquillement dans ma petite garnison, au Puy, où l'on mène une vie si douce.

Les jours passent dans une morne attente. Les provisions diminuent. Nous nous mettons à la ration. Nos caravaniers font du pain avec ce qui reste de farine, d'horribles petites galettes cuites dans la poêle. Le sixième jour, nous espérions voir rentrer tout au moins un de nos hommes. Déçus, nous nous armons de patience. Nouvelle déception le septième jour, et puis le huitième, et puis le neuvième. Et le dixième lui-même se passa tristement sans que rien ne vînt. Nous étions dans une terrible anxiété. Il ne nous restait que huit jours de vivres. Serait-il arrivé malheur à nos hommes? Nous auraient-ils abandonnés? En admettant qu'ils reviennent, ramèneront-ils du secours? Si nous ne voulions pas mourir là, il fallait sans tarder nous décider à nous mettre en route; la seule chose à faire était de renouveler la tentative de franchir les montagnes, bien que nous fussions maintenant dans des conditions beaucoup plus défectueuses; nos cinq chevaux restants étaient devenus de véritables squelettes. J'allais un peu mieux, mais je n'étais pas en état de marcher. D'ailleurs marcher à ces altitudes est horriblement pénible, même lorsqu'on est en bon état; Crosby n'aurait pas été capable d'aller loin.

Nous tenons un grave conseil et prenons le parti d'attendre encore, très encouragés par la confiance que nos caravaniers ont en leurs camarades. Ces hommes ont un moral excellent, ils restent silencieusement assis autour du petit foyer, sans proférer une plainte. Le plus inquiet est le vieux Mir Mollah, qui fait dévotement ses prières.

Le 13 octobre, onzième jour d'attente, dans l'après-midi, nous tirions des coups de fusil sur les poissons que nous voyions sous la glace dans la rivière. Il y avait longtemps que nous avions envie de les manger, ces poissons. Mais pour cela il fallait les prendre. Nos caravaniers avaient essayé de tous les stratagèmes sans y réussir. Tout d'un coup une détonation retentit dans le grand silence... évidemment c'est Mohamed Jou ou Lasso qui nous répond. Nos regards se fixent anxieusement sur l'entrée de la gorge. Bientôt nous apercevons nos hommes, montés sur de petits chevaux noirs. C'est de bon augure, car ce ne sont pas ceux sur lesquels ils sont partis. Quelques moments après nous voyons arriver

majestueusement quatre superbes chameaux, conduits par trois hommes. Nous sommes sauvés! Ces hommes sont des Kirghizes nomades. Mohamed Jou et Lasso avaient marché cinq jours pour arriver jusqu'à eux. Ils nous rapportent un mouton et une panse de yak pleine de lait cuit. Quelle fête! Nous nous empressons de commander un bon dîner.

*
* *

Nous demandons aux Kirghizes de nous mener à la passe de Lanak, mais ils ne la connaissent pas ; ils ne sont même jamais venus jusqu'ici et ne savent pas que personne y soit jamais venu. A notre stupéfaction, ils nous apprennent que la rivière que nous avons suivie est le Karakach; nous ne l'avions jamais supposé. Il en résulte que nous sommes beaucoup plus au nord que nous ne le pensions. Les Kirghizes nous proposent de nous mener chez eux d'abord, puis à la passe du Karakoroum; c'est un long détour, mais nous sommes trop heureux d'accepter. Que les hommes paraissent beaux, lorsqu'on n'en a pas vu depuis longtemps : depuis trente-quatre jours ! Le soir, en mangeant avec délices d'excellentes côtelettes, nous disions, Crosby et moi : quels beaux hommes que ces Kirghizes, quelle belle physionomie, quelle belle attitude! Nous les envoyons immédiatement chercher nos bagages, qu'ils rapportent fidèlement. Et, deux jours après, nous levons le camp. Bien que souffrant moins de ma jambe, je n'étais pas sans inquiétude sur la manière dont je pourrais me tenir à cheval. Je constatai avec plaisir qu'au prix de douleurs tolérables, j'étais capable de supporter cette position, en me faisant attacher le pied à l'arrière de la selle.

Nous suivons donc le Karakach. A une petite distance, il s'infléchit au nord-est, direction qu'il garde pendant au moins 60 kilomètres. Quel bonheur que nous n'ayons pas accompagné nos hommes dans leur reconnaissance! Jamais nous n'aurions voulu marcher aussi longtemps dans la direction opposée à notre objectif. Chemin faisant, nous voyons des sources abondantes d'eaux chaudes; à environ 5 000 mètres d'altitude, c'est chose bien curieuse. Au bout de trois jours, nous nous arrêtons au milieu de broussailles. Si nous avions

eu de grandes peines, nous devions aussi avoir de grandes joies. Quelle joie de faire flamber ces broussailles et de pouvoir enfin se chauffer! Pareille aubaine ne nous était pas arrivée depuis Polou. Deux jours après, nous étions au camp des Kirghizes. Trois iourtes autour desquelles paissaient de grands troupeaux de chameaux, de yaks, de chevaux et de moutons.

On est bien dans ces tentes spacieuses, matelassées de feutre, où le sol est couvert de tapis : il y fait bon et chaud. Jamais, dans le plus somptueux hôtel, je n'ai éprouvé semblable impression de bien-être. Et que dire de la joie de revoir des femmes? Si la vue des hommes qui nous apportaient la délivrance nous avait causé un immense plaisir, il nous fut bien doux aussi de contempler leurs épouses et leurs filles. Certes elles ne possédaient qu'à un degré médiocre la beauté et la grâce qui font le charme de leur sexe. Néanmoins, nous les trouvâmes jolies. Je donnai à l'une d'elles un bouton doré, arraché à ma pèlerine, et qu'elle fut très heureuse d'ajouter à ses pendeloques. Cela ne l'empêcha pas de refuser de boire du lait, dans lequel j'avais commis l'incorrection de tremper ma tasse : ne voulant pas boire après moi, elle me renvoya le pot. Ces femmes n'avaient jamais vu d'Européens, ni même de villes, et se figuraient que tous les hommes vivaient comme elles sous la tente et passaient leur existence à errer à travers le monde.

Les braves Kirghizes nous offrent une généreuse hospitalité. Nous restons deux jours chez eux. Je vais mieux. Mais c'est au tour de Crosby d'être malade. Les conserves, qui ont pendant si longtemps formé notre unique nourriture, lui ont délabré l'estomac; il est extrêmement faible. Le *yeuzbachi* de la tribu a donné des ordres pour que des animaux soient prêts à Potach, à une quinzaine de kilomètres plus loin. Son frère, l'*onbachi*, sera notre caravanbachi et nous conduira par un raccourci à la passe du Karakoroum et à Séchir. Nous aurions voulu engager hommes et animaux jusqu'à Leh. Mais il n'y a pas moyen, paraît-il. Nous envoyons Mohamed Jou et Lasso en avant à Séchir, où ils devront faire en sorte de trouver les animaux nécessaires pour continuer notre route au delà.

Potach est une localité inhabitée. Nous y trouvons une caravane imposante de quinze chameaux et de quelques chevaux, à laquelle nous joignons les trois seuls qui nous restent. Notre aventure a bien fait l'affaire de ces Kirghizes, qui devaient précisément aller porter des marchandises à Séchir: du feutre et de l'opium. Le vieux Mir Mollah, malade et fatigué, nous quitte ; il prend le chemin Chadidoula pour regagner directement Kachgar. Mais nous trouvons deux nouveaux compagnons de route, un homme et sa femme, âgés l'un et l'autre d'une soixantaine d'années, allant en pèlerinage à la Mecque. Ils nous accompagneront jusqu'à Leh. Ces bons vieux viennent du cœur de l'Asie et sont en route déjà depuis deux mois et demi. S'étant trouvés malades, ils ont dû un moment s'arrêter et lâcher la caravane avec laquelle ils marchaient : pui sils ont erré, et finalement ont été recueillis par les Kirghizes. Qu'est-ce donc notre voyage, à nous, hommes jeunes, vigoureux, bien équipés et munis de tout l'argent nécessaire, à côté de celui de ces deux pauvres vieux!

***

Sous la conduite de l'onbachi, nous nous engageons de nouveau dans les montagnes nues et désolées. Le froid devient extrêmement vif et des bourrasques de neige s'élèvent: les nuits sont si glaciales qu'on peut à peine dormir quelques instants. En trois jours, nous atteignons, par un raccourci, la route du Karakoroum, où nous rencontrons tout de suite une caravane. Encore une grande joie de se sentir cette fois véritablement en communication avec le monde! Nous achetons du sucre, dont nous commencions à manquer, et du thé des Indes, qui remplacera avantageusement le thé vert, notre unique boisson depuis si longtemps.

Connue et fréquentée depuis des siècles, la route du Karakoroum, reliant Yarkand à Leh par Sandjou, Chadidoula, les passes du Karakoroum, de Séchir et de Kardong, est, sinon la principale, du moins une des principales voies de communication entre la Chine et les Indes. Elle n'est jugée absolument impraticable à aucune époque de l'année; mais, soit par suite du froid, soit à cause de la fonte des neiges

rendant les torrents momentanément infranchissables, elle n'est guère suivie que d'août à novembre. Encore, durant cette période, les difficultés y sont-elles bien grandes et est-il réellement extraordinaire qu'elle permette un trafic commercial aussi important, d'autant plus qu'aucune disposition n'a été prise pour le faciliter. Nous y croisâmes en moyenne trois caravanes par jour, dont quelques-unes de plus de soixante animaux. Dans la région des montagnes, la route est dénuée de toute espèce de ressources : il n'existe aucun endroit où l'on puisse s'approvisionner de bois ou de vivres, ni même aucun abri.

On serait porté à croire que les gens que l'on rencontre là, Turkis ou Cachemiriens principalement, bravant tant de fatigues pour un maigre salaire, sont des hommes taillés pour la lutte et d'une énergie surhumaine. Et cependant ces peuples sont essentiellement doux, et ont toujours été la proie facile de tous les envahisseurs : il faut penser qu'ils sont plutôt doués de patience, de persévérance, des qualités passives de la goutte d'eau qui finit par user la pierre. Les produits venant du Turkestan sont, pour la majeure partie, du feutre, des lainages et de l'opium ; ceux venant de l'Inde, des étoffes, du sucre, du thé, des épices. Une autre route, reliant Tachkourgan à Gilgit, met en communication le Turkestan et le Cachemire, sans atteindre des altitudes aussi élevées que celles du Karakoroum, mais elle est impraticable aux caravanes : une partie du trajet doit s'effectuer à pied et l'on est obligé de faire porter ses bagages à dos d'homme. Cette route est pourtant la plus courte. Un courrier anglais, allant à Kachgar, la suit tous les vingt jours. Les voyageurs qui veulent passer par là sont obligés de se munir de l'autorisation du gouvernement des Indes.

Le sentier que nous prenons suit une vallée sablonneuse à pente douce, n'offrant aucune difficulté. Il est littéralement jonché de carcasses : les chiens sauvages et les vautours ont de quoi se repaître. Le pays devient de plus en plus désolé. Plus une herbe; heureusement nos hommes ont eu la précaution d'emporter du bois pris dans les broussailles de Potach. Le froid est terrible : trois nuits de suite le thermomètre descend à 30 degrés au-dessous de zéro, et vers huit heures

du matin, à l'heure où nous nous disposons à nous mettre en marche, il marque — 23 degrés. L'eau, toujours à l'état de glace, est rare : nous en emportons dans des sacs. Les animaux s'abreuvent en broutant de la neige lorsqu'ils en trouvent. Nos chameaux marchent gravement, en silence, paraissant constamment préoccupés de conserver leur dignité. Lorsqu'on passe à côté d'eux, ils vous toisent d'un regard méprisant et semblent se retenir pour ne pas vous cracher à la figure le gros mot qu'ils ont sur la langue. Parmi eux, une élégante chamelle dont la robe gris clair contraste avec celles plus sombres des autres, a un air Louis XV qui fait remarquer la distinction de ses manières; on dirait une marquise poudrée se prélassant parmi des gens du commun.

Ces animaux supportent les grandes altitudes et les rigueurs du froid tout aussi bien que la chaleur des déserts brûlants. Leur seul inconvénient est la difficulté qu'ils éprouvent sur les terrains glissants. Il leur est tout à fait impossible de marcher sur la glace : si elle n'est pas trop épaisse, il faut la briser sous leur pas, sinon il faut renoncer à les faire passer. Voir arriver la nuit une caravane de chameaux! Aucun bruit ne signale leur approche. Tout d'un coup on distingue leurs silhouettes étranges; ils s'avancent comme des ombres dans le silence absolu. On les arrête : sagement ils se laissent ranger en ordre les uns à côté des autres. Ils s'agenouillent en poussant de petites plaintes gutturales; une fois placés, ils ne bougent plus, et, de toute la nuit, on ne les entendra pas plus que s'ils n'étaient pas là.

Le 26 octobre nous atteignons la passe du Karakoroum. La vallée par laquelle on l'approche a un aspect lugubre. On pourrait l'appeler la vallée de la Mort. Le chemin est un véritable charnier. On marche au milieu de carcasses. Il y en a par paquets d'une dizaine : les corps, restés là où ils sont tombés, sont raidis dans des positions macabres; les plus frais, déjà à moitié dévorés par les vautours ou par les chiens sauvages, sont horriblements déchiquetés. La plupart sont des squelettes recouverts de lambeaux de peau desséchée. C'est sans doute le froid rigoureux qui cause la mort de tant d'animaux, déjà épuisés de fatigue lorsqu'ils arrivent là, et qui fait que leurs cadavres se conservent longtemps. Tout près du col,

s'élève un petit monument de pierre érigé à la mémoire d'un Anglais, tué à cet endroit par un Afghan, il y a peu d'années. On arrive facilement par quelques lacets au sommet, à l'altitude de 5 655 mètres. Là, bien que blasés sur les panoramas de montagnes, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le coup d'œil qu'offrent les pics neigeux qui nous environnent. Nous descendons sur l'autre versant. Des carcasses, toujours des carcasses. Une vingtaine d'énormes vautours, en train de dévorer le cadavre d'un cheval, s'enlèvent à grand bruit : ce cheval a encore ses fers; notre caravanbachi s'empresse de les lui enlever pour les mettre aux pieds d'un des nôtres.

Nous remontons de nouveau toute une série de croupes, puis nous nous engageons dans une gorge où nous marchons longtemps au milieu de la neige récemment tombée. Cette gorge est peut-être la plus belle que j'aie jamais vue. Sur ses flancs, des rochers géants se dressent, dominés par des pics gris et rouges et des glaciers; au fond, un amas de blocs énormes, jetés pêle-mêle dans un effroyable désordre : il fallait que ce spectacle sauvage et grandiose fût réellement bien beau, pour que nous en ayons encore été émerveillés; nous étions si blasés sur ce genre de panorama! La moindre fleur, le moindre arbuste aurait alors infiniment plus excité notre admiration que la plus belle montagne.

A l'endroit où nous campons dans la soirée, nous apercevons une bande d'antilopes. L'onbachi était armé de l'un de ces fusils préhistoriques qui sont seuls en usage chez les Kirghizes, un fusil à mèche long de deux mètres, muni d'un énorme canon, à la bouche duquel sont fixées deux cornes d'antilopes servant d'appui. Refusant de prendre les nôtres, il part avec son tromblon, escalade des pentes, rampe dans les plis de terrain, se faufile de rocher en rocher. Enfin le voilà à trente pas des animaux : il met en batterie, allume la mèche et l'approche du bassinet; le coup rate. Peine perdue! Les animaux s'enfuient et c'est en vain qu'il leur court encore après. Il revient épuisé de fatigue.

***

Le 28 octobre, nous traversons le Shayok, et, un peu au

delà, nous atteignons sur les pentes opposées un point très curieux. Au bas d'un glacier, l'on voit de petits murs de pierre, au milieu desquels sont rangées des marchandises, et, çà et là s'élèvent cinq ou six tentes. C'est Séchir. O surprise! parmi les quelques hommes qui sont là, nous voyons une figure de connaissance. C'est notre ami, l'excellent aksakal Gauri-Mall ; il vient de Yarkand par la route directe et se rend à Lahore. Ayant appris par Mohamed Jou notre prochaine arrivée, il a voulu nous attendre. Il nous reçoit sous sa tente et nous offre du thé et des bonbons. Quel dommage que d'être obligés de recourir à Akbar pour échanger nos compliments! Nous lui faisons dire qu'il nous donne un avant-goût de la joie de revoir les nôtres. Malheureusement nous ne pouvons pas l'inviter à dîner avec nous; car il est Hindou : il ne lui serait pas permis d'accepter, ce serait se mettre dans le cas de se faire rejeter de sa caste et d'être relégué parmi les parias.

Maintenant nous nous rendons compte de la raison pour laquelle les Kirghizes ne voulaient pas aller au delà de Séchir. Leurs chameaux auraient été dans l'impossibilité de franchir le glacier; c'eût même été bien difficile aux chevaux chargés. Séchir marque sur la route du Karakoroum un point d'arrêt comparable à une cataracte sur une rivière navigable. Il est bien peu de caravanes qui aillent de Yarkand jusqu'à Leh ou inversement; en tout cas les chameaux, qui sont les animaux les plus employés dans le Turkestan, ne le font jamais. L'échange des produits se fait à Séchir. On pose là les marchandises soigneusement étiquetées et on vient les chercher de part et d'autre.

Mohamed Jou et Lasso ont trouvé sur place les yaks qui vont nous être nécessaires. Ces animaux sont faits pour les grandes altitudes; d'ailleurs ils ne se portent pas bien au-dessous de 3 500 mètres. Leur épaisse toison laineuse, traînant jusqu'à terre, les met à l'abri du froid. Ils sont adroits et, étant très bas sur jambes, risquent peu de tomber. Leur inconvénient est d'être un peu lents : ils ne font guère que 3 kilomètres et demi à l'heure. Nous nous mettons en route avec l'aksakal. Nos nouveaux caravaniers sont des Tibétains du Ladak. Comme les yaks, ils sont faits pour les grandes

altitudes; ils marchent gaillardement, en chantant à plein gosier une chanson qui rappelle beaucoup l'air de *Fra Diavolo* : je ne leur en connais pas d'autre.

Nous avons une rude journée pour franchir la passe de Séchir. Cinq heures dans les neiges et les glaces : c'est une orgie de blancheur. Nous sommes à midi au sommet, à l'altitude d'environ 5 450 mètres ; le thermomètre marque 15 degrés au-dessous de zéro. La descente est mauvaise : c'est vraiment incroyable qu'une pareille route soit si fréquentée. Au fur et à mesure que nous avançons vers le sud, nous voyons les glaciers descendre plus bas. La différence de latitude semblerait devoir produire le contraire ; mais le fait s'explique par la grande sécheresse, due à l'éloignement de la mer et au voisinage des sables de Gobi, régnant dans le nord ; dans le sud, en raison de la proximité de la mer il y a beaucoup plus d'humidité.

Le 30 octobre nous voyons des buissons et des herbes ; la végétation renaît sous nos pas. Bientôt nous arrivons à un point d'où nous dominons la vallée d'un affluent du Shayok, qui s'étend à 400 mètres au-dessous de nous. Impression inoubliable ! Sur les bords de la rivière, au milieu d'un cadre merveilleux, des maisons et des arbres. L'arbre est bien le plus bel ornement de la nature. Nous n'en avions pas vu, pas plus que de maison, depuis Polou, soit depuis cinquante jours ! Arrivés dans cette vallée, ravissant échantillon du Petit Tibet, nous marchons au milieu de bosquets de saules, de peupliers et d'abricotiers. Pour la première fois aussi depuis Polou, nous ne souffrons pas du froid, du moins pendant le jour, et nous allons coucher dans une maison au village de Panamik. Les Tibétains nous accueillent avec la plus grande cordialité.

De Panamik, nous gagnons le Shayok que nous traversons une dernière fois. Puis, il faut regrimper à 5 560 mètres un glacier à pente extrêmement raide, pour franchir la passe de Kardong. Nous sommes obligés de monter nous-mêmes sur des yaks : ces bonnes petites bêtes, suant et soufflant, nous amènent lentement au sommet, pendant que nos hommes ont toutes les peines du monde à faire passer nos chevaux déchargés.

Enfin, le 1er novembre, nous arrivons à huit heures du soir, après douze heures de marche, à Leh, où nous nous installons dans un bon bungalow. Leh n'est qu'à l'altitude de 3439 mètres; enfin je respire.

***

Le Petit Tibet est, à coup sûr, une des régions les plus pittoresques et les plus curieuses du monde : à chaque pas, l'attention du voyageur est éveillée soit par la beauté des sites, soit par une particularité quelconque des gens et des choses. Les Tibétains sont bons et doux. Petits, d'un type assez joli, ils portent la chevelure entière et la queue comme les Chinois; leur teint est très bronzé. Ils ont sur la tête un petit chapeau de peau aux bords relevés, sur lequel sont cousus des scapulaires, et sont généralement couverts de haillons. Les femmes, vêtues aussi de haillons, ont de beaux yeux noirs et sont assez jolies. Elles portent toutes, même les plus pauvres, un singulier ornement sur la tête, une longue pièce d'étoffe rappelant la forme du cobra, garnie de turquoises, couvrant le milieu du front et pendant par derrière jusqu'au milieu du dos : la tête est encadrée par des oreillettes de fourrure, autour desquelles retombent les cheveux tressés en nattes.

Soumis politiquement au Maharaja de Cachemire, vassal des Anglais, les Tibétains du Ladak sont, en matière religieuse, sous la dépendance du Dalaï-Lama, et ont des rapports assez fréquents avec Lhassa. Comme tous les lamaïstes, ils pratiquent la polyandrie, qu'ils cumulent avec la polygamie. Les femmes ont généralement deux ou trois époux et parfois jusqu'à six, et les hommes peuvent avoir le même nombre d'épouses. D'ordinaire les choses se passent en famille. Les frères épousent les mêmes femmes. On ne s'occupe pas de savoir de qui sont les enfants. L'aîné seul a les droits de père. Cette pratique est néfaste au point de vue du développement de la population qui est en décroissance, tandis que leurs voisins les musulmans de Cachemire augmentent considérablement.

Il n'est peut-être pas de pays qui présente un aspect aussi religieux que le Tibet. La campagne est couverte de monu-

ments dédiés au culte : *tchotens*, temples et couvents. Les *tchotens* sont des édicules carrés, surmontés d'un chapiteau en forme de pot à fleurs ; au milieu se trouve une petite niche renfermant une image du Bouddha, et parfois une roue à prières y est encastrée. Les *tchotens* sont répandus à profusion ; il y en a des milliers et des milliers : leur nombre est supérieur à celui des habitants qui, il est vrai, devait être plus considérable autrefois. Tantôt isolés, tantôt par groupes, ils sont généralement adossés à un mur parfois très long, couvert de plaquettes de pierre, sur lesquelles des prières sont inscrites en creux. C'est la même prière qu'on revoit presque toujours : *Om mani padmé houm*, phrase sacramentelle plus ou moins mystérieuse, dont la signification est à peu près : « Le joyau est dans le lotus ». Les couvents sont aussi très nombreux. Ce sont tous de vieux édifices, perchés comme des nids d'aigle au sommet des rochers, dans les sites les plus pittoresques.

Donc, à en juger par la quantité de leurs monuments religieux, les Tibétains semblent être les gens les plus pieux du monde. Mais leur dévotion est toute mécanique. Tourner par la gauche autour des *tchotens* (par la droite ne compterait pour rien) et donner en passant un coup de main à la roue à prières, voilà en quoi elle consiste. Il y a d'ailleurs plus simple : fréquemment l'on voit, sur les toits des maisons, des espèces de girouettes qui ne sont autre chose que des roues à prières que le vent se charge de faire tourner ; et l'on voit aussi, sur le bord des rivières, de petits moulins à prières que le courant fait marcher. Les *lamas* (prêtres) sont reconnaissables à leur longue toge rouge sombre et à leur chapeau de polichinelle aux bords jaunes. Autrefois, ils pullulaient dans la région ; mais, persécutés il y a une soixantaine d'années, au moment de la conquête du Cachemire et du Petit Tibet par un maharaja hindou, dont la famille règne encore à Srinagar, beaucoup s'enfuirent dans le Grand Tibet pour ne plus revenir. Aujourd'hui les couvents sont peu peuplés ; quelques-uns même sont vides. Les lamas sont cependant encore fort nombreux : ils partagent leur temps entre le cloître et la vie séculière, et ne sont plus entravés d'aucune manière dans l'exercice de leurs fonctions.

Leurs cérémonies sont généralement bruyantes. Aussi bien la nuit que le jour, on entend s'élever des temples un grand vacarme de cloches, de tambours et de trompes. A certains jours de fête, les lamas se couvrent le visage d'horribles masques représentant des têtes d'animaux fantastiques et exécutent devant le peuple des danses sacrées, au son d'une musique infernale : nos mascarades du mardi-gras ne donnent qu'une faible idée d'un pareil spectacle. Les missionnaires de Leh prétendent que, dans ces cérémonies, l'idée des lamas est d'habituer leurs ouailles à ne pas avoir peur des démons, auxquels ils s'efforcent de ressembler par leurs affreux travestissements. Il n'y a pas de cimetières au Tibet. On brûle les corps des morts. Les cendres des lamas sont mélangées avec de la terre et on en fait des petites galettes, sur lesquelles on modèle une figure sainte et qui sont précieusement conservées comme amulettes.

Les villes et les villages sont très bien construits, les maisons sont en excellente maçonnerie. Sur les toits sont plantées de longues perches au bout desquelles flottent des girandoles couvertes de prières.

Leh ou Ladak-Leh (Ladak est le nom du pays avoisinant) est la capitale du Petit Tibet; elle compte 2 000 habitants, dont une petite minorité est musulmane ou hindoue. Située à peu de distance de l'Indus, dans une jolie gorge, elle est dominée par le palais du Raja, imposant édifice ruiné, et par un couvent, perché au sommet d'un pic. Les rues sont bien tracées. La principale, droite et très large, traverse un curieux bazar.

On sent l'approche de la civilisation européenne. Leh est reliée à Srinagar par le télégraphe et par un service postal quotidien. Il y a un magasin où l'on trouve du vin dont nous n'avions pas goûté depuis bien longtemps, des conserves et un grand choix de produits européens. C'est la résidence de deux missionnaires protestants, un Anglais, le docteur Show, un Allemand, M. Franke, et d'une *nurse* anglaise. Ils ont autour d'eux une quarantaine de chrétiens. C'étaient les premiers Européens que nous retrouvions, depuis le Russe que le hasard nous avait fait rencontrer à Polou. M. Franke a beaucoup étudié la langue, l'écriture et les mœurs des Tibétains. Il a

traduit un certain nombre de leurs chants. La poésie varie peu suivant les pays. Les ruisseaux d'eau claire et les jardins fleuris, le ciel bleu et le soleil d'or, et surtout les beaux yeux de la femme aimée, voilà ce que les hommes ont toujours chanté et chantent encore dans tous les coins du monde. Mais, chez les Tibétains, c'est toujours sur le même air de *Fra Diavolo*.

***

Il ne faut pas nous attarder à Leh : nous avons encore l'Himalaya à franchir. La passe de Zôji est très facile pendant la bonne saison ; mais, pendant la mauvaise, lorsque la neige est tombée, elle est parfois très difficile et on risque d'y être arrêté une dizaine de jours : Sven Hedin a déclaré que les quelques journées qu'il a passées là étaient parmi les plus dures de ses voyages. Les missionnaires nous donnent bon espoir. Jusqu'ici le service postal n'a pas été entravé. Mais nous serons certainement les derniers Européens à effectuer ce trajet. Nous donnons congé à Mohamed Jou et à Osman qui vont retourner à Yarkand par le Karakoroum ; nous vendons nos trois chevaux restants 60 roupies soit 100 francs ; et le 4 novembre nous nous mettons en route avec Akbar et Lasso. Ce dernier se retrouve dans son pays ; il nous servira désormais, non seulement de cuisinier, mais aussi d'interprète.

Le chemin de Leh à Srinagar est très connu et très fréquenté. Pendant l'automne, bon nombre de touristes et d'officiers anglais le suivent pour venir chasser dans le Petit Tibet. Tous les 20 ou 25 kilomètres, on trouve un *bungalow* (maison), où les voyageurs sont reçus et où l'on peut se procurer des chevaux de relais. Dans ces conditions, entraînés comme nous le sommes, moi allant de mieux en mieux, nous pourrons doubler les étapes et faire une soixantaine de kilomètres par jour. Nous descendons l'Indus, qui n'est là qu'un petit torrent, et le lendemain nous le traversons pour nous engager dans l'Himalaya. C'est un charmant voyage. Des villages pittoresques, des *tchotens* à profusion, des monastères juchés au sommet de roches friables, si bizarrement découpées qu'elles semblent artificielles et faites pour le plaisir des yeux.

Lamayourou, Mulbat, Bhot, Kharbou, que de jolis et curieux paysages ces noms-là évoquent dans ma mémoire. Le 7 novembre, nous sommes à Kargil. L'aspect de la population change brusquement. Les hommes ont la tête enveloppée de larges turbans croisés sur le front. Les femmes sont voilées et se dérobent aux regards. Adieu le Ladak et les Tibétains. Nous voici chez les musulmans. Ils sont larmoyants, les musulmans de ce pays. Chaque matin, au lever du soleil, ils nous réveillent par des gémissements lugubres à fendre l'âme C'est leur manière de prier.

Ce qui change aussi, malheureusement, c'est le temps. Au delà de Kargil, nous trouvons la neige, et, à mesure que nous montons, la couche devient plus épaisse. A la tombée de la nuit, après une longue marche, nous atteignons un chalet isolé, perdu dans l'immensité blanche, le bungalow de Machoï, où nous passons la nuit. Le gardien nous donne de mauvais renseignements sur l'état de la passe de Zòji. Depuis deux jours, aucune caravane ni même le courrier n'ont passé. Au delà de Machoï, la vallée se resserre, et les neiges, s'accumulant à certains endroits, peuvent former un obstacle insurmontable.

Néanmoins nous nous mettons en route. Bientôt le sentier disparaît, il faut le frayer. C'est un gros travail à faire pendant quatre ou cinq kilomètres. De temps en temps, un cheval glisse sur les pentes et roule avec sa charge : il faut aller le chercher, le recharger et le remettre sur la voie. Nos plus mauvais jours de la traversée du Kouen-Lun nous reviennent à l'esprit. Heureusement, ici, la neige rend les chutes moins dangereuses en amortissant les chocs. Enfin nous apercevons une caravane venant en sens inverse. Elle nous a fait notre besogne, comme nous avons fait la sienne. Le soir, à la tombée de la nuit, nous avions franchi la passe et nous atteignons Baltal, le bunlagow suivant, n'ayant fait qu'une dizaine de kilomètres. C'était notre dernière mauvaise journée.

Le lendemain, nous cheminons encore dans la neige pendant 25 kilomètres, au milieu de pins de toute beauté. Puis nous nous engageons dans une magnifique gorge au fond de laquelle un torrent impétueux roule avec fracas. Peu à peu la neige disparaît. La végétation devient luxuriante. Nous

marchons au milieu de forêts de sycomores, de marronniers d'Inde, de châtaigniers, et nous avons cette étrange impression de passer, dans la même journée, du plein hiver au plus bel automne.

*
* *

Nous voilà donc dans cette vallée de Cachemire, si souvent chantée et si célèbre aujourd'hui dans la littérature anglaise. Dans le merveilleux décor de l'Himalaya, la nature étale à profusion sur la campagne ses richesses et ses splendeurs. Par centaines, des sycomores géants se dressent, lançant vers le ciel leurs branches colossales, couvertes d'une toison de feuilles rouges. Çà et là, des villages riants où se promènent des femmes brunes, aux grands yeux noirs, parmi lesquelles la beauté est chose commune. Nous ne nous lassons pas de regarder et d'admirer, et, chemin faisant, bien que captivés par le charme du panorama, notre curiosité s'éveille à la vue de monuments en ruine semés le long de la route. Nous voyons des colonnes cannelées avec chapiteaux à oves enguirlandés, rien qui ressemble aux styles mongol ou hindou. Ce sont évidemment des temples grecs; mais quelle peut en être l'origine?

Le 11 novembre, date mémorable, nous étions définitivement au terme de nos peines. Nous arrivons à Srinagar et nous nous installons dans le superbe hôtel Nédou, où, brusquement, nous passons de la vie sauvage à la pleine civilisation anglaise.

Nous nous dépouillons des peaux de moutons, que ni jour ni nuit nous n'avions quittés depuis si longtemps, nous endossons nos smokings pour dîner au milieu d'une société élégante et nous allons coucher dans de bons lits, nous deshabillant pour la première fois depuis Polou, soit depuis soixante-quatre jours.

Srinagar est une ville enchanteresse. Traversée dans toute sa longueur par une large rivière, le Jelham, qui se divise en plusieurs bras, elle a l'aspect d'une Venise exotique. La même animation règne dans la rue et sur l'eau. De grandes barques à rames, dont la forme rappelle les gondoles, mais

plus allongées, pleines de monde, se croisent et s'entrecroisent. On voit passer des mariages en bateau ; des danseuses sont à l'avant et des musiciens à l'arrière. Les maisons baignent dans la rivière ; le palais du Maharaja et ceux de quelques hauts dignitaires rappellent encore Venise. Une promenade en barque donne l'illusion d'une ville des contes de fée.

A peine arrivé, l'étranger est aussitôt assailli par une nuée de marchands et d'entremetteurs qui s'abattent sur lui et se le disputent pour le mener visiter leurs magasins. Certes, ils ont de quoi exciter notre admiration. Les Cachemiriens sont artistes : ils fabriquent ces étoffes qui ont fait la mode chez nous il y a quelques années ; ils brodent, cisèlent les métaux, sculptent et peignent le bois à merveille. Srinagar compte 125 000 habitants, dont les quatre cinquièmes sont musulmans et le reste hindou. Chose particulière, les musulmans, qui généralement tiennent la tête dans les populations, sont ici le peuple vaincu. Ils manquent, paraît-il, de toute énergie. Le Maharaja est un hindou très convaincu : il couche, dit-on, toujours avec un fakir sous son lit, et interdit de tuer des bœufs dans ses États. Il jouit d'une grande indépendance ; les Anglais n'ont pas de troupe sur son territoire, mais seulement quelques officiers inspecteurs de régiments indigènes.

Nous voudrions certes rester dans ce Paradis, nous y reposer et y vivre tranquillement ; nous le désirerions d'autant plus que nous avons trouvé à l'hôtel une charmante société d'officiers anglais. Mais au bout de deux jours, nous nous arrachons à ces lieux enchanteurs. En trois jours, nous gagnons en *tonga* (voiture du pays) Rawal-Pindi, où nous trouvons le chemin de fer qui nous amène à Bombay.

CAPITAINE ANGINIEUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

VIE DE CHATEAU, par **Claude Ferval.**

Sous la forme attachante d'un roman romanesque, Claude Ferval nous fait assister à quelques-uns de ces drames intimes qui rongent secrètement tant de ménages. C'est là un beau sujet et bien moderne : il est de plus en plus fréquent, dans l'aristocratie ou dans la haute bourgeoisie contemporaine, que l'un seulement des deux époux soit riche et subvienne à l'entretien du ménage, et, le plus souvent, c'est à la femme qu'appartient la fortune. Mariages d'amour quelquefois, mariages d'argent à l'ordinaire, où l'homme apporte en dot un nom et un titre, ces sortes d'union, généralement, ne sont pas heureuses : ou l'homme trompe sa femme, et alors, si elle a épousé son mari par amour, elle se sépare de lui avec éclat; ou la femme trompe l'homme, et le mari qu'un divorce ruinerait dévore en silence son chagrin, ou, s'il n'aime plus, son ressentiment de l'injure. Nos lecteurs savent assez quel parti l'auteur a tiré de ce double sujet. *Vie de Château* est trop présent à l'esprit de tous pour que nous ayons à dire les mérites de cette œuvre sincère, la meilleure, peut-être, que nous ait donnée Claude Ferval.

LES INFLUENCES ANCESTRALES, par **Félix Le Dantec.**

L'auteur s'est fait un nom trop connu des philosophes scientifiques pour qu'il soit besoin de louer sa science quasi universelle et son don de généralisation philosophique, Mais on n'a pas encore peut-être rendu pleine justice à son talent d'exposition, à son ingéniosité de comparaisons et de métaphores, à l'allure, à l'entrain de ses discussions, bref à ce talent de *debater* scientifique, dont trop souvent les hommes de science n'ont ni la possession ni même la compréhension et l'estime.

PIE X, par **Julien de Narfon.**

A la manière une peu précieuse et contournée de l'auteur, voici un livre bien documenté, révélateur curieusement. A lire ces pages toutes pleines de réticences et de sous-entendus, il semble qu'on aperçoive, derrière la politique du pape actuel, bien des agents et des sentiments secrets dont Pie X pourrait n'être que le jouet, sinon la victime. Respectueux pourtant et toujours modéré, le ton de l'écrivain est pénétré d'onction ecclésiastique; mais on sent qu'il connaît à merveille les intrigues, rivalités, complots, mines et contre-mines, qui entourent le successeur de Léon XIII. Cet habile et rusé patriarche de Venise, qui, sans y toucher, bouleversa toute la politique vénitienne dès son accession au trône patriarcal, est-il aussi simplement qu'on nous l'avait annoncé le « pape pieux » après le « pape politique » ?

L'OMBRE DE LA MAISON, par **Ivan Strannik.**

C'est l'un des plus beaux romans que la *Revue de Paris* ait publiés, une œuvre émouvante qui nous fait assister, une fois de plus, aux vains efforts d'une femme malheureuse et qui rêve de refaire sa vie. On retrouvera dans *l'Ombre de la Maison* les qualités des romanciers russes. Mais l'auteur a écrit lui-même en français, directement, ce livre russe : et l'œuvre, par là, nous est plus accessible, les personnages restent plus près de nous. Ivan Strannik, qui nous connaît bien, n'a fait passer de leur âme dans son livre que cette logique audacieuse du sentiment dont, nous autres, Français et Françaises, ne sommes pas toujours capables. Le roman y gagne en pittoresque et en force d'émotion et les conclusions n'en sont que plus puissantes.

LE SAHARA, LE SOUDAN ET LES CHEMINS DE FER TRANSSAHARIENS, par **Paul Leroy-Beaulieu.**

Ce livre est un plaidoyer pour le « Transsaharien »; mais c'est aussi la réunion et la mise en œuvre de tous les documents que nous possédions sur le Sahara, sa géographie, sa faune, sa fertilité et ses richesses présentes et futures. Le plaidoyer n'est peut-être pas convaincant; mais les documents sont instructifs et, même pour combattre cette entreprise que certains jugent un peu folle, il faudra recourir à ce livre.

UN HOMME LIBRE, par **Maurice Barrès.**

La nouvelle édition de ce livre fameux mériterait d'être signalée, quand bien même elle ne contiendrait pas cette *Préface*, devenue en quelques jours presque aussi fameuse que le livre lui-même : « Ceux qui ne connurent jamais l'ivresse de déplaire ne peuvent imaginer les satisfactions de ma vingt-cinquième année : j'ai scandalisé. Des gens se mettaient à cause de mes livres en fureur. Leur sottise me crevait de bonheur. » Ainsi débute. cette *Préface*, que Saint-Simon n'aurait pas reniée pour une page de ses Mémoires : de combien de nos auteurs contemporains en pourrait-on dire autant ?

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM par **Julien.**

Chateaubriand nous avait prévenus que Julien, son domestique, avait, lui aussi, écrit son *Itinéraire*, et le maître ne cachait pas qu'il avait usé des notes du domestique. En une curieuse plaquette, — cent vingt pages, — M. Champion nous donne aujourd'hui le texte de cet *Itinéraire*, avec un commentaire un peu passionné, où le vif désir de saisir Chateaubriand en délit d'inexactitude perce à chaque ligne. Le lecteur impartial trouvera, peut-être, que Chateaubriand ne sort pas amoindri de cette épreuve.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 18468-11-04. — (Encre Lorilleux).

11e Année. N° 22. 15 Novembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LE CHEMIN DE L'OUBLI, par **André Rivoire.**

Il suffira d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* l'apparition de ce volume : ils iront sûrement y rechercher les vers qu'ils connaissent déjà ; ils feront à ce *Chemin de l'Oubli* la même fortune qu'au *Songe de l'Amour*, qui le précédait, et dont il est comme la fin mélancolique. Intensité, charme, tendresse, à quoi bon répéter ces mots qui viennent aux lèvres dès qu'on prononce le nom de l'auteur ? Il est toujours si doux, en ouvrant un livre, de découvrir un cœur tout palpitant d'émoi :

> Je n'ai vu le monde qu'à peine ;
> J'ai vécu — tristesse ou bonheur —
> Toute ma part de vie humaine,
> Sans pouvoir sortir de mon cœur.
>
> J'ai dédaigné les paysages,
> Les bois, les fleuves et les ciels...
> Je n'ai connu que les visages
> Et les yeux confidentiels.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DU PEUPLE ANGLAIS, par **J. J. Jusserand.**

Ce livre prendra sa place dans toutes les bibliothèques. Quand Taine voulut corriger et refondre son *Histoire de la Littérature anglaise*, il eut recours à l'érudition et aux lumières de M. Jusserand qui, diplomate par métier, n'a jamais cessé par goût de s'adonner à ces études sur la pensée et sur l'histoire anglaises. En 1894, il publiait le premier volume de cette *Histoire littéraire*, qui, malgré certains partis-pris et quelques lacunes, le plaçait en Angleterre même parmi les autorités les plus respectées en la matière. Dix ans après, il nous donne le second volume de cette *Histoire* ; de la Renaissance à Cromwell, il nous décrit et nous explique l'admirable floraison de philosophes, de poètes et d'écrivains qui illustrèrent « l'âge d'Élisabeth » : — grande entreprise, que seul peut-être il était capable de mener à bien, et, si l'on voulait lui chercher querelle, c'est l'excès de son zèle, la surabondance de ses renseignements que l'on pourrait seulement lui reprocher.

LES CENTAURES, par **André Litchtenberger.**

Ce n'est pas un roman, c'est une véritable épopée que l'on trouvera dans ce livre, digne du talent si original et si divers que M. André Litchtenberger a fait admirer dans toutes ses œuvres, déjà nombreuses. Le lecteur qui, malgré le titre, s'attendrait à quelque anecdote de la vie moderne, drame ou idylle d'amour, sera d'abord surpris, déconcerté ; mais qu'il ne s'arrête pas à sa première impression, qu'il continue de lire et, bientôt, de page en page, il sera pris par la force du livre, la grandeur de l'évocation, la puissance du style, et il admirera en frémissant le dénouement brutal et sanglant de cette œuvre remarquablement neuve.

LES CHATS, par **madame Jules Michelet.**

Nous avons publié une bonne partie de ce livre que madame Michelet n'a pas eu le temps d'achever. M. Gabriel Monod, dans sa préface, nous raconte en détail l'histoire du livre et comment madame Michelet élargit peu à peu le plan qu'elle avait primitivement conçu. Tel qu'il est, l'ouvrage ne manquera pas d'intéresser. Certaines parties sont à peine ébauchées. « On reconnaîtra sans peine ce qu'il y a d'inachevé, d'imparfait, de fragmentaire dans ces chapitres de la physiologie, de la psychologie du chat et de la vie nocturne. Mais ce premier jet de la pensée de madame Michelet n'en est que plus savoureux et plus expressif. »

LA CRISE ANGLAISE, par **Achille Viallate.**

« Malgré la richesse accumulée par les générations précédentes, le peuple anglais commence à trouver lourd le poids des charges que lui impose son appareil militaire et naval. Malgré la force de son patriotisme, la nation sera dans l'impossibilité de supporter longtemps l'augmentation continue du budget. » *Impérialisme* et *Protection*, dit le sous-titre du livre ; tels sont bien les deux termes de ce problème anglais. Est-il besoin de dire aux lecteurs de la *Revue* avec quelle science et quelle clarté M. A. Viallate expose toutes les données de ce problème ?

LES MÉTAPHORES ET LES COMPARAISONS DANS L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO, par **E. Huguet.**

L'auteur, en sa trop modeste préface, nous dit : « Ce livre n'est pas autre chose qu'un musée. J'ai travaillé longtemps à un *Dictionnaire des Métaphores de Victor Hugo*. Il m'a semblé qu'il pourrait être utile d'en extraire des citations et de les grouper suivant l'analogie. » Simple, sobre, net, un commentaire accompagne et justifie le classement en dix chapitres des principales de ces métaphores. Une brève conclusion nous montre, en quelque façon, la métaphore jaillissant du cerveau du poète, où elle a pris naissance dans quelque brusque éclair de la vision.

L'EXPÉDITION DE CHINE (1857-1858), par **Henri Cordier.**

Trois volumes sur *l'Histoire des Relations de la Chine avec les Puissances occidentales* ont rendu le nom de l'auteur familier, sinon au grand public, du moins aux spécialistes, diplomates, historiens et gens d'Extrême Orient. Ce nouveau livre, comme les précédents, est avant tout un recueil de matériaux : *Notes et Documents*, dit avec raison le sous-titre. Il ne faut pas y chercher une histoire suivie, complète et construite en quelque façon ; mais tous ceux qui ont besoin des textes et instruments diplomatiques les trouveront ici méthodiquement classés.

MIRAME

A M. Anatole France.

I

La fanfare de *Lohengrin* éclate sous les marronniers opaques, dans l'ombre verte et noire traversée d'obliques rayons. M. André Chalouette ferme son livre et regarde l'horloge du Sénat : — six heures...

Au bout de l'allée apparaît un morceau de terrasse, un balustre, un laurier fleuri, rouge et rose, un vase de pierre débordant de géraniums écarlates et de pétunias violets... Plus loin, le panache écumeux du jet d'eau sur le bassin dont l'eau miroite; une statue sur sa colonne, le demi-cercle d'une autre terrasse, des frondaisons massives, empourprées par l'août torride et par le soir.

Une chaude poussière dorée monte, emplit le vaste Luxembourg. A l'unisson vibrent la fanfare des couleurs et la fanfare wagnérienne, Le « concert riche de cuivres » verse un peu d'héroïsme au cœur de M. Chalouette... Un vers éblouissant de Baudelaire flambe dans sa mémoire et s'éteint.

Six heures : exode des bébés, des mamans, des nourrices. Les bonnets pavoisés, les petites voitures s'éparpillent, et sous les marronniers on trouve maintenant beaucoup de bancs libres, des bancs ornés de cailloux symétriques et de tas de sable, avec de petites pelles en bois, oubliées. La charrette aux chèvres fait sa dernière promenade et la marchande de

coco range ses verres et ses citrons. La terrasse, autour du kiosque de la musique, entre l'Orangerie et la Fontaine Médicis, appartient aux rapins du quartier, aux modèles, aux étudiants créoles, nègres et demi-nègres, plus exilés d'être en vacances; aux femmes, veuves de leurs amants, qui attendent l'aventure pendant la morte saison de l'amour.

Il y en a beaucoup, il y en a trop, de ces femmes. Les Japonais en buis neuf, les Haïtiens en chocolat triomphent sans modestie! Par groupes, on se donne l'illusion de la villégiature; on étale des toilettes « genre bains de mer ». Que de pantalons blancs, et de gilets blancs, et de robes blanches! Que de dames en porcelaine et de messieurs au *ripolin*!... A peine, çà et là, une note vive : cravate orange, petits souliers de cuir rouge; une guirlande de pavots qui frôle un chignon noir; le frisson d'une gaze qui tombe d'un chapeau bergère, nuage bleu sur des yeux bleus... Sous les clairs linons transparaît la peau mate ou rose; les cheveux sont défrisés sur les cous moites; et le vent des éventails de papier emporte un parfum de sachet, de fleur et de chair, odeur de femme, odeur d'été, qui flotte par le jardin, si légère, si amoureuse!...

M. Chalouette contemple ces gens et ces choses, d'un œil serein. Huit jours de Paris, en pleines vacances, c'est plutôt long!... Mais quoi! M. Chalouette n'est pas venu pour son plaisir. Ses affaires réglées, demain sans doute, il reprendra le train de Limoges. Il retrouvera sa femme et ses fils, installés dans une maisonnette, au bord de la Vienne. Il pêchera les truites; il relira des livres; il goûtera l'heureuse médiocrité.

Souriant à cet espoir, il rouvre le volume jaune, qu'il vient d'acheter dans une librairie de l'Odéon : *le Chariot d'Or*... M. Chalouette, professeur de rhétorique, aime les poètes, non par métier, mais par instinct, comme s'il ne vivait pas de leurs œuvres.

Il aime les poètes modernes, qu'il n'est pas obligé d'admirer professionnellement. Il les aime de toute son admiration, de toute son amitié, sans rancune, comme des parents riches, des cousins qui ont réussi.

Quelquefois, le son pur d'un vers, la ciselure précise d'une prose éveillent dans son âme un émoi rétrospectif : — *Et in*

Arcadia ego!... Naguère, boursier d'agrégation à Paris, seul, libre, et pauvre, il rêva d'être Musset, ou Flaubert, ou Sainte-Beuve, — et que le nom un peu ridicule de Chalouette prît des ailes et voltigeât sur les lèvres des hommes. Ses amis de ce temps-là s'accordaient tous du génie et lui accordaient tous du talent. Il était un de ces jeunes gens « d'avenir » pour qui l'avenir ne sera jamais le présent, et, comme tant d'autres, parmi ses contemporains, il eût mérité cette note encourageante que le directeur de l'École de Brienne donnait au petit Napoléon : « Ira loin, si les événements le favorisent... »

Mais Chalouette, incapable de décisions rapides, effaré des risques, négligent des occasions, n'avait pas trouvé le pont d'Arcole, ni vu se lever le soleil d'Austerlitz. Il était allé tout droit devant lui, et pas bien loin, — jusqu'à Limoges.

Douze ans, quinze ans!... Les lauriers sont coupés, et qui donc, maintenant, prononce ce mot démesuré : « la gloire »?

Ce mot fait sourire M. Chalouette. La gloire est une maîtresse mûre qui affole les jouvenceaux. Et lui n'est plus un amant pour elle. Il n'a plus le caractère ni le physique de l'emploi. Quarante ans, la barbe en pointe, le cheveu rare et grisonnant, un pli entre les sourcils, un lorgnon sur des yeux bleu pâle, un air fatigué... Et cette cravate démodée!... Et cette redingote provinciale!... M. Chalouette, bon mari d'une femme modeste, fonctionnaire sage et point zélé, sera bientôt, pour les gamins de seize ans, « le père Chalouette ».

Et cela, et tout le reste, lui est bien égal. Il se connaît : esprit délicat, nature fine et sensible, un peu lâche, il se résigne à n'être qu'un amateur. Mais, avec sa manière de renoncer, de s'effacer, de dire : « A quoi bon? » il se fait un plaisir secret de son dilettantisme : il a des mœurs simples, il n'a pas une âme simple...

***

— Tous les hommes sont des mufles.

Une voix enfantine, aiguë, durcie de haine, articule cet aphorisme, presque à l'oreille de M. Chalouette.

Il lève les sourcils, d'un mouvement nerveux qui fait tom-

ber son lorgnon, et il n'ose pas bouger, regarder les deux femmes qui viennent de s'asseoir derrière lui, sur le banc.

— Oui, des mufles, des mufles, j'te dis, Mirame! I' n'ont pas de délicatesse. . A preuve...

La voix puérile commence une longue histoire vulgaire et compliquée, histoire d'amour et d'argent, de mensonge et de « lâchage ».

C'est bête et triste, — triste à pleurer. Et la voix, qui se salit à certains mots, à d'autres mots se brise.

Un silence.

Une voix plus douce, plus basse, répond :

— T'es jeune, ma Cécile... Quand t'auras vu ce que j'ai vu... Faut prendre les hommes comme ils sont.

Un silence encore.

— Et toi, Mirame, ça va toujours avec Bridain ?

— Non, c'est cassé.

— T'es seule ?

— Oui, seule.

— T'as des séances ?

— Guère... Les peintres sont à la campagne. Tous paysagistes, au mois d'août.

— Eh bien, je m'en vas, Mirame... I' m'attend, la sale bête!...

— Tu en grilles, de le retrouver! Boude pas contre ton cœur, ma gosse. Et surtout, pas de scènes...

— A revoir, Mirame.

— A revoir, Cécile.

M. Chalouette lance un coup d'œil sournois, de côté. Une petite femme rousse, en bleu, s'en va, inquiète et rageuse, vers le boulevard Saint-Michel. Mirame dessine des rosaces, dans les cailloux, avec la pointe de son ombrelle.

« Mirame »! O souvenirs classiques, matin du grand siècle, princesse de théâtre récitant les vers de Richelieu!... Ce nom, parfumé de galanterie précieuse, devenu le sobriquet d'un modèle, avive la curiosité du professeur.

Il recule jusqu'à l'extrémité du banc, se tourne à demi... La femme est penchée en avant, le visage caché par une capeline de paille où des rubans, en touffes plates, simulent des roses thé. La jupe de drap gris colle aux hanches; la taille

sans corset, maintenue par la ceinture de daim, ploie mollement; et la blouse de linon découvre la nuque, ambrée, duvetée, sous les cheveux sombres.

Sept heures sonnent. Les musiciens sont partis et les « Bamboulas », avec leurs petites amies, s'en vont vers les cafés qui sentent l'absinthe. Le ciel est tout en or. Les tambours de la retraite battent, et l'on entend les trompes des tramways.

Mirame et M. Chalouette se lèvent d'un même mouvement.

Elle tourne à droite, il tourne à gauche, et tous deux se heurtent. L'ombrelle gît par terre, et aussi le *Chariot d'Or*.

Elle rit :

— Pardon, monsieur !

— C'est moi qui vous demande pardon.

— Il n'y a pas de mal.

Il ramasse l'ombrelle. Déjà elle a ramassé le livre.

— Tiens, vous lisez ça... Je l'ai connu, moi, Samain... C'est-à-dire, je l'ai vu, une fois, au *Mercure*.

— Vraiment, vous ?...

Il s'arrête; il a dix questions sur les lèvres : car, entre tous les poètes qu'il aime, il préfère Albert Samain, qu'il a souhaité connaître, vainement.

Mais la femme est devant lui : il la voit, face à face, et il sent un pinçon au cœur... Oh ! ce visage ! ce visage !...

***

L'*autre* était toute pareille, l'*autre* avait le même âge, — il y a douze ans, — l'*autre*, cette Clarisse qu'il appelait Cléri, d'un petit nom de tendresse et de caresse.

Toute pareille, — et, comme il écoute Mirame qui feuillette le livre et parle des revues mortes et des poètes défunts, la ressemblance apparaît, plus précise... Cléri : une jeune femme de vingt-six ans, pas belle, et presque pas jolie, et toujours plus que jolie et souvent plus que belle... Ses traits ?... Qui pourrait décrire ses traits ?... On ne les voyait pas ; on ne pensait pas à les regarder, parce que cette petite figure, miroir de l'âme changeante, reflétait toutes les émotions au passage

et prenait tous les masques souriants ou tristes de l'amour. Petite figure au front étroit, sous des bandeaux sombres toujours défaits, aux yeux veloutés, aux joues pleines et délicieuses...

— ... Vous n'avez pas connu Nanteuil !... Il disait ses vers aux soirées de la *Plume*, vous savez bien, dans le caveau du *Soleil d'Or*... Maintenant, il est à Montmartre...

— Qui ?

— Nanteuil !... Il était... mon ami... Je venais de lâcher les modes... J'avais dix-huit ans. C'était en 1893.

Mirame fait quelques pas. M. Chalouette la suit. Elle parle de ce Nanteuil, gloire obscure qui semble la fasciner. Il ne l'entend pas. Il la regarde, de profil, et il accompagne le fantôme de Cléri qui marche sur les feuilles sèches.

1893... Le symbolisme régnait et Wagner n'était pas à la portée de tout le monde. Les jeunes hommes s'habillaient comme Rastignac ; les femmes avaient des jupes cloches, des manches bouffantes, telles Musette et Mimi. Les esthètes n'étaient pas absolument ridicules. La Bodinière florissait. O temps lointains du Sâr et de la Rose-Croix ! André Chalouette avait encore un avenir devant lui. Le rêve et la réalité, la poésie et l'amour, la muse et la maîtresse, il croyait tout posséder à la fois quand il étreignait Cléri.

— ... J'ai posé chez Carloz Schwabe. J'étais maigre... A présent, je suis mince. C'est mieux.

... Cléri était mince et souple : une couleuvre ! On la reconnaissait dans tous les tableaux de son mari : — *La Dame aux Tournesols... La Belle et l'Hippogriffe*. — Car son mari était un peintre, mystique et farceur, un des bons camarades d'André Chalouette.

André trompait son ami, avec beaucoup de remords. Cléri n'avait pas de remords : car, pour elle aussi, le mari était « un bon camarade », et rien de plus. Lui-même ne se privait pas de distractions extra-conjugales et il appelait son épouse « mon petit copain ».

Étrange femme, née et grandie dans les ateliers, qui ne savait rien et devinait tout, gourmande, coquette, sensuelle : — tous les défauts et tant de grâce !

Oui, tous les défauts, qu'elle se faisait tous pardonner !

Elle avait une imagination merveilleuse, du courage et de la belle humeur. Elle avait le bagout de l'artiste et du gavroche, avec des mots exquis et profonds. Elle avait un brave cœur, vite attendri ; c'était charmant de la voir rire et charmant de la voir pleurer.

Elle aimait l'amour, et, pour elle, l'amour s'appelait André Chalouette...

Comme ils s'étaient adorés, un an ! Quelle folie de leurs âmes et de leurs corps !... Cependant le peintre mystique avait lâché les allégories et les symboles, et il était parti pour Chicago, engagé par un peintre de panoramas. Il avait emmené sa femme. Cléri avait dit : « Je reviendrai. » André avait dit : « J'attendrai... »

Mais elle n'était pas revenue avant qu'il fût las d'attendre.

***

— ... Ah ! vous n'êtes pas de Paris ?... J'ai bien vu ça !

— ???

— A votre cravate, tiens !... Et à votre chapeau... Ça sent la province... Je parie que vous êtes professeur.

Elle sourit. Le souvenir étreint M. Chalouette. Il a oublié Limoges, et sa famille, et son lycée, et la maison au bord de la Vienne... Il retarde l'instant de quitter cette fille. Car sa jeunesse ressuscitée est là, avec le visage de Cléri, les yeux de Cléri, le sourire de Cléri... Il répond, et il ment par pudeur :

— Je suis dans une administration... très loin... en Languedoc... Et je m'en retourne après-demain chez moi.

Elle comprend qu'il ne faut pas interroger cet homme mûr, sérieux et doux, qui lit les poètes et parle sans familiarité.

— Moi, je ne peux pas supporter d'être seule. Ainsi, tenez, il faut que je dîne, ce soir, sans quelqu'un près de moi, sans causer, et, d'avance, ça me coupe l'appétit.

— Il y a bien des gens, mademoiselle Mirame, qui seraient charmés de dîner près de vous.

— Vous savez mon nom ?

— J'ai entendu, sans le faire exprès. Votre amie...

— Oui, Cécile... Une bonne fille, qui pose pour la tête...

la tête seulement... Elle est avec un type très jaloux... et rosse !....

— Elle pense que tous les hommes sont des mufles.

— Oh ! oui, presque tous... mais pas tous !...

Ils sont devant la grille. Voici la place Médicis avec sa fontaine, entourée de bégonias, le boulevard où les tramways glissent, et la rue Soufflot qui monte raide, dans la vapeur lumineuse, vers le Panthéon tout rose...

— Écoutez, — dit M. Chalouette, — si l'on dînait ensemble ?...

Il hésite, comme stupéfait de s'entendre parler.

— Dîner pour causer, pour passer le temps... Vous me raconterez des histoires... J'ai vécu parmi des artistes, autrefois... Je connais ce monde-là... Voulez-vous ?... Je ne suis pas un compagnon très amusant... Je ne parle guère... J'aime écouter...

— Vous avez l'air si gentil ! — répond Mirame.

*
* *

— Chez Foyot ?... Chez Lapérouse ?...

M. Chalouette ne connaît pas Armenonville, ni le Pavillon Chinois, ni le Chalet du Cycle, ni aucun de ces restaurants à tziganes où l'on va pour voir et pour être vu. Il ne connaît que les bons vieux restaurants où l'on va pour dîner, pour bien dîner. Il est très « rive gauche », M. Chalouette !

— Ça m'est égal...

— Chez Foyot : c'est plus près.

— J'y suis allée une fois, dans les temps... Il y a des sénateurs.

— Oh ! dans cette saison, je ne garantis pas qu'il y aura des sénateurs !

Il examine la jeune femme. Elle est très convenable et son élégance économique ne tire pas l'œil, ah ! non... Jupe de l'an dernier, souliers de daim qui ont fait campagne depuis le printemps, gants nettoyés, blouse fraîche, chapeau simple et net... Allons ! M. Chalouette peut se risquer... Le 30 août, il n'y a plus personne à Paris. Et puis, quand même il rencontrerait un manitou du ministère, M. le Ministre ou M. le

Directeur, est-ce que ces gros personnages le reconnaîtraient, lui, Chalouette?

Pourvu que Mirame ne s'égaie pas trop, au dessert!... Si des crapauds allaient tomber de cette bouche mélancolique!... M Chalouette frémit...

Mais il pressent que Mirame n'est pas stupide, pas vulgaire. Elle marche d'un pas ferme, sans rouler ses hanches; elle parle bas et doucement. Qu'un peintre amoureux l'épouse, après « collage », elle sera une bourgeoise comme d'autres.

Qui est-elle?... D'où vient-elle?... Par quels chemins est-elle allée de l'atelier de la modiste à l'atelier du rapin?... Cela n'intéresse aucunement Chalouette. Il ne songe pas à la questionner. Elle dira ce qu'elle voudra... Qu'importe! Il ne l'a pas invitée pour elle, mais pour lui.

Chez Foyot, la salle est presque vide. Deux messieurs vénérables ont l'air de figurer. Un autre, jeune, de belle mine, très chic, très « rive droite », s'ennuie dans un coin.

— Ces vieux, c'est les sénateurs, — dit Mirame, — et ce jeune-là, c'est un amoureux.

— Croyez-vous?

— Il ne commande pas son dîner; il s'énerve; il tient son journal à l'envers : il attend.

— Ne le regardez pas trop, Mirame : il attendrait sans impatience et sans mérite.

Le menu est fait, le potage servi. Au fond de la salle, les vieux messieurs à tête de cire continuent de figurer les sénateurs. Mirame surveille la porte.

— Ah! la voilà!... Gentille, hein?... Il n'est pas à plaindre, le monsieur.

— Elle non plus, n'est pas à plaindre.

— Il est très bien, oui! Voyez donc! Il a tiré sa montre... Reproches muets!... Elle s'excuse... Oui, oui, une heure de retard!... Mais c'est qu'ils ont l'air de s'aimer, ces petits!...

— Mirame, vous ne buvez pas!

— J'ai peur d'engraisser, monsieur. Dans mon métier, on engraisse toujours trop vite... Vous comprenez, c'est très joli d'être grasse, au bal, avec une robe et un corset; s'il y a un peu d'excès, eh bien! ça ne déplaît pas aux messieurs... Ils

sont presque tous comme les Turcs, ils aiment l'ampleur... les ballons...

— Chut! chut!... Mirame!... les sénateurs vous écoutent.

— Voyez-vous, ces ancêtres!... Je disais... Ah! oui... Quand on pose l'ensemble, il ne faut ni trop, ni trop peu, et il y a vite... trop! Une blonde, une rousse, une femme blanche et rose, à peau nacrée, qui a le type Rubens, passe encore!... Comme disait Nanteuil: « Ce fleuve de lait doit déborder. » Mais, moi, ce n'est pas mon genre. Ce que j'ai de bien, moi, c'est la souplesse, la longueur, la proportion des lignes qui filent comme ça...

Sa main dessine la ligne fuyante d'un corps. Elle parle de son métier sans fausse honte et de sa nudité sans orgueil.

M. Chalouette est troublé! Il frémit au souvenir d'un corps souple et long, et fin, dont il revoit la chaude couleur et la forme exquise... Mais non! Il faut que le fantôme reste chastement sous ses voiles. L'évocateur ne veut pas convoiter Mirame en regrettant Cléri.

Tout à l'heure, chacun s'en ira de son côté; M. Chalouette n'est pas l'ordinaire provincial en bonne fortune. C'est un dilettante qui se divertit aux fêtes de l'imagination.

— Vous ne désirez plus rien, Mirame?

— Non... rien... rien... Pourtant...

— Quoi?

— Ce que j'aimerais...

— Dites...

— Il fait si lourd!... J'aimerais me promener en voiture, au Bois, autour du lac.

Il consent. L'addition payée, le chasseur va chercher un fiacre. Les « sénateurs » s'émeuvent quand Mirame assure l'épingle de son chapeau, les bras levés, la tête inclinée en avant, la gorge droite sous la blouse légère.

***

Un reflet de jour persiste dans le crépuscule orageux; les becs de gaz, pâlots et clignotants, éclairent à rebours les platanes d'un vert faux, d'un vert de théâtre. La vie, délaissant les maisons, s'échappe et s'étale dehors. Il y a des peignoirs

blancs aux fenêtres, et des « réceptions » de concierges, sur les trottoirs. Un cocher jovial interpelle les ouvriers qui dînent aux petites tables des marchands de vin. Des gens qu'on ne voit pas beuglent :

Viens, Poupoule !

Mirame s'allonge dans la voiture, paresseusement.

— Des personnes détestent Paris l'été... Moi, je l'aime bien... Je le trouve si gai, si amusant ! Je m'y sens à l'aise...

M. Chalouette entend une voix dans sa mémoire : « Notre cher Paris d'été... » Lui, naguère, boudait la cité poussiéreuse et mal odorante. Mais il en avait compris tout le charme, en y promenant Cléri... Être deux qui s'aiment, seuls, plus seuls et plus libres quand les « gens bien » sont partis, quand la rue appartient aux pauvres... Voyager en bateau-mouche ou sur l'impériale des tramways ; dîner dans les guinguettes de banlieue ; revenir, les bras enlacés, par les avenues solitaires, dans la complicité de la nuit, — la nuit parisienne, ardente, électrique, chargée de miasmes et de rumeurs, de désirs et de secrets, la nuit d'août qui fait de Paris la ville voluptueuse entre les villes du monde...

... Elle approche, cette nuit énervante, et Mirame et M. Chalouette la revoient bleuir sur les toits violets du vieux Louvre, sur la moire des eaux que piquent des feux rouges, des feux verdâtres, des feux d'or... Les fenêtres du Palais d'Orsay s'illuminent... Le ciel, derrière le Trocadéro, semble frotté d'une pourpre pâle, qui s'efface... Le fiacre atteint les Champs-Élysées, se perd dans le fleuve de véhicules qui coule vers le grand Arc... Tapage des concerts, lueurs des cafés... L'Avenue du Bois... La Porte Dauphine... Maintenant la nuit règne sur le paysage artificiel, sur les lacs et les pelouses, sur les taillis et les clairières. Elle suspend la lune de cuivre dans les ternes vapeurs qu'embrase le reflet de Paris... Elle allume les yeux de feu des automobiles ; elle appelle l'amour qui rôde.

Et les voitures passent, ralenties, mêlées, enchevêtrées, emportant l'éternel couple anonyme assoiffé d'ombre et de volupté. M. Chalouette et Mirame se taisent. La nuit a délié leurs volontés obscures... Ils rêvent dans le silence et la langueur...

Mirame propose :

— Si nous marchions un moment?... Voulez-vous?

— Oui. La voiture attendra.

Ils descendent. Elle pose sa main sur le bras de M. Chalouette.

L'allée s'enfonce sous les arbres noirs. Par instants, au loin, le lac frissonne et brille. Des violons pâmés gémissent. Et la lune et l'eau, la musique et l'ombre, tout se fond dans une harmonie confuse qui est l'âme même de cette nuit.

Devant Mirame et M. Chalouette, un couple, levé d'un banc, s'éloigne. Le jeune homme, robuste et grand, tient la femme enlacée, serrée, fondue en lui... Ils vont d'un même pas, dans un même rythme, et, sans voir leurs visages, on devine l'extase de leurs yeux.

Mirame s'est arrêtée.

— Encore! Il n'y a que ça, ce soir!...

M. Chalouette murmure tout bas :

— L'amour!...

Une jalousie triste les rapproche. Et, longtemps, ils écoutent ce mot : « l'amour », qui tombe au vide de leurs cœurs comme une pierre...

***

Le fiacre les a ramenés dans une rue humble et laide, derrière le Panthéon.

Mirame regarde M. Chalouette d'un air indécis, résigné... Il comprend.

— Non... Je dois rentrer chez un ami, où je loge. Mais demain, voulez-vous? nous irons dîner à la campagne... Je vous enverrai un « bleu »... Mademoiselle?...

— Mirame Picot.

L'alliance de ces deux noms amuse M. Chalouette. Il baise la main nue, sans bagues.

— Vous êtes charmante, Mirame, et je vous suis très reconnaissant.

Elle a un petit sourire bref, joyeux, un peu ironique.

— Reconnaissant?... Et de quoi?

— D'être vous-même... D'avoir ces yeux, ces cheveux, cette bouche... De ressembler...

— A qui ?

— A un rêve que j'ai fait, quand j'étais jeune.

Polie, elle proteste :

— Vous n'êtes pas vieux! Quelle idée!... Moi aussi, je suis contente. J'ai passé une bonne soirée.

— Vrai ?

Elle rit :

— Ah! des gens comme vous, il n'y en a pas des flottes!... Mais vous me plaisez bien. Alors, c'est entendu... Demain, je recevrai un bleu pour me faire savoir si l'on dîne ensemble, et où l'on dîne ?

— On dînera. Ce sera très gentil.

Elle sonne. La porte s'ouvre.

— A demain, monsieur.

— A demain, mademoiselle Mirame.

Dans le fiacre, M. Chalouette songe :

« Évidemment, elle se fiche de moi!... Je suis ridicule. Cette promenade quasi sentimentale... Ce respect inusité... Un modèle!... Oui, elle se fiche de moi.

» Qui sait ?... Elle est peut-être contente, sincèrement contente... Ça la change... Elle est très bien, cette fille... On dirait qu'elle a compris... Les femmes ont des intuitions singulières... Au fond, c'est triste, tout ça!... »

Il voudrait se moquer de lui-même; mais une émotion douce l'envahit.

« C'est vrai, je ne suis pas vieux, même pas vieilli... et, si j'avais rencontré l'autre, ma pauvre chère Cléri... certes, mon cœur aurait battu comme autrefois... Autrefois!... Ah! le goût d'autrefois, la saveur de la vie sur mes lèvres... Que c'était beau, et bon, et ridicule, et enivrant, cet autrefois!...

» L'amour que j'avais, le talent que j'aurais pu avoir, c'était la même chose, et je me croyais poète parce que j'étais amoureux. La maîtresse est partie, et la poésie avec elle. Je n'ai pas pu, ou su, ou voulu les retenir. J'ai été raisonnable... Et maintenant, c'est la médiocrité. »

Il revoit sa classe, les rues maussades, la maison où sa femme placide écume des confitures... La sagesse, oui, peut-être le bonheur — et aussi l'enlizement.

« Après tout, je n'ai guère plus de quarante ans. A qua-

rante ans, on est jeune, ou du moins on est « un jeune ». Tels et tels, qui débutèrent à mon âge, ont réussi... Douze ans de province, la popote, le professorat ne m'ont pas engourdi à jamais. Il fallait, pour me secouer, une chiquenaude du hasard... La voilà !

» Je veux me donner l'illusion de ressusciter le passé dans la personne de Mirame. Cela me fera peut-être un peu de mal, un peu de peine... Qu'importe ! J'avais oublié de vivre un jour de ma jeunesse. Le destin le rend à mon âge mûr. »

II

Le train s'enfonça dans le tunnel tout luisant de faïence blanche. Il siffla et souffla un instant à la station de Port-Royal, un instant à la station de la place Denfert ; puis, délivré, il courut dans la tranchée du parc Montsouris, coupa les fortifications, fila, joyeux, dans la campagne.

Le ciel était blanc, avec des coins plombés. L'orage menaçait encore.

— Ça ne vous ennuie pas, ce petit voyage ?

— Oh ! non, monsieur.

— J'aurais voulu partir ce matin, mais j'avais des affaires, des gens à voir... Je me suis débarrassé de tout. Il est trois heures. Nous arriverons vers quatre heures, mais les jours sont encore très longs.

Mirame contemplait à sa ceinture la très jolie boucle en argent émaillé que M. Chalouette lui avait envoyée, le matin.

— Vous êtes un peu artiste, — dit-elle en manière de remerciement et de compliment. — C'est tout simple, cette grosse fleur, et pas tortillé comme les bijoux de camelote.

— J'aurais pu être artiste.

— Et vous avez préféré l'administration ?

— Oh ! « préféré »... Je n'ai pas eu le choix... Dites, vous ne devinez pas où nous allons ?

— Pas du tout. Je vous ai attendu ; je vous ai suivi ; et je ne vous ai rien demandé...

Elle sourit et toucha la fleur d'argent.

— Pas même ce bibelot...

— Ne parlons pas de ça... Vous connaissez la vallée de la Bièvre ?

Mirame ne répondit pas tout de suite... Elle dit enfin :

— Il paraît que c'est très beau.

— Très beau.

Bourg-la-Reine. Le silence tomba entre eux. Il l'examinait. Elle était vêtue comme la veille. Ses cheveux ondés se gonflaient également sur ses tempes; la ligne des sourcils était mince, droite et brune, et, quand Mirame baissait les yeux, ses paupières semblaient transparentes, veinées et bombées comme des pétales de rose.

Il la trouva désirable et il sentit qu'elle le considérait sans déplaisir. La barbe bien taillée, les cheveux poudrés de gris, rajeuni par un chapeau de paille tout neuf et un gilet blanc, il avait perdu son air provincial.

— Dites, — reprit-il d'une voix tentatrice, — vous avez lu les journaux ?... Il y a un crime, un crime superbe !... Un monsieur du grand monde qui a tué une dame, aussi du grand monde, sa maîtresse.

— Elle le trompait ? — s'écria Mirame, les mains tendues vers le journal.

— Elle le trompait ! Alors...

Il fit le geste d'étrangler quelqu'un. Mirame dit sérieusement :

— Comme il l'aimait !

Et, saisissant le journal, elle disparut derrière un mur de papier imprimé.

— Hé là !... pliez la feuille... Que je vous voie, au moins !

Elle s'accota dans l'angle du compartiment.

« Voilà qui m'épargne des frais de conversation, — pensa M. Chalouette. — Elle a de quoi lire jusqu'à Palaiseau. »

Il alluma une cigarette. Son regard, sa rêverie allaient de la femme au paysage, du présent au passé...

... Un soir d'août, naguère, ils étaient partis, seuls, libres par hasard, et tout surpris de cette liberté périlleuse. Le peintre symboliste décorait un château, en Normandie, et c'était la première fois que la nuit ne séparerait pas les amants.

Ils se tenaient en face l'un de l'autre, dans le wagon, les mains unies, si avides de se voir qu'ils oubliaient de s'embrasser, — et la pensée de cette nuit, de cette première nuit, se mêlait à toutes leurs pensées, donnait à toutes leurs paroles un sens double, un sens secret de promesse amoureuse.

Cléri avait une jupe bleue, un corsage blanc, un grand chapeau de paille et d'absurdes petits souliers. Elle avait une voilette épaisse, — ô prudence! — une voilette à ramages qui la signalait à la curiosité publique.

Elle avait un sac, un manteau, comme pour un vrai voyage. Et n'était-ce pas leur voyage de noces qu'ils allaient faire, loin, si loin, à cent lieues de Paris et du monde, dans la solitude enchantée de l'amour?...

Ils étaient descendus à Bièvres. Ils avaient erré par les routes bordées de platanes, par les chemins bordés de haies, dans la vallée sinueuse. Des bois moutonnaient sur les collines. Et Cléri, qui n'avait jamais franchi les limites de Seine-et-Oise, disait gravement :

— C'est tout à fait le Jura... ou les Vosges... en moins haut...

Ils marchaient, les bras à la taille, sans honte. Ils laissaient du bonheur autour d'eux, et les gens qui les rencontraient souriaient à leur sourire.

Cléri arrachait de la clématite aux vieux murs. Elle couronnait son chapeau avec la molle guirlande aux petites étoiles blanc verdâtre, qui sentait l'amande amère, et elle criait :

— André!... André!... Regarde donc!... C'est de la clématite!

Il tâtait, dans la poche de son gilet, un papier plié qui était le manuscrit d'un poème, et il pensait quelquefois que ce poème était très beau...

Chère âme, si tu veux, sous le doux ciel d'automne,
Le doux ciel gris et bleu, clément à nos amours...

L'« automne » était là, non pas sans rime, mais sans raison, parce que ça faisait bien. André Chalouette aimait l'automne. Il le mettait partout.

« Ce soir, — pensait-il, — je lirai ces vers à Cléri, sur l'oreiller... »

Cette idée, qu'il n'osait formuler en paroles, lui brûlait le sang... Cependant, Cléri était lasse. Elle se pendait au bras de son amant. Elle disait : « Porte-moi! Oh! je suis lourde!... » Et lui, fier de sa force jeune, la soulevait comme une gamine... Enfin, une carriole de blanchisseur, qui suivait la même route, les accueillait... Comme ils avaient ri de l'étrange équipage, secoués, jetés l'un sur l'autre, à chaque cahot!

Et le soir était venu... Ils avaient dîné sous la tonnelle d'une auberge, aux lueurs d'une lanterne tricolore accrochée parmi la vigne vierge... Les trains qui passaient tout près ébranlaient la terre...

...Leur chambre était si petite que le lit la remplissait toute, et le lit n'était pas grand. Les mains de Cléri gardaient l'amère odeur de la clématite sauvage. Elle murmurait : « Lis, mon amour, j'écoute... J'écoute si bien comme ça!... » Et lui, enfermant dans son bras replié le corps souple de sa jeune maîtresse, il lisait les vers écrits pour elle, avec un petit tremblement de la voix...

— Dites, monsieur, qu'est-ce que vous croyez qu'on lui fera?...

— A qui?

— Au vicomte!...

M. Chalouette n'y était plus... Ah! oui, le crime!...

— J'espère bien qu'on l'enverra au bagne.

— Hein?

Il vit l'indignation dans les yeux de Mirame.

— Vous êtes très indulgente pour les crimes passionnels...

Il avait parlé comme un bourgeois sensé. Cela diminuait son prestige.

— C'est pas pour dire, mais il y a quelquefois plus d'amour à tuer une femme qu'à la plaquer... On en voit, des hommes qui crient : « Ne me quitte pas! Si tu me quittes, je te tue... » Et puis, c'est eux qui s'en vont.

— Le massacre me répugne.

— Il n'y a pas que le massacre de répugnant!

— Mirame, vous êtes romanesque : vous lisez des feuilletons.

— Que voulez-vous que je lise?

« En effet! — pensa-t-il, — on ne peut pas lui demander

de lire Herbert Spencer... Elle admire ce vicomte, et elle songe à l'amant qui l'a « plaquée », au lieu de l'étrangler, le misérable !... »

Mirame soupirait :

— L'amour ! Ça finit toujours par un départ. On dit qu'on s'attendra... on le croit... et puis...

Ses prunelles sombres s'attristèrent.

— Faut jamais quitter ce qu'on aime !... Faut jamais le laisser partir.

— Il y a des circonstances...

— Il y a des gens qui aiment bravement et des gens qui aiment lâchement. Voilà tout !

M. Chalouette haussa les épaules.

— Ma chère enfant, il n'y a pas que l'amour dans la vie...

Les paroles de Mirame le piquaient à une place secrète et vive de son orgueil. Il ne s'avouait pas qu'il avait pu être, — comme tant d'autres, — prudent, veule et lâche devant l'amour.

Le train dépassait Verrières. On voyait des champs, des meules, des coteaux boisés. Le soleil chauffait à travers les nuages quand parut la gare de Bièvres.



C'était une des grâces de Mirame : elle s'accommodait de tout. Contente d'aller en voiture, elle était ravie d'aller à pied. Elle aimait toutes les cuisines et dormait dans tous les lits, — ce qui ne veut pas dire dans les lits de tous. — Elle parlait avec plaisir et ne souffrait pas de se taire. Elle n'avait pas de malaises, pas de caprices, pas de manies, — pas même d'habitudes.

Ses amis prétendaient qu'elle devait cette sagesse à son heureux caractère. Ils ne soupçonnaient pas que cette résignation aimable était faite d'indifférence, et que cette indifférence était venue après trois ou quatre gros chagrins et cent petites déceptions.

Mirame n'abondait pas en confidences. Elle laissait à son amant, à ses camarades, le loisir de se plaindre et de se raconter eux-mêmes. Ils la quittaient, charmés, sans rien savoir

d'elle; et elle, qui savait d'eux tout, ou presque tout, accroissait ainsi son expérience.

M. Chalouette lui plaisait par ses manières douces, son regard bleu. Elle le croyait très instruit, haut placé dans le monde, sinon riche. Et, d'ailleurs, ce n'était pas pour l'argent qu'elle l'avait suivi. Ce n'était pas non plus pour les charmes de sa personne. Il lui inspirait de la sympathie, de l'amitié; quelque chose de plus et de moins qu'un « béguin »... Résignée d'avance à « tout », elle évitait de penser à la part de ce tout qui n'était pas le plaisir de la promenade et de la conversation...

... Ils montèrent, de la gare à la ville, par un chemin assez roide. Là, ce n'était plus la campagne, c'était la province: des maisons à deux étages, à volets verts; des boutiques entrebâillées, des portes à judas, des fenêtres basses aux rideaux empesés... Une place avec de très beaux arbres en quinconces. où s'essoufflait la trompette d'un charlatan devant une douzaine de mioches et de vieilles. Et sur toutes ces choses la torpeur de l'été, l'odeur du géranium, le reflet blanc d'un ciel d'orage...

— La côte est dure! — dit M. Chalouette. — Il me semblait pourtant...

Il se souvenait de l'avoir gravie en chantant, cette côte, et même, à mi-chemin, par gageure, il avait porté Cléri quelque cinquante pas.

— Et puis, je meurs de soif. Il y a là une auberge où la bière n'est pas mauvaise... Vous avez soif?

— Si vous buvez, je boirai.

Ils entrèrent dans la salle de l'auberge, et, devant les portraits du tsar et de M. Loubet, on leur servit de la bière en canette.

— Pas fraîche, — dit M. Chalouette. — Détestable, n'est-ce pas?

Mirame protesta, par politesse.

— Si... si... détestable!

Dehors, son humeur se radoucit. Il dit, d'un ton caressant:

— Le pavé ne vaut rien... Vous avez des souliers trop minces... Appuyez-vous sur moi.

Il lui prit le bras, la soutint. Bientôt, ils dépassèrent les

quinconces, suivirent une allée ombragée de marronniers. Les maisons s'espacèrent. L'allée tourna, formant corniche sur le flanc de la colline.

— Oh! — dit Mirame, — quel panorama!... Regardez!...

Ils s'arrêtèrent.

La vallée, resserrée à leurs pieds, enfermait dans sa verdure frémissante les toits d'Igny et de Vauboyen. On apercevait l'église de Jouy-en-Josas, avec son clocher pointu flanqué de clochetons minuscules. Des saules argentés cachaient la rivière. Un flocon de fumée blanchissait au loin, sur un viaduc. Mais ces détails du tableau ne retenaient pas le regard... On ne voyait que la ligne des bois sur le ciel, une longue, longue, noble ligne qui ondulait à peine et se perdait, à droite et à gauche, dans l'azur indéfini des fonds; on ne voyait que la masse des bois sur le coteau, cette houle puissante et sombre, d'un vert intense dans la brume bleue. Tout le paysage était bleu et vert, comme une tapisserie flamande. Pas un souffle, pas un chant, pas un cri.

M. Chalouette, tenant Mirame enlacée, murmura :

— Chère âme, si tu veux, sous le doux ciel d'automne,
Le doux ciel gris et bleu, clément à nos amours,
Oubliant, oubliés, ne regardant personne
Et ne pensant à rien...

Il chercha.

— Et ne pensant à rien...

— C'est des vers, ça! — dit Mirame.

— Oui, des vers que j'ai faits, il y a longtemps... Mais, c'est drôle!... je ne me souviens plus...

» Et ne pensant à rien...

» J'y suis!

» ...qu'à nos bonheurs trop courts,
Ma bouche à ton oreille et ma main dans la tienne...

» C'est bigrement mauvais!

» Partons! Nous saluerons une dernière fois,
Le village ignoré qui rêve entre les bois...

Il attira la jeune femme plus près de lui, comme s'il eût

cherché l'inspiration — ou le souvenir — dans le parfum de ses cheveux et la tiédeur de sa nuque.

— Nous y retrouverons l'auberge hospitalière,
Le jardin, la tonnelle et ses arceaux tremblants
Sous les folles amours de la vigne et du lierre...

» Je ne sais plus...

» Faisons ce rêve, à deux, d'un amour romantique:
On sent là tant d'anciens amours, d'anciens amants!...
Soyons « mil huit cent trente », et vivons des romans!

» Venez, Mirame!... C'est un péché que d'ânonner de mauvais vers devant un si beau paysage... Pourtant, ils avaient un autre son, ces vers, autrefois!

Il souriait nerveusement, avec une envie de pleurer.

— Venez, petite! La vraie poésie du paysage, c'est vous, votre jeunesse, votre grâce, et ce reflet du passé qui est sur vous.

Elle comprit peut-être, et, gentiment, elle embrassa M. Chalouette :

— Comme vous savez dire des choses!... Ça fait plaisir... Et puis, je vous assure, ils ne sont pas si mal que ça, vos vers, pas si mal!...



Sur la route de Vauboyen, il essaya de secouer la tristesse envahissante et d'amuser Mirame par des anecdotes. Il lui raconta que cette vallée avait abrité les amours de Victor Hugo et de Juliette Drouet.

— Il y a, dans les *Rayons et les Ombres*, un très beau poème qui s'appelle *la Tristesse d'Olympio*, et qui a été inspiré par cette vallée de la Bièvre.

Mirame n'avait point lu *la Tristesse d'Olympio* et elle ignorait Juliette Drouet. Naguère, l'école laïque avait proposé à son culte un Victor Hugo, poète et grand-père, modèle des vertus républicaines et des vertus familiales, personnage quasi mythique dont elle avait vu l'enterrement et l'apothéose,

un jour de mai 1885... Elle était bien sûre qu'il n'avait pas eu de maîtresses et que « tout ça, c'était des racontars ».

— Mais pourquoi?

— Pensez donc!... Victor Hugo!

C'était bon pour les poètes de la *Plume*, de faire la noce! Cette histoire de maîtresse scandalisait Mirame, affreusement. Elle rappela le sujet de sa composition, au certificat d'études: « Dites ce que vous savez de Victor Hugo... » Eh bien! s'il avait eu des maîtresses, on l'aurait su, et l'on n'aurait pas obligé les petits enfants des écoles à raconter sa vie.

— Vous blaguez!

Il se récria. Mais elle trouvait la plaisanterie médiocre, et elle pensa que M. Chalouette — poète aussi — était jaloux.

Il respecta ses illusions. Diverti par cet incident, il essaya d'être gai après avoir été presque tendre. Mais sa gaieté, à chaque minute, s'accrochait à des souvenirs, comme une gaze flottante à des ronciers, et il la sentait s'en aller par lambeaux le long de la route...

*
* *

— Je vous préviens, — dit-il comme ils approchaient de Jouy-en-Josas — c'est une auberge toute simple.

Elle répondit:

— Je sais... je sais...

Depuis un moment, elle semblait soucieuse.

— Vous êtes fatiguée?

— Oh! non...

Insensiblement, ils s'étaient séparés, lui, marchant au milieu du chemin, elle, contre la haie qui lui offrait des mûres noires. Parfois elle tirait un rameau, l'arrachait, d'un effort, en nommant la plante: chèvrefeuille, aubépine, églantier. .

M. Chalouette l'écoutait parler ainsi pour elle-même.

« Elle est née à la campagne, — pensait-il, — elle connaît les fleurs par leurs noms jolis et vulgaires.

Il demanda:

— Est-ce que vous voyez de la clématite?

— Mais — fit-elle étonnée — vous ne savez donc pas que la clématite a passé fleur?

— C'est vrai. J'aurais dû le savoir... La clématite a passé fleur...

Le crépuscule, tiède et gris, humide de la pluie prochaine, effaçait les nuances et les contours quand ils arrivèrent à Jouy.

Dès le premier coup d'œil, M. Chalouette reconnut l'auberge, près de la gare, l'auvent du toit, les fenêtres voilées de glycine, et les grands arbres obscurs.

Il reconnut l'hôtesse qui se précipita vers lui, — si vieille, si empâtée! — Il reconnut une jeune fille, qui était une petite fille autrefois.

— Monsieur et madame dîneront dans la salle?

— Non, dehors.

— Tout de suite?

— Tout de suite... Puis vous nous donnerez une chambre... celle-ci... la fenêtre du coin, qui a un si beau rideau de verdure.

— Monsieur connaît la maison!...

Il ne répondit pas. La cour était déserte, désert le jardin. Naguère deux couples dînaient là : — un jeune, gai, bruyant; un autre, vieux ménage, effaré, silencieux... Qu'étaient-ils devenus, ces gens?... Les amants? Brouillés!... Les vieux? Morts!... Et lui-même, André Chalouette? Et Cléri?...

« J'ai eu tort de venir ici... Je me croyais plus fort, plus détaché... Que vais-je faire de cette pauvre fille?... Lui dire que je veux rentrer à Paris, que je fais « contre bonne fortune mauvais cœur »?... Elle sera humiliée; elle s'imaginera que je la méprise... Bah! elle est jolie... Et je tâcherai de ne pas trop penser à l'*autre*.

Il oubliait qu'il était venu exprès pour y penser, à l'autre!...

Ils dînèrent. Le tronc d'un acacia traversait la table en bois mal équarri. Les branches incurvées, couvertes d'épaisse vigne vierge, formaient la tonnelle, qui était ronde, comme un nid renversé. La petite flamme d'une bougie éclairait la voûte verte. Des insectes éblouis voletaient, — et M. Chalouette revoyait la lanterne tricolore, pendue à ces mêmes branches, et le reflet bariolé sur le corsage de Cléri...

Quel triste dîner!... Les trains passaient avec un sifflement

lugubre, comme pour dire : « Allez-vous-en !... » M. Chalouette, les nerfs exacerbés, avait une sorte de peur physique de cette nuit qui venait.

Car ce n'était plus la nuit parisienne, si fiévreuse de vie et qui n'est jamais tout à fait muette, tout à fait noire. C'était la nuit profonde comme la mort, qui éteint les lueurs, les regards, les cerveaux, et couche des millions d'êtres, à la même heure, dans une attitude de vaincus.

Il la sentait venir, cette nuit; il sentait le linceul des ténèbres sur ses épaules, et l'horreur de la solitude le rejeta vers la femme. Il l'aima d'être vivante, et proche, et docile à son baiser...

***

— Je vais voir s'il ne manque rien, là-haut, si ce n'est pas trop misérable... Et puis je viendrai vous chercher... Mirame !... voulez-vous ?

Elle fit un signe de tête, et demeura les coudes sur la table, le front dans les mains.

Une servante, portant la bougie, conduisit M. Chalouette à travers les escaliers et les couloirs.

— Voilà la chambre !

— Bien. Laissez-moi...

Elle posa le bougeoir sur la table à toilette et sortit.

Rien n'était changé... Le même papier jaunâtre à rosaces, couvrant les murs, la même carpette élimée sur le plancher, et le lit de noyer sans rideaux, et la fenêtre où le jour naissant se teinterait du vert des glycines.

Mais le papier déchiré pendait, par endroits; la carpette n'avait plus de couleur; le lit branlait; le plafond bas oppressait comme une menace; les cloisons trop minces révélaient les secrets des voisins... Une chambre d'amour, cela !...

Pourtant Chalouette et Cléri avaient vu en beau toutes ces choses; ils avaient poétisé cette misère et cette laideur; ils en avaient tiré des éléments de joie. Leur jeune passion s'était accrue dans cette délicate épreuve d'une intimité inconfortable, et ils avaient tout sauvé par leur gaieté !

Pourquoi donc l'idée de cette intimité, avec Mirame, —

un modèle ! — gênait-elle horriblement M. Chalouette ? La médiocrité du lieu lui faisait honte, et le vague désir cédait au respect humain.

« Ah ! si je l'aimais, tout ça me serait bien égal ! Je ne verrais qu'elle, rien qu'elle ! »

Assis sur la chaise de paille, il goûta longtemps sa tristesse. Il s'enivra de ce vin amer.

Des images surgirent...

Et l'obsession fut si impérieuse qu'il sentit le frisson sur sa peau, l'afflux du sang à son front, un choc au creux de la poitrine. Il balbutia :

— Cléri !... Cléri !... ma petite chérie !... mon amour !

Il comprenait, en cet instant, combien il avait aimé cette femme, et qu'il l'avait aimée seule, et que dans son cœur, rempli par des affections sages et sûres, une place resterait vide à jamais.

Cléri ! Elle avait été le miracle de sa vie médiocre ! Elle l'avait tiré des banalités coutumières, haussé jusqu'aux mondes merveilleux de la poésie et de la passion. Elle lui avait donné l'émoi unique.

Elle l'avait aimé de tout son corps voluptueux, de tout son cœur tendre et dévoué, de tout son charmant esprit fantaisiste. Et lui, lâche et stupide, il l'avait laissée partir...

Comme elle sanglotait, la veille du départ !... Quelle prière muette dans ses yeux ! « Garde-moi... Garde-moi, puisque tu m'aimes, puisque je t'aime !... » Mais il avait craint le scandale, la pauvreté à deux... Il avait dit : « Nous nous séparons seulement : nous ne nous quittons pas. »

Et sans rupture, sans adieu, il l'avait perdue... L'absence prolongée, les lettres plus rares, le silence, l'oubli... Et voilà qu'il avait trente ans, qu'il se résignait à devenir sérieux. Il acceptait un poste en province, et le gentil mariage préparé par la famille. Dix ans coulaient. Il lisait les livres des autres ; il pêchait la truite dans la Vienne ; il blâmait les crimes passionnels ; il était heureux...

Et Cléri ?... Morte, peut-être... Ou bien consolée, heureuse avec un autre... Elle était de ces femmes qui sont des prédestinées de l'amour... Elle avait oublié le faible, l'indécis Chalouette...

Elle était jeune encore, et séduisante... Mais dans dix ans, dans vingt ans même, M. Chalouette la reverrait jeune toujours, — puisqu'elle était sa jeunesse.

***

Mirame n'avait pas bougé. Elle ne tourna pas la tête quand M. Chalouette s'assit près d'elle.

— Mirame, — dit-il, — écoutez...

Elle frémit de tous ses membres et pressa ses mains, plus strictement, sur son front. Il vit que ses doigts luisaient, humides.

— Vous pleurez? Qu'avez-vous?

Elle se taisait.

— Êtes-vous malade?... Vous ai-je fait de la peine?

— Oh! non, monsieur. Vous êtes si bon!

— Alors?... Parlez, je vous en prie.

— C'est que... vous êtes si gentil, si gentil!... Je ne voudrais pas vous fâcher, vous offenser...

— Mais quoi? qu'y a-t-il?

Elle répéta, désespérément :

— Vous serez fâché! Vous serez fâché!...

— Mirame, c'est à présent que vous me faites du chagrin.

Tout bas, très vite, elle dit :

— Je n'aurais pas dû venir ici, voilà!...

— Comment?

— Je n'aurais pas dû... Emmenez-moi! Je veux bien aller avec vous, où vous voudrez... mais pas ici... pas ici!...

Il devina sa pensée :

— Mirame, vous étiez déjà venue dans cette auberge?

— Oui... avec... avec Nanteuil!

— Nanteuil?

— Mon premier amant... J'étais si heureuse, dans ce temps-là!

Ses larmes redoublèrent.

M. Chalouette sépara les mains crispées, découvrit le visage convulsé qui ne ressemblait plus à celui de l'*autre*.

— Vous l'aimiez bien?

— Ah!

— Il vous a aimée ?

— Je ne sais pas.

— Vous l'aimez encore !

Elle cessa de pleurer. Une larme avait marqué sa joue d'une trace brillante. Elle essuyait ses cils, du bout de ses doigts.

— Je ne sais plus... Quand vous m'avez parlé de Bièvres, je ne savais pas que nous irions à Jouy. Quand nous sommes arrivés à Jouy, je n'ai osé rien dire... Mais d'être ici, dans cette auberge, ça m'étouffait.

— Calmez-vous, — dit M. Chalouette.

Il éprouvait un malaise, une honte, à découvrir chez une fille du quartier latin, chez un modèle, ce scrupule délicat. cette pudeur devant le passé,.. Et le « dilettantisme sentimental » lui semblait bien misérable et bien grossier, auprès d'un sentiment simple.

Il est des pèlerinages qu'on fait à deux, — qu'on refait seul... Olympio eût-il ramené dans « l'immense vallée » une seconde Juliette ?

M. Chalouette reprit :

— Nous allons partir, et nous nous dirons adieu, à la gare, en amis... Et nous garderons un bon souvenir, l'un de l'autre, et de la soirée d'hier, et de cette journée, qui s'achève si mélancoliquement...

Elle l'observait à son tour, consolée et curieuse.

— Moi non plus, — dit-il encore, — je n'aurais pas dû venir ici !...

— Je comprends, — murmura-t-elle.

La flamme de la bougie se coucha sous le vent. Quelques gouttes de pluie tombèrent. Mirame et M. Chalouette regardaient dans la nuit, sans parler...

MARCELLE TINAYRE

CEYLAN BOUDDHIQUE

LE SOLEIL SUR LA MER

Janvier 19...

Le sud de la mer Rouge, du torride corridor entre les déserts desséchés qui appellent les vapeurs de la mer et la font, sous le soleil du tropique, fumer comme une étuve. Le monde des torpeurs et des éblouissements.

C'est l'opposé de ce que nous avons vu, il y a trois jours, à l'autre bout de ce même couloir : la lucide Égypte, les montagnes qui sont de cristal dans le brillant éther du jour, et lentement se muent en nacre — bleu, or et rose — aux rayons du soir. Quel air on respirait aux environs de Suez! Une essence de vie : la plus subtile et la plus frémissante.

Ici, le soleil est à peine levé que l'espace s'épaissit et s'englue : une chaude moiteur noie le ciel — buée d'étain vers l'horizon où traînent, tournent, blanchoient, jaunissent de grasses vapeurs comme d'une bougie qui coule et qui fond. A la base du ciel, entre ces fumées et le disque de la mer, couve et rougeoie de la chaleur morne.

Et là-dessous, l'étendue est d'huile surchauffée qui, d'elle-même, va prendre feu, — où furtivement apparaît, en brèves lueurs roses, la flamme prête à naître. Rien dans ces visqueux aspects qui nous rappelle l'eau marine que nous connaissons, celle qui brise, clapote, écume. Sur cette surface le reflet même de la lumière est autre, bien plus gras et profond.

A tribord, l'après-midi, si l'on se hasarde à jeter un coup

d'œil entre les doubles toiles qui protègent le pont de côté, quel aveuglement! Là vraiment l'huile a pris feu; le soleil s'y répète en éclats de blancheur torpide, en flammes molles et qui blessent. Inerte, flamboyante étendue sur laquelle l'Astre plane et s'éploie, invisible, car on ne peut même pas essayer de l'entrevoir, rayant l'espace de ses lignes, de sa pluie fulgurante de feu. Sûrement, dans ces latitudes, des influences inconnues à notre lumière du nord exaltent ses rayons. Le reflet de son reflet est dangereux. Il ne faut regarder qu'à la dérobée, par l'étroit interstice entre les deux tentes. Une seconde, à travers les cils, on aperçoit cette plane et lisse incandescence, cette blancheur mortelle à l'œil, — une sorte de photosphère.

Ce jour-là, entre l'Afrique et l'Arabie, j'ai vu le soleil se coucher comme en novembre dans le brouillard de la Tamise, tout l'occident s'étouffer sous une grisaille où traînent des loques spectrales, et, là-dessous, du rouge congestionné de chaleur, du rouge mort, où le soleil s'agrandit en baissant, s'obscurcit comme un boulet rouge en train de s'éteindre, — le ruissellement de son reflet mêlé à toutes les huiles rougeoyantes de la mer.

C'est l'heure où se révèle l'étoile du soir, et, vraiment, je ne sais pour quelle raison dans un ciel que saturent les plus fiévreuses vapeurs son éclat se dilate d'une façon si extraordinaire. C'est une blanche éclaboussure qui tremble au ciel, — et si, plus tard, quelque lambeau de nuage vient à la masquer, comme s'il passait devant une lune, toute la ligne de ses bords s'illumine à l'instant.

Et puis tombe la nuit, noire, où la mer s'anéantit, et rien ne reste, alors, que l'abîme sans lumière, mais cette ténèbre est liquide par en bas : on le devine au long pli obscur et miroitant qui naît de notre course et derrière nous langoureusement s'étire. A droite, à gauche, au delà de ce pli de laque noire, point d'étendue ni d'horizon : le rien, le vide où, par en haut, pâlissent les nuées sidérales.

Mais seule et différente de tous les autres astres, la belle planète s'abaisse à son couchant, et, peu à peu, elle se trouble et s'empourpre. Et ce qui étonne plus encore que sa grandeur,

c'est qu'elle semble glisser *devant* les amas stellaires, comme si l'œil pouvait la voir flotter dans l'espace. Et je la regarde descendre, sombre de plus en plus. Jusqu'au ras de l'horizon qui, sans doute, se nettoie, je suis son déclin rouge et sans rayons comme celui d'un soleil — le soleil vu de la dernière planète de notre système, réduit à un large point sans chaleur, et qui s'occulte derrière quelque mer ténébreuse de Neptune.

*
* *

Tout au sud de ce long couloir, la terre arabique est apparue. Des plages qui sont la rive d'un désert, des blancheurs vides, sans trace de vie ni pellicule d'humus. Au loin, un pays clair et bouleversé, un chaos irréel, sorte de mirage qui tremble à travers la buée de la mer Rouge... Cela monte et finit en crêtes d'une finesse incroyable; cela monte, et pâlit, et se glace par en haut de mauve imperceptible dans un ciel que l'on devine aride, car sur de telles sécheresses, tout de suite la vapeur marine se raréfie, s'épuise et dépasse à peine la côte.

C'est le commencement du mystérieux pays intérieur, la région la plus inconnue du globe, et c'est bien la plus maudite, le royaume de la Mort et de la Lumière. Un morceau d'astre réduit à la rigueur du minéral.

Çà et là, des îles de basalte dressaient leur noirceur luisante, blocs de houille sur des sables d'or, et, derrière ce charbon, le fantôme de l'Arabie Pétrée blanchoyait et s'évanouissait davantage.

L'eau, près du bord, laissait voir des fonds d'émeraude, et ce vert surnaturel émerveillait, après le bleu lourd et fumant des grandes eaux. Rien que des choses éternelles et radieuses, précises comme les gemmes et l'or : l'eau marine (où naît le corail), la roche, le sable (où le flot apporte et laisse les prodigieux coquillages de porcelaine rose). Et tout resplendissait en paix dans la dangereuse lumière.

Devant ces solitudes que ne jalonne aucun phare, nous passions comme passent tous les navires qui font communiquer les humanités d'Occident et celles de l'Inde, d'extrême Asie, — étonnés d'entrevoir un peu ces espaces interdits à

l'homme, et qui sont pour toujours un vide inanimé sur la planète, une lacune imposée à la diffusion de notre espèce.

***

Et maintenant, les eaux libres, les plus vastes du globe! Cet océan où nous venons de déboucher est celui qui s'étend sur la largeur de notre Terre, au-dessous des royaumes de l'Asie. L'Inde est là-bas, derrière les horizons, et dans quelques jours, la frange de ses palmes viendra se tendre à l'Orient, annonçant tout l'au-delà : les plaines brûlantes, une terre excessive, de grands fleuves limoneux, une humanité pullulante et nue...

On sent bien que cette mer n'est pas confinée. La mousson du nord-est balaye l'espace d'un grand souffle délicieux. Qu'il est profond, cet espace! C'est comme si le cercle des eaux s'élargissait, reculait en des lointains prodigieux et limpides. Et tout s'allège, tout s'exalte en de si jeunes clartés que l'on sent passer en soi cette universelle vie du monde.

Les nuits sont les plus émouvantes, les plus religieuses, qu'il soit permis à l'homme de connaître. La voûte céleste alors est un brasier remuant que l'on s'étonne de ne pas entendre bruire.

Et le soleil aussi, qui monte chaque jour plus droit vers le zénith, flambe d'une vie plus sauvage...

Superbes, saisissantes à l'homme du Nord sont la vitesse et la volonté de son lever. A peine, vers six heures, du matin, une zone purpurine s'est-elle suspendue sous le dôme de la nuit, violaçant la mer, à peine les étoiles ont-elles commencé de blanchir, et voici que l'Orient recule en des profondeurs d'or, chaudes, annonçant aux nerfs les enivrantes ardeurs de la longue journée. Aussitôt, en signal électrique, en secousse de lumière, une étincelle surgit à la limite des eaux, tout de suite une incandescente aigrette, comme dardée par quelque explosion silencieuse au-dessous de l'horizon, et, soudain, tout le disque de blancheur insoutenable, aussi brûlant et nu qu'en été notre soleil à midi. Littéralement, cela éclate et jaillit de la mer où s'abat à l'instant une barre enflammée, d'un choc si brusque et comme strident qu'elle a l'air d'en frémir à la

fois tout entière. Et déjà, sans qu'on l'ait vu se poser un seul instant à la ligne des eaux et s'en détacher, palpitant un peu, l'Astre a pris son vol.

Alors commencent les splendeurs immenses et muettes du jour. Comment dire ces libres affluences de la lumière, répercutée par l'infini miroir? Les choses sont les mêmes que dans nos mers d'Europe; seulement, la pure quantité de lumière est accrue à l'excès, comme dans une chambre noire dont on a retiré le diaphragme. On croit voguer sur l'océan d'une planète plus voisine du soleil et plus vaste, aux horizons plus lointains et de courbure plus ample.

Pourtant les couleurs du ciel et de la mer sont légères infiniment. Dans l'universelle irradiation, tous les tons montent vers le plus lumineux de tous, et se confondent en une rayonnante blancheur. Blancheur de l'espace dont l'azur est dévoré par le feu solaire, — blancheur aussi des plaines toutes lisses, à peine miroitantes, que viennent imperceptiblement teinter les plus évanescentes et claires lueurs bleues, comme si des flammes d'alcool voltigeaient à la surface.

Et nul bruit que le profond déchirement des eaux que le navire entr'ouvre. Le repos de ces resplendissantes solitudes est si vaste qu'il paraît durer depuis toujours; nous avons l'illusion d'être les premiers à rompre le silence et l'immobilité de l'enveloppe liquide du globe. C'est vraiment la mer primitive, avant la vie et la conscience, l'élément vierge où la seule lumière habite, s'étend et trouve son sommeil immense.

Penché à l'avant, je regarde le haut tranchant de notre étrave couper le pesant miroir, et je ne sais ce qui le rend inerte à ce point, mais les deux grands plis qui naissent au couteau du navire et s'allongent par derrière, ne peuvent pas, comme dans la Méditerranée, briser en écume. Si profonds et sinueux on les voit naître de la glace toute plane, se creuser, s'incurver en lame hyaline et sombre, et puis s'étirer, s'étirer, sans que rompe jamais leur lucide matière. Et ces deux plis de cristal, dont file et flue la tranche absolument pure, se déroulent à l'infini derrière nous, ouvrant un angle sur l'immensité vide...

Mais il y a des matins où les lointains n'apparaissent pas; tout fond alors dans une brume, non d'humidité mais de lumière, — et bleue : azur de l'eau qui se vaporise, brillant esprit qui semble la jeunesse visible, la jeunesse éternelle de la mer. La plaine marine, ces jours-là, ne se révèle que tout près du navire ; là, sa luisance, à mesure qu'elle sort de la fumée bleue, vient former un plan où le regard se borne, et cette surface est tellement unie que rien n'en révélerait la fuite ni la profondeur, si l'on ne voyait se suivre, une à une, les méduses aux franges violettes, les transparentes créatures qui dorment dans la dormante transparence. Et notre passage, si près d'elles, ne dérange pas leur sommeil, ne dérange pas le sommeil lumineux de l'élément qui les porte. A peine oscillent-elles, lentement, largement, et rien d'autre ne trahit l'onde qui naît de notre course et se propage dans les dessous de saphir. Au-dessus de chaque globe de gelée flottante, la masse marine reste une épaisseur diaphane de verre...

Deux jours de suite, jusqu'au milieu de l'après-midi, nous glissons ainsi à l'intérieur d'un nuage bleu qui, par en bas, se condenserait en eau radieuse. Et, quand vers deux heures, — c'est-à-dire quatre heures avant le crépuscule, — s'évanouit cette âme de la mer, la base du ciel autour des champs de nacre apparaît d'un rose intense, inexplicable : le rose immatériel et clair d'un cristal rose.

LA NUIT SUR LA MER

Après de telles clartés où l'étendue s'immobilise et s'anéantit presque dans son extase, les nuits sont plus nocturnes qu'ailleurs, plus obscures, et cependant plus vastes, et pleines du poudroyant univers.

Onze heures du soir. — Sous la tente d'arrière. La toile nous cache presque tout le ciel; je ne l'aperçois que de côté, à tribord, vers les régions de l'horizon où s'en va, noir sur les étoiles, immense, parallèle au plan des eaux, le panache de fumée que vomissent sans bruit nos cheminées. Tout est spa-

cieux, plein de noirceur riche et funèbre. La mer est d'ébène polie, avec des taches pâles qui sont la lueur réfléchie des nébuleuses australes, et, sur cette nuit liquide, l'énorme tourbillon de charbon toujours naissant et qui pourtant ne bouge absolument pas, allonge une traînée de ténèbres plus chargées. Grand silence du bateau qui semble presque désert et dont on perçoit à peine, de seconde en seconde, la profonde pulsation, — et ce silence étonne, comme ces aspects étranges et si vastes qui ne sont pas ceux de la nature familière. C'est l'entrée d'un monde inconnu, solennel, sur lequel pèse un mystère... Oui, on s'inquiète de la grandeur de ces espaces, de ces immobilités noires et lisses de la mer, de ces vagues reflets, surtout de ce prodigieux drapeau de deuil dont le déroulement à l'infini élargit l'horizon : des volutes, des volumes de suie qui ne montent ni ne descendent, mais pèsent étendus tout droit sur l'océan nocturne. Et près de leur masse opaque, dans la fumée qui s'en essore, Vénus rouge, s'éteint, renaît, se trouble, se débat avant de disparaître.

Minuit. — A l'extrême pointe de l'avant où j'arrive après avoir passé à tâtons sous la dernière tente du bossoir, pardessus des corps de soldats endormis, la face renversée : des espèces de cadavres.

La cloche, piquant l'heure, vient de sonner son dernier coup. De nouveau, le silence jusqu'aux astres.

Ici, tout près de l'étrave, c'est le seul point du navire qu'une toiture de toile ne couvre pas; le ciel entier m'apparaît, et tout le navire lui-même, comme vu subitement du dehors, ses feux éteints, sa longueur révélée par la succession de ses trois grands mâts barrés de vergues, qui, par-dessus la carapace des tentes, surgissent l'un derrière l'autre. Hautes croix noires dans l'espace immense, comme elles ouvrent leurs bras ! comme elles sont seules, sans mouvement ! comme elles s'étendent à travers la poussière et les feux des étoiles ! Quelle fixité ! Dirait-on qu'elles avancent, avancent sans bruit, d'un progrès rectiligne, sur le plan liquide de notre globe, que les lieues continuent de s'ajouter aux milliers de lieues qu'elles ont ainsi parcourues depuis la côte de France, jusqu'à venir glisser si près de l'équateur? Ce plan liquide où commence

dans la nuit la surface d'une planète, — la nôtre — perdue dans l'espace avec les millions d'autres astres, ce plan liquide a presque disparu. Sous la nocturne clarté de tout le ciel, la mer s'est évanouie. Si douce, silencieuse, invisible, elle n'existe plus que par ces pâlissants reflets d'amas cosmiques. Nous avançons dans le vide sidéral, au sein de l'espace sans bords, emportés en silence, sous ces hautes croix, d'un mouvement imperceptible, rectiligne et fatal. En haut, les mondes, leurs ardeurs, leurs élancements, leurs scintillations prochaines et subitement redoublées, comme lorsqu'un souffle aride vient attiser des braises : un bruissement visible et quel terrifiant silence ! En bas, rien que de molles taches lumineuses, de traînantes clartés, des reflets épars. On dirait que s'ébauche là, vaguement, la conscience dormante où commence à se rassembler l'image de l'Univers. C'est de l'âme en train d'apparaître, à demi latente encore, diffuse, où la matière du monde commence à peine à se réfléchir, — et cela sommeille dans une ineffable placidité, cela attend dans la nuit de l'espace, cela couve et se développe du dedans, en silence, avec mystère, avec d'infinies lenteurs.

Mais la vie et le mouvement sont au firmament où le regard irrésistiblement ravi se perd. Pas un nuage, pas une trace de vapeur; rien que l'Univers nu, ses nombres, ses feux, son frisson. Toute sa vie sauvage semble étonnamment rapprochée, et le bleu noir de la voûte céleste entre les astres brille comme récemment fourbi. Seules, des sortes de fumée y pâlissent qui n'ont rien de terrestre : les nébuleuses, vagues buées ternissant un miroir, nuées de l'abîme, plus abondantes, plus denses dans les régions du ciel étrangères à l'Européen. Largement, du sud au nord, la Voie lactée se courbe, soulevée par-dessus le grain lumineux et remuant de l'espace, comme ce voile poudreux de paille et de son qui, d'une aire où l'on vanne, s'envole haut, et çà et là retombe. Des trouées noires la déchirent qui sont les gouffres où la matière cosmique n'existe pas, le vide pur et sans aucune trace de l'être. Lentement, le regard qui se lève et puis redescend, suit à travers tout le ciel cette traînée prodigieuse dont la fumée se diamante et s'épaissit à flots en approchant de l'horizon austral. Son amplitude épouvante. On sent bien qu'elle se

continue par en bas, cette zone floconnante, et qu'au fond de l'abîme, c'est un anneau qui fait le tour de notre monde...

Sur les nébuleuses et le semis des astres sans nom, rayonnent les étoiles majeures. Et ce qui émeut, c'est qu'ici, par quelque illusion dont je ne me rends pas compte, l'œil croit les voir non pas fixées au dôme nocturne, mais libres, nageant dans le bleu de l'espace à des plans différents, et la sensation de profondeur et d'infini s'en accroît jusqu'au vertige. Plus lointaines que ces lampes, les constellations tracent sur le ciel le réseau de leurs invariables figures. De l'autre côté de l'équateur, un grand losange monte, resplendissant de plus en plus, mais ce n'est pas encore la Croix du Sud dont j'attends l'apparition. Le lever de celle-ci n'est écrit que pour une heure du matin. Elle doit surgir près de la Voie lactée, quelques degrés à l'est de sa base australe...

Droit au-dessus de ma tête, au plus haut du ciel, et touchant presque la pointe immobile du mât de misaine, flambent le baudrier et l'épée d'Orion : deux barres de pierreries bleuâtres, faisant un angle.

Au nord, la Grande Ourse est en train de naître lentement, étoile par étoile; son grand trapèze familier penche au loin, très bas, dans des régions où sa présence est insolite. A présent, la première étoile de sa queue vient d'apparaître; on ne peut pas dire qu'elle sort de l'horizon : il n'y a pas d'horizon à cette mer invisible, abolie; nous flottons dans la sphère immense des mondes, entre leurs multitudes et des noirceurs où il n'y a rien que les indécis reflets, les très pâles clartés supendues, — et quelquefois, de loin en loin, comme un miroir qu'on retournerait brusquement, comme une lame soudain secouée, une lueur subite et large : quelque masse de phosphore vivant qui passe dans la profondeur de la mer...

Une heure un quart. — Le deuxième feu qui pend au-dessous de la Grande Ourse se révèle. D'heure en heure la naissance des astres nous dit l'horloge du monde, la rotation qui nous entraîne en silence. Je cherche le pôle; mais son étoile n'est plus à la place que nous lui connaissons; pour la retrouver il faut consulter les éternels points de repère. Comme elle s'est abaissé depuis le nord de la mer Rouge!

Comme ces quelques jours ont suffi à nous faire monter sur la convexité du globe, à nous détourner vers un autre ciel! Ici, c'est une étoile d'horizon.

Une heure et demie. — Quand je me retourne, la Croix du Sud est devant moi. Il y a quelque temps déjà qu'elle est venue se suspendre là, mais je n'ai pas su la reconnaître, tandis qu'elle montait, et que sa figure, chiffre à chiffre, s'écrivait. Maintenant la voici tout entière : quatre pointes splendides, les pointes enflammées d'une longue croix verticalement dressée, — le signe des solitudes australes qui se tient là-bas devant nous, et nous regarde, silencieusement apparu à l'heure la plus secrète de la nuit.

D'ici le navire paraît bas sur l'eau, sans vie, ses feux éteints, sauf la plus faible lueur sous la tente du bossoir. Mais ses mâts, avec leurs vergues en travers, semblent bien plus grands que dans le jour, barrant la nuit admirable, leur noire géométrie pleine de la géométrie des constellations. Croix obliques, croix immenses! Elles aussi semblent avoir un sens, une âme : déployées là-haut, sans mouvement, fatales, noires absolument, elles ont l'air de regarder devant elles, par-dessus nous, par delà l'espace prochain, de voir ce que nous ne voyons pas, de pressentir le port lointain où nous tendons.

LA PLAGE DE CEYLAN

La terre annoncée pour trois heures...

A quatre heures moins un quart, le plus vague linéament de montagnes est venu se suspendre dans l'ardente et moite blancheur du ciel : un fantôme qui finit de fondre là...

A quatre heures et demie, je regarde une seconde fois dans le sud-est. Cela s'est étrangement rapproché ; cela semble avoir brusquement surgi comme une image au bout d'une lunette que le doigt vient de mettre au point. Surprenante image et qui grandit vite. Je devine des masses de feuillage,

une ceinture de forêt, mais ce vert monotone, terne et, néanmoins, tellement intense a quelque chose d'insolite : ce n'est pas la végétation de notre monde. Des palmes irradiées, des cocotiers; leur sombre frange autour de la trop lourde et magnifique corbeille végétale qu'est Ceylan sur les eaux de l'équateur.

Alors, du profond passé, remontent d'un seul coup les souvenirs de jadis : l'énervement, la somnolence et l'ivresse sentis dans cette île, quand, pour la première fois, je quittai la grise Europe, — tout ce dont je croyais la trace à jamais abolie dans la mémoire. Je me rappelle les influences excessives, les langueurs et les senteurs de serre, les radieux éclats des végétaux démesurés, l'obscurité verte dans leurs épaisseurs, les grandes orchidées qui pendent comme des encensoirs, les fleurs sanglantes dont s'étoilent des arbres sans feuilles, surtout celles qui servent aux offrandes païennes, —les blanches, les plus suaves, toutes de pulpe nacrée, qu'un peuple demi-nu et beau présente aux autels, sur des plateaux, avec des sourires de silence et de mystère... Quels arômes à faire défaillir montaient de ces fleurs, avec la chaleur épaisse des cierges, dans l'étincelant sanctuaire ! Quelle engourdissante vapeur bouddhique dont la volonté ne se défend pas !

L'image se rapproche encore. C'est bien la forêt des cocotiers : voici les milliers de tiges souples, élancées d'un jet, avançant au-dessus de la mer, hachant de leurs lignes parallèles l'espèce de nuit qui s'enferme sous les grands panaches retombants. A leurs pieds, des bandes de terre vermillon, des végétations basses, d'un vert cru, s'avivent...

Et tout cela qui vient de sortir des eaux où, depuis la blanche aridité de l'Arabie, nous n'avons rien vu, tout cela nous montre, mieux encore que les matins de plus en plus dorés, que les pesantes nuées magnifiques, le grand arc que notre course a tracé sur l'enveloppe liquide du globe. J'imagine sur la mappemonde, bien loin au sud et à l'est des jaunes traînées que font les déserts, la place de Ceylan : au bas du lourd collier de l'Inde, elle pend comme une riche pendeloque, et touche presque la ceinture du globe. C'est la nature de l'équateur qui nous apparaît enfin, chargée de verdures et de nuages comme celle de l'Europe, mais ces vapeurs, ces végétations

sont telles que l'on se sent bien plus loin qu'au pays du sable et de l'inaltérable bleu. C'est la terre fabuleuse des épices ; elle vient de sortir, comme par miracle, de cet horizon qui, depuis huit jours, tendait devant nous son cercle vide.

Déjà nous entrons dans un port, et l'on dirait que l'Europe se reforme autour de nous : des toits de brique, des magasins, des jetées, des steamers, quelques-uns que je connais : la *Salazie,* toute longue, et blanche pour rejeter les rayons solaires, un instant arrêtée, fumante, en haleine, pressée de reprendre sa course à travers les mers du globe, — telle que je la vis un jour dans un bassin de Marseille à son retour de Chine. Mais, d'en bas, du flanc même de notre navire, monte une sorte de jacassement rythmé. Je me penche au-dessus du bastingage, et, mieux encore que tout à l'heure, à l'approche des verts cocotiers, je vois l'équateur et l'Asie, car voici l'homme de cette terre, son fruit humain, suprême aboutissant de ses sèves, et qui, mieux que tout autre, manifeste son essence.

Que cela est sauvage! Sur une pirogue — rude tronc d'arbre recourbé aux deux bouts — une rangée de diablotins de bronze tendre. Ils montent, descendent au gré de la vague qui noie leur pauvre esquif et passe par-dessus leurs jambes. Il sont nus, agenouillés, en file, comme les primitifs équipages qui s'alignent aux barques des bas-reliefs égyptiens. Parallélisme, identité des figures et des attitudes : le même trait de lumière se répète sur leurs cuisses trempées et tendues, les mêmes ombres mouvantes jouent ensemble sur les grêles torses parfaits, et c'est, chez tous, la même blancheur de la semelle retournée, — surprenante blancheur, sous le cuir foncé des corps. Ensemble ils lèvent vers nous la tête ; ils crient : *à la mar*, *à la mar*, *à la mar*, et tandis que monte leur clameur violente, saccadée, simple comme celle des oiseaux de mer, je regarde leurs membres lisses, leurs traits de jeunes filles, l'avide éclat des prunelles où tremble le désir de la proie, de la piécette blanche qu'ils iront pêcher d'un plongeon, si je la jette, par-dessous les transparences de l'eau, — toute la grâce et la beauté de ces hommes-enfants qui flottent agenouillés dans l'eau, l'un derrière l'autre, en bande clamante, et que chaque vague fait monter et descendre comme une famille de goélands affamés.



Un quart d'heure après, la douane franchie, rompu le cercle de passagers qui, depuis quinze jours, maintenait autour de nous l'Europe, nous sommes seuls, et tout de suite pris, absorbés par les puissances de cette terre qui, tout à l'heure, n'était qu'un fantôme à l'horizon.

Un pousse-pousse nous emporte au galop d'un autre diablotin — terrestre, celui-là, — nu sous la chemise rouge qui vole au vent de sa vitesse. Sans bruit aucun, nous filons sur le sable couleur de sang, sous le vert puissant et volumineux des arbres cinghalais, dans l'obscurité qui tombe, épaisse brusquement, avec, pourtant, le fluide rouge-lilas du soir équatorial, la suffusion passionnée qui monte du couchant jusqu'au zénith. Et c'est là ce qui déconcerte le plus tout notre être. Malgré les magies du soir dans l'Océan Indien, nous n'avions rien vu de pareil à cette nuit qui est la nuit, bien qu'un flot de pourpre lumineuse l'emplisse à moitié. Sur mer, ces ardeurs renvoyées de tous côtés dans l'espace par le grand miroir liquide, prolongeaient un peu le jour. Mais ici, point de crépuscule; une ombre dense et chaude où flottent les très lentes étincelles des lucioles, et, dans le ciel, des étoiles qui palpitent, la plus large nageant dans le dernier effluve de cette gloire trouble et rouge comme les fumées d'un feu de bengale. C'est une heure inconnue et qui n'appartient pas au cercle familier de l'horloge.

Au galop du diablotin toujours, nous longeons la courbe d'une grande plage où la mer des Indes — sans limite jusqu'aux glaces du Sud — déferle avec de profonds soupirs en masses de diamants qui bondissent. C'est une pourpre tressaillante dont l'éclat obscur et lourd ne semble pas un reflet, mais sortir des profondeurs, comme si la lumière que les eaux ont bu toute la journée s'en épanchait en ce moment pour aller flotter au fond du ciel occidental en rouge émanation. D'autres *rickshaws* nous croisent, sans que l'on entende poser à terre les pieds nus des coureurs. De temps en temps, se retourne vers nous, avec un rire blanc, sans mot dire, le masque sombre de l'adolescent qui nous emporte.

Et déjà meurent, là-haut, les jeux de lumière qui muaient en intérieur de rubis la moitié de la nuit. Le bleu nocturne de l'Orient envahit tout l'espace, et, dans cette nuit véritable, les choses de la terre prennent des aspects qui étonnent, tant les couleurs des feuillages prochains, des fleurs, du sol s'avivent, et, dans l'ombre étouffante, s'exaltent de je ne sais quelle vie puissante, immobile, enchantée.

Enfin, voici notre gîte, le caravansérail où se croisent, au principal carrefour du monde, ceux qui viennent d'Europe, de Chine, d'Australie, de l'Inde et de l'Afrique. Il est seul au bord de la vaste plage, ce monumental hôtel où j'entends tourner des valses américaines. Des coloniaux, des officiers anglais en *smoking* de piqué blanc, des jeunes femmes en toilettes claires, s'accoudent par groupes aux balcons des terrasses, cherchant le souffle de la mer et du soir. En bas, dans le *hall* immense, de grêles serviteurs en jupes blanches allument des lustres, circulent entre des tables, vont et viennent par essaims, comme de silencieuses phalènes.

Mais, avant d'entrer, nous nous arrêtons devant la grève, sous le plus merveilleux bouquet de cocotiers, — solitaire, bien que si près de ces lumières, de ce mouvement, de cette vie, parce que d'essence si différente! De quel élan simultané leur gerbe lisse se décochait au-dessus du sable et des flots! Comme ils cherchaient avidement le souffle et la fraîcheur du large! Ils montaient, comme par miracle, du sable nu, et l'on sentait leur simple volonté à leur jaillissement oblique, à leur courbe mouvante et suspendue. Le vent venait de s'éveiller, et les tiges pliaient lentement, avec un puissant ressort, à chaque onde aérienne qui ramenait la vie. Et les pesantes aigrettes frangées, les têtes au long plumage retombant de noirceur, se gonflaient pour respirer, se retournaient avec un froissement aride, avec un chuchotement mystérieux et triste, pour mieux palper ce qui passait de fraîcheur.

Au ciel se dilataient les étoiles de l'équateur, lumières vivantes dans l'immensité tiède et bleue, et quelques-unes, prisonnières parmi les noires palmes en mouvement, avaient l'air d'y frémir, d'y errer comme de plus grandes mouches de feu...

Les eaux bien qu'ondulantes étaient calmes au point que Vénus (blanche et dont on croyait voir le diamètre) y répandait une traînée de lumière comparable à celle de la Lune. Et pourtant, sur le bord, le flot croulait avec un fracas puissant et massif, et, dans l'ample transparence de la nuit, je voyais chaque houle large et successive de la mer éclater à la fois d'un bout à l'autre de l'admirable plage, en explosion de blancheur tumultueuse. Ces houles étaient faites de grands plis profonds, espacés, qui depuis les régions australes se suivaient avec lenteur, en sorte qu'entre chaque grondement de la mer, un silence absolu s'élargissait. Alors, à chacun de ces intervalles émouvants, j'écoutais vivre et respirer dans le ciel plein d'astres les grands végétaux étranges...

SOUS LES PLANTES DE CEYLAN

Nous avons quitté les régions basses et trop accablantes de la côte, Colombo, ses lignes de cases qui se faufilent sous la forêt des palmes, ses faubourgs perdus dans la verdure éternelle comme des allées d'insectes dans les hauts blés de juin. De ce monde excessif, où l'espace semble s'agrandir dans la lumière, ma dernière vision fut un lac, à midi, près de la gare, un lac d'étain fondu où des cocotiers, leurs verdures noircies par une ardente brume, brillaient cependant : une végétation nègre et suante au soleil de feu, dans la vapeur de sa propre transpiration.

Et puis, en route pour les hauteurs et la vieille capitale de l'île, sous l'épaisseur lustrée des palmes, à travers les marais, la jungle humide et vénéneuse, les bois de bananiers dont les feuilles translucides s'affaissent, cassées sous leur propre poids : le foisonnement dense et primitif de l'époque carbonifère. En route, avec un peuple cinghalais demi-nu, qui s'entasse dans le train, — chair lisse et fine et d'un brun clair, que l'on voit grouiller dans l'ombre des wagons, membres sveltes, larges yeux dont la noirceur se dilue dans du jaune. Et la splendeur inouïe des voiles : rouge sanglant de pavots, rose rougissant de pivoines...

Et la surprise, à chaque station, de trouver, vivante, une image de la pastorale exotique dont la chimère enchanta nos aïeux du XVIIIe siècle, le tropical jardin d'innocence et de beauté. De petites huttes de palmes tressées, sous les bananiers et les grands cactus; des arbres dont le feuillage n'est que fleurs : dix mille corolles de lumière rouge, dressées sur les branches nues, dix mille flammes allumées par le soleil qui, là-haut, traverse leur transparent tissu. Et, dans ce décor de rêve, des enfants de beauté sombre et délicieuse nous tendaient avec de muets sourires, sur des plateaux d'osier, des gargoulettes d'eau froide, des ananas, des mangues fondantes, de vertes noix de coco d'où jaillissait, quand on tranchait le tendre bois, une eau blanchâtre comme celle de la neige fondante. Il y avait des vieillards de type noble, délicat, à longues barbes blanches. Des jeunes femmes passaient en silence, belles et sauvages comme des Apsaras, dans la tiède ombre verte, minces silhouettes drapées de rouge, les bras nus, le cou cerclé de colliers antiques, un point d'or à l'aile du nez éclairant le brun pur et chaud de leurs visages, — et les beaux cheveux noirs étaient coiffés à la vierge, en deux nappes de noirceur brillante, bombées comme l'admirable courbe de la tête...

Chaque fois que le train s'arrêtait à l'un de ces jardins de serre, tout de suite, après le roulement monotone où l'on s'isole de la nature environnante, nous nous sentions repris par les lourdes influences de l'île, de la grande île verte endormie sur les eaux de l'équateur : molle humidité, torpeur de l'air confiné, senteurs langoureuses, silence vaste, appesanti sur toute cette chaude vie végétale comme un voile tendu tout près, sur du mystère. Il semblait que l'on ne dût parler que très bas, où plutôt ne point parler, sourire seulement, comme ces beaux enfants qui nous présentaient des fruits. On sentait que la vie de l'homme est vraiment une petite chose, et que derrière les gracieuses figurines mouvantes, des forces immenses, muettes, nous enveloppaient, — qu'alentour, sans bruit, ici comme par delà les horizons, l'universelle germination faisait monter de toute l'île, dans la moite lumière, le monde primitif des hautes plantes où nous étions enfouis.



Et maintenant voici la charmante Kandy où les rois cinghalais reçurent les premiers Portugais qui, du temps de notre François I[er], s'aventurèrent à travers la forêt de Ceylan. Voici, près d'un îlot de grandes palmes, le vieux kiosque de marbre qui sert de châsse à la dent jaune et sacrée du Bouddha. Voici le cornet de son toit, son retroussis mongol (sans doute l'influence de l'Indo-Chine, avec qui Ceylan bouddhique voisinait bien plus qu'avec l'Inde païenne et démoniaque). Et voici le lac délicieux, sa bordure de pierre ajourée où s'enchâsse le reflet vert et or des verdures massives.

Ce n'est plus la lumière vaste et cruelle du bas pays, la pluie de feu qui, de dix heures à deux heures, dépeuple les routes de Colombo. Mais c'est encore l'air atone de serre, où se détendent les énergies et la pensée humaines. Reste une somnolence traversée d'images qui semblent d'un songe : vision de toutes ces vertes créatures dont on ne sait pas les noms, si fraîches dans la chaleur immobile et molle, si brillantes, et qu'on devine de substance demi-liquide. Elles ne semblent pas avoir grandi lentement, à travers les années; on dirait qu'elles viennent de miraculeusement surgir, les filles d'une seule saison, enfantées pour quelques semaines comme de folles graminées géantes dans une prairie du jeune été, Et puis, vision de ce délicat peuple à peau sombre et brillante, qui glisse en silence sur la sanguine intense de la terre, vêtu des mêmes couleurs — jaune et pourpre, surtout : la plus fastueuse harmonie, — des mêmes couleurs que la flore édénique et les papillons trop lourds.

Le ciel est grisâtre; plutôt il n'y a point de ciel, point d'azur ni de nuages tissant une voûte où le regard s'arrête. Rien qu'une profondeur incolore et vague de moiteur visible, fumeuse humidité où les simples monceaux croulants de feuillages et de palmes que sont les collines, nagent, fondent et n'ont point de contours. Le monde végétal infuse. Verticalement suspendu derrière cette vapeur, le soleil invisible est à l'œuvre. En silence, dans le mystère d'un demi-jour sans

foyer, chauffe la grande étuve où cette nature est enfermée, et les sèves affluent, montent, les rapides et molles cellules s'organisent; tout fermente. Ces journées éteintes et comme mortes sont les plus actives; de ce bain de grisaille, les plantes sortent plus hautes, et vernies d'un lustre vierge, élancées en inflexion d'énergie pure et souple.

De loin en loin, j'entends la chute de gouttes chaudes qui, dans cette atmosphère saturée d'eau, se rassemblent peu à peu, sans qu'il pleuve, à la surface des feuillages, et roulent sur leur tissu lisse, s'écrasent largement, une à une, sur le grand silence. Les hauts fantômes végétaux nous enveloppent: leurs cimes semblent des fumées qui se déroulent et s'essorent.

En bas, tout près de nous, des orchidées au long pistil, des fleurs de chair précieuse et déchirée, ont l'air, au bout de la tige qui se courbe pour les présenter, de regarder, d'attendre, plus éclatantes de vie magique sur les fonds de fumée où tout s'avaguit et se décolore... Les bruits s'étouffent, enveloppés, voilés comme les formes.

Certaines routes, larges et rouges, s'obscurcissent sous des arbres, sortes d'azalées, de camélias géants qui se rejoignent en voûtes de nuit à une telle hauteur que l'on ne s'y aventure pas sans un effroi. Là-dessous, vers Peradynia, jusqu'à une demi-lieue de Kandy, les huttes de palmes tressées se suivent, et les échoppes où s'avivent dans l'ombre les verts et jaunes monceaux de fruits : mangues, bananes, ananas. Et tout le long de la route, les gracieuses nudités des enfants et bébés-démons, et le peuple-fleur des femmes et des hommes, une humble humanité, plus touchante aux minutes du frisson nocturne, quand les ténèbres tombent, sans crépuscule, sans violette effusion, et qu'aux petits logis, sous les grands arbres, des lampes primitives allument leurs flammes vacillantes et nues.

Alors le flot des senteurs cinghalaises redouble; on dirait que s'épanche, demi-pâmée, l'âme de cette terre, toute d'ardeur, et de langueur, et de silence comme le farouche et brun visage de ses femmes; — tièdes senteurs comme dans une chapelle étroite et trop fleurie, effluves d'aromates, dirait-on, où je distingue ce qui vient de la girofle, et du camphre, et

des jardins de cinnamone, et parfois un souffle de plein air : l'odeur si pénétrante et que l'on n'oublie pas, des fumées bleues qui s'étirent en longs fils dans les soirs immobiles de l'Inde. Sous la nuit des grands arbres, les lucioles flottent, s'élèvent avec une lenteur étrange, sans bruit, d'un mouvement égal qui ne semble pas produit par de la vie, en groupes sinueux d'étincelles errantes.

Alors sonne, assourdi par la distance, l'appel des trompes et des tam-tams bouddhiques pour le culte du soir (là-bas sous les grandes palmes dans le petit oratoire d'or et de lumières). Et l'on s'arrête, saisi de se sentir tout d'un coup si loin, et l'on baisse la tête pour mieux savourer l'étrangeté si triste et mystérieuse de ces musiques d'Asie.



Encore le monde des grands êtres immobiles qui étonnent, attirent plus encore que l'humanité charmante à leurs pieds. Quelle douceur de s'enfoncer dans leur ombre, de se laisser envelopper par cette vie simple et si puissante !

Après trois jours de ouates mouillées, où toutes les choses vertes s'endormaient et se gonflaient en silence, l'incomparable lumière a recommencé de palpiter dans l'azur humide.

Heure suprême que celle de son premier rayon, quand cette nature solitaire et si parfumée jaillit soudain de la nuit, avec des éclats vierges et dorés sur les palmes, et que la base du ciel est de cristal rose autour du monde vert! Un monde sans hommes, sans passé, qui sort tout neuf, étonné, des mains du Créateur. Un matin de pureté paradisiaque, — le premier de tous les matins, avant que le mal apparût sur la terre, quand elle n'avait pas une souillure. Que cette nature d'immortelle jeunesse nous est lointaine ! Comme elle nous ignore! Quelle distance entre nos vies particulières qui vieillissent, et celle-là, l'inaccessible et toujours radieuse, qui n'a pas l'air de connaître le temps! Comme on s'étonne de sentir en soi quelque fatigue, une tristesse, une incertitude, le petit germe de la mort! C'est peut-être que ce paysage m'est si nouveau, mais il m'apparaît moins humain que tout autre. Même le cercle de la mer, quand nulle vie ne s'y montre que le libre élan des

flots, même la vide étendue bleue n'est pas d'essence à ce point étrangère. J'y rêve du blanc vaisseau dont l'aile vient de s'effacer au profond du ciel, de la galère antique dont le paquebot d'aujourd'hui croise le sillage disparu, — du pêcheur qui ne sait que la pêche et le ballottement des vagues, les embruns dont le sel mange les yeux, et qui demain, peut-être, dormira sur les fonds mystérieux, la bouche pleine de sable dans la lourde nuit liquide. Que dire alors des paysages qui nous sont le plus familiers, ceux qui nous ont vus grandir et qui nous ont formés, ceux de nos vastes cités natales d'Occident? Le jour y naît sur de la fièvre, sur l'empreinte universelle de la mort : vieilles maisons encrassées aux mille cheminées tournantes, vieilles maisons noircies, imprégnées de la vie d'autrefois, si pressées que ce jour naissant en éclaire à peine les intervalles et le dedans; pavés gras, fumées d'usines, bruits du travail, ordures de la veille ; blêmes visages, enfin détendus et vrais dans le sommeil et la stupeur où leur fatigue se révèle, ou bien qui se plissent encore une fois dans l'inquiétude et pour l'effort de la journée. O grâce misérable et glacée de l'aurore sur ce monde livide, sorte de croûte que l'homme a suintée de lui-même, où traîne, comme un sombre mucus, la trace de sa misère et de sa vieille maladie! Cette maladie, je la sens qui languit encore en moi par ce matin de splendeurs et de paix surhumaines : on dirait l'ancien frisson d'une fièvre dont les germes sont restés dans le sang après quelque séjour en un lointain pays. Mais ce pays existe-t-il? Existe-t-il en ce moment? Est-ce que là-bas, à d'impensables distances dans l'ouest et dans le nord, tandis que l'aurore indienne monte à flots sur la forêt primitive, de vieilles cités monstrueuses, pleines de multitudes et de fatigue, sont englouties dans la nuit? Suis-je bien l'enfant de l'une d'elles? Ai-je vécu là tant d'années? C'est comme le souvenir de quelque rêve tourmenté qui s'éloigne vite et fond dans le réveil. Il n'y a rien que la nature souveraine et jeune que voici; rien de réel, point de vérité hors sa vie toujours jaillissante, et sa beauté que le temps ne peut pas ternir...

Dans la fraîcheur exquise, dans la paix du matin adorable, les plantes heureuses nous versent le bonheur. Moment si

bref, car presque tout de suite leur vie, harmonique aux puissances démesurées de l'équateur, va commencer de s'exalter au-dessus de la nôtre et l'accabler. Bientôt vont finir de s'évaporer les fumées de rêve. La volonté de vie de ces vegétaux va s'affirmer, immédiate et précise. Le triomphe, alors, des longues palmes nageant à l'aise dans la lumière qui nous aveugle, leurs aspects noircis, farouches dans le ciel blanchi de chaleur, tout cela va nous être hostile comme ces ardeurs centrales de la journée.

Mais au rapide lever du soleil, tout est vert et tendre, incertain et doré. Langueur, hésitation du réveil; la force est encore voilée : c'est la fleur fermée qui, lentement, se déplie; c'est la saine jeune femme qui, dans le silence de sa chambre, repose, heureuse de la vague clarté qui filtre à travers sa paupière, de l'engourdissement où elle ne perçoit rien que le calme de sa propre vie; c'est la pensée de l'homme qui se rassemble et n'est pas encore précise : l'énergie afflue du dedans et commence à peine à se déployer. Tout flotte en un vague divin : des fumées or et rose traînent parmi les choses. Les masses végétales s'amolissent dans l'imperceptible brouillard qui monte de partout, et les reflets de l'aurore sur les franges des palmes sont du même rose incertain que les rosées vaporeuses de la terre. Autour du paysage, un rougissant anneau flotte suspendu, — subtile émanation de lumière, l'âme elle-même, le fugitif esprit du mystérieux matin...

Après le plus frugal déjeuner cinghalais (une tasse de thé, une tranche d'ananas), je m'enfonce dans cette campagne dont la nuit vient de se détacher, — à petits pas pour ne pas déranger la paix tremblante de l'heure, — à petits pas sur la belle route de parc autour de l'étang, tandis que le jour, comme une eau lumineuse, coule par ondes successives dans l'espace par-dessus les collines et semble l'élargir...

Parfois, d'un fourré, surgit en silence une fine silhouette humaine, sombre, et que voile à demi quelque étoffe de pourpre ou de safran. Effarouchée à notre vue, elle s'arrête, et ni la solitude, ni le rêve des plantes qui nous dominent n'en sont plus troublés que du passage d'un brillant oiseau.

Très haut, ignorantes de la petite créature humaine qui

remue à terre, planent les palmes, vaporeuses, hors de la matière, en extase. Il y a des fusées d'aréquiers toutes lisses et grises, pas plus grosses que le bras, mais lancées d'un jet de volonté si fine et si puissante, que, sans fléchir, elles montent, dardées en gerbe, à cent vingt pieds, chaque tige rayant l'espace d'une ligne brillante pour éclater et s'irradier là-haut : gloire épanouie, vert soleil qui s'exalte au-dessus de tout.

Mais déjà s'efface le cercle immatériel, le nimbe rose et lilas qui faisait le tour du paysage. Déjà blanchit le ciel cependant que l'air s'alanguit, et qu'une vapeur d'étuve commence à le saturer. Vapeur invisible, car nulle fumée ne monte plus de la terre, mais de tant de verdures actives autour de nous et gorgées d'eau, on la sent qui se dégage et s'épaissit, toute alourdie d'odeurs de sèves, toute mêlée de tiède fluide végétal. C'est la vie même des palmes et des fleurs qui flotte autour d'elles, comme d'une multitude humaine s'épanche une trouble, une excitante effusion. Mais celle-ci est d'influence contraire; toute de paix, d'engourdissement, de torpeur...

Souvent s'attache à nos pas une fillette que nous avons apprivoisée (quatre ans au plus) toute exquise et grave. Elle n'est vêtue que de la ceinture aux pieds, d'une robe mauve, étroite comme un volubilis replié, et son torse brun, tendre, et pourtant d'une sécheresse fine de bronze florentin, se modèle d'ombres mouvantes et délicieuses, quand elle tend le bras pour cueillir la fleur qu'elle nous apporte ensuite — sans parler, car nous ne savons pas nous comprendre, et puis, décidément, il semble que sous les hautes plantes on ne se parle guère que par des sourires. Fleurs sauvages qu'arrache la petite main de l'enfant, plus surprenantes que celles de nos serres; des orchidées géantes, de blanches étoiles de champak, aux senteurs de tubéreuses. Ensuite, la mignonne se baisse pour jouer avec les sensitives; elle les touche, et la fine herbe dentelée qui couvre le talus de la route prend vie, s'émeut, se crispe : c'est un effroi qui se propage, chaque petite feuille dentelée se replie pour faire la morte; rien ne reste qu'une pelure jaunâtre que trahissent pourtant les menues houppes roses de la floraison. Mais si l'on ne remue pas, si l'on prend

patience, timidement, sournoisement, comme le limaçon hasarde une corne au dehors, comme le hérisson prudent se déroule et ne semble pas faire un mouvement, elles tentent de se rouvrir, prennent confiance et le talus redevient vert.

Longuement, sans bouger, on se laisse baigner de silence et de trop molles senteurs. On regarde autour de soi, on regarde et l'on s'étonne. Je regarde l'enfant, je regarde les belles plantes tranquilles, et les fleurs de cire et de chair, et les énormes fruits verts, pesants comme des courges, et suspendus par des cordes végétales aux plus beaux des arbres. Je lève la tête, et voici, tout près, versant la paix à mon front, la transparence et la fraîcheur des larges feuilles de bananiers : dans le réseau des veines qui s'y révèlent, je crois voir fluer la lente liqueur nourricière.

A droite, se creuse un profond ravin, plein de palmes frangées. Leurs tiges viennent d'en bas : un fouillis de grandes herbes. Les plus prochaines, moins enfermées, se balancent imperceptiblement, et, mieux que si j'étais à leur pied, je mesure leur prodigieuse hauteur. O le pur et flexible élan! Il se communique à l'âme en mouvement de désir; soudain on voudrait monter, monter simplement dans la lumière avec les grandes tiges. Comme elles s'érigent, recourbées au dehors par la tension de leur propre vie! Comme dans l'espace elles suspendent leur ample concavité : celle d'un grand arc qu'un rien fait trembler, impatient de la détente et frémissant de son propre ressort!

En face, de l'autre côté de l'eau, derrière le chapeau chinois qui coiffe la tour ventrue du temple bouddhique, c'est la forêt infinie, houle énorme de feuillages coulant sur les hauteurs avec des luisants de palmes, des pans de noirceur fumeuse où la lumière s'absorbe comme en un sombre plumage.

Tout en bas, un promontoire avance dans le petit lac, et deux cocotiers à son extrême pointe dessinent sur l'eau leurs belles courbes qui divergent et se reflètent, — deux vertes marguerites géantes piquées au centre et, tout au fond de la grande cuve de verdure, au point idéal où tendent les lignes des ravins et des collines, comme si là s'indiquait le thème, se précisait l'idée de tout ce paysage d'équateur.

L'enfant s'est envolée, mais je reste encore là... Sans changer de place, en tournant seulement la tête, je regarde... Je suis le seul regard ouvert sur les choses...

***

C'est la fin, maintenant, de l'heure solitaire sur la route autour de l'étang. Un couvent bouddhique se cache, tout près, dans la paix et la tiédeur des plantes, et, tandis que les gongs battent là-bas, dans le temple de Kandy, l'ombre verte de la route s'illumine de la robe d'or des religieux. Rien ici de plus radieux que cette raide étoffe de soie jaune : une splendeur mouvante, et que rehausse encore le brun de la tête rasée, la sombre épaule qui reste nue, tout ce qu'on voit des corps obscurs, sérieux, ascétiques, autant que les physionomies. Ils passent, drapés comme des philosophes antiques, mais drapés de vermeil, et sans parler, sans que l'on entende rien de leurs pieds nus sur le pourpre du chemin. Quelques-uns, des vieillards à physionomies vénérables, sont ecclésiastiques vraiment à la façon des prêtres du Christ, mais les idées qui façonnèrent ces physionomies sont d'une espèce religieuse bien différente de la chrétienne, sans relation avec elle, spontanément écloses, il y a bien des siècles, sur un autre point du globe... Le passage de ces moines a rompu l'enchantement qui nous retenait là. L'homme a reparu, réveillant en nous la pensée, posant ses vieux problèmes.

Je suis les radieuses robes jaunes qui s'en vont vers Kandy. A mesure que nous en approchons, la route, tandis que bourdonnent les gongs, se peuple de fidèles : l'humanité de ce chaud paradis — douce, inactive, ne vivant que du plus simple rêve, puisque deux cocotiers, un peu de riz suffisent à la vie d'une famille. En ces bouddhistes se réalise la parole de notre évangile : ils ne prennent point de souci, et certes Salomon n'était pas vêtu d'une telle gloire. C'est, à la lettre, celle des lys de Galilée, qui sont, comme on sait, des anémones rouges. Nos renoncules, nos tulipes peuvent encore donner idée de cette richesse de la couleur... Mais, plutôt, il faut penser aux plus beaux papillons voltigeant ensemble, en silence, par un merveilleux matin de juillet. Car ces couleurs sont mouvantes, et

l'essaim diapré palpite entre les grandes verdures, à travers les percées de la lumière la plus puissante que le soleil verse à notre terre. Lumière non seulement intense mais humide, où les choses baignent comme en une huile lucide, où les tons se lustrent, se vernissent...

Et l'on regarde sans pouvoir se rassasier; on ne soupçonnait pas que l'œil pût connaître tant de simple bonheur. Un éphèbe va devant moi: il n'est voilé que des reins aux talons, mais de soie lumineuse et mauve. Ses bras levés soutiennent sur sa tête une charge de fruits qui le fait se cambrer un peu, et je m'enchante à suivre les longs reflets qui serpentent sur son pagne, et les coulées obscures au creux de son échine, et les vagues de soleil qui palpitent avec le jeu profond des muscles, passent et reviennent sur la taille élégante, sur le svelte dos qui respire et se cambre, — tout ce qui traduit aux yeux, en musiques d'ombres et de lumières, les rythmes souples, les admirables et mouvantes harmonies de la vie.

La route tournante nous a ramenés de l'autre côté du lac. Les trompes bouddhiques sonnent tout près; le sourd frémissement des gongs emplit le paysage autour de nous. Voici le kiosque de vieux marbre doré, ses claires balustrades où luisent d'un éclat plus simple encore et puissant que dans les verdures, les robes monacales : draperies d'or sur de graves statues.

Alentour, le peuple de Kandy et des campagnes voisines commence à s'épaissir. Il y a des paysannes qu'on prendrait pour des princesses des vieux contes indiens : tête petite sous les deux noirs bandeaux de cheveux, longs yeux de nuit et de langueur, une sèche, une délicate épaule sortant de la rouge étoffe avec un peu de la poitrine étroite qui se bombe, — et sur le visage, au nez, aux oreilles, comme au cou, aux poignets, aux chevilles, des cercles, des points de métal enrichissent la fine et brune substance humaine.

Il y a des enfants qui tiennent la main de leurs mères, sérieux et beaux comme de sombres anges. Une seule amulette les habille, et, pourtant, leur petit corps ne donne pas une impression de nudité, tant la peau en est aride d'aspect, et douce et comme frottée de cendres. Corps charmants, mais non potelés comme ceux des bébés d'Europe, corps parfaits, sans graisse

ni maigreur, de chair élastique et ferme déjà, sous laquelle on voit tendrement onduler la souple charpente intérieure. Voilà le petit de l'homme indigène, nu, tel qu'il naquit sous ces palmes, de pousse rapide et simple, vite debout sur ses jambes comme le chevreau, déjà presque semblable à ses parents. Comme des chevreaux, avec les mêmes gestes gauches et gracieux d'animal-enfant, ils s'effarent à notre vue, ces petits, et sans nous quitter de leurs yeux sauvages, se blotissent contre leurs mères.

***

Et maintenant, tout ce monde qui porte des corbeilles de fleurs pour les offrandes, se presse et nous pousse sous le péristyle hindou-chinois. Nous franchissons une cour, un perron, une colonnade, — et soudain voici les lieux clos, l'ombre dorée, les lumières, la vapeur des sanctuaires : d'abord, une grande salle bleuissante d'encens, où, peu à peu, nos yeux, éblouis encore de la clarté du jour, voient s'ébaucher derrière des grilles d'or et de bronze, les invariables silhouettes sacrées du bouddhisme. De tous côtés des Bouddhas, assis, debout, accroupis, couchés, simples, un doigt levé pour enseigner la paix, ou bien retirés en eux-mêmes, les yeux fermés à la réalité fantôme. Çà et là, entre les piliers, des religieux veillent, immobiles et muets autant que ces images, et nous regardent passer.

Nul son de voix, pas un murmure de prières, silence émouvant comme ce demi-jour soudain. Mais, de la foule qui défile avec lenteur entre les colonnes centrales, çà et là une figure se détache et se courbe, et des bras nus versent des fleurs dans quelque grande cuve déjà pleine. A terre, bougent des formes blanchâtres, sortes de ballots de linge, mais des faces vaguement mongoles s'y révèlent : de vieilles femmes sont écroulées là, venues de très loin, du Siam et de Birmanie, (il y a même une Japonaise) pour adorer avant de mourir la relique illustre de Kandy. Quelques-unes, d'un geste passionné, nous tendent de tous petits Bouddhas de bois et de cuivre qu'elles ont apportés de là-bas. Et la foule cinghalaise qui défile, salue avec respect les minuscules images d'Indo-

Chine; des piécettes de cuivre tombent au giron des vieilles dévotes gisantes qui s'agitent pour remercier. Comment donc ont-ils fait pour arriver jusqu'ici, ces paquets de misère impotente et d'un grotesque si mongol? Mais ce grotesque est humain aussi, et l'on se sent aimer cette misère. Comme elle touche et surprend dans cette Ceylan trop édénique où je n'ai vu trace de laideur ni de souffrance, où l'humanité douce, sans besoin ni passion, et qui toujours sourit, semble à peine notre sœur! Avec de ferventes grimaces qui voudraient nous exprimer tendresse et reconnaissance, les pauvresses du bon Bouddha remercient de l'aumône.

Elle passe entre les colonnes et les calmes images, la belle foule cinghalaise, car on ne s'arrête guère dans cette salle d'en bas qui est plutôt un atrium; elle passe à présent entre les murs d'un couloir, et peu à peu son flot se ralentit encore, car l'entrée noire d'un escalier bâille devant nous, et notre colonne y est engorgée déjà. L'inoubliable ascension! Durant d'interminables minutes, nous stationnons, suffoqués à demi, sur chaque marche, dans la chaleur humaine où passent des odeurs d'épices et de fleurs, dans une promiscuité d'épaules et de bras nus qui luisent vaguement avec les yeux, les bracelets, les cuivres, dans l'obscurité. Quelles attentes! quels énervements! Et quelle délivrance quand enfin nous apparait le jour, mais un jour jaune de chapelle, un rayonnement d'ors et de flammes, encadré dans le haut rectangle d'un portique!

Aux linteaux de ce porche, deux figures dressées viennent de se révéler : vieillards tout blancs, favoris blancs, chapeau blanc,pagne blanc serré sous les aisselles, le haut du torse nu sous des colliers d'argent. Imperceptiblement, ils ont levé la main; les deux premiers rangs se détachent de la foule, et nous avançons vers les lumières. Au même instant, un grand rideau de soie retombe derrière nous sur le portique, et, dans le silence religieux, rien ne nous rappelle plus qu'une foule est là, remplissant l'obscur colimaçon de l'escalier, les couloirs d'en bas, l'atrium, les cours extérieures, et que, derrière ce voile si léger, le haut de la procession montante est arrêtée dans l'ombre, au seuil redouté que je viens de franchir.

Dans cette chambre ardente il nous fut permis de rester,

tandis que s'y remplaçaient les rangs d'adorateurs, — et longtemps je demeurai là, près du jubé d'argent qui, sous un second portique, limite l'oratoire proprement dit. Par delà s'enfonçait le naos où brillait, sur une table, un trésor de coffrets, vases, chandeliers à plusieurs branches et, tout au milieu — gloire immortelle de Ceylan que tout l'or environnant ne faisait qu'honorer, — le reliquaire, protégé par des barreaux de bronze, la caisse somptueuse où la dent du Bouddha rayonne, dit-on, à travers sept cassettes emboîtées. Là était le Saint des Saints, invisible aux heures qui ne sont pas celles des cérémonies, mais deux sacerdotes vêtus de mystique blancheur comme les gardiens de l'entrée, tenaient un second voile écarté pour nous en découvrir l'étincelant mystère. Un plateau d'or posé sur une marche, au pied du jubé, contenait un monceau de fleurs : jasmins et champaks, et cette molle masse neigeuse, sans une pointe de verdure, s'exhaussait à mesure que les fidèles y ajoutaient leurs offrandes. Son arôme emplissait la chambre, — vraiment le parfum virginal et sacré qui doit flotter sur les autels, de suavité molle et propice aux larmes, à l'extase, — ivresse dissolvante comme celle qui se concentre avec de l'ombre blanche dans le tendre et brillant cornet d'un grand lys.

Derrière la grille, un prêtre octogénaire était debout ; sa main droite s'appuyait à la sainte table, parmi les richesses byzantines de la châsse, des coffrets et des vases rituels. Il ne bougeait pas, non plus que les deux acolytes en chapeaux blancs. Il était admirable : la très vieille sagesse bouddhique s'incarnait en lui, et dressée devant nous, elle nous fixait de ses prunelles éteintes. O douceur de ces yeux dont la vie, déjà, s'était à moitié retirée ! Sagesse de ce regard qui sous la profonde arcade semblait reculer et, déjà, nous contempler de si loin ! Sa bouche rentrée de vieillard, ses lèvres ascétiques, s'encadraient d'un collier de barbe toute blanche ; son crâne avait les clairs reflets d'un bassin bosselé d'argent. Telle était sa maigreur que je voyais saillir et briller au-dessus d'un creux d'ombre, l'os de la clavicule, et ce bras-là, nu depuis le haut, tombait simplement tout droit sur la draperie vermeille dont les plis lui serraient le corps. L'autre bras, la main posée sur la table sainte, disparaissait sous un retour

volumineux de la modeste et magnifique étoffe, dont le flot, ramené par dessus l'épaule droite, la couvrait d'honneur et de majesté. Dans ce vêtement de sage, il rayonnait aux feux des candélabres, ce pauvre, qui, depuis l'adolescence, n'avait rien possédé que sa sébille, — il rayonnait autant que tout l'or environnant des vaisselles et des reliquaires.

A mesure que s'écoulaient les minutes, je me sentais céder aux extraordinaires puissances de ce lieu. Nulle part je n'avais rien éprouvé de comparable, sauf en cette même chapelle, il y a treize ans, et sauf à Jérusalem, au sanctuaire le plus adoré du christianisme. Oui, cela me rappelait l'édicule sans fenêtres dans l'église ténébreuse du Saint-Sépulcre ; j'en revoyais l'intérieur étroit, tout noirci de fumées, plein d'une tiède atmosphère antique, où l'on pénètre en courbant le front sous une porte basse, pour s'agenouiller en silence, à la lumière perpétuelles des cires, et baiser le sarcophage divin. L'immobile religieux bouddhiste m'évoquait la rigide silhouette du pope grec, solitaire veilleur auprès de la sainte pierre. Je sentais mon être s'engourdir et se perdre de la même façon, sous l'action des vapeurs embaumées dont le flot toujours montant s'amassait entre les murs prochains. Dans l'oratoire bouddhique ainsi que dans le chrétien, tout était clos, secret, mais plein de rayons, comme un cœur, plein d'une vie tendre et chaude qui affluait du dedans et se concentrait là, sur elle-même, avec la senteur des fleurs et des fumées, les lueurs de l'or, la jaune lumière tremblante et pure de toute clarté du jour. Elle aussi, cette petite chambre, était l'un des foyers du vieux mysticisme humain ; celui de l'Asie bouddhique y brûlait ; des âmes d'Indo-Chine et du Japon venaient s'endormir à sa chaleur. Les murs eux-mêmes semblaient dégager de glorieuses effusions : vieux marbre jauni, comme celui qui luit sourdement autour du sépulcre adoré de Jésus, marbre poli, attiédi par l'âge et le contact des mains, des corps, d'aspect mol et comme imprégné de la tendresse des prières, comme pénétré de fluide humain. Enfin, des substances précieuses et douces qui ne servent pas d'ordinaire aux architectures, mariées à ce marbre devenu pareil à de l'ivoire, aidaient à nous envelopper de surnaturel et de sacré. Les hauts

rectangles vides, celui qui donnait accès de l'antichambre dans l'oratoire, et celui dont l'ouverture encadrait le sanctuaire, étaient sertis de bandes successives d'or, et d'argent, et de véritable et vieil ivoire, et ces matières ductiles, ciselées en bordures de feuillages, semblaient fondre en se pénétrant ; la légère, la pâle candeur de l'argent fluait imperceptiblement dans la pâleur plus chaude de l'or à demi dédoré, dans la mollesse veinée du tendre ivoire ; les reflets des creux et des reliefs jouaient et se mêlaient ; cela semblait immatériel et sans poids ; on eût dit que, de la tremblante lumière épanchée par les cierges, une onde s'était prise pour toujours aux arêtes des grandes baies rectangulaires, et flottait alentour. Et l'on pensait aux lieux saints de l'ancien Orient, au temple de Salomon, aux naos chryséléphantins, aux légendaires chapelles où l'ivoire et les métaux précieux s'unissaient au santal de l'Inde et de l'Arabie. Ce rideau de soie que les acolytes maintenaient écarté au-dessus du jubé d'argent, c'était le zaïmph des mystères phéniciens. Par delà scintillaient le sacraire, les cassettes, la châsse, les plats et les vases d'or, — et tout cet or était ponctué de pierreries : émeraudes, topazes, saphirs, pierres de lune, rubis, brûlant en feux multicolores dans l'ombre, achevant par leurs musiques secrètes de nous ravir à la terre et de nous dissoudre le réel.

Les groupes entraient par trois et par quatre, dans un absolu silence : c'étaient des formes graves, androgynes, un peuple qu'on eût dit impubère, jeunes hommes aux longs cheveux relevés en chignons de femmes, jeunes femmes aux épaules, aux hanches aiguës comme celles des jeunes hommes. La lumière factice des flammes enveloppait de vermeil les peplums mauves, pourpre et carmin, la sveltesse délicieuse des poitrines et des bras ; et cette chair luisante entre les murs d'albâtre jaune, sous l'ivoire et l'argent ciselé des portiques, dans le déroulement des fumées hors des cassolettes, cette chair obscure et si belle au milieu de cet appareil d'église émouvait et troublait extraordinairement. Cela était démoniaque et sacré ; on rêvait de quelque beau sabbat. Mystiques et sauvages nudités que les attitudes rituelles ordonnaient en groupes harmoniques, en calmes lignes de statues. Chaque rang nouveau, quand s'écartait le voile de l'entrée, traversait

la chambre à petits pas timides, sans que l'on entendît seulement glisser les pieds nus sur les dalles, puis, s'arrêtant à la balustrade d'argent devant le sanctuaire, tous venaient verser leurs offrandes sur le grand monceau parfumé, sur le pur monceau tout blanc qui montait à vue d'œil. Quelques-uns restaient debout pendant une longue minute avant de répandre leurs fleurs : ensemble, de leurs bras tendus, ils les présentaient à l'autel. L'énigmatique attitude! Il semblait qu'il y eût un sens caché dans cette répétition des gestes parallèles. Et ces immobilités! ce silence d'extase, ces regards de ténébreuse gravité! Les jeunes hommes à demi-nus étaient les plus mystérieux, sombres et beaux comme des « Satans adolescents »; ils ne bougeaient pas, leurs longues lèvres arquées dans un sourire fixe sur de l'émail éclatant; mais à leur tour, après s'être inclinés pour répandre l'offrande immaculée, ils s'abîmaient à terre, touchaient du front les dalles, et puis, soudain accroupis sur la pointe des pieds et légèrement penchés en avant, joignant les deux mains et les appuyant au front de la base du pouce, ils commençaient la récitation mentale des saints versets pâli.

Il y avait aussi des enfants vêtus de leur innocence, debout à côté de leurs mères prosternées : on les avait amenés là pour les initier; leur âme éclose hier, indifférente encore, venait se modeler au vieux moule bouddhique où, depuis vingt-cinq siècles, tant de générations d'Asie sont venues recevoir leur forme. Et si, d'un effort, on échappait un instant aux troubles pouvoirs du lieu pour observer et scruter le détail des physionomies, on reconnaissait que ce culte n'était pas démoniaque, mais simplement humain, et très tendre. Elles traduisaient, ces physionomies, des mouvements d'âme très analogues à ceux qui agenouillent un humble peuple catholique sous une voûte obscure, devant l'autel embrasé où flotte une statue bleue et blanche de Sainte-Vierge. Il y avait de la supplication passionnée dans certaines bouches qui remuaient en silence; des regards d'amour et de foi s'élançaient vers le reliquaire, et chez tous on sentait une dévotion fervente et douce. Et pas une laideur, pas une impureté, nulle guenille : les simples couleurs des beaux voiles, plus chaudes, graves et religieuses à la lumière des flammes; les

simples nudités où s'incarnait, inaltérée encore et comme neuve, l'idée du type éternel : des enfants, des femmes, des hommes, des vieillards, qui semblaient ceux de la première génération humaine.

De minute en minute, ils se relevaient pour s'incliner encore une fois vers l'invisible relique, et, par une porte de côté, gagnaient des terrasses extérieures et les escaliers de sortie. Aussitôt, de l'antichambre, de nouveaux fidèles arrivaient, car on continuait à monter d'en bas, dans l'obscurité, et derrière le rectangle voilé de l'entrée, des rangs pressés attendaient leur tour.

Un second religieux avait rejoint le premier dans le sanctuaire, et, maintenant, les deux vénérables robes jaunes remuaient, versaient du riz, de l'eau dans des patères d'or, avec les gestes d'un cérémonial minutieux. Ils célébraient une sorte de messe, en figurant les temps divers d'un repas symbolique que l'on présentait au Bouddha, ou plutôt, à son idée, puisqu'il n'y avait pas de statue sur l'autel, puisque pour les religieux avertis, le Bouddha même n'est rien que le non-illusoire, le non-conscient, l'inqualifié, — puisque son être actuel est celui de la flamme qui s'est éteinte, puisqu' « *il siège pour l'éternité, absolument inexistant sur son trône* ».

Sous nos pieds, annonçant les moments successifs de cette messe, des tam-tams précipitaient de temps en temps leurs ondes bourdonnantes et caverneuses; effrayante et noire rumeur qui montait, on le sentait bien, non de la cour, mais de quelque lieu clos, et dont le frémissement passait en nous. Là-dessus, des zigzags chromatiques, perçants, de trompettes sauvages, et, parfois, la voix d'un instrument inconnu : un grincement rude, difficile, inhumain, dénué pour nous de tout sens, qui râclait les nerfs et se prolongeait...

Alors je songeais aux campagnes équatoriales d'alentour, aux voûtes solennelles de palmes où, le soir, j'avais entendu passer — avec quelle obscure angoisse! — la tristesse et l'étrangeté de cet appel. Je songeais aux huttes, aux villages enfouis dans le demi-jour tiède et vert des plantes, à cette humanité de sous-bois à qui ces gongs et ces trompes sont des cloches de matines et d'angélus, rythmant le cours des

journées pareilles, assemblant les âmes dans la pensée de la religion commune.

De beaux groupes se succédaient encore sous le voile, entre les montants d'ivoire et de pâle argent ciselé ; à son tour, chaque rang de fidèles avançait, et les sourires se révélaient aux lumières de l'autel. Ils souriaient, ils tendaient les bras, ils présentaient la pure chair des fleurs, ils s'inclinaient, ils s'abîmaient. De temps en temps, les acolytes vêtus de blanc, mais dont la poitrine était demi-nue, emportaient derrière la balustrade et vidaient dans une cuve de bronze, le grand plateau d'où la masse trop haute de champaks et de jasmins croulait sur les marches du sanctuaire. Et, tout de suite, cette masse molle et blanche recommençait de monter.

Mais, sur la table sainte, l'irradiation du trésor et de la châsse retenait nos regards. Entre les reflets de l'or, pardessus les lignes blanches de pétales qui décoraient l'autel, grisé, fasciné, passif, je suivais comme à travers une vapeur les gestes sacramentels des officiants.

L'air, entre les murs prochains de marbre jaune, était celui qui fait tourner la tête et fermer les paupières si l'on enfouit son visage dans un grand bouquet d'œillets, mais plus étourdissant encore, parce que pénétré de fumées d'encens, parce que tout amolli de chaleur, — et vicié depuis longtemps, consumé jusqu'au fond par les respirations humaines et par les flammes...

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

RICHARD WAGNER

A

MATHILDE WESENDONK

— LETTRES ET JOURNAL[1] —

(1858-1859)

6 octobre.

Le piano vient d'arriver, d'être déballé, installé. Pendant qu'on l'accordait, j'ai relu ton journal du printemps. Là aussi je retrouve l'Érard... Depuis son arrivée, je me sens fort ému. A l'acquisition de cet instrument se rattache une circonstance significative. Tu sais depuis combien de temps je souhaitais vainement le posséder. Lorsque, en janvier dernier, j'allai à Paris, — tu sais pourquoi? — étrangement m'obsédait l'idée de faire démarche sur démarche pour avoir pareil instrument. Je ne mettais d'intention sérieuse dans aucun de mes projets; tout m'était indifférent; je ne m'occupais de rien avec quelque assiduité. Tout autre fut ma visite chez madame Érard : je m'enthousiasmai pour cette personne fort ordinaire, parfaitement insignifiante, et — je l'appris dans la suite — je l'entraînai elle-même dans cet enthousiasme. J'acquis l'instrument comme par jeu, je saisis l'occasion au vol. Merveilleux instinct de la nature, qui s'exprime en chaque individu suivant son caractère, toujours comme un instinct de conservation!... L'importance de cette acquisition allait me devenir de plus en plus claire. Le 2 mai, peu de temps avant la date à laquelle tu commenças ton « voyage de distrac-

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

tion », quand j'allais me sentir tellement abandonné, arriva ce que j'avais si longtemps attendu. Le jour où on l'installa chez moi, le temps était mauvais, froid et âpre : je dus renoncer à te voir sur la terrasse. Le piano n'était pas encore complètement installé que, soudain, je te vois sortir de la salle de billard sur le balcon de devant; tu prends une chaise et regardes dans ma direction. Le piano était alors installé; j'ouvris la fenêtre et frappai les premiers accords. Tu ne savais pas du tout encore que c'était l'Érard... Durant tout un mois je fus sans te voir, et, pendant ce temps-là, il m'apparut de plus en plus clair et évident que nous devions rester séparés! Maintenant, vraiment, ce serait fini de ma vie!... Mais cet instrument, d'une douceur mystérieuse et mélancolique, me ramena peu à peu vers la musique. Je l'appelai « le cygne », venu pour reconduire dans sa patrie le pauvre Lohengrin!... C'est dans ces conditions que j'entamai la composition du second acte de *Tristan*. La vie fondait autour de moi comme une brume de rêve... Tu revins. Nous ne nous parlâmes plus : vers toi « le cygne » chantait...

A présent, je suis complètement séparé de toi : entre nous deux se dressent les Alpes jusqu'au ciel. Je comprends de plus en plus clairement ce que doit être l'avenir, ce qu'il sera, et que ma vie ne sera plus une vie... « Ah! si l'Érard était ici, — ai-je pensé bien souvent, — il me viendrait en aide, oui, sûrement!... » Longtemps je dus attendre. Il est ici, enfin, le magnifique instrument à la belle voix, que j'acquis au moment où j'allais devoir perdre ta présence. Avec quelle symbolique clarté me parle mon génie, mon démon, ici! Presque sans connaissance je suis tombé alors sur le piano; mais la sournoise volonté de vivre savait ce qu'elle voulait !.. Le piano!... Oui, un piano : — fût-ce l'aile[1] de l'ange de la Mort!...

9 octobre.

J'ai commencé maintenant. Avec quoi?

Je ne possédais de nos *Lieder*[2] que les rapides esquisses au

1. En allemand, le mot *Flügel* signifie tout à la fois : « piano à queue » et « aile ».

2. Madame Wesendonk avait écrit le texte de *Cinq Poèmes*, dont Richard Wagner avait composé la musique.

crayon, parfois tout à fait sommaires et si indéchiffrables que je craignais de les oublier absolument quelque jour. Je me suis contraint à les rejouer ; je les ai complètement évoqués à ma mémoire : puis je les ai notés avec soin. Maintenant il n'est plus nécessaire que tu m'envoies les tiens ; j'ai les miens ici...

Ce fut donc mon premier travail. Les ailes sont essayées. Je n'ai jamais fait mieux que ces *Lieder*, et fort peu de chose dans mon œuvre pourra les égaler.

Et dévoile ton énigme,
Nature sacrée !...

J'avais grande envie de modifier l'expression : « Nature sacrée ». La pensée est exacte, mais non pas l'expression. La nature n'est pas « sacrée » sauf là où elle s'élève jusqu'à la sérénité. Mais pour l'amour de toi, je n'ai rien modifié[1]. .

. . . .

12 octobre.

Mon ami Schopenhauer dit quelque part : « Il est beaucoup plus facile de relever dans l'œuvre d'un grand esprit les fautes et les erreurs que de donner de sa valeur un exposé clair et complet. Car les fautes sont choses particulières et déterminées, ce qui permet de les apercevoir dans leur intégralité, tandis que, au contraire, la marque distinctive que le génie imprime à son œuvre, c'est ce qui en fait l'excellence insondable, inépuisable. »

J'applique cette sentence avec la plus profonde conviction à ta dernière lettre. Ce qui me semblait erroné en elle, je l'apercevais si facilement et j'aurais pu seulement parler de cela tout de suite après la lecture ; la profondeur, la beauté, le caractère divin de ta lettre, toutefois, est à ce point infini et inépuisable que je ne puis qu'en jouir et non pas en parler avec toi. Quelle unique et efficace consolation c'est pour moi que de te savoir si haute, si pure, il m'est impossible de te l'exprimer autrement que par tout l'effort à venir,

1. Plusieurs pages manquent dans le manuscrit.

l'effort final, de ma vie. Quelle en sera l'apparence extérieure, je ne puis te le dire, il est vrai, car ceci appartient à la destinée. Mais l'essence intérieure, de laquelle je tirerai les contours extérieurs de ma destinée, se condense au fond de mon être en une conscience claire et ferme, que je vais t'expliquer aussi bien que possible...

Tu connais ma vie jusqu'au jour où je te rencontrai, jusqu'au jour où tu devins mienne. Du monde, dont l'essence était de plus en plus douloureusement hostile à mon être, je me retirais toujours plus consciemment et décidément, sans pouvoir cependant rompre tous les liens qui m'y rattachaient, étant donnée ma situation d'artiste et d'homme dépourvu de ressources. Je fuyais les êtres humains parce que leur contact m'était douloureux; avec une intention persévérante je recherchais la solitude et la vie retirée et, par contre, je nourrissais, avec une intensité croissante, le désir de trouver en un seul cœur, en une individualité donnée, le port de refuge, le havre de délivrance, où je fusse accueilli sans réserves. Conformément à la nature du monde, ce ne pouvait être qu'une femme aimante : même sans la découvrir, ceci devait être clair pour mon regard intuitif de poète, et les plus nobles tentatives n'avaient pu que me démontrer l'impossibilité d'atteindre mon but dans l'amitié d'un homme. Mais jamais je n'ai cru que je trouverais le bonheur aussi complet, l'apaisement aussi absolu qu'auprès de toi. Encore une fois, je le répète : tu as eu le courage de te précipiter dans toutes les souffrances possibles du monde pour pouvoir me dire : « Je t'aime! » Ce fut ma délivrance; de là me vint ce calme sacré, qui attribua à ma vie une signification nouvelle... Mais ce but divin ne pouvait être atteint qu'au prix de toutes les souffrances, de toutes les angoisses de l'amour : nous avons vidé le calice jusqu'à la lie!... Et maintenant que nous avons subi tous les tourments, qu'aucune souffrance ne nous fut épargnée, maintenant doit apparaître clairement l'essence de la vie supérieure, que nous avons méritée par les affres de ces difficiles épreuves. En toi elle brille déjà si pure, avec tant de certitude que, pour ta joie, je ne puis que te montrer à présent de quelle façon elle commence à apparaître en moi.

Le monde est vaincu : par notre amour, par nos souffrances, il s'est vaincu lui-même. Il ne m'est plus un ennemi, devant lequel fuir, mais bien un objet indifférent, sans importance pour ma volonté, à l'égard duquel je n'éprouve plus la moindre crainte, qui n'évoque en moi aucune douleur, partant plus de dégoût. Je sens cela d'autant plus distinctement que je n'éprouve plus avec autant d'intensité le désir de la solitude absolue. Ce désir prenait autrefois les proportions d'une véritable nostalgie, d'une poursuite passionnée. Il est — je le sens bien ! — tout à fait apaisé. Les dernières décisions que nous avons prises m'ont conduit à cette claire intuition : que je n'ai plus rien à désirer, plus rien à chercher. Après la plénitude avec laquelle tu t'es donnée à moi, je ne puis plus appeler cela de la résignation, encore moins du désespoir. Cet état d'âme audacieux s'opposait à moi autrefois, comme point de départ de mes désirs et de mes recherches : étant heureux par toi, je suis libéré de sa nécessité. J'ai le sentiment d'une satiété divine. La passion est morte parce qu'elle est complètement apaisée... Ravivé, j'envisage de nouveau ce monde, qui m'apparaissait sous un tout autre aspect. Car je n'ai plus rien à chercher en lui, je n'ai plus à trouver le havre de sûreté où je pouvais me dérober à lui. Il m'est devenu un spectacle tout à fait objectif, comme la nature, où je vois arriver et s'en aller le jour, où je vois naître et mourir des germes de vie, sans que mon être intérieur paraisse devoir dépendre de ces arrivées et de ces départs, de ces naissances et de ces morts. Vis-à-vis de lui, je joue presque exclusivement le rôle de l'artiste qui observe et qui crée, de l'homme sensible qui sympathise, sans toutefois, moi-même, vouloir, chercher ou poursuivre quoi que ce soit. Tout extérieurement je reconnais cette situation nouvelle encore à ceci, c'est que je n'éprouve plus le désir, bien connu de toi, d'une demeure retirée et solitaire; et j'admets qu'en cela l'expérience douloureusement acquise m'apporte sa collaboration. Car tout ce que je pouvais acquérir de supérieur et de plus précieux en ce sens-là ne me satisfaisait point, parce que notre séparation et la nécessité de celle-ci me devaient enseigner que l' « Asile » désiré ne peut, ne doit pas être ma demeure.

Mais où donc me préparer un asile nouveau? Je suis devenu tout à fait insensible à ce désir depuis que j'ai quitté le dernier, le malheureux Asile... Au contraire, je me sens, au plus profond de mon être, tellement fortifié et calmé, protégé contre les atteintes du monde entier par l'asile indestructible et éternel que j'ai trouvé dans ton cœur, que de là je puis contempler le monde avec un sourire bienveillant et plein de compassion, ce monde auquel il m'est désormais possible d'appartenir sans dégoût, précisément parce que je ne lui appartiens plus en sujet souffrant, mais seulement en sujet compapatissant. J'accepte donc, exempt de tout désir, la forme de ma destinée extérieure, pour la déterminer ensuite comme il me convient. Je ne désire plus rien; ce qui se présentera à moi de soi-même et ne sera pas contraire à ma lucide conscience, je l'accepterai avec calme, sans espoir, mais aussi sans découragement, pour accomplir ma tâche le mieux possible, autant que le permettra le monde, sans m'occuper d'une récompense, sans même demander la compréhension... En suivant cette voie calme (dont la découverte est le résultat de luttes sans fin avec le monde et ensuite de ma délivrance par ton amour!) je m'établirai probablement un jour là où je disposerai de précieuses ressources d'art, de l'acquisition desquelles je n'ai pas besoin de m'occuper en premier lieu (car pareil jeu ne me représente plus grand'chose), et ainsi je pourrai retirer périodiquement de mes œuvres, à mon gré et d'après mes loisirs, des ressources importantes. Évidemment, il ne peut en aucune façon être question d'une « place » ou d'un « emploi ». Je n'ai pas non plus la moindre prédilection pour tel ou tel endroit : — car nulle part je ne cherche plus rien de certain, d'individuel, pas même d'intime. Je suis complètement libéré de ce besoin! J'accepterai plutôt ce que me permettront les relations les plus banales, même les plus superficielles, avec mon entourage, et cela me sera d'autant plus aisé que la ville où je résiderai sera plus considérable. Je ne songe pas le moins du monde à me retirer vers quelque intimité que ce soit (à Weimar, par exemple); pareille pensée me révolte même absolument. Je ne puis me faire à mon sentiment de sécurité à l'égard du monde qu'en considérant les hommes d'une façon générale, sans la moindre

relation individuelle. Jamais je ne pourrai plus m'efforcer d'attirer tel ou tel à moi, comme à Zurich...

Tels sont les traits fondamentaux de mon état d'âme. Ce qui adviendra au point de vue de l'extérieur, je ne puis l'affirmer avec certitude, — je le répète. — D'ailleurs, cela m'est profondément indifférent. Je ne pense nullement à quoi que ce soit de stable pour mon avenir : en poursuivant la stabilité, je me suis tellement habitué au changement ! Je lui laisse d'autant plus le champ libre que je suis entièrement sans désirs.

Quelle forme prendront nos relations personnelles, les tiennes et les miennes ? Pour cela, ma chérie, il faudra nous fier à la destinée. C'est la seule chose qui me fasse encore souffrir.

Car ici est le point sensible : l'aiguillon de la douleur, l'amertume envers autrui rendent pour nous impossible le divin bonheur d'être ensemble, sans que les autres y gagnent eux-mêmes quoi que ce soit ! Ici nous ne sommes pas libres, nous dépendons de ceux pour lesquels nous nous sacrifions et vers qui nous nous tournons maintenant avec la pensée du sacrifice dans l'âme, pour expérimenter sur eux tout d'abord l'effet de notre compassion. Tu élèveras tes enfants ; — que ma fervente bénédiction t'accompagne dans cette tâche ! Puisses-tu trouver le bonheur et la noble récompense de tes efforts en eux ! Je ne hausserai jamais mon regard vers toi qu'avec la plus profonde satisfaction... Nous nous reverrons bien aussi ; mais, ce me semble, d'abord seulement comme en rêve, comme deux fantômes qui se rencontrent aux lieux où ils ont souffert, pour éprouver encore une fois la jouissance des regards échangés, des mains pressées, qui leur livrait le monde et leur gagnait le ciel. Si — étant donnée ma paix profonde — j'atteignais à un bel âge, peut-être le bonheur me serait-il accordé de retourner auprès de toi, lorsque toute souffrance, toute rancune auraient été vaincues. Alors l'Asile pourrait encore devenir une vérité. Peut-être que j'aurai même besoin de soins. Ils ne me manqueront sans doute pas. Peut-être... un matin, tu arriverais, par le cabinet de travail tendu de vert, jusqu'à mon lit, pour recevoir dans ton embrassement, mon âme, avec un dernier baiser d'adieu... Et mon journal se terminerait ainsi comme il a débuté... Oui, mon enfant ! que ce

journal soit clos là-dessus! Il te représente mes souffrances, mon ascension, mes luttes, mon jugement sur le monde et, surtout, mon éternel amour pour toi! Accepte-le avec bienveillance et pardonne-moi s'il rouvre parfois une blessure...

[Maintenant je reviens à *Tristan*, pour qu'en lui l'art profond du silence sonore te parle en mon nom. La solitude et la retraite dans laquelle je vis me raniment; j'y rassemble mes forces douloureusement éparpillées.] [1] Déjà, depuis quelque temps, beaucoup mieux qu'auparavant, je puis apprécier le bienfait d'un sommeil profond et calme pendant la nuit : je voudrais pouvoir le procurer à tous! Je veux en jouir jusqu'à ce que mon œuvre prodigieuse soit mûrie et terminée. Alors seulement je verrai quelle mine me fera le monde. Le grand-duc de Bade, par ses démarches, m'a obtenu l'autorisation de séjourner en Allemagne pendant quelque temps afin de « monter » personnellement une nouvelle œuvre. Peut-être en userai-je pour *Tristan*. Jusque-là je reste avec lui, seul dans un monde de rêve devenu vivant et présent.

S'il m'arrive quelque chose qui vaille la peine d'être communiqué, je le note, je l'ajoute à ma collection, et tu en recevras communication dès que tu en témoigneras le désir. Nous nous donnerons mutuellement de nos nouvelles aussi souvent que possible, n'est-ce pas? Elles ne peuvent plus que nous réjouir, car entre nous tout est pur et clair; aucune erreur, aucun malentendu ne peuvent plus peser sur nous. Adieu donc, mon ange, ma libératrice, chère et pure femme! Adieu! Sois bénie du plus profond de mon âme [2]!



18 octobre.

Il y a aujourd'hui un an, nous avions une belle journée chez les Wille. C'était l'époque merveilleuse. Nous fêtions le 18 octobre. En revenant de la promenade vers les hauteurs, ton mari offrit le bras à madame Wille. Je pouvais donc t'offrir le mien. Nous parlâmes de Calderon : comme il vint à propos! A la maison, je me mis tout de suite au nou-

1. Passage déjà traduit en français et cité par *le Petit Temps* du 10 mai 1904.

2. Ici se termine le premier journal, qui fut aussitôt envoyé à destination.

veau piano : je ne comprenais pas moi-même comment je jouais si bien... Ce fut une magnifique, une rassasiante journée... L'as-tu fêtée aujourd'hui?... Oh! ce beau temps, il ne devait fleurir qu'une fois; il passa, — mais la fleur ne périt pas, son parfum persistera éternellement dans nos âmes...

Aujourd'hui je reçus également une lettre de Liszt, qui me réjouit beaucoup, de sorte que je suis d'humeur vraiment splendide, — et, avec cela, il fait beau temps! — J'avais écrit récemment à Liszt toutes sortes de choses pénibles : il le fallait bien, puisqu'il m'est si cher et que je lui dois donc la plus absolue sincérité. Il me répond maintenant avec une grande et inébranlable tendresse. J'apprends par cette belle expérience que je n'ai point à regretter ma conviction de l'impossibilité d'une amitié parfaite, telle qu'elle se présente à nous comme idéal. En effet, cette impossibilité ne me rend nullement insensible; mais, tout au contraire, d'autant plus reconnaissant et plein de sympathie pour ce qui, dans la réalité, se rapproche de cet idéal.

Entre le caractère de Liszt et le mien, il existe une telle différence, et si essentielle, que souvent la difficulté — et même me faut-il croire — l'impossibilité de me faire comprendre par lui me tourmente et me dispose à une amertume ironique. Mais ici l'affection entre en jeu, avec un tel désir de conciliation et d'apaisement que je ne crois pour ainsi dire plus à des liens d'amitié entre hommes que s'il existe entre eux des différences de conceptions et de convictions. Car ce sentiment amical est le seul qui puisse établir l'harmonie : les façons de penser ne coïncideront jamais, à moins qu'il ne s'agisse d'êtres insignifiants et que leurs opinions ne soient fondées sur des lieux communs. Si elles sont plus élevées ou plus originales, il ne peut vraiment être question que d'une concordance logique et pratique des intelligences, comme il arrive dans les sphères scientifiques. La véritable amitié ne commence que là où elle aplanit, comme par une intervention supérieure, les divergences et fait qu'elles semblent insignifiantes. J'ai ressenti cette impression agréable souvent déjà grâce à Liszt. Cependant je ne puis nier qu'il est préférable pour tous deux de ne point demeurer trop longtemps ensemble, car alors j'ai à craindre une révélation trop évi-

dente de la différence qui existe entre nous. Nous gagnons beaucoup à rester éloignés l'un de l'autre...

Quant à nous deux, loin ou près, nous sommes unis, nous ne faisons qu'un !...

24 octobre.

Comme je dépends de toi, ma bien-aimée ! Je l'ai si profondément senti, ces derniers jours ! Par toi seulement, j'avais acquis la belle sérénité de mon âme ; je te savais si haute et purifiée que je devais l'être avec toi. Et, à présent, voilà ce deuil, cette douleur mélancoliquement grave de te savoir affligée par la perte de ton fils[1] ! Quel changement soudain ! Toute fierté, tout apaisement si vite évanouis dans un frisson de tendre angoisse ! chagrin profond, larmes, deuil ! Le monde, à peine édifié, chancelle ; le regard qui le contemple est aveuglé par les pleurs. La puissance de l'extérieur est venue frapper à la porte de nos âmes pour vérifier si tout y était en ordre. Ce furent des journées graves. Veux-tu croire que pendant ce temps je n'ai presque pas pu travailler, à peine penser ?... Mais cela ne signifie point que cela aille mal pour moi ; je suis persuadé plutôt que ce travail même ne constitue qu'une expression de mon être, lequel dispose encore d'autres et plus sûrs moyens de s'exprimer. Je puis souffrir avec toi, m'affliger avec toi. Pourrais-je faire chose plus belle lorsque tu souffres, lorsque tu es dans l'affliction ?

Tâche que je reçoive au plus tôt de tes nouvelles, afin que je puisse te voir clairement en cette grave et lourde épreuve ! Comme tout ce qui vient de toi, ce que tu me diras sera un enseignement, un surcroît de noblesse pour moi. Que je retrouve dans tes paroles le sentiment qui s'est habitué à embrasser le monde tout entier, dont faisait partie aussi ton fils, sa vie, son doux trépas. Sois certaine d'être comprise toujours par ma fervente amitié !... Chère, pauvre enfant !...

31 octobre, soir.

Ne sais-tu donc pas, mon enfant, que je dépends de toi, uniquement de toi ? que la grave sérénité avec laquelle se

1. Le petit Guido, mort à l'âge de trois ans, le 13 octobre 1858, à Zurich.

fermait le journal que je t'ai expédié n'était que l'image réfléchie de la tienne, de l'état de ton âme, qui m'était communiqué ? Oh ! ne me tiens pas pour tellement grand que je puisse être, rien que pour moi et par moi, ce que je suis et tel que je suis. Combien profondément je le sens maintenant ! Je suis déchiré jusqu'au cœur par une souffrance, envahi par une détresse inexprimables : — j'ai reçu ton envoi ; j'ai lu ton journal, ta réponse !... Ne sais-tu donc pas encore que je ne vis que par toi ? Est-ce que tu ne le croyais pas lorsque, tout récemment, je te le faisais dire ? T'égaler, m'élever jusqu'à toi, voilà maintenant à quoi est suspendue ma vie ! Il ne faut pas m'en vouloir quand je t'affirme que nous ne faisons qu'un, que je sens comme toi, que je partage ton état d'esprit, la plus cachée de tes souffrances, non seulement parce que tout cela est ta vie, mais parce que, très clairement, très certainement, c'est la mienne aussi !... Te rappelles-tu notre correspondance durant mon séjour à Paris [1], alors que, simultanément, éclatait en nous la douleur, après la communication réciproque et enthousiaste de nos projets ? Il en est encore ainsi ! Il en sera ainsi toujours, à jamais !... Tout est illusion ! tout est fantôme de notre imagination ! Nous ne sommes point faits pour conformer le monde à notre image. O cher et pur ange de vérité ! sois bénie pour ton divin amour ! Oh ! je savais tout ! Quels jours pénibles j'ai traversés ! Quelle angoisse croissante, quels profonds tourments ! Le monde était arrêté ; je ne pouvais respirer qu'en sentant ton haleine. O ma douce, douce femme ! Je ne puis te consoler aujourd'hui, moi, pauvre et triste, brisé comme je le suis ! Je ne puis t'offrir non plus le baume pour ta blessure, la « guérison », je ne puis te l'apporter ! Comment serait-ce possible ? Mes larmes amères coulent comme un torrent tumultueux : — est-ce là ce qui pourrait te guérir ?... Je sais, ce sont les larmes d'un amour tel qu'on n'en vit peut-être jamais : dans ces larmes ruisselle toute la détresse du monde. Et cependant l'unique volupté que je puisse éprouver aujourd'hui, tu me la donnes ; tu me donnes une profonde, une absolue certitude, un droit indestructible, inattaquable. Ce sont les larmes de mon éternel amour pour

1. En janvier 1858. — La lettre n'a pas été retrouvée.

toi. Est-ce qu'elles pourraient te guérir?... O ciel! plus d'une fois, je fus sur le point de partir, sans perdre une seconde, pour aller te rejoindre. Y renonçai-je par souci de moi-même? Non, assurément non! Mais par souci de tes enfants!... Pour l'amour d'eux, encore et toujours, courage!... Ce ne sera plus long. Il me semble, oui vraiment, que je pourrai bientôt me présenter à toi, entouré de plus de beauté, enveloppé d'un charme plus grand, en un mot, plus digne de toi : je le voudrais tant!... Mais qu'est-ce donc que vouloir?...

Non, non, ma douce enfant! Je sais tout! Je comprends tout... Je vois clairement, très clairemeut, la situation!... C'est à devenir fou!... Je m'arrête! Non pour chercher le repos, mais pour me plonger dans la volupté de ma douleur!... O ma chérie!... Non, non! il ne te trahira pas, lui!... jamais, jamais!...

2 novembre.

C'est le jour des Morts.

Je m'éveille d'un sommeil court, mais profond, après des tourments prolongés et terribles, tels que je n'en ai jamais encore soufferts. Je m'étais installé au balcon et regardais le canal avec ses vagues noires au-dessous de moi ; un vent d'orage soufflait. Mon saut, ma chute, on ne les aurait pas entendus. Ce saut m'aurait délivré de toute mes souffrances. Je fermai le poing pour me hisser par-dessus la balustrade... Était-ce possible, — en songeant à toi, à tes enfants?...

Le jour des Morts est arrivé!...

Repos éternel à toutes les âmes!...

Je sais maintenant qu'il me sera encore donné de mourir entre tes bras! J'en suis sûr, à présent!... Bientôt je te reverrai ; au printemps, certainement, peut-être déjà au cœur de l'hiver...

Vois, mon enfant! Le dernier aiguillon est arraché de mon âme! . . . .

Je suis en possession de toute ma force maintenant. Nous nous reverrons bientôt!...

N'attache pas tant d'importance à mon art! Je l'ai senti clairement : il n'est pour moi ni une consolation, ni une compensation ; il ne fait qu'accompagner ma profonde harmonie avec toi, il fortifie mon désir de mourir entre tes bras.

Lorsque arriva l'Érard, il put me charmer vraiment, parce que, après la tourmente, ton amour profond et inaltérable m'apparut avec plus de certitude, plus d'évidence que jamais. Avec toi, je puis tout; sans toi, rien, rien! Ne te laisse point égarer par l'expression d'une âme sereine et calme qui formait la conclusion de mon journal : elle n'était que le reflet de ta résignation digne et belle. Tout en moi s'écroule dès que je remarque le plus léger désaccord entre nous. Crois-moi, mon unique! tu me tiens dans tes mains; c'est avec toi seule que je puis arriver au but suprême...

Après cette nuit terrible, je viens à toi avec cette supplication : « Aie confiance en moi, une confiance absolue, illimitée! » Et cela veut dire : « Sois persuadée que je puis tout avec toi, rien sans toi!... »

Ainsi, tu sais qui dispose de moi, de mes souffrances, de mes actes; c'est toi, même quand il m'arrive de me méprendre à ton sujet. Et ainsi je suis sûr de toi! tu ne m'abandonneras pas, tu ne voudras pas ne plus me parler, tu m'accompagneras fidèlement à travers la misère et la détresse. Tu ne peux agir autrement! Cette nuit, j'ai conquis un nouveau droit sur toi : — tu ne peux pas me savoir rendu à la vie et me refuser n'importe quelle faveur.

Aide-moi donc! Car, moi aussi, je veux venir à ton aide, fidèlement... Aide-moi à supporter le terrible fardeau qui pèse sur mon cœur : — c'est un fardeau, mais... c'est sur mon cœur qu'il pèse. — Un médecin, en qui j'ai toute confiance, m'a fait connaître la nature de la maladie de ma femme. Il semble qu'elle soit perdue. Un hydrothorax menace de se développer sous peu, elle va souffrir cruellement, longuement peut-être, la souffrance ira toujours croissant : l'unique délivrance possible est la mort. Ce qui seul peut adoucir son sort, c'est la plus grande tranquillité, l'éloignement de toutes préoccupations morales... Aide-moi à soigner la malheureuse! Je ne pourrai le faire que de loin, parce qu'il me faut considérer mon éloignement d'elle comme une nécessité absolue. J'en serais incapable de près; puis ma proximité ne serait pour elle qu'une cause d'agitation. Il ne m'est possible de la tranquilliser que de loin, car je choisis alors le moment et me règle pour mes paroles d'après les dispositions de l'un et de l'autre.

Mais cela, je ne le puis pas non plus sans ton assistance... Je ne puis supporter d'apprendre que tu saignes, je ne puis supporter la misère d'être incapable de guérir tes blessures! Cela me brise en mille pièces et me conduit là d'où, cette nuit, je suis revenu encore une fois vers toi! N'est-ce pas, mon ange? Tu me comprends? Tu sais que je suis à toi et que toi seule disposes de mes actes, de mon travail, de mon art, de mes décisions? Ne te refuse point à le reconnaître : car c'est la vérité!... Aucun « cygne » ne m'aidera, si toi tu ne m'aides pas ; rien n'a de sens, de signification que par toi! Oh! crois-le! crois-le donc!... Ainsi, quand je te dis : « Aide-moi en ceci, aide-moi en cela », je veux dire seulement : « Sois persuadée que je ne puis rien sans toi, que je ne puis quelque chose que par toi! » Voilà tout le mystère... Il ne m'a jamais dévoilé ses profondeurs aussi clairement qu'aujourd'hui. Depuis la mort de ton enfant, mon travail allait lamentablement. Je voyais avec certitude que mon art ne me console pas, qu'il n'est que l'expression de l'état d'âme du solitaire quand il se sent uni à toi et n'a pas à s'attrister avec toi. Ah! c'est pour cela qu'il marche si difficilement depuis longtemps, mon travail : il me semble un jeu futile, mon véritable moi n'y intervient pas sérieusement, comme, à proprement parler. il n'y est jamais intervenu, restant toujours dans l'atmosphère supérieure de mon aspiration vers toi, de l'aspiration qui seule maintenant me rend capable encore de vivre et de me vouer à mon art!... Crois-moi donc! crois-moi! C'est toi seule qui représentes pour moi le sérieux de la vie!... Cette nuit, quand je retirai ma main de la balustrade, ce n'était pas la pensée de mon art qui me retint! Dans cet instant terrible m'apparut, avec une clarté presque visible, l'axe véritable de ma vie, autour duquel tourne mon désir de mourir et d'entrer dans la vie nouvelle : — toi! toi!... Il me sembla qu'un sourire planait sur moi : — ne serait-ce pas une volupté plus grande de mourir entre tes bras?...

. . . .

Il ne faut pas m'en vouloir, mon enfant. « Une larme a coulé; la terre m'a reconquis!... » — Jour des Morts! Jour de résurrection!...

J'écris chez moi qu'on me procure la « passe » pour mon Érard ; je veux m'en servir à l'effet d'introduire l'instrument

en Suisse sans payer de droits. Depuis cette nuit, le « cygne » a perdu beaucoup de sa signification; vaut-il assez pour que je puisse t'en promettre encore de la joie?...

Oui, c'est dur, bien dur, mon enfant chérie! Mais nous sommes assez riches pour acquitter notre dette de vie et conserver encore pour nous le bénéfice le plus immense. Mais, n'est-ce pas, tu me répondras? Et si je ne puis te procurer la « guérison », du moins tu ne dédaigneras pas mon « baume »?

Bientôt nous nous reverrons!...

Au revoir!...

Jour des Morts!

Au revoir!

Et garde-moi ton affection!

Venise, 24 novembre.

Karl[1] m'a quitté pour quelque temps, afin d'aller féliciter, à l'occasion de son anniversaire, sa mère malade. Il reviendra sous peu. Son départ m'a fortement ému. L'étrange garçon avait peine à me quitter. Je pense que quiconque m'a vu de près ces derniers mois gardera de moi une belle impression. Je n'ai encore jamais été aussi clair en tout que maintenant; l'amertume a pour ainsi dire absolument disparu. Celui qui sait bien n'avoir plus à chercher, mais rien qu'à donner, celui-là est réconcilié avec le monde tout entier, car son éloignement consistait seulement en ce qu'il cherchait quelque chose là où rien ne pouvait lui être donné. Comment arrive-t-on à cette force merveilleuse du don? Certainement parce qu'on ne veut plus rien pour soi-même. Celui qui comprend que l'unique bonheur profond auquel un cœur d'élite est attaché ne peut être donné par le monde, celui-là sent à la fin aussi combien il est en droit de refuser ce qu'il ne possède point. Mais qu'entendons-nous par « le monde »? A notre sens, tous les humains qui peuvent se donner ce qu'ils veulent pour leur bonheur : honneurs, célébrité, bien-être, mariage confortable, société agréable, joie de la possession sous toutes ses formes. Celui qui n'atteint point pareil but en veut au monde. Mais qu'il nous conviendrait peu, à nous, de garder rancune au monde! Nous ne désirons rien de ce qu'il

1. Karl Ritter, fils de madame Ritter, amie et bienfaitrice de Wagner.

peut retirer ou donner, au gré de son caprice. De sorte qu'alors mon regard se porte avec compassion vers l'humanité, et je me réjouis du pouvoir de donner, qui apporte la consolation là où la désillusion se crée des souffrances. Celui qui est tellement au-dessus du monde ne doit, ne peut, sous aucun prétexte, exiger quelque chose de lui ou accepter quoi que ce soit, sauf le cas où il élèverait ou rendrait heureux le donateur par l'acceptation. Si nous voulions de lui, au contraire, un réel sacrifice, qu'il sait être tel et auquel il ne se résoudrait qu'à contre-cœur, cela devrait nous démontrer immédiatement que nous sommes descendus de notre hauteur et que nous étions en train de manquer à notre dignité. Tel était le sens de la mendicité bouddhique. Le religieux qui avait renoncé à toute possession apparaissait, calme et grave, dans les rues, devant les maisons, pour rendre heureux ceux qui lui faisaient l'aumône par l'acceptation de celle-ci. Qu'aurait donc pensé le saint homme, qui avait renoncé à tout, s'il avait dû arracher l'aumône à un donateur peu empressé, par exemple, pour apaiser sa faim, lui, pour qui le jeûne était une pratique dévote? J'ai tenu à me rendre compte de cette théorie du « donner et recevoir », ayant, il y a quelque temps, à répondre à un ami, au lac de Zurich. Honteux, oui, criminel même serait de vouloir obtenir quelque chose dans ce sens mauvais du véritable esprit du monde, cet esprit qui s'imaginerait me faire une concession, tandis que moi je croirais l'élever jusqu'à ma hauteur par la plus noble des intentions. Comme j'étais orgueilleux alors, mais nullement amer! Le mendiant bouddhiste s'était trompé de maison : le jeûne lui devint une dévotion! Où je croyais apporter le bonheur, on croyait devoir se sacrifier à moi. Reconnaître cette erreur, cela ne suffisait-il point? Et quand je devrais donner jusqu'à mon dernier souffle, tout ce qui vit en moi restera pur et divin, si aucun sacrifice au monde ne le grève. Cette conviction, cette volonté, voilà précisément ce qui nous rend si grands, ce qui nous donne la force immense de ne plus ressentir même la douleur et de faire du jeûne une dévotion...

Je m'étais proposé de voyager cet hiver. J'y renonce. Mais à présent je contemple le monde d'un regard de plus en plus clair. A chaque dévotion, mon esprit se fortifie miraculeuse-

ment. Actuellement, je dois posséder une grande puissance sur les hommes. Je pus constater cet effet sur Karl, quand il me dit adieu pour quelque temps.

Je ne me sens pas toujours bien, physiquement. Mais mon âme reste ordinairement sereine. Aussi me faut-il sourire quand le petit kobold vient hanter la maison : hier, j'ai entendu de nouveau son remue-ménage.

1[er] décembre.

Pauvre malheureux, voilà huit jours que je suis cloué dans ma chambre et, cette fois, même sur mon fauteuil, d'où je ne puis me lever et d'où l'on me porte dans mon lit le soir. Cependant il ne s'agit que d'une souffrance extérieure, que je crois même des plus décisives pour ma santé : donc ma situation actuelle accroît mon espoir de pouvoir me vouer dorénavant, corps et âme, à mon travail, tandis que les interruptions de celui-ci, précisément, rendaient mes dernières crises de maladie tout à fait intolérables... Durant ces périodes, mon intellect est toujours très éveillé : des plans et des ébauches occupent vivement mon imagination. Cette fois, ce sont les problèmes philosophiques qui m'obsèdent. Ces derniers temps j'ai relu lentement le chef-d'œuvre de mon ami Schopenhauer, et, cette fois, il m'a conduit plus près encore que d'ordinaire à l'élargissement, même à la correction de son système. Le sujet présente une grande importance, et il devait être réservé peut-être à ma nature toute spéciale, précisément durant cette période toute spéciale de ma vie, de découvrir des horizons qui devaient rester fermés à d'autres. Il s'agit d'indiquer nettement la voie vers l'apaisement absolu de la volonté par l'amour et non point par une philanthropie abstraite. Par le véritable amour, par l'amour ayant son origine dans l'amour sexuel, c'est-à-dire dans l'inclination de l'homme vers la femme, et réciproquement, voie qui n'a été reconnue par aucun philosophe, non plus que par Schopenhauer. Tout dépend de ma décision de mettre à profit ou non l'arsenal des conceptions que me fournit Schopenhauer lui-même (ceci au point de vue de la philosophie, car, en qualité d'artiste, je possède mes ressources propres). L'explication

va loin et profondément; elle implique une exacte description de l'état dans lequel nous devenons capables de reconnaître les idées, et, généralement, de la génialité, que je ne considère plus comme la séparation de l'intellect et de la volonté, mais bien plutôt comme une élévation de l'intellect individuel, de telle sorte qu'il devienne l'organe essentiel de l'espèce, donc de la volonté elle-même, en soi, également. C'est la seule explication de la joie, de l'extase mystérieuses et enthousiastes dans les moments les plus intenses de conscience géniale, que Schopenhauer semble à peine connaître, parce qu'il ne peut les trouver que dans le repos et le silence de la volonté affective individuelle. Par une conception tout à fait analogue à celle-ci, j'aboutis cependant, avec la plus grande précision, à démontrer la possibilité dans l'amour de s'élever au-dessus de l'instinct de la volonté individuelle. Après complète domination de celui-ci, la volonté de l'espèce arrive à la pleine conscience, ce qui, à cette hauteur, équivaut nécessairement à un complet apaisement. Tout cela pourra devenir clair, même aux non-initiés, si je réussis dans mon exposition. Le résultat sera alors des plus importants, et il comblera d'une manière complète et satisfaisante les lacunes du système de Schopenhauer. Nous verrons si j'ai quelque jour le goût de le faire...

8 décembre.

Aujourd'hui, j'ai respiré pour la première fois l'air pur; cela ne va pas encore très bien. Cette dernière maladie, où j'avais réellement besoin des soins d'autrui, car il m'était impossible de bouger, m'a toutefois éclairé par les observations que j'ai pu faire. Karl est parti depuis bientôt trois semaines: je n'avais donc pour ainsi dire personne avec qui causer, à part mon médecin et les domestiques. Chose étrange, je n'éprouvais pas le moindre besoin de société. Au contraire, lors de la visite, à laquelle je ne pouvais point échapper, que me fit un prince russe qui, à une grande intelligence et à un sens musical très développé joint un cœur vraiment bon j'éprouvai au fond de l'âme un véritable sentiment de délivrance lorsqu'il s'en alla. Il me semble toujours que c'est un

effort inutile, absolument sans résultat, que de m'entretenir avec quelqu'un. Par contre, avec les serviteurs, j'ai du plaisir à converser. Ici je retrouve encore l'homme naïf, avec ses défauts et ses qualités. Aussi m'a-t-on bien soigné, même avec dévouement. J'en suis très reconnaissant. Kurwenal m'est plus cher que Melot[1]. Avec cela, pour ainsi dire, aucun bruit du dehors qui parvînt jusqu'à moi : le facteur des postes s'était fait presque invisible. Je me suis fait mener en gondole aujourd'hui jusqu'à la *Piazza* : ce n'était, sur tout le chemin, qu'une brillante cohue allant et venant. J'ai choisi, pour prendre mes repas au restaurant, une heure à laquelle je suis certain d'être tout à fait seul. Ainsi je me glisse, perdu comme un étranger dans la foule, jusqu'à ma gondole, pour m'en revenir par le canal silencieux à mon austère palais. La lampe brûle. Tout autour de moi est tranquille et grave. Et en moi la certitude absolue que tout cela est un monde dont je ne pourrai plus me séparer sans douleur et sans illusion. Je m'y sens heureux. Les serviteurs me trouvent souvent dans les dispositions d'esprit les plus joyeuses : alors je plaisante avec eux...

Le choix de mes lectures est aussi fort limité; peu de livres me séduisent. J'en reviens toujours à mon Schopenhauer, qui m'a conduit, comme je le disais récemment, au plus merveilleux enchaînement d'idées pour corriger nombre de ses imperfections. Le thème devient de jour en jour plus intéressant, parce qu'il s'agit ici de résultats que personne autre que moi ne peut obtenir. En effet, il n'y a pas encore eu d'homme qui fût à la fois poète et musicien au même sens que moi, et je puis, par là, donner un aperçu des événements intérieurs, qu'on ne peut attendre d'aucun autre...

Je voulais aussi lire les lettres de Humboldt à une amie ; seulement je ne possède que le petit volume d'Élise Mayer sur lui avec des extraits de lui. Je l'ai abandonné sans être satisfait : le meilleur en était, évidemment, ce que mon amie y avait déjà cueilli pour moi. Quiconque connaît Humboldt verra dans le savant et le chercheur scientifique une figure intéressante, à n'en pas douter. L'homme aussi doit avoir été

1. Personnages de *Tristan et Iseult*.

d'un commerce agréable et fort sympathique. Je comprends que Schiller ait aimé sa société; pour moi également un tel homme serait précieux. Les esprits productifs ont besoin d'intimes relations avec de telles natures essentiellement réceptives, ne fût-ce que par besoin d'expansion. On se console facilement ensuite en apprenant, au moment d'évaluer le résultat, que la certitude de se voir complètement compris n'était qu'illusion. En effet, Humboldt a peu compris la véritable nature des choses; à ce point de vue, il demeure en somme superficiel, ne dépasse pas le niveau moyen, et ses radotages, dignes d'un curé de campagne, sur le bon Dieu et la Providence, doivent paraître assez étranges à l'ami intime de Schiller, au disciple de Kant. Je constatai bien vite que Humboldt était de ceux dont Jésus a dit : « Un chameau passerait plus aisément par le trou d'une aiguille qu'eux n'entreront dans le royaume des cieux! » Ses affirmations d'indépendance de tous besoins, qui reviennent à tout instant, sont vraiment comiques : à deux domaines seigneuriaux acquis par succession, il en ajoute deux autres acquis par contrat de mariage et l'État lui en donne un cinquième. Vigoureux et de bonne éducation, il épouse, jeune encore, une femme qu'il sait aimer tendrement jusqu'à la mort; avec cela, un esprit toujours en éveil, l'époque des Schiller et des Gœthe! Vrai, la « Providence » ne pouvait mieux faire, et ce ne fut point la faute de celle-ci, nous nous plaisons à le croire, s'il devint homme politique et diplomate... Mais d'autant plus touchants chez lui sont, vraiment, son amour et sa douce mort. Avant tout, je lui dois un calme profond et inaltérable, grâce à une courte sentence, peu importante en somme, que mon amie me communiqua cependant avec un accent si merveilleusement beau d'innocente sincérité que ces quelques lignes me firent une grande impression. Elles m'indiquaient, en effet, la voie unique vers l'espoir. C'est le passage de « la Confiance » et des « Confidences »...

Depuis hier, je me suis remis à travailler à *Tristan*. J'en suis toujours au deuxième acte. Mais quelle musique cela devient! Toute ma vie je pourrais ne plus travailler qu'à cette musique. Oh! cela devient profond et beau. Et les merveilles les plus sublimes font corps si facilement avec l'idée! Jamais,

jusqu'à présent, je n'ai fait rien de tel ; mais je vis, aussi, complètement dans cette musique, je ne veux pas savoir, absolument pas, quand elle sera terminée. Et avec moi...

22 décembre.

Voici une belle matinée, chère enfant !

Depuis trois jours, je n'ai dans l'âme que ce passage : « Celui que tu as embrassé, celui à qui tu as souri » et : « Dans tes bras, livrés à toi »[1], etc. Je restai longtemps sans pouvoir continuer, ne me remémorant pas exactement l'exécution. Cela me contraria gravement. Impossible d'aller plus loin. Le petit kobold frappa au logis : ce fut comme l'apparition d'une bienfaisante Muse. En une seconde, je me rappelai le passage. Je m'assis au piano et le notai aussi rapidement que si je l'avais su par cœur depuis longtemps. Un juge sévère y découvrira quelques réminiscences ; les *Rêves*[2] y reviennent. Tu me pardonneras, cependant !... Chérie !... Non ! n'éprouve jamais de remords de ton amour pour moi. C'est divin !...

1er janvier [1859].

Non, ne les regrette jamais ces témoignages d'amour qui furent l'ornement de ma pauvre vie ! Je ne les connaissais point, ces fleurs de délices, jaillies du fond le plus pur d'un amour noble entre tous ! Ce que j'avais rêvé en poète allait devenir la miraculeuse réalité un jour ; sur la banalité de mon existence terrestre, devait un jour tomber cette rosée de délices vivifiante et radieuse ! Je ne l'avais jamais espéré et maintenant il me semble que j'avais prévu cet avenir. A présent, me voilà ennobli ; j'ai reçu l'investiture de la plus haute chevalerie. Ton cœur, tes yeux, tes lèvres m'ont ravi au monde. Tout, pour moi, est libre, est noble, à présent. Comme parcouru d'un frisson sacré devant ma divinité, j'ai le souvenir d'avoir été aimé par toi avec une si douce ten-

1. *Tristan et Yseult*, acte II, scène II.

2. Un des *Cinq Poèmes* de Mathilde Wesendonk, mis en musique par Wagner.

dresse, et cependant d'une façon si pudique! Ah! maintenant je le respire, le parfum ensorcelant de ces fleurs que tu m'apportais de ton cœur : ce n'étaient pas des germes de vie; ainsi embaument les fleurs étranges de la mort céleste, de la vie éternelle. Ainsi elles ornaient autrefois le corps du héros, avant qu'il fût converti par les flammes en cendres divines; dans cette tombe de flammes et de senteurs se précipitait l'amante, pour unir ses cendres à celles du bien-aimé. Ils étaient un, alors! un élément! Non point deux êtres vivants : une divine matière primordiale de l'éternité!... Non! ne les regrette jamais! Ces flammes, elles brûlaient éclatantes, pures, hautes! Non pas un ténébreux brasier, des senteurs âcres, de lourdes vapeurs : la flamme claire et pudique, qui pour aucun autre être avant toi et moi n'avait lui avec une telle splendeur, et que nul être ne peut s'imaginer... Ces témoignages d'amour, c'est la couronne de ma vie, ces roses de délices qui fleurirent sur la couronne d'épines, jusque-là seule parure de mon front. Maintenant je suis fier et heureux! Plus aucun désir, plus aucun souhait! Félicité absolue! Conscience suprême! Pouvoir d'atteindre tous les buts, de lutter contre toutes les tourmentes de la vie!... Non, non! ne les regrette pas, ne les regrette jamais!

8 janvier.

O jour! Dieu de tous les bons génies!
Sois le bienvenu!
Le bienvenu après la longue nuit!...
Ne m'apportes-tu aucun message d'elle?...

Lucerne, 4 avril.

Le rêve de se revoir a été réalisé! Nous nous sommes revus. Était-ce vraiment autre chose qu'un rêve? Ce que j'ai éprouvé pendant ces heures dans ta maison, en quoi cela diffère-t-il de cet autre rêve délicieux, qui me hantait, de mon retour? Il m'est pour ainsi dire plus réel que l'autre, ce rêve mélancolique et grave que ma mémoire veut à peine évoquer. Il me semble que je ne t'ai point du tout vue clairement; des brumes épaisses nous séparaient, à travers lesquelles se faisait presque

indistinctement entendre le son de nos voix. De même il me semble que tu ne m'as pas vu du tout, comme si un fantôme eût pénétré chez toi. M'as-tu reconnu ?... O ciel, je m'en rends compte : ceci est la voie vers la sainteté ! La vie, la réalité assument de plus en plus la forme du rêve ; les sens sont émoussés ; l'œil grand ouvert ne voit plus ; l'oreille, qui la voudrait entendre, ne perçoit plus la voix du présent. Où nous sommes, nous ne nous voyons pas ; seulement, où nous ne sommes pas, notre regard se fixe. Ainsi le présent n'existe pas ; le futur est néant... Est-ce que mon œuvre mérite vraiment que je me garde pour elle ?... Mais toi ? tes enfants ?... Vivons !...

Et puis, en remarquant sur ton visage les traces de si grandes souffrances, en portant à mes lèvres ta main amaigrie, un frisson me secoua profondément, une voix me cria que j'avais un beau devoir à remplir. La force merveilleuse de notre amour a suffi jusqu'ici, elle m'a permis d'atteindre à la possibilité du retour ; elle m'a enseigné ce visionnaire oubli de la réalité présente, afin que je pusse approcher de toi sans être atteint par elle ; elle a éteint le feu des souffrances et des amertumes. Et j'ai pu baiser le seuil qui me permettait de revenir jusqu'à toi ! J'ai donc confiance dans cette force ; elle m'apprendra encore à te revoir clairement, à me montrer clairement moi-même, à travers le voile de pénitents que nous avons jeté sur nous !

O sainte bénie ! aie confiance en moi !

J'en aurai la force !...

RICHARD WAGNER

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur,
par GEORGES KHNOPFF.

L'ARMÉE ANGLAISE

La guerre Sud-Africaine a fait passer le peuple anglais par de terribles heures d'angoisse, et la joie même du triomphe, si durement acheté, n'a pu les faire oublier. La déception la plus cruelle est venue de l'insuffisance apparue dès les premiers jours dans l'organisation militaire. Hommes, équipements, munitions, tout parut un moment faire défaut à la fois, et, pour venir à bout des deux petites républiques hollandaises. l'Angleterre se vit acculée à des mesures qui compromettaient la sécurité de son empire. Erreurs, lacunes, négligences, sont exposées tout au long, avec une sincérité à laquelle il faut rendre hommage, dans la grande enquête dirigée par la Commission de la Guerre dont les travaux ont été publiés il y a quelques mois [1]. La lecture de ces *Livres bleus* est déconcertante. Pendant la guerre, la presse nous avait bien tenus au courant des embarras et des difficultés du commandement, mais, si grands qu'ils nous parussent alors, en réalité ils étaient pires. A lire les dépositions de certains témoins, on éprouve une réelle stupéfaction, si l'on se remé-

1. La Commission royale sur la guerre Sud-Africaine a été nommée le 9 septembre 1902. Elle a tenu 55 séances et entendu 114 témoins qui ont répondu à 22 200 questions. Ses travaux sont consignés dans 4 grands livres bleus n'ayant pas moins, ensemble, de 2 015 pages : Cd 1789, *Report of H. M's commissioners.* Cd 1790 et 1791, *Minutes of evidence;* et Cd 1792, *Appendices to the minutes of evidence.*

more les sacrifices considérables, que les diverses administrations avaient demandés à la population anglaise pour tenir sa machine de guerre en état.

De 1870 à 1895, les crédits annuels pour l'armée s'étaient accrus sans discontinuer, passant de 300 à 450 millions de francs. Si on ajoute les crédits accordés pour la marine, l'ensemble des dépenses annuelles, militaires et navales, s'était élevé pendant cette période de 700 à 950 millions. Les contribuables anglais étaient en droit de croire leur armée et leur marine capables de satisfaire à toutes les exigences. Mr. A.-J. Balfour au lendemain du raid Jameson, quelques jours après la fameuse dépêche de l'empereur Guillaume au président Kruger, avait déclaré fièrement que « jamais l'empire britannique ne s'était trouvé dans une situation aussi favorable pour soutenir une guerre, que jamais l'empire n'avait eu meilleure machine de combat[1] ». Quatre ans n'étaient pas écoulés, que les faits infligeaient à cet optimisme gouvernemental un sanglant démenti.



Le 9 octobre 1899, le gouvernement du Transvaal envoyait son ultimatum. Le gouvernement anglais ayant refusé d'y faire droit, quatre jours après les Boers envahissaient la colonie du Natal. L'événement n'avait rien d'inattendu. Deux ans et demi plus tôt, le 5 avril 1897, le Secrétaire colonial, Mr. Joseph Chamberlain, faisait écrire au Secrétaire pour la guerre pour appeler son attention sur l'éventualité d'hostilités dans l'Afrique du Sud : « Mr. Chamberlain espère encore et croit qu'on pourra aboutir à un règlement satisfaisant des difficultés actuelles sans recourir aux armes... Pourtant, en présence des préparatifs militaires considérables que fait le gouvernement du Transvaal, il ne peut se dissimuler que celui-ci, sentant sa force et sachant les possessions britanniques à peu près sans défense, est susceptible de se laisser entraîner par ses conseillers les plus téméraires à un acte que le gouvernement de Sa Majesté ne pourra laisser impuni. »

1. A Manchester, 15 janvier 1896.

Trente mois plus tard, lorsque cette attaque se produisit, rien n'était prêt. On s'était borné à porter de 5 409 à 10 289 hommes l'effectif des troupes anglaises dans les colonies du Cap et de Natal.

En juin 1899, après l'échec de la conférence de Bloemfontein, le Secrétaire pour la guerre, lord Lansdowne, avait avisé le général sir Redvers Buller qu'il était désigné pour prendre le commandement en chef dans l'Afrique du Sud, en cas d'hostilités. Le 6 juillet, le général était de nouveau convoqué au ministère de la Guerre. Le Secrétaire lui fit part de l'intention du gouvernement d'envoyer au Cap une division d'infanterie et une brigade de cavalerie. Mais ce projet ne fut pas exécuté; tandis que les négociations deviennent de plus en plus tendues, on reprend au *War Office* la routine journalière : « Du 6 juillet au 15 août, dit sir Redvers Buller dans sa déposition, les affaires allèrent lentement au *War Office*. Aucun conseil de guerre ne fut tenu. Aucun plan de campagne ne fut adopté. Au milieu d'août, j'appris que les préparatifs nécessitant des dépenses avaient été arrêtés, et que le Secrétaire pour la guerre était parti en Irlande. J'appris aussi que l'on croyait qu'un ultimatum serait adressé au Transvaal le 11 septembre [1]. »

Le 28 août, le fameux discours prononcé par M. Chamberlain à Highbury révélait la gravité de la situation. On était peut-être à veille des hostilités, et le général en chef désigné continuait à être tenu dans l'ignorance complète des événements. Inquiet, il écrivait le 5 septembre à lord Wolseley, commandant en chef de l'armée : « Les négociations me semblent arrivées à une période dangereuse; comme elles peuvent entraîner une expédition, je prends la liberté de vous demander si le moment n'est pas venu où le commandant de cette expédition doit y être associé [2]. » Le même jour lord Wolseley écrivait au Secrétaire pour la guerre : « Nous sommes menacés par un danger sérieux : le gouvernement agit sans avoir une connaissance exacte de ce que peuvent faire les militaires; ceux-ci n'ont qu'une con-

1. 14 963. Ces chiffres, sans autre indication, désignent le numéro des demandes et réponses de la Commission d'enquête.

2. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 268.

naissance insuffisante de ce que le gouvernement attend d'eux et n'ont aucun pouvoir pour prendre les mesures préventives qui leur permettraient, le moment venu, d'agir avec le moins de délai possible; le gouvernement, se faisant une fausse idée de la rapidité avec laquelle nous pouvons agir, peut amener trop tôt la crise. » Le 16 septembre, il devenait certain que la guerre était inévitable. Au ministère de la Guerre, on attendait encore les ordres formels du gouvernement pour commencer les préparatifs. Le 28 septembre, lord Wolseley, anxieux, demandait que « la diplomatie retardât pendant au moins un mois tout acte d'hostilité de la part du Transvaal [1] ».

Rien n'était prêt: jusqu'au dernier moment, les hommes qui allaient avoir la responsabilité des opérations avaient été tenus éloignés des conseils du gouvernement. Bien plus, celui-ci poussa la négligence jusqu'à laisser partir les généraux investis d'un commandement sans leur donner d'instructions particulières, sans discuter avec eux les grandes lignes d'un plan de campagne, sans s'ouvrir à eux du but exact qu'il voulait atteindre. « Quand j'arrivai au Natal, dit sir George White (parti de Londres le 16 septembre pour aller prendre le commandement des troupes dans cette colonie), je n'avais pas d'instructions sur les opérations particulières que je devais entreprendre, et je n'avais pas davantage connaissance d'un plan général pour l'Afrique du Sud [2]. » Sir Redvers Buller, qui ne s'embarqua que le 14 octobre, ne fut pas mieux traité: « Jamais on ne me demanda mon opinion sur un point quelconque du plan de campagne. Je discutai indirectement ces questions avec lord Wolseley à plusieurs reprises, mais ce n'était là qu'une discussion privée. »

Arrivés sur le théâtre de la guerre, les généraux se trouvèrent en présence d'une première difficulté fort inattendue. En plein territoire anglais, ils devaient agir sans cartes, avec des renseignements tout à fait insuffisants. « Jusqu'au 10 janvier 1900, date où j'arrivai en Afrique du Sud, dit lord Roberts (qui assuma le commandement en chef après les premiers revers), il n'y avait pas de cartes du théâtre de la guerre à une échelle suffisante pour les opérations, sauf la

1. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 268.
2. *Livre Bleu*, 10 187.

carte du Transvaal dressée par Jeppe. » Encore cette carte de Jeppe, n'est-ce qu'à un heureux hasard que l'état-major anglais devait d'en être pourvu. Cette carte du Transvaal avait été dressée d'après les relevés d'arpentage des fermes. Elle avait été publiée en Suisse en 1899. Au début de la campagne, un marchand commissionnaire du Cap demanda aux autorités comment il pouvait faire parvenir à son adresse un paquet de cartes venant d'Europe, qui lui était adressé pour un burgher de la République sud-africaine. Le paquet examiné se trouva renfermer mille exemplaires de la carte de Jeppe, qui furent naturellement saisis comme contrebande de guerre. « Le défaut de cartes, ajoute le même témoin, avait été une cause de graves embarras. Sir Redvers Buller sur la Tugela, le général Gatacre à Stormberg, lord Methuen dans sa marche vers la rivière Modder, furent grandement gênés par l'absence de cartes. Les cartes mêmes des frontières de nos colonies, sauf de la frontière nord de Natal, n'existaient pas ; quant aux informations détaillées sur le territoire de l'ennemi, elles étaient rares à l'extrême [1]. »

Le levé de la frontière septentrionale du Natal avait été fait hâtivement au lendemain du raid Jameson, et d'une façon fort imparfaite : l'état de tension avec le Transvaal avait empêché de procéder d'une façon scientifique [2]. Le service des renseignements à Londres n'était cependant pas resté inactif. De 1896 à 1899, il s'était procuré tout le matériel de cartes sud-africaines dont on connût l'existence, cartes et croquis publiés, simples levés d'arpentage ou plans et travaux manuscrits. Il avait commencé dès le mois de janvier 1899 à compiler ces renseignements disparates pour dresser une carte au 1/250 000 : « Douze feuilles de cette carte étaient prêtes avant que la concentration des troupes sur la frontière de l'Orange fût ordonnée [3] ». Le chef du service avait donc fait tout ce qu'il avait pu avec les moyens dont il disposait; mais ces moyens étaient vraiment misérables. Le service ne se composait que de dix-huit officiers, et c'est à peine si une douzaine d'entre eux furent spécialement envoyés

1. 10 615.
2. 729-730.
3. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 160.

dans l'Afrique du Sud en 1898 et 1899[1]. Le *Times* employait pour son service d'informations un nombre beaucoup plus grand de correspondants mieux payés ; son représentant dans cette région a déclaré, non sans dédain, « qu'il aurait été honteux d'envoyer dans un pays quelconque des correspondants de son journal ou même de simples voyageurs de commerce avec le traitement que l'on donnait à ces officiers[2]. » Enfin, lorsque commença la marche sur Bloemfontein, on put fournir aux officiers du corps expéditionnaire quelques cartes imparfaites : « Beaucoup ne donnaient qu'un croquis des points ou des postes à protéger ; elles étaient complètement insuffisantes pour les besoins stratégiques[3]. »



Presque autant que les cartes, les hommes manquèrent. Le gouvernement anglais espéra tout d'abord que l'envoi d'un corps d'armée suffirait pour réduire les Républiques. Dix-sept jours seulement après le début des opérations, au lendemain du désastre de Nicholson's Neck, le gouvernement décidait l'envoi d'un second corps d'armée. Un mois ne s'était pas écoulé que de nouveaux renforts étaient nécessaires. Contre les Boers, dont les forces ne dépassèrent pas 90 000 combattants (70 000 nationaux, en comptant les enfants et les vieillards qui prirent le fusil, et une vingtaine de mille coloniaux du Cap, d'origine hollandaise, ou d'étrangers), l'Angleterre dut employer 448 435 hommes : en fin de campagne, elle était véritablement à bout.

C'est qu'à la fin de 1899, deux mois après l'ouverture des hostilités, il faut compter que toute l'armée anglaise ne dépassait pas 235 440 hommes, dont 107 739 dans la métropole, et le reste stationné aux Indes, dans les colonies, en Égypte et en Crète. Les troupes métropolitaines, théoriquement, devaient être en état d'envoyer à tout moment hors d'Angleterre deux corps expéditionnaires, d'environ 70 000 hommes, sans désorganiser la défense du royaume.

1. 8 701.

2. Mr. Amory, 20 443.

3. Mr. Amory, 20 445.

L'événement prouva qu'en fait cela même lui était impossible. Dès le 12 octobre 1899, après le départ du premier corps d'armée, il fallut, pour combler les vides de l'armée régulière, faire appel à la milice : « Les forces restant dans la métropole, écrivait à ce moment le Secrétaire pour la guerre, ne me paraissent pas suffisantes. Ce serait un malheur national si l'on apprenait qu'après le départ de notre premier corps d'armée, nous n'avons plus que 36 bataillons d'infanterie, et, derrière eux, rien autre que des bataillons de milice imparfaitement exercés ou les hommes que les bataillons envoyés sur le théâtre de la guerre n'ont pu emmener à cause de leur jeunesse [1] .» La mobilisation du second corps d'armée désorganisa complètement l'armée métropolitaine. A la fin de juillet 1900, le total des troupes expédiées de la métropole, des garnisons coloniales et même de l'Inde, que l'on avait dû mettre à contribution, s'élevait à 169 972 hommes. Ajoutés aux 9 940 hommes qui étaient répartis entre le Cap et le Natal à la veille des hostilités, l'Afrique du Sud avait absorbé, dans les dix premiers mois de la guerre, 180 000 hommes de troupes régulières. A la fin de septembre 1900, pour combler les vides, on n'avait que de jeunes soldats atteignant à peine l'âge où l'on pouvait décemment les envoyer faire campagne, et les soldats qui, renvoyés une première fois dans la métropole pour se remettre de maladie ou de blessures, étaient en état de repartir [2].

Pour sauver la face, pour conserver au moins une apparence d'armée dans la métropole, il fallait tout prendre. Les sergents recruteurs se firent plus affables, plus séduisants. On incorpora la milice, les volontaires, la *yeomanry*. Grâce à ces subterfuges, on pouvait évaluer au 1er avril 1900 l'armée métropolitaine à 103 023 hommes. Ces troupes hétérogènes constituaient-elles une armée? Officiellement, publiquement même, on n'osait pas le soutenir. Le 25 mai 1900, le marquis de Lansdowne, secrétaire pour la guerre, reconnaissait en pleine Chambre des lords que « ces troupes n'étaient en aucun sens un corps expéditionnaire, *a*

1. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 273.
2. *Livre Bleu*, Cd. 1789, p. 40.

field army [1] ». « Il est évident, conclut à ce sujet la Commission, dans son rapport, que la défense du Royaume-Uni, était à cette époque dangereusement faible [2]. »

L'armée régulière épuisée, les généraux ne cessant de réclamer des renforts, il fallut s'adresser à ces forces auxiliaires organisées uniquement en vue de la défense du royaume, et que rien n'oblige à servir hors de ses limites. La milice, la *yeomanry*, les volontaires, répondant à l'appel qui leur était fait, fournirent pour l'Afrique 101 247 hommes. Le Cap et le Natal en fournirent 52 414 et les colonies d'Australie, de la Nouvelle Zélande et du Canada, dans un bel élan d'enthousiasme, levèrent 30 328 volontaires. Le total seul de ces forces auxiliaires dépassa du double toutes les forces mises en campagne par les deux Républiques boers.

Après les hommes, les chevaux. Suivant les calculs de la mobilisation, on estimait que, pour deux corps d'armée, 25 000 chevaux suffiraient. On dut acheter pendant la guerre 518 794 chevaux et 150 781 mules et ânes. On avait présumé que l'on trouverait dans le Royaume-Uni toute la cavalerie dont on aurait besoin : il ne fournit que 84 235 chevaux. Le département des remontes, débordé, affolé, n'ayant rien prévu, ne possédant aucun renseignement sur les ressources que pouvaient lui offrir les pays étrangers, envoya un peu partout, au hasard, à la découverte. On se procura en Afrique du Sud 158 816 chevaux, on en acheta 109 978 aux États-Unis, 64 157 en Autriche-Hongrie, 26 544 dans l'Amérique du Sud. La somme dépensée dépassa un demi milliard de francs : plus du double des crédits votés en octobre 1899 pour suffire aux dépenses totales de la guerre !

Le sort de ces malheureuses bêtes fut lamentable. On estimait à 60 p. 100 par an la perte normale des chevaux en campagne; elle atteignit 120 p. 100. 15 960 chevaux et mules périrent pendant la traversée, 400 346 crevèrent en Afrique. Au début de la guerre, il n'existait dans les ports africains aucun dépôt où ces animaux pussent au sortir du navire prendre du repos, se refaire, s'acclimater quelque peu, avant d'être remis aux troupes. Le matériel de transport sur

1. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 41.
2. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 41.

les chemins de fer sud-africains était des plus défectueux. On aurait pu prendre exemple sur ce qui se faisait dans l'Inde ; personne ne semble y avoir pensé. « Je crois, dit un témoin, que quelqu'un qui aurait eu un peu d'expérience, tout au moins quelque expérience des pratiques de l'armée indienne, aurait connu toutes ces questions comme l'*a b c* de son métier[1]. »

La cavalerie, sans doute, savait à peu près soigner ses chevaux, mais les hommes de l'infanterie montée et des troupes auxiliaires étaient à cet égard aussi ignorants qu'indifférents. Les coloniaux, ceux d'Australie surtout, étaient les bourreaux de leurs bêtes : « Jamais un irrégulier n'allait autrement qu'au galop. Pour chercher un cure-dents ou un verre de bière, il faisait, aller et retour, ses huit ou dix milles au galop[2]. » Le manque de soins, d'ailleurs, était général. Les officiers de tout rang n'étaient pas suffisamment instruits de l'hygiène du cheval. « Je ne crois pas, dit sir Charles Warren, qu'on eût jamais enseigné aux officiers que les chevaux sont, dans leurs habitudes, aussi délicats que les hommes, et qu'ils exigent les plus grands soins[3] ». « Je ne vis jamais dans toute ma vie, dit un autre témoin, un aussi honteux abus des chevaux que pendant cette campagne, et presque aucune tentative ne fut faite pour y remédier. Nous aurions pu sauver au moins 25 p. 100, sinon 50 p. 100 de nos animaux, si on les avait convenablement soignés[4]. »

***

Les insuffisances en matériel et approvisionnements furent aussi graves et moins excusables encore. En juillet 1899, un comité était nommé pour s'enquérir des besoins en cas de mobilisation. Il lui fallut peu de temps pour constater le défaut, presque absolu sur certains points, des réserves nécessaires. « Nous n'étions pas suffisamment préparés, — dit le Secrétaire pour la guerre, dans un mémorandum daté du 28 mai 1900, — même pour l'équipement de la force relativement faible

1. Colonel T. Deane, 13 071.
2. Major général J. P. Brabuzon, 6 909.
3. 15 779-15 781.
4. 6 908-6 909.

que nous avions toujours regardée comme susceptible d'être employée hors de ce pays, au début d'une campagne. » La déposition du général sir Henry Brackenbury, directeur général de l'*Ordnance Department*, est vraiment lamentable : « Nous avions assez de matériel pour armer et équiper trois corps d'armée, mais nous n'avions rien pour les réapprovisionner ensuite[1]... Nous n'avions que ce qu'on pouvait appeler des réserves pour le temps de paix, et, même notre réserve de vêtements était insuffisante pour les besoins du temps de paix[2]. Nous avions 500 harnais d'artillerie, à peine pour 5 batteries. Nous n'avions que 500 équipements de cavalerie en réserve pour suffire à l'usure de 16 000 harnais mis en service, et nous dûmes fournir pendant la guerre 23 249 harnais. Nous avions 10 000 équipements de cuir d'infanterie pour suffire à l'usure de 364 000 : le 15 décembre 1899, il ne nous en restait plus un seul. Nous avions en réserve 500 selles pour l'infanterie montée; avant le 15 décembre, il fallut en commander 11 525 à l'industrie privée. Nous avions une réserve de 5 000 tentes circulaires simples et de 100 tentes d'hôpital; avant le 15 décembre nous dûmes envoyer en Afrique du Sud 17 000 tentes circulaires et 900 tentes d'hôpital[3]. » L'industrie nationale, malgré son importance et son activité, était incapable de suffire à ces demandes en un temps aussi court; on acheta sur tous les marchés, on emprunta même quand cela fut possible. L'armée indienne fournit à l'armée métropolitaine un certain nombre de casques et de bottes, dont celle-ci se trouva à un moment complètement dépourvue[4]. Dans les derniers jours de 1899, lorsque, après les échecs successifs éprouvés au Natal, on décida de faire appel à la *yeomanry*, le *War Office* se déclara incapable de fournir ni habillements ni équipements. La *yeomanry* dut être habillée et équipée par les soins du Comité qui s'était chargé de son recrutement, ou par les soins de ses propres officiers[5].

1. 1 748.
2. 1 597.
3. 1 599-1 600.
4. 1 611.
5. Colonel A. G. Lucas, 6 493.

La situation était pire encore en ce qui concernait les munitions. Le stock pour les armes portatives, fixé par les règlements à 172 millions de cartouches, était au complet : dès le début de la guerre, il fut épuisé. Avant le 15 décembre, on en avait réexpédié en Afrique du Sud 50 millions, et il fallait en fournir 3 millions par semaine, tandis que les arsenaux de la guerre et les ateliers privés ne pouvaient en fabriquer que 2 millions et demi, et, indépendamment des troupes régulières, il fallait alimenter les auxiliaires et les coloniaux [1].

Un instant la situation fut critique. A la suite de la campagne du Chitral, on avait décidé de remplacer la petite balle entièrement recouverte de nickel, dont les effets avaient paru insuffisants, par une balle explosible, imitée de la balle Dum-Dum et fabriquée à l'arsenal de Calcutta. En mars 1899, un tiers des réserves se composait de ces cartouches nouveau modèle. Mais on s'aperçut que ces balles, tirées par temps chaud dans des fusils mal nettoyés, offraient pour les tireurs de sérieux dangers. On se résigna donc à ne pas les mettre en service [2]. Le stock fut appauvri d'autant, et, un beau jour, on n'eut plus en réserve que 2 ou 3 boîtes des cartouches ancien modèle, le seul autorisé désormais. « Si nous avions dû combattre une puissance européenne, force nous eût été de faire usage contre elle de balles explosibles. »

L'artillerie n'avait en réserve que 200 coups par canon pour les pièces de montagne, les pièces de l'artillerie à cheval et les *howitzers*, indépendamment des 300 coups qu'emporte avec elle chaque batterie. Cette réserve fut entièrement absorbée avant le 15 décembre. Il fallut cesser, à partir du commencement d'octobre, d'exécuter les commandes de munitions pour la marine. On dut même emprunter des munitions à celle-ci et au gouvernement de l'Inde, et, malgré cela, il fallut faire attendre une quinzaine de jours les munitions qui faisaient défaut à sir Redvers Buller pour les *howitzers* de 5 pouces et

1. 1 601-1 602.

2. Le général Sir H. Brackenbury, 1 602 : « La raison pour laquelle nous n'employâmes pas les balles explosibles dans l'Afrique du Sud, ne fut pas la Convention de la Haye, mais bien que l'usage de ces munitions avait été trouvé dangereux en temps de guerre. »

les canons de 7[1]. Le 20 novembre 1899, le Secrétaire pour la guerre câblait à sir Redvers : « Il y a seulement pour huit semaines d'approvisionnement de balles marque II (ancien modèle) dans le pays, et toutes les munitions d'artillerie seront épuisées avant huit semaines [2]. » « La situation, dit sir Henry Blackenbury, me causait la plus grande anxiété au sujet de ce qui arriverait dans une guerre, où l'armée et la marine seraient engagées à la fois. Dans cette guerre, où l'armée seule donnait, nous étions obligés, pour suffire à ses besoins, d'emprunter des munitions à la marine [3]... »

Quant à la réserve du matériel d'artillerie, la mobilisation du premier corps l'épuisa presque entièrement : il ne resta qu'une batterie à cheval, convertie en batterie d'expériences pour étudier un système de tir rapide, et d'autres canons pour armer onze batteries de 15, dont deux avaient été également converties en batteries d'expériences; cinq de ces batteries de 15 furent expédiées en Afrique; le reste fut donné aux troupes métropolitaines, pour remplacer l'artillerie envoyée sur le siège de la guerre; il n'y eut plus de matériel en réserve. « C'est là, dit le témoin, un exposé de la situation telle qu'elle était au 15 décembre; un peu plus tard, nous nous trouvâmes dans une situation pire [4]. » Lord Wolseley, alors commandant en chef de l'armée anglaise, déclarait que « si pendant la guerre Sud-Africaine l'Angleterre avait eu un embarras sérieux avec une autre puissance et s'était trouvée dans la nécessité de mobiliser les troupes restant dans la métropole, on n'aurait pu se procurer que quelques canons, et une très petite proportion de ceux-ci eussent été de modèles récents. Les volontaires, la milice et la *yeomanry* auraient eu des canons d'un modèle si antique, qu'il eût été dangereux et presque criminel de les faire servir en face de l'artillerie moderne [5] ».

Le matériel même envoyé en Afrique causa de sérieuses déceptions. « Notre expérience dans l'Afrique nous a montré, dit lord Roberts, qu'à cet égard nous étions considérablement

1. 1 599.
2. *Livre bleu*, Cd 1789, p. 87.
3. 1 613.
4. Général sir H. Brackenbury, 1 599.
5. 8 812.

en retard sur les autres nations européennes. Notre canon de campagne, bonne arme si l'on veut, manquait de portée et de rapidité ; l'usage que nos adversaires firent de grosse artillerie, nous mit dans une difficulté que nous ne pûmes surmonter qu'en appelant à notre aide les canons de la marine[1]. » Cette imperfection faillit être des plus funestes à l'armée de sir George White, au Natal. Les canons de campagne des Boers portaient à 6 800 et 7 000 yards, et les trois gros canons de forteresse, les fameux *Long Toms* du Creusot, portaient à 11 000 yards La portée extrême des canons de sir George White n'était que 4 900 et 5 500 yards. Sans l'arrivée des pièces de marine qui pouvaient tirer, quoique sans grande précision, jusqu'à 8 000 yards, la situation de Ladysmith eût été intenable. L'armée anglaise n'avait pas de canons à tir rapide. Peu de temps avant la guerre, l'établissement Vickers lui avait présenté un modèle nouveau, mais le peu de portée de ces pièces et la petitesse de leurs projectiles les avaient fait refuser. Les Boers, moins dédaigneux, en achetèrent un certain nombre, qui firent bon service. Alors, convaincus à leurs dépens, les Anglais envoyèrent, pendant les hostilités, quarante-neuf *pom poms* dans l'Afrique du Sud[2].

Le service de santé laissa, malheureusement, autant à désirer. Le chirurgien général, sir W. Wilson, déclare que le service régulier était absolument hors de proportion avec les besoins[3]. Le corps de santé, au 1er octobre, se composait de 3 707 hommes de tous rangs, dont 2 429 étaient dans la métropole, 318 en Afrique et en Australie, et le reste réparti entre les autres colonies. Suivant le chirurgien en chef J. Jameson, ce cadre n'était même pas suffisant pour les besoins du temps de paix. L'armée avait été augmentée; le corps de santé n'avait pas été accru dans des proportions correspondantes : vainement les chefs en réclamaient l'augmentation. Tous les crédits nouveaux étaient employés à grossir le chiffre des combattants[4]. La mobilisation du premier corps d'armée et l'établissement des hôpitaux de base et de station absorbèrent

1. 10 564.
2. 18 517-1 687.
3. 3 600.
4. 11 494 ; 11 497 ; 11 507.

tout le personnel disponible. Après la mobilisation du second corps, on n'eut ni les officiers ni les hommes nécessaires [1]. Il fallut faire appel aux médecins civils et à des infirmiers à peine instruits dans l'exercice de ces délicates fonctions. Des 8 500 sous-officiers et soldats employés à cet effet pendant la guerre, c'est à peine si le quart avait reçu quelque instruction préalable.

Le service de santé n'avait pris d'ailleurs aucune mesure pour organiser et utiliser les nombreuses sociétés de secours qui, dès le début des hostilités, lui offrirent leur aide. « Il parut tout d'abord, dit le professeur Odgston, vouloir conduire la campagne sans accepter aucune aide étrangère. Les officiers du service de santé semblaient ignorer que depuis la guerre de Sécession, toute grande campagne avait été marquée par l'utilisation de services volontaires et que ce concours était habituel chez les nations civilisées [2] ». Ces hésitations et ces répugnances cédèrent promptement devant la nécessité.

Quant au matériel médical sir Frederic Treves déclare qu'il n'aurait pas cru possible de trouver ces instruments ailleurs que dans un musée [3]. Deux ans plus tôt, seulement, c'eût été pire encore. En 1897, suivant le colonel W.-L. Gubbins, directeur adjoint du corps de santé, « l'outillage médical était archaïque : une partie datait de l'époque de la guerre de Crimée. C'eût été, ajoute cet officier, un véritable scandale si nous étions partis en campagne avec l'outillage que nous avions alors [4]. » Cette année-là, une commission, après enquête, décida de changer l'outillage, mais cette réforme coûteuse n'était pas achevée au moment de la guerre.

***

Ces négligences et ces erreurs, l'Angleterre les a payées cher. Cette guerre, annoncée par ses auteurs comme une simple promenade militaire, a coûté plus de 5 milliards et demi de francs et 21 942 hommes : 5 774 tués sur le champ

1. 11 534-11 538.
2. 11 073.
3. 12 145.
4. 3 962.

de bataille et 16 168 morts en Afrique des suites de leurs blessures ou de maladies. A la fin de la guerre, il y avait encore dans les hôpitaux 9 713 hommes et, pendant toute la durée de la campagne, on avait rapatrié 75 430 malades et blessés : de ceux-là, sans doute, un grand nombre sont revenus à la santé, mais combien sont morts, combien demeureront estropiés ou affaiblis toute leur vie?

Il serait peu courtois pour un étranger d'insister. Au lieu de critiquer nos voisins, nous préférons les féliciter de la virilité avec laquelle ils ont voulu apporter un remède à ces maux : loin de faire le silence sur eux, ils les ont hardiment portés à la lumière. Ils n'ont pas fait des hétacombes de « responsables », terni des réputations, brisé des carrières : loyalement, les témoins convoqués devant la commission ont dit tout ce qu'ils avaient vu et toutes les réflexions que les faits leur avaient suggérées. L'enquête n'avait qu'un but : fournir les éléments d'information nécessaires pour éviter à l'avenir d'aussi douloureuses et cruelles surprises. Avant d'essayer des remèdes, on a voulu mesurer l'étendue du mal. Celui-ci est apparu plus grave et plus profond encore qu'on le soupçonnait. On peut espérer remédier avec la volonté et une attention soutenue aux négligences, aux erreurs, aux lacunes dont un si grand nombre de services ont fait preuve. Peut-on espérer remédier de même à l'insuffisance de soldats? C'est le sujet qui préoccupe le plus l'Angleterre actuelle, et à bon droit.

ACHILLE VIALLATE

LE SERPENT NOIR[1]

VIII

Le jour suivant, j'assistai à la douleur si véritable et si contenue de madame Élisabeth, peureuse de compromettre les destins de sa fille par une imprudence de son chagrin, ou par une légèreté de son amour. Quant à Le Guenn, il boudait. Il la boudait elle-même. Ses réponses brèves et fielleuses interrompaient aussitôt le moindre essai de conversation. Il affecta d'être malade, s'installa sur la passerelle, en nous tournant son dos enveloppé d'un vieux châle. Ses yeux clignés de marin ne cessèrent pas de contempler la mer intérieure du Morbihan, entre le phare blanc de Port-Navalo, l'embouchure large et vaseuse de la rivière d'Auray et l'estacade de Locmariaker. Les vagues semblaient de gros morceaux de gélatine verte et tremblante, qui s'écroulaient les uns sur les autres. Le nez de Gilberte se violaçait. Madame La Revellière affecta de ne plus la quitter, comme si l'enfant, dès lors, était abandonnée de sa mère, qui s'obligeait, elle, à questionner madame Le Guenn sur le pays, sur les îles de terre jaune, sur les bois cernant les châteaux. Bien que la voix de l'amante tout à coup s'altérât pendant plusieurs secondes, à l'idée soudain plus poignante de son infortune, elle persistait dans ses interrogations.

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er, 15 octobre et 1er novembre.

Elle seule et Gilberte firent mine de s'intéresser au petit port de Locmariaker quand nous y débarquâmes, aux ruelles encombrées de vaches que poussaient à la baguette des fillettes tricoteuses et indolentes, long vêtues de la lourde robe bretonne, à tablier de couleur, et si nigaudes sous le toit de la coiffe. Madame Élisabeth eut le courage de pérorer, lorsqu'au bout d'une venelle bordée de murs plâtreux parut subitement la masse horizontale et grise du monolithe qui couvre le dolmen des Marchands, ses piliers informes, sa fosse régulière. Madame Élisabeth voulut y descendre et marcher en se courbant pour examiner les géométries vagues, peut-être sacrées, mal visibles sur la stèle du fond. Plus loin, le grand menhir abattu depuis deux siècles et rompu en plusieurs blocs n'est, au milieu des plantes fourragères, qu'un monstrueux débris de la civilisation qui l'avait érigé là pour servir de point d'union à des tribus éparses sur les côtes, dans les îles et dans les forêts du littoral. Devant cette ruine, le docteur et son amante se turent. Sans doute la considéraient-ils comme un symbole de leur désastre sentimental. Ils se regardèrent une seconde, puis n'osèrent énoncer la parole banale qui eût traduit leur pensée. Moi seul eus l'audace de dire :

— Ce granit était faible ; quelque lézarde l'avait auparavant désagrégé. Il n'y a que les faibles pour se laisser abattre, quand ils ont été créés avec un désir de puissance...

Le docteur haussa les épaules. Madame Le Guenn opposa que la volonté de la Providence brise les plus solides orgueils, à son heure. Et puis nous allâmes déjeuner à bord, pendant que le vapeur louvoyait entre les îles aux terrains jaunes et aux bois verts, entre les lourdes barques charriées par le vent sur les eaux épaisses qui reflétaient l'enflure des voiles rousses et la silhouette trapue du barreur.

Pendant le morne repas, nous nous en tînmes, consentement tacite, à ne parler que de l'excursion et des paysages qui défilèrent, embrumés souvent par le nuage noir de notre chaufferie. Nous applaudîmes aux sottises que débita Gilberte avec une inconscience d'enfant gâtée. Ma gourmandise excita madame La Revellière aux quolibets, et le docteur aux remontrances hygiéniques. Je sentis combien il eût été vain de travailler son âme ce jour-là. Mon assaut de Carnac l'avait

rendu parfaitement hostile. Il ne me pardonnait pas d'avoir deviné le mystère de ses espoirs réels, ni de l'avoir cru prêt à les servir, en dépit de sa vertu.

Je concentrai mes efforts pour convaincre définitivement madame Élisabeth selon mes théories et mes intérêts. Par chance, le ciel terne et la brise trop fraîche diminuaient l'importance esthétique du paysage. Nul jeu de lumière ne prêtait à la région des aspects somptueux, gais ni tragiques. Cette large flaque du Morbihan nous parut monotone avec ses îles aplaties, curieuses uniquement par les costumes des Bretons perchés sur les estacades, dans l'attente des bateaux.

Chacun de nous s'adossa contre le panneau de tôle enfermant la cheminée, pour obtenir de la tiédeur. Le Guenn et sa femme regardaient devant, avec Gilberte; madame La Revellière déchiffrait les phrases du guide, nommait les rivages, lisait les anecdotes de l'histoire. Postés vers l'arrière, nous préférâmes, la veuve et moi, contempler la fuite des pays, le sillage bruyant du vapeur, les mouvements des flots, et la lumière plus vive du côté de l'Océan. Je fis quelques compliments, jusqu'à ce que je pusse dire :

— Si vous partez, je ne tarderai pas non plus... Ces pauvres Le Guenn vont rester seuls.

Elle secoua tristement la tête; puis ses yeux pâlirent. Une pensée la bouleversa :

— Vous laisserez, du moins, une bonne espérance au docteur ?

— Une vague, une très vague espérance ! — me hâtai-je de répondre, et sur un ton qui chassait d'avance toutes les illusions.

Sa figure se transforma brusquement, et devint telle que ces faces de gorgones haineuses et douloureuses apposées, en mascarons, sur les murs des palais anciens. Je m'empressai d'accroître sa peine. Je démontrai que la Compagnie ne saurait prendre une décision avant dix-huit mois ou deux ans. Il seyait d'attendre que les expériences fussent plus avancées, plus probantes. C'était ainsi...

— Et jusque-là, mon Dieu ! que vont-ils faire ?...

— Je me le demande !... Ils sont au bout de leur rouleau. C'est votre avis ?... Et ce pauvre Le Guenn qui se déprime à vue d'œil !...

— Sa figure blêmit davantage, d'heure en heure!...

— Oui... Je n'ai voulu rien dire pour ne pas effrayer inulement sa femme; mais...

Les paupières de madame Élisabeth rougirent. Ses beaux yeux grossirent comme devant un spectacle atroce, tandis que je disais pourquoi les compagnies d'assurances refuseraient de garantir notre commandite contre les risques de la mort. Consultés discrètement par les émissaires de notre conseil d'administration, plusieurs collègues de Le Guenn n'avaient pu promettre qu'il recouvrerait une santé assez ferme pour achever la série des travaux probants.

— Mais il n'est pas si mal! — s'écria-t-elle. — Ce sont d'absurdes exagérations!

Obstinément elle examinait, au fond de mes orbites, quelle vérité exacte signifiaient les lueurs de mes pupilles, les clins de mes cils. Je répétai que le docteur était un homme complètement épuisé par l'étude et la maladie. Il lui eût fallu quitter tout de suite son laboratoire et son milieu, interrompre ses visites aux malades, aller vivre un an sur les cimes des Alpes. Alors il pourrait sûrement se rétablir, travailler de nouveau, puis doter le monde d'une découverte à peu près unique. Malheureusement, rien de tout cela n'était possible, dans les affreuses conditions de l'existence actuelle.

Madame Élisabeth s'empêcha difficilement de pleurer... Sans les voir, elle suivait de l'œil un vol de mouettes criardes. Péniblement elle exhalait des souffles profonds et tremblants. Ses mains découragées cessèrent d'agir; elles demeuraient inertes près de ses genoux immobiles. J'allumai lentemant ma pipe de voyage, et n'ajoutai pas un mot; ce qui la mit en détresse. Elle eût souhaité que mon discours ne se terminât point, dans l'espoir qu'il exprimerait, à quelque instant, ses idées mêmes, ses idées confuses de secourir Jean Le Guenn. Enfin, épouvantée de mon silence, elle ravala deux sanglots pour me dire :

— Nous devons pourtant le sauver!... Vous avez de la fortune, monsieur Guichardot, vous!...

Cette seconde phrase fut presque agressive. Je détrompai l'amoureuse : je lui prouvai que je ne possédais pas d'argent liquide, que mes petits capitaux étaient bloqués dans

des entreprises naissantes, que je faisais construire et que cela mangeait à l'avance tous mes gains, que mes entrepreneurs conservaient plusieurs de mes traites échues déjà, que j'étais sans ressources immédiates pour les retirer de leurs mains. Elle m'ordonna d'emprunter. Je lui répondis que n'ayant pas de garanties immobilières, je ne persuaderais personne... Certes, j'aurai pu prêter à notre ami, cinquante, cent louis... A quoi bon? C'était trop peu. Quinze à vingt mille francs étaient indispensables pour sortir de Keryannic après avoir payé les dettes hurlantes, et se faire héberger dans les hôtels de l'Engadine, un an, avec sa femme. Sa femme!... Ah! sa femme!...

Je fis claquer ma langue de manière à insinuer que la vie du docteur était entravée par le lien de son absurde mariage. Madame Élisabeth parut ne pas entendre. Après s'être assurée qu'on ne guettait pas nos paroles, elle me dit tout bas qu'elle me donnerait la somme. Il me suffirait de faire croire à nos hôtes que la Compagnie des Produits pharmaceutiques se décidait. Ensuite je leur verserais les vingt mille francs de leur cousine, au nom de mes administrateurs.

D'avoir inventé cet artifice, madame Élisabeth eut une sorte de joie. Son masque de gorgone se détendit. Une lueur des yeux changea l'expression de sa personne. Ses mains longues soulignèrent ses paroles par des gestes actifs.

Je n'eus cependant que peu de peine à la convaincre d'erreur : elle comprit vite que Le Guenn remercierait les administrateurs, et que leur étonnement l'avertirait du subterfuge. Restait le moyen d'assumer, à moi tout seul, la responsabilité de l'avance. Certes je le persuaderais facilement de ma confiance absolue en son œuvre. Mais je lui avais maintes fois démontré ma pénurie passagère, quand il avait tenté discrètement de m'intéresser, personnellement, à son œuvre. Comment ne douterait-il pas de mon revirement, et de la chance mensongère qui m'enrichissait tout à coup, afin de le secourir? Fatalement il en arriverait à soupçonner notre entente...

— Comprenez-moi bien, chère madame, — ajoutai-je. — Le docteur vous admire beaucoup. Vous l'admirez infiniment. Au moins il est clair que vous avez, l'un pour l'autre, des sentiments très vifs. Vous-même me l'avouez; Le Guenn s'en

défend mal. S'il apprenait notre connivence, il ne me pardonnerait pas de l'avoir placé dans une situation équivoque... Un homme tel que lui n'accepte pas l'argent d'une femme prête à l'aimer... Oh! oh!... Tout se sait. Il a trop d'envieux qui l'épient. On s'étonnera de le voir oublier brusquement sa clientèle bretonne pour se reposer, riche, sur les plateaux de l'Engadine... Alors il m'accuserait avec raison d'avoir abusé des circonstances pour le déconsidérer à son insu...

— Dites que vous ne voulez pas m'aider... que vous souhaitez son échec, dans vos calculs... Dites-le... ce sera plus franc, plus cynique, plus conforme à votre caractère brutal.

En se détournant comme par dégoût, elle adressa l'invective au vent qui sifflait, à la plaine liquide, aux bavures de l'écume, aux terres plates et chauves qui bordaient la mer intérieure, tout à coup élargie.

Dans son trouble, madame Élisabeth se passait la main sur le visage, sans imaginer que ses gants pouvaient déteindre au contact de la vaseline et de la poudre dont elle avait imprégné sa peau, par précaution contre le hâle. Le contraste entre son indignation et cet aspect grotesque d'une figure salie ajoutait du ridicule à son chagrin. Plus que son esprit, son corps souffrait. Des nausées interrompirent ses diatribes contre l'égoïsme. Des sanglots mal contenus étranglaient ses exclamations. Cette déchéance physique trahissait surabondamment la sincérité de la douleur chez une créature dont tout l'effort se vouait à faire de soi une statue parfaite et glorieusement vivante. A chaque seconde, elle relevait une mèche que le vent lui rabattait contre la bouche ; et elle croisait, décroisait ses longues jambes, tapait du pied, joignait les mains en s'étreignant les doigts avec rage.

« Toi, ma fille, tu es à point! — me disais-je. — Tu m'appartiens... Tu es mon instrument... Si j'aboutis, tu seras mon amie dévouée, servile, reconnaissante, et craintive. Tu t'es trop humiliée devant moi... »

Je continuai à me défendre de lui servir d'intermédiaire. Mon but était défini maintenant. Il importait que cette folle amante prodiguât pour un long temps, et de la manière la plus licite, son aide pécuniaire au docteur Le Guenn. Les

expériences ne pouvaient être accélérées qu'au moyen de grosses sommes. Seule, une femme légitime se trouverait en posture de consacrer sa fortune à notre recherche et à nos désirs de bénéfices futurs.

Ma logique exigeait que Le Guenn, après divorce, épousât la jeune veuve.

D'autre part, je prétendis me prouver la force de mon influence en obtenant ce résultat moral. Aussi j'écartai tous les plans moins complets que madame Élisabeth proposa. Je lui représentai que je n'étais pas un ami du docteur, mais à peine un camarade, que nous nous étions réunis quatre ou cinq fois en quinze ans, qu'il détestait mon caractère positif, qu'il me tolérait tout juste, à Keryannic, avec l'espoir de la commandite et l'avantage de ma pension. Sa méfiance ne tarderait pas à soupçonner notre entente. Et le petit-fils de l'amiral Le Guenn ne transigerait pas sur une « question d'honneur » — comme il la nommerait.

Madame Élisabeth avançait vers moi sa figure souillée de graisse noirâtre. De sa mâchoire elle menaçait comme si elle eût été encore une bête ancestrale de sa race, avant la phase humaine de la transformation :

— Qui lui révélerait ça?... Vous?... Pour le perdre?...

— Peut-être moi, — répondis-je froidement, — peut-être vous. Sait-on?... Bien fou qui compte sur sa propre discrétion... Or je passe déjà pour un audacieux, pour un *amoral!* Je ne veux pas que l'on clabaude sur moi dans le milieu des médecins, en me mêlant à une histoire où Le Guenn semblerait aux malveillants, soit la victime, soit le complice de mes ténébreuses machinations... Pardon, pardon, la médisance des hommes est inexorable. Dans un cas pareil, et quelle que fût notre vertu, la calomnie n'épargnerait ni lui, ni vous, ni moi.

— Je n'insiste pas... Je n'insiste plus...

Je lui étais odieux. S'éloigner de moi lui parut meilleur. Mais quel autre confident eût-elle rejoint? S'étant levée, elle revint s'asseoir, après quelques pas sur le pont. Alors elle résolut d'offrir encore la somme à sa cousine, qui l'avait nettement refusée déjà : —j'arrachai la confession de cette démarche inutile et fâcheuse.

— Oh! elle a de la délicatesse, Yvonne!... Elle fera mourir son mari par orgueil, cette sainte!... Quelle sainte!... C'est à en pleurer.

Il lui fallut s'essuyer les yeux.

— Vous n'avez aucune chance de voir madame Le Guenn accepter de l'argent qu'elle sait offert par l'amour. Elle ne voudra jamais. Il lui semblera que vous achetez sa complaisance et son aveuglement! Elle est susceptible et fine : elle repoussera plus durement votre dernière tentative.

— Alors quoi faire?... Mais quoi faire?

Sans vergogne, elle laissa quelques larmes rouler le long de ses joues grises, et se moucha bruyamment... Puis elle renifla, telle qu'une écolière grondée.

— Quoi faire?... Si Yvonne refuse?... Ah! Yvonne... une sainte!... Une sainte!... — ricana-t-elle.

— Hein? — repris-je, — quelle plaie que cette femme-là!... Voulez-vous que je vous dise? elle tuera Le Guenn, cette sainte comblée de vertus, et qui l'adore... Pensez donc! Sans elle, il livrerait toute la boutique aux créanciers. Il réclamerait au sanatorium de Saint-Moritz une cure gratuite qu'on ne refuserait pas à un médecin de la flotte française. Mais il ne peut abandonner sa femme ici sans argent. Il n'aura pas l'énergie de l'abandonner... Elle exigera de le suivre partout, de le soigner elle-même, puisqu'elle l'aime!... Puisqu'elle l'aime, elle le tue. C'est logique...

— Mais c'est abominable!...

— C'est ironique! C'est la nommée, et bien connue, Ironie du Sort... Ah! si Le Guenn songeait au divorce!...

Madame Élisabeth fut tout hébétée par l'insinuation. Pour moi, j'arrivais au point que j'avais fixé comme but de ce dialogue.

— Ils ne peuvent pas divorcer! — conclut-elle au bout de quelques brèves réflexions. — Ils ne peuvent pas. Ah! s'ils pouvaient!...

Et elle exhala deux soupirs, qui allégèrent un instant son angoisse. Ses yeux éclairés soudain contemplèrent un spectacle chimérique et délicieux. Toute la contracture de son corps se relâcha. Sa douleur se dissipa.

— Le divorce ! — dis-je, — et Le Guenn serait libre comme un veuf..., comme vous !...

— Comme moi...

— Une autre femme, ayant de la fortune, pourrait s'éprendre de lui, l'épouser... Mais oui... l'épouser, le sauver... partager bientôt sa gloire, et même faire profiter leurs enfants de la richesse qu'il acquerra.

— Mais il ne peut pas divorcer... Il n'y a pas de motifs...

— Je n'en aperçois pas...

— Alors, il doit succomber ?...

— Probablement !...

Madame Élisabeth me dévisagea. Elle s'expliquait mal que, n'ignorant plus son amour, je pusse froidement la désoler ainsi, et sans périphrases. De la stupeur à la haine, puis à la curiosité de me découvrir, et à l'espoir d'obtenir mon secours, son esprit passait tour à tour dans une incohérence de cauchemar. Cependant la conception du divorce lui semblait plausible, car elle rompit notre silence par ces mots :

— Cette femme le tuera... Elle le tuera, vous savez.

— C'est le droit de sa vertu et de son amour ! — constatai-je, la pipe aux dents...

— Et ça ne vous indigne pas davantage ?...

— Il existe bien d'autres absurdités sur la terre !...

— Il n'en est pas de plus atroce...

— Oh ! si !... Mais il est naturel que celle-là vous révolte particulièrement.

Mon flegme ne leurrait qu'à demi sa finesse. Madame Élisabeth soupçonna que c'était un moyen de l'exaspérer au paroxysme, pour la faire céder à une suggestion suprême. Elle flaira que les ambages étaient inutiles, que nous pouvions venir au fait, qu'elle se déterminerait maintenant à suivre mon avis, pour téméraire qu'il fût.

— Pensez-vous — balbutia-t-elle à voix basse — pensez-vous que j'y puisse quelque chose ?

— Vous ?... Non...

— Non... non, n'est-ce pas ?... Ni moi... ni personne ?...

Sa jalousie s'alarmait. Elle eut peur qu'à sa place je ne voulusse introduire une nouvelle actrice dans le drame. Je la rassurai.

— Quelqu'un... — énonçai-je lentement — quelqu'un ne saurait-il persuader à madame Le Guenn que l'existence de son mari est dans ses mains, qu'en divorçant elle le sauve, qu'en le gardant elle le tue?... Car c'est une chose claire et facile à démontrer.

— Yvonne n'aime pas Jean assez pour consentir à un pareil sacrifice... Il faudrait qu'elle eût l'âme des martyres... Elle ne l'a guère...

— Je le crains... Quelle femme, aimant son mari, s'arrêterait à une telle résolution?... L'amour est un égoïsme qui saisit un être, l'accapare, le fait sien et ne le restitue qu'à la Mort...

— En effet, elle ne le restituera qu'à la Mort!...

— A moins que nous ne convertissions madame Le Guenn au divorce... Pouvons-nous raisonnablement lui demander de détruire ses chétives espérances, d'accepter la misère et la solitude?...

Madame Élisabeth secoua la tête. Elle fut s'accouder sur la tringle qui servait de garde-fou. Je ne la suivis point.

Nous pénétrions dans la rivière de Vannes, qui est bourbeuse et sans attraits naturels.

Ma sagacité m'inspira de laisser ma belle amie se morfondre. A ressasser, de toutes manières, les péripéties de son malheur sentimental, elle ne manquerait point de s'affoler plus, de sentir son incapacité, et, plus tard, de revenir, docile et soumise, vers mes conseils.

J'entendais qu'elle épousât le docteur Le Guenn, préalablement divorcé. Mesurant, au cours de cette intrigue, mes facultés de persuasion, je prétendais à la victoire de mon caprice : cela m'eût prouvé la vigueur de ma force suggestive.

D'ailleurs, la tâche ne me semblait pas fabuleuse. Une idéaliste comme madame Le Guenn pouvait être convaincue de se dévouer jusqu'au divorce pour sauver l'existence de son mari. C'était difficile. même improbable. Ce n'était pas théoriquement impossible. En tout cas, la tentative me parut digne de mon effort. « Dépasse-toi toi-même, et même dans ton prochain », a dit Nietzsche. Il me plut d'interpréter, à ma façon, l'axiome du maître.

Dans les rues de Vannes, je m'attachai spécialement aux pas de madame Le Guenn. Je la questionnai sur les souvenirs historiques rappelés par ces vieilles maisons bretonnes dont les étages surplombent les boutiques en retrait, dont les poutres nues et croisées divisent le crépi des façades, dont les faîtes angulaires avancent sur la place aux pavés bossus et durs. Là flânent des soldats empotés, mi-bleus, mi-rouges, comme s'ils étaient encore vêtus de couleurs armoriales. La femme du docteur se fit rétive. Peut-être devinait-elle l'objet des longs propos que je tenais avec sa rivale. Peut-être me reprochait-elle encore mes galanteries ancillaires. J'échouai complètement. Il me fut impossible d'entamer la question principale. Habilement et roidement, elle se débarrassa de tous les filets dans lesquels ma tactique l'enlaça. Je prévis l'approche de semonces que je voulus éviter, en rabattant ma verve sur les sujets « vieux bretons ».

Survinrent trois religieuses noires, petites et trapues, que serraient à la taille des cordelières bleues. Elles saluèrent ma compagne en se félicitant, avec une joie puérile, de la rencontrer. Elles jasèrent. Les déboires des sœurs jardinières, la réfection de la chapelle dont la toiture menaçait ruine, l'histoire d'une chatte rhumatisante et de la mère supérieure qui la soignait tendrement, furent les thèmes de leurs paroles innocentes mais prolixes. Monseigneur avait promis de désigner quelques-unes d'entre elles pour accompagner des pèlerins à Lourdes. Elles envièrent d'avance celles qui pourraient ainsi connaître la grotte du Prodige. Là-dessus elles traitèrent des choses de la foi, selon une théologie rudimentaire. Madame Le Guenn les étonna par l'analyse qu'elle fit d'un livre d'exégèse sur les miracles bibliques. Animée par son apostolat, elle penchait son maigre corps vers les corps replets et rustiques des trois nonnes attentives. C'était une discussion fervente, devant le magasin d'un corroyeur, à l'ombre de la façade en saillie sur vingt solives antiques et grossièrement sculptées. Passèrent, coiffées de blancs hennins, plusieurs paysannes. J'eus l'illusion de voir une image de la vie médiévale contenant aussi l'homme au mufle rasé qui, dans une étroite lucarne, encadrait sa tête massive et saure, ses bras velus.

Quand les religieuses eurent pris congé, je dis à ma-

dame Le Guenn qu'elle m'avait paru toute semblable à ses amies, que je l'imaginais bien sous le vêtement d'un ordre monastique, le visage serré par la roide armure de la guimpe, et embrumé par le voile. Elle m'avoua qu'au moment de ses retraites, lorsque son mari était en mer, elle revêtait, grâce à une permission spéciale, le costume de l'ordre qui l'accueillait dans sa maison.

— Je parie — avançai-je brusquement — que vous rêvez alors de vous attarder ainsi, dans un cloître, loin du monde. Cela vous serait un repos délicieux, exempt de soucis, protégé contre l'infamie des méchants et les cruautés du destin..., embaumé par l'encens de l'autel et bercé par le murmure confiant des prières!... N'est-ce pas?...

— Mais oui!... Ce serait si bon de remettre à des mains providentielles le soin de sa vie et le choix de ses goûts!

— Libre ou veuve, vous vous réfugieriez au couvent?...

— Sans doute!...

— Et vous ne regarderiez pas cette extrémité comme une infortune?...

— Si j'avais le malheur de perdre mon mari à la mer..., je ne saurais pas imaginer d'existence plus conforme à mes vœux..., pour attendre ma fin...

— Que je vous comprends! C'est la principale chose pour laquelle mon égoïsme regrette de ne pas avoir la foi... J'ai toujours estimé que la vie d'un moine croyant est la plus agréable des vies...

— Croyez donc!... Instruisez-vous... C'est votre ignorance de Dieu qui vous écarte de sa bonté... Instruisez-vous...

— J'en ai presque le projet..., pendant que je vous parle, du moins .. N'est-ce pas? si la cruauté du sort vous séparait de Jean Le Guenn, vous auriez ce recours contre le désespoir?

— Heureusement!...

Nous nous entretînmes, en marchant, des habitudes conventuelles, du suave délire mystique, de la quiétude value par une existence candide, réglée, simple. Je lui fis remarquer plusieurs louanges excessives qu'elle donnait à ce genre de paix. Et je m'avisai de les apprendre par cœur pour les rappeler au bon moment. Avec l'exaltation d'une dévote sincère, elle décrivit même sa résignation facile à la viduité, au célibat, pourvu

que l'Église la comptât au nombre de ses filles consacrées. J'eus la sagesse de ne pas pousser plus loin la manigance, de ne pas faire pressentir la thèse de l'abandon. Toutefois, l'incitant à renchérir sur mes diatribes contre les injustices de la destinée, j'obtins qu'elle blâmât un peu son mari, qu'elle l'accusât d'égoïsme, vaguement, mais d'un ton sévère à point.

— Oui, — me hâtai-je de conclure, — c'est pour épargner à la femme les petites désillusions du mariage que la sagesse de l'Église recommande le célibat, et c'est pour lui épargner les tristesses de la solitude qu'on lui recommande les habitudes familiales des communautés... Peut-être l'Église a-t-elle eu bien de la clairvoyance en cela.

— Oh! certes! — laissa-t-elle échapper.

— Voyons, madame Le Guenn, voyons! Vous, une femme si parfaitement admirable, une sainte, comme nous disons tous!... que faites-vous de votre courage?...

Ces mots lui prouvèrent que je n'ignorais rien de sa tragédie secrète. Elle commença par se vexer. Elle répondit d'une moue, et voulut m'intéresser mieux à la façade de l'Hôtel de Ville, devant laquelle madame La Revellière lisait tout haut le paragraphe de Baedeker. Aussi je crus utile de disserter sur l'architecture de la Renaissance. Diversion obligatoire. Mais j'avais su montrer à madame Le Guenn, en tentant de la réconforter, que je jugeais son malheur certain, et que la séparation, le célibat, je les estimais préférables à sa condition présente. Grâce à mon défaut ordinaire de sensibilité, mon témoignage possédait, en ces matières, une valeur péremptoire.

Lorsque je poursuis une affaire, j'ai coutume de préparer lentement et prudemment, « à la muette », mes moyens. Dès l'heure propice, je me démène, je ne m'accorde ni délai ni répit, je précipite mes attaques, je me tourne et retourne, je bouscule sans rémission les pensées adversaires, jusqu'à l'instant du succès ou de l'échec. J'en étais à ces jours décisifs de l'action, pour l'affaire du sérum Le Guenn. Il fallait, avant de retourner à Belle-Ile, soustraire le docteur à la maladie et à la misère, afin que ses découvertes pussent nantir la Compagnie des Produits pharmaceutiques et le courtier, afin que son talent sauvât des milliers de vies humaines, — « mille et mille vies », comme disait sa femme.

— Et je tenais l'instrument de la victoire : cet amour un peu nigaud de madame Élisabeth, devenue passive entre mes mains.

Je n'ajoutais aucune foi certainement au silence que tous deux prétendaient avoir gardé sur leur adoration réciproque. Néanmoins, l'invraisemblable est vrai par hasard. Aussi je résolus de tirer la chose au clair.

Le lendemain, pendant que le vapeur nous transportait à Concarneau, sur une mer lisse et bleue, parsemée de petites voiles brunes, j'emmenai madame Élisabeth vers l'avant, où le docteur s'amusait à voir l'éperon fendre les vagues, sous l'ombre du beaupré.

Nous le surprîmes. Tressaillant, il se retourna. Ses traits se décomposèrent et verdirent, tant il eut d'émotion : il supposait une connivence entre elle et moi pour le contraindre aux franchises dangereuses. A peine sut-il balbutier d'idiotes réponses, quand je lui eus parlé de la température et du voyage, pour exorde. On entendait, sur la dunette, Gilberte et madame La Revellière se quereller aigrement. A ce propos, je le plaisantai : sa jeune disciple n'avait pas encore toute la douceur de caractère qu'il lui prêchait. Témoin ces répliques impolies dont la brise nous apporta les syllabes nettes. Fort adroitement, madame Élisabeth s'empara de ce prétexte pour diriger la conversation où elle voulut :

— Ah ! — gémit-elle, — les maris qui meurent jeunes ! c'est une catastrophe sans remède pour la famille... Je m'en aperçois trop... Il manque à ma fille une volonté ferme qui la dompte, qui puisse arracher, par la violence même, les mauvais sentiments de sa petite âme trouble. Une femme seule, une femme pareille à moi, mesure vite son impuissance devant un caractère qui se forme. Celui de M. La Revellière ressuscite à présent dans l'être de sa fille. C'est la même impatience de jouir et de triompher, en dépit de tout. Et je n'ai pas le frein qu'il faut... Que j'aimerais savoir auprès d'elle, toujours, un esprit tel que le vôtre, un esprit de droiture, de loyauté, de science...

— Êtes vous sûre que je réussirais ? — dit-il, en marquant, après ces éloges, plus d'ironie que de gratitude...

Il affecta la mine bougonne d'un monsieur que les chimères

des femmes agacent. Je commençais à croire qu'il n'avait pas l'humeur d'un amant. D'ailleurs, elle n'en parut guère étonnée, ce qui me confirma son habitude d'être ainsi rabrouée. Et je me demandai comment cette admirable, cette élégante, cette intelligente créature, avait pu se toquer de cet ours maladif. Au soleil de l'été, l'un et l'autre s'étaient connus, solitaires dans la lande, et capables de se confier des choses nouvelles pour tous deux. La loi naturelle avait mis en action les fluides attractifs échauffés par l'atmosphère de la saison féconde. Madame Élisabeth l'aimait, car elle s'ingéniait encore à le séduire.

Elle nous exposa comment une femme honnête ne réalise qu'une partie de son rêve, les convenances lui interdisant de changer rien d'essentiel aux volontés de son mari, aux exigences de sa famille. Elle doit renoncer à bien des espoirs. Alors elle songe que ses enfants, du moins, pourront, eux, les poursuivre, les mener à bien.

— Voilà le secret de notre affection maternelle : nos enfants sont les acteurs qui joueront, dans les temps prochains, le rôle d'abord sollicité pour nous-mêmes. Ma vieillesse voudra saluer dans la vie de Gilberte glorieuse tous les songes de mon adolescence trompée.

— C'est en quelque sorte votre avenir même — dis-je — que vous confieriez au docteur?... Il peut être flatté!

— Je ne désire rien tant au monde que de voir Gilberte acquérir un caractère semblable au vôtre, mon cousin!...

La pitoyable femme s'émut à prononcer cette déclaration, et sa voix défaillit avant les derniers mots. Lui comprit qu'il passerait pour un butor s'il simulait l'indifférence, pour un butor ou pour un sournois. Il hésita, puis :

— Vous m'accordez tout à coup, ma chère amie, de bien grandes qualités!

— Tout à coup?... — s'écria-t-elle. — Je les ai toujours proclamées. Vous le savez bien.

— Tu dois le savoir, vraiment! — appuyai-je. — Madame Élisabeth ne te parle pas sur le ton de la froideur... Loin de là!... Te moques-tu?... Ou bien as-tu peur d'entrevoir ce qu'il y a de rare et de précieux dans les sentiments qu'elle manifeste à ton égard?...

Ainsi j'abordai brutalement le sérieux du problème. Les

mains de madame Élisabeth tremblaient sur sa robe. Elle regardait le docteur avec une expression d'angoisse apprise dans les musées, devant les tableaux classiques, mais renforcée par toute la franchise de la passion qui se fardait coquettement de cet art. Lui souriait, les yeux pétillants de fureur et de joie tour à tour. Cela l'ahurissait que cette belle femme l'aimât jusqu'à choisir mon audace comme auxiliaire de sa pudeur, afin de consommer l'aveu.

— Mon ami..., — murmurait la voix mélodieuse, — permettez-moi de penser que je suis autre chose pour vous qu'une voyageuse arrêtée dans votre maison, afin d'assister aux couchants sur la mer, tout un été magnifique... Oui, vous n'êtes pas seulement un hôte...

— Tu entends, Le Guenn ? — intervins-je, en lui saisissant le bras.

Il se débattit, nerveux, se libéra de mon geste, regarda vers la dunette si on ne l'espionnait point, et il offrit à madame Élisabeth sa main gantée, qu'elle serra dans une ardente crispation. Alors le visage du docteur se détendit, se recolora, blêmit de nouveau ; puis il balbutia :

— Ce serait insolent et fou de dire ce que j'imagine...

— Ce serait simple, naturel, et digne de ta loyauté, mon cher !... Voilà tout ! — protestai-je.

— Moi, — dit courageusement madame Élisabeth, — moi, je pressens ce que vous devinez de mon cœur... Et vous ne vous trompez pas...

Comme elle achevait, un grand frisson la secoua. Ses cils se mouillèrent. Un sourire de victoire éclaira sa figure attentive.

Ma corpulence les cachait en partie aux gens de la passerelle. Leurs mains s'étreignirent fortement. Du reste, madame Le Guenn veillait à la confection du repas dans le salon d'arrière, car le mousse était inhabile aux soins de la cuisine et de la table. A sa grand'mère, qui la morigénait, Gilberte récitait mal une fable anglaise. Quant à moi, je demeurais stupide. Comment ! c'était vrai ! Ces deux serins ne s'étaient jamais dit leur goût réciproque... Ils s'étaient contentés de s'éblouir avec des idées éloquentes ou spécieuses, de se frôler ingénument !... Qu'il en existât de ce type, encore, je l'ignorais...

Maintenant ils regardaient, silencieux, l'horizon de la mer nacrée et le pullulement des petites voiles, comme si, par delà, leur sort était inscrit sur les nuages rapides.

— Pardonnez-moi, — leur dis-je, — si je ne me retire point. On peut vous épier... Je vous sers de chaperon.

— C'est notre ami, — dit madame Élisabeth au docteur.

Il me tendit la main. Je me permis de rire :

— Que de temps vous avez perdu tous deux !...

— Ne devions-nous pas craindre ? — me répondit-elle gravement. — Avec notre bonheur nouveau, une douleur nouvelle est née... Yvonne va trop souffrir.

— Elle aime son Dieu plus que tout, — objectai-je.

— N'importe, — reprit madame Élisabeth ; — voilà comment notre félicité devient un crime.

— Je vous remercie d'avoir pensé tout de suite à ma pauvre femme...

— N'y pensiez-vous pas ?... Et comment n'aurais-je pas les mêmes pensées ?

Alors, marivaudant, ils épuisèrent tous les couplets des vaines littératures. Je feignis de m'intéresser aux flots, et de ne rien ouïr. Ce verbiage m'agaçait. Après un moment d'émotion très vive, madame Élisabeth gémit :

— Mon Dieu ! Et il faut songer à la torture de l'autre !...

— N'est-ce pas ? — supplia-t-il ; — vous me refusez le droit de la faire souffrir ?...

— Notre amour ne peut s'épanouir qu'au prix d'une immense peine... Il faut réfléchir au sacrifice de la victime...

— La victime !... la victime !... — fis-je, rentrant soudain en scène ; — c'est un gros mot... D'abord, vous pouvez cacher vos sentiments. Elle ne surprendra rien...

— Qu'il me déplaira d'être une criminelle qui déguise et ment !

— Ah ! voilà !... — déclara Le Guenn, — voilà bien ce qui nous empêcha si longtemps de nous confier tout...

— J'aurais voulu laisser aux gens du troupeau l'hypocrisie... Et vous ?... — interrogea madame Élisabeth, prête à pleurer.

— Moi ? Je ne pourrais dissimuler que peu de temps. Le masque du mensonge me brûlerait la face... Vous avez raison.

Ah! que je vous aime davantage pour cette délicatesse!... Tu vois, Guichardot : il y avait un motif de notre silence, de notre prudence...

J'éclatai de rire, fort irrévérencieusement.

— Enfin nous ne pouvons pas, madame Élisabeth et moi, jouer les adultères de vaudeville!...

— Je ne puis être la parente odieuse qui trahit sa parente, qui, sournoise et furtive, lui dérobe son honheur par un larcin ignoble?... Voyons, monsieur Guichardot?...

— Allez, allez toujours... Vous m'amusez...

— Mais que deviendrai-je aux yeux de Jean Le Guenn, moi? — demanda madame Élisabeth. — Un être abaissé, capable de vilenie pour contenter un désir, un instinct. Est-ce cette femme-là que vous aimeriez toujours, vous, Jean Le Guenn? Non, vous l'aimeriez un temps, et puis vous la rejetteriez!

— Cependant, — fis-je observer, — si vous voulez de l'amour, il faut l'accepter avec ses conséquences. A moins que vous ne partiez ensemble...

— Je pourrais vous suivre, Élisabeth, si vous partez... — balbutia le docteur par une sorte de politesse. — Et alors il n'y aura plus ni mensonge, ni trahison, ni bassesse...

Appuyé des deux mains sur le bordage, le dos à la mer, il parla d'une manière saccadée, la bouche sèche et frémissante Le roulis l'élevait, l'inclinait vers madame Élisabeth, anxieuse et pâle, puis le mouvement du bateau le renversait dans l'odeur saline et fraîche, avec le bâbord couché vers l'écume éparse. Le bruit rythmique de la machine scandait sourdement ses phrases. Il imagina son bonheur. Il s'échauffait. A l'en croire, il allait feindre de regagner son bord : *Le Surcouf* appareillait vers la fin de septembre pour les mers de Chine. Mais, au lieu d'embarquer, il se fût installé secrètement, près de Paris, à Versailles, par exemple...

— Oh! mon ami! nia tristement madame Elisabeth. Et les curieux, et les médisants!... Comme ils diffameraient notre liaison!... Quel compte rendrai-je à ma fille lorsqu'elle sera grande, lorsque de mauvais propos auront établi que ...

— Gilberte — ripostai-je — comprendra la vie... Elle usera de l'indulgence que vous lui aurez tous deux enseignée...

— Peut-être... Mais Gilberte trouvera dans sa mère l'exemple du mensonge. A son tour, elle pourra mentir et trahir. Sa vie ne sera pas noble... Je ne puis faillir sans, par là, conseiller l'infamie à ma fille. Envers nos enfants, nous sommes débiteurs de ce que nos parents nous léguèrent de loyauté...

Longuement elle développa ce thème de morale vulgaire. Je m'aperçus qu'il influençait l'âme hésitante et lâche de Le Guenn. Quelle que fût la force de son inclination, il se félicita de ce que son amante lui donnait un prétexte de renoncement. Il pourrait ne pas agir. Il pourrait ne pas encourir les reproches de sa femme, éviter les lamentations, ajourner, dans le futur vague et fabuleux, le drame de la séparation... Il respirait!... Je l'eusse étranglé; je l'eusse écrasé sous mon talon comme une limace, cet homme qui se dérobait à la lutte vivifiante des passions, pour, déjà vaincu, retourner au sommeil de sa petite science minutieuse et tatillonne, de ses songeries mystiques, de ses ennuis monotones.

J'enrageais, bien que mes propres affaires allassent au mieux. En évinçant, par l'étalage de tels scrupules, toutes les hypothèses d'un amour illicite, madame Élisabeth éliminait aussi les conclusions étrangères au divorce. L'idée du mariage la tentait plus que celle de l'adultère. Donc il me seyait de sourire paternellement à leurs divagations, puis d'intervenir au bon moment afin de préciser les choses avec un peu de logique.

Mon succès me parut certain. Je pris le loisir de m'impatienter contre la débilité morale du docteur. Il répétait:

— Si, par devoir maternel, vous proscrivez l'amour de votre vie, et si vous le proscrivez de ma vie par crainte de la douleur que subirait Yvonne, alors tout espoir est vain...

— Mais non! — protestai-je, — mais non!... Pourquoi?... Parce que vous êtes les seuls, dans le monde, à raisonner ainsi!... Vous le reconnaîtrez. Vous abdiquerez tout cet orgueil inférieur pour adopter celui du combat contre les préjugés d'une morale vermoulue que la plupart attaquent et renient, soit ouvertement, soit clandestinement.

Madame Élisabeth s'indigna jusqu'à m'étonner. Je l'estimais plus assouplie par les affres de la passion. Sa probité

théâtrale, son besoin de s'admirer intègre et noble, la reconquirent. Et cela tellement que je me demandai si elle n'avait pas joué la comédie de l'aveu, pour se grandir dans l'esprit du docteur, en lui montrant la vigueur de sa vertu maîtresse de l'amour. Chez une « artiste » de cette sorte, la parade pouvait bien avoir été conçue et représentée dans l'intention de nous abasourdir l'un et l'autre par tant de sublimité. Quelques instants, ces inquiétudes me possédèrent.

— Jugez-vous — déclamait-elle — que nous soyons les seuls, le docteur et moi, à penser ainsi? Jugez-vous que l'égoïsme des instincts règne exclusivement sur les âmes, comme le rapportent les romans d'aujourd'hui?... Jugez-vous qu'il ne subsiste plus, sur la terre, d'esprits assez forts pour soumettre la passion à la droiture?...

— Et la droiture, c'est de ne pas nous aimer! — pleurnicha Le Guenn.

— A moins que vous ne vous épousiez, — proposai-je.

— Plaît-il?...

Je confirmai :

— A moins que madame Le Guenn ne se résigne au divorce...

— Jamais! — soupira le docteur. — Elle refusera... Elle m'aime, la pauvre ; elle m'aime!

— Ou non... Apprécies-tu bien le caractère de ta femme? Es-tu certain qu'elle ne préférerait pas, tout au fond d'elle-même, être libérée pour se consacrer à la dévotion? Tu te vantes de lui faire une grande peine. Peut-être t'aime-t-elle moins que tu ne le supposes. Peut-être demeure-t-elle auprès de toi par devoir d'épouse chrétienne qui te sait faible, triste, désolé, exaspéré, honteux devant les minuties de tes travaux et les déboires matériels. Peut-être vouer son temps à la prière lui semblerait-il désirable après une longue expérience du mariage, quand les difficultés de la vie l'ont fatiguée. Le prêtre lui promet plus que tu ne peux lui promettre.

Triomphant, je m'arrêtai, car il hésitait à me démentir.

— Vous la croyez pieuse à ce point? — demanda-t-il enfin à son amante qui palpitait.

— Oui! — soupira-t-elle, avec l'émoi de s'avouer ma complice.

Il hocha la tête, et détourna les yeux. Je le pressai plus vivement :

— Veux-tu donc obliger madame Le Guenn à subir, par compassion, une chaîne que tu tenteras de briser, quand peut-être elle souhaite aussi, très obscurément, s'affranchir pour faire plus certainement son salut ? Veux-tu l'embarrasser éternellement d'un lien qu'elle estime indéfectible, lorsque ton désir caché va mystérieusement le rompre ?...

— Songez à cela ! — appuya madame Élisabeth.

— Évidemment, ce serait injuste de ne point la libérer à présent, si, dans l'intimité de son âme, Yvonne aspire à cette libération... Même si j'impose un silence très sévère à ma vanité conjugale, je reste persuadé qu'elle m'aime et qu'elle n'a jamais eu l'idée d'une séparation. A mon avis, elle m'aime ; et elle se désolerait affreusement au premier soupçon d'une infidélité passagère...

— Oh ! — fit madame Élisabeth, — vous raisonnez, cher ami, comme une coquette, non moins soucieuse de préserver sa respectabilité mondaine que de conserver son amant. Quand on engage ces sortes de femmes à quitter leur mari loyalement au lieu de souiller leur vie par les perfidies de l'adultère, elles répondent aussi que leur époux les aime trop, qu'il en mourrait, qu'il est meilleur de lui épargner cette torture, en mentant. Leur infatuation les égare : souvent le mari appelle, de ses vœux muets, une rupture qui lui permette de s'amuser à sa guise, avec des maîtresses... Docteur, vous raisonnez comme ces coquettes... Ah ! ce n'est pas digne de vous !

Elle s'animait, le sang aux joues, piquée de ce qu'il défendît trop madame Le Guenn, de ce qu'il eût accepté si vite les raisons pour ne point faillir.

— Je vous ai communiqué mon opinion toute naïve, qui est sans doute une illusion ? — accorda-t-il à voix basse.

— A vous de sonder le cœur d'Yvonne et ses mystères ! — déclara madame Élisabeth, un peu narquoise.

Apparemment, il eut peur de l'avoir vexée... Les chairs de sa figure se creusèrent, ses yeux noircirent ; le rictus de sa bouche rasée devint un signe d'amertume et de douleur ; un peu d'écume blanchit ses lèvres livides, tant cette crainte torturait son corps et son esprit !

— Je vous en supplie, — bégaya-t-il, — ne remuons plus rien, aujourd'hui, de ces tristesses... Soyons seulement l'un près de l'autre... en silence... en silence.

Il n'en pouvait plus. Le souffle lui manquait... Ses yeux étaient comme ceux d'une bête aux abois. Madame Élisabeth eut pitié :

— Oui, en silence... Il n'y a rien maintenant à vouloir que le silence! — reprit-elle, en voilant sa tête de ses mains étroites.

— Pour aujourd'hui, du moins! — rectifiai-je sur un ton de malice. — Nous entrons dans la baie de La Forest... Voici les dunes de Beg-Meil... et, là-bas, le phare de Concarneau...

La mer gonflait autour du vapeur, elle assaillait ses flancs de tôle, elle l'éclaboussait, elle le bousculait de son échine monstrueuse et mouvante. Gilberte cria qu'on nous attendait à table...

IX

Sur l'eau dormante du port, parmi les mâts et les cordages obliques des barques, s'érige, nette et grise, panachée de bosquets, la « ville close » de Concarneau. Des angles de maçonnerie ancienne l'arment partout, la défendent. Sévèrement elle veille par les lucarnes de ses échauguettes en saillie sur les mâchicoulis prêts à vomir le plomb et la poix fondus contre les audaces des envahisseurs. Rien n'a changé de son aspect médiéval, de sa défiance prudente servie par les flots qui baignent le pied de ses murailles lisses et mornes, par les masses rondes de ses bastions, par la légèreté de ses ponts-levis faciles à dresser afin de rétablir, entre son îlot et le continent, l'abîme liquide. Ces ponts-levis retentissent sous les sabots des filles aux hennins blancs qui se pressent, et vont, sans gaieté, le teint mort, comme si la peste et la famine d'autrefois ravageaient encore le peuple dans les faubourgs sablonneux de la vieille cité guerrière, dardant, telle une lance, la pointe de son clocher bleuâtre.

Avec leurs robes longues et leurs coiffes de bonnes femmes, quelques écolières pareilles aux personnages des danses macabres, gambadaient sous les voûtes sonores et contournées de la porte. Elles dépassèrent l'indolence des pêcheurs. Pieds nus, ils traînaient leurs cordages, leurs poulies et leurs filets ; ils offraient le poisson de leurs corbeilles aux ménagères accroupies sur le seuil des maisonnettes basses. Madame Le Guenn demanda le chemin de l'église à quelques petites filles arrêtées devant la vitrine de l'épicière, pour regarder les sucres d'orge et les images d'Épinal. Sa figure maigre me semblait pas plus vivante que celles de ces pauvres enfants faméliques. Autant que les privations de la misère et le méphitisme des quartiers sales, les inquiétudes avaient rendu la femme du docteur anémique, osseuse comme celles de sa race. La peau jaunie se collait aussi contre les os du crâne. Elle se plaisait dans cet état spécial où les instincts, affaiblis avec le sang du corps, sont aisément dominés par l'énergie d'une volonté ascétique, désireuse de conquérir, par delà les tristes apparences du monde sensible, l'illusion du paradis, de ses anges, de ses musiques. En elle, certes, l'esprit triomphait des appétits et des sentiments que suscite leur véhémence. Sans grande lutte, elle devait imposer la règle à ses aspirations les plus rebelles, comme les Bretons imposèrent la règle des traditions religieuses et féodales à toutes leurs velléités d'indépendance, par une sorte d'amour atavique très fort envers leurs lois anciennes, armature des croyances où peut, du moins, se réfugier leur imagination terrifiée par les périls du large, la mort fréquente des proches, et les voix lugubres de la mer, les nuits d'ouragan.

De même, pour échapper à la frayeur de ses chagrins, Yvonne Le Guenn cherchait un abri dans la conception traditionnelle de Dieu magnifique en ses miséricordes qui promettent les trônes du ciel aux patientes, aux résignées. Aussi, dès qu'elle foulait la terre d'une paroisse, elle entendait rendre hommage au Christ dans la demeure embaumée d'encens, pleine d'un silence délicieux pour les âmes qu'outrage le grossier tumulte des passions voisines. Peut-être espérait-elle rappeler au devoir la vertu chancelante de madame Élisabeth par son exemple. Nous la suivîmes. L'église n'était plus ouverte à cette heure,

ce qui la navra véritablement. Une bonne femme lui dit que le prêtre était dans la ville neuve, et que le sacristain pêchait la crevette. Si on ne fermait pas le sanctuaire, les polissons jouaient à la marelle sur les dalles et barbouillaient les murs d'inscriptions malhonnêtes. Madame Le Guenn hocha la tête. Les mécréants gâtaient sa vieille Bretagne.

Nous montâmes sur un tertre qui domine les cheminées fumantes, les toitures de tuiles, le port et ses bateaux encombrés, les pêcheurs qui, se plaisantant, épluchent leurs légumes, grattent leurs soles et leurs merlans, allument leurs pipes, vident le litre à la régalade, dépouillent leurs sarraus, brossent leurs bérets, querellent les débardeurs du quai et les commis des mareyeurs, excitent à la lutte les gamins loqueteux, puis sautent dans le bachot qu'ils mènent vigoureusement à la godille sur la surface des eaux calmes, protégées par le rempart du môle contre la charge des lames écumeuses et mugissantes. Le tramway vint prendre au débarcadère les paniers humides remplis de poissons. Il les emporta vers la gare, vers les tables opulentes des capitales. Entre courtiers et patrons d'équipages, il s'échangeait, à la porte des tavernes, des sous, des écus, de l'or. Toute la vie de cette province grouillait sous la coupole du ciel vague, enfumé là-bas par le passage de lointains, d'invisibles steamers, geste des négoces internationaux. D'instinct, madame Le Guenn nous ramena le long des pentes gazonnées, au pied des grands hêtres, vers l'église interdite que contournait une ruelle déserte. Elle essaya de pousser une porte latérale de l'édifice. Sa déception fut telle que madame Élisabeth sourit, la comparant aux saintes femmes désespérées de mettre le Christ au tombeau, sur les toiles des vieux maîtres hollandais.

— C'est que — répondit la Bretonne — jamais la gloire de Jésus n'a été plus ensevelie dans les ombres que font les statues colossales du Vice...

Elle répéta cette métaphore de sermon, pour nous la fixer dans la mémoire. Il nous fut loisible d'imaginer que madame Élisabeth projetait elle-même une de ces ombres néfastes.

— Notre curiosité de savoir, notre recherche maladive

mais courageuse de toutes les sensations, de toutes les hypothèses, cela vous déplaît donc tant? — demandai-je à la pieuse femme.

— Oui, parce qu'on discrédite ainsi les réalités autrement véritables du monde éternel. Alors les sots, bouffis de leur art ou de leur science terrestre, rétrécissent l'univers à la mesure de leurs curiosités passagères et capricieuses... Le pis, c'est que de très nobles natures se laissent séduire. Pourtant la conception de Dieu éternel est plus large que la conception de l'humanité brève et souffrante.

— En effet! — avouai-je. — Voilà! Vous êtes une âme métaphysique avide de saisir l'infini, après la mort. Nous sommes des âmes positives pressées de comprendre le fini de nos jouissances possibles, avant la mort, parce que nous la considérons comme la limite de toute pensée.

— Alors comment soutiendrez-vous que le moins l'emporte sur le plus, que la partie est préférable au total?

— Je ne soutiendrai rien devant une théologienne de votre talent. J'envierai seulement la faculté qu'elle a de se construire un monde suprasensible et de se munir de foi pour le considérer comme une vérité certaine. C'est une puissance de l'esprit dont je suis dépourvu, quant à moi...

— Ah! vous vous moquez... monsieur Guichardot!

— Aucunement... Une seule chose me demeure inexplicable : vous possédez cette chance extraordinaire de créer, par la foi, votre paradis, de savourer constamment le désir de l'atteindre; vous goûtez spirituellement la somme des satisfactions indicibles qu'il vous réserve, et vous consentez à vous distraire de cette félicité suprême, en associant votre existence à celle des incrédules!... Comment cela se peut-il? Comment résistez-vous au besoin de vous donner à la vie des ordres contemplatifs, par exemple?...

— Il y a le sens de la charité. Il y a le sens de l'apostolat. Je veux être utile à ceux que j'aime, en tâchant de les convaincre...

— Alors vous condamnez les trappistes, qui se refusent à cette charité, qui se contentent de prier dans le cloître?

— Je ne condamne personne.

— Si j'avais la foi, elle serait exclusive et jalouse, — insi-

nua madame Élisabeth. — Tout être qui me détournerait de ma dévotion me serait importun. Déjà, quand je lis un ouvrage intéressant, je déteste ma belle-mère, ma fille même, au moins une bonne seconde, si elles me questionnent. Je ne m'explique pas comment, plongée sans cesse dans l'adoration de Dieu, tu peux tolérer les incidents même heureux du mariage... et du ménage... Car enfin, en matière de religion, le docteur me semble un indifférent.

Cette tirade perfide m'enchanta. Un duel commençait entre les deux femmes, dont j'étais le spectateur averti. Devant nous, Gilberte, sa grand'mère et le docteur photographiaient, sans répit, les voûtes, les coins des rues, les troupes de Bretonnes. La couardise de Le Guenn évitait notre combat. Sous prétexte de guider les opératrices vers les points curieux, et de poster la fillette dans les meilleures lumières, il se déroba. J'observai.

Madame Le Guenn ne se mit pas tout de suite sur ses gardes. Elle accepta même assez bonnement de disserter, sans prévoir la fin de ce colloque astucieux. Nous marchions lentement. Nous attendions, en causant, que les chasseurs de paysages eussent terminé chacun de leurs exploits. Cette allure convenait à la discussion subtile entreprise sous l'ombrelle de soie blanche à larges raies violettes et sous l'ombrelle de coton beige. Madame Le Guenn nous affirma qu'elle persuaderait son mari de revenir aux pratiques assidues et sincères de la piété. Ce serait son œuvre. Extirper le scepticisme de l'âme chère, puis la conduire vers les béatitudes, quelle tâche délicate ! Cette année, le docteur avait communié à Pâques, après dix-sept ans, non d'incrédulité absolue, mais de négligence. A ce souvenir, madame Le Guenn s'anima. Elle rejeta son ombrelle sur l'épaule pour mieux nous révéler la joie de sa figure terne et mouchetée de rousseurs :

— Ce furent comme nos secondes noces, un bonheur sans nom !

Sa cousine se rembrunit. Elle ne ménagea plus ses attaques. La face rectiligne devint le masque d'une Minerve sévère :

— Je ne voudrais pas diminuer ton espérance, si pure, si charmante... Mais enfin nous connaissons les hommes :

Jean Le Guenn a pu ne communier que par condescendance, par amitié...

Madame Le Guenn sentit l'hostilité poindre sous l'accent apitoyé. Elle redressa son attitude lasse et son ombrelle de coton beige. Elle réprima tout l'élan de sa confiance. Posément, elle nous conta qu'elle avait promis à la Vierge cette communion si le docteur échappait au typhus du Mexique. Guéri, un an après son retour, il avait accompli le vœu. A Pâques, durant quinze jours, elle en était sûre, il avait cru. D'ailleurs ne possédait-il pas l'âme d'un chrétien, une inépuisable pitié envers les pauvres malades, au détriment de sa santé, de ses études même? Des trois vertus théologales il cultivait la meilleure, celle qui rachète tous les péchés.

— Enfin, tu l'aimes toujours beaucoup? — conclut madame Élisabeth, cruellement narquoise.

— Nous nous aimons beaucoup, — rectifia la femme du docteur.

— Vous avez bien raison tous deux, — dis-je par conciliation. — Votre mari est malheureux. Ses travaux l'accablent. Il faut l'aimer, lui, encore plus, si vous le pouvez... Il faut l'aimer plus, non pour vous, ni pour la victoire de votre tendresse, mais pour lui, pour qu'il se dégage de ses tourments, et qu'il gagne vite la gloire, la quiétude.

— Je ne sais s'il est possible de l'aimer davantage.

— Il doit être possible à un amour fort de s'accroître, de se dépasser.

— Je ne crois pas! — bégaya la pauvre épouse. — D'ailleurs je ne comprends pas.

— Mais si! — chanta la voix mélodieuse de madame Élisabeth. — Mais si! On peut aimer toujours plus...

Et, à son tour, elle rejeta son ombrelle en arrière pour découvrir le sourire de sa face, un sourire de compassion trop spirituelle, de compassion ennemie. Et moi, j'énonçai, sur le ton du théoricien, cette maxime :

— On peut aimer, par exemple, jusqu'au sacrifice de son amour même...

— C'est trop de subtilité pour moi! — avoua madame Le Guenn, dédaigneuse, et prête à la défensive.

Soucieux de me faire comprendre, je choisis un exemple

clair. Je supposai que l'Américaine de théâtre, l'Américaine légendaire, disciple de toutes les sciences, et riche à souhait, apprît la découverte du docteur, et qu'elle vînt, par le premier paquebot, offrir sa beauté, sa main, ses millions, afin de porter le nom d'un homme bientôt illustre. Pour assurer à son mari gêné, malade, épuisé par des travaux pénibles, incapable de continuer ses expériences, pour lui assurer la fortune, donc le repos, la santé, puis un bonheur de féerie, madame Le Guenn eût-elle cédé le docteur à l'Américaine de théâtre, en divorçant ?

— Voilà, — s'écria madame Élisabeth, — un cas de concience ! Ah ! ah ! Comment vas-tu résoudre le problème de M. Guichardot ?...

Madame Le Guenn s'arrêta net. Elle nous examinait, essayant de sourire. Les os de son crâne saillirent tout à coup, eût-on dit, plus durement sous la peau blême.

Elle pressentait la morale de l'apologue ; et pourtant elle n'osait admettre que nous fussions téméraires au point de lui proposer ce suicide de son être sentimental. Tremblante et les yeux hagards, elle murmurait, afin de se donner le temps de réfléchir et de choisir une attitude :

— Je ne sais pas. D'abord l'Église interdit le divorce. Cela règle tout de suite la question, à mon point de vue.

— Sans doute... à votre point de vue ! — repris-je. — Mais écartez un instant l'objection religieuse. Imaginons que vous soyez indifférente en matière de foi. Auriez-vous cédé votre mari, dans le désir de le soustraire à la pauvreté, à la maladie, à l'insuccès, au désespoir ? Ou bien auriez-vous préféré le condamner à ces malheurs, et ne pas subir l'humiliation de le perdre ?

— Je ne sais pas... Il est difficile de répondre... Lui-même dans un pareil cas, devrait être consulté...

— Donc tu ne l'aimes pas jusqu'à lui sacrifier ton orgueil d'épouse ! — s'écria madame Élisabeth... Tu vois bien qu'on peut l'aimer davantage !

— C'est insensé, ma chère !... c'est insensé !...

Avant de quitter la « ville close », et de franchir les ponts-levis successifs, nous attendions, tous trois, nos amateurs de photographie. Sous le porche obscur et frais qui perce les

murs de défense érigés au milieu des eaux, la perspective de la cité médiévale s'allongeait derrière madame Le Guenn, encadrée elle-même par l'arcade de l'épaisse maçonnerie. Mince et blême, dans sa courte robe de toile brune fanée, et sous l'auréole pâle que lui faisait la petite ombrelle, elle ressemblait à une martyre lamentable des vieilles enluminures, — une martyre inconnue pour la foule des passantes aux hennins branlants, aux cotillons troussés, aux sabots claquants, aux tabliers de couleur.

— Tu l'aimes pour toi, non pour lui! — répétait madame Élisabeth, avec tristesse maintenant, avec des mots presque sanglotants. — Tu choisirais de conserver ton mari auprès de toi, dût-il indéfiniment souffrir, plutôt que de l'affranchir du malheur, en divorçant.

— Car l'amour n'est qu'un égoïsme, — ajoutai-je, — un besoin d'asservir et d'absorber toute la vie d'un être jusqu'à la mort...

— Il y a la vie de l'âme!... Le divorce est condamné par l'Église...

— Mais il y a le sûr pardon de la miséricorde divine! — répliquai-je, — le péché étant commis pour sauver les millions de vies que la thérapeutique arracherait, dans l'avenir, au typhus, si le moyen était offert au docteur de poursuivre ses expériences avec le secours d'une grande fortune... Et la charité n'est-elle pas la première des vertus théologales?...

— Tu l'as dit tout à l'heure, Yvonne, tu l'as dit! — rappela madame Élisabeth, opiniâtre.

— Je l'ai dit, en effet! — confessa notre médiocre dialecticienne.

— Il serait difficile aux théologiens de soutenir que le Ciel condamnerait celui qui désobéirait à l'Église, en divorçant, en abdiquant son bonheur, pour sauver des milliers d'existences chrétiennes dans l'avenir... Reconnaissez-le...

— A mon point de vue, on ne peut s'insurger contre les lois de l'Église. Je ne suis pas une protestante, moi!

— Tu sens bien, cependant, que le ciel t'absoudrait en considération du motif... puisque tu sauverais tant de vies en t'enfonçant le glaive des Sept Douleurs dans la poitrine!... Mais tu n'aimes pas suffisamment ton mari, ni l'humanité

souffrante, Yvonne! Ce qu'exige ton amour, c'est la possession égoïste d'un serviteur dans ta maison, et d'un corps dans ton lit!...

— Élisabeth!... je t'en prie...

— C'était pour rire... c'était pour rire... Pardonne-moi!

— A la bonne heure! — proclamai-je gaiement. — Il est bon de s'enflammer pour des théories : cela nous aiguise la mentalité... Mais voici l'heure de retourner à bord. Ces photographes nous font croquer le marmot!

Ainsi j'arrêtai la conversation dans le moment où elle allait devenir périlleuse. Il suffisait : madame Le Guenn n'oublierait rien de notre proposition indirecte. Immobile et pensive, les yeux douloureux, elle me parut figée dans sa courte robe brune, sous la piteuse auréole de son ombrelle jaunâtre. Vraiment elle était de ces martyres prêtes à la décollation que l'on voit, dans les vitraux des cathédrales, s'approcher du bourreau herculéen.

Le pagne rouge de Gilberte, son chapeau de toile et sa mèche de bronze reparurent enfin. Lente, majestueuse, elle cambrait ses jambes halées. Elle maintenait l'appareil contre sa hanche en saillie sous la taille souple et sanglée. Les Bretonnes l'admirèrent. Le docteur, madame La Revellière la suivaient respectueusement. Domino furetait.

Nous reprîmes la mer. Je regardai fuir, derrière le môle, les murailles grises et nettes de la «ville close», les mâchicoulis, les bastions. Aucun de ses arguments, n'avait protégé les vieilles convictions de madame Le Guenn contre les attaques de notre morale nouvelle, — la morale des maîtres. — En cette pieuse épouse, tout était ébranlé de ses certitudes jusqu'alors paisibles et sereines. Non loin de moi, sur la passerelle, elle regardait aussi fuir et s'obscurcir cette forteresse de l'ancien temps, où elle s'était si mal défendue, elle, la dame de Vertu, la dame de Piété, la dame d'Amour. Une force de dévastation avait emporté, lacéré ses devises les plus belles. Maintenant, sur l'inconstance des flots qui secouaient son corps et son cœur chancelants, elle chancelait, lamentable, selon le caprice des flots malicieux...

Madame Élisabeth n'osa provoquer une autre discussion ce jour-là. Indéfiniment nous nous montrâmes les côtes ver-

doyantes, les dômes bleuâtres des forêts, les petites plages blondes ouvertes entre les éboulis de cailloux géants, les anses fendues dans les falaises granitiques et sombres, les pentes rocheuses soulevant des landes uniformes et ensoleillées où paissaient les troupeaux épars. Des mouettes tournoyaient en l'air, se précipitaient, plongeaient au creux des vagues lourdes, puis égouttaient leurs ailes, volaient de nouveau dans l'espace agité par la brise saline et vivifié par la saine odeur de l'eau qui bleuissait, au loin, circulaire, plane, jusqu'à l'horizon blanc. Ensuite la marée charria le yacht à l'embouchure de l'Odet. Nous remontâmes le fleuve doré, nous traversâmes les lieux où il se fait lac. Notre proue disjoignit ses jades mobiles, évita ses courants huileux, contourna ses tourbillons sournois, longea ses rives abruptes et hautes dans le ciel, hérissées de hêtres et de sapins, ponctuées de châteaux fantastiques que bordait l'or du soleil descendu. Contente d'avoir eu l'audace utile à son dessein, madame Élisabeth discourut avec feu. Elle chanta les sinuosités de la rivière somptueuse, les lumières et les ombres qui répartissaient les nuances dans les bois, qui révélaient ou cachaient les fleurs des clairières, qui éclairaient ou bien assombrissaient les profondeurs liquides. Son geste dessina les sites. Il indiquait les colorations, il unissait le ciel d'orfroi et le fleuve de moire avec les velours des futaies et les blancheurs des hameaux. La voix mélodieuse analysait les richesses de la région. Puis elle en recomposait la somme pour apprendre à Gilberte la vénération de la beauté totale.

Le Guenn l'écoutait, bien qu'usant de prudence il se tînt près de sa femme, et lui parlât avec tendresse. Sans doute le chagrin qu'elle avait le navra sincèrement. Par des phrases affectueuses, il la rassurait. Mais tout son être penchait vers la voix de la sirène; mais toute son attention était ravie par cette emphase élégante qui l'obligeait à découvrir des trésors féeriques dans les apparences naguère atones, pour lui, de la nature. C'était l'univers qu'il recevait en présent de son amie, depuis deux mois, l'univers et ses splendeurs longtemps omises par un savant anxieux de ses calculs. Car le Christ de sa femme n'avait pu l'émerveiller comme le Pan de cette prêtresse venue des villes luxurieuses, pour un apostolat. Et, le

cœur haletant, la cervelle ivre dans l'espoir de vivre en santé, en vigueur, en triomphe près de cette initiatrice, il bayait à la merveille.

Que savait-il dire afin de tromper sa femme? Parfois il lui prenait la main, et la serrait longuement. Elle hochait la tête avec un sourire dolent, puis regardait s'élargir le fleuve désert, s'abaisser les rives, et se découvrir les pays lointains aux clochers droits, L'eau soyeuse bruyait contre les flancs du petit vapeur poussif. Le courant inclinait les balises : madame Le Guenn s'intéressa longtemps à ces longues perches flexibles plantées dans le chenal, et que nous dépassions, que nous laissions en arrière, sans qu'elle cessât de mesurer leur faculté de résistance contre l'élan du fleuve.

Le cours formidable de la nouvelle vie envahissait aussi le chenal inutile des anciennes prudences, bousculait les balises de la vieille morale. Ne s'agissait-il pas d'assurer, au prix d'un pauvre bonheur, et même pas d'un bonheur, mais au prix d'une médiocrité précaire, le sort des existences innombrables que Le Guenn victorieux préserverait de la mort? Il fallait que l'amour de l'épouse se dépassât, qu'il devînt quelque chose de vraiment surhumain...

Ce fut ce que j'expliquai au docteur, le soir, quand les ombres violettes s'affaissèrent sur la contrée, quand, au ciel pâli, scintillèrent les points rares des premières étoiles, quand le fanal vert monta vers la cime du mât, au bout du filin :

— Ta femme doit à sa charité théologale comme à son amour, s'ils sont sincères, de remplacer loyalement votre malaise conjugal par la paix contemplative d'un cloître, celle que rêve, du reste, sa piété. Quant à toi, j'ignore pourquoi tu refuserais à la science et aux hommes de parfaire ton sérum qui protégera les multitudes menacées par le typhus. Votre devoir réclame évidemment, de vous deux, le sacrifice de votre sensiblerie présente à cette œuvre religieusement philanthropique. Il serait lâche de te dérober. Tu entends : ce serait lâche.

— Sophiste, va!... Tu en es toujours aux paradoxes du quartier latin, je te le répète!

— Tu dis cela, mais tu penses différemment. Au fond, ta logique renonce à contredire la mienne, depuis notre conversation de Carnac, l'autre jour, quand tu as failli t'évanouir, à

la nouvelle de ce départ, Depuis cette heure-là tu médites sur mes propositions. Et, si tu avais plus de courage, tu m'avouerais que tu les approuves. L'homme est quelque chose qui doit se dépasser. Si tu veux assurer aux générations futures l'immunité contre les maux typhiques, tu dois surmonter ta pitié pour un être faible et inutile, dont la quiétude est mathématiquement moins précieuse que le salut des populations exposées à ces maux.

— Peut-être. Mais l'efficacité du sérum, ce n'est que l'avenir; la douleur d'Yvonne, c'est le présent. L'un n'est que l'espoir; l'autre est la certitude.

— Pas du tout! Tes expériences t'ont valu la certitude du résultat. Sans quoi, tu ne solliciterais pas la commandite de ma Compagnie. Je te connais, toi! Tu es trop honnête... Oui, oui... Tandis que ta femme trouvera, dans la dévotion, le calme, l'apaisement... Cela aussi est sûr... Divorce!...

— Et comment?...

— Il y a mille manières. Rien n'est plus commode aujourd'hui... Tu as mangé la dot de ta femme, et le patrimoine commun. Voilà le premier grief de la procédure... Dans tes escales au loin, as-tu toujours été fidèle?... Non... Que madame Le Guenn en soit avertie, et qu'elle considère cela comme une injure grave... Veux-tu que je témoigne des sévices que tu lui fais subir?... Ta jolie petite servante Anne-Marie, sais-je si elle n'a pas récompensé tes soins en devenant ta maîtresse?...

— Jamais!

— Elle est bien la mienne, elle pourrait être la tienne... Nous arrangerons la chose au retour. Entretien de maîtresse au domicile conjugal, etc., etc.

— Oh! oh! Tu as séduit cette enfant?...

— Une fille de cet âge n'aspire qu'à être séduite... Je lui ai rendu le service que réclamaient de moi ses manières et ses œillades... D'ailleurs, rassure-toi, je fus, au moins, le second...

— Décidément, tu es un homme dangereux...

— Mais non, mais non!... Je suis un actif, voilà tout!...

— Songe un peu dans quelle position fausse tu nous as placés, madame Élisabeth et moi. Sans avoir eu besoin d'allusions même, nous sentions bien qu'entre nos caractères les

mensonges de l'adultère ne pourraient servir de liens. Nous avions eu la sagesse de nous taire. Nous avions triomphé de nos émotions. Toi, tu as brutalement détruit notre prudence et notre sagesse, pour t'amuser de la comédie. C'est abominable, tu sais !

Il me dit cela d'une voix maussade, soigneusement épurée de toute intonation coléreuse. Sa lâcheté se défia de mes ripostes. Il atténua même par des sourires les dernières phrases de son réquisitoire. Puis il se tourna sur son pliant, s'accouda contre la barre de la passerelle, enfouit sa tête dans ses bras. Telle l'autruche à l'approche du chasseur. Je le priai aussitôt de noter que, loin de leur conseiller le mensonge, je les poussais à la franchise, au divorce et au mariage qui eussent rendu nette une situation équivoque ; qu'au surplus j'agissais dans son intérêt, en ami, la Compagnie des Produits pharmaceutiques ayant ajourné sa décision, sans fixer la date pour la reprise des pourparlers.

— Tu ne m'avais pas dit cela ! — gémit-il.

Et il leva vers moi sa figure rasée, maigre, embrouillée dans ses cheveux bruns, malgré la casquette à carreaux. Je lui confirmai la mauvaise nouvelle. Ses yeux brillèrent de rage, un instant, puis s'éteignirent. Il haussa les épaules et il se résigna comme d'habitude. Je lui représentai qu'il était sérieusement atteint, et sans un sou. Il avait à choisir entre, d'une part, tous les cataclysmes où il entraînerait d'ailleurs sa femme, et, d'autre part, toutes les délices légitimes offertes par la passion de madame Élisabeth. Le dilemme était fort étroit. Il importait de le résoudre promptement.

Je crois qu'il eût souhaité s'endormir là, plutôt que de m'entendre davantage. Il fredonna le couplet des sardinières, en appliquant les paroles à son destin, avec une ironie macabre :

Pleurez, pleurez, la belle :
Les poissons l'on-ont mangé !...

Nous abordions au quai de la ville, dans la nuit. Des hommes coururent avec des lanternes. On noua les câbles autour des bornes ferrées. En allant à l'hôtel, madame La Revellière et sa bru se louèrent de l'excursion, et de ses agréments. Polis pour elles qui les invitaient, les Le Guenn

renchérirent de leur mieux. Ce fut aussi la conversation du dîner. Sous une fausse animation de paysagistes exaltés, chacun masquait son angoisse. Il n'y eut que Gilberte et moi pour nous intéresser vraiment à l'automobile que mon *wattman* avait amené. J'inspectai tout de suite les mécanismes, car le véhicule devait, le lendemain, nous transporter, par les campagnes, vers la baie de Douarnenez, au célèbre pardon de Saint-Anne–La Palue.

Durant ce trajet, l'obligation me fut de veiller aux dérapages possibles, de régler la vitesse pendant les montées, et les descentes, d'éviter les Bretonnes aux coiffes coniques, les Bretons en vestes bleu de roi à boutons d'or et à parements de velours. Je ne pus m'occuper de mes victimes.

Madame Le Guenn voulut passer par Locronan, cité de tisserands, jadis opulente, aujourd'hui déchue de sa richesse. Pour y conduire, la route tourne en labyrinthe très longtemps, autour d'une montagne boisée. L'automobile ronflait et bourdonnait en montant les côtes. Puis la mer violette apparut, dans le cirque montueux et profond qui forme la baie de Douarnenez. Après les prairies et les champs d'avoine entrecoupés de bocages, le chemin redescend, aboutit à la place encadrée de maisons anciennes et cossues, construites en pierres sombres dont les joints blancs quadrillent symétriquement les façades. Beaucoup de gars hauts sur jambes se rassemblaient, pour la marche au pardon, devant le parvis de l'église. J'arrêtai mon véhicule, non loin du puits banal où les commères manœuvraient la chaîne des seaux. La poulie cessa de grincer. Les enfants s'ébahirent à la vue du monstre docile, qu'entoura vite toute une population d'hommes en vestes bleues, de filles en tabliers à carreaux, et surmontées de petits hennins.

Madame Le Guenn nous fit descendre, passer le cintre du porche, sous le donjon du clocher, et nous mena devant le tombeau de saint Ronan. Il dort roide, et les mains jointes, sur une table que supportent six pieuses dames agenouillées dans leurs costumes de châtelaines. Madame Élisabeth n'ignorait rien de la légende particulière à ce moine défricheur et laboureur et nous la récita mélodieusement. Tout lui était

familier de ce pays, et l'histoire de la prospérité, du temps où les industries mécaniques n'avaient pas supplanté le tissage au métier, et celle de la ruine, du temps où les fabriques avaient vendu les étoffes à meilleur compte, réduit à rien le commerce des artisans, désolé les familles laborieuses, dépeuplé cette ville. Seules demeuraient en magnificence l'église ouvragée, la place, l'architecture de quelques rues désertes où le mutisme des paysans avait remplacé les propos malins du négoce et les discussions du trafic. Je félicitai notre amie d'un tel savoir, afin de permettre à Le Guenn de rompre un silence prudent par des louanges que justifiaient les miennes. Madame Élisabeth remercia le docteur avec une effusion immodérée. Ses yeux, ses sourires décelèrent trop l'excès de son espoir. L'épouse s'en aperçut. Son nez se pinça. Elle pâlit sous les taches de rousseur. Comme nous descendions les marches du pieux édifice en vantant l'architecture harmonieuse et variée des deux porches, des deux façades, — l'une basse et légère au pignon aigu, surmonté d'une flèche svelte, l'autre massive et haute, supportant la tour quadrangulaire du clocher, — madame Le Guenn me demanda tout à coup :

— Savez-vous pourquoi j'ai voulu cette halte à Locronan?

— Mais pour nous montrer cette curieuse basilique, cette ville étrange, ces intérieurs luxueux de vrai style breton que l'on entrevoit par les fenêtres ouvertes au rez-de-chaussée, ces meubles en dentelle de hêtre qu'ornent des cuivres parfaits, ce vieillard de qui les longs cheveux blancs et jaunes couvrent les épaules en gilet d'azur...

— D'abord, oui; mais aussi parce que j'étais chargée par Anne-Marie de réciter une dizaine de chapelet à son intention, devant le tombeau du saint...

Incontinent elle m'apprit que la mère de cette fille avait dû la venir chercher à Keryannic, ce dimanche même, pour l'emmener. A l'heure où nous quittions Belle-Ile, madame Le Guenn était prévenue déjà de cette séparation; sans lui certifier la chose, elle l'avait prudemment laissé entendre à sa camériste. Anne-Marie ne redoutait rien tant que de retourner dans les étables de Borderune : elle avait supplié sa protectrice d'accomplir ce pèlerinage à son intention, J'exprimai ma

tristesse de cet événement, — bien qu'il me débarrassât d'une amoureuse un peu gênante, à la fin.

— C'est à cause de vous qu'Anne-Marie s'en va! — me dit madame Le Guenn sévèrement.

Je fis l'étonné. Les parents de la pécore avaient ouï dire qu'on m'avait vu l'embrasser dans la lande. De là toute la catastrophe.

— Suis-je si répugnant que mes baisers dégoûtent cette famille rustique? — m'écriai-je plaisamment.

Madame Le Guenn me rabattit le caquet, avec une fermeté tout inattendue. Elle m'arrêta sur le chemin de l'automobile, que déjà regagnaient en devisant ses cousines et son mari. Sans doute, ayant réfléchi, elle éprouvait le besoin d'avilir l'instigateur du divorce, pour renforcer les raisons de sa résistance.

— Savez-vous, — bougonnait-elle, — savez-vous ce que va devenir cette petite demoiselle avenante, si jolie sous les coiffes empesées?... Elle va devenir une malheureuse créature, vêtue de loques, chaussée de sabots à clous, souffletée par ses parents, et qu'on enverra travailler dans les confiseries de sardines, pour lui voler son salaire. Treize heures par jour, d'un même geste odieusement machinal, Anne-Marie arrachera les intestins de sept ou huit cents poissons... Elle demeurera les pieds dans l'eau, elle s'enrhumera, jusqu'à l'heure où la phtisie la délivrera de ses souffrances... Voilà ce que peuvent faire vos baisers, monsieur Guichardot!...

— Elle a donc pour parents des sauvages?...

— Non, des gens pieux, sévères, avares, qui redoutent l'opinion des voisins et les remontrances du recteur, des âmes endurcies par la peine constante et le travail monotone, des gens rudes pour les autres comme pour eux. J'avais voulu l'enlever de ce milieu, cette petite fille si près d'être une demoiselle. Vous avez détruit mon ouvrage!

— J'en suis désolé... Mais elle ne va pas rester chez ces brutes-là?...

— Jusqu'à vingt et un ans, la loi l'oblige d'y demeurer; et le paysan connaît la loi, surtout quand elle lui assure les salaires de sa fille... Il la ferait pourchasser par les gendarmes, si elle se sauvait... D'ailleurs elle ne se sauvera pas, parce

qu'elle n'a pas d'initiative, parce qu'elle est une jeune âme sans énergie, docile et peureuse...

— La pauvre!... Que voulez-vous?... Moi, n'est-ce pas?...

— Taisez-vous! L'amour n'excuse rien...

— Il est notre maître... en tout cas...

— Quand nous ne voulons pas lui résister...

— Ceux-là seuls résistent à leurs passions, qui ne les ressentent que faiblement. Les personnes vertueuses sont celles qui manquent de sensualité...

— C'est une philosophie commode pour se permettre toutes les infamies, en déclinant toutes les responsabilités.

— Oh! madame Le Guenn!... Ne nous fâchons pas... Si vous comptez arriver à Sainte-Anne-La Palue avant la messe, il est temps de partir... Excusez-moi...

Je la plantai là, faisant demi-tour, et m'élançai sur le siège de direction. Immobile au centre de cette place uniforme et carrée, elle ne bougeait pas, stupéfaite de ma désinvolture. Mais je jugeai bon de lui manifester ainsi le dédain que j'ai des querelleurs. La trépidation de la machine amusait les badauds, les vieilles, les morveux, les va-nu-pieds. J'attendis que madame Le Guenn se décidât, et qu'elle eût fait claquer la portière, pour donner la marche en avant. Par esprit de vengeance, j'imprimai au véhicule une allure vertigineuse, qui dut secouer fort ma dévote. Il était bon d'attester alors combien, dans les choses matérielles et morales, je suis, après tout, un maître, celui que les faibles ne persuadent pas de fléchir à leur niveau.

Néanmoins je m'avisai que la bataille allait être rude, et qu'il seyait de finir vite, sous peine d'être vaincu. La caractéristique de mon talent est la promptitude audacieuse à la minute propice. Je préparai les arguments suprêmes. Membre nouveau du corps robuste au service de ma volonté, l'automobile franchissait les espaces de cette Bretagne indolente, étalée au soleil, sous le manteau de ses prairies aux troupeaux lents, de ses bocages immuables, de ses moissons uniformes. Je dépassais en mugissant les hautes carrioles à deux roues chargées de femmes lourdes et d'hommes pensifs. Les brides superflues des coiffes et les rubans multiples des chapeaux s'envolaient. La rêverie de ces gens tardait à comprendre la

vitesse du monstre allant au pardon, comme eux, parmi les piétons soigneux de préserver, contre notre poussière, les broderies éclatantes des gilets et les velours larges des robes. Il convenait que je fusse, dans la vie de cette province sommeillante, l'éclair bref, rapide et prodigieux qui fait sursauter les consciences. Il fallait que ma parole illuminât la profonde obscurité des cœurs tapis dans les poitrines des Le Guenn et des La Revellière. Je leur découvrirais leur détresse. Ils apprendraient de moi à se dépasser, à devenir des maîtres en éveil, plutôt que de rester des loirs ahuris dans l'engourdissement des « bonnes mœurs ».

Et je les emportais, mes disciples, dans l'allégresse de notre course formidable, qui retentissait au milieu d'un nuage poudreux. Mon cor beuglait pour l'inadvertance des flâneurs et des amoureux, l'inadvertance de tous les frelons maladroits, sur cette route pleine de gaillards en manches de chemise, la veste au bras et le parapluie dans l'aisselle, pleine de filles en châles bruns ou mauves, et montrant l'empois des jupons par-dessus leurs chevilles épaisses.

Mes roues élastiques brûlaient le sol allongé jusqu'à la mer violette, la vaste baie palpitante sous les lumières du soleil. L'essor de notre masse énorme épouvantait les conducteurs de calèches. Ils poussaient leurs haridelles au talus, pendant que s'indignaient les nobles dames à l'abri de leurs ombrelles. Tout notre fracas m'amusait comme la témérité joyeuse de mon esprit qui bousculerait bientôt la mollesse de ces petites volontés et de ces petites âmes, ainsi qu'elle bousculait les cailloux du chemin et les rejetait aux buissons, aux hêtres penchés sur les fossés, aux petits chênes étronçonnés sur les bords des prairies, à toutes les créatures immobiles que chauffait, que dorait l'ardeur du jour, que fardait la poussière.

En longues files, et leurs prêtres rustiques devant, des paroissiens arrivaient de leurs églises, par les venelles, dégorgeaient des chemins creux, suivaient les sentes dans les ajoncs, aux flancs des collines.

Un peuple noir affluait parfois aux carrefours, tels les flots d'un lac en houle, assaillant les carènes des voitures légères que traînaient les chevaux enfoncés jusqu'au poitrail dans la

foule, et qui semblaient plutôt y nager avec effort. Une rumeur immense et marine sourdait partout des feuillages, des haies, des vergers, des pelouses. Les hameaux criaient, par toutes les fenêtres, la liesse des filles ajustant leurs cornettes, sur leurs figures rondes et douces. Dans les pâturages, les bandes se déployaient. Et les ombrelles se bombaient, luisaient au soleil, par-dessus les cous hâlés des ménagères qui portaient la provende au fond de leurs paniers. Des essaims de séminaristes se hâtaient entre les ailes de leurs manteaux. Des marins alertes et trapus tanguaient, se tenant par le bras et chantant les refrains de la côte. Bleus et rouges, de petits soldats permissionnaires accompagnaient des mamans joviales, obèses, troussées.

La paresse mentale de cette race regardait le passage des automobiles écarlates, stridentes, poudreuses, chargées de fantômes informes, comme elle eût regardé partir de terre un peloton de corneilles croassantes. Nulle curiosité visible n'excitait leurs intelligences, quand mon adresse effleurait, sans l'atteindre de mes roues, la procession de ces familles gourdes et vêtues de drap neuf. Soudain le dernier vallon s'ouvrit sur une plage magnifique, rousse, baignée par la mer qui accourait du large, se ruait entre deux promontoires. Dans les vibrations de la lumière fraîche, sur l'espace de sable, vaguait une autre foule noire et nette, comme tracée à la plume par un art humain. La masse fourmillante se hâtait aussi pour se rendre, à travers la plage, dans les dunes qu'escaladait notre machine à la faveur d'une route provisoire.

Enfin nous arrivâmes dans le vallon de La Palue qui s'approfondit, derrière les collines de sables, à l'abri des tourmentes. Nous pénétrâmes une foire où tonnaient les pétards annonçant le triomphe des gaillards au jeu de maillet. Là braillaient les tenancières des loteries. Les somnambules touraniennes, aux cheveux gras, exhibaient, sur le seuil de leurs roulottes, les diplômes scientifiques conquis dans les facultés étrangères. Les grillades de sardines parfumaient le vent. Mitrées de blanc, parées de superbes moires cramoisies ou bleues qui pendaient à leur oreille gauche, les Bigoudines aux faces khmers paradaient sous leurs cuirasses de broderies

jaunes, riaient au matelot qui pinçait leurs vertugadins, croquaient des berlingots, massacraient, à coup de pelotes, la noce de marionnettes flasques en étal le long d'une baraque multicolore. Les courtes jupes de bure noire voltaient sur les croupes considérables. Maints garçons en costume Watteau houspillaient les donzelles aux larges manches, les poussaient sous les tentes où l'on débitait du cidre, les asseyaient sur les bancs de bois brut, devant des tables branlantes, mais garnies de gâteaux jaunes et de miches brunes. Les figures s'épanouissaient. Les gestes des séducteurs empoignaient les tailles. Des baisers claquaient sur les joues râpées par les brises salines des grèves. Les orgues de Barbarie psalmodiaient des valses. Les chanteurs proféraient leurs refrains en offrant, à la ronde, les images des complaintes. Du haut d'une estrade, un empereur romain invitait quelques Lorientaises à pénétrer dans son théâtre, que gardaient des légionnaires casqués et cuirassés de cuivres. Des vestales en maillot de coton rose y agitaient leurs mains sales. Ailleurs grondaient les grosses caisses, hurlaient les musiques. Les chevaux de bois tournoyaient sous le poids des filles chatouilleuses. Tout le camp forain était en effervescence. Les bohémiennes glapissaient. Les photographes discouraient. Des amoureuses se débattaient. Les mâles ricanaient et coudoyaient. Les arrivants dételaient leurs bêtes, et les emmenaient à la longe vers des herbages, parmi la cohue amicale qui caressait les garrots des pouliches blondes. Cette fièvre saine et franche m'exalta. Tous les instincts piaffaient. Déjà titubaient des ivrognes. Déjà se cachaient les couples derrière les voitures remisées, leurs brancards au ciel. Les couleurs et les sonorités brutales donnaient l'assaut à mes yeux, à mes narines, à mes oreilles étourdies. La liesse de ce peuple gagnait mes sens, éblouissait ma sagesse.

— Voyez donc! criai-je à mes amis, — voyez comme vivent ici vos Bretons! Ce ne sont plus des caniches doucereux et importuns, mais des bêtes ardentes, grossières, opiniâtres et lutteuses. A la bonne heure! Voilà des hommes et des femmes, sans dégoût de leur vérité. Hein? Le Guenn!... Allons, lance-toi aussi parmi les couleurs de ces moires éclatantes qui volent à l'oreille des Bigoudines, dans les odeurs de ces fritures,

dans les sons de ces musiques féroces faites pour exalter les énergies du crime même.

— Mais où donc est l'église? — interrompit madame Le Guenn.

L'édifice de Sainte-Anne émergeait à peine au milieu du campement de fête, entre les milliers de tapissières boueuses, de tilburys crottés, de calèches dépenaillées, de véhicules disparates enchevêtrés là, comme durent s'accoter, jadis, les grands chariots, aux heures de halte, pendant les migrations celtiques en route depuis les steppes orientales jusque vers les forêts de la Germanie et les rivages de l'Océan. L'architecture basse ne dépassait guère les faîtes des tentes, ni les limons levés des voitures. Quelques arbres masquaient aussi le toit. Seul le clocher à jour pointait dans le ciel, avec son pinacle fluet, dont les cloches en branle ne couvraient plus les vacarmes de la terre.

Nous fûmes dans l'enceinte qui clôt le jardin sacré. Sur les marches du vieux calvaire, des paysannes s'étageaient à l'ombre de la croix de pierre arborant, au bout de ses bras, les statuettes de saints personnages verdis et moussus comme la Vierge centrale qui recevait sur ses genoux le corps menu du Crucifié. Pieds nus, nu-tête et la mine farouche, des pèlerins tournaient, le nombre de fois fixé par leur vœu. Sous les chapeaux ronds et sous les petits hennins, de pieux visages vénéraient les effigies antiques. On suivait ceux qui entraient sous la longue voûte fraîchement crépie de l'église, et qui s'agenouillaient devant la chapelle honorée par les panoplies de béquilles, par les petites jambes de plâtre suspendues en *ex-voto*, par les modèles de navires, les médailles gravées, les flots de rubans déteints.

Au sortir du sanctuaire, madame Le Guenn, inexorable, revint à son sujet de dispute. Elle me dit qu'elle avait prié pour que je fusse équitable envers Anne-Marie. Vainement je tentai de rejoindre le docteur et Gilberte. Esclaves de la manie photographique, ils gravissaient la pente du vallon où s'installaient dans l'herbe plusieurs compagnies de mangeurs pittoresques. Ces dames La Revellière se gourmandaient aussi. La prudence me contraignit à ne pas les obséder. Force me fut d'ouïr la plaignante. Délibérément, elle m'agrippa la

manche. Je dédaignai de recourir à la dérobade, par crainte de paraître lâche et inférieur devant la menace d'explication.

— Voyons, monsieur Guichardot, — commença-t-elle sur le ton de la logique raisonnable et franche, — vous reconnaîtrez bien que vous avez débauché cette petite fille ?

Je protestai qu'elle était au courant des jeux de l'amour.

— Pensez-vous me prouver qu'elle vous a séduit ?...

— Ses yeux consentaient, lorsque ses lèvres refusaient...

— Je la connais bien. Vous ne me ferez pas entendre qu'elle était vicieuse.

— Vicieuse, non ! Mais soumise aux forces de la nature, qui pousse toute adolescente à l'amour, père des races et des peuples... Écoutez rire celles qu'on courtise derrière ces tombereaux... Écoutez...

— Vous avez corrompu une créature innocente... Vous avez à jamais gâché une existence et condamné cette malheureuse à la maladie, peut-être à la mort.

— Oh ! oh !... Mettons que j'ai commis un crime affreux... Et puis... voilà !

L'impatience me gagnait ; je prononçai vivement ces derniers mots, malgré mon air affable. Madame Le Guenn regimba, le prit d'assez haut et m'invita tout de suite à recueillir la pécore, à la faire instruire dans un bon couvent.

— Vous rêvez, chère madame !... Moi, Guichardot, adopter votre petite bonne ?... Ah ! la la !

— Vous préférez la tuer.

— Ce n'est pas moi qui la tuerai, mais ses parents.

— Vous n'aimez donc pas Anne-Marie ?

— Tenez, chère madame, voici vingt-cinq louis pour elle : placez-lui cette somme à la caisse d'épargne... Je n'ai jamais donné autant.

Je tirai mon portefeuille. Elle arrêta mon geste ; en protestant qu'elle ne se chargeait point de ces commissions-là, et qu'elle me tiendrait pour un méchant homme si je ne réparais ma faute.

Stupéfait de cette audace, je me regardais, moi, mon complet de drap gris, mes souliers de daim gris, mes gants blancs, ma canne de jonc mâle. Avais-je la figure d'un jobard

qui adopte les rinceuses de vaisselle? Cette maigre apôtre, aux lèvres tremblantes de colère, aux yeux tout à coup pointus, m'exaspérait :

— Anne-Marie ne s'est guère plu moins que moi, à notre espièglerie. Je ne lui dois rien qu'un souvenir de gratitude.

— L'enjeu n'était pas le même... Son fiancé la repoussera... C'est une vie perdue... Et moi, j'avais charge d'âme. Je suis responsable de ce qui arrive dans ma maison... C'est moi que vous affligez, en n'y prenant pas garde.

La maigre dame se dressait sur ses ergots. Elle tendait dans un élan bizarre tout son corps étique, habillé d'étoffe brune. Je la calmai :

— Quel rigorisme, chère madame!... Ne savez-vous pas que tout est permis en amour?

— Est-ce l'amour, ce qui prend tout et ne donne rien?...

— Pardon : j'offre cinq cents francs...

Là-dessus, madame Le Guenn se détourna. Nous montâmes la pente en silence, quelques minutes, et rattrapâmes Gilberte. Elle fixait sur la plaque sensible toute une famille accroupie devant les paniers ouverts, et qui taillait les miches, débouchait les litres, tranchait le morceau de lard froid, étalait le beurre sur les tartines. Meurtries par la longue route, les paysannes avaient ôté leurs chaussures. Leurs gros pieds en bas de tricot noir se délassaient... Sous la lumière des coiffes au soleil, leurs visages tannés, ridés, déformés, se défièrent de cette petite fille en pagne rouge qui violait l'incognito de leurs personnes.

De là, nous apercevions tout le creux du pays fertile, carrelé de champs murs, de gras pâturages, de bosquets et de fermes, où fourmillait un peuple sombre. Il se massait vers la modeste église, centre du vallon tout retentissant de musiques barbares, de pétards emflammés, de cris charretiers, d'appels, de cantiques. Dix mille Bretons se pressaient dans la foire. Plus loin, ils cuisinaient autour de bivouacs, sur la lande. Ils mangeaient par groupes épars, en attendant l'heure de la procession : des oriflammes, voltigeant à tous les mâts, marquaient son itinéraire prochain.

Nous escaladâmes la crête des dunes, qui domine le pays et la mer. Je m'empressai d'y rejoindre madame Élisabeth,

de lui faire comparer les flots liquides de la baie aux flots humains de la vallée, thème propice pour sa faconde. Ainsi j'échappai momentanément aux remontrances de la vertu. Une aversion évidente séparait les rivales: il suffisait que je fusse avec la veuve pour que l'épouse s'écartât. Soigneux de fuir toute conversation intime, soit avec son amante, soit avec moi, le docteur obéissait aux lâches appréhensions de son caractère. Il se refusait à faire souffrir sa femme en causant avec madame Élisabeth, et celle-ci en amadouant celle-là. Sous prétexte de photographie, il demeurait avec Gilberte et madame La Revellière. Si, par hasard, madame Élisabeth se mêlait de leurs travaux, il se hâtait de faire venir madame Le Guenn pour qu'elle prodiguât ses avis, et ne se crût pas exclue de la gaieté générale. Cette diplomatie lui valait beaucoup de vicissitudes. Il m'évitait ostensiblement, par crainte que je ne le contraignisse encore à la franchise. Mon *wattman* apporta la corbeille du déjeuner. Nous nous couchâmes sur les jeunes ajoncs, ravis par le spectacle de la baie violette, cernée de collines bleuâtres. Vers l'horizon brillait un océan de lumière intense, pareille à celle du firmament courbé sur nos têtes et sur la foule tout écumeuse de ses coiffes blanches, au fond de la vallée riante. Midi, ses splendeurs nous prêtèrent heureusement les motifs de maints propos esthétiques, ethnographiques et légers, sous lesquels nous dissimulâmes, chacun, l'essentiel de nos préoccupations.

Le reproche de madame Le Guenn ne laissait pas de nuire à mes desseins. Elle me plaçait dans une situation difficile pour la convertir au divorce. A ses yeux, j'étais un coupable, un égoïste, un immoral, une canaille. C'étaient là de fâcheuses épithètes à l'heure de m'assurer une influence sur l'esprit de la dévote. Je me fusse exercé en catimini à fortifier des arguments contre son amour jaloux et propriétaire, si la succulence d'un pâté au poisson n'eût alors accaparé l'attention exclusive de mon esprit qui ne néglige, en aucun cas, d'analyser les sensations gustatives, de les commenter, de les graver dans ma mémoire. Le sauterne mérita le même honneur. En sorte que je fus presque surpris lorsque madame Élisabeth nous pria de l'accompagner.

Elle était un peu grise d'avoir loué, en buvant, les teintes

de la mer, la clarté du pays, le mouvement des hommes en liesse. Trop fréquemment, elle posait des regards langoureux sur le docteur, qui se donnait au soin d'instruire Gilberte sur la signification d'une légende. Nous nous levâmes. Les cloches sonnaient au fond de la vallée. Bientôt défilerait la procession parmi ce grouillement de Bretons, les uns recueillis, les autres exaltés.

Nous redescendîmes à la foire. Joueuses, les Bigoudines y régnaient. Leurs figures saures, épanouies, riaient sous la petite mitre. Azur, verts ou cramoisis, les beaux rubans se froissaient à leur oreille gauche. Leur cortège de gars, de matelots et de soldats se bousculait entre les baraques où glapissaient les vendeuses de babioles. Une poussière rousse noyait la rue du camp forain. Les cymbales vibraient. L'empereur romain hurlait, sur l'estrade, devant ses vestales en maillots de coton rose. Déciderait-il au spectacle de la tragédie ces imaginations en travail sous la tiare noire de Pontivy, sous la capuche de percale lorientaise, sous les diadèmes et les brides recercelées de Pont-Aven ? Pierrots noirs à boutons d'argent, les Bigoudins s'extasiaient avec les garçons de Pontivy qui ont des vestes de drap blanc, soutachées de velours. Pour eux tournaient en grinçant les grandes roues polychromes des loteries. Pour eux éclatait le pétard fixé en haut de la perche quand un colosse avait, d'un coup de maillet furieux, fait bondir jusqu'à la pointe le poids de métal. Les sons des cloches pieuses s'unissaient aux boniments des somnambules, aux roulements du tambour. Des hommes piétinaient en mâchant des croutons de pain bis. Une odeur de fauves, d'encens et de friture animait l'air barbare.

— Remarquez encore — disait madame Élisabeth — comme les anciennes mœurs persistent merveilleusement sur cette terre d'élection. Ne se croirait-on pas au temps où la fête de l'Asne et son carnaval se déployaient dans l'église, avec ses fous, ses ribaudes, ses diables et ses personnes bibliques, pour se terminer par la représentation d'un mystère et d'une farce, sous le porche liturgique, la nef servant de coulisses aux comédiens d'occasion?... C'est même chose. Ces baraques se sont dressées contre le mur de l'abside, et la foule mêle au mysticisme de sa piété certaine le contentement

de ses instincts assouvis. Qu'il fait bon revivre les heures chères à nos ancêtres, hein? docteur! Ce qu'ils nous ont transmis d'eux, avec le sang, cela se souvient en nous-mêmes, et se délecte à reconnaître les bonheurs d'autrefois. Mon sang chante, mon cerveau s'exalte, mes os tressaillent de plaisir, comme ceux d'une bourgeoise à l'époque de Charles VII. J'ai envie de rire, de danser, d'aimer et de prier, tout ensemble. Sur cette terre de Bretagne, j'ai multiplié singulièrement ma vie avec toutes les vies aïeules qui la conçurent et la formèrent... Ah! j'avais faim d'autrefois. Et vous?

Sa belle-mère et madame Le Guenn répondirent par une moue. Celle-ci regretta le mélange de plaisirs grossiers à la dévotion. Voltairienne, madame La Revellière blâma l'union de la licence et du « fanatisme ». Quant au docteur, en quelques mots timides, il approuva tout. Je fus seul à renchérir avec un peu de fièvre. D'ailleurs la brutalité de cette foule, dénuée d'ironie pour ses instincts, m'enchantait. Madame Élisabeth eût durement ressenti l'impression de solitude spirituelle et d'hostilité ambiante, si les volées de cloches n'eussent appelé tout le peuple à la bénédiction des prêtres. Il nous bouscula vers la porte de la chapelle. Déjà les bannières de velours et d'orfroi se balançaient par-dessus le cortège qui serpentait dans un lac de foules grouillantes et murmurantes. La Vierge, sur son panneau d'argent, saint Joseph, sur son panneau de pourpre, et toutes les images sacrées s'avancèrent. Madame Élisabeth croyait y voir les visages réels de ce long corps collectif rampant et psalmodiant des cantiques. En robes d'azur et d'argent, les paysannes cossues de la paroisse ouvraient la marche. L'une portait la bannière, d'autres leurs parapluies fermés devant leurs tabliers de satin vert à fleurs d'or. Six soutenaient, sur leurs épaules de velours clair, les brancards de la civière et du dais à panaches. De là, sainte Anne et sa disciple bénissait, d'un geste héraldique et statuaire, les jolies touristes en costumes de casino. Les manteaux blancs des dominicaines, les surplis du clergé, les vestes bleues des marguilliers rayonnèrent sous le soleil qui diminuait l'éclat des cierges innombrables aux mains des pieuses gens. Par centaines, des garçons se ruaient hors de la chapelle. Ils repoussaient les filles enveloppées de longs châles marrons, mauves ou roses. Leur

bande se dilata, refoula les haies des assistants. Du poing, du coude, avec des faces de colère sourde, ils se frayaient passage afin de rattraper la tête de la procession et de marcher au niveau de la sainte. Leur élan détermina la multitude, qui s'élança, froissant les moires vertes ou cramoisies des Bigoudines. Les pierrots noirs se démenèrent, sauvèrent de la presse leurs chapeaux à cinq velours. Les mères protégeaient leurs nourrissons contre des matelots unis qui enfonçaient la masse, de coin et d'ensemble, comme à la manœuvre. Des cris de douleur, parmi les cantiques, violaient le vent salin. Les tiares de Pontivy sombraient au fort de la bagarre fervente. Le peuple fleurait encore la friture de la foire. Il se précipitait, mystique, fou, pour respirer l'atmosphère divine émanée des bannières et de la châsse. Les amants s'oubliaient. Les mères et les enfants se perdaient. Tout le vallon se soulevait avec sa surface de vie bouillonnante, ses tourbillons de Bigoudines multicolores, ses remous de marins acharnés, ses pierrots noirs aux crânes tondus, son écume de hennins cornus, de coiffes coniques ou rondes, de brides roides ou volantes. La houle d'une marée furieuse envahissait les hauteurs des collines. Elle nous charriait aussi, dans ce torrent d'humanité en désir du ciel. On allait vers le firmament par les pentes immergées sous les flots de pèlerins. Ils atteignirent la crête des dunes, en élevant une vague de dévots, — et Jean Le Guenn, dont la silhouette se profila dans l'éther, svelte, nerveuse et creusée... La brise secouait ses mèches plates. Il avait son chapeau contre son cœur.

La chair émue de madame Élisabeth contenait mal l'enthousiasme que lui transmettaient, depuis le matin, l'agitation de cette multitude radieuse, l'ardeur de cette jeunesse en amour, l'excitation mystique de ces dix mille âmes agglomérées dans un essor d'extase et de foi. Je sentais contre ma manche vibrer les nerfs du corps merveilleux, se crisper les mains étroites de la veuve. Les couleurs de la saine animation, les pâleurs des sensations violentes transfiguraient sans cesse cette belle face couronnée d'algues sombres. Maintenant son être se tendait vers l'homme qu'elle aimait, et qui sembla monter dans le ciel, au sommet de la foule, par-dessus les lumières des cierges.

Alors la mer nous apparut, ses eaux violettes, derrière quatre étages de flots croulants. Le peuple et l'élément se contemplèrent. Leurs rumeurs infinies se répondirent à travers les dunes et la plage. La face océanique de Dieu regardait l'émotion de ses fidèles.

Ce fut une minute singulière et sublime...

— Voilà — disais-je à ma superbe amie — un instant d'énergie humaine, de véritable énergie. Tout ce peuple cherche à se dépasser, par le désir de son Messie. Et il piétine les faibles, il écarte les chétifs, il rejette les malingres, afin que les forts s'enivrent de la vue de cette châsse et de cette mer, comme ils se sont enivrés tout à l'heure dans le libre exercice de leurs appétits...

— Oui, — répondait-elle, essoufflée par l'admiration, — oui... Voilà les moments que je préfère vivre, saisie par le désir d'une nation, et qui devient mon propre désir, ma propre ferveur. Mon but, c'est d'exister le plus. Eh bien, depuis que je voyage en Bretagne, ma vie s'est doublée. Ici j'éprouve les sensations du passé comme j'éprouve à Paris les sensations du présent. Les évocations de l'histoire surgissent partout, s'incorporent aux créatures. Ce qui n'était jusqu'alors, en mon cerveau, que lettres et images, se transforme en personnes tangibles, en paysages réels. Et l'âme du docteur, non plus, n'est pas confinée dans notre époque. Par son caractère de race, il appartient au passé. Par ses connaissances et par son intelligente inquiétude, il appartient à l'avenir. Il est en dehors du temps. Il n'est pas bloqué, lui, comme la plupart, dans l'époque ! Vous, par exemple. vous n'êtes que de votre génération. Lui, il est de tous les temps. Il est avant nous, quand la religion le reconquiert comme à cette heure. Il est après nous, quand son génie prépare les nouvelles vérités de la science. Il est comme éternel, lui !...

Elle débita ces folies sur un ton presque agressif, et qui ne souffrait pas la contradiction. Je me contentai de sourire, puis de guider ses pas dans l'avalanche du peuple qui, maintenant, abandonnait la crête des dunes et redescendait vers la chapelle, à la suite de la châsse. Soudain elle s'écria :

— Où donc est-il ?... Je ne le vois plus... Ah ! si, le voilà. Sa femme l'a repris... Dieu ! que j'ai peur de le perdre !...

Vous m'aiderez à ne pas le perdre, dites, monsieur Guichardot ?

Elle sanglota presque, comme une écolière suppliante. Je lui promis la victoire, autant que me le permirent les bruits et les bousculades. Enfin nous pûmes nous jucher sur le mur bas qui clôture le jordin sacré. La procession rentrait. Sous la châsse, petite église d'or, que haussaient, devant la porte, quatre gaillards de Locronan, les fidèles défilaient. Toutes les mains osseuses des vieillards, toutes les mains calleuses des laboureurs, toutes les mains rouges des lavandières, toutes les mains bossuées, tailladées, goudronnées des marins, toutes les mains touchaient la frange verte, qui pendait de la châsse. Ensuite elles faisaient le signe de la croix, quand se courbaient les têtes pour s'introduire dans l'ombre illuminée de la chapelle. Madame Le Guenn et son mari passèrent à leur tour. Ils effleurèrent aussi la frange de miracle, et s'enfoncèrent dans l'obscur. Le chant des vêpres s'exalta.

— Vous voyez, — murmura madame Élisabeth, — vous voyez : elle l'a reconquis...

— Quoi donc ?... interrogea Gilberte.

Elle croyait que sa mère m'expliquait un détail symbolique de la procession. Dès lors l'enfant fut téméraire et insupportable. Ses facéties enchantèrent son aïeule. Nous dûmes les approuver par nos réparties comme par nos louanges, jusqu'à ce que les Le Guenn nous eussent rejoints auprès de l'automobile. Nous démarrâmes aussitôt. Le docteur avait appris des marins que le vent du nord-ouest se levait, qu'il se développerait la nuit, et que, le lendemain matin, la tempête ferait rage, probablement. Nous projetions d'assister à ses magnificences, sur la pointe du Raz.

Nous fûmes coucher dans Audierne après une course entre la mer violette de la baie et les buissons dorés, empourprés par le couchant qui colorait la bacchanale des Bretons en bandes sur les routes.

Le docteur parla seulement de choses scientifiques ou pittoresques. Assis dans la voiture à côté de sa femme, il s'efforça de maintenir la conversation sur les thèmes les moins propres à contenter les sentiments de madame Élisabeth. J'activai la marche, et nous parvînmes à l'auberge sans autre

incident. Mais je n'avais pas gagné un point durant cette fâcheuse journée.

Or la réussite de mon plan exigeait de la promptitude. Madame Le Guenn pouvait être persuadée en quelques heures de pathétisme, parce qu'elle jugerait son sacrifice digne de ses plus hautes rêveries. A ressasser les arguments, à discuter les détails, à riposter, à se défendre, à renouveler les attaques, à pleurer, à se lamenter, à supplier et à raisonner, tout l'élan nécessaire au bel héroïsme de la détermination s'anéantissait. Trop de loisir avait été laissé à la réflexion, depuis la promenade dans Concarneau. Je me reprochai d'avoir fui les blâmes du matin : peut-être au cours de la querelle, aurais-je pu faire triompher mon insidieuse dialectique...

PAUL ADAM

(La fin au prochain numéro.)

SOUVENIRS

D'ESPAGNE ET D'ANGLETERRE*

— 1811-1814 —

II

Je restai encore un mois à Aspecia, continuant à battre la campagne; je n'eus pendant ce temps que des engagements insignifiants. Enfin je fus relevé, je rejoignis le régiment de marche et, vers le mois de mars, nous nous mîmes en route pour rejoindre l'armée de Portugal. Je retrouvai le 59e à Salamanque, j'eus un grand bonheur à revoir mes camarades, ils étaient pour moi une nouvelle famille.

Wellington vint passer la Tormes à Salamanque et former sa ligne de bataille en face de nous, au lieu dit les Arapiles. Le 21 juillet les deux armées se trouvèrent en présence. Voici quelle était notre position. Notre aile droite se composait des divisions Bonnet et Foy, au centre, les divisions Férey et Clauzel, à l'aile gauche les divisions Taupin, Thomières et Maucune. Le général Curtot avec sa cavalerie couvrait l'extrême gauche qui était la plus rapprochée de la ligne; mon régiment faisait partie de la division Clauzel. Le 22, à la pointe du jour, les tirailleurs commencèrent à s'engager. Le maréchal Marmont comprit qu'il devait prendre l'initiative de l'attaque. Il avait vingt mille combattants de moins que l'ennemi, presque pas de cavalerie. Ce n'était que par un vigou-

reux mouvement en avant qu'il pouvait espérer d'enfoncer les Anglais. Les généraux Foy et Bonnet occupaient les deux monts à Arapiles, leur position était formidable : elle devait servir de pivot aux mouvements de l'armée. On a accusé le maréchal Marmont d'avoir trop étendu sa ligne et de ne pas avoir conservé de réserve; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après une violente canonnade, il ordonna à l'aile gauche et au centre de se porter en avant faisant une sorte de conversion à droite.

Nous étions en bataille; le général Clauzel fit battre la charge sur les troupes du général Hill qui étaient en face de nous. Les Anglais nous attendirent de pied ferme. Quand nous fûmes à demi-portée de fusil, ils firent des feux de bataillon sur nous, avec la même précision qu'à la manœuvre; leur drapeau était sur la ligne, nous entendions le commandement de leurs officiers. Les divisions Ferey et Clauzel ne furent point arrêtées par ce premier feu quoique plus de huit cents hommes eussent été mis hors de combat. Nous abordâmes l'ennemi à la baïonnette, sa ligne fut rompue, les régiments des gardes écossaises qui étaient en face de nous ne purent se reformer, nous les poursuivions avec vigueur en jonchant la terre de leurs morts. Au centre, nous croyions la bataille gagnée; mais Wellington, s'apercevant de la faute qu'avait faite le maréchal Marmont en étendant trop sa ligne, avait porté toute sa cavalerie et ses réserves à son aile droite et fit charger à fond, par huit mille chevaux, notre aile gauche. La cavalerie du général Curtot ne put résister au choc, elle fut enfoncée. La division du général Thomières, qui était à l'extrême gauche, fut chargée en flanc avant d'avoir le temps de former ses carrés, elle ne put non plus résister, les régiments furent sabrés, le général Thomières se fit tuer. Les divisions Taupin et Maucune furent chargées à leur tour et enfoncées. Le général Clauzel qui poursuivait le général Hill, voyant qu'il était débordé sur sa gauche par une cavalerie nombreuse, fit arrêter sa ligne et former ses carrés. Le temps lui manqua, ses régiments pris en écharpe furent sabrés. Le général Hill renforcé par un corps de Portugais reprit l'offensive, la mêlée devint affreuse. Dans ce moment, je reçus d'un sergent écossais, à qui je venais de donner un

coup de sabre, un coup de feu à bout portant qui me traversa la hanche, et en même temps un coup de baïonnette qui me perça le bras droit. Je tombai baigné dans mon sang.

Peu de moments après que j'eus reçu mes deux blessures, la cavalerie anglaise, nous prenant à revers, traversa notre ligne. M. de Loverdo, mon colonel, qui avait succédé au colonel Coste, prit l'aigle du régiment et se sauva au galop dans les carrés de la division Férey, derrière lesquels les débris de la division Clauzel furent se rallier. Étendu sur le terrain, je restai au pouvoir de l'ennemi. Pendant la charge, deux escadrons me passèrent sur le corps, mais, par un instinct qui leur est naturel, les chevaux me franchirent sans me toucher ; je voyais les fers de leurs pieds prêts à m'écraser, ma position était critique, mais je ne pouvais rien y faire, il fallut bien me résigner.

Je passai la nuit sur le champ de bataille sans aucun secours. Le lendemain, des guérillas espagnols qui n'avaient pas paru pendant l'action, se jetèrent sur nous comme des vautours sur leur proie. Je fus mis nu comme un ver : l'un de ces misérables, pour m'ôter mes bottes, me mit un pied sur le ventre et me les arracha. Il faisait une chaleur affreuse, les rayons du soleil me brûlaient tout le corps. J'étais dans un champ où le blé avait été récemment coupé. J'arrachai avec ma main gauche du chaume et je le plaçai sur ma tête pour empêcher le soleil de me brûler le cerveau. J'avais une fièvre violente... Non loin de moi, était un de mes camarades, le capitaine Cauchard; nous avions été ensemble à Fontainebleau. Il avait la cuisse cassée et, se laissant aller à un transport de fureur, proférait mille imprécations contre son sort. Je l'engageai à se modérer et à conserver toutes ses forces pour résister à son mal; il ne m'écouta pas et mourut vers les trois heures dans des tourments affreux.

Il me semble voir encore un jeune Espagnol de quinze ou seize ans, armé d'un mauvais fusil, s'approcher de moi, et, furieux de ce qu'il n'avait plus rien à me prendre, m'appliquer son arme sur la poitrine en me disant mille injures. Puis, la relevant, il ajouta : « Qu'es-tu venu faire ici, brigand de Français ? Ce n'est plus chez les curés que tu vas loger, mais avec le diable ». En disant cela il me remit en

joue. Je lui dis de se dépêcher de me tuer ; je pense qu'il n'y avait plus rien dans son fusil, car il me laissa et s'en fut chercher fortune ailleurs. Vers les sept heures du soir, un des fourgons anglais qui parcouraient le champ de bataille pour ramasser les blessés s'arrêta près de moi. Les soldats d'ambulance ne savaient pas à quelle armée j'appartenais ; ils me prirent par les pieds et par les épaules et me mirent dans le fourgon avec plusieurs autres blessés. Je fus conduit à Salamanque et déposé dans un enclos qui nous servait de parc aux bœufs lorsque nous l'occupions.

Je trouvai là des officiers de ma connaissance, les uns blessés, les autres simplement prisonniers. Ils me firent un costume assez grotesque, mais le seul qu'ils pussent me donner. Ils coupèrent les bottes d'un dragon qui venait de mourir et m'en firent des pantoufles, ramassèrent un pantalon de toile qui avait été jeté et me le mirent, trouèrent par le milieu une couverture de cheval et m'y firent passer la tête ; je la portai comme une chasuble, pendant par devant et par derrière. Puis ils me serrèrent le tout autour des reins avec une bretelle de fusil. Je me trouvai fort heureux d'être ainsi à l'abri du serein, qui est très abondant et très froid en Espagne. Le nombre des blessés était très considérable, nous avions eu douze mille hommes hors de combat ; les Anglais et Portugais en avaient perdu presque autant ; il était naturel que les chirurgiens anglais donnassent leurs soins à leurs nationaux les premiers et les fissent transporter dans les hôpitaux et les maisons de Salamanque. Je ne fus pansé pour la première fois que le 23, à dix ou onze heures du soir, vingt-neuf heures après avoir été blessé. J'étais dans un état pitoyable ; heureusement mon sang s'était caillé et durci par l'action du soleil, formant une espèce de croûte qui empêchait l'hémorragie.

Le 24, on me transporta dans une église convertie en hôpital où je fus couché sur de la paille hachée. Nous étions entassés pêle-mêle, gens de toutes les nations ; un chirurgien anglais faisait le pansement tous les jours. Le costume sous lequel j'étais ne pouvait me faire reconnaître pour officier ; j'avais beau dire qui j'étais, on ne m'écoutait pas. La gangrène ne tarda pas à se déclarer à ma blessure de la hanche,

elle faisait des ravages effrayants. Le chirurgien, d'un coup de bistouri, m'ouvrit les chairs extérieurement, de manière à joindre les deux trous de la balle ; il put m'introduire ainsi dans l'intérieur de la plaie du quinquina en poudre et du jus de citron. Je souffrais horriblement, mais ce traitement me sauva la vie. Le matin, il prenait les chairs en putréfaction avec des pinces et les coupait avec des ciseaux, puis il remettait les mêmes ingrédients que la veille, un paquet d'étoupe par-dessus, faute de charpie, fixé avec un bandage, et j'en avais là pour vingt-quatre heures. Ma blessure du bras me faisait aussi beaucoup souffrir, mais la gangrène ne s'y déclara pas : elle suivit le cours ordinaire. On me donnait pour boisson du vin d'Oporto que je mettais dans une cruche cassée avec du quinquina en poudre. Je remuais avec un bâton et je buvais. Je suivis ce régime pendant vingt-deux jours, la fièvre cessa et la gangrène fut arrêtée.

Je fus très heureux dans cette circonstance d'avoir le sang pur, car il fallait un tempérament sain et vigoureux pour résister à mes souffrances et à ma misère. La vermine ne tarda pas à me gagner ; on ne changeait pas la paille. J'avais pour voisins un soldat hanovrien, d'un côté, et un Italien de la légion du Midi, de l'autre.

Je restai dans cette église, sans chemise et dans le costume que j'ai indiqué, pendant deux mois et demi. On nous donnait pour nourriture du bouillon fait avec de la viande salée provenant d'Angleterre. Lorsque les souffrances me laissaient la force de réfléchir, je me voyais prisonnier pour un temps indéfini, car je savais qu'entre la France et l'Angleterre la guerre n'était pas près de finir. L'Empereur ne voulait pas d'échanges partiels; il exigeait que les Portugais et les Espagnols, alliés des Anglais, prisonniers en France comme eux, fussent échangés en même temps. Cette proposition avait été repoussée, chaque gouvernement gardait ses prisonniers. Je me voyais donc, à vingt-trois ans, sans espoir de recouvrer ma liberté et ma carrière perdue. Ce mal moral était pire pour moi que les douleurs physiques résultant de mes blessures. J'avais l'âme bien trempée, je me sentais la force de supporter ma douleur et mon dénuement, mais j'étais près de tomber dans le désespoir lorsque je songeais à mon avenir.



Vers le 15 octobre, il se fit un grand mouvement à Salamanque; je tâchai de savoir ce que c'était; on me dit que l'armée française s'avançait et que les Anglais faisaient évacuer tous les hôpitaux et les magasins. Effectivement tous les blessés qui pouvaient marcher furent envoyés en Portugal et dirigés sur Lisbonne où avaient été conduits les prisonniers de guerre valides. Nous restions environ trois ou quatre cents prisonniers français, dont les blessures graves demandaient encore beaucoup de soins; on nous mit sur des charrettes et nous prîmes la direction de Rodrigo. De là on nous fit entrer en Portugal.

Nous suivions précisément la même route qu'avait suivie l'armée en 1810. Les Portugais, se rappelant ce qu'ils avaient eu à souffrir, se précipitèrent sur les charrettes qui nous transportaient et massacrèrent plusieurs de mes compagnons d'infortune. J'aurais eu probablement le même sort si je n'avais su faire mes prières. Trois ou quatre paysans s'approchèrent de moi avec une attitude d'hostilité non équivoque; ils me demandèrent si j'étais chrétien, je leur répondis que oui; alors ils me dirent de faire le signe de la croix et de réciter le *Credo*, je le fis. Alors ils eurent pitié de moi et me dirent qu'ils voyaient bien que j'étais un de ces malheureux que le grand *Ladron* (voleur) prenait par force. (C'est ainsi qu'ils désignaient Napoléon.) L'un d'eux me passa un grand scapulaire au cou en me disant qu'il me préserverait de toute mauvaise rencontre. Les soldats anglais qui devaient nous escorter nous avaient abandonnés à la garde des conducteurs des charrettes; cet acte d'une froide barbarie devait avoir pour conséquence de se débarrasser de nous, car ils savaient bien que la vengeance des Portugais mettrait fin à tous nos maux.

Nous nous arrêtâmes, moi et quelques vingtaines des plus souffrants, à Pinhel où nous restâmes quelques jours. Ce repos m'était bien nécessaire, car le voyage sur une mauvaise charrette, exposé aux intempéries, m'avait abîmé. Enfin nous arrivâmes à Coïmbre; on me dirigea sur Figueira, à l'embou-

chure du Mondego; je fus placé à bord d'un bâtiment de transport marchand qui faisait voile pour Lisbonne. Le capitaine me laissa sur le pont sans faire grande attention à moi. En entrant dans le Tage, je fus émerveillé du spectacle qui s'offrait à ma vue : la majesté du fleuve, le riant paysage de ses rives, la vue du château de Belem, que je découvrais dans le lointain, la flotte anglaise au milieu de laquelle nous passions, tout cela était si nouveau pour moi que, malgré mon piteux état, j'en éprouvai une douce sensation. Enfin, mon bâtiment jeta l'ancre à l'Arsenal, vis-à-vis le bagne; les matelots me prirent et me déposèrent sur le quai. J'avais beau dire que j'étais officier français, personne ne m'écoutait; mon misérable accoutrement inspirait l'horreur aux passants. Enfin, des gens de la police me prirent et me portèrent dans la prison qui était en face; on me déposa sur un lit de camp, dans un cachot.

Il y avait à côté de moi un prisonnier portugais enchaîné, c'était probablement un assassin. Je lui demandai où j'étais; il me répondit : « Tu le vois bien, dans la maison des galériens où je ne resterai pas longtemps. » Effectivement, un moment après, un moine vint le confesser, et peu d'instants ensuite un peloton de soldats s'empara de lui; j'entendis une fusillade, mon compagnon n'existait plus. Je restai comme cela pendant trois jours; on me donnait une ration de biscuit et des fèves; j'avais beau répéter que j'étais officier français, prisonnier de guerre, on ne m'écoutait pas. Enfin, un officier anglais qui paraissait de service de ronde entra dans ma prison. Je lui dis que c'était une infamie à son gouvernement de traiter un officier français prisonnier, comme je l'étais; il me répondit en français : « Toi, officier, ce n'est pas possible! » Je le lui affirmai sur mon honneur en lui disant mon nom, le numéro de mon régiment et la division à laquelle j'appartenais. Il prit ces renseignements sur son calepin et me dit : « Si c'est la vérité, tu sortiras d'ici, mais si tu mens, je te ferai mourir sous le bâton. » A ce mot de bâton, je réunis tout ce qui me restait de forces, je lançai à cet officier le biscuit qui était à côté de moi en le traitant de lâche, et je lui dis toutes les invectives qui me vinrent à la bouche. Il sortit sans me répondre.

Le lendemain, je le vis arriver avec quatre soldats anglais et un brancard; il me dit: « Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir aussi mal traité hier, mais sous votre costume je ne pouvais reconnaître un officier français. J'ai été prendre des informations au château où sont réunis tous les prisonniers, je me suis convaincu que vous m'aviez dit vrai. Vous allez rejoindre vos camarades. » Il me fit placer sur le brancard et me fit porter au château de Lisbonne où il me quitta en me renouvelant ses excuses. Plusieurs de mes camarades, qui avaient été faits prisonniers et auxquels l'officier anglais s'était adressé la veille, vinrent m'embrasser; ils me croyaient mort. On m'avait vu tomber sur le champ de bataille au moment où la charge de cavalerie avait rompu mon régiment; on ne pensait pas que j'eusse dû survivre.

Je fus entouré par plus de trois cents officiers prisonniers qui, tous, voulaient entendre le récit de mes souffrances. L'un d'eux, officier du train d'artillerie, s'approcha, et me dit à l'oreille : « J'ai été pris par capitulation, au Retiro, à Madrid; j'ai pu conserver quelques pièces d'or, elles sont à votre service; votre frère a été mon capitaine dans la garde impériale, je serais bien heureux de pouvoir vous rendre un petit service, il a été bien bon pour moi. » Je le priai de m'acheter une chemise et des vêtements; c'était très facile, car la porte du château était assaillie par des juifs qui ne demandaient pas mieux que de vendre. Un moment après, ce généreux officier revint avec un paquet de hardes. Je lui dis qu'avant de les mettre j'aurais bien besoin de me nettoyer. Il me fit porter auprès de la citerne, je quittai mes haillons, on me lava tout le corps, on me mit des bandes neuves sur mes blessures, on me coupa les cheveux, enfin l'on me passa une chemise blanche et l'on m'habilla complètement. Jamais je n'ai éprouvé un bonheur plus grand : il y avait plus de quatre mois que j'étais sans chemise; je me voyais avec une bonne redingote, habillé comme tout le monde; il me semblait que mes souffrances n'étaient plus qu'un songe.

Je pus enfin savoir ce qui se passait en Espagne et en France. Quoique les journaux portugais et anglais que nous pouvions seuls nous procurer fussent écrits avec beaucoup de partialité, j'appris que le maréchal Soult, après avoir évacué

l'Andalousie, s'était réuni à l'armée de Portugal dont il avait pris le commandement et avait marché sur Salamanque : c'est ce mouvement qui avait causé la prompte évacuation des Anglais. Wellington, ayant concentré toute son armée, se retirait devant le maréchal Soult, il fut prendre position sur la Tormes non loin d'Alba, lieu que je connaissais parfaitement. Le maréchal Soult se contenta de quelques escarmouches d'avant-garde, mais il ne voulut pas livrer une bataille générale, car en cas de revers sa retraite eût été impossible, l'Espagne entière étant en armes contre nous. Il se retira sur Valladolid. Les journaux nous apprirent aussi l'entrée de Napoléon à Moscou, après les sanglantes batailles de Smolensk et de la Moskowa.



Je restai encore trois semaines au château de Lisbonne; ma blessure du bras se guérit complètement, celle de la hanche allait beaucoup mieux. Je pus commencer à marcher avec des crosses. Chaque jour des convois de prisonniers partaient pour l'Angleterre, portés par les bâtiments de commerce anglais qui allaient chercher des vivres pour l'armée. Le tour des officiers blessés arriva enfin. Nous fûmes placés neuf à bord d'un brick; nous mîmes à la voile dans les derniers jours de décembre 1812; nous marchions en convoi, escortés par une frégate.

A la hauteur du cap Saint-Vincent, nous fûmes assaillis par une tempête affreuse, tous les bâtiments furent dispersés; pendant deux jours et deux nuits nous fûmes à chaque instant au moment de périr. La tempête s'apaisa enfin; notre navire se trouva seul, notre capitaine continua sa route pour Portsmouth. Arrivés à la hauteur de l'île de Ré que nous pouvions distinguer à l'œil nu, il se passa d'étranges choses à notre bord. Tous les hommes de l'équipage montèrent les uns après les autres au haut du grand mât; la lunette braquée sur la pleine mer, ils paraissaient distinguer quelque chose que nous ne pouvions voir. Le capitaine monta à son tour, il redescendit un moment après, pâle, la figure renversée, et nous dit : « Messieurs, il n'y a qu'un moment vous étiez mes pri-

sonniers, maintenant je vais être le vôtre; j'espère que vous témoignerez des égards que j'ai eus pour vous et que vous me protégerez. » Nous crûmes qu'il se moquait de nous, mais il nous fit apercevoir à l'horizon un petit point noir. « Regardez, nous dit-il, voilà un corsaire américain, il était depuis longtemps bloqué à Rochefort par notre flotte, que la tempête a forcée de s'éloigner. Le corsaire en a profité pour sortir, il m'a aperçu et me donne la chasse. » Ces paroles nous comblèrent de joie; dans notre transport, nous embrassâmes le capitaine et lui promîmes tout ce qu'il voulut. Il eut beau faire force de voiles, le corsaire l'eut bientôt rejoint. Quand il fut à portée de canon, il hissa le pavillon américain et nous envoya un boulet; notre capitaine amena immédiatement son pavillon. L'américain s'approcha bord à bord, mit une chaloupe à la mer. Un officier et dix ou douze hommes vinrent nous visiter; nous les appelions nos libérateurs, ils nous regardaient avec indifférence sans nous répondre. L'officier américain, après avoir visité tout le bâtiment et les papiers du capitaine, nous quitta sans nous dire un mot et retourna à son bord. Bientôt après, le corsaire s'éloigna malgré toutes nos supplications. Les États-Unis étaient alliés de la France et en guerre avec l'Angleterre, nous devions donc espérer que leurs marins nous délivreraient, dans quelques heures ils pouvaient nous jeter à terre. Nous demandâmes à notre capitaine l'explication de l'étrange conduite du corsaire. Il nous dit qu'après s'être assuré que le bâtiment ne portait rien qui valût la peine d'être capturé, l'Américain n'avait pas voulu, en nous délivrant et en faisant l'équipage anglais prisonnier, s'exposer, pour nous déposer en France, à être de nouveau bloqué par la croisière, et, qu'en nous gardant à son bord il aurait été obligé de nous nourrir en pure perte pour lui. Cette explication était désespérante. Elle nous prouvait que le corsaire tenait beaucoup plus à faire des prises fructueuses pour son armateur qu'à délivrer des prisonniers français. Il est cruel de voir la liberté d'aussi près et de ne pas la saisir; j'ai éprouvé dans ce moment une des peines les plus cuisantes de ma vie.

Huit jours après nous arrivâmes à Portsmouth. Il me restait encore un peu d'argent de celui que m'avait prêté

l'officier du train à Lisbonne, je pus me rendre en diligence à Brigsnorth, petite ville de la principauté de Galles qui m'avait été fixée pour résidence. J'y trouvai sept à huit cents prisonniers français : il s'en trouvait parmi eux qui étaient en Angleterre depuis huit et neuf ans, ils n'avaient pas plus d'espoir de rentrer en France que le premier jour. J'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre de mon sort devant eux, aussi je me résignai.

Je pus enfin écrire à ma famille et demander de l'argent dont j'avais le plus grand besoin. En Angleterre, tous les officiers prisonniers sur parole étaient envoyés dans des cantonnements; ils recevaient sans distinction de grade, le sous-lieutenant comme le général, 1 fr. 50 par jour. Cette modique somme était à peine suffisante pour ne pas mourir de faim dans un pays où tout est très cher, car il fallait avec cela se loger, se vêtir et se nourrir. Nous devions répondre à l'appel tous les jours à midi. Le soir, à sept heures, une cloche sonnait; alors tous les prisonniers devaient être rentrés dans leurs logements; les habitants avaient le droit d'arrêter ceux qui se trouvaient dans les rues après la cloche. Le prisonnier était obligé de payer une guinée d'amende à l'habitant qui l'avait arrêté; aussi nous traquait-on comme d'excellent gibier. Tous les prisonniers non-officiers étaient entassés sur des pontons, séjour affreux que je ne chercherai pas à dépeindre ici.

Nous étions en janvier 1813. Les journaux anglais étaient pleins des désastres de la campagne de Russie; nos hôtes se donnaient le malin plaisir de nous les expliquer et d'augmenter encore les pertes énormes de notre armée. J'appris en même temps ce qui se passait en Espagne. Le maréchal Soult venait d'être rappelé par l'Empereur pour exercer un commandement en Allemagne; l'armée anglaise s'était avancée de nouveau en Espagne, Wellington menaçait à la fois Madrid et Burgos. Ces tristes nouvelles nous affectèrent profondément, nous étions hors d'état de défendre la patrie, mais l'espoir des succès de nos frères d'armes nous donnait le courage de supporter notre sort. Nous n'avions rien perdu de notre fierté, mais maintenant, à nos yeux, Napoléon n'était plus invincible : la retraite de Moscou faisait pâlir son étoile.

Pour nous, malheureux prisonniers, pour qui la gloire de nos armes était l'unique consolation, nous ne pouvions même plus dire à nos arrogants ennemis que, si la fortune nous avait trahis, nos frères d'armes du moins nous vengeraient.

Je voulus employer mon temps le plus avantageusement possible : je me mis à apprendre l'anglais. Je pris pour maître un prisonnier auquel je promis un salaire lorsque j'aurais reçu de l'argent. Mon beau-frère[1] ne me fit point attendre longtemps une réponse. Comme sa lettre me fit du bien ! Il y avait plus de six mois que je n'avais reçu de nouvelles de ma famille ! Cette lettre me marquait qu'après la bataille des Arapiles on m'avait cru mort, mon cheval et mes effets avaient été vendus à l'encan et le produit envoyé à Carcassonne. Mes sœurs désolées avaient pris mon deuil, ma lettre leur avait fait un plaisir inouï, car toujours nous avons été très unis. Mon beau-frère ajoutait qu'il m'envoyait quatre mille francs ; il les avait fait déposer à Paris chez le banquier Perregaux, qui était le seul autorisé à correspondre avec un banquier de Londres du nom de Coutz, pour tout ce qui était relatif aux intérêts des prisonniers de guerre des deux nations. Quelque temps après, je fus appelé par le commissaire anglais, chef de notre établissement, qui me remit mes quatre mille francs, mais en papier. C'était, à ce moment, vingt-cinq pour cent de perte, c'est-à-dire que dans les magasins, lorsque l'on achetait, on payait un quart en sus en papier. Je réclamai au commissaire la différence de valeur, il me répondit fort insolemment que le papier anglais valait autant que l'argent de France et que, si je me permettais d'attaquer encore le crédit de la banque, il me ferait conduire aux pontons ; il fallut bien me résigner.

Je me hâtai d'envoyer à l'officier du train qui m'avait prêté de l'argent à Lisbonne la somme que je lui devais ; il était dans un cantonnement voisin. Je donnai quelque argent à plusieurs de mes camarades les plus malheureux et je me logeai un peu mieux. Je pris avec moi un de mes camarades, monsieur Déchevrières, adjudant-major au 59e qui avait été fait prisonnier après moi. Je me fis faire

1. Monsieur Laperrine.

mon ordinaire par la servante de la maison. Je vivais très modestement, mais bien heureux en comparaison de mes compagnons d'infortune. J'ai indiqué la misérable solde que le gouvernement anglais donnait à tous les officiers prisonniers: ceux qui ne recevaient rien de chez eux étaient obligés de se réunir par dix et douze, ils achetaient de la tête de bœuf pour faire la soupe et des pommes de terre; ils vivaient avec cela; en comparaison je devais donc me trouver très heureux. Je commençais à marcher avec un bâton, bientôt je pus sortir pour prendre l'air.

***

Une de mes cousines, madame la comtesse de Béon, avait connu assez intimement pendant l'émigration miss Vernon, dame d'honneur de la reine d'Angleterre; elle lui écrivit pour me recommander. Cette dame me recommanda à son tour à lord Malville, l'un de ses parents dont le château était près de Brigsnorth. Il vint me voir et obtint la permission de m'amener quelquefois à dîner chez lui. Il y avait très longtemps que je ne m'étais assis à une table bien servie: ma contenance fut un peu gauche. Ce lord était poli; mais, comme tous les Anglais, ennemi mortel de la France. J'étais humilié de ses prévenances qui sentaient la protection. Je revins cependant une seconde fois chez lui. Il y avait ce jour-là nombreuse compagnie : plusieurs officiers anglais s'y trouvaient. Sans égards pour ma position, et avec une certaine affectation, ils se mirent à déblatérer en français contre l'Empereur et l'armée. Je me levai de table, indigné, et demandai à lord Malville la permission de me retirer; il s'efforça de me retenir en blâmant ses compatriotes, mais je persistai. Je n'acceptai plus d'invitation chez lui.

Lorsqu'il y avait quelques bonnes nouvelles pour nous, les Anglais nous les cachaient avec soin et ne nous permettaient point de lire les journaux; c'est ainsi que nous ignorâmes les batailles de Lutzen, de Bautzen et de Dresde. Mais après la funeste bataille de Leipzig, ils firent imprimer des bulletins en français qu'ils nous délivrèrent à profusion; nous ne pouvions plus sortir dans les rues sans être insultés par tous les

passants. Un jour, des gens du peuple firent un mannequin qu'ils habillèrent en uniforme de l'Empereur, ils le placèrent sur un âne et le promenèrent dans les rues en l'invectivant. Ils s'arrêtèrent sous les fenêtres du général Veiland qui avait été pris à Badajoz, dont il était gouverneur; ils dressèrent une potence, pendirent le mannequin à la hauteur des croisées et le brûlèrent ensuite.

Nous fûmes plus d'une fois au moment de nous révolter, nous pûmes même écrire à des cantonnements voisins pour tâcher de nous entendre; nous étions près de cinq mille officiers prisonniers, près de soixante mille hommes étaient sur les pontons. Notre projet était de désarmer nos gardiens simultanément, de nous réunir sur un point donné et de marcher ensemble sur Plymouth, où était le plus grand nombre de pontons; nous nous serions emparés de l'arsenal et nous aurions ensuite délivré nos soldats. De là, nous aurions marché sur Portsmouth pour délivrer d'autres prisonniers. Nous aurions eu ainsi une armée française sur le sol de l'Angleterre. Ce projet téméraire était d'une difficile exécution ; nos gardiens en eurent quelques soupçons ; les généraux furent séparés de nous et les cantonnements les plus nombreux furent dédoublés. Nous étions quinze cents à Brigsnorth, la moitié fut envoyée à Aswestriz *(sic)*. Je fus du nombre. Notre séparation fut pénible, surtout pour moi qui dus quitter mon camarade Déchevrières.

Nous étions alors au mois de novembre 1813. J'étais à peu près guéri de ma blessure. Je m'établis de mon mieux dans ma nouvelle résidence et continuai à y apprendre l'anglais. Je fis venir de nouveau de l'argent, car j'avais dû partager celui que j'avais reçu. Ce fut de ce cantonnement que se sauvèrent trois frères, corsaires célèbres de Saint-Malo. Ils gagnèrent la côte à travers mille dangers ; ils ne marchaient que la nuit, le jour ils devaient se cacher et éviter avec soin toute communication avec les habitants, qui les auraient arrêtés. Arrivés à la côte, ils aperçurent un bâtiment marchand qui jetait l'ancre et remarquèrent que presque tout l'équipage était venu à terre dans une chaloupe ; ils résolurent de tenter le coup le plus hardi qui ait jamais été fait. A la nuit, ils se dépouillèrent de leurs vêtements, se jetèrent

à la mer, le poignard entre les dents, gagnèrent le brick à la nage, montèrent l'échelle en silence. Un matelot dormait sur le pont, il fut poignardé ; ils descendirent dans la cabine où ils trouvèrent le second, qui eut le même sort. Ils épargnèrent un jeune mousse qui leur indiqua les malles du capitaine, ils se vêtirent; puis, armés d'une scie, coupèrent le câble, hissèrent une voile. Le vent était bon, ils gagnèrent le large; tout cela se passait à une portée de canon d'un bâtiment de guerre anglais. Ces corsaires se dirigèrent sur Morlaix où ils eurent le bonheur de conduire leur prise ; le bâtiment, qui venait de l'Inde, était richement chargé. Ils avaient jeté à la mer les deux matelots, la marée porta leurs corps sur le rivage. Le lendemain, le capitaine anglais voulut revenir à son bord, quel ne fut pas son étonnement de ne plus retrouver son navire ! Les cadavres de ses deux matelots qu'il aperçut flottant lui firent comprendre ce qui était arrivé ; le brick de guerre se mit à la poursuite des corsaires, mais il ne put les joindre. Nous apprîmes tous ces détails par les journaux anglais qui, malgré leur fureur, ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'action des trois marins français. Je réunis quelques-uns de mes camarades et nous bûmes de grand cœur à leur santé.

Les événements politiques et militaires marchaient à grands pas. Les journaux nous apprirent l'épouvantable défaite de Vittoria où le roi Joseph et le maréchal Jourdan se laissèrent battre complètement par Wellington. Les bulletins anglais renchérissaient encore sur nos désastres. Je savais que mon régiment était à cette affaire. J'y prenais un double intérêt par l'amitié qui m'unissait à mes camarades. Nous apprîmes avec plaisir que l'Empereur avait envoyé de nouveau le maréchal Soult en Espagne, et que celui-ci avait rallié les débris de l'armée près de Tolosa; nous espérions que sous son commandement elle défendrait le sol de la patrie menacée.

La nouvelle du passage du Rhin par les armées coalisées nous glaça d'effroi ; c'était désormais chez nous que la guerre exercerait ses ravages ; mais, pleins de confiance dans le génie de Napoléon, nous espérions encore qu'en s'appuyant sur nos places fortes, il pourrait faire tête à l'ennemi. La Providence en avait autrement décidé. Dès le mois de mars 1814,

nous pûmes juger qu'une grande catastrophe était inévitable. Je reçus vers cette époque une lettre de miss Vernon ; elle me disait que si je voulais me réunir aux bons Français qui appelaient de tous leurs vœux le retour des Bourbons, elle m'enverrait un passeport pour rejoindre Louis XVIII à Hartwell, et, qu'étant un des premiers à le reconnaître pour mon roi légitime, je pourrais en tirer un grand avantage. Je lui répondis que j'avais été fait prisonnier sous le drapeau tricolore, que j'étais encore au service de l'Empereur et que je ne voulais pas, pour le moment, changer de bannière. J'ajoutai que j'aimais mieux rester prisonnier. Miss Vernon ne m'écrivit plus.

Cependant les événements se déroulaient en France. Les Anglais après s'être emparés de Saint-Sébastien et de Pampelune, avaient franchi la Bidassoa, passé l'Adour en aval de Bayonne, en présence du maréchal Soult qui n'avait pas cherché à disputer le passage. Le général Hill s'était emparé de Bordeaux, où le duc d'Angoulême avait fait une entrée triomphale. Après la bataille d'Orthez, Wellington marchait sur Toulouse. Le maréchal Suchet avait évacué successivement le royaume de Valence et la Catalogne; il était venu prendre position à Perpignan. Après la mémorable campagne de France, les alliés étaient entrés à Paris, Napoléon avait abdiqué à Fontainebleau, les Autrichiens occupaient Lyon que le maréchal Augereau avait été obligé d'évacuer. Tout était perdu pour Napoléon ; un gouvernement provisoire venait d'être établi à Paris, en attendant le retour de Louis XVIII qui avait été reconnu Roi de France par tous les souverains de l'Europe. Nous, prisonniers de guerre, n'avions qu'à accepter le nouveau gouvernement de notre pays. Louis XVIII devenait notre légitime souverain par l'acte d'abdication de l'Empereur.

Miss Vernon m'écrivit de nouveau. Elle me disait : « J'espère que maintenant tous vos scrupules sont levés, je vous envoie un passeport pour Londres; venez me voir, je serais enchantée de vous connaître. » C'était une grande faveur, car il était expressément défendu aux prisonniers rentrant en France de passer par Londres. J'acceptai cette offre bienveillante. Ma première visite, en arrivant, fut pour

miss Vernon. Elle était logée au palais de Saint-James, qu'occupait la reine d'Angleterre. Elle me dit qu'elle voulait que je logeasse chez elle et qu'elle m'avait fait préparer un appartement. Ce fut une bien grande métamorphose pour moi. J'étais naguère un malheureux prisonnier, en butte aux grossièretés d'un misérable commissaire anglais, insulté par une populace brutale, et maintenant j'étais un gentleman, logé dans le palais des rois d'Angleterre.

Miss Vernon fut très bonne pour moi. Elle mit à ma disposition sa voiture aux armes de la Reine, me donna son valet de chambre qu'elle chargea de me faire visiter Londres. Elle me remit aussi une médaille en ivoire, au moyen de laquelle je pus pénétrer partout, même dans la Tour, où je vis un des plus beaux arsenaux qui existent. Mon cœur se serra lorsque, en visitant Westminster, je vis, appendus à la voûte, plusieurs drapeaux français. Je reconnus l'aigle du 39e, prise à la retraite de Portugal et celle du 101e prise à la bataille des Arapiles. Je ne restai que quinze jours à Londres, malgré toutes les instances de miss Vernon. Je n'oublierai jamais toutes les bontés dont elle me combla. Rien ne pouvait égaler pour moi le bonheur de revoir la France. Je m'embarquai à Douvres dans les premiers jours du mois de mai et bientôt je débarquai à Calais.

GÉNÉRAL MARQUIS ALPHONSE D'HAUTPOUL

LA

PETITE ÉGLISE DE LYON

Quand Michelet découvrit que les Lyonnais étaient mystiques, il oublia de mettre au nombre des preuves qu'il en donna l'existence de la Petite Église de Lyon. Elle lui eût pourtant fourni, plus utilement que Saint-Pothin, les Vaudois et Ballanche lui-même, un trait du génie lyonnais. Un petit groupe d'hommes y garde héréditairement, depuis un siècle, une attitude religieuse dont le public, qui y fut indifférent dès le début, comprend de moins en moins la durée. La plupart de ces hommes sont de condition modeste ; quelques-uns pauvres, très occupés des soucis matériels de la vie. Ils n'ont pas de chefs qui maintiennent chez eux la discipline, pas de clergé qui conserve et transmette une tradition sacrée. Et ces croyants sans prêtres sont immuables dans leur foi ; ces isolés qui ne font pas un adepte ne sont entamés ni par le rationalisme des savants ni par les séductions des Églises voisines.

La Petite Église date des protestations que souleva le Concordat dans une partie de l'ancien clergé catholique. Trente-huit évêques d'Ancien Régime, sur quatre-vingt-un, refusèrent de donner au Pape la démission qu'exigeait le bref *Tam multa* (15 août 1801). Ils dénièrent au Saint-Siège le droit de bouleverser sans leur consentement l'Église de France, de faire la table rase que voulait Bonaparte, d'accepter, avec les nouvelles circonscriptions diocésaines, les constitutionnels

intrus et schismatiques dans l'épiscopat[1]. Il se forma, dans quelques-uns des anciens diocèses, un parti de prêtres et de fidèles irréductibles qui suivit ces évêques et refusa l'obéissance au clergé concordataire. En Poitou, les dissidents furent même assez nombreux et assez actifs pour susciter les inquiétudes et les colères de la police impériale[2].

A Lyon, la vacance du siège archiépiscopal était antérieure au Concordat. Les fidèles n'avaient donc pas à hésiter entre deux évêques. De fait, si l'application du Concordat y rencontra des difficultés, ce fut surtout à propos du partage des paroisses entre les prêtres réfractaires et les prêtres constitutionnels. Le cardinal Fesch, nommé archevêque, réussit à obtenir, sinon le bon accord, au moins le silence. Pourtant, çà et là, de petits groupes anticoncordataires se constituèrent, assez disséminés et prudents pour échapper aux persécutions du clergé et aux poursuites de la police. Quand l'autorité diocésaine les aperçut, Napoléon s'était brouillé avec le Pape; il était plus occupé à briser l'opposition ultramontaine du clergé lyonnais que disposé à en défendre le monopole. On les laissa tranquilles et ils survécurent.

On les appelait à Lyon et on les appelle encore « jansénistes ». Ils protestent qu'ils ne le sont point. « Nous sommes jansénistes comme Bossuet », disent-ils. — « En ce qui concerne les matières de foi, écrit l'un d'eux, nous nous en référons purement et simplement à la doctrine définie par le Concile de Trente, 6e session »[3]. L'appellation n'est pourtant pas complètement fausse. C'est parce qu'il y a eu à Lyon un parti janséniste, que le schisme y est né en 1802, et c'est pour cette unique raison.

Ce parti s'était formé vers le milieu du XVIIIe siècle, sous l'épiscopat de Malvin de Montazet[4] qui, adversaire de la bulle *Unigenitus*, avait supprimé dans son diocèse la signa-

1. Leurs arguments sont développés dans les *Réclamations canoniques et très respectueuses adressées par les évêques... au pape Pie VII... contre différents actes relatifs à l'Église gallicane*.

2. Voir sur la dissidence en Poitou la *Petite Église* du Père Drochon, Paris 1894.

3. Lettre de Marius Duc à M. Léon Séché, 28 fév. 1891, citée par M. Séché, dans *les Derniers Jansénistes*, III, 273.

4. Archevêque de 1758 à 1788.

ture du Formulaire. Son Catéchisme (1767) et son Bréviaire (1770) suscitèrent dans son clergé une vive opposition. Les Oratoriens, qui avaient succédé aux jésuites du Collège de Lyon, le soutinrent presque seuls. Mais leur influence, jointe à celle de quelques prêtres isolés, créa des foyers d'ardent jansénisme. Un curé de Saint-Médard-en-Forez, nommé Jacquemond, répandit dans sa paroisse et dans les paroisses voisines, avec les livres de Quesnel, de Duguet et de Treuvé, l'usage des offices en français. On était là janséniste sans réserve : l' « œuvre des convulsions », les miracles accomplis sur le tombeau du diacre Pâris y étaient tenus pour articles de foi ; on y attendait la mission du prophète Élie et la conversion prochaine des juifs. Certains, vers 1787, allèrent jusqu'aux extravagances. Les Béguins de Saint-Jean-de-Bonnefond s'agitèrent fort dans l'attente d'Élie; il ne leur apparut qu'en 1850, sous les espèces du sieur Digonnet, dont le tribunal correctionnel de Saint-Étienne brisa la carrière ; mais la mémoire du « petit bon Dieu de Saint-Jean » resta vénérée des paysans qu'on distingue encore sur les marchés voisins au nœud de rubans qu'ils portent à leur chapeau. Une autre secte, créée par le curé Bonjour, de Fareins-en-Bresse, attendit moins longtemps le Messie ; pour eux, Élie naquit en 1788 d'une fille du pays, Étiennette Thomasson, qu'on crucifia en grande cérémonie. On compte encore environ deux cents Fareinites à Fareins ; le saint et fameux curé d'Ars, à qui l'on demanda de les convertir, se récusa : « Les païens, dit-il, se convertissent plus vite que les jansénistes. »

Le successeur de Montazet, M. de Marbeuf, exigea de nouveau la signature du Formulaire et les billets de confession. Les prêtres jansénistes devinrent suspects, au point qu'on interdit aux Oratoriens de prononcer l'oraison funèbre de l'archevêque défunt. Il semblait donc, au début de la Révolution, que la Constitution civile du clergé pût offrir à ces dissidents toujours menacés une occasion favorable d'échapper aux persécutions. Tout au contraire : tandis qu'au début cette constitution ralliait, sans grandes difficultés, la majorité du clergé lyonnais, les jansénistes y virent une horrible profanation. Dès ce jour, la Révolution n'eut pas d'adversaires plus opiniâtres : ils restèrent catholiques et royalistes. Pendant

la campagne de déchristianisation, ils donnèrent l'exemple des rendez-vous nocturnes dans les chapelles abandonnées, des cérémonies secrètes, des messes dites, à la lueur d'un cierge, dans les granges. Leurs croyances s'exaltèrent à ces pratiques mystérieuses, et, sans doute, les liens personnels qui les unissaient en furent resserrés. Ils avaient, à la fin du Directoire, le sentiment que leur résistance avait sauvé le dépôt sacré de la religion : cette première victoire, à leurs yeux, en annonçait une autre, celle qui rétablirait dans leurs pouvoirs et leurs dignités le Roi et l'Église.

Le Concordat entre Rome et le Consul révolutionnaire les bouleversa et les divisa. Un grand nombre s'y résignèrent; mais le Concordat apparut aux plus purs comme aussi monstrueux que la Constitution civile. Ceux-ci accueillirent avec enthousiasme les *Réclamations canoniques* des évêques protestataires. Un des leurs, un laïc, déjà connu pour sa polémique contre l'Église constitutionnelle, Desfours de Genetière, publia une «lettre de l'évêque de Saint-Pol de Léon au pape Pie VII» (15 mars 1803), qui résumait, sous une forme très vive, les arguments des *Réclamations*. Son commentaire contenait un programme de résistance : « Si nous voulons obéir au corps de nos évêques légitimes, si nous voulons même ne pas déshonorer Dieu et son Église en croyant les honorer, il faut, non fréquenter, mais fuir les églises où le nouveau clergé prétend nous assembler sous l'autorité d'un épiscopat illégitime... On doit appliquer aux présentes circonstances le salutaire avis que donne Saint-Hilaire, de préférer à ces églises les forêts, les montagnes, les prisons »[1]. Le conseil fut suivi à la lettre : les « jansénistes » anticoncordataires de Lyon furent et restèrent des catholiques qui ne vont pas à l'église.

Quant aux jansénistes ralliés, ils n'eurent pas à se féliciter de leur sacrifice : leurs prêtres furent systématiquement écartés de la distribution des cures; quelques-uns, soupçonnés de continuer leur apostolat, furent emprisonnés. On exigea de nouveau, dans les paroisses suspectes, les billets de confession;

1. Le *Mémoire* de Londres, les *Réclamations canoniques*, la *Lettre de l'évêque de Saint-Pol de Léon* ont été réédités à Lyon en 1898, par les soins des fidèles de la Petite Église.

on revit les refus de sacrements, de sépulture ecclésiastique. Cette persécution s'accentua sous la Restauration, quand, Fesch exilé, les vicaires généraux restèrent les maîtres du diocèse. Le dernier des prêtres jansénistes ralliés, Jacquemond, étant mort en 1835, l'Église lui refusa ses secours et ses cérémonies[1]. Pourtant, malgré leurs misères, les jansénistes ralliés ne cessèrent de presser leurs frères anticoncordataires de renoncer au schisme : « Pour ne pas violer les lois de l'Église sur la succession légitime des évêques, leur disait Jacquemond, vous violez sans scrupules les préceptes qu'elle donne à ses enfants touchant l'assistance à la messe. » Il raillait les espérances qu'alimentait chez eux l'enthousiasme prophétique de deux inspirées, sœur Marie et sœur Angélique : « Les nouveaux pasteurs ne devaient pas avoir le temps d'user leur surplis ; ils devaient tomber, les uns morts au pied des autels, les autres massacrés dans les rues... » Or on n'avait point vu tant de miracles. Tous les évêques protestataires étaient morts ou s'étaient soumis. Les derniers prêtres opposants du diocèse de Lyon avaient disparu en 1832. Qu'était-ce que des catholiques sans évêques et sans curés ?

Ces arguments n'eurent pas de succès. Et les catholiques sans prêtres survécurent, tandis que la persécution eut raison des jansénistes ralliés. Ils conservèrent pieusement, comme un trésor spirituel, les lettres pastorales, les instructions, les exhortations que les évêques non démissionnaires leur avaient fait jadis secrètement parvenir. Les lettres de M. de Thémines, évêque de Blois, mort en 1829, étaient l'objet d'une vénération spéciale ; le dernier survivant de l'ancien épiscopat passait pour avoir, vers la fin de sa vie, rédigé une sorte de testament spirituel, destiné à fixer un plan de conduite aux fidèles ; mais son manuscrit était tombé en des mains ennemies, au moment où l'on allait l'imprimer à Bruxelles. Cette tradition et ces documents, transmis religieusement dans les familles, y encourageaient la persévérance, y précisaient le devoir des fidèles. Maintenant que leur clergé s'était éteint, c'était à eux, les laïques, de prendre en main la cause de

1. L'histoire de cette persécution a été racontée par un ami de Jacquemond, Taveau, dont le manuscrit, actuellement à la Bibliothèque de Saint-Étienne, a été publié en partie par M. Séché dans *les Derniers Jansénistes*.

l'Église et de la France, trahie en 1802 : *Tout fidèle doit être un soldat*, *Omnis homo*, *miles*, avait écrit Thémines.

Mais les occasions d'agir étaient rares. De temps à autre, les *Réclamations canoniques* étaient confiées à quelque prélat romain de passage à Lyon, qui les emportait très poliment. On souhaitait davantage. Comme les dissidents de tous les temps, les anticoncordataires voulaient porter leur procès devant l'Église universelle : un concile œcuménique dirait si le Pape n'avait pas outrepassé ses droits en négligeant de consulter les évêques sur ce Concordat, qui bouleversait l'Église dont ils étaient les pasteurs « par la vocation de Dieu, par son ordre et par sa volonté » ; le concile dirait si la cause d'une grande Église peut être traitée sans elle, quand il est d'usage et de stricte doctrine « que les souverains pontifes sont jugés incompétents pour terminer seuls les causes qui intéressent la religion de tout un grand empire. » Quand donc, en 1868, parut la Bulle *Æterni Patris*, qui convoquait le concile du Vatican, les nouveaux « appelants » eurent autant d'émotion que d'espoir ; ils décidèrent de faire parvenir à Rome leurs revendications. Ils réimprimèrent les *Réclamations* de 1803[1] et y joignirent un *Mémoire* en latin[2] où ils rappelaient leurs luttes contre la Constitution civile : le Concordat avait, comme elle, créé un nouveau clergé intrus et schismatique avec qui était interdit toute communication *in divinis*; ils étaient restés, selon le mot de Thémines, « les gardiens et les messagers de l'ancien épiscopat », en défendant invariablement la cause sacrée de son inamovibilité. « Qu'une sanction solennelle lui soit donnée à la face des peuples et à ceux qui les gouvernent, afin que tous apprennent... que jamais Celui que le Saint-Esprit a établi pour gouverner l'Église ne peut être renversé de son siège. »

Le Mémoire, longuement délibéré par les anciens, dépositaires des traditions et des documents et témoins de l'âge héroïque, fut lu et approuvé dans des réunions plénières de fidèles. Les anticoncordataires de l'Ouest l'approuvèrent aussi.

1. A Genève, parce qu'ils jugèrent prudent de ne pas attaquer en France le Concordat.

2. *Reverendissima commentatio ad S. S. œcumenicum concilium romanum de variis actis ad ecclesiam gallicanam spectantibus.*

Cinq cents chefs de famille, tant à Lyon qu'en Vendée (on n'eut pas le temps de consulter les petits groupes isolés), signèrent les exemplaires destinés au Pape et au secrétaire général du Concile; enfin, les deux « Petites Églises » de Lyon et du Poitou réunies déléguèrent, pour porter au Concile les *Réclamations* et le *Mémoire*, deux négociants lyonnais, Jacques Berliet et Marius Duc.

Ils arrivèrent à Rome le 3 décembre 1869, distribuèrent leurs brochures et sollicitèrent une audience du Pape. Renvoyés dans la cohue des évêques et cardinaux de tous pays, de l'antichambre de monseigneur Ricci, maître des cérémonies, au cabinet de monseigneur Fersler, secrétaire général du Concile, les deux Lyonnais perdirent patience. Déçus, fatigués, ils quittèrent Rome le 12 décembre. On leur avait affirmé que l'exemplaire du *Mémoire* réservé au Pape était sur sa table de travail; l'évêque d'Oran, monseigneur Callot, leur avait dit de bonnes paroles, et un évêque hongrois, monseigneur Bonnaz, y avait ajouté sa bénédiction : tous deux promettaient de s'employer au succès de leur cause. Elle était évidemment compromise. L'Église universelle ne les connaissait guère et ne les écoutait pas.

Les fidèles attendirent pourtant avec confiance que le Concile parlât. Longue attente. On les raillait dans le clergé français ; on les accusait aussi d'hypocrisie : ils n'avaient pas stipulé les conditions de leur rentrée dans l'Église pour se ménager la possibilité d'un refus. Duc et Berliet avaient, en effet, gardé sur ce sujet une réserve respectueuse, mais malhabile. En présence des insinuations du clergé, ils précisèrent :

En rappelant à diverses reprises le souvenir de saint Jean Chrysostôme, nous avions pensé que le rapprochement que nous établissions entre ce fait et celui de nos évêques non démissionnaires en 1801, était suffisant pour manifester nos vœux et nos espérances. A Constantinople, Atticus ne fut reconnu d'une manière unanime comme légitime patriarche que lorsque lui-même eut rétabli le nom de saint Chrysostôme sur les diptyques, et qu'un témoignage solennel eût été rendu de la sorte à la mémoire et à la légitimité du saint évêque. Puissions-nous voir un pareil hommage public devenir également de nos jours la sauvegarde des mêmes principes! Nous

participerions alors avec bonheur au culte catholique dans les églises françaises, et nous nous unirions avec empressement à des pasteurs dont nous ne contestons ni les bonnes intentions ni les vertus, mais dont l'origine est entachée à nos yeux par l'injuste et irrégulière dépossession de leurs anciens titulaires[1].

La *France* et l'*Univers* annoncèrent en juin que la Petite Église faisait enfin l'objet d'une discussion au Concile. L'archevêque de Malines, Deschamps, l'attaqua violemment[2]; l'évêque de Luçon la défendit. Mais il n'y eut pas de vote; on décida seulement l'envoi d'une lettre aux délégués lyonnais. Le Concile, qui bientôt s'ajourna au 11 novembre, ne se réunit plus. La lettre annoncée ne vint jamais. Elle était inutile. La constitution, promulguée le 28 juillet 1870, répondait suffisamment aux demandes des Lyonnais : elle justifiait sans équivoque la conduite de Pie VII en 1801, puisque le Pape y était dit chef suprême, infaillible, supérieur aux Conciles, supérieur aux évêques, « non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Église répandue dans tout l'univers. » L'heure n'était donc pas venue, que la Petite Eglise attend encore, « patiente et résignée, l'heure de Dieu et des évêques. »

Depuis ce temps, le clergé lyonnais a négocié à plusieurs reprises la rentrée sans conditions des anticoncordataires dans la communion catholique. En 1892, le cardinal Foulon signalait à Léon XIII que les Lyonnais de la Petite Église, et en particulier Marius Duc, « inclinaient fortement à répudier le schisme ». Le pape rédigea pour eux une exhortation : l'acte de 1801, disait-il, avait été légitime; s'il est interdit à un « pouvoir humain » de déposséder un évêque de son siège, « la chose, par contre, est permise au siège apostolique... toutes les fois que l'exigent de graves conjonctures et le bien suprême de l'Église. » Le Pape ajoutait à cette affirmation de principes des

1. Lettre à monseigneur Bonnaz, 20 mars 1870. Cette lettre a été insérée par Marius Duc dans la brochure où il a raconté toute l'histoire de son voyage à Rome, sous le titre de : *Une mission à Rome en 1869*, Lyon 1889, in-8°.

2. Il subsistait dans le diocèse de Malines environ quatre cents anticoncordataires ou *Stevenistes*, du nom de l'abbé Stevens, qui s'était prononcé contre le Concordat.

paroles dépourvues de mansuétude : « Qu'ils ne s'appuient ni sur l'honnêteté de leurs mœurs, ni sur leur fidélité à la discipline, ni sur leur zèle à garder la doctrine... absolument aucun évêque ne les considère et ne les gouverne comme ses brebis. Ils doivent conclure de là avec certitude, et évidence, qu'ils sont des transfuges du bercail du Christ[1]. » L'effet de l'exhortation fut médiocre. Il n'y eut à Lyon qu'une conversion, retentissante il est vrai : celle de Marius Duc. Ceux dont il avait été le porte-parole et souvent le guide n'eurent pas un mot de blâme. Peut-être est-ce dans l'intention d'une riposte discrète, qu'ils ont réédité à Lyon, en 1898, les textes fondamentaux de leur foi « pour l'instruction et l'édification de quelques-uns ».

***

A Lyon, une centaine de familles, soit environ quatre cents personnes, sont encore aujourd'hui fidèles à la Petite Église. D'autres protestataires sont disséminés dans la campagne. Tous ont conservé des traditions de silence et de réserve : ils ne parlent pas volontiers de leurs croyances ; leurs pratiques restent intimes, familiales, fermées à toutes les curiosités. S'ils ont des tristesses présentes ou des espérances prochaines, ils n'en font pas confidence. On ne connaît guère de leur vie religieuse que ce qu'ils en lassent paraître par nécessité.

La plupart des anticoncordataires, des « jansénistes » de Lyon sont des ouvriers tisseurs et habitent la Croix-Rousse ; quelques-uns sont des bourgeois aisés, commerçants, industriels ou rentiers. Ils n'ont pas de maison commune, ni église, ni chapelle. Comme ils s'interdisent d'assister aux cérémonies du clergé concordataire, « intrus et schismatique », ils ne peuvent, de tous les sacrements, en administrer qu'un seul, le baptême, que les laïques, en cas d'urgente nécessité, ont le droit de conférer. Pour les autres, ils en conservent les rites, mais ne leur attribuent qu'une valeur de commémoration.

Ils agissent comme des catholiques qu'une force majeure aurait privés de leurs prêtres. Si l'occasion se présente de

1. Le cardinal Foulon étant mort en décembre 1892, c'est à l'évêque de Poitiers que Léon XIII adressa sa lettre.

communiquer avec un clergé étranger, non entaché de l'illégitimité qui frappe le clergé français, ils la saisissent volontiers. On dit qu'avant l'annexion de 1860, beaucoup d'entre eux allaient en Savoie faire bénir leur mariage. A l'étranger, ils assistent à la messe. A Lyon, le dimanche, ils disent en famille la messe en français et récitent, à l'heure dite, les offices de la journée. Très pieux, ils font des lectures édifiantes, les prières communes du matin et du soir. La cérémonie civile du mariage est précédée de la récitation des prières d'usage par la famille réunie. Aux enterrements, l'office des morts est dit à la maison du défunt par tous les assistants; au cimetière, deux d'entre eux disent les prières de la sépulture; une simple croix précède le convoi. Toutes les observances catholiques sont rigoureusement suivies par eux : les jeûnes et les abstinences de carême durent quarante jours sans accommodement. Ils y ajoutent, ou plutôt ils n'en ont jamais distrait, les prescriptions abolies par le Concordat : ils célèbrent et chôment les dix fêtes supprimées en 1801, à leur date, et sans les reporter au dimanche. « Ces jours-là, personne ne travaille ni ne fait travailler; les commerçants ferment leurs maisons, donnent congé à leurs employés; les provisions nécessaires pour la journée ont dû être achetées la veille [1]. »

Leur vie privée est simple et austère. Ce sont de très honnêtes gens, très scrupuleux. Ils proscrivent la danse et les « distractions opposées à l'esprit du christianisme ». L'un d'eux, mort récemment, esprit cultivé, écrivain de talent, fort attentif au mouvement des idées et de la littérature, comme on lui apportait une comédie de Paul Hervieu, répondit : « Je la lirai après le carême [2] ». Le même homme, qui eût pu, sans nul doute faire une « carrière », l'avait bornée, par amour de ses coréligionnaires et de son plateau de la Croix-Rousse où il était né, à être l'instituteur de leurs enfants; il dirigeait la petite école « janséniste », où se transmet encore la pure doctrine [3]. Peu d'hommes donnaient l'im-

1. Ces détails sur le culte des « jansénistes » de Lyon ont été donnés par M. Bleton — qui les tenait, croyons-nous, de Marius Duc, — dans un article de la *Revue du siècle*, 1896.

2. *Claudius Prost*, par C. Latreille, Lyon, 1903.

3. Cette école subsiste encore ; elle est fréquentée par une vingtaine de garçons et une cinquantaine de filles.

pression d'une vie aussi simplement conçue, aussi dégagée des choses fortuites. C'était le théologien de la Petite Église, très au fait de l'histoire des anciens jansénistes, dont il parlait comme d'amis et de maîtres depuis peu disparus. L'homme et son logis, une petite chambre d'ouvrier tapissée de livres, faisaient songer à Port-Royal.

C'est surtout parce qu'ils sont restés jansénistes que les anticoncordataires de Lyon ont cette couleur d'austérité scrupuleuse. Le jansénisme leur donne encore les éléments de leur vie morale. Les livres des Solitaires sont leurs livres. Ils vénèrent la mémoire des persécutés du XVIIIe siècle. Montazet, le grand adversaire de la Bulle, et les « appelants » sont encore, par delà la mort, leurs « saints protecteurs ». Il y a des prières où l'oratorien Pinel, le bienheureux diacre Pâris, la sainte Mère Angélique et le saint évêque de Senez sont toujours invoqués. On a le culte de leurs reliques. Une famille lyonnaise a pieusement et chèrement racheté à un marchand d'antiquités le crâne de Soanen, dont elle possédait déjà la mâchoire inférieure. Le jansénisme leur donne enfin l'inébranlable conviction qu'ils ont d'être dans la vérité. D'autres se décourageraient d'être si peu nombreux: eux, persuadés que le grand nombre sera réprouvé, que bien peu d'âmes feront leur salut, ne s'étonnent pas d'être une poignée, et remercient Dieu de leur avoir conservé une foi pure.

L'anticoncordatisme des campagnes a une autre couleur. Ses fidèles sont des paysans, surtout des montagnards du Haut-Beaujolais [1]. Ce pays, d'accès difficile, fut, pendant la Révolution, un centre presque inexpugnable du clergé réfractaire. Il s'y recrutait facilement; la piété y est vive : la plupart des familles comptent au moins un prêtre; on y est volontiers mystique: les pèlerinages, les « remiages », comme on dit dans le pays, sont innombrables. Chaque village a sa fontaine ou sa pierre miraculeuse; la forêt mystérieuse, redoutable ou protectrice, abrite des chapelles abandonnées, où la foule, à certains jours, vient demander des grâces.

Toute la région est dominée par le Saint-Rigaud, sommet d'où la vue s'étend au loin, jusqu'aux Alpes; c'est le père des

1. Il en subsiste aussi dans la partie du Dauphiné qui avoisine Lyon, à Décines, aux Abrets, etc., et plus encore dans le Charolais.

eaux qui tombent à l'ouest dans la Loire par le Sornin et la Trambouze, à l'est dans la Saône par la Grosne, l'Ardière et l'Azergue. Pour les gens de ces hautes vallées, le Saint-Rigaud est, depuis des siècles, la montagne sainte. On y a trouvé des traces d'un sanctuaire gaulois; un prieuré clunisien y vécut jusqu'au XVe siècle. Aujourd'hui, la montagne est nue; elle n'a gardé qu'une fontaine, mais qui suffit à attirer des milliers de pèlerins. Le 16 août, jour de Saint-Roch le guérisseur, ils arrivent du Beaujolais, du Charolais, de la Bresse même, et, sur les tertres verts, plantent de petites croix de bois, faites de deux branches prises à la forêt. Le sol en est tout jonché : çà et là, une inscription « en l'honneur d'une guérison » ou « en reconnaissance à saint Rigod ». Le clergé a longtemps combattu ce pèlerinage; il le tolère aujourd'hui ou feint de l'ignorer. C'est qu'il est sans sanctuaire et sans prêtre. Il a l'air païen... ou « janséniste ».

De fait, les paysans anticoncordataires, les blancs ou les bleus, comme on les appelle ici, s'y réunissent et s'y retrouvent. Ils sont nombreux dans les alentours : une ou deux familles par village. On sait d'eux seulement qu'ils ne vont pas à l'église paroissiale, et guère plus, car ils sont impénétrables même à leurs voisins les plus proches. C'est habitude de paysan qui aime à cacher sa vie, et aussi méfiance de réfractaires. Les ancêtres résistèrent au Concordat, comme à la Constitution civile, à la Révolution, à la conscription militaire. Napoléon ne recruta jamais chez eux la moitié du contingent. Ils craignent aujourd'hui, et par-dessus tout, le zèle du curé qui, offrant son ministère aux mourants, ramènerait quelqu'un des leurs à l'église. Ils vivent isolés, ne rencontrant guère leurs frères qu'au moment des pèlerinages; ils évitent de s'y trouver le même jour que la foule. Quand ils montent au Saint-Rigaud, c'est au village de Propières qu'ils logent, nombreux : de très grand matin, réunis dans une salle de l'auberge, ils récitent en commun leurs prières; rien ne peut alors les distraire ou les déranger; ce sont des musulmans à la mosquée; ils se prosternent fréquemment; leur ferveur est extrême. On assure qu'à Propières ils ont un chef, « le Pape des bleus », comme on dit là-bas.

Ils fréquentent aussi les chapelles ruinées ou abandonnées

par le clergé. On les rencontre à celles de Saint-Igny, de Vers, de Dun. Entre Cours et Thizy, près de Mardore, au sud de Saint-Rigaud, la chapelle de Bisserolles, située sur la lisière d'un bois, s'ouvre le 24 juin : des inconnus y viennent vénérer le chef de Saint-Jean-Baptiste, qui passe pour y être enfermé dans un coffre sous une dalle ; c'est la « chapelle des bleus » ; ils sont une quarantaine qui viennent des villages voisins, Laville, Lagresle, Sevelinges, et même de quelques centres manufacturiers, Cours, Tarare. Parfois, ces visites en commun sont organisées pour la célébration d'un mariage.

Quelques-uns ont conservé des traces d'organisation commune. Ceux de Châteauneuf-en-Brionnais ont une conscience nette de leur origine anticoncordataire et janséniste ; ils possèdent une bibliothèque ; leur culte domestique est très sévère. Mais ils ont, comme les bleus du Beaujolais, le goût des pèlerinages : ils se réunissent souvent à Ramay, près de Paray, à Sancenay, près de Semur-en-Brionnais. On ne les voit jamais à l'église paroissiale, sauf pourtant à celle de Charlieu, le samedi ; c'est un vieux sanctuaire auquel sans doute les rattache une tradition pieuse ; on en cite qui vont à Fourvières. Mais ils ne prêtent pas la moindre attention aux offices, se prosternent quand il leur plaît, et dans une autre direction que les catholiques [1].

On ne s'étonne pas outre mesure de leur attitude bizarre. Ils échappent à la curiosité volontiers hostile des gens de village. C'est qu'on a eu le temps de s'habituer à leurs manières ; puis, dans un pays où les dévotions spéciales ne sont pas rares, où le goût des pratiques mystiques est général, les leurs paraissent moins exceptionnelles : plus bas, chez les vignerons sceptiques du Beaujolais moyen, leur existence serait sans doute plus difficile. Enfin, on leur reconnaît tacitement le droit d'être méfiants et ombrageux : des légendes racontent qu'ils ont jadis beaucoup souffert, que les gendarmes les pourchassaient, qu'ils ont dû se cacher dans les bois... Comme ils sont de relations sûres, et qu'ils manquent radicalement de ferveur prosélytique, ils vivent en paix avec leurs voisins.

1. Je dois la plupart de ces renseignements sur les bleus du Beaujolais à M. Jean Fayard, qui est du pays et qui a bien voulu les prendre sur place.



La petite Église de Lyon s'éteindra sans doute, parce qu'elle ne recrute aucun adhérent, mais elle s'éteindra lentement et non pas d'un seul coup, par une conversion en masse. A supposer même l'invraisemblable, c'est-à-dire qu'elle obtienne la réhabilitation des évêques opposants de 1801, il est probable que le jansénisme, qui est en elle, survivrait à l'anticoncordatisme disparu et maintiendrait le schisme. Les derniers fidèles conserveraient encore la conviction qu'ils seront parmi les élus tandis que les catholiques, ralliés à un clergé qui a erré dans la foi, seront de la gentilité réprouvée. C'est, pour parler leur langage, leur consolation et leur force « dans ces temps malheureux où tout semble annoncer le prochain accomplissement de la prophétie divine : *Verumtamen, Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terrâ? — Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre*? (Luc, XVIII, 8) ».

Les paysans, bleus ou blancs, seront les plus irréductibles; car il se mêle à leur anticoncordatisme, dont sans doute la subtilité échappe à beaucoup, des éléments plus durables : une tradition transmise aux enfants par les pères qui raconte de longues luttes contre des autorités malfaisantes, et, plus encore, le goût du merveilleux, entretenu par des pratiques anciennes et par une disposition innée du tempérament local. Ce goût s'adapte chez la plupart à la religion officielle qui s'y prête abondamment, mais il la transforme et la déborde. L'essentiel est qu'il soit satisfait. Les fontaines, les reliques, les chapelles abandonnées, le tertre vert du Saint-Rigaud semé de milliers de croix y pourvoiront et pour longtemps encore, chez les bleus du Haut-Beaujolais.

Ainsi s'explique que, de notre temps et dans une région plus traversée et plus agitée que toute autre par les grands courants d'idées modernes où, pour l'immense majorité, le rationalisme est généralement la première forme de l'adhésion à ces idées, il subsiste des îlots où se rencontrent des catholiques ardents, scrupuleux, dévots, qui naissent et meurent sans entrer à l'église.

SÉBASTIEN CHARLÉTY

L'HEURE ESPAGNOLE

— COMÉDIE BOUFFE —

AVIS AU LECTEUR

*En vers naïvement émaillés d'hiatus et pourvus simplement d'assonances, — comme ceux de nos vieilles épopées françaises, — en petits vers, pour la plupart, — comme ceux de nos vieilles farces, — en vers de mètres variés, — comme ceux d'*Amphitryon, *— je me suis amusé à dialoguer ce fabliau, d'humeur honnêtement gauloise et de costume arbitrairement espagnol. Puisse le lecteur, habitué à l'euphonie méticuleuse, à la rime exacte et au mètre invariable de l'alexandrin classique, être indulgent à cet archaïque essai d'une fantaisie moderne!*

F.-N.

PERSONNAGES

RAMIRO, muletier.
TORQUEMADA, horloger.
GONZALVE, bachelier.
DON INIGO GOMEZ, banquier.
CONCEPCION, femme de Torquemada.

La scène se passe dans la boutique d'un horloger espagnol. — On entre à gauche; à droite, la porte qui mène à l'appartement de l'horloger. Large fenêtre au fond donnant sur la rue; à droite et à gauche de la fenêtre, une grande horloge catalane, — c'est-à-dire normande. — Au lever du rideau, Torquemada, le dos tourné au public, est assis devant son établi. On entend les balanciers qui s'agitent, et toutes les pendules de la boutique sonnent des heures différentes.

SCÈNE PREMIÈRE

TORQUEMADA, RAMIRO.

RAMIRO, entrant.

Señor Torquemada, horloger de Tolède?

TORQUEMADA. Il se retourne, portant, enfoncée dans l'œil, la petite loupe professionnelle.

Torquemada, c'est moi, monsieur.

RAMIRO.

De votre talent précieux
Souffrez que je demande l'aide :
Ma montre, à chaque instant, s'arrête...

TORQUEMADA.

Voilà qui va des mieux, voilà qui va des mieux !

RAMIRO.

Or je suis, cher seigneur, — vous en avez l'indice
A mon vêtement
De service, —
Muletier du gouvernement :
Connaître l'heure exactement,
En conséquence, est mon office,
Puisque, ni trop tard ni trop tôt,
Tranchons le mot, à heure fixe.
Mes mulets devront, sur leur dos,
Apporter les colis postaux.

TORQUEMADA.

Voyons la montre?
(Il la prend et l'examine.)
Elle est de style!

RAMIRO.

Oui, c'est un bijou de famille :
Mon oncle, le toréador,
Par elle fut sauvé des cornes de la mort!
Aux arènes de Barcelone,
Alors que le taureau fonçait,
Et son ventre allait défoncer,
Cette montre, dans son gousset,
Le préserva du coup de corne.
Vous en remarquerez la trace.

TORQUEMADA.

En vérité!
Blessure de combat, ce coup de corne l'orne :
C'est une héroïque beauté.

RAMIRO.

Mais si la redoutable bête,
Si le monstre par la montre fut arrêté,
Par un retour immérité,
C'est à présent la montre qui s'arrête!

TORQUEMADA.

Nous allons donc la démonter.

SCÈNE II

LES MÊMES, CONCEPCION.

CONCEPCION, à la cantonade.

Totor !...

TORQUEMADA.

On m'appelle... Ma femme...

CONCEPCION, à la cantonade.

Totor ! Totor !...

TORQUEMADA.

C'est bien cela...
Totor est de Torquemada
Le diminutif plein de charme.

CONCEPCION, entrant.

Eh quoi ! vous n'êtes point parti?
L'étourderie est sans égale!
Vous souvient-il plus qu'aujourd'hui,
Il faut aller régler, comme chaque jeudi,
Les horloges municipales?

TORQUEMADA.

Mais quelle heure est-il donc?

CONCEPCION.

Trois heures!

TORQUEMADA.

Sapristi !
Trois heures! comme le temps passe!...
Si j'avais su...

RAMIRO.

L'excuse est farce :
Horloger, ignorer l'heure?...

TORQUEMADA.

Vous en doutiez!
Mais c'est là conséquence inhérente au métier :
Voit-on jamais le pâtissier
Manger ses tartes et ses glaces?
Et les gens qui vont à la chasse
Ont souvent horreur du gibier!
Si vous saviez combien, à la longue, rebute
La contemplation de l'heure et des minutes!...

Les horloges, monsieur, on n'entend plus leurs coups :
Ce serait à devenir fou !

CONCEPCION, montrant les horloges.

Pourquoi, depuis le temps que je vous en réclame
Une pour ma chambre à coucher,
Garder ici ces deux horloges catalanes?
Et que de fois encor m'allez-vous obliger
A vous répéter ma demande?

TORQUEMADA.

Si vous croyez que c'est léger,
Une horloge, et facile à prendre!...

CONCEPCION. Elle le regarde avec un mépris très significatif, et prononce à mi-voix :

De force musculaire, oui, vous avez sujet
De vous montrer avare, ou, du moins, ménager :
Vous n'en avez pas à revendre !
(Haut.)
Mais plus longtemps ne faites pas attendre
Les balanciers municipaux.

TORQUEMADA, s'apprêtant à partir.

J'ai mes outils? J'ai mon chapeau?

RAMIRO, intervenant.

Pardon, monsieur, pardon... ma montre?...

TORQUEMADA.

Je cours, mon cher monsieur, je cours,
Je donne un tour de clef aux pendules, un tour,
Je les démonte, les remonte :
Demeurez jusqu'à mon retour!

CONCEPCION, à part.

Voilà qui ne fait pas mon compte !

TORQUEMADA, à Ramiro.

Excusez-moi. Je reviens de ce pas :
(Avec beaucoup de dignité, en se drapant dans sa cape.)
L'heure officielle n'attend pas.

Il sort.

SCÈNE III

CONCEPCION, RAMIRO.

CONCEPCION, à part.

Il reste, voilà bien ma chance!
Dieu sait pourtant si j'ai besoin,

Le jour de la semaine où mon époux est loin,
De mettre à profit son absence :
Je n'ai qu'un seul jour de vacances,
Me sera-t-il gâté par ce fâcheux témoin ?

RAMIRO, à part.

Il va falloir qu'avec la señora je cause ;
Mais de quoi diable lui parler ?
J'aurais mieux fait de m'en aller,
Car je n'ai jamais su dire aux femmes des choses...

CONCEPCION, montrant à Ramiro l'une des deux horloges.

Cette horloge, monsieur, la jugez-vous d'un poids
Tel, pour la déplacer, qu'il faille,
Ainsi que mon mari le croit,
L'effort de deux hommes ou trois ?

RAMIRO.

Ça, madame ? C'est une paille,
C'est une coquille de noix,
On lève ça avec un doigt,
C'est de la très petite ouvrage...
Votre chambre ?...

CONCEPCION.

Au premier étage...
Mais...

RAMIRO.

Je vais l'y porter !

CONCEPCION.

Quoi ! vous consentiriez ?

RAMIRO.

C'est dit, señora, je m'en charge !

CONCEPCION.

Je n'osais pas vous en prier !

RAMIRO.

Il fallait oser, au contraire !
Tout muletier a dans le cœur
Un déménageur
Amateur !
Et voilà qui me va distraire
En attendant votre mari.

CONCEPCION.

Je suis confuse !

RAMIRO.

Cela m'amuse !

CONCEPCION, à part.

Tout s'arrange fort bien ainsi.
(Haut à Ramiro en lui montrant la porte à droite.)
L'escalier est au fond du couloir que voici...
Vraiment, monsieur, vraiment j'abuse !

RAMIRO.

Mais non, je vous jure, mais non !
Trop heureux de trouver une occupation !...
C'est moi, señora, qui m'excuse :
Je fais si piètre mine, hélas ! dans un salon !...
Les muletiers n'ont pas de conversation.
Il s'éloigne, emportant l'horloge sur son épaule.

SCÈNE IV

CONCEPCION, GONZALVE.

CONCEPCION, qui guette à la fenêtre.

Il était temps, voici Gonzalve !

GONZALVE, entrant.

Enfin revient le jour si doux,
— Harpes, chantez, éclatez, salves !...
Enfin revient le jour si doux,
Le jour où d'un époux jaloux
Ma maîtresse n'est plus l'esclave...

CONCEPCION, passionnément.

Gonzalve ! Gonzalve ! Gonzalve !

GONZALVE.

Enfin revient le jour si doux...

CONCEPCION.

Oui, mon ami... Dépêchons-nous !
Ne perdons point, à de vaines paroles,
L'heure qui s'envole,
Et qu'il faut cueillir...

GONZALVE, déclamant.

L'émail de ces cadrans dont s'orne ta demeure,
C'est le jardin de mon bonheur, émaillé d'heures,
Que l'on voit éclore et fleurir...

CONCEPCION, impatiente.

Oui, mon ami...
(A part.)
Le muletier va revenir.

GONZALVE.

Cette image est très poétique!
J'en veux faire un sonnet et le mettre en musique :
Le Jardin des Heures .., sonnet!

CONCEPCION, à part.

Si le muletier revenait!...
(Haut.)
Oui, mon ami, mais profitons de l'heure unique!
Tiens, sens, comme battait mon cœur en t'attendant!

GONZALVE, déclamant.

Horloge, c'est ton cœur, le rythme en est le même,
Ton cœur ballant, ton cœur battant,
Que, mélancolique, on entend :
Le Cœur de l'Horloge..., poème!

CONCEPCION, à part.

Le muletier va revenir dans un instant.
(Haut.)
Oui, mon ami, mais vois, le temps s'achève,
Où réaliser le beau rêve
Après lequel nous soupirions?...

GONZALVE.

Les baisers qu'appellent tes lèvres
Egrèneront des carillons...

CONCEPCION.

Oui, mon ami, mais l'heure fuit, prends garde :
Le temps nous est mesuré sans pitié...

GONZALVE.

Le Carillon des Amours..., sérénade!

CONCEPCION, avec dépit, apercevant Ramiro qui revient.

Et puis, voici le muletier!

SCÈNE V

LES MÊMES, RAMIRO.

RAMIRO.

C'est fait, l'horloge est à sa place.

CONCEPCION.

Déjà? Ah! monsieur, que de grâces!
(A part.)
Il n'y a pas à dire, il faut
Qu'à nouveau
Je m'en débarrasse!
De l'audace! encor de l'audace!
(Haut à Ramiro.)
Vous allez me juger bien folle, cher monsieur!
Comment vous faire
Cet aveu?
Votre amabilité, qui me rassure un peu,
Ne me sera point trop sévère :
Donc, à peine étiez-vous parti
Avec l'horloge vers ma chambre,
(Montrant l'autre horloge.)
J'ai réfléchi
Que celle-ci
Y serait mieux... Que vous en semble?

RAMIRO.

Señora, c'est votre plaisir?
Je suis tout à votre service!

CONCEPCION.

Tant d'indulgence à mon caprice!...
Ah! monsieur, je me sens rougir!

RAMIRO, montrant l'horloge.

Voilà : c'est cette horloge, à l'instant, que j'emporte...

CONCEPCION, vivement.

Quand vous aurez rapporté l'autre!...
(Avec une grande amabilité.)
Quelle courtoisie est la vôtre!
Vous êtes un vrai paladin!...

GONZALVE.

C'est ainsi que ton cœur, éternel féminin,
Apparaît plus mouvant que les plis d'une jupe!...
Caprice de Femme..., chanson!

RAMIRO, s'éloignant.

Moi, ça m'est égal : ça m'occupe.

Il sort à droite.

GONZALVE, lui lançant un regard dédaigneux.

Les muletiers n'ont pas de conversation.

SCÈNE VI

CONCEPCION, GONZALVE.

CONCEPCION, *ouvrant précipitamment le coffre de l'horloge.*

Maintenant, pas de temps à perdre !
Là dedans, vite, il faut entrer...

GONZALVE.

Dans cette boîte de cyprès,
De sapin, de chêne, ou de cèdre?...

CONCEPCION.

Oui, c'est fou, je te le concède,
Mais cède !
Songe donc : ici, de nous voir
En tête-à-tête nul espoir !
Car le muletier à l'œil noir
Se dresse entre nous, et je tremble !...
Au contraire, sans le savoir,
L'horloge et toi, tous deux ensemble,
Il vous emporte dans ma chambre !

GONZALVE.

Il me plaît de franchir ton seuil,
Entre ces planches clos, comme dans un cercueil :
J'y goûterai des sensations neuves,
(*S'installant dans l'horloge.*)
Et cette horloge, où m'enferme le sort,
O mon amante, est-ce pas une épreuve
De l'amour plus fort
Que la mort?

CONCEPCION.

Oui, mon ami... (*A part.*) Il exagère !

SCÈNE VII

INIGO, CONCEPCION, GONZALVE, *dans l'horloge.*

INIGO, *en passant devant la fenêtre.*

Salut à la belle horlogère !

CONCEPCION, fermant brusquement l'horloge, à part.

Encor?... Quelle araignée affreuse le destin
M'aura fait, imprudente, écraser, ce matin,
Pour qu'ainsi mon bonheur constamment se diffère?...

(Haut, à Inigo, qui paraît sur le seuil.)

Don Inigo Gomez ! qui peut ici lui plaire?

INIGO, entrant.

Sournoise qui le demanda!
Eh! le seigneur Torquemada
Ne serait-il pas chez l'alcade?

CONCEPCION.

Vous voulez le voir?

INIGO.

Dieu m'en garde!
Aurais-je, s'il n'était parti,
Pris le chemin de sa boutique?
Moi qui, précisément, usai de mon crédit
Pour faire confier à cet heureux mari
Le soin des horloges publiques?...
Car il est raisonnable, il est juste, il est bon,
Que l'époux ait dehors une occupation
Régulière et périodique.

CONCEPCION.

Don Inigo Gomez est un seigneur puissant!

INIGO.

Que ma puissance apparaît vaine,
Si, quand son mari est absent,
Certaine belle ne consent
A se montrer un peu moins inhumaine!
Cette puissance est tout ou rien,
Suivant que du plus cher des biens
Elle aura su ou non me procurer l'aubaine...
Vous seule pouvez tout...

Il veut lui prendre la main.

CONCEPCION, se dégageant, avec un regard inquiet sur l'horloge où se cache Gonzalve.

Excusez-moi, Seigneur!
Parlez plus bas : les horloges ont des oreilles!

INIGO.

Il faut que décide ton cœur :

J'attends de son arrêt l'excès de mon malheur,
Ou félicité sans pareille...

Il la presse, elle se dégage encore; on voit poindre l'extrémité de l'horloge que Ramiro rapporte sur son épaule.

CONCEPCION.

Seigneur, excusez-moi!,..
(Elle aperçoit Ramiro qui entre. — Le désignant à don Inigo.)
J'ai les déménageurs!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAMIRO.

RAMIRO, posant l'horloge.

Voilà!... Et maintenant, à l'autre!...

Il va pour prendre la deuxième horloge, dans laquelle est enfermé Gonzalve.

CONCEPCION.

Celle-ci est peut-être un peu
— Je vous préviens — un peu plus lourde...

RAMIRO, chargeant la deuxième horloge sur son épaule.

Peuh!...
C'est seulement que l'on dirait que ça ballotte...

CONCEPCION, vivement.

Ce bruit qu'à l'intérieur vous avez entendu,
C'est le balancier, je présume...

RAMIRO.

Mais ça n'en est pas plus ardu...
C'est moins le poids, ces objets-là, que le volume:
Car, pour le poids, c'est un fétu,
C'est une plume!...
On porte ça, les bras tendus,
Des combles jusques à la cave...

Et, ce disant, il fait passer l'horloge d'une épaule à l'autre, avec une aisance prodigieuse.

CONCEPCION, à part.

Cet homme a des muscles de fer!
Mais, s'il secoue ainsi Gonzalve,
Il finira par lui donner le mal de mer...
(Haut à Ramiro.)
Je vous accompagne...

RAMIRO, s'éloignant.

Inutile!

INIGO.

Monsieur est homme expert en son métier !
Et faut-il que vous me quittiez?

CONCEPCION, à Inigo.

Non, je ne serais pas tranquille :
Le mécanisme est très fragile,
Et notamment le balancier ;
J'ai besoin de tout surveiller...
Je demande pardon à Votre Seigneurie !...

Elle va pour suivre Ramiro.

INIGO, l'arrêtant.

Eh quoi ! pas un regard, pas un mot de pitié ?
Et vous me laisserez me consumer sur pied,
Par le désir incendié?

CONCEPCION.

Mais je crains pour mon mobilier :
Trois déménagements valent un incendie !

Elle s'éloigne.

SCÈNE IX

INIGO, seul.

Évidemment, elle me congédie :
Et s'il me fallait écouter
Les conseils de ma dignité,
J'abandonnerais la partie;
Cependant je n'ai qu'une envie, et cette envie,
Toute dignité abolie,
Et cette envie est de rester !
Mais il faudrait imaginer un stratagème,
Quelque procédé de roman :
On doit se conduire en amant
Avec la femme que l'on aime...
Dans ces conjonctures extrêmes,
Un amant, pensé-je, avec art,
S'introduirait dans un placard :
Tant pis, ma foi, si je déroge !
Je conçois à l'instant le fantasque projet
De me cacher
Dans cette horloge :
Ces horloges sont les placards des horlogers.

Il s'introduit avec effort dans l'horloge trop étroite pour sa corpulence.

Un bachelier de Salamanque
En userait-il mieux que moi?
En un pareil moment, en un pareil endroit,
Qui donc voudrait reconnaître le roi
De la finance et de la banque?
Ainsi du moins la señora
Saura
Ce que, pour elle, pour lui plaire,
Ce que ma passion est capable de faire!
Ma mine imposante et sévère,
Mes allures de grand seigneur
A la pauvrette faisaient peur :
Montrons un autre caractère
Conforme à sa galante humeur,
Et que nous sommes, au contraire,
Dans le fond, un petit farceur!

(Entendant des pas.)

Elle revient... Coucou!...

(Ramiro paraît. Inigo referme brusquement l'horloge.)

C'est le déménageur!

SCÈNE X

RAMIRO, seul; — INIGO, dans l'horloge.

RAMIRO.

Voilà ce que j'appelle une femme charmante :
N'ayant pas d'autre horloge à me faire porter
Pour occuper les loisirs de l'attente,
Maintenant elle me demande
De venir garder
La boutique...
Voilà qui est bien compris et pratique,
Puisque
Ce qu'il faut à un bon gardien
Ce ne sont que moyens
Physiques...
Et c'est ainsi qu'une maîtresse de maison
A chaque visiteur doit assigner un rôle
En rapport avec ses façons :
L'un vaudra par l'esprit, l'autre par les épaules...
Moi, c'est plutôt par les épaules!

(Rêveur, inspectant la boutique.)

Quand je vois ici rassemblés

Toutes ces machines subtiles,
Tous ces ressorts menus, à plaisir embrouillés,
Pour avancer ou reculer
La grande et la petite aiguille,
Je songe au mécanisme qu'est
La femme, mécanisme autrement compliqué !
S'y reconnaître est difficile ;
Pareille tâche est au-dessus de mes efforts...
A Dieu ne plaise aussi que je m'arroge
Le soin minutieux d'en toucher les ressorts :
Tout le talent que m'a donné le sort
Se borne, je le sais, à porter les horloges...

SCÈNE XI

CONCEPCION, RAMIRO.

CONCEPCION, accourant à Ramiro.

Monsieur, ah ! monsieur !

(A part.)

Dans ma gorge,
Les mots s'arrêtent de dépit !

(Haut.)

Traitez-moi de folle, tant pis !
Mais comment voulez-vous qu'en ma chambre je garde
Une horloge qui va, monsieur, tout de travers :
Quel martyre affreux pour mes nerfs !
Bien sûr, j'en deviendrais malade !

RAMIRO.

Eh ! madame, laissez cela !
Vous savez bien que je suis là:
La rapporter, ça me regarde...
Et puis, vous n'avez pas besoin
— Demeurez donc, je vous en prie —
De me montrer maintenant le chemin...

CONCEPCION.

Ah ! monsieur, ce dernier mot, c'est de l'ironie !...

RAMIRO.

Est-ce de l'ironie? Au fait, il se peut bien :
L'ironie est un art où je ne connais rien.
Mais les fardeaux, c'est ma partie...
A tout à l'heure !

Il sort.

SCÈNE XII

INIGO, dans l'horloge; CONCEPCION.

INIGO, entr'ouvrant l'horloge. A mi-voix.

Enfin, il part!
Dieu! que ces muletiers sont de fâcheux bavards!...
(Haut)
Coucou!...
(A part.)
Amusons cette belle!...
(Haut.)
Coucou!...

CONCEPCION, se retournant vers l'horloge dont Inigo a refermé aussitôt la porte sur lui.

Tiens, l'horloge!...

INIGO, même jeu.

Coucou!...

CONCEPCION, rageuse.

L'allusion est de haut goût,
Par Saint-Jacques de Compostelle!
Et le moment est bien choisi
Pour parler de coucou ici!...

INIGO, même jeu.

Coucou!...

CONCEPCION.

Hélas! vaine imposture!...

INIGO, insistant.

Coucou!...

CONCEPCION, apercevant Inigo.

Don Inigo! Vous n'êtes point parti!...
Don Inigo Gomez, et dans quelle posture!

INIGO.

Oui-da, vous avez devant vous
Don Inigo Gomez, roi de la haute banque!...
Et même y serais-je à genoux,
Si ce n'était que la place me manque...

CONCEPCION.

Cessez ce jeu, don Inigo, vous êtes fou!

INIGO.

Oui, fou de toi, ô ma jolie!
Fou à faire mille folies!...
Ceci n'est qu'un commencement,
Un tout petit exercice d'entraînement!...

CONCEPCION.

Mais je n'en veux point davantage!
Tenez-vous en là simplement!
Et sortez, je vous y engage,
De ce bizarre logement!...

INIGO.

Eh quoi! lorsque j'eus tant de peine,
Tant de peine à entrer, faut-il déjà sortir?
Où il y eut beaucoup de gêne,
On mérite un peu de plaisir!
Si telle est du destin la loi inéluctable
Qu'au festin conjugal on régale un ami,
Pourquoi faut-il qu'à votre table
Ce ne soit pas mon couvert qui soit mis?
Manqué-je, à votre fantaisie,
De jeunesse, de poésie?
Trop de jeunesse aussi a son mauvais côté:
Un jeune homme est souvent inexpérimenté...

CONCEPCION.

Ah! trop cruelle vérité!

INIGO.

Un rien l'arrête et l'embarrasse!...
Et les poètes, affairés
A poursuivre un rêve éthéré,
Oublient que la réalité sous leur nez passe,

CONCEPCION, avec conviction.

Si vous saviez combien vous dites vrai!...

INIGO.

Un amant comme moi offre plus de surface!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RAMIRO, entrant, avec l'horloge où est enfermé Gonzalve.

RAMIRO, à Concepcion, qui a fermé vivement l'horloge où se cache Inigo.

Voilà l'objet! Que faut-il que j'en fasse?

CONCEPCION.

Ah! l'horloge!... c'est bon!... merci!... mettez ça là.

RAMIRO, après avoir posé l'horloge, montrant celle d'Inigo.

Et maintenant, c'est celle-là,
Que dans votre chambre je place?

CONCEPCION, troublée.

Dans ma chambre?...

INIGO, par l'horloge entr'ouverte.

Dans votre chambre!...

RAMIRO,

Vous n'avez
Qu'un mot à dire, et je l'enlève!

CONCEPCION, bas, à Inigo.

C'est un guet-apens!...

INIGO, bas, à Concepcion, lui baisant la main.

C'est un rêve!

RAMIRO.

Est-ce dit, señora?

INIGO, même jeu.

O ivresse!...

CONCEPCION, se décidant brusquement.

Enlevez!...

RAMIRO, chargeant l'horloge sur son épaule.

A la bonne heure, au moins, celle-ci ne ballotte,
Ne ballotte pas comme l'autre!
On peut agiter, secouer :
C'est mieux équilibré, c'est tassé à souhait;
Dans l'autre horloge, ça jouait
D'une façon intolérable!

CONCEPCION.

Mais n'est-ce pas plus lourd?...

RAMIRO.

Goutte d'eau, grain de sable!...

CONCEPCION, le regardant avec admiration, cependant qu'il emporte l'horloge, et Inigo dans cette horloge, avec la plus grande facilité.

A coup sûr, cet homme est doué!

SCÈNE XIV

CONCEPCION, GONZALVE, dans l'horloge.

CONCEPCION, ouvrant l'horloge où se tient Gonzalve.

Ah! vous, n'est-ce pas, preste! leste!
Trêve aux poèmes étoilés!
Vous allez, j'espère, filer,
Et sans demander votre reste!

GONZALVE.

O impérieuse maîtresse,
Laisse!
Je veux graver ici nos chiffres enlacés
Autour d'un cœur, de flèches transpercé,
Comme font, emmi les sites sylvestres
Où l'amour complaisant égara leurs baisers,
Comme font deux amants sur l'écorce des trembles...

CONCEPCION.

Demeurez donc, si bon vous semble,
Mais n'attendez pas, s'il vous plaît,
Que j'écoute encor les couplets
De la romance
Qui recommence :
Vous avez de l'esprit, mais manquez d'à-propos...
J'en ai assez, de vos pipeaux!

GONZALVE.

Ah! que vous me gênez!...

Elle sort.

SCÈNE XV

GONZALVE, seul dans l'horloge.

GONZALVE.

Malgré cette inhumaine,
Nous ne quitterons pas l'enveloppe de chêne,
Où le destin nous fit entrer,
Sans évoquer les nymphes des forêts
Qu'emprisonnait une semblable gaine.
Nous ne nous en irons qu'après
Nous être recueilli avec soin, prenant garde

Qu'on n'a pas toujours un motif
Pour traiter ce sujet au vif :
Impressions d'Hamadryade...
(Entendant venir Ramiro.)
Mais le muletier s'en revient :
Ces gens-là goûtent peu les symboles païens !...
Il referme sur lui la porte de l'horloge.

SCÈNE XVI

GONZALVE, enfermé dans l'horloge, RAMIRO, puis CONCEPCION.

RAMIRO.

Voilà ce que j'appelle une femme charmante !...
Jamais eussé-je pu songer
Que le temps s'en fût, si léger,
Pour qui fréquente
Un horloger,
Lorsque cet horloger s'absente ?...
M'avoir si gentiment ce labeur ménagé,
Tantôt emménager, tantôt déménager !
Voilà ce que j'appelle une femme charmante !...
Et puis cette boutique est un plaisant séjour :
Entre chaque montée, après chaque descente,
Nul importun, par ses discours,
N'y vient troubler ma quiétude nonchalante...
Rien à dire, rien à penser ;
On n'a qu'à se laisser bercer
Au tic tac régulier de tous ces balanciers !...
Et les timbres de ces pendules
Joyeusement tintinnabulent
Tout ainsi que, par les sentiers
Muletiers,
Sonnent les grelots de mes mules...
Si je devais mon sort changer,
N'étais-je muletier, je serais horloger,
Dans cette horlogerie, avec cette horlogère...

CONCEPCION, entrant brusquement, à Ramiro.

Monsieur !...

RAMIRO.

L'horloge encor ne fait pas votre affaire ?...
Bon ! bien ! laissez, laissez ! je la vais rechercher !...
Il sort.

SCÈNE XVII

CONCEPCION, GONZALVE, enfermé dans l'horloge.

CONCEPCION.

Oh! la pitoyable aventure!
Et faut-il que, de deux amants,
L'un manque de tempérament,
Et l'autre, de désinvolture!
Oh! la pitoyable aventure!
Le second est trop gros, et le premier trop fol :
Et ces gens-là se disent Espagnols!...
Dans le pays de doña Sol,
A deux pas de l'Estramadure!...
Le temps me dure, dure, dure...
Oh! la pitoyable aventure!
L'un ne veut mettre ses efforts,
— Pourtant Dieu sait si je m'en moque! —
Qu'à composer, pour mes beaux yeux, des vers baroques,
Et l'autre, plus grotesque encor,
De l'horloge n'a pu sortir rien qu'à mi-corps,
Avec son ventre empêtré de breloques!...
Maintenant le jour va finir,
L'hebdomadaire jour qu'appelait mon désir,
Le jour de la très douce et vengeresse injure
A l'époux qui va revenir ;
Et l'époux est indemne, et moi, fidèle et pure...
A deux pas de l'Estramadure,
Au pays du Guadalquivir!...
Oh! la pitoyable aventure!
Quoi, pas même un essai loyal
Qui modifie un peu le trantran conjugal!...
Au pays de l'Escurial,
A deux pas de l'Estramadure!...
Le temps me dure, dure, dure!...
Ah! pour ma colère passer,
Avoir quelque chose à casser,
A mettre en bouillie, en salade!

Elle frappe du poing l'horloge où se tient Gonzalve.

GONZALVE, entr'ouvrant l'horloge.

Impressions d'Hamadryade...

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, RAMIRO.

RAMIRO, rapportant, sur son épaule, l'horloge qui renferme Inigo.

Voilà!... Et maintenant, señora, je suis prêt
A remporter dans votre chambre
L'autre horloge, si bon vous semble,
Voire même les deux ensemble...
(Il pose l'horloge, et retrousse ses manches.)
Ce sera comme vous voudrez!

CONCEPCION, à part.

Quelle sérénité, quelle aisance il conserve,
Et comme il jongle avec les poids!
Il les soulève, les enlève...

RAMIRO.

Señora, faites votre choix!

CONCEPCION, à part,

Et toujours le sourire aux lèvres...
Vraiment, cet homme a des biceps
Qui dépassent tous mes concepts...
Avec lui pas de propos mièvres!
(Haut.)
Dans ma chambre, monsieur, il vous plaît remonter?

RAMIRO.

Mais laquelle y dois-je porter
De ces horloges?

CONCEPCION.

Sans horloge!

Elle sort, précédée de Ramiro.

SCÈNE XIX

INIGO et GONZALVE, chacun dans son horloge.

INIGO, entr'ouvrant l'horloge.

Mon œil anxieux interroge,
Mélancolique, l'horizon :
Amour, amour, méchant garçon,
A quelle enseigne tu me loges!...

Comme on doit être bien chez soi,
Dans un large fauteuil, les pieds dans ses pantoufles !
Et je languis ici, tellement à l'étroit
Que cela me coupe le souffle !
Dieu ! que je voudrais m'en aller !
Mais comment faire, étripé de la sorte ?...
Il faudra pourtant que je sorte ;
Et personne pour me haler !...
Personne !... Cordon, s'il vous plaît !...
La porte ! la porte ! la porte !...

Il la referme sur lui, au bruit que fait Gonzalve entr'ouvrant à son tour, son horloge.

GONZALVE.

Il m'a semblé qu'on appelait ?...
Aussi bien il est, je crois, sage
D'abandonner notre ermitage !
C'est l'heure où le mari revient
A sa boutique, et je n'ai cure
D'avoir ici un entretien
Avec cet horloger dépourvu de culture.

(Il sort de l'horloge.)

Adieu, cellule, adieu, donjon !
Adieu, cuirasse et morion
Qu'au chevalier fit revêtir sa dame !
Adieu, tables du violon
Dont, poète-amant, je fus l'âme !
Adieu, cage pour ma chanson,
Cheminée aussi pour ma flamme !
Adieu !... Mais tu n'es pas la petite maison
Qui suffisait au bon Socrate :
Puisses-tu n'être point toujours pleine d'amis,
Des amis d'une amie ingrate !

(Apercevant par la fenêtre Torquemada qui rentre.)

Sacrebleu ! voilà le mari !...
Pour nous éviter le souci
D'explications délicates,
Regagnons au plus vite un asile opportun.

(Il va pour rentrer dans son horloge, mais se trompe et ouvre celle, plus proche, où se tient Inigo.)

Dépêchons !

INIGO, **apparaissant dans l'horloge.**

Il y a quelqu'un !

SCÈNE XX

TORQUEMADA, GONZALVE, INIGO, que l'on voit blotti dans l'horloge.

TORQUEMADA, entrant.

Il n'est, pour l'horloger, de joie égale à celle
De trouver au logis nombreuse clientèle !
Messieurs, soyez les bienvenus,
Et veuillez m'excuser : vous avez attendu.

INIGO, dans l'horloge, un peu embarrassé.

Mais comment donc, je vous en prie !...
Le temps qu'on passe en une horlogerie,
Ce temps-là n'est jamais perdu.

GONZALVE, avec un enthousiasme feint.

Vous avez de telles merveilles !
Vos montres sont de purs bijoux...

TORQUEMADA, le ramenant à l'horloge où se tient Inigo.

C'est de cette horloge surtout
Que vous me direz des nouvelles.

INIGO.

Devant que vous veniez, je la considérais,
Précisément avec tant d'intérêt !...

TORQUEMADA.

La curiosité est toute naturelle !

INIGO.

... Qu'à l'intérieur j'ai voulu pénétrer,
Pour examiner de plus près,
Par un scrupule
Exagéré,
Le fonctionnement merveilleux du pendule...

TORQUEMADA.

Ouais !
Mais je ne trouve pas cela si ridicule !
Don Inigo Gomez est trop intelligent,
Pour qu'on lui vende horloge
En poche :
Mais, croyez-moi, vous en aurez pour votre argent !
Car vous prenez, bien entendu, l'horloge ?...

INIGO.

Certes !...

(A part.)
Après tout, il est le mari !
Ce sont là ses petits profits...
(Haut.)
L'horloge, horloger, je l'achète !

TORQUEMADA, à Gonzalve.

Mais, vous, monsieur, vous en vouliez aussi,
M'avez-vous dit, faire l'emplette ?...
Allons, ne soyez pas jaloux !
(Montrant l'autre horloge.)
J'ai la pareille au même prix : elle est à vous.
C'est une chance !

GONZALVE.

Mais... sans doute !...
(A part.)
Impossible de dire non,
Il faut endormir ses soupçons;
Mais que ce trafiquant âpre au gain me dégoûte !

TORQUEMADA.

Eh bien ! nous voilà tous d'accord !

INIGO.

Je voudrais seulement vous demander encor
De me tirer de cette boîte :
Car, soit dit sans reproche, elle est un peu étroite !...

TORQUEMADA, tirant Inigo et prenant Gonzalve par la main.

Veuillez seconder mes efforts,
Monsieur...
(Tous deux tirent.)
Hé là !... là donc !... je t'en souhaite !

Cependant que Torquemada et Gonzalve s'efforcent, Inigo aperçoit Ramiro qui revient, suivi de Concepcion.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, CONCEPCION, RAMIRO.

INIGO, appelant Ramiro.

Pardieu, déménageur, vous venez à propos !

TORQUEMADA, apercevant Ramiro.

Je l'avais oublié : où avais-je la tête ?
C'est le muletier qu'il nous faut !

(A Concepcion.)

Ma femme, vous non plus, vous n'êtes pas de trop!...

(Torquemada, Gonzalve, Concepcion font la chaîne et tirent Inigo : mais la chaîne se rompt et Inigo est toujours dans l'horloge.)

Passez devant, seigneur : vous êtes grand d'Espagne!

GONZALVE.

C'est qu'il tient là dedans comme fait le bouchon
D'une bouteille de champagne!

CONCEPCION.

Les grands d'Espagne sont gros à proportion.

RAMIRO (Il prend Inigo à bras-le-corps et l'enlève de l'horloge le plus naturellement du monde).

Voilà!

INIGO.

Sacrebleu, quelle poigne!

CONCEPCION.

De sa vigueur chacun témoigne.

TORQUEMADA, à Inigo et à Gonzalve.

Au fait, messieurs, pensez-vous pas
(Car il est, je crois, difficile
Que vous portiez entre vos bras
Vos horloges à domicile)
Qu'il conviendrait que monsieur s'en chargeât?

INIGO, à Ramiro.

Mais nous vous en aurions une grâce infinie!
Pour le dérangement, acceptez ce ducat...

GONZALVE, même jeu.

Acceptez ce demi-ducat..

RAMIRO, bas, à Concepcion.

Leur prendre leur argent est assez délicat...

CONCEPCION, bas, à Ramiro.

Laissez, Ramiro, c'est la vie!...

TORQUEMADA, à Concepcion.

Dans votre chambre, chère amie,
Vous n'aurez pas encor votre horloge...

CONCEPCION.

Mieux vaut
Qu'aux intérêts commerciaux
De son mari, la femme se soumette :
(Montrant Ramiro.)
Régulier comme un chronomètre,

Monsieur passe avec ses mulets,
Chaque matin, sous ma fenêtre...

TORQUEMADA, à Ramiro.

Chaque matin donc, s'il vous plaît,
Vous lui direz l'heure qu'il est.

Au Public.

GONZALVE.

Un financier...

INIGO.

Et un poète...

CONCEPCION.

Un époux ridicule...

TORQUEMADA.

Une femme coquette,
Qui se servent pour leurs discours
De vers tantôt longs, tantôt courts,
Au rythme qui se casse, à la rime cocasse...

RAMIRO.

Avec un peu d'Espagne autour !...

CONCEPCION.

Morale digne de Boccace :
Entre tous les amants, seul amant efficace,
Il arrive un moment, dans les déduits d'amour,
Où le muletier a son tour !

FRANC-NOHAIN

QUESTIONS EXTÉRIEURES

L'INCIDENT ANGLO-RUSSE

Le samedi 15 octobre, la flotte russe, venant des passes danoises et traversant en pleine nuit la mer du Nord, rencontrait sur le Dogger Bank une flottille de pêcheurs anglais, la canonnait pendant une demi-heure, en coulait quelques barques ou remorqueurs, en décapitait plusieurs hommes et continuait sa route vers le Pas-de-Calais.

La flottille anglaise regagna tant bien que mal son port de Hull, — elle en était éloignée de 230 milles environ : — elle y ramena ses épaves et ses morts dans la soirée du dimanche 16 octobre. La nouvelle, aussitôt connue, révolutionna d'abord cette grande ville de Hull, puis toute l'Angleterre : le lundi matin, 17, les journaux des Trois-Royaumes étaient unanimes dans l'expression de leur violente colère et dans leurs réclamations d'une prompte et énergique action gouvernementale. Les plus modérés, à cette première heure, se laissèrent entraîner à des accusations un peu ridicules et à des rodomontades. Sans parler du *Times* et des feuilles coutumières de *jingoïsme* ou de russophobie, la presse raisonnable, elle-même, crut voir en cet incident une attaque délibérée, une insulte au drapeau britannique, une violation des eaux anglaises — à 200 milles des côtes! — bref, un défi de guerre jeté par les Russes et que l'Angleterre devait relever.

Il ne faut point trop blâmer ces exagérations de la première

heure. Il faut louer plutôt cette unanimité de la presse et de l'opinion. Car l'opinion tout entière partagea sur-le-champ l'indignation des journalistes : tout citoyen anglais se crut personnellement outragé, se sentit personnellement atteint et lésé par l'injure et par le tort fait à l'un d'eux. C'est là un phénomène habituel en Angleterre. Depuis un siècle, on a pu cent fois le constater. Pritchard, le fameux missionnaire que les officiers du roi Louis-Philippe avaient dérangé dans ses affaires religieuses et commerciales aux îles du Pacifique, Pritchard connut la gloire, et son nom passera à la postérité, comme un témoin de cette belle solidarité nationale.

En France, nous la raillons volontiers, ou nous en croyons simulées, calculées, presque hypocrites les soudaines et violentes démonstrations. Il nous paraît étrange qu'à toute minute un peuple force son gouvernement à défendre les intérêts et la vie de tous ses nationaux, sans distinction de race, de culte, de rang ni de parti. Dans le monde presque entier (aux États-Unis seulement, l'Anglais tolère ou subit sans trop oser rien dire les fantaisies et les violences, privées ou publiques, dont peuvent être victimes ses nationaux : il veut à tout prix se garder l'amitié américaine), tout sujet du roi Édouard, par le seul fait qu'il est anglais, peut compter sur le gouvernement, la presse et l'opinion de son pays pour le tirer d'affaire ou venger ses droits ; les journaux et les chancelleries ne lui réclament, avant d'examiner son cas, ni extrait de baptême religieux ou politique, ni certificat de civisme à la mode du jour, ni recommandation de députés ou d'électeurs influents, ni même, bien souvent, de papiers tout à fait légaux et réguliers... Et nous autres, bonnes gens de France, nous raillons les Anglais !

Mais, la part faite à ce noble sentiment, il faut bien reconnaître que d'autres considérations s'y mêlèrent presque aussitôt. Certains voulurent tourner l'indignation publique au service de leurs intérêts ou desseins particuliers : un parti de la guerre se forma qui, peut-être, n'avait pas seulement le désir de venger l'honneur national. Il y a quelques semaines, un article signé Methuen et publié par le *Speaker* exposait clairement les craintes et scrupules qui assiègent à l'heure actuelle certaines banques et certaines consciences anglaises.

Du train dont vont les choses en Extrême-Orient, il est bien certain que les Japonais, alliés et débiteurs de l'Angle-terre, sont loin d'avoir perdu la partie ; mais il est non moins certain qu'ils sont presque aussi loin de l'avoir gagnée. La prise de Port-Arthur en juillet, l'entrée des Japonais à Moukden en août, leur installation à Kharbine en octobre : telles étaient les trois étapes qu'avaient escomptées la finance et les sympathies anglaises. Ces trois étapes à ces dates précises semblaient indispensables pour le triomphe final : maîtres assurés de la mer par la ruine de Port-Arthur, maîtres des défilés mandchouriens par la prise de Moukden, maîtres enfin de toute la plaine, de ses chemins de fer et de ses récoltes par l'occupation de Kharbine, les Japonais pourraient, durant un paisible et reposant hivernage, souffler un peu de leur course héroïque, refaire leurs troupes et leur flotte que, depuis six mois, ils n'ont pas épargnées, et attendre à loisir, à couvert et au chaud, la nouvelle descente russe que leur amènerait le printemps prochain.

C'était le programme nécessaire, aux yeux des stratèges de la presse britannique, plus nécessaire encore aux yeux des financiers de la Cité. Car les victoires de cette première campagne japonaise et cette retraite ininterrompue des Russes eussent permis en Bourse l'une de ces opérations fructueuses que la finance de Londres a coutume de pratiquer aux dépens de l'épargne française. On aurait vu monter les fonds japonais : le dernier emprunt surtout que les Anglais ont pris à 80 francs, ils l'auraient écoulé à 90, 95, 100 francs peut-être vers la place de Paris qui, lâchant ses fonds russes et s'en défaisant coûte que coûte, les aurait donnés pour 65 ou 60 francs, 50 francs peut-être, et, dans un an, la guerre terminée, les aurait rachetés à 80 ou 90 francs ! Car la guerre n'eût plus été qu'affaire de mois : installés à Kharbine, il est probable que les Japonais auraient facilement bouché les tunnels du Kinghan, et empêché la lente infiltration des troupes venues de Sibérie ; une nouvelle année de guerre n'aurait servi qu'à démontrer aux Russes l'inutilité de l'entêtement...

Alors la guerre finie, la paix conclue, quelle nouvelle série d'affaires en perspective ! A la Russie vaincue, il faudrait de

l'argent, — à quel taux! Au Japon victorieux, il en faudrait aussi. De part et d'autre, la finance anglaise pourrait se risquer. Même avec les chances de révolution qu'une guerre malheureuse susciterait peut-être à Pétersbourg, les Anglais (et je le montrais récemment ici-même) estiment que la Russie est assez riche pour supporter une dette encore doublée. Même avec les énormes dépenses en hommes et en capitaux que le mikado aurait consacrés à cette campagne, même avec les faibles garanties que pourraient donner aux prêteurs la pauvreté réelle et la législation xénophobe du Japon, le prestige de la victoire serait une sécurité momentanée, mais suffisante pour ces prêteurs temporaires qui d'une main prendraient la créance japonaise et, de l'autre, la revendraient aux Bourses du continent.

Ainsi calculait, depuis un an bientôt, la grande et petite finance d'Outre-Manche. Aussi, malgré leur héroïsme et leurs victoires, les Japonais l'ont-ils un peu déçue. Elle se demande aujourd'hui, non pas si la guerre finira à leur avantage (elle continue d'espérer ce résultat), mais si, la guerre finie, la victoire des Japonais assurée, complète, la Corée annexée, la Mandchourie rendue aux Chinois, Port-Arthur pris à bail par le mikado, bref le Japon proclamé entièrement vainqueur par un traité de paix à sa guise, on n'aura pas en face de soi un débiteur tellement épuisé par son triomphe même que les prêteurs, là où il n'y aura plus rien, n'auront plus qu'à perdre leurs droits. Et jusqu'à la conclusion de cette paix, combien de mois encore? combien d'échéances et de risques? Les Japonais eux-mêmes déclarent officiellement que la guerre maintenant peut durer plusieurs années. La finance anglaise, malgré l'expérience du Transvaal, n'avait compté que sur une campagne de quelques mois, brusquement enlevée par l'entrain japonais. Dès maintenant, cette attente indéfinie et l'appauvrissement, l'épuisement progressif de son débiteur lassent un peu sa patience, troublent son optimisme et lui font ardemment désirer quelque conclusion plus rapide; même au prix de la paix du monde, elle ne croirait pas acheter trop cher une prompte liquidation.

Les stratèges de la presse anglaise allaient encore plus loin, et ils pouvaient invoquer des intérêts plus avouables et de

plus nobles sentiments. Ils commencent, eux, à douter un peu du résultat final : la défaite japonaise leur semble toujours impossible; mais l'entière défaite des Russes est sortie de leurs espoirs. Ils prévoient maintenant une longue, une interminable usure d'armées où, malgré tout, le Japon pourrait bien ne pas avoir le dernier mot. Ils ont longtemps raillé la mobilisation russe et le « tramway » transsibérien, et voici que les témoins les moins bien disposés constatent *de visu* que ce chemin de fer existe, fonctionne, amène régulièrement le nombre de troupes que l'on attendait; voici même que, par un miracle inexplicable à tous ceux qui pensaient connaître les choses russes, voici que ce Transsibérien se complète, se répare, se double.

Jusqu'ici, il était coupé en deux tronçons par les cent ou cent cinquante kilomètres du lac Baïkal, qu'il fallait traverser en bateau ou sur la glace. Les Russes avaient annoncé qu'au bord du lac, contournant la rive méridionale, à flanc de montagne, à travers quelques vingtaines de tunnels, ils construisaient une ligne ferrée, un « Circumbaïkalien », qui rejoindrait les deux tronçons et assurerait de Moscou à Kharbine une circulation ininterrompue. La bonne poudre aux yeux des naïfs! pensaient les Anglais et, avec eux, il faut le reconnaître, tous ceux qui savaient comment le Transsibérien avait été construit... En pleine guerre et en pleine roche, percer les deux cent quarante kilomètres de ce Circumbaïkalien que, faute d'argent et de machines, on n'avait pas osé entreprendre durant la paix!... Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. Le Circumbaïkalien s'achevait, s'ouvrait aux locomotives : l'hiver venu, les glaces ou les débâcles du Baïkal n'interrompraient plus la mobilisation russe; lentement mais incessamment, les armées de Mandchourie compléteraient leurs effectifs ou combleraient leurs vides.

Et la construction même de ce Circumbaïkalien semble prouver malgré tout que, peut-être, il y a encore en Russie une volonté, une organisation, un matériel, une main-d'œuvre et de l'argent; la guerre n'a pas tout absorbé; peut-être les Russes, comme ils le disaient depuis le début, vont-ils devenir capables de « tenir le coup ». Survenait la grande proclamation de Kouropatkine, annonçant l'offensive, puis

la bataille du Cha-ho ; tout en laissant les Japonais sur leurs positions, cette offensive russe semble avoir pour un temps indéfini arrêté leur marche vers Moukden; tout en donnant un démenti aux prophéties de Kouropatkine, cinquante ou soixante mille cadavres russes et japonais prouvent du moins que la bravoure de l'attaque légitimait presque l'emphase de la proclamation. En cet article du *Speaker*, qui fut reproduit par tous les journaux du Royaume-Uni, M. Methuen ne cachait pas que, dans un avenir prochain, il fallait envisager une défaillance japonaise, peut-être une retraite des Japonais vers la mer et vers la Corée, peut-être même une poursuite victorieuse des Russes : quel serait alors le devoir de l'Angleterre? quelle conduite lui dicteraient ses intérêts, son honneur, sa conscience même?

Qu'elle le veuille ou non, elle reste l'alliée des Japonais. Pour les éplucheurs de texte et les gratteurs de mots, elle est en droit strict de ne pas intervenir, puisque la condition précise, formelle, d'intervention n'est pas réalisée : seule contre seul, la Russie continue de tenir tête au Japon. Mais quel avait été l'esprit de cette alliance, et surtout quel en avait été le premier résultat? Si, rompant cet isolement qui semblait la règle de sa politique, l'Angleterre, disait M. Methuen, est devenue l'alliée du Japon, c'est qu'elle considérait alors comme d'un intérêt vital pour elle l'arrêt des empiètements russes et, surtout, le maintien de la force et de l'influence japonaises, tant sur mer qu'en Corée et en Chine : ce maintien du Japon parut indispensable aux intérêts politiques, économiques, moraux, à tous les intérêts de l'Angleterre en Extrême-Orient; rien n'est changé dans cette conviction; personne, en Angleterre, n'a jamais élevé le moindre débat à ce sujet : la chute du Japon serait une faillite anglaise... Cette chute n'est pas imminente; elle est encore improbable; mais, enfin, tout est possible : le gouvernement anglais va-t-il s'attacher judaïquement à la lettre du traité pour en trahir l'esprit? Et cette première trahison des intérêts anglais ne serait-elle pas doublée d'une autre, moins préjudiciable peut-être, plus honteuse en réalité? Sans l'alliance anglaise, sans les espoirs et la confiance peut-être exagérée que cette alliance suscita, le Japon aurait-il déclaré la guerre aux Russes? N'était-il

pas, au contraire, tout disposé à une entente avec Pétersbourg quand cette alliance anglaise lui fut offerte ? N'est-ce même pas à seule fin d'empêcher cette entente russo-japonaise que l'alliance fut offerte et conclue ? Or, quand le Japon, fidèle à l'esprit de ce pacte, a, pour la défense des intérêts communs, prodigué ses troupes et son argent, et quand il va succomber sous le poids de cette noble tâche, l'Angleterre commettrait la félonie de l'abandonner ?

On sait quelle russophobie sommeille, malgré tout, au fond des cœurs anglais ; on peut mesurer la prise que pouvaient avoir sur l'opinion tous ces calculs, raisonnements et remontrances, dont l'Angleterre, depuis quinze jours, retentissait quand on apprit la canonnade russe. Ce « massacre » des pêcheurs faillit apparaître comme un incident providentiel, une marque de la volonté divine, qui venait peser sur l'indécision des hommes et forcer le gouvernement anglais à accomplir son devoir, à tenir ses serments, à secourir son allié. Derrière les journalistes, la conscience publique partit en guerre.

***

A cette pression du pays tout entier, le gouvernement anglais n'aurait pas pu résister, quand bien même il eût été sans partager l'indignation générale et quand il n'aurait pas eu le souci — dont jamais gouvernement anglais n'a pu se départir — d'assurer prompte et complète justice au moindre de ses nationaux. Il était bien obligé pourtant de faire quelques réserves sur la nature même de l'incident et sur la sanction qu'on voulait, qu'on pouvait lui donner.

Il était évident, tout d'abord, que les Russes n'avaient pas voulu, de propos délibéré, gratuitement, insulter le drapeau ou léser les sujets britanniques. Ils n'avaient pas violé les eaux anglaises : ils étaient (la carte publiée par le *Times* lui-même en est une preuve suffisante) sur la route directe entre le Skagerrak et le Pas-de-Calais. Ils n'avaient pas choisi des pêcheurs anglais ; eussent-ils croisé des pêcheurs français, il est probable que leur conduite eût été la même, et bientôt l'on apprenait, en effet, qu'ils en avaient usé tout pareillement avec des pêcheurs allemands et suédois, dans toutes les

mers qu'ils avaient traversées. Médiocre excuse, sans doute ! à ce compte, ces canonniers pouvaient, quatre ou cinq mois durant, à travers tous les océans, semer leur passage jusqu'au Japon de meurtres et de naufrages.

Mais il était non moins évident qu'à tort ou à raison les Russes croyaient avoir agi en état de légitime défense : c'étaient des torpilleurs japonais que les Russes disaient et croyaient avoir canonnés. Il semble difficile de mettre en doute leur bonne foi. Qu'à première rencontre cette crainte de torpilleurs japonais dans la mer du Nord ou dans la Baltique parût enfantine, ridicule ; il n'en restait pas moins que les Russes l'avaient eue et qu'elle seule les avait induits à ce crime. Médiocre excuse encore ! Mais à la réflexion, cette crainte était-elle sans aucun fondement ?

Depuis le début de la guerre, on nous a tellement parlé de l'espionnage japonais, les Russes ont vu tant de trahisons japonaises à l'origine de toutes leurs défaites, trouvé tant d'espions japonais sur tous leurs chemins de fer, à tous leurs ponts d'Europe et d'Asie, que cette ubiquité du Japonais prête à la raillerie : nous n'y pouvons plus croire. Pourtant les gouvernements européens et le gouvernement anglais lui-même ont dû constater et parfois réprimer maints essais d'intervention japonaise en des affaires et en des parages où l'on n'attendait pas les sujets du lointain mikado. Pour ne prendre qu'un exemple, il est indiscutable qu'à Copenhague des officiers et particuliers japonais avaient, depuis deux mois, témoigné d'une attention trop minutieuse aux diverses passes danoises : on sait que les gouvernements danois et allemand avaient prévenu l'amirauté russe. D'autre part, à Fiume, où presque toutes les marines du monde vont acheter leurs torpilles et où, presque en permanence, résident des officiers de toutes les nations, il est indiscutable que des Japonais, non seulement faisaient et surveillaient des commandes de torpilles, mais en prenaient livraison et surveillaient aussi leurs collègues étrangers avec une indiscrétion que la franchise militaire qualifiait parfois d'un autre terme : il fallait que, sous double et triple clef, ces collègues enfermassent leurs moindres papiers et, sous double et triple cachet, toute leur correspondance... Enfin, sur les chantiers anglais, le Japon

n'avait-il pas des torpilleurs en construction? et des officiers? et des officieux?

Espions à Copenhague; torpilles à Fiume; torpilleurs en Angleterre : les Russes avaient-ils absolument tort de redouter quelque rencontre de ces trois éléments avec leur escadre? Était-ce un plus long voyage pour les Japonais de Fiume de venir dans la mer du Nord avec leurs torpilles, au lieu de rentrer dans leurs eaux japonaises? — Mais une torpille, dira-t-on, ne va pas sans torpilleur, et les Japonais n'avaient aucun torpilleur à Fiume et, des chantiers anglais, aucun torpilleur n'était sorti. — Les Russes ont peut-être à ce sujet quelque expérience que leur ont donnée les attaques de Port-Arthur, mais que, nous autres Européens, nous n'avons pas encore. Contre Port-Arthur, les torpilles et mines ont été souvent lancées ou posées par de simples jonques, dont quelques Japonais faisaient tout l'équipage. Croire que, dans les eaux européennes, un héros japonais pût se risquer pareillement et, sous la coque d'un monstre russe, renouveler l'exploit du vaillant Hébreu qui, d'un coup de couteau, perça le ventre de l'éléphant royal et périt écrasé sous la masse : était-ce faire injure ou trop de crédit à la bravoure japonaise? Sur ce point encore, les Russes sont peut-être meilleurs juges que nous.

Ils redoutaient si fort cette attaque japonaise qu'ils virent des torpilleurs japonais dans la mer du Nord... Il est un fait certain, d'expérience quotidienne : en pleine paix, en temps d'exercices ou de grandes manœuvres, quand un cuirassé attend, de jour ou de nuit, les attaques simulées des torpilleurs, il est d'habitude courante qu'officiers et matelots, tendus, penchés sur la surveillance de la mer, scrutant les creux des vagues, les ombres de la nuit et les redans de la côte, découvrent en quelques minutes et signalent et minutieusement décrivent et localisent un, deux, trois, dix, trente, cent torpilleurs, alors que, de source certaine, on apprend ensuite que pas un torpilleur n'était dans ces parages. Il n'est pas de marin qui n'ait connu, en manœuvre, cet énervement, cet affolement, puis ces hallucinations de la vue, — et en pleine paix : comment railler ou blâmer d'une pareille aventure des belligérants qui, depuis six mois, avaient vu sombrer la plus belle moitié de leurs escadres sous les coups mysté-

rieux de mines flottantes ou sous l'attaque traîtresse de torpilleurs déguisés ?

En toute équité, les gens de l'art, consultés par le gouvernement anglais, étaient obligés de répondre que d'autres marins à la place des Russes auraient été aussi nerveux, aussi prompts à la défiance et à la brutalité. Les Russes, peut-être, avaient d'avance développé cette nervosité par une tolérance blâmable, sinon même par une certaine estime, de l'alcoolisme. Ils avaient, peut-être encore, rendu cet incident moins évitable par l'inexpérience de leur personnel, la confusion ou le laisser-aller de leur ordre de route : il est bien possible, après tout, qu'ils aient vu réellement, qu'ils aient rencontré des torpilleurs dans la mer du Nord ; mais c'étaient des torpilleurs russes égarés ou mal placés, loin de leur itinéraire ou loin de leur rang dans le défilé.

De toutes façons, le gouvernement anglais devait conclure qu'il y avait eu crime sans doute, mais non pas attentat ; préjudice, mais non pas insulte ; méprise, non pas dessein prémédité. Était-ce vraiment un *casus belli*, un motif, ou même un prétexte de guerre légitime ? Tous les prétextes sont bons quand on veut se battre, et les plus mauvais semblent excellents quand on croit pouvoir battre l'adversaire. Mais l'Angleterre voulait-elle se battre et pouvait-elle battre les Russes ?

Chez la plupart des *jingoes*, le grand appétit de guerre a été satisfait par les affaires du Transvaal. Il en reste d'insatiables pourtant, et ceux-là, profitant du trouble des esprits indignés, pensaient avoir beau jeu de persuader à la nation qu'une guerre contre les Russes était tout à la fois plus nécessaire et plus facile qu'une guerre contre les Boers : réunir les flottes anglaises dans les eaux de Trafalgar, couler l'escadre russe, puis s'attaquer à la Russie baltique sans défense, le programme n'était-il pas d'une exécution rapide, peu coûteuse et sans risques ? Qui pourrait résister à la marine anglaise ? Et cette guerre navale contre les Russes ne rendrait-elle pas à la nation un peu de ce prestige au dehors et de cette confiance au dedans, que les revers du Transvaal lui ont enlevés ? En lui vantant la toute-puissance de son invincible marine, on peut mener loin le peuple anglais...

Mais le gouvernement anglais, lui, était obligé de ne pas voir la marine seulement.

Contre Napoléon jadis, Trafalgar a suffi parce que la revanche de Napoléon sur l'Inde ne fut pas possible : l'Inde, en ces temps heureux, était protégée par son éloignement et par la grandeur des obstacles intermédiaires; ni la force française ne put se garder la route de l'Égypte; ni la diplomatie napoléonienne ne put décider les Russes à enfiler la route persane, sur les étapes de laquelle les officiers français leur avaient déjà préparé des arsenaux et des relais. Aujourd'hui, les Russes sont aux portes de l'Inde, et ce mot de portes n'est point une figure.

Du jour où la poussée russe, franchissant la mer Noire, la Caspienne et les plaines transcaspiennes, est venue recouvrir les anciens territoires de la Géorgie, de l'Arménie, des Turcomans et des Khanats, elle ne s'est arrêtée qu'aux vestibules mêmes de l'Inde. Portes persanes et portes afghanes, les Russes assiègent aujourd'hui les entrées du plateau iranien, qui seul peut servir de bastion aux plaines de l'Indus et du Gange. Et déjà les routes persanes — je le montrais il y a quelques mois aux lecteurs de la *Revue* — sont virtuellement entre leurs mains. Aux frontières de l'Afghanistan, l'Angleterre espéra longtemps que la fidélité de l'émir et les forteresses d'Hérat et de Kaboul pourraient opposer une résistance invincible. Mais aujourd'hui ces portes afghanes, elles-mêmes, sont tournées ou presque enfoncées : par la route persane d'Askhabad à Mechehed et au Séistan, les Russes en quelques jours arriveraient sur les derrières d'Hérat; par les escaliers du Pamir, ils tomberaient sur les flancs de Kaboul : prises de deux et trois côtés, entourées, coupées du secours anglais, les forteresses afghanes tiendraient-elles longtemps? Peut-on même compter sur l'absolue fidélité de l'émir? Ne faudrait-il pas payer cette fidélité d'un prix ruineux? Et les Russes mettant une surenchère, en fin de compte ne faudrait-il pas en passer par des prétentions afghanes, presque aussi dommageables à l'Inde que même une invasion russe?

Le gouvernement anglais connaît exactement les dispositions et les ambitions de Kaboul. Durant les vingt années d'Abd-our-Rahman (1881-1901), l'Angleterre, en cet émir

qu'elle avait mis sur le trône, avait cru posséder le plus féal des alliés, des feudataires. Mais, pour les nécessités de sa lutte ou de sa reculade en face des Russes, elle avait dû souvent négliger les intérêts de cet allié : vers la fin de sa vie, Abd-our-Rahman publiait, sous forme d'autobiographie, une sorte de testament politique, où vivement il se plaignait des empiètements et, tour à tour, des abandons anglais; il semblait indiquer à Habiboullah, son fils et successeur, les bornes et conditions qu'il fallait mettre désormais à cette clientèle anglaise. Habiboullah profita du conseil; durant les trois premières années de son règne (1901-1904), il refusa la solde ou pension que les Anglais versaient à son père et qu'ils offraient de lui continuer. En ces derniers mois, il est vrai, un échange d'ambassades, de cadeaux et de bonnes paroles semble avoir rétabli l'ancienne intimité entre Kaboul et Calcutta. Mais cette entente résisterait-elle aux séductions ou aux menaces de Pétersbourg ?

Dans son testament politique, Abd-our-Rahman expliquait à son fils comment tous ses litiges avec les Russes, — affaire de Merv en 1882, affaire de Kerki en 1886, affaire du Pamir en 1891-1892, — s'étaient ouverts par une excitation ou un encouragement de Calcutta et terminés par un « lâchage » de Londres. Et pourtant les Russes étaient alors fort loin de Kaboul. Assurément leur Transcaspien, parti de la Caspienne et gagnant par étapes Merv, puis Tcharchoui, puis Bokhara et Samarcande, Tachkend enfin, avait tracé au pied de la forteresse afghane une parallèle menaçante; plus menaçant encore, l'embranchement de Merv à Kouchk était venu, comme une tranchée perpendiculaire, frapper au seuil la porte d'Hérat. Mais ce Transcaspien et son embranchement n'étaient pas alors reliés aux rails de la Russie propre, à ses arsenaux et à ses corps d'armée. Mal rattachée aux lointaines provinces européennes par la navigation de la Caspienne et du Volga, ce n'était pas une ligne de mobilisation ni d'opérations commode. La gare européenne la plus voisine était Orenbourg, à seize ou dix-huit cents kilomètres de Tachkend : dans l'intervalle, le désert des Sables Rouges, Noirs ou Blancs, *Kizil-koum*, *Kara-koum*, etc., et la Steppe des Kirghiz. Les armées russes, qui jadis avaient essayé de cette route terrestre, étaient

restées dans les sables ou avaient semé de leurs morts la piste de leur retraite. Le Transcaspien, ainsi isolé, était un admirable instrument de police locale contre les tribus nomades ou les États vassaux du pays sarte et turkmène : ce n'était pas encore un bon moyen d'attaque contre les passes et forteresses de l'Afghanistan.

Cet état des lieux a changé ou va changer. Projetée depuis dix ans, commencée depuis 1900, la ligne de raccordement Orenbourg-Tachkend devait être terminée en janvier 1905, si la guerre manchourienne n'était pas survenue. L'Angleterre, qui mesure la fâcheuse importance pour elle de cet achèvement, put espérer que la guerre absorberait hommes, matériel et capitaux et que les travaux Orenbourg-Tachkend seraient provisoirement abandonnés. Là encore, les Russes ont ménagé une surprise à ceux qui les connaissaient le mieux : les travaux ont continué ; les substructions se terminent ; partis des deux bouts de cette énorme ligne, les locomotives et trains de ballast se sont rencontrés ; le commerce ne pourra user de cette voie que dans un an, deux années peut-être ; mais dès maintenant, à la rigueur, les troupes russes, grâce à leur habituel mépris du confort, y pourraient circuler : de Moscou à Hérat, elles n'auraient plus à faire à pied qu'une ou deux étapes.

Or, il existe à Pétersbourg un parti puissant qui voudrait d'ores et déjà user de cette ligne nouvelle pour une politique renouvelée de Napoléon : la marche sur l'Inde. Les journaux russes les plus influents ont, dans ces derniers mois, exposé à plusieurs reprises un plan de guerre que la censure impériale n'a point semblé désapprouver. Aux yeux de ces politiques, la guerre de Mandchourie est un avertissement salutaire, qui doit guérir les Russes de leur folie chinoise : la poussée vers la Chine fut une erreur, l'entrée puis l'installation en Mandchourie, une bévue ; de ce côté, la Russie n'a rien à gagner, tout à perdre ; même devenue maîtresse en nom et en droit de Moukden et de Pékin, elle s'enfoncerait en ce marécage jaune qui a déjà englouti tant de conquérants et les a recouverts de sa fétide corruption, puis de sa lépreuse misère ; l'affaire chinoise n'aurait jamais « payé » ; il se trouve que par l'intervention des Japonais elle menace de coûter fort

cher; qu'on se hâte de la liquider, coûte que coûte, et qu'on aille chercher ailleurs la compensation du prestige et de l'argent que l'on aura perdus en cette aventure, — ailleurs, tout près, dans l'Inde; l'Inde peut « payer »; l'Inde paiera.

***

Le gouvernement anglais, en poussant les remontrances et les débats jusqu'à l'aigre, risquait de faire triompher ces vues à Pétersbourg. Si l'on allait jusqu'à la rupture, il était possible que, par un brusque accord, Russes et Japonais, ayant appris à s'estimer et à se craindre dans cet terrible duel des dix derniers mois, renouvelassent aux dépens de l'Angleterre l'entente que le même corps-à-corps sous Sébastopol avait amenée jadis entre Russes et Français. Après ce duel de neuf ou dix mois, l'honneur de part et d'autre peut être satisfait : la bravoure de Port-Arthur a sauvé le renom et « la face » des Russes. Le Japon laisse entendre que des propositions de paix ne le trouveraient pas sourd.

Si les intérêts japonais en Corée et en Chine étaient non seulement reconnus et assurés par une paix avantageuse, mais encore garantis à jamais de tout risque nouveau par un changement complet de la politique russe en Asie, il est certain qu'une étroite amitié pourrait unir désormais Tokio à Pétersbourg, — contre Londres. Contre Londres, dont les Japonais avaient espéré un secours effectif et dont ils ne pourront jamais oublier la trop prudente réserve. Contre Londres, qui redeviendrait l'ennemie traditionnelle, la seule rivale de Pétersbourg, car, abandonnant au Japon l'Extrême-Orient, les Russes s'adjugeraient l'Asie levantine et méridionale, l'Asie anglaise de l'Inde, de l'Iran et de l'Anatolie. Pour attaquer cette Asie, les seules routes terrestres sont nécessaires et, sur ces routes, les locomotives russes circulent déjà. Pour défendre cette Asie, les routes et la force maritimes ne serviraient de rien : contre les Russes demain, comme hier contre les Boers, la marine anglaise pourrait débarquer ses canons et ses hommes et n'user de ses vaisseaux que pour le transport des régiments, si l'armée anglaise avait des régiments à transporter là-bas.

D'après les derniers *Livres bleus*, M. A. Viallate expose plus haut ce que vaut et ce que peut l'armée anglaise. L'enquête sur la guerre du Transvaal a clairement démontré que l'Angleterre était incapable de faire une grande guerre où les forces terrestres devraient tenir la première place : elle n'en a ni le matériel, ni la science, ni même les hommes. Depuis les revers sud-africains, elle s'est efforcée de courir aux abus ou aux lacunes les plus visibles; elle les a avoués avec une admirable franchise, réparés dans la mesure de ses moyens. Mais ce n'est pas en deux ou trois ans que l'on refond et remonte toute une machine militaire; le plus gros problème, d'ailleurs, est encore à l'étude : l'Angleterre sait qu'elle n'a pas le quart des soldats qu'il lui faudrait et elle ne sait pas encore quel moyen elle trouvera de les enrôler : service obligatoire, milice, mercenaires? elle hésite et, dans l'attente, ce n'est pas cent mille hommes qu'elle aurait dans ses casernes pour renforcer ses troupes de l'Inde : cent mille hommes, ce que coûte à peu près une bataille actuelle, la rencontre du Cha-ho.

L'Inde, dans sa garnison de trois cent mille hommes, compte deux cent vingt mille hommes de troupes indigènes, dont l'Europe et les Russes eux-mêmes ont pu admirer la taille et la prestance durant l'expédition des Alliés vers Pékin. Beaux soldats de parade, ces Sikhs et Gourkhas, effrayants sous leurs turbans, panaches et armures, remplissent à merveille leur rôle de suisses dans cette cathédrale de l'Inde où les millions de fidèles tremblent devant la moindre apparition de la force anglaise. En Chine, leurs quotidiennes mésaventures firent la joie des Alliés : le petit Jap éclatait de rire dans le dos de ces carabiniers, qui toujours arrivaient trop tard ou trop tôt, trop tard à la bataille, trop tôt au campement. Toute l'armée de l'Inde n'est pas sur ce modèle : elle compte quelques régiments européens, — soixante-dix mille hommes, — et lord Kitchener, qui les commande, a la main trop ferme, l'esprit trop méthodique, l'expérience trop longue et trop complète pour qu'on puisse croire qu'entre ses mains, aient pu dégénérer ces troupes vaillantes qui abattirent les Cipayes, montèrent par deux fois à Kandahar et Kaboul et fournirent aux campagnes du Soudan et du Transvaal le renfort le plus solide.

Mais soixante-dix mille hommes pour une frontière qui, du seul côté attaquable, offre un déroulement de trois mille kilomètres et trois ou quatre brèches à l'assaillant! et dans cette poignée de régiments, à peine quinze mille artilleurs, munis de canons médiocres! et dans ces soldats amollis ou débilités par la richesse et la torpeur hindoues, un besoin de confort, de soins, de luxe même, qui fit durer près d'un an cette campagne thibétaine, où l'on n'eut à lutter que contre les obstacles naturels et les difficultés d'approvisionnements!

Combien de temps cette armée de l'Inde pourrait-elle résister aux assauts répétés, aux vagues redoublées de la multitude russe? Admettons même que le Japon n'abandonne pas la partie, qu'il poursuive son occupation et sa conquête de la plaine mandchourienne et que, sans revers, il s'avance de victoires en victoires : les Russes, de ce côté, pratiqueraient leur habituelle tactique de la retraite ; après Moukden, ils évacueraient Kharbine, laisseraient à Vladivostok le soin de renouveler les exploits de Port-Arthur, repasseraient les monts Kinghan et même le Baïkal, reculeraient jusqu'à Irkoutsk, bref abandonneraient à l'invasion japonaise toute la Mandchourie et les steppes mongoles et les forêts ou les glaces de la province transbaïkalienne : pense-t-on que les troupes du mikado puissent les suivre au delà et renouveler sur Irkoutsk la campagne napoléonienne de Moscou? ou si leur avant-garde osait pousser une pointe folle, croit-on que, n'opposant à cet ennemi qu'un rideau de troupes et quelques fortifications, les Russes seraient embarrassés pour tourner malgré tout leur effort contre la frontière indienne?

Si l'Angleterre pouvait escompter du moins qu'une diversion continentale obligeât les Russes à garder le gros de leurs troupes au long des frontières autrichiennes ou allemandes! Mais il est trop visible que, de ce côté encore, les Russes savent n'avoir rien à craindre : des conventions secrètes ou des paroles échangées leur ont donné une sécurité si grande que, depuis deux mois, ils démolissent sans précaution l'énorme rempart de garnisons et de matériel que patiemment ils accumulaient depuis dix ans bientôt. Malgré les efforts de Guillaume II, l'alliance des trois empereurs n'est pas restaurée; mais, au premier conflit anglo-russe, ce serait chose

faite et déjà, abandonnant au bon plaisir autrichien les affaires macédoniennes, à la tyrannie allemande les autres affaires turques, Pétersbourg achète la neutralité du monde germanique. Tout ce que pourrait espérer Londres, c'est que l'anglophobie allemande n'amenât pas contre l'Angleterre une coalition de Berlin et de Pétersbourg, qui sait même? de Vienne trop heureuse de profiter de ce petit égorgement pour envoyer sans risque son avant-garde à Salonique.

En ces conditions, quel gouvernement anglais eût osé ne pas craindre la guerre? lord Rosebery, lui-même, ce chef grandiloquent des libéraux impérialistes, ce confident de la finance, pouvait, n'étant pas au pouvoir, envelopper dans une lettre violente les 2 500 francs qu'il envoyait aux victimes de Hull: ministre, il eût parlé d'un autre ton... Mais quel gouvernement eût été assez fort pour faire tête à l'opinion et ne tenir qu'un langage et une conduite modérés? Le gouvernement actuel de M. Balfour a sans doute la grande qualité de durer encore, d'avoir survécu à toutes les diminutions, à tous les échecs. Il est encore au pouvoir; mais ce qu'est sa réelle puissance, ce qu'elle serait surtout s'il s'avisait de contrecarrer violemment les sentiments du public, sa conduite à l'égard de M. Chamberlain ne le montre que trop; il est à la merci du moindre scrutin...

Derrière ce gouvernement, il est vrai, le roi Édouard a restauré une telle influence des volontés royales sur la direction de la diplomatie anglaise et il a témoigné d'une si claire connaissance des possibilités et nécessités extérieures, qu'assurément on pouvait escompter son intervention puissante en faveur de la paix. Mais cette intervention royale, — tant la fiction constitutionnelle semble aux Anglais une garantie nécessaire, — ne pouvait pas se produire ouvertement. Il fallait qu'entre la violence de l'opinion publique et la sagesse du gouvernement anglais un autre médiateur intervînt: grâce aux sentiments qui unissent Londres et Paris, ce rôle glorieux échut à la France.

Quelles furent les péripéties de cette médiation? quelles en furent les conditions et l'histoire? quels en furent aussi les résultats? Quelque *Livre* jaune ou bleu nous renseignera bientôt, j'espère. Il semble que la France et ses diplomates aient

trouvé les formules d'équité et assuré aux Anglais la réparation qui leur était due, aux Russes le bénéfice de toutes les circonstances qui pouvaient atténuer le crime de leur méprise. C'est un succès dont tous les partis en France se sont réjouis, dont la nation peut être fière. Il continue les heureux résultats du long ministère de M. Delcassé : il fait mieux mesurer l'importance de cet accord franco-anglais sans lequel cet incident eût pu détruire la paix du monde ; dans les dépêches du *Livre jaune*, nous verrons sans doute comment la « chance » de ce ministre s'explique par sa coutumière habileté et par la collaboration de son ambassadeur... Au temps où je courais l'Asie Mineure pour recueillir sur les ruines les inscriptions grecques et romaines, que de fois j'ai maugréé contre ces longues séries d'épithètes que, sur la base des statues impériales, la flatterie des peuples prodiguait sans raison aux prétendus triomphateurs des Germains, des Daces et des Parthes ! Je commence à croire que, peut-être, il faudra, mais en toute justice cette fois, reprendre un jour ce protocole antique pour énumérer les services rendus à la France et à l'humanité par Cambon le Tunisien, le Crétois, l'Arménien, le Marocain, le Britannique...

P A V L O · C A M B O
Q V A E S T · A R E L · P R A E F · A L B · B V R G
F L A N D R · P R O C O S · P R O V I N C · A F R
L E G · R · P · A F R I C · C R E T I C · A R M E N
M A V R E T A N I C · B R I T A N N I C · G E R

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

L'ENFANCE DE VICTOR HUGO, par **Gustave Simon.**

Victor Hugo est « de ceux dont la vie a été la plus fouillée et la plus racontée, d'abord par lui-même, ensuite par « des témoins de sa vie ». Mais les récits relatifs à son enfance sont épars et pour ainsi dire fragmentaires; ils nous échappent ou ne nous laissent qu'une notion vague, confuse, incomplète. » L'auteur de ce livre aura eu le mérite de réunir, de grouper, de relier des faits et des documents, dont un grand nombre étaient jusqu'ici demeurés inédits. L'analyse complète et les fragments d'*Irtamène*, tragédie de Victor Hugo écolier, ne sont pas les moins curieux. Nous pouvons suivre, en ce volume, année par année, et presque jour par jour, l'histoire de Victor Hugo enfant, et assister aux premiers éveils de sa pensée et de son cœur.

LA DIPLOMATIE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par **Frantz Despagnet.**

En un gros volume, voici clairement et complètement exposées toutes les affaires internationales qu'eurent à traiter nos diplomates de 1875 à 1899. L'auteur, professeur de droit international à l'Université de Bordeaux, se proposait de donner au public « sur notre situation dans le monde contemporain une nette vue d'ensemble, résultant d'une connaissance sérieuse des éléments de cette situation ». Les lecteurs trouveront qu'il a pleinement réussi.

LA PRAIRIE EN FLEURS (1895-1902), par **Édouard Ducôté.**

M. Édouard Ducôté est l'un des derniers « vers-libristes ». Il a rassemblé en ce volume, à l'exception de *Circé* et de *la Première Étape*, les poèmes qu'il avait publiés séparément, d'année en année. On retrouvera en ce volume : *Aux Écoutes* — *Fables* — *Renaissance* — *Le Chemin des Ombres heureuses* — *Le Songe d'une Nuit de Doute*. Il est incontestable que les vers libres de M. É. Ducôté sont harmonieux : ses rythmes, d'ailleurs, ne s'écartent qu'assez rarement des rythmes classiques; si l'auteur ne rime pas, il assonance ses vers avec soin.

L'ILE ET L'EMPIRE DE GRANDE-BRETAGNE, par **Robert d'Humières.**

Les lecteurs de la *Revue* connaissent le traducteur de R. Kipling : ils devinent quel profit l'on peut tirer d'une visite en sa compagnie à travers l'île et l'empire britanniques. Angleterre, Égypte, Inde, peut-être l'auteur en trois cents pages a-t-il voulu réunir et comme presser trop de descriptions un peu disparates, trop de notes et d'impressions un peu cahotées. On y gagne du moins d'avoir le « document » tout cru, sans sauce ni délayage inutiles, et ce petit livre, même venant après les Chevrillon ou les Loti, nous donne encore sur l'Inde quelques notations curieuses : — du Goncourt exotique.

SUR LES CHEMINS DE LA CROYANCE, par **Ferdinand Brunetière.**

Il est, paraît-il, plusieurs chemins qui peuvent mener à la croyance, et même l'auteur semble admettre que tous les chemins mènent à Rome. Il n'a peut-être pas pris le plus court; mais en sa compagnie le voyage n'est jamais long? Il a soin, d'ailleurs, de nous le partager en « étapes », et voici la première : l'utilisation du positivisme. « C'est un lieu commun que d'opposer l'une à l'autre la Science et la Religion; j'ai tâché de montrer, non point du tout qu'il ne saurait y avoir d'opposition entre [les deux], mais tout simplement que le positivisme n'avait pu s'achever qu'en se couronnant d'une religion... J'ai voulu constater que, de toutes les philosophies, la plus scientifique n'aurait pu se passer d'une religion. »

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES,
VERSAILLES, par **André Pératé**,
ROUEN, par **Camille Enlart.**

L'occasion est belle de faire une double excursion, à Rouen, la ville des vieilles églises, et à Versailles, la ville plus moderne des palais. Les deux volumes sont admirablement illustrés de reproductions photographiques : on tourne les pages, et l'on peut un moment flâner, de rue en rue, et de place en place, en admirant quelques vues des plus beaux chefs-d'œuvre de notre architecture française. On peut admirer aussi de merveilleux tableaux, des reproductions d'objets d'art, enfin un très heureux choix de nos richesses nationales.

ALBERT DÜRER, par **Maurice Hamel.**

Si le sujet, à lui seul, ne devait pas faire une clientèle à ce livre, il faudrait rappeler aux lecteurs de la *Revue* avec quel art et quelle science M. Maurice Hamel sait faire revivre les maîtres et les chefs-d'œuvre de l'art. Tout est charmant ou « prenant » dans ce volume qui, par le texte comme par les illustrations, est un modèle du genre. Mettre à la portée de tous non seulement l'œuvre du vieux maître, mais encore tous les travaux d'érudition auxquels il a donné lieu; allier une science toujours en éveil à un goût toujours ému ; savoir et sentir tout ensemble : bien peu de critiques possèdent ces dons.

RUSSIE ET JAPON :
LES FINANCES DES BELLIGÉRANTS, par **Karl Helferrich.**

Petit livre écrit en allemand par un professeur de Berlin et traduit en français. Manuel des finances russes et japonaises, qui devrait être connu du grand public et non pas des spécialistes seulement. Si personne, en France surtout, ne peut se désintéresser de la guerre actuelle, il est indispensable d'en bien connaître le facteur essentiel, celui qui en fin de compte décidera du succès.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

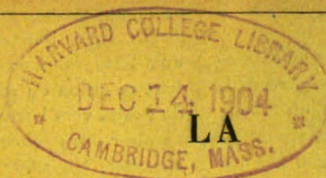
Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19742-11-04. — (Encre Lorilleux).

11e Année. N° 23. 1er Décembre 1904.



LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

ÉTUDE SUR VICTOR HUGO,
par **Fernand Gregh.**

Nos lecteurs connaissent ce commentaire élogieux et lyrique, qui suit, recueil par recueil, l'œuvre immense de Victor Hugo, et où abondent, presque à chaque page, les citations du Maître. M. Fernand Gregh était désigné par son admiration pour écrire ce commentaire; et, bien qu'il fasse quelques réserves, çà et là, sur l'épistolier, sur le penseur et sur le dramaturge, il méritait ce *Rêve* où Victor Hugo lui est apparu et s'est penché sur lui, dans sa chambre au coin de son feu. Nos lecteurs se rappellent ce beau poème, qui fait partie des *Clartés Humaines* : ils auront plaisir à le retrouver encore à la fin de ce volume. Ils y retrouveront aussi des études sur *Massenet et Grisélidis*, sur le *Manfred* de Schumann, le *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, la *Carmélite* de Reynaldo Hahn, *Paillasse* de Léoncavallo. Ce livre est comme une seconde *Fenêtre ouverte* sur la pensée de Fernand Gregh et aussi sur son siècle.

SUR LE YANG-TSE, par **Félix Hémon.**

Ce « Journal d'une double Exploration pendant la Campagne de Chine (1900-1901) » est l'œuvre posthume d'un jeune commissaire de marine, mort à vingt-sept ans, au retour de cette campagne. L'affectueuse collaboration de ses parents, amis et collègues, a réuni et complété ces notes et lettres, écrites au cours du voyage. Le récit vaut par la simplicité et la précision; le lecteur en rapporte une vue très nette du paysage et du monde chinois. Une admirable bibliographie fournit au travailleur et au curieux tous les éléments, anciens et modernes, d'une étude scientifique. Ce livre rendra de grands services.

QUESTIONS AGRICOLES, par **Daniel Zolla.**

Il a fallu bien longtemps pour que Science et Agriculture se rencontrassent et s'unissent. Aujourd'hui, qui pourrait méconnaître ou railler les bénéfices de la science agricole et la nécessité d'une agriculture scientifique? On sait quelle place tient l'auteur parmi les fondateurs de l'une et de l'autre.

ÉTUDES SUR SAINTE-BEUVE, par **G. Michaut.**

Des quatre études sur Sainte-Beuve que ce volume contient, les deux premières nous font surtout connaître l'homme, et les deux autres l'écrivain, « les scrupules qu'il apportait à la recherche de la vérité, le zèle diligent avec lequel il corrigeait lui-même ses erreurs, la manière enfin dont il exposait ses découvertes, non sans y mêler parfois ses sentiments personnels et ses opinions littéraires ou religieuses ». Nous avons signalé maintes fois le rare talent de M. Gustave Michaut, son érudition, sa méthode, sa clarté, sa maîtrise enfin : dès à présent, il est l'un des meilleurs parmi nos critiques modernes.

LES CHARMES, par **madame Catulle Mendès.**

Un nom illustre recommande, par avance, aux lecteurs ce recueil de vers, et le livre tient tout ce qu'on en pouvait espérer. On y trouvera de beaux vers harmonieux et pleins, qui chantent l'amour, ses gloires, ses mélancolies et ses charmes. Un cœur de poète, qui est en même temps un cœur de femme, anime toutes ces strophes pourtant ciselées avec un soin patient et minutieux. Les poètes et les femmes, les poètes-amants, les femmes amoureuses reconnaîtront là de page en page tous les émois délicieux et puissants dont leur vie est peuplée; tous ceux qui ont rêvé, souffert, éprouvé

l'amour et le martyre
Des grands cœurs attentifs, malades de bonheur,

aimeront ce livre à la fois simple et subtil, comme la passion, comme la vie même. *Les Charmes* méritent de prendre place à côté de *la Grive des Vignes* et des *Braises du Cendrier*.

DU LABORATOIRE A L'USINE,
par **Louis Houllevigue.**

Un grand nombre de lecteurs de la *Revue* avaient exprimé le désir que M. L. Houllevigue réunît en un volume ces modèles d'études scientifiques, qui traitaient si clairement et si philosophiquement tout ensemble les grands problèmes de l'industrie et de la science nouvelles. En ce volume, le désir de ces admirateurs est réalisé. Il nous suffit de les en avertir : « La vulgarisation, dit l'auteur, est autre chose qu'un vain amusement. Je me suis efforcé de conserver à ces études un caractère éducatif et de montrer comment la science étend son autorité sur le monde, depuis le terre-à-terre de notre existence quotidienne jusqu'aux régions sereines où pensent les philosophes. »

CHATEAUBRIAND — ÉTUDES LITTÉRAIRES,
par **Victor Giraud.**

On voit aujourd'hui les résultats de l'enseignement de M. Brunetière à l'École normale. Il y a formé quelques élèves, dont il a grand droit de s'enorgueillir : M. Giraud n'est pas des moins fidèles et, venant après ses *Essais* sur Taine et sur Pascal, ce nouveau livre sur Chateaubriand montrera mieux encore l'influence du maître, de ses idées, de son style, et, si je puis dire, de ses langage et gestes coutumiers : « Quand Chateaubriand, dit M. Giraud en sa *Préface*, aura trouvé un Beuchot, un Desnoiresterres et un Bengesco, je veux dire un éditeur, un biographe et un bibliographe dignes d'être comparés à ceux de Voltaire, il faudra souhaiter que des critiques se partagent les principales portions de son héritage. » A ces « critiques avisés », M. Giraud dès aujourd'hui donne un modèle pour l'application de cette méthode rigoureuse et patiente que les philologues ont trop longtemps réservée aux seules littératures de l'antiquité.



L'ESCLAVE

De tous les Dieux, l'amour est le plus ancien, le plus auguste et le plus capable de rendre l'homme heureux durant sa vie et après sa mort.

PLATON. — *Le Banquet.*

I

La nuit était venue, nuit tardive de mai encore obscure et sans lune. Antoine Ferlier ne pouvait plustromper son ennui par la contemplation du paysage indistinct. Tout le jour, il avait vu les tristes forêts, les longues cyprières se dérouler à l'infini. Aux arbres séculaires, cyprès ou «chênes vivants», pendait la grande mousse grise, emmêlée, hirsute et sinistre, nommée « barbe espagnole ». Du sol malsain semblaient s'exhaler la fièvre et ses miasmes mortels; des serpents affreux devaient y vivre sous les herbes marécageuses. L'aspect du sol natal, au retour, parut au jeune homme sévère et presque terrible. Les lumières du *car* empêchaient, par leur reflet, de distinguer au ciel les premières étoiles. Tout était moite et un vent chaud soufflait.

Les lits du train, disposé en long dortoir, n'avaient pas été faits. Les nègres de service bâillaient en mangeant des oranges. Seul, un vieil Anglais avait fait dresser sa couchette et y dormait consciencieusement, les rideaux fermés, comme si dans une ou deux heures on n'allait pas être à New Orleans. Antoine Ferlier soupira, étendit ses jambes. Combien il se sentait las de cet interminable voyage, de ce wagon secoué où son lit était étroit, étouffé, brûlant, ses compagnons de route sans gêne, le cabinet de toilette ouvert à tout venant, les cuvettes remplies par une eau noirâtre, et l'odeur

du train et les cahots plus odieux encore aux heures des repas, — qu'il retardait jusqu'à ce qu'un nègre en blanc vînt lui crier : « *Last call! last call*[1] *!* » comme dans la trompette de Jéricho.

Enfin il allait arriver! se reposer sur un vrai matelas, supprimer de ses menus les sardines et les conserves!

En quinze jours, il aurait à peu près réglé les affaires qui le rappelaient après quatre ans d'absence dans ce pays où il était né, mais où il avait peu vécu. Puis il repartirait, les poches pleines, ayant vendu ses terres et ses plantations, et il regagnerait la France et Paris bien-aimé, où il dépenserait joyeusement ses piastres, sans nul regret pour les vieilles sucreries et ce qu'elles représentaient de passé familier et simple, sans un souvenir pour la ville créole et les rares amis qu'il y laisserait encore une fois, et qu'il oubliait à chaque départ si facilement et si bien.

Car Antoine Ferlier oubliait bien. Chez lui, nul attendrissement, nul trouble. Il était fait pour être heureux et rester jeune, et celui qui se souvient n'est longtemps ni l'un ni l'autre.

Il avait une trentaine d'années, qui pesaient peu sur son brun visage, ferme et pourtant délicat. Il ôta sa casquette enfoncée jusqu'aux yeux, pour retrousser sa chevelure ondée et noire. Un moment, la flamme de la petite lampe brilla dans son œil mobile. Sa face entièrement rasée empruntait une voluptueuse expression à sa jolie bouche charnue. Mais le nez busqué, le menton volontaire lui donnaient quelque chose de hardi et de provocant. Il se leva, prit sa valise, la mit en face de lui, la déboucla, la rangea. Il était grand, mince, élégant. Toute sa personne avait une grâce aisée, une séduction naturelle, une force souple. Il regarda sa montre : le train était en retard. Alors il retira ses gants et avec une petite lime tourmenta ses ongles, qui étaient carrés et courts, mais soignés, et terminaient une main sèche, assez fine et extrêmement brune.

Le train avançait toujours dans la nuit lourde. On n'entendait que la trépidation et les voix zézayantes des nègres bavards : ils se disputaient sur la petite plate-forme qui ter-

1. « Dernier appel! »

mine chaque wagon. Puis les voix devinrent plus nombreuses. On parla plus haut. Les gens commencèrent à remuer sous la lueur vacillante des lampes. Ils bâillaient, s'éveillaient à demi, dressaient leurs bras incertains, prenaient leurs vêtements, leurs paquets, leurs sacs, que les employés transportaient ensuite avec une lenteur engourdie. Seul, le vieil Anglais, sous ses rideaux clos, imperturbable, continuait son somme. Il avait, comme tous, le droit, dont on profite peu, de ne quitter sa place qu'au matin et de ronfler en gare.

Il était minuit: on arrivait deux heures trop tard. Antoine n'aimait pas ce qui, sauf sa fantaisie, contrecarrait les projets établis ou l'exactitude prévue des itinéraires : il était de très méchante humeur en quittant le train pour le grand bac qui traverse le Mississipi. Parmi l'obscurité chaude, l'immense fleuve limoneux roulait ses larges eaux, si jaunes que le reflet des lumières les tigrait comme un pelage géant. Quelques voyageurs se pressaient sur le pont et se penchaient pour mieux voir, malgré la nuit dont il reflétait quelques astres, le fleuve illustre et étranger.

Antoine, lui, le connaissait bien. Il trouva plutôt sinistre ce passage nocturne, ce flot noir qui le fit songer au fleuve des Morts. A peine débarqué, il se hâta de sauter en voiture et se fit conduire à l'Hôtel Saint-Charles. Les rues et la ville lui parurent encore vieillies. Au quartier français, il revit, dans l'ombre, les arcades, les murs peints des maisons lézardées, les balcons à jour, avec un sentiment mélancolique. Tout cela ressemblait à la fin du Carnaval, — quand les fards coulent, que les perruques tombent, que les faux nez ne font plus rire et que les costumes chatoyants sont loqueteux. — Il souhaita finir très vite ce qui l'amenait dans cette ville délabrée : — pour lui, créole, toute la neuve partie de New Orleans comptait peu. — Il soupa fort mal à l'hôtel, servi par un nègre encore plus laid que ceux du train. Sa chambre lui déplut et il s'entortilla le pied dans sa moustiquaire en se glissant au lit. Il ne ferma pas les fenêtres, qu'un léger treillis de fil de fer protégeait contre les insectes, et s'endormit.

Il s'éveilla trop tôt et, ne pouvant se rendormir, s'habilla, pestant et murmurant pour lui seul :

— Pourquoi suis-je dans cette galère ?...

Au jour, son teint bistré, un peu brouillé, ne l'avantageait pas. Lui-même n'aimait pas son visage matinal. Il redoutait, comme une jolie femme, d'être vu à ces heures claires. Le sommeil, au lieu de détendre ses traits, les durcissait; il rapetissait les yeux qui, n'ayant pas encore leur languissante beauté, semblaient inquiets de ne plus retrouver leur séduction coutumière. Sous ses cheveux décoiffés, il avait parfois l'air plat et piteux. Tout cela, qu'il constatait, sans indulgence pour lui, ni pour les autres, lui composait un réveil maussade et renfrogné.

Mais, une fois sorti de son bain, rafraîchi, rasé, parfumé, il reprit plaisir à la vie en humant une tasse de chocolat à la cannelle. Ce goût lui fut délectable. Première petite victoire du vieux sol natal sur son être oublieux, mais impressionnable, et qui possédait, sinon la mémoire du cœur, au moins celle des sensations. Un parfum, le goût d'un fruit ou d'un plat, lui rappelait souvent avec force une circonstance passée, importante ou négligeable, qui s'effaçait quand cessait l'odeur ou la saveur et qu'il eût été incapable alors de susciter. Un instant, il revit l'habitation où s'était écoulée son enfance, et la figure marron de sa bonne sous la véranda à colonnettes qui entourait la maison carrée. Il eut dans l'oreille l'intonation nasillarde de la négresse le menaçant d'être mangé, s'il n'était pas sage, par le « poisson-chat », — l'affreux, l'épouvantable « poisson-chat » qui dévore tout crus les petits noirs, — le « poisson-chat » dans le ventre duquel on découvre parfois d'horribles débris : jambe cuivrée ou tête laineuse !

Mais Antoine chassa ce lointain souvenir qui lui donna une impression subite de temps écoulé, de vie raccourcie ; il courut demander au miroir s'il n'avait pas vieilli. Puis il sortit pour flâner dans les rues, reprendre un peu contact avec la vieille ville.

Il alla jusqu'au marché, car un soleil exquis chauffait son dos et ses épaules, et le ciel était d'un bleu bienheureux. Il ne s'arrêta même pas devant la cathédrale et la statue qui orne la place.

L'étal du marché était déjà dévalisé. Les négresses s'avachissaient derrière les tomates lisses, les ananas écailleux, les

citrons énormes et dorés, les bananes unies ou tachetées comme des jaguars, les oranges lumineuses, les pamplemousses colossales, verdâtres et ballonnées. Il tâta des *mangos* qui n'étaient pas mûrs et trouva que les foulards noués sur les tignasses des vendeuses s'assortissaient aux tons et aux couleurs des fruits écroulés et des légumes en tas. Un vieux nègre en pantalon de toile troué, les pieds nus sur le sol inondé où collaient épluchures et détritus, balançait des paniers pleins de poissons. A son côté, un adolescent noir, svelte et beau comme un bronze, élevait au-dessus de sa tête crépue des balances aux plateaux vides qui oscillaient inversement. Antoine se rappela que le *pompano* était vraiment un excellent poisson et qu'on le préparait fort bien chez madame Bezaudon, qui tenait un restaurant français: il irait y déjeuner. Il était gourmand et, d'un pas alerte et gai, il reprit le chemin du quartier français et créole.

Il se retournait sur le passage de quelques femmes jeunes et souples, au teint mat et aux yeux veloutés, qui, sans doute, revenaient de la messe. Leur buste était à peine voilé par leurs chemisettes transparentes. Elles marchaient indolentes et songeuses, se disant peut-être que bientôt la chaleur serait trop vive pour se promener avant le soir : elles resteraient alors chez elles en larges « blouses flottantes » de batiste claire, à faire la sieste, ou à s'éventer avec des *palmettos*, ou à boire des citronnades en se berçant dans des fauteuils à bascule. Et Antoine revit, dans un bref éclair, une silhouette brune et blanche, un petit pied auquel battait une mule à talon haut, dans l'ombre rayée par les lames de jour que font les jalousies closes.

Il leva les yeux vers les maisons. Déjà presque toutes avaient fermé leurs volets peints, baissé leurs stores, et les façades fardées, par endroits déteintes, semblaient dormir sous la dentelle noire des balcons ajourés. Antoine butta contre une pierre : il ne savait plus qu'on traversait les rues sales, de caillou en caillou, comme un ruisseau, et que les trottoirs étaient d'une élévation extrême. Le pavé était encombré d'ordures, où s'ébattaient deux grands chiens aux crocs aigus. La chaleur devenait accablante ; au-dessus de la rue étroite et resserrée comme certaines petites ruelles proven-

çales, se déroulait le ciel, en ruban d'un bleu intense et cru. Un vieil aveugle tendait sa sébile; Antoine y mit deux sous et, satisfait, poussa la porte du restaurant Bezaudon.

Ce ne fut pas le même garçon qu'autrefois qui s'empressa dans la petite salle fraîche et assombrie, et qui sur la table solitaire chassa les mouches d'un coup de serviette. Antoine en ressentit du contentement : il déjeunerait tranquille et sans effusions. Il commanda du *gumbo*, un *pompano*, une grillade, du riz à la créole, un sorbet, des fruits. Il voulait aussi des « crabes mous », mais il n'y en avait pas et cela le dépita.

Un petit ventilateur posé sur la table protégeait l'assiette d'Antoine contre les mouches ; un plus grand abrita les plats sous son tournoiement immobile et frais.

Le garçon était bavard. Il prit Antoine pour un Parisien voyageur et lui conseilla d'aller aux courses qui auraient lieu dans la journée, — car c'était un dimanche, — et qui seraient très belles.

Tout en avalant son café brûlant, Antoine songea qu'il irait aux courses : décidément, cela l'ennuyait d'aller voir les gens chargés de ses affaires. D'ailleurs, c'était dimanche : les bureaux seraient fermés. Fussent-ils ouverts, ne pas faire ce pour quoi l'on est venu ne manque pas de charme. et puis cette chaleur était agréable à ses os créoles. Dans le Nord il avait laissé les villes grelottantes. à la fois blanches de neige et noires de fumée. Brrr !...

Il alluma un long cigare et digéra. Les mouches s'habituaient aux ventilateurs, bourdonnaient, transformaient par leurs ronds noirs en jeu de dominos les grands morceaux de sucre régulièrement cassés, posés sur une soucoupe. Elles changeaient les points par leurs caprices, semblaient aiguiser leurs pattes, se poursuivaient, s'atteignaient, s'envolaient en grésillant. Puis elles recommençaient à imprimer la nappe blanche de caractères mouvants, y traçant un grimoire diabolique et animé. Elles étaient intolérables. Antoine, fâché, paya et partit.

Il avait sommeil; mais faire la sieste à l'hôtel ne le séduisit pas. Il traîna. Il héla une voiture et alla revoir les Levées. Cette promenade fut plutôt morne. Le vieux fleuve jaunâtre, immense et engourdi, menaçait toujours la ville par

sa force secrète et redoutable, au delà des talus, des digues, des remparts de terre, des fortifications, des défenses péniblement accumulées par les hommes contre lui, le terrible, le sauvage et le destructeur.

Antoine, entre de profonds bâillements, fuma beaucoup de cigares et se fit diriger vers *Canal street* pour prendre un sorbet chez un confiseur. Il passa par *Broad street*, boulevard planté de grands magnoliers, bordé de beaux jardins aux maisons basses et sur lequel s'ouvrent toutes les rues baptisées par des Muses : la grande rue Melpomène et les petites rues Terpsichore, Euterpe, Polymnie, Urania...

Alors une phrase traversa sa mémoire. Il l'avait écrite lui-même à un ami, il y avait près de cinq années. Cette phrase confidentielle s'imposa, chanta, s'évanouit, revint, comme répétée par un perroquet ironique :

« Elle s'appelle Grâce et elle habite rue Terpsichore... Elle s'appelle Grâce... Elle s'appelle Grâce... »

Dans une fraîche confiserie, il savoura une exquise boisson glacée : neige, citron, ananas, fraise...

Il arriva au champ de courses ayant oublié ce refrain monotone et qui l'ennuyait, l'obsédait d'un souvenir importun. Une foule bariolée s'entassait dans le vaste espace. On ne trouvait déjà plus une chaise et on ne pouvait ni se frayer un passage ni simplement voir la course.

A leurs petites boutiques en plein air, des nègres vendaient sucreries, glaces, sirops, limonades, sodas. Des buveurs s'attablaient, dans des cafés improvisés, serrés l'un près de l'autre sur leurs longs bancs.

Antoine ne jeta pas un regard sur les hommes, se souciant peu de retrouver quelques visages amis, mais il examina les femmes avec avidité et joie. Qu'elles sont jolies, toutes ces Louisianaises, avec leur chair pâle et mate, qui fait songer aux magnolias, leurs yeux vifs ou sombres, leurs chevelures lustrées! Leurs tailles sont si flexibles dans leurs robes légères, qui sont belles d'être simples, avec leurs volants empesés, et de teintes joyeuses ou même criardes! Certains jaunes, roses, verts et rouges crus, jamais vus ailleurs, éclataient comme un plumage exotique au milieu des autres toilettes, blanches. Les épaules et les bras polis défiaient le

soleil de mai sous la mousseline des corsages. Les ombrelles se haussaient, se heurtaient, multicolores, et les petits éventails battaient sans arrêt, ou bien s'éployaient en aile immobile près du front pour abriter un regard curieux. Beaucoup de grosses femmes, déformées, fagotées, malgré des restes de beauté, riaient en surveillant leurs enfants tapageurs et gâtés, presque tous malicieux et robustes.

« Elle s'appelle Grâce et elle habite rue Terpsichore... Elle s'appelle Grâce... »

Est-ce que madame Grâce Mirbel était maintenant pareille à ces grosses mamans indulgentes et molles? Des marmots piailleurs remplissaient-ils de leurs jeux le silencieux jardin de la rue Terpsichore?... Antoine, lui, ne savait plus rien d'elle. L'avait-elle oublié? N'était-elle plus celle qu'il avait connue?... Antoine fut surpris de ces pensées qui l'envahissaient de nouveau.

Il avait pourtant, avec désinvolture, oublié jadis Grâce au joli nom, qui lui seyait si bien! Car, plus séductrice encore que belle, elle était la grâce elle-même et jamais nom ne fut mieux porté, avec plus de charme, d'indolence et d'attrayante langueur...

— Est-ce possible? — dit une voix joviale, — serait-ce bien toi, Antoine, en chair et en os, ou seulement ton ombre?

Antoine sentit sa main étreinte joyeusement. L'ami qu'il reconnut se réjouissait plus que lui de leur rencontre, certes oui!

Francis ne lâcha plus Antoine. Il l'accabla de questions et, comme l'autre ne l'interrogeait pas, lui fit toutes ses confidences. Il était marié, à une femme ravissante, — il le présenterait, — mais pour le moment enceinte, fatiguée, malade; et c'est pourquoi il ne mènerait pas Antoine dîner chez lui ce soir, mais bien au lac Pontchartrain, si son ami y consentait. Il était si content de le revoir!... D'ailleurs Antoine ne devait plus dîner avant huit heures, délaissant les coutumes de la Nouvelle-Orléans, — où dans beaucoup de familles on dîne à six heures, même parfois à cinq heures et demie, et l'on soupe à neuf sobrement, de laitage, de sorbets, de fruits. — Quelle bonne soirée au bord du lac se promettait Francis! Le temps de prévenir sa femme... Il habitait *Broad street*, était professeur de français à l'Université, était content...

Antoine écoutait d'une oreille distraite tout ce brave, amical et intarissable verbiage ; et il se répétait :

« Ça m'est bien égal, tout ça m'est absolument égal... Elle s'appelle Grâce... »

— Tu habites près de la rue Terpsichore, — dit-il tout à coup.

L'autre le regarda d'un air fin.

— Mais oui, et ma femme est très amie de madame Mirbel; elles se réunissent assez souvent et font de la musique... C'est à une petite soirée chez madame Mirbel que nous avons arrangé notre mariage... Nous l'aimons beaucoup... Son mari n'est pas ici en ce moment, mais à Paris pour ses affaires et y restera près de six mois. Tu ne l'y as pas vu?

Antoine pensa tout haut, avec ironie :

— C'est étonnant comme on voyage! Moi, je viens de Paris à New Orleans, M. Mirbel fait le contraire... Et que devient sa femme pendant son absence? Elle habite la ville? ou va dans sa sucrerie?... La bonne grosse mère vit-elle toujours?

— Mais oui! toujours! et de plus en plus grosse... presque impotente à cause de sa graisse!... Elle vit sur son balcon, guettant ce qui se passe dans la rue. Elle ne se montre jamais dans la journée. Avec le crépuscule, elle apparaît, vêtue de soie, la figure poudrée, les yeux peints, les seins pendants, et toujours armée d'un *palmetto* palpitant. Elle déguste alors les mets succulents qu'elle combine, le matin, en compagnie de son cuisinier nègre : recettes françaises, créoles et anglaises, qui donnent des résultats savoureux. Elle et sa fille demeurent à la ville.

— Et madame Mirbel est-elle aussi devenue gourmande, énorme et flasque?

— Pas le moins du monde! Toujours la même et pas d'enfants. Elle s'ennuie, elle s'ennuie!...

Et le bon gros soupira.

— Bah!... Personne pour la distraire?

— Mais... si! — soupira de nouveau Francis. — Je dis cela... je n'en sais rien... après tout, je n'en suis pas sûr. Ne le répète pas... Tu sais, le petit Charlie?... vaguement son cousin par leurs pères, qui étaient du Nord!

— Charlie?... Ce blondin!... Mais c'est un enfant!

— C'était un enfant... il avait quinze ans quand tu partis, et sa timidité le faisait paraître plus jeune encore. Il n'avait point l'aspect précocement viril de nos petits créoles, et aujourd'hui ne marque même pas ses dix-neuf ans bien sonnés... Son éducation en partie double, moitié ici, moitié à Boston, où son père est installé depuis son veuvage, explique peut-être son caractère à la fois tendre et sauvage, ce développement plus lent, cette adolescence chaste et prolongée. Pourtant il est robuste, instruit et, somme toute, charmant... La vie du Nord lui est antipathique : il voudrait se fixer à New Orleans, pays de sa mère. Il s'y cherche une occupation. En l'attendant, il a celle d'être amoureux. Il est fou de sa cousine ; il ne la quitte pas, il passe sa vie chez elle, près d'elle. On dit qu'elle est sa maîtresse. Moi, je n'en crois rien ! Tu comprends, ces choses-là, tant qu'on ne les a pas vues... de ses yeux vues !... Et puis Grâce me semble honnête, paisible, triste.

— Oh ! — dit Antoine, un peu nerveux, pour changer le sujet de leur entretien, — quelle délicieuse mulâtresse ! Est-elle jolie avec ce foulard orange !

— Celles-là, avec leurs chapeaux à fleurs et leurs corsages à « entre-deux » sur leurs peaux noires, sont moins bien.

— Oui, elles sont vraiment comiques.

— Mais je suis surpris que Grâce Mirbel ne soit pas ici ! Il fait beau, et la saison n'est pas encore trop chaude.

— Grâce... madame Mirbel — dit Antoine rêveur — n'aimait pas autrefois la lumière du jour : elle restait chez elle, tout de blanc vêtue par une robe lâche, les pieds souvent nus dans ses mules à talons élevés ; elle fumait des cigarettes et buvait des citronnades. Quand le soir venait, elle se faisait une haute coiffure compliquée, tordue en coques et en spirales, et elle allait au jardin cueillir des roses et des jasmins jaunes...

Il se tut, étonné lui-même par la précision presque amoureuse de cette image longtemps oubliée et déjà lointaine.

— C'est vrai, — dit Francis sans lui prêter une grande attention, — tu l'as connue plus que moi !... Va donc chez elle. Elle te recevrait avec plaisir.

Antoine eut un geste vague.

— Viens-tu ? — dit Francis. — Je vais avertir ma femme;

puis j'irai te chercher à ton hôtel, dans une heure. Est-ce entendu ?

Antoine, cordial, répondit :

— Entendu !

Le champ de courses se déblayait; les gens se dispersaient dans tous les sens. Les vendeurs de sorbets quittaient leurs buvettes. L'atmosphère était toujours claire et chaude, et transparente d'une manière délicieuse. La foule assiégeait les tramways, qui partaient chargés et chamarrés de robes claires, de grands chapeaux bigarrés sur des figures disparates, de robes aux couleurs vives, d'écharpes enroulées et de rubans flottants. Tout exhalait une sorte de joie amoureuse. L'air semblait saturé par une allégresse sensuelle. Le vent léger embaumait, qui avait passé sur tant de fleurs si parfumées de cet été commençant.

« C'est vrai, — pensait Antoine ; — tout est doux, tout est simple, tout paraît heureux, sous ce climat charmant et pourtant meurtrier. Encore une fois, mon sang créole se chauffe à ce soleil divin ; encore une fois, je m'attendris, je m'alanguis, je me sens amoureux je ne sais pourquoi, épris de je ne sais qui, comme tous ces jeunes hommes aux yeux passionnés qui rôdent dans *Canal street* et convoitent les jeunes femmes nonchalantes et qui flânent devant les étalages, admirant les dentelles, les batistes, les cotonnades et les châles...

» Les châles ! — songea-t-il encore. — Rien n'est plus joli qu'un châle, mais seulement dans nos pays et porté par nos créoles. A Paris, sauf dans les tableaux de Stevens et de Manet, c'est vulgaire, pauvre, transi... N'est-ce pas elle, Grâce, qui jetait si bien sur ses épaules, au soir tombant, un petit crêpe de Chine en pointe à longs effilés et à broderies incertaines ? Elle s'en enveloppait avec un geste lent, un geste de beauté, un geste de grandeur, comme la nuit embaumée enserrait soudain le jardin clos et toutes ses fleurs mystérieuses... »

Et il écarta avec mécontentement la vision subite qu'il eut de Charlie pliant ce châle ou l'apportant à sa cousine.

Il rentra à l'hôtel et se rhabilla. Il fut dégoûté par un ignoble insecte noir à queue fourchue qui rôdait sur le tapis et qui lui parut être un scorpion : hésitant à l'écraser, par

répulsion, il s'en alla très vite, après l'avoir emprisonné sous le crachoir qui, en Amérique, orne toute chambre d'hôtel.

Au bas de l'escalier, il trouva Francis, qui l'attendait en causant familièrement avec le portier : Francis était bavard et chérissait momentanément l'oreille humaine ou animale qui consentait à l'écouter avec attention, tout le temps qu'il jugeait nécessaire au développement de ses discours.

Les deux amis prirent, non loin de *Canal street*, le tramway qui devait les mener au Lac. Il était rempli de gens joyeux. Le soir tombait, sombre, mais pourtant clair. Le tramway traversa une partie de la ville, puis les tristes cyprières aux arbres mornes, toujours enguirlandés de ces mousses pendantes et humides. Ces ombrages fiévreux, redoutables, semblaient entremêler leurs lianes grimpantes et leurs rameaux tordus pour mieux abriter sous leur végétation pareille à lui quelque serpent invisible.

Les lumières proches, déjà rassurantes, se reflétaient dans le lac noir en s'y doublant comme dans le parquet miroitant d'une salle de fêtes. Plusieurs restaurants étaient bâtis sur la rive. Chacun d'eux possédait sa terrasse où les tables étaient servies. Une odeur de cuisine épicée et aromatique se mélangeait aux parfums de fleurs et à l'exhalaison un peu saumâtre du lac crépusculaire. Déjà les dîneurs gais affluaient et envahissaient ces terrasses. De toutes parts, on pouvait voir, pendant le repas en plein air, des équilibristes et des acrobates s'exercer à leurs jeux périlleux sur de hauts trapèzes, dans un vaste espace circulaire et lumineux ménagé pour ce spectacle. Antoine se souvint d'avoir dîné là avec des amis et des femmes joyeuses et jolies, ou avec une jeune quarteronne aux reins souples et aux yeux fauves qu'il avait alors beaucoup désirée. Il renifla comme s'il humait encore l'odeur animale de sa peau que venait de lui suggérer, au passage, une mulâtresse richement vêtue qui se dandinait, fière, roulant les hanches et penchant la tête avec des mines simiesques et malicieuses.

On apporta le potage, merveilleux coulis d'écrevisses et de *gumbo*; puis des « crabes mous », tant réclamés le matin par Antoine et auxquels il ne pensait déjà plus, des petits poulets

cuits dans les épices et sentant bon le poivre rouge et le kari, du riz au safran, des piments doux et des tomates en salade, des sorbets à la noix de coco... Le champagne, splendidement offert par Francis, coûtait fort cher et n'était pas fameux.

Tout en trempant ses lèvres dans sa coupe, Antoine regardait autour de lui. Il y avait là, en parties de famille, des vieux messieurs qui suivaient encore diverses modes d'antan. Quand leurs visages n'étaient pas entièrement rasés, ils s'ornaient de moustaches et d'une barbiche à la Napoléon III, ou s'encadraient de favoris courts. Ils portaient des cols à pointes écartées et de larges cravates à plusieurs tours, des pantalons désuets, et, sur le gilet boutonné trop haut ou trop ouvert en cœur, la grosse chaîne de montre alourdie par les breloques. Des dames mûres étaient vêtues de soie noire avec des châles de dentelle; les robes blanches des jeunes femmes brillaient sous les lumières. Partout papillotait la perpétuelle palpitation des *palmettos* et des éventails, les uns colorés, les autres, plus nombreux, sombres, agités comme des ailes obscures par les petites mains claires, malgré la brise soufflant du lac Pontchartrain.

Antoine examinait un éventail à baguettes d'ébène tendu d'étoffe mate sur laquelle une rose naïve et son papillon bleu étaient peints à la gouache. Cela masquait une ample personne et son sein opulent. Antoine en détachait son regard distrait, quand il vit à une table, assez loin de la sienne, un très jeune homme blond et une dame vêtue de mousseline blanche, qu'il reconnut bien.

Francis dégustait son sorbet à la noix de coco. Il se taisait, sa langue étant occupée par une sensation glacée et fondante qu'il savourait avec une lente gourmandise. Antoine admira, silencieux, la pose et l'aspect de cette personne. Elle était inégalement éclairée, selon ses mouvements. En cet instant, il voyait ses cheveux, la ligne flexible du cou et du dos penché en avant et le bras demi-nu, allongé paresseusement sur la nappe, et la main, petite et ravissante, qui tournait la tige d'une rose.

C'était bien madame Mirbel, — Grâce. — Francis avait trompé son ami : elle n'était pas toujours la même. Elle avait changé pendant ces quatre ans, mais n'était pas moins belle. Elle était différente. C'était une autre elle-même, inattendue, et

encore parée du charme ancien de ses plus fraîches années.

Il se doutait bien qu'elle avait dû changer, mais pas ainsi : il se la figurait épaissie, comme le sont trop vite les créoles, le teint moins pur et les traits empâtés ; et, en plus, il lui supposait un air de regret, de mélancolie, qui ne pouvait manquer d'attrister éternellement une femme qu'il avait aimée, et qu'il n'aimait plus.

Il la contempla avec une attention extrême. Malgré l'éloignement, nul petit détail n'échappait à son œil aigu. Il apercevait maintenant son profil détourné : le visage, de blancheur parfaite, était à peine plus gras et toujours empreint de la naïve coqueterie qui était autrefois son plus sûr attrait. Le nez fin, très peu busqué, respirait la rose épanouie, et les cils noirs et courbes voilaient les longs yeux baissés... Il savait, sans les voir, combien ces yeux étaient beaux ! Vert sombre ou clair, ou grisâtre, selon l'humeur de Grâce ou le temps, ils contrastaient si bien avec sa chevelure foncée, toujours abondante et ondée, qu'elle portait, ce soir, tordue sur le cou en un lourd chignon !... Il voyait inclinée la nuque fière, dont la peau était plus ambrée que celle des joues. Jadis il avait aimé mordre ce cou frémissant, par une sorte de férocité amoureuse... Les formes du buste lui parurent plus pleines, mais encore d'une minceur élancée. Et le bras qui sortait, nu et arrondi, des dentelles courtes de la manche, était ce même bras si blanc, si lisse et délicatement charnu qu'on désirait le respirer comme une fleur encore en bouton.

Antoine éprouva, pour cette autre Grâce qu'il n'avait pas eu e,et qui lui rappelait si vivement la Grâce autrefois possédée et délaissée, un désir nouveau d'autant plus violent qu'il pouvait s'aviver de souvenirs voluptueux et précis. Il la convoita et il fut affreusement jaloux du blondin qui devait être ce petit Charlie et, assis en face d'elle, semblait animé par une passion hésitante et encore humble.

Antoine ne put supporter plus longtemps la petite colère que lui inspirait la vue de ce couple et dit à Francis, en sucrant son café :

— Voilà madame Mirbel et son amant.

Francis, inquiet, jeta un regard autour d'eux :

— Tais-toi ! Si on t'entendait !... Ne faisons pas de potins...

Et puis qu'en sais-je, après tout ? Comment être sûr ? C'est peut-être une calomnie... On invente tant de choses !

— En tout cas (et Antoine alluma un cigare d'un air détaché) elle est toujours bien jolie, bien séduisante, et ce freluquet la mange des yeux. On dirait Chérubin et sa marraine !

Et il grommela :

— Un Chérubin anglo-saxon !

— Veux-tu — proposa Francis — que nous allions la saluer ?...

— Non, pas ce soir, — dit Antoine ; — je ne suis pas indiscret et ne veux pas troubler son tête-à-tête. J'irai chez elle un de ces jours : j'ai bien le temps !... Je suis ici peut-être pour des mois.

— Bah ! — s'écria Francis, — ne m'avais-tu pas dit une quinzaine de jours ?

— Oh ! mes affaires seront compliquées. Je veux vendre mes plantations de cannes. J'ai à régler tout ce qui est resté en suspens à la mort de mon père. Je n'ai pu te dire sérieusement quinze jours. C'était une phrase irréfléchie.

Et il se renversa sur son siège comme s'il se refusait pour jamais à quitter le lac Pontchartrain et les alentours de la rue Terpsichore.

— Mais tant mieux ! — s'écria le brave Francis, enchanté ; — je t'aurai plus longtemps. Ma femme accouchera. Tu verras mon fils, ou ma fille ; tu seras son parrain, — ajouta-t-il, emporté par un élan d'amitié.

Mais il se reprit aussitôt et dit piteusement :

— Ah ! non, c'est vrai ! son grand-père doit l'être !

Antoine sourit. Il était nerveux et regardait toujours madame Mirbel. Elle avait mis sans façon ses coudes sur la table, que partageait un compotier plein de fruits ; elle essayait de manger un petit *mango* à chair jaune et, sans doute, dure, car elle le repoussa en riant, après l'avoir mordu. Elle avait l'air gai et très enfantin. Son compagnon avait un visage rose de brave *boy* sous sa chevelure très blonde, et il regardait Grâce avec une admiration joyeuse. Il mit à son tour la dent au fruit entamé. Puis il saisit doucement une des mains que la jeune femme avait réunies sous son menton à fossette, et la baisa à plusieurs reprises.

Antoine frappa du pied, fort mécontent, et jeta son cigare inachevé. Francis continuait à pérorer. Il citait des noms, montrait des figures; puis il revint à madame Mirbel et dit :

— Qu'elle est étrange, en somme ! Non seulement son père yankee et sa mère française ont mélangé les éléments de sa beauté, l'ont faite brune aux yeux clairs, mais encore ils ont associé en elle des instincts opposés. Elle est indolente, elle est paresseuse: un jour, elle dort, elle bâille, elle s'étire. Le lendemain, elle monte à cheval, elle part seule pour sa plantation; elle ordonne et surveille tout. Elle revient pour lire ou faire de la musique, assister à tous les cours de l'Université, entendre des conférences, ou bien elle s'attable dans les confiseries, y boit des sorbets, y grignote des friandises. Elle court les magasins, coud des robes de cotonnade, ou plante des fleurs, arrose son jardin, compose des herbiers, essaye des coiffures ou épluche des fruits quand on fait les confitures... Ah ! on mange très bien chez ces dames ! Je me rappelle encore le dernier dîner que nous avons dégusté chez elles. Le vieux cuisinier nègre, Dominique, avait fait là des choses étonnantes : grillades à la créole, *jambonlayas*, daubes au vin, pâtés épicés, poissons aux sauces aromatiques, pâtisseries miraculeuses...

Et Francis s'interrompit et se pourlécha.

Il reprit :

— Te souviens-tu des petites sauteries qu'elle organisait autrefois?... Elle n'en donne plus maintenant... On mettait au piano la grosse maman qui suait sur les valses et s'éventait et s'épongeait entre les danses, en tournant comme une fillette sur le tabouret gémissant. On buvait des boissons à l'ananas, on flirtait au balcon et dans le jardin noir. Comme on dansait !... jusqu'à ce que la flamme des bougies lèche les bobèches brûlantes et qu'on n'en puisse plus !...

Antoine acquiesçait. Voici que, de l'oubli total, absolu, de ce temps passé et de toutes ces choses, surgissaient mille souvenirs confus qui se précisaient à ces paroles.

Il revoyait la grande maison simple où Grâce continuait d'habiter avec sa mère depuis son mariage, l'accueil amical et bienveillant, les jeunes filles aux joues poudrées, aux belles chevelures, aux robes de mousseline fraîche, tourbillonnant

joyeuses et folles dans le vaste salon. Tous les meubles, d'un joli style colonial ou Louis XVI anglais, étaient rangés contre les murs sous les nombreux portraits de famille. Il évoqua le balcon bombant sur le mur peint en rose, telle une voile qui s'enfle au vent. Il s'y était accoudé, à ce balcon, près de Grâce toute svelte, et lasse d'avoir dansé. M. Mirbel, sérieux, grave et presque âgé, jouait au whist dans la salle à manger avec de vieilles dames grasses et des vieillards cérémonieux et maniérés à l'ancienne mode... Antoine avait entouré de son bras les épaules de Grâce, et Grâce avait soupiré, et ce soupir ressemblait à un sanglot...

Il se rappela la chambre qu'il avait louée pour elle dans une ruelle éloignée où l'on ne passait guère. Une négresse octogénaire et crasseuse, les cheveux cachés par un foulard, les yeux chassieux et bordés de rouge, ouvrait la porte clandestine. Cette vieille sorcière hideuse aimait les fleurs; elle en achetait pour Antoine, et ornait la pièce de bouquets composés avec un goût charmant, par ses mains couleur de la terre où germent les roses.

Le grand lit à baldaquin avait une courtepointe en coton blanc tricoté, et une moustiquaire de gaze rayée, rose et vert, à travers laquelle on ne devinait plus rien des choses et où ils étaient prisonniers comme deux oiseaux.

Il revit avec un frisson voluptueux la longue jambe lisse et pâle de sa maîtresse soulevant d'un petit pied adroit la gaze qui l'emprisonnait. Et mille visions se mirent à tourner confusément dans sa mémoire, pareilles aux chauves-souris ou papillons nocturnes, essaim qui dort dans l'ombre et qu'une lueur soudaine attire. Il pensa au plaisir pervers qu'il éprouvait en retrouvant Grâce chez elle, bien coiffée et habillée, le soir d'un jour où elle avait pour lui dispersé ses vêtements et dénoué ses cheveux avec une impudeur si pure que sa nudité semblait rester inviolable.

Ces soirs de réunion, elle était choyée, complimentée par des vieillards galants et courtois. Dans la mémoire d'Antoine, ces vieux types créoles, morts peut-être, enterrés, oubliés, profilèrent leurs silhouettes... Ils jouaient aux cartes chez la mère de Grâce; ils étaient les amis fidèles de l'affable dame. Ils offraient les grandes feuilles sèches ou *palmettos*

dont on s'évente et que toute maison doit posséder en quantité, ramassaient un mouchoir avec raideur, enveloppaient de mantilles, pour le départ, les têtes décoiffées. Quelques-uns puisaient à la dérobée une pincée d'odorant tabac... On racontait tout bas, quand ils n'étaient pas là, des histoires d'amour ou de guerre, des enlèvements, des tragédies, des duels, dont ils avaient été les fringants héros. Bretteurs presque tous dans leur jeunesse, ils abandonnaient en vieillissant l'épée pour les cartes et ne se battaient plus que sur le pré du tapis de jeu, sous l'abat-jour vert des candélabres à trois bougies. A leurs doigts secs brillait quelque bague armoriée ou une « rose », chaton d'un anneau terni. Il aurait fallu à leurs mains la légère manchette de dentelles. Ils avaient l'aspect, les manières, le langage du temps passé; mais il leur manquait le costume porté par le chevalier Des Grieux, lorsqu'il recueillit sur ce sol de Louisiane, alors français et inculte, le dernier soupir de Manon Lescaut...

Ils défilèrent imaginairement, ironiques, maigres et droits, dans l'air nocturne, se substituèrent pour un instant aux gymnastes infatigables qui lançaient d'un trapèze à l'autre leurs corps gainés de maillots clairs...

Tous ces vieillards avaient été fort riches, d'une de ces fabuleuses opulences coloniales; ils étaient devenus pauvres comme Job, mais trouvaient moyen de combler Grâce de jouets et de friandises. Tous ils vivaient, confiants en l'illusion optimiste et jamais découragée que les richesses disparues auraient un retour certain et proche.

Dans ce salon où l'on était médiocrement fortuné, où tout était modeste, on ne parlait que de millions. On énumérait des récoltes, des ventes merveilleuses, des héritages problématiques. A la fin de la soirée, les forêts vierges elles-mêmes, pleines d'alligators et de serpents à sonnettes, les arbres séculaires et barbus qu'enguirlande un lierre empoisonné, les forêts de bambous impénétrables où rôdent les lents *bayous*, rivières malsaines et sinueuses, rapportaient des sommes incalculables. Et, surannés, enfantins, souriants, ils gagnaient ou perdaient, non pas même une piastre, mais quelque *picayune*, avec indifférence, en écoutant tinter, dans une songerie lointaine, de mirobolantes piles d'or...

Antoine tressaillit : quelqu'un avait faiblement crié. Il s'éveilla de son rêve. Il frémit au son de cette voix : — même pas une parole, une syllabe, mais une exclamation inarticulée et brève... Grâce dérobait ses yeux sous ses doigts, tant elle avait été angoissée par la prouesse dangereuse d'une acrobate, jeune femme belle et robuste qui, maintenant, était assise sur un trapèze. Elle y balançait ses jambes fortes et haletait un peu derrière un mouchoir dont elle tamponnait ses narines.

— A quoi penses-tu? — dit Francis. — Veux-tu une autre tasse de café? un verre de liqueur des îles?

Antoine accepta le café, déclara qu'il était satisfait, qu'il faisait bon, que la Nouvelle-Orléans était le seul endroit du monde où l'on pût goûter la vie en ce qu'elle a de plus doux et de plus aigu. Et il prêta aux bavardages de son ami une oreille complaisante, mais distraite.

Il ferma à demi les yeux pour ne plus voir la tête blonde de Charlie qui se penchait vers madame Mirbel en une attitude de confidence et de tendresse. Il alluma une cigarette et revit encore à travers la fumée les choses qui ne sont plus... Ce fut un départ joyeux, après une soirée chez madame Mirbel : dans les rues noires et désertes. les groupes, où riaient de frais visages encapuchonnés, se dispersaient. Antoine, lui, marchait au hasard, le front brûlant, le cœur palpitant de triomphe et de plaisir. Grâce, après quelques refus, avait accepté un rendez-vous, et d'une façon si timide et si triste qu'il aurait désiré tomber à ses pieds, et lui demander pardon de l'aimer... Pourtant il croyait qu'il l'aimerait, pas toujours, mais longtemps... Et il aurait bien dû céder à cet élan, car ensuite il n'avait plus jamais eu pitié d'elle... Réussirait-il maintenant à se faire absoudre? Il ne doutait pas de triompher. Seul, Charlie le gênait un peu. Mais c'était un trop mince adversaire pour qu'il ne le jugeât pas vaincu d'avance.

Les tables commençaient à se dégarnir. Les dîneurs s'en allaient. Madame Mirbel s'étant levée, Antoine dit à Francis :

— Si nous rentrions?...

Francis interrompit sans mauvaise humeur son discours : potins variés et fastidieux sur l'Université, sur les professeurs

dont il faisait partie. Il lappa son dernier petit verre et suivit Antoine.

En arrivant au tramway qui les ramenait en ville, Antoine, qui faisait des détours savants, parvint avec Francis à se rapprocher de madame Mirbel. Les deux hommes la saluèrent, et Charlie, qui tenait sa cousine par le coude, ôta son chapeau de sa main libre. Grâce ne s'inclina pas, ne sourit pas. Son visage, tout à l'heure insouciant, devint d'une gravité presque épouvantée. Elle avait reconnu Antoine qui fixait dans l'ombre, sur elle, un regard ardent et volontaire. Elle hâta le pas, et passa sans se retourner, le front baissé.

— Je crois — dit Francis — que madame Mirbel ne nous a pas aperçus...

Mais Antoine parlait en lui-même à la jeune femme qui s'éloignait et qu'il suivait avidement des yeux.

Il lui disait :

« Eh bien, oui ! je vous ai trompée, je vous ai trahie, je vous ai humiliée, je vous ai détestée, je vous ai quittée, je vous ai oubliée autant qu'un être humain peut oublier un autre être. A présent que je vous revois, que les années se sont écoulées, que vous avez changé, que vous n'êtes pas la même, je ne désire plus que vous. Je suis plein d'amour pour vous, qui me semblez inconnue et dont pourtant j'ai tenu le corps dans mes bras, dénoué les cheveux et baisé les lèvres. Je suis plein de colère contre vous, qui me faites l'affront de ne plus songer à ce que vous avez souffert par moi... Oui, je vous ai méprisée, et vous ne paraissez pas m'avoir pleuré outre mesure. Je veux vous faire souffrir encore : en ce moment, moi-même, je souffre d'une profonde jalousie. Je ne veux pas que ce jeune homme vous aime, je ne veux pas qu'il vous prenne à moi ! Je suis votre maître, car vous ne chérirez plus personne comme vous m'avez chéri. Et je veux que vous m'aimiez toujours, moi qui pendant de longues années n'ai pas eu pour votre détresse lointaine le plus petit regret pitoyable ou attendri... »

GÉRARD D'HOUVILLE

(A suivre.)

LETTRES A GAMBETTA

18 octobre 1870.

Je t'embrasse et t'approuve et t'applaudis. Ta lettre nous est arrivée dans une situation de plein équilibre. Ce peuple est admirable de discipline comme de bon sens, et le Gouvernement n'a jamais été plus fort que depuis le jour où ses adversaires ont fait mine de l'attaquer. La minorité, qui nous était contraire, a été mise en pleine déroute, par le seul effet de la force morale. On ne nous demandait qu'un peu de fermeté, et l'immense majorité, l'unanimité peut-on dire, s'est aussitôt rangée de notre côté. Nous avons remis l'ordre dans les mairies, avec une grande facilité, avec de bons et fermes choix républicains. Nous avons l'œil ouvert sur la réaction, qui ne nous fait pas peur, du reste. La situation de la défense est admirable, le général — si pessimiste — ne cache pas sa satisfaction. Ce qui fortifie ma confiance, c'est que tu juges la situation militaire absolument comme lui. Dubost[2] te dira le reste, car si je commençais, je ferais des volumes, et le messager veut aller dormir.

Mille tendresses de ton

JULES.

1. Les lettres suivantes ont été écrites à Paris, durant le siège, et envoyées par ballon monté. M. Joseph Reinach, qui en possède les originaux, nous a communiqué une copie que madame Jules Ferry nous autorise à publier.

2. Antonin Dubost père partit de Paris, le 19 octobre, dans le ballon *la République universelle*. Ce ballon atterrit le même jour, à la frontière belge, près de Rocroy.

14 décembre 1870.

Cher et bien bon ami,

M. d'Almeida[1], qui te remettra ce billet, — où? et quand? — est un de mes anciens et très fidèles amis. La mission que nous lui avons donnée est des plus importantes, car notre plus grande calamité est de ne rien savoir les uns des autres. Tu te plains de mon silence, tu n'imagines pas à quel point nous souffrons du vôtre. Cette muraille de fer ne laisse passer, depuis bien longtemps, que des pigeons volés et menteurs. Du moins, depuis hier, nous savons que vous tenez bon derrière la Loire, malgré le malheur d'Orléans. Quant à nous, par la grâce de cette population admirable, qui montre une âme supérieure à toutes les épreuves, nous tiendrons jusqu'au bout, jusqu'à notre dernière bouchée, qui n'est point si proche encore, et jusque-là nous avons la certitude de *leur* tuer beaucoup de monde. Il faut en tuer, en tuer encore. Peut-être se lasseront-ils alors de cette guerre odieuse, qui justifie si bien toute notre politique, tous nos pressentiments, toutes nos haines. Je t'embrasse de toute mon âme.

JULES FERRY.

15 décembre 1870.

Très aimé,

D'Almeida, à qui j'ai remis un mot d'introduction, ne part que cette nuit. Je viens de lire (neuf heures) tes dépêches des 26 novembre, 4 décembre, 11 décembre (on traduit encore celle du 4) et je profite du retard. Il est certain que les reproches sur le silence sont fondés en fait : nous avons souffert, à un degré extraordinaire, et avec une vivacité qu'explique notre cruel isolement, de la rareté des nouvelles officielles, comparée à l'abondance des dépêches privées. Tant de pigeons employés à dire *Nous allons bien.* — *Payez mon terme.* — *Marie est accouchée, bébé superbe,* sans un mot de vos affaires : c'était exaspérant. Tu as des ennemis dans le conseil, tu les connais, ce sont les miens. Quel sujet d'épi-

1. D'Almeida, professeur de l'Université.

grammes, de haut-le-corps, d'insinuations perpétuelles, de réticences! Nous, qui n'avons cessé de te défendre (et nous, c'est la majorité grande), nous devions faire acte de foi et jurer qu'il y avait quelque mystère. J'en étais bien sûr, et il ne servirait de rien d'avoir des amis, s'ils ne juraient sans savoir. Il ne faut pas te troubler des admonestations que tu reçois; elles s'expliquent, d'une part, par les apparences, qui vous étaient contraires, d'autre part, par l'abus intime que l'*on* en fait, et l'empoisonnement de toutes les heures et de toutes les minutes que l'*on* pratique sur ce grand, loyal et de plus en plus haut esprit[1], dont l'unique faiblesse est de céder avec une facilité féminine aux obsessions de l'intimité.

De tout ceci donc, n'aie nul souci et ne garde aucun souvenir : dans le fond chacun — sauf un — t'adore, et tu peux faire impunément toutes les fautes que la situation comporte. En as-tu fait? Je n'en vois que d'une sorte, celles que l'improvisation entraîne, toutes les fois que l'on apprend, au jour le jour, un métier que l'on n'a jamais fait. Je t'ai écrit, dans le temps, une longue lettre sur ce sujet, à une époque où, autour de moi, tout le monde faisait des plans militaires. Je la maintiens, d'autant plus que tu l'as évidemment pratiquée dans ses principes. Tu n'as pas fait une armée de fantaisie, tu as recherché les compétences spéciales, tu n'as subi aucun des entraînements que te prêtaient tes adversaires.

Je ne fais qu'une réserve, sauf plus ample examen. Je ne trouve pas que d'Aurelles ait eu tort d'évacuer Orléans; il me paraît au contraire que les événements le justifient. Tu croyais à une sortie heureuse : nous avons été brillants, superbes, inattendus; mais nous ne sommes pas sortis. Le plan de sortie par les plateaux de la Marne, inspiré par la dépêche qui annonçait votre marche sur Fontainebleau, était hardi et grandiose : il eût réussi sans la malchance. L'ennemi, pour la première fois, avait été surpris; la crue de la Marne, — une vraie crue, une crue naturelle, — que notre malheur peut seul expliquer, a donné vingt-quatre heures aux Prussiens. Après avoir deux fois couché sur le champ de bataille, et fait taire, ô miracle, la terrible artillerie prussienne (mes

1. Général Trochu.

yeux ont vu ce spectacle inouï, mes oreilles en ont été remplies, et je ne pense pas que jamais spectacle militaire ait eu pareille et dramatique grandeur), nous avons dû, devant tant d'officiers tués, tant de fatigues subies par de si jeunes troupes, rentrer dans nos lignes. Sortis; hélas! nous étions *en l'air*... L'enseignement qui se dégage de ceci, c'est qu'on ne combine pas, à huit heures de distance et par pigeons, des mouvements militaires, et que l'instinct extraordinaire qui nous poussait sur les coteaux de la Marne, à l'heure même où tu donnais l'ordre de tenir dans Orléans contre toute sagesse, ne suffit pas pour mener à bien des opérations militaires.

Il me paraît donc, très aimé, que tu as trop durement traité le vieux d'Aurelles, et qu'ici l'impression générale serait mauvaise et douloureuse si nous laissions savoir à ce peuple, qui a besoin de légendes pour vivre, qu'il doit reléguer la légende de *Paladines* (on ne le nomme pas autrement), de Paladines, le premier qui ait vaincu, dans les ténèbres douteuses où s'agite le fantôme déshonoré de « notre glorieux Bazaine ». Nous garderons donc le silence sur cette querelle de famille, qui laisse subsister, quand même tu aurais eu cent fois tort, toutes les grandes choses que tu as exécutées depuis deux mois, presque aussi vite que tu les as conçues.

Je dois, à présent, te parler de nous. Paris est admirable, pondéré, épuré, par le carnaval du 31 octobre et l'ascendant continu du bon sens public, de toute semence de discorde. Il n'y a plus que la faim qui puisse altérer cette surprenante attitude, et la faim est lointaine encore. Elle viendra, sans doute, tôt ou tard, et l'ennemi croit que c'est *tôt*, en quoi il se trompe. Tu peux, sans que je glisse rien ici qui l'éclaire, s'il saisit cette lettre, mesurer cette durée, que des combats heureux, le sentiment d'une France vivant, agissant, combattant, peuvent allonger plus qu'on ne suppose. Dans tous les cas, si l'ennemi dompte Paris par la famine, il sera bien avéré que Paris n'est pas la France, et il ne trouvera, j'en fais serment, personne avec qui traiter de la France. Quelqu'un vous portera notre testament; mais nous vous léguerons, à vous tous, la France à défendre, derrière la Loire, derrière la Garonne, dans Toulon ou dans Cherbourg, comme si Paris n'existait pas.

Nous n'en sommes pas là, je le répète, et, avant cette heure solennelle, nous *leur* tuerons beaucoup de monde. Car le tout est d'en tuer, d'en tuer des monceaux, cela les lassera peut-être. Je t'embrasse de toute mon âme, comme si c'était le dernier baiser. Vive la République!

J.

9 janvier 1871.

Nous avons lu aujourd'hui ta dépêche commencée le 31 décembre et achevée le 3 janvier. Elle nous a donné une joie inexprimable. Cette lumière a éclaté dans nos ténèbres comme un de ces gros obus qui pleuvent sur la cité, et la nuit même j'en portais la bonne nouvelle aux gens du quartier du Luxembourg, debout sous le sifflement des bombes, mais oubliant, pour acclamer la délivrance dont ta dépêche est l'aurore, les angoisses et les périls de ces nuits épouvantables. « Alors, ont-ils crié tous d'une voix, nous voulons nous rationner, car il faut vivre. » Vivre, durer, tel est en effet tout le problème. Si nous avions trois mois de vivres, nous les aurions vaincus par notre seule patience. Avec votre aide et la diversion de Bourbaki, il nous en reste assez pour voir les hauteurs de Châtillon vides de ces Prussiens qu'on ne voit pas, de ces canons invisibles qui portent la mort à neuf kilomètres.

Tu es soumis, cher ami, à de colossales épreuves, tu y grandis et tu t'y glorifies; quant à nous, nous souffrons à toute heure les affres de la mort. Ce qu'il faut de vertu, d'insouciance et de belle humeur à cette population parisienne pour résister à tout ce qui l'accable, l'histoire aura peine à le croire. Je t'aurai tout fait entendre, quand je t'aurai dit que ce torrent de feu qui, quotidiennement, nuitamment, systématiquement, se répand sur la rive gauche de la Seine, depuis Monsouris jusqu'au Panthéon, depuis les Invalides jusqu'au jardin des Plantes, tuant les gens endormis, les petits enfants dans les écoles, les oisifs à leur balcon, les retardataires sur leur seuil, — que cette abomination, cette désolation, cette horreur, cette sauvagerie, cette foudre sifflante et savante qui pousse chaque jour un peu plus loin le massacre des innocents, tout cela n'est que douceur et paradis à côté des téné-

bres profondes, du silence de glace et de mort, de l'absence de nouvelles, de symptômes, de conjectures, de murmures qui a pesé sur nous pendant plus de trois semaines et qui menaçait de nous faire tous mourir de désespoir et d'impuissante colère, sans l'arrivée du pigeon sauveur.

Nous sommes très enchantés du message et du messager. Nous les ferons sacrer, ces pigeons, comme ceux de Saint-Marc, et ils peupleront la cité affranchie. Ils seront vénérés, choyés et saints. Celui-ci nous sauve peut-être d'une convulsion, peut-être d'une folie. Sans nouvelles, la population parisienne, qu'on ne peut assez aimer, admirer, respecter, a besoin d'un coup de tête. Je suis pour le coup de tête aussi, mais je l'aime mieux avec un objectif précis et d'accord avec nos armées.

Que de choses à dire — et à ne pas dire — sur cette question militaire. Elle est autre pour nous, autre pour vous. Vous avez l'air libre devant vous et l'espace de la France, même occupée aux deux tiers, même captive à moitié. Nous ne possédons, nous, que des forces qui s'usent, sans se renouveler, et qu'il nous faut ménager comme la prunelle de nos yeux. Le moral des troupes est sujet à d'incroyables variations, et les rigueurs mêmes qu'il convient d'opposer à leurs défaillances, nous ne les pouvons employer qu'avec une certaine mesure et d'indispensables ménagements. Plus que toutes les fusillades et tous les ordres du jour, la nouvelle de la triple victoire de Pons-Noyelle, de Bapaume et de Nuits va faire des héros de ces faiblards. Notre élément moral le plus solide, c'est la garde nationale mobilisée, sauf cette redoutable inconnue : que feront ces jeunes troupes, si bien disposées, quand elles seront criblées par la mitraille ? C'est là le péril de la grande sortie, qui ne peut être, comme le voudraient ici nos généraux d'estaminet, une cohue sans ordre et sans nom, finissant par un immense Sedan, mais une entreprise à la fois audacieuse et sensée.

J'ai entendu tous nos généraux, réunis en conseil — et quand je dis tous j'ai tout dit, nous ne sommes pas comme vous, nous n'en avons pas de rechange ! J'en conclus toujours que T[rochu] est de tous, non seulement le plus intelligent, mais le plus audacieux — le plus républicain d'ailleurs, et le plus confiant dans la défense. Il y a ceci de remarquable qu'il

est battu en brèche de deux côtés opposés, par les monarchistes et les capitulards, par les effarés et les malfaiteurs, dont M. Delescluze tient la tête.

Du reste, il résulte de tes observations que les partis existent beaucoup moins, osent beaucoup moins d'abord, et vivent beaucoup moins aussi dans notre étonnante grande ville assiégée que dans les départements. Le sentiment du péril commun, l'admirable réformation morale dont le siège est l'occasion, l'état mental vraiment extraordinaire qui caractérise la population de Paris, ont produit une fusion, passagère peut-être, mais prodigieuse à coup sûr, des esprits, des cœurs et des classes. Les classes naturellement réactionnaires ne sont pas les moins ardentes à la défense; les maires élus par les bourgeois prêchent la bataille à outrance, et les conseils de lâcheté, comme les exemples de couardise, déguisés sous les cris « la trahison! » ne se font voir que dans les conciliabules des drôles de Belleville, les mêmes qui t'insultaient dans les réunions électorales de l'année dernière. Cette admirable petite bourgeoisie, qui est le vrai fond de Paris, ce tiers-état renouvelé de 89, rajeuni et refleuri par le malheur, a donné à l'élan républicain une force irrésistible, qui fait taire jusqu'à présent tous les éléments rétrogrades.

Nous les rencontrons parfois dans le Conseil, mais en infime minorité. Je ne reviens pas sur ce que je t'ai écrit à cet égard, sur ce qu'il suffit de t'indiquer d'un mot. Ne tiens compte ni cure de cet élément-là : une fois pour toutes, tiens-le pour inexistant. Nous lui avons toujours fait tête avec énergie, et Trochu — c'est encore à sa gloire — n'en a pas été dupe un seul instant. Les élections ont été le drapeau, ici comme là-bas. Je m'honore de les avoir toujours combattues, et il est manifeste que Paris, depuis trois mois, n'y a pas songé trois minutes. En réalité, la question n'existe pas. C'est pourquoi je ne l'ai jamais touchée dans ces causeries abandonnées, qui ne t'arrivent presque jamais. Il ne s'agit ici, pour le peuple comme pour le Gouvernement, que de la bataille; le peuple la veut, le Gouvernement la veut, et si nous ne l'avons pas encore eue, la grande bataille, la bataille légendaire, c'est que des nécessités supérieures l'ont entravée.

Donc, très aimé, plein de confiance, de reconnaissance pour tes efforts, d'admiration pour ta grande âme, d'espérance dans le génie de la France, je t'embrasse et, comme comme nous croyons en toi, je te prie de croire en nous.

JULES.

8 février 1871.

Mon cher et toujours *amatissimo* — malgré tout ce que tu as fait pour nous jeter par les fenêtres[1], — tu es un grand patriote, un grand esprit, un grand cœur, mais tu as été, une heure, un grand étourdi. C'est l'heure où tu n'as pas compris qu'ayant mené la guerre jusqu'aux extrémités du possible, il ne restait plus au parti républicain qu'à sauver la République, qui peut seule préparer la revanche.

La République, au point où nous sommes, ce sont les élections, les élections par un gouvernement républicain, sans exclusion bruyante et toujours provocante, les élections par un parti se tenant compact au lieu de se déchirer, et se déconsidérer, et se déshonorer de droite à gauche et de gauche à droite, en anticipation de la guerre civile.

De ce parti vraiment politique et dirigeant, tu étais le chef naturel, ayant eu la plus grande gloire dans la résistance. En adoptant une mesure qui ne pouvait avoir qu'un but, empêcher les élections, tu as perdu l'ascendant que tu avais conquis sur ces classes dont le concours est indispensable à la solidification de la République, comme le fond de l'océan aux grandes cristallisations sous-marines. Et tu es trop homme d'État et trop homme de sens pour t'en consoler au renouveau de popularité bellevilloise qui te salue depuis huit jours, après t'avoir déserté pendant six mois.

Tu peux, sous le coup de nos tristes discordes, te réjouir

1. Jules Ferry fait allusion ici aux lettres et dépêches que Gambetta avait adressées à Jules Favre, les 27, 30 et 31 janvier 1871, sur la capitulation de Paris et la convention d'armistice conclue à Versailles avec M. de Bismarck, et à la dépêche-circulaire que Gambetta avait envoyée, le 6 février 1871, aux préfets et sous-préfets, pour leur annoncer qu'il avait remis sa démission de membre du Gouvernement provisoire. — Voir *Dépêches, Circulaires, Proclamations et Discours de Gambetta pendant la Défense nationale*, tome Ier, pp. 235 et suiv.

davantage de la défaite électorale du gouvernement de Paris. Je te l'annonce donc avec un parfait équilibre. Nous ne serons nommés ni les uns ni les autres, à l'exception peut-être de Jules Favre. Nous sommes, en effet, le grand bouc émissaire. Il en faut toujours un à ce peuple qui a montré dans le péril d'admirables qualités, mais qui a son envers, et qui le fait voir. Nous sommes, *amatissimo mio*, à l'état de Persano civil, après un Lissa héroïque. Nous étions tenus de vaincre sans soldats, sans généraux et sans canons, que dis-je? de tenir sans pain. Nous avons réalisé, pendant cinq mois et demi, un problème qui, à chaque heure du jour, paraissait impossible, nous avons fait de la farine sans blé, du feu sans charbon et sans bois, comme la guerre sans chef, et, pour tout cela, nous ne sommes pas bons à jeter aux chiens.

C'est qu'il est un principe qui domine tous les principes et toutes les justices : le peuple français peut bien être trahi, il n'est jamais vaincu. Il peut bien s'endormir pendant cinquante ans dans toutes les routines militaires et civiles, et trouver un beau jour un adversaire qui a sur lui cinquante ans d'avance et qui le lui prouve, s'abrutir dans vingt ans d'empire, se..... d'indiscipline intellectuelle, politique et sociale, et quand vient la carte à payer, la dernière chose que fera ce peuple, le plus incapable de philosopher qui soit au monde, ce sera de se regarder lui-même, de s'accuser lui-même, de battre sa poitrine et de labourer ses genoux, et de voir que c'est lui qui est le grand coupable et non les élus du hasard qu'il a pris sur leur siège, arrachés aux douceurs de l'opposition pour leur confier la tâche impossible de faire, en quelques mois, des armées, là où il n'y avait plus d'armée du tout, pour les opposer à d'autres armées qu'on a mis tant d'années à faire. — Mais Trochu? — Trochu, sans doute, est notre plus grand tort, et je m'en confesse, y ayant beaucoup trop cru, mais pas plus que toi, très cher, pour deux raisons, que j'ai déjà écrites : 1° parce qu'il était, assurément, de tous les militaires, le seul en qui la République pouvait se confier; 2° parce qu'il était celui qui avait le plus de foi dans la défense.

On nous calomnie et tu nous accuses! Mais que ne les as-tu vus, entendus, sondés, tournés, retournés, inquisitionnés, comme nous l'avons tous fait, comme l'ont fait après nous les

vingt maires — gent peu commode pourtant — tous, autant qu'ils étaient avec des épaulettes, depuis les généraux jusqu'aux chefs d'escadron, jusqu'aux colonels de huit jours, les vieux et les jeunes, les célèbres et les obscurs, les hommes de mer et les fantassins, et rien que des braves ! D'une voix, et quelle voix ! coupée de sanglots patriotiques — je n'oublierai jamais ces scènes-là — tous vinrent déclarer qu'ils avaient reconnu depuis longtemps — les plus lents depuis l'affaire du plateau de la Marne — que de dedans au dehors on ne percerait jamais les lignes, qu'on pouvait encore faire tuer du monde, mais sans aucun espoir ni lueur ni ombre d'illusion ; que, cela étant, « le grand effort » était un crime, aboutissant à l'hécatombe des meilleurs, pour laisser la place aux lâches, qu'on n'avait pas le droit de décapiter l'avenir, et qu'on devait garder son sang.

Tel fut le refrain des conseils de guerre, quand les conseils de guerre succédèrent aux monologues du trop éloquent général. Et si tu les avais ouïs, mon cher, ces conseillers de la fin du monde, ni ton courage, ni ta résolution, ni tes illusions, ni ta stratégie, ni ta passion, ni ton vouloir, ni ton génie n'auraient suspendu une minute l'arrêt de ton bon sens.

Le vrai, c'est qu'on aurait pu, sous d'autres chefs militaires, — *nota bene* qu'on n'en nomme pas un seul, — mettre dans cette fin plus d'éclat, plus de charlatanisme. Nous n'avons pas fait tuer assez de gardes nationaux, cela est clair : une saignée plus forte, et tout le monde était content. Eh bien ! ma conscience ne me reproche pas d'avoir refusé aux Parisiens, qui crient d'autant plus fort qu'ils se battent moins, cette boucherie de Parisiens qui se battent sans crier. De quoi les Parisiens qui se battraient, et surtout ceux qui sont ravis de ne plus se battre, me punissent en ne me renommant pas. Je laisse passer cette folie, et je cède, avec joie, la place aux insensés qui se pressent et se disputent l'œuvre impossible, sous laquelle à leur tour ils demeureront écrasés. Victor Hugo dispute cette tâche lugubre à Jaclard[1] et à l'amiral Pothuau ; ils ont grande chance d'être associés, dans le chaos du jour, et attelés tous trois au char funèbre : grand bien leur fasse, et j'aime mieux pleurer derrière le convoi que tenir les cordons du poêle !

1. Adjoint de M. Clémenceau à la mairie de Montmartre.

Mais ne va-t-on pas continuer la guerre? J'y consens de toute mon âme, mais je n'ose y croire, et je suis convaincu que tu n'y crois pas. L'armée de Bourbaki a vécu, hélas! — et l'armistice, très postérieur à sa déroute, n'y est absolument pour rien; l'armée de Loysel n'existe pas, j'en ai les plus exacts rapports; celle de Faidherbe... *(Ici une lacune; il manque une page.)*

... Cela viendra peut-être, mais je te le garantis cela n'est pas encore venu. Le peuple de Paris tresse à cette heure des couronnes à Miot et à Gambon (de la vache); c'est un peu corsé, même pour le peuple de Paris. Chemin connu, très connu, qui mène à la rue de Poitiers. Si la République le reprend de nouveau, malheur sur nous! C'est la mort de l'avenir. Et les coupables, les responsables devant l'histoire, ce ne sera pas le gouvernement de Paris, dont la faute unique est de n'avoir pas vaincu, là où il était impossible de vaincre. Les meneurs du parti seront les grands coupables, les journalistes crevant d'envie, jaloux de la tribune, les politiciens édentés, toute la tourbe des impuissants et des intrigants, qui traitent la politique comme une échelle, tous les aboyeurs qui cherchent à tirer leur épingle du jeu, tous les faux braves qui nous ont refusé leur concours dans les heures de danger et qui s'applaudissent secrètement de leur incontestable prévoyance. Tu es fort exposé à te voir enguirlandé par ces gens-là. Que dis-je? tu l'es en plein; la douceur de tes dépêches en témoigne abondamment. Mais les dépêches passent et le bon sens reste, et tu en as beaucoup, et quand même tu n'en aurais plus, tu es trop aimé pour qu'on ne te crie pas : casse-cou. Et ne permets pas que l'on fasse de toi un simple Ledru-Rollin, quand tu es de la race de ceux qui agissent plus qu'ils ne parlent, et qui ne se laissent ni empailler, ni embaumer, ni acoquiner, ni fasciner par moins bon, moins fort, moins droit et moins fécond qu'eux.

Je t'envoie, avec mes tendresses, et à travers toutes les disputes, ces confessions d'un homme qui n'a plus qu'un désir, c'est de rompre bellement avec la politique, qui nous est en vérité trop dure maîtresse pour que je me sente de force à la pourchasser plus longtemps.

JULES.

CEYLAN BOUDDHIQUE[1]

LES SIÈCLES BOUDDHIQUES

Les trop torpides après-midi, nous les passons souvent dans la bibliothèque du temple ; on y trouve l'ombre pâle d'une coupole de chaux où nul rayon de soleil ne pénètre, un grand silence que traverse la mélopée d'un invisible novice nasillant sa leçon. Sur des tables, des paquets étroits sont enveloppés de linges : d'antiques manuscrits sacrés, les textes des évangiles bouddhiques, gravés avec une fine pointe de stylet sur des palmes desséchées. Ils sont divins, ces vieux livres : non seulement des bandelettes les enveloppent comme de saintes momies, mais on leur rend le même culte charmant qu'aux images du Bouddha et qu'à sa dent merveilleuse. Chacune de ces tables est un autel où l'on vient faire l'offrande des jasmins : devant chaque précieux paquet, des assiettes sont pleines de purs pétales. Et, plus frais que dans le sanctuaire de la Relique, monte l'esprit des fleurs.

A notre entrée, le novice cesse son nasillement et surgit. Il a dix-huit ans, et sa physionomie n'est pas encore monacale. L'œil est plein d'une vie luisante et rusée ; la jaune draperie des ascètes où le geste s'élargit, ne va pas du tout à ce diable au couvent qui serait bien mieux, leste et demi-nu. Il s'incline en portant ses mains à son cœur, à ses lèvres, à son

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

front et me fait signe d'attendre son maître, le révérend Silananda Thera, dont j'ai fait la connaissance, et qui m'accueille en ami dans ce temple. Il paraît qu'il est occupé dans le *vihara*[1] où se tient une assemblée du chapitre, de l'autre côté du lac...

Pour prendre patience, nous regardons les livres de la bibliothèque, dans les casiers qui font le tour du mur circulaire. Beaucoup de cahiers de palmes; des livres cinghalais et palis; quelques tomes dépareillés de la collection des *Sacred Books of the East*; des volumes anglais d'histoire et de théologie qui probablement ne furent jamais ouverts: le désordre et le pauvre mélange qu'on trouve dans une boîte de bouquiniste. Mais, sans doute, ces ouvrages européens ne comptent pas, et les imprimés et manuscrits indigènes ont l'air minutieusement classés.

J'ai pris la traduction anglaise d'un très ancien texte pali qui parle de l'institution de l'ordre mendiant[2]. J'y trouve le règlement de la vieille vie monastique, celui qui probablement faisait loi, déjà, dans les couvents bouddhiques de l'Hindoustan, à l'époque de la conquête grecque. Tout y est prévu, ordonné, mis en articles: les vêtements, les repas, les occupations, les attitudes, les devoirs envers les laïques, les inférieurs et les supérieurs, les actes défendus, les confessions, les pénitences. Règle douce, mesurée : c'est la sagesse qui parle; point d'austérités excessives, nul mysticisme exalté, nulle allusion au Panthéon des Arhats, des Boddhisatvas, des Bouddhas successifs et de leurs attributs déifiés : le Maître seul est nommé, et ce maître n'est pas Dieu. On reconnaît la tranquille logique du vrai bouddhisme aryen, non déformé par les imaginations mongoles. Cette simplicité primitive n'existe plus que chez les religieux de Ceylan.

Je ne suis pas très avancé dans la lecture de cette règle, quand un léger bruit me fait lever la tête. Silananda Thera vient d'entrer. Il s'est arrêté, souriant, sans mot dire, auprès de ma table, et je crois voir surgir un de ces *bikkhous* en robes jaunes qui vécurent en commun dans la vallée du Gange,

1. Monastère.

2. *Vinaya Texts.*

sous la protection du grand Açoka; vraiment il doit être très pareil. Même vêtement, même tonsure rigoureuse, même physionomie sans doute et même âme, façonnées par la même règle et les mêmes formules millénaires. L'expression est toute ecclésiastique, et d'une façon qui n'est pas spéciale aux prêtres du Bouddha; c'est l'allure affable d'un bon moine qui ne veut pas que la religion fasse peur : sa bouche, ses yeux vifs (il n'a pas trente-cinq ans), s'éclairent souvent d'un brave rire de vie simple, innocente, protégée par la règle et la foi contre les tentations et le souci. Mais le fond est grave. Son visage était sérieux et beau quand il traça pour nous sur une feuille de palme les essentielles paroles bouddhiques : « Ne faites pas le mal. » « Aimez-vous. » Et la plus belle de toutes : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? »

Il revient du monastère où il y avait assemblée pour la confession à voix haute des frères, et va donner à son novice sa leçon. Mais cela n'est pas si pressé qu'il ne soit permis que nous causions un peu, — de sa vie d'abord. Il répond avec une simplicité brève à mes questions.

Lui aussi fut un novice, un *samanera*, de dix-huit ans à trente et un ans, au couvent où réside Sri-Smangala, supérieur général des religieux cinghalais. Il y apprenait le sanscrit, le pali, l'anglais, les écritures, les commentaires, la théologie. A présent, la discipline calme du religieux accompli. Ne pensez pas aux *yogis* de l'Inde, à leurs pénitences inhumaines; ne songez pas non plus à nos ordres contemplatifs, chartreux ou trappistes, mais plutôt à quelque prêtre de campagne qui vivrait de dîmes volontaires, figure familière du village et des champs, ami des paysans, mais astreint à plusieurs bréviaires par jour, à cinq méditations, celles-ci pénétrées d'un esprit mystique qui n'est pas le chrétien, car il est nihiliste aussi. Par la première, le religieux s'excite à l'amour de tous les êtres; par la seconde, à l'universelle pitié; puis il cherche à concevoir d'une vue directe les choses comme dépourvues de substance, comme les moments d'une succession. Son cinquième et dernier effort est vers l'indifférence et la sérénité parfaites. Comme devoirs envers le peuple, deux sermons par semaine, non pas dans le temple, mais près du

monastère, de l'autre côté du lac, dans un « pavillon de prédication ». On commente les *Pitakas*, les paroles du Seigneur ; on dit au peuple : « Cette vie n'est pas réelle ; le désir est vain, ne faites pas le mal ; ne cherchez pas la vengeance ; soyez doux ; venez le soir avec des fleurs au culte commun ; pensez en silence à la charité, à la sainteté de notre Maître. Craignez l'enfer, une renaissance mauvaise ; votre vie future dépend de vos actes présents ». En somme, beaucoup de paisible morale, presque point de théologie. On laisse de côté la métaphysique, la psychologie, les catégories bouddhiques. On n'empêche pas les simples de croire que le Bouddha est une personne divine qui les entend, les voit, les exauce. On prêche contre les vieilles mœurs primitives de polyandrie, encore pratiquées çà et là dans la jungle de Kandy, contre les survivances de coutumes barbares, oubliées depuis longtemps dans le bas pays plus civilisé.

Pourtant ces *theras* ne sont pas proprement des prêtres, pasteurs d'un troupeau. Leur prestige est celui du sage ou du saint ; on leur demande avis, mais, par exemple, aux mariages, aux funérailles, leur présence n'est pas nécessaire. Par égard on les appelle ; ils mâchent le bétel avec les assistants, prononcent des paroles édifiantes, — toujours sur la vertu de la douceur, sur l'illusion de la vie. Mais point de cérémonie religieuse. De même, ils n'exercent pas de juridiction officielle, mais, de fait, on leur soumet les différends privés. Ils vivent d'aumônes, passant de porte en porte, et se tenant debout sur le seuil, pendant quelques instants, sans rien demander. Aucun d'eux ne possède rien. Eux-mêmes s'appellent des « mendiants ».

Silananda Thera me parle de ses confrères, les pères jésuites, installés dans une grande maison près de Kandy. Il cause parfois avec eux ; sur bien des points ils sont d'accord ; il admire leur charité, leurs œuvres, et pourtant un irréductible différend les sépare : comment admettre un Dieu éternel ? Voilà qui va contre l'évidence et le principe de toute pensée : l'impermanence des âmes, du monde, des dieux, des Bouddhas, des éléments, — contre l'idée fondamentale qui donne aux âmes bouddhiques leur tendance générale et leur colore toute leur vision de l'univers. Un Dieu éternel ! Une

telle hérésie fait oublier à Silananda Thera le précepte de charité. Il ne peut s'empêcher de rire, — rire large, innocent de théologien.

Il avoue d'ailleurs que la foi bouddhique ne brille plus à Ceylan de la ferveur ancienne. La vieille Lanka passe par une période de tiédeur, comme souvent déjà, au cours de son histoire. Mais jadis, après les rois mauvais, toujours en paraissait un qui remettait en honneur la religion, réformait et dotait les monastères, appelait de l'Inde, de Birmanie, du Siam, des docteurs ou des saints illustres, et Lanka se couvrait de *viharas* et *dagobas* nouvelles; les conques sacrées sonnaient, les païens se convertissaient, les prédicateurs haranguaient les foules, et les rois, les saints, les sages, le peuple avançaient vite sur la route des transmigrations. De ces beaux règnes. le plus glorieux fut celui de Parrakkama Bahu, qui vivait en notre XIIe siècle. Alors la civilisation bouddhique donna l'une de ses fleurs les plus parfaites. Avec quelle ferveur Silananda me parle de ces grandes époques de puissance et de foi! Pour que je sache un peu tout ce que fut alors Lanka, il prend dans un casier et me présente un gros livre : le *Mahavansa*, traduction anglaise imprimée à Colombo. C'est la chronique nationale rédigée de siècle en siècle, depuis les temps fabuleux jusqu'à la conquête anglaise.

*
* *

Plusieurs jours de suite, je reviens dans ce temple, qui fut construit sous notre Louis XIV, goûter le silence et l'ombre embaumés de la bibliothèque bouddhique. Je lis le *Mahavansa*, et ces pages que je tourne mettent mon cerveau d'Européen moderne en correspondance avec les gestes de ces hommes qui vécurent aux temps anciens sous les palmes de Ceylan et ne soupçonnèrent pas l'Europe. Ce livre est le seul fil par où notre esprit puisse communiquer avec les siècles cinghalais, et remonter dans leur profondeur. S'il n'existait pas, l'histoire de cette île ne commencerait qu'à l'arrivée des Européens et ce présent (car ces deux siècles se confondent avec aujourd'hui si l'on songe à l'immense perspective du passé), ce présent surgirait du vide et de la nuit.

Mais elle existait, cette Ceylan bouddhique, verte et ceinte des eaux de l'équateur, elle *durait*, inconnue de nos pères, tandis que se suivaient en Europe les temps antiques, le moyen âge, les temps modernes. Elle eut des ascètes à robes jaunes qui furent les contemporains des grands prêtres de Jérusalem ; il y avait longtemps que, dans ses temples illuminés, on présentait aux images du Tathagatha des plateaux de fleurs quand les disciples du Christ prirent ensemble le repas commémoratif qui fut la première messe chrétienne. Elle eut des rois qui vécurent en même temps que César, que Clovis, que Saint-Louis. Ses forêts cachent les ruines de ses villes disparues : çà et là on y retrouve des seuils mystérieux, demi-cercles d'albâtre brodés, seuls restes des pagodes d'autrefois. Des colosses à faces de Bouddhas peuplent ses cavernes, et l'on ne peut distinguer ceux qui sont millénaires et ceux qui n'ont pas deux siècles, tant le type en est invariable. Les anciennes *stupas* et *dagobas* couvrent de vastes espaces de leurs tumulus ; la nature les a reprises. Dans la capitale primitive de l'île, elles étaient si grandes qu'hier encore, avant de les fouiller, on les prenait pour des collines naturelles[1] : là verdit toujours un rejeton de l'arbre Bô qui fut apporté par les premiers missionnaires de l'Inde : il est aussi vieux que toute l'histoire de l'île et que la moitié de l'histoire humaine.

Je feuillette la chronique cinghalaise — distraitement car il est difficile à Kandy de faire effort de l'esprit, — en levant la tête, si quelque moinillon commence à nasiller sa leçon, retrouvant alors autour de moi les statuettes du Bouddha, les Pitakas empaquetées sur les tables, devant les plateaux de fleurs et les belles fenêtres où s'encadrent les éventails verts des palmiers. De temps en temps entre un dévôt qui vient s'incliner devant les manuscrits sacrés, ajouter à l'assiette de fleurs deux étoiles de champak qu'il tient du bout des doigts. Mais s'ils ne passaient pas juste devant nous, ces visiteurs d'un instant ne nous dérangeraient pas de notre lecture ; leurs pieds nus se posent sur les dalles avec de si respectueuses précautions qu'on ne les entend seulement pas entrer...

1. Dès le XIIe siècle Anuradhapura est ce qu'elle est aujourd'hui : ruinée, envahie par la jungle, — un souvenir. Un roi de cette époque fait réparer sa plus illustre *stupa*.

Nous lisons au hasard, çà et là une page, la moitié d'un chapitre, parfois quelques chapitres d'affilée. Nous sautons d'une époque contemporaine de notre révolution française à des temps qui furent, en Europe, ceux de la Renaissance, de Philippe-Auguste, de Charlemagne. Nous remontons tout d'un coup jusqu'aux dynasties primitives, jusqu'à l'arrivée des apôtres qui apportèrent les premières reliques que posséda Lanka, les enfouirent en des *dagobas*, « et rendirent ainsi cette terre habitable à des êtres humains ». Et, sauf les prodiges, plus rares à mesure qu'on s'éloigne des époques légendaires, nul changement : c'est toujours le même siècle qui recommence. Toujours le même espèce de groupement humain ; toujours les mêmes pensées, les mêmes gestes, la même vision du monde ; le matériel de la vie ne varie pas. Cette histoire est une spire qui ne progresse qu'en répétant des cercles identiques. Il faut se reporter à l'étude critique de la chronologie, supputer les dynasties successives, depuis les chapitres où il est question d'Açoka jusqu'au dernier qui finit par ces mots : *et les Anglais prirent possession du royaume*, — il faut songer aux monuments qui vérifient le texte pour se rendre compte que cette succession de règnes s'allonge sur deux millénaires. Alors on comprend que le flux du temps n'est pas à cette humanité ce qu'il est à la nôtre. C'est un fleuve d'Orient à travers un paysage minéral et sans détails, un Nil dans le désert, entre des montagnes de pierre simple : pendant cinq cent lieues on peut le descendre, et rien ne change que les jeux bleus et roses de la lumière avec l'alternance des matins et des soirs.

Les premières aurores sont toutes merveilleuses. Sur les débuts du bouddhisme dans l'île, règne le rayon fantastique des origines. Autour des hommes et sur le même plan qu'eux, convertis avant eux, et se pressant pour écouter les missionnaires, prenant part aux mêmes fêtes religieuses, mieux encore aux mêmes conciles, vivent des légions de dieux, démons, génies-serpents *(devas, yakkhas, nagas)*, et leurs gestes sont contés d'un ton si uni, leur commerce avec les humains est si familier et si simple qu'on les prend d'abord pour de primitives tribus indigènes. Ils ont des rois et des prêtres ; ils sont

croyants ou hérétiques; ils se disputent entre oncles et neveux. Au bout de quatre ou cinq chapitres, on apprend par hasard que les *yakkhas* sont invisibles et que les *nagas* ont forme de serpent. Invisibles ou monstreux, vêtus de corps lumineux de *devas*, de figures humaines ou animales, tous les vivants sont frères. Les hommes furent des *nagas* en des existences antérieures; magiquement ils se métamorphosent en *yakkhas*, en bêtes. Un héros est fils d'une femme et d'un lion. Le rêve est libre, indépendant des lois, ignorant des causes et des effets, riche et lucide à ce point que si le monde réel vient y mêler ses formes, rien, pas même un relief plus solide, ne le distingue de l'imaginaire.

Arrive la première mission bouddhique. Par la seule force de sa volonté de saint, avec sa troupe de disciples, le père Mahinda s'est instantanément transporté de l'Inde au cœur de Lanka. Un dieu sous forme de biche conduit auprès d'eux le roi de l'île qui les prend pour des *yakkhas* et s'effraye. Les missionnaires le rassurent, l'évangélisent, le convertissent avec toute sa suite, et, ce soir-là, le père Mahinda sonne le premier appel au culte bouddhique. Tous les *devas* de Ceylan l'entendent et s'assemblent en cercle, pour l'écouter qui récite et commente le discours de Bouddha sur l'union dans la foi. Eux aussi, les dieux, habitants du même monde que les hommes, acceptent la religion de celui qui, seul avec les Bouddhas, ses prédécesseurs, est monté jusqu'à l'*autre* monde, jusqu'à l'au-delà rêvé où l'existence confondue à l'inexistence n'est plus que « la flamme qui s'est éteinte ». Mais, à présent, Lanka tout entière a reçu la promesse de cette béatitude; la route du « salut par la foi » lui est ouverte; elle sortira tout à fait des cycles de la vie. Dès ce premier jour, mille de ses habitants ont atteint le premier degré de sanctification : « Le *thera* (religieux) ayant prêché les doctrines saintes en langue du pays, tous les êtres de l'île furent, par là même, assurés de finir leurs transmigrations au bout de sept *kalpas*. » Un *kalpa*, c'est une période cosmique, presque une éternité; mais qu'importent les milliards de siècles à qui peut rêver du jour où, consumé tout résidu de vie individuelle, son être s'abolira dans l'infini sans conscience où s'évanouirent tous les Bouddhas?

Alors s'élèvent les dagobas, les missionnaires font les ordi-

nations; la quête des reliques commence; devant les statues neuves la fumée des encens monte; on cueille pour les offrandes le champak et le jasmin. L'histoire proprement dite commence et ne varie plus. Les créatures prodigieuses qui, seules, peuplaient l'île quand le « Conquérant[1] » lui-même la visita, y agissent encore; mais, à présent, les humains tiennent le premier rôle, et ce rôle, c'est le culte de Celui qui plane dans le vide au-dessus de tous les dieux. Pendant plus de vingt siècles, le principe qui donne sa forme aux âmes individuelles comme à tout le groupe, c'est une immuable idée religieuse. D'un bout à l'autre de cette histoire la religion en est l'essentiel. On peut même dire que, de cette histoire qui se poursuit en cercles successifs, le centre, à chaque siècle, c'est la Relique dont Ceylan tire sa gloire; c'en est le personnage principal, celui qui dure à travers les générations successives, exerçant à toutes les époques les mêmes prestiges qu'aujourd'hui, recevant les mêmes adorations. Sans cesse elle reparaît, sans cesse les princes rivaux se la disputent; pour elle chaque roi recommence à ciseler l'or. Elle est vraiment le symbole de la religion, de la puissance qui persiste et toujours ordonne de la même façon les vivants qui se renouvellent.

Pour concevoir ce que fut ce monde durant tant de siècles, songez à quelque petite société du moyen âge autour d'un Arthur légendaire, d'un Saint-Louis, avec ses pèlerinages, quêtes de graals ou croisades, l'autorité de ses évêques, leurs miracles, son rêve d'ascétisme et de foi, ses princes, ses prud'hommes qui citent l'Évangile, dotent des abbayes, se retirent au cloître, ses foules qui bâtissent des cathédrales, ses artistes anonymes qui gagnent le paradis en sculptant des portails, tout son horizon moral et cosmologique dessiné par les seules Écritures. Mais, de ce petit monde content de ses calmes certitudes, retirez tout principe de développement. Que de siècle en siècle se répète cette fleur, qui chez nous fut si fugitive, si vite malade, tourmentée par le travail de nouveaux organes en formation, bientôt remplacée par des floraisons d'un autre type, et voilà toute l'histoire de l'île bouddhique.

1. L'une des épithètes du Bouddha.

On est stupéfait de constater de telles similitudes entre deux sociétés que l'on croyait d'essence différente. Leur principe central diffère, en effet, mais que d'analogies secondaires! Comme le pur bouddhiste, le vrai chrétien juge la vie présente mauvaise, une épreuve dont dépend l'avenir infini. A l'un comme à l'autre, une révélation, des textes inspirés, un clergé dont le caractère sacré se transmet par l'ordination, enseignent que ce présent, il faut le sacrifier à la réalité unique : celle qui sera dans l'éternité par delà la vie présente, celle qui est dans l'absolu par delà les apparences. Cet infini de bonheur ou de non-souffrance, on peut le gagner par les actes et la foi. De là l'idéal ascétique et mystique, réalisés dans l'un ou l'autre cas par les couvents, les pénitences, l'autorité sur le monde des hommes qui renoncèrent au monde. De là le nombre des cérémonies rappelant aux âmes le monde invisible, et de là les sanctuaires étroits où brille une lumière qui n'est pas celle du jour, où la fumée des encens, la scintillation des ors enlèvent l'homme au réel, et troublant sa volonté, le disposent à l'extase. De là encore le souci de charité, puisque le bien, c'est d'aimer son prochain et de tuer en soi l'appétit égoïste, — le souci de l'action méritoire, puisque les actes ont une valeur qui détermine la qualité de la vie future. De là le culte de la sainteté qui rayonne autour de l'*arhat* comme autour du bienheureux chrétien, conférant à leurs personnes, à leurs reliques des pouvoirs surhumains. Car, si dans notre Europe du moyen âge le merveilleux est moins excessif et constant que dans l'île indienne, combien l'ordre de la nature s'y affirme encore peu! Que de miracles, de sorciers et de magie! Que d'espèces de diables dans les cavernes de l'enfer, et qui rôdent autour de nous pour nous tenter, nous posséder! Et dans le ciel, que d'anges et d'archanges assemblés en guirlandes, en roses concentriques autour du Christ rayonnant, comme, dans le panthéon bouddhique, les grands *devas* dont le chef est Brahma et tous les dieux secondaires s'étagent sous la sphère éternelle et supérieure à l'être; la suprême, l'invariable, où flottent sur leurs lotus les Bouddhas inexistants!

Cette analogie des idées et des sentiments fait cette ressem-

blance des formes qui m'a tant frappé la première fois que, dans une chapelle bouddhique, j'ai suivi le cérémonial mystérieux et doré. Cette ressemblance, les pages de cette chronique me la montrent encore : un Fulbert de Chartres, un Suger pourraient l'avoir écrite. Sûrement elle fut compilée par des religieux dans la paix du monastère. Le ton en est plein d'onction, tout à fait ecclésiastique. Les sermons et les citations pieuses y fleurissent. Tel est ce style et tel est ce monde que, souvent, il suffirait de transposer les noms sacrés, les termes spéciaux de rituel et de théologie, pour changer en histoire de moines et de rois chrétiens ces annales de moines et de rois bouddhistes. Est-ce d'un Robert le Pieux ou d'un rajah de Ceylan que l'on parle ici ? « Après qu'il eût été oint, ce chef résolut de fortifier la religion de notre Seigneur où sa jeunesse avait été nourrie. Il excellait en foi et en sagesse, et sachant les choses qui doivent être faites et celles qui ne doivent pas être faites, il évitait le mal et s'attachait au bien. Et le peuple l'aimait, car il pratiquait les quatre devoirs des rois, et les hommes sages le louaient. Et, quand ayant lu la loi sacrée, il sut la récompense promise à ceux qui répandent la science de la religion, le bienfait que l'on recueille d'ouïr souvent l'Écriture, le mérite que l'on gagne à copier les livres de la Loi, il pensa que toutes ces choses, il serait séant de les accomplir. Il fit donc édifier en divers lieux des salles de prédication, et, dans chacune, un dais fut dressé, de couleur magnifique. Puis, par son ordre, ces salles furent illuminées, et des prédicateurs de la sainte Loi y entrèrent en grande pompe, et toute la nuit durant, avec grand respect, le roi les écouta commenter les discours du Seigneur. C'est ainsi qu'à force d'entendre l'Écriture, il apprit à discerner clairement la vanité de la vie, et du corps, et des plaisirs du corps. Et, de cette façon, il répandit l'amour de la Religion pour le bonheur et le salut de tous. »

Telle est la piété de presque tous ces rois. Certes il en est de méchants et qui n'ont pas « l'esprit de compassion », mais ceux-là même, à leur chevet de mort, connaissent le repentir et se tourmentent de leur salut, — et plus nombreux sont les charitables, les simples, les confits en dévotion. Ils honorent les religieux, ils punissent les sacri-

lèges, ils « observent saintement le jour du repos [1] ». Ils apprennent par cœur les paroles du Bouddha; ils envoient des pèlerinages aux lieux saints de l'Hindoustan; ils dotent les monastères; ils nourissent les aveugles, les estropiés, les veuves; parfois, — mérite suprême, — ils rachètent et mettent en liberté les bêtes prisonnières dans l'île. Surtout ils font ciseler les châsses, graver sur des feuilles d'or les Écritures, ils bâtissent ces *stupas* et *dagobas* géantes dont les restes prodigieux semblent des collines dans la jungle. Tel, apprenant l'existence dans l'Inde d'un moine si béatifique et glorieux qu'une fleur de lotus se lève sous chacun de ses pas, lui envoie des huiles de santal, des livres de piété qui ont touché la grande Relique de l'île, la Dent merveilleuse, et, lorsque le bienheureux visite Lanka, il veut le servir lui-même, et publiquement l'honore « comme un vaisseau de piété digne de toutes les offrandes et de tous les hommages ».

Aux premiers siècles, c'est la recherche des reliques qui préoccupe Ceylan. Les plus puissantes lui arrivent vers le temps où, bien loin à l'Occcident, Jésus, fils de Marie, annonce son royaume aux villages de Galilée. On les enfouit en des *dagobas* massives comme les pyramides d'Égypte et presque aussi vastes, et le concours des foules autour des édifices nouveaux ressemble à celui du peuple de France au XIIe siècle, quand de blanches cathédrales montaient au-dessus des cités. C'est le même zèle et la même espérance; à chaque nouvelle inauguration, la vie d'un peuple s'arrête et se fixe au pied des autels. Alors les gongs bourdonnent comme sonnèrent à toute volée les cloches dans les jeunes basiliques du Christ; les princes, les riches et les pauvres, donnent leurs pièces d'or et de cuivre pour que brillent « par milliers » les lampes et les cierges, pour que fument les tourbillons d'encens, pour que les os des saints reposent dans la splendeur des gemmes et de l'or, — et les prédicateurs prêchent, les *theras* officient, les éléphants, processionnellement, portent les ima-

1. Chap. LX, 21. Les jours de repos *(Uposatha)* reviennent quatre fois par mois. Tout travail alors est défendu. Ces jours-là, le fidèle doit revêtir son plus bel habit, réciter la triple formule du *Credo*, les commandements, et entendre la prédication. Kern traduit *Uposatha* par Sabbat ou Dimanche.

ges du Conquérant, des foules immenses et silencieuses s'inclinent pour l'offrande des fleurs et s'accroupissent, les mains au front pour l'adoration. Et de siècle en siècle, à chaque renouveau de foi, les mêmes fastes recommencent dans le même enthousiasme. Quand, vers 1240, fut fondé le monastère de Kandy « cité, dit le vieux texte, dont le paysage ne peut être surpassé », le roi de l'île fit une fête en l'honneur du Bouddha, et le tumulte des cinq instruments de musique, comme une tempête soulevée par la mer de ses mérites, eût suffi à couvrir le grondement de l'Océan ; et la voix de la Religion, aussi, se fit entendre dans les chaires où des prédicateurs, de beaux éventails à la main, expliquaient la bonne loi. Et cette fête était embellie par les cris de joie que poussaient les quatre classes de disciples du Bouddha. Ils allaient et venaient, admirant et se félicitant les uns les autres, et récitant les louanges des trois joyaux sacrés : « O le Bouddha! ô le Dhamma! ô le Sangha! [1] » Et, de tous côtés, les maîtres de cérémonie chantaient aussi ces louanges en invoquant les bénédictions du Seigneur.

En quelques-uns de ces rois s'incarne le pur idéal bouddhique. Kitissiri-raja-siha (1747) pratique véritablement les quatre vertus royales : faire l'aumône, parler avec bonté, travailler au bien d'autrui, regarder comme soi-même toutes les autres créatures. Certains marchands, qu'on appelle Hollandais, ont attaqué ses officiers, volé le coffret de la Relique, mais reconnaissant qu'ils ne peuvent conquérir toute l'île, ils viennent faire leur soumission. Aussitôt qu'ils ont prononcé les paroles de paix « le roi leur pardonne leur grande offense et les fait traiter avec respect ». Sûrement il s'est répété l'admirable maxime : « Si la haine répond à la haine, comment la haine cessera-t-elle? »

Du même précepte d'amour s'inspirait le plus illustre roi de l'île, Parakkama-Bahu Ier, quand, vainqueur après une guerre très longue de son ennemi, le roi Gaja-Bahu, il se dit dans sa sagesse : « Il est juste qu'il ne souffre pas : faisons qu'il vive tranquille, sans raison de nous craindre, *jusqu'à ce que nous puissions nous voir en un jour plus heureux.* » C'est

1. C'est-à-dire le Maître, la Loi, l'Ordre des religieux.

pourquoi il lui envoie des présents de grande valeur, « parfums, vêtements, joyaux qu'il avait acquis pour son propre usage ». Mais les gouverneurs des provinces veulent tuer le vaincu. Quand le Grand Roi entendit cette nouvelle, son cœur fut remué de compassion, et il pensa : « Sûrement ce roi ne doit pas être tué». Il manda son magnanime général Devasanapati et lui dit ces mots : « Si ces chefs de provinces et de districts qui sont gonflés de notre victoire s'emparaient du roi Gaja-Bahu, et le tuaient, ce serait un péché. Et c'en serait encore un, s'ils pillaient la cité, et opprimaient le peuple, et s'ils vivaient dans le désordre, car, ce royaume, mon office royal n'est-il pas de l'établir pour l'avancement de la religion et le bien du peuple? » Établir un royaume pour l'avancement de la religion et le bien du peuple, c'est, à la lettre, de la même façon que l'Arthur de Tennyson, le roi chrétien et chevalier, définit l'œuvre de sa Table Ronde.

Mais un troisième prince qui s'est soulevé, lui aussi, contre Parakkama, craignant les partisans du roi vaincu, s'empare de lui et tente de le faire mourir de faim. Alors le prisonnier réussit à envoyer un messager à son ancien ennemi, et lui fit dire : « Je n'ai de refuge qu'en toi : verse sur moi l'eau de ta merci! Éteins cette flamme de souffrance qui m'écorche et me consume! » Et le Grand Roi plein de merci prêta une oreille attentive à ces paroles, et fut remué d'une très grande pitié, et pensa dans son cœur, se disant : « En vérité, il a souffert toute cette dure peine à cause de moi; c'est mon saint devoir de l'ôter de cette peine. » Il entre en campagne et délivre Gaja-Bahu.

Mais, plus tard, celui-ci se retourna traîtreusement contre le Grand Roi. De nouveau son armée fut anéantie, et les troupes de Parakkama battirent le pays pour s'emparer de lui et, cette fois, en tirer vengeance. Alors, dans un admirable épisode, la voix de la religion s'élève; les hommes de paix prononcent les vieilles paroles bouddhiques de charité, et les hommes de guerre s'arrêtent. Il n'y a pas un tel exemple de l'autorité de l'Évangile sur un prince chrétien, de son empire sur ses passions d'homme. Le style même de ce récit respire la paix souveraine, la simple et solennelle sérénité du pur bouddhisme. On songe au geste auguste du Bouddha détaché de l'Illusion,

dont, seule, la droite se lève pour avertir les vivants, et leur enseigner le renoncement et la bonté.

Et quand ce roi vit que nul autre refuge ne lui restait, il envoya des messagers à l'Ordre des trois Fraternités qui demeuraient en la ville de Palatthi, leur faisant dire : « Je n'ai plus de refuge que dans mes seigneurs; c'est pourquoi, je vous en supplie, prenez compassion de moi, et me sauvez dans ma détresse. » Et les frères reçurent ce message, et furent émus de compassion, et, s'en allant en corps à Giritataka, ils vinrent devant la présence du Grand Roi, Parakkama Bahu. Et quand les premières paroles de courtoisie eurent été dites, le roi leur demanda la raison de leur venue, et ils répondirent par ces paroles de paix : « Le très saint et miséricordieux Bouddha, en plusieurs discours, a longuement parlé des maux de la haine et des bénédictions de la paix. Le roi vaincu n'a fils ni frères, et de plus, il semble sûr, à cause de son grand âge, qu'il approche des portes de la mort et que, par là, ton vœu d'établir un royaume pour l'avancement de la religion et le bien du peuple, s'accomplira bientôt. C'est pourquoi il est juste que tu abandonnes cette lutte et que tu t'en retournes dans ton pays, acceptant avec respect les conseils de l'Ordre. »

Alors le Grand Roi, qui avait conquis cette province avec une si grande peine, prêta l'oreille aux paroles de l'Ordre, et cédant sa conquête au roi vaincu, il tourna ses pas vers son propre royaume.

***

Ce Parakkama-Bahu qui vivait il y a plus de huit cents ans, Ceylan en garde encore le souvenir. C'est son nom que Silananda prononçait d'abord avec ferveur, quand, opposant le grand passé à l'humble présent, il évoquait les temps d'indépendance et de foi rayonnante. En ce roi, les idées bouddhiques et nationales ont pris leur conscience la plus claire; il les veut réalisées et souveraines, et c'est alors que Ceylan, comme l'Inde au temps d'Açoka, présente l'image de la parfaite société bouddhique. Les moines chroniqueurs le savent bien; on sent leur enthousiasme quand ils parlent du *grand*

roi, et que pour eux ce règne est édifiant entre tous, et glorieux pour la religion.

En effet, il est plein de guerres saintes, d'expéditions poussées jusqu'au sud de l'Inde au secours du roi bouddhiste de Madura, d'alliances avec les rois de Siam et de Birmanie qui sont « de la Foi », et de fondations charitables, et d'années brillantes de paix, et de l'allégresse et de la prospérité du peuple. Surtout, des fêtes fastueuses y resplendissent, non pas de vains et frivoles spectacles, mais des solennités en l'honneur des institutions essentielles. Étrange contraste, — éternel en pays indien : une société fondée sur les croyances les plus nihilistes de l'Asie et, pour glorifier son principe et son succès, les pompes les plus magnifiques de l'Asie. « Le jour de son couronnement, le roi, dont les yeux étaient longs comme des lys, se revêtit d'ornements et s'assit, son diadème en tête, sur un trône doré. Le tumulte assourdissant des tam-tams fut semblable au roulement de l'Océan, quand, de l'autre bout du monde, il est secoué par les tempêtes. Et les éléphants vêtus de drap d'or étaient dans la rue, devant le palais, comme des nuages qui seraient descendus là, sillonnés de la lumière de l'éclair. Et, sous le piaffement des chevaux de guerre, toute la ville semblait trembler comme la mer. Et le ciel était caché par les rangées de parasols multicolores et les drapeaux d'or, et l'on agitait des étoffes en signe de joie, et les mains battaient et les habitants de la cité criaient : « Vis, ô » vis, ô grand Roi! » — Et tout le pays était couvert d'arcs de triomphe en feuillages, où brillaient des vases pleins de fleurs, et les ménestrels chantaient des hymnes de louanges, et l'air était rempli des fumées de l'encens... »

Mais, finies les splendides « apparences » de ces fêtes, le roi se retire en lui-même pour méditer l'essentiel : son devoir de roi bouddhiste. Il se dit dans son cœur : « Aux temps passés, ce peuple fut très opprimé par les rois de jadis ; le joug des taxes injustes pesait sur lui, car ces chefs étaient détournés du droit chemin par l'amour et la haine, par la crainte et l'ignorance ; ils ne cherchaient pas le bien de l'Église et du royaume. Et, depuis longtemps, la religion du Maître est minée par des centaines d'hérésies, éparpillée par les disputes des trois fraternités ; des milliers de moines sans pudeur ne son-

gent qu'à se remplir le ventre, et la religion du Bouddha, s'est corrompue bien avant l'écoulement des cinq mille années assignées par les prophéties. Et ceux qui ont faim, je dois songer aussi à les nourrir, comme le nuage qui s'est élevé des quatre régions du ciel fait pleuvoir sur la terre aride une ondée qui ne cesse pas. Toutes ces choses je les ai méditées quand, si longuement, j'ai peiné pour établir ce royaume. Allons! le temps est venu : que ma volonté s'accomplisse!

» Alors, à coups de gongs, il fit querir les pauvres du pays, et dépensa en aumônes son propre poids d'or et de pierres fines. Puis il fit commandement aux trois fraternités de s'assembler et de conférer au mieux des intérêts de l'Église, et semblablement, il réunit de grands docteurs, habiles à reconnaître le coupable et l'innocent. Et comme il était instruit des règles de l'Église, et savait discerner le faux du vrai, il rechercha lesquels dans les monastères menaient une vie pure, et lesquels une vie impure. Et parce qu'il était juste aussi, et que ni l'amour ni la haine ne le conduisaient, mais seulement le souci constant, jour et nuit, du devoir, ce roi sage, comme un subtil médecin qui distingue les maladies guérissables et les mortelles, rendit à l'Ordre ceux qui étaient sains et en chassa ceux qu'avait corrompus le péché. Ainsi, ayant résolu dans ses naissances antérieures de purger la religion, ce roi sage rendit pour cinq mille ans la religion du Conquérant pure comme les eaux de la mer. »

Suit le détail de ses œuvres et fondations. D'abord un palais pour y loger les moines, quatre autres pour les pauvres, et, dans chacun, des vases de cuivre, des coussins, des lits, avec des jardins, des fontaines, des arbres à fruits, des greniers d'abondance, mille vaches qui donnent du bon lait. « Et ce chef des hommes bâtit encore un grand hôpital pour des centaines de malades, et à chaque malade il donna un serviteur et une servante pour le veiller le jour et la nuit, et les remèdes nécessaires et la nourriture. Et il entretenait là des médecins sages et savants. » Or, dans cet hôpital, les malades sont les malades du roi. Car sa charité est directe, personnelle, elle va du cœur au cœur et des yeux aux yeux. C'était sa coutume, aux quatre sabbats *(Uposatha)*, de dépouiller ses robes royales après avoir scrupuleusement observé les

commandements de l'Église, et, s'étant purifié, de se couvrir d'un vêtement neuf pour visiter ceux qui souffraient, accompagné de ses ministres. Et, comme la bonté habitait son cœur, il attachait sur chacun des regards de pitié, et comme il était grand clerc en toutes choses, et savait l'art de guérir, il mandait les médecins et s'informait de quelle sorte ils traitaient chaque malade. Parfois lui-même administrait les potions de sa propre main, et il ne manquait pas de s'enquérir de la santé de tous, et à ceux qui étaient guéris il faisait présent d'un vêtement.

Jusqu'ici nous sommes, semble-t-il, en plein idéal chrétien, et nul roi n'a tant ressemblé à Saint-Louis que celui-là. Mais, çà et là, un épisode purement bouddhique nous étonne : « Un certain corbeau, affligé d'un cancer à la face, et qui était en grande peine, entra dans l'hôpital du roi qui ouvrait à tous également le trésor de sa grande charité. Et ce corbeau, attaché là par le charme tout puissant qu'était l'amour du roi pour les créatures souffrantes, ce corbeau ne quittait pas l'hôpital, et restait à la même place comme s'il avait les ailes brisées, et croassait très pitoyablement. Mais les médecins ayant découvert sa véritable maladie l'accueillirent par l'ordre du roi et le soignèrent, et après qu'il fut guéri, le roi le fit promener autour de la ville sur le dos d'un éléphant et commanda qu'on le mît en liberté. »

Au milieu de tant de pages qu'un moine de Cluni pourrait avoir écrites il y a huit cents ans, c'est ici le détail spécifique où nous reconnaissons une religion de l'Inde, et que le Bouddhisme et le Christianisme ne sont pas de même essence. Nous étions dans un monde tout analogue à celui dont le nôtre n'a pas encore fini de se dégager. Il n'était question que de princes pieux ou que le dévot historien blâme pour leur impiété, et de guerres entre chefs féodaux, et d'expéditions en « Terre Sainte », et d'hommes et de choses d'église : saints, moines, abbés, missions, reliques, miracles, ordinations, carêmes, offices du matin et du soir; on nous prêchait la retraite, le dédain du monde, l'amour de « notre Seigneur »; nous retrouvions encore une fois tout ce que nous avons connu depuis l'enfance, et, tout d'un coup, voici que cette histoire nous parle d'aumônes aux bêtes, de paradis provisoires, de renaissances, et de l'Univers fantôme, et de la

suprême sagesse qui distingue le « réel de l'irréel ». La reine du grand roi a les grâces et les perfections d'une Blanche de Castille : douceur, sagesse, piété, charité, mais, de ces vertus, le principe, c'est une conception pessimiste qui naquit et régna pendant des siècles dans la vallée du Gange : cette reine se répète que « tourbillonnant en cercles toujours renouvelés dans le grand Océan de l'existence, les êtres n'ont d'autre remède à ce destin que le mérite des œuvres ». Et de même, quand les Hollandais hostiles au Bouddhisme s'emparent de la capitale, si les *theras* gardent leurs robes jaunes, « *c'est qu'ils ont moins à craindre de l'ennemi que du retour éternel de l'existence* ». Voilà le petit détail d'âme qui tout d'un coup nous ouvre les abîmes.

Mais bien souvent, aussi, dans cette chronique, on perçoit les influences spéciales de l'Inde. Des splendeurs lourdes y passent. Elles baignent, ces pages bouddhiques, dans la lueur de l'or et des gemmes comme l'intérieur du temple de Kandy. Les châsses somptueuses, les reliquaires brodés de joyaux, les statues d'or, les candélabres d'or, les encombrent; des perspectives sacrées s'y ouvrent où jouent l'un dans l'autre les jaunes, les chauds reflets de l'or.

Et ce vieux livre est chargé des mêmes arômes que j'ai sentis dans le temple et dans les jardins de Peradinya. Jasmins, champaks, frangipanes, voilà les mots dont les parfums les saturent [1]. J'en suis sûr à présent : ce n'était pas seulement l'impression neuve d'un Européen qui m'a tant arrêté devant les fleurs cinghalaises. Si merveilleuses sont-elles, si inséparables de la vie de l'île, que lui-même, le chroniqueur indigène, ne peut conter les annales de Ceylan sans y mêler à profusion leurs noms embaumés. Souvent il en est comme grisé. Sa tête se prend, son imagination trop envahie par des souvenirs de parfums, extravague : ainsi lorsqu'il décrit ces dagobas immenses *dont le ciment ne fut préparé qu'avec de l'eau de jasmin*. Pour donner idée de l'air

1. Par exemple : Ch. LXXIII, 102, où vingt espèces de fleurs sont nommées. Cette page est l'une des plus somptueusement indiennes du livre. Il s'agit d'un parc entourant un pavillon royal de bois de santal, d'or et d'ivoire. Les paons déployant leurs queues merveilleuses crient dans les arbres couverts de fleurs, et toutes ces splendeurs se reflètent en des vasques, parmi les lotus, entre les balustrades d'ivoire.

que l'on respire dans le sanctuaire de Kandy, j'ai parlé de celui qui étourdit si l'on plonge son visage dans un grand bouquet. Quelle surprise de retrouver la même image dans un chapitre ancien de ces annales ! Elle s'est imposée au bouddhiste à peau sombre qui décrivait — il y a combien de siècles au juste? — les autels dressés par le grand Parakkama. « Il fit construire une demeure religieuse, ceinte de tous côtés de multicolores tentures, couverte d'une étoffe d'or excessivement précieuse. Et à cause des fleurs parfumées qu'on présentait aux autels, la splendeur de ce lieu était celle d'un grand bouquet. » Et la vapeur des encens, et l'odeur ecclésiastique des huiles qui brûlent perpétuellement, des cierges qui s'allument et qui meurent en fumée, flottent aussi dans ce *Mahavansa* comme dans la chapelle étroite. « Car les chambres de ces pavillons de prière sont toujours illuminées de veilleuses et de lampes que nourrit une huile parfumée. Et, partout, l'air y sent les exhalaisons du benjoin. » Et parfois, « autour des statues saintes, les bayadères dansent, couvertes d'étoffes somptueuses ». Je les vois qui tournent, un doigt sur la tempe, comme leurs sœurs brahmaniques du Dekkan, et puis déploient leurs bras languides et cerclés de métal, et renversent la tête et ferment les paupières. Et les éléphants habillés de brocarts passent, à pas énormes et mous.

Alors je me rappelle que le pays dont parle ce livre est la terre de l'Inde où je suis, celle des épices et des palmes prodigieuses, des gemmes troubles et rayonnantes comme le saphir étoilé, l'opale et la pierre de lune, celle des nuits rouges après le crépuscule. Et je me rappelle que cette vieille humanité dont l'histoire ressemble tant à celle de nos pères était demie-nue, gracile et belle, couleur de bronze ; que les images adorées et servies par les rois pieux, les moines, les nonnes et le peuple dévot, n'étaient pas celles d'un Homme-Dieu, les bras en croix, les mains clouées, le flanc percé, supplicié volontaire pour le rachat de sa créature, et rayonnant d'amour, — mais d'un gymnosophiste accroupi sous un riche feuillage des tropiques, tout retiré en soi, le corps replié, la face immobile, et dont les paupières ne se levaient plus sur le monde trop magnifique des apparences.

LA FÊTE DU RIZ

Le hasard m'a fait assister à des pompes où survit quelque chose des splendeurs décrites par le *Mahavansa*. Solennités religieuses en l'honneur de la récolte du riz.

Je me rappelle une fête du même genre. C'était bien loin d'ici, dans l'extrême ouest de l'Angleterre; cela se passait dans une froide petite église dont la tour crénelée se levait près d'un estuaire boueux, entre deux collines toutes noires de lande sous la pluie brumeuse de la côte. L'autel était décoré d'épis, de coquelicots et de bluets. Des fermiers honnêtes et massifs, à figures rouges, endimanchés de noir, somnolaient sous la prédication d'un *clergyman* en surplis qui parlait de la terre de Chanaan, de grappes miraculeuses, de Jehovah fidèle à son peuple, de moissons terrestres et de moisson des âmes. C'était le service d'actions de grâce pour la récolte du blé. Au dehors la cloche tintait de minute en minute : une seule note qui tombait lentement, en gouttes monotones, sur le silence figé des champs. La marée baissait, et l'estuaire, peu à peu, se changeait en boue luisante et désolée où couraient des courlis.

Ici, trompettes, orage de gongs qui m'éveillent à six heures du matin : ce n'est pas l'appel ordinaire aux dévotions bouddhiques. Nous courons au temple d'où vient le tumulte, et là, entre les admirables gerbes de cocotiers et le vert miroir du lac, dans la jeune lumière du matin cinghalais, qu'est-ce que ces masses de pourpre et d'or surgissant au-dessus d'un remous d'humanité multicolore et demi-nue? Des éléphants! Dix éléphants, énormes, immobiles, couverts de housses somptueuses, dix « présences », car il n'y a qu'eux; la foule, à leurs pieds, n'est qu'un flot bruissant. En vain le tintamare fait rage, en vain de petits humains qui semblent des chefs, vont et viennent, crient, jettent des ordres, font ranger le peuple : ces géants demeurent étrangers au tumulte, à tout ce qui se passe au-dessous d'eux; ils ne bougent absolument pas.

Quelle patience dans cette attente ! Quelle puissance qui somnole ! A quoi rêvent-ils ? Mieux que les cocotiers, mieux que les femmes aux yeux d'Apsaras, ils me rendent sensible l'étrangeté de cette terre dont ils sont les créatures indigènes, l'étrangeté de la civilisation qui les fait servir à ses cultes. De quel passé sortent-ils ? Celui du centre, le plus grand, est un ancêtre, me dit-on ; ses défenses courbées et gainées d'or descendent plus bas que ses genoux. Quand les vieillards de l'île étaient des enfants, c'était lui déjà, et depuis longtemps, qui tenait la tête des processions religieuses. Combien en a-t-il conduites ? Ces brocarts, ces colliers et ces boucles d'oreilles larges comme des cymbales, tout cela qui fait partie du trésor antique du temple, c'est le vêtement propre à son métier, à son métier de bête ecclésiastique. Il y est à son aise ; il le connaît, son costume, comme il sait les traditions, car, mieux que les officiants, il prévoit ce qui s'apprête : le détail des cérémonies, les rites, les musiques et les danses. Et son œil sage et petit ne s'émeut pas des générations différentes. S'aperçoit-il seulement que les vivants d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'autrefois ?

Tout le luxe de l'Inde fabuleuse est sur lui. Les autres portent des manteaux de soie, — soie jaune, soie verte ou zébrée de rouge et de noir, soie de pure écarlate. Lui seul est habillé de drap d'or qui lui descend jusqu'aux genoux. Le caparaçon doré de sa tête est percé de deux trous pour les yeux ; des bosselures d'or et d'argent y sont suspendues, couvrant de chaque côté du front les vastes lobes intelligents ; — et jusqu'au milieu de la trompe, l'étoffe magnifique s'allonge en pointe. Là brille le signe de sa religion : sous une pierre de lune grosse comme un œuf, et dont la lueur gelée bleuit entre ses yeux, une figure découpée dans une plaque d'or, comme une amulette, — l'antique Bouddha de l'Inde, les jambes croisées, dans la pose sacramentelle.

Et déjà les monstres parés comme des galions de fête portent leurs équipages. D'abord, sur chaque tête volumineuse, agenouillés en des coussins de velours, trois *mahouts*[1], trois

1. Cornacs indiens.

sombres nudités (mais la semelle retournée sous leurs cuisses est rose comme celle des blancs) : des vieillards à longues barbes, de type général et noble : l'éternel homme de l'Inde, tel qu'Alexandre le vit sur l'éléphant indien. Celui du centre tient à la main l'*ankus*, le crochet d'acier par lequel la volonté humaine se fait sentir à travers le crâne du colosse. Et sur chaque dos, huit personnages sont accroupis dans l'or et la pourpre d'un palanquin de gala, sous des ombrelles ou des tentes tissées d'argent. Leur costume est celui des sacerdotes laïques du temple, gardiens de l'autel et des voiles sacrés. Chapeau blanc et plat, robe blanche, serrée au torse sous les aisselles, laissant les clavicules et les épaules nues. Ceux qui trônent sur l'éléphant doré tiennent précieusement, devant eux, des choses scintillantes : les cassettes, le trésor religieux qui vient des anciens rois. Les autres, sur les éléphants verts, jaunes et rouges, portent sous les parasols de blancs ballots gonflés du riz nouveau.

Alentour, maintenant, le tumulte de la foule a fait place à l'ordre de la procession. Les rangs sont formés, les théories successives sont prêtes : d'abord, entre les monstres, des pelotons de musiciens et de danseurs, ensuite, à droite et à gauche de chaque bête, les *mahouts* à pied, l'*ankus* dans une main, l'autre posée sur l'ivoire d'une formidable défense. Et derrière, en file, harnachés de cuivre et de bijoux, les porteurs de palmes, de fleurs, de parasols, éventails, chasse-mouches, drapeaux, emblèmes, et ceux qui tiennent les lances, les boucliers d'autrefois, les vieilles épées cinghalaises dont la poignée se recourbe en dragon. Plusieurs rangs aussi de ces mystérieux personnages en blanc, aux épaules découvertes, qui semblent jouer ici le premier rôle, et ne sont pas des prêtres, mais les administrateurs, les *trustees* du temple et de son trésor, les dépositaires des richesses et des traditions anciennes. Pas une seule robe jaune. Et cela s'explique : fondés par des rois, des corporations, des villes ou des villages, les temples, leurs sacraires, leurs fêtes, manifestent la religion du peuple, comme les monastères, leur nudité, leur pauvreté manifestent la religion des moines. Deux religions qui ne sont pas tout à fait semblables, le symbole des initiés étant dieu vivant pour la foule. En celle-ci persiste l'éternel besoin

qu'a l'homme de puissances analogues à lui-même, maîtresses de sa destinée et qu'il puisse invoquer, fléchir. Le Bouddha de ce peuple n'est pas « inexistant ». Il trône quelque part, plus haut que les *devas*, au-dessus de ce Vichnou que Lanka n'a jamais cessé de fêter, lui aussi, par des processions annuelles. Bouddha soit loué, tous les dieux remerciés pour la belle moisson !

Et maintenant en route ! Tonnent les tambours, glapissent les musettes, les dix éléphants sont partis, si brusquement qu'à peine ai-je le temps de me jeter dans une *rickshaw* pour courir après. Une nuée d'autres *rickshaws* traînées par de lestes adolescents roulent avec la mienne sur la route rouge, sous les jaillissantes verdures : tous les notables de Kandy filent entre les haies cheminantes et fleuries du peuple, — très vite, car les éléphants marchent à grandes enjambées et, pour les suivre, les petites jambes humaines sont obligées de courir. Là-bas, sous la très haute voûte des palmes, les énormes bêtes s'en vont — noires, car je les vois par derrière, et les housses magnifiques ne couvrent pas les croupes, — noires et comme habillées de vastes pantalons de basane, pliant les jarrets à la façon des hommes. Et, portées haut sur ces masses, tanguent avec lenteur des choses brillantes : l'or et l'argent des *howdahs*, des palanquins, des parasols, des grands dais, et, plus haut encore, les groupes nus des cornacs juchés sur la nuque des colosses.

Peu à peu nous rattrapons le dernier éléphant, puis le neuvième, le huitième... Nous voici maintenant tout près du premier, du vieux chef éblouissant et sacré. Quel cortège ! Avec le frissonnement des bannières, des emblèmes multicolores qui les entourent, avec les centaines d'humains qu'ils traînent à leur suite, avec les espaces qui les séparent, les bataillons de chanteurs et batteurs de gong qui peuplent ces intervalles, ils ont l'air de s'être multipliés et d'avoir grandi. On ne peut pas croire que dix éléphants suffisent à une file si longue et que jamais on ne voit tout entière. Il faut les compter un à un pour savoir qu'il n'y en a pas davantage.

Les larges coussins de leurs pieds s'étalent sur des fleurs ; nous marchons sur les précieuses fleurs bouddhiques : jasmins,

frangipanes, champaks. Car, tout en tête, une troupe d'enfants nus qui portent des corbeilles, lancent devant eux en gestes cadencés une pluie de pétales, et la route est toute jonchée de blancheur, et d'invisibles nappes embaumées montent du sol.

De temps en temps surgit une sorte de reposoir, comme dans les belles Fêtes-Dieu de notre enfance, un édifice de feuillage et de fleurs, — mais les fleurs et les feuillages de Ceylan; et de ces masses végétales où notre procession fait halte, de telles fragrances s'épanchent que nous ne pouvons pas rester tout à côté. Et je ne sais pas si musiciens et danseurs en ont le vertige, mais alors, et tout d'un coup, ils semblent saisis de folie. Les trompes s'exaspèrent, les coups de gong se précipitent; les jeunes gens bondissent, battant leurs tambourins au milieu de leurs sauts, et, retombés à terre, ils restent là, soudain attachés au sol, pliés en deux, cataleptiques. Et puis les voici qui se mettent à pivoter sur eux-mêmes, par saccades, avec des arrêts brefs, et subitement, d'une nouvelle détente, tous les corps repartent en l'air. Ces sombres et grêles éphèbes de Ceylan! Toujours ils me sont apparus comme de possibles démons, démons rêveurs, démons de sexe ambigu dont le sourire inquiète un peu. Cette fois ils ont rejeté tout rêve et tout mystère; le diable apparaît en eux et se déploie : un principe maléfique les tourmente, les crispe en contorsions d'enfer.

Mais ce qui rend plus extraordinaire encore cette scène de sabbat, c'est le sérieux profond des assistants. En haut de leurs palanquins, les vieillards en blanc ont croisé leurs bras pour suivre, avec des mines impassibles, ces entrechats d'épilepsie. Toute la procession garde son ordre; chaque théorie reste rangée; les physionomies sont plus fixes, plus intenses qu'à l'heure des offrandes silencieuses, sous les luminaires du temple. On sent qu'elle aussi, cette minute, est chargée d'électricité religieuse, et que très solennelle est cette danse de Saint-Guy. C'est même à croire qu'elle est plus sacrée (comme sans doute elle est plus ancienne) que le culte bouddhique. Car on m'a permis d'approcher des autels, et voici qu'un chef qui paraît commander à tous (on me l'a déjà désigné comme un descendant de la race royale, et c'est le seul ici qui, par-

dessus son pagne cinghalais, porte un veston d'Européen), un chef à barbe blanche m'ordonne d'un geste impérieux de contempler de moins près ces mystères.

Mystères, en effet, car c'est la puissance que les hommes ont appelée tantôt diable et tantôt dieu qui vient de surgir et se manifeste là : elle agite et lance ces corps nus de danseurs; leurs yeux qui se ferment ou se retournent à demi disent bien que l'individu conscient s'est évanoui en eux; il a fait place à ce dieu que les gongs ont suscité et qui les tient, les habite, — un dieu de toutes les races et de tous les temps, des Bacchantes antiques comme des convulsionnaires modernes, — celui qui possède encore les derviches hurleurs, les Aissaouas, et dans les grands *revivals* chrétiens des États-Unis, ces nouveaux élus de la Grâce que l'on voit, pareils aux premiers méthodistes anglais, tomber brusquement à terre, l'écume à la bouche, « dans leur dernière lutte contre le diable ». Frénésie, délire ou pure extase, toutes les religions les connaissent, ces états sacrés où l'homme, *ravi* à lui-même, se sent emporté par-delà les limites de sa personne, ou bien envahi, secoué par une force inconnue qui n'est pas lui... Mais combien elles diffèrent de qualité, ces religions, suivant que l'action qui produit l'hypnose est mécanique et spirituelle — coups de cymbales, rythme étourdissant ou endormeur, point brillant que fixe l'œil du *Yogin*, — ou bien concentration subite ou méthodique de l'esprit sur une image ou une idée! Et combien plus essentiellement encore elles diffèrent, suivant la nature des forces sorties du fond de l'être — rage destructrice, appétit de volupté, appétit du néant, amour mystique — qui élancent l'esprit hors du moi et le fixent à l'image ou l'idée fascinante, — suivant surtout ce qui s'attache et se subordonne à celles-ci de croyances et de dogmes pour orienter les vies dans tel sens et produire tel type d'homme et de société!

Après une halte plus longue nous sommes revenus au temple de Kandy par un autre chemin, le même eût-on dit que le premier, — route rouge sous des fusées de palmes; — mais l'air commence à s'enflammer. Nous descendions de toute la vitesse de nos *rickshaws*, tout le ruban multicolore des

humains entraîné par les éléphants qui marchaient plus vite encore que tout à l'heure, entraîné par l'oscillation rythmique et lourde de leurs masses géantes.

L'aîné, le plus magnifique de tous, que je suivais (sans trop oser approcher, car l'homme en veste noire, le fils des rois, me surveillait encore), l'éléphant de tête était vraiment « la montagne d'or » dont parle le *Mahavansa* quand il décrit les processions d'autrefois. Derrière nous, à quarante pas environ du premier, précédé de ses musiciens, escorté de ses *mahouts* et de ses drapeaux, venait le second monstre en robe rouge, berçant son équipage, la tête encapuchonnée, ses boucles d'oreilles balancées en cadence, le front chargé de plaques de métal et de cabochons d'émeraudes. De celui-là surtout je pouvais m'ébahir, car je le voyais de face en me retournant. Il avançait, hochant un peu la tête comme dans une somnolence, prodigieux survivant avec ses frères d'une faune disparue, d'un âge où la vie n'était pas à la même échelle qu'aujourd'hui. Il avançait, si étranger à cette armée de petites créatures à deux jambes qui l'employaient à servir les dieux de leurs rêves! Vraiment il avait l'air de dormir; mais le bout intelligent de sa trompe vivait, oscillait, se repliait au-dessus de la route rouge, se tordait incessamment. Par delà, derrière un espace vide, montait une troisième silhouette de la même taille : l'éléphant vert. Du suivant je n'apercevais au loin que le tangage majestueux des vieillards accroupis sur sa tête. Des nuages roses de poussière nous cachaient toute la suite...



Puis le temple, où nous revenons et dont la cour, les abords sont envahis par une multitude extraordinaire. D'où sont-ils venus? Est-il possible que tant de vie humaine se cache dans la paix des forêts de Kandy? On doit s'écraser dans les sanctuaires si l'on en juge à cette mêlée de couleurs et de chair brune sur les parvis. Par-dessus les têtes fourmillantes, des centaines de bras cerclés de métal portent les plateaux de fleurs que l'on présentera tout à l'heure aux images si l'on peut les approcher.

Il n'y a pas à tenter de fendre ces épaisseurs compactes; on ne peut que se laisser emmener par ce flux qui, très lentement, approche des pavillons. Mais on sent une jouissance singulière à s'enfoncer ainsi, à se perdre, à baigner à même dans la masse de cette mystérieuse humanité indienne. Il semble que toute celle de Ceylan soit là. Rien à chercher, à imaginer : la beauté de ce peuple se livre à nos yeux, non par quelques spécimens, mais totalement, dans ses nombres, ses individus, dans toute la matière vivante où elle se réalise...

Et devant nous, au-dessus de nous, de plus en plus près, d'autres rangs couvrent la terrasse du kiosque central, — debout, semble-t-il, sur les têtes de la foule : ondoiement de rouge, de vert, de rose, que frappe en plein le soleil de neuf heures, — et là dedans des bustes demi-nus, des bras élégants de femmes, des barbes d'argent, des corps enfantins... Les silhouettes qui sont en avant s'érigent comme des statues au ras de la ligne horizontale de pierre, sur le fond des fresques polychromes, dans les beaux cadres des architraves et piliers indo-chinois. A la colonne d'angle, un jeune Satan de sexe équivoque s'appuie, tenant une conque dont il tire d'affreuses vibrations.

Au delà du pavillon, à gauche, j'apercevais un peu de l'arrière-cour, qui par là était clairsemée. Des groupes de femmes et de vieillards, quittant sans doute l'espoir d'arriver jusqu'aux sanctuaires, y étaient venus faire leurs dévotions. Ils s'orientaient minutieusement du côté qu'ils savaient être celui de la Relique, s'accroupissaient dans la posture rituelle, sur la pointe des pieds, les pouces collés au front, et puis tendaient les mains. A l'extrémité du parvis, sous une galerie, on voyait des hommes apporter des sacs de riz qu'ils vidaient en de grandes cuves, tandis que, par terre, des personnages en blanc costume hiératique, semblaient écrire et compter. Ces portefaix chargés du grain de la dîme, ces scribes assis sur leurs talons et penchés sur leurs papyrus, ces groupes accroupis, les genoux au menton, et dont les mains s'élançaient pour l'offrande et l'adoration, tout cela c'était une scène antique de Thèbes ou de Denderah qui, étrangement, à trois mille années d'intervalle, revenait sous les palmiers de Ceylan bouddhique, et se répétait dans l'éternelle humanité.

Maintenant, les portiques franchis, on y voit à peine, tout d'abord, dans ces couloirs où notre troupeau se resserre et se pousse aveuglément. Voici que nous passons devant la porte ouverte d'une chapelle, mais impossible de s'en frayer l'entrée. Tout au plus, en me haussant sur la pointe des pieds, puis-je apercevoir un peu le pointillement des têtes, les rangs refoulés qui, près des murs, semblent remonter par dessus les autres. Et cela dans la plus faible et solennelle clarté des lampes. Vaguement on voit luire des épaules, des bandeaux de cheveux lisses, et des cuivres, des bijoux. Mais nul mouvement dans cette ombre et cette atmosphère aggravée de parfums. Le silence étreignant, l'émotion d'un mystère religieux, comme dans une de nos églises, lorsque l'officiant élève devant le peuple courbé le calice au-dessus du tabernacle. Là-bas, entre les étoiles des cierges, brille un calme Bouddha d'or...

Ensuite un lieu plus vaste où l'on respire un peu, une hypostyle que nous traversons avec lenteur, mais tout droit, car le gros de la foule s'endigue dans la travée centrale. Ce qu'elle cherche, cette foule, je le comprends à présent, c'est, par delà cette salle, le pied de l'escalier qui monte à la chambre redoutée de la Relique. Là convergent sans doute les colonnes humaines qui des portes diverses du temple avancent, avancent dans l'ombre...

Autour de nous, en ce moment, siège toute une assemblée de Gautamas. On les voit entre les rangées de piliers qui trônent sur leurs lotus, derrière des barreaux de métal. Ils semblent très anciens, leurs ors tout enfumés. Il en est un qui ne se révèle pas tout de suite, et qui, soudain, surprend comme une apparition, — tout de cristal, immatériel : un Bouddha désincarné, nirvanique, sur des nappes ondulantes d'encens.

Plus bas que les dieux, un peuple pieux s'affaire dans les colonnades latérales, et ce n'est pas une difficile poussée comme ici, dans l'allée du centre, mais un va-et-vient actif, et pourtant silencieux toujours. Une à une sonnent les pièces de monnaie qui tombent à coups pressés dans les caisses grillées de bronze.

Et l'on entend aussi de vagues voix dolentes. Par terre, contre les piliers, je reconnais les mendiants, les éclopés,

tous les hôtes familiers de ce lieu, dont les mains ou les moignons supplient. Voici la vieille Siamoise aux pitoyables et minaudantes grimaces, avec ses deux poussahs minuscules d'Indo-Chine. Elle les tend pour qu'on les vénère au passage, et les gens en effet s'arrêtent, font deux salutations aux statuettes, et puis tirent d'un pli de leur pagne un minuscule liard. Mimique passionnée, modulations aiguës de remerciement. Sourire affreux de vieux masque japonais.

Puis recommence l'étouffement dans un étroit corridor. Nous approchons de l'escalier central où, par différents chemins, tend la multitude. J'en devine l'entrée noire et bâillante, tout obstruée de masses qui n'avancent plus...

Mais une seule idée me reste : ne pas me laisser engager dans cette trappe — arriverait-on vivant là-haut ? — respirer, fuir le cauchemar de tous ces corps humains dont la pression augmente, car le courant qui nous porte vient s'écraser ici contre un autre courant : deux flots convergents qui s'engorgent ensemble dans l'escalier, — et cela sans bataille ni bousculade ni cris dans cette obscurité, presque sans bruit, — telle est la souplesse d'anguilles de ces corps indiens.

Par bonheur, une porte s'est ouverte à côté, dans le mur, nous montrant la clarté d'une salle presque vide. D'un saut je gagne ce refuge, et quelle surprise de me trouver en pays ami ! Cette rotonde, c'est la tranquille bibliothèque du temple. De l'espace, du jour, des verdures aux fenêtres : la bonne délivrance ! Voici des robes jaunes ; voici, tout souriant, Silananda Théra qui me fait accueil. Et voici même quelques fidèles encore ; car, en un tel jour, les plus dévots n'oublient pas de venir adorer aussi les vénérables évangéliaires bouddhiques. Ils ne sont admis que par petits groupes, mais qui, sans arrêt, se renouvellent. Brève hésitation d'abord sur le seuil, où le grand jour, la vue des robes jaunes les effarouchent ; et puis ils s'approchent avec des timidités d'oiseaux, s'inclinent longuement devant les tables en versant quelques fleurs dans les bassins de cuivre.

***

Silananda Thera m'a conduit par des chemins réservés

aux moines jusqu'à la terrasse de ce premier étage que je n'espérais plus atteindre. Impossible toujours de pénétrer dans l'oratoire, mais nous nous serrions avec d'autres religieux sur l'étroit balcon qui en fait le tour. Aidé par eux, pendant quelques minutes j'ai pu contempler dans l'entre-bâillement d'une porte ce qui se passait à l'intérieur. Cela est indescriptible.

Je n'apercevais pas le lieu le plus sacré, les tables, le trésor, la châsse, mais seulement l'avant-chambre. Là, dans une pénombre que mes yeux éblouis encore de soleil pénétraient mal, toutes les coulées humaines qui, depuis des heures, avançaient ou stagnaient comme en des souterrains, venaient aboutir. C'était une seule pâte, prise, coagulée, sans mouvement, semblait-il d'abord, mais, en réalité, qui progressait très lentement, sous la poussée de ce qui montait encore. Et déjà, sûrement, les premiers rangs voyaient sous le portique d'ivoire les lumières de l'autel et le miraculeux reliquaire. Car leurs yeux étaient fixes, en extase, et, tous ensemble, leurs fleurs dans leurs mains, ils approchaient peu à peu dans cette obscurité fumeuse, dans cette irrespirable atmosphère, comme ravis, fascinés, comme attirés d'un mouvement insensible et continu par quelque invisible aimant. Un état extraordinaire et très rare de l'homme, mais sans doute essentiel, se révélait, et, sans être vus, nous regardions, avidement. Ainsi, lorsque ne connaissant des abeilles que leur vol et leurs besognes de plein air, on les aperçoit dans l'intérieur d'une ruche aménagée pour l'observation qui suivent quelque chenal étroit de cire, et, dans la chaleur de leur propre vie, collées ensemble, agglutinées, se poussent lentement pour une fin que nous ne savons pas, sous l'influence de quelque mystérieux instinct de l'espèce.

Un instant j'ai pu voir le naos. Flammes de cierges, feux de rubis, lueurs d'or; deux vieillards très maigres, drapés de jaune, statues augustes de vermeil. A leurs pieds, l'enivrante pureté d'un monceau de pétales. Par devant, le jubé d'argent; et là, dix fidèles abîmés à terre dans une dévotion absolue, passionnée, — une rangée qui se relevait de seconde en seconde, car la masse humaine emprisonnée par derrière affluait toujours, imperceptiblement.



Le même soir, nous respirions le souffle du large, et tout cela, déjà, semblait le souvenir d'un rêve. Nous quittions l'île bouddhique à minuit, et notre dernière heure à Ceylan, nous étions venu la passer, comme la première, sur une plage vide, immense, de l'Océan Indien. Elle fuyait, concave et creuse comme une conque, pleine de clair de lune, et bordée d'une forêt de cocotiers dont les ombres se projetaient sur le sable blond, précises comme celle de la grande marguerite sur le rocher.

Dans les silences de cette clarté lunaire, tout s'enchantait, paraissait, vraiment, d'une autre essence que pendant le jour, — ténue, spirituelle. Partout de l'âme. Et cela se révélait comme une confidence que l'on reçoit parce que l'on est seul, comme une musique que l'on entend parce que tout se tait et que l'on s'arrête de marcher.

Les choses étaient colorées comme pendant le jour : le sable était blond, et les cocotiers étaient verts, et la mer était blanche, de la blancheur et de la magnificence évanouie des perles, et les nuages étaient mauves, roses imperceptiblement. On distinguait même, tout à l'horizon, à de grandes distances dans l'espace transparent, un voile très léger de vapeurs roussâtres... Mais ces couleurs, elles aussi, étaient enchantées : un mystérieux et paisible esprit émané du profond des choses et délicatement posé sur les surfaces. Des teintes plutôt que des couleurs, des teintes unies, sans détail, très simples et qui n'étaient presque plus que du sentiment. Ainsi lorsque la voix s'abaisse et se met à chuchoter pour dire ce que l'âme gardait en soi...

La mer était blanche, de la blancheur et de la magnificence évanouie des perles, — oui, de ces perles que l'on pêche ici, devant la plage de Ceylan. C'était bien la mer de Ceylan, lourde et somptueuse dans la clarté de la nuit, pleine de phosphore et de reflets d'astres, « infusée d'astres et lactescente ».

L'étendue était calme et lisse autant que le premier soir, et cependant, comme le premier soir, cette nacre liquide se

gonflait pesamment de houles promenées depuis les glaces du sud. Chacune arrivait à son tour et venait s'abattre d'un seul coup, d'un bout à l'autre de la grande plage, d'un seul coup massif et retentissant dans le silence, — tout son mouvement anéanti soudain, toute sa masse écroulée et ne rebondissant plus qu'en blanc tumulte de poussière...

Je les regardais, ces houles, arriver l'une après l'autre, plus emportées de vitesse à mesure qu'elles approchaient, avides, eût-on dit, de trouver leur terme, et prises de vertige au moment de s'assouvir de néant. Tête baissée, en plein élan, elles s'assommaient avec un grondement intérieur. presque un cri, sourd, profond, chargé de désir, de passion, — cri de triomphe et de joie dans la mort, — cri de toute leur énergie accumulée, emprisonnée en elles, et qui d'un seul coup, éclatait et leur échappait, — joie sauvage de la délivrance après avoir trop longtemps erré sur l'infini en formes innombrables.

Serait-ce devant ces houles que l'âme indienne a rêvé de ne plus renaître à la vie particulière ?...

Après chaque rugissement bref, le silence retombait, absolu, sur la mer et sur la grève où les palmes jetaient leurs ombres...

ANDRÉ CHEVRILLON

L'ALCOOL A LA CANTINE

La plupart des armées européennes, en péril alcoolique, se sont appliquées, les unes après les autres, à créer dans les casernes des lieux de réunion attrayants, qui entrent en concurrence avec les débits. Deux d'entre elles semblent avoir particulièrement réussi, celle d'Angleterre dont j'ai déjà parlé [1], et celle de Hollande que je viens de visiter. Mais avant d'exposer la façon remarquable et pleine de sens pratique dont les officiers néerlandais ont résolu le problème, je voudrais discuter, un instant, les conditions où nous sommes nous-mêmes, officiers de France.

Elles ne furent jamais aussi misérables, ayons le courage de l'avouer, que l'on examine la situation particulière des compagnies ou celle du corps lui-même. Pour créer des jeux, donner des fêtes ou des représentations, il faut des locaux et nous n'en avons pas. Autrefois, dans le 10e corps au moins, la situation était tout autre. En resserrant les lits jusqu'aux limites extrêmes du règlement, les capitaines avaient créé des réfectoires qui se transformaient, le soir venu, en lieux de réunion médiocrement éclairés, mais chauffés, pourvus de quelques jeux et de papier à lettre, et qui retenaient la troupe. De temps en temps, le changement était plus radical encore.

1. *Revue de Paris*, 15 octobre 1903.

Rapidement enlevées de leurs tréteaux, les tables se dressaient contre les murs. Aux bancs ordinaires venaient s'ajouter ceux des chambres et un assortiment de sièges de fortune : planches calées par des caisses, valises — à l'époque où elles étaient tolérées, — tambours même, subrepticement détournés de leur fonction native. Une couple de ces tables massives, confectionnées par le génie, constituait la scène. Les chansonnettes touchantes, les monologues comiques délassaient des scènes tragiques dont la mémoire des Parisiens est toujours si bien garnie ; quand un phonographe pouvait faire entendre sa voix aigrelette, la joie était à son comble. Et, après une tasse d'un thé léger, rehaussé de quelques millimètres cubes de rhum, chacun s'allait coucher content : le soldat de s'être distrait à si bon compte, l'officier d'avoir arraché au cabaret, quelques heures durant, un certain nombre de ses clients ordinaires.

Mais le souci de combattre la tuberculose, cette fille aînée de l'alcoolisme, s'est imposé si impérieusement que l'ordre est venu de porter la quotité d'air respirable à sept mètres cubes pour le fantassin, à neuf pour le cavalier. La situation en a été bouleversée de fond en comble. Les lits se desserrèrent, le réfectoire disparut ; le matériel, laborieusement amassé, fut banni en quelque coin. Les compagnies les plus privilégiées obtinrent à peine d'en garnir un lambeau de grenier, bas de plafond, traversé de poutres, froid l'hiver et chaud l'été, qui ne retient les gens que le temps nécessaire à l'ingestion de leur repas.

Restent bien la salle d'armes et celle des écoles. Mais un matériel pesant les encombre, leurs murs sont garnis d'objets mobiliers d'un certain prix et qu'il importe de conserver. On ne peut donc remplir ces locaux outre mesure. A peine une compagnie et demie saurait-elle y prendre place. Or, elles sont douze qui attendent. Le découragement ne peut manquer de venir, le cabaret de se garnir de nouveau, au grand désespoir des officiers, très dévoués désormais à une cause qui est celle de tous les esprits éclairés et patriotes de notre temps. Si les compagnies sont pauvres en attractions, le régiment en est plus dénué encore. Il n'a rien en dehors de la chambrée, que beaucoup quittent le plus vite possible pour se délasser les épaules du poids pesant du « harnais ». Dans ces condi-

tions, quelle peut être la situation du jeune soldat à peine incorporé?

Il nous arrive tout jeune, presque enfant, à peine échappé de l'atelier, du village ou de l'école, prêt sans doute à abuser un peu de sa liberté, ayant, peut-être, quelques tendances à boire, accoutumé, en tout cas, de tradition séculaire, à fêter par une rasade toutes les circonstances heureuses ou gaies de sa vie. Il ne connaît d'autre façon de rendre une politesse à l'un de ses amis que celle des ancêtres : l'offre d'un verre. Il est de son siècle et désire jouir d'un confort toujours plus grand. La chambrée qui suffisait à son père lui paraît froide et triste, bien qu'elle se soit faite un peu plus accueillante. S'il est ouvrier, il a pris l'habitude, son labeur terminé, de se réunir à quelques camarades pour causer, rire et boire. Il est de sa race et déteste les contraintes ; il n'aime guère les leçons et goûte volontiers au fruit défendu ; il croit fermement à l'alcool-aliment, à l'alcool calorique, à l'alcool générateur d'énergie.

Vers cinq heures, l'exercice fini, il est libre. Ses membres sont las d'avoir tant travaillé, de l'aube jusqu'au soir ; sa cervelle est fatiguée d'avoir tant écouté. Il sent ou croit sentir le besoin d'une réparation ou d'une détente. Invinciblement, il songe au cabaret, à l'alcool. On n'en trouve point au quartier ; il sortira donc. La toilette est vite faite, à cette heure de l'hiver où l'inspection du sergent de garde n'est guère redoutable. Le voilà dans la rue. Le long de la chaussée, les fenêtres flamboient joyeusement. Les coins relevés des rideaux d'andrinople laissent apercevoir, ici un comptoir brillant, là un minois chiffonné. Le néophyte a le seul embarras du choix. Quelque camarade heureusement le documente, lui indique un bon coin où l'on est plein de complaisance. On y garde gratuitement la valise qui recèle les objets familiers ; on y écrit les lettres, on y coud les boutons, on y blanchit le linge. Il entre. Il sera bientôt pris, enlacé dans mille liens dont il se débarrassera difficilement. Où irait-il d'ailleurs, chaque soir et le dimanche tout entier? Seul, le manque d'argent pourrait l'en tenir éloigné. Mais, son pécule dévoré, n'a-t-il pas droit à quelque crédit? Poussé par un camarade, il sollicite ce crédit. On le lui accorde. Désormais sa vie peut se résumer en deux termes : il doit et boit.

C'est là le sort de plus d'un. Car, sous l'aiguillon d'une concurrence acharnée, les débitants en arrivent tous à de singulières perversions du sens moral. J'ai eu l'occasion, étant commandant de compagnie, d'intervenir auprès d'une débitante qui se piquait de probité. Chez elle, la rasade était toujours pleine et les consommations, absolument pures, telles que les avait engendrées du moins le laboratoire de monsieur le marchand de vins en demi-gros. Pour un écu, elle n'eut rien servi à un homme ivre. Elle constituait certainement une sorte d'exception dans le monde des débitants, par son respect des observances et la façon relativement consciencieuse de remplir les obligations de son métier. Mais elle guettait avec une attention rapace tous les jeunes soldats doués de quelque bien. Elle leur dépêchait un client ancien, les attirait chez elle, les entraînait peu à peu à contracter des dettes. Et le pauvre garçon, une fois dans les griffes de l'hôtesse, devait se résigner lui-même à devenir un très zélé racoleur. Comme je reprochais à cette Pharisienne l'immoralité de ses agissements, elle me regarda d'un œil étonné. Poussée dans ses derniers retranchements, elle avoua enfin. « Que voulez-vous, monsieur ! on est trop de débits..., on ne pourrait point gagner son pain... sans... » Entendez : sans des procédés de ce genre. Songez qu'il est ainsi plus d'une petite garnison de dix mille habitants, à peine qu'affligent cent cinquante cabarets au moins, où chaque débitant vit par conséquent de l'exploitation d'une dizaine d'adultes et de quelques soldats. A quels périls n'est point exposée, dans ce lieu plein d'embûches, la pauvre recrue, légère d'expérience, à laquelle on lâche la main plusieurs heures par jour et le dimanche tout entier ?

Nous avons supposé le jeune soldat d'humeur allante ; imaginons-le casanier au contraire, timide et redoutant l'inconnu des villes. Nous en recevons plus d'un de cette sorte dans nos régiments bretons.

La soupe mangée, que va-t-il faire ? Il est trop tôt pour se coucher ; la caserne est encore pleine de bruit. Pour tuer le temps, le jeune soldat range ses affaires — « son truc » comme il dit. — Mais il est maladroit. La tour de Pise constitue un miracle d'équilibre auprès de ce paquetage indocile. Un camarade complaisant vient à son aide ; il faut l'en re-

mercier. En route donc pour la cantine. Qu'offrira-t-il? Du lait — il se ferait rire au nez, traiter de mal sevré; — du chocolat? c'est une boisson de riche; — du thé? Dieu merci, il n'est point malade Il commande donc du vin, ou deux bolées de cidre ou mieux encore du « poivre » si le cantinier est « à la coule ». Les deux coudes sur la table, il déguste sa consommation en jetant un coup d'œil autour de lui. La salle est claire et gaie; la chaleur douce. On est bien ici; on y reviendra. Le gouvernement n'a pas mis ce débit à la portée du militaire pour qu'on ne le fréquente point.

D'une bolée, on passe à deux; au bout d'un mois, on demande un litre, pour se hausser un peu plus tard jusqu'à la batterie[1]. Peu d'échelons restent à franchir désormais jusqu'à la dignité de buveur attitré. Alors s'ouvre — si ce n'est fait déjà — la cachette aux liquides clandestins. La bouteille de liquide infâme, bourré de furfurol et d'essence, sort du réduit honteux qui la dérobe aux yeux de l'adjudant-major ou du médecin. Désormais tout l'argent touché au bureau du vaguemestre viendra échouer ici, dans l'officine aux relents fades, où tout pousse à boire, où la considération va au gosier le plus aride, où tous les placards, suspendus au mur, vantent les propriétés étonnantes de l'élixir X..., les vertus hygiéniques de l'oxygénée K..., l'excellence du byrrh au quinquina.

Le voilà donc enlisé lui aussi, celui qui ne quitte pas le quartier comme cet autre qui en sort. Volontiers, de temps en temps, ils entendront, l'un et l'autre, leur officier de section affirmer que l'alcool empoisonne la nation, qu'il faut s'en abstenir; mais ils laisseront dire. Au rapport de l'ordonnance, l'officier qui prêche la complète abstinence de l'alcool en prend lui-même quelquefois. Le garçon du mess ne leur raconte-t-il pas que les officiers s'en font servir pour honorer un des leurs qui s'en va ou un camarade nouveau? D'une nature simpliste, le jeune soldat se demande pourquoi ce qui est bon, la grille franchie, ne l'est plus du tout en deçà. Il assimile dans son esprit l'interdiction de l'alcool à celle de la chasse, par exemple, ou de l'habit civil encore. Et si par hasard il ne demande qu'à être convaincu, s'il est prêt à croire qu'un bol

1. « Prendre une batterie » se dit d'une société de buveurs qui commandent autant de litres qu'ils sont de commensaux.

de bouillon, une tasse de chocolat le nourriraient mieux qu'un verre d'alcool et le réchaufferaient davantage, où pourrait-il en faire l'expérience ? Quel est le débitant, quel est le cantinier qui lui servirait volontiers de pareilles consommations, — si peu rémunératrices ?

Au lieu de ce champ de culture du vice alcoolique, dont la présence au milieu de nous et la protection que nous lui assurons constituent un outrage à la morale et au bon sens, imaginons que nous ayons, dans chaque caserne, une sorte de maison du soldat, hospitalière et attirante, où l'on pourrait jouer, écrire, déposer sous clef la chère petite valise qui constitue comme un lambeau du foyer familial, apporté au régiment ? Dans ce lieu agréable à fréquenter, on ne subirait aucune contrainte. On y trouverait à consommer à peu près toutes les consommations extérieures ; l'alcool lui-même y serait servi. Toute tutelle apparente en serait bannie : les officiers n'y viendraient jamais ; le soldat s'y trouverait chez lui. Croyez-vous qu'un pareil établissement resterait vide ? N'y ferions-nous pas une redoutable concurrence au cabaret ? N'aurions-nous pas entre les mains un outil de moralisation précieux, un procédé de dressage dont nous pourrions jouer avec délicatesse ? Car nous y offririons des lectures intéressantes et amusantes ; nous mettrions sous les yeux de bons exemples. Un tarif judicieusement établi rendrait la bière, le vin, le cidre plus accessibles que l'eau-de-vie. Le lait et le bouillon coûteraient peu de chose, le thé presque rien. De petites primes pourraient même encourager à demander les boissons saines, comme cela se pratique à la cantine anglaise du Royal Artillery[1], par exemple.

Tout le monde ne boirait pas, dans ce cercle ; il faut même espérer que la plupart des clients s'en abstiendraient. Mais parmi les consommateurs, il s'en trouverait plus d'un qui, par esprit d'économie, par curiosité, commanderait une de ces boissons dédaignées ou inconnues. S'il n'y retournait point, par hasard, il ne s'étonnerait plus, en tout cas, d'en voir servir à ses voisins ; il perdrait l'habitude de railler ceux qui en absorbent.

1. *Revue des Revues*, 15 janvier 1900.

Par un travail lent, invisible surtout, nous attaquerions donc les préjugés séculaires de nos hommes. Ils arriveraient à reconnaître que « les boissons de femmes » soutiennent, réchauffent, entretiennent l'énergie et l'endurance. Nos dires en seraient singulièrement fortifiés et aussi ceux qu'ils ont entendus autrefois de la bouche des instituteurs. Pour vérifier l'enseignement théorique, libéralement départi, nous mettrions à la portée du soldat un champ d'expériences pratiques. Quelle inappréciable leçon de choses ne donnerions-nous pas! Et sans apparence pédagogique, en nous tenant dans la coulisse, goûtant la joie secrète de voir se répandre dans la masse l'opinion régénératrice, et des jeunes gens s'orienter vers la sobriété au moment critique où plus d'un s'allait mettre à boire.

— Oui! Mais tout ceci n'est qu'un beau rêve, hors de notre portée, dira-t-on. Ne sommes-nous pas sans locaux, sans argent?...

— Non! Les locaux existent, et, dès qu'ils auront été aménagés, l'argent viendra. Un simple effort nous fera sortir du domaine de la rêverie. Nous n'aurons pour cela qu'à imiter ce qui existe en Hollande, où les cantines militaires appartiennent toutes à un type de restaurant coopératif et antialcoolique, vraiment digne d'intérêt, où l'on s'occupe tout autant d'hygiène morale que d'hygiène matérielle. Le moment est venu d'en faire la description.



Ces cantines hollandaises sont presque toutes bâties sur le même modèle : l'intérieur est divisé en deux vastes salles; dans chacune, une grande table est jonchée de journaux et de publications illustrées; sur des tables plus petites, disséminées de chaque côté, les clients consomment, jouent, écrivent. On entend le bruit des billes d'ivoire qui s'entrechoquent sans répit; la partie ne coûte pas cher : trois centimes les vingt minutes. Le comptoir, brillant de cette propreté hollandaise qui double l'attrait de toute chose, expose un assortiment appétissant de portions différentes. Pour trois centimes, on peut se faire servir un morceau de viande fumée;

grâce à un supplément de deux centimes, on a l'agrément d'une jolie rondelle de beurre. Le jambon coûte plus cher : cinq centimes la portion ; il faut mettre jusqu'à huit centimes pour savourer une fort respectable saucisse. De gros boulets d'un fromage jaune et gras, pétri dans le Nord-Holland, voisinent avec les petits bondons de la Frise. Tout cela peut être arrosé de liquides de très bonne qualité, mais qui restent invisibles : aucune sollicitation, aucune excitation, quelle qu'elle soit ; les bouteilles tentatrices n'exposent pas leurs étiquettes menteuses ; point de flacons aux vives couleurs, casqués d'or et d'argent comme des charlatans. Faisons le tour de la salle réservée aux soldats; tout y est propre, correct, moral. Au lieu de placards vantant la joie de boire, des gravures, fixées au mur, font vivre dans le commerce des héros ou des belles actions militaires. Et le choix de ces gravures ne peut manquer de nous pénétrer de fierté. Voici *les Derniers Combattants de Saint-Privat, les Vainqueurs de Gravelotte, Avant la bataille, les Frères d'armes*... Toutes les cantines hollandaises sont ainsi ornées des œuvres de nos peintres français. Dans un coin, se loge un piano sur lequel s'accompagnent les acteurs qui, de temps à autre, viennent donner des concerts ou des représentations.

La salle voisine sert aux sous-officiers; sa décoration a le même aspect général ; peut-être les portraits des souverains sont-ils plus soignés et les souvenirs triomphaux plus nombreux : médailles, diplômes, récompenses de concours d'escrime, de gymnastique ou de tir. Ici comme à côté, les figures roses et blondes, à l'aspect moins flegmatique qu'on ne le pourrait croire, respirent le contentement. Quelle joie éprouveraient les nôtres à se réunir dans un semblable cercle ! Combien, s'ils en trouvaient un pareil dans nos casernes, seraient soustraits, à jamais, aux habitudes pernicieuses contractées petit à petit, verre à verre, dans nos cantines françaises ou au café ! Chez nous, si les officiers sobres sont désormais très nombreux, n'est-ce point parce qu'ils ont trouvé dans la plupart de leurs garnisons des cercles à l'hospitalité désintéressée ? L'adoption du système hollandais ne constituerait donc ni une innovation ni une copie. Nous ne ferions qu'étendre à nos subordonnés le bienfait d'une orga-

nisation dont nous avons pu apprécier depuis longtemps tous les bons effets.

Mais le vieux sous-officier, gardien du buffet, tient à nous faire les honneurs complets de son domaine. Suivons-le à l'étage. Il ouvre avec satisfaction une grande armoire, c'est l'arsenal des fumeurs, et Dieu sait si l'on fume aux Pays-Bas! Des gamins, au sortir de l'école, grillent gravement une cigarette et de jeunes apprentis joufflus et roses ont aux dents une grosse pipe, dont le culottage enorgueillirait chez nous un vieux patron de barque. Ne nous étonnons donc pas des monceaux de *sigaretten papier*, de ballots de *sigaretten tabak* et du stock de pipes méthodiquement rangées côte à côte. Six qualités de tabac sont mises à la disposition des amateurs. Voici le compartiment des Lucifers, — c'est le nom donné là-bas aux allumettes. Dignes de leur nom diabolique, celles-ci éclatent, s'enflamment, brûlent à plaisir. Pour deux cents, vous en avez une caissette. Le rayon de « l'astique » renferme cinq espèces de savons, et toutes les pommades, brosses et graisses nécessaires à l'entretien des boutons, des cuirs, des effets de grand et de petit équipement. Dans le département de la librairie, papier à lettres, boîtes de plumes, faisceaux de crayons, bouteilles d'encre, cartes postales illustrées, et tous les imprimés qui peuvent servir à l'établissement de la comptabilité des compagnies.

Toutes ces marchandises, vendues à très bon compte et de qualité avantageuse, s'enlèvent rapidement. Le régiment, tout entier, s'approvisionne ici, et les bénéfices réalisés permettent de diminuer le prix des liquides sains qui font une concurrence active à l'alcool. Celui-ci est relégué, sous terre, dans une vaste cave noire et voûtée. Il n'en sort que par petites quantités, à la demande des besoins. Suivant qu'il est qualifié cognac, brandy ou genièvre, il vaut douze centimes, dix centimes ou huit centimes le verre. Son prix est donc très abordable et ce n'est point sa cherté qui le fait déserter au profit des honnêtes concurrents qui lui font vis-à-vis. De grands pots, d'apparence campagnarde, abritent dans leurs flancs pansus, le meilleur et le plus énergique des contrepoisons : le lait. Ils sont si nombreux que l'on se demande comment la cantine peut encore trouver le débit des fioles de limonade

à seize centimes l'une, des bouteilles d'eau gazeuse à huit centimes, et des bonnes grosses barriques qui contiennent cinq qualités différentes de bière, dont la meilleure, brassée à Maestricht, est vendue dix-huit centimes la bouteille. Nous finissons notre visite par une station dans le petit bureau de comptabilité que dirige un officier et dont les agents sont le sous-officier, chef de buffet, et quelques soldats serveurs.

J'ai encore, vivante dans mon souvenir, l'image d'une cantine installée dans un châlet coquet, complètement isolé de la caserne et cerné de tous côtés par un jardin fleuri. J'y passai de trop courts instants en compagnie de deux officiers pleins de complaisance et qu'animait un sentiment très délicat de la camaraderie militaire. L'un, parlant excellemment le français, me servait de guide ; l'autre, capitaine, déjà ancien, dirigeait la cantine du régiment d'infanterie en garnison dans la ville. Épris de son œuvre, celui-ci me disait, avec une fierté contenue, les aménagements qu'il avait pu faire, les perfectionnements qu'il poursuivait, la joie qu'il éprouvait à voir *ses* salles remplies chaque soir et *son* kiosque de musique, dont il avait rêvé si souvent, enfin bâti.

A mes questions, il répondit que l'ivrognerie ne régnait plus à l'état endémique, comme autrefois, dans l'armée néerlandaise. Depuis l'expulsion des cantiniers et l'adoption du régime actuel, les punitions sont devenues rares. On n'a plus très souvent recours à l'interdiction de porter l'épée, en dehors du service, ou à la retenue de la solde. La cantine est devenue moralisatrice, dès que se furent évanouis ceux qui par leur âpreté au gain l'avaient rendue essentiellement démoralisante. Cette opération ne s'est pas faite en un jour ni sans à-coups, car les parasites du soldat avaient pullulé dans l'armée hollandaise encore plus que dans la nôtre. En France, sous l'ancien régime, les Gardes Françaises, les Gardes Suisses, les régiments Suisses et Grisons avaient seuls des vivandières. Le privilège — en est-ce un? — s'étendit, peu à peu, à tous les bataillons indistinctement. En Hollande, chaque compagnie en vint à posséder le sien. Malgré la concurrence, la place passait cependant pour bonne. Chaque titulaire était tenu, par exemple, d'employer toute son intelligence commerciale, et il s'appliquait si consciencieusement

à empoisonner l'essaim de grands garçons confiés à sa sollicitude, que lentement, mais sans aucun répit, l'armée hollandaise s'autoalcoolisait. Elle s'en avisa un beau jour, grâce à Dieu!

Il était naturel qu'au début d'une pareille transformation, le liquide empoisonneur se vît complètement banni de la cantine régénérée. Sa vente fut absolument proscrite et ce fut là une des écoles des premiers jours. Les clients ne vinrent pas ou se firent rares. L'établissement militaire fut délaissé pour les cabarets voisins dont le nombre s'accrut démesurément. Il se passa, en somme, le phénomène signalé en ces termes, au Congrès international antialcoolique, par un député belge très compétent : « Dans les *Maisons du Peuple* du parti ouvrier belge, ou du moins dans la majeure partie d'entre elles, on a interdit absolument la vente des boissons alcooliques. Autour de ces maisons, se sont fondés aussitôt des quantités de débits. »

L'observation attentive démontre que l'ostracisme complet de l'alcool rejette également le soldat français, amateur d'eau-de-vie, vers les cabarets urbains. J'émettais cette opinion en décembre 1902 et demandais que les cantines, enlevées à leurs exploiteurs actuels, fussent gérées par nous, officiers, et qu'on pût y vendre de l'alcool avec les tempéraments nécessaires, ceux qu'a consacrés l'expérience décisive de Gothembourg. L'officier se réserverait d'en faire servir comme il le voudrait, autant qu'il le voudrait, à l'heure qu'il voudrait. Cet article me valut d'une des plus hautes personnalités engagées dans la lutte contre l'alcoolisme, une longue lettre désapprobative : « Il n'est pas une société de tempérance dans notre pays qui consentirait, disait-elle, à appuyer une tentative en opposition aussi ouverte avec ses principes. L'État marchand d'alcool serait déjà une monstruosité. Le régiment en abreuvant ses soldats, même en cherchant à les moraliser, ce serait davantage, ce serait une faiblesse... Un principe est un principe... L'alcool est un poison. » Modeste tirailleur dans l'armée antialcoolique, il ne m'appartenait pas d'entrer en lutte avec un homme respectable entre tous, qui s'est usé la santé à combattre le fléau. Je me tus donc, fort ébranlé je l'avoue. Mais une

seconde lettre, d'un correspondant inconnu, m'apprit que le procédé dont je préconisais l'adoption existait dans l'armée hollandaise : je me résolus donc à un voyage aux Pays-Bas. Et voici que le résultat dépassait mes espérances. Pour une fois, le simple soldat semblait avoir raison contre son général en chef.

Au bout de peu d'années, en effet, les officiers hollandais durent s'avouer qu'ils faisaient fausse route; ils se résignèrent à tailler la part du feu, — mais une part restreinte et calculée. Un décret royal autorisa les chefs de corps à tolérer, dans les cantines, la vente des liqueurs fortes, d'après des règles et sous un contrôle sévères. L'alcool se consommant volontiers, aux Pays-Bas, sous forme d'apéritif, les colonels en fixèrent, ordinairement, le débit dans les conditions suivantes : pendant la semaine, de midi à midi trois quarts (le principal repas se prend à une heure), et le soir, de sept à neuf. Pour les sous-officiers, la tolérance est un peu plus large. Elle n'existe à aucun titre, bien entendu, en faveur des tambours et musiciens âgés de moins de seize ans. De plus, l'alcool n'est jamais vendu à la bouteille, et les civils qui pénètrent dans les salles avec des soldats ne peuvent s'en faire verser. Le sous-officier du buffet veille à l'observation stricte de ces prescriptions et rend personnellement responsable tout soldat serveur, aux tables duquel un client s'enivrerait, même légèrement.

Depuis l'application de ce système, les cantines n'ont pas cessé de voir grossir leur clientèle qui s'éloigne peu à peu, par une marche trop lente au gré de certains impatients, mais très sûre cependant, des boissons alcooliques. Le cacao, le café, le lait, très bons et servis avec un bénéfice minime, la bière sur laquelle on gagne peu, le thé qui ne coûte presque rien, prennent peu à peu la place de l'alcool. Le soldat s'habitue à ces consommations, et deux amis néerlandais fraternisent maintenant en choquant deux tasses de chocolat ou des verres de limonade. Se trouvera-t-il quelqu'un pour qualifier un pareil résultat d'indifférent?

Par une bienveillance dont je ne saurais lui témoigner assez de reconnaissance, S. E. le Lieutenant général, inspecteur général de l'infanterie, m'a permis de compulser, à mon gré,

la comptabilité intérieure des cantines. Partout j'ai constaté une propension marquée du soldat vers les boissons saines. Je ne citerai que les chiffres empruntés à deux corps en garnison dans les deux plus grandes villes du pays, où les hommes sont en butte, par conséquent, à toutes les tentations que peuvent présenter les capitales. Le 7e, en garnison à Amsterdam, a débité pendant l'année 1902 dans sa cantine :

1 145 litres d'alcool, soit 1 litre 5 par homme ;
11 200 litres de bière, soit 16 litres —
30418 litres de lait, soit 44 litres —

soit, en résumé, un litre et demi d'alcool contre soixante de liquides sains, et cela sans tenir compte des boissons gazeuses et des limonades[1]. Au régiment des grenadiers et chasseurs royaux, de La Haye, on a consommé, pendant le mois d'août 1903 :

294 verres de genièvre ;
7 797 bocks ;
665 bouteilles de limonade.

L'alcool a donc été commandé une fois seulement sur quarante-deux. Ces chiffres me paraissent convaincants.

***

Excellent instrument de combat dans la lutte antialcoolique, la cantine hollandaise constitue en outre, au point de vue économique, une fort bonne affaire. Son exploitation accuse toujours, en fin d'année, un bénéfice dont une partie grossit le fonds de prévoyance, l'autre revenant aux clients sous forme de ristournes : ristournes en espèces ou ristournes en vivres. Le 7e, par exemple, a distribué chaque jour à ses hommes, pendant toute la durée de la grande grève des chemins de fer, un important viatique journalier de café et d'ali-

1. La consommation annuelle de l'alcool dans le pays est de 6 litres 25 par tête ; elle est de 14,96 chez nous.

ments supplémentaires. Pour agrémenter le menu quotidien des siens, au cours des manœuvres extérieures ou du séjour annuel au camp, le régiment des grenadiers et chasseurs a dépensé 1 454 florins (3 553 fr. 95 c.) en 1902. Or il avait déjà, sur les fonds de la cantine, consacré 502 florins (1 054 fr. 20 c.) à la célébration de l'anniversaire de la reine-mère. Chaque sous-officier marié avait reçu à cette occasion 1 fr. 60 c., tout célibataire une bouteille de vin. Les caporaux et soldats mariés s'étaient vu allouer 0 fr. 60 c., et les 2 139 autres militaires présents, une demi-bouteille de bière et cinq cigares. Et ce n'est pas tout. Pour fêter l'anniversaire de la reine régnante, la dépense fut de 675 florins (1 417 francs), et la fête du régiment en coûta 364, distribués en prix de toute sorte. Sur les bénéfices de son exploitation, la cantine avait, de plus, entretenu le mobilier, acheté une glace, une pendule de soixante-quinze florins, une pompe à bière, des lampes, de la verrerie, payé l'abonnement aux journaux, aux illustrés, et aussi offert un grand nombre de distractions à ses membres : quatre concerts par mois et l'accès aux théâtres de la ville.

Car l'officier hollandais, tout en amusant le soldat à la caserne, l'envoie en outre passer la soirée au dehors, donnant ainsi, par une pensée humanitaire très pratique et très fine, un aliment à ce besoin qui possède tout homme et que le soldat — aucun officier ne pourrait le contredire — éprouve souvent à l'état aigu. En février 1902, par exemple, 411 chasseurs ou grenadiers entrèrent gratuitement à l'Opéra de La Haye et 332 assistèrent, dans les mêmes conditions, aux représentations de la *Scala*. Malgré toutes ces dépenses, le bilan s'établissait encore, en fin d'année, par un bénéfice net de 1 454 florins.

C'est là, il faut le dire, un résultat exceptionnel, obtenu dans un corps d'élite, qui constitue une sorte de garde royale et qui est maintenu pendant toute l'année à un effectif supérieur. Mais prenons la cantine du 7e d'infanterie, en garnison à Amsterdam, et celle du 2e de la même arme, stationné au Helder. Le 7e compte trois bataillons ; l'effectif très variable, suivant l'époque envisagée, atteint une moyenne de 700 présents.

En 1902, le bilan de fin d'année y fut le suivant :

Recettes.	19.954 florins.
Marchandises en magasin.	424 —
Avoir total.	20.378 florins.
Dépenses	18.319 —
Bénéfice net	2.059 florins (4.326 francs).

Dans les dépenses on relève les chiffres suivants :

Indemnité au sergent	180 florins.
Indemnité aux soldats.	432 —
Chauffage et éclairage.	900 —
Journaux.	100 —
Fête de sa Majesté	300 —
Secours au camp.	300 —
Entretien du matériel	100 —

Le bataillon du 2e détaché au Helder a compté 429 hommes en moyenne pendant les neuf premiers mois de l'année 1903. Au mois d'octobre, date de mon passage, la situation était celle-ci :

Recettes.	9.534 93 florins.
Dépenses	9.003 32 —

La caisse contenait 590 florins et la valeur en magasin était de 263 florins 25.

Petite ou grande, la cantine coopérative hollandaise est donc toujours prospère, malgré le bénéfice très réduit qu'elle prélève sur chaque vente. On ne peut que souhaiter chez nous l'adoption d'un pareil système. Ne résume-t-il pas d'ailleurs deux des procédés réputés les plus efficaces dans la lutte contre l'alcool, la diminution du nombre des cabarets et la création d'établissements de distraction où se pratique la tempérance?

Quels obstacles pourrait rencontrer la réalisation d'une telle réforme?

La suppression de leur exorbitant privilège, disent certains, réduirait les cantiniers à la misère. — Mais peut-il être question de commettre une semblable iniquité? Attachés au service, le plus souvent, à titre de musiciens, de tambours-majors, de

brigadiers-trompette, de maréchaux ferrants, les cantiniers ne sont-ils pas sujets à la retraite?

Or, la réforme envisagée ne pourrait être l'œuvre d'un jour; il y aurait lieu d'en poursuivre d'abord l'essai dans quelques corps seulement; car le procédé hollandais, avant de s'acclimater en France, devrait peut-être subir plus d'une modification que seule l'expérience pourrait indiquer. Quelques mutations et des mises à la retraite feraient le vide dans le ou les régiments choisis. Aucun droit acquis n'en serait lésé. Il ne resterait plus qu'à mettre bas, dans les bâtiments devenus libres, quelques-unes des cloisons du rez-de-chaussée et du premier étage pour constituer de belles salles de réunion avec leurs dépendances.

On prétend aussi que les cadres inférieurs ne sauraient, dans ces conditions, vivre aussi facilement que par le passé. Les mess de sous-officiers ne pourraient prospérer que soit dans les brigades d'artillerie, soit dans les régiments de marine où les commensaux sont nombreux. Cette seconde objection ne tient pas devant un examen sans parti pris. La cantinière ne perd point, en effet, sur les sous-officiers. Elle le dit; mais il ne faut point la croire. Dans les villes moyennes de notre pays, une pension comparable à celle qui est servie à nos sergents coûte environ 45 francs par mois, soit environ 1 fr. 50 c. par jour. Le cantinier ne touche que la moitié de cette somme, il est vrai. Mais il ne fournit point de pain ni de boisson. Il n'achète point de charbon. Il ne paie pas de loyer, n'acquitte pas de patente, ne donne point de salaire à son garçon de salle. La viande et les légumes lui sont livrés au prix de la commission d'ordinaire. La comparaison s'établit en somme à son avantage, et beaucoup de petits hôteliers qui vivent de leur métier changeraient avec les cantiniers, si la chose était possible.

Les cadres inférieurs, en Hollande, n'ont jamais eu à regretter la disparition des cantiniers. Ils vivent, depuis, dans des mess confortables, gérés par un des leurs, où la toque de chef est dévolue à un soldat diplômé à l'École culinaire d'Amsterdam. L'un d'eux, tout frais éclos de ce recommandable établissement, voulut bien m'offrir les prémices d'un plat décoré du beau nom de « philosophe » et

réunissant, dans un mélange intime, des petits dés de viande froide, des pommes de terre, un nuage de curry, du beurre frais et une quantité rigoureusement mesurée de lait doux. Cela constituait un mets très estimable, et à voir la joie, mélangée d'orgueil, du jeune bachelier en gastronomie, on mesurait toute la profondeur de l'aphorisme de Brillat-Savarin : « la découverte d'un mets nouveau fait plus, pour le genre humain, que celle d'une étoile ».

Les sous-officiers d'un régiment français, réunis en un mess unique, jouiront d'un confort matériel et moral — s'il est permis de s'exprimer ainsi — analogue à celui que leurs collègues néerlandais connaissent déjà depuis longtemps; quand la dernière des cantinières aura vécu, personne n'aura à regretter sa perte.

Mais le plus fort obstacle à l'adoption du système hollandais en France viendra peut-être de l'état même d'esprit qui prévaut en ce moment dans nos sociétés antialcooliques. Elles se sont fait comme un dogme de l'abstinence totale. Le vin, le cidre et la bière même, pouvant engendrer l'alcoolisme, sont frappés de la même excommunication majeure que l'alcool. Les modérés sont tout près d'encourir le même sort fâcheux : « Ne sont-ils pas la pépinière des ivrognes, put s'écrier, au Congrès de 1899, un des abstinents les plus convaincus ; tel s'estime modéré qui est déjà un alcoolique latent ! » Et la confusion fut extrême, dans l'assistance, parmi ceux des congressistes qui n'avaient pas encore dit aux boissons fermentées un éternel et décisif adieu.

On doit avouer qu'il y a une part de vérité dans cette argumentation. N'user d'aucune boisson fermentée constitue certes un idéal fort élevé; il est plus facile de s'abstenir que de se modérer; les demi-mesures n'ont jamais remporté de victoire définitive dans l'histoire de l'humanité; l'eau constitue bien la meilleure et la plus saine des boissons : *utilis capiti, utilis alvo*, bonne pour la tête, elle l'est aussi pour l'estomac. Plus d'un cependant ne s'en accommoderait qu'à demi; une foule de gens, s'estimant sobres à juste titre, font du vin un usage journalier. Mais les abstinents totaux constituent une phalange très convaincue ; il est rare qu'après les avoir entendus, on ne rougisse point, au moins une fois en sa vie, de sa

propre modération. Au feu de leur éloquence, on est bien près de s'enflammer, de coudre sur sa poitrine la petite croix bleue et de s'élancer, nouveau croisé, à la conquête de la terre promise. Puis à réfléchir, on se ressaisit. S'agit-il donc en l'espèce de remporter cette victoire définitive dont on fait luire l'espoir à nos yeux? S'agit-il de déraciner l'ivrognerie à jamais, ou de combattre l'abus de l'alcool? S'agit-il d'une œuvre supérieure aux forces actuelles, peut-être même aux forces à venir, ou d'une œuvre possible puisque d'autres l'ont menée à bien, la Suède par exemple? Notre peuple est-il prêt à embrasser un idéal aussi lointain que celui de l'abstention absolue? Sans parler de la masse ignorante, pour laquelle l'alcool est la panacée merveilleuse qu'elle mêle jusqu'au lait de ses enfants, que penser des résistances de tous ceux qui, vivant de la culture de la vigne, en boivent le produit depuis des milliers d'années sans en avoir éprouvé d'inconvénients majeurs tant qu'ils lui gardèrent une exclusive fidélité? Par quel miracle de prosélytisme peut-on espérer convaincre tous ces gens? Nos faibles moyens nous permettent-ils d'assurer le triomphe d'une semblable révolution dans nos mœurs?

Il se peut que ce soit la vérité de demain, mais ce n'est point celle d'aujourd'hui. C'est elle cependant que nous montrons du doigt à nos soldats, en l'état actuel des choses. Pourquoi s'étonner qu'ils s'en détournent, alors que nous ne la confessons pas nous-mêmes? Nous sommes en très grande majorité de simples modérés. L'ignorent-ils, ceux que nous prêchons? Que si nous ne le sommes point, si la phalange si respectable des abstinents totaux nous compte dans ses rangs, ne risquons-nous point, à poursuivre notre rêve, de perdre de vue les réalités accessibles à nos seuls petits-enfants? Laissons donc à ceux-ci le soin de les atteindre. Recourons, en ce qui nous regarde, aux remèdes pratiques, d'un effet immédiat. Les modérés y verront un succès avantageux, décisif même; pour les autres, ce sera l'acheminement vers les fins qu'ils se proposent.

CAPITAINE H. DE MALLERAY

MICHELET ET GEORGE SAND

D'APRÈS LE *JOURNAL* INÉDIT DE MICHELET ET LEUR CORRESPONDANCE[1].

Les deux plus grands lyriques en prose, après Chateaubriand, que le XIXe siècle ait produits, Michelet et George Sand, auraient dû, semble-t-il, se sentir attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie, être prédestinés à se rechercher et à s'aimer. Tous deux étaient imbus de l'esprit du XVIIIe siècle; tous deux étaient nourris de Jean-Jacques Rousseau; tous deux ont été préoccupés, toute leur vie, de la question de l'amour et de la femme; tous deux, de 1840 à 1850, ont rêvé pour la France une régénération politique et sociale par la République et la démocratie socialiste. Cependant, bien qu'ils aient éprouvé l'un pour l'autre une vive admiration, — puisque Michelet appelle George Sand, dans la préface de *l'Amour*, « le plus grand écrivain du XIXe siècle », et que George Sand, dans la conclusion de l'*Histoire de ma Vie*, rend hommage à Michelet comme à un des guides des générations nouvelles, — ils n'ont jamais éprouvé l'un pour l'autre cet attrait et cette confiance d'où naît l'amitié; ils sont restés l'un et l'autre sur la réserve, et leurs relations n'ont été, au vrai, que des relations littéraires.

1. Les lettres de George Sand et les fragments du *Journal* de Michelet font partie des papiers laissés par madame Michelet et qui m'ont été confiés par son frère, M. Mialaret. Je dois à l'extrême obligeance de madame Gabrielle Sand et de madame F. Lauth les lettres de Michelet et l'autorisation de les publier, d'après la copie qu'a bien voulu faire mademoiselle Marie Méjean.

Il y eut, à cette réserve mutuelle, des raisons assez diverses et assez complexes.

Il y eut d'abord des raisons de circonstances. Michelet vécut jusqu'en 1842 d'une vie très retirée, « sauvagement » enfoncé dans son travail, et ne lisant guère que les livres qui étaient nécessaires à ses recherches. Ce n'est qu'après 1843 qu'il lut les romans de George Sand, alors qu'il fut appelé, par ses cours du Collège de France, à s'occuper des questions sociales contemporaines. Il avait un cercle d'amis assez fermé et, bien qu'il fût loin d'avoir des principes de morale très austères, il avait une répugnance très grande à fréquenter le monde, un peu bohème, d'artistes et de littérateurs, où vivait George Sand.

Il y eut aussi entre eux certaines incompatibilités morales. Michelet se croyait fils de Voltaire plus que de Jean-Jacques, et la sentimentalité lyrique de George Sand, si semblable qu'elle fût, à bien des égards, à la sienne propre, lui paraissait quelque chose de malsain, presque autant que celle de Chateaubriand ou de Lamartine. Il trouvait son rationalisme inconséquent, trop mêlé de mysticisme, et il condamnait dans *Lélia* la prétention de réformer l'Église en empruntant ses formes. Et, chose curieuse, George Sand, de son côté, se méprenant sur les idées de Michelet, sans doute à cause de son admiration pour le moyen âge, voyait, même dans le livre du *Prêtre*, de fâcheuses condescendances à l'égard du catholicisme.

En politique, de même, ils ne furent jamais tout à fait d'accord. Avant 1851, Michelet, si démocrate qu'il fût, quelles que fussent ses sympathies pour les réformateurs socialistes, se refusait à admettre les théories communistes qui enthousiasmaient George Sand. Et, après 1851, quand George Sand, désabusée, renonça à la politique pour ne plus s'occuper que de littérature et garda vis-à-vis de Napoléon III une attitude plutôt bienveillante, Michelet, qui faisait cause commune avec les proscrits de décembre, ne pouvait accepter d'intimité avec ceux qui entretenaient des liens d'amitié, je ne dis pas seulement avec les Tuileries, mais même avec le Palais-Royal.

Enfin, ce qui fut peut-être le plus grave, ils n'étaient pas

d'accord sur la question de l'amour et du mariage. George Sand, en dépit de *Mauprat* et de quelques autres romans, en dépit du fond même de sa nature, qui était sain et pur, passait pour défendre et avait défendu en effet les droits illimités de la passion, et les idées les plus avancées sur l'émancipation de la femme. La conception que Michelet avait de la femme, — un être faible et malade qui a besoin de la protection de l'homme et pour qui la monogamie est la seule garantie efficace — lui était odieuse. Et Michelet ne pouvait supporter l'image d'une femme jouant à l'homme, se costumant en bousingot pour être plus libre, et plaçant les droits de son individualité au-dessus des devoirs de la pudeur féminine et de la fidélité conjugale.

Par le récit des relations de Michelet et de George Sand, par leurs lettres et par les fragments du *Journal* de Michelet que nous allons publier, on discernera clairement, à travers des manifestations très sincères d'admiration et de sympathie, la trace de ces désaccords intimes qui les empêchèrent de devenir des amis.

***

La première fois que Michelet fait mention de George Sand dans son *Journal*, c'est le 24 août 1841. Il va rendre visite à Pelletan dans le pavillon que George Sand occupait alors, 16, rue Pigalle[1]. Madame Sand était absente. Elle était à Nohant; mais Pelletan, qui, après avoir été le précepteur de Maurice, continuait à remplir auprès de sa mère des fonctions intermittentes de secrétaire, gardait sa maison. C'était pour madame Sand un moyen d'obliger un jeune écrivain, dont elle appréciait le talent et le caractère, et qui était alors douloureusement en proie aux difficultés de l'existence.

1. On lit dans l'*Histoire de ma Vie*, IV, p. 456 : « Je louai, rue Pigalle, un appartement composé de deux pavillons au fond d'un jardin... J'offris à Chopin de lui louer un des deux pavillons. Il accepta avec joie. Il eut là son appartement. Maurice avait l'appartement au-dessus du sien. J'occupais l'autre appartement avec ma fille. Maurice prit avec M. Pelletan, M. Loyson et M. Zirardini le goût de lire et de comprendre. »

24 août 1841.

Je trouvai Pelletan tout seul dans le pavillon de madame Sand (rue Pigalle, 16). L'impression fut forte en plusieurs sens.

D'abord, le silence de cette petite maison déserte; puis, ce spectre qui vint à moi; à sa main, je sentis la fièvre; jamais je ne le vis plus cadavre, ni plus beau pourtant...

J'arrivai juste au moment où peut-être il allait donner son âme au diable. L'année dernière, je l'empêchai de glisser à droite, de prendre le journal russe de Francfort que lui offrait étourdiment Lamartine. Puissé-je cette année l'empêcher de tomber à gauche, dans le journalisme politique, et d'une opinion bien malade [1]... J'essayai de relever ses espérances, de lui montrer un avenir plus doux et dans une ligne moins compromettante. Au fait, personne n'est plus irrémédiablement aristocratique, de figure et de pensée.

Il me montra obligeamment l'appartement de madame Sand. Quelques bons tableaux, entre autres un Giorgione *(Musique en attendant le bain)*, beau, fort et voluptueux, un dessin du portrait de monsieur Ingres par lui-même, la fille de madame Sand par Calamatta (très dure), son fils par Charpentier, un dessin de la Savinienne, d'Amaury le Corinthien [2], etc. Meubles de bon goût, chêne, gothique

1. Il s'agit probablement du *Journal de Francfort*, journal français qui parut jusqu'en 1866. Michelet le croyait, sans doute, subventionné par la Russie, parce qu'il n'avait pas de sympathie pour la cause polonaise. J'ignore quel était le journalisme dont Michelet voulait écarter Pelletan. En 1841, Pelletan écrivait à *la Presse*, qu'il quitta à la fin de l'année pour entrer au *XIXe Siècle*. Il protestait en vain à *la Presse* contre l'invasion des annonces. Une lettre à Michelet, non datée, mais que je crois de 1841, nous apprend dans quelle triste situation se trouvait Pelletan et combien Michelet lui témoignait d'amitié :

« Encore une importunité. Mais vous êtes si bienveillant et de si bonne grâce pour moi que je ne saurais en vérité à qui mieux m'adresser qu'à vous.

» Je pars pour la Touraine où j'emmène ma pauvre femme expirante; il faut que j'abandonne tout pour des devoirs sacrés. Me permettrez-vous de remettre entre vos mains, pendant mon absence, le soin de notre pauvre destinée?

» Je vous prie donc instamment, mon bon monsieur, de poursuivre auprès de M. de Lamartine des réclamations que je ne pourrais plus faire. Votre crédit, le sien, dirigé et resserré par vous sur une seule personne, pourront peut-être me faire trouver à mon retour ce qui a manqué souvent sur ma planche, un morceau de pain.

» Quoique je parte l'âme navrée, c'est une consolation pour moi de songer que j'ai pu inspirer quelque intérêt, monsieur, à une âme comme la vôtre, sans esprit de flagornerie, je vous jure; et quelle que soit la grève où le maudit flot qui me ballotte vienne à me jeter, je n'en conserverai pas moins votre souvenir, comme une des seules richesses de mon passé. »

Lamartine fit de Pelletan, en 1842, le rédacteur en chef du *Bien public*.

2. « La Savinienne » et « Amaury » sont des personnages du *Compagnon du Tour de France*.

ou Renaissance. Nulle affectation. Son appartement personnel bien simple : un lit bas, par terre, à deux oreillers. Sa tapisserie commencée. « Elle y travaille toujours, dit Pelletan; bonne femme, ronde, un peu campagnarde. » Je vis ensuite son cabinet de travail, extraordinairement sombre, tentures vénitiennes, violettes. Ses pantoufles étaient là encore; sa petite glace coquettement ornée du petit poignard turc; un christ dans un vieux cadre d'or sur velours noir, etc.

En entrant dans ce sanctuaire, je me demandais si je n'étais pas très indiscret, bien osé. Je ne pus m'empêcher de dire à Pelletan : « Ah! puisse-t-elle être heureuse! » Je sens l'intérêt le plus tendre pour ces grands esprits si éprouvés, si agités, qui chaque jour nous alimentent de leur sang, nous font jouir de leurs douleurs.

***

C'est en 1844 seulement que Michelet se mit à lire George Sand.

Il commence par *Indiana*, et écrit, le 16 mai 1844 :

Style de cristal.

Éloquent et juste au point, moins fort, aussi ardent, moins *ouvrier* que Rousseau.

Le tout est brusqué pourtant, comme les œuvres impatientes de cette époque. Le style est admirable, la *conduite* médiocre...

Toujours une ouverture brusque (l'amant rapporté blessé), pour se dispenser de l'analyse et du travail habile que demanderait l'exposition d'une fascination lente et progressive. Tout cela, d'ailleurs, inutile. Indiana est visiblement une femme prodigieusement ennuyée, qui prend brusquement la première distraction venue. Dans la *Julie* de Rousseau, on comprend mieux l'influence morale, la fascination involontaire. Si ce n'est un directeur, c'est un précepteur. Peu de crescendo. La situation forte est au milieu. *Paul et Virginie* à l'envers.

La fin fait froid. Le bonheur avec Ralph est un suicide. Cette préférence pour l'Anglais est une réminiscence de *Corinne*. Les femmes aiment l'étrange et l'étranger.

Le mari, vieux militaire peu original. Raymond, le jeune homme d'avant 1830.

En juin 1844, Michelet lit *Valentine* et *Lélia*. Il note, le 4 juillet, son jugement sur les deux œuvres, ou plutôt les pensées que les deux œuvres lui ont inspirées, car il les juge bien moins en critique littéraire qu'en moraliste et en his-

torien. On voit déjà très vives dans son esprit les préoccupations qui lui inspireront *l'Amour*.

Il portait ce livre en lui depuis plus de vingt ans quand il l'a mis au jour.

Il reproche à madame Sand d'avoir dans *Valentine*, comme dans *Indiana*, indiqué les vices qui ruinent le mariage, mais non les remèdes qui pourraient le réformer.

Peut-être ne les trouvera-t-on pas, ces remèdes, avant qu'un grand et doux esprit n'ait trouvé, dans sa nature, un centre aux excentricités violentes de ce temps, en faisant en quelque sorte les rayons de son soleil. Le livre futur sera : *l'Égalité dans l'Amour*, avec pour épigraphe le mot de Shakespeare : « Juste aussi haut que mon cœur ».

Le livre de génie, c'est *Indiana*. Là elle a montré le *mal* en plein, et *double*, comme il est : « L'égoïsme du mari, l'égoïsme de l'amant ».

Ni l'un ni l'autre n'associe fortement la femme à sa vie. Le mari ne l'associe pas aux aventure de sa vie industrielle. L'amant ne l'associe pas à la confidence de sa vie politique.

Indiana commence par l'ennui, et, si le livre continuait, il continuerait par l'ennui. On sue à imaginer quelle doit être, dans le désert, la société de cet insipide Ralph. Dans *Valentine* même, Bénédict meurt peut-être à temps. La chaumière et le mariage ennuieraient peut-être : il faudrait un autre Bénédict. Ce rêveur, intéressant à vingt ans, sera ennuyeux à trente.

Une chose domine *Indiana* et *Valentine*, et semble faire, dans l'idée de l'auteur, la justification de la femme : l'*ennui*, l'insignifiance de la vie de province, le vide infini qu'elle laisse, l'intolérable esclavage d'une vie toute de convenance. Au premier jour, à la première échappée, le cœur se précipite au hasard. Il suffit, dans *Indiana* et dans *Valentine*, de deux ou trois visites; et, dans ce peu de temps, quels sont les actes héroïques qui enlèvent le cœur de la femme? Aucun, sinon dans *Indiana*, être pris en flagrant délit avec une femme de chambre; dans *Valentine*, montrer un peu d'adresse et de hardiesse dans une partie de pêche. Ridicule pour ridicule, j'aimais mieux celui des romans chevaleresques qui exigeaient dix ans d'exploits, d'aventures lointaines, de combats contre les dragons, les géants.

Quelle conclusion de tout ceci? Que la *règle* est mauvaise? Non; mais qu'elle est mal appliquée. L'auteur fait, au contraire, par la bouche de Lélia (devenue abbesse), l'éloge de la règle. Elle dit aussi (t. III, p. 243[1]), à propos de l'union, libre de formalités, hors du

1. Ce renvoi s'applique à la première édition de *Lélia* (1833).

mariage : « Là, moins encore que dans le mariage, la femme peut être la compagne et l'égale de l'homme. »

Je ferais volontiers la suite de ces romans : Indiana et Valentine, mariées à Ralph et Bénédict, retombées bientôt dans leur ennui primitif, finissent comme Lélia, non pas qu'elles prennent l'habit, mais elles rencontrent une nouveauté qui attire leur esprit mobile, à savoir : le *mari spirituel*, le prêtre; sinon le prêtre politique et libéral, comme le cardinal Annibal dans *Lélia*, du moins le prêtre lancé par M. de Lamennais dans la voie démocratique, mais *rattrapé par sa robe*, par l'ambition sacerdotale et l'esprit de corps, *mécanisé* par les Jésuites, durci dans l'hypocrisie.

Ce prêtre, isolé, inquiet, s'entend tout naturellement avec la femme isolée, qui a traversé ces trois âges :

1° La brutalité du *mari* (industriel, etc.);

2° L'égoïsme de l'*amant* (politique, pamphlétaire, etc.);

3° L'ennui de l'amant *sage et raisonnable* (celui-ci est l'intolérable, parce qu'il n'a pas été imposé, comme le mari, mais voulu, choisi).

Là le prêtre arrive, avec l'attrait de ses combats, de ses remords, de sa gaucherie même (car c'est presque toujours l'homme du peuple, l'homme de campagne; les côtés frustes et non polis réveillent les goûts blasés; c'est la simplicité des saints, c'est la rudesse du zèle, etc.). Cette femme ennuyée, pour qui tout semblait fini à vingt-cinq ou trente ans, est ravie d'être menée virilement tour à tour et doucement, tantôt caressée, tantôt grondée et battue, d'avoir à pleurer encore... Cela la rajeunit à ses yeux. Elle se croit encore enfant.

Le même jour, 4 juillet 1844, Michelet jetait sur le papier une série de courtes notes sur *Lélia*. Il avait été choqué, en lisant *Indiana* et *Valentine*, de voir que madame Sand ne sût pas donner à ses héroïnes des motifs plus élevés que l'ennui pour justifier leurs révoltes contre la vie conjugale, ni un idéal plus noble de l'amour; il fut choqué bien plus encore de tout ce qu'il y a de faux, d'incohérent dans *Lélia*, du mélange bizarre de mysticisme religieux, de hardi rationalisme, de sensualité et de fougue révolutionnaires chez des personnages qui veulent transformer la société en introduisant l'esprit de la philosophie moderne dans les vieilles formes ecclésiastiques. Il voit là une compromission redoutable, une force nouvelle fournie au clergé :

M. de Lamennais et madame Sand ont laissé là leur objet, le *prêtre*, la *femme*, pour s'élever, s'étendre, à ce qu'ils croyaient, dans les rêves du socialisme; mais la *femme*, le *prêtre* n'en vont pas

moins leur chemin, et tout ce que nous voyons n'est autre chose que leur mariage.

Lélia est, au goût de Michelet, « un livre très fatigant, plein d'une *mort sèche*, à l'italienne ». Le succès d'*Indiana* et de *Valentine* a fait à madame Sand « un triste piédestal ». Elle pose *en homme*, dans *Lélia*. Elle a tort, dans sa préface, d'assimiler son livre à *Faust*, à *Manfred*. Ici nous trouvons « non le scepticisme, mais un *vide immense*. La femme est un élément. Elle est absorbante comme la nature infatigable et sans fond. On sait trop que Lélia et Pulchérie ne sont pas sœurs, mais la même qui alterne ses deux natures ».

Le prêtre Magnus est très beau, et pourtant gauche et manqué. « Ce qui est original, dit Michelet, c'est sa joie, croyant que Lélia est morte. » Mais Michelet proteste contre le faux catholicisme répandu dans toute la fin de *Lélia*, contre ce que dit l'auteur en faveur de la confession, de la pénitence, qui ont épargné le bagne à Trenmor, joueur et voleur.

Chose bizarre, ce livre finit par une *prise d'habit*. Lélia se dit *plus catholique que le cardinal Annibal*. — Cf. les vers du *Rolla* de Musset :

> O Christ, qu'il soit permis de baiser ta poussière...
> ... Dors-tu content, Voltaire...

Arrive donc le vrai Annibal, M. de Lamennais! puis la contrefaçon d'aujourd'hui : une fausse Valentine! un faux Lamennais!

Lélia par deux fois se fait religieuse, d'abord ermite, puis abbesse. Qui s'attendrait, après l'avoir vue si fière, au rocher, à la voir *subir le voile*, comme Stenio subit la *Venta*. L'auteur s'efforce de sauver la contradiction. Il la fait *reine*, non *esclave*.

Pour Michelet, George Sand, c'est « l'âme de Rousseau revenue, dans *Valentine* surtout, et, pourtant, combien moins jeune et pure! Le pavillon de Valentine est une faible imitation de l'Élysée de Julie. » Chez tous deux le même mépris du convenu. Il y a crescendo, de Fénelon : « Fût-elle bergère dans la noire Algide... », à Rousseau : « Fût-elle la fille du bourreau... », et de Rousseau à Sand : « Fût-il un forçat... »

1. Tome III, p. 86 (première édition).

Forçat excusable, innocent sans doute, mais enfin qui a vécu avec les forçats. Est-ce un contact purifiant?...

Michelet relève encore le caractère vague et contradictoire des idées religieuses exprimées dans *Lélia*. Le cardinal parle contre le célibat des prêtres, voudrait une prêtrise héréditaire. « L'Église, dit-il, introduit dans son sein des éléments trop hétérogènes. » Lélia répond : « L'Église hâterait sa perte, en se relâchant de son austérité » (« ajoutons *apparente* », dit Michelet).

Il y a des morceaux admirables : Lélia au cloître, la nuit sur le volcan; d'autres ridicules, où le bas-bleu perce : le cours de théologie de Lélia, avec qui Sténio, déguisé en femme, fait assaut, accusant de jésuitisme tout ce qui cherche le progrès par les voies religieuses.

A la fin, « Annibal est empoisonné, Lélia accusée par Magnus à l'Inquisition. Trenmor reste seul, et, avec lui, la future église où tous seront prêtres ».

On prévoit la voie nouvelle où madame Sand va s'engager. « Avant d'affranchir la femme il faut affranchir l'homme ».

Michelet fut encore plus sévère pour *Métella*, — « la belle Anglaise qui vieillit, délaissée d'un Italien, consolée par un jeune Genevois, Ollivier; mais sa jeune nièce devient son innocente rivale. Ollivier s'éloigne pour toujours. Cela est manqué », sauf la description des agréments de la femme de quarante ans : — « C'est comme les pousses d'août, parfois plus vertes que celles du printemps. »

Tout cela se passe dans le monde du *rien faire*. Pourquoi cette vieille Métella, ce jeune Ollivier ne coopèrent-ils pas à quelque œuvre utile qui maintiendrait le lien? Pourquoi Métella est-elle malheureuse? Parce qu'elle n'exige pas de son Genevois qu'il soit un homme et agisse, qu'il épouse la petite fille et lui fasse des enfants à aimer.

Cette opposition entre le moraliste homme d'action qu'est Michelet et la rêveuse sentimentale et passionnée qu'est George Sand se marquera encore davantage quand il lira, en 1846, les *Lettres d'un Voyageur*. Il y trouve des pages admirables, celle

en particulier[1] sur les charmes du passé, mais, dit-il : « Elles me troublent sans m'étendre. C'est un Jean-Jacques moins le génie, c'est une lecture malsaine. »



Malgré ces divergences très profondes de natures et de points de vue, Michelet et George Sand appartenaient tous deux au parti des réformes religieuses et sociales, et il était impossible qu'ils restassent tout à fait étrangers l'un à l'autre. Michelet avait commencé avec Quinet, au Collège de France, la campagne marquée par la publication des *Jésuites* (1843), du *Prêtre* (1845) et du *Peuple* (1846). George Sand, sous l'influence de Pierre Leroux, publiait ses romans philosophiques et socialistes les plus hardis : *Spiridion* (1839), le *Compagnon du Tour de France* (1840), *Horace* (1841), *Consuelo* (1843), *le Meunier d'Angibault* et *le Péché de M. Antoine* (1845). Ils furent naturellement amenés à échanger leurs livres et à entrer en correspondance. C'est Michelet qui prit l'initiative en envoyant à George Sand les derniers volumes de son *Histoire de France au Moyen âge, les Jésuites*[2] et enfin *le Prêtre, la Femme et la Famille*.

Chose singulière, madame Sand ne vit pas dans ces deux derniers livres à quel point Michelet était détaché de l'Église, qu'il était déjà l'auteur de la préface de l'*Histoire de la Révolution* et de la préface de la *Renaissance*[3]. Il restait pour elle l'historien attendri de saint Louis et de Jeanne d'Arc, le pieux admirateur des cathédrales gothiques, le biographe de Luther, qui n'osait élever la main contre l'Église catholique, « la vénérable mère du monde moderne ». Elle ne voyait dans le *Prêtre* qu'une protestation contre le jésuitisme et les abus de la confession ; elle oubliait que Michelet avait, dans sa préface, dénoncé les prêtres comme ennemis de l'esprit moderne et de la vie conjugale, elle ne voyait que la

1. P. 156 (édition de 1843).

2. George Sand négligea de remercier Michelet de ses premiers envois ; mais en août 1844, lorsque Quinet et Michelet proposèrent d'élever une statue à Voltaire et Rousseau, elle donna une adhésion chaleureuse à ce projet.

3. Cette préface, qui ne parut qu'en 1856, était écrite en 1843.

conclusion où il déclarait n'avoir pas voulu attaquer les prêtres et traçait l'image du prêtre de l'avenir, vieillard arbitre et conseiller de la famille.

Pour elle, Michelet était un réformateur timide qui voulait conserver le passé en l'améliorant, tandis qu'elle voulait une société organisée sur des bases toutes nouvelles, et qu'elle rompait absolument au nom du panthéisme avec le catholicisme. « Dieu est dans tout, — dit-elle dans le *Péché de M. Antoine*, — la nature est son temple. » Elle écrit vers la même époque[1] :

Depuis qu'il n'y a plus dans la foi catholique ni discussions, ni conciles, ni progrès, ni lumières, je la regarde comme une lettre morte... C'est, à mes yeux, un voile mensonger sur la parole du Christ.

C'est dans cet esprit qu'elle écrivit, le 1er avril 1845[2], à Michelet, après avoir reçu *le Prêtre* :

Monsieur,

Vous avez eu la bonté de m'envoyer votre dernier ouvrage (*le Prêtre, la Femme et la Famille)*, et plusieurs autres précédemment, et moi j'ai eu la grossièreté de ne jamais vous écrire pour vous dire toute ma gratitude. La vérité est que je n'ai pas osé. Il faut enfin que je me décide à vous dire pourquoi. J'admire votre talent et, en cela, je fais comme tout le monde. Je trouve que vous avez dix mille fois raison, mais je trouve que vous *avez raison avec trop de monde*[3], et pas assez avec quelques-uns. Vous me comprenez, ou plutôt vous me devinez. Je suis *utopiste*, vous êtes *réformateur*, ce n'est pas la même nature d'esprit. Je trouve que vous dépensez trop de force et de génie à frapper sur trop peu de chose. Vous voulez réformer l'Église et changer le prêtre ; moi, je ne veux ni de ces prêtres, ni de cette Église. Voilà pourquoi vos travaux, *utiles à la masse,* ne m'apprennent pas ce que je voudrais qu'on m'enseignât, ce que je ne sais pas moi-même, mais ce que *je sens devoir éclore* dans l'esprit des hommes éminents de cette époque. Je ne sais pas si vous vous arrêterez où vous êtes ; voilà pourquoi je vous attends res-

1. Lettre du 13 novembre 1844.

2. La date de cette lettre nous est fournie par le *Journal* de Michelet.

3. Les mots en italique ont été soulignés à l'encre rouge par Michelet. — Il avait l'habitude de souligner ainsi, dans les lettres qu'il recevait, ce qui l'avait frappé, ou les points sur lesquels il voulait répondre.

pectueusement, en silence, au temps où vous parlerez *pour moi*. Jusqu'ici vous prêchez une convertie d'avance.

Vous voyez maintenant pourquoi vous n'avez pas encore reçu de moi l'hommage dû à votre supériorité. Je vous sens au-dessus des compliments et je n'en sais pas faire d'inutiles. Le public se prosterne devant la *forme*. Moi, j'y suis sensible aussi, et très vivement ; mais cela ne me suffit point, et je cherche partout un fond qui réponde à mon aspiration. Or, mon aspiration peut vous paraître insensée, *coupable* même, comme à bien d'autres, si mon idéal n'est pas le vôtre. Et alors à quoi bon vous importuner de questions et d'exigences ? Prenez donc tout ce que je vous dis là pour une justification naïve de mon impolitesse, et non pour un reproche. A Dieu ne plaise que je vous accuse lorsque vous êtes dans la chaleur d'un combat ! Mais vos ennemis ne sont pas dignes de vous :

Vous leur faites, seigneur,
En les tuant, beaucoup d'honneur.

Pardonnez-moi, et croyez que je ne puis donner à votre caractère une plus haute preuve d'estime qu'en vous disant ce que j'éprouve d'admiration et d'*impatience*.

GEORGE SAND

La réponse de Michelet ne nous est point parvenue, malheureusement ; mais nous savons par son *Journal* qu'il répondit dès le 3 à la lettre de George Sand reçue le 2, et il est facile de deviner, d'après la seconde lettre de George Sand, ce que Michelet lui avait écrit. Voici cette seconde lettre[1]. Michelet a écrit en tête : *Madame Sand, sur « le Prêtre »*.

Monsieur,

Vous m'avez répondu avec trop de bonté pour que je ne vous demande pas encore une fois pardon de mes impertinences. Je les regrette d'autant plus que vous avez les honneurs de la persécution, et que vous êtes attaqué pour avoir défendu une des faces les plus claires de la vérité. Je crois bien que vous vous moquez un peu de moi en me disant que c'est à moi d'ouvrir une route où vous me suivrez de loin ; mais je vous pardonne cette vengeance, à condition que vous croirez que *je ne crois pas du tout en moi-même*. Non, monsieur, je ne marquerai jamais une voie où je ne peux que suivre les esprits éclairés de mon temps. Mon ardeur d'avancer et mes bonnes jambes ne font de moi qu'un brave et obscur fantassin, tout à fait incapable de diriger et de commander. Ne soyez pas offensé si le soldat vous

1. Elle n'est point datée, mais le timbre de la poste porte : « 30 avril 1845 ».

dit : « Allons plus vite, allons plus loin, mon capitaine. » Cela vous prouve sa bonne volonté et son désir de servir la cause qui vou enflamme.

Je voudrais faire ce que vous m'indiquez pour *la religieuse persécutée*[1]; mais l'occasion ne me vient pas. Je ne puis faire un rapport spécial devant l'opinion publique. Je nuirais à la cause, faute de savoir ménager l'institution et le culte, et cette religion catholique qui ne peut plus faire que le mal dans le monde, selon moi. Le rôle d'avocat est trop fort et trop habile pour mon émotion imprudente. Une thèse contre les mauvaises religieuses exigerait en regard une thèse pour les bonnes, et je ne crois pas aux bonnes religieuses. N'est pas bon et utile qui est infailliblement fou ou bête. Pardonnez-moi cette violence apparente. Il n'est pas d'être plus faible et plus pacifique que moi, et je comprends votre tolérance, votre respect pour les prêtres humbles et sincères. Mais, pratiquant cette tolérance dans la vie privée, je ne pourrais pas la proclamer en écrivant. Toujours je serais arrêtée par cette pensée : « Mais ceux qui croient encore à un symbole qu'ils ne comprennent plus sont de pauvres idolâtres. » Et alors, ne sentant que de la pitié pour eux, je ne trouverais pas un mot d'encouragement et d'approbation pour leur vertu stérile et morte. Ah! que le clergé retrouve *l'esprit véritable* de l'Évangile, c'est-à-dire la doctrine d'égalité et de communauté, et alors, je veux bien aller à confesse. Jusque-là, votre bonne religieuse me paraît une infirme à laquelle sans doute l'État devrait un refuge et des soins; mais au nom de quoi les demanderions-nous pour elle à l'Église? Au nom de la religion du Christ? *L'Église ne croit plus au Christ.* Au nom de la législation? C'est du ressort de l'avocat, et je n'y entends rien. Faire la guerre à des couvents? Mais prenez donc un marteau pour les détruire et nous raisonnerons après.

Pardonnez-moi, mais croyez bien que je sais apprécier tous ces côtés de la lumière que vous dégagez de son voile avec tant de feu et de puissance.

GEORGE SAND

1. Le journal de Michelet nous apprend qui était cette religieuse persécutée. La sœur Marie des Anges était une religieuse de province (peut-être du « Bon Sauveur » de Caen), alors en séjour à Paris, au couvent des Carmélites de la rue de Vaugirard. Elle avait, le 19 janvier, cinq jours après l'apparition du *Prêtre*, écrit à Michelet pour lui demander des renseignements sur madame Guyon. Michelet lui envoya *le Prêtre*, et alors commença entre eux une correspondance très singulière, dont onze lettres de sœur Marie nous ont été conservées. Elle essaie de convertir Michelet, tout en lui décrivant la triste situation des religieuses enfermées malgré elles au couvent. Elle lui envoie même un manuscrit et des vers composés par une jeune fille retenue prisonnière au « Bon Sauveur » de Caen, et elle lui demande de les faire publier... Michelet aurait voulu que George Sand s'en chargeât. Il rompit, d'ailleurs, au mois d'avril, avec sœur Marie, qu'il soupçonnait de manquer de franchise envers lui.



Il ne semble pas que cette correspondance ait amené Michelet et George Sand à se rendre visite, du moins il n'en est fait aucune mention dans le *Journal*. Michelet se trouva d'ailleurs très absorbé, de 1845 à 1848, par la composition du *Peuple*, par celle de l'*Histoire de la Révolution* et par des affaires de cœur qui troublèrent profondément sa vie. C'est seulement en décembre 1849, après son mariage avec mademoiselle Mialaret, que Michelet rendit pour la première fois visite à George Sand. Il note dans son *Journal*:

Vu à onze heures madame Sand. Je prends la liberté de lui recommander les *proverbes héroïques* à jouer dans les campagnes : Bories, etc... La vue de madame Sand avait augmenté chez moi la douceur de sentir près de moi une femme très pure ; je jouissais de sa virginité morale.

Depuis très longtemps, Michelet était préoccupé de la nécessité de créer un théâtre populaire, de donner à la nation tout entière des fêtes éducatrices[1]. Nous le voyons par le livre du *Peuple* et par son cours du Collège de France de 1848. Or George Sand avait, avec *François le Champi*, représenté à l'Odéon le 25 novembre 1849, donné l'exemple d'une pièce de théâtre, non pas sans doute écrite pour le peuple, mais qui mettait en scène le peuple des campagnes. Michelet aurait voulu, comme le dit la note que nous venons de transcrire, que l'on composât pour le peuple des drames héroïques, qu'on mît en scène *les Quatre Sergents de la Rochelle* (Bories et ses compagnons), les héros de la Révolution, ceux de la Pologne, etc.

Il revient sur ce sujet dans la lettre qu'il écrit à George Sand après avoir assisté à la représentation de *François le Champi :*

1. Voyez dans *le Banquet* (réimprimé sous le titre : *Un hiver en Italie*) le chapitre VIII de la seconde partie, *les Fêtes dans l'Avenir :* « Ce sera l'affaire des spectacles de représenter, de perpétuer la tradition, de ressusciter l'histoire. Par un théâtre populaire la France ramènerait au cœur du peuple l'âme de ses anciens héros... Que dans des *libretti* très simples, tous puissent être des acteurs pour la patrie, etc. »

Paris, le 2 avril 1850 (Banlieue, aux Ternes, rue Villiers, 43).

Madame,

Je n'avais pu jusqu'ici voir encore *le Champy*. Ma femme, enceinte et fort souffrante, m'avait retenu; moi-même, souffrant aussi souvent de la poitrine, je n'avais pu sortir le soir.

J'ai vu enfin votre chef-d'œuvre, et je suis saisi d'admiration, de reconnaissance. Que vous ayez eu cette action sur un public si blasé, et par des sentiments si doux, sans autre effort de mise en scène, c'est un nouveau miracle de ce génie devant lequel le siècle doit s'incliner.

Le théâtre, le vrai théâtre, renouvellera le monde. Et s'il le fait, madame, ce sera par vous. Vous seule avez toutes les langues. Quand vous le voudrez, vous serez entendue du peuple.

Dans mon cours de 1847-48, que j'ai imprimé, j'exprimais le vœu d'une rénovation morale par le théâtre. Je crois encore que la création d'un théâtre villageois, répandu dans la campagne, serait le moyen le plus puissant pour ramener le peuple dans le véritable esprit national. Des proverbes patriotiques qui, sous une forme très simple, nous remettraient sous les yeux la vie de nos héros (Danton, Hoche, Marceau, Kléber, Desaix, La Tour d'Auvergne, Kosciusko, etc.) de tels proverbes, dis-je, auraient grande action dans les campagnes. Il faudrait que le drame fût très simple, mais aidé d'une notice courte et pleine, qui permît aux acteurs improvisés d'étendre le *libretto* des paroles que leur propre émotion pourrait ajouter. A peu près comme le font les acteurs des petits théâtres italiens.

Je vous prie d'agréer l'hommage de mon nouveau volume qui commence la Convention. Il a tout au moins l'intérêt d'une grande nouveauté. J'ose dire que c'est la première fois qu'on essaye sérieusement d'écrire cette histoire, jusqu'ici *absolument inconnue*.

Permettez-moi, madame, de serrer, de baiser cette main délicate et puissante, qui crée sans cesse et soulève des mondes.

J. MICHELET

Le 3 mai, George Sand remerciait Michelet de l'envoi de son volume :

J'ai bien tardé à vous remercier, monsieur, de votre bon souvenir et de votre beau volume. Mais je voulais le lire avant de vous répondre, et je ne sais pas lire vite. En outre, j'étais malade et je commence seulement à respirer. J'ai été bien attachée et bien saisie par cette lecture. Vous savez que c'est l'effet que produisent vos ouvrages et que ceux mêmes qui les discutent ne peuvent se soustraire

au charme qu'ils exercent. Moi, je ne suis pas de ceux-là, je m'abandonne sans résistance à l'entraînement d'un récit qui a tant de couleur et de vie, et je n'ai pas sur l'histoire de notre Révolution un système préparé d'avance pour combattre l'impression du narrateur ému et sincère. J'ai peur d'avoir l'air de vous faire des compliments et je sais que le mérite sincère les souffre peu. Suppléez donc à tout ce que je ne vous dis pas; ne me regardez pas surtout comme un juge, car je ne sais rien et j'apprends à mesure qu'on enseigne. Mais, si vous sentez quelque sympathie pour mes humbles travaux, comprenez que la mienne ne peut pas vous manquer, et que, pour être moins éclairée, elle n'en est pas moins vive.

Ce que je puis vous dire sans blesser votre modestie, c'est que vous faites une œuvre bien utile dans le présent, et que vous élevez un monument bien précieux pour l'avenir. C'est aux hommes d'aujourd'hui que la postérité demandera compte de leurs jugements sur cette époque terrible, affreuse et magnifique. Elle pardonnera l'erreur aux acteurs directs d'un drame si passionné; mais, si la mission des historiens d'aujourd'hui est grande et pénible, elle porte avec elle la consolation de trouver justice plus tard et de faire d'avance cette justice elle-même.

M'avez-vous pardonné d'avoir eu une migraine affreuse le jour où, pour la première fois, et pas pour la dernière, j'espère bien, j'ai eu l'honneur de vous voir? J'avais la migraine moralement surtout, j'avais du chagrin. Je vous ai écouté pourtant, et je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez dit, mais il me semble que je ne vous ai rien dit de la satisfaction et de la gratitude que me causait votre bonne visite.

J'attends avec impatience la suite de ces belles pages, et si, par hasard, vous pensez au lecteur en les écrivant, comptez-moi pour un des plus attentifs et des plus fidèles.

Agréez, monsieur, l'expression de ma sérieuse et profonde sympathie, et tous mes remerciements pour la bienveillance dont vous m'honorez.

GEORGE SAND

Nohant, le 3 mai.

Un mois plus tard, le 2 juin 1850, George Sand adresse à Michelet, avec un mot d'introduction, un ami de Mazzini, M. Accursi, qui voudrait trouver en France un écrivain disposé à écrire une histoire véridique du siège de Rome de 1849. — Elle savait les liens étroits qui unissaient Michelet aux républicains italiens, son admiration pour Mazzini, son amitié pour Amari, pour Manin.

Monsieur,

Un ami de Mazzini, M. Accursi, pour qui j'ai la plus grande estime et la plus parfaite sympathie, désire vous entretenir sur un sujet important, et bien digne de vous occuper. Si vous avez le temps de faire ce qu'il vous propose et de consacrer votre plume éloquente à un rapide travail sur le siège de Rome, vous trouverez chez M. Accursi les renseignements les plus sûrs et l'esprit le plus sérieusement vrai. Veuillez, du moins, l'accueillir avec la bienveillance qu'il mérite à tous égards et me permettre de saisir cette occasion de vous exprimer mes sentiments d'admiration et de dévouement.

GEORGE SAND

Nohant, 2 juin 1850.

Michelet répond :

8 juin 1850.

Madame,

J'ai été heureux de votre écriture, et j'ai *serré* votre lettre. C'est toujours pour moi un grand encouragement. Voici, en deux mots, toute ma situation *intime*. Je vois venir une nouvelle révolution, une grande révolution, celle-ci. Je la voudrais plus solide.

Et je vois, cette fois encore, cette pauvre France dans l'ignorance absolue de ses précédents. L'affaire avait été fort embrouillée par Thiers, mais cela n'était rien encore. Voici venir Lamartine comme l'inondation de la Loire, qui, par-dessus la bonne terre, met cent pieds de haut, en sable, en limon. Si nous avons encore bientôt un autre improvisateur qui nous hébète de talent et complète l'obscurité, la France sera à l'état (oserai-je vous dire ma pensée?) à l'état d'un idiot qui a oublié son nom.

Cette ignorance absolue, ce bouleversement d'idées, commencé par Thiers, continué par Buchez (hélas!) [1], augmenté par Lamartine, et presque porté au comble, a éclaté dans la *bénédiction des arbres* dits de la liberté, dans les ouvriers-Buchez, dans l'*expédition de Rome*, etc.

Je brûle de fureur, madame, et je languis de tristesse. Je m'en veux d'être si lent. J'égratigne tous les jours une pauvre petite page. Je me traîne comme une limace.

Si j'avais vos ailes d'or!

Je ne pouvais, dans cet état d'esprit, faire la grande et belle

1. Buchez, dans son *Histoire parlementaire de la Révolution française*, avait fait une combinaison du catholicisme et du jacobinisme qui révoltait Michelet. Il exerça une certaine influence dans les milieux ouvriers et fut député de Paris à la Constituante.

chose que demande M. Accursi. Quinet vient d'écrire *la Croisade romaine.* Il écrira *le Siège de Rome,* je le pense, et bien mieux que moi.

Permettez-moi, madame, de vous serrer et de vous baiser la main, j'en serai plus fort.

J. MICHELET

George Sand s'imagina, d'après la lettre de Michelet, qu'il n'avait pas reçu celle où elle le remerciait de son volume sur la Convention. Aussi lui récrit-elle, le 13 juin :

Je reçois votre bonne lettre, monsieur, et je m'imagine, quoiqu'il n'y eût rien à répondre à ma lettre, que vous ne l'avez pas reçue, et que le seul billet remis pour vous à M. Accursi vous est parvenu. Ce qui me le fait croire, c'est qu'il y a eu une rafle générale sur ma correspondance il y a environ un mois, et que je reçois de plusieurs endroits différents des reproches sur un silence dont je ne suis pas coupable. Je vous avais écrit pour vous remercier de l'envoi de votre livre et pour vous dire combien il m'avait donné de joie. Ce n'est pas une grande perte que celle de ma lettre, mais je serais désolée que vous me crussiez indifférente à votre œuvre ou ingrate devant un souvenir de vous. Je ne veux pas que vous preniez la peine de me répondre. Je charge M. Accursi de me faire savoir si vous avez reçu cette lettre. C'est peu de chose pour vous, mais, pour moi, ce serait beaucoup que l'apparence d'un tort que mon cœur et ma haute estime désavouent.

Tout à vous, monsieur.

GEORGE SAND

Nohant, le 13 juin 1850.

Michelet répond ce court billet :

J'avais reçu la lettre dont madame Sand m'a honoré. J'en suis heureux et fier. Une telle lettre, c'est la récompense et la couronne.

***

Michelet avait annoncé à George Sand une grande révolution. Elle allait se produire, mais dans un sens tout différent de celui qu'il s'imaginait. La réaction inaugurée par l'élection présidentielle du 10 décembre 1848 allait s'aggravant tous les jours. Michelet devait en être une des premières victimes. Le 13 mars 1851, son cours au Collège de France était

suspendu. George Sand, qui était à Nohant, lui adressa, dès le 23 mars, un éloquent témoignage de sa sympathie.

Monsieur,

Vous emportez, comme professeur, l'admiration, la reconnaissance et les regrets de tout le monde; je veux joindre mon faible hommage à celui de tous, car votre grande parole a retenti jusque dans ma solitude, et, personnellement, j'ai à vous remercier pour quelques mots qui m'enorgueillissent et me touchent profondément. L'acte insensé qui vous frappe doit, au reste, être pris en bonne part par ceux qui comprennent le mouvement des choses et la loi de l'histoire, qui est, ici comme partout, loi divine et providentielle. De pareilles impiétés contre la liberté et la vérité sont l'éclatant symptôme de l'agonie des pouvoirs officiels en lutte contre la volonté même de Dieu. Nous l'entendrons, nous la recueillerons, nous la bénirons encore, votre noble parole, et le verbe vivifiant qui était avant toutes choses, qui a créé le monde, qui s'est incarné depuis le commencement dans les hommes d'élite, est certainement à la veille d'être entendu et compris de toute la terre.

GEORGE SAND

Nohant, 20 mars 1851.

Obligé de renoncer à l'enseignement, Michelet entreprend, par la plume, de défendre la cause de la Révolution partout vaincue et traquée. Au lendemain même de la suspension de son cours, il projette d'écrire *la Légende d'Or*, l'histoire des héros et des héroïnes révolutionnaires, et il a recours au mazzinien Accursi, que George Sand avait mis en rapport avec lui l'année précédente, à Medici, à Mazzini lui-même. Le siège de Rome ne devait, dans sa pensée, fournir qu'un chapitre de ce livre, où les femmes italiennes étaient destinées à avoir une place d'honneur. Mais il se trouve que, précisément, la seule partie de *la Légende d'Or* italienne que Michelet eut le temps d'achever se rapporte au siège de Rome. Il l'a symbolisé dans l'héroïque et poétique figure de Mameli, à laquelle il consacra des pages d'une exquise beauté, mais qui ne devaient paraître qu'après sa mort, en 1877, à la suite de la série de portraits intitulés : *les Soldats de la Révolution*, — qu'il commença en mai de cette même année 1851. — Ce qui empêcha l'exécution de *la Légende d'Or*, c'est qu'en juin Michelet en détacha tout ce qui touchait à la Roumanie,

à la Pologne et à la Russie, pour en faire les *Légendes démocratiques du Nord*.

Pendant cette année 1851, Michelet n'avait pas cessé de s'occuper de l'œuvre de George Sand. L'auteur des *Romans champêtres* le charmait par la manière à la fois réaliste et idéaliste dont elle savait peindre, dans le livre et sur le théâtre, les mœurs des paysans en même temps que celles de la bourgeoisie.

En janvier 1851, il se faisait lire *Claudie* par sa femme et en était ravi; puis, en septembre, c'est *la Mare au Diable* et *Molière*[1]. Enfin il reçoit, le 25 novembre, une loge pour la seconde représentation du *Mariage de Victorine*, envoi suivi d'une lettre écrite le même jour :

Vendredi soir.

Cher monsieur, depuis que je suis ici, je désire vous voir, vous remercier de vos bonnes lettres et parler avec vous de tout ce qui s'est passé; mais j'ai été assez gravement malade, et, maintenant que je vais mieux, je suis forcé de courir et de m'agiter. Voulez-vous accepter pour madame Michelet et pour vous une loge pour mardi prochain? On joue une nouvelle pièce de moi, une comédie très gaie que j'ai faite avec la mort dans l'âme et une maladie de foie par-dessus le marché, en songeant à ces bouffons du XVIe siècle qui mouraient du spleen en essayant de faire rire le public.

Répondez-moi un mot rue Racine, 3, et dites-moi à quelle heure on peut vous voir sans vous déranger? J'irai aussitôt que j'aurai un jour à moi, après ma pièce.

Mille compliments de cœur et de haute estime.

GEORGE SAND

Avant même d'avoir reçu la lettre, Michelet remerciait George Sand de la loge :

25 novembre 1851.

Madame,

Dans l'Orient on ne se présente jamais devant les rois ou reines que les mains chargées de présents.

1. *Molière* est un drame en cinq actes, assez médiocre, joué pour la première fois, à la Gaîté, le 10 mai 1851. George Sand y avait mis en scène la rivalité de Molière avec Baron et sa mort. Elle avait voulu, en écrivant cette pièce, distraire et moraliser le peuple par une étude psychologique plus que par une action dramatique.

Voilà pourquoi je n'ai pas osé vous écrire encore mon admiration, avant de pouvoir vous faire le très léger présent de mes *Légendes de la Démocratie*.

Vous versez les chefs-d'œuvre à torrents, avec une puissance inexplicable. J'étais tout saisi de *Claudie*; voilà *Molière*. J'étais encore attendri de *Molière*; voici un nouveau drame. Je reçois à l'instant un billet, je suppose que c'est à vous que je le dois, et je me hâte de vous remercier, quoique j'aie encore les mains vides. Mes *Légendes* ont paru en feuilleton, elles sont traduites en plusieurs langues, et je ne puis obtenir de mon éditeur de les réimprimer. Je suis sur le point de plaider, pour le forcer à paraître. Il y a là quelque mystère politique. Il semble qu'on ait acheté l'ouvrage pour l'étouffer.

Ne serait-ce pas de vous aussi que je tiendrais la charmante illustration de vos œuvres, dont on m'envoie les livraisons?... Les recevoir de vous, ce serait pour moi une véritable gloire, un encouragement dans mes travaux.

Recevez l'hommage de mon dévouement affectueux et de mon admiration sympathique.

J. MICHELET

Vous aurez reçu, je pense, la fin de mon cinquième volume [1].

Le Mariage de Victorine fut joué pour la première fois, le 26 novembre, au Gymnase. Le 28, Michelet, qui avait assisté à la représentation de la veille, écrit à George Sand une lettre où, sous des éloges hyperboliques, se cachait l'expression d'un regret et d'un blâme. Il regrettait que la femme qui, avant 1848 et en 1848, avait un instant paru être l'apôtre de la démocratie sociale, n'écrivît pas pour le peuple des drames héroïques, comme il le lui avait conseillé. Son *Journal* du 28 novembre porte ces mots :

J'écris à madame Sand ma pensée, au fond sévère.

On va voir que cette sévérité était soigneusement dissimulée sous les éloges.

28 novembre 1851.

Madame,

J'ai vu votre nouveau chef-d'œuvre, et je suis charmé d'une observation si parfaite de la nature, d'un tact si juste et si fin, de ces nuances indécises saisies si délicatement.

1. De la *Révolution*.

Quoique les acteurs soient faibles, tout a été parfaitement senti, et même chaleureusement, de la partie populaire de votre auditoire.

Cette peinture des mœurs bourgeoises a été sentie du peuple, et beaucoup moins des bourgeois.

En observant ceci dans la représentation d'hier soir, une réflexion me venait. Me permettez-vous de vous la communiquer? Vous avez le fuseau des fées. Vous filez ce que vous voulez, et tout devient or. Les artistes, qui vous entourent de leur juste admiration, la foule même, stupéfaite de cette puissance inouïe, inépuisable, infatigable comme la nature, tous reçoivent avec bonheur ces fruits abondants de votre génie.

Moi, j'ai un autre sentiment, c'est un culte que j'ai pour vous.

Vous êtes absolument mêlée à ma religion de la France. C'est vous partout que je montre à ses insolents ennemis, aux étrangers qui, nourris d'elle et des miettes de sa table, lui contestent la fécondité, prétendent qu'elle est épuisée, et croient n'avoir plus qu'à venir prendre possession de *Byzance*.

Plus que nulle personne vivante vous êtes le génie de la France, et vous participez plus qu'aucune à ses forces éternelles, à sa féconde et puissante jeunesse qui, selon moi, va grandissant.

Qu'est-ce donc que je vous demanderai, puisque vous pouvez toute chose?

Je vous demande de filer plus que l'or, de filer la vie...

Une vie grande et nouvelle pour la jeune République.

Ce que vous avez fait déjà pour Molière avec tant de charme, pourquoi ne le feriez-vous pas pour les héros de la pensée (un Abeilard, un Galilée), pour les héros de l'action et les défenseurs de la Cité, pour les hommes de la France révolutionnaire? Sinon les hommes, au moins les mœurs et les caractères de ce temps[1].

Nourrissez-nous, mère puissante, charmante et féconde nourrice, de la pensée nationale. Donnez à ce bon et grand peuple un aliment fort comme lui. Songez donc que demain il lui faudra sauver le monde!

J. MICHELET

1. Dans le brouillon de cette lettre (car Michelet faisait des brouillons pour ses moindres billets), cette pensée est développée avec plus d'insistance encore :

« Cette prière, madame, elle est toujours sur mes lèvres. Les temps permettront, sans nul doute, qu'elle puisse être exaucée. Nous connaissons votre bon cœur, aussi bon et chaleureux que votre génie est fécond. Nous savons votre charité et nous avons vu (même avec étonnement) les extrémités intrépides où elle a pu vous porter. Vous avez sur votre visage, et dans l'idéalité de vos yeux profonds, une auréole visible de la fraternité future.

» Eh bien! faites un don à ce peuple, donnez-lui ce que nos mains laborieuses ne peuvent parvenir à lui rendre. »

En marge :

Le théâtre est captif aujourd'hui ; il sera libre demain. Tous les esprits se préparent à cette transformation *prochaine*, la plus grande qui sera jamais.

Cinq jours après, Louis-Napoléon faisait son coup d'État, jetait en prison, condamnait à la déportation ou à l'exil quelques-uns des plus chers amis de Michelet et de George Sand.



Le 2 Décembre amena entre les deux grands écrivains de nouvelles dissidences, ou, plutôt, de nouveaux malentendus. Michelet entretenait d'intimes relations avec les républicains de 1848, les membres du Gouvernement provisoire et de la Constituante qui avaient eu la tâche cruelle de réprimer l'émeute de Juin. Quelles qu'aient été sa pitié pour les insurgés (« *Excidat illa dies* », écrit-il dans son journal) et son horreur pour la férocité de la répression, il considérait cette répression comme nécessaire. Chez madame Sand, au contraire, l'horreur seule avait tout dominé, et sa haine pour Cavaignac l'avait violemment séparée du parti républicain, qui n'était plus à ses yeux qu'un parti de bourgeois égoïstes. Elle devait écrire à Mazzini, le 23 mai 1852 : « Le parti républicain en France est un parti indigne de son principe. » Nous voyons, par son journal de décembre 1851, récemment publié[1], que, tout en réprouvant le coup de force, elle n'a de sympathies vraies que pour « Jacques Bonhomme », trompé par les républicains de 1848. Bien plus, elle semblera un moment disposée à pardonner à Louis-Napoléon son coup d'État, s'il veut profiter du pouvoir pour réaliser les idées socialistes du prisonnier de Ham. Elle avait reçu de lui, en 1844, *l'Extinction du Paupérisme*. Elle avait, en décembre 1848, acclamé sa candidature, par hostilité contre celle de Cavaignac ; elle était devenue l'amie du prince Napoléon, et, le 26 janvier 1852, elle écrivait au dictateur :

Prince, je vous ai toujours regardé comme un génie socialiste, et le 2 décembre, après la stupeur du premier instant, mon premier

1. Dans le volume *Souvenirs et Idées* (1904).

cri a été : « O Barbès, voilà la souveraineté du but... » Vous qui, pour accomplir de tels événements, avez eu devant les yeux une apparition idéale de justice et de vérité, il importe bien que vous sachiez ceci : c'est que je n'ai pas été seule dans ma religion à accepter votre avènement avec la soumission qu'on doit à la logique de la Providence.

Je sais que ces paroles avaient pour but d'obtenir, s'il était possible, de Napoléon, non seulement des mesures de clémence, mais une politique de réformes sociales et de liberté; toutefois elles expriment bien le sentiment intime de George Sand, puisqu'elle dit dans son journal que le 2 Décembre est le châtiment du parricide de Juin, que Napoléon pourrait, avec beaucoup de génie et de probité, sauver la France des orages[1]; et nous allons voir, par la conversation qu'elle eut, le 6 mars 1852, avec Michelet, qu'elle trouvait la dictature napoléonienne aussi légitime qu'une dictature jacobine.

George Sand habitait alors, 3 rue Racine, un petit appartement dont elle vante, dans son journal, le modeste confort et la propreté, mais que Michelet, qui avait l'horreur du tabac, qualifiait de « bouge enfumé ». Elle venait de faire jouer à l'Odéon, le 4 mars, avec un éclatant insuccès, une fantaisie imitée de la comédie italienne, qui contrastait par sa légèreté avec la gravité des circonstances : les *Vacances de Pandolphe*. Elle avait envoyé des billets pour la première représentation à Michelet. Il y assista avec son gendre, Alfred Dumesnil. Il écrit le lendemain à George Sand.

6 mars 1852 [2].

Madame,

J'aurais voulu hier (nous aurions voulu, moi et mon gendre, l'auteur de la *Foi nouvelle*) vous serrer la main affectueusement et vous dire tout le plaisir que nous faisait votre charmant Watteau. Qu'importe une sotte cabale?...

A certains endroits, tout ce qui vous manquait, c'était un grand acteur (par exemple, lorsque le Gilles est hébété de chagrin). Il eût

1. On trouvera des renseignements très précis sur cette attitude de George Sand après Décembre dans l'excellent petit livre de M. Albert Le Roy : *George Sand et ses Amis*. Il a été pour nous un guide utile.

2. Cette date est erronée : la lettre est du vendredi 5 mars, car le lendemain samedi était le 6.

fallu là, non cet agréable acteur, mais le vrai Gilles, *Gilles le Grand*, dont Watteau nous a laissé l'immortel portrait, qu'on a exposé, il y a quelques années[1].

Me permettez-vous d'aller vous voir demain samedi, de bonne heure, un peu avant midi, si ce n'est pas trop matin? J'ai hâte de m'informer de votre santé.

Recevez mes hommages et ceux de ma femme et de ma fille.

J. MICHELET

Cette visite du samedi 6 mars, Michelet la raconte en son *Journal* :

Un hasard providentiel[2] me conduisit hier chez cette illustre et infortunée personne qui nourrit toute la terre de sa production rapide, de sa fécondité charmante, de sa belle imagination, de son trop facile cœur. Elle n'était pas trop froissée de sa chute[3]. Heureusement? Malheureusement? Elle ne sentait pas ce qu'il y a de vrai et de sérieux dans cette trop dure critique. Elle affectait de croire et dire : « Je suis chose légère et vole à tout sujet » *(sic)*. La Fontaine a pu le dire. Une femme ne peut jamais le dire. Une femme est chose sacrée.

Je le sentis vivement en approchant d'elle, par le violent contraste de cette vie de hasard avec la solidité de mon foyer, la pureté incomparable de mon intérieur, de ma maisonnette qui est une église[4].

Sans doute la production se ranime par étincelles au souffle de l'aventure ; seulement, elle est fortuite, elle n'arrive pas par degrés légitimes, comme les vrais fruits de la nature.

Dans une vie assise, au contraire, la production sort naturellement et régulièrement du travail, de la maturité progressive, et, comme elle ressemble à la nature par son développement, elle en a la fécondité.

Ce contraste me fit mieux sentir tout ce que je puise de vie vraie, de rafraîchissement d'esprit et, partant, de fécondité, dans le contact habituel de cette sainteté charmante; il me suffit, dans mes plus grands ébranlements, pour me retrouver moi-même, de regarder mon bon génie qui travaille près du foyer.

Je trouvai madame Sand toujours imposante et simple, toujours bonne, ce qui fait beaucoup pardonner. Toutefois, on ne lui sait pas

1. On peut le voir aujourd'hui au Louvre, salle Lacaze.

2. Nous ignorons ce que fut ce hasard, alors que Michelet avait annoncé dès l'avant-veille sa visite à George Sand.

3. La chute des *Vacances de Pandolphe*.

4. La petite maison des Ternes qu'il habitait depuis son second mariage. Madame Michelet l'a décrite dans le volume, qu'elle a laissé inachevé, inédit, et qui vient de paraître : *les Chats* (première partie : *Mouton et Minette*).

gré de cette bonté. Pourquoi? parce qu'elle tient en partie à une sorte de qualité sceptique d'accepter tout, d'aimer tout.

Je suis si naturellement contraire à cet état d'esprit que tout mon cœur s'insurgea et j'éprouvai le besoin de confesser ma foi. Elle-même m'en donnait occasion et m'y invitait. Elle ne cachait pas beaucoup qu'entre les vainqueurs et les vaincus du jour elle sentait *peu la différence*, les uns et les autres disant : « La fin justifie les moyens ».

Et la justice, madame? n'est-ce rien entre les deux causes?

Je replaçai la question sur le terrain solide du juste et du droit. Non, la fin ne justifie pas les moyens; mais rien n'a droit que le droit. Le *droit seul peut employer légitimement les moyens de la force*, seul appliquer les sévérités de la justice.

*
* *

Trois mois après, Michelet, destitué de ses fonctions de professeur au Collège de France et de chef de section aux Archives, partait, le 12 juin, pour Nantes. Il n'en revenait en 1853 que pour aller passer l'hiver en Italie, afin d'y réparer sa santé ruinée. En août 1854, il s'installait dans l'appartement de la rue de l'Ouest (plus tard rue d'Assas) où il devait habiter jusqu'à sa mort.

Jusqu'au mois d'août ou septembre 1855 les relations épistolaires entre Michelet et George Sand avaient cessé ; celle-ci ignorait si bien les vicissitudes de l'existence de Michelet qu'elle continuait à lui envoyer à Nantes les livraisons de l'édition illustrée de ses œuvres. La correspondance reprend à partir de 1855 et dure jusqu'en 1862. Elle a un caractère presque exclusivement littéraire et se compose de lettres de remerciements et de réponses à ces remerciements. — Quelques-unes se sont malheureusement perdues; la perte de celle de George Sand sur *l'Oiseau* est particulièrement regrettable. — Comme ces lettres n'ont besoin d'aucun commentaire, nous nous contentons de les publier à la suite les unes des autres avec quelques notes explicatives.

J. MICHELET A GEORGE SAND

Paris, rue de l'Ouest 44 [1].

Madame,

Je reçois, par la voie de Nantes, deux numéros de vos œuvres complètes, et je me fais le bonheur (l'illusion?) de les recevoir de votre main. Vous a-t-on envoyé exactement la *Renaissance* et la *Réforme*? Je le pense. Malgré mes voyages et mon malheur de famille [2], je l'avais bien recommandé.

Tendre respect,

J. MICHELET

GEORGE SAND A J. MICHELET

Cher monsieur, je ne comprends rien aux deux numéros de mes œuvres complètes vous arrivant par la voie de Nantes. Vous auriez dû recevoir depuis longtemps toute la collection illustrée, car je vous avais porté en tête de la liste remise par moi au libraire. Je vais lui écrire pour qu'il se conforme à mon premier avis. C'est une bien vilaine édition, quoique meilleure que toutes celles de cet affreux format dit *à 4 sous,* gravures détestables écrasant et dénaturant de très jolis dessins fournis par les artistes : mais, en vous faisant cet envoi, je ne songeais qu'à vous témoigner, par un souvenir quelconque, ma gratitude, ma sympathie et mon admiration.

GEORGE SAND

Nohant, 14 octobre 1855.

J'ai reçu tous les beaux livres que vous avez bien voulu me faire envoyer. Ils sont de ceux qui relèvent le cœur et l'esprit, et que l'on relit plus d'une fois en sa vie. Je vous ai nommé dans la conclusion d'un gros livre qui vient de paraître : *Histoire de ma Vie*, et je vous ai placé parmi ce petit nombre de contemporains dont l'action soutient l'âme en dépit de tout ce qui la trouble et l'effraie d'autre part [3].

J'ai su le malheur qui vous avait frappé et je l'ai bien compris, étant accablée en même temps par une douleur analogue.

1. Sans date; mais, d'après la réponse de George Sand, qui suit, cette lettre est d'octobre 1855.

2. Michelet avait séjourné en Italie de novembre 1853 à juin 1854 et était allé en Hollande du 6 au 16 juillet 1855. Sa fille, Adèle Dumesnil, était morte pendant cette dernière absence, le 15 juillet. — *La Renaissance* avait paru le 1er février et *la Réforme* le 2 juillet 1855.

3. On lit, en effet, dans l'*Histoire de ma Vie*, IV, 483 : « Vous aussi, Henri Martin, Edgar Quinet, Michelet, vous élevez nos cœurs, dès que vous placez les faits de l'histoire sous nos yeux. Vous ne touchez point au passé sans nous faire embrasser des pensées qui doivent nous guider dans l'avenir. »

J. MICHELET A GEORGE SAND[1]

Madame,

Je sens vivement vos encouragements et suis fort ému de votre bonne lettre.

Soyez tranquille, je ne céderai pas au sort, et j'irai, j'irai, malgré la persécution de nos ennemis, de nos amis et du public.

Celle du public, c'est sa parfaite indifférence à la vérité. Qu'une chose soit faite et forgée trois fois, trempée au Styx, comme le *Marnix* de Quinet, ou que ce soit telle fade improvisation soi-disant historique, c'est la même chose. Je me trompe. L'œuvre sérieuse a tort. Un libraire disait à un illustre anatomiste de mes amis qui lui donnait un livre : *Surtout, point d'idée nouvelle! et point d'idée!*

Nos ennemis nous persécutent, et c'est tout simple. Les prêtres ont présidé au jugement d'Erdan pour *la France mystique*, siégé à l'audience, et surveillé les magistrats.

Pendant ce temps, tel républicain, que j'aime et honore, caresse le christianisme, et lui offre la planche du *Vicaire Savoyard*, celle qui a tourné pour la révolution et nous a jetés à l'eau.

Jean Reynaud, mon ami, et le meilleur des hommes, accorde à nos ennemis cette chose énorme que leur christianisme *a épuisé l'idée de Dieu*, tandis qu'ils n'en ont vu ni l'une ni l'autre face, ni l'histoire, ni le monde, ni la nature ni la providence. Le moyen âge a entièrement méprisé Dieu *le père*.

Voilà, madame, la persécution de cet âge, c'est que nos amis sont *si bons* qu'ils aiment autant nos ennemis.

Et cependant il est impossible d'oublier ceux-ci, lorsqu'ils s'arrangent tout doucement pour étouffer, asphyxier à petit bruit ce qui reste de vivants. Après la destitution des dix mille maîtres d'école commence celle des professeurs. A Châteauroux, M. Paul Lucas, vient d'être destitué, *pour ne pas faire ses pâques*. Il a une femme et un enfant de quatre mois. Les voilà pour mourir de faim, à l'entrée de l'hiver; c'est ce qu'on a calculé pour amener le jeune homme à une lâcheté. Dans le département où l'on doit vous bénir pour tant de causes, si vous saviez, madame, quelque position, tant humble fût-elle, secrétaire, comptable, commis, n'importe, je vous prierais de penser à lui. Je ne le connais que par son malheur, par sa franchise d'opinion, par son talent d'écrire. Il paraît très honnête, loyal et prêt à tous les sacrifices.

Hommages affectueux,

J. MICHELET

1. Sans date. — Cette lettre est probablement d'octobre 1855.

J. MICHELET A GEORGE SAND

Montreux (c. de Vaud), 2 août 1856.

Madame,

Vous avez l'indulgence infinie du génie, et vous accordez à *l'Oiseau*[1] bien plus qu'il ne prétendait.

Personne plus que l'auteur ne sent tout ce qui lui manque, la sérénité de la force surtout et la splendeur de lumière que possède un seul écrivain du temps, que je ne nommerai pas.

Recevez l'hommage de mon affectueuse gratitude.

J. MICHELET

Je vous remercie spécialement de la manière simple et touchante dont vous avez parlé de la collaboratrice.

GEORGE SAND A J. MICHELET

Monsieur,

Je n'ai pas voulu, cette fois, vous remercier de l'envoi de votre livre[2] avant de l'avoir lu, car, en remettant toujours l'occasion de vous parler de ces beaux volumes que vous voulez bien penser à m'envoyer, je manque ou retarde le plaisir de vous en dire mon sentiment. Ce qui peut le résumer, c'est surtout de vous crier : « Courage ! » Non pas que l'on craigne de vous en voir manquer; mais parce que l'on se sent soi-même rajeuni et fortifié par vous, par tous ces grands pas qu'on vous voit faire si vaillamment, dans le monde de la foi; par cette fraîcheur de volonté, cette jeunesse de sentiment, cette émotion toujours ardente qui se communiquent à ceux qui vous lisent et qui leur rendent l'espoir et la charité.

Je suis bien heureuse de me trouver d'accord avec vous, non seulement sur tout, mais encore sur des sympathies particulières. J'ai dit cent fois : « Mais pourquoi donc si peu de gloire chez nous à d'Aubigné, une des plus grandes figures de l'histoire? » Il m'a pris souvent envie d'en faire le personnage d'un roman historique, mais il est si beau, tel qu'il est, que le roman le gâterait.

Il me semblait, comme à vous, que le vilain drame de la Ligue n'était ni français, ni populaire. Vous m'avez fait du bien en me le prouvant d'une manière absolue. J'ai osé dire que votre style me semblait quelquefois obscur. Cette fois, je le trouve à l'abri de ce

1. L'*Oiseau* parut le 7 mars 1856, en même temps que *les Guerres de Religion*, dont George Sand remercie Michelet dans la lettre suivante.

2. *Les Guerres de Religion.*

reproche. Il restera original, je dirai même singulier, et puis, quand on y pense bien, on se reproche d'avoir hésité à dire que cette singularité n'était pas une beauté. Elle serait défaut chez un autre. Chez vous, elle est l'expression d'une individualité si belle qu'elle ne peut pas n'être pas belle[1].

Voyez, je me confesse, pour que vous sachiez bien que je ne suis pas une *flatteuse*, que je vous dis strictement ce que je pense, à savoir que je vous admire, vous estime et vous aime infiniment.

GEORGE SAND

26 janvier 1856 [*lisez* : 1857].

J. MICHELET A GEORGE SAND

Madame,

Une ophtalmie, que l'hiver m'avait infligée, m'a privé de vous remercier plus tôt. J'avais besoin pourtant de vous dire combien vos lettres me soutiennent et m'encouragent.

Toute parole qui tombe de votre plume, c'est l'immortalité.

Il ne me faut pas moins pour traverser les ronces de cet affreux XVIIe siècle, grandiose désert, où la subsistance morale et matérielle va tarissant, où la nature finit par ne plus nourrir l'homme, où la terre épuisée manque sous lui.

L'historien aussi y succomberait, madame, sans de glorieuses sympathies qui le soulèvent, et lui perpétuent son délai.

Je vous salue du cœur et vous remercie.

J. MICHELET

7 mars 57.

J. MICHELET A GEORGE SAND[2]

Paris, 31 oct. 57.

Madame,

Votre si belle lettre, à laquelle j'aurais dû répondre plus tôt, ne m'a pas quitté un seul jour.

Elle est restée là, devant moi, et elle m'a donné un courage... lequel?... devinez-le... celui de ne pas me corriger de mes défauts.

Je les connais et je les sens. Mais je crois qu'ils font tellement

1. Michelet a souligné tout ce paragraphe et mis en note : « Critique, conseil, garder mes défauts. »

2. Cette lettre est une réponse plus précise à la lettre du 26 janvier, à laquelle Michelet avait cependant déjà répondu le 7 mars.

partie de ma nature et de mon style, qu'en les perdant, je perdrais tout.

Je vous adresse encore et vous prie d'agréer un livre [1], où, tel quel, qualités et défauts, je suis tout entier, plus peut-être que je ne l'ai été nulle part. Et cependant je l'ai moins fait que rédigé, profitant des faits et des observations recueillies *(sic)* par ma femme, de ses idées. Je n'y suis guère que pour la forme.

C'est donc le livre d'une femme que je vous offre. Recevez cet hommage de deux personnes qui, non seulement vous admirent (cela leur est commun avec tout le monde), mais vous admirent de cœur et vous sont tendrement dévouées.

J. MICHELET

GEORGE SAND A J. MICHELET

Je suis bien heureux, monsieur, de votre généreux et constant souvenir. Je vais lire *l'Insecte* [2] avec un grand intérêt et un grand bonheur, j'en suis certain. Nous avons dévoré *Henri IV et Richelieu.* Je vous ai trouvé *dur* pour ce dernier; mais, qu'on se dispute intérieurement avec vous ou que l'on vous cède sans résistance (ce qui arrive le plus souvent), on est avide d'avoir la suite, et on est là dans un drame palpitant qui paraît tout nouveau, et dont on attend l'acte suivant avec l'impatience de la fièvre. Remerciez pour moi madame Michelet, non seulement de la bienveillance qu'elle m'accorde, mais encore, et surtout, de la nouvelle vie qu'elle donne à une âme comme la vôtre, déjà si vivante et si vaste. Croyez bien tous deux que vous n'avez pas de lecteur plus attentif, plus charmé et plus dévoué que moi.

GEORGE SAND

Nohant, 9 novembre 57.

J. MICHELET A GEORGE SAND

1er décembre 1858.

Madame,

Absent toute l'année de Paris, et menant une vie errante pour la santé de ma femme, j'ai appris avec beaucoup de peine que la vôtre avait été altérée. Vivez, madame, vous êtes l'une des deux ou trois personnes auxquelles tient encore la gloire de la France.

1. *L'Insecte.*

2. *Henri IV et Richelieu* avait paru le 27 mai; *l'Insecte*, le 14 octobre 1857.

Vous de moins, combien elle serait diminuée, et découronnée!

Dans le petit livre de *l'Amour*[1], que vous avez dû recevoir, quelles que [soient] nos différences sur tels et tels points, j'ai eu l'heureuse occasion d'exprimer mon admiration pour votre génie.

Mais je n'ai pas assez dit combien je suis touché d'un mérite moins célébré, et si grand! votre bonté, l'excellence de votre cœur.

Le mien vous est très dévoué.

J. MICHELET

J'adresse surtout ce petit livre à monsieur votre fils, qui, je crois, n'est pas marié encore.

GEORGE SAND A J. MICHELET

Monsieur,

Des malades et des morts, hélas! m'ont pris ma vie, depuis quelque temps. Je n'ai pu encore lire. Je reprends mes occupations bien arriérées, et je vais commencer par vous. Permettez-moi d'abord de vous remercier de ce que vous me dites de bon et d'affectueux et de l'envoi de ce livre que, d'avance, je sais être beau et bon, comme tout ce que vous écrivez et tout ce que vous pensez.

GEORGE SAND

Nohant, le 26 décembre 1858.

GEORGE SAND A J. MICHELET[2]

Nohant, 14 février 1861.

Quel beau livre, monsieur[3]! C'est un des plus beaux que vous ayez faits, assurément, et qu'on ait faits de notre temps! Vous êtes un rare et vaste esprit, et chaque tentative nouvelle dans l'histoire de la vie planétaire marque en vous une recrudescence de travail, d'émotion et de puissance. Avec une franchise qui est un hommage

1. L'*Amour* avait paru le 18 novembre 1858.

2. Michelet a écrit en tête de cette lettre : « Madame Sand me conseille : minéralogie, botanique..., électricité pour *bouquet*. »

3. Il s'agit de *la Mer*. — Le 20 janvier 1861, George Sand écrivait à ses amis Périgois :

« Lisez-vous *la Mer* de M. Michelet? C'est très beau, avec les défauts que vous lui savez, incapable qu'il est de toucher à la femme sans lui relever les cottes par-dessus la tête; mais dans cet ouvrage-ci, les qualités l'emportent; dans le commencement, il y a un vaste et magnifique sentiment, de la grandeur, de la couleur et de la vie... » (*Correspondance de George Sand*, t. IV, p. 227.)

de plus rendu à votre génie, je dois vous dire que mon impression a fait beaucoup de réserves quand j'ai lu *la Femme et l'Amour*. Mon sentiment est autre sur ce grand point de départ. Mais je n'ai pas voulu en écrire la critique et je ne veux pas vous la faire. Vous êtes de ces forces à tant d'égards bienfaisantes et civilisatrices qu'à moins d'être critique par état, et forcé par conséquent de tout dire, on aime mieux laisser le témoignage public et privé de l'admiration sans restriction pénible et inutile. Si j'indique à vous seul cette restriction intérieure, c'est pour rester vraie et pour m'abandonner mieux à l'admiration sans bornes qu'à tant d'autres égards vous me semblez mériter.

Il vous reste deux beaux livres à faire et que vous êtes, je le parierais, en train de préparer : *la Minéralogie*, la vie chimique et physique du globe, source des plus beaux aperçus, monde mystérieux et admirable où l'électricité fait la fonction de révélateur par excellence, et *la Botanique*, où l'électricité joue le même rôle et où votre sentiment de poète et de grand artiste trouvera, *sans métaphore*, le bouquet de ses jouissances. Vous savez toutes choses; dites tout ce que vous savez, afin que les aveugles de ce monde apprennent à voir, à comprendre et à aimer ce paradis terrestre, cette adorable Cybèle dont leur malice et leur bêtise ont fait un enfer.

Je vais à Hyères ou dans les environs, revoir la mer, votre grande amie. Je pars demain, l'esprit tout rempli de ces grands tableaux par lesquels vous avez fait le tour de force de ne pas rapetisser la nature. Tout est là, je crois. Le peintre peut poétiser un petit sujet; mais quand on s'attaque à l'immensité, il faut être vous.

Agréez mille dévoués hommages de cœur.

GEORGE SAND

J. MICHELET A GEORGE SAND

Madame,

Une lettre de vous est une couronne. Donc, me voici payé du livre de *la Mer*, consolé des attaques; quant aux éloges, aucun n'ajouterait.

Affectueux respect. Mille vœux!

J. MICHELET

17 février 1861.

GEORGE SAND A J. MICHELET

Monsieur, votre grand esprit sert grandement l'humanité, la cause de Dieu dans l'homme et celle de l'homme devant Dieu. Vous êtes

la preuve qu'il a pardonné l'exécrable moyen âge, puisque la race humaine peut encore donner des hommes de cœur et de génie comme vous. Cette lecture de *la Sorcière* rend malade. L'indignation et l'horreur empêchent de dormir. Mais c'est l'œuvre d'un mâle courage, et vous donnez au monde des hypocrites des leçons dont l'histoire vous tiendra compte. Honneur à votre bravoure et à votre force qui semblent augmenter après tant de fatigues et de travaux. Agréez les plus sincères respects.

GEORGE SAND

Nohant 1er décembre 1862.

***

Je n'ai point en connaissance de lettres postérieures à cette date. Bien que la sympathie, on vient de le voir, ait été croissant avec les années entre Michelet et George Sand, ces deux grands esprits ne se sont jamais tout à fait bien compris. Il y avait certaines incompatibilités entre eux, — entre leurs caractères comme entre leurs idées. — Mais il y avait aussi un lien moral très fort : tous deux avaient l'amour du peuple et une profonde bonté.

GABRIEL MONOD

FRANÇAIS D'AMÉRIQUE

A la fin de décembre 1903, lorsque j'arrivai à la Nouvelle-Orléans, se terminaient les fêtes célébrées pour le centenaire de la cession de la Louisiane par la France aux États-Unis. Dans le vieux couvent des Ursulines, était organisé un petit musée colonial. Il y avait des livres, des journaux, et, entre autres documents, la si curieuse relation du voyage des religieuses Ursulines, envoyées de Rouen à la Nouvelle-Orléans en 1727 pour soigner les malades et instruire les enfants de la colonie naissante. Il y avait aussi des vieilles cartes qui, en leur schématisme naïf, montraient clairement le rêve des colons français d'Amérique : tout en haut, l'estuaire du Saint-Laurent où apparut, en 1535, Jacques Cartier, conduisant la *Grande-Hermine*, la *Petite-Hermine* et l'*Émerillon*; puis Québec, Montréal, nos premières colonies; puis les grands lacs et l'Ohio, une longue ligne constellée de forts, tendue contre les colonies anglo-saxonnes de l'est; — puis le Mississipi dont le tracé vigoureux et large au milieu du pays inexploré, qui restait en blanc, disait bien que le grand fleuve avait comme le Saint-Laurent, enchanté l'imagination des premiers arrivants; tout en bas, enfin, l'île d'Orléans, avec la ville nouvelle baptisée en l'honneur du Régent.

Au début du XVIII[e] siècle, sur ce continent neuf où les

fleuves offraient les premiers moyens de communication, les Français avaient rêvé de bâtir un grand empire, dont les deux extrémités seraient les deux larges estuaires et qui s'allongerait suivant l'admirable voie d'eau qui coupe le continent du nord au sud. Mais d'autres estampes, plus jeunes d'un siècle à peu près, représentaient la cession de la Louisiane par les Français sur la place d'armes de la Nouvelle-Orléans : le rêve avait pris fin. Les États américains, alignés le long de la côte de l'Atlantique, pouvaient s'étendre vers l'ouest sans crainte d'être coupés. Au rêve d'un empire français se développant du nord au sud, succédait le plan d'expansion anglo-saxonne d'est en ouest, — d'un océan à l'autre.



Et pourtant, de cette grande construction ébauchée par les Français, il reste des traces aux deux extrémités du continent, au bord des deux grands estuaires. L'image de ces vieilles cartes m'aidait pendant ma visite à associer sans cesse le souvenir de Québec, d'où je venais, à l'impression que donne encore le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans. On l'appelle le Vieux-Carré. Il a gardé ses proportions d'autrefois. Seuls les cinq forts et les murailles qui le sertissaient sont tombés. Au centre, près de la levée du Mississipi, l'ancienne Place d'Armes est sans doute un endroit unique en Amérique, car elle est entourée de bâtiments proportionnés qui se font pendant. On ne les a pas posés là au hasard; ils sont l'œuvre d'un goût sûr, sensible à l'équilibre. Au fond de la place, la cathédrale, flanquée de deux petits hôtels à arcades, aux larges fenêtres cintrées, aux toits en pente : l'ancien Hôtel de Ville et l'ancien presbytère. Sur les autres faces, de grands bâtiments en briques avec frontons. N'étaient les bananiers qui poussent dans le petit square tout chaud, on se croirait en quelque coin provincial de Paris, en quelque place des Vosges. Tout autour de la place, dans les rues de Toulouse, d'Orléans, de Bordeaux, de Conti, des maisons basses avec de petits carreaux, des balcons, de lourdes portes-cochères, de larges cours intérieures — anciennes demeures riches qu'habitent maintenant des Italiens. Et tout ce pauvre

petit commerce de détail défraîchi, niché dans cet ancien quartier luxueux, rappelle le Paris à la mode sous Louis XIII, — notre vieux Marais et ses grands hôtels.

Québec est encore une petite ville provinciale française. Sur son roc couvert d'églises, de couvents et de séminaires, avec ses ruelles étroites qui dévalent presque à pic, où le silence est seulement secoué par le son des cloches, avec ses petites maisons frileusement closes, très nues, sans jalousies, vérandas, ni balcons, elle est de mine grise et sérieuse. De la terrasse près du fort, on voit le Saint-Laurent couler entre des falaises qu'escaladent ou couronnent des petites maisons toujours écrasées par la hauteur et le nombre des églises et des couvents. Sans doute, à la Nouvelle-Orléans, on est très catholique aussi, mais l'aspect de la religion est moins terne et moins sévère : la cathédrale Saint-Louis a gardé, du temps de la domination espagnole, un faux air de salle de spectacle, comme les églises napolitaines.

Avec des différences de couleur et d'aspect, la Nouvelle-Orléans et Québec, les deux vieilles villes auprès de leurs grands fleuves, restent les jalons extrêmes de l'empire projeté, et gardent jalousement leurs souvenirs français. « Pourquoi nous avez-vous abandonnés? » me demande-t-on à Québec, sitôt débarqué. — « Ah! quel malheur que vous nous ayez cédés! » est une des premières phrases que j'entends à la Nouvelle-Orléans. A des centaines de milles de distance, on m'énumère les mêmes griefs latins contre le conquérant ou l'acheteur anglo-saxon.

Dans la province de Québec, où règne l'Église catholique, l'Anglais reste l'ennemi qui, par la force, a conquis. Impossible pourtant d'être plus libéral et tolérant qu'il n'est : on est forcé de le reconnaître, mais c'est l'Anglais et on le hait d'une haine de race. Très peu de mariages entre Anglais et Français : l'Église les déconseille; la moitié des enfants échapperait à son contrôle. Et, fièrement, le clergé cite toutes les unions mixtes faites malgré lui et qui ont mal fini; il ne dit pas que la plupart des ruptures sont l'œuvre de son inlassable patience. En politique, c'est l'abstention, un désintéressement complet pour tous les problèmes qui ne touchent pas directement les Canadiens français et leur province. — A la Nouvelle-

Orléans, les sentiments des créoles de descendance française sont moins violents contre l'Américain qui n'a pas conquis, mais acheté. Toutefois, depuis la guerre de Sécession, la plupart des créoles ont perdu leur fortune. Et comme Sudistes, ils n'aiment pas les Américains du Nord, ces Yankees, ces étrangers. Les plantations ont été saccagées par la guerre, la fortune, qui était moins en terres ou en espèces qu'en têtes d'esclaves, a été détruite le jour où Lincoln signa l'acte d'affranchissement : la perte fut de cinq mille francs par tête; or, ces gens avaient souvent deux cents ou trois cents esclaves. On évoque le souvenir de ces armées yankees qui vivaient sur le pays, puis les temps de la « Reconstruction » quand les *carpetbaggers* gouvernaient le Sud avec les nègres contre les blancs. Et voilà pourquoi, à la Nouvelle-Orléans comme à Québec, les Latins se réfugient avec mélancolie dans le passé.

Leur fierté latine s'exprime par un culte touchant pour la langue. C'est une des formes de la coquetterie d'une Canadienne de vous faire remarquer qu'au Canada on parle la langue du XVIIe siècle, et une créole de Louisiane se vantera que son accent n'est pas très différent de l'accent parisien. Un sénateur canadien me disait avoir vraiment senti la supériorité de la vie intellectuelle à Paris, un jour qu'il était à la Chambre : « M. Jules Roche employait, pour exprimer la même idée, quatre ou cinq synonymes, alors que moi je n'en pouvais trouver que deux ou trois. » Les discussions officielles dans les Chambres de Québec se font en français. On a conservé comme loi civile le droit français, de même à la Nouvelle-Orléans. La loi est publiée en anglais et en français. Les arrêts de notre Cour de cassation sont cités et commentés. Dans les familles, on lutte pour l'usage du français. Au Canada c'est facile; en Louisiane, jusqu'à la dernière génération, le français était presque seul parlé dans les familles créoles. Maintenant elles avouent, à regret, que les enfants commencent à parler plus volontiers l'anglais.

L'orgueil d'être Latin s'exprime encore par le grand respect où l'on tient la politique et les carrières libérales. Je parlais un jour avec un Canadien d'un Français qui pensait à se faire naturaliser Canadien : « Il aurait bien raison, me

dit-il ; avec ses moyens il pourrait prétendre au plus bel avenir dans ce pays. — Quel avenir? lui demandai-je. — Eh! il parle facilement, il n'a qu'à s'inscrire au barreau et à faire de la politique. » Presque tous les gouvernants de la province de Québec sont Français. Le Premier Ministre du Canada est Français, et tous les Français de là-bas sont personnellement fiers de son éloquence. Le gouverneur de la Louisiane et le maire de la Nouvelle-Orléans sont de descendance française. On est volontiers avocat, notaire, avoué. Écrire dans les journaux est le rêve de chacun. Mais les belles-lettres surtout tentent l'ambition de ces Latins.

Plusieurs fois l'an, les Canadiens sont visités par des conférenciers français qu'ils écoutent pieusement. Ces conférenciers leur parlent toujours de poésie, de roman, de théâtre, et leur donnent cette idée que la France n'est grande que par ses écrivains. L'Anglo-Saxon fait des affaires, il est bon pour cela; le Latin est mieux doué pour les carrières libérales. Résultat : Québec et la Nouvelle-Orléans continuent de fourmiller de cercles, salons et concours littéraires, de prosateurs et surtout de poètes, tous célèbres. A Montréal, dans les affaires importantes, on ne compte que peu de Français et ils parlent maintenant plus volontiers anglais que français. Les Canadiens français qui n'ont pas l'honneur des fonctions libérales ou publiques, — et qui sont, d'ailleurs, bien entendu, la grande majorité, — sont petits employés ou commerçants au détail, agriculteurs ou défricheurs.

***

Il y a toujours eu de grandes différences entre la vie des Français du Canada et celle des Français de Louisiane. Avant 1763, la date funeste où le traité de Paris céda le Canada à l'Angleterre, nobles et fonctionnaires avaient une vie facile au Canada ; mais alors ils partirent; et les Canadiens abandonnés de leurs seigneurs, de leurs officiers, de leurs marchands, restèrent environ soixante mille, presque tous agriculteurs ou défricheurs, rivés de près au sol, menant dans ce climat sévère, sous la domination de leurs prêtres, au milieu d'Anglais qu'ils haïssaient, une vie austère et dure.

Pendant près d'un siècle, ils restèrent isolés, sans relations avec la France, qui presque toujours était en guerre avec l'Angleterre. Ce fut un grand événement que l'arrivée en 1854 de la frégate *Capricieuse*. Les vieillards en parlent encore avec émotion.

Les Canadiens français mènent toujours la vie d'autrefois. Vie d'agriculteurs le long des rives du Saint-Laurent sur des terres de plus en plus morcelées, découpées par des barrières perpendiculairement au fleuve, en longues bandes parallèles étroites, pour que chaque héritier ait une part de la rive où la terre est plus riche. Vie de défricheurs dans le nord, sur le plateau Laurentien. Et il s'est trouvé qu'en menant cette existence laborieuse et modeste, en continuant à haïr l'Anglais, en gardant ferme leur religion et leur langue, en se reproduisant abondamment, les Canadiens, un peu sans s'en douter, ont accompli une énorme tâche.

De ces 60 000 colons, sont sortis les deux millions de Français que l'on compte au Canada, et le million émigré aux États-Unis. Sans immigration pour renforcer leur race, sans influence intellectuelle pour fortifier leur langue, livrés à eux-mêmes, ils ont formé le tiers de la population actuelle du Canada. Dans leur province de Québec, ils se sentent pratiquement inexpugnables : derrière eux, le nord fuit à l'infini, presque inexploré ; eux seuls — ils le savent bien — le défricheront ; ils auront toujours la place pour s'étendre et multiplier. A l'ouest le grand plateau est désert. A l'est et au sud seulement ils ont des voisins d'une autre race : ils font face à la province anglo-canadienne d'Ontario et aux États-Unis. Là, ils peuvent masser leurs forces, les pousser contre les forces ennemies, et il est sûr que les Canadiens français gagnent plus dans Ontario que les Anglais dans Québec. Ils occupent peu à peu, silencieusement, les places abandonnées par les Anglo-Saxons, qui s'en vont à l'ouest. La langue que parlent ces Canadiens est composée de termes de métier, comme la langue de nos artisans et de nos paysans, et aussi de termes entendus à l'église, — tout cela prononcé lentement avec un fort accent normand indélébile.

Tout à côté de leur tâche de chaque jour, il leur faut l'église. Pour attirer des colonies de défricheurs dans le nord

de la province, on doit installer une petite église, autel rustique entouré de quelques planches. Ils sont très croyants; ils n'ont jamais douté. Ils aiment à sentir près d'eux un prêtre qui puisse les absoudre de leurs péchés, qui les aide à bien vivre en leur donnant des conseils sur le défrichement, la culture, les affaires de famille, et, ce qui est plus important, qui les aide à bien mourir. Mais l'église pour eux c'est encore autre chose, me disaient les prêtres eux-mêmes. C'est un lieu de réunion fixe. Ils savent que le dimanche, après la messe où ils viennent de très loin, ils trouveront sur le parvis des « pays », et qu'on pourra causer longtemps, et c'est un besoin de sociabilité très fort que satisfait la petite église de planches dans la solitude de la forêt.

A cette masse compacte, un peu terne, mais solide d'hommes du nord fixés au sol, la Louisiane n'offre comme pendant qu'une petite colonie, isolée, près d'un golfe chaud, dans une ville très méditerranéenne, où des souvenirs latins meurent mélancoliquement, — sorte de frange légère, brillante, inconsistante, ourlant l'estuaire d'une vallée où vivent 35 millions d'hommes de races différentes. En Louisiane, il y a toujours eu une tradition de vie facile et luxueuse. Affaire de climat et d'histoire. La Nouvelle-Orléans fut fondée sur le fleuve, non loin du golfe, pour guetter le fabuleux métal des mines mexicaines et les richesses des Indes Occidentales. Reconnue par le Régent comme propriété de la Compagnie de l'Ouest, la Louisiane fut décrite par Law et ses spéculateurs comme un Eldorado où la rosée se muait en or.

Vers 1791, de nombreux cadets y arrivèrent de Saint-Domingue après la révolte des noirs, avec des habitudes de luxe et de plaisir. En même temps, arriva aussi une troupe de comédiens français, et il y a toujours eu depuis un théâtre français à la Nouvelle-Orléans. Avec la cathédrale, c'était, et c'est toujours, l'institution chère aux créoles. En Amérique, la Nouvelle-Orléans avait si bien la réputation d'une ville gaie qu'on l'appelait Paris. Vers 1840, c'était, quant à la population, la troisième ville de l'Union, et, avec New-York, la plus grande place de commerce. Avant les chemins de fer, le Mississipi était pour tout le continent le grand moyen de communication. Les produits manufacturés dans le Nord-Est venaient par

mer et étaient distribués par le fleuve dans l'énorme vallée. Des lignes régulières de bateaux remontaient jusqu'à Pittsburgh : 50 p. 100 de la récolte du coton étaient amenés par de pittoresques bateaux de rivière. « Ils étaient chargés de balles jusqu'à la cheminée, me dit un vieillard, et notre levée au bord du Mississipi était blanche de coton ». Les grandes plantations de sucre ou de coton étaient au bord du fleuve : « Je vivais sur l'une d'elle avec mes parents, je me rappelle, étant enfant, ces gaies descentes à la ville, au moment du carnaval, en glissant sur le fleuve. On menait joyeuse vie sur les bateaux ».

La vie sur la plantation était large. Les chevaux et les domestiques n'étaient pas chers. On recevait beaucoup. Mais l'acte d'affranchissement ruina la fortune des propriétaires d'esclaves. Après la guerre, impossible de trouver des bras pour cultiver le sol. Les nègres allaient à la ville flâner et, vêtus de couleurs claires, se montrer. Être libres pour eux, c'était pouvoir faire tout comme les blancs. Il fallut hypothéquer la terre pour vivre. Les frais d'hypothèques étaient très lourds. Au bout de quelques années la valeur de la terre se trouvait tout entière engagée. Et ces familles créoles n'ont jamais pu se relever, soit que l'amoncellement des décombres fût trop lourd, soit manque d'énergie chez ces gens habitués à une vie facile. Et voilà qu'avec une grande solennité triste, le vieillard m'énumère les noms de ces familles riches, — naguère. Presque toutes ruinées, disparues du pays, retournées en France, ou végétant en quelque coin de la Nouvelle-Orléans, quelques-uns à donner des leçons, à conduire des tramways.

Les femmes surtout ont conservé le regret de cette fortune passée et aussi, dans leur pauvreté, un certain aristocratisme d'anciens maîtres d'esclaves. Et il y a peu de relations entre ces vieilles familles et les Français récemment venus de France, qui font le petit commerce. Dans le vieux quartier français, subsiste, comme témoin de cette vie d'avant la guerre, parmi les vieilles maisons, un énorme caravansérail — l'ancien hôtel Saint-Louis — complètement abandonné. Tout est resté en place, dans la solitude et la poussière : des centaines de chambres, une grande salle des fêtes, et, juste

au-dessous, au rez-de-chaussée, un marché aux esclaves avec les comptoirs, les noms des vendeurs, les entraves de bois pour les chevilles noires. Pendant son séjour en ville, dans l'hôtel même, le planteur faisait sa provision d'esclaves. Impossible quand on entend évoquer par les créoles cette vie gaie, que l'éloignement rend encore plus fastueuse, impossible de ne pas penser à cette note familière aux gens de ma génération : la vie était si brillante sous l'Empire !

De cet heureux temps d'avant la guerre, reste la tradition de fêter le carnaval, d'organiser de longs défilés de chars, et aussi l'attachement au vieil Opéra français. Il est encore, ce vieil Opéra, au milieu du Vieux-Carré : de la rue, on dirait un vieux théâtre de quartier. Une troupe qui vient de France chante ou joue en français. Lors des fêtes du centenaire, au bal colonial, les descendants de la vieille France y ont dansé la pavane et le menuet en costumes. Cet Opéra, ils l'aiment sous leur climat quasi tropical, un peu comme les défricheurs canadiens, là-haut sur leur plateau, aiment leur petite chapelle de planches et la clairière aérée où l'on sait se retrouver. Dans la forêt du nord, comme près du golfe chaud, le caractère commun à ces descendants de Français que le climat, le type de vie ont rendu si différents, c'est un intime et profond besoin de sociabilité.

***

Français du Nord et Français du Sud aiment à se remémorer leur commune origine.

Il y a deux siècles, c'étaient deux Canadiens, Iberville et Bienville, qui fondaient la Nouvelle-Orléans. Il y a quelques mois, Québec envoyait un représentant officiel aux fêtes de la Louisiane. A la Nouvelle-Orléans, il y a des familles canadiennes, et près du Mississipi on trouve encore, groupés en colonies, ces touchants Acadiens, qui vinrent là après leur expulsion d'Acadie. Les Canadiens, quand ils sont obligés de quitter leur province de Québec, vont, d'instinct ou volontairement, s'installer aux endroits où s'élevaient de vieux forts français. A Détroit, par exemple, site de l'ancien fort Pontchartrain, il y a, dit-on, deux mille familles canadiennes.

La préoccupation principale de tout Canadien est d'affirmer sans cesse que sa race vaut bien la race anglaise. Pourtant, l'avantage du nombre en certains points mis à part, les Canadiens ne sont pas généralement les plus forts. Les Anglais tiennent les affaires, et ont l'avantage d'une instruction plus moderne. Pour justifier leurs prétentions à l'égalité, les Canadiens, jusqu'ici, ont fait appel au passé plus qu'au présent. Et, s'ils se disent Français avec tant d'énergie, c'est qu'ils ont besoin d'une histoire très vieille, très glorieuse, — glorieuse à de certains moments aux dépens de l'Anglais lui-même. Nul héros n'est plus populaire, chez ces descendants de royalistes, que Napoléon, — l'ennemi quelquefois heureux des Anglais.

Cet attachement pour les choses françaises, profond mais vague, n'a guère l'occasion de s'affermir et de se renouveler. Certaines familles de Louisiane viennent quelquefois en France, lisent des journaux et des livres français. Les Canadiens viennent peu chez nous, et le contrôle de l'Église, même à Montréal et à Québec, sur les publications françaises est assez sévère pour empêcher toute infiltration d'idées modernes. Il est impossible de trouver dans une librairie française un volume de Taine ou de George Sand. Tout de même, on continue à prendre un intérêt aux choses françaises. On se réjouit ou l'on s'afflige sur des échos de ce qui se passe là-bas. Un Américain, candidat à la mairie de la Nouvelle-Orléans, qui, certainement, allait être nommé, perdit tout à coup sa chance, il y a quatre ans, pour avoir dit à un journaliste qu'un pays où un procès Dreyfus était possible était un pays fini : créoles et Français, entraînant les votes catholiques des Italiens et des Irlandais, firent passer contre lui un descendant de Français.

Cependant, on comprend peu et on aime peu la France d'aujourd'hui. « Je ne comprends pas la France actuelle, me disait sir Wilfrid Laurier, il me semble qu'elle n'est pas encore sortie de l'époque révolutionnaire. » A un moment, il me parla de mes « compatriotes » canadiens, puis il se reprit comme si ce terme impliquait plus de communauté d'esprit qu'il n'en existe en réalité. Dans ces derniers temps, les congrégations sont venues, nombreuses, de France. Le Ca-

nada est une terre bénie pour les moines. « Ils arrivent ici presque en guenilles, me dit un Canadien très catholique. Deux ans après, ils font construire un large couvent avec l'argent récolté. » Sous l'influence des congrégations et du clergé, la France actuelle est jugée comme une terre sacrilège. Parlant de la France, un vieux pêcheur acadien disait : « Ah oui! cette grande ville. » Et telle est bien l'idée qu'on se fait de la France dans le peuple : une énorme ville, perpétuellement agitée, où il y a des barricades, où l'on se bat, terre d'anarchie, de persécution, où l'on ne croit à rien, où toute forme politique est instable. Aussi est-ce bien le passé qu'ils aiment quand ils se disent Français de cœur. « Vous entendrez ici la langue du XVIIe siècle », me répète-t-on avec conviction [1].

L'opposition que les libéraux canadiens, tous respectueux de l'autorité de l'Église, font aux conservateurs, c'est un peu le genre d'opposition des parlements gallicans du XVIIe siècle au parti ultramontain. Et la justification donnée des privilèges de l'Église au Canada, — dîmes, contrôle de l'instruction, exemption de taxes, etc., — est la même que donne Taine au début de son *Ancien régime* : les services rendus à la race latine contre le Barbare, mais ici le Barbare c'est l'Anglais. Quand vous causez avec un Canadien, vous le sentez, sous sa politesse, toujours prêt à vous dire : « Vous n'avez ni foi, ni morale. Dieu merci, nous n'avons point d'idées communes, mais tout de même je vous aime bien parce que nous sommes de la même famille et que nous n'aimons pas ces gens du dehors. »

Le maintien de notre langue, au Canada, est dû au clergé catholique. Contre l'anglais protestant, il a défendu le français catholique. Après 1763, c'est le clergé qui a encadré la masse des paysans, laissés sans chefs au milieu d'étrangers. C'est le clergé qui a accompagné vers le Nord les défricheurs ; c'est le clergé qui a étranglé les *settlements* anglais sur la rive droite du Saint-Laurent ; c'est le clergé qui a ranimé l'usage de

1. Notre drapeau commence de n'être plus un symbole satisfaisant pour les Canadiens. Le drapeau qu'ils arborent pour signifier aux Anglais qu'ils sont Français est blanc, avec des fleurs de lys bleues aux quatre coins et un cœur saignant au milieu.

la langue française chez les Acadiens, qui a suivi en Nouvelle-Angleterre ces Canadiens que, par une grosse faute politique, il n'a pas su, depuis vingt ans, détourner vers l'Ouest. Il est sûr que catholicisme et langue française sont étroitement unis. On remarque en Nouvelle-Angleterre que, là où le clergé n'est pas français, mais irlandais, les Canadiens ne fréquentent plus l'église catholique où l'on prêche en anglais — et perdent en même temps leur langue et leur foi.

Dans la province de Québec, l'enseignement donné est confessionnel. Les Anglais protestants, qui sont la minorité, ont leurs écoles à part. Les Canadiens français ont les leurs où l'on n'enseigne qu'en français. Les maîtres de l'enseignement primaire sont presque tous des religieux. Le Comité de l'Instruction publique, qui est tout-puissant dans le choix des livres et des programmes, est composé des évêques, qui siègent de droit, et de laïques, nommés en nombre égal par l'État — en fait soumis aux évêques. Tout l'enseignement secondaire est aux mains des congrégations : il est subventionné par l'Etat et n'est pas contrôlé. L'enseignement supérieur est donné dans les deux séminaires de Montréal et de Québec et dans les deux universités Laval, annexes des séminaires. Ainsi se conserve au Canada l'étroite identification des deux termes : français et catholique.

Il est difficile de comprendre comment le français se conserve en Louisiane. A la Nouvelle-Orléans, il y a seulement deux petites écoles primaires, gratuites ou semi-gratuites, fondées par la colonie des Français récemment arrivés, — petites gens, laitiers, bouchers, employés, etc., — et où les enfants de créoles ne fréquentent pas. Elles sont tout à fait insuffisantes : il en faudrait d'autres dans les différents quartiers. Dans aucun établissement d'enseignement secondaire de jeunes gens on n'enseigne le français comme langue fondamentale. Dans leurs maisons d'éducation, où vont les enfants des classes aisées, les congrégations n'enseignent pas le français. Les jésuites sont même hostiles à cet enseignement. A l'Université, l'enseignement du français ne tient pas plus de place que celui de l'espagnol à l'Université de Toulouse ou de l'italien à Grenoble.

Dans les églises, on prêche en anglais. A la cathédrale seule on prêche en français et l'on prononce le latin à la française ; cependant, au service pour les fêtes du centenaire, le Père de la Morinière y a prêché en anglais. L'archevêque de la Nouvelle-Orléans est Français, mais il est avant tout archevêque et délégué apostolique pour les Antilles. Et le maintien de la langue française en Louisiane ne l'intéresse pas spécialement. Les couvents du Sacré-Cœur et des Ursulines enseignent davantage le français : c'est donc surtout par les femmes, dans la famille, à table, que la connaissance de notre langue se perpétue. Faible garantie de durée, si l'on songe qu'il est nécessaire aux jeunes gens de savoir l'anglais pour gagner leur vie. Les créoles les plus optimistes vous disent que dans cinquante ans l'usage du français aura disparu.

Ici donc, propagande catholique et propagande française ne vont plus de pair. C'est que tous les catholiques n'y sont pas Français. Il y a des Irlandais, des Italiens. Et la propagande catholique sera d'autant plus efficace parmi ces races jalouses que le clergé catholique sera plus indépendant du groupe français. L'Église catholique américaine a une politique curieuse à suivre, surtout dans la Nouvelle-Angleterre. Elle donne à beaucoup de groupements canadiens des prêtres irlandais. Elle évite tant qu'elle peut d'aider à maintenir des nationalités distinctes en donnant aux étrangers des prêtres parlant leur langue. Souvent les curés irlandais, en Nouvelle-Angleterre, font la quête pour bâtir une église. Ce sont les Canadiens qui donnent le plus d'argent. Une fois l'église construite, ils demandent un curé canadien : on le leur refuse. D'où scission. L'église payée par les Canadiens reste aux Irlandais, et les Canadiens paient pour une autre église. La population canadienne, si nombreuse en Nouvelle-Angleterre, n'a pas encore pu obtenir un évêque canadien.

On parlera encore longtemps le français au Canada, quand il ne sera plus qu'un souvenir en Louisiane. Tout de même, si l'on songe que, sans écoles sérieuses où l'on enseigne le français, avec un clergé indifférent ou hostile à cet enseignement, la langue s'est maintenue en Louisiane et qu'on y tient comme à une chose chère, on partage l'éton-

nement des Anglo-Saxons devant la difficulté d'assimiler ces descendants de Français. L'Allemand très souvent en une génération devient Américain. *Ubi bene, ibi patria* : telle est vraiment la formule de son patriotisme aux États-Unis. Tandis que ces descendants de Français, avec leur attachement sentimental pour ce qui ne sert plus et n'est plus qu'un luxe, sont une belle exception en Amérique. En Louisiane, le défaut d'homogénéité de la colonie, créole et française, hâtera la disparition de la langue. Ensemble, ils sont environ soixante mille. Au Canada, ils sont près de deux millions et ils forment un bloc. Il n'y a pas eu d'immigration française importante depuis le milieu du XVIII[e] siècle et, pendant de longues années, les conditions chez ce peuple d'agriculteurs sont demeurées les mêmes. Quant aux personnes aisées qui sont dans les carrières libérales, comme elles font de la politique, elles restent unies au peuple électeur. Et l'Église est toujours le lien qui serre.

*
* *

Le rêve français de fonder un empire américain qui, du nord au sud, joindrait le Saint-Laurent au Mississipi prit fin en 1763 avec la cession de la Louisiane à l'Espagne et la perte du Canada. Cet échec fut fêté par les colonies anglaises de l'Atlantique : elles ne seraient plus perpétuellement menacées sur leurs frontières par une forte puissance militaire, belliqueuse; elles ne risqueraient plus de se trouver confinées au pays compris entre l'Océan et les Alleghanys. De plus, c'était la défaite de l'Idée catholique et latine, détestée par ces communautés religieuses de puritains, de quakers et de presbytériens, si pénétrés de la supériorité de l'Idée anglo-saxonne qu'ils l'ont imposée par leurs descendants à quatre-vingts millions d'hommes venus d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Le jour où ils s'émancipèrent de l'Angleterre, ils étaient maîtres du continent, libres de commencer cette marche vers l'Ouest, d'un océan à l'autre, sans ennemis sérieux, sans crainte d'avoir la route coupée par un peuple fort, marchant du nord au sud. Le développement des États-Unis s'est donc fait de l'est à l'ouest. Les gens de la Nouvelle-Angleterre ou de New-York, en

quête de terres et de vie plus large, ne descendirent pas au sud ; ils allèrent coloniser l'ouest près des grands lacs. De même les gens du Tennessee et des Carolines, les Virginiens ne se dirigèrent pas au nord, mais marchèrent vers le sud-ouest.

C'est surtout après la guerre de Sécession que ce mouvement vers l'ouest devint large et actif. Le canal Érié et les « trunk lines » entre le Mississipi et la côte atlantique détournèrent vers les ports de l'Atlantique le trafic de la vallée du Mississipi, qui, autrefois, suivant une pente naturelle, glissait vers le sud par le fleuve. Après la guerre, le Sud était ruiné : on y construisit peu de chemins de fer. L'opposition sociale et politique des deux régions subsistant très forte, les relations du Nord et du Sud étaient très réduites. C'est vers l'ouest que l'énorme courant d'immigration européenne s'engouffra, et s'engouffre encore continûment, dans le grand couloir entre le Saint-Laurent au nord, le Potomac et l'Ohio au sud. Les immigrants ne sont pas allés au Canada, aimant mieux être citoyens d'une république neuve que sujets du roi d'Angleterre ; ils ne sont pas allés au sud humilié, ruiné, où ils auraient rencontré la concurrence du nègre méprisé. La navigation sur le Mississipi disparut presque complètement. La Nouvelle-Orléans, de troisième, devint la douzième, pour le chiffre de population, parmi les villes de l'Union. Québec et Montréal, comparées à Boston, New-York, Philadelphie, semblèrent des provinciales endormies.

Or il semble que, depuis quelques années, un nouveau système de relations commerciales nord-sud, surtout par les voies d'eau, vienne se juxtaposer au système de relations est-ouest, créé surtout par les chemins de fer. Montréal et la Nouvelle-Orléans se développent proportionnellement plus vite, comme ports d'exportation, que New-York. Les céréales du nord-ouest et de l'ouest du Canada et des États-Unis sont en grande partie transportées vers l'est par les grands lacs, et cette navigation des grands lacs, de plus en plus active, profitera plus directement au Saint-Laurent qu'à l'Hudson. Les blés américains et canadiens sont surtout exportés en Angleterre ; or des steamers peuvent aller directement de Duluth sur les lacs jusqu'à Liverpool sans déchargement,

ce qui est impossible s'ils passent par New-York. De plus en plus, le Canada pousse vers l'Angleterre ses exportations détournées par le tarif des États-Unis. Et le Canada, de contrée purement agricole, devient industriel. Sa population augmente. Ses importations et ses exportations se développent. Montréal surtout profite de ce développement. Québec jusqu'ici manque d'*hinterland* à l'est et surtout à l'ouest. Au sud, Montréal confisque le trafic. Mais le nouveau projet du *Transcontinental Trunk railway*, s'il est réalisé, amènera directement à Québec les blés de Winnipeg.

D'autre part, aux États-Unis, la culture du blé et du maïs s'est beaucoup développée vers le sud-ouest, en Kansas, Missouri, etc., se rapprochant ainsi plutôt du golfe du Mexique que de l'Atlantique. Les ports du golfe ont été très améliorés. Aussitôt, des lignes de chemin de fer y sont venues aboutir, apportant les céréales, le coton et les bois. Le sud est devenu industriel; il exporte du charbon, du fer, des produits de coton. Le commerce croissant avec les Indes occidentales et le Mexique développe encore ce trafic du nord vers les ports du golfe. Voilà enfin que, par le canal de Panama, le commerce de l'Extrême-Orient, de l'Australasie et de l'Amérique du Sud profitera directement, semble-t-il, à ces ports. Peu à peu on découvre à nouveau l'importance du Mississipi, comme voie naturelle de transport. On s'aperçoit qu'avec ses affluents il couvre une vallée immense, où vivent plus de trente-cinq millions d'hommes, où se trouvent maintenant le centre de production des plus importantes céréales (Illinois), le centre des manufactures (Ohio), le centre de la population (Indiana). On parle d'améliorer le fleuve, de l'unir avec les grands lacs par un canal jusqu'à Chicago, de rendre l'Ohio plus navigable.

Grands lacs, Ohio, Mississipi, les voies d'eau découvertes par des Français et dont l'admirable continuité avait donné l'idée d'un Empire, reprennent donc leur importance passée. Québec, surtout Montréal, et la Nouvelle-Orléans, premiers établissements fondés par les vieux explorateurs français sur les deux grands estuaires, par lesquels ils avaient fait leur entrée sur le continent neuf, sont les grands emporiums de l'avenir. Les descendants de ces Français, qui de génération

en génération se sont transmis sur place les regrets de leurs pères sur l'Empire perdu, seront-ils capables de profiter de ce retour des choses ?

Pour le sud, nous avons vu qu'il n'est pas permis de l'espérer. Mais les deux millions de Canadiens français, solidement établis et groupés dans leur province, maîtres de Québec, à moitié maîtres de Montréal, tenant les deux rives du grand estuaire, sont-ils prêts à capter ce courant de prospérité qui, venant du pays entier, coulera entre ces deux rives ?

C'est dans la lutte économique que se décidera vraiment la prétention des deux races à la suprématie politique. Tout le commerce et l'industrie sont aux mains des Anglais ou des Américains. Il y a peu d'espoir d'un changement. L'initiative ne viendra pas de l'Église. Elle continuera de donner un enseignement confessionnel, latin et grec, formel et distingué ; elle n'entraînera pas les intelligences pour l'action ; elle ne préparera guère des cerveaux pour le commerce et l'industrie ou les inventions techniques. Elle continuera de diriger la politique française canadienne, avec un sens politique dont on peut douter, depuis qu'elle a laissé passer le moment d'établir une forte colonie au Manitoba qui, un jour, sera le centre politique du pays, — préférant garder le troupeau massé dans la province de Québec, incapable toutefois de prévenir l'immigration aux États-Unis.

L'initiative ne viendra probablement pas des Canadiens eux-mêmes. Ils refusent avec dignité de fréquenter les Anglais et leur université. Ils sont très contents de leur sort et assez contents d'eux-mêmes. Ils restent fidèles à l'Église en ne prenant que la culture qu'elle leur octroie, — à la race latine, en exerçant de préférence les professions libérales, les plus nobles du monde. Ils sont avoués, notaires, avocats et poètes. Ils croient qu'une masse de deux millions d'hommes ne s'entame pas. Ils regardent vers le passé, sont fiers de parler le langue du XVIIe siècle, et s'imaginent représenter la vraie tradition française que nous avons perdue en France. Ils rêvent d'un Canada français ayant sur l'Amérique du Nord l'ascendant intellectuel que la France avait sur l'Europe, au temps où — selon eux — elle était grande.

Ils ne se doutent guère qu'on n'agit point sur des Anglo-

Saxons lâchés en pays presque neuf, avec des formules d'autrefois. Ils ne s'aperçoivent pas que la langue canadienne, ce français d'il y a deux siècles qu'ils ont immobilisé, est très pauvre, que partout où, sans avoir l'avantage du nombre, elle entre en contact avec la langue anglaise, elle ne résiste pas, se corrompt et se dégrade. Ils ne semblent pas comprendre qu'il ne suffit pas d'employer des mots français pour avoir nécessairement des idées françaises qui s'imposent au monde... Toutefois, j'ai rencontré quelques esprits libres prêts à lutter contre cette torpeur satisfaite. Il vaudrait la peine d'établir des relations intellectuelles suivies entre le Canada et la France d'aujourd'hui. Il serait de notre intérêt d'avoir dans l'Amérique du Nord deux millions de congénères groupés, avec une conscience de nationalité indépendante, parlant non seulement notre langue, mais comprenant les idées de la France d'aujourd'hui. Seulement il faudrait leur parler le moins possible de littérature et tâcher de leur montrer que la France est grande aussi par ses écoles scientifiques, ses inventions techniques, sa démocratie laborieuse, leur donner une vue plus exacte de notre vie sociale et politique, les déshabituer de regarder la France comme une grande ville troublée d'agitations vaines, en les priant d'étudier la vie de nos provinces où s'est trouvée la vraie force stable, qui a souvent rétabli l'équilibre rompu dans bien des crises, bref leur faire comprendre que, heureusement, nous ne sommes pas restés en l'état où leurs pères nous ont laissés, quand ils s'embarquèrent pour les Amériques, et qu'il a fallu un rude labeur à la vieille France pour garder, entre des rivaux grandis, une grande place dans le monde renouvelé.

LOUIS AUBERT

CHODERLOS DE LACLOS

I

Vers le temps où Cythère, devenue « sensible » après avoir été libertine, n'était peuplée que de bergers langoureux et de tendres bergères, en 1782, parut un des livres les plus noirs qu'on ait jamais écrits : *les Liaisons dangereuses*. L'auteur, Choderlos de Laclos, y présente deux personnages qui semblent donner le ton à la bonne compagnie : le charmant vicomte de Valmont et la séduisante marquise de Merteuil nous ouvrent leur cœur. Le vicomte a la cruauté d'un bandit et les ruses d'un filou; la marquise surpasse son complice en hypocrisie et en science raffinée du mal; une atroce émulation multiplie leurs crimes. Ce livre inspire à beaucoup d'honnêtes gens plus d'horreur que les ouvrages les plus licencieux, et le nom de l'auteur est resté maudit. Cependant ses lettres intimes, le témoignage unanime de ceux qui l'approchèrent nous le révèlent sensible et bon, incapable de haine, aimant sa femme avec une ardeur naïve, père excellent et ami délicieux. Quel fut donc le secret de cet homme étrange, qui n'a laissé sur sa route inquiète qu'un petit livre cruel et délicat?

***

Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos naquit à Amiens le 19 octobre 1741. Son père était secrétaire de

l'Intendance de Picardie et Artois. Les Choderlos avaient été anoblis vers 1700, par des charges administratives. Originaires de Franche-Comté, ils couraient la France comme fonctionnaires ou officiers de fortune. C'était une famille modeste et intelligente, dont les mœurs étaient fortes et la culture distinguée, et que l'ordre social opprimait alors de tout son poids. L'auteur des *Liaisons* avait un frère aîné, qui partit fort jeune pour l'Inde, au service de la Compagnie, et y resta de longues années. Lui-même annonçait un caractère énergique, aventureux et montrait du goût pour les sciences : c'était « un écolier avide ». Son père le fit entrer en 1758 à l'École de la Fère, d'où il sortit, deux ans plus tard, lieutenant d'artillerie. Dans cette arme savante, s'engageaient de préférence les fils de la bourgeoisie et de la petite noblesse, bien doués, mais dépourvus de protections.

La *Nouvelle Héloïse* fut une révélation pour son âme brûlante. Il apprit là tous les mystères et les ravissements de l'amour; il s'enivra de « ce livre délicieux ». Rousseau devint le maître de son cœur. Dès lors, on le taxait d' « exaltation »; il prétendait que la seule consolation, dans une grande douleur, est de se sentir inconsolable. Avec une telle chaleur de sentiments, un adolescent de condition moyenne et d'esprit supérieur cède aux élans de l'ambition. Ce fut cette passion frénétique, infatigable, qui remplit la vie de Choderlos de Laclos et qui l'explique tout entière.

A vingt ans, la gloire était l'idéale maîtresse du jeune artilleur. Hélas ! la vie monotone de garnison devait être la morne destinée de sa jeunesse. Il s'était engagé dans un corps de formation nouvelle, qu'on rassemblait à La Rochelle en vue d'expéditions lointaines; sur un contre-ordre ministériel, le nouveau régiment partit tristement pour Toul et prit, selon l'usage, le nom de sa nouvelle garnison. En 1766, il passe à Strasbourg ; en 1769, à Grenoble; en 1775, à Besançon, où il retourne en 1778, après un séjour d'un an à Valence. Sans occasion de se distinguer, Laclos gagna tous ses grades à l'ancienneté. Il est sous-aide-major en 1767, capitaine en 1771, aide-major en 1772, capitaine-commandant en 1780, au moment d'atteindre la quarantaine. C'était un excellent officier, actif, instruit, connaissant à fond toutes les

parties de son métier. Il sert « par ambition », écrivent ses inspecteurs, et travaille « par goût ». Son colonel le juge « plein de talent et de mérite », et lui donne des missions de confiance. Mais, pendant une longue période de paix, perdu en province, l'ardent officier n'avait connu du beau métier des armes qu'une ingrate servitude. Son ambition refoulée s'aigrissait. Pour la distraire, Laclos se répandait dans le monde et s'adonnait à la poésie. Pendant ses congés, ses « semestres », il courait à Paris, fréquentait les salons littéraires et les coulisses. On l'y connaissait comme un bel esprit de province, galant et frondeur. En 1774, il fit paraître, sans signature, une *Épître à Margot* que le public s'arracha, parce que madame Du Barry en prit ombrage :

... Quoi ! dans ce monde singulier,
Triste jouet d'une chimère,
Pour apprendre qui doit me plaire,
Irai-je consulter d'Hozier ?
Non, l'aimable enfant de Cythère
Craint peu de se mésallier.
Souvent, pour l'amoureux mystère,
Ce Dieu dans ses goûts roturiers,
Donne le pas à la bergère,
En dépit des seize quartiers.

Il tournait fort joliment les petits vers malicieux, dans la manière de Voltaire : c'était un lettré de race. Mais son imagination courte et sèche échouait piteusement dans le genre lyrique. On a de lui une *Épître à la Mort* et des *Conseils aux Princes*, qui sont des modèles de platitude. Il fit deux pièces pour la Comédie italienne, *Ernestine*, et *la Matrone*, qui ne réussirent pas mieux que la musique d'un certain Saint-Georges, qui les accompagnait. Dans une réponse en vers, qu'il adressait à La Harpe, on sent déjà percer l'ardent satirique :

N'est-ce pas une vérité
Que voir mourir l'objet qu'on aime
Vaut mieux que d'en être quitté ?
Si vous doutez de mon système,
Interrogez tous vos sultans.

De ces messieurs, Paris abonde.
On ne voit qu'eux dans le grand monde,
Bien scélérats, bien séduisants,
Petits despotes de tendresse,
Un peu Français par la faiblesse,
Mais bien Turcs par les sentiments.

C'est à Grenoble que l'auteur des *Liaisons* passa les plus vivantes années de sa jeunesse. On s'amusait fort dans la capitale du Dauphiné, vers le temps où Stendhal y naissait. Laclos était reçu par « la fine fleur de l'aristocratie »: il apportait dans le monde toutes les grâces d'un homme de salon et le charme d'un esprit infiniment subtil. Cet homme ardent se montrait calme jusqu'à la froideur; la possession de soi était, avec la finesse, le trait le plus marqué de son caractère. Il traversera plus tard mille orages, impassible. Pour l'instant, c'était un merveilleux observateur, habile à surprendre les confidences, à démêler les intrigues, un conseiller ingénieux, un discret confesseur. Il prenait des notes, se promettant bien de les utiliser. C'est une marquise de Grenoble, « dont toute la ville racontait des traits dignes des jours des impératrices romaines les plus insatiables », et un officier de ses amis, portant « un nom célèbre dans les sciences », et « qui aurait eu la réputation de Lovelace, si c'eût été un homme de cour », qui lui fournirent les modèles de Valmont et de madame de Merteuil. « J'avais bien par devers moi, avouait-il plus tard, quelques aventures assez piquantes ». Mais, en amour, il paraît avoir été un observateur distrait et un sentimental incompris. Pour avoir mis madame de Merteuil au ban de l'humanité, peut-être a-t-il souffert d'une inhumaine. Dans un fort joli conte, il raille la maladresse des gens d'esprit en amour. Ailleurs, il se peint lui-même, toujours tenté, toujours déçu, promenant partout « ses feux incertains », aimant les hasards de sa course errante et, par lassitude, en franc militaire, fidèle à Margot.

A la veille de la Révolution, l'ambition fermentait en province. L'armée était frondeuse. Les officiers de troupe haïssaient la haute noblesse, qui les chassait des hauts grades. Dans l'artillerie, corps d'élite, mais peu considéré, régnaient une égalité vraiment militaire et un parti pris d'opposition

à la Cour. Laclos fréquentait les loges maçonniques. En 1778, il s'occupait à établir la liste des grands seigneurs français, avec trois cents pages de notes « bien scandaleuses » sur leurs mœurs. Alors éclata la guerre avec l'Angleterre. Ses qualités techniques le firent employer à l'île d'Aix, que Montalembert fortifiait d'après de nouvelles méthodes. Mais les flottes anglaises ne se montrèrent pas. Ce fut pour le capitaine Laclos la déception suprême ; il ne devait plus désormais attendre que l'âge de la retraite et la croix de Saint-Louis. C'est alors que son cœur éclata. Il avait quarante ans, l'âge critique des ambitieux. Après avoir, a-t-il dit, « étudié un métier qui ne devait me mener ni à un grand avancement, ni à une grande considération, je résolus de faire un ouvrage qui sortît de la route ordinaire, qui fît du bruit et qui retentît encore dans le monde après que j'y serais passé. » Ce livre, il va le diriger contre ceux qui lui barrent la route de la fortune, contre les vils parasites qui exploitent le gouvernement de la France. C'est un pamphlet politique ; mais, pour éviter la Bastille, Laclos s'avisa de lui donner la forme d'un roman. Rousseau avait écrit l'*Héloïse* pour montrer comme il fallait aimer. Il va faire voir, lui, comment on aime à Versailles, et verser, dans *les Liaisons dangereuses*, vingt ans d'amertume et d'observation ; son pamphlet devint celui de l'amour.

***

Voilà Laclos célèbre, et le voilà perdu. Il avait pensé se peindre dans le chevalier Danceny, entrant dans le monde à vingt ans, naïf et généreux, mais cruellement détrompé par l'amour d'une Volanges et l'amitié d'une Merteuil ou d'un Valmont. Le public offensé ne l'entendit pas ainsi et grava sur son front le nom redouté de Valmont. L'ambitieux et galant capitaine passa désormais pour un monstre de perfidie, « un homme noir ». Montalembert dut le défendre contre une disgrâce ministérielle, en le déclarant indispensable à ses travaux. « C'est un autre moi-même », écrivit-il au ministre. A quelque temps de là, Laclos, qui s'occupait à la fois de dresser le plan du nouvel arsenal de La

Rochelle et de composer un gros traité, d'après Rousseau, sur l'*Éducation des femmes*, s'éprit passionnément d'une très jeune et jolie voisine, mademoiselle Soulange Duperré. Mais quelle mère eût accepté de donner sa fille à Valmont? Quelle fille n'eût craint le sort de Cécile Volanges? Il fallut bien que l'amoureux romancier en vînt à copier quelque peu son héros et recourût à ses ténébreux artifices. Il sut plaire « par des moyens doux », mais attendit encore longtemps le consentement d'une famille éplorée.

Le jour même de son mariage, il lançait un nouveau pamphlet. Dans une Lettre à MM. de l'Académie française sur l'*Éloge* de M. le maréchal de Vauban, proposé pour le prix de l'année 1787, il déniait à l'illustre ingénieur le titre de grand homme, l'accusait d'avoir dilapidé les finances publiques et prouvait la faiblesse de ses places par la facilité que Vauban lui-même avait eue à les reprendre. Le corps du génie, blessé dans sa foi, se souleva tout entier. Les foudres ministérielles s'abattirent, cette fois, sur le présomptueux artilleur. Il fut exilé à Metz, chercha en vain à servir dans les troupes turques, et se résolut à quitter l'armée.

Le vicomte de Noailles l'avait présenté dans les salons de Paris. Le vicomte de Ségur, admirateur passionné de son livre, le fit entrer comme secrétaire des commandements chez le duc d'Orléans. Celui-ci, curieux d'étrangetés, fut très heureux de posséder un « homme noir ». Le futur Philippe-Égalité était alors un fort aimable homme; roi de l'anglomanie, qui faisait fureur, crédule et débauché, il s'entourait de viveurs et de courtisans en disgrâce, qui haïssaient comme lui la Reine et cherchaient à se venger d'elle. A la veille de la Révolution, Laclos prend ainsi place parmi les Merteuil et les Valmont du Palais-Royal. Madame de Genlis, après avoir régné sur le cœur du prince, dirigeait sa conduite et gouvernait ses enfants. Vertueuse par principes, facile par nature, dominatrice par caractère, elle pressentit dans « l'homme noir » un rival et l'accueillit en ennemi. Laclos la couvrit d'épigrammes, la chassa de la politique et la rendit à ses élèves. Elle ne lui pardonna pas.

Le Palais-Royal vivait dans le souvenir de la Régence et complotait quelque Fronde : les *Mémoires* de Retz y servaient

d'Évangile, la liberté anglaise de prétexte : la politique des *Liaisons dangereuses* parut le dernier mot de l'art de conspirer. Les nouveaux frondeurs ne soupçonnaient pas plus que leurs aînés la démocratie qui devait les dévorer, mais ils avaient le goût de s'encanailler. Une révolution leur paraissait piquante; ils l'espéraient fructueuse. Dans les salons bien clos, on prend le goût de l'ouragan, d'un rapide et favorable ouragan. « Le fanatisme religieux ayant disparu, la guerre, disait-on, se ferait avec plus d'urbanité que jamais. » D'ailleurs, « le trône était assis sur des bases inébranlables, et le siècle se mourait d'ennui ». Laclos parut, sous les traits d'un officier pensif. C'était, dit Tilly, « un grand monsieur maigre et jaune, vêtu de noir »; ses yeux brillaient d'un feu sombre. L'heure de l'action sonne enfin pour lui. A quarante-huit ans, il a encore l'élan fougueux de la jeunesse. Sa froide énergie s'installe au Palais-Royal. Le prince et ses amis veulent se divertir? Qu'ils se confient donc à l' « homme noir » ! Il se charge de les « travailler ». Dans une petite maison de Montrouge, qui appartenait au duc de Biron, le « parti orléanais » tint désormais ses assises nocturnes : Laclos en était l'âme.

Il s'agissait de faire du duc d'Orléans l'homme le plus populaire de France, de soulever le peuple, et d'imposer le prince au roi comme lieutenant général pour rétablir l'ordre. Sous l'Ancien Régime, l'argent passait pour le grand ressort de l'intrigue : le duc d'Orléans était l'homme le plus riche de France. Pendant les élections aux États-Généraux, Laclos fut chargé de rédiger, pour les fondés de pouvoir du prince dans ses baillages, des *Instructions* qui eurent le plus grand retentissement dans toute la France. Il y formulait nettement les revendications nationales et, le premier en France, proposait, en visant la Reine, l'établissement du divorce. Grâce à lui, le duc d'Orléans, déjà choisi comme député par la noblesse de Crespy-en-Valois, fut encore élu par celle de Paris : il s'inscrivait aux principaux clubs et liait parti avec les hommes les plus puissants sur l'opinion. Necker et Lafayette étaient trop honnêtes ou trop vaniteux pour entrer dans une intrigue particulière : Lafayette, d'ailleurs, méprisait le duc d'Orléans et, dès qu'il connut ses projets, les combattit résolument.

Mirabeau se laissa tenter. Il parut, de nuit, à Montrouge et reçut chez lui Laclos qui se glissait dans sa maison « avec les allures et le regard d'un conspirateur ». Laclos écoutait en silence l'exubérant tribun et, sans se livrer, flattait son ambition.

La tâche était plus facile avec les meneurs subalternes de la populace, qui fourmillaient au Palais-Royal. Pour eux, Laclos ouvrit la caisse de l'homme au trésor. Il fut l'agent d'un vaste plan de corruption politique et le bailleur de fonds des grands révolutionnaires à leurs débuts. Sans doute, on trouverait aussi sur ses listes plus d'un homme de l'Ancien Régime, Talleyrand et Mirabeau par exemple, à côté de Danton, Marat, Camille Desmoulins, Pitra, Paris et l'abbé Fauchet. Les « patriotes » de tout bord vinrent auprès de lui nourrir leur enthousiasme. Il s'entourait d'ombre et de mystère. L'or et les manœuvres du duc d'Orléans se retrouvent dans toutes les grandes journées révolutionnaires, sans qu'on puisse apercevoir son « infernal » secrétaire. « Jadis, dit Taine, il maniait en amateur les filles et les bandits du grand monde ; maintenant il manie en praticien les filles et les bandits de la rue ». On l'entrevoit seulement le 5 octobre, « vêtu d'un habit brun », dans la foule qui envahit vers cinq heures le château de Versailles.

Son patron, le « prince tricolore », devenait aussi populaire que Henri IV ; on l'appelait le « père du peuple » ; mais il n'était ni de taille, ni d'humeur à conquérir un royaume. Le 14 juillet, Laclos l'envoya chez le Roi, pour lui proposer l'apaisement et lui arracher le pouvoir, mais le prince s'arrêta, tremblant, devant la porte du Conseil le 6 octobre, il parada sans agir. Comme la Révolution n'avait ni plan, ni guide, qu'elle s'avançait ainsi qu'une force de la nature, la Cour épouvantée s'en prit de tous ses maux à la seule cause qu'elle vit agir de près. Le Roi, la Reine, Lafayette lui-même se persuadèrent que le premier prince du sang était le seul moteur des troubles. Ils le croyaient soudoyé par le ministère anglais, dont les agissements n'étaient pas douteux. Frondeur lassé, Philippe était déjà dégoûté de l'émeute, qui lui coûtait trop cher et dérangeait ses plaisirs. Une réconciliation avec la Cour était, au fond, son vœu le plus cher. Après le 6 octobre, Lafayette, atterré, décida de le faire par-

tir pour Londres, sous le couvert d'une mission diplomatique. On renverrait ainsi le traître à ses complices, et sa fuite le perdrait à jamais dans l'opinion. A la surprise générale, malgré l'indignation de Mirabeau, le duc accepta sans résistance. On convint qu'il emmènerait avec lui Laclos. De conspirateur, passé diplomate, l'auteur des *Liaisons* traversa la Manche, la rage au cœur, Figaro taciturne, suivant son Almaviva fatigué.

II

Il resta neuf mois à Londres, avec son maître, dans une humiliante équivoque. Les instructions remises au duc d'Orléans par M. de Montmorin l'invitaient ironiquement à surveiller la Cour de Londres. Le prince passa son temps dans les clubs et les tripots, avec son ami le prince de Galles. Il suivait assidument les courses de chevaux et promenait en cabriolet, à la face de la pudibonde Angleterre, sa maîtresse, madame de Buffon. « Il boit une telle quantité de vin, écrivait l'ambassadeur de France, que l'on croit qu'il finira par devenir hydropique. » Entre temps, ce grand révolutionnaire intriguait avec M. de Calonne, qui était l'espoir de l'émigration. Renfermé dans sa maison, qu'entouraient les espions de l'ambassade, Laclos écrivait toute la journée et recevait de Paris une volumineuse correspondance. Il se jurait de reparaître bientôt sur ce grand théâtre. En attendant, il fallait simuler une retraite honorable, colorer d'un prétexte patriotique la fuite de son maître. Il veut négocier à tout prix, obtenir un succès, en compromettant au besoin le Roi et ses ministres, et faire rentrer le duc d'Orléans en triomphateur ou en victime. L'Assemblée se berçait alors de rêves pacifiques. Laclos fit donc proposer par son maître à M. de Montmorin de conclure avec l'Angleterre « une alliance forte et durable, qui imposerait la paix au reste de l'Europe ». Qu'on le laissât faire, il répondait de tout. Sans plus attendre, il commença d'intriguer contre Pitt, avec les whigs et l'entou-

rage du prince de Galles. Sa fertilité d'esprit fut incroyable, mais il ne convainquit personne : il avait cependant fait jaillir une idée neuve et féconde. Moins d'un an plus tard, Talleyrand à son début se lançait sur ses traces et voyait, non sans raison, dans l'alliance anglaise, le seul compromis possible entre l'Europe et la Révolution ; Talleyrand pensait encore de même en 1830. L'auteur des *Liaisons* fut ainsi le précurseur du grand diplomate.

Malgré les efforts de Lafayette, Laclos détermina son prince à rentrer à Paris pour la fête de la Fédération. Les souvenirs de la Fronde étaient à présent bien dépassés. C'est à la Révolution d'Angleterre que se reportaient maintenant les habiles et les prévoyants. Entre Louis XVI et l'Assemblée, l'abîme se creusait tous les jours. Bien peu de gens pensaient alors à détruire la monarchie, mais beaucoup de politiques estimaient que, seul, un roi nouveau accepterait sincèrement la Constitution. Que Louis XVI disparût, l'âge du Dauphin promettait une longue régence : à défaut du comte de Provence émigré, c'est le duc d'Orléans que la Constitution désignait pour l'exercer. Si le Dauphin venait à manquer, le duc d'Orléans était roi : ainsi Guillaume d'Orange avait remplacé les Stuarts. Or ce n'était un secret pour personne que Louis XVI et sa famille pensaient constamment à s'échapper. Laclos appelait cette fuite de tous ses vœux. Mais le duc d'Orléans le gênait plus qu'il ne le servait : il avait maintenant une peur affreuse de son terrible secrétaire, qui ne le lâchait plus.

***

Dès son retour de Londres, Laclos entre à la Société des Jacobins, devenue, dans l'anarchie générale, le noyau le plus solide et la force la plus agissante. Tout de suite, il s'y fait une place. Orateur, il paraît à la tribune froid logicien et polémiste véhément. Le 31 octobre 1790, il fonde le *Journal des Amis de la Constitution*, qui publie la correspondance des sociétés jacobines affiliées ; dans de brefs commentaires, dans des notes rapides, Laclos rappelle la verve railleuse et menaçante de Desmoulins. Membre du Comité de Correspondance, il en devient un des meneurs occultes. Autoritaire et ombra-

geux, il proscrit les sociétés rivales, en particulier le *Cercle social* de Bonneville et de Fauchet, qui prêchait la communauté des biens ; il s'en prend de même aux républicains. Il affermit dans sa main le puissant instrument qu'il comptait employer au moment décisif. A Paris, il ferait appel à l'émeute pour provoquer la déchéance de Louis XVI (il tenait toujours en main les bandes du Palais-Royal), et les Sociétés de Jacobins répandues dans toute la France obéiraient à l'impulsion de la « Société mère. » Mais comment donner une forme légale au vœu populaire? Comment l'imposer aux représentants de la nation? Laclos crut trouver ce moyen dans le droit de pétition. L'Assemblée avait décrété que les pétitions individuelles étaient seules permises; elle prohibait sévèrement les pétitions collectives. Mais, remarquait insidieusement Laclos, n'avons-nous pas la liberté de la presse, qui permet d'imprimer, de publier, d'afficher? L'auteur d'une pétition peut donc inviter publiquement ses concitoyens à se joindre à lui; un million de pétitions individuelles ne sont pas une pétition collective. « Par ce moyen, concluait-il, un seul individu, sans sortir de chez lui, peut faire parvenir à l'Assemblée Nationale une pétition revêtue de toutes les signatures du royaume. » A la monarchie du droit divin, Laclos imaginait, en somme, de substituer le plébiscite.

Après les événements de Varennes, sans se découvrir, il se multiplia. Danton paraît avoir été son complice. Conduit par son secrétaire, le duc d'Orléans alla se faire recevoir membre des Jacobins. Laclos soutint que la fuite de Louis XVI équivalait à une abdication. Qui devait être roi? le Dauphin. Déjà les journaux chantaient les louanges du futur régent; aux Jacobins, un membre s'écria qu'il fallait se jeter à ses genoux. Mais madame de Genlis veillait. Laclos lui avait pris le père; elle avait gardé le fils; c'est sur son cher élève, le duc de Chartres, que reposait maintenant son espoir. Elle fit une lettre où le duc d'Orléans déclarait renoncer à ses droits à la Régence, et ce pauvre prince, ressaisi par son ancienne maîtresse, tombant de Valmont en Merteuil, consentit à la signer. Laclos ne se tint pas pour battu; il se jura de faire du duc d'Orléans un régent malgré lui.

C'est dans la nuit du 15 au 16 juillet, aux Jacobins, qu'il

joua sa suprême partie. Le moment était critique : l'Assemblée venait de consacrer, par un décret solennel, l'inviolabilité du Roi. Laclos présidait la séance. « Regardez au bureau, dit Michelet, cet homme noir qui sourit d'un air si sombre. » Il cède bientôt le fauteuil à son ami Anthoine, monte à la tribune et propose de faire une pétition contre le décret de l'Assemblée ; non pas au nom de la Société, qui n'avait pas ce droit, mais au nom de tous les bons citoyens de la Société. On l'enverrait aux autres Sociétés du royaume, considérées comme lieux de rassemblement des bons citoyens. Signerait qui voudrait, même les femmes et les enfants. A ce moment, la salle est envahie par une foule *venue du Palais-Royal*, qui acclame la pétition. Sur les instances de Laclos, on se range au vœu du « peuple ». Danton, Brissot, Laclos et deux autres sont élus commissaires pour la rédaction. Brissot arrive ; Danton fait le mort ; Laclos déclare qu'il tombe de sommeil et tend la plume au « mâle et sévère républicain », à Brissot, qui, très flatté, ne soupçonne pas « que ce soit ici un nouveau chapitre des *Liaisons dangereuses* ». Brissot rédige à dessein un manifeste vague, d'où pouvait sortir la République, et qui demande à l'Assemblée « de ne plus reconnaître Louis XVI pour roi et de pourvoir à son remplacement ». Laclos remercie, emporte la pétition, que Brissot vient d'endosser et de revêtir de son autorité populaire ; il ajoute à la fin ces simples mots : *par tous les moyens constitutionnels*. C'était la capsule orléaniste dans le fusil républicain. Au même moment, madame de Genlis faisait dénoncer à Bailly le projet des Jacobins. La pétition fut cependant portée, le 16, au Champ-de-Mars. Le républicain Bonneville, un autre ennemi de Laclos, remarqua les cinq mots magiques et les fit effacer. Le lendemain, la pétition redevenue républicaine fut de nouveau présentée au peuple et détermina le massacre du Champ-de-Mars.

Laclos avait perdu la partie ; il resta irrémédiablement compromis. Alléguant le vote illégal d'une pétition dans la nuit du 15 au 16, presque tous les députés jacobins se retirèrent aux Feuillants où ils fondèrent un nouveau club. Laclos, injurié, menacé par les royalistes, chassé par son maître, vit les Jacobins eux-mêmes se tourner contre lui. Il resta sans

amis, sans place et sans argent, essayant de fonder une industrie pour faire vivre sa femme et ses deux enfants. Mais le 10 août le remet en scène. Son quartier l'envoie à la municipalité provisoire. Celle-ci le rejette. Danton le nomme commissaire du pouvoir exécutif. Cependant l'ennemi a envahi la frontière et marche sur Paris. Dégoûté de la politique, Laclos revient à son ancien métier. C'est sur les champs de bataille qu'il veut illustrer sa vieillesse.



Son ancien camarade Servan était ministre de la Guerre : il prit place à ses côtés avec Lacuée, Grimoard, Meusnier, Mathieu Dumas, tous officiers énergiques et experts, haïssant l'ancien régime et fidèles à la France, tous animés d'un esprit de défense nationale et dominés par Danton, qu'animait, dans ces jours tragiques, l'âme de la patrie nouvelle. Laclos partagea quinze jours leur labeur acharné. Bientôt il se fit envoyer à Châlons, commissaire du Pouvoir exécutif, auprès du généralissime Luckner (septembre 1792).

Tout annonçait la défaite. Kellermann et Dumouriez, ralliant les débris de l'armée royale, reculaient pas à pas devant l'envahisseur. Personne ne croyait sérieusement qu'ils pourraient arrêter Brunswick et l'armée prussienne. Servan ne pensait qu'à temporiser et à se replier derrière la Marne pour couvrir Paris ; Châlons devait être le point général de concentration. Pour rassurer l'opinion affolée, le Conseil exécutif provisoire y avait installé Luckner, le dernier maréchal que la France possédât, le seul qui eût fait la grande guerre ; mais ce n'était qu'un vieux reître à demi abruti, désorienté par les événements et rusant sournoisement avec le nouveau régime. A peine arrivé, Laclos, qui possédait les pouvoirs les plus étendus, arrache brutalement le commandement de cette main débile. Il s'empare de Luckner, le menace, le dénonce, écarte son entourage qui lui paraît suspect ; en même temps, il monte à cheval, inspecte la place et ses environs, la déclare intenable et dresse hâtivement des plans en cas de défaite. Pont-Faverger sur la Suippe, telle est la position qu'il désigne aux généraux, s'ils sont forcés de livrer bataille. C'est

là « que M. de Praslin, en 1650, arrêta, avec des forces inférieures, les Espagnols et Turenne ». Mais, d'après lui, c'est vers Paris que l'armée doit se replier, en détruisant tout sur son passage ; c'est sous les murs de la capitale qu'on doit se battre en désespérés et « jouer quitte ou double ». Servan l'approuve. Pendant quinze jours d'une attente anxieuse, Laclos arme, encadre, instruit la tourbe indisciplinée des volontaires qui affluent de toutes parts. Lui seul s'entend à « calmer les têtes parisiennes ». Faute de fusils, il fabrique des piques ; il destitue les uns, gourmande les autres, « volcanise » tout ce qui l'entoure. Quand Dumouriez est tourné, il appelle Kellermann et travaille nuit et jour à la jonction. Il retourne enfin à Paris pour y préparer la lutte suprême et peut-être en assumer la direction... La victoire de Valmy déconcerta tous ses plans; la France était sauvée, mais Laclos, encore une fois, avait perdu la partie.

En quittant le ministère, Servan le nomma général de brigade dans la ligne, et le choisit comme chef d'état-major de la nouvelle armée des Pyrénées, dont le commandement venait de lui être confié. Laclos partit pour Toulouse, où ne se trouvaient encore que quelques volontaires. En vain, il écrit au nouveau ministre, Pache, pour lui demander des hommes, des vivres, des munitions : Pache ne lui envoie que des papiers. Ce n'est pas son affaire; il veut combattre à tout prix et voilà l'auteur des *Liaisons* qui entreprend la séduction du « père Pache ». Le roi d'Espagne tremble de peur au fond de l'Escurial, mais le général Laclos assure qu'il nourrit les plus noirs desseins. Il faut le prévenir ; il faut une armée aux Pyrénées. Si la guerre n'éclate pas avec l'Espagne, il faut tout de même une armée aux Pyrénées : on sera bien heureux de la diriger plus tard vers les Alpes ou sur le Rhin. Quand bien même nous serions en paix avec toutes les nations, il faudrait, assure cet homme imperturbable, une armée, une grande armée aux Pyrénées. Pache demeure stupide; mais, à ce moment, son collègue Monge, ministre de la Marine, le débarrasse de Laclos, qu'il nomme gouverneur des Établissements français au delà du cap de Bonne-Espérance. Les citoyens de Toulouse chantèrent son départ par des couplets enthousiastes :

De tous les braves que voilà,
Amis, Laclos s'en va déjà.
Il va au delà des mers
  Faire aux peuples divers
  Danser la carmagnole,
    Vive le son *(bis)*
    Du canon.

Il est auteur, guerrier, Français.
Que de titres à nos regrets!
  Partout on l'aimera,
  Car partout il fera
  Danser la carmagnole,
    Vive le son *(bis)*
    Du canon.

C'est Laclos qui avait sollicité cette place lointaine. Devant le Conseil exécutif, il parla hardiment d'attaquer les Anglais dans l'Inde et de reprendre contre eux les plans hardis de Suffren. Mais il aspirait surtout à aimer en sécurité la Révolution. Son nom était inséparable de l'orléanisme, et les partis se jetaient maintenant cette accusation à la face, comme une arme de mort; après la trahison de Dumouriez, suivi par le duc de Chartres, l'orléanisme était devenu un brevet pour la guillotine. Le régicide né put sauver Philippe-Égalité. Son or était épuisé; il était désormais inutile, mais restait compromettant; ses anciens clients le firent disparaître. Laclos, qui avait été l'agent de cette grande entreprise de corruption politique, se sentait terriblement menacé; mais son énergie n'était pas abattue; il va ruser maintenant avec la mort.

Il est arrêté, le 7 avril 1793, en même temps que Philippe-Égalité et incarcéré à l'Abbaye. La protection d'un ami, le conventionnel Alquier, le délivre. Il démissionne de tous ses emplois et, pour se dérober à la politique, s'improvise inventeur. Il soumet à Monge un nouveau projectile, dont il promet merveille : le *boulet creux*, c'est-à-dire l'obus moderne, dont l'usage était encore rare et qu'on n'employait pas encore contre les obstacles et les vaisseaux. L'idée était excellente, la conception hâtive; néanmoins, les essais réussirent. Laclos choisit, pour toutes les expériences d'artillerie, l'emplacement actuel du parc aérostatique de Meudon et fut nommé direc-

teur du nouvel établissement. Le 5 novembre, deux jours avant l'exécution de Philippe-Égalité, il est arrêté de nouveau et conduit à la Force, puis à Picpus. Après la mort de Danton, son protecteur, il est désigné pour la guillotine. Il échappe par miracle. Plusieurs contemporains ont prétendu qu'il composait les discours de Robespierre. Peut-être l'« incorruptible » voulut-il aussi garder à sa discrétion le détenteur de tant de secrets. Sa prison s'adoucit; Laclos put correspondre avec sa femme[1].

Dans ces lettres, Laclos montre une âme stoïque. Toujours calme, il travaillait à une grammaire française, enseignait à ses compagnons l'arithmétique et la comptabilité, étudiait l'économie rurale, gardant l'espoir d'aller vivre avec les siens sur quelque coin de champ. Il conseillait à sa femme la lecture de Sénèque. L'« homme noir » nous révèle enfin son cœur, et c'est le cœur de Saint-Preux : comme Saint-Preux, il est bonhomme, sermonneur et enflammé. Il aime sa femme, « ainsi qu'au premier jour », d'un amour ardent et doux qui se répand sur ses enfants. Tout le jour, il suit ces êtres adorés avec les yeux de l'âme; trompant la réalité par l'illusion, il croit vraiment vivre avec eux; il se promène à leurs côtés dans les bois de Versailles; il s'assied au dîner quotidien, où sa place est marquée auprès de cette femme, que seul avec lui, prétend-il, Rousseau, peut-être, pouvait aimer comme elle le méritait. Le 3 décembre 1794, après quinze mois de détention, c'est dans un transport d'amour que Laclos s'élance enfin vers son foyer.

III

Il s'y retrouva plus pauvre et plus désemparé que jamais, mais riche bientôt d'un troisième enfant. A défaut de son épée, qu'on ne lui rendait pas, il reprit la plume pour faire vivre sa famille : il devint journaliste. On a de lui un important article où il prêche la continuation de la guerre et pré-

1. Cette correspondance vient d'être publiée par M. Louis de Chauvigny.

voit les principales stipulations de la paix de Bâle. Le Directoire continua de tenir en disgrâce l'ancien secrétaire du duc d'Orléans. Laclos obtint cependant d'être nommé secrétaire général des hypothèques, et son esprit, si souple, s'accommoda si bien de ce nouveau service qu'il le réorganisa. Il habitait rue du Faubourg-Poissonnière, et vécut cinq ans dans une heureuse médiocrité, constant dans sa foi révolutionnaire, et gardant le silence sur son ténébreux passé. Le 18 brumaire réveilla son ardeur. L'ancien jacobin s'était, comme toute la France, enthousiasmé pour Bonaparte, qui affermissait la Révolution, en restaurant l'ordre. Il offrit ses services au vainqueur d'Égypte, qui d'abord « employa son talent à écrire ». Mais Laclos, vieilli, ambitionnait toujours de faire la guerre et de moissonner à son déclin un peu de la gloire qu'il rêvait à vingt ans. Il cherchait aussi à procurer à sa famille l'aisance et la considération qui ne revenait que lentement à l'auteur des *Liaisons*, au secrétaire de Philippe-Égalité. Il réclame donc son grade, obtient de nouvelles expériences sur les boulets creux, et demande à être réintégré dans l'artillerie. Les bureaux sont hostiles. Le Premier Consul intervient en personne. Enfin Laclos, général de brigade dans l'artillerie, est désigné pour l'armée du Rhin.

Hélas! il a préjugé de ses forces; son grand corps maigre est perclus de rhumatismes; à cheval, « il perd la selle et même les étriers »; malgré des efforts inouïs, il doit se résigner à querir une voiture. Ses camarades considèrent d'un mauvais œil ce vieil intrigant, cet ancien romancier rentré dans l'arme en intrus. Il se raidit; il est décidé à aller « jusqu'au bout de ses forces physiques »; il se sent au courant du métier comme s'il ne l'avait pas quitté; il s'ingénie, et fait si bien qu'il mérite d'éclatants éloges de Moreau et du redoutable Eblé. Cependant il traverse la Suisse et l'Allemagne sans combattre; la victoire, si propice à nos armes, semble fuir devant ce vieux guerrier. Il quitte l'armée du Rhin peu de jours avant Hohenlinden et rejoint celle d'Italie, trop tard pour assister à Marengo.

Triste et déjà lassé, le général Laclos passa quelques semaines à Grenoble où s'était écoulée sa jeunesse tourmentée. Il franchit les Alpes avec Brune et s'établit à Milan. Mar-

mont, général de trente ans, tout bouillant d'ardeur, et avide de faire grand, commandait l'artillerie. Il s'éprit de l'auteur des *Liaisons*, qui portait encore dans les camps la grâce et l'esprit des anciennes mœurs, et lui confia l'important commandement de la réserve. Ce fut la dernière joie du vieux soldat. Il fit avec Brune et Marmont, au printemps de 1801, la campagne du Mincio, qui ne fut qu'une belle démonstration militaire. Un soir, il s'attendrit en parlant de Grenoble avec un jeune lieutenant, qui caracolait joyeusement parmi les dragons de Davout et s'appelait Henry Beyle. Au passage du Mincio, le fameux romancier reçut enfin le baptême du feu; son cheval fut tué sous lui; les balles saluèrent ironiquement ses cheveux blancs. Il revint à Milan épuisé, appelant de tous ses vœux la paix, le repos, la douceur de son foyer. Dans cette Italie où Beyle vivait en perpétuelle ivresse, Laclos n'apercevait que des rues, de tristes horizons de l'exilé. Il se réfugiait dans son rêve intérieur, qu'il trouvait plus beau, et ce rêve le ramenait toujours à la petite maison du Faubourg-Poissonnière. Pour lui, les Italiennes étaient « dépourvues des grâces qui embellissent les mauvaises mœurs », et il croyait bien difficile qu'on pût traduire en italien les *Liaisons dangereuses*. Souvent on lui parlait de son livre, et il en ressentait quelque fierté. Il se sentait trop vieux et trop « bête », comme il disait, pour entreprendre une œuvre nouvelle. Un projet pourtant le tentait : il eût fallu, pour le réaliser, le style de l'*Héloïse*, et cette idée, pensait-il, était décourageante. Il s'agissait de prouver « qu'il n'existe de bonheur que dans la famille », et, cette fois, Laclos, bien guéri de l'ambition, se promettait de n'écrire que pour lui et pour celle dont la tendresse lui inspirait son dessein.

Mais il faut marcher, marcher jusqu'à la mort pour la gloire du maître. Rentré à Paris, il y resta dix mois à peine, comme membre du comité d'artillerie présidé par Marmont. Il accomplit une mission d'inspection à La Rochelle et en rapporta un nouveau projet d'affût. En vain essaya-t-il d'obtenir de Talleyrand un poste diplomatique « auprès de quelque petit prince ». Une première fois, les bureaux le désignèrent pour l'expédition de Saint-Domingue. Il échappa, grâce à Marmont; mais sa nouvelle destination ne valait guère

mieux : en plein été, il dut partir vers la fiévreuse Italie méridionale, pour installer à Tarente l'artillerie de l'armée de Naples. Cachant sa douleur, Laclos embrasse une dernière fois sa femme et ses enfants et, déjà guetté par la mort, gagne Ancône et suit les bords de l'Adriatique. Son artillerie dévale par des chemins épouvantables sous un ciel de feu. La fièvre et la dysenterie font de cruels ravages. A Porto-Legnano, le malheureux s'oublie un quart d'heure devant un plan de Paris, à regarder « l'espace compris entre le boulevard et la rue Bergère » et sent les larmes le gagner. La blanche et molle Tarente lui paraît « une assez vilaine ville dans un assez vilain pays ». « On aimerait à savoir, écrit M. Paul Bourget, quelles idées promenait sur ce rocher de Tarente cet observateur désenchanté dès ses trente ans [1]. » Le général Laclos n'avait de pensées que pour sa femme et ses enfants et consacrait le reste de ses forces à l'accomplissement de son devoir militaire. A peine arrivé, il inspecte la côte, établit de nouveaux forts, écrit à Paris pour demander des hommes et du matériel. Le 12 août, la dysenterie l'abat; son aide de camp, le capitaine Lespagnol, est seul à son chevet. Laclos expire le 5 septembre 1803. Aucune amertume ne fut épargnée à ses derniers moments : la gloire, qu'il avait tant aimée, ne les éclaira pas. Il disait, depuis quelque temps, que la fortune ne sourit guère qu'aux fripons, et gardait l'inconsolable tristesse de n'avoir pas, après tant d'efforts, rempli sa destinée. Cette dure campagne avait épuisé ses ressources, et il n'avait tant souffert que pour demander l'aumône à ses amis et laisser des dettes à ses enfants. Sa dernière prière fut adressée au dieu de ce monde, à Bonaparte, pour lui recommander ceux qu'il aimait.

ÉMILE DARD

1. *Sensations d'Italie.*

LE SERPENT NOIR[1]

L'automobile nous avait amenés, à la pointe du Raz. Glauque et blanche, la mer y charriait des pays d'écumes, et moussait contre les récifs. De ses vapeurs, elle cachait l'île de Sein, voilait l'îlot qui, par devant le cap, élève un phare annonciateur des périls. L'autan nous battait de ses rafales sifflantes. Il nous collait contre les hautes roches du chaos que nous explorions prudemment, derrière un guide. Vers nous l'Océan projetait d'en bas ses hydres échevelées, furibondes, qui retombaient en ruisselant au fond des gouffres pleins de vagues rageuses.

De bloc en bloc, nous cheminions dans ce lieu sinistre. Enfer stérile, désert de granit concassé qui, de ses cimes, cache le ciel même. La neige jaunâtre des embruns volait sur nous. Un pic abrupt obstruait l'espace. Nous nous semblions minuscules et chétifs dans cette montagne éboulée jusqu'aux hurlements des flots. Leur cavalerie s'élançait, à droite, en longues lignes bondissantes, dans la baie des Trépassés, courbe solitaire et morne, comme il sied à l'endroit où le courant colporte les cadavres des naufrages. Les fracas des cascades surgies, et les mugissements de la bourrasque étouffaient nos appels, nos propos.

Après dix minutes de descente, par des gradins informes et

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

branlants, madame La Revellière n'en pouvait plus : on fit halte dans un creux. A nos pieds, le flux se ruait vers une large et haute faille qui perce à jour la masse de la falaise. Gilberte se moqua du promontoire voisin, qui a le profil exact d'un moine couché, les pieds sur la mer, et le capuchon rabattu. Elle voulut manœuvrer sa jumelle photographique, et, avec le docteur, s'éloigna. Géant doux, naïf, le guide renseignait madame Élisabeth sur les Korrigans, sur les filles d'Ys qui fréquentent, à ce qu'il avoua, ces parages. Assurant son béret, il emmena la voyageuse pour lui montrer l'abîme dans lequel aiment se jouer ces êtres surnaturels. Malgré sa fatigue, madame La Revellière, curieuse comme une poule, les accompagna. Dès que je fus seul avec madame Le Guenn, elle me demanda si j'avais convenablement songé au sort d'Anne-Marie. Je m'en tins à promettre mille francs, somme excessive, mais que la dévote refuserait certainement : je pouvais donc faire le généreux.

— Mille francs, c'est peu de chose pour vous. Sa vie, c'est tout ce qu'Anne-Marie possède. Sans doute elle mourra, si par votre faute, ses parents la renvoient à la sardinerie. Et vous vous acquitteriez de cette dette moyennant mille francs? Vous feriez un bon marché! Ah! ce que vous appelez l'amour n'est que le plus laid des égoïsmes.

— Je le crois aussi. — répondis-je. — L'amour n'a jamais été qu'un égoïsme ardent chez les hommes aussi bien que chez les femmes.

— Je pensais que l'amour consistait dans le sacrifice de soi pour le bonheur de l'autre.

— La bonne blague, chère madame, oh! la bonne blague!... L'amour n'exige-t-il pas d'ordinaire la fidélité? N'est-il pas jaloux, donc accapareur, propriétaire, vautour, si j'ose dire! C'est un maître dur qui tue l'esclave fugitif! Voyez plutôt les faits divers des journaux. Entre nous c'est un assez ignoble sentiment, quoi qu'en aient écrit les poètes...

J'insistai de la sorte, lui démontrant, avec exemples à l'appui, que l'amour assure l'esclavage des caractères faibles au bénéfice des caractères vigoureux. Les mœurs et les lois ne permettent-ils pas à l'amant ou à l'amante, à l'époux ou à l'épouse, de massacrer selon les caprices de leurs colères?...

Madame Le Guenn m'écoutait. Je pus conduire savamment la digression vers mes fins. Sans avoir l'air d'y viser, affectant au contaire le ton d'un scepticisme débonnaire et las, j'élargis le débat jusque vers la sociologie des passions. De cette hauteur, je comptais bien revenir ensuite au cas particulier du divorce Le Guenn. Et mon interlocutrice ne devinait pas encore. Impartiale, elle prêtait toute son attention à ce qu'elle estimait être la défense de mon propre cas. Au reste, je ménageai la transition. Je lui retraçai l'histoire du malheureux qui, mourant de faim, assomme malencontreusement celui qu'il détrousse afin de manger. On coupe le cou de ce fâcheux, acculé cependant par la malfaisance sociale au dilemme de mourir ou méfaire. D'autre part, si, désireux uniquement d'affirmer mon pouvoir moral sur un être passif, sur ma maîtresse d'hier, Anne-Marie, je la tue sous prétexte de jalousie, le jury m'acquitte, le public m'excuse, le monde me pardonne et m'accueille. Pourtant, la nécessité de satisfaire un absurde amour-propre au moyen du crime passionnel est moins urgente que celle de nourrir un corps ravagé par la misère, fût-ce au moyen d'un meurtre. N'est-ce pas ?... Et l'opinion accorde son indulgence à l'affreux égoïsme de l'amour, à tous ses forfaits. J'ai connu un Anglais satanique à la manière de Poë. Longtemps, il a servi dans les troupes de la Reine, aux Indes et au Soudan. Des rebelles hindous et nègres, il en a massacré, là-bas, à foison. Malade, il dut abandonner son régiment. Mais il a conservé la manie du meurtre. Comment faire pour ne pas encourir la sévérité des lois européennes ?... C'est facile. Il égorge successivement toutes ses maîtresses, après avoir introduit dans leur intimité de jolis garçons qui ne manquent pas de les séduire. On l'a condamné, sous des noms différents. à des peines dérisoires, et même acquitté, dans les prétoires de Paris, de Berlin, de Rome, de Séville, de Milan, de Budapesth. Sauf deux fois, les chefs d'État l'ont gracié. Sans trop de dommage, il assouvit les délires de sa névrose. Les mœurs de tous les pays admettent le droit d'exterminer qui l'on aime. Ainsi le consentement universel excuse l'égoïsme de l'amour poussé à l'extrême, jusqu'au besoin normal d'assassinat.

Madame Le Guenn secoua la tête, et déclara que ces horreurs étaient le résultat de la débauche, non de l'amour.

— Deux noms pour la même chose, — ripostai-je tristement ; — n'importe !...

Malicieusement, je la regardais dans les yeux, certain de tenter le suprême assaut de ses certitudes :

— Vous pensez, vous-même, aimer votre mari, n'est-ce pas ?...

— J'en suis sûre... Allez-vous dire que je suis une égoïste et une barbare ?...

— Oui... oui...

Elle eut un haut-le-corps et se mit à rire, de ses dents gâtées :

— Vous êtes hardi... au moins !

Soudain, elle comprit que la question capitale se posait encore. Tout son être menu se tendit, pour la résistance douloureuse, dans la pauvre robe. Elle vit, à la ronde, les vapeurs de l'horizon sinistre, le ciel informe, sombre et mobile, les espaces de la mer blanche et verte se ruant aux récifs noirâtres, aux chaos de la côte, les coiffant partout de ses cascades tumultueuses. Nul secours ne lui pouvait venir de cette désolation tragique. Les dames La Revellière avaient disparu dans le trou des Korrigans, derrière le guide ; Gilberte et le docteur étaient loin, à la base du pic final, et fort actifs autour du trépied sur lequel ils vissaient leur plus gros appareil. A part la grand'mère, les gens ne lui étaient pas moins ennemis que moi-même. Plutôt lui pouvais-je paraître en quelque sorte désintéressé : un simple dilettante du mal, presque nécessaire dans ce décor infernal de blocs éboulés, de flots furieux et aboyants, d'infini, livide au ciel, glauque sur la mer, de vent brutal qui nous crachait à la face ses embruns tièdes, et qui remplissait nos oreilles de longues plaintes lugubres.

— Voici, — dis-je, un homme, Jean Le Guenn à qui vous reconnaissez une grande valeur intellectuelle, du génie ?...

— Franchement, oui...

— Vous savez que ses découvertes peuvent le rendre illustre, et, selon vos propres expressions, sauver mille et mille vies...

Que lui manque-t-il pour mener à leurs fins les expériences encore indispensables?... Il lui manque la santé. Le typhus laisse dans l'économie des traces funestes. Chaque jour Le Guenn s'anémie. Il peut s'étioler davantage. Déjà n'est-il pas obligé de stimuler son cœur en usant de la strychnine? Vous n'ignorez pas les dangers de ce remède violent. Pour qu'il l'ait choisi, c'est qu'il se croit atteint. Ne redoutez-vous pas qu'il ne perde ce qui lui reste de forces, et qu'il ne soit contraint au repos absolu...

— Mais qui vous a dit cela?—s'écria-t-elle, la face morte, et les yeux hagards, en joignant les mains.

— Lui-même...

— Lui-même!

Atterrée, les lèvres sèches, un rictus de souffrance aux narines et à la bouche, elle tourna la tête vers les convulsions tragiques de la mer, vers les îlots qui disparaissaient parfois derrière les bonds des grosses lames blafardes.

— Comment? — fis-je. — Ne vous a-t-il pas laissé comprendre son état?... Non?... non!... Alors j'ai commis une indiscrétion. Je pensais que cette menace du sort n'était pas ignorée de vous.

— Je me doutais seulement!... — gémit-elle, incapable de soustraire son regard au spectacle de l'Océan.

Il me sembla que je devenais odieux en insistant. Je lui dis que j'exagérais selon les besoins de ma démonstration, que j'exagérais beaucoup. Si elle m'en sut gré, cela ne la rassura guère. Elle s'assit sur le roc, et me demanda quel était le traitement efficace de l'épuisement physiologique. J'énumérai : cessation de tout travail pendant une année au moins, absence de préoccupations, cure d'altitude.

— Et vous me jugez égoïste, — ricana-t-elle, — parce que je ne puis découvrir les sommes indispensables à ce traitement!... Voilà pourquoi vous me jugez égoïste!

Je me récriai. Elle hocha sa tête chétive et ses cheveux ternes. Ses maigres épaules frémissaient. Elle étreignit, entre ses mains fébriles, ses deux genoux. Cependant je lui annonçai le refus de ma Compagnie. Je ne crus pas devoir taire l'avis des administrateurs qui appréhendaient une maladie plus grave de Jean Le Guenn, et l'interruption de ses recherches.

Enfin je lui retirai toute envie de puiser à ma bourse, en l'initiant à mes difficultés pécuniaires.

— Alors, — pleura-t-elle, — rien n'est plus à tenter?

Cette fois elle me regardait en face. Des larmes noyaient ses pupilles grises, sans déborder. Elle se mordit les lèvres pour étouffer un gémissement. Ses bras mollirent. Tous les traits de sa face s'abaissèrent vers le menton. Elle était rendue. J'en profitai :

— Que n'obtenez-vous, — insinuai-je perfidement, — l'aide de votre cousine. Elle me semble disposée à secourir votre mari. Intelligente, elle apprécie la valeur de pareilles études... Et puis elle espère resserrer les liens de votre affection mutuelle afin que se prolonge la bonne influence du docteur sur Gilberte...

— Oh! j'en suis certaine! — bégaya madame Le Guenn, étranglée.

— Eh bien, alors?... Madame Élisabeth m'a prié de vous faire cette ouverture...

— Ah! elle vous a prié..., vous!... C'est abominable..., c'est abominable! — proféra-t-elle entre deux sanglots.

Avec son mouchoir elle s'essuya les paupières, et demeura le visage caché.

— Je comprends... risquai-je sur le ton le plus amical ; vous craignez pour la paix de votre ménage...

— Jean refuserait, — dit-elle. — Il devine trop que cette femme le veut pour leur péché!... Le petit-fils de l'amiral Le Guenn n'acceptera jamais l'argent d'une femme, dans de telles conditions... Ni lui, ni moi...

— Évidemment... Vos caractères..., les traditions de votre famille... Tout s'oppose... Je n'approuve pas, mais je comprends...

— Après tout, l'honneur vaut mieux que la vie! — déclama-t-elle plus fort que le mugissement du flux.

— Euh! euh! — fis-je dédaigneux, — c'est une opinion..., une bonne vieille opinion... N'oubliez pas que l'offre de votre cousine est surtout déterminée par le vif et sincère désir de voir Gilberte se fortifier l'esprit, grâce aux enseignements du docteur...

— Oh! un autre sentiment l'anime aussi!...

— Je ne le nierai pas; mais son amour maternel la guide autant. Elle a de la clairvoyance quand il s'agit de sa fille, beaucoup de clairvoyance. En offrant ses services aujourd'hui, elle vise loin... Vous saisissez : la découverte de votre mari l'enrichira considérablement, s'il arrive au bout de ses peines : puisque vous n'accepteriez l'argent que sous forme de commandite, les prêteurs encaisseront. De plus, vous n'avez pas d'enfants ni de parents proches : Gilberte héritera de vous... Nous sommes tous mortels... Imaginez que Le Guenn vous survive... Votre cousine est veuve... Hésiteraient-ils beaucoup à s'unir?... Hein?...

— Faut-il que je meure tout de suite..., s'il vous plaît? Non?... C'est heureux...

Nous étions maintenant debout, appuyés contre la roche. Madame Le Guenn se redressa, furieuse et résolue. Elle fourra son mouchoir dans sa poche.

— Mourir, — balbutia-t-elle, les yeux fixés sur les éléments confondus par la tempête. — Mourir, ce serait ne plus le voir... Et je ne peux pas... Je ne peux pas... Je l'aime, moi, je l'aime depuis dix ans, depuis vingt ans, depuis toujours. Il est ma chair, il est mon esprit...

— Et votre chose!... L'amour est égoïste! — soupirai-je.

Elle se retourna brusquement :

— Qu'avez-vous dit?... Qu'avez-vous dit?

— Rien qu'une idée vulgaire. C'est un argument de la logique que je déploie à propos de l'amour en général, lorsque vous blâmez le mien en particulier.

— Oui, je sais!... — ricana-t-elle, et de façon stridente. — Si je ne divorce pas, je suis égoïste!

Elle faisait allusion à notre apologue de Concarneau. Je jouai finement :

— Divorcer!... Mais quand avez-vous vu une femme qui aime son mari le céder à une autre, même pour que cette autre assure son bonheur, même si la vie de ce mari doit être triste et maladive en demeurant fidèle au premier devoir? Où et quand avez-vous vu s'accomplir ce sacrifice? Il n'est pas de femme ayant l'esprit assez haut pour s'y résigner! — défiai-je.

— Cela, d'ailleurs, serait monstrueux... Et la loi divine l'interdit...

Elle ne rusait plus. Elle n'atermoyait plus. Elle combattait face à face. Son petit visage verdi par la bise insultait à ma logique, le nez en l'air. Un béret de drap blanc, enfoncé jusqu'aux oreilles, enlaidissait encore son teint, par l'opposition des couleurs. Mais je remarquai, pour la première fois, ses hanches solides, sa taille droite et fière, et les courbes ordinairement dissimulées de sa poitrine. Madame Le Guenn se révélait tout autre. Exaltée, encouragée par l'exemple des forces en lutte, elle se défendait avec courage. C'était là, tout de même, un autre caractère que celui du docteur. Je crus bon de faire trêve :

— Votre cousine raisonne aussi en mère pratique... Elle espère doter magnifiquement sa fille avec la fortune acquise par le talent de votre mari... Voilà ce qui justifie, à ses yeux, toutes ses adresses !

— Pourquoi donc ai-je introduit cette femme dans ma maison ?... mais pourquoi ?...

— Pouviez-vous prévoir ?... Si l'on prévoyait toujours juste, on réussirait de fameuses spéculations, c'est moi qui vous le dis, chère madame !

Je la laissai copieusement déblatérer contre madame Élisabeth, l'accuser de trahison, de cupidité, de luxure et de folie. Le fracas des flots écroulés sur les amas de granits, les sifflements de la tourmente accompagnaient sa voix aussi hargneuse que les hydres liquides jaillies de l'abîme vers nous, jusqu'à nos pieds, et qui retombaient impuissantes, s'éparpillaient en mille ruisseaux vite enfouis dans les bouillons du gouffre. Ses accents se confondirent bientôt avec ceux des eaux et du vent, comme ceux du ténor se confondent avec les sonorités d'un orchestre en délire. Il me parut entendre une seule, une longue objurgation de fureur et de désespoir proférée par les éléments, la terre d'Armor et leur fille.

N'était-ce pas le vieil esprit, la vieille morale enracinés dans la terre bretonne que je voulais arracher de cette âme ? N'était-ce pas afin de la protéger, eût dit un poète, que la mer et la tourmente se liguaient avec cette créature pour empêcher mon œuvre d'innovation ? Le duel me plut. Je me sentis apte à vaincre. Mon esprit inventa rapidement les subterfuges de langage propres à convaincre ma victime de se

dépasser, de permettre qu'on immolât son amour vulgaire sur l'autel d'un amour plus rare et meilleur.

— Certainement — repris-je tout à coup — certainement votre cousine est folle. Proposer à une femme comme vous d'abdiquer sa personnalité !

— D'abdiquer ma foi !... Ce n'est pas seulement ma vie terrestre, c'est ma vie éternelle qu'elle exige... Et elle connaît mes sentiments là-dessus. Elle veut me soustraire en même temps mon amour et ma foi !...

— Vous ne démentirez pas votre raison même d'exister ! Vous ne résignerez pas tous les droits de l'individu. Le monde considérerait cela comme une marque de faiblesse extraordinaire...

Elle ne soupçonna plus mon arrière-pensée, et me jugea converti. Sa haine exclusive pour madame Élisabeth lui permettait à peine de se souvenir qu'à Concarneau j'avais, moi-même, exposé la thèse du divorce, et fourni le problème. Sans doute s'imaginait-elle que j'avais alors parlé en plaisantant, afin de narguer, par une hyperbole grotesque, les appétits évidents de la jolie veuve. Maintenant la malheureuse épouse me ralliait à sa cause :

— Que veut-elle prétendre?... que, si j'aimais mon mari, je lui sacrifierais ma vie terrestre et ma vie éternelle?... Mais cela ne se peut pas ! Cela révolte tous les sentiments !

— Elle fait de la littérature. Ça n'a rien à voir avec la réalité, la solide, l'humble réalité..., celle que je vous expliquais tout à l'heure, quand vous me reprochiez, aussi, de ne pas m'encombrer du bonheur de votre petite bonne... On ne sacrifie pas son existence comme ça... pour la félicité d'un tiers... n'est-ce pas?

Très lentement, les yeux dans les yeux, je lui répétai ces trois phrases qui comparaient sa décision à ma décision naguère condamnée par elle. L'effet ne faillit point à être quasi foudroyant. Madame Le Guenn recula, trébucha dans une anfractuosité, se fit arroser par la poussière d'eau qui s'élevait de l'abîme. La stupeur l'étouffait. Quelques instants, elle resta muette, toute saisie. Comme je la regardais en penchant sur l'épaule ma tête avec mon sourire le plus sardonique, elle ne put se méprendre : je l'accusais de commettre

un acte identique à l'acte qu'elle avait violemment blâmé. Je lui lançai donc à la face tous les arguments dont elle avait abusé contre moi, et qui étaient de son invention. Je lui présentai la sentence qu'elle-même avait rendue, et qui lui devenait applicable.

Si j'étais accessible à la basse pitié des lâches, j'eusse hésité à poursuivre les chances de ma victoire, tant madame Le Guenn m'apparut lamentable, débile et chancelante. Mais il fallait qu'elle se dépassât, elle, son amour, et sa foi. Donc, inexorable, je me contentai de croiser les bras et de sourire, en signe de triomphe logique.

— Ce n'est pas la même chose... Ce n'est pas la même chose! — ripostait-elle avec égarement. — Je ne vais pas gâcher, moi, toute la vie d'une enfant pour rassasier un sale instinct..., moi!

— Non : vous refusez de sauver la vie de votre mari pour satisfaire à la jalousie de votre affection... Évidemment, il y a une nuance!...

— Oserez-vous donc affirmer que nous nous conduisons de même? Est-il une comparaison possible entre le cas de Jean que je veux garder, et celui d'Anne-Marie que vous rejetez?

Quelle que fût son allure guerrière, elle attendait de ma sagesse une réponse qui déterminerait sa conviction. J'en étais arrivé à lui paraître une lumière, une lumière mauvaise et terrible, celle du Lucifer sarcastique, mais une lumière indéniable. Son inquiétude crispait ses sourcils, et trois rides, sous les taches de rousseur constellant son front. Elle attendait mon verdict.

— Madame Élisabeth — avançai-je — ne pourrait-elle pas vous reprocher de sacrifier à votre égoïsme la santé, tout l'avenir de Jean Le Guenn, comme vous me reprochez de sacrifier à mon égoïsme la santé, l'avenir et toute la vie de cette petite fille?... Du reste, notre égoïsme a raison... Il est humain...

— Notre égoisme!... notre égoïsme!...

Ses dents claquèrent un peu. Le frisson de la fièvre la traversa.

— Disons notre énergie, — continuai-je, — si vous préférez.

On doit se libérer de toutes les entraves. On doit s'affranchir des préjugés et des sentiments. On doit être loyal envers soi-même. Eh bien! ni vous, ni moi, ne voulons exercer la pitié à l'égard de Jean Le Guenn, à l'égard d'Anne-Marie. Nous refusons d'amoindrir votre domination et mon indépendance, au bénéfice de ces deux personnes... Voilà ce qu'il est loyal d'avouer. Vous n'admettez pas de motif pour renoncer au contrat qui lie Jean Le Guenn à votre existence, quand bien même il s'agirait de sa vie... Je n'admets pas davantage les motifs d'accroître mes dépenses et mes responsabilités quotidiennes parce qu'Anne-Marie s'est plu auprès de moi, et quand bien même il s'agirait de sa vie... Vous le voyez, chère madame : au bout des routes les plus divergentes, la vôtre et la mienne, une même vérité positive nous éclaire.

Armé de la plus narquoise bonhomie, je lui présentai cette conclusion qui, de manière inattendue, apparentait nos âmes. La pitoyable sainte chercha un secours sur la mer brouillée. au ciel morne et fuligineux, dans les falaises abruptes ou découpées que chargeaient, en tonnant, les escadrons successifs des flots, et qui se couvraient de fusées d'eau, de pluies blanches jaillies jusqu'aux cimes avant de retomber en cataractes précipitamment. D'une voix rauque et changée, elle gronda :

— Alors je suis la même que vous, moi, si je refuse le divorce, comme vous refusez l'adoption, vous!...

— Si vous m'autorisez à le dire, je le crois en effet, — déclarai-je en m'inclinant par un excès de courtoisie.

— La même que vous!

— La même...

Elle demeura rigide et hagarde. Chose bizarre, elle me parut alors, et pour la seconde fois, une femme désirable. Le vent collait sa jupe à ses jambes fermes et droites, à ses hanches virginales. Le souffle haletant de ma victime gonflait sa gorge solide, enfouie pudiquement à l'ordinaire sous les plis et les vilaines guipures de ses blouses... Elle m'apparut comme une sorte de sauvage dont les lèvres salées, dont les membres durs eussent été beaux à posséder, après la lutte, sur ce rocher affreux mouillé par les poussières liquides.

L'attente de ma victoire morale me donnait le goût physique de la terrasser. Elle cria :

— Alors, si je suis la même que vous, c'est que je n'accomplis pas mon véritable devoir, c'est que je me fourvoie !... Si je vous ressemble, c'est que je suis indigne de moi...

— Vous auriez pu me laisser vous dire cette politesse, chère madame ! — ripostai-je, vexé mais courtois.

— Si je suis indigne de moi, c'est qu'Élisabeth n'aurait pas tort !

— Peut-être bien !...

Je jugeai bon d'arrêter là notre controverse, et m'écartai sous prétexte de tendre la main à madame La Revellière, toute en peine de gravir une grosse pierre, bien que le guide la poussât. Cet homme nous conduisit plus avant. Il fallut doubler l'extrême Pointe du Raz. Nous titubâmes dans une sente vague entre des cailloux géants et divers, gibbeux, cornus, en tas parmi les blocs qui étayent l'énorme éperon de granit opposé aux démences de la mer. Une corde fut attachée aux tailles de ces dames. Je saisis un bout, et le guide prit les devants avec l'autre. Nous dûmes grimper sur la cime du cap, puis dégringoler devant la baie d'Audierne. Ses eaux lointaines, écumeuses et blanches, battaient les bases du haut versant où nous rampions, réchauffés par un soleil timide. Madame La Revellière voulut que l'on s'assît tant bien que mal sur les saillies des rocs. Mécontente et poussive, elle ne jouissait pas du spectacle que composaient l'espace, la courbe molle et embue de la côte où roulait la multitude bruyante des flots pâles. Madame Le Guenn fut heureuse de penser à son angoisse sans se préoccuper de faux pas. Elle feignit de contempler cette étendue de brumes et d'eaux bouillantes accourues du firmament indistinct. Menue, sous l'auréole du béret blanc, elle couvait son désespoir. Son mari s'aperçut qu'elle souffrait. S'approchant, il lui vanta ce paysage que madame Élisabeth parait de métaphores.

Debout, elle était radieuse. Sans doute les amants avaient-ils trouvé le moyen de se réunir. Au vent elle exposait son incomparable stature moulée dans le manteau gris que l'autan froissait contre ses formes. Rabattu sur les yeux, le béret noir prêtait le mystère d'une ombre à l'intelligence de ce regard

perçant. Parfois, à la dérobée, madame Le Guenn admirait cette splendeur humaine, et puis soupirait en étreignant ses genoux maigres dans ses mains rageuses. Maintenant le soleil frappait son visage, ses paupières tremblantes ; il l'obligeait à baisser ses cils roux. Par la puissance de la lumière et celle de la beauté ne se pouvait-elle croire vaincue? L'usure de sa pauvre robe se révélait trop, et les taches de ses vieilles chaussures jaunes.

J'eusse voulu causer avec le docteur, pour me renseigner sur son état moral; mais je craignis de pousser à bout sa femme. J'évitai même de répondre joyeusement aux plaisanteries de Gilberte qui sautait de roche en roche, se perchait à la pointe des blocs sur ses fines pattes hâlées. Elle visait les bonds de la mer avec son objectif, et lançait des cris de victoire, après le bruit du déclic. Je m'en tins à rassurer sa grand'mère sur les imprudences de l'espiègle au pagne rouge. Cependant madame Élisabeth les invitait à goûter la magnificence de l'étendue vague et mugissante, pareille à ce que durent être les apparences de la vie élémentaire, lors des origines :

— Est-ce que cela ne donne pas l'envie de créer des formes qui fixent les mouvements gracieux ou vigoureux de ces eaux fluides, et qui, dans ce chaos de roches, déterminent des ensembles harmonieux?... On s'explique comment les démiurges voulurent l'animal qui contient le mouvement des eaux dans une apparence persistante. Il faut créer sans cesse. Il faut nous modifier sans cesse, au moins... Vous avez raison. monsieur Guichardot : il faut se dépasser!

— Si l'on peut! — répondis-je d'une voix triste.

— Si l'on veut! — rétorqua madame Élisabeth...

— Oui, mais vouloir est difficile...

Madame Le Guenn eut un soupir rauque. Je considérais les trois êtres en qui germait sourdement, douloureusement, passionnément, la graine de mes semailles. Certes j'avais, moi, modifié le terrain de trois cerveaux, de trois cœurs, de trois pensées. J'avais créé en eux de nouvelles forces libératrices et destructives. J'avais saisi les mouvements fluides et indéfinis de leur esprit pour les agglomérer en vœux ardents et tenaces, en désespoirs féconds. Je n'avais pas contemplé en vain les chaos de la terre ni les hésitations de la mer.

Des velléités avaient pris corps, grâce à ma science des hommes.

Nous nous remettions en marche, pour le retour, cramponnés au flanc de la montagne granitique dont la pierre ensoleillée nous aveugla. Bien que soutenue par le guide, madame Le Guenn embrassait les aspérités des roches, éperdument, lorsqu'elle glissait, comme si, de la terre aïeule et insensible, elle réclamait une aide maternelle. De tout son être elle caressa la paroi rugueuse du promontoire en rampant, faible et molle, jusqu'au moment d'atteindre les sentes meilleures. Elle portait en elle la puissance dominatrice de mon idée qui domptait son énergie, sa foi, sa chair même...

Dans la carapace de mon automobile j'enlevai mes trois esclaves, mes trois victimes, mes choses : je les enlevai dans le joyeux bourdonnement de la machine qui franchissait la lande, éraflait les champs de sarrazin, jetait sa poussière et son odeur aux faces des mornes chaumières, qui ronflait au passage dans les bourgs, qui contournait les tombereaux chargés de goémons humides, qui stupéfiait les vieilles filant la quenouille sur la marche des seuils, qui narguait, de sa pétulance, la torpeur séculaire des paysans, qui criait la gloire de sa vitesse aux gars plongés, jusqu'à la ceinture, dans le flot vert de l'anse. Ils chancelaient sous les assauts de l'écume, pour recueillir au bout de leurs râteaux les plantes marines extirpées des récifs par les violences de la tempête.

Nous rentrâmes sur le tard à Quimper. Le dîner fini, les dames La Revellière, un peu lasses, furent dans leurs chambres. Je tâchai de retenir le docteur au fumoir de l'hôtel, en l'interrogeant sur le magnétisme du sang. Contrairement à ce que j'espérais, madame Le Guenn ne se retira point. Elle surveilla nos propos et s'y mêla. Du reste, elle semblait en parfaite possession d'elle-même. Je flairai qu'elle avait résolu de ne céder à nul de mes avis. Pourtant j'insinuai que des soins attentifs, une cure d'altitude, l'absence de soucis devenaient indispensables. Lui nous assurait de sa parfaite santé, surtout lorsque j'eus insisté de nouveau sur les fâcheuses décisions de la Compagnie des Produits pharmaceutiques. Ensuite il se renversa dans le fauteuil et feignit de s'assoupir, comme pour fuir, dans le néant du sommeil, tant de tracas. Sa

femme déclara qu'elle condamnerait dorénavant la porte du laboratoire, qu'elle interdirait la bactériologie, les visites aux malades, et n'autoriserait que la consultation du vendredi. C'était un plan tout net. Le docteur sourit, en haussant les épaules. Je regardai madame Le Guenn bien fixement. Elle rougit, pâlit, ainsi qu'une écolière surprise en flagrant délit de faute, par un maître sévère.

Son mari rouvrit les yeux pour remarquer ce trouble, et il proposa de gagner les appartements.

— Je sais — me souffla-t-il à voix basse dans l'escalier — que tu as agi pour le mieux dans toute cette affaire... Pourtant n'eût-il pas mieux valu que madame Élisabeth et moi nous eussions gardé le silence sur nos sentiments?... Voici ma pauvre femme qui pleure et me conjure de ne pas l'abandonner. Rien ne la rassure... Tu lui tiens des discours spécieux et paradoxaux qu'elle prend à la lettre. Et moi, je lui parais ton complice... Est-ce là notre devoir, Guichardot?

— Bon, bon! — grommelai-je. — Sacrifie donc les milliers de vies qu'eût sauvées ton sérum aux pleurnicheries de l'alcôve conjugale..., si c'est là ton opinion!... Opinion fort peu digne de ton caractère, ma foi! Lamarck, Darwin et Spencer te condamnent... Moi, je m'en lave les mains... si tant est que je puisse me laver les mains devant un malheur qui privera les sociétés savantes de ta découverte, et tes amis de ton existence, car tu n'ignores pas ce que préparent les atonies du cœur, mon cher, à un organisme surmené!

J'étais cruel. Il ne répondit rien. Madame Le Guenn nous rejoignait avec la bougie et la clef. Comme je proposais de faire, au matin, de bonne heure, l'exploration de Quimper, elle nous pria de la venir chercher à la cathédrale, passé la messe de huit heures, quand elle aurait communié. Vers dix heures, elle se promettait de rendre visite au coadjuteur de l'évêque, subtil théologien à ce qu'elle dit... D'après les inflexions graves de sa voix, je ne doutais point qu'elle n'allât s'enquérir auprès de lui, et lui soumettre le cas de conscience. Donc sa résolution n'était pas encore prise. Elle hésitait.

Je leur souhaitai le bonsoir, en songeant au sommeil improbable de cette amoureuse, et à l'insomnie qu'elle procu-

rerait à son époux en le harcelant de lamentations. Cette martyre aurait-elle, enfin, le courage de son martyre ?

Je ne la plaignais qu'à demi : les dévots n'ont-ils pas toujours estimé qu'une douleur vertueuse, discrète, sous l'œil de Dieu, est un sûr moyen de salut ? Selon la morale comptable des religions, madame Le Guenn savait probablement mettre en balance le profit céleste et la perte humaine. Elle n'était pas sans consolation efficiente.

D'ailleurs elle parvint à me dérober son mari, le lendemain matin. Je ne les retrouvai qu'à la cathédrale, où elle l'avait conduit, avec madame Le Revellière et Gilberte. Par grandes lames blondes, le soleil divisait l'altitude grise de la nef, qui dévie vers la gauche, au delà du transept, parce que, sur la croix, la tête du Christ mort s'affaissa dans la direction même assumée par cette architecture. Tous quatre avaient pris place dans cette partie de l'édifice. Nous sortîmes. J'accaparai madame Le Guenn :

— Eh bien ! vous êtes-vous accusée de vous comporter aussi mal que moi, dans les choses de l'amour ?

— Le confesseur m'approuve, puisque la religion interdit de dissoudre les liens que l'Église a noués.

— C'est cela ! Vous n'aimez pas suffisamment votre mari pour risquer votre salut afin qu'il triomphe.

— Il y a son salut, aussi, sur lequel je dois veiller.

— Ce qui le regarde seul... Et ne peut-il être pardonné, s'il commet la faute du divorce, par esprit de grande charité, pour ravir des foules à la mort ?... Et vous-même, ne serez-vous point pardonnée, si, par là, vous assurez la victoire sur le mal ?... Demandez à votre ami, le coadjuteur, le théologien, une solution, en lui posant ainsi toute la donnée du problème... Au point de vue de la charité supérieure... de la charité supérieure... Nierez-vous qu'il y ait là une charité supérieure ?...

Dans la torte ruelle du Gué-de-l'Odet, nous nous arrêtions devant une curieuse demeure du XVe siècle, une maison pointue, ventrue, et en surplomb sur un rang de solives que soulèvent les étonnantes figures de cariatides anciennes. Taillées dans la pierre, coiffées à la mode de Charles VIII,

ces têtes joviales d'hommes et de femmes sont d'un réalisme grotesque. L'une tire la langue, l'autre grimace sous un toquet à plumes. Opposées deux à deux, aux sommets de trois lourds piliers, elles semblent se répondre par-dessus les portes d'un sombre estaminet. De commères à compères, elles s'adressent des mines drolatiques, surprenantes et véritables. Madame Élisabeth, jusqu'alors en retard, nous retrouva, pour embrasser sa cousine. Je la saluai brièvement, comme fit le docteur. Devant elle je jugeai imprudent de parler à madame Le Guenn, que cette présence humiliait et torturait. La conversation se fit générale, esthétique et archéologique. Les objectifs furent braqués. Les déclics sonnèrent.

Néanmoins je profitai d'un moment où les opérateurs s'absorbaient dans le réglage des mécanismes, et je pus répéter à madame Le Guenn :

— Nierez-vous qu'il y ait une charité supérieure dans l'acte de risquer son salut lui-même pour la multitude d'existences que le sérum de Le Guenn ressuscitera, pour la sienne d'abord ?...

Pressée par moi qui m'avançais, elle recula dans la façade, et ses yeux cherchèrent éperdument un secours. Ils n'aperçurent que l'affreux compère sculpté là-haut qui tirait sa langue épaisse sous un nez camard, le long d'une barbe de pierre. Je ne sais l'impression exacte que lui fit ce masque; mais ayant regardé ma figure, elle pâlit affreusement et se débarrassa de mon insistance, en marchant vers son mari.

Je ne la pus rattraper que dans la rue Kéréon, lorsque notre groupe s'y arrêta. Les vieilles maisons aux murs couverts d'ardoises, aux étages en saillie sur leurs rangs de solives, aux pignons aigus, aux panses lourdes, aux petites boutiques basses et affaissées dans le sol, excitèrent l'enthousiasme verbal de ces dames La Revellière, tandis que madame Le Guenn, comme pour s'étourdir, leur disait l'histoire de chacune, et des anecdotes. Elle leur montrait les deux flèches de Saint-Corentin dressées dans le ciel, au bout de la rue. Elle contait les légendes pieuses. Une volubilité singulière l'anima. Bientôt elle nous entraînait sur le pont du Steïr. Elle nous fit admirer la tourelle en échauguette suspendue au coin de la masure que baigne ce ruisseau transparent, puis toute une pers-

pective de maisonnettes trapues, gibbeuses, plantées de guingois, à pic sur les deux rives de cette eau tortueuse. Aux lucarnes se montraient des femmes en hennins. Et madame Le Guenn dissertait, agitait ses bras, indiquait chaque chose de son doigt ganté de fil. Amoureuse de ces débris, elle interrompait les évocations prétentieuses de madame Élisabeth pour y substituer les siennes, pourvues d'histoire locale et de renseignements exacts. De fait, elle voulut à tout prix fuir notre discussion. Elle se réfugiait dans l'amour de cette ville, survivance de traditions périmées, de vies jadis intenses. Chacune de ces pierres ébréchées, chacune de ces poutres grossièrement apparentes, chacune de ces tourelles, chacune de ces devises inscrites aux frontons des magasins, la défendaient contre la clairvoyance de mon esprit positif. Madame Le Guenn interposait leur gloire entre nous. L'enfant peureuse se cache derrière les jupes de sa mère, à la venue de l'étranger.

Pour se rendre à l'évêché, elle nous quitta dès que nous eûmes reconnu le mur massif et crénelé, défense de la cité ancienne, et derrière lequel retentissaient les cris des lycéens que maintenant il enferme. Je pus accompagner madame Le Guenn, quelques pas :

— Que j'aimerais apprendre l'opinion du coadjuteur sur le problème moral de notre hypothèse ! Sa casuistique se peut exercer, à ce propos, fort subtilement. De grâce, chère madame, établissez bien exactement le problème, le problème des mille vies et de la charité supérieure !

— Si la conversation s'y prête, je ne l'oublierai pas. Mais pourquoi m'obséder ?

— Eh mais !... vous m'avez accusé de vilenie à l'égard d'Anne-Marie : il m'agréerait que le coadjuteur vous démontrât que vous agissez de même à l'égard de Jean Le Guenn. Cela me réhabiliterait à vos yeux, puisque personne n'admettra que vous soyez capable d'une faute grave. Voilà mon but. J'entends me laver de votre accusation, chère madame, en vous montrant que vous-même, une sainte, encourez ses rigueurs. Le coadjuteur vous le dira. L'amour est égoïste. dominateur, et impitoyable chez une épouse vertueuse comme chez un homme volage et insensible.

— Pas du tout!... Nos vues sont très contraires. Il dépend de vous seul qu'Anne-Marie soit sauvée de la misère, et, sans doute, de la mort. Jean, lui, ne consentirait pas au divorce. A défaut d'affection, sa probité morale lui défend de m'abandonner pour de l'argent et pour du vice. Sa résolution ne dépend pas de moi. C'est une différence importante.

— Peut-être non. Ne penseriez-vous pas que son devoir de savant l'oblige à tout oublier pour sauver les victimes du typhus? A tout oublier, même la famille, tout, tout!... Son devoir de savant ne l'emporte-t-il pas sur son devoir de mari?... Voilà ce qu'il faut expliquer au coadjuteur... Et, s'il est loyal, vous me réhabiliterez...

— Nous verrons cela...

Je la saluai. Tête basse elle s'éloigna. Quand elle fut à quelque distance, sa main remua pour appuyer du geste les discours qu'elle tenait toute seule, tant l'affolait mon insistance...

Avant le déjeuner, nous parcourûmes l'esplanade qui borde le cours de l'Odet. Madame La Revellière s'arrangea de telle sorte que je ne pus causer confidentiellement ni avec sa bru, ni avec le docteur. Je réussis pourtant à les inquiéter sur les conséquences graves que prépare la strychine employée, comme tonique du muscle cardiaque. Lui niait mollement, attentif en apparence à un vol de mouettes qui, de ses ailes grises et blanches, frôla les verdures des grands arbres étagés à notre gauche sur la pente, et puis redescendit rider l'eau verte du fleuve pour y flairer les sels de la mer que le flux y charrie.

Tant je déplorai l'état de Jean Le Guenn que les cils de son amante se mouillèrent et qu'elle dut les essuyer du doigt, en dissimulant ce soin à sa belle-mère et à Gilberte. Il arriva que nous marchâmes à l'écart, lui et moi. Il s'émut jusqu'à railler amèrement la sottise du destin qui pouvait anéantir, avant la fin des expériences, un esprit fertile comme le sien. Et il supputa combien d'inventions utiles demeurèrent inconnues parce que la pauvreté, la maladie avaient terrassé trop tôt leurs créateurs. A quoi je ripostai qu'envers l'humanité, le devoir de ces créateurs est d'échapper, par tous les moyens, à la tyrannie des maux...

— Sans doute as-tu raison, — avoua-t-il enfin, — en théorie pure... Mais que veux-tu! il y a nos traditions, nos atavismes, les sentiments transmis par le sang des ancêtres : il y a ce que l'on nomme la question du cœur...

— Oui, tu veux t'admirer héroïque : ton orgueil intérieur domine les conseils de la raison, de la science... Ton orgueil! rien que l'orgueil : car la pitié, c'est l'orgueil de celui qui s'extasie devant sa bonté, son dévouement, devant son incompréhension des lois naturelles et nécessaires à l'harmonie du monde, lesquelles éliminent la stérilité des faibles, et favorisent la fécondité des forts !

Je lui demandai s'il avait lu les romans philosophiques du marquis de Sade, et, entre autres, la si curieuse odyssée d'Aline et Valcour. Égaré sur la côte d'Afrique, et devenu l'hôte d'un roi nègre amical, le héros du livre aperçoit, en se promenant, une pitoyable négresse attelée à la charrue. Avec un aiguillon, son maître la pique afin qu'elle tire. Lorsqu'elle s'arrête, lorsqu'elle tombe, il la fustige. Indigné, le voyageur prie le roi de délivrer l'épouse esclave. Le roi consent. Et l'homme sensible, glorieux de sa bonne action, s'en vante auprès d'un autre aventurier, un Portugais, échoué dans ce même pays. « Tu n'as fait, dit celui-ci, que changer le malheur d'individu, comme on change une liqueur de bouteille. Privé de son esclave le laboureur se désole sur l'impossibilité d'en avoir une autre qui trace le sillon nourricier. Il souffre dans son orgueil humilié par le roi qu'il redoute. Est-ce une bonne action, celle qui déplace seulement le malheur, sans le chasser entièrement? Tout au plus peux-tu dire que tu as fait cet acte parce qu'il te plaisait, parce que tu songeais à t'admirer en l'accomplissant. Mais tu n'as pas fait le bien. Tu as dérangé l'ordre de la nature, qui destine les faibles à pâtir sous le joug des forts. Est-ce bien à nous de nous arroger le droit de changer l'ordre de la nature?... »

— Dans l'ordre de la nature, toi, Le Guenn, toi, fort par l'intelligence, tu dois préserver ta vie et ta pensée productrices en asservissant au sort fâcheux la faiblesse stérile de ta femme. Ce n'est pas en vain que le hasard vous a mis en présence, madame Élisabeth et toi. Si tu la repousses, elle souffrira

durement, car son esprit passionné n'attend que de toi sa nouvelle vie. Espères-tu faire une bonne action, en lui versant le chagrin que tu auras ôté de ta femme? Tu auras changé le mal de récipient... Mais le mal subsistera... Et tu auras combattu les lois de la nature qui, pour te reprendre à la mort, te jettent aux bras de cette belle dame éprise... En épargnant ta femme, tu agis pour te plaire en posture héroïque, tu agis pour ton miroir... Oui, tu agis pour ton miroir! rien que pour ton miroir!... Coquette!

Et je lui pinçai sa taille chatouilleuse. Il se débattit. Nous rentrâmes à l'hôtel. Chacun monta dans ses appartements, sauf moi, qui, sous le porche, guettais le retour de la victime. Tête basse, elle arriva. La réflexion bridait la peau de son front blême.

— Eh bien? — criai-je. — Votre coadjuteur vous a-t-il convaincu de me réhabiliter, en vous démontrant la parfaite ressemblance de nos amours, en vous déclarant responsable de toute la destinée de votre époux?... Je suis sûr que non, d'ailleurs! Il ne vous aura fourni que plus de raisons de me mépriser.

Devant la gaieté de mon verbe, elle affecta de traiter la question délibérément comme un paradoxe théorique et qui ne la touchait point. Je l'introduisis au parloir, toujours désert, afin que notre conversation fût aisée. Froide et franche, elle me livra, mot pour mot, j'en demeure persuadé, toute l'homélie du théologien. Réserves faites sur la réprobation ecclésiastique relative au divorce, il avait accordé qu'une personne, près de choisir entre l'existence de son mari et la stricte obéissance aux lois de l'Église, pouvait, du moins, rester passive dans le conflit, refuser même de tenir tête à la procédure, prendre le rôle de l'indifférence, faire défaut devant le tribunal et laisser, sans opposition, les autres initiatives se produire. Il suffisait que les intentions ne fussent pas siennes. Catholique, elle n'avait point à se préoccuper du divorce, qui n'existait pas pour elle. Ainsi elle ne compromettrait nullement son salut. Restant mariée en droit canonique, elle se trouverait simplement dans la situation d'une épouse trahie.

— Ah! ma pauvre amie! — constatai-je d'une voix joyeuse,

— vous voilà telle que moi !... Quelle déchéance... Sans l'égoïsme naturel de l'amour, vous pourriez offrir à votre mari, avec la tolérance de l'Église, la fortune de madame Élisabeth, la santé, la certitude absolue de la gloire... comme, sans l'égoïsme naturel de l'amour, je pourrais offrir à votre petite Anne-Marie les avantages de mon existence. Nos âmes sont des sœurs !... Permettez-moi de rire !... permettez-moi de rire !...

Elle ne bougea point, assise, roide, dans le fauteuil d'acajou et de velours pourpre. Elle ne gémit même pas. La pendule de bronze vert, sous le globe, sonna les douze coups de midi. Le lourd omnibus de l'hôtel ébranla les murailles et les vitres, en démarrant pour rouler vers la gare, au trot de ses bêtes adipeuses et pommelées. Du café voisin, des officiers sortirent en bande, bottés, éperonnés, sveltes, la canne de cheval à la main. Leurs pommettes gardaient la chaleur de la fine champagne. Ils se pavanèrent en affectation d'allures distinguées, et tout heureux d'être des personnages chatoyants, dorés, minces, salués par des pioupious bleus et rouges.

— La vertueuse madame Le Guenn, la sainte madame Le Guenn, égale en moralité à Guichardot !... Avouez, chère amie, que c'est drôle !... Avouez !...

— Je ne sais plus, — balbutia-t-elle enfin, — je ne sais plus... Je pense à tâtons. Tout s'est obscurci... Jean n'était pas avec vous ?...

— Non : j'ai supposé qu'il allait avaler une pilule de strychnine dans sa chambre, tant il m'a quitté précipitamment...

— Il a sa crise ?...

— Non... mais... un malaise peut-être... D'ailleurs, ce n'est qu'une supposition !

— Mon Dieu !... Faudra-t-il que je devienne assez forte pour accomplir un tel devoir ?...

— Quel devoir ?...

— Celui de renoncer à tout...

— Vous êtes folle... Vous n'allez point, j'imagine, prendre au sérieux nos petits discours sur la passion. Vous ne commettrez pas cette erreur absurde !...

Levée, elle s'approcha de la fenêtre, regarda, sans voir, la rue, les balustrades en fer qui longent les bords de l'Odet,

l'esplanade de la rive gauche, les arbres étagés sur la colline, au fond. Le même vol de mouettes grises et blanches se jouait, du ciel au fleuve... Ayant avisé cette forme féminine à travers la guipure du rideau, un lieutenant ralentit sa marche, darda l'œillade, alla, revint. Feignant d'attendre quelques-uns de ses camarades, sur le trottoir, il alluma une cigarette. Madame Le Guenn ne détachait pas ses yeux de ce joli garçon, de la balustrade en fer, de l'esplanade morne et déserte, du ciel gris... Elle murmurait :

— Une erreur... Est-ce une erreur?... Jean va s'affaiblir... Il peut mourir... Voilà le fait réel... Et mon affection ne peut le sauver de cela, ni lui, ni les milliers de vies qu'il ressusciterait. Voilà... Telle est l'évidence. Je ne peux pas lui donner l'argent, ni le repos, ni chasser les peines qui, peu à peu, le détruisent. C'est comme si je n'avais, devant ces calamités, ni cœur, ni volonté, ni membres, ni paroles... C'est comme si j'étais, devant cette calamité, un cadavre déjà... un cadavre!... oui, un cadavre inerte... stupide, inutile... un cadavre... Je ne sers de rien... Et, de l'autre côté, voici une femme qui l'aime. Elle tient dans ses mains la fortune, et, dans son cœur, l'amour... un amour capable, le sien, de reprendre à la mort l'homme que j'adore plus que tout... Elle peut, elle... Elle peut. Moi, je ne puis pas... Et vous me demandez si je dois sacrifier la vie de Jean comme vous avez sacrifié la vie de la servante?... Et, si je réponds : « Non, non... », si ma conscience crie : « La charité veut que tu t'immoles pour celui qui ressuscitera tant de vies » ; si ma conscience crie cela, vous me dites, vous, que je suis dans l'erreur... dans l'erreur!... Non, non ce n'est pas l'erreur! C'est effroyable... C'est... Ce n'est pas l'erreur!

A ces mots, elle se retourna de mon côté. Et le lieutenant parut s'occuper de l'atmosphère, de la pluie possible. Il arrêta un de ses camarades et le retint devant le rez-de-chaussée, afin de justifier son attente à mes yeux de jaloux supposé. L'ironie de cet incident me fit sourire. Se pouvait-il douter, le militaire, du drame qui se passait là, derrière la guipure empesée de ce rideau provincial. Moi, je répétais, haussant les épaules, par comédie :

— Mais si, madame Le Guenn, c'est une erreur! Voyons,

ai-je accepté, moi, de sacrifier mes aises à celles de votre petite bonne?...

— Voilà bien la preuve même que la vérité morale est dans ma prochaine résolution, ma résolution contraire à vos actes que je réprouve! — énonça-t-elle fermement.

— Que vous êtes nerveuse, ma chère amie, que vous êtes nerveuse! — me contentai-je de répliquer, en levant les mains.

Tout exultait en moi. La fleur de mes semailles s'épanouissait amplement, sur cette tige frêle, sur ce pauvre corps menu et roidi.

La victime soupira :

— Je vais voir si Jean a besoin de quelque chose...

— Ne lui parlez pas de ces bêtises, surtout!...

Sans répondre, elle disparut dans l'escalier.

X

Dans sa clarté vive, et depuis l'horizon grisâtre, se précipitaient les ruissellements de la mer, avant de s'écheveler en écumes contre les roches basses, innombrables, de Penmarch, où boitait une procession de Bigoudens, têtes nues, à la suite de trois bannières : — velours cramoisi, brocart d'or, damas d'argent, elles étaient maintenues droites, malgré la brise, par de solides Bretons en vestes courtes. — Le prêtre bénissait la rumeur des eaux.

Le long de la grève, défilaient en groupes les femmes mitrées de guipure. Elles offraient au ciel l'ampleur de leurs fronts durs, leurs pommettes saillantes, leurs nez camards. Sur les larges manches repliées vers le coude et ornées de géométries mystérieuses, leurs enfants perchaient. De leurs tempes, les rubans énormes volaient, rouges, roses ou verts. Partout ondulaient aussi les angles des pavillons hissés aux mâts du sémaphore, du vieux phare carré et crénelé, de sa chapelle, des barques échouées en ligne, de l'usine électrique qui soutient le phare neuf, haute colonne de granit, lanterne bienfaitrice entre les profondeurs du ciel et les clameurs de

l'Océan. C'était une fête de couleurs frissonnantes dans l'air limpide, par-dessus le glacis des flaques. Les cloches sonnaient. La fougue du vent s'engouffrait dans les oreilles, battait les paupières, salait les lèvres. Et toujours pullulait cette foule de femmes qui se dandinaient dans les ballons de leurs robes épaisses élargies par les vertugadins. Ramenées par-dessus les passementeries de leurs bonnets, leurs chevelures lisses étaient tendues, telle une autre étoffe, jusque sous les guipures de la petite mitre qu'un cordon nouait aux mentons gras. La lumière dorait leurs nuques saures. Il semblait que le flot dégorgeât indéfiniment cette multitude. Attifés comme de petites bonnes femmes, des centaines de bébés trébuchaient dans leurs jupons trop pesants.

La foule chantait les répons. Le cortège inclina les bannières afin de leur faire franchir la porte trop basse de la pauvre chapelle. Taquine, madame La Revellière contredit la dévotion de madame Le Guenn, qui se réfugiait dans la prière. La vieille dame affirma que la bannière rouge était le symbole du feu, de l'Agni védique, que la bannière d'or était celui du soleil-père, Diauz-Pitar, Ormuzd; que la bannière d'argent était celui du monde stellaire, d'Astarté, de l'univers astronomique, — que tous ces dieux antérieurs au Christ s'étaient glissés, par la suite, dans sa religion, triomphant sous les espèces du Père, du Fils, de l'Esprit. Fière de soi, l'alliée des La Revellière-Lepeaulx résumait ainsi les souvenirs confus de ses lectures impies. Madame Le Guenn ne répondit rien. Heureusement Gilberte appela sa grand'mère : son chapeau vacillait; la vieille dame s'occupa de l'enfant.

La procession s'introduisit dans la salle exiguë, crépie de chaux, qu'était le sanctuaire. Dehors, la foule se prosterna contre la muraille que troue la lucarne quadrilobée par où s'exhale la voix de l'officiant. Toutes les têtes s'inclinèrent, et les chevelures luisirent, arrondies sur les crânes, entre les coins de pourpre et d'argent qui décorent les bonnets. Une jeune femme priait avec une ferveur insigne. Ses yeux cillaient selon le rythme des litanies que récitaient ses lèvres charnues. Sur le chapelet de corne elle avait joint ses mains gourdes et poilues de blond. De ce lourd visage, de ces bajoues rouges, de ce nez court, de ce front miroitant, du

corsage noir, des rosaces et des rectangles en soie jaune ornant les manches, une telle image de ferveur ancienne se composait qu'on admettait qu'elle fût angélique, en dépit des souliers ferrés relevant le velours et le drap de la jupe. Soigneusement, madame Élisabeth la dessina sur son album. Et le docteur, se rapprocha. Le vent ajustait la robe d'alpaga gris au corps de son amante.

Madame Le Guenn fut s'agenouiller aux côtés de cette Bretonne d'enluminure. Bien que l'une parût mince et nerveuse, leurs silhouettes s'adaptèrent. Au pastel, madame Élisabeth les nota. Le profil râpeux de la paysanne débordait le profil gris de madame Le Guenn, comme, sur les médailles à deux effigies, celle du fond déborde la principale. L'identité de leurs postures, de leurs bouches priantes, de leurs vêtures également sombres, encore que de coupe dissemblable, s'inscrivit malicieusement sur la feuille que nous admirions autour de la dessinatrice. Crayonnant le chapeau de paille de l'épouse, elle lui donna l'aspect d'une auréole qui sanctifiait les deux figures en oraisons.

Pareilles étaient les expressions des regards invocateurs. Pareillement papillotaient les paupières selon le rythme des litanies que les deux bouches murmuraient ensemble au seuil de la chapelle, sous le cintre de sa poterne, proche du vieux phare pavoisé par les couleurs armoriales des pavillons maritimes. Mieux que nous, le docteur écoutait l'éloquence de madame Élisabeth traiter comme un simple motif d'art la dévotion de ces mille créatures accroupies, le chapelet aux doigts, sur les ajoncs éventés et fanés du promontoire. Elle dénombra les infirmes amenés dans leurs brouettes pour supplier aussi le ciel, ses clartés rudes, sa bise agressive qui secouait tous les rubans, et faisait claquer les draps des robes, les drapeaux, les oriflammes.

Alors Le Guenn pensa certainement que sa femme s'oubliait trop dans sa ferveur. Il médita sur le soutien qu'elle cherchait en s'unissant aux dévotions de ces gens. Les yeux du marin clignaient à la lumière hostile. Il se détourna, contempla les mouvements mornes de l'Océan bombé vers l'horizon et saisi au loin, par les bras pierreux des caps. Madame Élisabeth n'obtint plus qu'il lui répliquât.

Après, nous voulûmes gravir l'escalier du phare neuf. En spirale, une rampe de cuivre massif tournoie dans le clair cylindre de granit bleu. Au sommet, nous considérâmes le pays, cette pointe de cailloux monstrueux éboulés parmi les eaux baveuses, Kéritis et Saint-Guénolé, les deux bourgs, clapis à droite et à gauche, avec leurs maisons fortifiées des temps médiévaux, les pointes de leurs clochers, les mâts de leurs bateaux noirs. Vers la terre, ce sont les champs malingres d'orge et d'avoine, poussés dans les phosphates du sable. Sur les landes désolées paissent les vaches presque immobiles. La route droite et sablonneuse brille jusqu'aux clochetons de Saint-Nona, l'église du vieux Penmarch, cité d'armateurs jadis prospère, et qui, dans son architecture précieuse, fragile, moussue, arbore leurs armoiries — : une nef remplie de sages nautoniers.

Nous l'avions visitée en venant. L'automobile s'était arrêté sous le mur qui étaye l'humus du cimetière. Nous avions foulé les tombeaux étroits et courts : en un coin, il y avait un tas d'ossements bruns ôtés des fosses pour qu'elles accueillissent les nouveaux défunts. Nous avions passé sous les porches aux niches vides, aux bancs de grès. Nous avions, dans l'intérieur, fait sonner, sous nos pas les dalles dissociées du chœur : là tant d'hommes râlèrent égorgés durant les guerres de religion ! Et, de tout cela, demeurait, au cœur des Le Guenn, une angoissante tristesse. En leurs âmes était la même désolation que sur ce cap ras effondré dans la mer, au bout de ses champs maigres, et honni par les salives du flot, par les hurlements de la rafale.

Ils ne se déridèrent pas, quand une troupe d'écolières bigoudines envahit, avec leurs frères espiègles, le kiosque de verre. Nous nous montrions les vagues boursouflées et dressées contre les blanches lumières du ciel. Mais si madame La Revellière et Gilberte se plaisaient entièrement au spectacle de cette géographie tragique, madame Élisabeth et moi guettions ce qui nous révélerait le véritable état des Le Guenn. Ils ne se quittaient pas. Silencieux, atterrés, l'un contre l'autre, ils souffraient continûment. Leurs mines hâves dénonçaient les drames de leur insommie. A l'impatience qui tenaillait évidemment leur parente, je soupçonnai que les amoureux

s'étaient entretenus de leur dessein, qu'elle avait appris une chose favorable, et qu'elle attendait, plus fébrile, l'imminente fin du débat. La veille, les Le Guenn s'étaient dits trop las l'un et l'autre, après l'excursion de l'après-midi, pour s'abstenir de dîner en notre compagnie. Mais, ce matin, ils n'avaient pas refusé de nous suivre à Penmarch. Madame Le Guenn voulait que son orgueil ne parût pas fléchir devant ses craintes. Torturée par la plus forte douleur qui lui pût échoir, elle se roidissait fièrement, les yeux secs.

Je me demandai si, comme Zarathustra, elle était suffisamment orgueilleuse de sa peine pour dire à la mort : « Si cela a été la vie... eh bien : encore une fois ! » Eût-elle voulu, par amour du sacrifice, par amour du Calvaire, pâtir encore une fois, comme elle pâtissait à cette heure dans cette lanterne ronde où le gardien montrait à Gilberte les lampes électriques aussi complexes que des horloges, et les lentilles des gros miroirs segmentaires.

— Il m'a écouté, — murmura madame Élisabeth pendant que, tous deux, nous tournions, sous couleur de conquérir par nos regards toute la région. — Il m'a écouté. Cette nuit, il lui a confirmé que son mal était grave et mortel, s'il ne se soignait pas, en changeant d'existence. Et il espère qu'elle lui proposera d'elle-même...

Sa cousine se rapprochait de nous. Madame Élisabeth me signala la fumée d'un navire à l'horizon des eaux vertes et montueuses. Malgré sa présence d'esprit, elle laissait voir une sorte de joie délirante qui forçait les portes de ses yeux, qui scintillait à la pointe de chaque cil, qui luisait aux coins de ses lèvres. Je ne sais pourquoi elle m'inspira soudain quelque mépris. Rien de son esprit n'aimait alors Jean Le Guenn. Seul l'instinct de cette créature intelligente la commandait. Il me parut qu'elle s'était tout à coup muée, sinon en bête, du moins en une coquine assez vulgaire.

Passé quelques minutes, je me rendis compte de mon injustice : précisément, je reprochais à l'énergie de sa nature ce que j'exigeais du docteur. Il me déplaisait qu'elle obéît à de francs appétits ; et je traitais Le Guenn de lâche, parce qu'il n'y cédait pas. A cette incohérence de ma logique, je pus mesurer combien l'exemple de la sottise bre-

tonne avait déjà sérieusement engourdi ma conception virile des faits. Ceux que je prétendais vaincre émousseraient-ils d'abord mes armes? Un mois plus tôt, j'eusse loué cette magnifique vigueur passionnelle de madame Élisabeth, comme une preuve de santé morale. Aujourd'hui, faussée par tant de vicissitudes, ma raison condamnait presque une si noble franchise.

En quoi de chétif, de pitoyable, s'était changée ma force? L'atmosphère de l'Armor, la gronderie de l'Océan formidable, le ricanement des vieilles façades ventrues, m'avaient-ils rendu semblable à ces Bretons résignés comme des enfants sous la férule?

Et je connus que la vérité de mon être était en péril. Déjà m'infectait l'endémie de cette province. Il me parut qu'enfermé sous la cloche de ce ciel pâle, assiégé par les assauts du vent, je chancelais dans un asile précaire, au sommet du phare que le cap de blocs et de cailloux humides élevait par-dessus le cercle des champs et des eaux.

J'eus le sens d'une débilité. N'allais-je pas devenir aussi un Le Guenn mol, passif et lâche devant ses espoirs?

Il me fallait un autre air, un air moins victorieux des énergies, l'air tonique et stimulant des montagnes, l'air subtil et empesté des capitales; non cet air maître de qui tend à se dépasser.

Aussitôt je voulus partir. En bas, l'automobile bourdonnait à la façon d'un gros insecte arrêté sur l'ordure nourricière du sol. Là rampaient aussi les essaims de Bretons noirs. Je criai l'heure aux Le Guenn, qui me suivirent avec leurs parentes. Nous nous arrêtâmes à l'orifice du cylindre clair, où tournoyait la spirale en cuivre de la rampe. Du fond, plusieurs voix enfantines sonnaient, s'appelaient, se querellaient. Des sabots claquaient en descendant. Un vol de filles enrubannées s'engouffrait, avant nous, dans l'abîme circulaire. Les échos de leur joie frappaient le granit bleu. Ils animèrent encore le jour intense que versaient les longues fenêtres vers la courbe de cuivre étincelant.

La brutalité du soleil et de cette liesse nous étourdit tous, à l'instant de nous engager dans le puits de pierre vibrante. Trop de clarté, trop de bonheur criard ébranlèrent nos pensées.

Madame Le Guenn hésitait à mettre le pied sur la première marche de fer :

— Il y a trop de fracas, il y a trop de lumière ! — bégaya-t-elle.

— Ce simple granit bleu lisse et nu !... Il semble qu'on ne saurait où se rattraper en cas de chute, — geignit madame La Revellière.

— Et ce trou de soleil vous aspire ! — dit le docteur, penché sur la rampe.

— Oui, ce trou de lumière vous aspire ! — confirma madame Élisabeth, dont le sourire frissonnait.

— Comment ? — m'écriai-je. — Comment pouvez-vous tous redouter la lumière de ce puits, et le tumulte de ces joies ?... Vous faut-il absolument des antres, de la nuit, du silence, et de la mort... pour vivre ?

— Oh ! — fit madame Le Guenn, — il y a trop de clarté là, comme dans la vie, trop de clartés aveuglantes, trop de rayons qui transpercent... L'ombre endort, du moins... La clarté est plus cruelle que l'ombre...

— Ah ! ah ! — ripostai-je. — Vous préférez le sommeil dans le sépulcre à la course dans le matin ?...

— Il y a tout de même trop de lumière ! — confirma le docteur, que blêmit le vertige. — Et cette rampe de cuivre, qui tournoie, réfracte tous les rayons ! Elle les renvoie sur le granit du mur...

— Ça fait mal au cœur ! — gémit madame Le Guenn.

— Et ce bruit qui vous fait mal à la tête !... — ajouta madame Élisabeth.

— Mais ce sont les dynamos que la vapeur met en marche pour que le phare éclaire, tout à l'heure, l'espace de la nuit..., pour qu'il enseigne leur route aux hommes qui l'ignorent...

— La pesanteur vous plombe les membres, ne trouvez-vous pas ?... — interrogeait encore madame Élisabeth.

— Allons, allons ! — commandai-je, — descendons vers le bruit et la lumière... vers la vie véritable, madame Le Guenn !... Ou bien vous resterez semblable à moi... semblable à moi qui tue les petites bonnes !... Hein ! quelle menace madame Le Guenn ?...

— Mon Dieu ! jamais je n'oserai descendre dans ce trou de

bruit et de lumière, — pleura-t-elle d'un voix tremblante. — Elisabeth, passe devant!...

— Comment veux-tu que je passe avant toi?... Puis-je oser, si tu ne te décides d'abord?...

Certes, madame Élisabeth prononça toute la phrase en lui attribuant la valeur d'un symbole, à la manière d'Ibsen. Elle voulait dire que sa cousine devait la première accepter le divorce, pour qu'elle sauvât Le Guenn. Et cela fit qu'ils sourirent ensemble tous trois, douloureusement...

— Je n'ose pas encore! — soupira madame Le Guenn.

— Alors laissez-moi vous montrer le chemin! — conclus-je, en me précipitant vers l'escalier. — Laissez-moi, puisque je suis le seul qui affronte la clarté de la vie!...

Et, content de cette plaisanterie littéraire qui marquait bien la puissance égale de nos mêmes préoccupations, qui signalait aussi l'heureuse germination de mes semailles parmi le terreau bousculé des cœurs, je dévalai par les marches de fer dans le puits de granit bleu qu'inondait la lumière, qu'emplissaient les cris d'une jeunesse rustique...

L'automobile nous emporta loin de cette terre aride et pavoisée, où titubait encore, le long des chaumières basses, la procession et ses fidèles, ses longs pierrots noirs, ses grosses filles mitrées et dorées, parées de rubans azur, pourpre, émeraude, que le vent collait à leurs visages khmers.

Deux jours plus tard, à Locmariaker, nous vînmes attendre le passage de notre bateau. Rien ne me permit de découvrir si ma victime avait choisi. A plusieurs reprises, j'essayai des propos capables de renouer la conversation essentielle, soit avec madame Le Guenn, soit avec son mari, soit même avec madame Élisabeth : tous se dérobèrent. Ils connaissaient trop mes tactiques. Leur pudeur ne se souciait plus de m'étaler des faiblesses que je savais suffisamment.

Dans le port d'Auray, notre bateau avait dû, malgré nos prières, et par effet d'un contrat préfectoral, embarquer des moissonneurs à destination de Belle-Isle, avec une cargaison de bois. Ivres, ces nombreux passagers, assis sur les fagots, sur les troncs de hêtres, de bouleaux et de sapins, chantaient et se taquinaient, à l'aise en leurs costumes qu'eût peints Wat-

teau. De jolis Gilles et d'aimables Zerbinettes se lutinaient. Un joueur de cornemuse, juché sur la dunette d'avant, s'époumonnait, en rythmant du sabot, la ritournelle. Aux cordages tendus dans l'air vers la pointe du mât, des mains s'agrafaient que les travaux de la terre avaient grossies et durcies. Contre les bordages s'adossaient les vestes blanches de Pontivy, les vestes bleues de Locronan, les guimpes en percale des Lorientaises, les longs châles marrons en honneur dans les îles du Morbihan, les corsages noirs à courbes de velours ceignant les poitrines épaisses du Finistère. Des figures fraîches, virginales et rondes riaient sous les tiares d'où pendaient les courtes pèlerines noires doublées de vert, doublées d'amarante, doublées de cramoisi, reflets variables pour les joues à fossettes et les cous halés. Des fileuses plantaient à leur hanche la quenouille chargée de lin roui ; elles roulaient le fil, de leurs doigts alertes, sans négliger de riposter aux agaceries des gars, qui se frappaient l'épaule en laissant le rire tordre leurs tailles.

La Bretagne secourait les laboureurs de Belle-Isle en leur envoyant ses fils à longues jambes et ses filles trapues, avec le bois qui chaufferait les fours à pain, qui pétillerait aux bivouacs des champs pour éclairer les visages des conteurs ou les gestes des danseuses, — lorsque leur ronde cernerait le feu créateur, en souvenir inconscient des vieux cultes chers aux Celtes primitifs, dans les plaines de l'Asie.

De la passerelle nous les regardions. Madame Élisabeth et le docteur échangeaient des réflexions ethnographiques que l'érudition douteuse de madame La Revellière contredisait impertinemment. C'était l'heure où le soleil décline, où son or commence à sertir les cimes des futaies et les bords des nuages, où l'ombre comble lentement les anfractuosités des berges, où l'air fraîchit, où la rivière clapote, où les faces des maisons, sur les hauteurs lointaines, se fardent soudain de rose tendre. Les bandes d'oiseaux regagnaient le gîte. Les rives s'écartaient. Toute la nappe du Morbihan apparut à notre gauche, avec ses courants vigoureux fendus par les hautes perches des balises, qu'ils inclinent et qu'ils assaillent d'écume argentée. La vitesse du steamer augmenta. Le halètement de la machine se précipitait. Nous courûmes droit à l'ouest,

tandis que la sirène saluait de son beuglement le petit phare blanc de Port-Navalo.

Enveloppée dans un plaid, Gilberte questionnait sans trêve le capitaine obligeant. Nous écoutions l'homme de mer dire ses voyages de jadis vers les Singapore, les Hong-Kong et les Yeddo. Le docteur se joignait à lui pour évoquer les paysages luxuriants du Mékong, les splendeurs humaines et végétales de Ceylan, la poussière des larges rues chinoises où grouille, sous les planches bariolées des enseignes, une foule sournoise, digne, marchandant la viande rouge de l'étal et les parfums du thé en monceaux, admirant le potier qui hâte de ses orteils et de ses doigts la rapidité du tour.

Franchi le détroit, notre steamer défonça les houles de l'Océan. Il s'isola dans l'espace d'eaux lourdes et croulantes. Le vent du large refroidit nos membres, secoua le prélart tendu contre la balustrade de la passerelle. Madame La Revellière craignit que Gilberte ne s'enrhumât : elle la fit descendre dans le salon. Comme l'enfant maussade pleurnichait, sa mère dut lui donner l'exemple en les accompagnant. Nous demeurâmes, les Le Guenn et moi, près du timonier velu qui poussait, retenait la roue verticale de la barre, aux injonctions du capitaine. Les mâts se penchaient à tribord, se redressaient dans le ciel bleuâtre avec les angles aigus de leurs cordages, puis inclinaient à bâbord vers les vagues creuses et miroitantes. Le vaisseau roulait doucement, berçait ainsi les moissonneurs. Ils devisaient, assis à croppetons sur le pont d'avant, pour le rire des jeunes fileuses dont ils tiraillaient les navettes. Une grande paix fraîche venait du ciel. Le biniou exhalait tantôt ses joies alertes, tantôt ses plaintes douces. Une voix féminine chanta :

Qu'avez-vous donc la belle
Qu'avez-vous à-à pleurer ?...

C'était un mode triste et lent que le musicien amplifiait en dégonflant la panse de son instrument brodé, en précipitant le jeu de ses phalanges sur les trous de flûte. Après entente par signes, un chœur à trois parties se forma.

Les âmes se marièrent pour s'exprimer selon la cantilène

monotone, presque funèbre, bien que les ivrognes de l'assistance hurlassent parfois, de toutes leurs forces, le refrain :

Luron, luron, lurette !
Luron, luron, luré !...

Mais les jeunes filles s'appliquèrent à moduler le son très lentement, très tristement, tandis que les eaux divisées par l'éperon s'écoulaient en gazouillant aux deux côtés de l'étrave.

La gaieté ne s'éteignit pas toute, mais chacune et chacun semblèrent psalmodier une mélopée de deuil et de résignation. Le biniou se lamenta. Pourtant les faces ne devenaient pas lugubres. Prestes de leurs doigts, les fileuses maniaient leurs quenouilles. Actifs de leurs bras, les moissonneurs fourbissaient leurs faucilles. De temps en temps, les ivrognes buvaient à la régalade le cidre du pot qu'ils se transmettaient. Sur les fagots, les couples ne dénouèrent pas leurs timides enlacements.

L'gars, dans la mer a plongé !...
Luron, luron, lurette...
Luron, luron, luré !...

Ce fut même sur un ton goguenard que les trois parties du chœur saluèrent la chute du matelot dans l'abîme, sur le ton qu'eût adopté l'artiste des danses macabres, lorsqu'il s'amusait à peindre les papes, seigneurs, courtisanes, mariées, poètes et loqueteux conduits au tombeau par un squelette gambadant.

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé !

continuèrent les voix tendres, maladroites, des fileuses. Dans la fumée noire du bateau, que rabattait le vent, monta le son placide. Il s'en alla plus haut que les pointes des mâts obliques, jusqu'au pâle zénith...

Avec les jeux de la mort, l'âme bretonne a composé les strophes mêmes de ses plaisirs, tant elle demeure fidèle au terrible Ankou, qui la rend veuve quotidiennement.

Par hasard, au milieu de ces filles, l'une offrait le plus beau visage de madone. Son corsage de drap bis, largement brodé

de noir, serrait une taille noble, des épaules souples. Autour d'elle, les garçons rivalisaient de lazzi. Fière de régner sur leur attention, elle chantait, les dents rieuses :

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé !

Du haut de la passerelle, nous la contemplions comme la seule forme vivante digne de cette mer majestueuse, de ce ciel pourpre, vert et bleu, qui enveloppaient l'effort haletant de notre vaisseau, dans leurs odeurs saines et leurs couleurs sublimes. La fille de l'Armor psalmodia, de sa voix douce et victorieuse, le distique. Près de nous, le docteur fredonnait avec elle et la deuxième partie du chœur :

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé!

Cela d'un tel accent, que sa femme et moi, nous nous interrogeâmes des yeux, — elle, anxieuse, blême.

Luron, luron, lurette!
Luron, luron, luré !...

cria-t-il selon le refrain entonné par toutes les bouches brutales. Sans nul doute il avait chanté en appliquant à son destin même, par une claire allusion, le sens de la cantilène. Il ne savait pas nager dans l'élément terrible où les hommes en lutte pressent le faible, comme les vagues de l'océan pressent et noient le naufragé. Déjà la mort lui mangeait le cœur...

Voilà ce qu'il avait voulu crier de sa détresse. Voilà ce que comprenait madame Le Guenn, car la pitié et la douleur mouillèrent ses yeux, autant que je pus le deviner dans la pénombre crépusculaire. D'ailleurs il ne permit pas à nos regards de fouiller les siens. Il s'obstinait à entendre seulement les chanteurs que berçait la nef, à voir seulement le feu qui s'alluma devant nous, écarlate, au phare de la Teignouse, dressé sur le roc, entre le vert lumineux des eaux et la courbe encore verte du firmament.

Le corps mince de Le Guenn souffrait dans l'étui d'un long paletot brun, et ses pieds en vieilles bottines jaunes se cris-

paient l'un sur l'autre. Le capitaine empoigna lui-même la barre pour doubler le récif; le soin de son art l'absorba. En sorte qu'à cette extrémité de la passerelle nous étions isolés, tous trois. La grande brise emportait loin des oreilles indifférentes les paroles que prononça madame Le Guenn, alors :

— Écoute, Jean... écoute... Tu es malheureux... Tu es malade... Promets-moi que tu vas te reposer en rentrant... N'est-ce pas, monsieur Guichardot, il faut qu'il se repose?... Tes travaux, laisse-les... Plus tard...

— Je n'ai pas le droit de laisser mes travaux, — interrompit-il sans tourner vers nous la tête, — c'est l'unique voie de salut... Ai-je le droit d'abandonner ces recherches qui peuvent sauver des multitudes... bientôt, demain..., si demain je trouve...?

— Est-ce un devoir plus haut que de conserver nos deux vies, mon pauvre bonheur... nos deux vies côte à côte?... Est-il un devoir supérieur, Jean?

— Peut-être! — avoua-t-il assez rudement pour que le vent n'étouffât point sa réponse.

Je crois que je n'oublierai plus cette heure. Madame Le Guenn était assise, à l'abri du froid, sur un pliant du bord, dans le coin formé par l'angle des balustrades garnies de leur prélart. Recroquevillée sous une pèlerine de bure écossaise, elle était une petite personne dolente, menue, hagarde, que le roulis balançait avec le capitaine et sa roue, les chanteurs, les rieuses de l'avant, leur cuisine dont les oignons brûlèrent, la cargaison de bois, les fines lignes des mâts et de leur agrès, la proue pointue qui s'élevait parfois sur la crête d'une lame pour retomber en glissant dans la cascade écroulée...

Quelle peine sans égale trahit la victime lorsqu'elle recommença de parler! Je m'étonnais qu'une salive de sang ne débordât point ses lèvres à chaque mot, tant il me parut que sa poitrine haletante se déchirait avant qu'elle les pût dire.

— Pour ces milliers de vies alors, ces milliers de vies que tu sauveras... peut-être..., il faut d'abord ménager la tienne... Il ne faut rien négliger de ce qui t'assurera le repos..., rien,.. Maintenant, j'écarte toute considération morale ou religieuse... Je te serai charitable jusqu'au bout, Jean, jusqu'au bout... Je te rendrai libre, Jean!...

Elle ravalait un sanglot. Brusquement, il se retourna vers elle, et s'adossa contre la balustrade. Les cavités de ses orbites étaient obscurcies. Sa bouche trembla :

— Que veux-tu dire ?

— Ce que tu penses... ce que tu espères depuis longtemps déjà... Oh ! oui... ce qui t'apparaît comme un rêve d'avenir glorieux, comme un rêve de félicité sans nom...

C'était l'amertume du reproche et l'amour du sacrifice qui faisaient l'émotion de sa gorge, de son murmure. La victime se résignait.

— Quoi donc ?...

— La richesse d'Élisabeth t'aidera... car... tu vas divorcer. Jean !... Et je ne résisterai pas.

Enfin elle se déterminait ! Mon œuvre était accomplie. Je remerciai ma sagesse et mes obstinations. Entre toutes mes entreprises, celle-ci n'était certes pas la moindre. Ma logique avait vaincu les traditions d''une race routinière, les scrupules de la foi, l'égoïsme d'un amour très fort. Et j'allais voir succomber aussi les sentiments de la compassion : Le Guenn ne savait comment faire pour contenir sa joie, s'assurer de la vérité, prodiguer les marques de sa gratitude, et les vaines consolations ; il suffoquait. Son regard pourtant me signifia moins sa reconnaissance que son étonnement de ma victoire. Moi-même j'étais tout arrogance sur le piédestal de la mer et sous le dais du ciel. Mes fibres nerveuses vibrèrent. J'eus envie de piaffer et de courir. Un effort me fut nécessaire pour refréner mon excitation.

— Ne joue pas l'étonnement, — disait madame Le Guenn, — A cette heure, du moins, sois donc sincère... Qu'y a-t-il de nouveau, pour nous, dans cette proposition, sinon d'entendre ma bouche la formuler ?...

— Qui l'a formulée auparavant ?...

— Monsieur Guichardot, Élisabeth... toi-même, dans nos discussions de chaque nuit... toi-même, depuis huit jours, bien que tu n'aies pas osé tout dire... Va, j'aurai le courage de porter ma croix entre toutes les stations de mon calvaire. Ne me plains pas... La mer aurait pu dévorer ton corps, au loin, pendant une croisière du *Surcouf* ; j'aime mieux savoir que tu marches dans un chemin de triomphe... même sans moi !

Les larmes l'étouffaient ; cependant elle ne les laissa point jaillir. Plus étroitement recroquevillée dans sa pèlerine écossaise, elle concentrait tout ce qu'elle pouvait de forces afin d'achever sa tâche.

— Yvonne !... — murmura Le Guenn.

Il s'assit auprès d'elle, sur l'autre pliant. Il lui chercha la main dans les plis de l'étoffe, et joua très mal le rôle de celui qui refuserait le sacrifice, à cause de son amour, de son devoir, des lois divines... Madame Le Guenn ne se reculait pas. Je vis même qu'elle aussi lui serrait la main frénétiquement. Elle répéta :

— Avant tout, il ne faut pas que tu meures... Il ne faut pas que ton génie meure... Pour les pauvres malades, il ne le faut pas !

— Je n'en suis pas encore à l'agonie, voyons ?... Tu es folle !... Hein, Guichardot, est-elle folle !...

— C'est une femme admirable et digne de sa foi ! — répondis-je de manière ambiguë...

Elle me comprit. Loin de s'attarder aux interruptions et aux protestations ridicules de son mari, elle continua de s'expliquer, refoulant ses sanglots :

— Mieux vaut que mon cher bonheur de femme disparaisse ; oui, cela vaut mieux, va !... Après tout, c'est aussi ma tâche de chrétienne charitable, si ce n'est pas strictement ma tâche de catholique... Oh ! n'insiste pas... Sans doute, ton cœur ne veut pas me laisser... mais ta raison l'exige !... Va, va... j'ai eu ma part... Tu m'as donné ma part... Désormais j'aurai le bonheur encore de me souvenir... Je possède au moins un trésor de souvenirs, tu sais !... A quoi bon te défendre ?... Seules des paroles droites et franches sont de mise en cet instant... Ne nous mentons pas... Ton esprit réclame ce que ta bouche refuse... Oui, je suis déchirée, puisque je t'aime... Oui, mon être lamentable est là pantelant, meurtri... Mais tu me connais : tu sais comme les résolutions de ma piété sont irrévocables. Je te le jure devant Dieu : je veux, que nous divorcions et que tu épouses Élisabeth. Je le veux afin que les pauvres malades soient guéris par ta science !

Le Guenn balbutia, en essayant de larmoyer :

— Alors, c'est que tu ne m'aimes plus !

— Si je t'aime, ne dois-je pas t'arracher aux périls de notre existence? Tu sais bien ce qui nous menace... Je t'aime pour toi, plus que pour moi... Mon affection n'est pas égoïste : elle te préfère à elle-même... N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Guichardot, vous qui m'avez, sur ce point, dessillé les yeux? Aujourd'hui, je l'aime pour lui, plus que pour moi.

— Cela n'est pas humain!... Cela n'est pas véritable!... — s'écria-t-il.

— Cela est chrétien cependant. Des saintes ont eu des vertus plus singulières... Je ne t'aime plus, oses-tu dire! Est-ce que je ne t'aimais pas quand tu partais pour tes voyages dans les mers dangereuses?... Est-ce que je ne t'aimais pas quand tu m'as quittée pour aller à la guerre de Chine?... Est-ce que je ne t'aimais pas?... Cependant je cachais mon chagrin : je t'aimais pour toi courageux, pour toi noble, pour toi glorieux... et non pas pour moi qui eusse voulu te garder dans une petite chambre, contre ma poitrine... Ne croyez-vous pas que j'ai souffert toutes les angoisses pendant les mois où j'interrogeais chaque flot livide venant du large, en tremblant qu'il ne me rendît son corps dans l'écume?... Et cependant, tu es reparti ; et je t'ai laissé repartir sans pleurer, parce qu'il fallait donner l'exemple aux mères et aux femmes des matelots... Est-ce que je ne t'aimais pas alors pour toi seul, puisque je me résignais à souffrir, des mois et des mois, des saisons et des saisons!...

Madame Le Guenn s'exaltait ainsi par la parole. Pas un geste n'accompagnait sa plainte verbeuse. Quelle que fût sa vaillance, elle ne s'empêchait pas de déclamer un peu comme les personnages des poètes, — dans l'intention d'attendrir celui qui demeurait près d'elle, inerte, sans courage devant sa propre volonté. Il poussait des exclamations inutiles. Je sentis qu'elle avait risqué l'offre du divorce, parce qu'elle doutait encore de l'acceptation. Mais j'avais confiance.

Lui ne tenait peut-être guère à subsister, ni surtout à lutter d'une façon fatigante pour subsister, mais il tenait forcenément à ce que le sérum de Le Guenn fût salutaire, à ce que les Facultés le reconnussent, à ce que des milliers de malades fussent guéris, à ce que la thérapeutique par le magnétisme du sang fût l'origine d'une médecine nouvelle, puis d'une

biologie fondée sur les orientations électro-planétaires du mouvement vital,

A cette espérance j'estimai qu'il immolerait tout, même l'indolence de son fatalisme breton, même sa compassion de chrétien pour le faible et l'inutile, pour le déchet social, pour cette victime tapie dans l'angle de la passerelle, et qui prolongeait sa jérémiade, malgré les clameurs du vent secouant le prélart, les chansons des moissonneurs, les rires des ivrognes et le fracas des bûches dégringolant aux coups plus forts du roulis. Nous doublâmes les rochers de la Teignouse sous les clignotements écarlates de son phare assailli par les hydres brusques de la marée.

Discrètement, je m'écartai du couple en peine, mais de telle sorte que les souffles m'apportassent néanmoins son murmure. Je m'accoudai. Je feignis de m'intéresser mélancoliquement au lac lunaire, au lac d'argent gris et scintillant que formait, sur les eaux les plus lointaines, la clarté lunaire cernée par les nuages en route vers les cimes du Nord. Elle tombait d'une déchirure oblongue, entre les ouates verdâtres, pour illuminer un vaste espace, vers l'horizon de l'Océan, avant qu'il confondît son ombre avec celles du firmament. C'était comme un visage morne du chaos. Inscrit dans l'étendue funéraire des flots, et, sous le poids du ciel indistinct, ce triste visage d'argent gris me parut alors prononcer lui-même les paroles de madame Le Guenn. Je ne sais pourquoi j'associai, dans mon esprit, ce reflet de l'astre nocturne aux sourires navrés, aux résignations désolantes, que chantait le chœur des Bretons, que rythmait le son fourbe et mélancolique du biniou :

Qu'avez-vous donc, la belle ?
Qu'avez-vous à-à pleurer ?...

— Je t'accompagne, — répondait madame Le Guenn, — tu le vois, jusqu'au départ pour ta vie heureuse, Jean, comme je t'accompagnais jusqu'au môle où t'attendait la baleinière du *Surcouf*. Je te demande seulement de penser qu'à toutes les heures de mes jours je regarderai le chemin par lequel tu reviendras peut-être, qui sait ? m'embrasser au front, un soir, devant Élisabeth qui t'aimera pour elle... Moi,

je t'aimerai pour toi... Et ce sera, sur elle, ma victoire, Jean!...

Elle pleura discrètement, à la fin de ce souhait. Elle avait dû en méditer les termes dans l'insomnie des nuits récentes. Son mari lui étreignait les deux mains. Elle conclut :

— Va, c'est dit... C'est dit. Ne parlons plus faussement, veux-tu?... Je te le demande en grâce.

Là, j'attendais mon Le Guenn. Et voici tout ce qu'il balbutia :

— Tu le sais, ce ne serait pas pour moi, si je t'obéissais ; ce serait pour l'œuvre de la science humaine... Tu le sais... Répète-moi que tu le sais... Yvonne! Répète... car tout t'appartient de moi; tout, entends-tu, Yvonne? tout!...

— Tout de ton esprit... Rien de ton cœur! — gémit elle — Mais l'esprit vaut que nous détruisions nos cœurs.

Il s'affligea quelques secondes. Il se crispait sur son pliant, que serraient ses jambes croisées dans le long paletot brun, que tourmentaient ses pieds nerveux et ses bottines souples. Absurde, il prétendit ne pas aimer madame Élisabeth, la tenir pour une mère soucieuse de confier à un bon éducateur le développement de sa fille. Sa lâcheté s'empêtra dans des finesses maladroites qu'il avait aussi préparées durant les nuits dernières : madame Élisabeth ne lui serait qu'une amie, pas même une maîtresse. Et autres calembredaines... Il perdait la tête. Enfin il se contenta d'être sincère :

— Quelle preuve d'amour sans pareille!... Crois-tu qu'un homme ait jamais reçu de sa femme une telle preuve d'amour? Et je suis là, bête, inapte à rien dire de ce que je sens... Je suis là comme une brute... A quoi bon, vraiment, notre petit savoir, si l'on reste aussi dépourvu dans un tel moment!... Ah! ce que j'éprouve de vénération pour toi, de reconnaissance, de dévotion!... Et je ne peux pas... je ne peux pas le dire... Ah!

— Promets seulement qu'un jour tu reviendras... le jour de ton succès... avec Élisabeth... et que...

Un sanglot l'interrompit, qu'elle étouffa dans le haut collet de sa pèlerine. Son béret blanc s'inclina, cacha les convulsions de sa figure. Lui s'écria que, s'il acceptait le sacrifice, sûrement il reviendrait, oh! certes, et qu'alors elle serait la

sœur, la sœur adorée d'Élisabeth, la sienne, leur sainte admirable. Il voudrait que l'héroïque eût sa page dans l'histoire des découvertes, une page, oh!... et qu'elle profitât de toute leur fortune, de tous les avantages de la renommée... Voilà qu'il donnait carrière à son vœu naturel, jusqu'alors maîtrisé. Fou, bavard, délirant, il transformait, de phrase en phrase, l'hypothèse en réalité prochaine. Il consentait. Sa joie crevait le masque de tendresse et de compassion. Et le béret blanc cachait toujours la détresse de madame Le Guenn blottie dans son collet misérable.

Luron, luron, lurette!
Luron, luron, luré!

psalmodièrent lentement, paresseusement, les moissonneurs presque assoupis, et si bas qu'on entendit frissonner, gazouiller les eaux s'écoulant de la vague fendue par l'étrave.

Ensuite le docteur avoua les dangers de sa maladie. Il imaginait bien que c'était le seul argument excusable, pour sa femme...

— Toi aussi, toi aussi, tu voulais donc ressusciter Lazare..., ma chérie!

Elle redressa la tête, dont je ne pouvais plus voir si elle était ou non noyée de larmes. Les saccades de cette voix retentirent :

— Tu vas d'abord te soigner, tout de suite... Ça, je l'exige. Je le dirai à Élisabeth... C'est la condition!

Dégageant ses mains, elle se leva, chancela, car le roulis inclinait les angles des cordages brusquement sur tribord. Elle se tamponna les yeux et se moucha... De longs soupirs frémissaient en elle, qui grelotta. Mais son corps se raffermit. Elle eut l'énergie de me sourire :

— Monsieur Guichardot! je ne suis plus semblable à vous...

— Vous vous êtes dépassée!...

— Oui... n'est-ce pas, Jean?...

— C'est une créature vraiment surhumaine... Et je me demande comment, après cela, nous pourrions nous séparer... Comment serait-il possible de se quitter après cela, voyons?

— Ne songe qu'à te soigner pour ton œuvre... Car c'est pour ton œuvre, tout ça... tout...

— Si mes remèdes pouvaient me guérir, avant!...

Je perçus bien qu'il dit cela par politesse. Son être rajeuni exultait. Cependant il ajouta ce mensonge de convenance :

— Si ce n'était qu'une épreuve?... Si ce n'était qu'une épreuve d'où notre affection sortirait encore accrue... infinie?

Bonnement, au hasard, il exprima ce vœu banal, tandis que son espoir évoquait la richesse, la puissance, l'immortalité, offertes par la splendide femme à la couronne d'algues noires, cette Dahut qui, tout à l'heure, reparaîtrait sur la nef, les mains chargées de trésors, et les lèvres chargées de passion... Voilà, certainement, ce qu'imaginait alors son espoir, différent de ses paroles.

— Seigneur!... ne ferez-vous pas que ce soit une épreuve, seulement une épreuve? — pria madame Le Guenn en s'accoudant.

Elle adressait cette supplication à la clarté lunaire répandue par la déchirure oblongue des nuages, jusqu'à la surface des eaux vastes et mornes comme aux premiers temps des origines, quand elles voilaient toute l'élaboration secrète de la vie planétaire.

Notre bateau était peu de chose dans cette nuit faite de souffles froids, de flots ruisselants, d'ombres mal éclairées, au loin, par la radiation du lac lunaire, et balayées, de minute en minute, par le gigantesque rayon électrique que le phare de Bangor darde sur le ciel armoricain.

Tous trois nous demeurâmes muets quelque temps, appuyés sur la balustrade. L'effort régulier de la machine scanda les affres de nos réflexions. Mon silence rendait hommage à l'énergie de cette femme extraordinaire. Donc elle se résignait stoïquement à la perte de toute félicité possible, à la torture sentimentale la moins tolérable, dans une seule intention de suprême bonté. Et je me demandais si elle aussi, la faible, la victime, ne démontrait pas que le type humain est quelque chose qui doit se dépasser, qui peut toujours se dépasser...

En bas, les fileuses avaient enveloppé leurs quenouilles, faute de lumière, et elles devisaient avec les moissonneurs couchés sur les piles instables des troncs de hêtre. Les blancheurs remuées des coiffes signalaient, dans l'obscur, les

coquetteries. Le biniou s'était tu... Des couples se retiraient à l'écart, chuchotaient. Un éclat de rire parfois était strident, puis barbare, à la ronde. L'amour émouvait ce grouillement de Celtes bercés en mer dans la fraîcheur de la brise parente. Un chapeau à rubans vola, fut rattrapé par un bras de femme demi-nu hors d'une large manche. Des cornettes se heurtèrent. Un baiser claqua. La silhouette d'un gars à grandes jambes se campa sur un mont de fagots; et il brandissait une faucille, criant des mots bretons qui mirent en joie nerveuse le troupeau de filles pressées au milieu des bourrades amicales. Alors une voix vieille se fâcha, glapit longtemps, à mesure que s'apaisait la liesse.

Madame Le Guenn dit :

— Tout de même, tu n'as pas été gentil... (Ce fut une voix d'enfant punie : la voix d'après les sanglots lourds et la fièvre des larmes salées.) Tu n'as pas été gentil... Tu aurais pu m'avertir... Tu aurais pu ne pas laisser à d'autres le soin de me persuader...

— Mais... comment peux-tu croire que jamais, jamais, moi, j'aurais voulu te conseiller une telle souffrance?... Peux-tu le croire?...

— Non, tu n'as pas été gentil...

J'entendis s'étrangler sa phrase et ses larmes jaillir. J'eusse cru que Gilberte, une écolière, sanglotait là, et non plus une femme de trente ans, pleine de vaillance. Aussitôt j'eus le sens qu'elle reprenait sa parole, qu'elle ne la respecterait pas. Toute son énergie s'évanouissait. Elle ne redoutait pas le ridicule des grimaces. Il fut hideux de voir renifler, braire, cette figure d'épouse flétrie, de voir sangloter ce long dos sous la bure écossaise.

— Yvonne!... Yvonne! — pria Le Guenn, — Yvonne!...

Il lui saisit le bras, et dit précipitamment :

— Calme-toi... calme-toi... Je ne t'ai pas promis de t'abandonner... Je ne t'ai rien promis de cela...

— Tu dois le promettre... Tu dois le promettre, — gémit-elle. — Tu appartiens aux existences que ton génie sauvera... N'est-ce pas, monsieur Guichardot, il doit promettre?

Elle souhaitait une réponse négative. Je me défendis de la servir.

— Puisque vous avez l'héroïsme de lui demander cette promesse, je ne désapprouverais pas qu'il vous la fît... Un homme de sa sorte ne s'appartient pas, ne vous appartient pas. Il appartient à la science comme un missionnaire à sa foi.

— Tu entends !...

Et elle étouffa des cris dans son mouchoir.

Il la soutint à la taille, murmura des mots caressants. C'était l'instant décisif de cette longue crise. J'appréhendai que l'étalage de ce chagrin ne le troublât trop, et que cette émotion n'ébranlât le peu de confiance qu'il avait dans sa logique positive. En effet, désireux d'alléger cette peine, il discutait déjà. Il prétendait que le serment nuptial échangé devant l'autel le liait à sa femme, que c'était là un engagement solennel et définitif, que, d'autre part, il lui semblait lâche de délaisser une malheureuse sainte trop faible, trop indulgente, trop dévouée, de l'oublier, pauvre, trahie, solitaire. Au hasard, il discourait, moins pour nous convaincre et se convaincre, que pour prêter à sa femme une lueur nouvelle d'espoir, momentanément. C'était sa tactique provisoire de se montrer au moins ergoteur.

Raffermie par cette manière de trêve, madame Le Guenn tarit ses larmes. Elle s'épongea, répara le désordre de ses cheveux. Prévoyait-elle une victoire sur la sensibilité de son mari ? La voix basse et enrouée, elle s'obstina pourtant à répéter que, s'il l'avait quittée, naguère, pour remplir ses devoirs de marin, elle pouvait souffrir aussi qu'il la quittât pour remplir ses devoirs de savant. Plus longue serait la séparation, plus dure et plus humiliante la circonstance, mais cela s'imposait.

Je ne me rappelle plus comment elle dirigea son langage. Quand j'essaie de retracer la scène dans ma mémoire, cependant très fidèle, je ne distingue qu'une petite femme en pèlerine qui s'exprime avec lenteur, et gênée par une déglutition insolite. Son béret ombre sa figure osseuse, que ses cheveux épars frôlent au caprice de la brise, dès que la lune me permet de la voir nettement. Tantôt elle lève les yeux vers le sommet des mâts, les angles de cordages qui penchent ou se redressent. Tantôt elle fixe son regard sur le lac d'argent gris qu'entoure un infini confus de tumultes, de frémissements

liquides, de rafales brèves emportant le décor des nuages raclés, de minute en minute, par le rayon du phare. A côté d'elle, dans le long paletot brun, le docteur s'adosse à la balustrade. Ses mains en pétrissent le fer; ses pieds, se détendent, s'allongent, se contractent, s'enlacent. Voilà tout. Les Le Guenn sont moins agités que les rustres qui s'égaient et se bourrent en bas, qui fredonnent et qui racontent, qui se disputent et qui s'embrassent, grouillement obscur, à l'abri des hauts bordages et des tas de bois, d'où monte l'odeur suave d'écorces gommeuses. A l'horizon le phare gesticule, éclaire tout à coup la voile d'une barque infime et lointaine. A trois mètres de nous, sur la même passerelle, ni le capitaine, ni le timonier ne soupçonnent même notre drame, mon drame...

Les Le Guenn ne sont-ils pas mes personnages, mes marionnettes, ceux dont j'ai façonné les âmes depuis six semaines avec dextérité ?... Dire que j'ai persuadé cette femme amoureuse et pieuse de proposer le divorce, de dompter son affection unique, d'endormir la vigilance de sa foi !...

— Ne penses-tu pas, — objectait alors son mari, — que tout ce sophisme me sert de prétexte pour m'affranchir de notre peine commune, et en décharger tout le poids sur tes épaules fragiles ?... Ne t'arrivera-t-il pas de croire que j'aime éperdument ta cousine, et que cela m'éblouit, m'empêche de discerner le vrai devoir?... Oui, comme un homme ébloui, je chancelle, au milieu de lumières vacillantes. Elles sont pires que les ténèbres.

— Il y va de ta vie ! — exhalait la voix d'agonie.

— N'y allait-il pas de ma vie quand je combattais le typhus et la fièvre jaune dans les hôpitaux des tropiques? N'y allait-il pas de sa vie quand mon père, avec vingt-quatre matelots, coupa la retraite de sept cents Pavillons noirs, qui le décapitèrent ?... Eh bien, j'ai tout de même combattu le typhus; il a tout de même arrêté les Pavillons noirs au passage du col... Yvonne, je t'en supplie, ne me regarde pas avec tes yeux de torturée !...

A discourir ainsi, essayait-il de se soustraire à la lutte, de s'avouer vaincu par sa logique même? Tentait-il, trop las, de se résigner encore ?... Ou bien voulait-il assumer le rôle d'un

homme peu enclin à dénoncer le serment nuptial, si l'épouse elle-même ne l'y contraignait, mais sûr qu'elle saurait l'y contraindre ?

J'incline à conclure maintenant qu'il était aussi lâche devant son devoir strict que devant son devoir large. Ce qui lui importait, c'était qu'une autre décidât en sa place. Il ne redoutait que d'être responsable.

— Que compte mon petit bonheur devant la multitude des pauvres malades !...

Madame Le Guenn s'en tenait à cet unique argument, le bon, mais que précisément elle souhaitait entendre réfuter. Il le fit, pour trahir encore la franchise de ses espoirs réels. Je l'eusse étranglé voluptueusement, ce volatile candide qui se refusait à tout essor de ses lourdes ailes. Il réendossait, à chaque seconde, ce que Nietzsche appelle « la camisole de force du devoir bourgeois ».

— Suppose qu'un malveillant dise plus tard à Gilberte : « Cet homme qui vous enseigne le bien, cet homme a laissé sans fortune, presque sans pain, dans une bourgade bretonne, dans une île, la femme qui lui avait donné sa jeunesse, tout son dévouement d'épouse irréprochable, aimante et sincère... Il l'a laissée pour suivre celle qui lui apporta l'argent et les moyens de réussir. Afin d'obtenir l'argent, il a livré sa première femme au malheur... » Yvonne, soutiendras-tu qu'un tel exemple puisse engager Gilberte à être une personne morale, une honnête fille selon notre conscience, la tienne, la mienne ?... Tu ne réponds pas... Tu restes muette... Comme tes traits s'altèrent, Yvonne !

— D'un côté, il y a les milliers de vies... De l'autre, il n'y a que mon petit bonheur.

A la lueur du rayon que le phare dardait sur leurs physionomies, par instants, il examinait les défaillances du visage en pleurs. Sa perspicacité de médecin observait, par habitude. Et il déduisait quelle somme de souffrances indiquait la transfiguration constante de la victime. Cela surtout le poignait. La coutume de porter remède au mal, cette coutume, déjà puissante dans l'enfance, lorsqu'il ramassait les oiselets tombés de l'arbre, lorsqu'il relevait les grenouilles écrasées par une voiture trop rapide au bord de la route, cette habi-

tude, guide de toutes ses ambitions durant l'adolescence, de toutes ses études pendant la jeunesse, de tous ses courages au cours de son existence, cette habitude le possédait tant qu'à cette heure même il faisait de la thérapeutique en invoquant les raisons capables de rasséréner madame Le Guenn, de restituer du sang et de la vigueur à cette face quasi morte.

— Suis-je certain de conduire au succès efficace ma découverte du sérum? Comment l'affirmerais-je dès aujourd'hui? Demain un fait d'expérience se peut révéler qui anéantisse mon hypothèse entière. Et alors?... Je t'aurais condamnée pour rien que pour mon aise... J'aurais soumis la réalité de ton chagrin à l'illusion de mon succès... J'aurais sacrifié le réel à l'illusoire, Guichardot! J'aurais sacrifié le positif, qui est la vie de ma femme, à l'hypothèse... je veux dire à l'efficacité encore douteuse du sérum pour guérir les foules de typhiques... Dis-moi, Guichardot, serait-ce là un acte scientifique?

— Tu déplaces la question, — répondis-je sévèrement. — D'ailleurs les codes asservissent l'individu positif et réel à l'intérêt collectif et à l'avenir social, chose abstraites, contestables ou futures; les parents thésaurisent moins pour eux que pour leurs héritiers: les lois et les familles sacrifient le présent positif à l'avenir toujours douteux. C'est une loi sociologique.

— Et ta vie?... je t'en conjure, épargne ta vie!...

— Madame Le Guenn parle courageusement et sensément, — appuyai-je. — Le positif, c'est le danger qui menace ta santé...

— Comme ta bouche tremble, Yvonne!... Ton front brûle, ma chérie... Je te jure que je ne suis pas résolu à t'obéir...

— Obéis-moi, je t'en supplie, Jean... Toutes les sagesses s'allient pour te décider.

— Mais non... Non... J'aime Élisabeth... Je mentais tout à l'heure en le niant... Je l'aime!... Je l'aime trop pour que le désir de satisfaire ma passion ne m'ait pas abusé sur moi-même et sur mes véritables devoirs. L'acte deviendrait vil. Je le conçois clairement, à cette minute où tous les muscles douloureux vibrent sous ta peau, malgré toi. Je ne

veux pas compter parmi ceux qui proclament ignoblement : « Tout est permis en amour... » et qui s'en vont, raillant les larmes, ravageant les félicités autour d'eux pour assouvir un triste instinct paré de mensonges poétiques. Je l'aime.

Pétrifiée par l'aveu, madame Le Guenn regardait son mari, sans pouvoir émettre un nouveau son. De ses lèvres tordues pas un souffle ne sortait, quel que fût son effort.

Enfin elle dit, d'une voix rauque :

— Alors, alors... puisque tu l'aimes... tu n'as plus qu'à la suivre... Laisse-moi seule, si tu ne m'aimes plus, moi, si tu l'aimes, elle !... Élisabeth !...

Elle se détournait, s'agriffait à la barre d'appui. Déjà grossissaient le feu vert et le feu rouge qui signalent les deux môles du Palais, devant la côte noire de Belle-Isle. Avant l'atterrissage, il fallait que le drame finît. J'en conçus la nécessité, en approuvant l'astuce du docteur qui, pour cette minute décisive, avait réservé l'aveu de sa passion. Ainsi la femme, jalouse et fière, sans doute, préférerait le perdre, plutôt que d'accepter l'aumône d'une affection trompeuse. C'était habile, de la part d'un volatile si pesant... Il protestait encore, pour la forme, pensai-je, et par manie médicale de remédier à la contraction nerveuse de cette face livide :

— Élisabeth m'a choisi pour créer le caractère de sa fille. Si Gilberte apprend de moi que nous devons écraser un être faible et bon afin d'assurer notre triomphe, aurai-je formé son caractère, selon mes vues... Réponds, Yvonne ?...

— Quitte-moi, puisque tu ne m'aimes plus... C'est la seule fin loyale digne de toi, de nous... Tu n'as plus qu'à me quitter...

Elle se redressa,, s'enveloppa comme pour se garer des contacts, et regarda fixement les phares de l'île où elle ramenait son désespoir et le cadavre de sa vie. Soudain, larmoyant, il l'enlaça.

Je n'appréciai pas ce jeu de comédie.

— Je resterai près de toi, à genoux, tu entends, à genoux ! promit-il. Je t'adorerai comme ma sainte. Je t'aime mieux qu'on n'aime une amante, une épouse, je t'aime comme une sainte. Ton cœur bat trop lourdement, ma chérie... Calme toi.... Je resterai... je resterai...

Elle répliqua sévèrement :

— Plus il y a de vies accumulées, tu me le répètes toujours, plus il naît de pensées. Sauver des vies, c'est accroître l'esprit du monde... Va donc avec celle qui t'aidera... qui t'arrachera de notre malchance!

— Pas du tout! Nous fuirons ensemble sur les hauteurs de l'Engadine ; nous fuirons, pauvres comme des mendiants. Là, je guérirai... Et nous y deviendrons très forts... Car je me sens plus robuste, maintenant que j'ai vaincu mon égoïsme et ma lâcheté..,

Mentait-il, ou non! De fait, elle se précipita sur lui, le saisit aux épaules, et lui cria, les yeux dans les yeux :

— Tu crois donc avoir vaincu... Tu le crois?

— Notre seul être, qui fut un instant divisé, notre seul être s'est reformé...

A ces derniers mots seulement, je sus qu'il était sincère, qu'il renonçait à madame Élisabeth, que mon œuvre avortait. La rage enfla mes joues, serra mes poings et mes dents. Par l'offre seule, et peu franche, du sacrifice, cette chétive créature avait reconquis l'époux, sa chose, ce que l'amour exige de posséder jusqu'à la mort...

Aussitôt je voulus intervenir; mais l'on entrait dans le port. difficilement, parmi la flottille des barques noires. Debout à l'avant, les moissonneurs criaient, chantaient, faisaient un vacarme. Sur le quai, leurs embaucheurs les appelèrent par tous les noms celtes. Et ils répondaient en gambadant, en brandissant leurs faucilles dans la nuit. Là-dessus, Gilberte nous rejoignit, puis sa mère et sa grand'mère. L'enfant toussait. A la lueur des mauvais réverbères, nous distinguâmes la voiture de Sauzon, le véhicule du temps de Fouquet, avec ses rideaux de cuir et son cheval dont les lanternes éclairaient la crinière blonde. Je remis au lendemain mon sermon. Par le tube qui porte les ordres, de la passerelle au fond de la chaufferie, le capitaine hurlait ses « Stop! » et ses « En avant! doucement! » A travers les mâts et les cheminées des vapeurs, les fenêtres des hôtels s'illuminaient. Leurs concierges en annonçaient les avantages à tue-tête. Notre bâbord manqua d'aplatir un canot contre la maçonnerie du quai. Les moissonneurs chantèrent, par esprit de

joie, et par manière de salut à la terre dont ils allaient recueillir les fruits.

Nous ne pûmes échanger entre nous que des mots inutiles, descendre à tâtons de la passerelle sur le pont, où la masse odorante des Bretons nous engloutit, noùs refoula dans ses remous, puis nous poussa sur la planche de va-et-vient. Déjà les mousses lançaient aux camionneurs le bois, déchargeaient le navire. Le bruit des bûches s'écroulant sur les pavés nous étourdit, d'autant que moissonneurs et moissonneuses s'appelaient, se bousculaient pour rejoindre, par équipes, leurs loueurs qui vociféraient contre les absents, les distraits, les retardataires. Une vieille fit le plongeon dans l'eau clapotant entre le bateau et le quai. On la repêchait avec un harpon. Un colosse l'attrapa, la remit sur pieds, ruisselante et ahurie, mais n'ayant point lâché son panier, ni son parapluie. Autour d'elle éclataient les rires. Afin d'épuiser ma colère, je frayai passage aux dames, de mon mieux, le coude en éperon, et le poing brutal. Quelques chapeaux bretons chavirèrent. Des coiffes furent froissées. Des injures celtes et françaises m'agonirent, auxquelles ripostaient les débardeurs pliant sous le faix de nos valises. Ils en jetèrent sur les banquettes de la voiture. Gilberte avait une quinte de toux, et madame La Revellière lui nouait furieusement un foulard autour du col.

— Écoute, Élisabeth ! — dit brusquement madame Le Guenn. — Le suroit qui s'élève est très mauvais pour les maux de gorge, et il va souffler droit sur Sauzon, toute une semaine... Si tu m'en crois, tu resteras au Palais avec ta fille. M. Guichardot aura la complaisance de vous aider ici dans vos préparatifs de départ, ce soir et demain... L'air de l'Océan est trop pernicieux pour l'enfant, n'est-ce pas, Jean ?

— J'aimerais mieux — bégaya-t-il — que ma petite amie retournât sur le continent. Ce suroit ne lui vaut rien.

— Madame La Revellière va venir avec nous, à Sauzon, chercher vos bagages à tous trois, — continua d'ordonner madame Le Guenn, soudain autoritaire et véhémente ; — elle sera de retour demain, au Palais, pour l'heure du bateau... Allons, Élisabeth..., adieu, ma chérie...

En quelques secondes, les paroles irrémédiables avaient été dites. Tout à coup, les Le Guenn nous congédiaient rudement,

madame Élisabeth et moi... J'étais roulé. La Compagnie des Produits pharmaceutiques n'acquerrait pas le sérum du typhus en son état de perfection. L'affaire était manquée. A peine avais-je, dans l'aventure, acquis le droit d'être reçu dans le salon des dames La Revellière et de passer bientôt, auprès de leurs calomniateurs, pour l'amant de madame Élisabeth. Chance utile à la politique de mes entreprises, comme je peux m'en assurer fort heureusement, aujourd'hui.

On se toucha les mains. On se fit les souhaits d'usage. Madame Le Guenn embrassa très longuement sa cousine qui, muette et statuaire, accepta le pardon signifié par cette étreinte. Quant à moi, bien que mon flair me prémunît contre l'inutilité de toute nouvelle tentative, je murmurai pourtant à Le Guenn :

— Si tu as l'esprit scientifique, tu réfléchiras encore. Écris-moi dans huit jours... à Paris.

— Je t'écrirai, — accorda-t-il fort sèchement.

J'espérais encore que mes semailles germeraient dans la dure matière du cerveau breton. Autant que le permit la lumière chassieuse des lanternes, je constatai que la tête du docteur était alors comme un crâne creusé d'un rictus sardonique. Le désespoir l'émaciait ainsi. Avide de fuir madame Élisabeth et le reproche de ses beaux yeux, il escalada le marche-pied de la voiture, en buttant, se réfugia tout au fond, dans l'obscurité des rideaux de cuir... Madame La Revellière fut hisssée par madame Le Guenn, qui se pressait d'en finir, qui fit claquer la portière... Et le véhicule s'engagea dans la foule des moissonneurs. Ils se mettaient en marche vers le premier gîte de leurs routes. La blancheur des coiffes et les boucles des chapeaux luisaient au passage sous les réverbères. Dans un chariot, une ribambelle de filles se démenait et distribuait des brocards aux piétons gouailleurs. Le chariot suivit le véhicule des Le Guenn, et, de sa masse, le cacha...

Devant la veuve, sa fille et moi, n'était plus qu'une foule impersonnelle et bruyante de Bretons qui s'enfonçait dans la ville, sous les allées d'ormes plantées, au grand siècle, le long de l'arrière-port. Entre le docteur et nous, ce peuple du passé rétablit l'obstacle que nous avions voulu renverser. Notre effort n'avait pas été suffisant. Ni la splendeur de

madame Élisabeth, ni son art éloquent, ni les clartés de ma logique n'avaient séduit ces vieux chrétiens adorateurs de la faiblesse et du sacrifice. Ils allaient de nouveau s'endormir, au tictac de leur vertu...

— Mais s'il meurt !...

Notre amie murmura ces mots dans un souffle d'effroi...

— Que voulez-vous !... Il doit savoir qu'il faut renoncer à vivre si l'on n'a pas le courage de faire souffrir...

Et je lui rappelai le serpent noir qui rongea la gorge du pâtre rencontré par Zarathustra. Le Guenn n'avait pas su mordre le monstre, ni cracher sa tête, quoi que j'eusse crié.

Gilberte toussait davantage. Traînant une brouette, le valet d'hôtel nous retrouvait. Il empila nos valises. Alors madame Élisabeth cessa de regarder le chemin par où s'écoulait la foule des Celtes ; et, prompte, elle nous mena vers l'auberge, afin d'y pâtir plus secrètement... Elle disait :

— Oh ! il n'a pas manqué de courage... Il n'a eu que trop le courage de se dompter, de préférer au triomphe et à l'amour une noble agonie que ne troublera point le regret d'avoir trahi celle qui avait en lui placé sa confiance... Je pense moi, qu'il est bien de ces « surhommes » dont vous parlez toujours...

— Peut-être ! — concédai-je, pour ne pas discuter avec une personne folle de chagrin et de honte...

Cependant je fredonnai, à l'exemple ironique des Bretons :

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé !...

La rafale emportait les sons à travers cette île rase et tragique, cernée par les fureurs de l'Océan, assaillie par les mille hordes des fantômes liquides qui grimpent à ses murs de granit, puis retombent en mugissant parmi les hydres des flots accourus pour jaillir d'un bond éternellement victorieux contre la fragilité des rocs et la résignation des hommes.

PAUL ADAM

LAFCADIO HEARN

ET

LE JAPON

Un homme vient de mourir, intelligent et généreux, qui avait réussi à réconcilier dans son cœur les claires idées raisonnables de l'Occident et les profonds sentiments obscurs de l'Extrême-Asie : Lafcadio Hearn. En l'hospitalité de son âme accueillante, la haute civilisation européenne et la haute civilisation japonaise se rencontraient, s'harmonisaient, se complétaient. Sa mort ajoute une tristesse à toutes les tristesses de ceux qui s'obstinent à rêver la réconciliation fraternelle, la collaboration pacifique de tous les civilisés, Blancs ou Jaunes.

Peu de destinées furent aussi étranges que la sienne ; peu d'existences aussi cosmopolites. Il naît le 27 juin 1850, dans l'une des îles Ioniennes, Leucade. Son père est Irlandais, sa mère est Grecque. Il est élevé et voyage en divers pays d'Europe et d'Amérique, en France entre autres, où il apprend parfaitement le français. Il réside longtemps à New-York, à la Nouvelle-Orléans, dans les Antilles. Enfin il arrive au Japon et, séduit par le charme de la vie japonaise, décide de s'y fixer définitivement. Il est d'abord professeur à l'École secondaire et à l'École normale de Matsoué, en Izoumo, puis professeur de littérature anglaise à l'Université de Tokyo. Il épouse une Japonaise, renonce à la nationalité anglaise, se

fait naturaliser Japonais sous le nom de Koïzoumi Yakoumo. Désormais, au bas de ses lettres, il écrit en caractères latins son nom gréco-irlandais, et en caractères chinois son nom japonais : double signature, symbolisant sa double personnalité.

Aux Européens d'Europe et d'Amérique, Lafcadio Hearn veut révéler le charme de la civilisation orientale. Il fait paraître, aux États-Unis et en Angleterre, une série d'ouvrages sur le Japon, écrits en un anglais un peu américanisé. Les premiers, plus généraux et, pour le grand public, plus intéressants, décrivent tous les aspects de la vie japonaise : *Glimpses on unfamiliar Japan* (Coups d'œil sur le Japon inconnu); *Out of the East* (D'Orient); *Kokoro* (Le Cœur); *Gleanings in Buddha fields* (Glanures aux champs bouddhiques). Chacun de ces ouvrages renferme une suite d'articles variés : fragments de journal, notes de voyage, nouvelles, contes populaires, essais historiques, études philosophiques : à côté d'un récit d'excursion au bord de la mer Intérieure, quelques pages sur la coiffure des Japonaises ; à côté d'une suite de contes intitulée le *Rêve d'un jour d'été*, une étude de l'*Éternel féminin* en Orient et en Occident; à côté d'une analyse psychologique de l'idée bouddhique de préexistence, une nouvelle décrivant la vie d'un prêtre ou celle d'une danseuse. Dans d'autres ouvrages postérieurs, Lafcadio Hearn étudie, en spécialiste érudit, différents problèmes, surtout philosophiques et philologiques, se rapportant au Japon : *Exotics and Retrospectives* (Pages exotiques et rétrospectives); *In Ghostly Japan* (Au Japon mystique); *Shadowings* (Nuances) : *A Japanese Miscellany* (Mélanges japonais) ; enfin *Kotto* et *Kwaidan*.

L'an dernier, une aventure cruelle trouble sa vie. A la suite d'une intrigue obscure, l'Université japonaise lui demande sa démission ; il doit quitter sa chaire de Tokyo. Il attribue son malheur à l'influence de puissants adversaires européens, missionnaires jésuites et méthodistes, coalisés contre lui. Dans une belle lettre attristée, il m'écrit cette phrase mélancolique : « Il faut souffrir pour avoir dit du bien des religions japonaises. » Sa santé, déjà chancelante, ne résiste pas à cette douloureuse émotion... Un bref télégramme Reuter, adressé de Yokohama au *Times*, nous a appris récemment que Lafcadio

Hearn est mort à Tokyo, d'une maladie de cœur, le 23 septembre 1904, à l'âge de cinquante-quatre ans.

***

Dans les pays de langue anglaise, aux États-Unis surtout, Lafcadio Hearn jouit déjà d'une juste réputation. Les amateurs d'exotisme l'estiment à l'égal de Kipling et de Stevenson. En France, la *Revue de Paris* a commencé à le faire connaître, en publiant quelques-uns de ses meilleurs articles, élégamment et fidèlement traduits [1]. Sa gloire naissante est destinée à grandir, à mesure que l'Europe s'intéressera davantage aux arts et à la pensée de l'Extrême-Orient. On admirera sa prose, précise et harmonieuse, une des plus belles proses anglaises qu'il y ait eu depuis Ruskin; on admirera son style très personnel, à la fois subtil et puissant; on admirera surtout son intelligence délicate et profonde de cette civilisation japonaise, qui, pour nous, reste si mystérieuse. Ce qui caractérise le talent de Lafcadio Hearn, ce qui en fait la précieuse originalité, c'est un rare mélange d'exactitude scientifique et d'enthousiasme idéaliste; son œuvre aussi pourrait s'intituler *Vérité et Poésie* : « En lisant ces *Essais*, dit l'un des meilleurs japonisants actuels, le professeur Chamberlain, on sent la vérité du mot de Richard Wagner : *Alles Verständniss kommt uns nur durch die Liebe, toute compréhension ne nous vient que par l'amour*. Si Lafcadio Hearn comprend mieux le Japon et le fait mieux comprendre qu'aucun autre écrivain, c'est parce qu'il l'aime mieux. »

Avec intelligence, avec amour, Lafcadio Hearn décrit tous les aspects de la vie japonaise : nature et habitants; paysages, bêtes et fleurs; vie matérielle et vie morale; art classique et littérature populaire; philosophies, religions et superstitions. Il éveille en nous un sentiment exquis du vieux Japon aristocratique et féodal; il nous explique la prodigieuse révolution qui a créé, en trente ans, le Japon moderne. On peut ramener à quelques thèmes principaux l'abondance de ces détails pittoresques ou psychologiques.

1. Ces articles, réunis à quelques autres, viennent de paraître en volume : *Le Japon inconnu* (*Esquisses psychologiques*), par Lafcadio Hearn; traduits de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par madame Léon Raynal (Paris, Dujarric, 1904).

D'abord la nature du pays. Lafcadio Hearn, analysant le charme des paysages japonais, l'attribue en partie à ce qu'ils ont d'éphémère, d'*impermanent*. Constamment varient les couleurs, les nuances et les reflets des choses, et, sans arrêt, le mouvement des brumes légères modifie l'harmonie des lignes. Les spectacles naturels qu'admirent le plus les Japonais sont d'une mélancolique brièveté : en automne, la splendeur des feuilles rougies des érables; en hiver, la magique beauté de la neige; surtout, au printemps, la grâce et l'éclat des fleurs de pêchers et de cerisiers.

Les cerisiers de mon jardin, écrit Lafcadio Hearn, ont les fleurs du rose le plus éthéré : on les dirait blanches et rougissantes. Au printemps, c'est comme si une toison floconneuse de nuages, doucement teintés par le soleil couchant, descendait des hauteurs du ciel pour se suspendre à leurs branches. La comparaison n'est pas une exagération poétique; elle n'est pas non plus une remarque originale. C'est une antique expression japonaise de la plus merveilleuse exhibition florale que puisse produire la nature. Qui n'a pas vu fleurir les cerisiers du Japon n'en peut imaginer la vision délicieuse. Point de feuilles vertes : elles ne viennent que plus tard. Ce n'est qu'un éclatant jaillissement de fleurs, voilant chaque branche, chaque rameau d'une brume délicate; aux pieds des arbres, à perte de vue, le sol, jonché de pétales tombés, se cache sous une avalanche de neige rose.

Le pays, très volcanique, se modifie sans cesse. Peu d'années suffisent à changer la hauteur des montagnes, le niveau des plaines, le cours des rivières, le contour des côtes. Ainsi la Nature elle-même démontre aux yeux des Japonais la doctrine bouddhique de l'Universel Évanouissement : « Tout ce qui existe dans le Temps doit périr; même les forêts et les montagnes; même le Soleil et la Lune... »

La même *impermanence* caractérise, selon Lafcadio Hearn, la vie matérielle des Japonais. En moins d'une génération, l'aspect extérieur d'une ville peut complètement changer. Il n'y a de permanent que les tombeaux où reposent les morts, et les sites des anciens temples. La petite maison de bois et de papier se bâtit en quelques jours; elle n'est pas destinée à durer. Tous les objets nécessaires présentent le même caractère d'instabilité : les murs de papier, qu'on renouvelle deux

fois par an; les nattes, qu'on change chaque automne; le vêtement, qu'on découd toutes les fois qu'on veut le laver; les sandales de paille, si vite usées qu'on doit en acheter à chaque étape d'un voyage; les baguettes de bois, avec lesquelles on ne mange, bien souvent, qu'un seul repas.

Le Japonais vit satisfait de cette instabilité des choses, confiant dans la tradition bouddhique, persuadé que cette vie est une halte temporaire en un voyage infini. Il apprécie l'indépendance que lui assure l'extrême simplicité de ses mœurs. « Nulle part, dit Lafcadio Hearn, la vie n'est aussi *fluide*; nulle part les gens du peuple ne se déplacent aussi facilement, pour chercher du travail, voyager par plaisir, accomplir un pèlerinage. »

Cette simplicité de la vie japonaise peut assurer au Japon une immense supériorité. Certes, le travail manuel ou intellectuel de l'Oriental est moins productif que celui de l'Européen; mais, tout de même, vingt Orientaux produisent plus qu'un Européen; or, pour vivre et bien vivre, vingt Orientaux ne dépensent pas plus ensemble que cet Européen tout seul. « Qui sait, se demande Lafcadio Hearn, si la Nature ne se lassera pas d'entretenir à tant de frais les races dites supérieures? Il se peut que les Orientaux, plus sobres, plus patients, plus féconds, nous supplantent dans la lutte pour la vie : ils continueront notre œuvre civilisatrice, maintiendront les meilleures de nos industries, perpétueront un peu de notre science et de notre art, et ne nous regretteront pas plus que nous ne regrettons le dinothérium ou l'ichthyosaure... »

En tout cas, la simplicité de la vie japonaise est éminemment artistique. « Au Japon, remarque Lafcadio Hearn, nous constatons ce fait singulier que la pauvreté peut développer le sentiment du beau. N'ayant pas de meubles à placer dans leurs chambres toutes nues, les Japonais y mettent toujours quelques objets d'art ». Lafcadio Hearn exprime avec enthousiasme la joie qu'il éprouve à vivre dans l'harmonieux décor d'une chambre japonaise. La première page de *Out of the East* décrit ainsi une arrivée à l'auberge :

L'auberge me parut un paradis; les servantes, des anges. C'est que je venais de quitter l'un des ports ouverts, où je m'étais aven-

turé à vivre dans un hôtel européen, « pourvu de tout le confort moderne ». Quelle joie de me trouver une fois de plus en une paisible chambre japonaise, assis sur des nattes fraîches et molles, servi par des jeunes filles aux douces voix, entouré de beauté! C'était comme une rédemption de tous les soucis du XIX[e] siècle! On me donna, à déjeuner, des pousses de bambou et des bulbes de lotus, puis, comme souvenir, un céleste éventail. Le dessin de cet éventail représentait une vague immense se brisant, toute blanche, contre le rivage, et, au-dessus, des oiseaux de mer s'élançant joyeux dans le bleu du ciel. Le plaisir de contempler cet éventail valait la peine du voyage. La gloire de la lumière, le mouvement de la foudre, le triomphe du vent de la mer, ce dessin réunissait tout cela. J'avais envie de crier, en le regardant.

Entre les piliers de cèdre du balcon, je pouvais voir la jolie ville grise suivant le contour de la côte, — de paresseuses jonques jaunes endormies à l'ancre, — l'ouverture de la baie entre d'énormes rochers verts, — au delà, jusqu'à l'horizon, la splendeur enflammée de l'été. A l'horizon, des profils de montagnes, vagues comme de vieux souvenirs. A part le ciel gris, les jonques jaunes, les rochers verts, tout était bleu.

Alors une voix aux doux sons de clochette fit tinter à mon oreille des paroles de courtoisie et dissipa mon rêve. La maîtresse de ce palais venait me remercier du *présent de thé*. Je m'inclinai devant elle. Elle était très jeune et plus qu'agréable à regarder; elle ressemblait aux femmes-papillons de Kounisada. Tout de suite je pensai à la mort : car la beauté apporte parfois un pressentiment de tristesse...

Plus encore que la vie matérielle des Japonais, Lafcadio Hearn aime à décrire leur vie morale. L'une de ses plus belles études de psychologie sentimentale est consacrée au *Sourire japonais*. Elle a paru ici même il y a quelques années. Le Japonais qui n'a pas subi l'influence de l'Europe est le plus souriant des hommes. C'est un devoir pour lui de montrer aux autres, surtout aux parents, aux maîtres, aux amis, un visage aimable et gracieux : n'est-ce pas le meilleur moyen d'éveiller chez les autres des pensées heureuses? Il est rarement utile et toujours désobligeant de manifester de la colère ou du chagrin. Au Japon, la plus jolie des élégances, c'est de souffrir en souriant. Le jeune homme accueillera avec un sourire une réprimande ou une punition qu'il jugera méritée : c'est sa façon d'avouer qu'il est dans son tort et d'exprimer son re-

pentir. Si le Japonais est absolument forcé d'apprendre à d'autres un événement pénible, il se croira obligé de l'annoncer le sourire aux lèvres : plus le sujet est grave, plus le sourire s'accentue; si l'événement est terrible, la mort d'un être aimé, par exemple, alors le sourire peut se transformer en un rire doux et rapide. Le sourire japonais, comme le sourire du Bouddha de Kamakoura, révèle le bonheur qui naît du « contrôle » de soi, de la suppression de l'égoïsme. Cette politesse, tour à tour charmante ou héroïque, constitue l'un des plus grands charmes du Japon. Lafcadio Hearn remarque qu'au sortir d'une ville ou d'un village japonais, on peut regretter le sourire de tout un peuple, comme on regrette ailleurs le sourire d'un individu.

Aucun autre peuple civilisé n'a découvert aussi parfaitement le secret d'une vie heureuse; aucune race n'a aussi bien compris que notre bonheur dans la vie dépend du bonheur de ceux qui nous entourent, et par conséquent, de la culture en notre cœur du désintéressement et de la patience.

Lafcadio Hearn reconnaît que cette amabilité souriante cache une rare énergie, un incroyable courage, une vive susceptibilité en matière d'honneur, parfois un besoin de vengeance poussé aux plus extrêmes cruautés. Il compare ingénieusement le caractère des Japonais à un de leurs plus curieux objets d'art. Une boîte finement travaillée enveloppe un petit sac de soie précieuse; ce petit sac enveloppe un autre sac, plus petit, en une autre espèce de soie; celui-ci un troisième, et ainsi de suite; quand on a, l'un après l'autre, ouvert sept sacs, on trouve simplement dans le dernier une antique poterie chinoise, primitive et grossière. De même, le caractère japonais est comme recouvert de douces et précieuses enveloppes de courtoisie, de délicatesse, de patience et de désintéressement; mais, sous ces charmants voiles, il peut se trouver un peu de vulgaire argile, l'inquiétante souplesse du Malais, les fougueuses passions du Mongol.



Lafcadio Hearn a consacré à l'étude de l'art japonais quel-

ques-unes de ses plus curieuses analyses psychologiques. Comparant l'art des Occidentaux et l'art d'Extrême-Orient, il cherche à expliquer les profondes différences qui les séparent. Selon lui, l'Européen, plus égoïste que le Japonais, voit le monde d'un regard anthropomorphique. Épris surtout de la beauté féminine, c'est elle qu'il cherche dans la nature ; c'est à travers cet idéal de régularité et de symétrie qu'il regarde toute chose : ses sentiments esthétiques sont pénétrés de souvenirs d'amour ; son sens de la beauté n'est qu'un *panthéisme féminin*. Dans l'Univers ainsi féminisé, ce que l'Européen apprécie, c'est les lignes ondulées des collines, les teintes rosées de l'aurore, la mobilité des eaux, le chuchotement des feuilles, l'infinie tendresse du ciel, les vastes caresses du jour. Au contraire, le Japonais, purifié par le Bouddhisme, sait voir la nature en elle-même, telle qu'elle est, dans ses plus menus détails ; il jouit surtout de ses irrégularités et de ses dissymétries. Il sait mieux s'intéresser, non seulement aux animaux et aux plantes, mais aux pierres et aux nuages. Il découvre et il exprime, en son art original, puissant et fin, des nuances de beauté auxquelles les Européens sont restés longtemps insensibles.

Pour acquérir une intelligence intime de l'art japonais, il faut se rappeler ce que Lafcadio Hearn appelle la loi de la subordination de l'individu au type, de la personnalité à la généralité. L'artiste japonais, qu'il représente une fleur ou un insecte, un rocher ou un coucher de soleil, ne vise pas à une ennuyeuse imitation des détails individuels ; il cherche à exprimer, en quelques coups de pinceau, le type, la loi de l'espèce, « la pensée de la Nature cachée sous la forme ». Les détails, subordonnés à l'ensemble, acquièrent ainsi une signification, une valeur artistique. La même loi s'applique au dessin et à la peinture des visages. L'art japonais, comme l'art grec, représente des expressions de sentiments généraux : de là son intérêt psychologique. Les visages dessinés par les artistes japonais ont une sérénité, un calme, qui nous surprennent : c'est que, depuis des siècles, ce peuple s'est entraîné à cacher ses sentiments sous un air d'amabilité souriante ou de résignation impassible : « une clef aux énigmes de l'art japonais, c'est le Bouddhisme. »

Ainsi l'histoire de la civilisation s'écrit dans les physionomies, et dans l'art qui les représente. Les Européens donnent à la beauté virile une expression de force souvent brutale et agressive, à la beauté féminine un caractère de sensualité et de passion : c'est qu'ils sont une « race de proie », tout occupée de guerre et d'amour; l'art occidental reflète l'idée que la vie est un combat pour la jouissance. L'art japonais exprime la simple joie de vivre, et l'idéal d'une vie rendue harmonieuse par la suppression de l'égoïsme.

Lafcadio Hearn s'intéresse très particulièrement à la vie religieuse des Japonais. Il étudie avec une minutieuse exactitude les antiques coutumes du Shintoïsme, les hautes traditions morales du Bouddhisme, et aussi les superstitions populaires qui se rattachent, par exemple, au culte des renards ou à l'idée de la préexistence.

Lafcadio Hearn développe cette idée paradoxale que ces religions japonaises présentent un merveilleux accord avec les plus modernes de nos systèmes philosophiques. Un peu arbitrairement, il ramène à deux thèses fondamentales les conclusions de la science et de la philosophie actuelles : le monde est un, le moi est multiple. Aucune ligne de démarcation nette ne sépare la matière de la vie, le monde végétal du monde animal, l'animalité de l'humanité : ainsi s'affirme l'unité de l'Univers. D'autre part, le moi se compose d'états d'âme changeants, constitués par la fusion d'éléments que la psychologie dissocie, et qu'elle explique, en partie, par l'hérédité : ainsi, tout être est multiple. Unité de l'Univers, multiplicité du moi : ces deux idées se retrouvent dans l'une et l'autre des grandes religions japonaises [1].

Le vieux Shintoïsme, en rattachant toute existence au Soleil, exprime à sa manière l'idée de l'unité du monde. Il affirme de même la multiplicité du moi et formule avec profondeur cette vérité psychologique que le monde des morts gouverne le monde des vivants. C'est à l'influence des *Kamis*, — les esprits des morts, — qu'il attribue tous les actes et toutes les pensées des hommes. Aux bons *Kamis*, nous devons tout ce qu'il y a d'aimable en nous. Chaque amour maternel

1. J'ai développé les idées de Lafcadio Hearn sur ce sujet en un article de la *Revue de Métaphysique et de Morale* (mai 1903).

résume l'amour de millions de mères disparues. C'est aux morts que la femme d'aujourd'hui doit sa douceur, son désintéressement, son pouvoir d'aimer, sa magie divine. C'est aux morts que l'homme peut devoir cette intelligence psychologique qui lui fait comprendre, en leur intimité la plus secrète, les caractères les plus différents. Le Shintoïsme nous révèle la valeur de la bonté, en découvrant au prix de quels efforts elle est apparue en ce monde : nos bons morts sont vraiment des Dieux.

Quant au Bouddhisme, il soutient, comme la science moderne et le positivisme d'Herbert Spencer, que l'univers est un ensemble de phénomènes solidaires, constamment changeants. La terre, la mer, le ciel, tout l'univers visible n'existent qu'en nos états de conscience; il n'y a en eux qu'apparences fuyantes : les apparences succèdent aux apparences, comme les vagues aux vagues, sur la mer mystérieuse de la naissance et de la mort. D'autre part, le Bouddhisme proclame la multiplicité et l'impermanence du moi. Le moi est illusoire comme le non-moi; et la différence entre le moi et le non-moi est, elle aussi, illusoire.

Lafcadio Hearn ajoute que la théorie moderne de l'hérédité psychologique vérifie l'antique idée bouddhique de la préexistence. Il ne s'agit pas d'une sorte de métempsychose pythagoricienne : le Bouddhisme n'admet ni âme individuelle ni transmigration personnelle. Mais il soutient que nos actes et nos pensées proviennent des actes et des pensées d'innombrables vies antérieures, réapparaissant, s'attirant par de mystérieuses affinités. « Nos sentiments les plus profonds, les plus ardents, les plus sublimes, sont supra-individuels, dit Lafcadio Hearn : le premier amour, par exemple, l'émotion éprouvée par le jeune homme à la vue de celle qu'il aimera, la conviction soudain acquise que sa vie appartient désormais à cet être qu'il connaît à peine; il semble qu'en un tel amour le choix soit involontaire; ceux qui s'aiment subissent l'influence étrange d'un souvenir mystérieux : les morts sont responsables, non les vivants; en la femme qu'on aime, survit le charme de toutes les femmes que nos ancêtres ont aimées jadis, ou peut-être de toutes celles qu'ils ont jadis aimées en vain. » La psychologie moderne donne ainsi de l'amour une

explication analogue à celle du Bouddhisme japonais : ce sont des amours antérieures qui cherchent à se réincarner. « Pour le bouddhiste, dit Lafcadio Hearn, comme pour l'évolutioniste, les morts ne meurent jamais : ils dorment seulement au plus profond des cœurs humains. »

Si le Bouddhisme est en accord avec la science moderne, il la dépasse, et c'est son droit. Il nous apporte, affirme Lafcadio Hearn, une vision de l'univers infiniment plus consolante que celle de l'évolutionisme. Par delà le moi conscient, qui n'est qu'illusion, il y a, selon le Bouddhisme, une réalité profonde, « le divin en chaque être », l'Esprit universel, le Principe éternel de toute existence, le Bouddha encore à naître. Nous sommes tous « les chrysalides de l'Infini ». Il peut y avoir en nous des sentiments éternels et divins, n'ayant rien de commun avec le faux-moi, mais appartenant à l'absolu : les sentiments désintéressés, la pitié, la bienveillance; ces sentiments ne sont pas de l'homme, mais de Bouddha en l'homme; « ils survivent aux races, aux soleils, aux univers ». Progressivement, la condition du *moi-fantôme* s'allège et se purifie : le sentiment de l'infini dissipe le rêve de la personnalité et vient en l'homme éveiller le Dieu. Ce progrès s'accomplit non pas en une seule vie, mais en une succession presque indéfinie d'existences. Au terme, est le Nirvana. « Nirvana n'est pas cessation, mais émancipation »; c'est le passage de la vie finie à la vie infinie, infiniment libre et heureuse. L'égoïsme se fond dans le néant, comme un nuage blanc se dissipe dans l'azur d'un ciel d'été : alors ce qu'il y a de plus profond en l'âme humaine comme en tout être, atteint à l'Infinie Vision, à l'Infinie Mémoire, à la Paix spirituelle Infinie. Tous les Bouddhas cachés au fond des individualités finies se rappellent pour toujours toutes leurs existences passées; et tous ces Bouddhas ne font qu'un : c'est ici le mystère bouddhique. Non seulement toute l'humanité est le Bouddha à venir, mais aussi tout l'Univers. « L'herbe, les astres, la terre, disent les anciens textes, tout deviendra Bouddha. Il n'y a pas une parcelle de poussière qui ne soit destinée à devenir Bouddha. » Pas de place, en un tel système, pour le préjugé ou la haine, l'étroitesse ou l'intolérance. Le Bouddhisme se présente comme une religion valable non pas pour

un seul monde, mais pour d'innombrables centaines de milliers de millions de mondes...

Tel est le sens profond de la paradoxale apologie du Bouddhisme que tente Lafcadio Hearn. Le Bouddhisme, selon lui, répudie les fondements mêmes de la religion occidentale, rejetés par la science, l'idée d'un Dieu créateur et celle d'une âme immortelle. Il nous offre pourtant la plus noble des croyances métaphysiques, et la plus riche en espérances. « Précisément à cette période de notre évolution intellectuelle où la foi en un Dieu personnel disparaît, où il devient impossible de croire à une âme individuelle, où les esprits les plus religieux s'écartent de tout ce que nous avons toujours appelé religion, où le doute universel pèse d'un poids toujours plus lourd sur les aspirations morales, — la lumière nous vient de l'Orient... » « Un jour peut-être (ajoute Lafcadio Hearn), moins égoïstes et plus sincères, nous irons dans nos Musées, ces nécropoles des Dieux, saluer les Bouddhas que nous y avons entassés, leur rendre un respectueux hommage : la douce sérénité, l'impassible tendresse du visage divin nous donnera la paix de l'âme... »



Lafcadio Hearn, en chacun de ses livres, mêle à l'étude d'idées générales quelques nouvelles, destinées à peindre des types actuels ou historiques de Japonais ou de Japonaises. Plusieurs de ces personnages sont si héroïques, si séduisants ou si touchants, qu'il est impossible de les oublier, quand on les a une fois rencontrés : ils continuent à animer notre pensée, à vivre en notre cœur, comme des amis jadis aimés. Voici la réduction de quelques-uns de ces portraits.

Kosouga Asakichi est élève de Lafcadio Hearn, à Matsoué. Fils de riches fermiers, il retourne dans son village pour aider ses parents, à la fin de ses études. Un an après, il est soldat, atteint au grade de sergent. Au moment de la guerre contre la Chine, il demande à être envoyé en Corée, où doit commencer la lutte. On lui accorde cette faveur. Passant dans la ville où demeure Lafcadio Hearn, la veille du départ pour la guerre, il obtient la permission d'aller saluer son

ancien maître. Lafcadio Hearn l'invite à dîner, le fait causer. Le jeune sergent refuse de boire du vin, pour tenir une promesse faite à sa mère. Rougissant comme une jeune fille, il confesse à son professeur sa joie d'avoir été choisi pour servir la patrie :

— Vous rappelez-vous, lui demandai-je, que vous déclariez à l'École que votre plus cher désir était de mourir pour Sa Majesté l'Empereur?

— Oui, répondit-il en riant. Et je vais avoir cette chance.

Kosouga Asakichi ne redoute pas la mort; il pense qu'elle n'est pas une éternelle séparation : les morts continuent à vivre parmi les vivants, à les voir, à les entendre; les vivants continuent à penser aux morts, à leur parler, à les aimer. Kosouga Asakichi croit que, s'il meurt, il sera aimé non seulement de ses proches, mais de tous ses compatriotes : l'Empereur lui-même l'honorera.

C'est l'heure du retour au régiment; le jeune sergent remercie tendrement son maître, lui donne sa photographie, promet d'écrire, s'il peut, une longue lettre après la première victoire. Puis il fait le salut militaire, et disparaît dans la nuit.

Quelques semaines après, le nom de Kosouga Asakichi parut dans la liste des morts. Alors le vieux serviteur de Lafcadio Hearn, Manyémon, décora et illumina l'alcôve de la chambre des hôtes, remplit les vases de fleurs, alluma des baguettes d'encens.

Quand tout fut prêt, Manyémon m'appela. M'approchant, je vis la photographie du jeune homme dressée sur un petit autel; devant, il y avait tout un repas en miniature, riz, fruits, gâteaux : c'était l'offrande du vieillard.

— Peut-être, osa dire Manyémon, son esprit se réjouirait-il, si le Maître voulait bien honorablement consentir à lui parler. Il comprendrait l'anglais du Maître...

Je lui parlai; le portrait paraissait sourire, à travers les vapeurs d'encens. Mais les paroles que je dis alors, elles furent pour lui seul, et les Dieux.

Voici maintenant l'histoire d'une danseuse. Kimiko, fille de *samouraï*, a reçu une parfaite éducation. Mais la misère

l'a obligée à se vendre comme *guêcha*, pour nourrir sa mère et sa petite sœur. Elle est la plus accomplie des *guêchas*. Elle présente le type, si rarement réalisé, de la beauté japonaise classique : long visage et petits yeux très bridés. Elle sait faire des bouquets exquis, accomplir sans faute les cérémonies du thé, broder, composer de courts poèmes. Son apparition est triomphale : vite elle devient la préférée de l'aristocratie de Kyoto. Elle accepte les présents et les hommages, sans manifester à personne un attachement particulier.

Un jour, le bruit se répand que Kimiko s'est enfuie avec un de ses adorateurs, « prêt à mourir dix fois pour elle, à demi mort déjà d'amour ». Le jeune homme a tenté de se tuer pour la *guêcha* ; la *guêcha* s'est laissée émouvoir par l'ardeur de cette affection. Ils vont cacher le trésor de leur amour dans un palais de fée, entouré d'un jardin ombreux, silencieux et charmant. Ils oublient ensemble toutes les réalités déplaisantes de la vie. Après bien des efforts, le jeune homme obtient de sa famille la permission d'épouser la belle et tendre *guêcha*. Mais c'est Kimiko qui refuse, trois fois, sans donner de raison.

Le printemps passe, puis l'été. Kimiko se décide à parler à son amant, D'une voix ferme, elle lui dit en souriant : « Je ne suis pas digne de vous donner un fils. Je ne suis pas digne de vous bâtir un foyer. Je ne veux être pour vous que la compagne d'un jour, l'hôte d'une heure ; moins encore : une illusion, un rêve de folie, une ombre passant sur votre vie... » Puis, sans raison, Kimiko disparaît, laissant chez son amant toutes ses robes, toutes ses parures. Les plus actives recherches ne peuvent la faire retrouver ; personne n'entend parler d'elle.

Des années s'écoulent. L'amant de Kimiko épouse une douce jeune fille qui lui donne un fils. Il est heureux. Un jour, une pauvre nonne, en pèlerinage, vient demander l'aumône à la porte de la maison. Le petit garçon lui apporte l'offrande du riz. Alors l'étrange mendiante le prend dans ses bras, le regarde et le caresse longuement. Puis elle chuchote à son oreille une courte phrase, qu'elle le prie d'aller redire à son père ; et elle s'en va, en riant. Le petit garçon court transmettre à son père le message de la pauvre femme : « Père,

quelqu'un que vous ne reverrez jamais en ce monde, vous fait dire que son cœur se réjouit, parce qu'elle a vu votre fils. » Le père comprend les paroles de la mendiante ; et il ne peut s'empêcher de pleurer silencieusement.

De toutes ces nouvelles, celle que Lafcadio Hearn a intitulée *un Conservateur*, est peut-être la plus suggestive, la plus exactement japonaise. C'est l'histoire d'un fils de *samouraï* à l'époque de la Révolution qui a modernisé le Japon.

Dès l'enfance, on lui donne cette éducation sévère qu'on imposait alors à tous les fils de guerriers. On l'habitue à supporter la faim et le froid. On lui apprend à se dominer en toute circonstance, à mépriser la souffrance et la mort, à n'éprouver aucune crainte. Étrange méthode d'éducation : on le fait, un jour, assister à une exécution capitale, en lui recommandant de ne montrer aucune émotion ; au retour, on l'oblige à manger un bol de riz, coloré, par une sauce, en rouge-sang ; et à minuit on l'envoie, seul, chercher la tête du condamné sur le lieu de l'exécution. Il consacre la plus grande partie de son temps aux exercices physiques, puis à l'étude des caractères chinois, de la morale chinoise, des éléments de philosophie bouddhique. Il devient vaillant, courtois, désintéressé, prêt à donner immédiatement sa vie par amour, honneur ou loyauté.

C'est à cette époque qu'apparaissent dans les eaux japonaises les *Vaisseaux Noirs* des étrangers. Le jeune *samouraï* prie les Dieux d'éloigner ou de détruire la flotte ennemie ; mais les Dieux restent sourds à la prière de tout le peuple. Bientôt même le gouvernement confesse qu'il est incapable de résister à la puissance des Occidentaux ; et il ordonne aux sujets fidèles d'étudier les langues étrangères et les sciences européennes. Il y va du salut de la nation : elle ne peut que par une immense transformation conserver son indépendance. Le jeune *samouraï* apprend l'anglais ; il va étudier, sans sympathie, mais avec curiosité, la vie des étrangers dans l'un des *Ports ouverts*. Il y fait la connaissance d'un vieux missionnaire, qui gagne sa confiance et lui fait lire l'Évangile. Le jeune Japonais se demande si ce n'est pas à une morale supérieure que les Européens doivent leur force prodigieuse. Par patriotisme, il se fait chrétien.

Il continue à étudier les sciences occidentales. Alors, peu à peu, il se rend compte que l'esprit de la science s'oppose au christianisme plus encore qu'aux antiques religions japonaises. Comment croire à l'existence d'un Dieu distinct du monde, et d'une âme individuelle immortelle? « Il n'y a, dit quelque part Lafcadio Hearn, pas d'autre amour divin que l'amour de l'homme pour l'homme. » Le jeune *samouraï* renonce publiquement aux croyances chrétiennes. Pour juger justement l'Europe, il se décide à la visiter.

Il y passe bien des années, travaillant tour à tour de ses mains et de son cerveau, multipliant les expériences, méditant sur tout ce qu'il voit. Quel jugement rapporte-t-il de ces voyages? A ses yeux, la civilisation européenne manque de valeur morale, tout en présentant un admirable développement de l'intelligence. Ce qui caractérise l'Europe et l'Amérique, comparées à l'Extrême-Asie, c'est la prodigieuse extension de leur puissance matérielle, obtenue par un abominable régime de concurrence. La vie, en Europe et en Amérique, est un immense combat entre des loups. Les forts et les habiles font du monde un enfer pour les faibles. Le luxe sans limite de quelques-uns exige la servitude sans merci du plus grand nombre; tandis que beaucoup d'hommes ne peuvent satisfaire leurs besoins les plus urgents, la vanité des riches dévore, pour le plaisir d'une heure, le travail de plusieurs années: « Les cannibales de la civilisation sont inconsciemment plus cruels que ceux de la sauvagerie; ils exigent plus de chair. » Plus la société grandit, plus s'approfondit l'abîme de souffrances au-dessus duquel elle s'élève. Le *samouraï* constate que les Européens ne glorifient, ne divinisent que la force; ils adorent, sous d'autres noms, les anciens dieux de la puissance brutale et de la violence cruelle, Odin et Thor. Leur christianisme n'est plus qu'une de leurs conventions mondaines. « Ce monde n'a plus de foi. »

Alors ce Japonais prend une énergique résolution : il rentrera en son pays, il se fera prêcheur et conducteur d'hommes. Son programme sera très simple : il faut n'emprunter à l'Europe que les institutions indispensables au salut de la patrie, mais conserver, en ce qu'elle a d'essentiel et d'intime, la civilisation du vieux Japon.

Comme le *samouraï* imaginé par Lafcadio Hearn, si le Japon est devenu révolutionnaire, c'est, au fond, par conservatisme. « Le Japon reste aussi oriental aujourd'hui qu'il y a mille ans. » Lafcadio Hearn se plaît à montrer que les Japonais n'ont eu aucun désir de s'européaniser entièrement; qu'ils ont maintenu, autant que possible, leur antique civilisation, la vie matérielle, la vie morale, la vie artistique, la vie religieuse des vieux Japonais [1]. Cependant, l'inévitable imitation de certaines institutions européennes modifie leur vie peu à peu. Lafcadio Hearn se demande en quel sens va se faire l'évolution du Japon au XX[e] siècle. Physiquement, les Japonais deviendront plus robustes : la gymnastique dans les écoles et le service militaire développeront leur force corporelle; leur alimentation sera plus nourrissante, s'ils empruntent à la cuisine européenne quelques-uns de ses mets auxquels ils paraissent s'accoutumer. Intellectuellement aussi, ils progresseront, grâce à la culture scientifique répandue très largement. La connaissance des langues étrangères, de l'anglais surtout, enrichira le vocabulaire et assouplira la syntaxe. Il est probable qu'on verra se former une nouvelle aristocratie, une aristocratie de l'intelligence. Mais on peut redouter une décadence morale. La lutte pour la vie devient chaque jour plus brutale; le nombre des crimes s'accroît constamment. Il y a moins de sincérité, moins de désintéressement, moins de douceur.

Dans une pittoresque étude, Lafcadio Hearn cherche à expliquer le fait qu'il n'y a pas d'ombres dans les vieilles estampes japonaises : la lumière, au lieu de n'éclairer qu'un côté du paysage, illumine tous les côtés à la fois. « C'est, dit-il, que les vieux artistes japonais n'aiment pas les ombres, parce qu'elles diminuent le charme de l'Univers sous le soleil. » Comme le monde extérieur, le monde intérieur était lumineux pour eux : c'est sans ombres qu'ils voyaient la vie. Mais l'Europe est venue apprendre au Japon que la tâche principale du divin Soleil, c'est de fabriquer de l'ombre.

Alors le Japon se mit à admirer l'ombre des machines, des cheminées, des poteaux télégraphiques; l'ombre des mines et des

1. Cf. l'article sur *l'Européanisation du Japon*. *Revue de Paris*, 1[er] février 1904.

usines, et l'ombre dans les cœurs des ouvriers qui y travaillent; l'ombre de maisons hautes de vingt étages, et l'ombre des affamés qui mendient au-dessous; l'ombre des énormes aumônes, qui multiplient la pauvreté; l'ombre des réformes sociales, qui multiplient le vice; l'ombre des mensonges, des hypocrisies et des habits de soirée; l'ombre d'un Dieu étranger, qu'on dit avoir créé l'humanité pour en faire un *autodafé*. Sur quoi le Japon redevint sérieux et refusa de continuer à étudier ces silhouettes. Heureusement pour le monde, il retourna à son art incomparable, à la beauté de ses propres croyances. Mais quelques-unes de ces ombres s'attachent encore à sa vie; il ne peut s'en débarrasser. Jamais plus l'univers ne lui paraîtra aussi beau qu'il était jadis.

On pourrait sans doute reprocher à Lafcadio Hearn quelque injustice dans sa condamnation sévère de la vie européenne, une indulgence un peu partiale pour l'Orient, pour le Japon, même pour ce qu'il y a d'étroit dans le nationalisme japonais. Du moins il eut raison d'attirer l'attention des Européens sur la haute valeur intellectuelle, morale, artistique, des civilisations orientales. Pendant des siècles, notre culture européenne a été exclusivement gréco-latine et chrétienne : l'Inde, la Chine, le Japon n'occupent pas encore dans nos esprits la place qu'ils méritent d'obtenir. « Jusqu'ici, dit fortement Lafcadio Hearn, n'ayant vécu que dans un hémisphère, nous n'avons pensé que des demi-pensées. »

Et fidèle descendant de ces Hellènes qui toujours cherchèrent du nouveau, Lafcadio Hearn renonçait à cette idée absurde, suggérée par un méprisable orgueil de race, que la civilisation s'arrête aux frontières d'Europe : il aurait voulu nous accoutumer à élargir notre culture, par delà les mers et les espaces, jusqu'aux plus lointains horizons; il nous souhaitait d'amasser dans nos esprits et dans nos cœurs toutes les vérités et toutes les beautés qu'ont su découvrir tous les peuples, pour concentrer en nos consciences toute la Raison de l'espèce humaine.

FÉLICIEN CHALLAYE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE, SAINTE-BEUVE,
I. SON ESPRIT, SES IDÉES, — II. SES MŒURS
par **Léon Séché**.

Voici une très curieuse et très abondante mo-
iographie qui met en pleine lumière la personne
t l'œuvre de Sainte-Beuve. « Je n'ai voulu dire
:i que les choses essentielles et je me flatterais
'en avoir dit quelques-unes de neuves si je n'a-
ais eu d'autre mérite que de mettre en œuvre
:s documents que la fortune a fait tomber dans
ıes mains. » L'auteur est modeste, trop mo-
ɘste : les documents inédits, comme les livres
res, ne tombent jamais dans les mains que de
ux qui les aiment et sont dignes de les bien
mprendre. Ceux que M. Léon Séché a décou-
rts sur Sainte-Beuve sont excellemment mis
œuvre dans ces deux petits volumes et con-
buent utilement à l'histoire générale des
eurs et des idées. — Signalons en même temps
publication par madame Bertrand d'une cor-
pondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et
dame Juste Olivier. L'introduction et les
tes sont de M. Léon Séché.

VENDÉE, par **Charles Foleÿ**.

Ces brefs récits, qui vont vite et droit au dénoue-
nt, saisissent, secouent parfois brutalement. *Le
ge, le Dernier Sourire, la Bague d'Émeraude,
it-Pierre* sont parmi les mieux venus et les
poignants. *La Bague d'Émeraude* est un
chef-d'œuvre, ramassé en quelques pages;
enture est peut-être vraie : elle mérite-
de l'être. Peu d'auteurs ont imaginé une
n plus neuve et plus poignante. M. Charles
ÿ connaît aussi bien que personne les temps
ïques de la Révolution et des guerres de
dée : il écrit en marge de l'histoire et,
ne les historiens eux-mêmes, il n'écrit pas
partialité. Toutes ses sympathies vont aux
us contre les vainqueurs. Ceux-là même
ne partagent pas ces sympathies seront les
iers à rendre hommage à son talent.

E FUTURE DEVANT LA SAGESSE ANTIQUE LA SCIENCE MODERNE, par **Louis Elbé**.

La présente étude, nous dit l'auteur, essaie
rder le problème de la survivance de l'âme
ine en reprenant sur un point l'enseigne-
de la sagesse antique et des traditions les
eculées, pour les discuter à la manière de
ence moderne. » Livre intéressant, pas-
nt même, qui, évidemment, ne résout pas
énigme insoluble », mais où l'on trouvera
ins de sérieuses déductions. L'auteur est
et impartial; il nous donne autre chose
hypothèse commode : c'est un véritable
ire de tous les arguments qui peuvent
r la foi en la survivance de l'âme humaine.

JARDINS DE FRANCE, par **José-Maria Cantilo**.

Ce joli titre ne manquera pas de rappeler à nos lecteurs une série de poèmes charmants dont ils ont eu, naguère, la primeur. Ils n'ont pas oublié la grâce lumineuse et fraîche de ces vers, tout mouillés de rosée et de larmes, et qui sont toujours clairs et harmonieux. Ils n'aimeront pas moins les nombreux poèmes inédits que leur offrira ce recueil. Citons au moins les deux tercets de la fin :

> O poètes-enfants qui prendrez votre essor,
> Voici de mon matin la gerbe fraîche encor :
> Je la donne aux buissons pour qu'elle s'y suspende.
>
> Puisse le rêve ailé de votre bel avril,
> Pillant derrière moi ce trésor puéril,
> Faire son nid des brins tombés de ma guirlande !

KANT, par **Théodore Ruyssen**.

Dans cette collection des *Grands Philosophes*, où Socrate, Aristote, Spinoza, Malebranche, etc., avaient déjà leurs portraits, voici une excellente esquisse de la doctrine kantienne : il est si nécessaire que les idées, dont vit aujourd'hui la conscience du monde savant, soient mises à la portée et soumises à la critique de tous !

CORRESPONDANCE INÉDITE DE VICTOR-FRANÇOIS DE BROGLIE AVEC LE PRINCE XAVIER DE SAXE.

« Pour servir à l'histoire de la Guerre de Sept Ans », MM. de Broglie et Vernier publient la curieuse correspondance qui, des archives du royal château de Pont-sur-Seine, a passé aux archives de Troyes. On sait l'étrange destinée de ce duc François-Victor de Broglie, né en 1718, colonel à seize ans, lieutenant général à trente, maréchal et commandant en chef à quarante, ministre à soixante-dix, émigré et mort en émigration à quatre-vingt-six. Quant au prince Xavier de Saxe, son histoire est plus merveilleuse encore : fils d'Auguste III, lieutenant général dans les armées de Louis XV, régent de Saxe, puis « émigré » volontaire en France, d'où la Révolution le chasse. On devine l'intérêt d'une correspondance entre ces deux hommes de guerre.

LES IDÉES DE M. BOURRU, par **Jules Payot**.

L'auteur est bien connu de tous ceux qui, de près ou de loin, se préoccupent de l'éducation populaire. Sous une forme familière, bien française, il nous résume aujourd'hui cinq années de « campagne », par la plume et la parole, pour le triomphe dans nos écoles primaires des vraies méthodes scientifiques et du noble idéal de la saine démocratie : « Partout il préconise les méthodes actives et déclare une guerre sans merci aux méthodes passives, routinières, ignorantes des découvertes de la psychologie. » Ce livre ne s'adresse pas seulement aux gens de l'école : tous les pères de famille en pourront faire leur profit.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

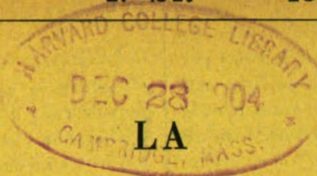
Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20202-12-04. — (Encre Lorilleux).

11e Année. N° 24. 15 Décembre 1904.



LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LA CRUCHE CASSÉE, par **G. Réval.**

L'auteur de *la Cruche cassée* s'est fait connaître par *Un Lycée de Jeunes Filles* et surtout par *les Sévriennes*. Le public aimera ce nouveau roman, pittoresque et dramatique. Tout le monde s'intéressera dès la première page à cette histoire touchante d'Aline Robert, fille d'un capitaine sans fortune, en retraite. A un mariage brillant, elle n'hésite pas à préférer l'amour tout simple et elle cède éperdument à cet amour, sans marchander le don de sa personne à celui qui l'aime et ne peut l'épouser. L'auteur a voulu que son héroïne nous fût sympathique, malgré sa faute, sinon, peut-être, à cause de sa faute si loyale, si honnête, plus honnête que bien des mariages; et après la mort de celui qu'elle a aimé, il a voulu qu'Aline Robert rencontrât sur sa route un homme assez épris et d'esprit assez large pour en faire sa femme, sans lui tenir compte de son passé. Tous les personnages de ce roman sont nettement dessinés, surtout le père et la mère d'Aline, M. et madame Robert, qui sont deux figures originales et vraies.

ÉDUCATION OU RÉVOLUTION, par **Gabriel Séailles.**

« Si les vieux dogmes ne trouvent plus place dans la pensée contemporaine, c'est qu'elle est occupée par des vérités nouvelles. Je me suis efforcé, dans un précédent volume, de dégager ces *Affirmations de la conscience moderne*... En posant comme idéal le bien sur la terre, en définissant ce bien par la justice qui ne peut régner qu'entre des hommes raisonnable, [nous disons] que la personne raisonnable et libre est à créer [dans chaque citoyen] et qu'elle ne peut l'être sans le concours de l'individu. La démocratie, à ce titre, est essentiellement une éducation... La liberté impose plus de devoirs qu'elle ne confère de droits : le pire esclavage est celui qui s'ignore. » Est-il besoin de commenter de telles paroles ou de louer le volume dont elles sont la préface et la conclusion ?

AMES D'AUTREFOIS, par **Louise Chasteau.**

Très délicat roman romanesque, roman d'amour, et de l'amour le plus tendre et le plus pur. Comme nous voilà loin des modernes idylles dont héros et héroïnes sont plus ou moins trompeurs ou trompés, souvent l'un et l'autre à la fois ! Mais cela se passe en des temps très anciens, au commencement du dernier siècle. Et, tout de même, il y avait déjà, en ce temps-là, des femmes infidèles ; il y en a une dans ce livre, mais combien peu frivole ! C'est de tout son cœur qu'elle se donne, et qu'elle souffre de sa faute; ceux-là même qui ne l'absoudront pas ne pourront s'empêcher de la plaindre et seront émus de sa misère. L'émotion fait le grand charme de ce livre : il a le parfum d'une de ces fleurs fanées que malgré soi l'on s'attarde à respirer.

NEUF ANS DE SOUVENIRS D'UN AMBASSADEUR, par **le comte de Hübner.**

Le second volume de ces *Souvenirs* mérite et obtiendra le même succès que le premier. De janvier 1857 à mai 1859, cet ambassadeur d'Autriche nous tient, jour par jour, au courant de toutes les affaires, grandes et petites, de Paris et du monde. On sent bien que peut-être l'éditeur ne nous a pas encore donné toutes les pages de ce journal. Pourtant, quelle jolie collection d'anecdotes, de mots parfois cruels, de récits piquants, d'appréciations sur les hommes et les choses !

LITTÉRATURE ESPAGNOLE, par **J. Fitzmaurice Kelly.**

Dans la collection anglo-française des *Histoires des Littératures*, où déjà ont paru les *Littératures arabe, anglaise, russe* et *japonaise*, M. H.-D. Davray nous donne aujourd'hui cette traduction de la *Littérature espagnole*. L'auteur était connu depuis longtemps du public anglais; cette traduction rendra son nom familier de ce côté-ci de la Manche. Peut-être eût-elle gagné à ne pas être toujours aussi proche, aussi « anglaise » : elle en reste parfois un peu obscure ; tel quel, le livre sera pourtant d'une grande utilité.

ÉTUDES SUR L'ÉDUCATION ET LA COLONISATION, par **Maurice Courant.**

Le titre, trop ambitieux peut-être, éloignera certains lecteurs auxquels ce livre rendrait quelques services. En réalité, la table des chapitres nous fait connaître la pensée et l'ambition de l'auteur : *l'Européen chez les Asiatiques, Éducation asiatique de l'Européen, l'Asiatique et la Civilisation européenne, Éducation européenne de l'Asiatique*, — voilà de graves et curieux problèmes auxquels ne s'intéressent pas seulement les gens d'étude ou de métier. La science de l'auteur, sa familiarité avec les langues et les choses d'Extrême Orient lui assurent, d'avance, une autorité que la précision de ses vues et la justesse de ses opinions achèveront de lui conquérir.

ICI ET LA, par **Madeleine de Chansac.**

Si vous aimez « les sensations douces, les fraîcheurs du matin, les roseurs du couchant, les clartés de lune et la féerie des éblouissants soleils !... venez avec moi à Naples, entendre les sérénades, errer dans les solitudes de Pestum, ou assister à l'embrasement des dolomites roses ! Venez... Tout bas la nature parle et les fleurs ont des voix, pour qui sait entendre. » C'est ainsi qu'au seuil de ce charmant volume l'auteur nous convie à le suivre, et son livre tient toutes les aimables promesses de la préface. En même temps qu'*Ici et Là*, madame Madeleine de Chansac publie *Choses vues et Choses ressenties*, qui est aussi un recueil de pages brèves où l'auteur se souvient, rêve, admire, s'étonne, à propos de tout, avec bonne grâce et ingénuité.



LE PASSÉ VIVANT

Mais alors vous croyez qu'on ne meurt pas, puisqu'on *redevient*.

LETTRE DE GEORGE SAND A GUSTAVE FLAUBERT.

I

Un sourire distendait des lèvres minces et serrées, tirait des joues ridées, relevait un menton de galoche, bridait des yeux malins, élargissait les narines d'un nez narquois, répandait un air de finesse sur toute la figure abritée d'une longue perruque à boucles, au haut d'un corps maigre qui, des deux mains, s'appuyait à une canne et dont les pieds reposaient sur un socle de pierre. Penché en avant, accablé d'ans et de gloire, le Voltaire de bronze semblait ironiquement recevoir l'hommage de la postérité comme il avait accepté l'encens idolâtre de son siècle.

Charles Lauvereau s'arrêta un instant. Derrière lui, la statue continuait son sourire célèbre. Un camion écrasa de ses roues le pavé de la rue Bonaparte, suivi d'une voiture de maître où Lauvereau aperçut, à travers la glace levée, la marquise de Raumont et le comte Ceschini. Le coupé, attelé de deux chevaux, tourna sur le quai, vers l'École des Beaux-Arts.

De nombreux équipages y stationnaient déjà, le long du trottoir. Quelques automobiles attendaient, massives et baroques, éclatantes ou sombres, gardées par des blocs de fourrure à faces humaines. Les bouquinistes d'en face, au lieu de

surveiller leurs boîtes, s'entretenaient de ce mouvement inusité et des faisceaux de drapeaux qui ornaient la façade de l'École. C'étaient madame Durne, avec sa palatine qu'elle portait en toute saison, et le père Barbeau, avec sa petite queue de cheveux où ne manquait que le ruban, pour lui donner un air de vieil émigré. Lauvereau eut une de ces distractions qui lui étaient coutumières et qu'interrompait souvent le coude d'un passant, quand il parcourait la rue de Seine où il habitait, car il aimait ce coin du vieux Paris, ses trottoirs étroits, ses boutiques de livres et d'estampes. Les antiquaires du quartier connaissaient tous son goût d'amateur et son visage large et plein, encadré de courts favoris. Mais, cette fois, ce fut le dos d'un grand valet de pied qui lui barra le chemin. Par-dessus l'épaule galonnée, il voyait la marquise de Raumont et le comte Ceschini qui descendaient de leur voiture. Il allait se hâter pour les rejoindre, quand une main toucha sa manche, en même temps qu'une voix familière lui disait :

— Eh bien, Charles, tu dois être content!... Il y a un monde fou...

Le jeune homme, aux yeux bleu clair, à la longue moustache blonde, qui l'interpellait ainsi, se reculait pour faire place à une grosse dame et à une jeune fille cherchant leur passage à travers l'encombrement du trottoir, et il imita Lauvereau qui saluait les deux femmes.

— Qui est-ce? — demanda-t-il à Lauvereau.

— Madame de Saffry et sa fille... Ah! cette mère Saffry, je lui en veux... Il faut que je lui parle... Viens me voir bientôt. Je ne sortirai guère cette semaine. Je suis éreinté, depuis deux mois que je cours!... Dites donc, vous, faites donc un peu attention!

Un des valets de pied venait de le coudoyer rudement. Sa face osseuse tendait une peau jaune et lisse. Sa bouche mince ricanait sournoisement. Il ne s'excusait pas, rogue et insolent.

Lauvereau haussa les épaules.

— Tiens, mon cher, on a dû voir des têtes comme celle-là aux journées de Septembre et au Tribunal révolutionnaire. Ce gaillard-là, dans une vie antérieure, applaudissait à la

guillotine, place de la Concorde, et maniait la pique à l'Abbaye... Allons. Adieu et à bientôt!

Et il tendit sa main grande et forte à son ami. Le vicomte Jean de Franois y mit la sienne, qui était maigre et fine sous le gant.

Lauvereau, avant d'entrer, considéra avec mépris les drapeaux tricolores qui, au-dessus de la porte de l'École, dressaient l'éventail de leurs hampes hors d'un bouclier en carton peint, et murmura entre ses dents :

— La Révolution! la République, ah! oui, parlons-en!...

Dans le vestibule où il entra l'on entendait le craquement du tourniquet et le bruit des pas sur le dallage sablé. Sur le grand escalier, des gens montaient, d'autres descendaient, en groupes, ou seuls. Quelques-uns portaient la brochure verte d'un catalogue. Sur le palier, deux hommes causaient.

Glabre, mince, nerveux, en son veston étriqué, au cou un foulard blanc dont il effilait les pointes d'un air agacé, M. de Gercy tirait M. Braux par le revers de sa jaquette; M. Braux était robuste, jovial et barbu. Le tempérament des deux collectionneurs expliquait leurs préférences. M. de Gercy aimait les objets délicats et menus qu'on peut manier aisément, les miniatures, les boîtes, les tabatières; M. Braux recherchait les meubles somptueux qui occupent tout un panneau, les armoires, les consoles, les canapés. En peinture, l'un achetait de grandes toiles, l'autre s'en tenait aux petits cadres. Aussi Lauvereau entendait-il, en passant, M. de Gercy dire à M. Braux, avec sa voix de fausset :

— Ah! vous aurez beau faire, les Saint-Aubin!... — tandis que les deux amateurs lui rendaient son salut, l'un d'un coup de chapeau qui découvrit sa calvitie rose, l'autre d'un geste ample qui laissait jaillir de dessous le bord plat une tignasse rude et grise.

A la dernière marche de l'escalier, Lauvereau soupira, moins de l'effort de la montée qu'au souvenir des peines et des tracas de cette Exposition dont il avait suggéré l'idée à la Société des Amis du XVIIIe siècle et à laquelle il avait travaillé assidûment. Par ses soins, elle s'ouvrait au jour dit, et il pouvait s'assurer, de nouveau, qu'elle attirait un public nombreux.

En effet, dans la lumière que versaient les baies vitrées, sur les tapis qui assourdissaient les pas, entre les cloisons qui divisaient en plusieurs salles la galerie de l'École des Beaux-Arts, une foule serrée piétinait, se pressait, s'arrêtait dans une sorte de rumeur basse où se distinguaient parfois un mot plus haut, un bonjour, un éclat de voix, un rire. Malgré cela, il y avait, dans les manières et dans les allures, quelque chose de cérémonieux, une politesse particulière. Les conversations étaient discrètes. Lauvereau pensa, par contraste, à certaines expositions de Cercles, à certains vernissages de Salons où, devant les tableaux, la cohue allait jusqu'à la poussée et à la bousculade. Ici, au contraire, deux messieurs qui venaient de se heurter, s'excusaient sans dépit, gracieusement, comme s'ils se fussent sentis observés.

Ils l'étaient.

Du haut en bas, la muraille tendue d'étoffe rouge était garnie de cadres, et chacun de ces cadres contenait un visage, et ces visages étaient comme la figure même de l'ancienne France. Elle s'offrait là en ses effigies diverses où duraient encore sa grâce et sa beauté. Tous ces visages regardaient du fond de son passé. Le pinceau ou les crayons avaient fixé sur la toile ou sur le papier leur apparence immobile, et cependant les yeux voyaient, les oreilles écoutaient, les bouches parlaient. Ces hommes et ces femmes qui, tous, étaient morts, revivaient ou plutôt continuaient à vivre en leur expression et leur attitude familières, avec l'habit ou la robe qu'ils portaient, avec l'air qu'ils avaient eu, à une certaine heure de leur existence et de leur pensée. Beaux ou laids, jeunes ou vieux, ils montraient entre eux une sorte de ressemblance qui leur venait sans doute d'avoir vécu dans un même temps leurs vies différentes, et tous, sous la perruque et la poudre, vêtus des étoffes brillantes dont, au XVIIIe siècle, se para la France, ils semblaient fiers encore d'avoir fait d'elle, cent années durant, la patrie de l'élégance, du goût et de l'esprit.

Ils étaient là, ces contemporains de l'époque délicieuse : princes et princesses, grands seigneurs et grandes dames, bourgeoises et financières, gens de cour, gens d'épée, gens d'église, gens de robe et gens de lettres, gens de tous les états et de

tous les rangs, illustres par leur naissance ou célèbres par leurs talents! Lauvereau se les nommait tout bas. Il savait leurs personnages, leurs actions, leurs amours. Il avait lu leurs ouvrages, feuilleté leurs lettres, fréquenté leur intimité. C'était lui qui les avait rassemblés ici, qui était allé les chercher où le hasard les avait dispersés, tous ces vivants du passé qui rendaient aux visiteurs d'aujourd'hui sourire pour sourire et regard pour regard.

Des visages peints, Lauvereau revint aux visages réels. Suffirait-il d'abattre les barbes et les moustaches des hommes et de farder les joues des femmes pour en refaire des gens d'autrefois? Mais non, ce furent d'autres mœurs, d'autres idées qui façonnèrent ces figures de jadis, leur donnèrent leur physionomie particulière et inimitable.

« Ah! — pensait Lauvereau, — cette France-là est bien morte! Le couteau de la Révolution n'a pas seulement tranché des têtes; il a séparé deux mondes! »

Et il songea au grand valet de pied qui l'avait heurté tout à l'heure, et à sa mine de septembriseur. C'étaient quelques milliers de gaillards comme celui-là qui, la pique à la main et le bonnet rouge au front, avaient mis fin à cette ancienne société dont les images, autour de la salle, représentaient ce que la vie française avait eu de plus délicat, de plus spirituel et de plus voluptueux.

Lauvereau soupira. Ses yeux allèrent du portrait de madame de Pompadour par Boucher, prêté par le baron Grünberg, au portrait de madame Geoffrin par Chardin, prêté par M. Braux. Les deux bourgeoises, la Frivole et la Raisonnable, se faisaient vis-à-vis sur deux panneaux, l'une en sa robe ramagée d'or, une rose à la main, l'autre en sa robe grise et le doigt aux pages d'un livre, tandis qu'entre elles, peinte en Diane par Nattier, le carquois à l'épaule, l'arc à la main et le sein nu, quelque princesse de l'Olympe du Régent dominait somptueusement un humble petit cadre, formé d'une simple baguette dédorée, où, sur un papier bleu frotté de pastel, souriait, énigmatique et charmante, mademoiselle Fel, la comédienne, en cette « préparation » de La Tour, que Lauvereau, à force de ténacité, était parvenu à obtenir de M. de Gercy.

Il était de La Tour aussi, ce portrait de famille que madame de Saffry s'était refusée à laisser sortir de chez elle, malgré les sollicitations de Lauvereau. Rien n'avait pu décider la bonne dame à permettre que son aïeule se mêlât une dernière fois à ses contemporaines de jadis.

Justement, Lauvereau apercevait l'impitoyable madame de Saffry et sa fille arrêtées devant le portrait de madame Geoffrin. Mademoiselle de Saffry feuilletait le catalogue. Ses mains longues et délicates firent songer Lauvereau aux mains qui, dans le La Tour de madame de Saffry, se nouaient si gracieusement l'une à l'autre.

— Eh bien! monsieur Lauvereau, — disait la grosse madame de Saffry, — quand je vous répétais que vous n'aviez pas besoin de moi pour votre Exposition!... Elle est superbe, monsieur Lauvereau, superbe!... Et un monde!... Voyons, vous m'en voulez encore? Non, n'est-ce pas? Avouez que j'ai eu raison. La plupart des portraits qui sont ici ont changé vingt fois de possesseurs. Ils n'ont pas de domicile. Ils logent en garni!... Mais notre La Tour, à nous, monsieur Lauvereau, il n'est jamais sorti de chez les Saffry! Et vous auriez voulu que je livrasse notre aïeule à l'indiscrétion du public. Allons donc!... N'est-ce pas, Antoinette?

Mademoiselle de Saffry leva sur Lauvereau son beau regard et se mit à rire.

— Eh bien, oui! — continuait madame de Saffry. — Ah! les pauvres gens que voilà, ils ont eu bien tort de se faire peindre! Était-ce la peine pour devenir des objets de brocante et d'ameublement? Cette Pompadour, par exemple, elle était ce que l'on sait, mais cela doit l'ennuyer de présider les dîners du baron Grünberg... Elle, encore, mais telles femmes n'eussent pas voulu pour cochers les grands-pères de ces messieurs qui les considèrent un peu comme de leur famille parce qu'ils ont acheté le droit de ne pas se gêner avec elles... Tenez, c'est M. Unterwald qui m'a conté cela : eh bien! cela me dégoûte de savoir que M. Ganier (c'est bien à ce vieux filou, n'est-ce pas, Antoinette, qu'appartient ce Nattier qui est là-haut?), que M. Ganier, dis-je, se déshabille, le soir, devant cette belle Diane au sein nu...

Et la grosse madame de Saffry prit un air pudibond à la

la pensée que pareille chose pût lui arriver, même en peinture.

— Allons, sans rancune, monsieur Lauvereau ! Venez un de ces jours revoir mon La Tour. Je suis chez moi souvent, rue de Lubeck, vous savez. Et nous, ma fille, voyons si le carrosse de nos jambes est avancé..

La foule commençait à diminuer et, comme on était en février, l'Exposition fermait à quatre heures. Il en était trois et demie. On circulait plus librement. Lauvereau aperçut M. de Gercy et M. Braux qui achevaient leur visite. M. de Gercy tourmentait les pointes de son foulard blanc. M. Braux soulevait de temps à autre son bord plat pour mettre à l'aise sa tignasse comprimée. Tous deux discutaient toujours. Lauvereau, en s'esquivant pour les éviter, se cogna presque au comte Ceschini. La marquise de Raumont lui tendit la main. Le comte parlait d'une voix forte et martelée.

— Oui, monsieur, votre XVIII[e] siècle français a été inimitable. A nous autres Italiens, il nous manque cette sorte de perfection, de mesure. Cependant votre rocaille est parente de notre baroque. Les costumes de votre Watteau viennent de chez nous. Les cyprès des sanguines de Fragonard ornent encore les jardins de nos villas. C'est Rome qui a fait Hubert Robert, et c'est à Pompéi que votre Prudhon a retrouvé l'antique Psyché.

— Ajoutez, monsieur, — répondit Lauvereau, — que Naples nous a envoyé son délicieux abbé Galiani et que nous devons à Venise l'immortel Casanova de Seingalt.

Le visage sérieux de l'Italien s'éclaira.

— Ah ! monsieur, vous aimez notre aventurier ?

Lauvereau avoua le goût qu'il avait toujours eu pour les exploits du galant Vénitien... Ses mémoires ne sont-ils pas un document des plus curieux sur la vie au XVIII[e] siècle ?

Le comte Ceschini renchérissait.

— Et l'homme, monsieur ! quel personnage !... Quelle verve, quel entrain, quel tempérament, quelle chasse aux femmes et au plaisir !

Le comte Ceschini s'animait. Une rougeur colora ses joues. Sa bouche charnue se gonflait sous sa barbe grise. Son torse puissant se cambrait. Il aurait aimé, lui aussi, à courir le

monde, au galop de sa chaise de poste, au gré de l'imprévu, au hasard des rencontres, avec des bagues à tous les doigts et des sequins plein sa cassette, dans un tourbillon de masques, de danses et de femmes. Soudain il se tut. Madame de Raumont le considérait d'un air ironique.

— Quoi! monsieur Lauvereau, je vous croyais un délicat et vous avez pu lire jusqu'au bout ce tissu de vantardises et de grossièretés? Mais c'était un homme affreux que ce Casanova. Il trichait au jeu et se contentait de la première venue.

— Oui, jusqu'à l'infâme Raton! — s'écria le comte Ceschini.

Et les deux hommes éclatèrent de rire, au souvenir d'une des plus basses aventures de leur héros.

Madame de Raumont fit une moue dégoûtée, qui altéra à peine son beau visage hautain sous ses magnifiques cheveux argentés.

Lauvereau s'expliquait :

— Et quel livre pourtant, madame, il y aurait à écrire sur ce drôle! Par exemple, il faudrait refaire son itinéraire pas à pas, aller en Italie... Mais excusez-moi, madame, je vous retiens. Vous n'avez peut-être pas fini de voir l'Exposition et on va fermer bientôt...

Madame de Raumont s'éloignait, tandis que le comte Ceschini disait à Lauvereau :

— Monsieur Lauvereau, il faudra que nous reparlions de Casanova... D'ailleurs, je compte sur vous pour le mardi de carnaval. Vous recevrez l'invitation. Le costume sera de rigueur : *Ballo in maschera*, comme nous disons!...

Lauvereau les regardait de loin, — lui, grave et robuste, les épaules larges, ses fortes mains croisées derrière son dos; elle, grande et svelte en sa robe sombre et en sa démarche orgueilleuse, d'une sorte de défi tranquille et indolent.

Cependant le jour baissait. Les salles étaient maintenant presque vides. Un gardien tirait sa montre. Quelques visiteurs attardés parcouraient rapidement l'Exposition. Lauvereau errait à petits pas, fatigué et satisfait.

Le gardien vint à lui :

— On ferme... Ah! monsieur Lauvereau, pardon!

Et l'homme, soulevant sa casquette, alla vers deux dames qui cessèrent de consulter leurs catalogues et se dirigèrent vers la sortie.

Lentement, Lauvereau descendit l'escalier de pierre. Ses pas résonnèrent sur les dalles du vestibule. Le gardien chef allumait une lanterne. Derrière lui, Lauvereau entendit se clore la grosse porte.

Il était sur le quai. Le ciel, d'un bleu tendre, devenait déjà presque crépusculaire. Les équipages avaient disparu. Les bouquinistes cadenassaient leurs boîtes du parapet. Lauvereau retrouvait l'aspect solitaire qu'il aimait tant, la longue ligne de trottoirs, avec leurs marchands de livres, d'estampes et d'antiquités. Ce coin de Paris lui était cher. Le passé y persistait. Le bric-à-brac avait établi là un des centres de son commerce. Les boutiques occupaient presque toutes les maisons. Elles remontaient la rue des Saints-Pères et la rue de Seine, et, par la place Saint-Germain-des-Prés, gagnaient la rue de Rennes. A leurs devantures, se montraient les épaves de ce siècle qu'il préférait. Certes, on ne faisait pas là des découvertes inespérées, mais on y pouvait encore acquérir d'agréables vieilles choses, de celles qui ne tentent pas les collectionneurs de raretés, mais qui contentent les simples curieux. Un M. Braux, un M. de Gercy n'avaient rien à glaner ici : il leur fallait les ventes où l'on paye de forts prix. A lui, Lauvereau, sa bourse était modeste; il se plaisait aux humbles achats que l'on fait entre le Pont-Royal et le Pont-Neuf.

Ce qu'il appréciait dans un objet, c'était moins sa valeur que son parfum du temps dont il dit un usage, un goût, une mode, dont il vous donne le contact direct, vrai.

Il était arrivé à la rue de Beaune, devant l'hôtel du marquis de Villette, où est mort Voltaire. Il leva les yeux vers les hautes fenêtres, et le détail lui revint à l'esprit du dernier séjour que fit là l'étonnant vieillard, tel que Bachaumont le rapporte en ses *Mémoires historiques et littéraires* : sa visite à M. d'Argental, qu'il fit à pied, suivi et hué par les enfants qui le prenaient pour un chie-en-lit, parce qu'on était en carnaval et que le philosophe, enveloppé d'une vaste pelisse, avait la tête dans une perruque de laine surmontée d'un bonnet rouge et fourré.

Et Lauvereau s'imaginait lui-même un de ces polissons, escortant de leurs gambades l'illustre bonhomme. « Car, après tout, — se disait-il, — qu'aurais-je été en ce temps-là? Un pauvre diable, sans doute. De ce siècle que j'aime et où je vis librement en pensée, je n'aurais connu que le pain dur, le bas de tricot, l'habit de ratine. J'aurais été éclaboussé par les carrosses et malmené par les laquais, rudoyé par les bourgeois et méprisé par les nobles, car je ne fusse pas né gentilhomme, comme mon ami Jean de Franois. Lui, il aurait eu sa place à l'armée ou à Versailles, mais moi, Lauvereau, roturier... Tandis que, maintenant, il est à moi, ce siècle délicieux, il m'appartient. J'en use à ma guise. Je visite Voltaire à Ferney et Rousseau à l'Ermitage. Je dispose de la cour et de la ville. De tout ce passé, je me suis fait mon présent. J'y ai mes amitiés. S'il fut élégant, spirituel, enthousiaste, c'est pour moi, pour moi, Charles Lauvereau, et cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir été un de ces bonnes gens minuscules, coiffés d'un tricorne sur leur perruque, que l'on voit acclamant les cortèges royaux, se pressant aux funérailles, piétinant aux illuminations et aux feux d'artifice, se poussant aux revues, et qui pullulent et fourmillent comme un populaire de Lilliput, dans les lavis de Moreau le Jeune ou les gouaches de Cochin? »

II

Le sommeil n'avait jamais été, pour Jean de Franois, cet abandon de l'être à la nuit où l'on glisse doucement sur la pente du repos jusqu'au fond de l'oubli. Il ne le trouvait pas, au bout de ses journées, comme leur conclusion naturelle. Il lui fallait l'attendre ou le chercher, et il n'y entrait jamais sans une sorte d'angoisse dont, en dormant, il gardait l'expression sur son visage. Son sommeil n'avait qu'un rêve, toujours le même, et qui se répétait assez fréquemment. Rien ne déterminait le retour de ce rêve. Il ne dépendait pas de circonstances extérieures. Son existence était pour ainsi dire

indépendante. Voici en quoi il consistait ou, du moins, ce dont Jean de Franois se souvenait au réveil.

Il était étendu sur le dos. Au-dessus de lui, un ciel très bleu. Comment se trouvait-il là? Il n'en savait rien. Qu'il faisait-il? Il l'ignorait. Il aurait voulu se lever, mais il ne pouvait pas. Cependant il lui fallait accomplir à tout prix quelque chose de très important; mais son corps lui refusait tout mouvement, et il se rendait compte que ce corps n'était pas à lui. Il demeurait ainsi longtemps, très longtemps, les yeux ouverts sur ce ciel d'un bleu pur; puis, peu à peu, insensiblement, la couleur de l'azur se mettait à changer. Elle perdait de son intensité, elle se voilait lentement. Elle passait au gris, puis blanchissait, se solidifiait, et finissait par devenir le plafond d'une chambre... Jean de Franois se sentait encore étendu comme auparavant, mais maintenant c'était bien son corps à lui qui s'allongeait sur le drap. Au besoin, il pourrait se remuer, quitter ce lit où il était couché. Cette chose très importante à accomplir et dont tout à l'heure il éprouvait le regret d'être incapable, à présent ne lui serait pas impossible. Oui, mais en quoi consistait-elle? Il lui semblait qu'il l'apprendrait un jour, mais quand, où, par qui? Et, anxieusement, il interrogeait le silence. Les bruits de la rue et de la maison s'y mêlaient. Il eût voulu les faire taire, et tout à coup il s'éveillait complètement, le cœur battant, les membres brisés, la tête endolorie et sans pouvoir rendormir sa lassitude...

C'était au réveil d'un de ces rêves que Jean de Franois entendait frapper à la porte. Vivement, d'un pas brusque et décidé, son cousin, Maurice de Jonceuse, entrait dans la chambre. Il avait trente-cinq ans environ. Grand et robuste, le visage plein et régulier, le teint pâle, les yeux intelligents et durs, la barbe drue et brune. Prêt à sortir, il portait un pardessus gris et tenait sous son bras une serviette de cuir.

— Encore au lit!... Tu sais l'heure qu'il est!... Ta pendule retarde.

Maurice de Jonceuse posa la serviette sur le couvre-pied et alla vers la cheminée. De l'ongle, il ouvrit le verre du cadran, fit mouvoir l'aiguille, l'arrêta sur le chiffre exact, et vint s'asseoir auprès du lit de Jean.

— Neuf heures ! Je devrais être déjà dehors. Je me dérange... Mais je me suis couché tard. J'ai soupé avec Véra et son amie Laure de Signy. Elle m'a parlé de toi... Enfin... J'ai une grosse journée aujourd'hui... Beaucoup d'affaires... tu déjeuneras sans moi et je ne sais si je dînerai ici. Ah ! j'ai reçu une lettre de ton père... Il te réclame. Il faut que tu ailles à Valnancé. Vas-y au moins une journée.

La figure de Jean de Franois s'assombrit. Il effila la pointe tombante de sa longue moustache.

— Oui, je sais que cela t'ennuie que mon oncle te morigène comme si tu avais encore douze ans. Envoie-le promener une bonne fois, ou fais ce qu'il veut. Moi, je suis pour les situations nettes... Ce n'est pas un conseil, c'est mon sentiment... Ton père prétend que je t'enlève à son influence salutaire... Ah ! si tu vois Lauvereau, dis-lui que je m'arrangerai peut-être avec son protégé : j'ai besoin d'un chauffeur ; je cède le mien à Véra.

Depuis un instant, devant la fenêtre du rez-de-chaussée de Maurice de Jonceuse, bougonnait le ronflement d'une automobile. Jonceuse avait repris sa serviette. Debout, en son air de force et d'autorité, il regardait Jean de Franois, la tête sur l'oreiller.

— Flemmard, va !... Adieu !... et songe à ce que je t'ai dit...

Et la main de Maurice de Jonceuse, gantée d'un cuir qui sentait le fauve, laissa à celle de son cousin son odeur animale et rude.

Au dehors, le ronflement sourd de la bête à pétrole redoubla et se changea en un grondement de plaisir. L'auto donna un coup de voix. Jean avait refermé les yeux.

Il revoyait devant lui, en pensée, la stature de son cousin Jonceuse, son entrée brusque, son départ prompt. Jonceuse ressemblait à sa propre vie. Actif, réglé, d'esprit clair, il savait exactement ce qu'il voulait et l'accomplissait avec précision. Jean songea à la différence de leurs destinées.

La sœur aînée du père de Jean de Franois avait épousé un M. de Jonceuse qui, en mourant, lui laissa un fils. Maurice de Jonceuse avait dix-neuf ans à cet événement et préparait ses examens. Il travaillait avec tant d'ardeur que cette mort

ne lui fit pas grand effet. Madame de Jonceuse, également, l'accepta avec assez de tranquillité, en personne égoïste et indifférente presque à tout, sinon à sa santé, qui n'était pas bonne. Elle la jugeait pire qu'elle n'était et vivait, parmi les précautions et les remèdes, occupée principalement d'elle-même. Le seul être au monde qui eût prise sur elle était son frère, le comte de Franois. Elle manifestait pour lui une sorte de culte, fait d'admiration, de peur et de tendresse, qui datait de leur enfance. M. de Franois, alors déjà despotique, la tyrannisait. Son mariage avec M. de Jonceuse l'affranchit de cette domination fraternelle, que M. de Franois, du reste, ne se piqua pas d'exercer à distance. Il en négligea l'usage pour d'autres soins, mais la mort de M. de Jonceuse lui donna l'envie de s'assurer de nouveau de son pouvoir. M. de Franois put constater avec plaisir qu'il n'avait rien perdu de son ancien prestige sur sa sœur quand il s'agit de la déterminer à quitter Paris et de la convaincre de s'établir avec lui au château de Valnancé, en Seine-et-Oise, entre Versailles et Houdan, où il s'était retiré depuis quelques années. M. de Franois était veuf, avec un fils, appelé Jean, de six ans moins âgé que son cousin, Maurice de Jonceuse.

La raison qui conseilla cet arrangement au comte de Franois fut moins, il faut le dire, le bien de madame de Jonceuse et la protection de son veuvage que l'état de sa fortune, à lui. M. de Franois avait été riche, mais il ne lui restait plus guère, à ce moment, que son château de Valnancé, et il commençait à être en peine d'en soutenir le coûteux entretien. L'assez beau revenu de sa sœur promettait un utile secours à ces charges, car M. de Franois se faisait fort d'amener madame de Jonceuse à ses vues. Le premier point était de la tenir en main, et son établissement à Valnancé devenait la première condition des projets de M. de Franois. Il s'y prit si bien que madame de Jonceuse accepta l'offre de son frère. On convint donc d'habiter ensemble, et il fut décidé qu'on laisserait à Paris Maurice de Jonceuse achever ses études.

Quand elles le furent et qu'il eut été mis, à vingt et un ans, en possession de l'héritage paternel, il annonça qu'il voulait vivre à sa guise, et cette vie ne fut pas celle qu'on aurait pu attendre d'un jeune homme. Certes Maurice de Jonceuse

aimait le plaisir, mais il aimait aussi le travail, et il travailla. Il montrait pour les affaires une aptitude remarquable et un sens particulier. Il y était inventif, ingénieux, hardi et prudent. Ses qualités frappèrent M. Corambert, le grand entrepreneur, qui s'intéressa à lui. Jonceuse possédait des capitaux et sut les employer. A l'heure actuelle, il gagnait beaucoup d'argent. Il était en passe de se créer une très belle situation. Il occupait à Paris un vaste rez-de-chaussée, rue Pierre-Charron. C'était là que Jean de Franois se réfugiait quand il s'ennuyait trop à Valnancé, où Maurice de Jonceuse ne venait qu'assez rarement. Du reste, il ne s'accordait guère avec son oncle Franois, qu'il exaspérait en déclarant Valnancé une demeure incommode et malsaine. M. de Franois s'indignait quand son neveu lui conseillait de faire poser l'électricité dans le château ou de répandre du pétrole sur la pièce d'eau pour en détruire les moustiques. Aussi M. de Franois laissait-il repartir sans regret ce grand garçon pratique et novateur, qui, comme il le disait avec humeur, ressemblait moins à un gentilhomme qu'à une espèce de « traitant » et qui, dans sa lourde automobile massive, représentait à ses yeux ce que le monde moderne a de plus détestable : le dédain du passé et la confiance en l'avenir.

Jean de Franois ne partageait point les sentiments de son père envers son cousin. Il l'estimait sincèrement. Jonceuse lui témoignait de l'amitié. Cette amitié se nuançait d'un peu de pitié et d'un rien de mépris très cordial. Mais il ne pouvait guère en être autrement, et Jean ne lui en voulait pas. Jonceuse avait le droit d'être orgueilleux de son labeur et de son indépendance. Il avait sa place parmi ceux qui agissent, commandent. Il était libre, tandis que lui!... Et Jean de Franois pensa amèrement à la volonté de son père qui le rappelait. Il obéirait. Que faisait-il, après tout, à Paris? M. de Franois l'y laissait sans un sou. Quel agrément apportait-il à son cousin en échange de l'hospitalité qu'il en recevait? Il n'avait même pas de quoi l'inviter à souper avec Vera. Les quelques fois où ils étaient allés au cabaret tous les trois, Jonceuse avait payé la note. Il revoyait son geste négligent jeter sur l'assiette le billet de banque plié ou les pièces d'or luisantes. Non, il retournerait à Valnancé!...

Il avait six ans, lorsqu'en 1880, après la mort de sa femme, M. de Franois s'y était établi. Cette retraite coïncidait, non seulement avec son deuil, mais avec des pertes d'argent. Ces soucis avaient hâté la fin de madame de Franois. Épousée sans dot et pour sa beauté, elle avait assisté en silence aux dilapidations de son mari, se privant de tout, afin de ne pas augmenter un désordre auquel évidemment elle ne pouvait rien. Les choses pourtant n'en étaient pas encore au pire. M. de Franois, qui avait été très riche l'était moins, mais il lui restait de quoi vivre largement à Valnancé, si, pour distraire son chagrin, il ne se fût avisé tout d'abord de remettre le château en état. M. de Franois avait le goût du faste. Son deuil fini et les réparations terminées, il avait reçu, donné des fêtes. Peu à peu les terres qui entouraient Valnancé avaient été vendues. Un des acheteurs fut justement M. Corambert. L'entrepreneur plaçait solidement ses bénéfices. Il avait ainsi acquis peu à peu dans le pays des biens considérables, et maintenant il faisait construire. Certes, quelque argent qu'il y employât, la bâtisse moderne de M. Corambert ne vaudrait jamais le noble logis de jadis dont l'architecture élégante et pure enorgueillissait à juste titre M. de Franois... Et Jean songea à son arrivée d'enfant en cette vieille demeure, alors inhabitée depuis longtemps, un soir de mai, à travers la campagne obscure et parfumée. Il se rappelait le vestibule éclairé d'une grande lanterne, le large escalier sonore, l'énorme lit où on l'avait couché, et le rond lumineux, au plafond, de la veilleuse. Que c'était donc loin tout cela!... Il s'allongea dans ses draps. La chaleur des couvertures l'engourdissait. Les souvenirs lui revenaient abondants et précis.

Ce séjour à Valnancé avait duré pour Jean jusqu'à l'époque du collège. Durant ces années, il lui semblait avoir été heureux. Sa santé délicate s'était raffermie au bon air du jardin. Le jardin de Valnancé lui restait à la mémoire comme un lieu de délices. Il contenait des parterres de fleurs bordés de buis, une épaisse charmille et une pièce d'eau carrée où se reflétaient la pierre jaune et les briques roses du château. On pouvait errer en paix dans les allées, à condition de ne rien gâter et de ne rien cueillir. M. de Franois était

impitoyable à ce sujet. Les jardiniers devaient l'avertir du moindre méfait de l'enfant, mais ces braves gens aimaient le gamin, et Jean se rappelait avec plaisir leurs sabots, leurs chapeaux et leurs grosses mains qui sentaient la terre et la feuille.

C'est un peu de cette odeur qu'il respirait avec mélancolie en traversant le jardin du collège pour aller de la cour de récréation au parloir. Son père l'avait mis à onze ans à Stanislas et ne venait le voir qu'assez rarement. Le dimanche, le collégien recevait la visite de M. de Jonceuse; puis M. de Jonceuse était mort, la tante Jonceuse avait quitté Paris. Sa vie scolaire avait continué sans autres événements que ses séjours à Valnancé, au nouvel an, à Pâques et aux vacances.

Souvent il trouvait son père et sa tante seuls au château, parfois au milieu d'une nombreuse compagnie. Si M. de Franois avait cessé les grandes réceptions d'autrefois, il n'avait pas renoncé à avoir du monde chez lui. Jean se souvenait de la large table, couverte d'argenteries et de lumières, au bas bout de laquelle il s'ennuyait, des toilettes claires des dames dont les couleurs égayaient les appartements du château et les bosquets du jardin. C'était durant ces séjours qu'il avait fait vraiment la connaissance de son cousin Maurice. Le jeune homme soutenait d'interminables disputes avec M. de Franois à qui il vantait le progrès, les inventions nouvelles et les avantages de la République : — car il était républicain, ce qui, aux yeux de M. de Franois, faisait de quelqu'un une sorte de monstre dénaturé et prêt à guillotiner ses meilleurs amis.

Cette haine du régime actuel fit que M. de Franois fut bien aise que son fils fût réformé au conseil de revision et dispensé ainsi du service militaire. Il est vrai que cette réforme le força de s'apercevoir que Jean était de complexion délicate. Grand et mince, il avait le visage pâle et les mains maigres, mais M. de Franois ne s'inquiéta pas. L'air de la campagne fortifierait vite ce collégien fatigué et ce bachelier nerveux! M. de Franois lui apprit donc qu'il le gardait auprès de lui à Valnancé, qu'à vingt-cinq ans il le marierait et que, jusque-là, il n'avait qu'à vivre en repos. Le moment venu, M. de Franois se chargeait de lui trouver une femme digne de lui.

Alors avait commencé pour Jean de Franois une existence

solitaire, monotone et vide qui avait contribué à augmenter en lui cette nervosité et cette sauvagerie qui le rendaient différent des autres, cette mélancolie qui le faisait demeurer des journées entières, assis dans un fauteuil, oisif et frémissant au moindre bruit, cette lassitude qui le tenait au lit tard, le matin, les yeux fermés et l'esprit anxieux et vague. Que lui importait l'heure d'un jour où aucune occupation ne l'attirait au dehors ?... Et, de son lit, il regarda l'aiguille de la pendule que Maurice de Jonceuse avait avancée sur le cadran, en entrant dans la chambre. C'était bon pour lui, Maurice, de savoir le point où l'on en est d'une journée ! Il avait de quoi en utiliser la durée. On l'attendait ici ou là. Un coup de plus ou de moins du marteau sur le timbre lui prescrivait tel ou tel soin. Le temps avait pour lui une valeur...

Cependant il s'était levé et s'habillait. Le domestique lui annonça le déjeuner servi. Quand il eut achevé son repas, il alla dans le cabinet de Maurice et s'installa dans un large fauteuil de cuir. Tout en fumant, il considérait l'aspect de cette vaste pièce. Elle imposait une idée de confort et de travail. Les meubles en étaient solides et luisants. Au mur, des cartes, des plans, des coupes de machines. Des cartonniers laissaient déborder des papiers. Sur la grande table carrée, à portée de la main, un petit appareil téléphonique dressait sa structure pratique. Aux crochets de nickel, pendaient les récepteurs subtils : ils ressemblaient à deux oreilles, prêtes à recueillir tous les bruits. Cet instrument, à la fois mystérieux et simple, faisait rêver Jean. Il transformait le silence en quelque chose de momentané. Son immobilité était sourdement active. De là, la voix pouvait porter à distance la volonté, les ordres ; là, l'ouïe recevait la réponse ou l'avertissement. La pensée qu'une brusque sonnerie allait peut-être retentir, l'agaça : il interrompit l'appel. Sur la table, la lettre de M. de Franois à Maurice de Jonceuse était demeurée ouverte. Jean reconnut l'écriture.

Le désir de son père, qu'il revînt à Valnancé, avait sûrement pour objet cette question de mariage. M. de Franois avait toujours dit qu'il marierait son fils à vingt-cinq ans. Il ne trouvait sans doute pas ce qu'il cherchait, car Jean avait maintenant vingt-neuf ans et M. de Franois venait pour la

première fois, quelques semaines auparavant, de lui parler d'un parti qui se présentait : miss Watson, une Américaine extrêmement riche que proposait un vieil ami de M. de Franois, le comte Ceschini. M. de Franois n'avait pas insisté, l'affaire n'étant sans doute pas encore au point. Ce projet prenait consistance, et Jean était résolu à ne pas s'y prêter; mais M. de Franois voudrait savoir les raisons de ce refus. Celles que Jean lui donnerait ne lui paraîtraient certainement pas convaincantes. Elles se bornaient à une sorte d'éloignement instinctif, mais profond, pour le mariage, et Jean savait d'avance que son père lui en démontrerait la nécessité. Se marier, il en éprouvait une appréhension irritée, comme à une atteinte à son goût de rêverie et de solitude.

Les femmes cependant ne lui déplaisaient pas et il avait pris plaisir aux quelques-unes qu'il avait eues, mais aucune de celles-là n'avait essayé de s'introduire véritablement dans sa vie, de pénétrer l'arrière-fond de ses pensées. Il se pouvait, après tout, que cette miss Watson ne songeât pas à agir différemment. Peut-être ne souhaiterait-elle, en l'épousant, qu'une situation mondaine, un nom agréable à porter. Le cas est fréquent chez ces filles du nouveau monde, mais un contrat de ce genre répugnait à Jean. M. de Franois, lui, ne s'occupait que du bien de sa maison, du moyen de pourvoir dans l'avenir au sort de ce Valnancé qui était son orgueil et son souci. L'attrait de cette belle demeure pouvait, du reste, faire partie des convenances que rencontrait cette miss Watson dans un mariage avec le fils de M. de Franois... Rapidement, il évoqua la noble façade de pierre et de briques, jaune et rose, le vestibule dallé, l'escalier large, les salons à tapisseries. Quelque chose en lui protestait sourdement contre l'intrusion de l'étrangère. On la disait belle pourtant... Jean de Franois s'était levé. Il alluma un cigare. Une rougeur monta à ses joues pâles, à l'idée de l'or et de la beauté.

Elle était belle aussi, cette Laure de Signy, cette galante amie de Vera, la maîtresse de Maurice de Jonceuse. Elle avait eu pour lui un caprice de quelques soirs, auquel il s'était dérobé par délicatesse. Une femme coûte cher, même quand elle se donne, et quelques bouquets avaient vite épuisé les ressources de Jean. Il sourit avec amertume, en se rappelant le

corps souple et les cheveux roux de l'aimable fille. Ah! il n'avait pas toujours été si favorisé!... Et, dans la fumée du cigare, il revoyait les femmes qu'il avait eues. Le compte n'en était pas long : des filles rencontrées çà et là, à ses courts voyages à Paris, la femme du percepteur de Villefort, petite ville, à deux lieues de Valnancé, une femme de chambre de sa tante de Jonceuse et madame de Maurebois!

Cette aventure remontait à sa jeunesse. Il venait d'être reçu à son baccalauréat et avait dix-neuf ans. C'était au mois d'août. Valnancé abritait des hôtes assez nombreux, et parmi eux les Maurebois. Madame de Maurebois avouait trente ans. C'était une petite femme un peu grasse, avec un charmant visage, un beau teint et des yeux étonnés et rieurs. Elle l'avait vite distingué et ne s'en cachait guère, car, sauf à M. de Maurebois, elle ne dissimulait pas les penchants de son cœur. En huit jours, tout Valnancé fut au courant de l'intrigue et chacun s'efforça d'y aider en éloignant l'excellent M. de Maurebois, très flatté de ces prévenances de tous. Chaque fois que M. de Maurebois voulait partir, M. de Franois le retenait. Les Maurebois passèrent ainsi août, septembre et octobre à Valnancé. On mettait à mesure au fait les arrivants. Madame de Jonceuse seule se scandalisait de ces manœuvres. Jean était heureux et persuadé que son habileté déjouait tous les soupçons.

Cette madame de Maurebois était une excellente et singulière personne, facile, amoureuse et tendre. Elle avait la gorge douce, la bouche aimante et l'esprit un peu faible. Avec l'amour, sa préoccupation principale était l'occultisme. Elle ne parlait que de fantômes, de corps astral, d'évocations. A la fois théosophe et spirite, elle croyait aux réincarnations et aux tables tournantes. Sa superstition se doublait d'une philosophie confuse. Elle entretenait Jean de ses rêvasseries mystiques. Il l'écoutait docilement et souriait de ses imaginations bizarres; mais, des conversations de madame de Maurebois, il avait conservé un vague goût du surnaturel, une croyance incertaine mais durable à des survies possibles, à des renaissances mystérieuses, à des transmigrations d'âmes, en même temps qu'il gardait d'elle des souvenirs plus terrestres. Elle aimait le plaisir et savait le prendre et le donner.

Ils se revirent quelquefois à Paris, puis les rendez-vous s'espacèrent. Madame de Maurebois leur substitua des rencontres amicales et plus innocentes rue Copernic où elle habitait. Elle le recevait au milieu de personnages glabres ou trop barbus qui discutaient des sujets d'occultisme. Parmi eux, il remarqua un jour un jeune homme, aux larges épaules, au teint bronzé, qui racontait les prodiges accomplis par les fakirs indiens. Madame de Maurebois ne quittait pas des yeux le narrateur, puis, ayant emmené Jean dans un coin du salon, elle lui parla de Valnancé, de son père, de sa tante, de l'amitié qu'elle leur portait à tous et à lui en particulier, l'assurant que la leur ne finirait point ici-bas et se continuerait éternellement, d'existence en existence et de planète en planète. Il avait compris et était sorti de chez madame de Maurebois le cœur gros, mais sans éprouver contre elle aucun ressentiment. Depuis lors, quand il venait à Paris, chez Maurice de Jonceuse où il avait une chambre à sa disposition, il ne manquait pas de rendre visite à la bonne madame de Maurebois. Justement, il lui en devait une, à la suite d'un dîner, où elle l'avait invité sans qu'il y allât. Pourquoi ne s'acquitterait-il pas aujourd'hui même de cette obligation? Il se leva du fauteuil et s'approcha de la fenêtre.

La pluie tombait sur le pavé en pente de la rue Pierre-Charron. Le jour commençait à décliner. Jean réfléchit qu'il lui faudrait un fiacre. La parcimonie de son père le forçait à des économies comme celle-là! Puisqu'il pleuvait, il valait mieux aller à pied jusque chez Lauvereau, qu'il n'avait pas revu depuis l'Exposition des Portraits. Cependant, il s'était rassis dans le fauteuil de cuir. Il se sentait pris d'une paresse irrésistible, et, dans la pièce obscurcie, il se remit à songer.

Lauvereau, lui aussi, était lié aux souvenirs de sa jeunesse. Il avait le même âge que Maurice de Jonceuse et, bien que de beaucoup l'aîné de Jean, une vive amitié les unissait. Les Lauvereau habitaient une vieille maison avec jardin, à l'extrémité du bourg de Nancé, dans la partie qui s'appelle le Bas-Nancé. M. Lauvereau le père avait ses entrées à Valnancé. Il y amenait souvent son fils Charles et tous deux dînaient parfois au château. A sa sortie de l'École des Chartes, Charles Lauvereau s'était mis à faire de l'histoire. En été, il venait

chez son père, à Nancé, où Jean l'allait voir parmi les paperasses et les livres. M. de Franois estimait le jeune historien et l'opposait souvent à Maurice de Jonceuse : il ne s'occupait guère des inventions modernes, celui-là, et M. de Franois vantait le petit Lauvereau et son amour du passé. Il ne fréquentait pas, lui, des courtiers, des entrepreneurs, des gens d'affaires, il vivait dans la compagnie des honnêtes gens d'autrefois. Du reste, n'eût-il jamais lu une ligne des articles que Lauvereau publiait dans les revues et qui lui méritèrent une certaine notoriété, il eût suffi à M. de Franois de savoir qu'ils traitaient généralement de l'histoire de la société au XVIIIe siècle, pour qu'ils valussent à Lauvereau l'approbation du vieux gentilhomme. Le choix d'une pareille époque dénotait un goût louable pour des mœurs dont les nôtres se sont malheureusement trop éloignées. D'ailleurs le châtelain de Valnancé reconnaissait fréquemment tout haut et en public ce que les Franois devaient aux Lauvereau. C'était une des anecdotes favorites de M. de Franois.

Au moment de la Révolution, le grand-père de M. de Franois avait émigré. Le récit des circonstances de cette émigration entraînait M. de Franois à des digressions d'où il avait peine à revenir à son sujet, qui était la violente irritation causée par le départ de son aïeul aux sans-culottes de Villefort et de Nancé. Les esprits s'échauffèrent si bien que les patriotes du club jacobin décidèrent de donner une marque éclatante de leur civisme en détruisant le repaire d'un des suppôts de la tyrannie. Assemblés en nombre, au son des tambours, ils se portèrent, avec des torches allumées, vers le château de Valnancé, afin d'y mettre le feu au chant de *la Carmagnole*. Ils allaient exécuter leur projet et avaient déjà défoncé la porte à coups de hache, quand ils virent paraître à l'une des fenêtres la figure du grand-père Lauvereau, qui les avait devancés. Lauvereau, ancien maître d'école à Nancé, était un des hommes les plus considérés du pays. Il citait Plutarque, et depuis longtemps prédisait la chute de la monarchie. Très respecté à Villefort aussi bien qu'à Nancé, où il habitait depuis quarante ans, il servait d'arbitre aux différends, et il n'était pas d'exemple qu'une sentence du bonhomme Lauvereau n'eût été acceptée des deux parties. Lauvereau était

un juste, mais il avait la justice terrible. C'était un homme froid et taciturne, doué d'une force corporelle extraordinaire. On en citait des traits fameux. Sa voix était profonde et caverneuse, et ce fut de toute sa sonorité qu'il déclara, du haut du balcon, qu'il ne souffrirait pas que les patriotes de Nancé et de Villefort se conduisissent comme des brutes indignes du nom de citoyens, qu'il y avait mieux à faire pour la patrie que s'attaquer à des briques et à des pierres, et qu'ils eussent donc à éteindre leurs torches et à s'en retourner chez eux; que lui, le citoyen Lauvereau, saurait assurer à Valnancé un sort véritablement républicain et qu'il le plaçait sous la sauvegarde de la nation. Ce disant, il tira de la poche de son habit un drapeau tricolore et le fixa au volet de la fenêtre, puis il la referma tranquillement au nez des pillards, dont pas un n'osa passer le seuil et qui s'en allèrent comme ils étaient venus.

Il est vrai que, pour se dédommager de leur échec, les plus enragés s'en furent, cette nuit même, incendier le château de Berlette, situé dans le voisinage et qui appartenait à la famille de Saffry. Quant à Valnancé, le bonhomme Lauvereau y ouvrit une école gratuite où il enseigna aux galopins du lieu les Droits de l'homme et les sains principes révolutionnaires. Grâce à quoi, le château demeura intact et, après l'émigration, fit retour à M. de Franois, plus heureux que son voisin M. de Saffry, qui ne retrouva de son logis que la place et un petit pavillon épargné par hasard et qu'il ne put même pas racheter, faute d'argent.

M. de Franois fit offrir au bonhomme Lauvereau une récompense que celui-ci refusa. Bien plus, le vieil original ne voulut jamais voir M. de Franois. Il racontait qu'il avait préservé Valnancé pour son plaisir et parce que l'architecture, quoique « gothique », en était agréable aux yeux, et il mourut sans consentir à serrer la main d'un homme qui avait porté les armes contre la patrie.

Son fils, par la suite, fut moins rigoureux, et des relations s'établirent entre les Franois et les Lauvereau.

Quant aux Saffry, ils n'avaient pas reparu dans le pays et Jean ignorait qu'il en existât encore, lorsque Lauvereau, l'autre jour, aux abords de l'Exposition des Portraits, lui

avait nommé de ce nom la grosse dame dont il se rappelait vaguement la tournure massive et la jeune fille dont il n'avait aperçu que le profil fugitif et gracieux.

III

Lorsque Jean de Franois eut gravi les quatre étages et qu'il eut tiré le cordon de la sonnette, il attendit. La porte s'entre-bâilla, puis soudain s'ouvrit toute grande.

— C'est toi, Jean ? Il me semblait bien reconnaître ton coup de sonnette, mais je craignais tout de même que ce ne fût ce brave Unterwald. Quand il a acheté un bibelot, il vient me consulter et ça dure des heures. Il n'a plus confiance qu'en moi, le pauvre diable !... Il a été refait si souvent ! Le XVIIIe siècle ne lui réussit pas.

Lauvereau s'était reculé pour faire place à Jean de Franois. Aux murs du vestibule, pendaient des défroques multicolores : robes brodées, gilets à fleurs, habits d'étoffes diverses, tricornes et chapeaux à ganses étalaient leur friperie joyeuse et mélancolique, leurs couleurs claires et fanées. On se serait cru chez un costumier de théâtre. Lauvereau lui-même portait un accoutrement singulier. Son ample robe de chambre s'écartait sur une culotte courte de velours lavande. Des bas gris lui moulaient la jambe. Il avait des souliers à boucles et il était coiffé d'un serre-tête de soie noire. Il ressemblait à la fois à un portier de comédie, à un philosophe de Greuze et à un bonhomme de Chardin. Il aimait ces déguisements d'intérieur, qui l'aidaient à l'illusion de vivre dans son siècle adoptif.

— Entre donc... J'ai une dame... Oh ! cela ne nous empêchera pas de causer.

Et Lauvereau introduisait Jean de Franois dans sa bibliothèque.

De grandes armoires à livres, peintes en blanc et à rideaux de taffetas vert, montaient jusqu'au plafond. Entre elles, les murs étaient ornés de gravures. Quelques fauteuils anciens étaient dispersés dans la pièce. Sur la cheminée, une glace étroite à cadre sculpté soutenait un trumeau de rocaille où

était peinte une bergerade. Sur un vaste bureau s'entassaient des brochures et des papiers. Dans un coin, un cartonnier s'entr'ouvrait. Tout disait là le goût passionné de Lauvereau pour ce XVIIIe siècle dont il s'était fait le contemporain de pensée et d'esprit. Au moment où Franois et lui entrèrent, une jeune femme lisait étendue sur une chaise longue. A demi décoiffée, en peignoir, elle rougit d'être surprise ainsi et se leva vivement.

— Mon ami, Jean de Franois... mademoiselle Janine.

Jean, embarrassé, s'inclina, et Lauvereau ajouta :

— Mademoiselle Janine se destine au théâtre.

Mademoiselle Janine pouvait avoir vingt ans. Son visage était charmant. Elle ne répondit rien et se mordit la lèvre. Doucement, Lauvereau lui caressa l'épaule de sa grosse main.

— Janine, laisse-nous : nous avons à causer, monsieur et moi. Va donc dans ma chambre. Tu oublies ton livre... et ta pantoufle.

Et, galamment, il chaussa le pied nu de sa maîtresse, qui disparut dédaigneusement.

Lauvereau s'était assis dans un fauteuil et il resta un moment silencieux.

— Je crois que mademoiselle Janine est fâchée, Charles...

— Non, mon cher, c'est une bonne fille. Et puis, tu sais!...

Il fit un geste d'indifférence et reprit :

— Elle est jolie, n'est-ce pas? Elle a l'air d'un Fragonard. Je l'ai ici depuis trois jours, et elle s'en va après-demain. C'est entendu entre nous ainsi... Affaire sans conséquence, tu vois!... Je l'ai avertie, d'ailleurs!... Je la connais depuis longtemps. Elle prétend qu'elle a du goût pour moi : je l'ai prise au mot. Elle est gourmande et je commande pour elle des petits plats fins. Ah! elle n'est pas gâtée dans sa famille. Sa mère est couturière, rue de Condé : elle habille les ouvreuses de l'Odéon et les femmes des gardes municipaux de la caserne de Tournon. Ajoutons-y les dames des huissiers du Luxembourg. C'est une brave femme... Janine lui a raconté qu'elle allait à Meudon chez l'amie d'une amie qui est au Conservatoire. Elle, elle étudie seule avec le vieux Lasqueil. Entre nous, je crois qu'il en a eu l'étrenne... Du reste, elle a du talent. Très intelligente. Une drôle de personne. Ambitieuse

et sentimentale. Voluptueuse, par exemple!... Il faut voir comme elle caresse la peau d'un livre, comme elle manie un bibelot. Elle a des délicatesses...

Lauvereau s'était tu.

— Vraiment, Charles, pourquoi m'as-tu fait entrer comme cela?

Lauvereau polissait de la paume de sa main le bras de son fauteuil, où se creusait dans le bois une coquille sculptée.

— Parce que... parce que... Allons, rassure-toi... Tu m'as peut-être rendu service sans t'en douter... Et puis, c'est très XVIIIe siècle, très petite maison...

Il rit et appuya au dossier sa lourde tête aux gros traits dans une face large et colorée, à la bouche épaisse et aux yeux fins.

— Bah! j'aurai toujours passé là une semaine agréable!

Il ramena sur ses genoux les pans de sa robe de chambre et repoussa en arrière son bonnet de soie noire.

— Les femmes, après tout, c'est bien encore ce qu'il y a de mieux pour oublier les embêtements. J'étais excédé de tous les tracas de cette Exposition. Les collectionneurs, mon cher, quelle engeance!... Ah! j'en avais assez de M. de Gercy et de M. Braux, du brave Unterwald et du baron Grünberg et du père Ganier et de toute la bande! Eh bien, positivement, cette petite m'a reposé.

Il s'étira et resserra la jarretière d'un de ses bas. Il continuait :

— Oui, les femmes ont du bon. Je ne dis pas : l'amour, — les femmes! Il n'y a pas besoin d'aimer pour les aimer. Pourquoi avoir essayé de faire de l'amour la condition honorable, en quelque sorte, du plaisir sensuel? Il faut, au contraire, les isoler l'un de l'autre. Il faut rendre au corps la considération qu'il mérite. On en a voulu faire je ne sais quoi d'inférieur, de honteux presque. On nous a obligés à la supercherie de donner au désir le nom d'amour. On a persuadé aux hommes et aux femmes qu'un plaisir physique, non relevé de sentiment, est indigne d'eux. C'est stupide.

Lauvereau, véritablement en colère, regardait Jean de Franois qui l'écoutait en tirant les pointes de ses longues moustaches.

— Et le mariage, donc!...

Et Lauvereau haussa les épaules et leva les sourcils, ce qui fit se rider son front et se froncer la soie noire de son bonnet. Il ajouta en manière de conclusion :

— Tout cela est bel et bon, et je fais le Diderot en chambre, mais il ne faudrait pas que mes discours t'empêchassent d'épouser la belle miss Watson.

Jean soupira.

— J'étais venu au sujet de ce mariage. Mon père a justement écrit à Maurice, et...

Jean parlait vite, comme tous les silencieux, en qui les mots s'accumulent, et, une fois en mouvement, se pressent et se hâtent... Lauvereau l'interrompit. Comme les vrais bavards, tantôt il s'exprimait largement, et suivait sa pensée en tous ses circuits, tantôt la maniait en phrases brèves et brusques et l'intercalait dans celle des autres.

— A propos, Maurice a-t-il vu le garçon que je lui ai envoyé?... C'est le fils du père Monnerod, de Villefort... Un bonhomme admirable que ce Monnerod! Il m'adore et me cherche des bibelots. Il a découvert chez une vieille demoiselle, à Villefort, un superbe bureau Régence. La demoiselle a quatre-vingts ans. Elle a légué tout son mobilier à sa bonne, et Monnerod se charge, à la mort de la vieille, d'avoir le bureau pour une somme quelconque. Il m'écrit à ce sujet des lettres sublimes sur la santé de la demoiselle. Elle décline. Alors, tu comprends, je voudrais bien placer le fils Monnerod. Redis-le à Jonceuse pour qu'il s'en occupe... Mais revenons à notre affaire. Là, vraiment, pourquoi n'épouses-tu pas l'Américaine?

Jean fit un signe négatif.

— Eh bien, — reprit Lauvereau, — je crois que tu as tort, et je vais te dire pourquoi. D'abord, parce qu'il importe que tu sois riche...

Jean regarda Lauvereau qui continuait, les jambes croisées sous sa robe de chambre d'où sortait son soulier à boucle d'argent.

— Oui, riche. Cela t'occuperait. C'est un travail que d'être riche et de le rester. Il faut veiller à son argent, le garder, le soigner, le nourrir, le fortifier, lui faire prendre

de l'exercice, le médicamenter : c'est pourquoi les avares ont ces mines de droguistes et d'infirmiers... Riche, tu ne seras pas un avare, je le sais, mais tu ressembleras enfin à quelqu'un qui a quelque chose à faire. C'est ce qui te manque par trop. Je me dis parfois : « A quoi diable peut-il bien passer son temps, ce Franois ! » J'ai envie de t'engager comme secrétaire, de t'écrire des lettres anonymes chiffrées, de te couper la moustache pour que tu t'intéresses à la voir repousser... D'ailleurs, tu es digne d'être riche. Tu feras bon usage de ton argent. Je t'apprendrai à acheter de beaux bibelots... Et puis il y a Valnancé...

Lauvereau s'arrêta un instant et baissa la voix.

— Je ne t'exposerai pas l'état de fortune de ton père, n'est-ce pas ? Sans ta tante Jonceuse... Qu'il meure ou qu'elle meure, c'est Valnancé sur les bras et rien sous la dent. Il faudra vendre.

Jean tressaillit.

— Vendre Valnancé !

— Dame ! oui. Tu ne réfléchis donc à rien ?...

— Vendre Valnancé ? jamais !

— Alors, marie-toi, et vite. Cette miss Watson est bien, paraît-il. Dépêche-toi : le noble français est en baisse là-bas. Le lord monte.

Jean de Franois fit un geste d'impatience.

— Quand on a un nom, mon cher Jean, il faut le soutenir. C'est ce que ton père a compris en s'adjoignant la tante Jonceuse... Tiens, les Saffry ! Bonne noblesse, n'est-ce pas ? mais pas le sou. Le père fait des assurances. Ils sont piteux, avec leur La Tour, dans un petit appartement, au quatrième étage. La fille les tirera peut-être, un jour, de leur médiocrité. Pas mariée encore, du reste, et vingt-quatre ans. Ah ! elle est fière sans doute !... Je t'entends : « Le mariage n'est pas un marché ». Bah ! elle y viendra. Elle est jolie. Mais, elle, elle y perdra son nom ; toi, tu restaures le tien. C'est quelque chose, un nom. Pense que c'est pour continuer à s'appeler Raumont que madame de Raumont avait épousé son cousin et que c'est peut-être pour demeurer Raumont qu'elle ne veut pas régulariser sa liaison avec Ceschini. On se doit à ses aïeux. Ils vivent en nous... Mais je pérore comme

un père noble du répertoire et tu es têtu comme un fils de comédie. Tu écoutes et tu ne réponds rien. Je t'ennuie. Parlons d'autre chose. Viendras-tu au bal masqué de Ceschini? Ça pourra être curieux.

Jean eut l'air embarrassé.

— Je ne sais pas. Il faudrait un costume.

Et il ajouta plus bas :

— Mon père ne me donne guère d'argent.

Ils demeurèrent un moment silencieux.

— Tu vois bien toi-même, mon pauvre Jean, que tu ne peux pas rester toujours ainsi. C'était supportable quand tu avais vingt ans. Maintenant cela commence à devenir un peu ridicule... Mais, pour le costume, ne t'inquiète pas. J'ai ce qu'il te faut : un habit vénitien du XVIII[e] siècle. Je le mets à ta disposition. C'est Unterwald qui me l'a rapporté de Venise quand il est allé y acheter ses faux Longhi. Tu t'en vas déjà?... Tu ne m'en veux pas de ce que je t'ai dit?

Jean s'était levé. Lauvereau, de son fauteuil, le considérait avec amitié. Soudain sa figure prit une expression d'étonnement qui fit se retourner Jean de Franois.

Par la porte de la chambre ouverte, mademoiselle Janine apparaissait. Elle était en jupon et en corset, les épaules et les bras nus. Sans aucune gêne, elle se dirigea vers l'une des armoires à rideaux verts, l'ouvrit et y replaça le livre qu'elle tenait à la main.

— Janine, qu'est-ce que tu fais là?

A la voix rude de Lauvereau, elle tourna à demi la tête. Son buste gracieux se détachait sur les vieilles reliures tannées. Le mouvement de son cou formait un pli délicat. Sous sa lourde chevelure tordue, son visage se montra; ses dents blanches mordaient sa lèvre rouge. Doucement, elle fit face à Lauvereau.

— Mais je cherche un autre livre, tu vois bien! Je me suis mise à l'aise. Cela n'a pas d'importance. Monsieur est ton ami.

Puis lentement, elle prit un volume, le frappa pour en faire sortir la poussière, pencha sur le titre sa figure ironique et rageuse et rentra dans la chambre. On entendait sur le parquet le claquement moqueur des petites sandales de cuir.

Lauvereau ne disait rien. Les mains à plat sur ses genoux, il semblait absorbé et distrait. Jean avait pris son chapeau, posé sur les papiers du bureau.

— Adieu, Charles, à bientôt!

Lauvereau tressaillit. A sa tempe, une veine gonflée saillait. Il tendit deux doigts à Jean, qu'il accompagnait jusqu'au vestibule. Les défroques colorées pendaient au mur, coiffées des tricornes vides. Dans l'obscurité du soir tombant, elles semblaient plus désertes et plus mortes. En passant, Lauvereau caressa une robe de soie à bouquets. Il avait la mine si renfrognée que Jean n'osa pas lui demander, comme il en avait l'intention, qu'il vînt avec lui, un de ces jours, à Valnancé.

Comme il descendait l'escalier, Lauvereau lui cria pardessus la rampe :

— C'est convenu, pour le costume, n'est-ce pas?

Derrière la porte refermée, Lauvereau demeura un instant debout en sa vaste houppelande. Son serre-tête lui comprimait le front. Il le repoussa en arrière, s'assurant solidement sur ses talons, et pivota sur lui-même; puis, du ton d'un homme qui éloigne de son esprit une pensée inutile et vaine, il murmura entre ses dents :

— Janine... allons donc!

Et, les épaules haussées, il rentra dans sa bibliothèque, fit craquer une allumette et alluma sa lampe. Un rond de lumière éclaira sur le bureau la flaque luisante et noire de l'encre dans l'encrier, les barbes d'une plume d'oie et des pages de papier couvertes de sa large et haute écriture d'homme d'étude et de volonté.

IV

Dans le wagon, Lauvereau s'assit lourdement en face de Jean de Franois. Ils allaient ensemble à Valnancé. Lauvereau éprouvait le besoin d'une journée de grand air. Le séjour de Janine chez lui s'était prolongé une semaine après la visite de Jean. La jeune femme ne l'avait quitté que le matin même.

Pour la dernière fois, il l'avait vue s'éveiller dans son lit, toute tiède de sommeil. Elle s'était habillée; elle s'était coiffée, comme de coutume, et avait placé dans ses cheveux bruns un peigne d'écaille blonde qu'il lui avait donné la veille, puis elle avait mis son chapeau devant la vieille glace de la cheminée et elle était partie. Il ne l'avait pas retenue. Tous les caprices ont une fin. Janine lui avait fait don gracieusement de son corps souple et voluptueux. Il lui devait la reconnaissance du plaisir. C'était bien, elle prendrait place parmi les aventures agréables de sa vie. Il savait d'avance qu'il n'en pouvait être plus. Cependant, après ce départ matinal, l'appartement lui avait paru vide. Il ne se serait senti aucune envie de travailler. Heureusement, ce petit voyage à Valnancé lui fournissait un prétexte à ne rien faire. Allait-il continuer à penser ainsi à Janine? Jean de Franois lui parlerait-il d'elle? Cela l'amusait, maintenant, que Jean eût vu la jeune femme en jupon et en corset devant l'armoire à livres. Cela prenait dans son esprit un aspect d'estampe galante. Il fut content que cette vision libertine écartât des souvenirs plus intimes et plus troublants. Aussi fut-ce en riant qu'il descendit du fiacre sur le trottoir de la gare Montparnasse où l'attendait Jean de Franois.

Il n'y avait pas grand'monde, à ce train du matin. Lauvereau et Jean se trouvèrent seuls dans leur compartiment. Il était dix heures vingt : on serait à Villefort vers midi. Avant de conduire Jean à Valnancé, la voiture déposerait Lauvereau chez le notaire de Nancé. Lauvereau possédait la maison que lui avaient laissée ses parents et que, depuis deux ans, il louait meublée aux Parisiens en villégiature. Elle s'élevait sur l'emplacement de la bicoque d'où était parti, au temps de la Révolution, le grand-père Lauvereau pour empêcher les patriotes de brûler Valnancé. Construite vers 1840, elle était garnie d'un honnête mobilier Louis-Philippe, en reps et en acajou. Il la conservait pour s'y retirer sur ses vieux jours, mais, en attendant, il tâchait d'en augmenter son revenu, qui était médiocre. Cet appoint lui permettait d'acheter quelques livres et quelques bibelots de plus. Il aimait sa maison de Nancé à cause de certains objets qu'il lui devait. Elle était comme une parente de province qui lui aurait fait des

cadeaux, et il espérait bien d'elle, cette année encore, quelque gravure rare et quelque édition de prix.

Cependant le train sortait de Paris. On traversait des quartiers de masures et de jardinets. Les hautes cheminées des usines fumaient sur l'horizon grisâtre. Des villas comiques se groupaient ou s'isolaient.

— Est-ce que, vraiment, tu ne viendras pas d'abord avec moi au château? Je voudrais bien que tu sois là...

— Non, j'ai accepté l'invitation du tabellion Michelat. Il faut être bien avec son notaire. D'ailleurs, ma présence ne te servirait à rien. Si je suis là, M. de Franois voudra montrer son autorité; il s'excitera. Quand vous vous serez bien chamaillés, mon arrivée fera diversion. Alors nous pourrons entamer, ton père et moi, une de ces bonnes diatribes sur la Révolution française, où nous nous accordons comme des frères.

Ces conversations étaient le fort de M. de Franois et de Lauvereau. Ils y maudissaient à l'envi l'époque rouge, car tous deux étaient sincères en leur commun regret du passé.

— En tout cas, je me charge de persuader à M. de Franois qu'il est indispensable que tu reviennes à Paris pour le bal Ceschini. Il est très maniable, ton père, mais il faut savoir le prendre : on le fait parler! Ce qui le déconcerte en toi, c'est ton silence, ton air de n'être pas là... Cela te donne un certain chic, je sais bien... Enfin, tu es comme cela...

Le train atteignait Ville-d'Avray. Entre les arbres sans feuilles, les habitations semblaient prisonnières derrière les barreaux des troncs et le grillage délicat des branches. A des jardins déserts succédaient des parcs dénudés. Lauvereau avait fermé les yeux. Il paraissait fatigué et vieilli. Jean songea à Janine. L'idée de miss Watson lui vint. Il compara en pensée la souple grâce de la Française avec la robustesse probable de l'Américaine. Le trottoir d'une gare s'allongea le long du train. L'asphalte humide et grenue luisait. L'employé annonça Versailles. Jean s'était renfoncé dans son coin en face de Lauvereau qui somnolait. Des talus inclinèrent leurs pentes maçonnées ou hérissées de broussailles. Soudain, Lauvereau se pencha et toucha le genou de Jean :

— Regarde!

Par une éclaircie subite se découvrait un spectacle admi-

rable et fugitif. En cuirasse, les jambes nues, le profil sortant d'une vaste perruque, monté sur un cheval de marbre, un cavalier à la romaine galopait sur son piédestal. Il maîtrisait d'une main royale son coursier cabré vers la gloire. Derrière lui, au bout d'une étendue d'eau plate dans un cadre de gazon, s'élevait une puissante terrasse. Elle surgissait, solide et massive, dans la brume et portait, isolé sur le ciel gris, un palais de magicien. Il ne semblait pas fait de pierre, mais d'une matière enchantée et composé d'une sorte de vapeur architecturale et sublime. Il se dressait, souverain, grandiose et triste. C'était Versailles, apparu un instant, avec son château, ses jardins, ses bassins et son Roi, sculpté par le Bernin.

— Tu as vu ? — cria Laurereau. — Est-ce beau !

Et il se renversa au dossier de drap.

— Et ce roi de pierre, sur son cheval au galop immobile, ne dirait-on pas le Passé courant après le Présent? Ah! c'est un endroit extraordinaire! et aujourd'hui, par cette brume!... C'est le lieu le plus vivant et le plus défunt que je connaisse. Et, en automne, son odeur de feuilles mortes et de crépuscule!... Quelle solitude! Quel silence!... Et pourtant, c'est là que battait le cœur de la vieille France. C'est là que tu aurais dû vivre, et c'est parce que tu n'y as pas vécu que tu as l'air si dépaysé.

Il reprit :

— Jadis, il y avait un ordre. Une fois situé à son point, on n'avait qu'à se laisser aller. On naissait quelqu'un. On était par là même ce qu'on devait être, et qui l'on devait être. Tandis que maintenant!...

Il soupira.

— Maintenant, chacun doit se faire une existence personnelle, sans quoi l'on est un fantôme, une vapeur sociale, une ombre : on continue du passé. Maintenant il faut s'improviser, s'inventer ou, au moins, s'utiliser. Moi, j'ai pris mon parti. J'ai rompu avec notre temps, mais, toi, tu y es bien embarrassé. Oui, je ne vais jamais à Versailles sans me dire : « Quel dommage que Jean de Franois n'ait pas été son arrière-grand-oncle, ce Franois qui fut de la coterie de Marie-Antoinette avec Fersen, Vaudreuil et Besenval, un des familiers du Petit Trianon !... » Je t'imagine très bien, au

Hameau, buvant du lait en ces belles tasses de Sèvres blanc, moulées sur la forme d'un sein !

Et Lauvereau, du geste, semblait caresser le contour d'une gorge. Il ajouta :

— D'ailleurs, tu aurais été guillotiné.

Jean fit un mouvement d'indifférence. Que lui importait sa vie ? Il en sentait le vide et l'inutilité. Il ne s'appartenait pas à lui-même. Son père le lui prouvait en prétendant disposer de lui. Jamais il ne le consultait sur rien, et aujourd'hui il voulait le marier. Tout à l'heure, sans doute, il lui reparlerait de cette miss Watson. Après tout, pourquoi ne pas accepter et en finir ? Qu'avait-il donc à défendre en lui ? Quel espoir, quel désir, quel avenir ? Au nom de quoi cette résistance vaine ? Des larmes lui montèrent aux yeux.

A la gare de Villefort, la voiture de M. de Franois les attendait. Au trot des deux chevaux, les arbres filèrent le long de la route. Après Villefort, on prit à gauche. La campagne était encore hivernale. Les sillons ondulaient en vagues brunes. Le ciel était d'un gris délicat. Le brouillard s'était dissipé. Les premières maisons de Nancé apparurent. A l'une d'elles, où luisait un panonceau d'or, Lauvereau se fit arrêter et descendit. Jean demeura seul dans la voiture, qui tourna l'angle d'une rue pavée. La route bifurqua. A travers les arbres nus pointèrent les toits de Valnancé.

Valnancé était une demeure singulière et charmante. Bâti, dans les dernières années du règne de Louis XIII, par un Franois, il dressait sa noble façade de pierre jaune et de briques roses, continuée par une orangerie basse de même style, devant laquelle une fontaine coulait dans un petit bassin. A gauche, des communs bordaient une large cour. Le vrai jardin de Valnancé s'étendait derrière le château, dont la face principale regardait la route et en était séparée par un espace de parterres fermé d'une haute grille.

Cette route faisait le désespoir de M. de Franois. Elle datait de l'époque où le père Lauvereau enseignait *la Marseillaise* et apprenait *les Droits de l'Homme* dans Valnancé aux polissons de la République. Elle imposait au château son voisinage plébéien. Successivement les châtelains avaient essayé d'en

obtenir le déplacement, mais sans y réussir. L'usurpation avait triomphé et cette route exaspérait toujours M. de Franois. Elle lui rappelait le temps maudit où la populace en bonnets rouges voulait brûler Valnancé. Il imaginait derrière la grille des gestes civiques et des visages jacobins. Peut-être qu'un jour ce spectacle se reproduirait. M. de Franois vivait dans l'attente irritée des mêmes événements. Il les croyait inévitablement prochains. Ils s'annonçaient par les chemineaux et les mendiants qui s'asseyaient sur les bornes de pierre du portail et qui lançaient un mauvais regard au château, tout en raccommodant leur soulier ou en tirant de leur bissac un os ou une croûte de pain.

En pénétrant dans le vestibule, Jean se trouva face à face avec sa tante, madame de Jonceuse. Les traits, jadis délicats, de sa figure boursouflée et molle, étaient comme distendus et étirés par la graisse, et toute sa personne ainsi enflée d'un embonpoint qui la déformait jusqu'au ridicule. Une rotonde doublée de petit-gris l'enfermait tout entière, car madame de Jonceuse craignait le froid par-dessus tout, et elle ne se hasardait guère dans les corridors que les deux mains croisées sur une boule d'eau chaude. Après qu'elle eut tendu à son neveu sa paume tiède et un peu moite, ses premières paroles furent pour lui demander des nouvelles de Maurice.

— Je suis sûre qu'il se fatigue et se surmène, — soupirait madame de Jonceuse. — Ah! cette manie de travail! Il l'a toujours eue, mon pauvre Maurice! Comme s'il ne devrait pas venir ici, se reposer. Mais non!... D'autant plus qu'il finira par se ruiner. Le comte Ceschini a écrit dernièrement à ton père que mon fils se lançait dans les entreprises les plus aventureuses... Ah! je suis bien effrayée de tout cela... Enfin, tu me dis qu'il va bien et qu'il est content... Et toi? As-tu déjeuné? Non. Eh bien! va dire bonjour à ton père et, après, tu reviendras à la salle à manger. Je vais prévenir qu'on te serve... Ah! quelle glacière, ici!...

Et madame de Jonceuse épiait avec méfiance d'où pouvait souffler le vent coulis qui lui faisait rentrer frileusement sous sa rotonde fourrée ses petites mains arrondies autour de la boule d'eau chaude.

— Où est mon père?

— Il est au jardin... Il ne veut rien écouter... Par ce froid!...

Dehors, il faisait assez doux et même presque tiède. L'air était calme et purifié de son brouillard qui ne formait plus qu'un ciel gris et mou. Jean marchait dans l'allée sur le sable fin qui craquait sous ses pas. Au milieu des parterres, la grande pièce d'eau luisait, unie et satinée. Les jardins de Valnancé étaient admirablement entretenus. Quatre jardiniers s'occupaient à ce soin. Jean aperçut l'un d'eux, qui râtissait. Il était vieux. Ses cheveux blancs et légers ressemblaient à de la bourre de chardon, On eût dit qu'ils allaient s'éparpiller en houppes volantes, quand le bonhomme ôta son chapeau pour saluer.

— Bonjour, François! Comment va la Françoise?

La pauvre femme était à demi paralysée. Son mari la promenait parfois dans sa brouette, ce qui exaspérait M. de Franois.

— Merci, monsieur Jean, elle ne va guère bien, la pauvre vieille! et hier, elle est tombée de ma brouette juste comme M. le comte m'appelait et j'ai été obligé de la laisser par terre un grand moment. Elle aura pris froid, car aujourd'hui elle est toute cousue de douleurs...

— Où est mon père?

— Sous la charmille, monsieur Jean.

Jean de Franois, tout en s'éloignant, écoutait derrière lui le bruit du rateau. Au delà du jardin, commençait la campagne nue. Au flanc d'un coteau la masse brune et roussâtre de la forêt de Rambouillet, où se distinguait la verdure lointaine d'un bois de pins.

M. de Franois considérait sans doute son jardin comme un salon : il ne s'y promenait jamais que vêtu avec une élégance minutieuse. M. de Franois était un petit homme maigre, rasé de près, la peau rouge et tendue, le nez retroussé, la moustache blanche, coupée en brosse. Il avait l'allure vive et brusque, la parole rêche, le regard rapide. Il marchait à pas inégaux. A la vue de son fils, M. de Franois froissa le journal qu'il lisait. La lecture des journaux était sa principale distraction. Abonné à toutes sortes de feuilles, il en tirait non

seulement le mépris du présent, mais aussi la crainte de l'avenir. Le gâchis d'aujourd'hui présageait les catastrophes de demain. Jean s'était approché.

— Père, comment allez-vous?

— Bien, très bien... Ta tante t'aura déjà dit sans doute que j'allais mal, n'est-ce pas? Elle voudrait me garder en boîte... Et quoi de nouveau à Paris?

Ils causèrent de choses insignifiantes. Après quelques tours sous la charmille dénudée, ils se rapprochèrent du château. Il détachait sur le ciel grisâtre sa façade de pierre et de brique lumineuse et comme délicatement fardée de rose. Jean et son père s'étaient arrêtés. M. de Franois pinça les lèvres. Il fixa ses yeux sur les yeux de son fils :

— Je voulais te voir, Jean, pour te parler de miss Watson...

Il reprit :

— Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit la dernière fois. Tu sais mon désir... ma volonté, dirais-je, si nous étions dans un autre temps...

Il avait déjà sous sa moustache en brosse ses répliques prêtes aux objections du jeune homme. Jean se taisait. L'aspect de son silence ressemblait à un consentement muet.

— J'ai eu de nouveaux renseignements. Cette fille est tout à fait ce qu'il nous faut. Très riche... Son argent a perdu son odeur d'origine. C'est l'avantage de ces fortunes d'outre-mer : la distance leur crée une sorte d'ancienneté. Et puis, pas de famille proche. Ce sont ces parentés gênantes et onéreuses qui m'ont fait écarter plus d'un parti qu'on m'a déjà présenté pour toi... Tandis que cette miss Watson, une fois vicomtesse de Franois!... Du reste, ces Américaines ne me déplaisent pas. Elles admettent la valeur de notre aristocratie, franchement, simplement, sans ces grimaces et ces marchandages des bourgeoises d'ici.

M. de Franois, encouragé par l'attitude de son fils, continua :

— Miss Watson est tout à fait bien, paraît-il. Vous pourrez passer l'été et l'automne ici. Vous y recevrez qui vous plaira... Tu aimais Valnancé, autrefois, Jean; que diable peux-tu bien faire à Paris depuis près de six semaines? Enfin,

cela te regarde. Puis-je compter que tu consentes à ce que je te demande?

Il appuya sur le mot « demande ». Jean rougit et balbutia:

— Mon père, je verrai miss Watson.

— Ceschini m'écrit justement qu'elle sera au bal qu'il va donner. C'est parfait... Et, d'ici là, tu nous restes.

La voix de M. de Franois eut une douceur inusitée. Il avait posé sa main presque amicalement sur l'épaule de Jean.

— Mais, mon père, je comptais rester jusqu'à jeudi : j'ai accepté pour ce jour-là une invitation à dîner... Je suis venu avec Lauvereau. Il sera ici tout à l'heure...

— Très bien. je serai content de le voir... Et chez qui dînes-tu?

— Chez madame de Maurebois,..

M. de Franois regarda son fils. Est-ce que cette histoire de jeunesse durait encore? Les jeunes gens sont parfois timides et s'acoquinent. Pourtant Jean était joli garçon.

— Madame de Maurebois reçoit donc? Table ouverte et table tournante?... Comment, Félicie, vous vous hasardez dehors? Par ce froid! Je ne vous reconnais plus. Il ne fait que douze au-dessus de zéro.

Madame de Jonceuse s'avançait vers eux. On lui voyait à peine les yeux au fond des châles de laine qui lui couvraient la tête. De fortes galoches protégeaient ses pieds contre l'humidité.

— Viens donc déjeuner, Jean! Tu dois avoir faim.

M. de Franois tira sa montre :

— Ma foi, il est près d'une heure et demie... Je finis mon journal et j'irai te rejoindre, car tu penses bien que nous ne t'avons pas attendu. Mon régime ne souffre pas d'écarts, n'est-ce pas, Félicie?... Madame ma sœur ne badine pas.

Madame de Jonceuse s'agita, indignée.

— Ton régime, oui, ton régime... C'est grâce à moi que tu le suis, et tu ne t'en trouves pas si mal... N'est-ce pas que ton père a bonne mine?

— Excellente, ma tante.

— C'est vrai, je suis assez bien, ces temps-ci; mais ce n'est rien auprès d'elle : regarde-la... pas un rhume de l'hiver, et grasse!...

Et M. de Franois, par plaisanterie, car son entretien avec Jean l'avait mis en belle humeur, cherchait le bras de sa sœur pour le pincer, sans pouvoir y parvenir sous l'épaisse rotonde où madame de Jonceuse s'enveloppait plus étroitement en poussant de petits rires de défense...

La salle à manger de Valnancé était une vaste pièce éclairée de quatre hautes fenêtres et qui avait conservé ses boiseries d'autrefois. Le principal ornement en était un magnifique poêle en faïence blanche de Strasbourg. De grosses bûches de bois ronflaient doucement en sa rocaille contournée. Malgré cela, madame de Jonceuse ne fit guère que détortiller un peu les châles de laine qui l'affublaient. Ses petites mains molles se risquèrent timidement, l'une après l'autre, hors de la fourrure. Madame de Jonceuse s'était assise auprès de son neveu pour lui tenir compagnie pendant qu'il déjeunait, servi sur un coin de l'immense table, et elle continuait ses plaintes et ses lamentations. M. de Franois en était l'objet. Il devenait insoutenable. Pour dire vrai, il n'éprouvait pas de son régime tout le bien qu'on en aurait pu attendre. Son caractère, qui n'avait jamais été accommodant, se ressentait de son état. En l'absence de Jean, le médecin avait déclaré que M. de Franois devait prendre le plus grand soin de lui-même et que la plus légère imprudence pouvait avoir des suites graves. Et madame de Jonceuse soupirait.

Ces inquiétudes l'épuisaient. Sa santé, à elle, demandait à être ménagée. Certes, elle avait pu, cet hiver, éviter les accidents qui d'ordinaire l'alitaient de longues semaines; mais au prix de quelles précautions!... Et madame de Jonceuse énumérait ses bronchites, ses toux et ses misères passées. Elle n'avait jamais, comme on dit, été forte de la poitrine. mais elle devait en grande partie ses maux au séjour de ce vieux château sans confortable, ouvert à tous les vents et aussi dangereux l'hiver par ses courants d'air glacé que l'été par sa fraîcheur de cave. Ah! les gens de Paris sont heureux! Mais là, par contre, la vie est exténuante. Son pauvre Maurice en était un exemple. Toujours en courses, en affaires, en rendez-vous, il n'avait pas même le temps de venir la voir à Valnancé. Il finirait par tomber malade!

Et, au salon, où Jean l'avait suivie en sortant de table,

dans sa bergère entourée de paravents, les pieds sur la grille d'une chaufferette monumentale, elle ne cessait de gémir que pour choisir dans une boîte des boules de gomme ou des pastilles dont l'amas amalgamé gonflait alternativement l'une ou l'autre de ses joues molles.

Ce fut là que, vers quatre heures, les trouva Lauvereau. Il avait copieusement déjeuné chez le notaire. M. de Franois ne parut que vers cinq heures, avec les lampes. Il s'était retiré chez lui pour écrire au comte Ceschini une interminable lettre au sujet de miss Watson. Il était tout guilleret et il accueillit Lauvereau avec amitié.

— Vous restez coucher, Lauvereau !

Et comme celui-ci s'excusait, — il n'avait pas même apporté une valise, — M. de Franois ajouta :

— On vous prêtera ce qu'il faut. Vous repartirez jeudi matin avec Jean. Et demain, s'il fait beau, je vous mènerai voir le château que fait bâtir Corambert. Vous n'en connaissez que les fondations, mon cher Lauvereau ! On y a beaucoup travaillé, cette année, et vous m'en direz votre avis...

M. Corambert achevait, à une lieue et demie de Valnancé, sur la lisière de la forêt de Rambouillet, la construction d'une demeure considérable. C'était une énorme bâtisse, d'un mauvais goût éclatant et somptueux. Ce château de M. Corambert était pour M. de Franois un prétexte inépuisable de sarcasmes et de plaisanteries contre les fantaisies insolentes des nouveaux riches. Celle-là le divertissait à la fois et le rassurait. Son voisinage était, aux yeux de M. de Franois, une sauvegarde pour Valnancé. Le château de M. Corambert tenterait davantage que Valnancé la cupidité des pillards et des émeutiers. On irait droit aux millions de M. Corambert; et cette idée ne déplaisait pas à M. de Franois, quoique la pensée d'une nouvelle et prochaine révolution ne fût jamais sans l'émouvoir.

En prévision de ces funestes événements, il gardait toujours, en réserve, une certaine somme d'or, disposée dans une ceinture de cuir ; mais la nécessité d'émigrer lui apparaissait comme fort désagréable. La grande route qui passait devant Valnancé lui rappelait cette perspective fâcheuse : elle lui représentait le chemin de l'exil. Il s'y voyait déjà, sa

canne à la main et son or au ventre. Au bout, c'était la frontière, l'étranger. La Révolution n'avait été que la première étape de la descente dans la démocratie. On en subirait bien d'autres, mais la faute en revenait à cette secousse originelle qui avait jeté bas l'édifice de l'ancienne France, dont Valnancé était un des plus rares et des plus précieux débris.

Aussi, à peine fut-on à table que M. de Franois entama son sujet favori. Tout en mangeant de tous les plats contraires à son régime, malgré les instances de madame de Jonceuse, il racontait comment son arrière-grand-père avait quitté Valnancé, à pied, un beau soir, en petits souliers et n'emportant qu'une poignée de louis et le solitaire qu'il avait au doigt. On l'avait averti qu'il serait arrêté dans la nuit. Il gagna la Normandie et put s'embarquer pour l'Angleterre dans une barque de pêche. Et M. de Franois, à ce récit, rageait sous sa moustache blanche, comme si c'eût été lui qui, en la personne de son aïeul, eût dû donner des leçons de danse à Londres et travailler à Hambourg dans la boutique d'un sabotier.

Les doléances de M. de Franois rencontraient en Lauvereau un écho assorti. Par quoi avait-on remplacé cette France si délicate et si polie? Quelle grossière et stupide ivresse de liberté était donc montée au cerveau du XVIIIe siècle finissant? Et Lauvereau évoquait la furieuse époque, avec son remous et son odeur de bas-fond, sa brutalité destructive. Il ne fallait pas la juger sur son apparence politique, sur sa formule déclamatoire et didactique, sur sa fausse mine égalitaire, sur son masque de fraternité, sur ses héros dont quelques-uns la grandissaient de leur stature épique. Non, il la fallait étudier dans ses meneurs hypocrites, dans ses personnages obscurs et subalternes. C'est là qu'elle apparaissait en toute sa sottise et en toute son odieuse frénésie. Les historiens en avaient longtemps dénaturé le caractère véritable. Ils n'en avaient voulu voir que la revendication philosophique, l'élan patriote, le désir réformateur. La façade civique leur avait caché de son badigeon tricolore le bourdonnement de l'office, la rumeur des cuisines, le grouillement du sous-sol. C'est de là pourtant qu'elle était sortie, la cohue souterraine et féroce

des déclassés, des ratés et des meurt-de-faim. C'étaient eux qui, rués ou faufilés dans l'émeute ou dans l'intrigue, en avaient remué le sang ou la boue, et qui, de là, haussés au premier rang, avaient montré leurs visages sinistres à la Fouquier-Tinville ou à la Marat!

Et M. de Franois renchérissait. Sa longue haine de vieux ci-devant était fournie d'arguments et de textes. Il possédait de quoi la nourrir. Livres, brochures, pamphlets, toutes sortes de documents sur l'époque détestée s'entassaient dans sa bibliothèque. Il savait citer à propos Taine ou Le Nôtre. Aussi la conversation dura-t-elle tout le repas, et M. de Franois se leva de table fort content d'avoir dit leur fait, une fois de plus, aux ombres rouges pour qui il eût voulu créer, s'il l'avait pu, un enfer spécial. Lauvereau était décidément un partenaire admirable, tandis que madame de Jonceuse et Jean se bornaient d'ordinaire à écouter les apostrophes de M. de Franois, — Jean, avec respect et distraction, madame de Jonceuse, avec une épouvante qui lui faisait regarder son assiette comme si l'on allait lui servir, sur la porcelaine, une tranche d'émigré ou un cœur d'aristocrate.

Jean de Franois avait laissé au salon son père et Lauvereau, continuer leur réquisitoire devant madame de Jonceuse, et s'était retiré dans la bibliothèque pour fumer, car M. de Franois détestait l'odeur du tabac. Son cigare allumé, il fut envahi d'une tristesse pesante.

Il connaissait trop ce sentiment, qui lui était habituel. Son séjour à Paris, chez Maurice de Jonceuse, en avait un peu dissipé la lourde mélancolie; mais voici qu'à Valnancé il la sentait renaître en lui. Elle se dégageait, sans doute, du lieu même. Mais pourquoi en accuser les choses et les êtres quand il lui suffisait de s'examiner pour s'apercevoir qu'elle lui appartenait en propre? Était-elle une suite de sa vie oisive et solitaire, de même que cette nervosité qui le rendait sensible au moindre bruit, qui le faisait vivre dans une attente anxieuse d'il ne savait quoi? Son existence était sans imprévu et il était incapable d'aller à la recherche des événements et au devant des aventures. Viendraient-ils le solliciter dans la solitude de Valnancé? Il allait y retrouver ses habitudes, ses journées vides, ses nuits insomnieuses ou leur rêve monotone

et régulier. A Paris, il s'était cru d'abord plus alerte, puis. peu à peu, il était retombé à son apathie. Il se souvenait d'après-midi passées sans sortir du rez-de-chaussée de la rue Pierre-Charron. La vie si pleine, si active, de son cousin, toujours en projets, en affaires, lui montrait mieux l'inutilité de la sienne : après tout, il préférait encore être ici, entre son père et sa tante, dans le silence de la vieille demeure isolée que ne troublaient que la toux de madame de Jonceuse et les criailleries de M. de Franois. Pourquoi ne pas laisser repartir Lauvereau et ne pas rester à Valnancé? Que lui importait l'invitation de madame de Maurebois et qu'irait-il donc faire à ce bal du comte Ceschini?

Il secoua la cendre de son cigare à demi fumé. Soudain, la pensée de miss Watson lui traversa l'esprit. Cette rencontre avec l'Américaine chez le comte Ceschini, n'était-ce point une simple déférence à la volonté paternelle? Il savait ce mariage impossible. Il en avait, au fond de lui-même, une persuasion intime, une certitude obscure et forte, et, apaisé, il ferma les yeux.

Une odeur de roussi les lui fit rouvrir. Son cigare était tombé, de sa main distraite, sur le tapis : la laine brûlait. Il l'éteignit avec soin. Le feu à Valnancé! C'était une des raisons de la haine de M. de Franois contre le tabac. Le feu! Il suffirait d'une étincelle, et le château flamberait sans qu'on pût y porter secours. Il n'y avait qu'une pompe à Nancé. Il faudrait prévenir à Versailles!... Et, dans le cendrier, Jean écrasait fortement sur la plaque de bronze le bout de son cigare éteint.

Au salon, M. de Franois et Lauvereau continuaient, madame de Jonceuse était allée se coucher.

— Ma parole, mon cher Lauvereau, j'ignorais ce qu'étaient devenus ces Saffry. Les deux familles étaient très liées autrefois. Valnancé et Berlette voisinaient beaucoup avant la Révolution... Ah! la sale époque, Lauvereau!... Et dire que, sans votre jacobin de grand-père, Valnancé ne serait plus!... Mais tout de même je lui en veux, car, enfin, c'est grâce à lui que ce salon où nous sommes a entendu chanter *la Marseillaise* et déclamer *les Droits de l'Homme* par les polissons de Villefort et de Nancé, par ces petits sans-culottes en herbe

dont il aurait fallu fustiger les fesses républicaines avec une bonne verge cueillie à l'arbre de la Liberté...

Le surlendemain, dans le train qui les ramenait à Paris, Lauvereau dit à Jean de Franois :

— Savais-tu que Jonceuse a acheté le Petit-Clos, au Bas-Nancé, à deux pas de chez moi? C'est le notaire qui m'a confié ça, en déjeunant... Il veut faire construire... Je n'en ai rien dit à ton père. Ce ne sont pas mes affaires. Mais, entre nous, Jonceuse campagnard, cela me passe!

Il se tut, puis il ajouta :

— Il y a tout de même de drôles de rencontres... Ainsi, ma maison, eh bien! ce sont les Saffry qui demandent à la louer pour l'été prochain. Ils sont en marché. J'ai dit à maître Michelat de se montrer accommodant. Ils me plaisent, ces gens, et puis la fille est ravissante.

Le train approchait de Versailles. Par la trouée soudaine, le château, la pièce d'eau apparurent. Le roi de pierre galopait sur son cheval immobile et cabré.

— Eh bien, Jean, et miss Watson?

Jean de Franois fit un geste résigné. Il caressait doucement sa longue moustache blonde sans répondre. Lauvereau se renfonça dans son coin et ne dit plus rien jusqu'à Paris.

Devant la gare, ils se quittèrent. Jean monta dans un tramway. Lauvereau demeura un moment sur le trottoir comme indécis. Les réverbères s'allumaient. Il évoqua sa lampe, son rond de lumière sur les paperasses du bureau, la flaque miroitante et noire de l'encrier. Il allait retrouver son appartement vide, que Janine avait rempli de sa grâce voluptueuse; puis soudain, haussant ses fortes épaules, il traversa la place et descendit à grands pas la rue de Rennes en sifflotant entre ses dents.

V

Assise dans un grand fauteuil, dont on apercevait derrière elle le lampas à fleurs et la rocaille dorée, vêtue d'une robe

de soie d'un gris changeant, au corsage orné d'une échelle de rubans, la gorge découverte, les bras nus hors de la dentelle des manches, les mains nouées l'une à l'autre dans un geste gracieux de repos et de réflexion, elle regardait de ses yeux bruns, et de tout son visage aux traits fins, au menton délicat, à la bouche souriante, aux joues légèrement fardées, au front plein et pur sous les cheveux relevés. Il y avait en cette figure une double expression, à la fois spirituelle et passionnée. Le peintre avait saisi le passage de l'une à l'autre. Il avait ainsi fixé une forme et une pensée et rendu immuable un moment de vie fugitive. C'était beau.

Lauvereau se recula. Le regard le suivit.

— Sacrebleu !

Il avait parlé tout haut et se retourna. Il était seul dans le salon de madame de Saffry, devant le pastel de La Tour. Madame de Saffry l'avait fait prier d'attendre. Il déposa son chapeau sur une chaise et revint au portrait.

Il avait toujours eu une grande admiration pour La Tour. Le petit musée de Saint-Quentin lui était familier; il le connaissait visage par visage. Décidément, il était en face d'une des plus parfaites œuvres du maître. Rien n'y manquait, pas même le magnifique cadre en bois doré, et, du doigt, il en caressa la sculpture élégante et somptueuse. De près, le portrait étonnait encore davantage. On distinguait, sous le verre. la hardiesse prodigieuse et simple des crayons. Ils avaient croisé sur le papier leurs hachures vigoureuses et fines; ils s'y étaient écrasés en taches violentes ou s'y étaient égrenés en traces légères. Le pouce du magicien avait touché leur poudre colorée, et son travail avait on ne savait quoi d'inexplicable et d'incohérent, de grossier et de mystérieux qui, à distance, se recomposait, formait une image réelle, vivante, parlante et qui animait toute la pièce de la présence de son sourire et de son regard.

Ce pastel de La Tour était le seul ornement du modeste salon de madame de Saffry. Il ne contenait que des meubles disparates, vieux sans être anciens. Des bandes de tapisseries démodées séparaient le velours râpé des fauteuils. Dans un coin se dressait un piano déverni. Des tables étaient disposées çà et là, dont l'une soutenait une jardinière où s'atrophiait un

caoutchouc aux feuilles malades. Des rideaux de tulle grec pendaient le long des vitres. Lauvereau en souleva un. La pluie tombait abondamment. Elle suspendait de longues gouttelettes à la rampe rouillée du balcon et en arrosait le zinc ruisselant. Au-dessus de la maison d'en face, des nuées couraient dans un vilain ciel. Lauvereau se détourna et considéra de nouveau le portrait.

C'était bien tout ce que les Saffry conservaient de leur opulence passée. Ils avaient été riches. Il y avait eu au XVIII[e] siècle un Saffry président du Parlement de Paris. Maintenant tout annonçait leur fortune médiocre : les quatre étages sans ascenseur, le mobilier commun et fané, la fille jolie et pas mariée... M. de Saffry était agent d'assurances. Lauvereau l'imagina sonnant aux portes, offrant ses services, tandis que l'aïeule, en robe de soie changeante, au visage spirituel et passionné, les mains paresseusement nouées l'une à l'autre, regardait du fond de son cadre la pluie tomber, à travers les rideaux de tulle...

— Je vous ai fait attendre, monsieur Lauvereau.

La grosse madame de Saffry tendait la main au visiteur.

— Mais vous aviez là à qui parler.

Et, du doigt, elle désignait en riant le pastel de La Tour.

Madame de Saffry n'était ni belle, ni jeune, mais elle montrait en sa corpulence une sorte de distinction et de dignité où sa naissance n'était pour rien. Madame de Saffry était née Rabeau ; mais en épousant M. de Saffry, elle avait oublié, une fois pour toutes, son origine bourgeoise... Son mariage avait fait d'elle une Saffry et elle en ressentait vivement l'honneur et les devoirs. Aussi portait-elle noblement un nom qu'elle n'avait pas illustré par elle-même. Elle avait adopté les façons d'être et de penser auxquelles ce nom obligeait. Cependant, si « saffryste » qu'elle fût en politique, en religion et par sa manière de se juger d'une classe privilégiée, elle demeurait, dans le détail de la vie, simple et familière. Une fois mis à part son rang et ses principes, elle était la meilleure des femmes et dans ses propos pleine de naturel, de bonhomie et de naïveté. Elle commença donc par instruire Lauvereau qu'elle avait été forcée de se changer, en rentrant, des pieds à la tête.

— Je n'avais pas un fil de sec, monsieur Lauvereau, car voyez-vous, je n'ai jamais su me servir d'un parapluie. J'en prends un, pour ne pas être remarquée... Enfin... ma chemise me collait au corps... Mais vous êtes mouillé aussi : approchez-vous donc du feu.

Lauvereau accepta. Ses semelles humides fumèrent. Madame de Saffry tisonnait.

— Eh bien, madame, je vous avoue que je ne déteste pas la pluie : je l'approuve. Nous ne méritons guère autre chose. Nous l'attirons par nos ignobles vêtements modernes. Elle convient à nos chapeaux à haute forme.

Madame de Saffry se mit à rire.

— Cela se peut, mais c'est bien ennuyeux de patauger dans la boue. Ah! monsieur Lauvereau, que penseriez-vous d'un bon carrosse?... C'est égal, c'est bien à vous d'avoir affronté ce déluge pour venir voir une vieille femme. Il est vrai qu'elle aime vos livres... Je suis seule à la maison. Ma fille est chez la marquise de Raumont.

Madame de Saffry ajouta avec un petit soupir :

— Oui, vous la connaissez : Raumont... Ceschini..., mais tout le monde va chez elle. D'ailleurs, nous sommes des amies de couvent et Antoinette aime beaucoup madame de Raumont qui est très bonne pour elle... Mais consolez-vous, ma fille ne tardera pas à rentrer; puis je vous permets de faire de l'œil à mon La Tour.

Ensemble ils considérèrent le vieux portrait en son cadre d'or.

— Monsieur Lauvereau, que pensez-vous de mon aïeule?

— D'abord, que mademoiselle votre fille lui ressemble singulièrement.

— Oui, on le trouve généralement. Vous savez qu'elles portent le même prénom, ces deux Antoinette... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agissait. Là, entre nous, croyez-vous qu'elle ait été vertueuse, la dame du portrait? Je me le demande souvent.

— Ce n'est pas moi qui vous répondrai, chère madame : j'ai trop d'admiration pour elle; je craindrais de la calomnier ou de la trahir.

— Enfin, vous croyez qu'elle a aimé?

— Peut-être. Qui était-elle?

— Une demoiselle d'Orséans. Elle avait épousé un M. de Saffry. Son portrait est de 1745. La date est auprès de la signature. Nous n'avons pas d'autres détails. Les papiers ont été brûlés à la Révolution, avec le château de Berlette, un très beau château à quinze lieues de Paris, entre Villefort et Nancé en Seine-et-Oise.

— Je connais Nancé, madame, j'y connais même une maison où vous passerez l'été prochain.

— Comment savez-vous cela?

Madame de Saffry, dans son étonnement, retroussa sa robe et son jupon sur ses grosses jambes.

— Mais tout bonnement par mon notaire. La maison est à moi. Il m'a fait part des offres de M. de Saffry et je lui ai dit de les accepter, que nous ne pouvions rencontrer mieux.

— Comment! c'est vous le propriétaire dont mon mari avait oublié de demander le nom à l'agence! Ma foi, mon cher monsieur Lauvereau, je regrette presque que ce soit vous, mais nous ne pouvions pas donner davantage... D'ordinaire, même, nous restons à Paris, en été, mais, cette année, M. de Saffry a fait pas mal d'affaires... M. Unterwald a été très gentil pour lui... C'est un charmant garçon, n'est-ce pas? et il a de très beaux tableaux. Et il admire tant notre La Tour!

Madame de Saffry se tut, pour redresser une bûche qui s'écroulait. Lauvereau comprit qu'Unterwald avait dû chercher à acheter le pastel. Il y avait sans doute eu des hésitations chez les Saffry pour savoir si l'on accepterait sa proposition. L'orgueil de famille et les nécessités de la vie s'étaient livré combat en ce même petit salon aux meubles médiocres où le pastel héréditaire représentait seul un passé de faste perdu. Évidemment, ce chef-d'œuvre eût bien fait dans la collection Unterwald. Quelle revanche des pénibles écoles où l'amateur s'était si souvent laissé prendre!

— Je crois M. Unterwald un peu amoureux de notre aïeule, — ajouta madame de Saffry, comme la porte s'entrebâillait discrètement.

Un petit homme à barbe grise s'avançait d'un air timide et embarrassé.

— Mon mari... monsieur Lauvereau.

Madame de Saffry regardait tendrement le petit homme timide. Sa jaquette était propre et un peu râpée et ses souliers cirés avec soin.

— As-tu pu faire toutes tes courses, Gustave? Tu as pris un fiacre, au moins? Tu n'as pas eu froid?

M. de Saffry montra en souriant la pointe intacte de ses bottines.

— Et toi, Louise?

Madame de Saffry évita de répondre, en ramassant les pincettes avec bruit.

Lauvereau comprit : la grosse madame de Saffry allait à pied par économie pour que son mari allât en voiture. M. de Saffry ne paraissait guère né pour le métier qu'il exerçait. Il faut, pour assurer les gens, de l'aplomb, de l'insistance, du bagou, de la volonté, tout ce qui manquait à M. de Saffry. Il y avait dans sa mince personne quelque chose d'humble et de doux. On eût dit qu'il craignait d'attirer l'attention. Il devait glisser son nom à l'oreille des gens, comme s'il eût voulu s'en excuser... Lauvereau, en cela, ne se trompait pas. M. de Saffry redoutait ce nom qui lui semblait moins le sien que celui des siens. Il se servait de cartes de visite imprimées en caractères fins et déliés où son titre ne figurait pas. Il aimait à passer inaperçu, se confondre; et tandis que Lauvereau le complimentait de son La Tour, il avait l'air de vouloir se faire pardonner l'audace de descendre d'une aussi belle personne, au visage spirituel et passionné.

— Oui, monsieur, — disait M. de Saffry de sa voix hésitante. — Ce tableau, au moment de la Révolution, était en réparation chez un encadreur et il resta de longues années chez ce brave homme qui le rendit à mon grand-père au retour de l'émigration. C'est ainsi que nous l'avons conservé.

On eût dit que M. de Saffry essayait de convaincre Lauvereau que ce n'était point un objet volé.

— Il est très gentil, ce M. Lauvereau, — disait-il à sa femme, après avoir reconduit le visiteur.

M. de Saffry ayant été mis au fait par sa femme de l'histoire de la maison de campagne, la visite s'était achevée en politesses réciproques. On avait causé de villégiatures, de

voyages, et Lauvereau avait déclaré qu'il passerait probablement le printemps et une partie de l'été en Italie.

Et M. de Saffry, avec la pincette, tisonnait les bûches du foyer, familièrement. Des étincelles jaillirent de la cendre. M. de Saffry regardait le feu d'un œil amical et presque tendre. Le feu ! n'était-ce pas le feu qui le faisait vivre, qui portait, par la crainte qu'il inspire, les gens à le recevoir, quand ils lisaient sur sa carte, au-dessous de son nom, imprimé en petits caractères, sa qualité plus apparente d'« Agent de la Compagnie des Assurances mutuelles, branche Incendie » ?

Dans la rue, il ne pleuvait plus, et Lauvereau se mit à marcher sur le trottoir encore luisant. Pourquoi avait-il parlé de l'Italie à M. de Saffry et, d'un projet encore incertain que sa conversation, à l'Exposition des Portraits, avec le comte Ceschini lui avait sans doute suggéré ? L'Italie ! l'Italie ! Il avait toujours désiré la connaître. Il l'avait aimée à travers les peintres et les écrivains du XVIIIe siècle. Il l'avait vue dans les gouaches de Hubert Robert et dans les sanguines de Fragonard, avec ses ruines et ses palais, ses jardins et ses arcs de triomphe, ses fontaines et ses cyprès. Elle était venue à lui avec les fêtes vénitiennes de Watteau, avec ses comédiens et ses comédiennes, avec Colombine et Mezzetin, avec Pantalon et Scaramouche. Il l'avait retrouvée chez De Troy et Coypel. Le petit masque des bouffons de Bergame ne couvrait-il pas, de son demi-visage de taffetas, le sourire épicurien et voluptueux de la Régence ? N'avait-elle pas été, durant le siècle, les délices des amateurs et des numismates ? Il y avait suivi en pensée le comte de Caylus et l'abbé de Saint-Non. Il avait accompagné Jean-Jacques Rousseau chez la Padoana. Il avait soupé à Venise, en carnaval, avec les sept rois de Candide. Le président de Brosses l'avait mené du Conclave à la villa d'Este. Cazotte lui avait montré Naples et le Diable Amoureux sous la figure de Biondetta. Casanova l'avait promené à travers Venise, de Padoue à Ancône, de Rome à Martorano, de Turin à Florence, du Palais de M. de Bragadin au couvent de la religieuse, à Murano. Il avait fréquenté avec lui les tables de pharaon et le

casino de M. de Bernis! L'Italie, c'était l'abbé Galiani, mimant dans les salons de Paris ses anecdotes napolitaines, sa perruque à la pomme de sa canne, et Cagliostro éblouissant les dupes avec ses bijoux, ses plumets, ses carrosses et son jargon sicilien!... Et pourquoi n'irait-il pas chercher ce qu'elle encore gardé de ses aspects de jadis? Il se sentait le besoin de changer de place, de quitter Paris...

Tout en songeant, il avait traversé la Seine au pont des Saints-Pères. La coïncidence le fit sourire. Le dôme de l'Institut bombait sur le ciel éclairci. C'était un Italien aussi que ce Mazarin! « Décidément, l'Italie me poursuit », pensa Lauvereau, et il continua ce jeu qui l'amusait. Le Louvre ne nous montrerait-il pas une façade à l'italienne si le plan du petit médecin Perrault n'eût remplacé celui du grand sculpteur Bernin? En revanche, le Luxembourg n'est-il pas construit un peu à l'imitation du Palais Pitti et n'a-t-il pas abrité une reine florentine?

Cependant Lauvereau était arrivé chez lui. Là, encore, sur un fauteuil s'étalait l'habit préparé pour Jean de Franois et le bal Ceschini, et qu'il devait lui envoyer, le lendemain, rue Pierre-Charron. Lauvereau souleva la culotte à boucles, le gilet de soie, le manteau rouge. Il mania le masque de carton blanc à la mode de Venise, pareil à ce masque dont parle Casanova dans ses *Mémoires* et qu'il mit pour aller à l'Opéra retrouver la belle X. C. V. et se rendre de là ensemble chez la sage-femme, et qui portait, en signe de reconnaissance, une rose peinte à côté de l'œil gauche,

Lauvereau soupira. Il aurait aimé, ce soir, à entendre de la musique, à voir des lumières, à étourdir dans du bruit une sorte de tristesse qu'il sentait en lui. L'idée de dîner seul, de passer sa soirée seul sous sa lampe, lui parut insupportable. Machinalement, il choisit dans sa bibliothèque un tome de Casanova et il essaya d'y relire l'aventure du masque à la rose; mais, au bout d'un instant, il referma le volume.

« Allons, — se dit-il, — je ne ferai rien de bon aujourd'hui. Pourquoi n'irais-je pas dîner au restaurant italien du passage des Panoramas et finir de m'italianiser avec un macaroni et une fiasque de Chianti?... car je n'y trouverai pas, sans doute,

de cet excellent *refosco* comme en but notre Giacopo Casanova, en allant de Chioggia à Orsara, quand il partit pour rejoindre l'évêque en son diocèse calabrais de Martorano, pays, selon son dire, infecté de chersydres et de tarentules... Il n'est que six heures et j'ai tout le temps de gagner le boulevard à pied. Cela aérera l'araignée que j'ai aujourd'hui dans le cerveau. »

. Lauvereau s'était levé, sa lampe à la main. Dans sa chambre, son lit était déjà préparé pour la nuit. La vieille bonne de Lauvereau faisait ainsi pour « s'avancer ». Bien qu'elle n'eût que lui à servir, elle se déclarait accablée d'ouvrage. Aussi arrivait-il parfois à Lauvereau de trouver dès cinq ou six heures du soir, dans ses draps, le moine où il aimait, l'hiver, à se réchauffer et qui, de cette façon, était froid quand il se couchait. Aujourd'hui Octavie s'était contentée de « faire la couverture » et d'installer l'oreiller. La lampe haute, Lauvereau le considérait silencieusement. Sur la blancheur de la toile ne lui semblait-il pas distinguer un visage? C'était un visage frais et jeune, à la bouche sensuelle et rouge, aux traits délicats et purs, qui le regardait de ses yeux ardents et mi-clos avec une expression de volupté et d'ironie. Lauvereau tressaillit. C'était un corps maintenant qu'il voyait, un corps long et souple, aux seins petits et fermes... Et Lauvereau sentit en lui un désir aigu et sourd.

Depuis une semaine qu'elle était partie, il n'avait pas cherché à revoir Janine. Il croyait l'avoir oubliée comme il en avait oublié beaucoup d'autres. Ce n'avait été qu'un caprice réciproque et agréable. Il avait bien soupçonné, un instant, qu'il lui en restait peut-être plus dans l'esprit qu'il ne se voulait l'avouer. Aussi avait-il évité de penser à elle. Il attendait qu'elle fût devenue pour lui un souvenir inoffensif. Et voici que tout à coup elle surgissait de sa mémoire et qu'il éprouvait d'elle il ne savait quoi de douloureux et de violent où il y avait du désir, du regret et de la faiblesse, et il s'attardait debout devant ce lit vide, la lampe à la main, le cœur battant et la gorge sèche...

Assis à la table du restaurant, devant un *risotto* à la milanaise, Lauvereau, la main au ventre de la fiasque clissée et suspendue, la faisait basculer au-dessus de son verre. De la

panse obèse, par le mince goulot, coulait un filet rouge de chianti. Eh bien, mais, il avait eu raison de parler à M. de Saffry de ce voyage. Immédiatement après le bal du comte Ceschini, il ferait ses malles... Sa main lâcha la fiasque, qui oscilla. Du bout des doigts, Lauvereau fit le bruit d'un oiseau qui s'envole :

— Frrrttt !

Un monsieur maigre, qui avalait un serpent de macaroni, leva les yeux de dessus son assiette.

— Frrrttt !

Il verrait bientôt les pigeons de la place Saint-Marc se percher sur les chevaux d'or et tournoyer autour de la colonne où veille le Lion ailé !

VI

Lauvereau s'accouda au marbre de la cheminée. Dans la glace, il s'apparaissait vêtu d'une redingote marron à larges boutons de métal et à revers ouvrant sur un gilet à breloques, le cou engoncé par le triple tour d'une cravate de satin, le visage encadré de favoris courts, le front surmonté d'un toupet de cheveux. Il ressemblait aux portraits du temps de l'Empire. Après s'être regardé, il se retourna.

— Jean, comment me trouves-tu ?

La tête de Jean de Franois se montra par la porte du cabinet de toilette. Il tenait à la main un soulier à boucle. Sa chemise à jabot bouffait à la ceinture d'une culotte à petites raies jaunes et roses.

— Tu es superbe ! mais en quoi es-tu ?

— En quoi je suis ? Je suis en Stendhal, Stendhal en Italie ! Oui, j'ai choisi ce costume qui convient assez bien, n'est-ce pas, à ma carrure bourgeoise ? C'est laid, mais c'est en ces atours, ou à peu près, que le cher Henri Beyle dînait chez M. le comte Daru, son cousin, ou rejoignait madame Pietragrua dans sa loge, à la Scala de Milan. Oui, mon cher, c'est habillé comme tu me vois que ce gaillard écoutait

l'*opera buffa*, étudiait le clair-obscur du Corrège, discutait sur la « cristallisation » et « faisait » des femmes... Mais va finir de t'arranger... Du reste, nous avons encore le temps.

Lauvereau, dans un fauteuil, réfléchissait. Les femmes, les femmes... Elles avaient été la grande occupation du célèbre Dauphinois, de mademoiselle Kably, la petite actrice de Grenoble, à Mélanie Louason, la petite actrice de Paris. Et Lauvereau les énumérait mentalement. Madame Azur ! il avait eu madame Azur ! Belles ou laides, indifférentes ou passionnées, à chacune il avait donné une minute de son cœur ou de ses sens, mais aucune ne lui avait été indispensable, aucune n'avait confisqué sa vie. Cet amoureux continuel était mort célibataire. Il avait toujours su réserver son avenir, garantir sa liberté, de même que cet étrange Casanova, dont il avait lu et, dit-on, corrigé les *Mémoires*, et qui, lui aussi, avait promené, pendant cinquante ans, à travers l'Europe, son insatiable désir. Quel amusant chapitre on pourrait écrire qui s'appellerait « les Mariages manqués de Casanova » ! Plusieurs fois l'aventurier avait été sur le point de s'engager tout de bon. Et Lauvereau se rappelait l'épisode de la fermière du Frioul et celui de la C. C., et celui de mademoiselle de la Meure, qui avait failli se terminer devant le curé, et l'histoire si curieuse de la belle Esther, d'Amsterdam, avec son mélange de galanterie, de sentiment et de cabale, et ses amours avec la séduisante Manon Balletti, cette fille charmante de la comédienne Silvia ! A toutes, il avait échappé au dernier moment. Ah ! ce Casanova !...

Debout sur le seuil de la porte, monté sur ses hauts talons, drapé du manteau rouge de carnaval, le masque blanc au visage sous le tricorne galonné, le Vénitien était devant lui, tel que jadis il débarquait de sa gondole pour courir les casinos ou parader aux Procuraties.

— Bravo, seigneur Casanova ! Jean, tu es épatant ! — s'écria Lauvereau. — Seulement, ôte ton masque, que je voie un peu...

Hors du carton enfariné, la figure de Jean de Franois apparut.

— C'est parfait... Mais il faut couper tes moustaches. Ah ! tu ne peux pas faire autrement. Allons, un coup de rasoir.

Jean hésitait :

— Tu crois ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr. Tu seras d'ailleurs beaucoup mieux ainsi... Et puis les Américaines aiment les hommes rasés.

Jean de Franois jeta son masque sur le fauteuil d'où Lauvereau s'était levé et se dirigea vers le cabinet de toilette.

Lauvereau avait toujours remarqué dans le visage de Jean de Franois quelque chose qui en dénaturait l'expression. Sans moustaches, il s'équilibrait, soudain, plus vrai, plus à lui.

— C'est cela! Tu étais fait pour vivre il y a cent cinquante ans. Comment n'as-tu pas pensé plus tôt à te débarrasser de ces postiches ? Mais regarde-toi donc!

Lauvereau le poussait vers la glace. Jean s'examina. Il lui semblait qu'il était devenu un autre ou qu'un autre était devenu lui. En ce rêve qu'il faisait fréquemment, il éprouvait ce même sentiment, couché sur le dos, immobile et les yeux à un ciel très haut et très bleu...

— Je serais curieux — reprit Lauvereau — d'entendre ce que va dire Maurice. Il doit être prêt maintenant. Tout à l'heure, il finissait une lettre. Drôle de type, qui fait sa correspondance, un soir de bal masqué!... Je ne le blague pas, je l'admire. Quand il veut une chose, il la veut bien, celui-là! C'est singulier comme cette vie d'affaires a développé sa volonté. Il se possède à fond. Il a de la détente, du ressort. Il y a du chasseur en lui. Bête lancée, bête forcée. Seulement, il chasse à l'argent...

Jean pensa dans un éclair d'or aux millions de miss Watson. Lui aussi, on l'avait mis sur la piste, et il suivait la voie, l'échine basse, sous le fouet de la nécessité. Lauvereau continuait :

— Et il est bien de son époque. Il vit vraiment... C'est très rare les gens qui vivent leur vraie vie, une vie à eux, qui sont tout neufs. Les trois quarts sont pleins de passé. Ils achèvent des choses anciennes. Ils survivent. Il y a des existences antérieures qui aboutissent en eux. Des gens comme cela, je t'en citerai des dizaines... Moi, c'est différent. Je ne peux pas

t'expliquer mon cas, ce soir. Il va être onze heures. Allons chez Maurice.

Ils parcoururent le long corridor qui reliait la chambre de Jean de Franois à l'appartement de Maurice de Jonceuse.

Debout devant son bureau, en robe de velours rouge, bordée de fourrure, sur la tête un chaperon florentin, Maurice de Jonceuse fit à Lauvereau signe de se taire. L'oreille au récepteur du téléphone, il écoutait, en passant la main dans son épaisse barbe brune.

— Bien, bien... Vous dites?... Demain matin, à neuf heures... C'est entendu... Bonsoir.

— Demain matin, à neuf heures! mais tu seras éreinté... C'est stupide, permets-moi de te le dire, de se surmener ainsi.

Maurice de Jonceuse toisa Lauvereau avec mépris. Dans sa robe rouge, il paraissait plus grand et plus robuste. Il sourit, fier de sa force.

— Tiens, tu as rasé ta moustache... C'est très bien, ce soir, mais demain tu auras l'air d'un jeune prêtre.

Lauvereau avait pris sur le bureau une photographie déchirée en quatre. Il en rapprocha les morceaux.

— Eh bien, Vera?...

— Vera, c'est fini, mon cher, depuis avant-hier.

Il coupa l'air d'un geste sec de sa forte main.

— Encore une! — dit Lauvereau en déposant sur le bureau les quatre parts de la photographie où mademoiselle Vera continuait son sourire déchiré.

Jonceuse les saisit et les jeta au feu.

— C'est donc pour te consoler que tu as voulu subitement venir à ce bal?

Jonceuse haussa les épaules.

— Je veux connaître Ceschini : il est riche et j'ai besoin de capitaux, voilà tout.

Jean pensa à la fortune de madame de Jonceuse accaparée par son père et qui passait tout entière à l'entretien de Valnancé. Cette idée lui causa une impression de gêne. S'il épousait miss Watson, cette situation cesserait.

— Allons, — dit Maurice, — il est onze heures, filons. Je ne ferai qu'un tour là-bas. Si je m'en vais avant vous, je vous

renverrai l'auto... Tu sais, Charles, je ne suis pas mécontent du jeune Monnerod : il a la main sûre...

Devant la maison, l'automobile de Maurice de Jonceuse attendait, massive et vernie, sur l'enflure de ses roues. Le jeune Monnerod, informe sous ses fourrures, mit en mouvement le moteur. Les deux lanternes éclairaient le pavé devant elles, de leur lueur vive. Près d'un morceau de journal, une pelure d'orange s'y distinguait nettement qui fit songer Lauvereau à l'Italie. Les trois hommes montèrent dans la voiture qui, d'un coup de reins puissant, se mit en marche. Maurice caressait sa barbe brune, où Vera aimait à passer ses doigts légers, et Jean tâtait nerveusement, dans l'ombre, la figure de carton de son masque vénitien.

HENRI DE RÉGNIER

(A suivre.)

LETTRES DE SAINTE-BEUVE

A

VICTOR HUGO

ET A

MADAME VICTOR HUGO

RETROUVÉES ET PUBLIÉES

PAR

M. GUSTAVE SIMON

Dans plusieurs volumes et dans de nombreux articles on a essayé de faire l'histoire des relations de Sainte-Beuve avec Victor Hugo et sa femme, mais on n'avait pour éléments que la *Correspondance* de Victor Hugo et une plaquette en vers, clandestine et trop fameuse, de Sainte-Beuve. La plaquette, il est à peine besoin de le dire, était sujette à caution, et les précieuses lettres de Victor Hugo étaient en plus d'un endroit incompréhensibles : il y manquait les lettres de Sainte-Beuve. Ah! ces lettres, si on les avait!... On pourrait avec elles établir enfin la vérité!... Mais, sans doute, elles étaient perdues? brûlées, peut-être?... Eh bien ces lettres, on les a, elles ont été récemment retrouvées. Elles étaient égarées, dispersées parmi d'autres papiers; on les a rassemblées, classées, ordonnées, non sans peine; quelques-unes font défaut, mais celles qui restent suffisent, à former un tout, et, en les rapprochant des lettres de Victor Hugo en les éclairant les unes par les autres, on pourra sûrement parvenir à tout comprendre, à tout deviner. Nous possédons maintenant presque toutes les pièces du procès, nous les mettrons sous les yeux du lecteur, nous les commenterons avec lui : cela suffira, même sans plaidoirie, pour qu'il prononce le verdict en toute connaissance de cause.

Un mot sur le caractère de ces lettres, qui voient le jour pour la première fois[1]. Il ne faut pas croire qu'elles fassent tort à la mémoire de Sainte-Beuve; elles lui font grand honneur, au contraire. Et nous ne parlons pas de celles qui ne sont que descriptions animées ou causeries spirituelles : nous parlons de celles qui sont éloquentes, c'est-à-dire de celles qui sont passionnées. Deux ou trois surtout peuvent compter parmi les plus émouvants cris d'amour et de douleur qu'ait jetés une pauvre âme humaine. Si celui qui a écrit ces lettres s'en était tenu là, s'il n'avait pas compromis d'avance par de méchants vers, — méchants aux deux sens du mot, — la profonde impression de cette prose enflammée; s'il n'avait ainsi gâté vilainement la plus noble page de son œuvre et de sa vie, on n'eût entendu de lui que ces « immortels sanglots »; et, pures de toute tache, ces lettres, réunies à celles de Victor Hugo, fussent restées comme un des plus beaux et des plus poignants parmi les « romans vécus » les plus célèbres.

I

LE JEUNE MÉNAGE

Avant d'arriver aux lettres qui vont illuminer tout ce drame intime, peut-être serait-il bon de montrer ceux qui vont les écrire ou les recevoir. On ne les lira judicieusement que si l'on voit bien dans quelles conditions et dans quel état d'âme Victor Hugo, sa jeune femme et Sainte-Beuve se rencontrèrent, eux paisiblement heureux, lui fébrilement inquiet.

On connaît les adorables *Lettres à la Fiancée* : on sait comme, à dix-sept ans, Victor Hugo, cœur aussi précoce que son génie, devint amoureux d'une fillette de son âge; on se rappelle ce que fut cet amour à la fois ardent et pur, on admire avec quel courage et quelle persévérance ce jeune homme, cet enfant presque, lutta pendant trois années contre toutes les résistances et finit par triompher de tous les obstacles. Le 12 octobre 1822, il épousait la bien-aimée.

Les jeunes mariés n'étaient pas bien riches : la pension royale de mille francs pour lui, une petite dot de trois ou quatre cents francs, avec quelques meubles et effets, pour elle. Il fallut habiter d'abord chez le père d'Adèle; mais, au bout de quelques mois, Victor put

1. Nous les publions telles quelles, intactes, après les avoir collationnées avec M. Jules Troubat.

louer et meubler, rue de Vaugirard, un modeste logement. Ils étaient chez eux!

Alors commence une vie charmante et touchante d'amour et de travail. Adèle est devenue tout de suite enceinte, elle accoucha d'un garçon, le 12 juillet 1823, neuf mois, jour pour jour, après le mariage. Quelle joie pour les jeunes époux! Joie bientôt changée en douleur : l'enfant, auquel on avait donné une nourrice, mourait le 12 octobre, anniversaire même de leur mariage! Et leur amour, si grand, eut ainsi son seul accroissement possible : pleurer ensemble.

Victor Hugo réconfortait de son mieux la pauvre mère, ayant, lui, son réconfort, le travail: car, à travers les joies et les deuils, il continuait d'être le grand laborieux qu'il fut toute sa vie. Il avait promptement terminé son roman commencé de *Han d'Islande*, qu'il publia en janvier 1823. Tout en poursuivant ses études et ses lectures, il préparait un nouveau volume de poésies. Sa manière et sa visée y prennent plus d'ampleur. Mais, comme autrefois sa fiancée, ce qui l'inspire encore le mieux, c'est sa femme. Son amour est maintenant de l'adoration, et les vers qu'il lui adresse sont d'un sentiment qu'il n'a nulle part dépassé.

ENCORE A TOI

A toi! toujours à toi! Que chanterait ma lyre?
A toi l'hymne d'amour! A toi l'hymne d'hymen!
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
Ai-je appris d'autres chants? Sais-je un autre chemin?

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre;
Toi dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre.
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux.

. . . .

Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
Comme une antique aïeule aux prévoyants discours,
Comme une sœur craintive à mes yeux asservie,
Comme un dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours.

Hélas! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure...

SON NOM

Le parfum d'un lys pur, l'éclat d'une auréole,
La dernière rumeur du jour,
La plainte d'un ami qui s'afflige et console,
L'adieu mystérieux de l'heure qui s'envole,
Les doux bruits d'un baiser d'amour...

. . . .

Le chant d'un chœur lointain, le soupir qu'à l'aurore
Rendait le fabuleux Memnon,
Le murmure d'un son qui tremble et s'évapore,
Tout ce que la pensée a de plus doux encore,
O lyre, est moins doux que son nom !

Les *Nouvelles Odes* parurent en février 1824. Elles avaient, comme les premières, une préface qui pouvait passer pour une préface de combat. L'école « romantique » — bien que Victor Hugo répudiât le mot — commençait à se prononcer contre l'école dite « classique », et, dans cette lutte de la vérité contre la convention, ses programmes, en même temps modestes et fiers, faisaient de l'auteur l'un des chefs de la jeunesse. Dès ce temps-là fréquentaient chez lui les poètes et les artistes déjà célèbres, Lamartine, Alfred de Vigny, Émile et Antony Deschamps ; le statuaire David d'Angers, les peintres Louis Boulanger, Eugène et Achille Devéria, quelquefois Eugène Delacroix et l'architecte Robelin. On discutait, on disputait art, poésie, critique, même théâtre ; on se lisait les vers qu'on venait d'achever ; on se conseillait, on se critiquait, on s'applaudissait et, pour finir en gaieté, on daubait sur les « perruques ». Le grand enthousiasme, c'était dans le moment l'architecture gothique, que les classiques détestaient ; le grand amour, pour ces chercheurs de la vérité, c'était la nature. Les soirs d'été, leur récréation et leur joie, c'était de partir, de s'en aller en bande : ils passaient la barrière, alors très proche, ils gagnaient quelque colline propice, et, là, ils regardaient les couchers de soleil. Le dimanche, ils aimaient à se retrouver, dans les mêmes parages, à une guinguette qu'avait découverte Robelin : ils dînaient bruyamment ensemble en plein air, à une table de bois mal équarri, puis se rendaient, après le repas, à un bouquet de bois voisin, s'étendaient sur l'herbe et reprenaient sous les étoiles leur causerie de littérature et d'art en écoutant fredonner au loin

Les vagues violons de la mère Saguet.

Adèle Hugo, fêtée, admirée, honorée, était la grâce et le charme de ces réunions fraternelles. On était habitué à la voir sans cesse à côté du poète. Elle était là quand il travaillait, elle était là quand il recevait un ami. Elle parlait peu, elle écoutait beaucoup. Élevée dans un milieu bourgeois et assez rétréci, elle avait du moins cette science de se savoir ignorante; mais, docile et attentive à son mari, suspendue à son bras, suspendue à ses lèvres, elle refaisait avec son cœur l'éducation de son esprit.

Au mois de juillet 1824, il leur était venu un autre enfant, une petite fille, qu'on avait appelée Léopoldine, du nom de son grand-père. Oh ! celle-là, il ne fallait pas la perdre ! La jeune mère avait résolu

de la nourrir elle-même, de nourrir tous les enfants qu'elle aurait, et elle vit bientôt comme ce devoir était doux.

Voici ce qu'on a trouvé dans des feuillets de souvenirs laissés par madame Victor Hugo :

« Victor Hugo avait, à la naissance de sa Léopoldine, connu la paternité dans toute son extension et donné à son nouveau-né tout l'amour qu'il multiplia ensuite sur ses autres enfants. La chère fille, que sa mère allaitait, partageait la chambre conjugale, et, le jour venu, elle gravissait, de son berçeau, le grand lit, et de son doigt naïf essayait d'ouvrir les yeux de sa mère pour lui faire comprendre qu'il était l'heure de s'éveiller. La mère résistait à la ténacité de son nourrisson, puis cédait, et c'était alors des joies et des rires à trois.

» Le jeune ménage emmenait, en toute sortie, le maillot chéri, qui, porté par sa bonne, allait devant, le visage tourné vers le couple heureux. Cette douce vue ne suffisait pas au père, il prenait sa fille dans ses bras pour la posséder tout entière. Il lui parlait, elle souriait, gazouillait, et avait à peine un an qu'elle jasait[1]... »

En 1825, un grave événement apporta dans l'amoureux ménage une juste fierté, mais en même temps un gros chagrin. Louis XVIII venait de mourir et Charles X allait être sacré à Reims. Victor Hugo était à Blois, chez son père le général Hugo, avec sa jeune femme et sa petite fille, quand il apprit tout à coup qu'il était nommé, ainsi que Lamartine, chevalier de la Légion d'honneur et invité aux fêtes du sacre. Décoré! hôte du roi! c'étaient là de grands honneurs pour un jeune homme de vingt-trois ans. Mais quoi! il allait donc, pour la première fois, quitter sa femme et son petit enfant! Il avait bonne envie de refuser au moins l'invitation ; mais son père déclarait qu'il ne pouvait décliner une distinction qui marquait une telle étape dans sa carrière. Le père d'Adèle était de cet avis, et Adèle elle-même était obligée de convenir, toute en larmes, qu'ils avaient raison. Il fallut donc se résigner à partir, avec quel déchirement! L'absence ne devait pas être fort longue, — une quinzaine tout au plus, — mais elle aurait dû se prolonger toute une année, il se serait embarqué pour les Indes, que la séperation n'eût pas été plus cruelle. Et ce furent, au départ, des larmes, des embrassades, des recommandations sans fin. Victor part de Blois, le matin du 18 mai; il arrive à Orléans vers quatre heures, et, en descendant de voiture, sans s'arrêter, sans s'asseoir, il demande une plume et se met à écrire :

« ... Tu ne saurais croire combien, depuis que je t'ai quittée, bien-aimée, le temps m'a paru long et la distance énorme. Je ne

1. Inédit.

pense qu'avec un grand abattement aux quatorze lieues qui me séparent déjà de toi, aux huit heures que je viens de passer sans toi. Que sera-ce donc demain ? que sera-ce après-demain ? et après ? et après ? Vraiment, mon Adèle, ma bien-aimée Adèle, prie Dieu qu'il me donne du courage : j'en ai besoin, et ces quinze jours me font l'effet de l'éternité... »

Et quand il est arrivé à Paris :

« ...Sais-tu qu'il y a quatre jours et trois nuits que nous sommes séparés ? Que le temps est long ! et qu'il me tarde de savoir ce que tu fais depuis l'éternité que je ne t'ai vue ! Comme tout est désert autour de moi, maintenant que tu n'es plus là ! Quelle force nous avons eue, chère aimée, et quelle force il nous faut encore ! »

Les lettres qui suivent sont presque toutes sur ce ton. Il n'y faut pas chercher beaucoup de descriptions et de récits, pas même le récit de la cérémonie du sacre : Adèle, les réponses d'Adèle, le souvenir d'Adèle y tiennent à peu peu près toute la place.

Le voyage de Reims fut suivi, dans l'automne de cette même année 1825, d'un autre voyage, mais celui-là heureux sans mélange ; sa femme accompagnait le poète, avec son enfant. Ils allèrent ainsi dans les Alpes avec leur ami Charles Nodier et sa famille ; ils s'arrêtèrent à Saint-Point pour faire visite à Lamartine. Tout cela ne fut pour lui et elle qu'une longue fête : ils étaient ensemble !

L'année 1826 fut marquée pour Victor Hugo par la publication de *Bug-Jargal* et d'un troisième volume *d'Odes* et par la naissance, en novembre, de son fils Charles, qu'Adèle allaita comme sa fille :

Son nouveau livre de poésies, encore en progrès sur les autres, leur ressemblait pourtant d'une certaine manière ; c'est que l'image et la pensée de l'aimée continuaient d'y revenir, ou plutôt d'y planer. Le poète rappelle, dans *le Voyage*, sa récente douleur de l'absence :

Que faire maintenant de toutes mes pensées,
De mon front qui dormait dans tes mains enlacées,
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois ?
Que faire de mes maux, sans toi pleins d'amertume,
De mes yeux dont la flamme à tes regards s'allume,
De ma voix qui ne sait parler qu'après ta voix ?

Dans *la Promenade*, il va aux champs avec elle, il marche « dans son rêve étoilé » :

. . . .

Qu'il est doux près de toi d'errer libre d'ennuis,
Quand tu mêles, pensive, à la brise des nuits
Le parfum de ta douce haleine !

C'est pour un tel bonheur, dès l'enfance rêvé,
Que j'ai longtemps souffert et que j'ai tout bravé !
Dans nos temps de fureurs civiles
Je te dois une paix que rien ne peut troubler.
Plus de vide en mes jours ! Pour moi tu sais peupler
Tous les déserts, même les villes.

Ainsi continuait leur idylle ; pas de changement dans leur bonheur, sinon qu'il s'éclairait maintenant d'un rayon de gloire. Cinq ans avaient passé, trois enfants étaient nés, l'époux n'avait pas cessé d'être l'amant. Pas un nuage n'avait traversé leur azur ; pas un désaccord n'avait troublé leur doux paradis au troisième étage.

II

« JOSEPH DELORME »

Au mois de janvier 1827, Victor Hugo lut, dans le journal *le Globe*, deux articles, signés de simples initiales, qui rendaient compte de son édition nouvelle des *Odes et Ballades*. Le *Globe*, journal libéral, dirigé par M. Dubois, que connaissait bien Victor Hugo, n'était nullement hostile à l'école qui bataillait de son côté pour la liberté dans l'art. On venait d'y attaquer quelque peu *Cinq-Mars*, le roman récent d'Alfred de Vigny ; mais les deux articles sur les *Odes et Ballades*, s'ils n'étaient pas sans réserves, étaient écrits « dans un assez vif sentiment de sympathie et de *haute estime* ». — C'est dans ces termes qu'en parle l'auteur lui-même, étant de ceux qui se défendent toujours de la simple admiration.

Ce qui dut surtout toucher Victor Hugo, ce fut sans doute ce passage du dernier article :

« Qu'on imagine à plaisir tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu, qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son Nom* ; les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse... »

Victor Hugo alla au *Globe* remercier M. Dubois et lui demanda le nom et l'adresse de l'auteur de ces articles pour le remercier à son tour. Le critique était un jeune homme de talent appelé Sainte-Beuve ; il demeurait au numéro 94 de la rue de Vaugirard. Or

Victor Hugo logeait précisément au numéro 90 de la même rue. Il admira ce hasard et s'en alla du même pas sonner à la porte de son voisin, ami déjà. Sainte-Beuve était absent, mais dès le lendemain vers midi, il se présentait chez le poète. Victor Hugo, qui était à déjeuner, le reçut sans le faire attendre et lui témoigna la cordialité avec laquelle ces jeunes combattants de la mêlée romantique accueillaient ceux en qui ils pouvaient espérer des recrues et des auxiliaires.

Sainte-Beuve avait alors vingt-trois ans; il était laid de visage et peu gracieux de tournure, mais avec une physionomie assez expressive qui s'éclairait d'un regard pénétrant. Son père était mort avant sa naissance; il avait grandi sans guide entre une mère et une tante, excellentes femmes, mais qui paraissent avoir été fort insignifiantes. Il avait achevé à Paris, au collège Charlemagne, d'excellentes études commencées en province. Sa mère était venue le rejoindre au sortir de ses classes et il habitait avec elle. Leurs ressources étaient médiocres, il avait dû prendre un état : il avait choisi la médecine sans y avoir beaucoup de goût; mais, par bonheur, M. Dubois, un de ses professeurs du collège Charlemagne, venait de fonder le *Globe* et lui avait fait une place dans son journal. Ses premiers articles, sur des sujets historiques ou géographiques, avaient tout de suite révélé ses maîtresses qualités, justesse et finesse; mais ce succès-là ne le satisfaisait qu'à demi.

La critique était son don, la poésie était sa manie. Être un poète, un Byron, un Lamartine, voilà quel était par-dessus tout son rêve. Seulement, l'imagination lui faisait défaut, l'inspiration le fuyait, le vers lui résistait, ne venait qu'avec labeur et sans grâce. Dans son *Joseph Delorme*[1], qui est lui-même, il nous a confié ses tourments :

« Son premier amour pour la poésie se convertit en une aversion profonde. Il se sevrait rigoureusement de toute lecture enivrante pour être certain de tuer en lui son inclination rebelle... Ce qu'il souffrit pendant deux ou trois années d'épreuves continuelles et de lutte journalière avec lui-même, quel démon secret corrompait ses études présentes en lui retraçant les anciennes ! quels tressaillements douloureux il ressentait à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains!... »

Le malheur de Sainte-Beuve voulut que la poésie ne fût pas encore son seul amour déçu : de nature sensuelle, il aimait, il voulait, en même temps que la Muse, la femme; et la femme, hélas! lui échappait comme la Muse. Le sentiment de sa laideur le rendait

1. *Vie, Pensées et Poésies de Joseph Delorme* (1829).

gauche et timide, et sa timidité le rendait sauvage. Rebelle à tout lien par caractère, il répugnait à l'idée du mariage; il lui aurait fallu, dit-il, « une mademoiselle Lachaux, une mademoiselle de Lespinasse ou une Lodoïska ». Mais ces beautés-là appellent et veulent aussi la beauté, et, ce n'est pas tout qu'elles vous plaisent, il faut leur plaire. Les aveux de « Joseph Delorme » nous laissent supposer que le seul amour qu'il connut ne fut pas celui qui se donne.

Tous ces rêves avortés lui avaient fait une âme tourmentée. Il portait impatiemment le poids de sa solitude : il avait des relations, mais, s'il n'avait pas de maîtresse, il n'avait guère d'amis. Aucune affection n'était là pour le consoler, pour le conseiller. Son esprit inquiet cherchait en vain sa voie et son but. Nulle religion et nulle conviction. Que croire et que penser, que faire? Il tombait dans des accès d'aigreur et de misanthropie. La part faite de l'exagération littéraire, il confesse ainsi dans *Joseph Delorme* sa secrète souffrance :

« Son âme n'offrait plus qu'un inconcevable chaos où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grandes pensées avortées, de sages prévoyances suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes, s'agitaient confusément sur un fond de désespoir. »

Et cependant, au milieu de ces découragements et de ces défaillances, il est certain que Sainte-Beuve devait avoir la conscience de forces, de véritables forces intellectuelles, sentimentales peut-être, qui étaient en lui et qui se produiraient un jour ou l'autre.

Tel était, à peu près, l'état d'âme du jeune visiteur auquel Victor Hugo faisait bon accueil au commencement de 1827.

Le visiteur a raconté lui-même cette première visite, mais à longue distance, et bien froidement, à ce qu'il semble :

« La conversation roula en plein sur la poésie ; madame Hugo me demanda à brûle-pourpoint de qui donc était l'article un peu sévère qui avait paru dans le *Globe* sur le *Cinq-Mars* de De Vigny : Je confessai qu'il était de moi. Hugo, au milieu de ses remerciements et de ses éloges pour la façon dont j'avais apprécié son recueil, en prit occasion de m'exposer ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur. Je faisais dès ce temps-là des vers, mais pour moi seul et sans m'en vanter : je saisis vite les choses neuves que j'entendais pour la première fois et qui, à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et la facture des vers ; comme je m'occupais déjà de nos vieux poètes du XVIe siècle, j'étais tout préparé à faire des applications et à trouver moi-même des raisons à l'appui... »

En admettant que cette première visite ait été si professionnelle et technique, un peu plus de confiance paraît s'être établie à la seconde. Victor Hugo voulait aborder le théâtre et venait d'achever son *Cromwell*. Il en lut à ce nouvel auditeur plusieurs scènes, qui eurent sans doute son approbation : car Victor Hugo lui écrivit quelques jours après, — c'était le 8 février, — pour lui demander « s'il avait velléité d'en entendre davantage ». Dans ce cas, il l'invitait à venir le lundi suivant chez son beau-père, rue du Cherche-Midi, « hôtel des Conseils de guerre. — Il ne lui nommait pas M. Foucher. — « Tout le monde, ajoutait-il, sera charmé de le voir, et moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirai toujours parce que j'aime à les écouter. »

Sainte-Beuve répondit aussitôt par ce billet :

[1827.]
Rue de Vaugirard, 90, ce samedi.

J'accepte avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance l'invitation de Monsieur Hugo. J'aurai l'honneur de me rendre avant huit heures chez Monsieur son beau-père. Seulement, Monsieur Hugo a oublié de m'apprendre le nom de la personne qui veut bien me faire la faveur de me recevoir. Serait-ce une indiscrétion de le prier de me le marquer par un seul mot de lettre? J'irais bien moi-même m'en informer auprès de lui, si je ne craignais de le déranger trop souvent.

Son tout dévoué,

SAINTE-BEUVE

La lecture de *Cromwell* se fit le 12 février. Dès le lendemain 13, Sainte-Beuve écrivait au poète cette lettre, bien curieuse et bien caractéristique. L'apprenti en poésie avait docilement écouté et pieusement recueilli les leçons du jeune maître ; mais ici le critique reprenait son avantage, et l'on va voir qu'il en usait assez largement :

Ce mardi.

Monsieur et ami,

En rentrant hier à la maison, j'ai retrouvé la bague que je cherchais; je suis bien fâché de la peine qu'on se sera donnée pour trouver ce qui n'était pas perdu.

Mais parlons de votre tragi-comédie. Elle donne tant à

penser qu'on ne peut tout en dire à la fois. Permettez-moi ici de compléter un peu ce que je vous en ai déjà témoigné. Tous les compliments que je vous en ai faits, je vous les ai faits parce que je les pense; et je vous avoue très sincèrement qu'après la lecture des deux premiers actes, je ne voyais absolument à vous faire que des compliments. La lecture des troisième et quatrième actes, où il y a tant de beautés du premier ordre, m'a pourtant suggéré quelques critiques, que je me fais un devoir de vous soumettre, sans précaution oratoire, persuadé que c'est de la sorte qu'il faut en agir avec des hommes comme vous, et que, quelque idée que vous preniez de mon jugement, vous apprécierez l'intention qui l'a dicté.

Toutes ces critiques rentrent dans une seule que je m'étais déjà permis d'adresser à votre talent, l'excès, l'abus de la *force*, et passez-moi le mot, la *charge*. La partie sérieuse de votre drame est admirable; vous avez beau vous abandonner et vous déployer, vous n'enlevez jamais votre sujet au delà du sublime. Les scènes de la *réception des ambassadeurs*, les deux qui la suivent au deuxième acte, le monologue de Cromwell après l'entrevue avec sir Robert Willis; au troisième acte les scènes du conseil privé, de Milton aux pieds de Cromwell — tout cela est beau et très beau; on se récrie d'enthousiasme presque à chaque vers. C'est donc à la partie comique que j'adresserai surtout des reproches. L'idée de l'avoir mêlée, entrelacée avec l'action principale qui est toute terrible, était une source de beautés où vous avez largement puisé. Plus le contraste produisait d'effet, plus il fallait le dispenser avec sobriété, et je crois que vous avez dépassé la mesure surtout dans les *aparte* très longs et trop fréquents qu'il fallait, ce me semble, un peu plus sous-entendre : la parodie devait être moins développée; elle se devine à demi-mot. Loin de moi au reste la pensée de blâmer ces poignants contrastes où les larmes et les rires se confondent, Cromwell délirant aux prises avec sa conscience et son crime, et Rochester caché, grimaçant et jouant avec l'énigme terrible qu'il ne comprend pas et qui est pleine de mort. C'est à l'abus, c'est aux *détails*, aux détails seulement que j'en veux, et je vous assure qu'il y a des moments hier où je leur en ai voulu beaucoup; n'allez pas croire qu'ils *m'ennuyaient* rien n'ennuie chez vous; mais ils

m'agaçaient, m'impatientaient, j'étais tenté de leur dire, comme Cromwell à ses fous, quand il est de mauvaise humeur : « Paix! trêve! à bas! » Pardon, mon cher monsieur, de ces formes si libres, que je me permets avec vous; mais moins j'y mets de prétention, plus je serai excusé; au reste j'ai pensé que peut-être ç'avait été de votre part une malice de produire cet effet sur l'auditeur, à peu près comme l'Arioste quand il déconcerte le lecteur en rompant mille fois son fil. Mais même dans ce cas, je persiste à croire que le contraste est souvent poussé trop loin. — Vos personnages vous étaient donnés par l'histoire pleins de ridicules, d'extravagances, c'étaient des caricatures véritables. Tant mieux. Mais n'en avez-vous fait quelquefois trop d'usage? N'avez-vous pas renchéri sans besoin? Déjà votre puritain si excellent des deux premiers actes m'avait semblé par moments un peu trop érudit dans la Bible. ou plutôt trop continuellement érudit. Je sais que l'histoire est là pour l'attester; passe donc pour lui. Mais Rochester, il est trop ridicule dans la déclaration d'amour à la Scudéri qu'il adresse à Francis, dans la leçon de poésie à la Racan qu'il adresse à Milton. — Sans doute, il pouvait, il devait dire ces choses-là, mais les dire plus légèrement, d'un ton moins accentué et pour ainsi dire moins *gascon*. — Surtout, puisque des caricatures historiques, telles que le Puritain et Rochester, vous étaient données, puisque vous inventiez si heureusement ces quatre fous de Cromwell qui agrandissaient encore la scène de l'orgie comique, vous pouviez adoucir les traits de la vieille gouvernante, qui est vraiment trop hideuse pour prétendre à n'avoir que trente ans, qui, parce qu'elle est mariée par accident avec Rochester, ne peut se méprendre au point d'en devenir follement amoureuse et de le poursuivre de ses caresses conjugales. L'accident eût été fort plaisant sans ce surcroît. Vous voyez que ce ne sont là que des critiques de détail; mais il y a à prendre garde même aux petites choses, car les petites choses tuent les grandes.

— J'ai remarqué aussi que d'une scène naturellement attendrissante ou comique, vous tiriez trop tout ce qu'elle peut donner, et qu'en l'épuisant vous la rendiez moins attendrissante ou moins comique qu'elle ne l'eût été avec plus de laisser-aller. Le croiriez-vous? J'ose attaquer sous ce rapport la belle,

la très belle scène de Francis et de Cromwell au troisième acte. Oui, quand même Francis, à l'âge de quinze ans, n'eût pas été sans avoir appris (ce qui est, plus j'y pense, invraisemblable) la part que son père avait prise, sinon à la mort de Charles, du moins à sa chute, quand elle n'eût pas trop ingénument supposé que s'il faisait un roi, ce ne pouvait être qu'un Stuart ou au pis aller un Bourbon, je crois fermement que la scène eût conservé toutes ses admirables beautés — oui, toutes, — elle pouvait ignorer assez de choses encore pour désoler son père, pour l'aimer, pour le forcer à l'éloigner de lui, afin de conserver au moins un être qui le crût bon et pût le chérir. Sans doute la part à faire entre ce qu'elle devait savoir et ce qu'elle pouvait ignorer était délicate, peut-être fallait-il la laisser plus indécise que vous ne l'avez fait; un voile si léger, un nuage si douteux suffit pour abuser l'innocence, même quand tout est sous ses yeux ! Oui, Francis pouvait encore savoir bien des choses, et toujours aimer son père. Sous le même rapport, dans une scène bien différente, celle du quatrième acte où Cromwell en faction cause avec Murray, je vous reprocherais d'avoir poussé trop loin la comparaison que fait Murray de Cromwell avec le soldat prétendu. La scène, sans cet effet poussé trop loin, n'eût pas moins pu être fort comique. Je suis bien impertinent de vous assaillir ainsi de mes critiques, vous qui m'avez accablé de vos beautés ; c'est de ma part une triste revanche. Encore un mot pourtant sur votre style. Il est bien beau, surtout dans la partie sérieuse du drame. Dans le reste, il n'est pas toujours exempt d'images un peu saillantes, trop multipliées et quelquefois étranges. Au reste, voici comment je m'explique en partie la chose. — Vous tenez avec grande raison à une rime riche. Souvent il n'existe pas entre les mots qui riment richement avec la fin du premier vers et le sens de ce vers de rapport naturel, rationnel, philosophique. Que faites-vous alors, sans doute à votre insu ? Vous proposez à votre imagination l'espèce de problème suivant : trouver une métaphore qui lie au figuré le mot, qui rime bien, avec le sens de la pensée. De là un surcroît de métaphores qui ne se seraient pas présentées naturellement à l'imagination, mais que celle-ci produit par provocation, et comme à l'appel du coup de

cloche de la première rime : de là une grande source de beautés soutenues et inattendues — c'est de la sorte, j'en suis sûr, que vous avez trouvé *la corde à potence* — mais de là aussi quelquefois de brusques et étranges figures qui auraient besoin d'être adoucies et fondues. Adoucir et fondre souvent, retrancher quelquefois, ce sont là les opérations secondaires, subalternes, qui suffiraient pour faire de votre œuvre, non pas une belle œuvre, elle l'est déjà, mais un chef-d'œuvre.

Vous vous étiez proposé un double but à atteindre, Corneille d'une part et Molière de l'autre. Corneille est atteint, mais non pas Molière; ce serait plutôt Regnard, surtout Beaumarchais ; il y a dans votre pièce beaucoup du *Mariage de Figaro*.

Je ne vous parle pas des beautés innombrables qui m'ont frappé. J'en ai déjà causé avec vous et j'en causerai, j'espère, encore. Seulement excusez tout mon long bavardage, si tant est que vous l'ayez daigné déchiffrer, mais ne vous tenez pas quitte de ma franchise, tant que vous m'honorerez de votre amitié.

SAINTE-BEUVE

La part des éloges est assez belle dans cette lettre, mais la part des critiques y est assurément plus large encore et Sainte-Beuve ne ménage guère à Victor Hugo les vérités. Il faut convenir que ses reproches sont justes et que les défauts de ce premier essai dramatique sont relevés avec beaucoup de pénétration et de goût. Mais, si l'on se reporte à l'époque où fut composé *Cromwell*, la hardiesse et la nouveauté de l'œuvre y pouvaient compenser les fautes de métier et les invraisemblances. Quoi qu'il en soit, il est certain que Victor Hugo accepta de bonne grâce les sévérités de son jeune juge : car, au bout de quelques jours, Sainte-Beuve répondait à sa confiance en le choisissant pour juge à son tour. Il repêchait ses pièces de vers dans ses tiroirs, faisait un choix de celles qu'il estimait les moins faibles, et, ce qu'il n'avait osé jusqu'alors avec personne, les envoyait à Victor Hugo.

Sainte-Beuve avait adressé à Victor Hugo une critique de critique. Victor Hugo lui montra ce que c'était qu'une critique de poète. C'était déjà, ce fut toujours sa manière, de ne voir d'abord dans les œuvres de ceux qu'il aimait que ce qu'elles avaient de bien et de n'en indiquer ensuite les faiblesses qu'en les éclairant par les éloges.

Ils ne devaient pas être excellents, les premiers vers de Sainte-Beuve, si l'on en juge par ceux qui ont été conservés ! Victor Hugo, après les avoir lus, n'en adressa pas moins à l'auteur le billet suivant :

« Venez vite, monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné, moins peut-être à vos articles qu'à votre conversation et à votre regard, pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez de grâce, j'ai mille choses à vous dire. »

Un poète ! Victor Hugo déclarait à Sainte-Beuve qu'il était un poète ! Un de ces jeunes triomphateurs qu'il avait le plus jalousement admirés avait tout d'abord deviné qu'il était un poète ! Rien au monde ne le pouvait rendre plus fier et plus heureux. Son souhait le plus ardent était exaucé, son plus beau rêve était accompli. Il courut chez Victor Hugo, il lui appartenait de ce jour tout entier.

Alors se noua entre eux l'intimité la plus étroite et bientôt la plus tendre. Victor Hugo alla prendre un appartement au n° 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs : Sainte-Beuve se hâta d'en louer un au n° 19. Sainte-Beuve n'avait pas d'amis : Victor Hugo lui donna les siens. Sainte-Beuve fut désormais de ce qu'on appelait le « Cénacle » ; on le mena contempler les soleils couchants et boire le vin bleu de la mère Saguet. L'école romantique n'avait pas de champion plus ardent ; les idées et les opinions de Victor Hugo étaient ses opinions et ses idées, et lui qui de sa vie ne s'était attardé à considérer le portail d'une église, il s'était fait initier à tous les secrets du plein cintre et de l'ogive. Mais, pour les deux amis, c'était encore la poésie qui était le plus cher sujet de leurs entretiens. Il y a bien peu des notes de « Joseph Delorme » qui ne soient des échos de la causerie de Victor Hugo. Sainte-Beuve, d'autre part, faisait communier avec lui Victor Hugo dans le culte de Ronsard et de la Pléiade. Ils se lisaient, au fur et à mesure, s'échauffant, s'inspirant ensemble, les poèmes qu'ils écrivaient alors : — Sainte-Beuve, *Joseph Delorme*, et Victor Hugo, *les Orientales*.

Au mois d'août 1828, cette précieuse communauté fut interrompue par une invitation que reçut Sainte-Beuve de faire un voyage en Angleterre. Les deux amis se séparèrent avec peine, en se promettant de s'écrire. Voici les deux lettres de Sainte-Beuve :

Londres, ce 12 août 1828.

Mon cher Victor,

Je pense toujours beaucoup à vous, et j'ai besoin de vous le dire. J'ai vu d'assez belles choses depuis ma dernière lettre ;

à Newnham, château du comte d'Harcourt, une galerie de tableaux, où se trouvent trois Murillo, un *Enfant piqué d'un freslon*, deux *Mendiants* et une *Cour de ferme; Ulysse et Nausicaa* par Salvator Rosa; *une Musulmane s'embarquant avec ses esclaves et ses bagages* par Watteau, etc., etc. Dans une autre maison, j'ai vu un *Joueur de violon,* de Murillo encore; cette figure pâle et pauvre, gravée de petite vérole, et d'une couleur si blanchâtre, ce nez épaté et sans forme bien nette, cette bouche entr'ouverte pour chanter, ces mains d'un blanc sale, aussi marquées de petite vérole, tout cela est d'une nature si humaine, si mendiante, qu'on ne peut s'en détacher, et qu'on souffre à la voir.

La cathédrale de Winchester est un admirable monument, de deux époques, la nef est gothique et les côtés de *la croix* sont saxons. La tour est carrée, à la saxonne, ce me semble; que c'est grand et simple! La cathédrale de Salisbury, toute gothique, a une flèche merveilleusement élancée; l'intérieur est un peu simple; il y a trop de nudité; mais, en somme, que d'élégance et de grandeur! Que le mot de *nef* s'applique bien au corps des églises gothiques! *Saint-Ouen*, sans ses tours et ses clochers, ressemble à une frégate démâtée, mais fine et légère encore. Otez à Saint-Paul ses tours et ses dômes, vous n'aurez plus qu'une carcasse de prame ou de gabarre.

J'ai vu *Westminster-Abbey;* il faut dire que c'est admirable en somme, puis regretter en détail tant de mauvais goût dans les tombes qui remplissent l'église, tant de restaurations d'un gothique moderne trop simple, la perte des vitraux; dans la chapelle de Henri VII, il ne faut qu'admirer et se récrier.

A propos de vitraux voici une idée qui m'est venue. Ces peintures à tout moment brisées par les carreaux me font l'effet de vos petites ballades à tout moment brisées par le rhythme (de vos bas-reliefs gothiques que j'appellerai plus volontiers vos *vitraux gothiques*).

En pareille composition il n'y a pas grand mal qu'on voie la trace des brisures, pourvu que l'effet total, la posture du personnage, sa dégaine monacale, épiscopale ou royale soit fidèlement reproduite. Aussi quelle puérilité suivant moi de s'attacher à sauver entièrement la trace de ces brisures, comme ce peintre moderne qui, dans l'église de Salisbury, a fait

coïncider minutieusement les bords des carreaux avec les bords des draperies, de sorte qu'on ne se doute plus de rien! C'est sur des vitraux qu'on peint et non sur une toile. N'est-ce pas vrai?

A quelques milles de Salisbury, dans les plaines de ce nom, se trouvent des pierres immenses (analogues à celles de Carnac et de la même origine) formant deux ou trois cercles concentriques; au centre sont d'autres pierres aussi immenses, qui paraissaient constituer un autel. C'est ce qu'on appelle *Stone-henge*. J'ai vu ce monument; ce sont des débris de temple, suivant toute apparence. Mais d'où ces pierres ont-elles été apportées et par qui? Il ne paraît pas qu'il y ait dans le pays une carrière de la même espèce, et d'ailleurs ce serait fort loin pour le transport. La mer est à quelques lieues; et il est encore plus à croire que c'est par mer que sont arrivés les architectes et peut-être les pierres. Il y a là matière à bien des questions; une opinion assez répandue attribue cette construction aux Phéniciens; ce qui m'a semblé confirmer vos idées sur Carnac. Voilà encore des choses que nous autres peuples civilisés avec notre mécanique analytique ne ferions pas, et qu'ont fait en d'autres temps des Barbares.

Je suis à Londres dans ce moment, mais j'y suis seul et dans une mauvaise saison, car tout y est fermé. *Drury-Lane* et *Covent-Garden* ne donnent pas. Il n'y a que le théâtre d'été de *Hay-Market*. Le Museum britannique est aussi fermé, mais j'attends ces jours-ci une permission particulière; après quoi je quitterai Londres et, après huit jours encore de séjour près d'Oxford, je reviendrai vous voir.

Si vous êtes assez bon pour m'écrire aussitôt la présente reçue, je serai

M. Sainte-Beuve
Tubney lodge
Near Oxford

encore en Angleterre pour recevoir votre réponse, ce qui me donnera du courage et un viatique pour le retour. Soyez assez bon pour me marquer l'adresse de M. Leprévôt; en cas que je m'arrête à Rouen, je l'irai voir.

Adieu, mon cher Victor; mille amitiés à Paul, à Boulanger; que fait ce pauvre Galloix? M. David doit venir, m'écrit maman, à Londres; par malheur je n'y serai plus; témoignez-lui mon regret; il est aussi bon que grand. Mes souvenirs à nos autres amis. Lamartine est-il venu à Paris comme il le devait?

Mille respects à madame, je vous prie; dans quinze jours, j'espère être à vous.

Votre bien dévoué,

SAINTE-BEUVE

Soyez aussi assez bon pour dire à maman que vous avez reçu de mes nouvelles et que je l'embrasserai bientôt. Encore adieu.

[1828, Oxford.] Ce mercredi 26 août.

Mon cher Victor,

Me voici bien loin de vous et pensant beaucoup à vous, comme vous croyez bien. Dans tout ce que j'ai vu de beau jusqu'à présent et dans tout ce que je verrai, vous entrez pour une grande part; je sens et j'admire bien souvent à votre intention autant qu'à la mienne. Je vous dois d'ailleurs, et cela m'est bien doux, de comprendre et de sentir l'art, car auparavant j'étais un barbare. Une cathédrale était pour moi une énigme dont je ne cherchais pas le mot, et le plus beau tableau ne me semblait qu'une idée que j'évaluais à la *gens de lettres*. En passant à Rouen où je ne suis resté que deux heures, j'ai eu assez de temps pour courir à la cathédrale, à Saint-Ouen et à Saint-Maclou qui m'ont émerveillé. Le portail de Saint-Maclou est une épopée. Que ne sais-je un peu cette belle langue d'*ogives*, d'*aiguilles*, de *pendentifs*, pour vous décrire ce que je vois maintenant dans l'œil de ma mémoire! Lillebonne m'a fait un effet charmant par son joli clocher et son château ruiné avec son panache de lierre. En arrivant à Southampton où j'ai été forcé par les douaniers de rester un jour, j'ai été voir en bateau l'abbaye gothique de Hatley tombée en ruines; elle est flanquée d'un fort qui la protégeait des pirates, et on montre la communication souterraine entre le fort et l'abbaye. Sur mer, pendant douze heures de belle et rapide

traversée, j'ai contemplé avec délices un coucher et un lever de soleil et un coucher de lune. Je suis allé une fois à Oxford, où j'ai admiré la chapelle du collège de Christ-Church, où il y a de l'architecture saxonne, à piliers massifs, à pleins cintres et à ornements à *zigzags*; j'espère voir dans un village voisin une petite église toute saxonne très renommée. La chapelle de Christ-Church a aussi du gothique mêlé à son saxon, un beau tombeau de sainte Frisewide, du IX[e] siècle, des confessionnaux à dentelles, des vitraux splendides. Une autre chapelle de New-College est fort belle aussi, les vitraux sont comme du velours rouge. Mais ici encore, comme en France, le faux goût vient gâter l'émotion : une fenêtre très large au-dessus du portail représente une Nativité peinte sur ces vitraux il y a une quarantaine d'années, de sorte que ce tableau élégant à touches fines et molles, à la Josua Reynolds, se marie mal aux figures flamandes des autres fenêtres. Dans la bibliothèque *Bodleana*, j'ai vu quelques tableaux, un *Canning* par Lawrence, les *Écoles d'Athènes*, de Jules Romain, un *Raphaël* par lui-même, un *Rembrandt* par lui-même, *Falkland* et *Digby* par Van Dyck, mais, en somme, cette collection est pauvre, et je me dédommagerai en allant à Blenheim chez le duc de Marlborough qui a une belle collection.

D'ailleurs je suis ici à la campagne, ne faisant rien que jouir d'un joli pays, bien varié, avec des arbres bien ronds, des bruyères, des étangs, la Tamise fort petite encore à deux milles, beaucoup de gazon. Je vis à l'anglaise assez matériellement, n'ayant pas un moment à rêver ni à travailler; car mes bons amis ne me laissent pas. Aussi bonsoir toute poésie. Ce sera au retour, quand j'aurai retrouvé mon loisir et votre vivifiant soleil, à vous, à de Vigny, à Boulanger, à Émile Deschamps, Paul: car cette poésie, au moins chez moi, est une taupe honteuse qui rentre à cent pieds sous terre à moins de silence profond et de sécurité parfaite. Aussi, au milieu de mon contentement et de mon bien-être, j'ai des tristesses, des regrets de vous tous, qui me feraient pleurer si je pouvais être seul un quart d'heure. Quelle drôle de vie mènent les Country-Esquires, chasse, pêche, dîners, promenades à cheval, le prêche le dimanche, la plupart sont curés de leur paroisse; tous les gens que je vois ici sont curés en vérité; il n'y paraît guère

d'ailleurs, dansant, mariés, aimables à leur façon et, quoique très croyants, assez peu dévots. Je n'irai à Londres que dans dix jours, car je dois passer huit jours à la campagne auparavant chez M. Lockard, un membre du Parlement, ami de mes amis.

Mille respects à Madame, et amitiés à Paul, à Boulanger, à Émile Deschamps, si vous le voyez. — Si vous m'écrivez, que ce soit ainsi :

M. Sainte-Beuve
Tubney lodge
Near Oxford
Angleterre (England)

mais ne vous gênez pas, malgré tout le plaisir que j'aurais à voir de votre main. D'ailleurs je serais quelque temps avant de pouvoir vous lire, car votre lettre me trouverait déjà parti pour Londres ou chez M. Lockard.

Je n'ai pas encore répondu à M. Saint-Valry ; faites-lui en mes excuses, si vous lui écrivez.

Adieu encore, et quelquefois un souvenir, je vous en prie.

Votre bien dévoué ami,

SAINTE-BEUVE

Mes respects à M. Foucher.

Sainte-Beuve était de retour en septembre 1828. Peu après, il communiquait à Victor Hugo des feuillets manuscrits, en le priant de les juger :

Lisez, mon cher ami, ces quelques misérables pages. Tâchez de vous mettre à la place de celui qui les écrit pour les comprendre et les excuser. Si vous croyez franchement qu'il n'y ait pas scrupule et honte à dévoiler ainsi des nudités d'âme, dites-le-moi et je les livrerai au public, ne serait-ce que pour me donner le plaisir d'une sensation nouvelle. Si vous y voyez inconvenance et ridicule, dites-le-moi aussi franchement et j'enfouirai vite sous clef toutes ces confidences perdues entre vous et moi.

Toujours à vous,

SAINTE-BEUVE

En janvier 1829, parurent *les Orientales*; en mars 1829, paru *Joseph Delorme*.

Quand Sainte-Beuve eut publié ce livre, il semble qu'il dut se sentir soulagé et comme renouvelé. Peut-être y avait-il enseveli à jamais ses amertumes et ses douleurs?...

III

LES CONSOLATIONS

Madame Victor Hugo n'avait eu jusqu'ici qu'un rôle assez effacé dans cette amitié des deux hommes : pas une poésie de « Joseph Delorme » ne lui est dédiée ; son nom n'est prononcé] dans les lettres d'Angleterre que pour la formule finale de politesse. La naissance et l'allaitement de son troisième enfant, François-Victor, l'avaient absorbée elle-même tout entière. Rien de nouveau dans sa vie, pas même l'adoration constante et fidèle de son mari. Cependant, toujours attentive à ce qui se disait autour d'elle, elle poursuivait en silence son travail intérieur ; sa pensée s'élargissait, ses idées s'étendaient. Quant aux choses de sentiment, elle n'avait rien à en apprendre, même des hommes supérieurs dont elle était entourée, et personne n'eût pu en remontrer là-dessus à son doux et grand cœur. C'est elle, au contraire, qui, sous ce rapport, pouvait exercer, et exerçait, à l'insu d'elle-même et des autres, sa charmante et bienfaisante influence, et *les Feuilles d'Automne*, ce poème du foyer, lui redoivent peut-être bien quelque chose.

Sainte-Beuve, auprès de Victor Hugo, avait éclairé et raffermi son esprit; il savait ce qu'il voulait, il voyait où il allait, il avait pénétré dans tous les sens tous les carrefours de la pensée ; sa vive et curieuse intelligence était satisfaite : restait l'âme. Il croyait saisir maintenant toute la beauté de l'art; ne demeurait-il pas encore étranger à la beauté morale? Où pouvait-il mieux la connaître qu'auprès de madame Victor Hugo?

L'année 1829, où nous sommes, fut pour Victor Hugo l'une des plus remplies de sa laborieuse carrière. Voilà qu'il était père de trois enfants, il avait à pourvoir à cette chère couvée: le théâtre seul pouvait lui donner ce qu'il fallait pour cela, il avait résolu de faire du théâtre. Sans quitter *Notre-Dame de Paris* commencée, il avait écrit *Marion de Lorme*; *Marion de Lorme* arrêtée par la censure, il se mit à écrire *Hernani*. Ce qui ne l'empêchait pas, entre temps, de composer la plus grande partie des *Feuilles d'Automne*. Tout ce travail exigeait toutes ses heures. Il n'en voyait pas moins à peu près chaque jour son ami Sainte-Beuve; il s'était fait une habitude et comme un besoin de ces entretiens où chacun d'eux aiguisait sa

pensée. Mais, l'après-midi, il sortait, il prenait l'air, il gagnait le jardin du Luxembourg, et il travaillait en marchant. Sainte-Beuve beaucoup moins occupé, restait avec madame Victor Hugo ou même revenait pour elle, et c'est alors qu'après deux années, où il n'avait pas cessé de la voir et de lui parler, il fit sa connaissance.

Il sentit vite tout ce que l'intimité avec cet être calme et pur lui faisait de bien, tout ce qu'elle lui apportait d'apaisement et de sérénité. Elle avait un si sûr instinct de ce qui est vrai, de ce qui est bon, de ce qui est juste ! Il avait cru le savoir, mais il voyait qu'il n'en était rien, ou du moins elle le lui rapprenait. Elle ramenait cet esprit complexe à sa propre simplicité. S'il se laissait aller à quelqu'une de ses anciennes erreurs, elle le reprenait doucement, raisonnait, discutait, en appelait à quelque ami qui entrait.

Car ils n'étaient pas toujours seuls. Il y avait d'abord les enfants, Didine sérieuse, Charlot turbulent, distractions ravissantes ; il y avait d'autres amis, très souvent Louis Boulanger, un vrai artiste, un fin lettré, un être excellent et qui avait, même avant Sainte-Beuve, un culte pour madame Victor Hugo : son atelier était à deux pas, rue de l'Ouest, et il survenait, à toute minute, avec ou sans Robelin, bon enfant, bon vivant, spirituel et narquois, qui jetait dans leurs controverses sa gaieté de merle siffleur.

Mais Sainte-Beuve n'était vraiment heureux que lorsqu'ils causaient tête à tête. Ils pouvaient parler alors de choses graves et même de choses saintes. Élevée par un père dévot, Adèle n'était pas dévote, mais profondément religieuse. Ils parlaient donc de Dieu, de l'immortalité, de la destinée. Sainte-Beuve était maintenant tout plein de saint Augustin et des Pères de l'Église ! De sceptique, cette âme caméléone était devenue mystique. On n'a d'ailleurs qu'à relire les *Consolations* : l'influence d'Adèle, les idées d'Adèle y sont à toutes les pages, même à celles qui ne lui sont pas dédiées. Quelques fragments des deux poésies qui portent son nom achèveront de dire ce que furent ces heures qui auraient dû rester à jamais sacrées.

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !
Lorsque midi surtout a versé sa lumière,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière ;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures, souvent, j'aime à vous aller voir ;
Et là, vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et votre époux absent et sorti pour rêver,
J'entre pourtant ; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir ; nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,

Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié ;
Puis, revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que dès le berceau l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie,
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie,
Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux votre orgueil, votre illustre couronne...

—

Un nuage a passé sur notre amitié pure;
Un mot dit en colère, une parole dure
A froissé votre cœur, et vous a fait penser
Qu'un jour mes sentiments se pourraient effacer;
Pour la première fois, vous, prudente et si sage,
Vous avez cru prévoir, comme dans un présage,
Qu'avant mon lit de mort, mon amitié pour vous,
Oui, madame, pour vous et votre illustre époux,
Amitié que je porte et si fière et si haute,
Pourrait un jour sécher et périr par ma faute.
Doute amer! votre cœur l'a sans crainte abordé;
Vous en avez souffert, mais vous l'avez gardé;
Et tantôt, là-dessus, triste et d'un ton de blâme,
Vous avez dit ces mots, qui m'ont pénétré l'âme :
« En cette vie, hélas! rien n'est constant et sûr;
« Le ver se glisse au fruit dès que le fruit est mûr;
« L'amitié se corrompt, tout est rêve et chimère;
« On n'a pour vrais amis que son père et sa mère,
« Son mari, ses enfants, et Dieu par-dessus tous... »

. . . .

On voit que le nom et le souvenir de Victor Hugo revenaient sans cesse dans la bouche des deux causeurs. Ils se redisaient toutes les raisons qu'ils avaient l'un et l'autre de le remercier, de l'aimer, de l'admirer. Si Victor Hugo leur avait lu quelque poésie, quelque scène de *Marion*, Sainte-Beuve la commentait, l'expliquait, en faisait valoir les beautés. Lui, réservé et plutôt froid, il était devenu aussi cordial pour Victor Hugo que Victor Hugo l'était pour lui; vraiment ils étaient comme deux frères.

Sainte-Beuve, qui s'est absenté pour quelques jours, écrit au couple aimé :

A DEUX ABSENTS

Couple heureux et brillant, vous qui m'avez admis
Dès longtemps comme un hôte à vos foyers amis,
Qui m'avez laissé voir, en votre destinée
Triomphante, et d'éclat partout environnée,
Le cours intérieur de vos félicités,
Voici deux jours bientôt que je vous ai quittés:
Deux jours, que seul, et l'âme en caprices ravie,
Loin de vous dans les bois j'essaie un peu la vie;
Et déjà sous ces bois et dans mon vert sentier
J'ai senti que mon cœur n'était pas tout entier.
J'ai senti que vers vous il revenait fidèle
Comme au pignon chéri revient une hirondelle,
Comme un esquif au bord qu'il a longtemps gardé;
Et, timide, en secret, je me suis demandé
Si, durant ces deux jours, tandis qu'à vous je pense,
Vous auriez seulement remarqué mon absence.
. . . .
Êtres chers, objets purs de mon culte immortel;
Oh! dussiez-vous de loin, si mon destin m'entraîne,
M'oublier, ou de près m'apercevoir à peine,
Ailleurs, ici, toujours, vous serez tout pour moi;
— Couple heureux et brillant, je ne vis plus qu'en toi.

Saint-Maur, août 1829.

Au commencement d'octobre, Robelin, appelé à Besançon pour une affaire importante, proposa à Sainte-Beuve et à Boulanger de faire avec lui le voyage; on s'arrêterait à Dijon et on pourrait revenir par Strasbourg: on verrait la cathédrale de Strasbourg! La tentation était forte, ils y cédèrent. Avant de quitter Paris, ils eurent une joie : Victor Hugo leur lut *Hernani*, qu'il venait d'achever, et ils partirent enchantés de ce drame.

De Dijon, Sainte-Beuve écrit à Victor Hugo; de Besançon, il écrit à madame Victor Hugo, — et sa lettre continue les *Consolations* :

[13 octobre 1829.]
Dijon, dimanche matin.

Mon cher Victor,

Notre première pensée à tous trois est ici pour vous; nous avons bien parlé de vous pendant le voyage, et hier à dîner vous et madame Hugo ont été pour beaucoup dans ce plaisir qu'on éprouve à être trois amis dînant à dix heures du soir après deux mauvaises nuits et journées en diligence. Nous

avons vu en passant à Sens une très belle cathédrale gothique avec le chœur roman par endroits, et, à Semur, petite ville que baigne l'Armançon chanté par Bertrand[1], une charmante vue pittoresque, des tours, des jardins échelonnés sous les remparts, et une église ravissante où se trouvent le long des bas-côtés une quantité de petites chapelles d'époques différentes jusqu'à la Renaissance. A peine arrivés, et au lieu de déjeuner, je suivais Robelin et Boulanger dans ces églises, où ils tombaient en ravissement et copiaient en toute hâte les jolies figures sur bois, les anges, les vierges, les christs en marbre, les lanternes en pierre pareilles à des flèches de cathédrale ; et moi, je les tirais de temps en temps par le bras pour leur rappeler qu'il était l'heure et que le conducteur n'entrait pas dans ces considérations-là. A mesure que nous sommes avancés vers Dijon, le paysage est devenu plus grand et plus sévère. Au lieu des saules et peupliers, que Boulanger compare à des balais, nous avions des pierres ou même des coteaux nus et gris ; et tout en montant ces longues côtes à pied, nous nous récitions par lambeaux *Galice, Estramadure, la Vieille Catalogne, boire à l'eau du torrent, Hérissant la Sierra.* — Vous étiez toujours avec nous.

Moi surtout, mon cher Victor, j'avais bien des raisons pour ne pas quitter un seul instant votre souvenir ; car, si je vous l'ai déjà dit en vers, souffrez que je vous le marque ici en simple et vraie prose, je ne vis plus que par vous. Le peu de talent que j'ai m'est venu par votre exemple et vos conseils déguisés en éloges ; j'ai fait parce que je vous ai vu faire, et que vous m'avez cru capable de faire ; mais mon fond propre à moi était si mince que mon talent vous est revenu tout à fait et après une course peu longue comme le ruisseau au fleuve ou à la mer ; je ne m'inspire plus qu'auprès de vous, de vous et de ce qui vous entoure. Enfin ma vie domestique n'est encore qu'en vous, et je ne suis heureux et chez moi que sur votre canapé ou à votre coin du feu. Aussi tout cela m'est revenu au fond de cette voiture dans mon bonnet de soie noire et je m'en suis nourri en silence. Cela me remonte un peu le moral et me rehausse à mes

1. Aloysius Bertrand.

yeux de penser que ma vie touche si fort à la vôtre; autrement j'aurais trop grand mépris de moi, et de mon âme qui trempe dans l'eau comme ces peupliers qu'abhorre Boulanger, et qui ont grêle et blanc feuillage ployant à tous vents. Tout ceci est pour vous, mon cher Victor, et pour madame Victor qui n'est pas séparée de vous dans mon esprit: dites-lui combien je la regrette et que je lui écrirai de Besançon, et tâchez du sein de votre bonheur et de votre gloire d'avoir quelques pensées pour nous. Travaillez à votre nouveau drame, mais surtout soignez votre santé; elle est à nous tous et à bien d'autres encore; arrêtez-vous dès que les entrailles vous le disent. Je travaillerai probablement très peu, et peut-être pas du tout, je n'ai rien dans l'esprit et dans l'âme que de vous aimer. Boulanger et Robelin vous rapporteront d'admirables croquis; ils ne perdent pas un moment ni une occasion.

Adieu, tâchez de me lire, je vous écris debout; je serai plus lisible quand j'écrirai à madame Hugo. Je vous récrirai de Besançon, et vous dirai où vous pourrez nous donner de vos nouvelles.

Boulanger et moi avons été bien heureux des marques de souvenir de madame Hugo et des deux portefeuilles.

Adieu, mon cher Victor, mille amitiés à nos amis, Paul. Guttinguer, Musset, Fouinet.

Votre tout dévoué,

SAINTE-BEUVE

Je tâcherai de trouver M. Brugnot aujourd'hui.

Besançon, 16 octobre 1829.

Madame,

Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire et c'est une des plus grandes joies de notre voyage, qui, jusqu'ici comme tous les voyages humains, a été fort tempéré de contrariétés. Nous sommes depuis trois jours à Besançon qui nous semble une ville détestable, toute pleine de fonctionnaires, administrative, militaire et séminariste. Robelin y est arrêté par des affaires, et nous regrettons que ces affaires ne

se soient pas rencontrées plutôt à Dijon qui est une bien belle ville et peuplée de bien jolies dijonnaises dont Boulanger a encore le cœur légèrement blessé : il vous racontera combien les yeux des jeunes filles de cette ville sont vifs et luisants. Pourtant je ne veux pas le calomnier et il est des yeux à Paris qu'il n'a pas encore oubliés. Aujourd'hui même, il a fait *de souvenir* une fort belle personne de seize ans, ressemblant beaucoup à une de nos voisines de la rue Notre-Dame-des-Champs; au retour la demoiselle aura beau ne pas vouloir se reconnaître, il faudra bien qu'elle croie que ses traits sont gravés dans un certain cœur : voilà matière à bien des *cancans* qu'il nous sera bien doux de chuchoter dans quelques jours à vos pieds.

Je ne vous parlerai pas de gothique, d'une maison de la Renaissance peinte par Boulanger à Dijon, de porte romaine à Besançon, mais nous parlons à chaque instant de vous, de notre cher Victor dont nous nous renvoyons à tout bout de champ des vers et dont nous regrettons bien de ne pas avoir emporté les œuvres; nous aurions besoin, pour nous rafraîchir l'âme, de votre conversation calme, reposée, si sensée et si bonne. A quoi en est *Othello?* Est-ce joué? Je n'ai pas lu un seul journal depuis huit jours ! Et la pièce de Victor, *Hernani*, et la nouvelle? Qu'il nous tarde de savoir des nouvelles de tout cela ! Et vous, madame, êtes-vous toujours une maman bien sévère? Tenez-vous toujours à cette discipline d'il y a quinze jours? Dites-vous toujours, avec cet air qui n'est qu'à vous, que ce que vous en faites n'est point par conviction, mais parce qu'il vous a pris un grand goût d'être à l'aise et que maintenant vous vous aimez? Mais, je vous en prie, égoïsme ou conviction, continuez encore quelque temps cette discipline de *douceur austère*, pour laquelle vous m'en avez tant voulu, et votre Didine sera la plus sage des enfants comme elle est la plus jolie et la plus fine. J'espère que Charlot et Victor prospèrent toujours.

Je ne sais si nous verrons madame de Lelée à Pontarlier; je ne sais si nous irons à Pontarlier, si nous resterons ici deux jours encore seulement; si même nous ne retournerons pas à Paris, Boulanger et moi, sans Strasbourg ni Cologne; toute détermination dépend de quelques petites affaires archi-

épiscopales qui traînent en longueur et nous font maudire le pavé pointu de Besançon. Quand nous sommes passés à Dijon, M. Brugnot en était absent, j'ai laissé un mot pour lui; je n'ai pas encore trouvé M. Weiss, mais j'y retournerai.

En vérité, madame, quelle folle idée ai-je donc eue de quitter ainsi sans but votre foyer hospitalier, la parole féconde et encourageante de Victor, et mes deux visites par jour dont une était pour vous? Je suis inquiet, parce que je suis vide, que je n'ai pas de but, de constance, d'œuvre; ma vie est à tout vent, et je cherche, comme un enfant, hors de moi ce qui ne peut sortir que de moi-même. Il n'y a plus qu'un point fixe et solide auquel dans mes fous ennuis et mes divagations continuelles, je me rattache toujours, c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage et votre maison. Non, madame, depuis que j'ai quitté Paris je n'ai pas pensé une seule fois ni à mademoiselle Cécile, ni à mademoiselle *Nini*, ni à personne qu'à ma mère, et assez tristement pour plusieurs raisons, et à vous comme consolation pleine de charme et de bonnes pensées. Pourquoi donc vous quitter et m'en venir dans une auberge de Besançon sans savoir si j'irai plus loin, et quand? Je me suis déjà fait souvent cette question, nous nous la sommes faite, nous deux Boulanger; et nous n'avons jamais pu nous répondre autre chose, sinon que nous étions bien fous, que nous pensions sans cesse à vous, que nous y penserions jusqu'au bout du voyage, et que nous vous reverrions le plus tôt possible avec bonheur.

Adieu, madame; j'écrirai à Victor, si je continue d'aller; sinon je vous porterai moi-même ma prochaine lettre. Dites mille amitiés à Paul; vous qui êtes la raison même, donnez quelques bons conseils à notre ami Guttinguer avec mille souvenirs de moi.

. . . .

Embrassez Victor de ma part, et dans votre cœur si rempli d'épouse, de fille et de mère, trouvez place à une pensée par jour pour votre sincère et respectueux ami

SAINTE-BEUVE

P.-S. Je commence à croire que nous partirons d'ici ven-

dredi pour Bâle. Si un mot de Victor nous attendait à Strasbourg, poste restante, nous le recueillerions au passage comme la manne.

Robelin qui se rappelle à vous fait souvenir Victor qu'il lui a promis les *Orientales* en feuille.

De Worms, de Cologne, Sainte-Beuve écrit encore à Victor Hugo :

Worms, ce dimanche 27 octobre 1829.

Mon cher Victor, nous voici à Worms, sans nouvelles de vous ni des vôtres; nous y pensons toujours, nous parlons continuellement de votre absence; si vous étiez avec nous seulement une heure par jour, et le reste du temps à Paris, à votre femme, à vos belles œuvres, nous aurions souvent besoin de votre parole pour nous fortifier et nous relever; car il y a eu bien des mécomptes dans notre route quoique encore si courte.

Nous avons quitté Besançon fort contents d'en sortir, malgré le bon et cordial accueil de Weiss, de M. Demesmay et autres Francomtois. Mais nous avions hâte d'oublier ces vilaines murailles et ces maisons administratives qui ressemblent toutes à des hôtels de préfecture; nous aspirions à Strasbourg. Eh bien! nous y courons tout de suite, laissant à gauche la Suisse et ses neiges, nous arrivons et courons à la cathédrale; le croiriez-vous? désappointement presque complet. C'est bien moins mon avis que je vous donne, comme vous pensez, que celui de mes deux compagnons; mais le gothique de cette cathédrale, classique entre les cathédrales, est maigre, sec; ce sont de longues baguettes, les sculptures ont l'air d'être *en fonte* (mot de Robelin); rien de gris, d'encroûté, comme disent ces messieurs; rien de cet *écrasé* de la pierre qui plaît tant à voir et qui est comme la ride au front du vieillard, comme la verrue de M. de Chateaubriand du buste de David. La façade a l'air d'être plaquée sur une muraille nue qu'on aperçoit derrière dans les longs intervalles des ogives; c'est du gothique de la décadence, du XVe siècle; au reste, en y regardant de plus près, ces messieurs y ont admiré des figures dont

Boulanger vous montrera des croquis; et puis la flèche est aussi fort belle et à leur gré. En somme, cela ne vaut ni Saint-Denis, ni Notre-Dame, ni Saint-Séverin qu'on a sous la main. Après trois jours de séjour, et sans avoir vu le tombeau du maréchal de Saxe, nous nous sommes enfuis de Strasbourg par Cologne et Francfort. Chemin faisant nous examinions à chaque descente de voiture les églises d'Haguenau, de Wissembourg, de... je ne sais pas tous les noms de ces bourgs allemands; d'ailleurs, un pays gras, rond, plantureux, herbeux et feuillu, comme dit notre peintre Boulanger; assez propre aux scènes décrites dans *Werther*; rien d'extraordinaire pourtant. Puis voilà que ce matin, toujours en route pour Mayence et Cologne, notre conducteur nous montre à droite une ville à une lieue dans la brume, où nous ne devions point passer. C'était Manheim, très belle ville, nous dit-il; nous le croyons sans peine. Manheim! nous laissons la voiture, nos places, nous décidons de ne repartir que le lendemain pour avoir le temps de donner un coup d'œil à Manheim; nous y courons, à mesure que nous avancions, les flèches devenaient terriblement rondes et en boules; nous passons le pont de bateaux du Rhin, et nous voilà dans la ville du monde qui ressemble le plus à Versailles, — plus que Versailles même, — c'est du Nancy tout pur, du Stanislas, un Louis XV achevé, une ville superbe au cordeau; nous ne pensions pas que la victoire de Fontenoy pût aller jusque-là; mais il y a décidément, en Allemagne, une bonne portion française; cette belle ville de Manheim, qui devait s'appeler Belle-vue, ou Belle-chasse (comme disent ces messieurs dont je ne fais que vous transmettre les idées et les paroles), appartient au roi de Bavière et est précisément de la force de sa fameuse *Ode sur l'économie*. Nous sortons de Manheim, l'oreille basse et la queue entre les jambes, et nous ne comptons plus sur rien. Nous ne comptions plus même sur Worms où nous sommes allés, à trois lieues de là, pour achever notre journée. Mais heureusement qu'à travers le Louis XV qui la recouvre, nous avons trouvé une admirable partie de cathédrale romane et un coin gothique que ces messieurs sont occupés à dessiner dans ce moment même et dont ils vous donneront des nouvelles. Demain nous partons pour Mayence et Cologne.

Moi, je travaille peu, et même pas, à vrai dire. Je vais, je regarde, je m'inquiète des petits détails du voyage, ce dont ces messieurs me raillent comme une commère; je pense fort à vous, à votre excellente femme, à votre société; un mot de vous à Reims me consolera et me fera prendre patience. Où en êtes-vous là-bas? Je n'ai pas lu de journal depuis Paris; mais j'ai entrevu un article de Latouche, qui fera que je n'écrirai de ma vie une seule ligne dans la *Revue de Paris* : un homme qui se respecte ne remet pas les pieds dans un salon, ou même dans un café, où s'est installé un insulteur. Nous avons entrevu aussi une manigance de Janin, Soulié et le susdit Latouche; les misérables! N'y pensez pas et passez-leur sur le ventre en char. *Othello*? *Hernani*? et son puîné? Mille amitiés au bon Paul à qui j'écrirai, à Guttinguer qui, j'espère, ne nous oublie pas, à Fouinet, Fontaney, de Musset et nos amis. Que dit Planche et s'occupe-t-il toujours de mademoiselle Taglioni? Nous parlons de lui quelquefois. Mes respects à M. Foucher, et mes amitiés bien vives et respectueuses aux pieds de cette bonne madame Hugo. — Mes deux amis se joignent à moi.

Adieu et au revoir bientôt, mon cher et grand Victor,

SAINTE-BEUVE

Cologne, lundi 2 novembre 1829.

Mon cher Victor, nous voici arrivés à Cologne aussi sûrement que les trois Rois, et il est temps qu'aux lettres de désappointement que je vous ai écrites, j'en fasse succéder une de glorification et de *Magnificat*. Boulanger vous a dit notre impression sur Francfort; Mayence, quand nous y sommes repassés, a été au delà de notre attente; la cathédrale de structure romane avec des additions gothiques, et des bas-reliefs et des figures d'évêques du Moyen âge, de la Renaissance, admirables. Boulanger et Robelin ont travaillé beaucoup. A Mayence, pendant que nous y étions, a passé Vitet, qui revenait des Pays-Bas, de Cologne et allait à Francfort; il visite aussi les églises, avec beaucoup de soin et de sagacité, mais dans un but historique, critique, plutôt qu'esthétique; il

constate les dates, les caractères des différents temps, et rattache cela à l'histoire politique et religieuse; il nous a dit sur l'architecture dite romane et gothique des choses curieuses et neuves et qui ont l'air vrai. Les bords du Rhin nous ont ravis, et la cathédrale de Cologne, où nous venons d'entendre un *Requiem* de Mozart pour le lundi de la Toussaint, est pleine d'admirables parties; ses vitraux surtout sont incomparables et Robelin pense qu'il n'y a rien en France de pareil. Il y a, d'un vieux maître allemand, un tableau de l'adoration des Rois qui est une merveille de naïveté et de sainteté sublime, du commencement du xve siècle; l'auteur est, je crois, un Philippe Calf. Après cela, faut-il vous dire toute mon impression à moi personnellement, mon cher Victor? En présence de ces belles choses, je suis moins ému que je ne l'ai été maintes fois de leur idée. En les voyant, je me dis: Que voulais-je de plus? N'est-ce pas ce que je rêvais? Ces bords du Rhin, ces gorges où il passe si étroit et si rapide, ces *nids crénelés* sur les hauteurs, ces vignes sur des coteaux à pic, que puis-je exiger de plus? et de même pour les cathédrales, pour la silhouette de Cologne avec ses flèches, de même pour tout jusqu'à présent. Ce que je gagnerai surtout à ce voyage, c'est d'emporter des choses une idée vraie, et de ne pas pousser à bout et étager en Babel ma fantaisie. Si je voyais l'Espagne, elle me ferait moins d'effet que vos vers d'Estramadure et de Catalogne; il y a dans la réalité toujours quelque côté faible par où l'impression s'étale, fuse et fuit. C'est au cœur du poète qu'il faut voir le monde concentré, éblouissant et complet; c'est à votre cœur que je suis accoutumé à le voir et que je veux revenir le contempler.

Que faites-vous? J'ai vu qu'*Othello* a eu du succès, moyennant quelques sacrifices à la deuxième représentation; tant mieux pour le public et pour l'art. Je m'ennuie bien de vous, je n'ai pas eu de vos lettres et j'en espère une à Reims, mais je sais que vous pensez à moi et que vous m'aimez et cela me suffit sans que vous vous gêniez à écrire. Faites des œuvres. Voilà votre vie. Et madame Hugo parle-t-elle quelquefois de nous? a-t-elle la bonté de nous désirer? Nous parlons bien souvent d'elle, et elle est avec vous au fond de

ma pensée. Mille baisers à vos beaux enfants. Mes amitiés à nos amis, à M. Gautier, qui doit être de retour. Je serai à Paris mercredi environ de l'autre semaine ; c'est-à-dire dans dix jours à peu près, et je reprendrai vie à votre foyer.

Tout à vous,

SAINTE-BEUVE

Sainte-Beuve était revenu à la mi-novembre, et la bonne intimité reprit, mieux sentie encore après la séparation. Le 1[er] janvier, il apporta aux enfants des jouets et à ses deux amis les épreuves des *Consolations*. Il était pleinement heureux, joyeux, content de lui. Dans ces feuilles volantes, il y avait la plus paisible, la plus douce, la plus pure année de sa vie.

On but à la victoire d'*Hernani* : Sainte-Beuve se promettait d'en rendre compte dans la *Revue de Paris*. Tout était à l'espoir et à la confiance.

Les répétitions d'*Hernani* commencèrent, et tous les incidents de coulisse, les résistances, les bouderies, les jalousies, les impertinences des acteurs, mademoiselle Mars en tête, furent désormais, avec les colères du poète, l'unique sujet des conversations, la préoccupation unique, dans la maison de Victor Hugo.

Mais ce fut bien autre chose aux approches de la première représentation. *Hernani* promettait la bataille qu'il a été : il fallait se préparer à la bataille. Alors le paisible logis de la rue Notre-Dame-des-Champs s'emplit de tumulte et de bruit. Il y avait à distribuer les billets, à marquer les places, à inscrire les combattants. Sainte-Beuve arrivait, inquiet, à son heure accoutumée; il trouvait madame Victor Hugo entourée de trois ou quatre jeunes gens, penchée sur un plan de la salle. Elle lui disait : « Ah ! vous voilà, Sainte-Beuve, bonjour ; asseyez-vous; nous sommes dans le coup de feu, vous voyez. » Il restait dans un coin quelque temps, et se retirait désolé. Il n'entendait rien, lui, à toute cette manœuvre du théâtre et il se sentait inutile et presque importun. Il n'y avait d'attentions, de remerciements et de bonnes paroles que pour ces jeunes et vaillants soldats du combat de demain. Théophile Gautier, actif, ardent, beau à vingt ans comme une médaille antique, venait et revenait, formait des groupes, enrôlait des recrues. Si Sainte-Beuve avait saisi un quart d'heure de solitude avec madame Victor Hugo, Gautier, radieux, agitant sa longue chevelure, entrait triomphalement : « Grande nouvelle ! Nous aurons l'atelier de Charlet ! L'atelier de Charlet viendra travailler ! — Ah ! vraiment ? contez-nous donc ça ! » Sainte-Beuve s'esquivait, navré.

Et voici la lettre amère, irritée, plaintive, violente, souffrante, écrite en lignes inégales, d'une écriture rapide et comme saccadée, que, cinq ou six jours avant la première représentation, il faisait porter à Victor Hugo :

[Février 1830.]

Mon cher ami, vous avez lu ce matin la lettre de Véron. — Eh bien! je viens de lui répondre que je ne ferai pas l'article *Hernani* dans la *Revue*, ni rien désormais. Vous n'en pouvez croire vos yeux; mais cela est bien vrai. — Pour raison, je pourrais bien vous dire que ce sont de malhonnêtes gens qui nous veulent pour dupes, et qu'on se doit à soi-même de ne pas jouer entre leurs doigts comme des marionnettes; voilà la seconde fois que j'écris à Véron que je ne mettrai plus un mot dans sa *Revue*. Et ce serait trop de plaisir pour lui de me reprendre deux fois au même leurre. Mais il ne s'agit pas ici de cela, et pour vous, mon cher ami, je consentirais à tout, même au ridicule. — Mais je vous dirai la vraie raison; il m'est impossible de faire dans ce moment-ci un article sur *Hernani* qui ne soit détestable de forme comme de fond. Je suis blasé sur *Hernani*; je ne sais plus qu'une chose, c'est que c'est une œuvre admirable; pourquoi, comment, je ne m'en rends plus compte. Quant au reste de la question, celle du public, celle de l'art, je vois tout en noir, aussi noir que possible.

Je crois qu'il n'y a pas à espérer de faire adorer l'art en place publique et que c'est s'exposer à des avanies. Votre affaire personnelle (et c'est ce qui me console un peu) est sauve après tout; cette lutte que vous entamez, quelle qu'en soit l'issue, vous assure une gloire immense. C'est comme Napoléon; mais ne tentez-vous pas, comme Napoléon, une œuvre impossible? En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, à voir vos rides et vos nuages au front qui ne viennent pas seulement du travail des grandes pensées, je ne

puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où ; Bonaparte consul m'était bien plus sympathique que Napoléon empereur. — Il m'est impossible maintenant de penser cinq minutes à *Hernani,* sans que toutes ces tristes idées ne s'élèvent en foule dans mon esprit ; sans penser à cette voie de luttes et de concessions éternelles où vous vous engagez ; à votre chasteté lyrique compromise ; à la tactique obligée qui va présider à toutes vos démarches, aux sales gens que vous devrez voir, auxquels il vous faudra serrer la main. — Je ne vous dis pas tout ceci pour vous détourner ; car les esprits comme le vôtre, sont inébranlables, doivent l'être ; car ils ont leur vocation marquée. Je ne vous le dis que pour moi, pour vous expliquer mon silence, non interprété, et mon inutilité. Le seul article que je puisse faire sur *Hernani,* c'est mon livre des *Consolations* qui paraîtra dans quatre ou cinq jours. Acceptez-le comme expiation, comme excuse de ce que je vous refuse aujourd'hui.

Cette comparaison de Napoléon me revient ; oui, je crois que, comme lui, vous tentez une entreprise impossible, en ce sens que tout l'Empire était en lui et que tout l'art (dramatique) sera en vous. Vous aurez *Austerlitz, Iéna* ; peut-être même qu'*Hernani* est déjà *Austerlitz* ; mais quand vous serez à bout, l'art retombera ; votre héritage sera vacant ; et vous n'aurez été qu'un brillant et sublime épisode qui aura surtout étonné les contemporains. Napoléon devait venir du temps de Mahomet ; vous deviez venir au temps du Dante. Entre des facultés aussi gigantesques et un temps comme le nôtre, il n'y a pas harmonie.

Déchirez, oubliez tout ceci. Que cette lettre ne soit pas un souci de plus dans vos soucis sans nombre. Mais j'avais besoin de vous l'écrire, puisqu'on ne peut plus vous parler seul à seul et que votre foyer est comme dévasté.

Votre inviolable et triste

SAINTE-BEUVE

Et madame ? Et celle dont le *nom* ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux, celle-

là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'*utile* apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant !!!

Le post-scriptum est écrit en travers, à la marge de la dernière page. Et, la lettre partie sans qu'il l'eût relue, Sainte-Beuve, s'il réfléchit à ce post-scriptum, s'interrogea sans doute lui-même, interrogea sa douleur et sa jalousie, et put se répondre par cette question : « Ce que j'ai pris pour de l'amitié, ne serait-ce pas de l'amour ? »

GUSTAVE SIMON

(A suivre.)

NOTES SUR PIE X

I

Joseph Sarto, prêtre vénitien, n'a pas de biographie, et ceux qui ont essayé de lui en faire une ont dû se rabattre sur le modeste milieu dans lequel il vécut. Il a suivi la filière ecclésiastique sans incident, en faisant simplement, mais avec zèle et intelligence, le devoir de chaque besogne.

Fils d'un paysan, qui était garde champêtre et cordonnier à Riese, il reçut d'abord l'enseignement ultra-élémentaire du magister autrichien Gacherlé, puis, ayant pris de son curé quelques leçons de déclinaisons latines, il fit chaque matin les sept kilomètres qui séparent Riese du chef-lieu Castelfranco, où un petit collège avait quelques classes de grammaire. Une famille amie lui permettait de s'asseoir à la table de midi ; il payait son écot en faisant répéter les leçons aux enfants de la maison. Le soir, au retour, souvent pieds nus pour ménager ses semelles, il conduisait la vache à la pâture, tout en apprenant, à l'ombre des ormes, le long du fossé, la leçon du lendemain. La vie était dure dans l'humble famille : huit enfants, dont l'écolier était l'aîné. La mort du père (1852) menaça de mettre fin aux études du jeune « soutien de famille » ; mais la mère, une vaillante femme, tira de l'avant.

L'écolier de Castelfranco obtint une bourse au séminaire

de Padoue. Au bout de quatre ans, il y terminait le cycle des études classiques et emportait le « certificat de maturité » (baccalauréat), constatant que, dans toutes les matières, il avait été un brillant élève. Trait à noter : ce certificat qui mentionne les littératures grecque, latine et italienne, la philosophie (on le traite de « penseur »), les mathématiques et les sciences naturelles (où on lui reconnaît d'exceptionnelles qualités de précision et de netteté) et l'histoire, où on relève surtout sa connaissance des temps modernes) ce certificat ne signale aucun enseignement des langues vivantes. Il y avait cependant, au séminaire, des cours facultatifs de français et d'allemand. L'administration autrichienne occupait alors la Vénétie; l'allemand était utile : le jeune Sarto s'en assimila quelques éléments grammaticaux; plus tard, il acquerra l'usage de quelques phrases. Le français, par contre, était étudié plutôt comme une langue savante, pour mettre l'étudiant en mesure de lire quelques-unes des œuvres de notre littérature : Sarto n'acquit jamais l'usage courant de notre langue.

Sarto termina ses études théologiques et ecclésiastiques avec la même distinction (1854-1858), dans ce même séminaire de Padoue qui, par la force de la tradition, conserve quelque chose de l'ancienne et célèbre école de Padoue, et reste supérieur à la plupart des séminaires d'Italie; le jeune clerc paraît même avoir obtenu la permission de suivre certains cours de l'Université. Après cette préparation exceptionnellement complète, il fut ordonné prêtre à vingt-trois ans (septembre 1858). S'il fût entré dans les cadres de l'enseignement, il est à présumer qu'il se serait fait un nom dans le mouvement littéraire et scientifique de la Haute-Italie. Mais, quelques semaines après son ordination, le voilà vicaire d'un vieux curé malade, bizarre et grincheux, dans un village. Ces paysans de Tombolo mènent une vie rude et pauvre. Leur « vice-curé », comme on dit dans le pays, vécut comme eux, mangeant leur *polenta*, se montrant affable, secourable, prompt à distribuer aux plus besoigneux les quelques sous qu'il épargnait. Les vieux du village se racontent encore des traits de sa vivacité et de sa bonne humeur. Quelques-uns se vantent d'avoir eu leur part des soufflets que le vicaire distribuait volontiers aux gars, quand il les surprenait à proférer ces *bestemmie*,

ces gros jurons d'extraordinaire saveur, dont sont coutumiers Toscans et Vénitiens. Dans ce contact quotidien avec le peuple, au milieu des multiples exigences de cette vie pratique, l'abbé Sarto savait réserver quelques heures à ses livres. Mais, là encore, il s'efforçait de tourner ses études vers la pratique et au bénéfice de ses ouailles : il se formait avec un soin spécial à la parole, à cette parole simple, familière, colorée, naturelle, limpide, dont, maintenant, il donne chaque dimanche un spécimen aux populations romaines qu'il reçoit dans une cour du Vatican.

Durant les neuf ans de ce vicariat (1858-67), se placent la guerre de 1866 et l'affranchissement de la Vénétie. L'agitation patriotique réveilla l'obscur village; le vicaire, à en croire la légende locale, prit sa grande part de la joie populaire. Bien que son frère se trouvât dans les rangs des Autrichiens qui évacuaient Mantoue, l'abbé Sarto aurait fait sonner les cloches au passage du dernier détachement impérial et hisser le drapeau tricolore sur le clocher et le presbytère; il présida ensuite, dans son église, au plébiscite par lequel ses paroissiens demandèrent leur réunion au royaume d'Italie.

Pendant ce temps, les conditions de vie s'étaient faites particulièrement dures dans la maison de la veuve Sarto qui, privée de l'aide de ses deux fils, était forcée d'entretenir tant bien que mal ses six filles. Le petit patrimoine de trois hectares dut être vendu : « Que ferons-nous, maintenant que nous ne possédons plus rien au soleil? » disait tristement la mère à son fils en lui remettant l'acte de cession. « Consolez-vous, mère, Dieu y pourvoira », fut la réponse; le pape aujourd'hui répond de même, dans les moments difficiles. Finalement, le vicaire devint curé : son évêque de Trévise l'appela à une paroisse, à Salzano, gros bourg campagnard avec une banlieue très étendue de fermes disséminées.

Dans la Haute-Italie, on assistait alors aux débuts des caisses rurales et des coopératives agricoles qui, depuis lors, se sont multipliées; grâce à son curé, la paroisse de Salzano fut une des premières à posséder ces institutions. L'affabilité du curé triompha de l'esprit routinier des paysans : dans ce prêtre progressiste, ils reconnaissaient un des leurs, qui mettait son cœur et son intelligence au service de leurs intérêts. Il y allait,

d'ailleurs, avec toute sa naïve simplicité. Un usage patriarcal s'est conservé dans cette partie de la Vénétie : si le curé se trouve dans une maison au moment où sonne l'*angelus* de midi, il doit s'asseoir à la table de famille et prendre sa part du repas. Le curé Sarto restait de bonne grâce, mais à la condition qu'aucun supplément ne fût ajouté au frugal menu : « Il mangeait comme nous, racontait un ancien du village, de la soupe et de la *polenta*; mais il buvait bien moins. »

Avec la même aisance affable qu'à la table des pauvres, il s'asseyait à la table des riches. Salzano est un lieu de villégiature. Des bourgeois de Trévise, de Padoue, de Venise y ont des villas, où ils viennent passer la saison chaude. Le curé ne négligeait pas ces paroissiens de passage ; il réussissait à les intéresser aux multiples besoins de la paroisse et de sa clientèle d'indigents. C'est ainsi que s'établirent des relations cordiales entre le curé et la famille de l'industriel israélite Romanin, dont les établissements donnaient du travail à trois cents ouvrières : le curé sut, plus d'une fois, éveiller la sollicitude patronale. Il donnait des leçons de littérature au fils du financier ; député aujourd'hui, ex-sous-secrétaire d'État, ce « paroissien » a été l'un des premiers Vénitiens qui visitèrent le nouveau pape au Vatican.

Au bout de neuf ans de ministère paroissial, en 1876, l'habile curé fut appelé aux honneurs d'un canonicat de la cathédrale de Trévise. Mais, pour utiliser l'activité de ce chanoine de quarante ans, l'évêque lui fit bientôt cumuler les fonctions de secrétaire général de son administration diocésaine, de directeur de son séminaire, de primicier du chapitre, d'examinateur synodal du clergé, de membre du tribunal de l'officialité ecclésiastique, etc. Finalement, Sarto devint vicaire général. Pour suffire à ces besognes multiples, il fallait une force de travail prodigieuse. Levé avant l'aube, ses dévotions personnelles accomplies, Sarto faisait une instruction ascétique à ses séminaristes, puis s'en allait au chœur des chanoines, puis à son cabinet de la chancellerie épiscopale ; entre temps, il faisait chaque semaine tantôt une conférence aux étudiants, tantôt une leçon aux séminaristes ; suppléait d'office tout professeur malade ou empêché ; s'installait tour à tour dans la chaire de philosophie ou de dogmatique, de

morale, de liturgie ou de droit canon; se donnait littéralement tout à tous. Ces laborieuses années de Trévise achevèrent de former en lui l'administrateur, l'homme de gouvernement ecclésiastique.

A la mort de son évêque, en 1879, le vicaire général devint naturellement vicaire capitulaire, chargé de l'administration intérimaire du diocèse. Pourtant, malgré quelques pronostics, ce ne fut pas lui, ce fut son vieil ami et collègue Callegari, qui fut appelé à recueillir la succession. Mais Sarto continua d'être le vicaire général de son ami. Il le resta sous un nouvel évêque, quand monseigneur Callegari passa du siège de Trévise à celui de Padoue. Neuf ans encore de cette vie d'administrateur firent de l'ancien vicaire de Tombolo un candidat tout naturellement désigné à la mitre : lorsqu'en novembre 1884, le chanoine de Trévise fut préconisé par Léon XIII au siège de Mantoue, nul ne s'étonna; puis, lorsque la bienveillance papale l'éleva au patriarcat de Venise et à la pourpre cardinalice, il parut à tous que cette promotion lui était due.

***

« Ma vie fut moult peineuse », pouvait dire, avec le Charlemagne de la *Chanson de Roland*, le prêtre Joseph Sarto au souvenir de ses débuts. Ils avaient été durs, en effet, et il semble qu'ils aient laissé leur empreinte sur sa physionomie et sa vie tout entière. Il a eu le bon goût de ne pas rougir de l'humilité de ses origines, de vouloir que sa famille ne sortît point de ses habitudes premières, et de garder lui-même la simplicité de sa vie antérieure sous la dignité des charges suprêmes; en prenant des formes du cérémonial royal et pontifical ce que la liturgie lui impose, il a manifesté, avec une spirituelle désinvolture, qu'il n'y attache aucune estime de parvenu. Surtout, il a conservé une sympathique compassion aux peines et aux difficultés de ceux qui souffrent. Mais s'il a le souvenir que la vie lui a été pénible, il a aussi le sentiment très vif qu'il a su triompher par l'âpre obstination de son effort.

Ayant été dur à lui-même, il n'hésite pas à être exigeant pour les autres, rigide en ce qui touche les services dont il a la garde. Vicaire général de Trévise, lorsqu'il avait à faire à

quelque séminariste indolent ou négligent, il lui disait volontiers : « Moi aussi, j'ai souvent ressenti la fatigue du chemin, mais je m'appuyais un instant contre la carriole et puis, bravement, je continuais ma route ». Plus d'un prêtre de Venise a fait quelques réserves sur la « paternelle bonté » de son patriarche. « Il s'agissait de marcher droit avec lui, disait l'un d'eux, car il était autoritaire, il n'admettait ni résistance ni temporisation. A la moindre tergiversation, nous risquions d'être suspendus ou interdits, tout cela dans les formes les plus affables sans doute, mais avec une inflexible fermeté. » Plus d'un clerc de Saint-Marc trouvait que la paternelle rigueur de son chef frisait la dureté ; mais la popularité du patriarche parmi les laïques, qui ne recevaient pas ces coups de la crosse épiscopale, décourageait toute velléité de résistance. Aujourd'hui les subordonnés du chef de l'Église sont évêques et prélats. En matière de discipline, particulièrement sur le chapitre du vieux droit canon *De vita et honestate clericorum*, l'ancien chanoine de Trévise pourra bien avoir le rigorisme d'un réformateur.

En cette ascension vers les honneurs, il serait injuste pourtant de ne pas noter les multiples interventions de cette fée que les sceptiques appellent la chance, mais où les croyants aperçoivent la main de Dieu. Sans les leçons et l'intervention du bon curé Fusarin, le jeune campagnard de Riese n'aurait jamais pu fréquenter le collège de Castelfranco. Puis, il se trouva que le forgeron de Riese était le frère du patriarche de Venise d'alors, le vieux cardinal Monico, né dans ce même village de Riese, une soixantaine d'années avant le fils du garde champêtre. Le forgeron exposa au cardinal le cas du petit Sarto ; le curé y joignit son certificat ; les notes des écolâtres de Castelfranco étaient bonnes : le patriarche disposait justement d'une bourse au *studio* de Padoue ; il en fit bénéficier son jeune concitoyen.

Le retour au diocèse natal de Trévise, la nomination au vicariat de Tombolo et à la cure de Salzano étaient des actes tout naturels de l'administration épiscopale. Mais comment le curé Sarto fut-il appelé, plus tôt qu'un autre, aux honneurs d'une stalle de chanoine? On raconte que, pour un hôpital, il avait fait une grosse dette qui lui valut le blâme

amical de son évêque : « Il faut le tirer de là, ajouta celui-ci, sinon il finira par porter l'encensoir au Mont de Piété »! Cette heureuse faute valut à notre curé une part dans l'administration diocésaine. Puis, voyez encore l'heureuse rencontre : son condisciple et ami Callegari était devenu évêque de Padoue. A la mort de son voisin de Mantoue, Callegari se dit que son ami et ancien vicaire général avait toutes les qualités pour recueillir une succession exceptionnellement difficile. Il en écrit à Rome. Il se trouve encore que le cardinal-vicaire, Parocchi, était né à Mantoue; il y avait été professeur et curé. Nommé par Pie IX à l'archevêché de Bologne, Parocchi n'avait jamais pu obtenir l'*exequatur* du gouvernement italien, si bien que Léon XIII avait fini par l'appeler en curie, où, depuis deux ans, conciliant tant bien que mal les habitudes intellectuelles d'un esprit merveilleusement ouvert avec l'apprentissage d'un métier d'administrateur, il exerçait spirituellement et nonchalamment les fonctions de cardinal-vicaire. Le diocèse de Mantoue lui tenait d'autant plus à cœur que, peut-être, il ne se sentait pas absolument irresponsable de l'état désordonné où se trouvait ce diocèse. Il se rallia donc à l'idée de Callegari. Il parla au pape avec une persuasion si insinuante qu'il entraîna Léon XIII.

Pour continuer cette série de bonheurs, voyez encore avec quelle facilité s'arrangent les rapports entre le nouvel évêque et le pouvoir royal. L'Italie moderne, dit-on, est un pays de séparation entre l'Église et l'État; certains prétendent même qu'elle est comme un jardin de culture pour l'Église libre dans l'État libre. Tout cela n'est vrai qu'à l'italienne : entre l'État et l'Église, la nomination des évêques demeure un lien. Après la prise de Rome, le nouveau pouvoir avait supprimé, par la Loi des Garanties, les anciens concordats et renoncé au droit de nomination des évêques; mais deux droits demeuraient : les droits de *patronat* et d'*exequatur* royal.

Depuis le XIe siècle, depuis les jours du roi normand Robert Guiscard, tous les diocèses de l'Italie méridionale sont de *patronat* royal, c'est-à-dire que les évêques sont à la nomination du roi. Au début du régime piémontais, on se demandait comment Victor-Emmanuel, excommunié et n'entretenant aucun ambassadeur auprès du Saint-Siège, allait faire valoir

cet antique héritage. En France, le problème aurait été d'une solution difficile; mais en Italie les ruptures ne sont jamais nécessairement des ruptures. Un *modus vivendi* arrangea les choses. Quand le pape a choisi un titulaire pour un siège épiscopal, le secrétaire d'État de Sa Sainteté avise, par une confidentielle indiscrétion, le candidat élu. Aussitôt, ce candidat, comme de lui-même, fait parvenir au garde des sceaux royal une belle requête, demandant que Sa Majesté veuille bien le nommer au siège vacant. En suite de quoi, comme par hasard, un décret royal et un rescrit pontifical, datés généralement du même jour, nomment simultanément le chanoine X. à l'évêché. Sur ce, le pape, qui n'a évidemment pas lu la *Gazetta Ufficiale*, procède à la préconisation de l'élu. Le nouvel évêque, ayant retiré ses bulles de la chancellerie pontificale, les porte au Ministère de Grâce et Justice qui les enregistre et leur donne l'*exequatur* royal... au bout d'un délai de six mois, durant lesquels l'économat royal continue d'encaisser les revenus de la mense épiscopale, en vertu du droit de régale.

Mais tous les évêchés ne sont pas de patronat royal. Un certain nombre sont de « libre collation papale », ce qui n'empêche que la procédure soit la même, ou peu s'en faut, car après la « collation » papale, il faut encore l' « acceptation » du roi, l'*exequatur* royal. Aussi, pour éviter que la « libre collation du pape » ne donne lieu à un conflit, le candidat, toujours en son nom personnel, interroge ou fait interroger d'avance le garde des sceaux : Sa Majesté lui accordera-t-elle l'*exequatur*? Le ministre, qui est presque toujours un homme d'esprit, surtout s'il appartient au parti radical, s'empresse de répondre, avant le consistoire, par l'assurance désirée : sur quoi la chancellerie pontificale, avisée de la bouche à l'oreille, donne les bulles. La suprématie du pouvoir civil et la liberté du pontife sont également sauvegardées. Et la séparation de l'Église et de l'État demeure un grand principe.

A l'abri de ce rideau, la politique humaine emploie ses procédés habituels. Il y a des malentendus, des préventions à dissiper, des informations à réunir, des assurances à fournir, des intentions à mettre au clair, des combinaisons à respecter. Merveilleux moment pour l'activité discrète de la

petite troupe d'agents officieux et confidentiels, de robe courte ou de robe longue, qui font un service régulier entre le Quirinal et le Vatican! D'ailleurs, le candidat a des amis personnels, quelque haut fonctionnaire, quelque sénateur ou quelque député. La petite ville dont il s'agit de pourvoir la cathédrale s'émeut; son municipe se met de la partie, son député s'agite. Tout ce monde s'emploie de son mieux : à la préfecture, chez le procureur du roi, dans les bureaux et le cabinet du garde des sceaux et, au besoin, même au Palais Royal. Plus le député est radical, plus ses démarches sont actives, et plus aussi son intervention est efficace. Voilà comment, dans le pays de Cavour, on sait éviter les conflits, tourner le cap de « l'entente préalable », concilier spirituellement l'esprit concordataire avec le régime de la séparation.

Pour l'évêque élu de Mantoue, en 1884, cette procédure fut rapide. L'évêché de Mantoue n'est pas de *patronat*, mais seulement d'*exequatur* royal. Les délais de la régale furent réduits au minimum : préconisé le 10 novembre, Sarto prenait possession de son siège le 19 avril suivant. Les négociations furent plus longues, lorsque, neuf ans plus tard, il s'agit du siège patriarcal de Venise. L'ami Callegari de Padoue venait de refuser ce siège; il avait encore suggéré le nom de son cher camarade, et le cardinal Parocchi n'avait eu aucune peine à décider encore Léon XIII. Monseigneur Sarto n'avait pas eu de difficultés politiques à Mantoue. Créé cardinal le 12 juin 1893 et préconisé patriarche de Venise trois jours après, il semblait devoir s'embarquer sans trop de peine sur la gondole du *Canale Grande*. Et cependant sa nomination, sinon sa personne même, devint l'occasion d'un conflit.

Un avis du Conseil d'État, en 1877, avait déclaré éteint l'ancien *patronat* de la République Sérénissime. Mais M. Crispi entendait se prévaloir de ce patronat. En réponse à ses premières communications officieuses, le nouveau cardinal reçut du ministère l'avis qu'il s'agissait non pas du simple *exequatur*, mais de la nomination de *patronat*, et que, partant, il fallait adresser une demande au roi. La chose paraissait dure à Léon XIII; des mémoires historiques et juridiques entretinrent la controverse : « Arrangez-vous de votre mieux, finit par dire Léon XIII à son patriarche, mais ne compromettez pas

la dignité de la pourpre ». On arrêta la formule d'une pièce vague, dont on n'a jamais su si c'était une demande ou un exposé. Or, M. Crispi avait les nerfs surexcités par l'ombre de quelques missionnaires français, apparus dans sa nouvelle colonie éthiopienne. Ses agents officieux firent comprendre au Vatican que les intérêts religieux des sujets du Négus réclamaient une nouvelle organisation ecclésiastique. En septembre 1894, un décret de la Propagande érigeait la préfecture apostolique de l'Érythrée, et des capucins italiens substituaient leur apostolat à celui des Lazaristes français. Aussitôt M. Crispi trouva que la formule du cardinal Sarto était suffisamment explicite, si bien que, le 24 novembre, le patriarche ballotté faisait son entrée solennelle dans la cité des doges... Pie X, il y a quelques mois, eut à nommer son successeur au siège de Saint-Marc : « Je vous laisse libre de faire comme moi », lui dit le pape, et l'exemple fut suivi ; la vague et équivoque formule fut rédigée, les amis officieux s'entremirent, le gouvernement trouva le tout suffisamment clair, et le décret de nomination royale parut à la *Gazetta Ufficiale*.

***

On a pu faire la remarque que Pie X, dans ses premiers actes, a répété ou exécuté ce qu'avait déjà fait ou conseillé l'évêque de Mantoue et le patriarche de Venise. L'évêque avait réclamé l'abolition de l'abstinence du samedi : ce fut une des premières dispenses édictées par le pape. Le patriarche avait adressé à Léon XIII un mémoire sur la musique religieuse et dressé un règlement pour le diocèse de Saint-Marc : dès les premières semaines, le pape reproduisait mot pour mot ce règlement, en l'étendant à l'Église universelle. A Mantoue, comme à Venise, il avait commencé par serrer les freins de la discipline en imposant aux clercs la visite canonique de leurs églises et en les soumettant à des règlements diocésains : à Rome, il s'empressa de faire publier des règlements signés du cardinal-vicaire, pour ordonner la visite apostolique de toutes les églises et couvents, et il annonce la prochaine codification du droit ecclésiastique. Aussi les augures de la Curie pensent que, pour pronostiquer ce qu'en toutes choses

sera et fera le pape, il est bon de voir de plus près ce que fit et projeta l'évêque de Mantoue ou le patriarche de Venise.

Partout, sa première sollicitude s'était portée sur la discipline et la police du sanctuaire et de ses ministres. A Mantoue, l'évêque trouvait un champ riche en ivraie. La ville des Gonzague avait été, durant un demi-siècle, en proie aux sectes politiques et aux conspirateurs de la « Jeune Italie »; les passions révolutionnaires s'agitaient; l'annexion récente au royaume d'Italie ne faisait que les rendre plus intenses. En haine de la domination autrichienne, les classes cultivées professaient un anticléricalisme violent, et les classes populaires étaient envahies par le socialisme anticlérical. Une partie du clergé s'endormait dans une indifférence fort peu canonique. Les plus cultivés avaient étudié à Vienne et s'y étaient imbus des idées quasi schismatiques du joséphisme ou des idées rationalistes des philosophies allemandes. Beaucoup étaient incultes et paresseux.

Tout ce clergé était sans prestige et sans influence. Le chanoine chargé des prédications de la cathédrale, se contentait, chaque dimanche, de lire une prose écrite ou transcrite; beaucoup de curés supprimaient sermons et catéchismes; beaucoup quittaient leur paroisse, même le dimanche; plusieurs paroisses avaient élu, au suffrage universel, des curés en rupture avec leur évêque; certains curés avaient régularisé une vie irrégulière en passant au protestantisme vaudois; un chanoine de la cathédrale s'était laïcisé et enseignait, — avec talent d'ailleurs, — la philosophie positiviste à l'Université. Enfin l'activité tempétueuse d'un évêque batailleur, porté aux polémiques et aux attitudes intransigeantes, et qui pendant dix ans n'avait pu gouverner son clergé faute d'*exequatur* royal, avait augmenté le gâchis.

Dans les premiers de ses rapports, l'évêque constatait tristement cet état des choses en un latin élégant et fluide, empreint de sincère mélancolie. Ses rapports ultérieurs marquent certaines améliorations : la visite canonique aussitôt entreprise avec questionnaires et enquêtes; les remontrances aux paroisses écrites dans leurs livres; les exhortations particulières faites aux prêtres; les règlements, sanctionnés dans un synode diocésain, intimant aux pasteurs l'obligation de

résider et de prêcher, chaque dimanche, non pas des sermons verbeux et creux, mais des instructions prenant leur texte dans le catéchisme du Concile de Trente ; l'évêque même prêchant dans sa cathédrale, concurremment avec des prédicateurs de renom, appelés du dehors; l'évêque parlant partout, au cours de ses visites ecclésiastiques, jusqu'à trois et quatre fois par jour; la prescription imposée aux prêtres de faire, à intervalles prévus et sous peine de suspens *ipso facto*, des exercices religieux dans quelque maison de retraite; une action personnelle de l'évêque sur les négligents, les irréguliers ou les coupables; des avis, circulaires, mandements multipliés, que monseigneur Sarto polygraphiait lui-même, par motif d'économie; surtout la réouverture du séminaire, fermé depuis de longues années, et où l'évêque faisait lui-même des cours réguliers. Ainsi disparurent les plus criants des abus et des scandales; monseigneur Sarto, en fin de compte, laissa à son successeur de Mantoue un héritage allégé.

A Venise, le patriarche trouvait des cadres ecclésiastiques mieux ordonnés et mieux tenus. Mais, là encore, bien des réformes étaient nécessaires, et ce fut à la même méthode qu'il eut recours : visite canonique, synode diocésain édit de prescriptions diverses, organisation de retraites ecclésiastiques et de conférences pastorales ; même souci de développer l'enseignement religieux par la chaire et les catéchismes, sollicitude incessante pour l'amélioration du séminaire, pour la formation ascétique et morale du jeune clergé, pour sa culture, mais pour une culture professionnelle et pratique, et non purement intellectuelle et contemplative.

Les difficultés de ses débuts épiscopaux fortifièrent, en Joseph Sarto, un tempérament de réformateur : sa physionomie tranquille et douce y prit cet air triste, à l'œil voilé, l'air habituel aux réformateurs d'Église. De là encore, cette confiance mystique de l'homme d'action qui, en face des obstacles, en appelle à la Providence pour suppléer à l'insuffisance de son propre effort : *Facienti quod est in se, Deus non denegabit gratiam!* dit un vieil adage des écoles théologiques, *quand on fait tout ce que l'on peut, Dieu ne refuse jamais la grâce*. De là enfin, cette fermeté un peu cassante, ce penchant autoritaire, ces coups de volonté; les

catholiques italiens en ont pu faire l'épreuve, dès la première année du nouveau pontificat, en l'affaire désormais fameuse de l'*Œuvre des Congrès (Opera dei Congressi)*.

L'action politique étant interdite par la papauté aux catholiques italiens, ils se sont jetés avec ardeur dans ce qu'ils appellent « l'action sociale ». Surtout dans l'Italie du Nord, où, favorisé par les conditions et nécessités économiques, le parti socialiste faisait de rapides progrès, les catholiques organisèrent des mutualités, des coopératives, des caisses rurales, des banques populaires, des unions professionnelles. Léon XIII donna l'impulsion à ce mouvement par son Encyclique *Novarum rerum* de 1891 et par l'organisation de l'*Œuvre des Congrès*.

L'organisation était forte : des comités paroissiaux, diocésains et régionaux, par un système gradué d'élections et de délégations, aboutissaient à un Comité central et permanent. A tous les échelons, le contact était intime entre ces comités et les autorités ecclésiastiques. Léon XIII voulait que cette organisation concentrât toutes les initiatives catholiques dans la péninsule. Cette obligation ne plaisait que médiocrement à un groupe de « jeunes », qui s'enflammaient pour les idées nouvelles, et même pour certaines doctrines de l'école socialiste. Dans la plupart des congrès annuels, les « jeunes » accusaient les vieux d'être des réactionnaires routiniers et inintelligents ; les vétérans reprochaient aux « jeunes » leurs tendances révolutionnaires. Bon nombre de ces « jeunes » appartenaient au clergé, et les évêques commençaient à s'inquiéter de ces vicaires qui, pour l'action démocratique et sociale, négligeaient les devoirs de leur ministère. Léon XIII cependant temporisait, expliquait, exhortait et tâchait de concilier. Vers la fin de son pontificat, il accepta la démission du président général, le comte vénitien Paganuzzi, que les impatients taxaient de « tardigrade », et chargea le jeune et progressiste comte Grosoli de modérer et d'équilibrer les tempéraments divers.

Quand Pie X succéda, les uns rappelaient son ancienne sollicitude pour les œuvres populaires, et le disaient favorable aux démocrates. D'autres rappelaient sa vieille amitié pour le comte Paganuzzi et pour quelques autres Vénitiens qui

siégeaient à la droite conservatrice de l'association. En novembre 1903, à l'occasion d'un congrès tenu à Bologne, Pie X donna au président Grosoli la plus ample liberté de mettre à l'ordre du jour les sujets les plus osés : avec la gauche démocratique, Grosoli triompha de l'opposition de Paganuzzi et des conservateurs. Les démocrates exultaient; comme il arrive d'ordinaire, ils oublièrent l'indispensable modération dans la victoire; et les thèses les plus aventurées furent produites. En janvier 1904, Pie X leur décochait un règlement en vingt articles, assez curieusement découpés dans les encycliques de son prédécesseur; mais Léon XIII, au bout de ses encycliques, semblait dire : « Voilà les idées justes et vraies que je vous expose : inspirez-vous-en et suivez-les. » Pie X disait : « Voilà la loi, observez-la. » Au commencement de juillet 1904, Grosoli, mis en minorité par la droite, qui prenait sa revanche, accourt à Rome et donne sa démission de président. Le pape la refuse, renouvelle à Grosoli l'assurance de toute sa confiance. Tout joyeux, le président écrit une circulaire à ses collaborateurs. Il paraît que certains termes de ce document déplurent à Pie X, car aussitôt une note officielle de l'*Osservatore Romano* infligea à l'auteur un désaveu sec et sommaire. Nouvelle et, cette fois, définitive démission du comte Grosoli. Coup de foudre : une ordonnance du secrétaire d'État ordonne la dissolution de l'*Œuvre des Congrès*.

Comment expliquer cette suite d'apparentes contradictions et ce coup d'autorité contre une organisation que Léon XIII avait mis près de trente ans à développer, et qui, si elle était quelque peu difficile à manier, n'en constituait pas moins une force sérieuse? Que dire de cette méthode, qui résout les difficultés à coups d'autorité, et qui détruit sans rien mettre à la place? Le pape a voulu supprimer toute infiltration politique dans un organisme dont la politique devait rester exclue; mais il n'a tué le microbe qu'en tuant l'organisme qui lui paraissait atteint. Le moyen est efficace, mais quelque peu sommaire.

***

Dès les premiers jours du nouveau pontificat, certains catholiques de France et autres pays s'en allaient répétant

avec candeur : « Enfin, nous avons un pape religieux, qui ne fera pas de politique ! » Pie X lui-même a protesté contre cette ineptie : dans sa première allocution consistoriale aux cardinaux (9 novembre), il a relevé l'absurdité d'une théorie qui voudrait que le gouvernement de l'Église universelle se désintéressât de la vie publique des églises particulières. Mais quelle serait la politique de Pie X?

A l'égard de l'Italie officielle, de son roi et de son gouvernement, il faut peut-être chercher dans le passé de l'évêque et du patriarche, les précédents qui font prévoir la conduite du pape. S'inspirant des vieilles traditions municipales des cités italiennes, à la veille d'entrer dans sa ville épiscopale de Mantoue, monseigneur Sarto avait adressé une lettre de bienvenue au maire, où il exprimait l'espoir d'entretenir de bons rapports avec l'autorité civile : « J'espère que l'administration de la ville voudra me donner son concours lorsqu'il s'agira de l'exercice de mon ministère pastoral; quelque différents que soient les terrains de notre action respective, nous devons cependant nous trouver unis en vue du but suprême, le bien de nos concitoyens. Aucune collision entre les deux pouvoirs n'a de raison d'être, puisque religion et société procèdent d'une origine commune. » Et, dans cette ville où les partis radicaux occupaient le *municipio*, l'évêque, à force de bonne grâce avenante, réussit toujours à demeurer en bonne entente avec les autorités, sans dissimuler jamais les ambitions de son zèle sacerdotal : « Défiez-vous, écrivait-il dans sa lettre pastorale d'adieu au clergé mantouan, de ceux qui, pour se concilier les ennemis déclarés de l'Église, rêvent d'une certaine conciliation bâtarde des deux puissances. Ils voient sans doute le mal du conflit, mais ils en attribuent toute la responsabilité à l'Église, sans tenir compte ni des doctrines de la sagesse traditionnelle ni des manifestations de l'autorité toujours opportune du Saint-Siège ».

A Venise, les relations avec la préfecture varièrent, suivant le tempérament des représentants du gouvernement royal : des problèmes délicats se présentèrent. Dans les grandes villes d'Italie honorées de la visite des souverains, comment les évêques doivent-ils offrir leurs hommages aux Majestés piémontaises? Au temps du premier roi d'Italie, l'abstention des

évêques était de règle : Victor-Emmanuel II l'acceptait volontiers. Sous le règne de Humbert Ier et de la dévote reine Marguerite, il fallut bien trouver les *combinazione*. Il fut admis que, dans les régions autres que les anciens États pontificaux, les évêques pouvaient, sans déroger aux principes, recevoir les souverains à la porte de leur cathédrale, avec le rituel consacré dans l'ancien patrimoine de Saint-Pierre ; si un simple évêque de Terni ou de Spolète suivait cet exemple, il était plutôt excusé au Vatican que désavoué. Mais la question se compliquait quand l'évêque était cardinal de l'Église romaine, représentant-né du Souverain Pontife, prince de la famille papale, l'un des héritiers présomptifs de la tiare. Généralement, le cardinal trouvait un motif plausible d'être absent de sa ville épiscopale à l'arrivée du roi. L'effet produit sur l'opinion publique fut considérable lorsqu'à Naples, en 1884, durant l'épidémie cholérique, on vit le roi Humbert et le cardinal Sanfelice se rencontrer au lit des malades.

Le cardinal Sarto avait à peine passé quelques mois à Venise, lorsqu'au printemps de 1895 le roi Humbert vint y recevoir la visite de l'empereur Guillaume. Le cardinal demanda des instructions à Rome, et Léon XIII l'ayant laissé libre de se comporter comme il le jugerait opportun, il dédaigna l'expédient de l'absence : il se présenta au palais royal dans l'appareil des grands jours, sur la gondole patriarcale. L'entrevue fut courtoise : le roi se déclara enchanté de la déférence du patriarche, et le cardinal avoua sa satisfaction d'avoir présenté ses hommages au souverain national de la Vénétie. Monseigneur Sarto ne renouvela pas cette visite solennelle toutes les fois que le roi vint à Venise ; on assure, toutefois, qu'il fut souvent reçu par le souverain en audience privée. Puis on remarqua son empressement à ordonner des *Te Deum* en toutes les circonstances heureuses pour l'Italie ou pour sa dynastie. D'autre part, lorsqu'à la fin de juillet 1900 le roi Humbert fut frappé par un anarchiste, le cardinal Sarto, le premier de tout l'épiscopat italien, publia, dès les premières heures de la matinée, un manifeste où il flétrissait en termes émus l'attentat et ordonnait la célébration de services funèbres pour la royale victime. Et lorsque, quelques semaines plus tard, la reine Marguerite alla réfugier sa dou-

leur dans la solitude de Murano, il s'empressa de porter à l'auguste veuve ses hommages et ses consolations.

Le nouveau souverain vint à Venise en mai 1903, et le patriarche fit sa visite officielle. Victor-Emmanuel III lui témoigna toutes les déférences, s'excusant que les cérémoniaires du protocole eussent mal observé l'ordre des préséances à son égard. Quelques jours auparavant, avait été posée la première pierre du Campanile nouveau. La cérémonie était présidée par le comte de Turin, assisté du ministre italien Nasi et du ministre français, M. Chaumié. Le patriarche, dans toute la pompe de la pourpre romaine, prit part à cette fête municipale; il fit un discours sur l'alliance à Venise du sentiment patriotique et des traditions religieuses. M. Nasi eut le mauvais goût de prononcer une harangue où il réveilla le souvenir des conflits entre la Sérénissime République et la Papauté. L'opinion sut gré au patriarche de l'attitude silencieuse qu'il garda en cette occasion... Trois mois plus tard, il entrait au conclave et en sortait pape : qu'allaient devenir ses bons rapports avec l'Italie officielle?

Le nouveau pontife, tout d'abord, n'innova rien. Il donna sa première bénédiction à l'intérieur de Saint-Pierre et ne notifia pas son avènement au roi d'Italie, dont les troupes avaient d'ailleurs fort bien maintenu l'ordre sur la place de Saint-Pierre durant le conclave, et présenté les armes au cardinal-diacre proclamant l'élu. A ce moment, M. Zanardelli commit un impair. Il avait autorisé les préfets à assister aux services funèbres pour l'âme de Léon XIII, dans les villes où les évêques les conviaient. Il leur défendit au contraire d'aller entendre les *Te Deum* pour l'avènement de Pie X. Mais M. Zanardelli mourait bientôt et M. Nasi disparaissait de la façon singulière que l'on sait; la politique italienne se trouva aux mains opportunistes de M. Giolitti. Pie X, après une protestation en termes généraux et sobres contre l'occupation piémontaise de Rome, ne se laissa porter à aucun acte agressif ni même déplaisant à l'égard du gouvernement royal. Au contraire, rompant avec les traditions longtemps maintenues, il ouvrit les portes du Vatican au personnel du Quirinal : dames d'honneur de la reine et gentilshommes de la Cour, fonctionnaires et diplomates royaux, députés et

sénateurs allèrent recevoir la bénédiction du successeur de Pie IX et de Léon XIII. Les « dames blanches » étaient dans le ravissement : « Nous ne sommes donc plus des excommuniées! » A plus d'une reprise, la légende narrait même de mystérieuses visites de la reine Marguerite dans les salles Borgia, où Pie X, par hasard, se serait trouvé à contempler les fresques du *Pinturicchio*.

Il est vrai que les hommes politiques qui traversaient la salle des Suisses étaient surtout des Vénitiens, à la suite des Romanin et des Brandolin. Il est vrai encore que la facilité avec laquelle Pie X distribuait ses audiences en diminuait la signification. « Toutes ces audiences dont on exagère l'importance, disait un jour le secrétaire d'État, n'en ont aucune en réalité; le pape est porté à recevoir tout le monde : il recevrait M. Zanardelli, il recevrait le roi, s'ils se présentaient..., sauf à les excommunier le lendemain, si les canons de l'Église lui en faisaient un devoir. » Mais ces petits épisodes n'en étaient pas moins une nouveauté que salons « blancs » et salons « noirs ». Guelfes et Gibelins, commentèrent vivement durant tout cet hiver.

Nouvelle surprise : Victor-Emmanuel III va à Bologne et le cardinal-archevêque de Bologne est invité par le pape à présenter ses hommages au roi. Bologne est une ancienne ville de l'État pontifical. Le pape entendait-il donc renoncer à sa revendication du patrimoine de Saint-Pierre? Les officieux, après coup, expliquèrent que Bologne n'était pas Rome. Mais alors, se demanda-t-on, qu'est-ce désormais que le domaine de Saint-Pierre? est-ce le Transtévère? la cité Léonine? l'enceinte de la Zecca? Après l'audience, le cardinal reçut du roi une invitation à dîner et l'accepta; le roi et le prince de l'Église parurent au balcon et saluèrent la foule en liesse, aux lueurs des feux de Bengale voilant de leur fumée la grande ombre de Jules II. Or, la veille précisément, l'ambassadeur de France auprès du Vatican avait quitté Rome. Cette coïncidence fit courir une émotion à travers le pays de France. Cette émotion, le Vatican l'avait-il prévue et voulue? Trop souvent, il ne prévoit pas les effets que ses actes pourront produire au delà du pont Milvio.

Tout cela permet de prévoir en quel sens évoluera la poli-

tique pontificale à l'égard du roi et du gouvernement italien. Tant qu'un conflit de caractère strictement religieux ne se produira pas, cette politique sera empreinte de déférence et d'accommodante souplesse. On ne renoncera à rien formellement; mais on ne revendiquera rien sous des formes violentes. Et l'Italie, de son côté, avec son esprit politique, saura se contenter de ces tacites équivoques. Elle l'a montré déjà dans l'épisode de cette fameuse note aux puissances, où M. Jaurès a vu une insulte à la France. Sur les bords du Tibre, on sentit bien qu'en ce malencontreux début diplomatique, les novices actuels du Vatican visaient la maison de Savoie bien plus que le gouvernement de la République. La phrase sur « celui qui détient au palais apostolique du Quirinal un pouvoir usurpé » était assez claire; elle aurait soulevé en d'autres moments des tempêtes bruyantes; cette fois-ci, on ne voulut pas y prendre garde; on trouvait des avantages sérieux au dîner royal de Bologne. Cet esprit politique réaliste continuera d'inspirer les rapports entre le pape vénitien et le roi piémontais, sauf les imprévus qu'une situation fausse peut faire survenir à certains moments.

***

Après le roi, la nation. La conduite à tenir envers les catholiques italiens est délicate. Pie IX leur avait défendu de prendre part à n'importe quelle élection. Léon XIII distingua entre les scrutins politiques pour le parlement national, et les élections administratives pour les municipalités et conseils de provinces. Le veto pontifical était levé pour ces dernières; il était maintenu pour les premiers. Les catholiques, groupés pourtant et organisés, s'abstenaient donc dans les élections législatives, et les députés, tantôt sectaires, tantôt opportunistes, étaient élus par les partis extrêmes. Au contraire, grâce aux voix catholiques, les conseils municipaux, non seulement dans les communes de peu d'importance mais dans la plupart des grandes villes, et les conseils généraux de bon nombre de provinces ont des majorités ou de très fortes minorités cléricales.

A mesure que le parti socialiste s'est affirmé, ces élections administratives ont été plus vivement disputées. Presque par-

tout, les électeurs cléricaux s'allient au parti monarchique; les modérés des partis monarchiques attachent grand prix à cette alliance et désirent ardemment qu'elle s'étende au terrain politique : elle pourrait leur fournir l'appoint décisif contre le radicalisme et le socialisme. Dans les débuts, on avait espéré que Léon XIII inclinerait vers une *conciliazione* entre le pape et le roi, entre l'Église et la Patrie, entre le Vatican et le Quirinal. Mais le vieux pape résista jusqu'au bout. Il semblait dire à ses fidèles : « Contentez-vous des municipalités et des assemblées provinciales. Considérez-les comme un terrain d'utiles exercices, par lesquels vous préparerez vos forces et votre expérience aux luttes politiques. Lorsque vous serez suffisamment organisés et aguerris, alors nous verrons. »

A présent, on scrute le passé du patriarche Sarto pour essayer de deviner ses dispositions intimes. Évêque de Mantoue, il était trop occupé par la réorganisation ecclésiastique du diocèse, et le groupement des forces catholiques était encore trop embryonnaire pour qu'il pût songer à la lutte contre la municipalité radicale de l'endroit. A Venise, la situation était différente : le patriciat conservait des sentiments religieux; les libéraux étaient animés de dispositions plus modérées que leurs homonymes d'autres cités; la foule n'était pas envahie par la propagande socialiste. Il fut aisé au patriarche populaire de satisfaire son tempérament d'organisateur : sous sa main active et souple, les organisations catholiques se multiplièrent et se fortifièrent; un collaborateur vénitien de la *Tribuna* a pu écrire : « Sarto se révéla comme un politique de premier ordre qui a su admirablement organiser le parti clérical de Venise et par là dominer le municipe, la vie publique, la cité... L'élan que le cardinal avait rapidement imprimé aux forces cléricales, la puissante et merveilleuse organisation dans laquelle il avait su les enserrer, leur donna le sentiment de leur force. Bon nombre d'entre leurs chefs voulaient tenter la lutte pour leur propre compte. Mais l'esprit sagement politique du patriarche imposa à ses troupes l'alliance avec le parti des monarchistes conservateurs. » Le résultat fut qu'au bout de huit mois, Venise vit sa municipalité radicale remplacée par une administration

clérico-modérée, que, depuis, les élections successives ont maintenue.

Pour transporter cette alliance des forces conservatrices et cléricales sur le terrain plus large des élections politiques, le prince de l'Église avait les mains liées par le veto pontifical : le regrettait-il au fond comme certains l'ont affirmé? En fait, des personnalités du parti monarchiste, connues pour leurs sentiments religieux, posèrent leur candidature à Venise sans que le patriarche leur en marquât un blâme, ni qu'il interdît expressément à ses ouailles de voter. On prétend même qu'il aurait pris sur lui de calmer les scrupules d'un candidat, en lui donnant une dispense personnelle. Et ainsi est-il advenu que la députation de la région vénitienne est composée d'hommes plutôt sympathiques à la liberté religieuse.

A l'heure présente, sans doute, le pape pourrait abroger le veto imposé par ses prédécesseurs. Ceux qui prétendent connaître sa pensée prévoient qu'il laissera le débat s'assoupir et ne modifiera pas les déclarations de ses prédécesseurs; mais il ne les renouvellera pas et procédera par ce que les Italiens appellent « la voie de fait »; il laissera à chaque évêque la faculté de rassurer les scrupules des candidats catholiques, en les dispensant, eux et leurs électeurs, d'observer la loi générale, vu les conditions spéciales, *attentis peculiaribus circumstantiis*.

Mais on affirme que, dans ses entretiens intimes, Pie X déclare qu'il ne veut à aucun prix de la formation d'un parti catholique, d'une sorte de « centre » clérical à l'allemande, dans le parlement italien. Un groupe de soixante ou quatre-vingts cléricaux — tel est le pointage de prévision, — ne pourrait que compromettre ou gêner l'autorité pontificale, en la mêlant à toutes les combinaisons de couloirs. Ou bien cette minorité ne serait pas compacte, alors quelle manifestation de faiblesse et d'impuissance! Ou bien sa cohésion provoquerait, par un effet de choc en retour, la concentration en un « bloc » de tous les éléments anticléricaux. Pie X souhaiterait qu'un certain nombre de députés sympathiques à l'idée religieuse, élus avec le concours plus ou moins avéré des électeurs catholiques, se répartissent dans les différents groupes de la Chambre, selon leurs affinités conservatrices ou démo-

cratiques, progressistes ou même radicales, car il existe déjà à Montecitorio quelques types de « radicaux cléricalisants ». De la sorte, il y aurait, non pas un parti catholique, mais une transformation insensible des divers groupes parlementaires qui deviendraient moins hostiles aux intérêts religieux. Ce ne serait pas la *conciliazione*, mais la détente et l'assoupissement.

Cette subtile méthode a l'avantage de ne pas déplaire à l'opportunisme de M. Giolitti[1]. L'entrée d'un parti clérical, enseignes déployées, dans l'enceinte de Montecitorio ne pourrait que gâter et compromettre son jeu. Au contraire, une pénétration de détail sera un appoint nouveau à cette politique qui cherche à consolider la monarchie démocratique par l'émiettement des groupes à tendances extrêmes. La politique intérieure de l'Italie y gagnerait peut-être en stabilité et en sécurité. Mais, surtout, sa politique extérieure en tirerait avantage. Ni au Quirinal, ni au Vatican, ni dans la Rome « blanche », ni dans la Rome « noire », il n'est un seul Italien qui n'ait la patriotique passion de *l'italianité* et de son rayonnement au delà de la péninsule, en Orient surtout. Il n'est pas un seul homme politique qui, pour ce motif, n'ait les yeux fixés sur la Propagande et les missions religieuses : cette préoccupation intense fait passer à l'arrière-plan l'anticléricalisme le plus enflammé.

Et pour tous ces Italiens, ce fut toujours une pensée douloureuse que tant de moines et missionnaires italiens fussent forcés de recourir au protectorat de la France dans l'empire ottoman. Ce n'est pas là simple affaire de sentiments. Si les Italiens envient ces florissantes écoles de frères, de lazaristes, de capucins, de jésuites français ; ces nombreux asiles et dispensaires tenus par des bataillons de sœurs de charité; ces institutions des Sœurs de Saint-Joseph et des Dames de Nazareth où les jeunes et riches levantines de Smyrne ou de Beyrouth apprennent, outre l'usage parfait de la langue

1. Ces pages étaient écrites avant que M. Giolitti improvisât inopinément la campagne électorale dont l'issue a comblé ses désirs. L'intervention des électeurs cléricaux qui, de Rome à Milan et à Venise, ont voté, en ordre dispersé, pour les candidats constitutionnels et ministériels, confirme, au delà de toute attente, les prévisions esquissées ci-dessus.

française, la curiosité des modes parisiennes; c'est qu'autour de ces maisons se groupe une clientèle énorme, qui fait ses commandes de draps ou de quincaillerie, de confections, de chapeaux ou de lingerie à Marseille, à Paris ou à Lyon. Pourquoi cette clientèle, s'est dit le patriotisme italien, ne tournerait-elle pas ses commandes vers Naples, Gênes ou Milan, le jour où nous aurions neutralisé les écoles françaises par de puissantes écoles italiennes, pour lesquelles nous avons là-bas un personnel de religieux et de religieuses bien plus nombreux? Le tout est de les grouper sous notre pavillon national, de les soustraire au pavillon français.

En 1887, un groupe d'hommes politiques et de notabilités universitaires fondait à Florence l'*Association nationale de secours aux missions italiennes*, dont le succès s'annonçait rapide et intense, lorsque M. Crispi conçut le projet de fonder dans tout le Levant des écoles laïques. Il envoya dans les Échelles un personnel d'instituteurs et d'institutrices, de directeurs et d'inspecteurs, et il inscrivit au budget un crédit d'un million sept cent mille francs, le double du chiffre qu'allouait le Parlement français à nos établissements du Levant. M. Crispi n'était pas encore descendu du pouvoir que, déjà, cette grande pensée de son règne s'évanouissait : le personnel s'était découragé et dispersé, les élèves ne lui étaient pas venus. Les successeurs de M. Crispi, réduisant le crédit à un million, eurent l'ingénieuse idée de faire rentrer en scène l'*Association nationale* de Florence et lui confièrent la gestion des écoles abandonnées.

L'Association nationale prit possession des locaux et y mit son personnel : c'étaient des sœurs d'Ivrée ou de Plaisance, de Milan ou de Gênes pour les filles; des frères de Turin ou de Florence pour les garçons. Ces sœurs d'Ivrée, surtout ces Salésiens de Turin, dont l'organisation est merveilleusement moderne, déclarèrent qu'ils n'avaient pas besoin de l'autorisation du Saint-Siège, que celui-ci ne leur donnait rien et qu'ils ne fondaient pas un établissement congréganiste, puisqu'ils étaient simplement aux gages d'une société italienne laïque. Et la Congrégation de la Propagande, embarrassée, fermait les yeux et tolérait. Le mouvement s'étendit rapidement. Après Alexandrie et le Caire, les Salésiens s'ins-

tallaient à Jérusalem et à Smyrne; demain, ils s'installeront à Constantinople. Leurs écoles professionnelles, techniques, commerciales, aussi bien que leurs collèges classiques et modernes de langues orientales et européennes, sont mieux outillés, plus soigneusement tenus, plus pratiquement conduits que les établissements français des Frères de la Doctrine ou des Lazaristes, qui commencent déjà à voir leur prestige pâlir et leur clientèle s'égrener.

Au cours de l'hiver dernier, le cardinal Gotti, voyant cette irruption irrégulière de l'*italianité*, voulut rappeler aux fils de Don Bosco les principes canoniques et les égards dus au protectorat français : Pie X lui recommanda d'y mettre de la prudence. Les agents officieux de la Consulta avaient apporté au Vatican de séduisantes promesses et aussi de discrètes menaces : M. Giolitti sait habilement jouer de toutes les cordes. Ces jours derniers, le directeur du collège des Salésiens à Smyrne, don Rubino, au sortir de l'audience du pape, écrivait au roi Victor-Emmanuel : « Majesté, je vais porter aux élèves des écoles italiennes de Smyrne la bénédiction du Saint-Père, mais je serais heureux de leur porter aussi le salut du Roi d'Italie. » L'intelligent souverain fit venir Don Rubino au château de Racconigi, demanda avec sollicitude des nouvelles du Saint-Père, félicita le moine des progrès accomplis en neuf mois par la jeune école italienne de Smyrne, l'assura de sa bienveillance pour les œuvres patriotiques et religieuses et le congédia avec la croix de la couronne d'Italie. Il avait reconnu en don Rubino un ancien officier de *bersaglieri*.

***

(La suite prochainement.)

ESCLAVE[1]

II

Le lendemain soir, vers six heures, après une journée de flânerie, Antoine arriva rue Terpsichore. Il n'avait fait aucune visite d'affaires ou de politesse, aucune des courses projetées. Il avait seulement mis des cartes, en passant, chez la femme de Francis. Rue Terpsichore, il s'arrêta devant la maison de madame Mirbel. Il hésita et n'ébranla pas la chaîne en fer de la sonnette. Il recula, fit quelques pas et regarda. Sur la façade jadis rose et alors repeinte à la chaux, le balcon noir et bombé était toujours là, comme la dentelle grillagée qui termine les masques par une barbe.

Antoine marcha lentement dans la rue. Cette idée de masque lui rappelait des carnavals joyeux qui facilitaient l'intrigue et la perfidie. Il eut un sourire fat.

Deux enfants noirs surgirent, en gambades et en disputes : ils étaient simiesques et gentils. Ils se donnèrent quelques petites gifles, ainsi que les macaques font entre eux, se poursuivirent avec agilité et remplirent l'air de cris aigres. Puis négrillon et négrillonne, réconciliés, choisirent, pour s'accroupir face à face, deux petits tas d'épluchures et commencèrent à jouer à un jeu mystérieux. Elle leva son index marron de diablotine et dit :

— Tim, tim !

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

Le petit grimaça, tel un sorcier, et répondit :

— Bois sec !

Ces mots incompréhensibles avaient pour eux un sens secret et séduisant. La petite conclut par une phrase pleurarde et peu décente qui les fit éclater de rire. A ce moment, passa une jeune négresse portant sur sa tête un panier plat couvert d'une étoffe jaune et rouge. Elle avait entendu et leur fit honte avec un geste drôle et un claquement de doigts, en s'écriant :

— Fi ! le vilain petit monde !

Les négrillons s'enfuirent, puis se retournèrent vers Antoine immobile et souriant, et le gratifièrent de quelque sombre injure accompagnée de gestes fatidiques et irrévérencieux.

Antoine revint vers la maison de madame Mirbel. Pensif, contrarié, il songeait que Grâce ne voudrait sans doute pas le voir, quand il entendit ouvrir des jalousies. Encore une fois il se recula, leva les yeux et vit l'épaisse silhouette de la grosse maman au balcon. Elle en remplissait la corbeille par l'ampleur de son peignoir et de ses hanches énormes. En vieille curieuse, elle accourait aux criailleries du « petit monde ». Elle se pencha et laissa tomber son éventail. Elle tapota sa coiffure, toujours noire, et joua un étonnement puéril :

— Dieu me sauve ! — dit-elle joyeusement ; — c'est un revenant, c'est un fantôme... Hé ! Antoine ! est-ce bien vous ?

— C'est moi-même, — dit Antoine avec beaucoup de galanterie ; — je suis de retour depuis hier et viens vous présenter mes hommages.

— Plus que jamais charmant, irrésistible ! — minauda la bonne mère. — Attendez, je vais dire qu'on vous reçoive... Grâce est là ; mon gendre est en France... Quant à moi, je vais m'habiller.

Et elle disparut.

Antoine ramassa l'éventail et le remit à Dominique, qui lui ouvrait la porte. Le vieux nègre était un peu plus courbé que jadis dans sa veste en toile blanche ; ses pieds étaient toujours nus dans ses pantoufles étranges d'où sortait parfois un orteil épaté, remuant et prenant comme ceux des singes.

Dominique salua le visiteur sans aménité. Il lui fit traverser le vestibule dallé, le vaste salon : là, sur le parquet très

ciré, luisaient les étroites bandes de lumière filtrant par les lames des volets clos. On voyait par les portes ouvertes la salle à manger et ses meubles d'acajou plein et rouge ; elle ouvrait, comme le salon, sur une véranda soutenue de légères colonnettes. Du geste, Dominique désigna au delà, en grommelant, le jardin.

Au visiteur ce jardin sembla peut-être encore plus fleuri qu'autrefois. C'était un des plus beaux de la ville, et madame Mirbel le soignait jalousement. Les plantes grimpantes avaient grandi et couvraient les murs ; les chèvrefeuilles écartaient leurs doigts de nains et les jasmins sauvages commençaient à s'étoiler de leurs larges fleurs jaunes qui répandent dans les chaudes nuits une odeur inoubliable.

Grâce et Charlie étaient là.

Trois immenses magnoliers, aux racines apparentes, chevelues et gigantesques, formaient par leurs troncs rapprochés un demi-cercle. Au centre, Charlie était assis sur un banc, à l'ombre opaque et vernie des admirables feuillages.

Partout s'élançaient les citronniers, les orangers et les lauriers-roses aux fleurs panachées, les œillets variés, les héliotropes géants et les rosiers de toute espèce. C'était une folie, une orgie de roses. Elles bondissaient, étreignaient la maison, atteignaient les fenêtres, les encadraient, rampaient sur la véranda, s'enroulaient à ses colonnes, se suspendaient en grappes, en cascades, en touffes. Il y en avait de sanglantes, de blanches, de pâles qui semblaient n'avoir pas fini de rosir, de safran, de jaunissantes, de verdâtres et d'aurore comme certains papillons, et de rondes et plates, dont les innombrables fleurs serrées et minuscules se groupaient en longues guirlandes. Le sable du jardin, la terre des plates-bandes étaient nuancés par leurs petits pétales tombés.

Sur des rosiers voisins s'ouvraient d'autres fleurs plus solitaires et plus grandes. L'une de celles-là, lourde et penchée, était pareille à un visage frais. Debout, près de cette corolle épanouie qu'elle abaissait vers sa bouche, Grâce semblait y poser un baiser fraternel.

Antoine, un instant, en silence, admira la beauté du bras tendu que dégageait la manche mouvante. Ainsi, autrefois, son premier désir pour Grâce avait été provoqué par un geste

semblable, quand il l'avait vue, en ce même jardin, mais un soir tout bleu de lune, lever son bras nu pour cueillir une fleur... La rose qui parfume ce crépuscule est-elle fille de la rose lointaine et nocturne? A-t-elle jailli sur le même rameau toute odorante et moite de vie et de sève nouvelle, en même temps que l'amour renaissait en lui?

Il salua, dit quelques mots, et s'avança dans le jardin. Charlie se leva en soupirant, très triste que sa tranquillité fût troublée, et Grâce pâlit un peu plus. Elle lâcha la branche flexible qui se releva dans l'air tiède en se balançant.

Elle dit :

— Quoi! c'est vous!

Elle s'assit, accablée, sur le banc où était Charlie.

De l'index, machinalement, elle caressa un collier bizarre qui ornait son cou. Il était fait, ce collier, de toutes petites coquilles chatoyantes et nacrées et se nouait derrière la nuque par un mince lien de velours noir.

— Vous ne pouvez pas savoir, madame, — dit Antoine, incliné devant elle, — quelle joie, quel plaisir sans mélange j'éprouve à vous revoir, dans ce même jardin, toujours si jeune et si belle... Ne m'avez-vous pas reconnu hier soir, au lac Pontchartrain?

Elle mentit et dit :

— Non.

Elle évitait de le regarder; absorbée, hostile, elle contemplait les racines méduséennes des magnoliers séculaires.

Charlie revint, traînant deux fauteuils en bambou pris sous la véranda, et en offrit un à Antoine, qui s'installa.

— Voulez-vous une citronnade? — demanda Charlie poliment; — il fait déjà si chaud!

Antoine refusa et pensa :

« Mais il paraît chez lui, ce Charlie! »

En effet, Charlie, gêné par le silence et l'attitude de Grâce, faisait le maître de maison, et s'efforçait de mettre quelque aménité dans cet entretien peu cordial.

Il dit :

— Vous êtes ici pour peu de temps?... ou ferez-vous un long séjour à New Orleans?

Antoine lui lança un regard bref et reporta tout aussitôt

les yeux sur madame Mirbel. Appuyée au tronc d'un magnolier, la tête maintenant levée, elle semblait ne plus voir que leurs cimes obscures.

« Ce freluquet — pensait Antoine — a vraiment un certain agrément de jeunesse, un charme enfantin et pourtant protecteur... Il est beau ! — ne put-il s'empêcher de constater. — Serait-il déjà son amant ? »

Et, tout haut, il dit :

— Je ne sais combien de mois je vais demeurer ici. Plusieurs années peut-être... J'ai beaucoup de choses sérieuses à entreprendre... beaucoup d'affaires à mener à bien...

Il s'aperçut qu'un long tressaillement agitait les épaules de Grâce.

— Charlie, — dit-elle, — j'ai froid : allez chercher mon châle.

Docile, Charlie s'éloigna. Alors elle osa regarder Antoine en face. Elle parla d'une voix nette, sans aucune émotion saisissable :

— Vous désirez véritablement vous établir de nouveau ici ?... Et qu'y ferez-vous, mon Dieu ! Vous vous y ennuyiez mortellement autrefois... Que sera-ce, maintenant que vous n'y avez même plus d'amis !

— Mais... j'en ai quelques-uns encore, — reprit ironiquement le jeune homme. — Votre maison ne sera-t-elle pas pour moi, comme jadis, ouverte amicalement ? C'est tout ce que je souhaite en me fixant ici, et le reste m'est égal.

— Ne comptez pas — dit-elle avec hauteur — sur la bienveillance de mon accueil. J'oublie qui m'oublie, et, depuis quatre années, j'ai eu tout le loisir de ne plus songer à vous.

— C'est ce que je venais déplorer près de vous dès mon arrivée (Antoine sourit, imperturbable), en vous suppliant de me pardonner ma conduite passée. Serez-vous assez cruelle, assez orgueilleuse, pour n'avoir pas pitié de mon repentir et me traiter encore en ennemi ?

— Oh ! — dit-elle, — en ennemi, non ! C'est un sentiment vivace que la haine. Je n'ai pour vous que de l'indifférence, c'est-à-dire quelque chose de mort. Ne me forcez pas à l'hostilité.

Antoine s'inclina et murmura :

— Trop aimable !

— Écoutez-moi... (Et Grâce se leva.) Je ne veux pas vous voir... Vous êtes parti sans un adieu. Je ne comprends pas votre présence auprès de moi. Je n'ai aucun plaisir à vous retrouver. Vous ne me rappelez que la détresse, l'humiliation, la souffrance. Épargnez-moi d'avoir à vous dire plus clairement, et devant les miens, ma volonté. Ma mère ne la comprendrait point. Ne revenez pas, voilà tout !

— Votre mère ne comprendrait pas?... Et Charlie non plus, sans doute?...

Elle le regarda avec défi.

— Cela vous importe peu.

Antoine fut profondément irrité par l'attitude de la jeune femme. Il l'avait connue toujours soumise à ses moindres désirs, courbée sous ses injustices, prête à ses fantaisies. Pour lui, de nouveau près d'elle, dans le même lieu, agité par un même espoir, le temps et l'absence étaient comme abolis. Il reprit le ton d'un amant, l'autorité d'un jaloux, et il dit, en baissant la voix :

— Cela m'importe, au contraire, beaucoup. Je ne viens pas dire des choses inutiles ou vous demander, pour ce qui est accompli, le pardon. Je n'en ai que faire. Je veux vous reconquérir, ou plutôt vous conquérir. Hier, au lac Pontchartrain, vous m'êtes apparue comme la plus adorable des femmes. Certes je ne vous le dirais pas ainsi, ce soir, si vous n'aviez été déjà ma maîtresse et n'aviez goûté dans mes bras un bonheur que vous n'avez pu si tôt oublier...

Il s'arrêta, plein de colère et de ressentiment, et poursuivit :

— Ce jeune homme est votre amant... Et cela, je ne le permettrai pas, je ne le veux pas.

— En vérité? — dit Grâce avec ironie. — Avez-vous donc quelque pouvoir sur ma pauvre personne?... ou êtes-vous devenu fou?... Qu'avez-vous fait pendant quatre années, pour maintenir vos droits, et mes regrets, pour mériter ma constance?... Je vous le répète, vous m'avez fuie sans un mot d'adieu, et vous ne m'avez plus écrit une seule fois depuis lors... (Elle haleta légèrement et se rassit.) Et d'ailleurs,

— dit-elle avec l'apparence de la sincérité, — Charlie n'est pas mon amant... et je ne sais pourquoi je vous l'affirme.

— Si ! vous le savez ! (Et Antoine lui saisit le poignet.) Vous sentez bien que vous êtes à moi et que, malgré votre orgueil et mon indignité, une femme telle que vous n'oublie plus qui elle a aimé. J'ai été votre tourment, votre folie, mais aussi votre amour et votre péché. Et cela, que vous ne pourrez effacer, me donne à jamais sur vous-même un pouvoir incontestable, un droit secret et souverain.

Grâce frémit et tenta d'arracher sa main à l'étreinte d'Antoine.

— Je ne veux pas que quelqu'un puisse vous transformer peu à peu et, en vous, se substituer à mon image ; qu'un nouveau sentiment tente d'effacer en votre cœur tous ceux inspirés par moi... Seriez-vous une autre tout au fond de vous même ? Avez-vous pu vraiment m'oublier ?

— Votre vanité est étrange, — répondit-elle sans le regarder, — insensée.

— Non ! détrompez-vous : en cet instant, pour moi, je n'ai pas de fierté... J'en ai pour vous-même, car assurément je vous admirais quand je vous croyais malheureuse et, malgré tout, fidèle.

— Et c'est pourquoi vous m'avez ainsi quittée ! — s'écria-t-elle avec douleur.

Un brusque effort dégagea son bras et elle dit :

— Ah ! laissez-moi ! Oui, je vous oubliais... j'allais vous oublier !...

Charlie revenait. Il observa, surpris, la figure défaite de Grâce, l'expression triomphante d'Antoine. Laissant paraitre une familiarité inquiète, il plia le châle en pointe et en drapa le buste de madame Mirbel.

— Merci, Charlie ! — dit-elle faiblement. — Avez-vous vu que là, tout en haut, à droite, deux grands magnolias se sont épanouis ?

— Où cela ?... Oh ! oui !... Qu'ils sont beaux !

Et il exagérait son charmant enfantillage.

Antoine contemplait Grâce. Elle serrait étroitement contre ses bras le châle à franges soyeuses. Il était rose, celui-là, vif comme un fard, et des papillons brodés s'y posaient, blancs,

sur des fleurs pareilles à leurs ailes; les effilés s'emmêlaient, alternés, des deux tons. Près de l'étoffe couleur de certaines façades créoles, le visage de madame Mirbel semblait exsangue...

— C'est moi, enfin!

Et la grosse maman arriva, essoufflée, poudrée, vêtue d'organdi et de « blondes », ayant élaboré une superbe coiffure et s'éventant à coups rapides d'un autre petit éventail. Malgré sa graisse, malgré son âge, elle était encore agile et parfois gracieuse, et l'on devinait en elle le corps jadis souple et mince, peu à peu déguisé par les oreillers des seins et les édredons des flancs.

— Cher Antoine, — dit-elle, — quel personnage bizarre vous êtes!... Psst! vous partez. On ne sait pour où ni pour quelle raison... Quatre ans, pas signe de vie... Un beau jour, pffit! vous revoilà, aimable, gai, comme si on s'était laissé la veille... Drôle de type! drôle de type!... Voulez-vous souper ici? Il y a du *gumbo*.

Elle tourna, non sans peine, son cou trop gras vers sa fille.

— Maman, — dit Grâce, — je suis très fatiguée.

Ah! — dit la bonne dame étonnée. — Qu'as-tu? En effet, tu es bien pâle.

Elle cligna de l'œil vers Antoine et dit, affectant la malice:

— L'émotion de revoir un ami!... Alors, Antoine, vous viendrez une autre fois.

— Avec plaisir! — dit-il.

Et tous deux fixèrent une date.

Grâce eut un geste de colère. Elle n'ajouta rien.

— Je crois (et Antoine se leva) que je vais laisser madame Mirbel se reposer; elle a l'air, il est vrai, d'être souffrante.

Il prit congé de la mère, baisa sa main, et appuya longuement ses lèvres sur le poignet de Grâce, malgré la résistance qu'elle lui fit.

Il se tourna vers Charlie :

— Adieu, monsieur; ne vous dérangez pas...

Mais Charlie l'accompagna.

Plus loin, on entendait Dominique qui chantait un air créole et culinaire. Cela commençait avec une impétueuse gaieté et finissait dolemment, en mineur :

Quand patate la couite,
A manger quand patate la couite...

D'un geste irrespectueux, Dominique referma la porte sur Antoine, et il marmotta :

— Patate la couite, ce soir, pas pour tes dents, *choual!* [1]



Au jour fixé, Antoine ne dîna pas chez madame Mirbel : Il voulut se faire attendre et peut-être regretter.

Le lendemain il vint s'excuser, prétexta pour la veille une migraine, et revint ensuite à plusieurs reprises, jusqu'à une nouvelle invitation. Pas une fois il ne put voir Grâce seule : elle sut garder près d'elle Charlie, ou sa mère, ou quelque ami. Mais Antoine patientait, content de se remémorer la joie que lui avait causée Grâce par ce cri : « J'allais vous oublier! » Ce n'était donc pas encore accompli... Et Charlie, le cavalier servant, cet enfant inoccupé qui, entre l'éducation finie et une carrière à choisir, passait son temps à ramasser l'éventail de sa belle cousine ou à lui plier son châle à franges, Charlie n'avait peut-être pas encore obtenu un seul baiser...

Vaniteusement, il ne s'étonnait pas de la durable empreinte qu'il avait marquée au cœur de cette jeune femme. Cela lui semblait naturel et simple. Pouvait-on l'oublier, *lui*! comme n'importe qui?... Il était trop intelligent pour se juger unique et incomparable; mais il savait que, si une femme aimée vous oublie parfois assez vite, celle qu'on a fait bien souffrir ne vous oubliera jamais. Peut-être la douleur a-t-elle pour certaines femmes un attrait plus profond que la volupté, puisque celles-là se complaisent à prolonger en elles leur tourment, à en souffrir sans fin, et souvent avec plus de passion que de rancune pour celui qui jadis l'a causé.

Il jugeait Grâce un de ces caractères féminins. — Et certes, si l'on se souvient de son chagrin, elle ne pouvait ne pas

1. « Cheval ! »

se souvenir d'Antoine : car, tour à tour, son esprit, il l'avait méprisé, — sa tendresse, il l'avait dédaignée, — sa sensibilité, il l'avait meurtrie, — et son orgueil, il l'avait humilié...

Un soir, en amoureux transi, il lui plut de longer la maison de Grâce, rue Terpsichore. Aucune lueur ne filtrait par les croisées entr'ouvertes. Personne n'était au balcon. Antoine se promena dans la rue chaude et solitaire. Autour des rares réverbères se pressaient des nuées d'insectes ailés, qui encerclaient la lumière par leur anneau tournoyant, toujours rompu, puis refermé.

Une seule maison était encore éclairée ; en arrivant sous ses fenêtres, Antoine ne put entendre sans rire un refrain à boire jeté par une voix rauque et cessant brusquement... C'était, sans doute, un perroquet réveillé...

Et cela lui rappela une scène de son enfance. Sa mère aimait un petit perroquet appelé Vert-vert, en mémoire d'une lecture désuète. Un petit nègre, affublé du nom compliqué d'Amourasamémère, le soignait et recevait force coups de bec : Vert-vert était rageur, autoritaire et irritable. Un jour de carnaval, Antoine et ses amis gambadèrent autour du perroquet, couverts d'accoutrements bizarres et de masques grotesques. Vert-vert s'effara. Quand une toute petite fille vint compléter la ronde, minaudière sous sa trop longue mantille et son loup en velours, Vert-vert poussa des cris étranglés, se hérissa, se convulsa, et tomba du perchoir, évanoui... Depuis lors, Antoine n'avait plus perdu une occasion de provoquer chez le pauvre oiseau de folles colères, des frénésies et des syncopes... Que voyait Vert-vert sous le masque énigmatique ? Avait-il vécu une vie humaine ? Avait-il été une jeune femme mystérieuse, vêtue d'un domino vert et coiffée d'une aigrette ? Ou un jeune homme étrange, au fort nez busqué, comme son bec courbe, portant l'habit à basques pointues, telles que sa queue verdoyante ? Antoine s'était plu à imaginer les vies antérieures de Vert-vert... Mais sa mère, un jour, avertie, interdit le jeu. Antoine en fut mortifié. De plus, on lui confisqua le fameux « loup ». Vert-vert était trop aimé : l'enfant ressentit une extrême jalousie.

Au carnaval suivant, on racheta à la marmaille des faux nez, des costumes, des battes, des perruques et des chapeaux

biscornus. Pour épargner au perroquet toute terreur, on l'enferma à clef dans une chambre. Antoine et Amourasamémère, qui se vengeait de cuisantes morsures, glissèrent sous la porte un petit masque. Le pauvre Vert-vert fut trouvé mort. Son bec agrandissait l'œil fendu de ce masque, où pendait, déchiquetée en lambeaux, la barbe de dentelle.

Amourasamémère fut fouetté, et Antoine échappa, comme toujours, aux réprimandes maternelles...

Il sourit encore, à cette évocation cruelle de la langue noire et coriace du perroquet, de son œil rond et vitreux, de ses plumes ébouriffées et ternies, de ses pattes tordues, à la fois raides et molles, comme du caoutchouc écaillé. Quel plaisir pervers il avait ressenti et de cette mort singulière et de son impunité !

Oui ! il avait toujours été perfide. Grâce se rappelait peut-être sans joie, à l'heure présente, quelques autres traits où, bien après l'infortuné Vert-vert, elle avait joué le rôle du torturé. Antoine se retrouvait devant sa maison muette et dormante qui l'irritait et l'intriguait. Ne voyait-elle pas, cette demeure, Antoine se promener comme un sot sous les fenêtres d'une ancienne maîtresse ? Ne cachait-elle pas derrière ses murs cette maîtresse de nouveau convoitée ?... Grâce avait-elle conservé sa même chambre qui avait vue sur le jardin ? Peut-être était-elle accoudée à sa croisée, triste, troublée et languissante, ou bien, implacable, cherchait-elle comment écarter la présence d'Antoine ?... Non, elle sommeille à demi. Sa chevelure, pour la chaleur, est nattée en deux tresses épaisses au bout frisé ; ses bandeaux encadrent ses tempes ; elle est vêtue d'une transparente chemise à manches courtes. Ses bras si blancs entourent son front. Elle a l'air d'une petite fille sage, car on ne peut deviner que, lasse et les jambes allongées, elle rêve à des choses passées, voluptueuses et tristes... Antoine fut envahi d'amour pour cette forme évoquée par sa rêverie nocturne.

Elle avait changé d'expression, d'attitudes. Son corps était moins svelte, sa démarche moins vive. Mais l'harmonieuse, l'exacte beauté de ses gestes n'avait pas varié. Et, justement, c'étaient ces gestes qui précisaient les ressouvenances et ajoutaient au nouvel attrait je ne sais quoi de certain, de

connu et de ressenti... Ils donnaient un charme particulier au désir neuf inspiré par cette Grâce actuelle, pour l'amour de laquelle il était infidèle une fois de plus à l'amante de jadis...

Jusqu'au jour du dîner, Antoine ne fit qu'errer dans les rues du vieux « Carré » ou quartier français. Il se reprenait à aimer les arcades, les petites fenêtres, les murs peints en clair ou reblanchis à la chaux, les balcons qui surplombent, les toits de tuile, que le soleil, de plus en plus ardent, dorait. Quelquefois, par l'entre-bâillement des grandes portes cochères, il jetait un regard indiscret sur quelque jardin ou quelque cour intérieure, fleurie de bougainvilléas violet-pourpres, de grands feuillages exotiques, de bananiers et de hauts lauriers-roses.

Il s'attardait à boire des sorbets dans les confiseries, toujours animées par un continuel va-et-vient. Les gens, à New Orleans, ont l'air d'avoir tout le loisir de vivre et de perdre leurs heures : contraste avec l'aspect pressé et morne des villes américaines, où nul ne flâne. Il bavarda avec Francis, et réussit à éviter d'autres amis. Il ne s'occupa aucunement de ses affaires. De bonne foi, il se croyait là pour longtemps, ne pensait plus à s'en aller et se disposait à visiter quelques maisons pour avoir un logement tout prêt, le jour où madame Mirbel viendrait sans doute chez lui et retomberait dans ses bras, fort honorée d'y être et fort confuse d'avoir tardé à s'y précipiter.

Antoine arriva de bonne heure chez Grâce. Dominique étant affairé dans sa cuisine, il fut reçu par sa fille, mulâtresse toute jeune encore, qui devait être une enfant quatre ans plus tôt.

— Serait-ce toi la petite Migueline? — interrogea-t-il en lui tendant sa canne et son vaste chapeau de manille.

Elle sourit de toutes ses dents. Antoine remarqua que sa taille était onduleuse et que ses seins pointaient, déjà ronds, sous l'indienne à ramages.

La grosse mère accueillit Antoine au salon avec affabilité et essoufflement. Charlie était là, soucieux et vraiment sans emploi en l'absence de Grâce, qui se fit fort attendre. Deux

vieux messieurs étaient les seuls convives. L'un, grand, sec et décharné, à visage rasé et ironique ; l'autre, petit, replet et grave, malgré ses joues roses et ses favoris en houppes de clématite.

On parla de diverses choses auxquelles Antoine se trouvait étranger, car c'étaient des potins ou des faits d'intérêt local. On déplora, une fois de plus, que la Louisiane ne fût plus française. On huma le fumet pimenté qui s'exaltait et annonçait un repas succulent. Grâce enfin entra. Elle était vêtue de blanc qu'assombrissaient des nœuds en velours noir. Ses bras et son cou étaient demi-nus. Sous les entre-deux qui rayaient le corsage léger, Antoine apercevait la peau mate, plus secrète et plus blanche d'être ainsi presque cachée. La chevelure tordue était toujours aussi abondante et aussi belle. Les yeux regardaient en face et ne semblaient plus redouter ceux d'Antoine. Il les connaissait trop, ces beaux yeux, pour ne pas voir à leur couleur que la jeune femme était inquiète. Ils n'avaient pas ce vert étrange, un peu bleuâtre, qui révélait la quiétude et l'amour; mais, d'un gris verdissant de ciel d'orage, ils étincelaient sous les cils foncés.

Antoine ne fut pas à côté d'elle : Charlie et le vieux sec eurent cet honneur. Il dut se contenter d'être à la gauche de la maman, pendant que le vieux replet occupait la droite. La table était jonchée comme autrefois de roses cueillies au jardin. Leur fraîcheur embaumait les guirlandes damassées de la nappe. Les compotiers en cristal ancien étaient pleins de fruits variés, et la vieille argenterie Louis XVI, usée, scintillait.

Le tiède crépuscule assombrit peu à peu la longue salle à manger. Migueline servait, souple comme un chat, agile comme un singe, et, quand elle alluma les bougies, l'ombre des pointes de son madras figura sur le mur un petit lapin.

Antoine savoura la vraie cuisine créole, supérieurement exécutée par Dominique. On discuta gravement les mérites divers de chaque plat. Le vieux replet, qui était magistrat, plaisanta le vieux sec, qui était collectionneur, en lui demandant si la *jambonlaya* n'était pas meilleure qu'une grillade d'insectes, — ce que le vieux sec se défendit courtoisement de manger pour son déjeuner. — On parla des papillons, dont

il avait une quantité merveilleuse. Il émit, à ce propos, des opinions savantes, que la grosse dame écoutait, distraite, en s'éventant.

Antoine se pencha sur la table pour dire à madame Mirbel:

— Vous ressemblez, ce soir, à un papillon de France, dont le corps en velours noir, comme votre ceinture, sépare les ailes si blanches.

Mais elle n'eut pas l'air d'entendre ce compliment et sourit à Charlie lorsqu'il lui dit :

— Est-ce pour plaire à votre voisin de droite que vous avez mis ce collier de bestioles?

Mais Grâce avait pour elle-même le goût de ces humbles et bizarres parures exotiques. Elle portait au cou un fil de scarabées métalliques habilement sertis, qui brillaient comme des saphirs et comme des émeraudes.

Migueline présentait la farce d'écrevisses annoncée. Elle la passa avec un air modeste et assuré, car ce plat était un de ceux les mieux réussis par son père.

— Antoine, — dit la grosse mère, — prenez-en beaucoup : c'est votre mets favori; je l'ai commandé pour vous.

Antoine remercia avec effusion. Mais Charlie, qui, servi le dernier, mangeait vite sans attendre l'accompagnement du plat de riz, dit tout bas, contrit :

— La farce est ratée!

Grâce, à haute voix, le répéta au monsieur sec, qui fit, consterné et interrogateur :

— La farce est ratée?

— Pas possible!

Et la maman se trémoussa. Ratée la farce?... le triomphe de Dominique!...

— Ratée, la farce? — répéta, pour être consolé, le vieux magistrat.

— Eh oui! ratée, ratée, ratée! — grommelait dans sa cuisine Dominique sournois, averti par Migueline, — et ratée exprès encore!... Pas pour ton nez, *choual!* pas pour ton nez, *choual!*

Dominique chérissait Grâce, et il avait l'instinct mystérieux des êtres dévoués. Il détestait Antoine, sachant à moitié pourquoi, et il avait sacrifié son prestige culinaire au plaisir im-

mense de rater le plat préféré « du vilain petit moussu qui aurait bien dû rester tout là-bas dans son Paris... »

Le dîner s'acheva. Les bananes, frites à point, les sorbets à l'ananas et à la fraise rassérénèrent toutes les gourmandises, et, après les premiers cigares et cigarettes, on prépara la table à jeu.

Charlie et Antoine durent faire, tour à tour, au whist, le quatrième joueur.

Antoine se réjouissait du tête-à-tête que cela lui réservait avec Grâce dans le jardin obscur, tout baigné de tiédeur et de noirs aromes; mais elle ne quitta pas le salon... Elle fumait, à demi couchée sur un divan, et regardait les vieux portraits qui ornaient les boiseries claires. Sa fumée montait en spirale, ainsi qu'un encens, jusqu'à un portrait de femme en costume du XVIIIe siècle. C'était un charmant fantôme, sous la cendre oublieuse dont la robe avait la couleur. Le pastel s'effaçait. Les cheveux poudrés, les tendres yeux, la robe étroitement échancrée, étaient du même gris doux, sur un fond gris pareillement, tel que doit être l'air du temps passé.

« Comme on m'oublie ! — semblaient reprocher la petite bouche décolorée et le geste découragé. — Comme on m'oublie !... »

Grâce la regardait, avec une pitié curieuse envers ce destin qui lui était aussi inconnu que celui du grand-père de Dominique. Elle aurait voulu savoir ce qu'avait souffert, attendu, regretté, cette personne triste et si jeune, cette amoureuse aux cheveux blancs, cette amante désillusionnée, cette presque petite fille déjà vieille.

— Est-ce de cette grand'mère qui éternise ici son maussade reproche et sa rancune éternelle que vous tenez votre entêtement et votre férocité ? (Et Antoine se rapprocha de Grâce.) Que vous faut-il pour me pardonner ?... Croyez-vous que cette dolente dame grise n'ait jamais été indulgente ni compatissante, même pour ce beau monsieur à parements écarlates qui lui lance un coup d'œil hardi du fond de sa toile enfumée ?... Je suis revenu pour vous ; je ne vivais plus sans vous ; je resterai ici, à vos pieds, oui ! malgré vous ! jusqu'à ce que vous me tendiez cette main hostile et que vous me rendiez ce qui m'est dû.

— Que vous dois-je donc? (Et ses yeux eurent une lueur verte.)

— Tout cet amour que vous m'avez repris.

— Je ne vous aimerai plus jamais, — dit-elle. — Mais je veux bien vous haïr.

— Tant mieux ! — répliqua fièrement Antoine ; — j'aime mieux cela que le mépris.

— L'un — dit Grâce — n'empêche pas l'autre.

Il frémit de rage et, vraiment, il aurait voulu la battre. Il s'éloigna et, voyant relégué au fond d'une coupe le collier de coquillages, il le prit et le mania longuement. Ce contact frais et lisse lui plut et le calma. Il porta la parure marine à son oreille. Il s'imaginait entendre une rumeur lointaine et qui n'était plus le bruit de la mer : un long soupir d'amour et de regret semblait remplir les minuscules spirales, soupir qui sans doute gonflait le cou qu'elles avaient enserré de leur nacre creuse.

Grâce revint vers lui pour lui arracher le collier avec mauvaise humeur. Elle murmura, maussade :

— Rendez-le-moi !

Malgré elle, ce « rendez-le-moi » n'avait pas l'air sérieux, mais moitié plaisant.

Il ne résista pas, et le lui rendit.

— Migueline — dit-il sans à-propos — est devenue une fort belle créature.

— Oui. Mais c'est une enfant honnête, sage et très surveillée par son père.

Et Antoine vit avec un plaisir moqueur le regard soudain méfiant de Grâce se détourner de lui, non sans embarras.

Le collectionneur avait perdu quelques *cents* : il abandonna la partie en remuant ses poches :

— J'ai perdu tout mon *picayune* !

La maman et le magistrat continuèrent seuls à jouer. Charlie, enfin libéré, put rejoindre Antoine et Grâce.

Grâce n'avait plus son attitude hostile. Elle se blottissait dans les coussins, semblait vouloir échapper à la séduction jadis subie et qui revenait encore la tenter. Elle maniait une cigarette éteinte, et Antoine, près d'elle, plus familier, lu parlait.

— Vous rappelez-vous? Vous rappelez-vous ce court voyage que nous avons fait ensemble, un été où votre mari était absent, jusqu'à ma plantation?... Vous rappelez-vous le bateau plein de musiques et de promeneurs qui nous emporta sur le Mississipi? Une fois débarqués, nous sommes partis à cheval. Vous rappelez-vous cet immense papillon brun et rouge, de teinte si vive que, lorsqu'il palpita près de votre visage, vous mîtes une main sur vos yeux, trop proches de sa flamme ailée? Vous rappelez-vous les champs de cannes où chantent les nègres?... Vous avez voulu tout connaître et parler aux serviteurs. Je vous vois encore goûtant un grand roseau sucré et juteux. Vous aviez l'air d'une Minerve gourmande quand, rassasiée, vous avez jeté, comme elle sa flûte, la canne succulente... Et la pluie soudaine et torrentielle est tombée. Nous nous sommes réfugiés dans l'habitation du gérant, qui devait nous héberger, la mienne étant toute délabrée, délaissée et refermée sur le passé dans une ombre brûlante... Vous rappelez-vous le chèvrefeuille et le jasmin sauvage qui cachaient les murs de cette maison et la transformaient en palais saturé de parfums et de rêves?...

Elle se rappelait. Elle ne luttait plus contre ce souvenir. Il leur était commun. De quel droit aurait-elle empêché Antoine de l'évoquer? N'avait-il pas alors tout partagé de ce présent disparu, le mensonge, la route, la lassitude, le plaisir et le repos? N'avait-il pas respiré près d'elle l'odeur de la nuit mouillée où tant d'aromes suintaient et s'exhalaient de tous les végétaux humides? Oh! dans l'air trempé, dans l'air lourd, le passionné parfum du jasmin jaune qui, avec une force étrange, semblait pénétrer jusqu'au fond de son être en même temps que l'amour souverain!... Dans le noir, tout là-bas, la pluie s'en va, goutte à goutte, et vraiment comme une femme qui s'éloigne sur la pointe d'un pied furtif... Et l'eau pesante tombe des branches; les thuyas et les « chênes vivants » la secouent; et les feuilles plates et luisantes du bananier reflètent obscurément les étoiles.

Et soudain elle revoit toutes les étoiles, auxquelles l'amour a parfois donné leurs plus beaux noms, les astres qui, l'été, semblent plus proches et, cette nuit-là, s'élargissaient au ciel moins sombre où couraient de grandes nuées...

Grâce renversa la tête sur les coussins. Le salon, les hôtes, tout s'effaçait. La réalité lui paraissait fantômatique; le songe était réel.

Près de ses cheveux, n'est-ce pas la main d'Antoine qu'elle voit s'avancer, — pour les répandre, sans doute?...

Elle rêve qu'ils sont épars et qu'elle s'éveille. Dans l'aube rafraîchie et gazouillante, elle s'éveille, s'étire à la fenêtre, et l'air pur lave son corps, comme une eau. Les minuscules oiseaux-mouches étincellent au soleil, piquent d'un long bec aigu les chèvrefeuilles en fleurs. Elle ne peut soutenir la lumière quand elle lève les yeux. Elle les abaisse et contemple sur le sol l'ombre des grands papillons, qui s'éploie en vol souterrain. Elle croit distinguer leurs espèces d'après leur dessin changeant. Celui-là doit être aussi noir que son ombre, et celui-ci noir et bleu, et cet autre, c'est le flamboyant, pourpre et or... Elle se retourne vers Antoine. Il sommeille, le visage enfoui dans son oreiller...

A cette image familière et trop précise, Grâce rougit violemment et sursauta. Antoine fut ravi de sa rougeur. Car il devinait ses pensées... Il savait quelle heure d'amour, de plaisir et de jeunesse venait de se remémorer son ennemie qui le détestait peut-être... et l'avait tant aimé!

Et Grâce souffrait de toute son âme sensible et fière... N'est-il pas affreux de partager avec ce qu'on n'aime plus ou ce qu'on méprise les souvenirs les plus chers et les plus doux? Ah! ne pouvoir les arracher de l'âme qui n'en est plus digne, les reprendre pour jamais, semblables aux siens ou différents, mais toujours marqués au sceau ineffaçable de l'heure révolue, être seule à les posséder, à les adorer ou à les maudire.

Et Grâce se détourna pour cacher ses larmes.

— Avez-vous — dit timidement Charlie — des nouvelles de M. Mirbel?

« C'est vrai, — pensa Antoine, qui eut envie de rire, — c'est jour de courrier. »

Et, feignant l'intérêt :

— Votre mari est-il content de son séjour en France? Il se porte bien?...

— Fort bien, merci.

Et Grâce eut à répondre encore aux questions des vieux messieurs : ils se rappelaient alors seulement qu'elle était mariée et s'enquéraient du voyageur.

Migueline passa des boissons fraîches et des gâteaux. Au piano, Charlie joua en sourdine des refrains créoles plaintifs et doux. La maman et le magistrat rangèrent les cartes. Ils s'effrayaient, sous les bougies vacillantes, de la dernière inondation. Rien n'arrêtait le Mississipi, ni digues, ni levées, ni jetées... Et le magistrat, secouant la tête, se targuait d'avoir prédit le désastre passé, prédisait encore le désastre futur. Puis il parla de ses plantations de coton et déplora la difficulté grandissante que l'on avait à trouver de bons travailleurs.

Le collectionneur, qui somnolait dans son fauteuil, aux sons assourdis du piano, se secoua. Il dressa l'oreille : ces paroles le ramenaient à ses manies favorites, à l'antique « dada » réenfourché à chaque occasion. Il puisa délibérément une prise de tabac fin dans une tabatière d'argent guilloché, puis il renifla, et, de son mouchoir au benjoin, épousseta les pointes de son col écarté et les pans de sa cravate. Il croisa ses jambes maigres. Son pied étroit et cambré, à la cheville duquel flottait un trop long lacet, battit le parquet. Moitié espagnol, moitié français, il était « Don Quichottesque », bilieux, sarcastique et desséché, hautain envers les hommes, exagérément courtois et chevaleresque envers les femmes.

Il n'aimait pas le magistrat; on s'obstinait néanmoins à les réunir dans tous les salons créoles de la ville, comme s'ils composaient à eux deux un ménage de célibataires.

— Monsieur, — dit-il au magistrat, — monsieur, cette abolition de l'esclavage a été une des plus grandes sottises et une des plus noires duperies du XIXe siècle.

— Noire est le mot! — concéda le magistrat, et, avec mélancolie : — Évidemment, cela nous a tous ruinés; mais je ne suis pas de votre avis. Ce fut un bel élan d'humanité.

— Ta ta ta et taratata! — reprit l'autre d'une voix aigre. — Ceux à qui cela ne coûta rien furent humains à bon marché. Et, d'ailleurs, fut-ce humain de faire couler tout ce sang de bons blancs pour l'affranchissement de ces nègres qui sont presque toujours inférieurs et sans intérêt?

« Peut-on — pensait Charlie — s'animer si souvent pour le

même sujet! se disputer perpétuellement pour cette cause lointaine, et vouloir, à tout prix, se convaincre l'un l'autre, quand, après tant d'années, on n'y est pas encore parvenu!... »

— Nous ne nous entendrons jamais là-dessus! (Et le magistrat caressa ses favoris d'argent, d'une main onctueuse et adoucie aux pâtes.) Ces nègres...

— Ces nègres, interrompit rudement le collectionneur, étaient pour la plupart très heureux, ou très suffisamment heureux; tout autant que nous, qui ne prenons pas les armes pour l'être davantage... Il n'y en avait peut-être pas mille qui souffraient les tortures contées par ce vieux bas-bleu sadique et larmoyant de Beecher Stowe... Les méchants maîtres sont plus rares que les autres, surtout dans nos pays indolents et chauds. La méchanceté raffinée, la réelle cruauté, monsieur, demande un fameux tempérament et ne court pas les rues!

— Permettez, monsieur, permettez! Ce paradoxe...

Mais le collectionneur semblait résolu à ce que le magistrat ne finît pas ses phrases, et il poursuivit :

— Toutes ces têtes crépues représentaient pour leurs maîtres une grosse part du capital : l'intérêt était donc de les bien garder, soigner et nourrir. La plupart vivaient sans misère et sans souci. Et pour eux on n'a pas hésité, toujours au nom de votre humanité, à ruiner inhumainement d'innombrables blancs. Ces blancs honorables s'étaient péniblement constitué une fortune... à la sueur de leurs nègres, il est vrai! Mais les dépouiller ne fut pas juste. Mes parents étaient fort riches. Ma jeunesse fut luxueuse... Ma vieillesse est maintenant minable et désargentée.

— Je ne nie pas, monsieur, que tout cela ne soit lamentable, mais...

— Oui, monsieur, lamentable, en vérité, lamentable, et de toutes manières. Que fallait-il, au moment de cette guerre, pour que la Louisiane redevînt française, sinon l'opportun appui de Napoléon III? Cet appui, il n'a pas osé l'offrir aux États du Sud, parce que la cause de cette lutte cruelle était, paraît-il, humanitaire. Il n'a pas voulu paraître protéger le parti esclavagiste.

Napoléon III, monsieur, était imbu des plus respectables principes d'humanité. Il fut nettement anti-esclavagiste.

Les deux vieux étaient debout et se parlaient l'un contre l'autre, exaspérés comme à leur première discussion sur ce sujet, qui leur en avait cependant fourni une série abondante.

Le collectionneur, imperturbable, tenait à son idée :

— Et pourtant, monsieur, quelle occasion unique, merveilleuse!... Les États du Sud, joints au Mexique alors occupé par les troupes impériales, quel bel empire colonial français à opposer à l'envahissante puissance anglo-saxonne!... Ah! la France a perdu beaucoup pour ces peaux noires! Et quel usage font-elles de leur liberté qui nous a coûté si cher?...

— Oh! oui, cette guerre de l'Indépendance fut affreuse, — dit tout bas en frissonnant la vieille dame, qui n'était plus gaie. — Je restais sans nouvelles de mon mari pendant des semaines, des mois entiers! J'étais toute jeune alors et mes cheveux — dit-elle en oubliant leur belle teinture noire — sont devenus tout blancs!

Mais on ne l'écoutait pas.

— La liberté, monsieur, — reprit onctueusement le magistrat, — est un bien qui doit être commun à tous les hommes.

— Excepté, monsieur, à ceux que les gens de votre état tiennent sous les verrous, et parfois injustement et mal à propos!

— En vérité...

— La vérité, monsieur, c'est moi qui viens de la dire. Il n'y avait pas plus de raison de supprimer l'esclavage pour des cas exceptionnels de nègres indûment maltraités qu'il n'y en aurait de supprimer la magistrature pour des cas regrettables, bien que rares, d'erreurs judiciaires et pour quelques têtes innocentes trop vite coupées.

— Il est évident — dit la maman, timide — que nous avons toujours été très bons, ma famille et moi, pour les esclaves, qui nous adoraient... et que nous sommes, à présent, ruinés tout de même.

— Et c'est cela qui n'est pas humain! — grogna l'autre, — pas humain, pas humain!

Le magistrat était fort mécontent. Il avait beau connaître l'impétuosité du collectionneur, elle l'empêchait toujours de développer ses périodes. Il chercha au fond de sa boisson glacée une réponse, qu'une grandissante envie de dormir lui rendait pénible à trouver.

— Il n'est pas humain, non plus, monsieur, de tuer ces innocentes bestioles pour satisfaire vos curiosités scientifiques et votre amusement personnel.

— Parfaitement, monsieur!... Vous me comprenez enfin! Ce sentiment, dit humain, ne doit s'exercer que d'homme à homme, du même au même, du blanc au blanc, et non de l'homme à l'animal ou au nègre.

— Je n'avais jamais ainsi restreint le sens du mot « humain ». Monsieur et cher ami, vous êtes un mauvais plaisant!

— Sachez, monsieur, que je ne plaisante jamais. J'ai perdu ce goût avec ma fortune!

Antoine se serait ennuyé durant cette éternelle altercation, si les têtes grimaçantes et les gestes rageurs des deux vieux ne l'eussent diverti. Il s'étonnait, comme Charlie, qu'on pût encore se passionner pour cette vieille cause dont l'effet était subi depuis longtemps. Ruinés, évidemment, mais c'était fait; et comme, sur ce point, seul important, tout était accompli et déjà lointain, il restait indifférent à ces radotages.

Madame Mirbel avait écouté avec attention. Elle semblait songeuse et un peu ironique. Sa mère, navrée par cette inutile discorde, essayait d'apaiser les partis :

— Vous avez, sans doute, raison en principe, — dit-elle au magistrat, — mais est-ce que Dominique ou Migueline ou mes autres serviteurs seraient moins heureux s'ils étaient encore esclaves? Je les traiterais exactement avec la même bonté, la même affection. J'aime beaucoup mes nègres.

— Certes, — reprit le magistrat, pendant que le collectionneur, croisant haut ses jambes, s'éventait avec son mouchoir et se renversait au dossier de son siège, — certes! Mais cette petite Migueline, par exemple, vous auriez le droit effroyable de la vendre à qui voudrait, vous pourriez la séparer à jamais de sa famille!

— Voilà — dit-elle — ce qui ne s'est jamais fait chez nous.

— Sans doute! sans doute!... Mais ce droit, bien que n'en usant pas, vous le possédiez, et cela seul était inique, atroce, inadmissible.

— Et c'est un droit que Migueline saura bien s'arroger elle-même, — dit brusquement Grâce, — de se vendre au plus offrant, c'est-à-dire à celui qui offre ou le plus de luxe

ou le plus de séductions, ou le plus de tendresse ou le plus de plaisir!

— Oui, mais cela, c'est son affaire! — reprit paisiblement le magistrat. — Elle est libre.

— Libre?... (Et Grâce eut un étonnement violent.) Libre?... Mon ami, le pensez-vous? Et qui de nous est donc libre ici? Nous sommes tous esclaves de quelqu'un ou de quelque chose, d'une manie, d'une circonstance, d'une affection, d'une habitude, d'un préjugé, d'une dévotion, d'un amour ou d'un souvenir. Et quand même ne le serions-nous pas de toutes ces choses, nous sommes asservis, oui, nous le sommes tous! par la nécessité, la fatalité, la vieillesse et la mort...

— Hélas! par la mort, cela n'est que trop vrai. Mais tant que je suis en vie, — goguenarda le magistrat, — je ne me sens pas esclave du tout.

Il avait pourtant une peur bleue de sa gouvernante, quarteronne encore jeune qui le menait au doigt et à l'œil et dont on le soupçonnait d'être fort épris.

— Vous avez bien de la chance! — lui dit Grâce, — et je vous félicite d'être arrivé à votre âge, et dans votre métier, en pouvant croire à la liberté personnelle pleine et entière de chacun.

— Oui! suis-je libre, moi? ronchonna le collectionneur; est-on libre quand on est pauvre?

— Mais, mon Dieu, je suis très libre, moi! — dit la maman, oubliant que sa graisse gênait ses moindres mouvements, — libre comme l'air!

« Comme un ballon dans l'air! » pensa Antoine, qui dit tout haut :

— Mais je me trouve, quant à moi, fort à l'aise et très en liberté.

— Ah! vous! peut-être, — dit Grâce; — mais sera-ce toujours?... Votre tour viendra. Vous serez enchaîné par quelque chose de mystérieux encore, et qui sait? proche!... la maladie, le chagrin, l'ennui, l'âge..., que sais-je?

— Vous êtes charmante, vraiment!

— J'omets à dessein la fidélité. Vous ne semblez pas être un de ceux qu'elle entrave.

— Qu'en savez-vous? — dit-il, d'un ton sérieux.

Elle ne répondit rien. Charlie, au piano, songeait que lui non plus n'était pas libre. Est-on libre quand on est amoureux, qu'on est timide, qu'on est un enfant? O prison de la jeunesse, prison dorée et merveilleuse, mais prison!

Les deux bavards, ayant pour cette fois vidé leur sac, épuisé leur salive, se levèrent, soulagés de s'être bien disputés. Le collectionneur redressa le toupet dru de ses cheveux à peine grisonnants. Le magistrat caressa d'une main discrète son crâne rose et nu, et ils firent leurs adieux.

— Alors, belle dame (et le collectionneur baisa galamment la main de Grâce), vous êtes pour l'esclavage?

— Je ne sais encore, mon vieil ami, — dit-elle avec un sourire un peu triste; — je vous dirai cela un autre soir... Mais je pense seulement que, si l'on est parvenu à affranchir nos bons nègres de tout ce qui rend les blancs de vils et éternels esclaves, je voudrais bien être à leur place et je changerais volontiers de peau avec Migueline.

— Et vous auriez tort! — dit hypocritement le magistrat, connu pour son goût très vif des négresses.

Les deux vieillards s'en allèrent ensemble, afin de se chamailler encore en chemin.

— Adieu, — dit Grâce à Antoine, qui ne se disposait pourtant pas à partir.

Il n'osa pas rester après ce congé qui lui était signifié d'un air soucieux. Il ne se retira pas sans presser longuement les mains de la jeune femme, les baiser et la voir pâlir sous le regard suppliant de ses beaux yeux pleins d'espoir.

Avant de refermer la porte, il entendit Grâce dire nettement :

— Restez, vous, Charlie.

Et il sortit, tourmenté de jalousie, sa tendresse transformée en une sorte de rage, son désir en dépit.

Il se promena de long en large dans la rue Terpsichore. Elle était mystérieusement bleuie par le premier quartier de la lune — au dessin recourbé comme le grand fleuve qui donne à la ville bâtie sur son bord arqué le surnom gracieux de « Cité du Croissant ».

GÉRARD D'HOUVILLE

(La fin au prochain numéro.)

MALADIE, IMMUNITÉ
ET
SÉROTHÉRAPIE

Il est bien difficile, sinon impossible, de donner de la maladie une définition vraiment générale. La maladie, disent quelques-uns, est un état anormal de l'organisme dont la santé est l'état normal. Mais cette définition ne soutient pas l'examen. Qu'une ligne ne soit pas tout à fait droite, on peut s'en assurer en la plaçant à côté d'une ligne droite, qui sert de règle, de *norme* : car on peut toujours tracer une ligne droite et la prendre comme terme de comparaison. Mais, pour affirmer que l'état d'un organisme est anormal, il faudrait pouvoir se procurer un organisme normal et les observer tous deux en même temps ; comment reconnaître et affirmer qu'un organisme est normal? Tel symptôme que nous considérons comme morbide chez un individu peut se rencontrer chez un autre personnage qui se déclare bien portant. Les différences physiologiques entre individus sont trop considérables pour qu'on puisse parler du type normal d'une espèce ; tout au plus, peut-on parler de type moyen.

Au lieu de comparer un organisme à un autre organisme choisi comme type, on peut essayer de définir l'état de maladie en comparant les aspects successifs d'un même individu ; mais ici encore la définition exclut toute précision ; l'individu vivant ne reste jamais semblable à lui-même : il évolue. Cette

évolution est lente ; elle ne s'en poursuit pas moins, sans repos, sans trêve, depuis la naissance jusqu'à la mort. Indépendamment même de cette évolution inéluctable, il se produit dans la physiologie des hommes des fluctuations quotidiennes. La méthode des graphiques est trop répandue aujourd'hui pour qu'on s'arrête à la définir ; toute mère dont le bébé a été malade connaît les courbes au moyen desquelles le médecin note les variations journalières de la température ou du pouls. Or il est certain que, même pour des êtres considérés comme bien portants, si l'on trace les courbes qui, chaque jour, représentent les variations de la physiologie individuelle, on voit que, d'un jour à l'autre, ces courbes ne sont pas superposables ; il y a dans les hasards de la vie des causes incessantes de variation : une course rapide suffit pour donner au pouls une accélération qui peut effrayer. Ici donc encore, pour un même individu, il ne peut être question que de moyenne ; tel symptôme sera considéré comme morbide s'il s'écarte notablement de la moyenne des jours précédents ; une maladie ne sera bien caractérisée que si plusieurs courbes de la physiologie individuelle s'écartent notablement de la moyenne habituelle.

Mais s'il faut des différences notables, quelle précision mettre dans la définition du mot maladie ? On ne pourra définir à coup sûr que des maladies sérieuses. Si l'on voulait recourir à la précision des sciences exactes, il faudrait choisir comme normal un graphique moyen, c'est-à-dire un graphique qui ne coïnciderait jamais avec le graphique réel, et l'on serait amené à cette conclusion plaisante que les gens les mieux portants seraient toujours un petit peu malades ! Il est donc impossible de dire dogmatiquement, à un instant précis : tel individu est sain ; tel individu est malade. Cela est bon dans le langage courant, mais impossible dans le langage scientifique, et il faut se réduire à constater que l'organisme varie, passe à toute minute d'un état à un état différent.

Le langage courant, en attribuant à chaque individu une dénomination fixe, donne à cet individu une apparence d'immutabilité. Ainsi, quand nous disons « Pierre est malade », nous pensons malgré nous que quelque chose de nouveau, la maladie, est surajouté à cet organisme fixe, immuable, que

nous connaissons et que nous appelons Pierre. Quand on nous apprend ensuite que « Pierre est guéri », nous nous disons que Pierre est redevenu ce qu'il était autrefois, parce qu'il est débarrassé de la maladie surajoutée momentanément à son mécanisme. Et ce n'est pas seulement quand nous parlons d'autrui, c'est aussi quand nous réfléchissons à notre physiologie personnelle, que nous commettons cette erreur de croire qu'une guérison représente le retour pur et simple à un état antérieur. Or il n'en est jamais ainsi ; toute maladie transforme l'organisme; jamais un malade ne redevient ce qu'il était; la maladie le fait autre. Il aurait changé dans le même temps s'il n'avait pas été malade, mais il aurait changé d'une manière quelconque, non définie; ayant été malade il a subi des changements qui sont en rapport avec la maladie qu'il a eue.

Au cours d'une excursion dans l'Ilha Grande, sur la côte du Brésil, je pris plaisir à laisser se poser sur mes mains une foule de petites mouches noires qui, par succion et sans piqûre sensible, causaient chacune une petite ecchymose ronde de moins d'un millimètre de diamètre. Quand je rentrai à bord, des gens expérimentés me dirent que j'avais été attaqué par des *borachudos* et que je ne tarderais pas à m'en ressentir, ce qui me parut invraisemblable puisque, n'ayant pas été piqué au sens propre du mot, je ne pouvais croire qu'un poison quelconque fût introduit dans mon organisme. Or, dès le lendemain soir et pendant une semaine environ, chaque ecchymose, remplacée par un bouton, me causa une cuisson douloureuse ; j'eus de la fièvre et des insomnies. Puis, toute douleur se calma, et je me crus débarrassé. Les borachudos n'existent pas partout au Brésil ; je restai un mois environ sans en voir. La première fois que de nouveau j'en rencontrai, je fis tout mon possible pour les éviter ; mais ces petites mouches ne font aucun bruit et leur piqûre n'est pas immédiatement sensible. Je rapportai donc de ma promenade une douzaine d'ecchymoses ; je m'attendais à les voir se transformer en d'insupportables boutons. Il n'en fut rien ; à peine une légère démangeaison le lendemain, et tout disparut. Je m'étais trompé en pensant que, la première fois, j'avais été purement et simplement débarrassé de mon intoxication par

les petites mouches noires; j'avais été, comme disent les médecins, *immunisé*; j'étais devenu inattaquable : il y avait eu transformation de mon organisme en quelque chose de différent; mais cette différence n'était constatable que par le réactif même qui l'avait fait naître, le poison des borachudos.

*
* *

Pour toutes les maladies, dont nous nous occuperons dans cet article; — et ces maladies sont celles dont l'étude est le plus avancé, — il y a introduction dans l'organisme de quelque chose d'inusité. Entendons-nous bien sur ce mot *introduction*, et notons la différence essentielle entre l'*ingestion* d'un corps dans le tube digestif et son *entrée* dans l'individu lui-même. L'animal est un sac entièrement clos que traverse de part en part un tube digestif, comme un manchon de femme est traversé par un cylindre creux dans lequel se mettent les mains : le contenu de notre tube digestif est « extérieur » à la cavité close dans laquelle le sang et la lymphe, « milieu intérieur », baignent les cellules ou éléments anatomiques qui constituent nos organes. Et par conséquent, c'est tout autre chose que d'avaler une substance, l'ingérer dans le tube digestif, ou de l'introduire directement dans le milieu intérieur. Tout le monde sait que le venin des serpents, dont l'inoculation par morsure est fatale, peut être avalé sans danger, ingéré dans un tube digestif intact; on peut sucer sans crainte la plaie provenant d'une dent de vipère, si l'on n'a pas d'érosion à la muqueuse des lèvres ou de la bouche. On comprend alors l'intérêt capital que l'homme et l'animal ont à défendre l'intégrité de leur paroi cutanée ou intestinale; nous devons considérer comme nos pires ennemis les êtres qui nous percent la peau; la plus minime piqûre peut servir de porte d'entrée à des facteurs inusités. L'homme a redouté de tout temps les serpents, les guêpes, les vives, etc.; les conquêtes récentes de la science nous ont appris à craindre, peut-être plus encore, les attaques en apparence si bénignes des puces, des punaises, des moustiques; ces insectes peuvent nous transmettre les maladies les plus terribles, peste, fièvre récurrente, malaria, etc...

Mais si l'homme ou l'animal est un sac parfaitement clos, les parois de ce sac ne sont pas imperméables, sans quoi la mort serait fatale. Les éléments anatomiques constituant les organes, nerfs, muscles, foie, etc..., dont l'activité incessante et coordonnée se traduit par le phénomène d'ensemble que nous appelons la vie, sont incapables de travailler constamment sans rien dépenser; ils consomment sans cesse des substances dites alimentaires et fabriquent des substances excrémentitielles, et tout cela se fait dans le milieu intérieur et à ses dépens. Ce milieu intérieur est limité; il n'est pas inépuisable; l'activité des organes qu'il baigne ne pourrait donc pas se poursuivre semblable à elle-même, si ce milieu n'était constamment renouvelé. Et l'on dit qu'un être est vivant quand il réalise sans cesse et convenablement le renouvellement de son milieu intérieur. La circulation brasse ce milieu; l'excrétion, à travers les parois perméables du rein, du poumon et des autres glandes, le débarrasse des produits excrémentitiels; l'absorption de substances gazeuses ou liquides à travers les parois perméables du poumon et de l'intestin lui fournit les substances alimentaires utiles aux tissus.

Ainsi, dans ce sac clos qui constitue l'individu vivant, à travers des parois perméables, il entre sans cesse des substances empruntées au monde extérieur, à l'ambiance, comme on dit en jargon biologique. Or l'extérieur, l'ambiance, est essentiellement variable et l'on est effrayé en songeant aux hasards qui résultent de cette variabilité. La vie ne se conserve qu'à la condition d'un renouvellement convenable du milieu intérieur; ce renouvellement est subordonné aux conditions de l'ambiance; il faut donc, ou que ces conditions ne changent pas trop, ou que l'animal soit outillé pour résister aux variations les plus habituelles. Cette seconde hypothèse est réalisée quand l'être vivant est adapté à son milieu.

Pour l'absorption des éléments gazeux, que le milieu intérieur reçoit à travers la paroi des poumons, nous voyons d'ordinaire que, l'atmosphère ayant une composition sensiblement constante, l'homme respire sans trop de peine ni de risques et se trouve bien de ces conditions auxquelles il est habitué; mais son organisme est désarmé quand une variation imprévue modifie la teneur gazeuse de l'ambiance; un dégage-

ment d'oxyde de carbone dans une chambre à coucher est mortel; ce gaz délétère, qui traverse le poumon aussi bien que l'oxygène, détruit l'hémoglobine de notre sang. L'absorption des éléments liquides au niveau de l'intestin s'opère en des conditions un peu différentes. La constance de l'atmosphère permet à l'homme de vivre presque désarmé contre les variations trop brusques de sa composition; au contraire, la variabilité presque infinie des substances alimentaires, solides ou liquides, qui se trouvent à notre portée, a fait que l'animal, pour rester vivant, a dû acquérir petit à petit des instincts ou des connaissances qui lui permissent de choisir sa nourriture : ces instincts existent chez l'animal; chez l'homme, ils se sont, petit à petit, dégradés, ayant été remplacés par une connaissance raisonnée qui se transmet de génération en génération.

Donc, nous choisissons notre nourriture et nous la choisissons convenable; du moins croyons-nous le faire et en réalité nous ne nous trompons pas trop, puisque quelques-uns de nous vivent fort longtemps. Mais quelquefois nous commettons des erreurs : nous sommes empoisonnés par des champignons ou des charcuteries d'un goût agréable; il nous arrive aussi de gagner la fièvre typhoïde ou d'autres maladies qui, pour être moins graves, n'en sont pas moins fort pénibles. Dans le cas des champignons ou des charcuteries, nous sommes trompés par notre instinct, au même titre qu'une vache qui, dans une prairie, mange la terrible racine de l'*Œnanthe crocata*[1]. Dans le cas de la fièvre typhoïde, l'instinct ne saurait être mis en cause; l'aliment ne peut nous être suspect; le poison ne préexiste pas dans cet aliment; il s'y trouve seulement un microorganisme que nous ne pouvons ni voir ni sentir et qui, se cultivant dans notre intestin, y produit des substances très vénéneuses. Dans notre alimentation, il est donc des dangers qui, avant l'ingestion, échappent à nos organes des sens et n'ont pu donner naissance à des instincts capables de guider notre choix.

1. L'Œnanthe crocata est une ciguë dont les tiges et les feuilles sont inoffensives pour les bestiaux; mais sa racine contient un poison convulsant; quelquefois, les crues des ruisseaux mettent à nu ces terribles racines que les vaches, n'étant pa habituées à les rencontrer, mangent sans défiance.

Ainsi le contenu de notre intestin comprend des substances que nous avons choisies, mais aussi des microorganismes que nous n'avons pas aperçus en les ingérant et qui interviennent, pour une part formidable, dans la transformation de nos bols alimentaires. Nous ne pouvons pas prévoir le résultat de la consommation d'un mets; notre flore intestinale est d'une richesse inquiétante, et cependant, nous survivons en assez grand nombre pour que la population humaine du globe ne décroisse pas. C'est qu'il y a, dans les matières alimentaires que nous consommons habituellement, des microorganismes habituels, auxquels les hommes se sont adaptés. Cette adaptation peut résulter de circonstances très diverses. Ou bien ces microbes habituels, qu'on appelle les « bactéries banales », sont détruits par nos sucs digestifs. Ou bien ils végètent dans notre intestin mais ne produisent que des poisons qui, comme le venin des vipères [1], ne sont pas absorbés par la muqueuse saine. Ou bien encore, ils fabriquent des substances qui sont absorbées, mais auxquelles nous sommes tellement habitués et qui nous sont même devenues tellement utiles que nous ne pouvons plus nous passer des commensaux bienfaisants qui nous les fournissent : on a prétendu que certains états morbides proviennent de l'absence, dans notre intestin, de microbes indispensables. Mais, à côté de ces bactéries banales, il en est d'inusitées ; à côté de ces éléments utiles, il en est de dangereux, qui, faute d'adaptation de notre organisme, peuvent modifier gravement son état habituel, déterminer un état insolite, une maladie; ce sont les éléments pathogènes.



Il est facile de classer en deux catégories ces éléments pathogènes. Dans la première catégorie, se placeront les substances solubles que l'on appelle, suivant les cas, poisons,

1. Il serait exagéré de prétendre que c'est par adaptation que le venin des vipères a perdu la faculté de traverser notre tube digestif; il est probable que nos ancêtres n'en ont pas fait leur nourriture habituelle; nous ne devons donc voir dans cette particularité qu'un heureux hasard; il est légitime de faire appel au hasard quand il ne s'agit pas d'une particularité très compliquée.

toxines, venins, etc., et qui pénètrent en nous, soit à travers un orifice pratiqué dans notre peau (morsure des serpents, injection de morphine, etc.), soit simplement par suite de la perméabilité de nos parois protectrices (poisons du tube digestif, oxyde de carbone, etc.)... Dans la deuxième catégorie, nous rangerons les microorganismes vivants qui, introduits dans notre milieu intérieur par une porte quelconque, s'y multiplient et y sécrètent leurs poisons spécifiques (parasite de la malaria inoculé par la piqûre des *anopheles*, spirille de la fièvre récurrente pénétrant grâce à la trompe des punaises, microbe de la rage entrant avec la morsure des chiens, etc.)... Il ne faut pourtant pas mettre entre ces deux catégories de distinction trop tranchée : plusieurs poisons, que nous absorbons à travers nos muqueuses, proviennent de microbes cultivés dans notre intestin, et certains microorganismes pathogènes, celui de la diphtérie, par exemple, après s'être introduits avec effraction dans notre individu, se tiennent modestement à la porte et pullulent en ce vestibule d'où ils inondent de leurs produits excrémentitiels notre milieu intérieur.

Dans les deux cas, il y a maladie par suite de l'addition d'un facteur inusité; mais, quand cette maladie résulte d'un microbe qui se multiplie, la quantité de substance nuisible absorbée s'accroît tant que le microbe pullule, tandis qu'une substance soluble étant introduite une fois pour toutes, sa quantité ne s'accroît pas. C'est là la principale différence à établir entre les empoisonnements ou intoxications et les infections microbiennes.

Bornons-nous au cas où le facteur inusité est un microbe. Cet élément nouveau trouble l'équilibre préétabli ; il y a maladie. Quelquefois, le microbe s'acclimate dans son hôte et, quoique troublant l'équilibre, ne le détruit pas assez complètement pour amener une mort rapide ; tel est par exemple le cas de la tuberculose, qui est le type des maladies « chroniques » : alors, il n'y a pas de véritable bataille entre le microbe infestant et l'animal infesté; il s'établit une sorte de paix armée, mais qui finit par épuiser l'hôte. Il existe, au contraire des maladies « aiguës » : prenez pour exemple le charbon des moutons. Les microbes agents de cette maladie, les bactéridies charbonneuses ayant pénétré dans le sang du

mouton, une lutte terrible s'engage entre les deux espèces vivantes, le mouton et les bactéridies; ici, il n'y a pas de paix armée possible; la guerre ne peut se terminer que par la mort rapide de l'un des combattants. Quelquefois, c'est le mouton qui meurt. D'autres fois, au contraire, les bactéridies sont détruites, et, alors, on dit que le mouton est guéri; il recommence une existence normale et il a l'air d'un mouton ordinaire, quand il broute tranquillement l'herbe des coteaux.

En réalité, il n'en a que l'air; car il est devenu différent, comme j'étais devenu différent après avoir été piqué par les borachudos du Brésil. Il a récupéré un état d'équilibre, non pas identique, mais analogue à celui dont il jouissait avant d'être atteint du charbon; c'est un « nouvel » état d'équilibre. Sans vouloir entrer dans le détail des phénomènes, on peut en donner une idée d'ensemble en disant que le mouton, sorti vainqueur de la lutte appelée maladie charbonneuse, s'est habitué à lutter contre les bactéridies. S'il subit une nouvelle inoculation du charbon, il y résistera victorieusement, sans même paraître gêné. On peut dire de lui qu'il est devenu réfractaire au charbon, et il conserve cette précieuse immunité assez longtemps. Mais si l'on n'a pas soin de lui inoculer de temps en temps un peu de virus charbonneux, il finit par perdre cette immunité, comme nous perdons toutes nos habitudes, faute d'usage : il lui faut donc entretenir son immunité, comme un maître d'armes s'entretient la main, par l'exercice.

Dans le cas où le mouton succombe, c'est la bactéridie qui, sortie victorieuse de la lutte, s'est habituée à tuer les moutons; on dit qu'elle a subi une augmentation de virulence; si on l'inocule à un nouveau mouton, elle le tue plus sûrement et plus vite; mais si on la laisse se cultiver à ne rien faire et vivre paresseusement dans du bouillon, elle perd petit à petit ses qualités acquises, comme on perd ses bonnes habitudes dans l'oisiveté. Dans tous les cas, celui des deux ennemis qui sort victorieux de la lutte est le seul dont nous pouvons suivre l'histoire. De celui qui est mort, nous ne savons rien, sinon que sa mort a aguerri son ennemi. Et cette seule considération suffit à montrer combien il est dangereux de ne pas incinérer les cadavres dans les épidémies de maladies

aiguës; par là même qu'on est mort, on devient un réceptacle des microbes les plus virulents.

Ce fait est général; dans une maladie aiguë bien caractérisée, c'est-à-dire dans une maladie qui se termine forcément par la mort rapide d'un des combattants, celui qui survit est aguerri par la lutte : l'homme qui est guéri d'une maladie devient réfractaire à cette maladie pour un temps plus ou moins long. Il serait donc avantageux d'avoir été malade, pourvu qu'on ne le fût plus. Mais quand on commence une maladie, on ne sait jamais si l'on n'y succombera pas : autrefois, on inoculait la variole pour conférer l'immunité; mais on tuait ainsi un certain nombre de patients qui, par conséquent, n'y avaient rien gagné. Avant d'introduire un microbe pathogène et de causer une maladie, il n'est donc pas inutile d'éprouver ce microbe et, si possible, de le désarmer, de l'amollir, de l'abâtardir. Un immense intérêt s'attache à la connaissance des races de microbes désarmés, abâtardis, atténués : on sait d'avance qu'ils seront vaincus dans la lutte contre l'animal auquel on veut conférer l'immunité. Et en résistant d'abord à cet ennemi vaincu d'avance, l'homme acquiert la faculté de résister à un ennemi plus dangereux : les Japonais, ayant vaincu les Chinois, ont attaqué les Russes. Or, le hasard a fait que Jenner a trouvé dans le *cow-pox* une forme atténuée du microbe de la variole; mais le fait que Jenner a découvert par hasard, Pasteur l'a érigé en méthode. On fabrique aujourd'hui, suivant son indication, deux races atténuées, graduées, de virus charbonneux; on inocule d'abord aux moutons la plus inoffensive, que les moutons détruisent sans peine puis, les moutons guéris, on leur injecte la plus vaillante, que les moutons détruisent encore grâce à l'expérience qu'ils ont rapportée de leurs premiers combats : ensuite, ils peuvent affronter sans crainte les meilleurs soldats de l'armée bactéridienne. Un tel résultat pourrait étonner si nous ne savions aujourd'hui raisonner comme il suit sur les phénomènes les plus merveilleux de l'habitude : Quand un animal est soumis à un nouveau facteur d'action, de deux choses l'une : ou il meurt, et alors ne nous intéresse plus, ou il survit, et alors il *s'habitue*. Nous, êtres actuels, descendons tous d'êtres qui, depuis l'apparition de la vie, ont survécu au moins

jusqu'à l'âge de la reproduction ; nous avons donc, par hérédité, l'habitude ancestrale des divers dangers auxquels nous sommes exposés.

Cette immunité, qui suit la maladie aiguë, est connue depuis fort longtemps : l'accoutumance aux poisons n'était pas ignorée de Mithridate, et les morphinomanes d'aujourd'hui sont forcés d'augmenter le dosage de leurs injections, pour continuer à en ressentir les effets toxiques. Dans cette dernière lutte entre un animal et une substance soluble, il n'y a qu'un acteur vivant ; l'habitude, facteur vital, ne se manifeste donc que chez l'un des ennemis ; l'homme s'accoutume à la morphine, mais la morphine, même quand elle tue l'homme, ne devient pas plus vénéneuse. A part cela, la comparaison avec les maladies microbiennes est parfaite, car, sans entrer dans le détail des phénomènes, ce sont des substances solubles élaborées par les bactéries, qui en sont le principal agent pathogène. Il devient alors évident qu'un organisme peut résister de deux manières aux attaques de microbes, soit en s'accoutumant aux poisons que les microbes sécrètent et en détruisant ces poisons, soit, ce qui est plus radical, en détruisant immédiatement les microbes eux-mêmes, producteurs des poisons.

***

Nous arrivons à la sérothérapie. L'homme, roi du monde, ayant trouvé fastidieux et dangereux de s'habituer lui-même aux maladies, a cherché s'il ne pourrait pas forcer les lapins ou les chevaux à s'y habituer à sa place ; il y a réussi, et il profite aujourd'hui des habitudes imposées à ces animaux domestiques.

Il serait dangereux de croire *a priori* et sans entrer dans le détail des faits que cette méthode peut se généraliser à tous les cas. M. Metchnikoff a montré, par exemple, que, dans beaucoup de cas, la guérison des maladies est due à l'action directe de certains éléments anatomiques qu'il a appelé *Phagocyte* [1], parce qu'ils mangent les microbes. Or, les éléments anatomiques du lapin ne peuvent vivre que dans

1. *Phagocyte*, formé de deux mots grecs, veut dire « cellule qui mange ».

le lapin, et meurent quand on les introduit dans le corps de l'homme ; par conséquent, ils ne sont pas capables de continuer, dans ce nouvel hôte, la lutte pour laquelle ils étaient préparés. Même quand il s'agit de deux individus d'une même espèce, les éléments anatomiques de l'un ne peuvent pas vivre dans le corps de l'autre : on essaya, sans succès, de transfuser le sang d'une personne vigoureuse à un malade ; infructueuse fut aussi contre la tuberculose l'injection aux malades du sang emprunté à des animaux naturellement réfractaires à cette terrible affection. Avant d'espérer transmettre à un individu l'immunité acquise par un autre individu, il faut d'abord constater que cette immunité acquise n'est pas *directement* liée au fonctionnement d'éléments anatomiques vivants. Je souligne *directement*, car il est bien certain que toutes les modifications réalisées dans un animal qui continue de vivre sont, en dernière analyse, imputables à l'activité de ses cellules vivantes.

Mais dans un organisme devenu capable de détruire soit une espèce microbienne, soit le poison caractéristique de cette espèce, soit même un poison non microbien, il arrive que cette immunité, due évidemment à des activités cellulaires, s'exerce par l'intermédiaire des liquides de l'organisme ; ces liquides, ces *sérums*, ne sont pas vivants ; une fois extraits et mis à l'abri de la corruption ils conservent leurs propriétés ; si on les inocule à un autre individu, ils se comporteront dans ce nouvel hôte comme dans le précédent, de même qu'un liquide chimiquement défini conserve dans un nouveau vase les mêmes propriétés que dans l'ancien. Évidemment, c'est l'expérience seule qui permet d'affirmer que le sérum emprunté à un animal réfractaire à telle ou telle maladie pourra communiquer l'immunité à un animal différent : cette immunité transmise prouvera *a posteriori* que la résistance à l'infection s'exerçait par l'intermédiaire des liquides, des sérums : c'est le cas de la diphtérie.

Ayant préparé, au laboratoire, la terrible toxine diphtéritique, on en injecte des doses minimes à des chevaux : de peur d'accident, on commence même par leur injecter cette toxine mélangée, suivant la méthode de Roux, avec une solution iodo-iodurée qui en neutralise partiellement l'action ; puis,

après s'être assuré que le cheval est habitué, on arrive à injecter des doses croissantes de toxine pure; quand le cheval a été définitivement habitué au poison de la diphtérie, son sérum permet d'arrêter les ravages du croup chez les enfants et même de les vacciner préventivement et de les abriter pour quelques jours contre la contagion.

Je me contente de signaler cet exemple célèbre; j'ai voulu m'en tenir, dans cet article, à des considérations d'ensemble sur le rôle de l'habitude en pathologie comme en biologie générale. Lamarck a établi son immortel système sur ce banal aphorisme que « les habitudes forment une seconde nature », affirmation qui, j'essaierai de le montrer ici un jour, peut être établie scientifiquement au moyen de simple réflexions sur les phénomènes les plus élémentaires de la vie. Au fond, vivre, c'est s'habituer sans cesse aux conditions toujours nouvelles qui sont réalisées autour des êtres vivants. Si l'on avait eu depuis longtemps cette idée erronée que la maladie est « quelque chose à part », si l'on n'avait pas systématiquement séparé la pathologie de la biologie générale, on aurait pu prévoir les plus admirables résultats des recherches de Pasteur et de son école. Les pages précédentes prouvent du moins que si l'on tient aux manifestations d'ensemble les faits connus sont d'une narration facile dans le langage courant. Il n'en est plus de même dès qu'on veut pénétrer dans le détail des phénomènes; étant donnée la complexité de la vie animale, on rencontre des difficultés énormes et qui sont encore loin d'être surmontées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir le beau livre de M. Metchnikoff *sur l'Immunité* et les résumés de mémoires que publie chaque mois le *Bulletin de l'Institut Pasteur*. Le langage y est encombré d'un nombre formidable de néologismes barbares, prouvant à eux seuls que la science dont traitent ces publications est encore dans l'enfance; mais c'est une enfance qui promet.

FÉLIX LE DANTEC

MÉMOIRES

D'UN

PAYSAN BAS-BRETON

— PREMIÈRE SÉRIE —

C'était en 1897, un soir de juin. J'habitais alors la vieille maison de Stang-ar-C'hoat, à l'orée de Quimper. On vint m'avertir qu'un *glazik* était dans le jardin, qui demandait à me parler. *Glazik* — comme qui dirait : « azuré » — est le terme par lequel on désigne en breton, à cause de leur veste et de leur pourpoint bleu de roi, les paysans de la région cornouaillaise comprise entre Rosporden et Pont-Labbé. Je priai que l'on fît entrer le visiteur et je vis paraître un homme d'une soixantaine d'années, très vert encore d'aspect et d'allure, plutôt petit, bas sur jambes et les épaules trapues, tout à fait le type du paysan quimpérois dont il portait le costume et dont il avait tout l'extérieur, avec cette particularité, néanmoins, qu'au lieu d'avoir la figure rasée, comme ses pareils, il laissait librement pousser sa barbe couleur d'étoupe, qui lui hérissait le visage d'une abondante broussaille inculte. Il était chaussé de sabots. Ses vêtements étaient propres, quoique fatigués.

Il se présenta le plus décemment du monde, gardant à la main son chapeau de feutre à larges bords, orné d'un ruban de velours noir, un tantinet fripé, dont les bouts pendaient. Je le fis asseoir et, pensant le mettre ainsi plus à l'aise, j'entamai le colloque en breton.

— Si vous voulez bien, dit-il, nous parlerons français. Je le sais un peu.

Je ne fus pas long à m'apercevoir qu'il le savait fort couramment et qu'il s'en servait même, le plus souvent, avec une justesse d'expression que bien des bourgeois lui eussent enviée. Il poursuivit :

— Je viens à vous, parce que j'ai appris que vous frayiez volontiers avec les gens de ma sorte, les pauvres gens. J'ai lu les histoires que vous avez recueillies parmi le peuple. (Un journal local, *Le Finistère*, reproduisait à ce moment-là l'ouvrage intitulé *La Légende de la Mort*.) Alors, j'ai songé que mon histoire à moi pourrait peut-être aussi vous intéresser. Les autres ne vous ont raconté que des imaginations superstitieuses, des fables; moi, ce que je vous apporte, c'est de la vérité.

Il y avait une certaine âpreté dans son accent. Grande fut ma surprise d'entendre un paysan bas-breton s'exprimer avec cette désinvolture sur des croyances qui sont peut-être les plus profondément enracinées au cœur de la race. Il devina mon étonnement et, fixant sur moi le clair regard de ses yeux gris, qu'ombrageaient d'épais sourcils en auvent :

— Ah ! voyez-vous, c'est que je suis un paysan qui a fait du chemin, tandis que les autres piétinaient sur place, reprit-il. Et, si je suis resté le plus pauvre d'entre eux, j'ai du moins acquis quelque chose que je ne donnerais pas pour tout leur argent. Vous n'aurez pas de peine à vous expliquer cela, quand vous connaîtrez ma vie.

Je crus qu'après ce préambule il allait me la conter de vive-voix et je m'apprêtais à en écouter le récit, quand, au lieu de continuer à parler, il sortit de la poche intérieure de sa veste un paquet enveloppé dans un journal qu'il déplia et d'où il sortit une liasse de manuscrits. C'étaient de ces cahiers dits « cahiers écolier », dont les couvertures sont agrémentées de dessins et de peinturlurages. Il y en avait en tout vingt-quatre.

— Voilà, dit-il en les déposant sur mon bureau. Un jour que vous n'aurez rien de mieux à faire, jetez un coup d'œil là dedans. J'y ai marqué tout ce qui m'est arrivé, le bon et le mauvais, du plus loin qu'il me souvienne. Cela m'a aidé à tuer le temps, depuis que je suis seul. Car je n'ai plus personne ni rien qui me rattache au monde. J'espère que l'heure est prochaine où je m'en irai à mon tour. Le plus tôt sera le mieux. Quand j'ai eu fini de rédiger ces cahiers, je me suis demandé s'il valait la peine de les laisser après moi, si je ne ferais pas bien de les détruire, de disparaître en silence, tout entier. Puis j'ai eu un instant l'idée d'aller les enterrer sous une des roches du Stang-Ala, dans la vallée où j'ai passé une partie de mon enfance à garder les vaches. « Peut-être, me disais-je, un petit pâtre les découvrira-t-il par hasard, quelque jour, dans le temps encore éloigné où tous les petits pâtres sauront lire ; peut-être en donnera-t-il lecture à la veillée, et il se trouvera ainsi, après ma mort, une poignée de braves gens à savoir que j'ai existé. » Mais j'ai fait réflexion que l'humidité du sol aurait vite consumé ces pages. Alors, en fin de compte, ma foi ! je viens vous les remettre. Prenez-

les, gardez-les, lisez-les, si le cœur vous en dit, ou bien faites-en du feu. Si je vous ai ennuyé, pardonnez-moi. Il me reste à vous dire merci et bonsoir.

Avant que j'eusse pu le retenir, il avait gagné la porte et s'en était allé dans le crépuscule. J'ouvris incontinent le premier cahier. Ce me fut une révélation. Je ne m'arrachai plus au charme puissant et fruste de ces confidences d'un Breton du peuple qu'après les avoir épuisées. Je brûlais d'en faire connaître mon impression à leur auteur et, dès le lendemain, je me mis à sa recherche. Il m'avait laissé entendre, au cours de notre conversation, qu'il logeait sur l'autre rive de l'Odet, dans le quartier du Pont-Firmin. Grâce à une balayeuse de rues, je parvins à le dénicher. C'était dans un misérable taudis de ménages ouvriers, sous les combles. Je poussai la porte d'une espèce de soupente, éclairée par une lucarne à tabatière. Mon visiteur de la veille était assis sur un grabat où il venait de faire la sieste et qui composait, avec une chaise dépaillée, une table boiteuse, quelques livres et un pot à eau, tout le mobilier de son galetas. Il m'accueillit avec un sourire.

— Vous êtes dans le tonneau de Diogène, dit-il en m'offrant la chaise dépaillée.

Je lui exprimai tout le gré que je lui avais de m'avoir choisi pour être le dépositaire de ses manuscrits et l'assurai que, sous une forme ou sous une autre, je m'efforcerais d'en tirer parti quelque jour. Il en fut très touché. Mais, lorsque je lui annonçai mon ferme propos de n'accepter son legs qu'autant qu'il me permettrait de le dédommager dans la mesure que je croyais légitime, il se récria.

— Je n'attends ni ne veux rien de personne. Mes campagnes d'Italie, de Crimée, du Mexique, m'ont valu de la générosité du gouvernement un bureau de tabacs dont la location me rapporte trois cents francs. C'est plus que n'en eut jamais Diogène, et il me suffit que j'aie, comme lui, un trou, du pain, de l'eau claire et mon franc-parler.

Je me montrai plus entêté que lui : je le menaçai de lui rendre sur l'heure ses cahiers. Il céda. Des mois passèrent, pendant lesquels il me revint voir de temps à autre, soit pour m'emprunter des livres qu'il dévorait avec une sorte de frénésie, soit pour m'entretenir de ses idées sur la politique et la religion, car les questions sociales et surtout les questions religieuses le passionnaient. Puis, brusquement, il s'éclipsa, disparut de mon horizon. Avais-je froissé, à mon insu, sa susceptibilité extrêmement ombrageuse ? Avait-il été pris d'une de ces crises de misanthropie aiguë, auxquelles il était sujet, m'a-t-on dit, et qui le faisaient se terrer à la campagne, dans les retraites les plus sauvages, comme un animal blessé ? C'est un point qu'il ne m'a pas été possible d'éclaircir. Le certain c'est que je n'eus plus de ses

nouvelles. Et maintenant, laissons-lui la parole : les pages qui suivent, extraites de ses *Mémoires*, sont l'autobiographie authentique d'un obscur paysan bas-breton[1].

ANATOLE LE BRAZ

I

MON ENFANCE

Je vais commencer aujourd'hui un travail que je ne sais comment ni quand il se terminera, si toutefois il se termine jamais. Je vais toujours l'essayer. Je sais qu'à ma mort, il n'y aura personne, ni parent, ni ami, qui viendra verser quelques larmes sur ma tombe ou dire quelques paroles d'adieux à mon pauvre cadavre. J'ai songé que, si mes écrits venaient à tomber entre les mains de quelques étrangers, ceux-ci pourraient provoquer en ma faveur un peu de cette sympathie que j'ai en vain cherchée, durant ma vie, parmi mes parents ou amis. J'ai lu dans ces derniers temps beaucoup de vies, de mémoires, de confessions de gens de cour, d'hommes politiques, de grands littérateurs, d'hommes qui ont joué en ce monde des rôles importants; mais, jamais ailleurs que dans les romans, je n'ai lu de mémoires ou de confessions de pauvres artisans, d'ouvriers, d'hommes de peine, comme on les appelle assez justement, — car c'est eux, en effet, qui supportent les plus lourds fardeaux et endurent les plus cruelles misères. Je sais que les artisans et hommes de peine sont dans l'impossibilité d'écrire leur vie, n'ayant ni l'instruction ni le temps nécessaires. Quoique appartenant à cette classe, au sein de laquelle j'ai passé toute ma vie, je vais essayer d'écrire, sinon avec talent, du moins avec sincérité et franchise, — puisque je suis rendu à un loisir forcé, — comment j'ai vécu,

1. NOTE DE LA DIRECTION. — La *Revue* publiera de longs fragments de ces *Mémoires;* mais il faudrait d'interminables séries de copieux articles pour reproduire en son intégrité le texte serré de ces vingt-quatre cahiers, qui représenteraient environ mille ou douze cents pages de la *Revue*. Il était difficile de publier ce texte sans quelques corrections : une orthographe trop souvent fantaisiste le rendait obscur et souvent illisible; une surabondance de formules et de mots inutiles l'encombrait. Mais on s'est efforcé d'y faire le minimum de corrections.

pensé et réfléchi dans ce milieu misérable, comment j'y ai engagé et soutenu la terrible lutte pour l'existence.

Je vins au monde dans de bien tristes conditions[1]. J'y tombai juste au moment où mon père, alors petit fermier, venait d'être complètement ruiné par plusieurs mauvaises récoltes successives et la mortalité des bestiaux. Je vis le jour le 29 juillet 1834. Deux mois après, mes parents furent obligés de quitter la ferme de Kilihouarn-Guengat en y laissant, pour payer leur fermage, tout ce qu'ils possédaient, jusqu'aux objets les plus indispensables à leur pauvre ménage. Ils vinrent à Quimper avec quelques planches pourries, un peu de paille, un vieux chaudron fêlé, huit écuelles et huit cuillers en bois. Ils trouvèrent à se caser dans un misérable taudis de la rue Vili, rue bien connue à Quimper pour sa pauvreté et sa malpropreté. Nous y restâmes deux ans, pendant lesquels je fus constamment malade. Plusieurs fois, la chandelle bénite fut allumée pour éclairer mon passage dans l'autre monde. J'ai su tout cela, plus tard, par ma mère et par d'autres personnes qui nous avaient vus dans ce triste bouge.

Mon père, qui ne connaissait d'autre état que celui de cultivateur, ne trouvait rien à faire en ville, et nous étions cinq enfants à la maison, dont l'aîné n'avait pas dix ans. Il trouva enfin à louer un *penn-ty*[2] au Guelenec, en Ergué-Gabéric, et pouvait alors aller en journée chez les fermiers où il gagnait de huit à douze sous par jour. Il faisait, en hiver, des fagots de bois ou de landes. Nous avions aussi un peu de terrain où l'on semait

1. L'an mil huit cent trente-quatre, le 19 juillet, à dix heures du matin, par devant nous soussignés, Jugeau, maire, officier de l'état-civil de la commune de Guengat, canton de Douarnenez, département du Finistère, est comparu à la maison commune François-Marie Duguines, cultivateur, âgé de trente ans, demeurant en cette commune, au lieu de Quillihouarn, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né à domicile de Quillihouarn, ce jour, à six heures du matin, de lui déclarant et de Françoise-Louise Quéré, son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Jean-Marie ; lesdites déclaration et présentation faites en présence de Nicolas Pennanech, âgé de quarante-six ans, et de Jean Le Quéau, âgé de trente-sept ans, tous cultivateurs et habitants de Guengat, lecture ayant été faite aux susdits témoins qui ont déclaré avec le père présent ne savoir signé, de ce requit.

Signé : JUGEAU MARIE.

2. C'est le mot qui sert, en breton, à désigner les misérables chaumières, composées, en général, d'une seule pièce, où s'entassent avec leur famille les ouvriers agricoles, les journaliers. (A. LE B.)

des pommes de terre, de ces pommes de terre rouges, grosses et très productives, qui étaient alors la principale nourriture des pauvres et des pourceaux. Là, mon frère et ma sœur vinrent à mourir, par suite sans doute des misères et des privations qu'ils eurent à endurer dans ce cloaque infect de la rue Vili. Je me rappelle, car j'avais alors cinq ans, ces tristes et pâles figures qui n'avaient pas changé en passant de vie à trépas. Je me rappelle avoir vu ma mère ramasser de gros poux sur la tête de ma sœur après sa mort. Mon père et ma mère eurent l'air d'être contents : ils disaient que nous avions deux anges dans le ciel qui prieraient Dieu pour nous. Notre maisonnée, du reste, ne diminua pas, car j'avais déjà un autre petit frère, et une sœur ne tarda pas à venir. Le Dieu d'Abraham avait dit : croissez et multipliez. Nous multipliions, mais nous ne croissions guère, car à six ans, je n'étais pas plus haut qu'une botte de cavalier. Cependant le grand air de la campagne m'avait donné la vie, la santé et un peu de vigueur. J'allais alors tous les jours chez les fermiers des environs demander à dîner, et souvent, après m'avoir bourré mon petit ventre de bouillie d'avoine, on me donnait encore des morceaux de pain noir et des crêpes moisies pour emporter à la maison.

A huit ans, ma mère me confectionna une besace, et j'allai dès lors, non plus dans une seule maison, mais de ferme en ferme, pieds nus, à peine couvert de quelques haillons sordides, récitant ma prière de porte en porte ; je rentrais le soir, exténué, avec ma besace pleine de grossières farines, de crêpes moisies et de rognons de pain noir. Je continuai ce métier sans interruption jusqu'à l'âge de dix ans et demi. J'étais la Providence de la pauvre maisonnée ; j'y apportais plus de bien-être que mon père qui, cependant, bûchait aussi du matin au soir. Chose curieuse, et qui étonna bien des gens de nos environs, c'est que j'avais trouvé le moyen, dans ce triste métier et dans le milieu ignorant où je vivais, d'apprendre à lire le breton. Voici comment : il y avait dans notre village, qui était assez grand, une vieille fille qui était restée à coiffer sainte Catherine, et qui ne s'occupait guère en ce monde que d'assurer son salut éternel. Elle avait été servante chez le curé, où elle avait appris à lire le breton, du

moins dans son livre de messe, et le catéchisme. Pour mieux mériter les grâces célestes, elle s'était donné pour mission d'initier tous les enfants du village aux saints mystères de la religion. C'était chez nous qu'elle venait faire le catéchisme, car elle aimait beaucoup ma mère qui lui racontait ses misères dans ce monde et la joie qu'elle avait d'être pauvre, puisque Jésus avait dit que les pauvres seuls seraient admis dans son royaume céleste. Ma mère savait aussi un grand nombre de cantiques édifiants, qu'elle chantait fort bien, d'histoires de revenants, d'hommes et de femmes enlevés par le diable au milieu de la danse, ou engloutis en terre pour s'être moqués d'une croix en passant devant elle; des âmes de riches obligées de rester dans les caveaux, les cavernes ou au fond des étangs pour garder leurs trésors jusqu'à la consommation des siècles. D'autres femmes venaient encore chez nous, avec leurs grandes quenouilles et leurs longs fuseaux, accompagnées de leurs enfants, pour écouter les cantiques et les histoires, et aussi, sans doute, pour dire et écouter beaucoup d'autres choses. J'étais l'enfant gâté de la vieille fille, parce que j'étais gentil, disait-elle, docile et attentif, et parce que j'apprenais vite et bien. Au bout de dix-huit mois, je savais toutes les prières et tout le catéchisme sur le bout du doigt et lisais mieux qu'elle dans son vieux livre de messe, tandis que les autres étaient encore, pour la plupart, à bégayer les premières leçons du catéchisme : les trois quarts avaient renoncé à apprendre l'alphabet, et le reste était toujours dans les éternels b a ba, b o bo, b u bu.

Je fis alors ma première communion avec un grand succès. Le curé, sachant que je savais lire, me donna un joli livre de messe. J'étais heureux et fier, j'étais cité en exemple aux autres enfants. Ce fut le premier jour de bonheur de ma vie, et plus tard, alors que je sus un peu le français et que je vis un certain cantique sur un vieux livre, ce jour heureux me revint en mémoire. Dans ce cantique, il y avait un couplet qui disait :

Te souviens-tu de ce jour plein de charmes
Où, de Jésus adorant l'humble croix,
Ton cœur enflé, tes yeux mouillés de larmes,
Tu reçus Dieu pour la première fois?

O jour céleste ! O pure et douce ivresse !
Amour sacré, qu'êtes vous devenu ?
Dieu se souvient de la sainte promesse.
Mais toi, chrétien, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Après ma première communion, je n'allai plus mendier ; j'allais en journée avec mon père dans les fermes pendant l'été, et l'hiver, je l'aidais à faire des fagots ou à creuser des trous pour mettre des plants. A treize ans, après les trois communions réglementaires parmi les enfants, je trouvai à me placer comme troisième domestique dans une ferme. Mes débuts ne furent pas heureux. J'avais plus de volonté et de courage que de force ; je ne voulais pas perdre avec les autres domestiques, beaucoup plus forts que moi. Je fis tant d'efforts pour les suivre que, bientôt, je tombai malade et fus obligé, pour me guérir, de retourner chez mes parents. Ce fut en pleurant que je rentrai chez moi, où j'allais être encore à charge, là où il y avait déjà bien des bouches de trop. Je fis une terrible maladie. On crut encore une fois que c'en était fait de moi. Le curé était venu me donner les derniers sacrements. Les médecins, en ce temps-là, étaient complètement inconnus dans nos campagnes, et, ne l'eussent-ils pas été, nos moyens ne permettaient pas de les querir. En revanche, nos pays bretons étaient remplis de prétendus sorciers et sorcières. Il en vint plusieurs me voir. L'un disait que mes côtes étaient tombées, l'autre que c'était l'os du sternum, — *ench ar galon*.

Vint enfin la vieille fille, mon institutrice, qui prétendit que c'était un sort qu'on m'avait jeté, par jalousie, à cause que j'étais plus savant que les enfants des riches. Il fallait donc, selon la béate fille, trouver quelque chose de divin pour combattre la puissance diabolique, et, pour cela, elle ne trouva rien mieux que promettre une bonne chandelle à Notre-Dame de Kerdevot, qui, en ce temps-là, était en grande faveur dans toute la Basse-Bretagne, et qui était justement dans notre commune. Elle conseilla aussi d'aller chercher quelques bouteilles d'eau à la fontaine qui était auprès de la chapelle de cette bonne vierge, puis elle me dit de réciter le plus souvent possible des *pater* et des *ave* à l'adresse de cette divine mère, qu'elle allait elle-même supplier dans ses propres

prières. Elle alla chercher deux bouteilles d'eau à la fontaine miraculeuse. Je récitai plusieurs *pater* et plusieurs *ave*, après avoir dégusté, matin et soir, un verre de cette boisson miraculeuse qui devait être, surtout à cette époque, plus propre à communiquer des maladies qu'à les guérir. En ce temps-là, Notre-Dame de Kerdevot jouissait d'une réputation et d'une vogue extraordinaires, à peu près comme celles dont jouit plus tard, à la Salette et à Lourdes, la Vierge de l'Immaculée Conception. Tous les enfants scrofuleux, les teigneux, tous les hommes et les femmes affligés de plaies variqueuses ou cancéreuses allaient se plonger dans cette fontaine et y décrasser leurs plaies. Ma mère et la vieille fille me recommandèrent surtout d'avoir la foi et une grande confiance dans le Sauveur du Monde et en sa divine mère. De la foi, j'en avais alors de quoi transporter toutes les montagnes, et ce fut sans doute, comme disait la bonne fille, cette foi solide qui me sauva autant, sinon plus, que l'eau de la fontaine de Kerdevot.

Au bout de deux mois, je fus complètement rétabli, et je fus conduit par la vieille et ma mère, pieds et tête nus, porter une chandelle de vingt sous à la Vierge. Ce fut au printemps, et bientôt je retournai aider mon père à faire des fagots de landes ; puis, durant l'été, j'allai en journée, aux foins et à la moisson. J'avais alors quatorze ans. Nous étions en 1848. Louis-Philippe était parti et nos vieux paysans ne parlaient plus que de Napoléon, qui avait promis des croix, des médailles et des pensions à tous ceux qui avaient servi sous son oncle, et beaucoup de belles choses à tout le monde. Mon père avait aussi servi le « Vieux » aux derniers jours ; il avait assisté aux dernières batailles de 1814 : il fut blessé aux environs de Paris, et entra à l'hôpital, d'où, après sa guérison et après l'abdication de l'Empereur, il fut renvoyé chez lui sans congé, sans aucun papier. Il ne pouvait donc pas certifier qu'il avait servi le « Vieux » et ne put rien obtenir du neveu, pas même la fameuse médaille de Sainte-Hélène ou de chocolat, comme on l'avait appelée. Il en fut un peu déçu et chagriné, surtout quand il pensait à cette balle qui était restée dans sa tête, et qui, selon lui, était le meilleur des certificats de présence sur le champ de bataille.

II

EN SERVICE

Au premier janvier 1849 ; je trouvai à me placer dans une ferme, où travaillaient déjà deux autres domestiques mâles et deux femmes. A cette époque, toutes les prétentions, tout l'orgueil des jeunes campagnards consistaient à montrer leur force physique et leur adresse dans les travaux des champs ou dans les jeux. Aux pardons, dans les assemblées, entre jeunes gens, il n'était question que de force et d'adresse ; les fermiers en parlaient aussi entre eux, afin de pouvoir faire leur choix lors du louage des domestiques ; les jeunes filles à marier en jasaient également, car elles aussi avaient à faire leur choix. Mon père avait été et était encore un maître à manier tous les outils agricoles ; il m'avait donné de bonnes leçons pour l'entretien et le maniement de ces outils. Avec cela, et mon courage aidé par l'amour-propre, je me sentais capable de suivre sinon les plus forts, du moins ceux de moyenne force, et surtout les filles de fermes, avec lesquelles il ne fallait pas rester en arrière, sous peine de perdre tout prestige et l'estime même de ces filles, qui étaient très heureuses et très fières de vous battre, car elles obtenaient d'être citées et trouvaient à se placer plus avantageusement ou même à se marier ; le malheureux vaincu devenait un objet de moqueries et d'injures, et par suite, trouvait difficilement à se replacer. Je fus assez heureux pour me tirer de cette première année tout à mon honneur et à mon avantage. J'acquis ainsi d'emblée une double réputation à rendre jaloux tous les autres : j'étais un ouvrier capable, doublé d'un petit savant, car alors, quand on voyait un homme à la messe avec un livre, on le prenait pour un grand savant. J'emportais toujours le mien, celui que le curé m'avait donné. De plus, j'étais chargé par la fermière, sur les conseils du curé, de lire tous les soirs la *Vie des saints* et de dire les Grâces que je savais par cœur et que je scandais pathétiquement, avec une grande onction, un peu

mêlée, peut-être, de fierté et d'orgueil, qui pouvaient ôter à mes prières toutes leurs vertus.

Je passai ainsi mon temps entre trois ou quatre fermes, jusqu'à la fin de 1852 ; j'avais alors dix-huit ans et je commençais à me demander si j'étais condamné à passer toute ma vie dans ce rude métier et dans ce triste milieu de misères, de superstitions et d'ignorance. J'avais déjà entendu et vu certaines choses qui me faisaient réfléchir, des choses qui étaient en contradiction avec ce que nous disait le curé et avec ce que je lisais dans mes livres bretons. J'écoutais beaucoup les vieux, et ma mémoire bien développée retenait tout. De vieux marins, pendant l'hiver, quand la pêche ne donnait pas, venaient dans les fermes demander quelques morceaux de pain et souvent à loger, et promettaient, pour payer leur logement, de nous raconter leurs longs voyages. Tous, ils nous affirmaient avoir été jusqu'au bout du monde, ou du moins jusqu'à la limite au delà de laquelle il était interdit à l'homme de passer. Ce devait être là, d'après eux, l'entrée de l'enfer, car il y avait, disaient-ils, une puanteur insupportable. D'un autre côté, ils affirmaient avoir été tout près du soleil.

Un jour, ou plutôt un soir, je vis arriver un grand maigre, avec un gros livre sous le bras, demandant à loger. Celui-là n'avait pas l'air d'un marin, car nos marins bretons d'alors, je parle des pêcheurs, n'avaient que faire de livres. Après avoir formulé sa demande presque d'un ton d'autorité, il s'assoit à table sans même attendre de réponse. Qui était donc cet homme voyageant ainsi avec ce grand livre, et qui avait plutôt l'air d'un maître que d'un solliciteur ? Nous étions en train de souper ; on lui trempa une écuellée de soupe qu'il mangea de bon appétit, accompagnée d'une bonne tranche de lard et d'un morceau de pain noir. Je ne pouvais quitter mes yeux de cet homme et surtout de son livre, dans lequel j'aurais bien voulu mettre mon nez. Il avait les cheveux taillés en brosse, contrairement à l'usage du pays où tout le monde portait les cheveux longs, il avait des grands yeux bien ouverts, le front haut et découvert, le nez un peu long, sans être pointu, une large bouche, un menton plat et un peu rentrant. A cette époque, je commençais déjà à observer les hommes, surtout les hommes qui me paraissaient extraordi-

naires, qui étaient placés ou qui se plaçaient au-dessus des autres par leur talent et leur instruction.

C'était un phénomène en ce temps de trouver dans nos campagnes bretonnes, en dehors du curé, un homme sachant parler le français, et surtout sachant le lire et l'écrire. Lorsque notre homme se fut bien restauré et eut allumé sa pipe, il dit en mettant sa main sur son livre :

— Voilà un livre qui vous intrigue un peu, n'est-ce pas? Je vois que tout le monde a les yeux dessus.

— Oh! oui, sûr, répondit le patron, voilà le petit là (en me montrant du doigt), qui voudrait bien avoir ses yeux dedans et non dessus.

— Oh! oh! fit l'homme extraordinaire, il sait donc lire, le petit?

— Oh! oui, répondit à son tour la patronne avec un peu de flatterie, certainement il sait lire presque aussi bien que le curé. Regardez la *Vie des saints* qui est là, et le livre de messe que le curé lui a donné : il lit tout cela au galop.

— C'est fort bien, ça, dit l'homme, mais tout ça c'est du breton, et le livre que j'ai ici, ce n'est plus du breton ni même du français.

Une des bonnes dit alors :

— Jean-Marie — c'était moi — sait lire le latin aussi.

Elle croyait sans doute, cette pauvre fille, comme bien d'autres le croyaient alors, qu'il n'y avait dans le monde que le breton, le français et le latin.

Mais l'homme répondit que son livre n'était pas non plus en latin; nous nous regardions tous, étonnés. En quelle langue pouvait-il être alors, ce fameux livre mystérieux.

— Ce livre, dit-il enfin, est en grec, une langue perdue depuis longtemps et qu'en Bretagne je suis le seul à connaître. Avec les choses qu'il y a dans ce livre, je pourrais faire tout ce que je voudrais, si je ne craignais d'épouvanter les gens ignorants comme ils sont tous dans ce pays-ci. Il y en a cependant quelques-uns qui commencent à m'écouter, comme il y en a qui ont écouté mon prédécesseur, celui qui possédait ce livre avant moi. Vous avez sans doute entendu parler des travaux extraordinaires qui ont été exécutés dans une seule nuit, sans le concours d'aucun être humain : des

murailles de plusieurs lieues de longueur ont été bâties de cette façon, de grands étangs et des marécages ont été desséchés, de grands taillis et des champs de landes ont été coupés et fagotés en une nuit, sans que personne y ait touchés. Vous avez eu parmi vous, et vous en avez encore. des hommes d'une force extraordinaire, soit pour la lutte, soit pour porter des charges ou pour travailler aux champs. Vous avez tous entendu parler d'un nommé Péron, qui portait à lui seul le fardeau que quinze hommes réunis ne pouvaient bouger, et faisait dans sa journée six cents fagots, quand les autres pouvaient à peine en faire deux cents. Il mit un jour, en place une auge de pierre que dix hommes avec des leviers n'avaient pu placer en une demi-journée. Vous voyez aussi des hommes qui gagnent toujours au jeu et d'autres qui découvrent des trésors. Eh bien, mes amis. ces choses-là, comme vous savez, ne se font pas par les forces, par les talents, ni par le savoir ordinaires : il faut pour cela savoir autre chose que son *pater*. C'est dans ce livre-ci qu'on peut trouver tous les moyens, toutes les recettes nécessaires pour pouvoir surpasser les autres en quoi que ce soit : il s'agit seulement de savoir par cœur certains noms et certaines formules qui sont là dedans, de posséder certaines herbes, du sang et le cœur de certains reptiles ou oiseaux, de soumettre son corps à certains procédés qui tous sont indiqués dans ce livre.

Personne n'avait soufflé mot, pendant que cet étrange personnage nous débitait d'un ton doctoral les belles choses qu'on pouvait faire avec son livre. Je n'avais pas quitté un instant mes yeux de la figure de cet homme. Je croyais voir ses yeux et sa bouche s'agrandir, et même sa taille, à mesure qu'il parlait; j'avais une grande envie de regarder sous la table pour voir les jambes de ce docteur ambulant : j'avais déjà entendu raconter que le diable se déguisait souvent pour venir dans les fermes tenter les paysans de toute manière, par des marchés, des propositions de mariages, par le jeu de cartes surtout, où il perdait des sommes fabuleuses ; seulement, s'il pouvait jouer toute une nuit sans être reconnu, tous les joueurs lui appartenaient de droit. Heureusement pour les joueurs, une carte ou quelques sous tombaient toujours à terre avant la fin de la nuit; alors on était obligé d'avoir la chandelle

pour les chercher, de sorte qu'en regardant sous la table, on apercevait les jambes poilues et les pieds fourchus du commis-voyageur de l'enfer. Aussitôt, celui-ci était obligé de détaler, non sans faire un bruit infernal, en renversant bancs et tables, et même en emportant un coin de la maison.

Ce diable-là allait aussi aux grandes noces, et là, déguisé en beau garçon, il invitait à danser les plus belles filles, qui étaient fières et glorieuses de danser avec un si beau gars, si bien habillé. Mais tout à coup, au milieu de la danse, le beau diable se rendait invisible ; il enlevait la jeune fille et partait avec elle à travers les airs. Toutefois, ici comme au jeu de cartes, le diable était souvent joué et perdait la partie. Car les joueurs de biniou, lorsqu'ils voyaient un beau couple qui dansait mieux que les autres et avec plus d'ostentation, ne le quittaient pas des yeux, et, quand ils s'apercevaient de la ruse du malin, ils s'empressaient de renverser la vapeur de leurs instruments, c'est-à-dire qu'ils entonnaient l'air de *Santez Mari*[1], auquel le diable ne pouvait résister. La jeune fille était sauvée ; il ne lui restait qu'à aller trouver le curé, pour se faire bénir en confessant son orgueil. Le curé la bénissait, la sermonnait et lui faisait promettre de ne plus retourner dans ces lieux de perdition.

Voilà des choses dont on entendait parler tous les jours à cette époque, par des gens graves et sérieux, qui affirmaient les avoir vues, de leurs yeux vues, ou les avoir entendu raconter par des gens dont ils étaient sûrs comme d'eux-mêmes ; et voilà à quoi je pensais ce soir-là, en regardant cet homme étrange, avec son livre plus étrange encore, sur lequel il tenait sa main comme s'il craignait de le voir s'envoler. Un moment cependant, il fit semblant de l'entr'ouvrir en disant : « Oui, il y a de belles choses, là dedans. » Il allait sans doute nous dire comment on pouvait arriver à posséder toutes les recettes indiquées dans ce livre, lorsque la fermière lui dit :

— Mais c'est un livre du diable que vous avez là !

— Non, dit-il, le livre n'est pas du diable ; le diable est trop bête pour faire des livres. Seulement il est question, dans ce livre, non d'un seul diable, mais de centaines et de

1. *Sainte Marie.*

milliers de diables, par lesquels l'univers est corrompu. Or, dans ce livre, on trouve tous les moyens de chasser ces esprits malins, lorsqu'ils font du mal, ou de les appeler lorsqu'on peut avoir besoin d'eux pour porter les gros fardeaux, faire des gros travaux, et, dans ces conditions, le bon Dieu doit être très content de voir l'homme plus fin que le malin des malins.

— Ta, ta, ta, ta! dit la fermière, notre curé défend tous les livres qui ne sont pas bénits, et celui-là ne l'est pas, car je vois des lettres rouges là dedans.

En effet, pendant que l'homme avait tenu son livre entr'ouvert, la patronne avait pu voir les grosses lettres qui étaient en tête de la première page; mais elle n'avait pas vu autant que moi, car, malgré qu'il cherchait à les soustraire à ma vue quand il sut que je savais lire, j'eus le temps de voir par-dessus sa main six lettres majuscules, qui formaient parfaitement le mot *Albert*; elles étaient effectivement imprimées en rouge.

Mais la patronne me dit :

— Allons, Jean-Marie, il est temps de dire les *Grâces* et d'aller nous coucher.

Je me levai et j'allai m'agenouiller au bout de la grande table, place d'honneur réservée à celui qui dit les *Grâces*. L'homme au livre alla aussi s'agenouiller au bout du petit banc, non loin de moi. Après avoir fait et prononcé mon signe de croix d'une voix grave et solennelle, comme l'usage l'exigeait, je jetai vivement un coup d'œil sur les jambes et les pieds de notre voyageur. Ne voyant rien de suspect, j'entamai les *Grâces*, qui commençaient toujours par : « Nous nous mettons à genoux en présence de Dieu et de sa très sainte Mère, pour implorer leurs grâces et leurs miséricordes, etc., » pour finir par « Doue a bardono d'an anaon (que Dieu pardonne aux âmes abandonnées). » Les prières du soir, en ce temps-là, étaient très longues : il fallait adresser de nombreux *pater* et *ave* à la mère du Sauveur, à tous les saints, patrons ou protecteurs de l'évêché, de la paroisse, des chemins, des bestiaux, du bon et du mauvais temps, des prisonniers et des soldats, puis beaucoup de *de profundis* pour la délivrance des âmes du purgatoire, surtout pour celles qui étaient parties de la maison et particulièrement la dernière.

Les prières terminées, la patronne nous dit, aux deux autres garçons et moi, de conduire le voyageur à son lit, qui était un petit coin de l'étable, où couchaient tous les mendiants ambulants; ils étaient libres d'aller prendre dans la meule autant de paille qu'ils en voulaient pour confectionner leur couche. Ceux qui avaient peur d'avoir froid ou qui trouvaient leur couverture de paille trop légère, l'un des garçons qui les conduisait prenait le trident qui était toujours là, et leur couvrait les pieds et les jambes d'une bonne couche de fumier frais. Notre homme s'y installa aussi avec son livre qu'il mit sous sa tête, par précaution, sans doute, ou pour faire mieux entrer dans sa cervelle les fameuses recettes qu'il voulait enseigner aux autres et dont il sentait probablement avoir grand besoin lui-même. Je vis bien alors que celui que j'avais été sur le point de prendre pour un diable déguisé était en effet un bien pauvre diable. Nous avons appris plus tard que c'était un vieux vagabond, qui avait été enfant de chœur dans sa jeunesse; après, il n'avait jamais voulu travailler. Il s'était procuré ce vieux bouquin, pensant peut-être trouver là sa fortune; mais, après avoir vainement essayé toutes les recettes que le livre contenait, il voulait les faire essayer aux autres moyennant finances.

C'était un de ces sorciers, jeteurs de sorts, guérisseurs, rebouteurs, dont nos campagnes bretonnes étaient infestées, et que beaucoup de gens craignaient et respectaient à cause de leur prétendue science cabalistique, avec laquelle ils pouvaient faire beaucoup de mal, mais aussi beaucoup de bien, disait-on. Du bien, je ne crois pas; mais, du mal, je suis sûr qu'ils en faisaient. Ils volaient tous les jeunes gens assez naïfs pour croire à leurs procédés de sorcellerie, en vue d'épouser de jolies filles riches ou d'avoir de la force et de l'adresse, de la chance aux jeux ou de découvrir des trésors. Ils volaient aussi les pères et les mères en leur vendant des recettes infaillibles pour bien placer leurs filles, pour faire tirer un bon numéro au garçon lors du prochain tirage au sort, en leur vendant de petits sachets, dans lesquels ils mettaient quelques herbes et de petits cailloux, pour protéger les maisons de l'incendie et de la foudre, pour garantir les bestiaux de toutes maladies contagieuses. Leur vaste science suffisait à tout. Les médecins,

les chirurgiens, les pharmaciens, les savants de tous métiers n'étaient que des imbéciles pour eux, et, de ce côté-là, ils étaient sûrs d'avoir raison auprès des campagnards qui ne croient pas à la science.

Mais où ils avaient tort, ces sorciers, c'était de mettre leurs pouvoirs au-dessus de la puissance des saints qui, pour les Bretons, étaient alors, et qui sont encore aujourd'hui, les plus grands médecins et les plus grands savants à qui l'on puisse s'adresser, dans les plus grandes calamités comme dans les plus petites misères de la vie. Sainte Anne, à Auray et à la Palud ; Notre-Dame, à Rumengol et à Kerdevot, attiraient et attirent à elles presque toute la clientèle des malades et des infirmes, des chercheurs de fortune et de bonheur. On n'avait donc recours aux sorciers que dans des cas exceptionnels, désespérés, après avoir vainement consulté tous les saints et toutes les Notre-Dame. On conçoit bien que les idées philosophiques, dont on peut apercevoir quelques-unes ci-dessus, ne m'étaient pas encore venues à l'époque dont je parle. Il était du reste bien difficile d'avoir des idées dans un milieu où il n'en existait pas. Je me trompe ; il y en avait quatre : la vie, la mort, le paradis et l'enfer.

Par la vie, on entendait un séjour d'épreuves terribles, de travail, de prières, de privations, de misère et de souffrance qui doivent conduire l'homme à la vraie vie, à la vie éternelle, dans ce beau ciel où sa place est prête depuis longtemps ; mais ceux qui ne suivent pas constamment cette voie douloureuse iront inévitablement au feu éternel. C'étaient là toutes les pensées des Bretons de ce temps. On était heureux d'être pauvre et de souffrir : on suivait ainsi le chemin suivi par Jésus lui-même. J'avais lu dans mon livre de messe certains passages des Évangiles : que le Messie n'était venu que pour sauver les pauvres, qu'il était plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. Mais, sans avoir alors d'autres idées que celles de tout le monde, mon esprit commençait à avoir certaines inquiétudes ; il avait de vagues idées d'émancipation ; il lui semblait déjà qu'il y avait dans tout ce qu'il voyait et qu'il entendait des choses excessives, des contradictions désolantes.

J'avais souvent entendu mon père et ma mère dire qu'ils avaient vu et entretenu des âmes du Purgatoire, venues tout exprès leur demander des prières ou des messes pour être délivrées de ce lieu de supplice temporaire. Mon père voyait à chaque instant passer dans la nuit des convois funèbres, où des ombres fantastiques figuraient parfaitement les personnes, sans qu'on pût nommer cependant le futur mort, dont le fantôme faisait ainsi le trajet d'avance. Il affirmait avoir vu des propriétaires et de riches fermiers, morts dans l'impénitence dernière, venir ravager leurs propriétés après leur mort et empêcher les gens de prendre aucun repos la nuit. On était obligé alors d'avoir recours à un prêtre pour arrêter le perturbateur nocturne. Mais tous les prêtres n'avaient pas le pouvoir nécessaire : la besogne était rude. Mon père en avait vu plus d'un revenir à la ferme tout trempé de sueur, ayant lutté pendant plusieurs heures contre le délinquant, mais déclarant qu'il le tenait tout de même, bien garrotté et renfermé à double tour dans une espèce de valise noire destinée à cet usage. Il assurait alors les gens de la ferme qu'ils n'avaient désormais plus rien à craindre de ce vilain tapageur, qu'il se chargeait de lui régler son compte.

Mon père voyait aussi très souvent, surtout aux croisements de chemins, de petits lutins, des « courigans » ou « couriquets », qui lui jouaient de vilains tours, en l'obligeant à jouer ou danser avec eux toute la nuit, ou en le conduisant dans un mauvais chemin rempli de ronces et d'épines, d'où il ne sortait qu'au point du jour, avec ses hardes et sa peau en lambeaux et ensanglantés. Non seulement mes parents, mais tout le monde, même des jeunes gens de mon âge et au-dessous, disaient avoir vu toutes ces choses. Moi seul, je ne voyais rien. Cependant j'avais souvent voyagé la nuit, surtout quand j'exerçais la profession de mendiant, et plus tard quand, domestique, j'allais à toute heure de nuit chercher les bestiaux dans les bois et les garennes, aux endroits mêmes que l'on disait habités par les couriquets. Aucun de ces petits lutins ne vint jamais me troubler dans mes recherches nocturnes. Je n'étais donc pas fait comme tout le monde? Mes yeux ne voyaient pas comme les yeux des autres?

En 1853, parut une comète qui devint, dans nos campagnes,

l'objet de toutes sortes de prophéties plus ou moins sombres. Les uns y voyaient un signe de la colère de Dieu contre les crimes et les péchés du monde; les autres y voyaient l'annonce d'une grande famine; d'autres enfin, qui étaient les plus nombreux, je crois, y voyaient tout simplement l'avertissement d'une terrible guerre. Ceux-ci eurent raison et ne manquèrent pas de s'applaudir de leurs talents prophétiques : la guerre de Crimée fut déclarée moins d'un an après l'apparition de cette comète. Tout le monde, excepté moi, bien entendu, avait aussi vu, en ce temps-là, le ciel tout rouge une nuit. Cette rougeur céleste avait été l'objet à peu près des mêmes commentaires que la comète. Beaucoup assuraient avoir vu des armées immenses combattre à travers ces nuées rouges. Il y en avait même qui disaient s'être reconnu, avec beaucoup d'autres, dans ces mêlées effroyables, préludes d'autres luttes plus terribles qui devaient bientôt se livrer sur la terre. Plusieurs avaient vu Napoléon Ier, avec son petit chapeau et son cheval blanc, courir sus aux bataillons et escadrons qui fuyaient en jonchant leur route de cadavres d'hommes et de chevaux.

J'écoutais ces dernières prophéties avec un certain enthousiasme. J'avais souvent entendu raconter les grandes batailles de Napoléon par mon père et par d'autres, qui avaient été plus longtemps et plus loin que lui. J'avais dix-huit ans, et cette guerre, suivant la dernière prophétie, devait arriver sous peu; j'en serais donc probablement, si toutefois mère Nature voulait se dépêcher de m'agrandir un peu, car alors je n'avais pas encore la taille d'un soldat.

III

POUR APPRENDRE A LIRE

J'étais alors au service de M. Olive, de Kermahonec en Kerfeuntun. Ce monsieur était venu là pour enseigner l'agriculture aux Bretons; il donnait des leçons théoriques à l'école des Likès, à Quimper, aux fils des riches propriétaires

du département, qui venaient une fois par semaine à la ferme pour faire de l'agriculture pratique. On envoyait souvent des escouades vers moi, soi-disant pour m'aider à couper les fourrages, les ramasser, les transporter et les distribuer dans les rateliers pour faire la litière, et, en vérité, pour rire et pour m'embêter dans mon travail. Ils pouvaient se moquer de moi à leur aise, puisque je ne savais pas un mot de français, et, à eux, il leur était défendu de parler breton. Ces jeunes gens laissaient tomber des morceaux de papier que je ramassais avec soin, cherchant à y déchiffrer quelque chose. Malheureusement, je ne connaissais pas les lettres écrites à la main.

Un jour, cependant, je ramassai une grande feuille, sur laquelle tout l'alphabet se trouvait en plusieurs formes ; il y en avait même qui ne différaient guère des lettres imprimées. Ce fut pour moi une grande découverte. J'eus bientôt fait d'apprendre ces lettres ; en moins d'un mois, je pouvais lire tous les morceaux de papier que les écoliers semaient dans la ferme. Ce n'était pas bien difficile, du reste, car tout ça était bien écrit, presque moulé, et tout des mots concernant l'agriculture, tels que *charrue*, *herse*, *vache*, *cheval*, etc. Un autre jour, je trouvai un crayon ; j'essayai de copier les lettres et les mots que je pouvais lire. Ce travail me parut plus difficile : j'avais beau m'escrimer, je ne pouvais arriver à former une seule lettre semblable à celles que je voyais tracées sur mon alphabet. Je n'avais pas beaucoup de temps à donner à ce travail, et encore je ne pouvais ou je ne voulais le faire qu'à la dérobée : j'avais peur d'être surpris dans ce travail qui n'entrait pas dans mes attributions de soigneur de vaches.

Malgré les soins que je mettais à me dissimuler, je fus trahi et vendu par la mère de madame Olive. C'était une vieille bonne femme qui allait souvent, quand le temps était beau, se promener dans les champs, ramasser des fleurs sauvages et respirer l'air des bois et des prairies. Un jour, je gardais mes vaches dans un des champs les plus éloignés de la ferme, où je me croyais à l'abri de tous yeux indiscrets. Ce jour-là, je m'étais muni d'une grande feuille de papier blanc que je comptais couvrir dans ma journée. Des mots : *vaches*, *taureaux*, *cheval*, *charrue*, *arbre*, etc. Elle me vit travailler :

— Donnez-moi votre papier, me dit-elle, je veux voir cela de près. C'est vous qui avez fait ça ?

Je répondis timidement :

— Oui.

— Mais alors, vous savez donc lire et écrire? Où est-ce que vous avez appris tout ça ?

— Il y a longtemps, madame, que je sais lire le breton, et, depuis que je suis ici, grâce à ces morceaux de papier que les écoliers laissent tomber de leurs poches, je suis arrivé à lire un peu le français.

— Cela me paraît extraordinaire, dit-elle, sinon incroyable. Je vais montrer cela à mon gendre.

— Si vous faites cela, madame, lui dis-je, je suis perdu. M. Olive va me chasser tout de suite quand il saura que je m'occupe d'autre chose que de ses vaches. Je veux bien m'en aller à l'amiable, mais je ne tiens pas à être chassé comme malpropre.

La vieille mère m'assura cependant qu'il n'en serait rien, que M. Olive en serait même très content. Il fit semblant de l'être, en effet; mais je ne me trompais pas : il était plus étonné que charmé; il trouvait incroyable que j'aie pu apprendre cela par moi-même; il disait que c'était dommage que je n'eusse pas de fortune qui me permît d'aller faire mes études, qu'on aurait certainement fait de moi quelque chose. C'était me dire à peu près ce que je pensais moi-même, et depuis longtemps. Mes pensées allaient encore plus loin : j'avais entendu dire que certains enfants pauvres, orphelins ou abandonnés, avaient été recueillis par des gens charitables et, mis à l'école ou en apprentissage, étaient parvenus à de bonnes positions, voire même quelques-uns à la célébrité. Je songeais que si une pareille faveur était tombée sur moi, on aurait fait de moi tout ce qu'on aurait voulu : j'avais un tel désir d'apprendre, un tel goût et une si bonne volonté, que j'aurais, je crois, dévoré bien vite tout ce qu'on aurait bien voulu m'enseigner.

Mais je vis bien que cette faveur ne devait pas tomber sur moi, et que si je voulais m'instruire, — et je le voulais sérieusement, — je ne devais compter que sur moi-même : comment? Je ne voyais d'autre moyen que de me faire soldat. Mais je

n'osais pas me présenter encore de peur d'être refusé, faute de taille, ou pour quelque défaut physique. A la fin de l'année, ayant dix-neuf ans passés, je songeai qu'il était temps, sinon de chercher une position sociale, au moins d'essayer de sortir de l'état de vacher, qui était, alors comme aujourd'hui, considéré comme la plus basse de toutes les conditions. Je ne pouvais jamais m'absenter, mes bêtes exigeant une surveillance et des soins continus. Cependant, un dimanche soir, après avoir soigné mes vaches et bien regardé si rien n'était en défaut, monsieur et madame venant souvent passer leur inspection, je courus vite, à travers les champs, jusque chez M. Danion, grand propriétaire au Kerloch, non loin de Kermahonec. M. Danion était alors maire de Kerfeuntun. C'était un bon homme, un peu orgueilleux et fier d'avoir été choisi pour maire par « l'empereur », mais il aimait à rire et à plaisanter avec tout le monde.

En me voyant entrer chez lui à cette heure, il me dit tout de suite :

— Tiens, je parie que le *pot saout*[1] de Kermahonec a déserté ; il est vrai que tu as fait plus que ton temps : jamais *pot saout* n'était demeuré là aussi longtemps que toi.

Et, sans me laisser le temps de répondre :

— Veux-tu venir chez moi, non plus comme vacher, bien entendu, mais comme domestique ordinaire. Il m'en faut encore un.

— Je venais justement pour cela, vous l'avez deviné, monsieur le maire.

— Eh bien, je te donnerai, comme au précédent, soixante-dix francs de gages, deux chemises et deux paires de sabots, et ici tu auras ta liberté le dimanche et les jours de fêtes ; es-tu content comme ça ?

— Oui, monsieur le maire, répondis-je vivement.

Car j'étais bien content d'être enfin considéré presque comme un homme. Je retournai à Kermahonec, le cœur joyeux. On était en train de souper quand j'y arrivai. On ne s'était pas aperçu de mon absence, car il m'arrivait assez souvent d'être le dernier à table, à cause de mes travaux particuliers

1. Gardeur de vaches.

Lorsque madame apprit que je m'étais engagé ailleurs, elle me fit un petit sermon, en me disant qu'on comptait sur moi encore au moins une année, que M. Olive était très content de moi, et qu'il entendait augmenter mes gages. Je répondis à madame que je voulais changer un peu de métier, que j'avais dix-neuf ans, et que je me trouvais trop âgé pour rester garçon de vaches, et que, du reste, je m'attendais d'aller au service aussitôt que je pourrais. On ne me dit plus rien, et quinze jours après, j'étais installé chez Danion. Ce fut pour moi un grand changement; plus de ces embarras, plus de ces tracas dont, à Kermahonec, j'en avais plus à moi seul que tous les autres domestiques ensemble. Je n'avais plus que ma journée de travail comme les autres, et la nuit je pouvais dormir tranquille.

Cependant, un embarras d'un genre tout particulier me fut bientôt suscité chez M. le maire. Il avait une nièce, orpheline, dont il était le tuteur. Elle avait alors seize ou dix-sept ans, et n'avait jamais rien fait que sa volonté : son tuteur la laissait faire. Elle n'avait jamais voulu rester à l'école; je crois même qu'elle ne savait ni lire ni écrire. En revanche, elle savait parler le français, ayant été élevée en ville et continuant d'y aller presque tous les jours pour y dépenser son temps. M. le maire savait lire et écrire et passait même pour le paysan le plus instruit du pays : il recevait un journal deux ou trois fois par semaine. Ce journal, il le laissait souvent traîner dans la maison, dans les hangars, dans les étables et les écuries. Quand je le trouvais, je le ramassais et je me cachais pour le lire, car je comprenais déjà beaucoup de mots français : j'avais eu soin, au premier de l'an, quand j'avais reçu mes petits gages de Kermahonec, d'acheter un modeste habillement et un petit vocabulaire français et breton que je tenais soigneusement caché dans mes poches. Tous les jours, après la collation, je me dépêchais de courir du côté du champ où nous travaillions, et là, caché derrière une haie ou un buisson, je lisais mon journal, ou plutôt le journal du maire, tout en consultant mon petit vocabulaire presque à chaque mot, en attendant que les autres domestiques arrivassent lentement, en fumant leur *corn-butun* et en causant jusqu'au pied de l'ouvrage. Alors j'enfonçais mon journal et mon vocabu-

laire dans mes poches, et je me trouvais prêt à reprendre le travail comme les autres.

Je réussis à cacher ainsi mon jeu pendant plus de trois mois, car le maire ne faisait guère attention à la disparition de son journal, que je remettais du reste, le plus souvent, à la place où je l'avais pris, après avoir essayé, à l'aide de mon petit guide, de déchiffrer quelque chose de son contenu. Cependant, un dimanche du mois d'avril, j'allai chercher des nids, toujours avec mon petit bagage enseignant. La journée était belle, chaude même. Après avoir parcouru plusieurs champs sans trouver aucun nid, je m'assis dans un coin, sur l'herbe, déjà bien haute en cet endroit; je pensais être à l'abri de tout œil indiscret; je déployai mon journal et mon vocabulaire. J'avais déjà lu et relu pour la troisième fois ce journal en cherchant à comprendre ou à deviner tous les mots; malheureusement, beaucoup de ces mots ne se trouvaient pas dans mon petit vocabulaire, notre pauvre langue bretonne étant trop arriérée pour avoir des mots correspondant aux mots français. J'allais recommencer pour la quatrième fois, lorsqu'un éclat de rire, bien connu de moi, me fit dresser la tête. J'avais devant moi la belle nièce de M. le maire, — la folle, comme le maire lui-même l'appelait. Elle avait ses mains croisées sur son tablier, sa lèvre inférieure doublant sur la supérieure, et elle faisait, des yeux et de la tête, des signes d'étonnement; elle finit par dire : « Eh bien, eh bien, voilà un petit paysan qui veut lire dans les journaux! Pourquoi allez-vous vous cacher pour lire? » Je lui dis que j'avais appris à lire le breton étant tout jeune, et que, pendant l'année que je venais de passer à Kermahonec, j'avais essayé, grâce aux petits papiers semés par les écoliers, de déchiffrer un peu le français et même de l'écrire, et pour le lui prouver, je lui lis tout un article qu'elle comprenait très bien, me dit-elle, puisqu'elle savait le français, tandis que moi je le comprenais à peu près comme je comprenais le latin, même moins, je crois, car le petit livre de messe que le curé m'avait donné était moitié breton et moitié latin, et j'avais appris tout le latin qui était dedans; je l'avais trouvé plus facile que le français.

Après avoir manifesté tout son étonnement, elle me dit

qu'elle était venue chercher des nids, mais qu'en réalité elle me cherchait aussi, ayant supposé que je devais être de ce côté. Elle était quelque peu embarrassée depuis quelque temps, ne me voyant jamais le dimanche à la maison jouer aux cartes avec les autres domestiques ou aller avec en ville ou au bourg pour prendre une bonne petite soulographie. Maintenant elle était contente d'avoir éclairci le mystère, seulement elle me demanda si c'était toujours dans les champs que je passais ainsi mes dimanches.

— Non, dis-je, quand il fait froid ou quand il pleut, je me renferme dans le grenier où je suis sûr de ne pas être dérangé.

J'avais ramassé mon journal et le petit vocabulaire, et nous nous acheminâmes vers la ferme en causant. En arrivant, elle n'eut rien de plus pressé que de raconter à son oncle la découverte qu'elle venait de faire.

Je ne pouvais ni ne voulus rien nier. Le maire, après avoir laissé percer un peu aussi son étonnement, me demanda pourquoi j'allais ainsi me cacher pour lire : que je devais être, au contraire, fier de montrer mon savoir. Étant assez familier avec le maire, je lui dis franchement que ce n'était pas la peur qui me faisait me cacher ainsi, que jamais personne n'avait réussi à me faire peur, ni avec les lutins ni avec les couriquets, ni même avec le diable ; seulement, j'avais toujours craint, là comme ailleurs, de contrarier et de déplaire à mes maîtres en employant mon temps à autre chose qu'aux travaux de la ferme. Il se mit à rire et voulut mettre immédiatement mon intelligence à l'épreuve. Il me fit lire l'article que j'avais déjà lu à sa nièce dans le champ ; mais, ayant appris à lire dans le breton seulement, où toutes les lettres se prononcent, le maire me fit remarquer qu'en français il y avait beaucoup de lettres qui ne se prononçaient pas : car je disais *ministrès*, *bataillonse*, *ils marchaiant*, *commandante*.

A partir de ce jour, il me faisait lire presque tous les jours quelque article, soit dans son journal, soit dans quelque vieux livre, pour avoir le plaisir de rire de ma prononciation et peut-être aussi l'agrément de me corriger. Car il était très bon homme en tout, un peu moqueur, comme sont la plupart des

Bretons, surtout ceux qui se croient un peu riches ou qui croient en savoir plus que les autres.

Maintenant que la mèche était vendue et que j'étais mis à mon aise par M. le maire, je n'avais plus besoin d'aller me cacher dans le grenier ou dans les champs pour étudier. Mais j'avais trouvé un embarras, cet embarras dont j'ai parlé plus haut, bien plus grand que celui d'aller me cacher dans les greniers. La jeune mineure, héritière d'une centaine de mille francs, avait pris avec moi, depuis quelque temps déjà, certaines familiarités qui me contrariaient beaucoup. Mais, à partir du jour où elle avait découvert le mystère, ce fut bien pis encore : je ne pouvais plus aller nulle part, dans les champs, au travail, sans qu'elle fût auprès de moi à m'agacer, à me tourmenter, à me faire toute sorte de niches. Cela était d'autant plus importun et plus pénible pour moi, que je ne pouvais, ou que je croyais ne pas pouvoir y répondre ni me défendre, trouvant qu'un pauvre valet de ferme de la plus basse extraction commettrait un crime en touchant ou en plaisantant une si riche héritière. Cela dura ainsi pendant tout l'été, pendant la fenaison et la moisson qui eurent lieu de très bonne heure, cette année de 1854.

IV

JE M'ENGAGE

C'est alors que je résolus de tenter l'essai pour entrer dans l'armée, tant pour me soustraire aux importunités de la jeune héritière, qui devenaient de jour en jour plus gênantes, que pour mettre à exécution le projet, depuis longtemps arrêté dans ma tête et toujours remis par crainte d'un refus. L'occasion était bonne. La moisson était terminée : on ne pouvait pas me reprocher de vouloir me soustraire aux rudes travaux de la récolte. Et puis on parlait beaucoup de la guerre déjà déclarée entre les Russes et les Turcs, et à laquelle la France et l'Angleterre, nous disait le maire, allaient aussi prendre part.

C'est vers ce temps-là qu'on avait posé le premier fil télé-

graphique entre Brest et Quimper; j'avais vu les ouvriers planter les poteaux et poser les fils; j'avais demandé au maire ce qu'on voulait faire avec ce fil-là. Le maire, qui était plus farceur que savant, me répondit que c'était pour envoyer des lettres de Quimper à Brest et *vice versa*, qu'on roulait la lettre et qu'on la fourrait dans le fil qui était creux, puis on soufflait et elle arrivait instantanément. Je savais bien que cela n'était pas vrai, puisque j'avais vu les ouvriers couper le fil. On parlait aussi du chemin de fer, et le maire, qui ne voulait jamais être pris au dépourvu, nous expliquait aussi, à sa manière, ce qu'était le chemin de fer. C'était un chemin étroit, juste la largeur d'une voiture, ferré au fond, des deux côtés, et couvert également en fer. Là dedans, on mettait plusieurs voitures, attachées les unes aux autres, dans lesquelles montaient les voyageurs; derrière on mettait une voiture plus grande, tout en fer, dans laquelle on allumait un grand feu; alors toutes les voitures se sauvaient au galop, comme si elles avaient le feu au derrière, « *eguis mar vige bet an tan en o reor* ». Je fus obligé de croire à cela comme aux sermons du curé, puisque je ne pouvais pas démontrer le contraire.

Néanmoins, ces questions-là me trottaient aussi dans la tête et contribuèrent pour leur part à me faire brusquer le mouvement. Puisqu'on avait besoin d'hommes pour la guerre et qu'on en prenait par force, je pensais qu'on devait bien prendre aussi les volontaires sans les regarder de trop près. Pour que personne ne sût rien avant d'être sûr de mon affaire, un jour, après la collation de midi, et pendant que les autres fumaient leurs pipes, je courus jusqu'à la place Saint-Corentin, à Quimper. Là se trouvait toujours un vieux bonhomme attendant quelque commission ou quelqu'un pour lui payer un verre de *schnic*, car il avait toujours soif. Il s'appelait Robic et était connu de tout le monde. C'était, comme il disait lui-même, un vieux de la vieille : il était à Waterloo et avait vu mourir la garde. En arrivant sur la place, je vis mon Robic arc-bouté contre le coin de la cathédrale, qui était sa place ordinaire quand il n'était pas au débit d'en face.

Je l'accoste vivement en lui demandant s'il n'avait pas soif, et, sans attendre sa réponse, je saute dans le débit et je fais servir un demi-quart au vieux de la vieille et une chopine

de cidre pour moi. Robic, après avoir dégusté son demi-quart d'un seul trait et fait claquer sa langue, me demande ce qu'il y avait de nouveau, que j'avais l'air si pressé. Je lui demande où il fallait aller, pour voir si j'étais bon pour le service.

— Bon pour le service, qu'il me dit, mais certainement que tu es bon pour le service. Tu veux t'engager?

— Oui.

— Eh bien, viens avec moi, je vais te montrer. Bien sûr que tu es bon, c'est moi qui te le dis, on ne te fouillera même pas, tu vas voir. On a besoin d'hommes maintenant; tu ne sais donc pas que nous avons la guerre?

Tout cela était dit en marchant du côté de l'endroit où il voulait me conduire. Arrivés au bout de la rue, près du quai, il me dit :

— C'est ici.

Je levai la tête; au-dessus de la porte je pus lire : *Bureau de recrutement*. Aussitôt une espèce de tremblement me saisit, mon cœur sautait à se rompre. Robic me regarda et me dit :

— N'aie pas peur, va, tu n'as rien à craindre.

Ce n'était pas la peur, certes, qui me faisait cet effet; c'était toujours cette malheureuse et stupide timidité, de laquelle je n'ai jamais pu me défaire complètement, que j'avais dû sucer avec le lait maternel, et qui avait été fortifiée durant mes années de mendicité. Nous entrons. Je vis plusieurs militaires en train d'écrire et un officier, un capitaine, je pense, qui se promenait dans le bureau. Il vint vers nous, et Robic lui dit quelques mots que je n'avais pas compris, étant préoccupé à faire taire mon cœur et à me raidir contre cette fatale timidité. J'aurais voulu voir ma figure dans une glace : je craignais qu'elle ne fût trop pâle. Heureusement, on ne me laissa pas longtemps dans ma triste position. Robic, me prenant par le bras, me poussa devant lui vers un coin du bureau. De ce coup, je crois, si j'étais blanc auparavant, je devins tout rouge. L'officier était là qui me regardait des pieds à la tête. J'étais pieds nus; il me prit les deux mains qu'il secoua un peu, puis me fit entrer sous la toise. A peine étais-je dessous, j'entendis l'officier prononcer ces mots qui faisaient

autrefois tressaillir de malaise beaucoup de jeunes gens : « Bon pour le service ». En passant sous la toise, je sentis à peine ma tête toucher la mesure, mais, après avoir entendu ces trois mots, je crois que je l'aurais poussée en l'air si on m'eût remis dessous, car je croyais que j'avais grandi de plusieurs centimètres.

On me demanda mon nom, qu'un soldat inscrivit sur un registre, puis on me dit d'aller tout de suite chercher mon extrait de naissance et un certificat de bonne vie et mœurs du maire de ma commune. En sortant, Robic me dit :

— Eh bien! mon petit, je t'avais pas dit que ce serait bientôt fait. Es-tu content, maintenant?

— Oui, je suis bien content. Viens boire encore un bon demi-quart que je coure vite chercher mes papiers, car je ne veux plus retourner au Kerloch avant d'avoir fini.

Je courus d'abord à Guengat chercher mon extrait de naissance, et ensuite j'allai à Ergué-Gabéric voir mon père et savoir ce qu'il en dirait. Il ne me dit pas grand chose :

— Peut-être, tu fais bien d'aller maintenant : l'année prochaine tu serais toujours obligé d'y aller.

Il vint avec moi chez le maire de la commune qui demeurait tout près. Celui-ci passait alors pour le plus savant de tous les paysans de la commune : il me demanda si j'avais été m'assurer que j'étais bon pour le service. Sur mon affirmation et quand je lui présentai mon extrait de naissance, il alla à son bureau en me disant :

— Je vais alors te donner le consentement de ton père et un certificat de bonne vie et mœurs ; on ne t'a pas demandé ça?

— Non, on m'a dit seulement de produire mon extrait et un certificat du maire de ma commune.

— Eh bien, c'est moi le maire de ta commune puisque ton père demeure ici, et je sais les papiers qu'il te faut.

Je lui fis observer que j'étais aussi chez un maire.

— Ça ne fait rien, va, avec ces papiers-là, on ne te demandera pas autre chose.

Cela m'arrangeait bien si je pouvais passer ainsi, car j'aurais été embarrassé d'aller demander un certificat à mon maire et patron.

Il était trop tard ce jour-là pour revenir à Quimper. Je

restai loger chez mon père, dans ce triste logement et dans ce même lit qui me rappelèrent tant de misères. Ma mère pleura un peu et fit son possible pour réunir de quoi me faire des galettes pour la dernière fois. C'était la dernière fois, en effet. Je ne devais plus les revoir ni l'un ni l'autre. Tous deux, après avoir mené une assez longue vie de misère, ont fini par en mourir, quelques années après mon départ.

Le lendemain, après un dernier adieu, je les quittai, le cœur gros et les larmes aux yeux. En arrivant à Quimper, j'allai tout droit chez mon vieux Robic, en lui disant que j'avais tout ce qu'il fallait, et aussitôt nous nous dirigeâmes vers le recrutement après, toutefois, avoir lavé à mon vieil ami son gosier toujours « crassé » comme il le disait. Cette fois encore ce ne fut pas long. Aussitôt qu'on eut jeté un coup d'œil sur mes papiers, on me fit conduire à la mairie par un soldat, pour contracter mon engagement. Robic vint aussi pour servir de témoin. En traversant la place Saint-Corentin, je regardai partout pour voir si mon patron, qui se trouvait souvent de ce côté, n'y était pas; par bonheur, il n'y était pas. A la mairie on me demanda si j'étais content de contracter un engagement de sept ans. Je répondis fortement :

— Oui.

— Vous ne savez pas signer?

Je répondis : « Non! » quoique j'aurais bien pu mettre mon nom peut-être, tant bien que mal. Quand ce fut fait, le soldat me dit de retourner au bureau de recrutement à deux heures.

Je fus exact. On me dit alors que j'étais versé au 37e de ligne, à Lorient, où je devais être rendu le 25 août, et nous étions le 21. On me donna ma feuille de route avec trois francs pour mon voyage ; c'était alors toute ma fortune et je disais à Robic qui m'accompagnait toujours :

— Si maintenant Danion refuse de me donner mes gages, n'ayant pas fini mon année et étant parti de chez lui sans rien dire, je vais arriver au régiment sans un sou, ce qui ne sera pas sans doute bien agréable.

— Non, — dit mon vieux, — il te faudrait, pour bien arriver, au moins cinquante ou soixante francs ; autrement, tu seras malheureux de suite en commençant. Mais le maire ne peut pas te refuser ce que tu as gagné, et puis, tu as bien

quelques hardes que tu peux vendre, car il est probable que tu n'en auras plus besoin.

— Oui, — dis-je, — j'ai un joli habillement tout neuf, une demi-douzaine de chemises, trois pantalons et deux blouses, une bonne paire de galoches que je n'ai portée que deux fois.

— Cours vite trouver le maire et explique-lui ton affaire en lui montrant ta feuille de route; après, tu ramasseras tes effets. Moi je vais, en t'attendant, chercher quelqu'un pour les acheter, et surtout n'aie pas peur de parler; songe que tu es soldat maintenant, et qu'un soldat ne doit jamais trembler que lorsqu'il aperçoit sa tête à quinze pas devant lui.

Tout en écoutant les recommandations de mon vieux de la vieille, je filais vers Kerloch. Je n'avais pas de temps à perdre, le soir approchait, et je devais me mettre en route le lendemain matin de bonne heure. En marchant vers la ferme, j'essayai de me donner un air crâne et fier, et je résolus de résister bravement à la lutte qui allait s'engager certainement entre le maire et son dernier domestique. Quand j'entrai, le maire était à lire son journal. En me voyant il dit :

— Tiens! on te croyait perdu; on ne t'avait jamais vu faire des absences comme ça.

— Je ne suis pas encore perdu, monsieur le maire, mais voici une feuille de papier qui va peut-être bien me conduire à ma perte.

Et je lui jette ma feuille de route sur la table, en restant crânement devant lui, attendant qu'il eût fini de lire.

— Ah! oui, dit-il, quand il se fut assuré que j'étais bien engagé, tu te sauves comme ça de chez moi comme un voleur, sans rien dire, sans me consulter, moi ton maître et ton maire. Tu sais que je ne te dois rien maintenant, puisque tu ne restes pas pour finir ton année.

— Ça vous regarde, monsieur le maire, je n'ai pas besoin d'argent, moi; maintenant, je serai nourri et habillé par le gouvernement. Je vais vendre mes effets : avec ce qu'on me donnera, j'espère avoir assez pour payer mon entrée au régiment. Du reste, je n'ai pas le temps de discuter, je dois partir demain matin de très bonne heure.

Et, sans en écouter davantage, j'allai faire un paquet de

mes hardes et je me sauvai sans plus dire un mot, et descendis presque en courant vers la ville. J'étais près d'y entrer, lorsque j'entendis une des bonnes, qui était seule à la maison pendant mon entretien avec le maire, crier après moi ; je m'arrêtai un instant ; quand elle fut près de moi, tout essoufflée, elle me dit que le maire serait dans une heure au café de la Liberté, sur la place Saint-Corentin, et qu'il me priait de m'y rendre, qu'il avait encore quelque chose de sérieux à me dire. Je répondis à la bonne que je n'y manquerais pas. Deux minutes après, j'étais sur la place, au moment même où Robic arrivait à ma rencontre, en me disant qu'il avait trouvé mon affaire. Il me conduisit dans la rue Vili, dans cette triste rue où j'avais trouvé mes premières misères, chez un tailleur de campagne. Celui-ci, après avoir examiné mes effets, m'en offrit quarante francs; ils valaient bien le double, mais je n'avais pas le temps de discuter : j'acceptai son offre. Je pensais du reste, que puisque le maire me faisait appeler, c'est qu'il avait peut-être envie de me donner quelque chose. Je payai même encore à boire au tailleur et à mon vieux de la vieille, puis je dis à celui-ci d'aller m'attendre dans son débit habituel, en attendant que j'allasse voir ce que M. le maire avait à me dire.

En entrant au café de la Liberté, je fus saisi d'un éblouissement subit ; il y avait beaucoup de monde, tous des messieurs, mais j'en voyais encore, sans doute, plus qu'il n'y en avait, car mon éblouissement me faisait voir double. Instinctivement, je tirai mon chapeau de la manière que je faisais quand je mendiais mon pain. Un homme à tablier blanc, une serviette sous le bras, vint à moi le bras tendu et j'allais être mis à la porte, lorsque le maire, que dans mon ahurissement je n'avais pas remarqué, me saisit avant le garçon par le bras et me conduisit à une table où il y avait un monsieur que je ne connaissais pas, mais qui, ayant été sans doute instruit de mon cas par le maire, me dit :

— Comme ça, jeune homme, vous allez faire la guerre?

— Je ne sais pas, monsieur, mais j'irai certainement de bon cœur si j'y suis appelé.

— C'est bien ça, mon petit, je vois que vous allez faire un bon soldat.

On me servit quelque chose, dont je ne me rappelle plus le nom, dans un grand verre, et le maire me dit :

— J'espère que nous n'allons pas nous quitter fâchés. Tu pouvais bien penser que je ne voulais pas te laisser partir sans rien te donner. Tiens, voilà non seulement ce que tu as gagné, mais toute ton année, septante francs.

Je voulus protester, mais le monsieur me dit :

— Prenez toujours, vous n'aurez pas trop; d'abord, en arrivant, vous pourrez verser quarante francs à votre masse, ce qui est un bon point pour commencer, et puis vous aurez beaucoup de petites choses à acheter pour vous mettre à hauteur du premier coup ; croyez-moi, je suis un vieux soldat, moi aussi, et je connais le métier.

Je dus ramasser les septante francs ; jamais de ma vie je n'en avais tant vu. Je voulus alors aussi payer une tournée. On nous en servit une, mais on ne me laissa pas payer :

— Conservez votre argent, me dit le monsieur, vous trouverez bien à l'employer; surtout faites attention qu'on ne vous le vole pas.

Puis il me dit d'aller acheter une ceinture spéciale pour le mettre pendant mon voyage. Après avoir dit adieu et serré la main à M. le maire, ainsi que celle du monsieur, je sortis et j'allai tout joyeux trouver mon ami Robic lequel, du reste, pour tuer le temps en m'attendant, avait déjà absorbé deux ou trois verres à ma santé et à mon compte. Nous bûmes encore chacun un verre, puis je voulus donner cinq francs à Robic pour sa peine, mais il refusa.

— Je veux bien boire un verre, dit-il, mais je n'accepte jamais d'argent pour rendre service à un ami.

Je lui dis que le maire m'avait donné soixante-dix francs, beaucoup plus que je croyais, et qu'un monsieur, un ami du maire, m'avait dit d'acheter une ceinture pour les mettre, crainte de les perdre. Mais je vis bien alors que mon Robic avait plus que son compte. Je lui dis bonsoir en l'invitant à se trouver le lendemain matin de bonne heure sur la place.

J'allai alors acheter une ceinture, puis je me dirigeai vers la rue des Reguaires, sans savoir trop où aller passer la nuit, car, depuis qu'on m'avait dit de faire attention aux voleurs. j'étais devenu plus inquiet. Je vis enfin une enseigne : *Ici on*

vend à boire et à manger, loge à pied. J'étais à pied, même pieds nus : je ne voulais pas aller voyager avec des galoches qui étaient trop lourdes, et je ne voulais pas non plus acheter des souliers pour deux jours. J'entrai dans la maison. Je tombais bien; aussitôt entré, je reconnus la patronne : c'était une paysanne que j'avais bien connue à Ergué-Gabéric. Je fus bien reçu, et je n'avais rien à craindre pour mon argent, car on me donna une petite chambre pour moi tout seul. Pour le souper, je ne lui fis pas grand honneur; j'avais tant bu dans la journée que mon estomac ne pouvait rien recevoir. J'avais hâte aussi d'aller dans ma chambre. Je réglai mon compte tout de suite et dis à la patronne que je partirais de belle heure le lendemain matin.

Une fois dans ma chambre, je m'empressai de déployer ma ceinture et j'y plaçai mon argent, pièce par pièce, dans des petits compartiments séparés par une couture, afin que les pièces ne pussent se réunir sur un même point et former une bosse. Ceci fait, je posai ma ceinture sous ma chemise, sur la peau, puis je m'étendis sur le lit sans le défaire. Je ne dormis guère cette nuit-là, et, quand je m'endormais un instant, il me venait des rêves épouvantables : je me voyais poursuivi sur la route de Rosporden par des voleurs avec des pistolets et des cordes; à d'autres moments, je croyais entendre la porte s'ouvrir doucement, et je voyais entrer une femme et, derrière elle, un homme, un grand couteau à la main. Chaque fois que je me réveillais, je me levais sur mon séant en portant involontairement ma main à ma ceinture et fixant mes yeux tout autour de la chambre; une fois même j'allai voir si la porte était réellement bien fermée. J'entendais sonner les heures à la cathédrale. Aussitôt que j'entendis sonner les quatre heures, je me levai : je pensais sortir sans réveiller personne; mais la porte était fermée et je fus obligé d'appeler.

La bourgeoise descendit bientôt, en me disant que j'avais bien le temps, que les jours étaient longs, et comme je n'avais rien mangé la veille, elle me dit que je ferais bien de prendre quelque chose avant de partir. Elle me mit sur la table de la viande, du beurre et du pain; tout en me servant, elle regardait mes pieds :

— Je ne m'étonne pas, dit-elle, que je ne vous aie

pas entendu descendre, vous êtes pieds nus; et vous allez voyager comme ça?

— Oui; vous savez bien, moi, j'ai l'habitude de marcher plus souvent nu-pieds qu'avec des chaussures.

— N'importe, ça ne sera pas joli de vous voir arriver là-bas pieds nus; on se moquera de vous. J'ai là une vieille paire de souliers, prenez-la: si vous ne pouvez pas marcher avec, vous les mettrez seulement pour entrer à la caserne.

L'idée n'était pas mauvaise; j'acceptai les souliers que je mis sous mon bras en remerciant la bourgeoise, et je courus vers la place Saint-Corentin pour voir si Robic y était: il n'y avait personne. Je voulus entrer dans l'église, mais la porte était fermée: alors je m'agenouillai dans le porche et j'adressai de tout mon cœur, avec une grande ferveur, deux *pater* et deux *ave*, non à saint Corentin, mais à Notre-Dame de Kerdevot, laquelle m'avait déjà sauvé la vie une fois, à ce qu'assurait ma vieille institutrice, qui était morte depuis quelques années. En sortant, je regardai encore autour de la place : je ne vis personne; Robic n'avait pas pu s'éveiller, sans doute, ayant un peu trop bu la veille. Alors je pris par le pont de l'Évêché et la Rue Neuve, pour gagner la route de Rosporden.

JEAN-MARIE DÉGUIGNET

(*A suivre.*)

POÉSIES

I

VIRGILE

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Il avait renvoyé son esclave encore ivre,
Afin de n'avoir pas à le punir demain,
Et seul il demeurait, son front nu dans sa main,
Grave devant la nuit, triste, un peu las de vivre.

La fête de Faunus Latin, maître des champs,
Allumait sur les prés obscurs de grands feux d'herbes,
Et, par moments, un char qui rentrait lourd de gerbes
Roulait dans l'ombre, plein de flûtes et de chants.

Et, mêlant à l'écho leurs notes incertaines,
Au camp proche sonnaient les nocturnes buccins,
Et les tièdes jets d'eau pleuraient dans les bassins,
Et les bœufs mugissaient dans les fermes lointaines.

Sous la vigne éclairée aux pampres transparents,
Il méditait, son doigt maigri contre sa tempe,
Et la flamme tremblait au bec long de la lampe
Comme l'âme palpite aux lèvres des mourants.

Il songeait qu'avant même, hélas! son doux Horace,
Il s'en irait bientôt dans l'ombre où tout s'enfuit,
Et qu'alors, seuls, pourraient le sauver de la nuit
Ses vers harmonieux où s'exaltait sa race.

Et, lent, il corrigeait, du style retourné,
L'humble cire où rêvait parfois quelque lacune;
Et, parmi le silence amical de la lune,
Souvent un vers plus doux le laissait étonné...

Célébrant le dieu bon qui fait germer la terre,
Dans l'air vibraient toujours les chants rauques et gais;
Mais, les yeux affaiblis et les nerfs fatigués,
Il se sentait, ce soir joyeux, plus solitaire.

Et, relevant son front où tout un monde naît,
Énée en pleurs, Didon ceinte de violettes,
Il repoussait d'un geste alangui ses tablettes,
Et, le regard et l'âme au loin, se souvenait.

Il revoyait l'Éridan jaune, ailé de cygnes,
Mantoue en fleurs parmi ses roseaux limoneux,
Et l'Hellas dont les monts semblent porter en eux
Le rythme des beaux vers, frères des belles lignes.

Et là-bas sa jeunesse ondulait, comme un chœur
Où les jours, plus heureux sous la douceur première,
Glissaient, en se tenant les mains, dans la lumière,
Et d'infinis regrets gonflaient soudain son cœur.

Puis, vague, dans les bruits plaintifs de l'eau que moire
La lune reflétée aux bassins miroitants,
Religieuse et plus secrète par instants,
L'Églogue à Pollion chantait dans sa mémoire,

La tendre et sibylline Églogue à Pollion,
Aux vers mystérieux tout tissés d'or et d'ombre,
Et, comme une aube immense au bas d'une nuit sombre,
En lui naissait alors un grand espoir sans nom.

Mais, un désir de gloire invitant son cœur mâle,
Il reprenait sa chère Énéide, inquiet;
Et toute la grandeur romaine tournoyait
Comme un vol d'aigles noirs autour de son front pâle.

II

SOIRS

Soirs souverains de poésie
Où l'on sent toute la beauté,
Où, dans le songeur exalté,
La vie est ivre et s'extasie;

Où, le rêve et la fantaisie
Sonnant de leur cor enchanté,
La rime, dans l'écho hanté,
Répond avant qu'on l'ait choisie !

En une auguste frénésie
Tout prend un sens illimité :
Un bouquet semble tout l'été,
Une perle toute l'Asie !

L'âme heureuse, que rassasie
Une essentielle ambroisie,
Dispense à tout l'éternité !

Soirs d'orgueil et de royauté,
Soirs souverains de poésie
Où l'on est toute la beauté !

III

A MES CHIENS

Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !
LAMARTINE

Et Ponto me regarde avec son œil honnête.
HUGO

Riquet...
ANATOLE FRANCE

L'ami qui m'avait offert ce chien lui avait donné, peut-être par antiphrase, le nom assez imprévu de *Pelléas*.
MAURICE MÆTERLINCK

Les hommes sont méchants et l'art même est cruel :
Avec eux le combat, avec lui le duel,

Partout la lutte, hélas! dont l'âme sort brisée...
Loin, loin, la vie amère, et loin, la rime usée,
Ce soir! — Venez plutôt, venez, mes deux bons chiens;
Viens, toi, Fenris le loup, toi, belle Yadça, viens,
Que je vous voie, et vous admire, et vous caresse!
Je vous puis sans rougir confesser ma tendresse :
Naguère de plus grands l'ont avouée aussi.
Lamartine à Fido confiait son souci,
Le plus haut, le plus pur, le plus divin peut-être
Qu'un enfant de la femme ait jamais senti naître,
Et lui, le tant aimé, désirait cet amour.
Hugo, plus viril, âpre ou morne tour à tour,
Pour consoler sa gloire inquiète, battue
Par l'envie assaillant sa future statue,
La statue encor vague au marbre intérieur
Que déjà l'envieux lui-même et le rieur
Sculptent sans le savoir au fond des grands poètes,
Hugo triste eut Ponto fidèle aux yeux honnêtes;
Et Vigny célébra vos ancêtres, les loups,
En vers dont nous pouvons tous trois être jaloux.
Hier même, en ces temps aux cœurs simples contraires,
Vous eûtes sous des toits prochains d'illustres frères :
Jamais France, riant et fin comme son nom,
A Riquet familier ou frileux n'a dit non,
Et Mæterlinck, penché sur sa noire figure,
A lu dans Pelléas la destinée obscure.
Bien que promis sans doute à moins d'honneur, venez,
Mes chiens, gais d'un rayon et d'un souffle étonnés.
Allongez votre tête épaisse et délicate,
Que je mire mes yeux dans vos beaux yeux d'agate,
Vos yeux si clairs, si francs, vos yeux meilleurs qu'humains.
Venez, que je promène au hasard mes deux mains
Dans l'ondulation douce de vos fourrures,
Comme le vent rebrousse en juin les herbes mûres;
Et puis, que je vous conte aussi mon pauvre émoi.
Vous êtes, à mes pieds, près de moi, contre moi,
Un peu d'âme voisine et sœur, bien qu'endormie,
Un peu de chair pareille, un peu de vie amie.
Vous êtes, dans le mal qui là-bas gronde en chœur,

Bien vague et bien épars sans doute, un peu de cœur,
— Ce cœur que nous cherchons durant la vie entière,
Dans la passion trouble ou dans la gloire altière,
Sur les lèvres d'un peuple, entre de chers genoux;
Ce cœur dont l'amour veut aussi jaillir de nous,
Et, soudain refoulé, comme un sang nous étouffe!...
Approchez, que, lustrant vos poils soyeux par touffe,
Je mette mon front lourd sur votre front léger.
Pourquoi, dans ce vieux monde où l'homme est l'étranger,
Refuser, sur la terre infinie et déserte,
Une seule amitié candidement offerte?
Pourquoi surtout, poète hésitant, aujourd'hui
Que le vers le plus beau tremble et doute de lui,
Négliger, dans l'effort anxieux de l'étude,
Même la plus petite et vaine certitude,
Et, sous la trahison lente du verbe obscur,
Ne pas sentir qu'au moins votre humble amour est sûr?
Venez donc, mes deux chiens naïfs, à l'âme vraie,
Que la mienne à vos jeux se calme et se distraie;
Venez, que, me parlant sans mots, du seul regard,
Votre ingénuité me repose de l'art
En ces jours où la forme épuisée est comme ivre,
Et que votre bonté m'apaise encor de vivre!

IV

TRÊVE

Dimanche. L'air est plein de cloches balancées;
L'après-midi trop longue est vide et comme blanche;
Il neige du repos sur les âmes lassées,
Il fait doux, il fait triste et calme, il fait Dimanche.

Je suis là, solitaire, et fidèle à m'asseoir
Sous l'or tiède et pâli d'Octobre et de cinq heures,
Au fond du vieux jardin où le soleil du soir
Attarde ses clartés baissantes et mineures.

Ah ! que la tendre paix du jour comme du ciel
Coule aussi dans mon âme où souffre encor le rêve !
En cet air où le lait se mêle avec le miel,
Pauvre homme las, respire enfin la bonne trêve !

N'as-tu pas lentement déjà, de jour en jour,
Cueilli les biens dont ta jeunesse avait envie :
Un peu de force, un peu de joie, un peu d'amour ?
Que veux-tu donc encor demander à la vie ?

V

NOCTURNE

Sur la mer, cette nuit, au travers des nuages,
La lune filtre à peine une lueur diffuse ;
Seul, parfois, un éclat de phare cligne et fuse
Sur un cap deviné d'invisibles rivages.

La mer pâle jusqu'au ciel pâle monte et fuit :
On ne voit plus le trait léger de l'horizon ;
Et, par une innombrable et douce liaison,
Tout se mêle, la mer et le ciel, dans la nuit.

Mais ce n'est pas la mer : la mer est moins paisible ;
Et ce n'est pas le ciel : le ciel est plus visible.
Nulle blancheur d'étoile ou de voile ne passe...

C'est un infini neutre où se perd l'œil avide,
C'est une immensité sans forme, grise et vide ;
Ce n'est plus ni le ciel ni la mer : c'est l'Espace.

VI

CONSEIL

La haine, au fond de l'ombre, a piétiné ton âme
Avec des cris méchants.
— Les beaux soirs ont-ils moins de silence et de flamme
Sur la mer ou les champs ?

Tes yeux ont fait rougir, détournant son visage,
Un ami d'autrefois.
— Est-il moins doux de voir un léger paysage
Sous l'entrelacs des bois ?

Des hommes ont meurtri d'un refus volontaire
Ton cœur nu qui s'offrait,
Ton cœur qui, ne pouvant demeurer solitaire,
Se reprend à regret.

Peut-être avaient-ils droit de le haïr ? Peut-être
Est-il aussi trop nu ?
Il blessait leur tristesse en laissant trop paraître
Son orgueil ingénu.

— Mais la vie après tout n'en est pas moins la vie.
Et, dans l'éternité,
La mort n'en mettra pas moins d'accord leur envie
Avec ta vanité.

Peuvent-ils empêcher d'ailleurs qu'un cher poème
T'enlève ton souci,
Et que, si plein d'erreurs sans doute et de torts même,
Tu sois heureux ainsi ?

Et n'as-tu pas, le soir, toute la paix possible
Dans ta vieille maison ?...
Et puis ne sens-tu pas, d'une force invincible,
Que ton âme a raison ?

VII

PARFUM

Parfum de la glycine, ingénu, faible et pur !
Dans ces fleurs de velours qu'un blanc reflet satine,
Il semble qu'on respire une chair enfantine.
Vierge et frileux parfum de tout l'été futur !
On dirait qu'une abeille éternelle y butine
Un miel aérien qui n'est pas encor mûr.

Parfum de la glycine, ingénu, faible et pur,
Parfum bleu comme sont les fleurs de la glycine,
Bleu comme l'ombre aussi des grappes sur le mur !
Tout le ciel clair dont rêve en secret la racine,
Tout un infini tendre y flotte et s'y dessine,
Et c'est cette odeur-là que doit avoir l'azur !

VIII

AU DIEU INCONNU

Mon Dieu, — quel que soit l'Être ou la Chose que nomme
Ce mot si clair jadis et pour nous obscurci,
Mais qui, dans la ténèbre où nous errons aussi,
Reste le plus doré sur les lèvres d'un homme, —

Toi que mon cœur d'enfant sage et simple adorait,
Au temps des mains, le soir, jointes pour la prière,
Que mon esprit laissa, dans sa marche, en arrière,
Sans remords puéril et sans lâche regret,

Mais vers qui se retourne et monte encor mon âme,
En te sentant suprême ou peut-être pareil,
Comme les fleurs des bois aspirent au soleil
Ou le bas de la flamme au sommet de la flamme ;

En cette heure de paix et de satiété
Où seul, ardent toujours et triste, et pourtant calme,
Le front nu caressé par l'invisible palme
Qu'est dans l'air bleu le vent nocturne de l'été,

Écoutant s'affaiblir en moi la rumeur brève
Et déjà moins altière, hélas ! des passions,
Devant l'Ombre où tu veux que nous nous effacions,
Je m'arrête un moment sur la route et je rêve ;

Dieu de naguère, plein d'amour et de bonté,
Ou Matière infinie et qu'un désir pénètre,
Ou Pensée apparue au sourd miroir de l'être
Et qui prend son reflet pour la grande Clarté,

Substance universelle ou Raison souveraine,
Vaste Inconnue où tient mon sort, qui que tu sois,
Force qui m'auras fait naître et mourir, — reçois
Dans l'humble vérité de cette heure sereine,

Reçois en mon esprit, silencieux autel
Où tremble ta lueur auguste qui dévie,
Au mystère où bientôt aboutira ma vie
Le consentement grave et tendre d'un mortel.

FERNAND GREGH

QUESTIONS EXTÉRIEURES

FRANCE ET ESPAGNE

Le 6 octobre 1904, les Gouvernements espagnol et français ont signé la déclaration suivante :

Le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne,

S'étant mis d'accord pour fixer l'étendue des droits et la garantie des intérêts qui résultent, pour la France, de ses possessions algériennes et, pour l'Espagne, de ses possessions sur la côte du Maroc,

Et le Gouvernement de S. M. le Roi d'Espagne ayant, en conséquence, donné son adhésion à la déclaration franco-anglaise du 8 avril 1904, relative au Maroc et à l'Égypte, dont communication lui avait été faite par le Gouvernement de la République française,

Déclarent qu'ils demeurent fermement attachés à l'intégrité de l'empire marocain sous la souveraineté du Sultan.

Je crois comprendre que les deux Gouvernements ont d'abord étalé une carte du Maroc et que chacun d'eux, montrant ce qu'il considérait comme une dépendance naturelle et nécessaire de ses possessions, soit rifaines, soit algériennes, a-dit : « Ceci est à moi, voici l'étendue de mes droits, et voici le tracé des frontières que je revendiquerai au jour du partage. » Puis les deux Gouvernements ont dressé une statistique des richesses et entreprises que chacun d'eux convoitait au Maroc, et chacun d'eux a dit à l'autre : « Voici la garan-

tie de mes intérêts. » Ainsi expliqué, ce début entraînerait une conclusion inévitable : « Je prends, tu prends, nous partageons. » Or, la déclaration conclut tout juste le contraire : « Nous maintenons l'intégrité de l'empire marocain : donc, nous n'établissons pas, ici une province espagnole, là une province française. Et nous maintenons la souveraineté du Sultan : donc, nous ne démembrons pas l'exploitation marocaine, et nos intérêts restent unis et solidaires. »

Pour éclairer sans doute le public, on le renvoie à la déclaration franco-anglaise, qui dit : « Il appartient à la France, notamment comme puissance limitrophe du Maroc, de veiller à la tranquillité de ce pays et de lui prêter son assistance pour toutes les réformes administratives, économiques, financières et militaires dont il a besoin. » L'Espagne adhère à cette déclaration : elle nous abandonne donc le soin — et le profit — de *toutes* les réformes marocaines ; nous devenons, de l'aveu des Espagnols comme de l'aveu des Anglais, les seuls administrateurs, les seuls économes, les seuls financiers, les seuls officiers de l'empire chérifien. Comme l'Angleterre, l'Espagne « n'entravera pas l'action de la France à cet effet ». Avec l'Angleterre, l'Espagne devra nous « prêter l'appui de sa diplomatie pour l'exécution des clauses de la précédente déclaration ».

Les initiés prétendent, il est vrai, que cette déclaration publique n'est que l'enveloppe un peu nuageuse d'une grande pensée, clairement et lumineusement exposée dans un traité secret dont nos fils ou nos petits-fils verront le texte en même temps que les résultats. Pour une démocratie, que vaut un traité secret, signé par un ministre sans la ratification du Parlement ? Il n'engage assurément que ce ministre, et le Gouvernement espagnol, qui connaît les principes élémentaires de notre droit public, ne peut avoir eu d'autre opinion. Néanmoins, il faut bien croire à l'existence de ce traité secret puisque des gens « considérables » laissent entendre qu'ils l'ont vu et qu'ils l'approuvent. Le *Temps* du 9 octobre nous a livré une conversation « où M. Eugène Étienne a trouvé très ingénieusement le moyen de nous renseigner, sans commettre d'indiscrétions » : ainsi parlent les *Questions Diplomatiques et Coloniales* du 16 octobre 1904, et ce m'est une occasion

de recommander aux lecteurs cette excellente source de renseignements. Voici donc ce que nous révèle M. Étienne :

L'intégrité de l'empire marocain est proclamée : c'est parfait. L'Espagne adhère à l'accord franco-anglais : c'est parfait encore... Seulement, si nous avons obtenu cette précieuse adhésion de l'Espagne, c'est — relisez le texte — en *conséquence* de quelque chose. Ce quelque chose, c'est la fixation de « l'étendue des droits et des intérêts qui résultent pour l'Espagne de ses possessions sur la côte du Maroc »; en d'autres termes, ce sont les concessions que nous avons consenties et qui font l'objet d'un arrangement non public.

Quelles sont ces clauses secrètes? quels droits — évidemment nouveaux — avons-nous reconnus à l'Espagne?... Je ne peux, et vous le concevez, répondre que par une hypothèse... Je suppose que ces droits et ces intérêts espagnols sont d'ordre exclusivement économique. Politiquement, pas de doute possible : notre situation privilégiée aux côtés du Sultan est acquise, incontestable, et, comme le Sultan est et reste souverain de son empire et de l'intégralité de son empire, il est évident que notre privilège politique subsiste tout entier. Par contre, il est juste que l'Espagne bénéficie, en y prenant part dans des limites géographiquement définies, de l'effort économique qui va se développer sur notre initiative.

Tout un programme est à établir. Il y aura des ports à creuser, des ponts à édifier, des chemins de fer à construire. Il est naturel que, dans la région où elle a des intérêts, l'Espagne ait sa part de tout cela. Il est naturel que, dans les conseils d'administration qui seront constitués pour l'exploitation de toutes ces affaires, l'Espagne soit représentée... Voilà quel peut être, quel doit être, selon moi, le sens des clauses secrètes.

Du coup, cette déclaration franco-espagnole devient parfaitement claire. L'Espagne, qui manque de capitaux pour mettre en valeur ses propres richesses, va participer à notre effort économique sur le Maroc. L'Espagne, qui hésite à creuser les ports de Tarragone et de Santander, demande à creuser les ports de Tanger ou de Tétouan. L'Espagne, qui depuis vingt ans rêve un grand pont entre Cadix et la terre ferme sans pouvoir, faute d'argent, le réaliser, va jeter des ponts et des passerelles sur l'Oued Sebou. L'Espagne, qui nous prie de l'aider à percer les tunnels pyrénéens et catalans, va entreprendre seule les tunnels du Rif et de l'Atlas... Faut-il nous demander de qui l'on se moque vraiment et douter, sinon de l'habileté, tout au moins de la bonne foi et du patriotisme

des négociateurs espagnols? Je sais bien que, dans les conceptions coloniales, on néglige presque toujours ces règles d'arithmétique courante qui font que deux et deux font quatre, et ces préceptes d'économie bourgeoise, qui ordonnent de ne jamais engager ce que l'on n'a pas et de chercher sa vie dans le travail, non « dans les conseils d'administration qui seront constitués pour l'exploitation de toutes ces affaires ». Mais, si les Espagnols, peuple et gouvernement, ont leurs défauts, il est certain que leur bonne foi et leur patriotisme restent intacts, et je doute qu'aucun autre peuple et aucun autre gouvernement aient depuis cinq ans donné tant de preuves de sagesse. Voyez ce qu'ils ont fait depuis la guerre de Cuba : peut-être comprendrez-vous ensuite leur politique et leurs déclarations dans cette affaire marocaine.

***

Au lendemain de la guerre de Cuba, un grand problème se posa à l'Espagne, le plus angoissant, le plus vital des problèmes : la question du pain quotidien. Depuis quatre siècles, l'Espagne vivait de ses possessions d'outre-mer. Jadis, elle en avait vécu royalement, impérialement, quand ses royaumes et fiefs d'Italie, de Flandre, des Amériques et des Indes lui faisaient un empire vingt fois plus grand que son territoire. Puis elle en vécut bourgeoisement, médiocrement, pauvrement enfin, quand les seules plantations de Cuba et des Philippines et les seuls nègres ou métis de ces îles toujours en demi-révolte lui restèrent.

Pauvres restes de la grandeur castillane! l'Espagne en vivota, de moins en moins riche, jusqu'à la fin du XIXe siècle. Elle négligeait ses propres terres et laissait le chardon envahir ou le mouton dévaster ses plaines. Elle abandonnait ses mines et ses chemins de fer aux ingénieurs étrangers, ses finances à la spéculation étrangère, son commerce aux navires et aux commissionnaires français, anglais et allemands. Elle n'exploitait que ses fiefs coloniaux, son commerce d'outre-mer, et toute son industrie n'allait qu'à fabriquer, pour l'usage de ses nègres et métis, quelques produits spéciaux ou, seulement, à transformer des matières et des manufactures,

que lui fournissait l'Europe. Son pain quotidien était la tranche léonine que, chaque jour, elle prélevait sur chaque miche coloniale. Et ce dernier mot n'est pas une métaphore : Cuba ne recevait son blé, sa farine, son pain que de Santander ou de la Corogne, et ce blé, qui n'était pas produit par l'Espagne, mais qui venait à grands frais de la Russie ou des États-Unis, devait traverser les quais et entrepôts métropolitains, à seule fin de payer sa taxe ou sa commission au douanier et au minotier espagnol... Cuba affranchie et les Philippines américanisées, comment allaient vivre les ci-devant hidalgos? Deux théories et deux partis se formèrent sur cette question inéluctable.

Les gens de Madrid, civils et militaires, moines et « royaux », politiciens et généraux, étaient entraînés depuis des siècles à la conquête et à l'exploitation coloniales, qui leur livraient en même temps l'Espagne pieds et poings liés : j'ai expliqué aux lecteurs de la *Revue*, en mai 1902, le fonctionnement de cette tyrannie madrilène. Ils ne pensèrent donc qu'à réparer la vieille machine et à l'installer sur un terrain nouveau. L'Amérique et les deux Indes du levant et du couchant échappaient aux héritiers de Christophe Colomb; mais l'Afrique ne leur réservait-elle pas une revanche et un dédommagement? Sur le pourtour occidental du continent africain, de Melilla à Fernando-Po, la vieille Espagne avait planté quelques jalons, ménagé et gardé quelques ouvertures : l'Espagne nouvelle n'avait qu'à transporter ici tout son effort. Juste en face de Cadix, à quelques kilomètres, Tanger pouvait livrer la porte de ce continent mystérieux, presque vierge encore, où cependant d'autres Européens avaient trouvé déjà les Eldorados du Transvaal.

Refaire une flotte pour tenir le détroit, refaire une armée pour conquérir le Maroc, puis débarquer à cette côte prochaine et reprendre les traces des ancêtres sur les chemins de Fez et de Tétouan : pour les gens de Madrid, c'était le programme nécessaire, et ce programme leur semblait réunir tous les avantages. Il continuait ce qu'ils disaient être la tradition nationale, puisqu'il promettait un nouveau terrain de croisade aux gens d'Église, de pillage aux gens de guerre, d'exploitation aux gens d'affaires, de sinécures aux gens de

plume et de bureau. Il consolait l'orgueil populaire, rénovait le prestige monarchique, assurait contre les fantaisies novatrices des affamés la stagnation sociale et politique, et, surtout, il restaurait le pouvoir et les profits de la camarilla madrilène. On avait, d'ailleurs, un personnel tout prêt pour cette tâche : les Weyler et autres bourreaux de Cuba brandissaient déjà leur grand sabre; dans leurs congrès de Saint-Jacques de Compostelle, les moines promettaient que la bonté divine allait rendre au roi très catholique cet empire colonial, si lâchement perdu — ou vendu — par l'impiété révolutionnaire.

On apercevait bien quelques difficultés dans l'exécution : la France ne laisserait pas faire sans rien dire. Mais on pensa d'abord que l'on pourrait obtenir de la France une pleine liberté d'action, sinon dans tout le Maroc, au moins dans une partie. On espéra, on négocia un traité de partage et, en novembre 1902, on pensa même tenir ce traité. Certains vont jusqu'à dire qu'on l'eut en mains et qu'on le garde aux archives espagnoles : en novembre 1902, les représentants de la France se seraient fourvoyés un instant en des plans et des cartes de partage, qui installaient à Fez même le drapeau espagnol; si Madrid se fût contentée de cette part du gâteau marocain, la signature française, dit-on, eût été apposée à ces projets dangereux. Mais Madrid eut des appétits insatiables et Paris s'aperçut que jamais l'opinion française ne ratifierait cette erreur trop évidente...

Alors Madrid essaya de se passer du consentement de la France. Les discours officiels exposèrent au peuple et à ses représentants que, toute seule, l'Espagne ne pouvait songer à prendre le Maroc malgré nous, mais qu'elle pourrait lier parti avec des associés qui feraient la moitié ou les trois quarts de la besogne : l'Angleterre d'abord, l'Allemagne ensuite, d'autres encore, pouvaient trouver dans cette croisade espagnole leur profit, la sauvegarde ou la garantie de leurs intérêts politiques et commerciaux, et, même, le complément ou l'adjuvant de leur propre conquête. On disait à Madrid que Tanger semblait aux Anglais une utile dépendance de Gibraltar, que Safi ou Mogador semblait aux Allemands une relâche indispensable sur la route de leur Afrique occidentale et un

dépôt nécessaire pour leurs camelottes, sucres, alcools, armes et canons de contrebande... Se détournant de Paris, Madrid entama le dialogue avec Londres et Berlin.

Du côté de Londres, le dialogue fut court; ce ne fut même — et Madrid s'en aperçut dès le début — qu'un jeu de propos interrompus par les échanges de trop bonnes paroles entre Londres et Paris, et brusquement clôturés par la publication de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904. Cet accord ne lésait en rien les intérêts espagnols; il les reconnaissait au contraire et leur promettait une juste, une pleine satisfaction:

Art. 8. — Les deux gouvernements, s'inspirant de leurs sentiments sincèrement amicaux pour l'Espagne, prennent en particulière considération les intérêts qu'elle tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine de la Méditerranée et au sujet desquels le gouvernement français se concertera avec le gouvernement espagnol.

Pour Madrid, c'en était fait des espoirs d'un accord avec l'Angleterre aux dépens de la France et de ses ambitions marocaines...

Avec Berlin, le dialogue fut beaucoup plus long. Peut-être fut-il entamé dès 1899, dès la fin de la guerre américaine, quand Madrid vendit aux Allemands les derniers débris des Indes espagnoles, les Palaos, les Mariannes et les Carolines, en réservant dans ces archipels trois dépôts de charbon et des points d'appui pour les flottes espagnoles, comme si quelque jour les flottes espagnoles devaient reparaître en ces eaux du Pacifique et user de ces relâches avec le consentement, la complicité amicale de l'Allemagne. Madrid pensait qu'en échange de ces îles lointaines, la reconnaissance allemande ne l'abandonnerait pas au Maroc. Une entente commerciale complétait cette première transaction : Berlin obtenait dans la péninsule un traitement de faveur pour ses manufactures. Cette alliance « hispano-allemande », comme déjà l'appelaient quelques prophètes, semblait donc dirigée contre le commerce anglais en Espagne et contre les prétentions françaises au Maroc.

Sur le Maroc, en même temps, les convoitises allemandes s'avouaient. Les journaux allemands prenaient un intérêt

grandissant aux affaires marocaines. La *Post* de Berlin rappelait quelle importance cette contrée fertile, bien arrosée, bien pourvue de troupeaux, pouvait avoir comme marché de manufactures allemandes ou comme terrain de colonisation germanique :

Chacun sait fort bien ici ce que vaut le Maroc, qu'un grand nombre d'explorateurs allemands ont visité. L'impression qui se dégage de tous leurs rapports, c'est que le Maroc est un pays précieux et pourtant bien négligé. Le sol est d'une fertilité remarquable; partout où il y a de l'eau, tout réussit et prospère... Il n'y a dans ce pays ni chemins de fer, ni télégraphes, ni routes, ni voies quelconques de communication. Il n'y a pas de ports, pas de phares... *Pourquoi l'Allemagne ne s'associerait-elle pas à l'œuvre qui doit ouvrir le Maroc à la pénétration économique*?

Combien de paysans allemands pourraient, au prix d'un travail modéré, trouver une existence facile sur cette terre maintenant déserte... Au cas où l'Allemagne voudrait maintenir le *statu quo*, pourquoi lui serait-il interdit de fortifier et d'étendre ses intérêts commerciaux dans le Maroc? Le comte de Bulow a su protéger les intérêts allemands en Chine : *nous avons lieu d'espérer que, dans la question du Maroc, l'Allemagne n'a pas encore dit son dernier mot.*[1]

Ainsi parlaient les journaux allemands durant l'été de 1902 et un *Comité pour la défense des intérêts allemands au Maroc* était constitué à Berlin. Dans toute l'Allemagne, les sociétés de géographie ou les *Vereine* pour l'exportation appelaient sur le Maroc l'attention de l'Empereur. Le grand *Comité de géographie commerciale et de défense des intérêts allemands à l'étranger* mettait cette question marocaine à l'ordre du jour de ses séances (octobre 1903) : quand, au début de 1904, une escadre allemande apparaissait dans les eaux de Vigo pour recevoir la visite d'Alphonse XIII, les journaux madrilènes laissaient entendre que Guillaume II, après de longues hésitations, s'était enfin décidé et que l'Espagne pouvait compter sur une collaboration allemande. C'était le moment où les pangermanistes wurtembergeois, en leur congrès du mois de mars 1904, invitaient le gouvernement impérial à développer les intérêts du commerce allemand au Maroc et même à envoyer des missions ou des expéditions scientifiques

1. Cité par les *Questions diplomatiques et coloniales*, 1902, 1er septembre, p. 370.

qui dresseraient le bilan de ce pays nouveau et étudieraient les voies et moyens de pénétration économique ; un port marocain, disaient-ils, était nécessaire aux flottes allemandes pour le service des colonies africaines et chinoises, puisqu'en temps de guerre (les Allemands ne prévoient plus qu'une guerre prochaine : contre l'Angleterre) les Anglais fermeraient le canal de Suez.

Il y eut assurément des négociations hispano-allemandes : de 1899 à 1904, elles furent longues, intimes, interrompues cependant, de loin en loin, soit par des tentatives de rapprochement entre Madrid et Paris, soit par les sautes d'humeur et de projets de l'empereur allemand. Mais toujours ces négociations furent secrètes, et le secret en demeure bien gardé, et rien jusqu'ici n'en a transpiré, sinon les instances de la reine-régente d'Espagne auprès de Guillaume II et les supplications de cette archiduchesse d'Autriche à la cour de Vienne pour intéresser la Triplice tout entière au sort du jeune Alphonse XIII. La reine disait à ses parents de Vienne et aux souverains de l'Europe qu'une intervention française au Maroc pouvait, par un contrecoup du mécontentement espagnol, faire tomber son enfant du trône.

A certaines heures, la situation de cette mère fut tragique : une entente avec l'Allemagne lui semblait utile pour écarter du Maroc la mainmise de la France et conjurer la révolution que les affaires marocaines pouvaient amener à Madrid ; mais la reine savait bien aussi qu'une entente avec la France est toujours la première nécessité de la monarchie espagnole : « Nul pays ne peut faire à la dynastie autant de mal ou de bien que la France », avait dit la reine elle-même lors de son passage à Paris, et elle avait alors chaudement remercié le gouvernement de la République qui, depuis vingt ans, ne prêtait la main ni aux mouvements carlistes, ni aux propagandes catalanes ou révolutionnaires.

Quelles furent au juste les pensées et les hésitations de Guillaume II ? Depuis depuis deux ans, cet homme éloquent, dont jadis les discours *de omni re scibili* venaient périodiquement renseigner ou amuser l'Europe, semble avoir appris la valeur du silence. Dans cette discussion marocaine, qui mettait aux prises les coloniaux et les marins de l'Allemagne, il n'a

pas jugé bon de prononcer le moindre oracle; mais peut-être a-t-il fait ou laissé parler des confidents de sa pensée. Le *Comité marocain* de Berlin essayait de rattacher le Maroc au grand plan de l'empire mondial et de l'avenir pangermanique; la *Kolonial Zeitung* publiait au contraire les déclarations d'officiers nettement hostiles à cette aventure marocaine :

Sur la côte atlantique du Maroc, disait le contre-amiral Rosenthal, il ne se rencontre aucun port dont il puisse être question soit comme point d'appui de la flotte, soit comme station de charbon. Quant à créer ce port en dépensant des centaines de millions, il est hors de doute que l'on n'a pas l'argent nécessaire et que, si on l'avait, il serait mieux employé à la construction de la flotte. Il faut d'abord avoir une nombreuse et puissante marine de guerre; on trouvera ensuite les points d'appui... La force sert à faire les conquêtes dont on a besoin, lesquelles ne sont pas précisément au Maroc[1].

Et par la bouche du colonel Hubner, l'armée allemande ajoutait : « Si le Maroc devait nous tomber dans la main comme un fruit mûr, alors peut-être devrait-on se tenir prêt à le saisir. Mais actuellement il faudrait secouer l'arbre, et fortement et longtemps encore... Employons notre force dans l'Afrique du Sud-Ouest, où elle est nécessaire. » De ces déclarations d'officiers, il faut retenir deux choses qui ont dû influer grandement sur les décisions de Guillaume II. L'amiral dit : « On n'a pas l'argent nécessaire » : après les expériences africaines et chinoises (je reviendrai quelque jour à ces expériences de l'Allemagne), Berlin commence à s'apercevoir que l'expansion mondiale coûte fort cher et ne rapporte pas grand'chose. Et le colonel dit : « Réservons notre force pour l'Afrique du Sud-Ouest, où elle nous est nécessaire » : Guillaume II hésitait peut-être sur le bord d'une aventure marocaine, quand la révolte des Herreros est venue accaparer toutes les réserves en hommes et en argent de l'Allemagne coloniale ; depuis six mois, quelques bandes de sauvages sud-africains apprennent à l'invincible empereur ce que peut coûter en millions de marks et en milliers de vies humaines une petite guerre lointaine en pays inconnu; qu'est, auprès des grandes et vaillantes tribus du Maroc, ce pauvre clan des Herreros?

1. Cité par les *Questions diplomatiques et coloniales* du 16 septembre 1904, p. 344.

Pour dire toute ma pensée, je crois que deux autres considérations déterminèrent l'empereur. « La force, disait encore l'amiral, doit servir aux conquêtes dont on a besoin. » Il faudrait être aveugle pour méconnaître que l'Allemagne en ces dernières années a senti le besoin de conquêtes plus profitables que le Cameroun ou le Chantoung. Or, elle a sous la main une Hollande dont l'empire colonial et les ports européens lui seraient d'un immense service. Cette Hollande garde encore sa reine nationale et son indépendance. Mais elle subit déjà la surveillance d'un prince-consort allemand. Et qui sait quels hasards dans la vie publique de la nation ou dans la vie privée, la santé de la reine peuvent surgir demain et fournir un prétexte à intervention? Le Maroc vaut-il que l'on risque de n'avoir pas toutes ses forces disponibles au premier incident favorable?...

Autre affaire : la guerre russo-japonaise éclata, et l'empereur se donna tout entier à cette politique encore mystérieuse qui fit de lui le champion déclaré et le plus utile ou l'un des plus utiles collaborateurs de la Russie en Europe. Il n'est pas douteux que, par la Russie reconquise à l'influence allemande, Guillaume II n'a jamais désespéré d'arriver quelque jour jusqu'à la France : il a dit tout haut, à plusieurs reprises, et clairement, et presque officiellement, à des personnages et même à des officiers français, quel rôle il réservait à la marine et à l'armée françaises dans ses projets grandioses de croisade européenne contre les Jaunes d'Asie ou contre les Blancs du Nouveau-Monde, et quelle place aux industriels et commerçants français, surtout aux capitalistes français, dans ses rêves de syndicat continental contre les accapareurs de Londres ou de New-York... Le Maroc vaut-il pour l'Allemagne un renouveau de brouille avec la France?

En fin de compte, Guillaume II refusa de lier partie avec les gens de Madrid et, comme l'accord franco-italien et les visites échangées entre Paris et Rome enlevaient à ceux-ci leur dernière chance de trouver en Europe un allié contre nous, il leur fallut considérer en face la nécessité d'une entente ou d'une rupture, seuls à seuls, avec nous... Entente ou rupture? Quelques facilités qu'il y eût à la première, quelques dangers qu'il y eût à la seconde, il n'est pas sûr que le choix des

gens de Madrid n'eût pas longtemps hésité et ne se fût enfin porté, non sur le parti le plus sage et le plus utile à l'Espagne, mais vers celui qui, en servant leurs intérêts, flattait aussi l'orgueil national et — rendons pleine justice au caractère espagnol — faisait appel à la bravoure pour sauver le point d'honneur.

Après le refus anglais et la reculade allemande, il restait une dernière combinaison, bien chimérique peut-être, bien difficile à imposer au sentiment national, mais que l'on pouvait essayer en désespoir de cause : les Américains, qui commençaient à proclamer leurs ambitions mondiales, avaient au Maroc des sujets maltraités, des intérêts compromis.

Il n'est pas sûr que les gens de Madrid n'eussent rien tenté de ce côté-là. Mais, brusquement, ils trouvèrent en Espagne même des raisons de leur choix qu'ils n'avaient pas prévues : pour la première fois depuis longtemps, la nation prit la parole dans les conseils où l'on débattait son avenir, et la nation, par la voix de ses *Chambres de Commerce* en leurs congrès périodiques, imposa son avis, qui n'était point celui de la camarilla madrilène...

Madrid peut garder ses préférences coloniales; mais l'Espagne semble résolue à chercher désormais sa vie par d'autres moyens. Et ce n'est pas un mouvement d'humeur ou de dépit, ni surtout une défaillance d'énergie ou d'audace, qui désormais l'écarte des aventures. Après la guerre américaine, la nation céda quelques jours à ces sentiments enfantins : par la main des femmes de Grenade, elle lapida la statue de Christophe Colomb. Mais aujourd'hui ce sont les hommes de Bilbao, de Santander, de Malaga et de Barcelone, qui, délibérément, raisonnablement, courageusement, répudient les traditions anciennes et rêvent pour leur peuple une vie plus honorable et plus heureuse que le pillage philippin ou l'exploitation cubaine.

***

La guerre cubaine a été pour l'Espagne un grand bonheur. Débarrassée de ses colonies, la nation a eu le temps de s'occuper d'elle-même, de faire son inventaire — qu'elle n'avai

pas fait depuis quinze cents ans, — de s'étudier et de se connaître : depuis quinze cents ans, elle s'ignorait. Car il s'est passé dans l'histoire espagnole ce phénomène, unique peut-être dans l'histoire du monde, que durant quinze siècles tout un peuple, un grand peuple, a dû vivre sans jamais une heure de loisir pour regarder son propre domaine et sa propre vie : depuis le jour où les Barbares, Goths ou Vandales, franchirent les Pyrénées, depuis le jour surtout où les Musulmans, Arabes et Maures, passèrent le Détroit, l'Espagne n'eut jamais une minute pour s'occuper d'elle-même ; elle dut se donner tout entière, sans trêve, à la guerre de libération, puis à la croisade de revanche.

Elle a d'abord, pied à pied, dû reconquérir ses propres champs et, des Pyrénées aux plages de Cadix, descendre par une série de luttes qui n'ont pas duré moins de neuf siècles et qui, poussant toujours vers la mer du détroit le front de bataille espagnol, abandonnaient derrière elles un champ de bataille ravagé, dénudé, déshabité, rasé jusqu'à la roche, où jadis, pourtant, de grandes cultures, de grandes villes, de grandes richesses, une grande civilisation s'étaient épanouies. Car l'Espagne romaine avait été le plus beau fleuron de l'empire des Antonins et l'Espagnol, entré dans les lettres avec les Sénèque et les Lucain, dans les armées et les prétoires et jusque dans le prétoire impérial avec les Trajan et les Hadrien, l'Espagnol avait été le plus beau type de Latin impérial... Sept ou huit siècles durant (700-1500 ap. J.-C.), l'Africain, que le tourbillon musulman avait lancé jusqu'aux Pyrénées et même au delà, jusqu'aux champs de Poitiers, ne recula que pied à pied devant la révolte chrétienne. Quand le front de bataille atteignit enfin la mer du détroit, quand les derniers musulmans s'enfuirent des plages de Malaga, en ne laissant sur la montagne, sur le *djebel* de Tarik qu'un nom pour éterniser leur passage, Isabelle la Catholique n'avait pas achevé le siège de Grenade que déjà Christophe Colomb jetait sur le dos de l'Espagne ce « fardeau de l'homme blanc », que Kipling aujourd'hui exhorte les Anglo-Saxons à revendiquer et que l'Espagne dut porter durant quatre siècles.

Au delà des mers, l'Espagne dut poursuivre son avancée batailleuse, donner ses hommes et ses pensées, toute son

énergie, toute sa vie à ces terres étrangères, en négligeant toujours son propre domaine, en ne réparant jamais dans ses plaines ni dans ses villes les ruines accumulées par huit siècles de guerres nationales ou de persécutions religieuses. En retour, ces terres conquises lui donnaient de l'or : nouveau facteur de décadence et de faiblesse ! Cet or venu des champs étrangers dispensait l'Espagnol de retourner le champ paternel et l'incitait aux rêves impossibles, aux folles entreprises, aux *Armadas* contre l'Angleterre, à la monarchie universelle contre les nations du continent et de l'Italie. Il a fallu l'énergie, la valeur physique et morale du muletier espagnol pour porter durant quatre siècles, de 1492 à 1899, tout ce monde de colonies. Aucun autre peuple n'a jamais été capable d'une si longue endurance : les Grecs jadis flanchèrent, deux siècles à peine après qu'Alexandre leur eût mis sur le dos le fardeau de l'Asie levantine; les Anglais flanchent aujourd'hui, cent ans après que les Clive et les Cook les ont attelés à l'Inde et à l'Océanie, — et que serait déjà l'Angleterre si son étoile ne l'eût pas délivrée, voilà plus d'un siècle, de son fief américain?

C'est que ce fardeau de la conquête et de l'exploitation coloniales ne pèse pas seulement aux épaules qui le portent, ne courbe pas seulement la taille et les reins, n'épuise pas seulement la sueur et le sang de tout un peuple. A la longue, il est bien plus funeste encore à la souplesse intellectuelle et à la droiture morale. Il les écrase l'une et l'autre, les déforme si elles ne sont que de trempe médiocre, les brise si elles refusent de plier. Au métier de *conquistador*, que devint cette Espagne chrétienne et chevaleresque, si respectueuse jadis des lois divines et scrupuleuse jusqu'à la mort de la vérité et des paroles échangées? La France de Pascal a stigmatisé les casuistes espagnols qui n'avaient entrepris, après tout, que de concilier les lois divines avec les nécessités coloniales : ces Jésuites connaissaient les Indes et la Chine et la vie qu'un *conquistador* est obligé d'y mener ; par expérience, ils avaient appris que les commandements de Dieu, pris au pied de la lettre, et les réclamations de la conscience humaine, si on les écoutait toujours sans distinguer les cas, rendraient bien difficiles, impossibles même les entreprises contre les sauvages...

La France depuis Pascal — et toute l'Europe avec elle — a fait quelques progrès. Sa compréhension s'est ouverte à courir le monde, et sa tolérance s'est faite admirable pour ceux qui prêchent aujourd'hui la morale des *conquistadores*.

Par un singulier revirement, c'est l'Espagne qui, dans quelques années, stigmatisera peut-être ces accommodements casuistiques. Ce n'est pas qu'elle soit tout à coup devenue plus rigoriste à mesure que nous devenions plus tolérants : dans sa conversion, le désir d'une vie plus morale aura beaucoup moins de part que le besoin d'une vie plus assurée et plus commode. Mais brusquement, n'ayant plus à s'occuper de sa besogne coloniale, elle a eu le loisir de revenir à ses propres affaires et elle s'est aperçue que, chez elle, elle possédait certains moyens de vivre honnêtement que, depuis des siècles, elle négligeait : terres à l'abandon, mines et canaux à la dérive, ports en ruines, chemins transformés en torrents...

Dans le court intervalle qui sépara les premières reculades musulmanes des grandes entreprises coloniales, il fut un temps où l'industrie et le commerce, l'agriculture et la science de l'Espagne faisaient l'admiration, l'envie des Flandres. des Allemagnes, de la France et de l'Angleterre. En cette fin du moyen âge, durant les XIV[e] et XV[e] siècles, toute l'Europe occidentale se bousculait sur les routes de Compostelle, pour vénérer sans doute les reliques et implorer les miracles du grand Saint-Jacques, mais pour visiter aussi les universités d'Alcala et de Salamanque et pour achalander les fabriques de Burgos, de Valladolid, de Tolède et de Grenade, acheter les draps, les soies, les verres. les cuirs, les fers, les armes, les bijoux, tous ces articles espagnols de luxe ou de nécessité qui, dans l'Europe de ce temps, jouissaient de la même renommée que les articles anglais dans l'Europe actuelle. Il fut un temps, — mais les choses ont tellement changé que nous l'avons presque oublié, — il fut un temps où l'Angleterre paysanne s'approvisionnait de manufactures aux ateliers espagnols, où le tisseur des Flandres ne s'approvisionnait de laines qu'aux troupeaux de la péninsule; quand l'Angleterre commença de naviguer, ce fut à des armateurs et à des pilotes espagnols qu'elle emprunta leurs secrets de construction ou de direction des navires. L'Espagne passait alors pour la pre-

mière nation du monde; toute la chrétienté proclamait la supériorité de la race espagnole dans les sciences, dans les arts, dans les travaux de la terre et de la mer, de la guerre et de la paix, et la mode espagnole donnait à Paris le ton, à la France *le Cid*.

Depuis ces jours lointains, rien n'est changé dans ce pays, sauf le vouloir des hommes. Cette Espagne, qui jadis offrait des terres fertiles à toutes les cultures, des matières premières à toutes les industries, de la main-d'œuvre à tous les entreprises et à tous les métiers, à tous les arts et à toutes les sciences, cette Espagne n'a rien perdu de ses avantages naturels. Sol, sous-sol, climat, situation géographique, abondante et vaillante main-d'œuvre : elle est toujours outillée et disposée par la nature pour nourrir une grande communauté humaine. Aussi bien et même mieux que les autres contrées de l'Europe, l'Espagne a tout ce qu'il faut pour assurer la richesse et le bonheur d'un peuple moderne, pour lui donner un rôle de premier plan sur le théâtre du monde, et peut-être, si l'on pouvait risquer une prophétie, peut-être ne serait-il pas aventureux de prédire que demain ce pays sera le mieux doté de l'Europe pour satisfaire aux nécessités que créent à la politique des nations les exigences de l'industrie contemporaine.

S'il est une nécessité, en effet, qui désormais préside à la fortune des peuples, c'est le besoin pour le producteur national de posséder un consommateur national, et réciproquement : il faut à nos usines leurs fermes, et il faut leurs villes ouvrières à nos paysans; un peuple ne peut aujourd'hui se suffire et demain ne pourra subsister que s'il réunit ces deux éléments indispensables. Voyez la crise de l'usine anglaise et les efforts de l'impérialisme anglais cherchant par tout l'univers, à grands frais d'hommes et d'argent, cette ferme que les ouvriers anglais réclament, qu'ils possédaient jadis dans l'Amérique agricole, qui leur manque aujourd'hui et que M. Chamberlain pense trouver dans les colonies d'outre-mer, pour consommer les manufactures de toutes sortes et fournir, en retour, le pain quotidien.

Aujourd'hui, les seuls États-Unis, occupant la moitié d'un monde, réunissent ces deux éléments. Demain, la Russie,

occupant de même un quart de l'univers, remplira à son tour les mêmes conditions. Mais notre Europe, morcelée en nations minuscules, ne pourra vivre que par les syndicats internationaux de l'usine anglaise et de la ferme française, de l'usine allemande et de la ferme hongroise ou levantine. La seule Espagne peut-être sera capable de se suffire à elle-même. Car chez elle, sans avoir besoin de sortir de sa péninsule, elle peut avoir sa ferme et elle peut avoir son usine, et, pour l'une comme pour l'autre, la nature l'a merveilleusement dotée.

***

Est-il besoin d'énumérer les privilèges naturels de cette ferme espagnole, unissant aux plaines de l'Andalousie, de l'Aragon et des Castilles, les pâturages des Sierras et des Pyrénées, aux moutons de l'Estramadure les taureaux de Séville et les vaches de Galice, aux blés castillans les vignes andalouses et catalanes, aux pommiers de Biscaye les oliviers de Cordoue, les orangers de Grenade et les dattiers de Murcie, aux forêts des Asturies les jardins de Valence, tous les arbres et tous les fruits de la zone semi-tropicale aux animaux et aux cultures de nos pays plus tempérés, et le climat breton du golfe de Gascogne au climat africain des plages d'Alicante? Et sur le pourtour de cette terre « de miel et de lait », la mer offre ses troupeaux de poissons océaniques et méditerranéens, ses bandes de sardines aux pêcheurs de Vigo, ses armées de thons aux pêcheurs de Cadix, ses myriades d'anchois, de brêmes, de rougets, etc., aux pêcheurs de Valence.

Est-il besoin pareillement de vanter les richesses minières que l'usine espagnole tirerait de « ce coffre-fort de l'éternité » (comme disait déjà le vieux Strabon), si elle voulait seulement se donner la peine de rouvrir les galeries arabes, romaines, grecques, phéniciennes, etc.? Car si haut que nous remontions dans l'histoire de l'industrie humaine, toujours nous voyons les différents âges trouver en ce sous-sol espagnol les métaux et les matières dont ils pouvaient avoir besoin. Aux temps du bronze, le cuivre ibérique fit la richesse de la paradisiaque Tartessos, de cette fabuleuse Tarshish que

les forgerons sidoniens vantaient aux pâtres d'Israël, et dont la renommée retentit jusque dans les plus anciennes pages de la Bible et de l'Odyssée... Aux temps du fer, Tolède vendit ses lames, et Cordoue ses armures à toute la chevalerie d'Europe, d'Afrique et d'Asie, à tous les soldats du Christ ou du Prophète. Aujourd'hui encore, en notre âge de la houille, c'est le fer de Bilbao et le cuivre d'Huelva qui approvisionnent la fonderie anglaise... Et je ne parle pas de ces minerais plus précieux, d'or, d'argent, de mercure, de zinc, de cobalt, etc., qui suffiraient à la fortune d'un autre pays.

Pour l'exploitation de ces mines comme de ces champs, quels admirables réservoirs de force, de ténacité, de sobriété, quelle valeur physique et morale, quelle variété d'aptitudes dans ce peuple bariolé, où toutes les races méditerranéennes et continentales se sont fondues ou syndiquées! Quelle abondance et quelles sources inépuisables d'énergie humaine dans ces villages de la plaine ou des monts, qui, n'ayant plus aujourd'hui à entretenir de victimes les sanglants autels du dieu colonial, continuent par milliers — quinze mille Galiciens, dix mille Valenciens chaque année — de s'en aller querir fortune outremer et d'« hispaniser » Cuba, les Amériques du Sud et la France algérienne! Si cette main-d'œuvre eût réservé sa vaillance et son habileté à la ferme et à l'usine nationales, quel changement dans le sort de l'Espagne et dans toute l'histoire de la Méditerranée! Mais, depuis quinze siècles, tournée vers la croisade ou vers la colonie, cette énergie ravagea ou déserta le domaine des aïeux, l'abandonna aux forces brutes de la nature, aux empiètements de la ronce et de la ruine, ou aux entreprises de l'étranger. Et l'étranger exploita, dépouilla cette Espagne, parce qu'elle-même exploitait et dépouillait ses colonies. La ferme et l'usine espagnoles, manquant de bras, virent le désert niveler leurs sillons ou les éboulements obstruer leurs galeries, et, la moitié des ressources nationales étant taries, l'Espagne dut acheter au dehors, non seulement presque toutes les manufactures que jadis elle exportait chez les autres peuples, mais jusqu'aux approvisionnements, jusqu'aux vivres, jusqu'au blé de son pain quotidien : à toute l'Espagne du XIXe siècle, on aurait pu appliquer la boutade

du vieil ambassadeur vénitien : « A Burgos, le soleil doit être importé, comme tout le reste. »

Importer à Burgos du soleil — voire du soleil anglais — n'eût pas été plus étrange, après tout, qu'importer de la morue norvégienne ou normande aux poissonneries de Bermeo et de Valence, du blé et du tabac américains aux halles et aux manufactures de Valladolid et de Séville, du sucre français aux confiseries de Grenade, des outils, des machines, des fers anglais et allemands aux forges de Bilbao ou de Catalogne, des navires écossais aux cales du Ferrol ou de Carthagène, des draps flamands et des soies lyonnaises aux héritiers des tisseurs de Ségovie et de Grenade : Liège fournissait d'armes les ateliers de Tolède ! et, dans les Alpes Cantabriques, Santander et la Corogne vendaient du fromage suisse et des bois de Norvège ! Jetez un coup d'œil seulement sur le tableau des importations espagnoles, tel que le dresse notre ministère du Commerce en ses *Annales du Commerce extérieur, faits commerciaux*, n° 21 :

IMPORTATIONS ESPAGNOLES
(En millions de *pesetas*)

Principales marchandises.	1893	1896	1899	1901	1902
Produits alimentaires.					
Bestiaux, chevaux, ânes, mulets	6,2	23,1	20,5	27,3	28,8
Café	14,6	17,7	19,8	20,8	18,5
Cacao	13,9	11,9	13	12,2	12,4
Morue	24,8	24,3	25,6	30,5	31,5
Sucre	12,9	17,1	4,4		
Froment	79,5	35,6	85,9	33,7	16,3
Autres céréales	2,8	22,3	11,4	14,1	4,1
Autres produits.					
Produits chimiques	18,5	22,8	37	45,2	50
Houille et coke	49,4	50,8	62,4	69,2	71,5
Coton brut	76	68,8	96,8	93,9	103,9
Cuirs et peaux	15,9	22,5	30	29,6	33,8
Fer et acier bruts et ouvrés	17,3	22,1	23,4	27,8	27,7
Machines et mécaniques	20,3	26,8	39,9	58,7	60
Embarcations	16,9	13,1	59,6	29,9	4,8
Soie et bourre de soie	8,9	7,5	12,9	13,9	14,9

Principales importations.	1893	1896	1899	1901	1902
	—	—	—	—	—
Tissus de soie.	10,5	10,7	16,3	12,5	14,2
Bois et matériaux de construction.	36,7	36	48,4	60,6	50
Tabac brut et manufacturé.	34,5	32,7	32,1	25,2	26,2
Laine et poils.	13,9	12,8	17,3	15,7	16,5
Tissus de laine	10,2	8,8	13,2	10,8	11,2
Valeur totale de toutes les importations. . .	770,7	909,5	1 045,3	943,4	921,6

Ce tableau est fort instructif : il montre ce qu'était le travail espagnol au temps de l'exploitation coloniale, — années de paix 1893-1896, et année de révolte 1899, — et ce qu'il est devenu depuis. Car voici que tout change dans l'Espagne délivrée. La ferme et l'usine, trouvant enfin des travailleurs, se mettent à fournir la nation des produits et des articles qu'elle payait le plus cher à l'étranger. On découvre que l'Andalousie et la Castille, avec leurs terres à tabac et leurs terres à betteraves, peuvent suffire à la consommation nationale : l'importation du sucre, qui coûtait de quinze à vingt millions, tombe à rien ; l'importation du tabac décline. De même, les céréales étrangères ne coûtent plus qu'une vingtaine de millions, au lieu d'une centaine qu'elles coûtaient jadis : il est vrai que jadis la bonne moitié des céréales importées était revendue par le courtier de Santander aux marchés coloniaux ; mais ces blés étrangers, avilissant les prix sur le marché métropolitain, enlevaient tout bénéfice au fermier castillan, qui laissait ses terres en jachère : il va rouvrir ses sillons.

Et ce que le paysan espagnol gagne ou gagnera désormais sur la nourriture de son peuple, l'industrie peut le dépenser en importations bien plus fructueuses ; car l'industrie augmente ses achats, au dehors, de houille, de produits chimiques, de machines, de fer, de coton ; mais ce n'est point là une perte de capitaux pour la nation : tout au contraire, c'est le plus avantageux des placements. Ces achats de l'industrie ne sont faits que pour organiser ou développer l'usine et l'outillage indigènes, pour fournir au travail de la nation les ins-

truments indispensables. Cette industrie espagnole débute; elle a besoin de la collaboration, de la tutelle de l'étranger. Faites-lui seulement crédit de quelques années et vous verrez le résultat.

De Barcelone à la Corogne au nord, et d'Huelva à Carthagène au sud, tout au long des côtes atlantique et méditerranéenne, cette industrie disposera d'un double Pays Noir, dont Barcelone et Bilbao, Cadix et Malaga seront les capitales et les grands entrepôts, mais dont vingt ou trente ports secondaires — et quel bénéfice, quelle nécessité plutôt, pour l'industrie moderne que cette proximité continue de la mer, cette intimité de l'atelier et de la flotte! — attireront et distribueront les produits. Pays Noir ou Pays Blanc, ou tous les deux ensemble, également dotés pour l'industrie à la vapeur d'aujourd'hui et pour l'industrie électrique de demain. Car si les houillères de Ripoll, de Palencia et de Léon dans le nord, de Belmez et de Cordoue dans le sud, pourront, dès qu'elle seront aménagées, fournir un charbon abondant et de qualité suffisante, les cascades des Pyrénées, des Cantabres et des Sierras Morena ou Nevada sont des réserves de « houille blanche », que déjà les villes exploitent pour leur éclairage, et les mines pour leur transports sur câble ou sur rail.

Avec le charbon et la chute d'eau, ces mêmes régions côtières possèdent le « pain » de l'industrie actuelle dans leurs mines et minières de fer : chaque jour depuis cinq ans, quelque découverte inattendue en révèle la richesse et l'étendue ignorées. Aussi bien sur l'Atlantique que sur la Méditerranée, il n'est pas une vallée, pas un couloir des monts espagnols, qui ne voie ou ne verra descendre les charges de ces minerais ferrugineux. Ces côtes, pillées aujourd'hui par les navires étrangers pour le service des usines françaises, anglaises ou allemandes, auront demain dix ou quinze Bilbao, où longtemps peut-être les étrangers continueront d'exploiter le minerai seulement, mais où lentement une industrie métallurgique s'installera. Bilbao déjà, qui trente ans ne fut qu'un port de minerais, a maintenant ses fonderies, ses marteaux-pilons, ses chantiers de construction, ses compagnies de navigation. Santander et Gijon suivent l'exemple. De proche en proche, la contagion s'étend jusqu'aux ports ignorés de la Galice,

Rivadeo, Vivero, etc. Il faut lire les rapports des consuls britanniques : ils s'accordent à prédire un avenir merveilleux, un essor rapide et surprenant à toute cette côte du golfe de Gascogne, réveillée, transformée, par les capitaux et par l'entreprise des gens de Biscaye.

Et l'industrie future, l'industrie électrique aura, elle aussi, son pain quotidien dans les cuivrières du sud. Ici, pareillement, Huelva et Séville ne sont encore que des ports de minerais. Mais chaque jour, les arrivages plus abondants de houille castillane ou quelque chute d'eau exploitée permettent d'installer ou font projeter une usine, qui tôt ou tard surgira du sol, parce que l'industriel espagnol ou étranger aura tout intérêt à transformer en produits manufacturés sur place, par la main-d'œuvre indigène et par l'énergie de la houille ou de l'électricité indigènes, les minerais ou le métal qu'aujourd'hui il emmène à grands frais vers la main-d'œuvre et la houille d'Angleterre ou d'Allemagne.

*
* *

A cette usine et cette ferme espagnoles, que manque-t-il seulement ? Les capitaux, et la science.

Le paysan n'a pas les capitaux pour acheter les outils et machines, sans lesquels il ne saurait lutter contre la concurrence étrangère. Le laboureur n'a pas les capitaux pour rétablir ces ouvrages d'irrigation, qui avaient transformé en un jardin toute l'Espagne arabe et sans lesquels l'Espagne catholique n'est, durant l'été, qu'une plaque de métal rougie presque à blanc. Le vigneron n'a pas les capitaux pour replanter sa vigne attaquée par le phylloxéra, pour construire et organiser à la moderne son pressoir, son matériel vinaire, ses caves et *bodegas*. Le pâtre n'a pas les capitaux pour refaire, par les béliers ou les brebis, les taureaux ou les vaches, les truies ou les verrats, les juments ou les étalons, les ânesses ou les baudets étrangers, ce troupeau et cette cavalerie d'Espagne, qui faisaient jadis l'envie de l'Europe. Et pour les sardineries, conserves de légumes et de poissons, sécheries de fruits ou de fleurs, fromageries, beurreries, etc., combien d'argent il faudrait mettre à des constructions et à des outillages !

L'usinier, le mineur, le fabricant, le commerçant, le commissionnaire, et le banquier surtout ont trouvé sur place des capitaux qui revenaient de Cuba ou des Philippines et qui leur ont permis de lancer bon nombre d'affaires aujourd'hui prospères. Ils ont trouvé aussi des prêteurs ou des actionnaires étrangers. Mais c'est encore dix ou vingt fois plus d'argent qu'il leur faudrait: l'industrie espagnole ne rencontre prêteur qu'à sept ou huit pour cent... Et, si des particuliers vous passez à l'État, quels emprunts ce dernier aurait à faire, s'il voulait seulement réparer, entretenir les restes ou les embryons de l'outillage national! La Castille et l'Aragon réclament la réfection des canaux que leur donna Charles-Quint. Cadix, Carthagène, Tarragone, Vigo implorent des quais ou des digues. Toute l'Espagne a besoin de lignes ferrées, qui servent le travail des provinces et non pas seulement l'exploitation de la capitale.

Et, plus que tout le reste, l'Espagne entière réclame une monnaie restaurée, des finances non « avariées ». Sur l'industrie, sur le commerce, sur l'agriculture, sur toutes les classes et sur tous les citoyens, pèse aujourd'hui ce fléau du change, qui met la monnaie espagnole en ruineuse infériorité, qui empêche ou rend désastreuse toute opération commerciale avec l'étranger. Quelque temps, par un mécanisme qu'il serait trop long d'expliquer ici, ce change a bien pu donner quelques bénéfices à certains industriels de la Catalogne; mais, au bout de quelques mois, ces bénéfices médiocres, qui d'ailleurs n'existaient qu'aux dépens de la nation, se sont tournés en pertes énormes pour ceux-là mêmes qui réclamaient le maintien du change à perte. Aujourd'hui toute l'Espagne du travail et des affaires est d'accord : il faut une restauration des finances publiques pour améliorer les finances privées.

Les *Congrès des Chambres de Commerce* espagnoles, qui, chaque année depuis la guerre cubaine, se réunissent dans quelque grande ville des provinces, ont toujours proclamé cette nécessité. Elle domine, aux yeux de ces commerçants, toute la politique de l'Espagne. A grands cris, avec menaces parfois de rébellion ou de révolution, ces commerçants ont réclamé une refonte des impôts, surtout une refonte de la dette nationale, une conversion de cette dette qui, pour le

service des intérêts, engloutit les deux tiers du budget national. Conversion, dit l'Espagne; car jamais, même aux jours les plus tristes, les plus difficiles de la dernière guerre. l'Espagne n'a parlé de faillite publique, tandis qu'elle mettait son point d'honneur à éviter toute faillite privée. Ces hidalgos sont toujours les héros d'*Hernani*, « gardant la foi jurée, même aux Juifs », je veux dire même aux financiers européens, qui leur prêtent à taux usuraire. Mais ils veulent convertir et, pour convertir, ils savent qu'il faut un nouvel emprunt..., des capitaux encore... Où chercher, où trouver ces capitaux? — En France, répond l'Espagne du travail et des affaires, qui sait fort bien comment l'aide française tira la Russie d'une situation plus difficile, et l'Italie d'une crise non moins grave.

Et c'est en France, encore! c'est dans la fréquentation, la collaboration, l'intimité françaises que cette Espagne compte trouver le second élément indispensable à la rénovation de sa vie : par une dure expérience, elle a appris que la piété ne suffit pas à la fortune des peuples modernes, mais qu'il leur faut la science. Elle voudrait acquérir les méthodes et les procédés de l'industrie, de l'éducation, de toute l'existence contemporaines. La France n'a pas le monopole de la science, et les Espagnols estiment à leur juste valeur les découvertes et procédés de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Mais la France — et c'est l'un de ses plus beaux rôles dans le monde contemporain — est l'intermédiaire, le truchement ordinaire entre la science de toute l'Europe et les peuples de langue espagnole ou portugaise. Ces Latins nous comprennent plus facilement; la sympathie crée entre eux et nous des courants intellectuels qui, plus vite, répandent jusqu'au fond de l'Amérique latine les idées élaborées, clarifiées par les frères aînés de Paris.

***

Vers la France capitaliste et vers la France savante, l'intérêt quotidien tourne donc l'Espagne travailleuse. Une entente avec la France est le premier besoin de la nation. Ce que cette entente peut et doit être, nous l'étudierons ici

quelque jour : en même temps que sa déclaration marocaine, l'Espagne échangeait avec nous ce traité sur les tunnels pyrénéens, qui fut moins discuté par les journaux et qui pourtant aura des effets révolutionnaires, non pas seulement sur le trafic et le développement de l'Espagne, mais sur l'avenir et les relations du monde entier; il faut seulement qu'un traité de commerce complète l'amitié renouvelée et rétablisse les échanges qui, avant 1892, existaient entre les deux pays...

Comprend-on maintenant pourquoi cette déclaration marocaine garde je ne sais quelle allure mystérieuse, presque embarrassée? Ce n'est pas dans un accord secret qu'il en faut, je crois, chercher le sens véritable. Cet accord secret existe peut-être : on dit qu'il formule quelques réserves pour l'avenir et laisse percer des espoirs qui semblent de pures utopies... Pour le moment, l'Espagne renonce au Maroc et nous abandonne toute la charge de l'entreprise. Mais elle a voulu — avec raison — sauvegarder sa dignité et réserver les chances d'un avenir, que l'on ne peut prévoir aujourd'hui, d'un partage qui semble improbable, même impossible. L'Espagne, durant quatre siècles de dévotion trop ardente à la politique dogmatique et de sacrifices trop continus au moloch colonial, fut exploitée par nous. Aujourd'hui, puisque nous semblons à notre tour nous lancer sur les voies qu'elle vient de quitter, elle nous laisse faire; mais elle a la sagesse d'escompter, d'attendre son heure qui sûrement viendra, car la Fortune est une bonne fille qui peut se laisser prendre un instant aux chansons des poètes, aux galanteries des chevaliers, mais avec elle il faut toujours, au bout du compte, s'attendre à « l'heure espagnole », à la revanche du muletier.

VICTOR BÉRARD.

ERRATA

Deux légères erreurs se sont glissées dans le commentaire des *Lettres de Jules Ferry à Gambetta* (numéro du 1er décembre) :

Page 469, note 2, au lieu de *Antonin Dubost père partit*, il faut lire : *Antonin Dubost partit*.

Page 471, note 1, au lieu de *général Trochu*, il faut lire : *Jules Favre*.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1904

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE



..ES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE FRANCE,
par **Louis Gonse.**
(LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.)

On dit que les belles publications d'étrennes .. font plus rares et moins luxueuses. Il suffit ..ouvrir le livre de M. Gonse pour mesurer la ..leur de ce paradoxe. Voici le second volume .. cette publication déjà célèbre, dont le premier ..lume avait eu, en 1900, la fortune que l'on ..it. Le second traite de la sculpture, des dessins .. des objets d'art : « J'ai, dit l'auteur, donné ..ns la préface du premier volume les motifs qui ..'avaient incité à entreprendre ce long voyage ..xploration à travers nos collections provin..les... Je tiens à faire remarquer qu'une ma..re encore plus vaste s'offrait à moi pour ..nstituer les éléments de ce second volume ; ..i dû augmenter le nombre des gravures ; de ..ois cents, je suis passé au chiffre de quatre cents, .. le nombre des musées s'est élevé de quarante-..atre à soixante-dix ». Il semble inutile de ..commander davantage cette œuvre magistrale.

VICTOR HUGO. — ANNÉES D'ENFANCE,
par **Gustave Simon,**
ouvrage illustré de 10 gravures.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

« Ce livre est le récit de l'enfance et de l'ado..cence de Victor Hugo. Le grand poète en est ..principal collaborateur. C'est dans ses poésies, ..s ses romans, dans sa correspondance, dans .. livres que nous avons puisé les éléments épars .. aventures de son enfance. » Voici vraiment le ..ctor Hugo des enfants.

LA POULE A POILS, par **A. Vimar.**
Texte et illustrations.
(H. LAURENS, éditeur.)

..Pour ses fils Georges, Gaston et Gabriel, .. A. Vimar raconte et illustre la mémorable ..toire d'une poule paysanne, qui, partie d'une ..me, arriva très haut : elle est accompagnée ..s ce voyage par de grands, d'illustres person..ges, et, s'il fallait citer un chapitre, nous ..ommanderions *le Cirque de sir Booum.*

..ISTOIRE DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE,
par **Gaston Donnet.**
Nombreuses illustrations.
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

..Du 5 mars au 5 décembre 1904, voici l'his..e ou plutôt la chronique, dit modestement ..teur, de la guerre actuelle. L'auteur était ..paré, par ses voyages en Extrême-Asie, ..bien comprendre, même de loin, et à bien ..nter au jour le jour tous les événements, ..taires et diplomatiques, qui ont si tragique..t bouleversé le monde russe et japonais. ..livre est un vrai trésor de renseignements ..tidiens, mais aussi d'anecdotes et d'images .. intéresseront autant les parents que les plus ..nes lecteurs.

L'ÉPOPÉE BYZANTINE. — III,
par **Gustave Schlumberger.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Par la science de l'auteur, ce volume mérite de prendre place dans les bibliothèques des gens d'étude et des spécialistes. Mais est-il possible de ne pas signaler à tous les amateurs et aux gens du monde cette œuvre d'art et ce musée d'œuvres d'art si mal connues ? Si « l'épopée byzantine » commence à revivre devant nos yeux, on sait qu'une grande part de notre reconnaissance doit aller à M. Gustave Schlumberger, mais peut-être ses éditeurs ont-ils droit, eux aussi, à quelques-uns de nos remerciements pour la libéralité et le soin qu'ils ont toujours mis à nous présenter les études de leur auteur accompagnées, encadrées. commentées, glorifiées en quelque façon par les plus merveilleuses reproductions des monuments contemporains.

YVES LE MARIN, par **G. Fraipont,**
Texte et illustrations.
(H. LAURENS, éditeur.)

L'auteur, qui est aussi le dessinateur, dédie son livre à M. Yann Nibor : « Tu as, mon cher ami, parcouru le manuscrit de ce volume ; il t'a semblé devoir faire aimer par les petits ces braves gens de mer que tu as fait aimer par les grands. » Les petits, sûrement, trouveront que l'auteur a bien réalisé son projet.

LA BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS.
(Librairie ARMAND COLIN.)

Chemins de Traverse, par René Victor-Meunier ; *le Bon géant Gargantua*, par M. Guéchot ; *Trésor de Guerre*, par P. Perrault ; *D'une Rive à l'Autre*, par S. Blandy : quatre ouvrages que recommandera aux jeunes lecteurs ce titre de *Bibliothèque du Petit Français*, qu'ils portent en commun ; quatre ouvrages aussi, qui assureront à cette *Bibliothèque* la continuation d'un succès trop connu pour qu'il soit utile de le vanter.

LE JOYEUX RAJAH DE RAMADOR,
par **H. de Noussane.**
(J. HETZEL, éditeur.)

C'est là un de ces romans merveilleux, mais qui restent pourtant vraisemblables, tant l'auteur apporte d'habileté à ne nous laisser jamais le temps de réfléchir. M. de Noussane est bien connu du public, et non pas seulement des jeunes lecteurs qui ont fait naguère un énorme succès à *Jasmin Robba* et, plus récemment, au *Château des Merveilles*. Le décor est admirablement choisi pour un récit de ce genre ; on est ébloui par les somptueux paysages que l'auteur nous fait contempler, chemin faisant, dans ce pays des fakirs, aux immenses jungles peuplées de grands fauves, aux villes pittoresques et lumineuses. Les illustrations sont de Georges Roux, l'un de nos plus habiles dessinateurs.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21228-12-04. — (Encre Lorilleux).

Blank


3 2044 105 329 957